

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



Journal de la Société des américanistes de Paris Société des américanistes de Paris

11/2 42,106 17.314-3.



HARVARD COLLEGE LIBRARY



Ç

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE - TOME II - NUMÉRO 1



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

1903

PRINCIPAUX ARTICLES PARUS

DANS LE

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

PREMIÈRE SÉRIE

TOME I

E.-T. Hamy. Étude sur les collections américaines réunies à Gênes à l'occasion du IV° Centenaire de la découverte de l'Amérique (5 planches). — H. Corder. État actuel de la question du « Fou-Sang ». — H. DE CHARENCEY. Mélanges sur quelques dialectes de la famille Maya-Quiché. — L. DE TURENNE. Une légende indienne. — H. FROIDEVAUX. Documents inédits sur Godin des Odonnais. — E.-T. Hamy. Note sur un Wampum des Hurons. — Le Codex Becker n° 1 et le Manuscrit du Cacique. — J. Hébert. Particularités du décor sur terre cuite en Colombie.

TOME H

H. Cordier. Américains et Français à Canton au xviiie siècle. — G. Marcel. L'apparition cartographique des Monts Tumuc-Humac. — II. Froidevaux. Une faute d'impression des Lettres édifiantes. — Lucien Adam. Pronoms et indices personnels de l'Itonama. — E.-T. Hamy. Note sur les collections ethnographiques de Muneraty. — Les pierres sculptées de la vallée de Tafi (2 fig.). — Note sur une figurine yucatèque (fig.). — Anciennes peintures sur peau des Indiens Illinois (1 pl., 3 fig.). — H. de La Vaulx. A travers la Patagonie (3 planches). — C. I.umholtz. Exploration au Mexique (1894-1897).

TOME III

A. GÉNIN. Notes d'archéologie mexicaine (carte, 1 pl.). — R. DE LA GRASSERIE. De la langue Allentiak. — M. DE PERALTA. Les aborigènes de Costa-Rica (carte). — E.-T. HAMY. Figurine en stéatite de Lytton (Colombie anglaise) (8 fig.). — R. VERNEAU. Ancienne sépulture de la rivière Arauca (1 pl., 3 fig.).

TOME IV

E. T. Hamy. Le joyau du Vent (16 fig.). — II. de Charencey. Études algiques.
— L. Lejeal. Campagnes archéologiques récentes dans l'Oaxaca. —
D. Charnay. Notes d'histoire et d'archéologie mexicaines. — II. Froidevaux. Un document inédit sur Lahontan.

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS

MACON, PROTAT PRÈRES, IMPRIMEURS

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE - TOME II



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

1905

<u>ーサラナ</u>)

75 1. 1. 1. 1. (N.S.2-3),

HARVARD COLLEGE LIBHARY FROM THE UNIVERSITY BY EXCHANGE

APR 27 1929

3/1/2

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE LIBHARY FROM THE UNIVERSITY BY EXCHANGE

APR 27 1929 .

HISTOYRE DU MECHIQUE

MANUSCRIT FRANÇAIS INÉDIT DU XVIº SIÈCLE

PUBLIÉ

PAR M. ÉDOUARD DE JONGHE

Docteur en Philosophie et Lettres, Membre de la Société des Américanistes.

INTRODUCTION

On s'attendrait à trouver, sous ce titre, des annales ou chroniques de tribus mexicaines, des listes et généalogies de leurs soidisant rois et seigneurs, la durée de leur règne respectif, leurs guerres, etc. Mais tel n'est pas exactement le contenu des pages que nous publions ici, et probablement pour la première fois. En réalité, elles nous renseignent simplement sur les origines de trois tribus importantes, sur le calendrier mexicain, sur des mythes cosmogoniques variés, et finalement sur la biographie du héros pacificateur Quetzalcouatl.

Il y a donc un certain désaccord entre le titre et le contenu du livre. A quoi tient ce désaccord? Jetons, pour nous en rendre compte, un regard sur le manuscrit français, nº 19031 de la Bibliothèque Nationale de Paris. Celui-ci, rédigé sur papier au xvie siècle et contenant 88 feuillets (290/207 mm.), est un autographe qui porte en deux endroits (f. 1 et 79) la signature d'André Thévet. Il se compose de deux parties bien distinctes: la première (f. 1-78) comprend des fragments d'une traduction française de l'Historia general y natural de las Indias de Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes 1. Une inspection rapide du livre XV (f. 1-12) m'a convaincu que la traduction de Thévet est généralement fidèle et même littérale. C'est la seconde partie du manuscrit que nous donnons

1. Valladolid, 1557, in-fol. Rééditée en 4 vol. in-fol. 1851-1855, par la Real Academia de la Historia de Madrid.

Société des Américanistes de Paris.

Digitized by Google

ci-après. Elle va du f. 79 au f. 88. A ce feuillet, une brusque interruption du récit nous avertit que nous nous trouvons en présence d'un fragment. Dans un mémoire présenté au XIVe Congrès des Américanistes, à Stuttgart, j'ai prouvé par des arguments de critique interne l'état fragmentaire du manuscrit, et m'appuyant sur les mêmes arguments de critique interne, je suppose que cet assemblage confus et diffus de données mythologiques et ethnographiques constituait l'introduction d'un véritable traité d'antiquités mexicaines.

Le titre du manuscrit, par un autre détail, mérite notre attention. Il est ainsi rédigé : « Hystoire du Mechique traduicte de Spannol. » Mais cette dernière mention est raturée. La rature d'ailleurs me semble remonter à la même époque que le reste du texte. Ceci constaté, on peut se demander d'abord si l'on ne se trouve pas en présence d'un morceau de fantaisie. Dans ce cas, Thévet aurait eu, dans l'origine, l'idée de la publier comme une de ces adaptations plus ou moins littérales du castillan qui, à son époque, rencontraient un si grand succès. Puis il aurait renoncé à son projet. Bien que ce genre de supercherie ait été familier aux érudits du xvie siècle, la vérité me paraît être autre. Thévet a bien traduit là un auteur espagnol; il a pensé à publier cette version. Puis il s'est décidé à l'insérer dans sa Cosmographie, mais en y introduisant certains changements, surtout quant à l'ordre des matières. Et ces modifications qui transforment l'œuvre première en une œuvre personnelle, sinon originale, justifient la rature.

Quoi qu'il en soit, un long travail de comparaisons et de déductions, résumé dans mon mémoire de Stuttgart, m'autorise à identifier l'original espagnol de l'Histoyre du Mechique avec le traité des Antiguedades Mexicanas du franciscain André de Olmos, traité aujourd'hui perdu, mais que Mendieta cite, au prologue de son livre II, comme l'une des sources qu'il consulta pour son Historia Ecclesiastica Indiana. On voit dès lors l'intérêt du manuscrit inédit de Thévet et l'utilité qu'il y a à le faire connaître. Puisse la lecture de cette pâle version française hâter la résurrection de l'œuvre d'Olmos, ensevelie encore, nous l'espérons, sous la poussière de quelque bibliothèque! Cette résurrection rendrait enfin

^{1.} Publiée par D. J. Garcia Icazbalceta. Mexico, 1870, in-1.

possible la critique sérieuse, nette et précise, d'un grand nombre d'historiens de l'ancien Mexique, moines et autres, et soulèverait un des plis du voile qui couvre encore le passé précolombien de l'Amérique moyenne.

Les mérites du P. Olmos ne nous sont connus que par ouï-dire, et il serait superflu d'y insister. Mais il convient de dire un mot de son traducteur présumé. André Thévet, né à Angoulême, se sit pendant sa longue vie (il mourut nonagénaire) une grande réputation de voyageur et de géographe. Il aimait passionnément les voyages et s'intéressait, un peu naïvement il est vrai, aux moindres détails des civilisations qu'il visita. L'ethnographie, au xvie siècle, n'était pas constituée comme une science, et l'on aurait vraiment tort d'en faire un grief à Thévet. S'il est peu exact et crédule, c'est qu'il expose comme de simples curiosités, comme des « singularitez » les faits que l'ethnographie contemporaine s'impose le devoir d'étudier scientifiquement, consciente de l'importance des inductions qui s'amorceront sur ces faits.

Le livre capital de Thévet, ou du moins celui qu'il a pu concevoir comme tel, est sa Cosmographie universelle, parue en 1575. Bien antérieurement, en 1554, il avait publié la relation de ses voyages en Orient et, en 1558, celle de son voyage au Brésil. Si l'on veut, d'après les écrits mêmes de Thévet, dater ses différents voyages, on se heurtera à des difficultés sans nombre. L'introduction de la Cosmographie universelle nous apprend que ses voyages ont duré 17 ans ou environ. D'après la Cosmographie du Levant, son voyage d'Orient avait commencé en 1549; en 1550, nous le trouvons à Chalcédoine ² et, en 1552, à Jérusalem ³. En 1555, il accompagna le chevalier de Villegagnon au Brésil français. Dans ses ouvrages manuscrits, écrits plus tard, nous lisons qu'il a fait deux voyages en Amérique : le premier, en 1550, avec le fameux pilote Guillaume le Testu ⁴; le second, en 1555, avec le chevalier

- 1. Cosmographie du Levant. Lyon, 1556, p. 16 de la préface.
- 2. Même édition, ch. XXIII, p. 78.
- 3. Même édition, ch. LI, p. 182.
- 4. Ms. français n° 15454 de la bibl. nat. de Paris, f° 103, 106 v°, etc. D'après un passage du Grand Insulaire et Pilotage d'A. Thévet (Ms. fr. n° 15452), publié dans le Recueil de Voyages et de Documents pour servir à l'histoire de la Géographie, de MM. Scheser et Cordier (Le Discours de la

de Villegagnon. Comment concilier ce voyage de 1550 avec les dates assignées par Thévet lui-même à son séjour en Orient? M. le Dr E.-T. Hamy, s'appuyant sur un passage de la Cosmographie universelle (l. VIII, ch. IX) et sur la chronologie des voyages de Pierre Gilles 1, conclut que Thévet aurait été en Orient entre 1544 et 1547. Je suis porté à l'admettre; mais j'avoue que cette explication laisse subsister bien des doutes : quel intérêt Thévet avait-il à reporter vers 1549-1552 un voyage qu'il aurait fait en 1544-1547? Et si l'on attribue cette erreur à une simple négligence, on est encore en droit de se demander pourquoi la relation sur la France antarctique ne fait aucune allusion à un voyage antérieur dans les mêmes contrées. Thévet explique les raisons pour lesquelles Villegagnon se l'adjoignit comme compagnon de voyage : il avait fait un voyage en Orient et avait rendu des services à la marine. S'il avait fait antérieurement un voyage au Brésil avec Testu, c'était le moment ou jamais de le signaler.

Mais cette question appartient plutôt à l'histoire de la géographie ². Il en est une qui nous intéressera davantage : la date du manuscrit ou, plus exactement, celle de l'original dont le manuscrit présente la traduction. Au chap. V (f. 82), nous trouvons les indications suivantes : « Libre du compte des années, par le quel « est trouvé qu'ils entrèrent en Mechique, le an de Omecali, qui « estoyt le 28^{iesme} de leur premier temps; car, ils font quatre temps, « chascung des quels vault 52 ans, et chascung de ces temps avoyt « quatre hebdomadas, que vault chascugne 13 ans, et l'an avoyt « dis huict moys, et le moys vingt jours ; tellement que ung an vient

navigation de Jean et Raoul Parmentier, Paris, Leroux, 1883, p. 180), ce premier voyage avec Testu aurait eu lieu en 1551. Cf. Ms. fr. nº 15452, f° 193 v°.

^{1.} Le père de la Géologie française, Pierre Gilles, d'Albi. Extrait des Nouvelles Archives du Muséum, série II, Paris, Masson, p. 17.

^{2.} Ouvrages consultés sur Thévet: Paul Gaffarel, Histoire du Brésil français au XVIº siècle, Paris, Maisonneuve, 1878. Id., Les singularitez de la France antarctique, avec notes et commentaires, Paris, Maisonneuve, 1878. Id., Édition de J. de Léry: Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, Paris, Lemerre, 1880. H. Harrisse, Jean et Sébastien Cabot, dans Recueil de Voyages et de Documents.... de MM. Schefer et Cordier, Paris, Leroux, 1882. Heulhard, Villegagnon, roi d'Amérique, Paris, Leroux, 1897. J. S. Corbett, Drake and the Tudor Navy, 2 vol., 1898, etc.

a faire 365 jours. Ils demeurèrent doncques par les chemins quatre temps qui font 208 ans. Et estant arrivés au Mechique, furent 28 ans à la funder et alors entrèrent et commencèrent à compter despuis la arrivée jusques à présent que fut selon nostre mpte l'an de l'Incarnation de Nostre Seigneur Jhesu Christ IIICXXI. Tellement qu'il y a CCXXII ans que le Mechique ast et le fundé, et avec le temps qu'ils ont mis en chemin, sont huict et les des siens, et 22 ans et quelques jours, comme il se trouve au libre de leur compte, que font CCCCXXXVIII ans qu'ils sont sortis de leur païs. Et il y a CLXX ans que Mechique est chef de roiaulme.

L'interprétation de ce passage présente de sérieuses difficultés. Faut-il compter 222 ans depuis 1321 ou depuis 1321 + 28 = 1349? Dans le premier cas, nous obtenons 1543; dans le second, 1571; et aucune de ces deux dates ne concorde avec la donnée « il y a « 438 ans qu'ils sont sortis de leur païs ». En effet, 1543 — 438 = 1105, mais 1105 + 208 + 28 = 1341 qui n'est pas la date assignée à la fondation de Mexico. D'autre part, 1571 — 438 = 1133, et 1133 + 208 donnent encore 1341.

Pour résoudre ces difficultés, il importe d'analyser soigneusement le passage, en y faisant ressortir la suite des idées. Le Xiuhtonalli dit que les Mexicains entrèrent « en Mechique » l'an Omecalli, qui est le 28e de leur premier temps . A ce propos, l'auteur donne quelques détails sur le calendrier mexicain. Il interprète ensuite cette date Omecalli (c'est indiqué par la conjonction doncques) par rapport au foyer d'émigration; puis il l'identifie avec l'année 1321 et la met en relation avec la date où il écrit. Alors il résume, citant de nouveau son livre mexicain, toute la chronologie et finit par une considération sur la durée de la royauté mexicaine.

Cette analyse nous permet de négliger la distinction subtile, qui nous inquiétait, entre l'arrivée au Mexique et l'entrée à Mexico. En effet, on s'aperçoit aussitôt que l'auteur s'est sentigêné par ce fait : les Mexicains ont fait leur entrée « en Mechique » la 28^e année de leur premier temps. Il en a trouvé cette explication bizarre : ils ont pérégriné quatre temps, et ont mis 28 ans à bâtir Mexico. Nous

^{1.} Le mot temps désigne ici le xiuhmolpilli ou cycle mexicain. L'an Ome-calli est le deuxième de la 3^e hebdomade ou tlalpilli, et le 28^e du cycle.

admettons donc 1321 + 222 = 1543, comme la date à laquelle écrivait l'auteur. Mais la difficulté subsiste tout entière pour lus 438 ans qui se sont écoulés depuis l'origine des pérégrinations. Ici, nous constatons que l'auteur n'interprète plus lui-même Il recourt à sa source: « comme il se trouve au libre de leur compte ». Ce chiffre 438, qui concorde avec la date 1523, regarde donc gioins la date de composition de l'Histoyre du Mechique que ca le du Niuhtonalli. L'erreur s'explique par ce fait bien simple qu'isi l'historien copie littéralement sa source, sans prendre soin de l'adapter à la date où il compose.

Cette interprétation pourrait paraître arbitraire si nous n'avions pas l'indication que la royauté mexicaine existait depuis 170 ans. L'origine de la royauté mexicaine, ou plutôt l'avènement d'Acamapichtli, se placerait ainsi en 1543 — 170 = 1373. Or, c'est approximativement la même date ¹ que nous obtenons en ajoutant à 1321 les 53 années de gouvernement de Tenuch, d'après la Cosmographie universelle (t. II, f. 987 v°). Ce fait confirme notre interprétation et nous met en présence d'un système chronologique déterminé:

Entrée à Mexico	1321
Durée des pérégrinations. $208 + 28 =$	236 ans
Date du départ 1321 — 236 =	1085
Avènement d'Acamapichtli	1373
Composition du Xiuhtonalli	1523
Composition du ms. espagnol	1543 ²

La question de savoir en quelle année Thévet a traduit l'Histoyre du Mechique ne présente pour nous qu'un intérêt secondaire. Il nous suffit qu'elle soit antérieure à la composition et peut-être à la conception de la Cosmographie universelle. Refondu dans ce vaste répertoire, le manuscrit perdit beaucoup de son importance. Nous

- 1. La différence d'une année est parfaitement négligeable. Pour la faire disparaître, il suffit, en effet, de compter les années du gouvernement de Tenuch à partir de 1321 inclusivement.
- 2. Cette chronologie n'est pas sans analogie avec celle de l'interprète du Codex Mendoza, que Thévet possédait. D'après cet interprète, la fondation de Mexico, que le « Mendocino » même rapporte à l'Omecalli, date de 1324, l'avènement d'Acamapichtli de 1375; Tenuch aurait gouverné 51 ans. Cf. Anales del Museo nacional de México, t. I, 1879, p. 120-122.

le voyons passer presque inaperçu dans la collection Séguier-Coislin; de là, dans le vieux fonds de Saint-Germain-des-Prés, pour entrer finalement à la bibliothèque nationale de Paris.

D'autre part, le sort de la Cosmographie universelle elle-même ne fut pas heureux. Elle fut très longtemps et, souvent injustement, fri ppée de discrédit. De nos jours, un certain revirement semble se produire, et M. G. Musset pouvait écrire en 1892 : « La critique moderne devient tous les jours moins sévère pour ce chroniqueur ¹. » M. Bastian s'est donné la peine de dépouiller la partie mexicaine de la Cosmographie. Il en cite souvent, mais sans critique, des passages, dans son livre intitulé : Die Culturländer des alten Amerika ². Rien ne prouve qu'il ait connu le manuscrit de Thévet, dont la collation lui eût été indispensable, s'il avait voulu faire de la critique.

Autorisé par ces exemples, j'ai cru le moment favorable pour publier l'Histoyre du Mechique qui, jusqu'à nouvel ordre, peut fournir aux chercheurs des indications très précieuses. Pour faciliter les recherches, je me suis efforcé, dans des notes marginales, de faire quelques rapprochements avec les textes les plus connus 3. Les notes au bas des pages sont presque exclusivement linguistiques: j'y interprète autant que possible les termes nahuas, et j'en redresse bien souvent l'orthographe vicieuse. Il m'arrive aussi, mais plus rarement, d'y commenter des faits. Une table alphabétique des termes nahuas, placée à la fin de ces pages, en rendra, j'espère, la consultation plus facile. Avant de laisser la parole au bon Thévet, qu'il me soit en tous cas permis, sinon d'acquitter, du moins d'affirmer ici une dette. Le présent travail a largement profité des conversations de M. Lejeal et de ses leçons au Collège de France. Mis en rapport par lui avec son maître, M. le professeur E.-T. Hamy,

- 1. Bulletin de Géographie historique et descriptive, 1892, p. 247.
- 2. 3 vol., Berlin, 1878. T. II, « Beiträge zu gesch. Vorarbeiten auf westl. Hemisphere », p. 379 ssq. : Zur Geschichte des alten Mexico.
- 3. Pour ces rapprochements, je me suis borné à Mendieta et à Torquemada. Je désigne ces deux auteurs par leur initiale, et j'indique autant que possible la pagination d'abord, et ensuite la subdivision en livres et chapitres. Par la lettre B, je renvoie aux passages de la Cosmographie cités par M. Bastian dans ses Culturvölker. Je donne enfin dans la marge la pagination du manuscrit de Thévet.

j'ai reçu de ce dernier, avec le plus encourageant accueil, les meilleures indications, principalement pour les petits problèmes d'histoire géographique que soulève la lecture du manuscrit. Enfin, au début de mon actuel séjour à Berlin, M. le professeur Seler m'a fourni, avec une rare obligeance, de nombreuses solutions étymologiques. Je tiens à réunir leurs trois noms dans l'expression de ma cordiale gratitude.

f. 79. IIISTOYRE DU MECHIQUE (TRADUICTE DE SPANNOL).

CHAPITRE I

Des premiers fundateurs de Tezcuq, vile à huict lieues 1 de Mechique.

M 81, II 4.

Tezcuq c'est une vile principale située à huict lieues du Mechique tant par eau que par terre, de la quelle ceux qui à présant la tienent assimment avoyr esté eux et ses ancestres les premiers fundateurs, à la façon suivante : ung jour de bon matin fut jetée une slèche du ciel, la quelle cheut en ung lieu dict Tezcalque 2 qui à présent c'est une vile ; du pertuis de la quelle slèche sortit ung homme et une femme ; le nom de l'homme estoit Conte-

- 1. La ville de Tetzcuco; dans la Cosmographie, elle est appelée Texcinq par suite d'une erreur de copiste. La distance entre Tetzcuco et Mexico n'est pas la même ici que celle indiquée par les Memoriales de Motolinia (« cinco leguas de traviesa de agua », p. 5 et 6, éd. Garcia Pimentel). D'après la Relacion de Tezcoco de Pomar (Icazbalceta, Nueva Colecc., III, p. 3), cette distance est de 3 lieues par le lac, 7 lieues par le Nord et 8 lieues par le Sud.
- 2. Tezcalco ou Tetzalco dérive du mot tetzcalli (cf. tetzcal-tetl: albâtre, et texcalli: roche). D'après Torquemada (t. II, p. 79, l. VI, chap. 44), cette genèse s'est produite « en tierra de Aculma, que está en termino de Tetzcuco dos leguas, y de Mexico cinco ». Pomar signale, à une lieue à l'est de Tetzcuco, une petite colline appelée en Chichimèque Tetzcotl. Telle serait l'origine du nom de Tetzcuco. La colline porte encore le nom de Tetzco-tzinco.

comael1, c'est à dire teste, et Loli2 c'est à dire esparvier, le nom de la femme estoit Compahli 3, c'est à dire cheveux de certaine herbe. Or, le dict homme ne avoit plus de corps que des aiselles en hault, ni la femme de mesme, et engendroit il metant sa langue dans la bouche de la femme. Ils ne cheminoint que à saultz comme une pie ou moneau. L'homme donc fit ung arc et des fleches avec les quelles il tiroit aux oiseaux qui voloint, et si d'adventure il ne tuoit l'oiseau au quel tiroit. la fleche toumboit sus quelque coneill ou autre venaison, la quelle ils mangoint crue, car n'avoint pas encores l'usaige du feu et se vestoit de la peau. Ceux-ci eurent six enfans et une fille 4, les quels s'en allèrent au lieu où à présent est Tezcuq qui alors n'estoyt qu'une espoisse montaigne, pleine de toute sorte de bestes des peaux des quelles ils se vestirent, et tant eux que elles ne se rasoit iamais les cheveux. Ils offroint à la terre de une herbe nomée en leur langaige tlacocacatl⁵, en le nostre veult dire herbe précieuse, à celle fin que la terre leur donna à

- 1. Orthographe défectueuse, pour Tzontecomatl (zon-tli et tecomatl) qui veut dire : tête séparée du corps. Ce nom fait défaut dans la Cosmographie.
- 2. Orthographe défectueuse, pour Tlotli =faucon, épervier. Le nom de cet ancêtre, chez Mendieta et Torquemada, n'est pas un nom d'animal : il s'appelle Aculmaitl, nom tiré de sa constitution fantastique.
- 3. Lisez Tzompachtli. Ce mot est traduit comme « capilli crispi » par Hernandez (Historia plantarum Novæ Hispaniæ, I, p. 39, éd. de Madrid, 1790). Les autres auteurs qui racontent cette légende nationale des Tezcucans insistent sur l'origine solaire du premier couple: c'est le soleil qui envoie sur terre la flèche. lci on se contente de dire que cela se passa le matin. Au surplus, le chap. Il ne nous montre pas les Otomis comme les amis du soleil.
- 4. C'est sans doute par erreur que M. Bastian donne à Tzompachli six fils et six filles.
- 5. Lisez tlaçoçacatl (tlaço-çacatl = herbe, paille, jonc). Avant l'introduction proprement dite des divinités étrangères, il aurait donc existé à Tetzcuco un culte agraire, et ce culte aurait précédé la culture du maïs introduite par ceux de Chalco. Cela semble assez étrange et l'on scrait tenté de croire que ces sacrifices s'adressaient plutôt au soleil qu'à la terre. On le supposerait d'autant plus volontiers que dans un passage similaire à celui-ci, Motolinia leur attribue un culte solaire: « No tenian sacrificios de sangre ni idolos, mas de llamar al sol y tenerlo por dios, al cual ofrecian aves, culebras y mariposas » (Memoriales éd. Garcia Pimentel, 1903, p. 5). Malgré cela, je crois devoir m'en tenir à la version du manuscrit, parce que le chap. Il nous présente ces mêmes hommes comme adorateurs de la lune, en opposition avec les Popolucas, adorateurs du soleil.

manger. Vivoint ceux-ci en si grand paix et amitié qu'ils ne eussent osé faire ou dire chose l'ung à l'aultre qui le peust aucunement fascher. Mesmement si l'ung trouvoit quelque beste morte que ung aultre eust frappé encores qu'il n'en sceust là où elle estoit, il ne la pernoyt pas, mais plus tost le disoit aux aultres afin que celuy qui la avoyt tué, la alla quérir, tant ils estoint sans malice. Aussi bien ne s'en souciioynt pas du temps ni savoynt compter mois ni années, jusques à tant que les Mechiquiens leur aportèrent des calendriés, figurés de quelques caractères 1. Ledict Loli doncques et sa femme furent les premiers seigneurs de Tezcuq, mais ses enfans s'en allèrent par le païs voyr nouvelles terres et ils se arrestoynt ou bon leur sambloyt, tellement qu'ils peuplèrent beaucoup de lieux, mais ne arrestoint pas en aucung lieu tousiours, car ne savoynt poinct faire maisons, ains vivoynt en des cavernes qui trouvoynt faictes, ou faisoynt quelques petites maisons de branches de arbres et les couvroynt de herbes. La chasse qu'ils faisoynt la portoynt au seigneur qui estoyt son père. Ils usoynt aussi de telle abstinence envers les femmes que aussi tost que ung de eux estoyt marié, il ne cognossoyt aultre femme que la siene, car ce leur estoyt grand infamie?. Le premier qui trouva idoles fust ung des enfans de Loli, le quel aiant demeuré long temps hors de Tezcuq, s'en vint vers son père et aporta ung idole nomé Tezcatlipuca 3 et lui dressa ung haustel à Tezcuy. En ce temps comman-

^{1.} Quelques-uns des traits de mœurs ici relatés manquent dans la Cosmographie. Mais dans leurs grandes lignes ils ressemblent bien à la version de Mendieta et de Torquemada. La ressemblance est surtout frappante avec les Memoriales de Motolinia (p. 4 et 5, éd. Garcia Pimentel): « Ils n'avaient ni maisons, ni habits, ni maïs, ni pain; ils habitaient dans des cavernes et sur les montagnes; ils se nourrissaient d'herbes, de lapins et de lièvres qu'ils tuaient à la chasse: ils obéissaient à un chef de clan; ils étaient monogames; ils n'avaient pas de sacrifices sanglants ni d'idoles, mais adoraient le soleil; les Culhuas leur apprirent à cultiver la terre et à construire des maisons; ils se marièrent ensuite entre eux; les Mexicains leur apportèrent, avec les idoles, des sacrifices sanglants. » J'insiste sur cette ressemblance entre Motolinia et l'auteur du manuscrit: elle est suffisante pour conclure à une source commune. Celle-ci ne peut être que le fameux Xiuhtonalli du chap. V, que Motolinia cite sous le titre de Xihutonal amatl (p. 4).

^{2.} Ici, comme ailleurs, la réglementation de l'adultère est une des premières du droit civil.

^{3.} Cf. Bastian, Die culturländer, 11, p. 427.

coynt ils désia à semer du maez et fiesoles qui sont quelques semances qu'ils ont en Chalco 1 qui est à six lieues de Tezcuq et de là ils transportarent la semence à Tezcuq et en semèrent. Cependant Loli vivoyt encore et estoyt seigneur en Tezcuq, mais il mourust en ceste saison, et demeura héritier un sien fils le quel se maria incontinant avec une fille du seigneur de Culhuacan 2 qui est au près du Mechique, et ainsi qu'ils multiplioynt, ils se marioynt les ungs avec les aultres, et ceste nacion comença à estre nomée les Otomis 3 et comencèrent à bastir des maisons. Ce segond seigneur de Tezcuq eust un fils le quel se maria avec une fille du seigneur Theomuthilan 4, mais il fut occis incontinent par les vasaux et frères de sa femme, qui eurent despit de ce mariage, et non contents de l'avoir tué se ruèrent sus ses frères et parens et en tuèrent beaucoup. Le plus vieux des frères de cette fille 5 mit des gouverneurs en ses terres, et estoit fort ingénieux et desiroyt savoyr le commencement de toutes choses, et ses enfans furent de mesme et vivoynt comme philosophes 6.

- 1. Chalio dans la *Cosmographie* est une simple faute d'impression; composé vraisemblablement de *challi* = bouche et du suffixe *co*.
- 2. Située près du détroit unissant le lac de Xochimilco à celui de Tetzcuco, fut souvent confondue avec Acolhuacan. Sur l'étymologie de ces mots, ou trouve des choses curieuses dans Mendieta, II, ch. 4 et 33; Torquemada, VI, 44; Memoriales de Motolinia, p. 13.
- 3. Motolinia (Memor., p. 12) fait descendre les Otomis du sixième fils d'Iztacmixcouatl, Otomitl. Il faut remarquer qu'ici Motolinia ne représente pas la version du Xiuhtonalli: à la page 9, il nous avertit qu'il écrit sous la dictée d'un vieillard des plus instruits. Cependant, d'après cette version aussi, il y a parenté entre les Otomis et les Chichimèques (Tetzcucans), car le même Otomitl donna naissance à ceux-ci.
 - 4. Erreur de transcription pour Tenochtitlan.
- 5. La Cosmographie dit : « le plus viel des frères de cestuy-ci. » La suite du récit indique suffisamment que le personnage ici désigné n'est pas un Mexicain, mais le seigneur des Otomis, dont il est question au chap. IV.
- 6. Dans la Cosmographie, les origines tetzcucanes sont décrites après le récit des pérégrinations des Aztèques. Cet ordre me paraît très raisonnable, Mexico étant la capitale du pays conquis. Pourquoi le manuscrit parle-t-il de Tetzcuco en premier lieu? N'y a-t-il pas là une indication de la résidence de l'auteur? Écrivant à Tetzcuco, il est naturel d'admettre qu'il ait fait de cette ville le point de départ de son histoire.

CHAPITRE II

Des barbes du soleill et comme a esté trouvé le feu.

En ceste province de Tezcuq dessus descripte, seigneurioynt les Otomis, comme nous avons conté. Mais tout au près vivoyt aultre sorte de gens dits les Populoques vers la Mistèque, gens qui adoroynt le soleill, comme les Otomis la lune, croiant estre le créateur de toutes les choses. Et estoynt grands sorciers et enchanteurs et les premiers qui trouvèrent le feu, comme je vous conterai. Ung de ces Populoques, comme ils fusrent oisifs et gens qui ne avoynt soing de rien, prenant un baston fort sec, aigu d'un costé, le mit sus une pièce de bois aussi fort sèche par le coté aigu estant au soleill, et sans i penser tournoyt le bâton sus la pièce de boys à manière de tarayre à grand force, avecques le quel mouvement quelques petits esclats sortoint d'un boys et de aultre, et se mouloynt fort menu jusques à tant que pour le grand et continuel mouvement que le Indien faisoyt, le baston se aluma par le moien des esclats qui conceurent soudain le feu 2; que aiant esté veu par les Populoques leur fust merveille, et les principaux de entre eux ordonèrent pour se faire plus excelents que touts de faire ung grand feu, et aiant coupé beaucoup de bois, le emportarent au somet de plus haultes montaignes de sa province et l'y mirent le feu, le quel croisant et la fumée fut veu par les Otomis, de quoy eux estant émerveillés et ensemble courroucés, et comme honteux que aultres eussent trouvé cela que eux, envoièrent des messagiers devers les Populoques pour savoyr pour quoy ou qui leur avoyt baillé la hardiesse de ce faire sans son commandement, car, disoynt-ils, faire un tel miracle

^{1.} Les Populucas ou Pupulucas, tribu apparentée aux Mixtèques et fixée dans les districts de Tecamachalco et Tehuacan (E. de Puebla, sur la frontière de l'E. de Oaxaca). De même que Chontal, ce terme signifie « étranger » et s'applique à des tribus très différentes du Mexique et de l'Amérique centrale. Cf. K. Sapper, Der gegenwärtige Stand der ethnographischen Kenntniss von Mittel-Amerika, p. 6, dans Arch. f. Anthropologie, Braunschweig, 1904, I.

^{2.} Passage intéressant au point de vue ethnographique. Il nous décrit la production du feu par le frottement de deux morceaux de bois. Cf. les représentations de cette opération dans le Codex Mendoza et dans d'autres mss.

convient à nous, non pas à vous. A quoy les Populoques firent response qu'ils estoint si bons comme eux et de avantaige pour f. 80. pouvoyr faire cela. Par quoy les Otomis leur anoncèrent la guerre, et eux aussi se mirent en armes; mais quand la bataille se vouloyt librer, les Otomis demandèrent aux Populoques puisque son dieu estoyt plus puissant, qu'ils leur fissent quelque signe, ce que acordant les Populoques, les Otomis leur demandèrent trois choses. La première qu'ils fissent que une planure où ils estoint fût emplie de maisons, ce que par l'art du diable fut incontinent faict; demandèrent aussi qu'il ni eust plus rien, tout demeura comme auparavant. La segonde fut qu'ils fissent paroistre là beaucoup de gens qui se tuessent, ce que fut faict, demandant que cela cessa, ni eust plus rien. Dernièrement leur demandèrent à heure de vespres qu'ils fissent arrester le soleill le quel sourcier alant pour l'air, trouva le soleill, ou pour mieux dire le diable lui apparut en figure de soleill barbut, et lui demanda où il aloyt, au quel il dict: je viens te prier que tu te arrestes, car, aultrement ces meschans nos enemis ne devront pas la vantaige à toy ni à nous. — Arrester, dit le soleill, ne me est possible, car comme je soys grand dieu et seigneur, il y a beaucoup de aultres dieux qui me attendent ici devant, tellement qu'il me fault aler vite les trouver pour voyr ce qui font. Mais pour satisfaire à vos enemis, porte ces mienes barbes, qui est la chose que je estime plus que tout ce que je ay et vos les donne comme à ceux que je aime plus que à touts aultres, e dites à ces pervers que s'ils ne vous donent la victoire, je les destruiray touts, sans que nul me demeure. Le sourcier donc se en retourna aveques ces barbes, les quelles voiant les Otomis qui nen avoint jamais veu (car ils se metent des choses qui leur en garda de venir), furent fort esbahis et leur donèrent pour lors la vantaige. Estoynt ces barbes de la longueur de demi aune, ung peu grosses et rousses 1. Avoynt aussi ces Populoques aultre idole de le estatur de ung homme lequel ils nomoynt Malteutl 2 que veult dire

^{1.} La précision des détails est telle, qu'il est permis de supposer que l'auteur a vu les objets décrits. Ces barbes, qui constituent comme le noyau de la légende, ont en esset, et étaient l'objet de la vénération des Indiens. Quelques autres traits de cette légende se rapportent, croyons-nous, à certains rites d'un culte du seu ou du soleil.

^{2.} malli = prisonnier, et teotl = dieu, c'est-à-dire l'àme du prisonnier sacrissé représentée par un ossement orné de papier.

dieu de papier, teinct en sang de hommes, pour ce que toutes les foys qu'ils gagnoynt quelque bataille, lui sacrifioynt le meilleur esclave que prenoynt, en signe de action de graces, lui ostant le ceur en vie, et moullant en le sang du ceur un papier si large comme una main, le quel luy attachoyt, et selon le conte que les Indiens tienent, il avoyt désia le sang de quatre vingts mille sclaves, quand les Espaignols le trouvèrent, les quels le bruslèrent avecques les barbes du soleill et aultres idoles.

CHAPITRE III

De la venue des Mechiquiens, de son chemin ou voiage, et de l'origine de ce nom Mechique.

Mechique, c'est le chef et principale ville de la nouvelle Espaigne, arcévesché, et où le viz roi et parlement se tient, tant pour ce qu'elle est assise au milieu de la nouvelle Espaygne, que pour ce qui est la meilleure place que soit en tout ce pais la. Le mot de Mechique n'est pas le propre mot des Indiens; ains les naturels du pais et courtisans disent Exic 1 ou Echic seulement. Ce mot donc Mechique, à ce que je puis comprandre, est composé de trois : met² que veult dire un arbre, Exic ou Echic³ qui veult chose qui par de soubs jete du vent, et que 4, qui veult dire, de ; car leur coutume est, quand ils sont demandés du lieu de là où ils sont, si ils veulent dire: je suis de Paris, disent: je suis Paris de. Comme donc le lieu dont ils sont sortis, se nommoyt Echy, adioutant de un cousté met et de l'autre que qui veult dire de, se fait Mechique. B II 463. Revenant donc à nostre propos, ils sont venus de ung lieu où il y avoyt une grande roche — (près la montagne de Tholman, que ceux de la Floride nomment Quivire 5 et autres Tucan, de la quelle

- 1. Nous savons en effet qu'en nahuatl, m initiale se fait très peu sentir. lnutile d'ajouter que l'étymologie de Mexico, qui suit, est de la fantaisie.
 - 2. Metl = maguey, agave ou aloès d'Amérique.
 - 3. Exi ou Echi indique, comme Quivire, leur lieu d'origine.
- 4. Ce suffixe est co, par abréviation c, et signifie: dans, en. La phrase qui suit est une note explicative du traducteur.
- 5. Les manuscrits mexicains nº 182 et 183 de la Bibl. Nat. de Paris donnent d'intéressants détails sur ces régions qui appartiennent au pays des Indiens

sortent trois rivières qui se vont desgorger au goulfe de la mer vermeille) - au pied de la quelle avoyt une fosse par la quelle sortoyt du vent, au près de la quelle roche vivoynt deux frères, des quels chascung adouroyt ung dieu, et advint qu'il eust noise entre eux deux, tellement que le plus grand avoyt le meilleur et fouloyt son frère, ce que voiant le dieu du moindre luy apparut et lui dict: ne te fasches poinct que je te menerai à ung lieu où tu seras plus grand seigneur que ton frère, pour tant assemble le plus de gens que tu pourras et me suibs; ce que il fit, cheminant avec toutes ses gens jusques à une province nomée Culiacan 1, la quelle sans faulte est la plus fertile que je vis oncques et est à 200 lieues du Mechique vers l'Occident, non gaire loing de la mer du Sul, où Nuno de Guzman fut quand il acquosta la nuefva Galicie. Ils demeurèrent long temps en ceste province où edifièrent temples et maisons fort magnifiques et aultres belles choses. Long temps après ou pour le vouloyr de ses dieux ou pour le sien, ils deslougèrent de là pour aler chercher aultres lieux plus commodes et à leur plaisir, et aiant faict beaucoup de chemin arrivèrent à ung lieu fort artificieux nommé Toich, sept lieues de Chuquipila2, au quel lieu il y a une roche de façon de une coige toute piquée sur le bout de la quelle y a une belle maison faicte à mode de forteresse, merveil-

- 7 Pueblos n. Le 182 n'est qu'un brouillon du 183. L'auteur de ces manuscrits s'est proposé de localiser Quivire et de montrer que le territoire ainsi désigné a toujours appartenu à la couronne d'Espagne.
- 1. Cette ville serait située à deux cents lieues de Mexico, et à trois cents lieues du territoire des Zuñis. C'est là que l'armée de Franc. Vasquez Coronado se réunit en mai 1539 pour l'expédition au Nouveau-Mexique. Cf. ms. mexicain n° 182, f. 97 v°.
- 2. Je suis tenté d'identifier Toich avec Teul, qui se trouve dans le Zacatecas actuel. On lit, en effet, dans Historia de la Conquista de Nueva Galicia, par Mota Padilla (ch. X): « Subió al gran Teul nombrado por todo el veino, por estar en él el templo grande... estaba este pueblo de Teul en la mesa que hace una pequeña tajada en la circunferencia, con solo una entrada....., y en medio de la mesa, en una plaza bien capaz, manaba una fuente de agua dulce ». Cette « fuente de agua dulce » ne serait-elle pas la « si belle fontaine (voir page suivante) que Thévet localise dans son mystérieux Toich? On doit remarquer, au surplus, que Teul est situé (entre Guadalaxara, au S., et Colotlan au N.) à dix leguas d'un point connu sous le nom de Juchipila. Si nous identifions autant que possible ces noms propres, nous ne considérons pas pour cela ces récits comme historiques. Nous nous conten-

leusement bien faicte, et haulte tant que se voyt toute la planure de l'autour, en la quelle il y a aussi de fort belles maisons et édifices ou logoint des diables. Au plus hault lieu de ceste place, il y avoyt une si belle fontaine et de si bonne eaue que jamais je vis ni croys soyt au monde. En ce lieu ici ne lougerent pas long temps, mais se en allèrent à Chypila ou y a asture ung couvent de Mineurs, où ils demeurèrent en deux petits colineaux non plus distans l'ung de l'aultre que la largeur de une rivière que passe entre deux, là où ils firent de fort beaux édifices et délogèrent bien tost, et se en alèrent à Chalpe², huict lieues de là, où lougèrent aussi bien peu, et bastirent un temple si sumptueux que à grand peine crois je on faict les Romains chose plus belle. En touts les lieux qu'ils arrivoynt, la première et plus principale chose qui faisoint, cestoyt pour les dieux temples et oratoires, les quels dieux ils aportoint avec soi toutsiours, et se appelloint Tezcachipuca³, Yhin⁴, Cylopucheli, et convieoynt ceux par là où ils passoynt à servir à ses dieux et leur faisoynt bon traitement à touts par le quel moien ils attiroynt beaucoup de gens à son amitié. A la par fin ils laissèrent Chalpa et s'en vindrent au Mechique, et peuplèrent premièrement en Tenainque 5 à deux lieux du Mechique où y a à présant un cou-

terons d'y chercher ce que les Mexicains du xvie siècle racontaient et croyaient savoir sur leurs ancêtres; mais, même à ce point de vue, il faut bien admettre qu'ils ont rattaché leurs récits à des localités existantes.

- 1. Peut-être une autre corruption de Xochipila ou Juchipila; Alcedo (Diccionnario geografico, etc.) mentionne dans cette localité l'existence d'une rivière et d'un couvent de Franciscains.
 - 2. Xalpa de xalli-pan = sur le sable (Peñafiel: I, 130; II, 310).
 - 3. Petite erreur de transcription pour Tezcatlipuca.
- 4. Dans la Cosmographie, nous lisons Yhim, et M. Bastian l'a cité sous cette forme. Cette divinité est inconnue dans le pauthéon mexicain, et nous croyons qu'elle s'est glissée dans la traduction de Thévet par suite d'une erreur de lecture. Deux faits nous ont mis sur la voie de la vérité: l'absence de conjonction, et ensuite la mutilation du nom de Uitzilopochtli, qui n'est représenté que par sa dernière partie. Il faut en trouver la première partie dans Yhin: cela donne, en admettant la confusion ordinaire de in avec ui: Huicylopucheli. La première syllabe de Yhin ne doit pas nous embarrasser: c'est la conjonction et, en espagnol. Le texte espagnol disait donc: Tezcatlipuca y Huicylopuchtli. Thévet, ne connaissant pas la langue nahuatl, a lu Tezcachipuca, Yhin, Cylopucheli. A défaut d'autres preuves, celle-ci suffirait à montrer que le manuscrit est traduit de l'espagnol.
 - 5. Orthographe fautive pour Tenaiucan.

vent de Mineurs, aussi peuplèrent en ung lieu nomé Chapultepet 1 que veult dire maison de soulas, car il est en ung lieu un peu hault où y a une fort bonne fontaine, et beau lieu pour plaisir. De là ils vindrent au lieu où est asture Mechique, qui alors estoit plain de arbres qu'ils appellent metl, d'où leur est venu le commencement de son nom, et après echic et de co; la quelle ils ont fundé et orné de beaux édifices et temples et de là ne ont plus bougé jusques à présent.

CHAPITRE IV

Du pacte que firent les Otomis avec ceux de Mechique, et de la venue de ceux de Culhua.

Le seigneur des Otomis comme nous avons dict ² au premier chapitre, estoyt homme fort ingénieux et qui désiroyt savoyr le commencement de toutes les choses. Mais ce luy estoyt impossible, veu qu'il ne cognoissoyt poinct Dieu sinon ses idoles aux quels il fit édifier de fort magnifiques temples, faisant démoulir ceux qui son père avoyt faict faire pour ce qu'ils estoynt trop petits. Cestuy donc fut le premier qui commença à guerroier, et a esté fort heureux, et fust durant le temps de *Ueuemont Cumaci* ³ premier seigneur des Mechiquiens qui estoynt désia en Mechique; combien qu'il y avoyt quelques rebellions et discorde entre eux, toutes fois vivoynt en paix et se marioynt en semble, et croisant en grand nombre, les circunvoisins aimoynt fort les femmes mechiquienes pour ce qu'elles estoynt plus belles et plus courtoises, comme sont

- 1. Dans la Cosmographie: Chapultequet. Lisez Chapultepec, de chapulin (langouste) et tepetl (montagne) + c. La même localité est indiquée par Motolinia Memor., p. 6) comme la dernière station avant l'entrée à México.
- 2. Ce chapitre se rattache à la fin du premier. Nous sortons brusquement de la légende pour suivre le règne de Nezahualcoyotl, qui fut, selon M. E. Boban, le 9° soi-disant empereur de Tetzcuco. On place d'ordinaire ce règne entre 1431 et 1472. Nezahualcoyotl est peint ici comme un grand novateur, bon guerrier, grand législateur et justicier, grand prêtre très pieux, entouré d'une cour brillante, bref, comme un grand chef de tribu indienne, tel que pouvait l'entrevoir un Espagnol du xvi° siècle.
- 3. Encore un exemple d'une mauvaise coupure de mots: Ueue Montecumaci. Montecumatzin est le révérentiel de Monteçuma; ueue signifie vieux. Montézuma I aurait régné vers 1440-1469. Il fut non pas le premier, mais le cinquième grand chef de Mexico.

Société des Américanistes de Paris.

encores plus que aulcune des aultres. Et ainsi que quelcungs du pais prochain adulteroynt avec elles, les Mechiquiens faicte la alliance avecques ceux de Tezcuq, leur feirent la guerre, et les aiant vaincus et rendus soubs sa subjection, les feirent tributaires hors que ceux de Cuitlauac 1 pour ce qu'ils estoynt enclos de eau et aussi estoynt forts et puissants, tellement que ne le peurent jamais vaincre, et pour ce firent paix entre eux. Ce dict seigneur de Tezcuq du costé des Otomis a esté le premier qui fit sacrifice de hommes et qui mangoyt de la chayr humaine. Cestuj mesme inventa les mestiers mequaniques comme charpentier, orfèvre, cousturier, courdonier etc. Aussi proufita il beaucoup à la république, car il a eu cent quarente enfens masles. Cestuj-ci commença à faire loys et juger et constitua ung parlement en son pays. Il pourtoyt grand révérence aux dieux et avoyt grand soing des temples et cérémonies; il ordona aussi que les jeunes hommes et filles dancessent aux temples despuys le soyr jusques à minuict pour donner plaisir aux dieux. Il mit en sa maison des officiers comme maistre de hautel. someiller et aultres, et ordona qu'il eust en sa ville de Tezcuq marché. Au comencement, ils vestoynt ses dieux de papier, car ils ne avoynt aultre chose pour lors, mais aussi tost que ce seigneur commença à gaigner de lor et de l'argent et des soies, il leur fit faire des vestemens les plus beaux qu'il peut avec beaucoup de perles précieuses, belles plumes et aultres choses les meilleures qu'ils trouvoynt, leur sement le temple de roses et de fleurs et dançant tousiours davant eux tant ceux de la vile que les prochains voisins, les quels le diable abeusoyt leur faisant manger quelque herbe quils noment nauacatl 2 la quelle les faisoyt hors de sens et voyr beaucoup de visions. Ce seigneur de Tezcuq fit mourir deux hommes qui abusoyt l'ung de l'aultre et ordonna que touts ceux qui seroynt esté trouvés en tel acte fussent occis, et semblablement les adultères. Après la mort de cestuy-ci succéda ung sien fils qui procura en tout imiter son père, le quel avoyt nom Necahuatl pilciutli 3 qui veult dire petit jeun; il gaigna avec l'aide des

- 1. Cuitlahuac, composé de cuitla-hua-c.
- 2. Lisez nanacatl = champignon.
- 3. Nezahualpiltzintli est le révérentiel (suff. tzinli) de Nezahualpilli. Le nom signifie: seigneur qui jeûne. Ce successeur de Nezahualcoyolt aurait régné de 1472 à 1516.

Mechiquiens par armes beaucoup de païs et en tout le reste de sa vie imita son père; et après sa mort fut seigneur ung sien fils le quel regnoyt quand les Espaignols arrivèrent en ce païs-là 1; mais il mourut bien tost après, sans estre chrestien, car le baptême ne se exerçoyt pas encore; au quel succéda ung sien fils qui fut chrestien et vesquit et mourut fort bien selon l'Eglise, aiant reçu touts les sacrements et aiant faict son testament. Les seigneurs doncques qui jusques à ce dernier ont gouverné à *Tezcuq* sont quinze?

Mais tournant au poinct que avions oublié de la venue de ceux de Culhua³ qui est à deux lieues du Mechique. Ceux disent avoyr esté du costé des Mechiquiens ⁴, les quels demeurant à Culiacan (du quel nous avons ici desus parlé). Une compaignie de f. 82 eux estoyt sortie combatre contre quelques aultres et quand ils furent de retour, leur seigneur ne se contentant pas de ce qu'ils avoynt faict ne les voulut pas recevoir, par quoy estant contraincts de chercher lieu où demeurer se en alèrent à Tula⁵ qui est à douze lieues de Mechique, et aiant demeuré là quelque temps, leur seigneur mourut et fut eslu en son lieu ung aultre nomé Vamac⁶, le quel estant seigneur appareut une vision en le peuple de ung homme qui sembloyt toucher le ciel de sa teste, de quoi ce seigneur et tout ce peuple espouvantés s'en sortirent du lieu, et vindrent à Culhua qui

- 1. En effet, Cacamatzin ne régna que quatre ans.
- 2. Ce nombre de quinze ne correspond pas avec ceux dont l'auteur a parlé. L'erreur se place, croyons-nous, avant le règne de Nezahualcoyotl, dont les prédécesseurs ne sont pas mentionnés.
- 3. D'après Peñasiel (I, 126) ce mot serait composé de coltic = chose courbée, et du suffixe hua qui indique la possession. Culhuacan est situé à 2 lieues au nord de Mexico (Motolinia, Memor., p. 6).
- 4. A cet endroit la *Cosmographie* présente une légère différence : « et se dit être sorti des reliques des Mexiquiens ». Une phrase des *Memoriales* de Motolinia (p. 5) se rapproche sensiblement de celle du manuscrit : « Estos mexicanos algunos quieren sentir que son de los mesmos de Culhua .»
- 5. D'après Motolinia, ces tribus auraient passé par Tullantzinco avant d'aller à Tulla, qui se trouve à douze lieues au nord de Mexico. Toutes ces ressemblances corroborent l'hypothèse que nous avons émise plus haut : l'auteur du manuscrit et Motolinia se sont servis d'une source commune, qu'ils indiquent l'un et l'autre, sous le nom de Xihutonali.
- 6. Lisez Uemac. D'après le récit de Sahagun, ce seigneur fut mêlé aux aventures de Quetzalcouatl à Tullan (trad. Jourdanet, p. 211 ssq.).

est à deux lieues de *Mechique*. Ceux-ci ont introduict les sacrifices avec ceux de *Tezcuq* et par leur bonne mode ils se firent aimer de touts et introduirent leur sacrifices. Et ceux mesmes, comme lon dict, aportèrent le maiz, papier, couton et encens; car les *Otomis* vivoynt simplement sans avoyr rien de ceci, d'où lon estime ceux de *Culhua* gens nobles et vertueux.

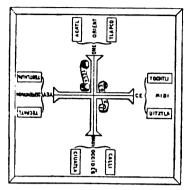
CHAPITRE V

De la coustume de compter les années, et de la fundacion du Mechique.

Les Mechiquiens ont ung libre comme gens plus grandes et chef du païs, le quel est intitulé Xehutonali 1, qui veult dire libre du compte des années, par le quel est trouvé qu'ils entrèrent en Mechique le an de Omecali² qui estoyt le 28iesme de leur premier temps; car, ils font quatre temps, chascung des quels vault 52 ans, et chascung de ces temps avoyt quatre hebdomadas 3 que vault chascugne 13 ans, et l'an avoyt dix huict moys, et le mois vingt jours; tellement que ung an vient à faire 365 jours 4. Ils demeurèrent doncques par les chemins quatre temps qui font 208 ans. Et estant arrivés au Mechique, furent 28 ans à la funder et alors entrèrent et commencèrent à compter despuis la arrivée jusques à présent que fut selon nostre compte l'an de l'Incarnation de Nre Seigneur Jhesu Christ MIIICXXI. Tellement qu'il y a CCXXII ans que le Mechique ast esté fundé, et avec le temps qu'ils ont mis en chemin, sont huict temps des siens et 22 ans et quelques jours, comme il se trouve au libre de leur compte, que font CCCCXXXVIII ans qu'ils sont sortis de leur païs. Et il y a CLXX ans que Mechique est chef de roiaulme. Ceci est le plus certain compte, que nous avons seu trouver, car la première carte qu'ils ont du

- 1. D'après les *Memoriales* de Motolinia, ce livre était intitulé: Xihutonal amatl, qui veut dire: « libro de la cuenta de los años » (p. 4). La bonne orthographe serait *Xiuhtonalli*.
 - 2. Ome calli veut dire deux maisons.
 - 3. Le terme mexicain est tlalpilli (tla-ilpilli).
- 4. Il y a évidemment une erreur de 5 jours. Pour l'explication réelle de ce chapitre, je renvoie à l'introduction.

commencement de ce compte est désia presque toute effacée ¹, de sorte que à grand peine se peut y lire ce que est escript. Ceste figure qui est ici de sobs ² estoyt escrite au mesme libre.



Ils divisent l'an en quatre parties comme nous, esté, autumne, printemps et hiver; à chascung de ces temps donoyt cinc mois 3. L'une moitié de l'année estoyt de pluie despuis nre avrill jusques à septembre, et en ce mesme temps dure la chaleur. Les aultres six mois sont secs et froids. Ile cueillent leur forment en novembre et décembre.

Ils commençoynt du midy à tochtli à compter leurs quatre temps et ung temps achevé aloynt à l'aultre. De toute sorte, tant que la première hebdomade duroyt qui estoynt treze ans, ils contoynt 1. 2. 3 etc. ans de tochtli, sus tant de temps, pasant de là après les treze ans, aloyt à acatl et contoynt de mesme 1. 2. 3 ans etc. De acatl sus le mesme temps jusques à ce que retournoyt à tochtli et adioutoint ung temps, qui estoyt 52 ans, et ainsi conséquement tournoyt, comme nous faisons auiourdhuy qui contons aux cens sus mille que a que Nre Seigneur mourut, et achevé ce cent, recomençons à ung, adioutant un aultre cent au nombre jusques à aultre cent. Et ceste compte leur est fort iuste et la gardent encores.

- 1. Cette indication d'un livre plus ancien plaide en faveur de l'hypothèse de la composition plus récente du Xiuhtonalli.
- 2. La figure montre les 4 signes symboliques présidant chacun à un des 4 points cardinaux. Le point central d'où partent ces 4 directions est indiqué par une banderole sur laquelle nous lisons, en commençant par le bas, telal, continuant en haut vers la droite, xi, et en haut à gauche, co. Il faut lire, croyonsnous, tlalxicco = nombril de la terre.
- 3. Cette remarque manque d'exactitude; car 4×5 mois donneraient une année de 20 mois. Dans la Cosmographie, où ces détails se suivent dans un ordre différent, l'inexactitude est plus grande encore. Ces quatre divisions de l'année s'appellent temps, comme le cycle de 52 ans, et chaque saison est indiquée par un des mots: tochtli (été), acatl (automne), tecpatl (printemps) et calli (hiver). Gemelli aussi applique aux saisons ces signes symboliques, mais d'une façon différente: chez lui, tochtli s'applique au printemps, acatl à l'été, tecpatl à l'automne, et calli à l'hiver. Cf. Orozco y Berra, Anales del Mus. nac. de México, 1, p. 299.

CHAPITRE VI

f. 83. De la opinion qu'ils avoynt de la creacion du monde et de ses dieux, et de la destruction du monde et des cieux.

Croioyent les Mechiquiens et beaucoup de ses circunvoisins qu'il y avoyt treze cieux ¹, au premier des quels estoyt ung dieu nomé Rintentli ², dieu des années. Au segond, la déesse de la terre Rontli ³. Au troisième Chalcintli ⁴, que veult dire maison de una deesse. Au quatriesme, Tonatio ⁵, qui est le soleill. Au cinquiesme, cinc dieux chascung de diverse coleur. à cause de cela dits Tonaleq ⁶, au sixiesme Mitlantentli ⁷, qui est dieu des enfers. Au septiesme, Tonacatentli et Tonacacilmatl ⁸, deux dieux. A l'huictiesme Tlalocatentli ⁹, dieu de la terre. Au neufviesme Calconatlansi ¹⁰, ung des

- 1. Les divinités des 13 cieux répondent aux seigneurs des 13 heures du jour représentés dans le Codex Borbonicus, et dans le Tonalamatl Aubin; 1. Xiuhtecutli; 2. Tlaltecutli; 3. Chalchiuhtlicue; 4. Tonatiuh; 5. Tlaçolteotl; 6. Teoyaomiqui; 7. Xochipilli-cinteotl; 8. Tlaloc; 9. Quetzalcouall; 10. Tezcatlipoca; 11. Mictlantecutli; 12. Tlauizcalpantecutli; 13. Ilamatecutli. Cf. Seler, Commentaire du Tonalamatl Aubin, p. 26-31.
 - 2. Altération de Xiuhteuctli = seigneur de l'année, qui est le dieu du feu.
- 3. L'r initiale prouve que ce mot est corrompu. Je voudrais y trouver le nom de la déesse Couatlicue. La disparition de la syllabe finale cue ou que (ressemblant à la conjonction espagnole) n'a rien d'extraordinaire. Dans le Codex Fuenleal, où l'orthographe des noms propres est aussi très défectueuse, nous trouvons de même Chalchiutli pour Chalchiutlicue, femme de Tlalocatecutli. (Garcia Icazbalceta, Nueva Coleccion... III, p. 235.
- 4. Malgré la traduction « maison de una déesse », nous pensons que ce mot est une altération de Chalchiuhtlicue.
 - 5. Tonatiuh, le dieu solaire.
- 6. Tonal-é-quê = ceux qui possèdent le soleil, c'est-à-dire les 5 Ciupipiltin.
 - 7. Mictlanteutli.
 - 8. Tonacateutli, et Tonacaciuatl (cilmatl est une fausse lecture de cihuatl).
 - 9. Tlalocan teutli.
- 10. Je suppose que ceci est une fausse transcription de Queçalcouatl. Comment la première partie s'est-elle perdue, et comment la terminaison ansi s'y est-elle jointe? La syllabe que s'est souvent abrégée \overline{q} . Ansi peut avoir été le commencement d'un mot comme ansimismo. Thévet aurait donc ici mal lu et mal traduit.

principaulx idoles, du quel et des aultres nous parlerons après. Au dixiesme Tezcatlipuca, aussi idole principal. A l'onziesme Yoaltentli 1, qui veult dire dieu de la nuict ou de l'obscurité. Au douziesme Tlahuizcalpan tehutli², qui veult dire dieu de l'aulbe du iour. Au treziesme et dernier plus hault, avoyt ung dieu nomé Teotli³, que veult dire deux dieux, et une déesse, nomée Omecinatl 4, que veult dire deux déesses. Oultre tous ceux-ci croyoynt-ils qu'il y avoyt beaucoup de aultres dieux en chascung des cieux. Quant à la créacion du monde, comme ils content, ses mageurs leur disoynt que le monde avoyt esté destruict une fois, et les gens avoynt esté créé de BII, 418. roches. Et que en la première créacion les dieux avoynt créé quatre soleills soubs quatre figures, selon que est monstré par ses libres, le premier des quels se appeloyt Chachuich tonajo 5 qui est comme dieu de pierres précieuses, et que ceux qui ont vescu soubs ce soleil mouroynt noiés et quelques ung se tournèrent en poiçons, et touts vivoynt de une herbe de rivière nomée aciantli 6. Le segond soleill se disoyt Chalchiuh tonaiuh? et ceux qui vivoynt en ce temps mangoynt de une herbe nomée centencupi⁸ et moureurent touts bruslés du feu du ciel, des quels les ungs retournèrent en poules, les aultres en papallons, les aultres en chiens. Le troy-

- 1. Youalteutli.
- 2. On est presque surpris, au milieu de ces fautes de transcription, de trouver le nom de Tlauizcalpantecutli aussi correctement écrit. Ce nom est composé de tlauizcalli (aube du jour) -pan-tecutli.
- 3. Ometeutli pour Ometecutli (qui présidait à la naissance des garçons). La syllabe ome a pu être omise par Thévet dans sa transcription, à cause de la ressemblance avec le mot précédent, nomé.
 - 4. Omeciuatl présidait à la naissance des filles.
- 5. Altération de Chalchiuh-tonatiuh, qui répond probablement à Atonatiuh (soleil d'eau), Chalchiuhtlicue étant la déesse de l'eau.
- 6. Cette herbe s'appelle aciciutli dans le Codex Fuenleal. Formes corrompues de acecentli ou acicintli (compos. de atl-centli, une « herba aquatica » citée par Hernandez) = mauvaise herbe.
- 7. Cette répétition du même soleil d'eau est probablement due à l'influence de l'idée de pluie. En effet, une de ces périodes cosmogoniques est désignée généralement du nom de Quiauhtonatiuh (soleil de pluie), ou Tlequiavitl, ou encore Tletonatiuh (soleil de feu).
- 8. Dans le Codex Fuenleal : cintrococopi. Formes altérées de cencocopi = ivraie, plante qui ressemble à la tige du mais (cintli ou centli).

siesme soleill se appelloyt Yioanoatiuh que veult dire soleill obscur ou de nuict. Ceux qui vescurent soubs cestuici mangoynt mirre et résine de pins des quels il y a grande abondance en ce païs-là, et ceux-ci moururent de tremblements de terre et furent mangés de bestes saulvages, qu'ils noment quenamenti² qui veult aussi dire géans des quels en a en ceste nouvelle Espaigne comme nous conterons après. Le quatriesme soleill se nomoyt Ecatonatuich 3 que veult dire soleill de air; ceux qui vesquirent soubs ce soleill se nourrissoint de un fruict qui vient en une arbre nomée mizquitl⁴, de la quelle a grand nombre en la nouvelle Espaigne, du quel fruict les Indiens font grand estime, et en font de pains pour porter en cheminant, et pour garder pour le long de l'année, et certes cest ung bon fruict; ceux-ci moururent par tempestes de vents et se changèrent en synges. Chascung de ces soleills ne duroyt que 23 ans et se perdoyt incontinent. Et leur estant demandé puisque le soleil perisoyt avec les hommes, comment après sortoynt et se produisoynt aultres soleills et aultres hommes, respondirent que les dieux faisoynt aultres soleills et hommes. Ils disent aussi que ses ancestres leur ont dict que le monde avoyt esté destruict tout par eaux, et ainsi furent toutes les gens noiés à cause des péchés quils avoynt comis envers les dieux, oultre ce quils estoynt descendus en enfer où les âmes estoynt bruslées, et à ceste

- 1. Youaltonatiuh. Cette période répond, croyons-nous, à ce que les Annales de Quauhtitlan appellent : Ocelotonatiuh (soleil du jaguar). En effet, le jaguar est l'emblème de la terre, et aussi de la nuit. Dans lesdites Annales, cette période d'obscurité se place avant celle du feu. Cf. Codex Borgia, erläutert von Dr Ed. Seler, t. I, p. 92 et 204. Berlin, 1904.
- 2. Quinametin est le pluriel de quinametli qui signifie géant. Les géants jouent un grand rôle dans les légendes mexicaines. Les détails ici annoncés sur les géants ne figurent pas dans la partie du ms. que nous possédons.
- 3. Eccatonatiuh. La dénomination de ces diverses périodes, ainsi que leur ordre de succession, diffèrent d'un auteur à l'autre. L'ordre qui semble le plus généralement adopté: 1° Atonatiuh, 2° Tlaltonatiuh (Ocelotonatiuh, ou Youaltonatiuh), 3° Eccatonatiuh, 4° Tletonatiuh, s'écarte assez bien de celui de notre manuscrit. Celui des Annales de Quauhtitlan: 1° Atonatiuh, 2° Ocelotonatiuh, 3° Quiauhtonatiuh, 4° Eccatonatiuh, s'en rapproche davantage.
- 4. Prosopis dulcis. Arbuste très commun au Mexique, dont le fruit est l'aliment de contrées plus ou moins cultivées, mais ne peut pas être considéré comme l'aliment ordinaire des Indiens du Mexique.

cause ceux qui furent créés après firent brusler touts les corps ¹, et gardoynt la cendre pour ce qu'ils attendoynt que *Symitlateutl* ² qui estoyt dieu des enfers les laissa sortir et que par ainsi resusciteroynt aultre foys. En quoy se voyt bien que le diable leur disoyt une vérité pour leur faire à croire mille mensonges.

CHAPITRE VII

De la segonde créacion du monde et de l'homme, de la terre et du vin.

Après la destruction du premier monde, comme à la fin du chapitre prochain passé avons compté, ils content la créacion du segonde en telle façon. Après que les eaux eurent passé de desus la terre la quelle ils disent ne avoyr poinct esté destruicte, elle fut 1. 84. de rechef adornée et remplie de toutes les choses qui estoynt nécessaires pour l'usaige de l'homme que les dieux créèrent après. Ceste dernière creacion attribuent les Mechiquiens au dieu Tezcatlipuca et à ung aultre dict Ehecatl, c'est-à-dire aér, les quels disent avoyr faict le ciel en ceste sorte. Il y avoyt une déesse nomée Tlaltentl 3 qui est la mesme terre la quelle selon eux avoyt figure de homme, autres disent que de femme, par la bouche de la quelle entra le dieu Tezcatlipuca, et ung sien compaignon, dict Ehecatl, entra par l'ombrill, et touts deux se assemblèrent au cœur de la déesse qui est le milieu de la terre et se estant assemblé formarent le ciel fort poisant, à cause de quoy beaucoup de aultres dieux vindrent aider à le monter en hault 4 et après qu'il fut monté là où il est à présent quelques

- 1. Le chapitre XI nous donne une autre origine de la coutume de la crémation : les serviteurs de Quetzalcouatl brûlèrent son cadavre, et de la cet usage se généralisa.
- 2. A cet endroit, la Cosmographie donne une orthographe plus reconnaissable: Mitlantentli pour Mictlantecutli.
 - 3. Tlalteutli.
- 4. Le Codex Fuenleal (ch. V) rapporte un mythe qui n'est pas sans analogie avec celui-ci. Les dieux font passer quatre chemins par le centre de la terre, et créent quatre hommes pour les aider à remonter le ciel. Tezcatlipuca et Quetzalcouatl (les mêmes dieux créateurs que dans notre ms.) se changent en arbres.

Digitized by Google

ungs de eux demeurèrent le soubstenant a fin qu'il ne tomba, le quel ils disent avoyr esté faict le premier jour de l'an, mais ils ne savent pas combien il y a que ce fut, toutes fois leur semble qu'il y a cent temps de ceux que nous avons dict, que font 10.200 ans ¹. La segonde année furent faictes les estoiles, par aultres dieux només Citlaltona et Citlaline ² sa femme.

La nuict aussi disent avoir esté faicte par aultres dieux només Yoaltentli, et sa femme Yacahuiztli³. Le dieu Tlaloc, qui est dieu des eaux, fit ceste mesme année l'eaue, la pluie, et pour ce qu'ils disent que les nuées sortent des monts, ils appellent tous les monts Tlaloqs ⁴ que veult dire seigneurs. Mitlanteuth ⁵, c'est-à-dire dieu de enfer funda l'enfer le huictiesme an. Tout ceci faict, les dieux Tezcatlipuca et Ehecatl délibérèrent de faire homme qui poséda la terre, et incontinent le dict Ehecatl ⁶ descendit en enfer pour demander à Mitlantentli de la cendre des morts pour en faire des aultres hommes, le quel dieu de enfer bailla seulement un os de largeur de une aulne ⁷ et quelque cendre, et incontinent quil luy eust baillé le os, s'en repentit fort, car c'estoit la chose la quelle il vouloy plus que tout ce qu'il avoyt, et par ainsi suivit Ehecatl pour lui reprendre l'os; mais Ehecatl fuiant, l'os luy cheut en terre et se rompit, par quoy le homme sortit petit; car, ils disent que les

M 77-78 (II, 1) T II, 77 (VI, 41) B II, 398-399.

> A l'aide de ces hommes et de ces arbres, les dieux remontent le ciel. Tezcatlipuca et Quetzalcouatl parcourent le ciel remonté et tracent un chemin qui est la voie lactée.

- 1. La Cosmographie donne ici le chiffre 50.200. Ni l'un ni l'autre de ces chiffres n'est exact, 100×52 égalant 5.200 ans. Ce mythe étrange nous montre bien un procédé d'information des premiers missionnaires : ils posent des questions toutes faites, auxquelles les Indiens répondent tant bien que mal.
- 2. Dérivés de citlallin : étoile. Citlaline est une orthographe fautive pour citlallicue ou citlallin icue. Citlaltonac = étoile brillante (tona = qui jette des feux). Sahagun la considère aussi comme une déesse (trad. Jourdanet, p. 456).
- 3. Yacauiztli (yacatl-uitztli = épine pointue) est en effet la femme de Youalteutli, dieu de la nuit. Cf. Sahagun (trad. Jourdanet, p. 458).
- 4. Tlaloque, pluriel de Tlaloc. D'après M. Seler, ce nom dérive du verbe *tlaloa*, faire pousser. La traduction « seigneurs » qui est ici donnée doit provenir d'une confusion avec le mot *tlatoque*.
 - 5. Mictlanteutli (le seigneur du lieu des morts).
 - 6. D'après Mendieta, ce rôle serait joué par Xolotl.
- 7. D'après la Cosmographie, cet os aurait eu une longueur de quatre pieds. La largeur n'y est pas indiquée.

hommes du premier monde estoynt fort grands comme géans; il donc aporta le reste de l'os et de la cendre et se en alla à ung (paztli) 1 que veult dire grand libre, en le quel appella touts les aultres dieux pour la créacion du premier homme, les quels ensemble se sacrifièrent les langues, et ainsi commencèrent le premier jour la créacion de l'homme lui formant le corps, le quel se mouvoyt incontinent, et, le quatriesme jour, estoyt faict l'homme et la femme; mais ils ne furent pas incontinent touts grands, sinon selon le cours naturel. Après qu'ils furent faicts, les nourrit ung dieu, dict Cholutl² que veult dire cog des Indes, le quel les nourrit avec pain moullé non pas avec laict. Le nom de ce premier homme ne savent pas, mais disent qu'il fut créé en une caverne en Tamoanchan 3 en la province de Quanhuahuac 4 que les Espaignols noment Cuernavaca, au marquisat du marquis del Valle. Tout ceci estant faict, et aigréable aux dieux, ils dirent entre soy : voici l'homme sera tout triste, si nous ne faisons quelque chose pour le resjouir, et afin qu'il prenne plaisir de vivre en la terra, et qu'il nos loue et chante et danse. Ce que oui par le dieu Ehecatl, dieu de air, en son cœur pensoyt ou pourroit-il trouver quelque liqueur pour bailler à l'homme pour le faire esiouir. En quoy pensant, lui vint à la mémoire une déesse vierge, nomée Mayauetl⁵, la quelle gardoyt une déesse, sa grand mère, nomée Cicimitl 6 et se en alla incontinent devers elles, les quelles trouva dourmant, et il esveilla la vierge, et luy dict : « je te viens quérir pour te mener au monde. » A quoy elle acorda incontinent, et ainsi descendirent touts deux, luy la portant sus ses espaules; et, incontinent qu'ils arrivèrent à la terre, se changèrent en un arbre touts deux, la quelle a deux branches,

- 1. Lisez apaztli qui signifie vase. Très probablement, l'original espagnol a employé le mot lebrillo. D'où la fausse traduction de Thévet, « grand livre ». On remarquera, du reste, qu'il a mis le terme paztli entre parenthèses, ce qui indique qu'il a hésité dans sa traduction.
 - 2. Xolotl; coq d'Inde est la tradution de uexocotl.
- 3. Tamouan ichan est traduit par M. Seler comme « das Haus des Herabsteigens, Haus der Geburt, Urheimat» (Commentaire du Codex Borgia, I, p. 184. Berlin, 1904).
 - 4. Lisez Quauhnauac = près des arbres ou près des bois.
 - 5. Mayauel, déesse de l'agave.
- 6. Tzitzimitl, plur. Tzitzimime. Les Tzitzimime sont des divinités des étoiles, et aussi des esprits des ténèbres, malfaisants.

- f. 85. des quelles l'une s'appelle Quecalhuexotl 1 que estoit celle de Ehecatl, et l'aultre Choquicauitl 2 qui estoyt celle de la vierge. Or, sa grand mère qui dourmoyt, quand elle fut esveillée et que elle ne trouva pas sa niesse, appella incontinent des aultres déesses, qui se noment Cicimime et descendirent toutes en la terre cherchant Ehecatl; et à ceste saison les deux branches de arbres se rompirent l'une de l'aultre, et celle de la vierge fut cogneue incontinent de la déesse vielle, la quelle la print et la rompant bailla à chascune des aultres déesses une pièce, et la mangèrent; mais la branche de Ehecatl ne la rompirent pas, mais la laissèrent là; la quelle, aussi tost que les déesses furent montées au ciel, se retourna en sa première forme de Ehecatl, le quel amassa les os de la vierge, que les déesses avoint mangé, et les enterra, et de là sortit un arbre qu'ils appellent metl³ de quoy font les Indiens le vin qui boyvent et s'enjvrent; mais, ce n'est pas à cause de ce vin, ains pour quelques racines qu'ils noment ucpactli 4 qui mettent dedens. Par les quatre soleills des quels avons compté, ils entendoynt quatre eages, combien que ils ne savent pas bien déclairer, mais nous le déclairerons avant plus amplement. Quelques autres disent que la terre fut créée en ceste sorte: Deux dieux Calcoatl 5 et Tezcatlipuca aportèrent la déesse de la terre Atlalteutli 6 des cieux en bas, la quelle estoyt pleine par toutes les joinctures de ieux et de bouches, avec les quelles elle mordoyt, comme une beste saulvaige, et, avant qu'ils fussent bas, il y avoyt desia de l'eaue, la quelle ils ne savent qui la créa, sur la quelle ceste déesse cheminoit. Ce que voiant les dieux
 - 1. Quetzalhuexotl est composé de quetzalli et huexotl ou uexotl = saule. Le Codex Fuenleal (ch. V) parle de la même métamorphose, mais la rapporte à un autre mythe. L'arbre s'appelle incorrectement quezalhuesuch.
 - 2. Lisez xochiquauitl, arbre qui produit un fruit recherché.
 - 3. Ce mythe de l'origine du vin est très intéressant. La place qu'occupe ce mythe dans l'ensemble de cette genèse mexicaine mérite aussi l'attention. La création du vin suit celle de l'homme et la complète : le vin est appelé à réjouir l'homme afin qu'il chante et danse et loue les dieux.
 - 4. Dans la Cosmographie, nous lisons tepactli. La véritable orthographe est ocpatli, qui est une herbe servant à la fabrication du vin de maguey.
 - 5. Quetzalcouatl, qui est le même dieu que Ehecatl.
 - 6. Tlalteutli qui s'appelle aussi llamatecutli « la vieille déesse ». Cf. Seler, Gesammelte Abhandlungen zur Amerikanischen Sprach- und Alterthums-kunde, II, p. 1000. Berlin, Asher, 1904.

dirent l'ung à l'aultre: « il est besoing de faire la terre », et ceci disant se changerent touts deux en deux grands serpents, des quels l'ung saisit la déesse depuis la main droicte iusques au pied gauche, l'aultre de la main gauche au pied droit, et la pressèrent tant que la firent rompre pour la moitié, et de la moitié devers les espaules firent la terre, et l'aultre moitié la emportèrent au ciel, de quoi les aultres dieux furent fort fachés. Après ce faict, pour récompanser la dite déesse de la terre du domaige que les deux dieux lui avoint faict, touts les dieux descendirent la consoler, et ordonèrent que delle sortit tout le fruict nécessaire pour la vie des hommes; et pour ce faire, firent de ses cheveux arbres et fleurs et herbes, de sa peau l'herbe fort menue et petites fleurs, des ieux puix et fontaines et petites cavernes, de la bouche rivières et grandes cavernes, du nais valées de montaignes, des espaules montaignes. Et ceste déesse pleuroyt quelques fois la nuict, désirant manger ceurs de hommes et ne se vouloyt taire iusques à ce que l'on luy bailla, ni vouloyt porter fruict, si n'estoyt arrousée de sang de hommes 1.

CHAPITRE VIII

De la créacion du soleill, selon ceux de Tezcuq.

Ces Indiens affirment avoyr eu une déesse citlaline, la quelle envoia du ciel 1600 enfans siens à une vile nomée Teotihuacan², TII, 76 près de Tezcuq; les quels, si tost que arrivèrent en la ditte vile périrent. Après ceux-ci, environ 26 ans 3 après que le monde avoyt esté créé, et avoyt demeuré tout ce temps obscurci des ténèbres à faulte de soleill se assemblèrent troys dieux Tezcatlipuca, Ehecatl

- 1. Ce mythe curieux a la prétention de donner une explication simple et identique de beaucoup de choses très différentes. Il semblerait d'après lui que le sacrifice humain se rattache, du moins par son origine, au culte agraire.
- 2. D'après Mendieta (p. 77-78), Citlallicue envoya ses 1.600 enfants à Chicomoztoc. Cela tient à ce que ce fait mythologique y est rattaché à la création de l'homme.
- 3. C'est sans doute par suite d'une simple négligence que la Cosmographie donne ici un chiffre différent : 8 ans ou environ.

M 79-80 (II, 2) T II, 77 (VI, 41) B II, 399.

et Citlalecue déesse 1, les quels ordonèrent de faire le soleill qui esclaira la terre. En ce temps mesme, y avoyt un aultre dieu, nomé pilciutentli², et sa femme se appelloyt Chuquiquecal³, les quels avoynt ung fils nomé Choquipili 4 et ung aultre qui n'estoyt pas sien, mais le nourrissoint, qui se appelloyt Nanauaton 5, du quel le père se disoit Izpatl 6, et la mère Cuzcamianh 7, les quels prenoint corps de hommes et figure quand bon leur sembloit; quand donc les dieux vouloynt faire le soleill, touts ces comptes et aultres faisoynt pénitence pour pouvoyr mériter de estre soleill et offroint aux troys grands dieux perles précieuses, encens et aultres choses fort riches. Mais Nanauaton, comme il fut pouvre, il ne avoyt rien pour offrir, mais il se sacrifiyoit avec une espine, se piquant à menu et offroit de ce qu'il pouvoyt avoir combien que pouvre. Il se assembla avec ses frères, et fit ung grand feu devant les dieux, les quels dirent que celuy qui se meteroyt dans le feu seroyt soleill. Alors Nanauaton se mit dans le feu par art magique, en la quelle il estoit bien savant; et se en alla en enfer, et de là aporta beaucoup de riches pièces et fut eslu pour estre soleill 8.

- 1. Autre forme altérée pour Citlallicue (citlallin icue : sa jupe).
- 2. Lisez Piltzinteutli. C'est le nom d'un dieu solaire. Cf. Seler, Commentaire du Codex Féjérvary-Mayer, p. 22 et 34.
- 3. Lisez Xochiquetzal (fleur brillante). C'est la déesse des fleurs et de l'amour.
 - 4. Lisez Xochipilli (jeune dieu des fleurs).
 - 5. Forme diminutive de Nanauatl (il buboso).
- 6. Est-ce une altération de itzpatli ou ixpatli, nom générique de plantes médicinales? Cela me paraît d'autant plus probable qu'Izpatl nous est présenté comme magicien.
- 7. Lisez Cozcamiauh (cozcatl: bijou, et miauatl: bouton, fleur, épis de maïs) = collier de maïs en fleur. D'après Sahagun (trad. Jourdanet, p. 75), ce serait un surnom de la déesse de la terre, Ilamatecutli.
- 8. Ce mythe est rapporté, avec quelques modifications, par de nombreux auteurs: Sahagun (trad. Jourd., 479-482), Mendieta (II, 2), Torquemada (VI, 41), le Codex Fuenleal (Nueva Col. de Garcia Icazbalceta, III, p. 235-236), Veytia d'après Bustamante (éd. de Gomara, 1826, I, p. 174). Nous en signalons deux essais d'interprétation: M. Bastian (Culturvölker, II, p. 408) y trouve l'indication d'une génération descendue du ciel et qui s'est perdue. Les hommes, d'origine souterraine, lui ont succédé. Un homme fait ce qu'un héros n'osait pas faire: il se jette dans le feu, et est élevé à la fonction de soleil. Il exige alors la mort des héros et se montre bienveillant pour les hommes. Cette inter-

CHAPITRE IX

De la créacion du monde selon ceux de la province de Chalco.

En aultre province, nomée Chalco, comptent avoyr esté l'eau la première chose du monde, mais quils ne savent aussi qui la fit. Et que descendirent du ciel quelques dieux només Cemecatl¹, Tezcat-lipuca et Chiconaui et Ehecatl², touts fils de Atlatime³, déesse des estoiles, la quelle disent avoyr faict les estoiles, le soleill et la lune; et les dieux, ses fils, firent l'homme, mais ils ne savent en quelle année ce fut. Oultre ce disent avoyr neuf ciels, mais quils ne savent où est le soleill, ni la lune, ni les estoiles, ni les dieux. Le blai quils mangent se appelle maïz, fut faict de cette sorte : les dieux descendirent touts en une caverne, où ung dieu nomé Pieciutentli⁴ se estoyt couché avec une déesse nomée Choquijceli, de la quelle nacquist ung dieu, dict Ciutentl³, le quel se mit de soubs la terre, et de ses cheveux sortit le couton, et de ung eouill une fort bonne

prétation est moins basée sur l'étude individuelle de chaque mythe que sur la combinaison de ces mythes dans Sahagun et Mendieta. M. Chavero est allé plus loin : il considère ce mythe solaire dans la version du Codex Fuenleal, qu'il juge plus ancienne que celle de Sahagun et de Mendieta. D'après cette version, Quetzalcouatl (dieu de l'étoile matinale) est le père du soleil, et Tlaloc (dieu des nuages) le père de la lune. Cf. Anales del Museo nac. de Mexico, I, p. 376 ss.

- 1. Ce eecatl, nom donné à Tezcatlipoca ou à Iztac Mixcouatl. Cf. Seler, Codex Féjérvary-Mayer, p. 52, 54, 61, etc. Berlin, 1901.
- 2. Chiconaui et Ehecatl ne sont pas deux divinités; mais Chiconaui Ehecatl (9 vents) désigne parfois Quetzalcouatl. Cf. Seler. Cod. Féjérvari-Mayer, p. 145.
- 3. Nous avons déjà dit que la déesse des étoiles s'appelle Citlallicue ou Citlallin icue.
- 4. Faute d'orthographe pour Piltzinteutli. Ce nom se rencontre fortement mutilé dans le Codex Fuenleal; on peut y lire: Picenticli, Pincetuli, Piciciutecli, Pilcetecli. Cf. Garcia Icazbalceta, Nueva Coleccion, III, p. 235, 238, etc.
- 5. Centeotl ou Cinteotl, de centli ou cintli = maïs, et teotl. Le mythe qui suit est bien conforme aux idées mexicaines sur le maïs.

semence quils mangent volountiers, nomée Sanctlhqez 1, de l'aultre un aultre, du nais ung aultre semence, nomée chia 2, qui est bonne à bouyre en temps de esté, des doigts sortit ung fruict nomé camotl³ qui est comme des naveaux fort bon fruict, des oungles aultre sorte de mais large qui est le forment quils mangent à présent, et du reste du corps luy sortit beaucoup de aultres fruicts, les quels les hommes ceuillent et sement : et pour ce estoyt ce dieu aimé des aultres dieux e l'appelloint Tlacopili 4 qui veult dire seigneur aimé. Or, est-il temps de savoyr qui estoyt ce Tezcatlipuca du quel les Indiens font grand compte, et nous avons parlé si souvant de luy à ceste cause. Ce nom est composé de troys tezcatl, qui veult dire mirouer, tlepuca 5, composé aussi de tletl qui veult dire lumière, et puctli, fumée; et de touts ceux ils ont composé ce nom Tezcatlipuca, à cause qu'ils disent qu'il portoyt tousiours ung mirouer fort luisant avecques soy, et que fumoyt à cause des encens et choses odoriférantes qu'il portoyt. Disent aussi que ce mesme dieu a créé l'air, le quel 6 aparut en figura noire avec une grand espine toute sanglante en signe de sacrifice, au quel dict le dieu Tezcatlipuca: « Viença, vat'an oultre la mair, à la maison du soleill le quel a beaucoup de musiciens et trompetaires avec soy qui luy servent et chantent, entre les quels il y a quelques ungs de troys piés, les aultres qui ont les oureilles si grandes que luy couvrent tout le corps, et, estant arrivé à bord de l'eau, appelleras mes niesses Esa-

M 80-81 (II, 3) T II, 78 (VI, 43).

- 1. Cette forme est évidemment corrompue. Nous croyons qu'il s'agit ici de la racine comestible appelée *cacatzli* dans l'édition de Kingsborough, et *catateztli* dans l'édition de Bustamante, par Sahagun (Livre XI, chap. 6, par. 9)??
- 2. Le chia ou chian est une plante dont la graine sert à faire de l'huile et donne par l'infusion une boisson mucilagineuse très agréable, nutritive et rafraîchissante. Cf. R. Siméon, Dictionnaire de la langue nahuatl.
- 3. Le camotli est une racine de la famille des convolvulacées. Cf. Sahagun, trad. Jourdanet, p. 519 et 736.
- 4. Tlaçopilli, composé de tlaçotla: aimer, et pilli: seigneur. M. Seler (Codex Féjérvary-Mayer, p. 64, 98) traduit tlaçopilli par noble prince, et le considère comme un surnom de Xochipilli.
- 5. La Cosmographie a omis les mots: « composé aussi de tletl » et traduit tlepuca = lumière. La traduction classique de ce nom est (tezcatl-popoca) brillant miroir.
- 6. La Cosmographie dit: auquel il apparut. Le contexte indique suffisamment, me semble-t-il, que c'est Eccatl qui apparaît comme le serviteur de Tezcatlipoca. Nous nous en tenons donc au texte du manuscrit?

capachtli qui est tortue et à Acilmatl 2, qui est demi-femme. demi-poiçon, et à Altcipatli 3 qui est la valeine et diras à toutes qui se facent ung pont affin que tu puisses passer, et me amèneras de chez le soleill les musiciens avec leurs instruments pour me faire honeur », et, ce dict, se en alla, sens estre plus veu. Alors le dieu de l'air s'en alla au bord de l'eaue et appela les susnomés, et vindrent incontinent et se firent pont par le quel il passa. Le quel voiant venir, le soleill dict à ses musiciens : « Voici venir le meschant; personne ne luy responde, car celuy qui luy respondra, ira avec luy. » Ces dits musiciens estoynt vestus de quatre coleurs : blanc, rouge, geaune et verd. Adonc estant arrivé, le dieu de l'air les appela en chantant; au quel respondit incontinent l'ung d'eux, et s'en alla avec luy et porta la musique qui est celle quils usent à pré- f. 87 sent en ses dances en honeur de ses dieux, comme nous faisons avec les orgues. Ils disent aussi que Tezcatlipuca leur apparoisoit en B II, 389. figure de singe et parloyt par les espaules. Autres foys en figure de oiseau le quel frapant des aisles faisoyt grand bruict et resveilloit ceux qui dormoint quand il vouloyt parler à eux. Et ainsi leur persuadoit, comme nous recompterons plus emplement en suyvant nostre histoyre 4 de luy faire sacrifice, car il voioyt quils estoynt cruels et se plaisoit du sang des hommes, le quel sacrifice ils faisoint ouvrant le cousté du ceur aux esclaves tout en vie, et leur arrachoynt le ceur, et luy faisoynt manger avant qu'il mourut. Et

- 1. Esacapachtli se présente avec les apparences d'une erreur de lecture, et on le cherche vainement dans les répertoires. Je crois qu'il faut laisser de côté la première syllabe, et lire acatapachtli. Ce mot, qui ne figure pas non plus au dictionnaire, s'expliquerait comme composé de acatl = roseau et tapachtli = coquillage de rivière ou de mer (Sah., trad. Jourd., p. 712). Pour la composition de ce mot, nous nous autorisons d'un terme analogue : acacueyatl, qui désigne une espèce de grenouille. De même, acatapachtli désignerait une espèce de tortue. Mais comment la syllabe es est-elle venue se préposer à ce mot? Pour l'expliquer, il suffit de reconstituer le texte espagnol, et de lire par exemple : la tortuga que es acatapachtli. Thévet aurait une fois de plus mal coupé les mots, et mal traduit??
- 2. Lisez aciuatl (atl—ciuatl) = femme d'eau. L'orthographe acihuatl a donné lieu à l'altération acilmatl.
 - 3. Acipactli, composé d'atl = eau et de cipactli = crocodile.
- 4. Ces développements se trouvent probablement dans la partie que Thévet n'a pas traduite, ou que nous n'avons pas de sa traduction.

Société des Américanistes de Paris.

3

ils estimoient celuy meilleur maistre et plus digne de honeur qui faisoint mieux ce sacrifice 1.

CHAPITRE X

M 82-83 (II, 5) T II, 79-80 (VI, 45) B II, 481-482.

De ung idole, nomé Queçalcoatl, de son origine, euvres et temps qui réqua.

Aux histoires de ce peuple sauvage, se trouve qu'il y avoyt ung dieu, nomé Comachtli 2 qui print pour femme une déesse, nomée Chimalma 3, la quelle eust de luy des enfans entre les quels y avoyt un nomé Quecalcoatl, le quel naquit à Nichatlanco 4 et fut mené à son grand père et mère qui le nourrirent, car sa mère mourut de couches de luy. Le quel après avoyr esté nourri fust mené chez son père, mais pour ce qu'il estoyt fort aimé de son père, le haisoynt ses aultres frères, tant quils proposèrent de le tuer, et pour ce faire le menèrent avec fraude à une grand roche, nomée Chalchonoltepetl 5 qui veult dire roche où l'on faict brusler, et le laissèrent là, et se descendirent en bas, et mirent le feu à l'entour de la roche; mais Queçalcoatl se mit dans ung trou, qui avoyt en la roche, et ses frères s'en allèrent pensant l'avoyr tué; mais, eux s'en estant alés, il sortit de la roche avec un arc et des flesches, et tira à une biche et la tua; et la pernant sus ses espaules, la emporta chez son père 6 et arriva plus tost que ses frères, et dona la biche à son père; et ses frères, estant venus, furent émerveillés de le voyr, et pen-

- 1. Ces détails semblent indiquer que ce n'est pas le culte de Tezcatlipuca qui a inauguré les sacrifices humains.
- 2. Camaxtli est la même divinité que Mixcouatl (Seler, Cod. Fejervary Mayer, p. 198). Et, de fait, Motolinia donne comme père à Quetzalcouatl, Iztacmixcouatl (Mem., p. 12). Plusieurs traits du récit qui suit font allusion à cette parenté avec le dieu des chasseurs.
- 3. M. Seler traduit Chimalman par « der liegende Schild » ou « auf einem Schild liegend » (Cod. Fej. Mayer, p. 184).
 - 4. Je propose de lire Michatlauco (de michi, poisson, et atlauhtli, gorge).
 - 5. Lisez Tlachinol-tepec. Cf. Codex Mendoza, f. 14-14.
 - 6. Les chasseurs étaient les bons serviteurs de Camaxtli.

sèrent le tuer en aultre sorte; et ainsi le menèrent sus ung arbre, luy disant quil tireroyt de là aux oiseaux, luy estant sus l'arbre luy commencèrent à tirer des flesches; mais, comme il estoit discret, se laissa toumber en terre, feignant estre mort. Ce que voiant, ses frères s'en allèrent à la maison; et eux, estant partits, Quecalcoatl se leva et tua ung coneill, et le porta à son père, avant que ses frères arrivassent. Le père qui se dobtoit de ce que ses frères luy vouloint faire, luy demanda ou estoynt ses frères; le quel luy respondit qu'ils s'en venoint, et s'en alla de avec son père à une aultre maison. Cependant, ses frères vindrent auxquels le père demanda où estoyt son frère; ils respondirent qu'il venoit. Alors, il les reprint de ce quils vouloyt tuer son frère; de quoy eux estant faschés, se proposèrent aussi de tuer son père; ce que firent le menant à une montaigne. Après l'avoyr tué, vindrent quérir Queçalcoatl, et luy firent croire que son père se estoit changé en roche, ensemble luy persuadoynt qu'il sacrifia et offrit quelque chose à ceste roche, comme lions, tigres, aigles, biches et papillons, pour avoir occasion de le tuer, car il ne pourroit pas trouver ces bestes; à quoy il ne voulant obéir, le voulurent tuer, mais il se eschapa de entre eux, et se en ala sus un arbre, ou, qui est plus veresemblable, sus la mesme roche, et à coups de flèches les tua touts; ce que faict, ses vasaulx, qui l'aimoynt fort, le vindrent quérir honorablement, et prindrent les testes de ses frères et luy ostant le cerveau, de dans firent des coupes à boire, et s'enivrèrent incontinent 1, et de là se vindrent à terre de Mechique, et demeura quelques jours en ung vilaige, nomé Tulancingo², et de là s'en alla à Tula, où on ne savoyt encore que s'estoit de faire sacrifice; et par ainsi, comme il aporta l'usaige du sacrifice, fut tenu pour dieu, aux quels il enseigna beaucoup de bonnes choses, temples pour luy et aultres choses, et dura 160 ans pour dieu en ce païs.

^{1.} Ni Motolinia, ni Sahagun, ni Mendieta, ni Torquemada ne rapportent cette première partie de la légende de Quetzalcouatl.

^{2.} Tullantzinco. Cette localité aurait aussi servi de résidence aux Culhuas avant leur arrivée à Tullan (*Memoriales* de Motolinia, p. 5).

CHAPITRE XI

f. 88.

De la venue de Tezcatlipuca à Tula et de comme fit fuir Queçalcoatl.

Queçalcoatl vivoyt fort à son aise en Tula, estant adoré pour dieu; mais, comme la vérité ne se peult long temps tenir cachée, advint que arriva à Tula un aultre dieu, du quel nous avons parlé par ici davant Tezcatlipuca, le quel en arrivant de envie qu'il avoyt de Queçalcoatl tachoyt à faire mal au puple de Tula pour ce que le adoroyt et ensemble à Queçalcoatl, il entra en Tula en figure de pouvre 1, et prenoyt, à toutes heures, diverses figures et faisoit peur à ceux de Tula et à Queçalcoatl, le quel encores qu'il fust diable aussi bien que luy, toutes fois il y a des diables les ungs plus grands que les aultres; car, comme ils sont esté faicts de anges, et il y a des anges les ungs plus grands que les aultres, aussi les diables. Or, ce Queçalcoatl estoyt moindre que Tezcatlipuca, et pour ce le craignoyt-il : ung jour doncques Tezcatlipuca alla au temple de Queçalcoatl. Là, où estoynt beaucoup de serviteurs qui gardoynt un haustel, où estoyt une efigie de Queçalcoatl et ung mirouer que les Indiens estimoynt beaucoup; car, selon que Queçalcoatl leur avoyt faict croire par le moien de ce mirouer, toutes les foys qu'ils auroint à faire de pluie, et luy demanderoynt avec ce mirouer, il leur bailleroynt; entrent donc Tezcatlipuca en le temple, il trouva les gardes endormies, et s'en alla droit à l'haustel et desrroba le mirouer, et le cacha desoubs une pallace où couchoynt les gardes; ce que faict, se en alla. Les gardes, estant esveillés, et ne trouvant le mirouer, estoyntfort marrits le cherchant; mais Tezcatlipuca trouva une vielle en son chemin, et lui dict : « Vaten au temple et di à ces gardes que ce qu'ils cherchent qu'il est desoubs sa paillace, et tu seras bien aimée d'eux. » Ce que la vielle fit. Cependen Tezcatlipuca se changoyt en figures de divers ani-

^{1.} Sahagum raconte en détail les exploits de Titlacauan à Tullan. Trad. Jourd. 209 ss.

maulx et monstres, taschant faire peur aux gens : il se fit aussi couper les cheveux, ce que les Indiens n'avoynt jamais veu, et se en alla au temple de Queçalcoatl, et destruict sa figure, la rompant et getant par terre, et ce faisant en diverses figures, frapoyt ses serviteurs, et touts ceux de Tula, qui voiant cela se en fuirent et laissèrent la vile, et Quecalcoatl voiant ceci eust peur et se enfuit aussi avecques quelques ungs de ses serviteurs; de quoy Tezcatlipuca fut bien aise. Quecalcoatl se en alla de là à Tenacuia 1 et demeura là quelque temps, et de là s'en alla en Cullinacan 2 où demeura aussi long temps, mais l'on ne sait combien. De là il passa les montaignes, et s'en alla en Quantiquechula 3 et dressa ung temple et ung haustel pour soy, et estoyt adoré pour dieu, et ni avoyt que luy, et là demeura 290 ans, et laissa là un seigneur nomé Maclalchochitl 4, et s'en alla en Acholula 5 où demeura 160 ans, où luy firent ung temple fort magnifique du quel il y a encore grand partie; car estoyt bien basti et beau, le quel les géans avoyt faict, comme nous dirons après. De là, s'en alla à Cempoala 6 vile principale en la mer de Espaigne, où premier arriva le marquis Don Cortès, quand il alla en ce païs; mais, à présant est toute desmolie, comme les Espaignols ont faict à beaucoup

- 1. Lisez Tenayuca.
- 2. Je propose de lire Cullivacan ou bien Culhuacan. Dans la dernière hypothèse, Thévet aurait changé hu en lin; c'est une erreur de lecture très ordinaire. Dans le premier cas, nous serions en présence d'une forme culiuacan parallèle à Culhuacan. M. Seler rencontra cette forme dans le chant de Ciuacouatl; pour lui, l'insertion de l'i s'explique par le désir d'éviter le choc de 2 consonnes. En effet, le v est une consonne qui se prononce comme le wanglais (Ges. Abhandlungen zur Amer. Sprach- u. Alterthumskunde, II, 1057. Berlin, Asher, 1904).
- 3. La même localité que celle désignée du nom de Quauviquechula ou Quauhquechula par Motolinia (*Memor.*, p. 104-105). Elle est située à 8 lieues de Huexutzinco.
- 4. Je crois qu'il faut lire Matlac xochitl (10 fleurs) qui est le nom d'un jour. Les Mexicains donnaient habituellement à leurs enfants le nom du jour où ils étaient nés. Mais il s'agit peut-être aussi de matlal xochitl, fleur d'un bleu foncé.
- 5. Cholula ou Cholollan. Il s'agit ici du Cholula historique de l'état de Puebla. Ce nom dériveràit de choloa = fuir, et signifierait donc: lieu de la fuite
 - 6. De Cempoalli (vingt) et lan ; ce nom veut donc dire : le lieu des vingt.

de aultres. En ceste vile, demeura 260 ans, et jusques en ce lieu le poursuivoyt Tezcatlipuca; le quel se voiant tant persécuté de ce Tezcatlipuca s'en fuit en un désert, et tirat un coup de flèche à ung arbre, et se mit de dans le partuis de la flèche, et ainsi mourut, et ses serviteurs le prindrent et le brus-lèrent, et de là demeura la coustume de brusler les corps morts ¹. De la fumée que sortit de son corps, disent avoyr esté faicte une grande estoyle que se appelle Hesper ². Cestuy Queçal-coatl n'eust jamais femme ni enfens ³. Aultres disent que quand il devoyt mourir sen alla en ung lieu.....

- 1. Nous avons appelé l'attention plus haut sur une autre origine de la coutume de la crémation. Cf. chap. VI, p. 25.
- 2. D'après Mendicta, l'âme de Quetzalcouatl se changea en une comète de mauvais présage (II, ch. 5, p. 82-83; cf. Torquemada, Mon. Ind., VI, 45, tome II, p. 79-2).
- 3. Ce détail est confirmé par Motolinia (Mem., 13) : « No fui casado, ni tomo mujer, antes dicen que vivió honesta y castamente. »

INDEX DES NOMS NAHUATL

A

Acatapachtli, IX p. 33. Acatl, V p. 21. Acholula, XI p. 37. Aciantli, v. Acicintli. Acicintli, VI p. 23. Acilmatl, v. Aciuatl. Acipactli, IX p. 33. Aciuatl, IX p. 33. Alteipatli, v. Acipactli. Atlalteutli, v. Tlalteuctli. Atlatime, v. Citlallicue.

C

Calcoatl, v. Quetzalcouatl. Calconatlansi, v. Quetzalcouatl. Calli, V p. 20 et 21. Camachtli, X p. 34. Camotli, IX p. 32. Catateztli, IX p. 32. Ceecatl, IX p. 31. Cemecatl, v. Ceecatl. Cempoala, XI p. 37. Centencupi, v. Cincocopi. Chalchiuh Chachuich tonaiuh, v. tonatiuh. Chalchiuh tonatiuh, VI p. 23. Chalchiutlicue, VI p. 22. Chalcintli, v. Chalchiutlicue. Chalchonoltepetl, v. Tlachinoltepec. Chalco, I p. 11. Chalpe, v. Xalpa. Chapultepec, III p. 17. Chia, IX p. 32. Chiconaui, v. Chiconaui eecatl.

Chiconaui eecatl, IX p. 31. Chimalma, X p. 34. Chypila, v. Juchipila ou Xochipila. Cholutl, v. Xolotl. Choix, III p. Choquicauitl, v. Xochiquauitl. Choquijceli, v. Xochiquetzal. Choquipili, v. Xochipilli. Chuquipila, v. Xochipilla. Chuquiquecal, v. Xochiquetzal. Cicimitl, v. Tzitzimitl. Cicimime, v. Tzitzimime. Cylopucheli, v. Uitzilopochtli. Cincocopi, VI p. 23. Cinteotl, IX p. 31. Ciuatla, V p. 21. Cintentl, v. Cinteotl. Citlalecue, v. Citlallicue. Citlaline, v. Citlallicue. Citlaliue, v. Citlallicue. Citlallicue, VII, VIII, IX pp. 26, 29 et 30. Citlaltonac, VII p. 26. Comachtli, v. Camachtli. Compahli, v. Tzompachtli. Contecomael, v. Tzontecomatl. Couatlicue, VI p. 22. Cozcamiauh, VIII p. 30. Cuernavaca, VII p. 27. Cuitlauac, IV p. 18. Culhua, IV p. 19. Culhuacan, XI p. 37. Culiacan, III et IV pp. 15 et 19. Culiuacan, XI p. 37. Cullinacan, v. Culiuacan ou Culhua-Cuzcamianh, v. Cozcamiauh.

E

Ecatl, VII pp. 25, 26, 27, 29, 31. Ecatonatiuh, VI p. 24. Echi, v. Exi. Ehecatl, v. Eccatl. Esacapachtli, v. Acatapachtli. Exi, III pp. 14 et 17.

I

Yacauiztli, VII p. 26. Yhin, v. Uitzilopochtli. Yoaltentli, v. Youalteutli. Youalteutli, VI, VII pp. 23, 26. Youaltonatiuh, VI p. 24. Ixpatli, VIII p. 30. Izpatl, v. Ixpatli.

J

Juchipila, III p. 16.

L

Loli, v. Tlotli.

M

Maclalchochitl, v. Matlacxochitl.
Malteutl, II p. 13.
Matlacxochitl, XI p. 37.
Mayauel, VII p. 27.
Metl, III, VII pp. 14, 17, 28.
Mexique, III pp. 8, 11, 14, 15, 16, 17, 19, 20, 35.
Michatlauco, X p. 34.
Mictlanteutli, VI, VII pp. 22, 25, 26.
Mizquitl, VI p. 24.

N

Nanacatl, IV p. 18. Nanauaton, VIII p. 30. Necahuatl pilciutli, v. Nezahualpiltzintli. Nezahualpiltzintli, IV p. 18. Nichatlanco, v. Michatlauco.

0

Ocpatli, VII p. 28.
Omecalli, V p. 20.
Omeciuatl, VI p. 23.
Ometeutli, VI p. 23.
Otomi, I, IV pp. 11, 12, 13, 17, 18, 20.

P

Pieciutentli, v. Piltzinteutli. Pilciutentli, v. Piltzinteutli. Piltzinteutli, VIII, IX pp. 30, 31. Popoluca, II pp. 12, 13. Populoque, v. Popoluca. Puctli (popoca), IX p. 32.

Q

Quanhuahuac, v. Quauhnahuac. Quantiquechula, v. Quauhquechula. Quauhnahuac, VII p. 27. Quauhquechula, XI p. 37. Quenametzin, VI p. 24. Quetzalcouatl, VI, VII, X, XI pp. 22, 28, 34-38. Quetzalhuexotl, VII p. 28. Quivira, III p. 14.

R

Rintentli, v. Xiuhteutli. Rontli, v. Couatlicue.

S

Sanctlhqez, v. Catateztli. Symitlateutl, v. Mictlanteutli. T

Tamoanchan, VII p. 27. Tecpatl, V p. 21. Tenainque, v. Tenayuca. Tenayuca, 111, XI pp. 16 et 37. Tenuchtitlan, I p. 11. Teomuthilan, v. Tenuchtitlan. Teotihuacan, VIII p. 29. Teotlalpa, V p. 21. Teotli, v. Ometeutli. Teul, III 15. Tezcalco, l p. 8. Tezcalque, v. Tezcalco. Tezcatl, IX p. 32. Tezcatlipoca, I, III, VI, VII, VIII, IX, X, XI pp. 10, 16, 23, 25, 26, 28, 29, 31, 32, 33, 36, 38. Tezcuco, I p. 8, 9, 11. Tholman, III p. 14. Tlaçoçacatl, I p. 9. Tlaçopili, v. Tlaçopilli. Tlaçopilli, IX p. 32. Tlachinoltepec, X p. 34. Tlaloc, VII p. 26. Tlalocanteutli, VI p. 22. Tlaloque, VII p. 26. Tlaltentli, v. Tlalteutli. Tlalteutli, VII p. 25. Tlalxicco, V p. 21. Tlapco, V p. 21. Tlauizcalpantecutli, VI p. 23. Tletl, IX p. 32. Tlotli, I p. 9. Tochtli, V p. 21.

Toich, v. Teul.

Tonacaciuatl, VI p. 22.
Tonacaciuatl, VI p. 22.
Tonaleque, VI p. 22.
Tonatiuh, VI p. 22.
Tucan, III p. 14.
Tulancingo, v. Tullantzinco.
Tullan, IV, XI pp. 19, 35, 37.
Tullantzinco, X p. 35.
Tzitzimitl, VII p. 27.
Tzitzimime, VII p. 28.
Tzompachtli, I p. 9.
Tzontecomatl, I p. 9.

V

Uamac, v. Uemac.

Ucpactli, v. Ocpatli.

Uemac, IV p. 19.

Ueuemont Cumaci, v. Ueue montecucomatzin.

Ueue montecumatzin, IV p. 17.

Uitzilopochtli, III p. 16.

Uitztla, V p. 21.

X

Xalpa, III p. 16.
Xehutonali, v. Xiuhtonalli.
Xiuhteutli, VI p. 22.
Xiuhtonalli, V p. 20.
Xochiquauitl, VII p. 28.
Xochipilli, VIII p. 30.
Xochiquetzal, VIII p. 30 et peut-être, IX p. 31.
Xolotl, VII p. 27.

GRAMMAIRE DE L'ACCAWAI 4

Par M. LUCIEN ADAM

Membre de la Société des Américanistes.

PREMIÈRE PARTIE

GENRE

- 1. La distinction générique est étrangère à l'Accawai, ainsi qu'aux autres dialectes de la famille caribe.
- 1. La présente grammaire a été élaborée sur des textes dont l'auteur est feu le Rev^d W. H. Brett.

Acavòio indian language.

First part of Genesis and the Gospel of St. Matthew, with supplementary extracts from the other Gospels, including the Parables of Our Lord. P. p. 189.

London: Society for promoting Christian knowledge. Sold at the depositories: 77, Great queen street, Lincoln's inn Fields; 4, Royal exchange; 48, Piccadilly; and by all booksellers.

Simple questions on the historical parts of the Holy Bible, for the instruction of the Acawoio indians at the Missions in Guiana.

The Lord's prayer, Apostles' cred, and ten Commandments, with Questions on the Apostles' creed, the holy sacraments, etc; and short prayers and collects. P.p. 55.

London: Society for promoting Christian knowledge; Northumberland avenue, W-C. 1898.

Chacune de ces publications est précédée de l'avis qui suit :

Rules for pronunciation.

 a, as in father
 o, as in go

 e, — prey
 u, — oo — too

 i, — ravine
 ai, — i — mile

N. B. — The dialects of this language vary considerably, owing to the vast extent of country over which it is spoken. There are in it some sounds, both vowel and consonant, which no combination of the letters of the English

Ex.: Korôra waráio, cet homme; korôra orichán, cette femme. I-jahn, la mère de lui, la mère d'elle.

It-eynà, à lui, à elle.

Tu-yuwuh, la maison de soi, qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme.

Eyne-pu ia, il a vu, elle a vu.

I-moka auwia-ma, enlève-le, enlève-là!

NOMBRE

2. Généralement, la pluralité des êtres inanimés n'est point exprimée.

Ex.: Goliath woh-nin-e pu touk ge, il tua Goliath avec une pierre. Jew yàmu wia i-wohna-pu touk ge, les Juiss le tuèrent avec des pierres.

3. La pluralité des êtres doués de vie est, assez souvent, exprimée par la postposition de yàmu.

Ex.: Kàpohn yàmu, les hommes. Jew yàmu, les Juifs. Israel yàmu, les Israélites. Gentile yàmu, les gentils. Pharisee yàmu, les pharisiens. Apostle yàmu, les apôtres. Prophet yàmu, les prophètes. Priest yàmu, les prêtres. Angel yàmu, les anges. Soldaro yàmu, les soldats. A-mògo yàmu, les enfants de toi.

Pakka yamu, les animaux domestiques. Pahgarra yamu, les brebis. Pero yamu, les chiens. Palyuko yamu, les porcs. Wolf yamu, les loups. Lion yamu, les lions. Torohn yamu, les oiseaux.

Orichan-murey-pu, girl: Orichan-mureypu yàmu, girls.

4. La pluralité des personnes est quelquesois exprimée par la suffixation de -amo, -yan, -an, -n.

Ex.: Pije, celui-ci, celui-là, ce; plur. pije-amo, ceux-ci.

Onuh, qui?, lequel?; plur. onuh-yan, lesquels?

alphabet can accurately express. B and P are, in most instances, interchangeable, also G and K, and other consonants as D, T and R in certain words.

The dialect here adopted has been necessarily that spoken at the Missions in the Pomeroon and Moruca districts, by the Acawoios, who have migrated thither from the Barahma, Waini, Cuyani, and other rivers between the Orinoco and Essequibo.

W. H. B.

Indumah-nin, étant pauvre, un pauvre; plur. indumahnin-an, les pauvres.

Iwombe-nà-nin, étant affamé, un affamé; plur. iwombenànin-an, les affamés.

Mora-pan, comme cela, semblable; mora-pan-an, les comme cela, les semblables.

I-korama-nin, le tourmentant; i-koramanin-an, les bourreaux. Wuh kah-on, montagne étant dans le ciel, très haute montagne; plur. wuh-kakon-an.

Kàpohn u-n-kabo-tza, l'homme que j'ai fait; kàpohn yàmu u-n-kabo-tza-n, les hommes que j'ai faits.

Tu-otù-za yow, quand il fut allé; to-otù-za-n, les étant allés.

5. La pluralité des personnes est, assez souvent, exprimée par la suffixation des indices -tun, -dun, -run, -nun, -un.

Ex.: Ahduh-tun, les vivants; waraio-tun, les hommes; wahgutun, les bons; mahga-tun, les méchants; seynomari-tun, les adultères; pokenna-tun, les sages; warrearu-tun, les gardiens; ahmahek-tun, les voleurs.

Paitùri-dun, les serviteurs; nopu-dun, les épouses; soldaro-dun, les soldats; enji-dun, les filles; murey-dun, les garçons; ahmiyu-dun, les petits enfants; eyboròri-dun, les maîtres; turawaso-dun, les ouvriers. I-n-eymipà-ni, celui qu'il enseigne, le disciple de lui; plur. i-n-eymipà-ni-dun, ceux qu'il enseigne, les disciples de lui.

Ahmiyu-run, les petits enfants; kombanta-run, les grands; murey-run, les garçons; indomiche-run, les vieillards, les sénateurs; notsamiche-run, les vieilles femmes.

Onuhra tu-panna-ge-nun, ceux avec des oreilles, ceux qui ont des oreilles. Tu-tah-ge-nà-nun, les avec des pieds, les quadrupèdes. Tu-pun-zin-yehk t-eynapo-ge-nà-nun, les plantes avec leurs graines.

Popuhn-un, les insensés; engotai-nin-un, les trompeurs; i-mey-nogah-nin-un, les écrivants, les scribes. Mohroh y-ahbichi-nin-un, les prenants des poissons, les pêcheurs. Y-ahgon, le frère de lui; y-ahgon-un, les frères de lui.

6. La pluralité des personnes est, assez souvent aussi, exprimée par la suffixation des indices -qun, -nogun, gonogun.

Ex.: Hinalyu-na, véridique; hinailyuna-gun, les véridiques. Peynahro, ancien; peynahro-gun, les anciens. Eweyrichah-gun, les morts. Tamunboròra ark yahbai eweybakà-za-gun, tous les

étant sortis de l'arche. Yah-on, étant dedans; yah-on-gun, les étant dedans.

A-htah, le pied de toi, les pieds de toi; a-htah-gun, le pied de vous, les pieds de vous. Ai-eyboròri, le maître de toi; ai-eyboròrigun, le maître de vous.

Towahke a-weyji, tu es heureux; towahke aweyji-gun, vous êtes heureux. Tuwey-ji-dun, il sera; tu-wey-jidun-gun, ils seront.

Totsarora-nogun, les premiers. A-wahbia-nogun, avant vous. Au-itu-bura w-ey-ai, je ne te connais pas; au-itu-bura-nogun w-ey-ai, je ne vous connais pas.

A-panna-ya, aux oreilles de toi; a-panna-ya-gonogun, aux oreilles de vous. Au-poh, à toi; au-poh-gonogun, à vous.

7. Les indices i-, y- préfixés à un même thème verbal représentent tantôt une personne, tantôt plusieurs personnes.

Ex.: I-koramà-chey bura i-weyji-pu, il ne voulait pas la punir; inah wia i-koramà bura man, nous ne les punissons pas.

It-enzarri y-apùdupù ia, la main d'elle, il la toucha, il toucha sa main; t-eyno y-apùdu-pù ia, ses yeux, il les toucha, il toucha ses yeux.

8. Une même forme verbale peut être des deux nombres.

Ex.: King wia to-màimo ey-tu-odun, le roi répondra à la parole d'eux; wahgu-tun wia i-màimo ey-tu-odun, les bons répondront à la parole de lui.

Mais la pluralité peut être exprimée par la variation des particules suffixées au thème verbal.

Ex.: Towahke m-ey-ai. tu es heureux; waiyu kazza m-ey-adai, vous êtes comme le sel.

Koeny-eygamapo-iai, je te demande; koeny-eygamapo-adai, je vous demande.

Mo-tu-iai, tu sais; mo-tu-iadou, vous savez. M-ey-ai, tu es; m-ey-adou, vous êtes.

Ahburingu, fuis! áhburin-du-k, m-ahburin-dai, fuyez!

PRONOMS PERSONNELS

'9. Sing. I, Yüra; II, Amòra.

Plur. I, Inah; II, Amiàmo, amiàmo-ro.

Ex.: Yura eyze, le nom de moi; yura ootu, je vais; korora wia yura y-ahnumu, celui-la moi il reçoit, celui-la me reçoit.

Inah ekiarre, la nourriture de nous; inah wioubu-pu, nous sommes venus; inah ki-koramai, ne nous châtie pas.

David moomu amora, toi fils de David, tu es fils de David; amora wina i-wendu-dun, il naîtra de toi.

Popuhn-un amiàmo, vous insensés, vous êtes insensés; m-eyboiadai amiàmoro, vous recevrez, vous.

Ces pronoms et les démonstratifs de la 3e personne (voir § 103) sont le plus souvent suppléés par des indices personnels.

INDICES PERSONNELS PRÉFIXÉS AUX NOMS ET AUX POSTPOSITIONS

Première personne du singulier.

10. Quand le thème a pour initiale une consonne, la première personne du singulier est représentée par l'indice U-.

Ex.: *U-kaibūna*, le père de moi, mon père; *u-maimo*, ma parole; *u-muinuh*, mon sang; *u-mu*, mon fils; *u-ndah* (pour *u-mundah*), ma bouche; *u-zahn*, ma mère; *u-mògo*, mon enfant; *u-dunbah*, mon compagnon; *u-paruji*, ma sœur; *u-bohn*, ma chair, mon corps; *u-htah*, mon pied; *u-paitūri*, mon serviteur; *u-nopu*, mon épouse; *u-damapu*, mon mari; *u-panda*, les branches de moi, mes branches.

U-paituri-dun, les serviteurs de moi, mes serviteurs; u-nopudun, mes épouses.

U-sitoro-i, le grenier de moi, mon grenier; *u-purahda-i*, mon argent; *u-mohgo-i*, ma coupe.

U-poh, à moi, contre moi; *u-piyah*, à côté de moi, vers moi; *u-wahbia*, avant moi.

11. Quand le thème a pour initiale une voyelle, la première personne du singulier est représentée par l'indice Wi-.

Ex.: Wi-akwarri, l'âme de moi, mon âme; wi-ahgon, mon frère; wi-ahbon, mon siège; wi-ahne, ma langue; wi-ahduh, ma vie; wi-eyze, mon nom; wi-enji, ma fille; wi-eyboròri, mon maître; wi-eywon, mon cœur; wi-enzarri, ma main; wi-ekiarre,

ma nourriture; wi-oupu, mon os; wi-yuwuh, wu-yuwuh, ma maison.

Wi-ahgon-un, les frères de moi, mes frères.

Wi-akurra, avec moi; wi-eyna, à moi; wi-eymahpu, derrière moi; wi-yohno, sous moi.

Deuxième personne du singulier.

12. Quand le thème a pour initiale une consonne, la deuxième personne du singulier est représentée par les indices A-, Au-.

Ex.: A-màimo, la parole de toi, ta parole; a-muinuh, ton sang; a-ndah, ta bouche; a-zahn, ta mère; a-dunbah, ton compagnon; a-nopu, ton épouse; a-damapu, ton mari; a-mahgoe, ton péché.

A-sibarra-i, l'épée de toi, ton épée; a-worohreta-i, ta lampe.

A-wahbia, avant toi; a-yah, avec toi.

Au-kaibuna, le père de toi, ton père; au-mu, ton fils; au-bohn, ta chair; au-nzek (pour au-muzek), tes cheveux; au-peyra, ta joue; au-moda, ton épaule, tes épaules; au-yuh, ta dent.

Au-purahda-i, ton argent; au-bopa-i, ta tête; au-sorohnbamu-i, ta robe.

Au-poh, à toi, contre toi; au-piyah, à côté de toi, vers toi; au-pona, sur toi; au-poe, de toi; au-eyboe (pour ai-eyboc, au-des-sus de toi).

13. Quand le thème a pour initiale une voyelle, la deuxième personne du singulier est représentée par l'indice Ai-.

Ex.: Ai-ahgon, le frère de toi, ton frère; ai-ahbon, ton siège; ai-eyze, ton nom; ai-enji, ta fille; ai-eyboròri, ton maître; ai-enzarri, ta main; ai-ekiarre, ta nourriture; ai-eymahmin, ton bien, tes biens; ai-eyro, ta cousine; ai-eyno, ton œil, tes yeux; ai-eymu et aui-eymu, ton visage; ai-yuwuh (pour au-yuwuh), ta maison.

Ai-akurra, avec toi; ai-eyna, à toi; ai-emborrow, devant toi.

Première personne du pluriel.

14. La première personne du pluriel est très rarement représentée par 'Na-, Na-, indices issus du pronom personnel inah.

- Ex.: 'Na-kaibuna et na-kaibuna, le père de nous, notre père; na-eyboròri, le maître de nous, notre maître.
- 15. Régulièrement, la première personne du pluriel est représentée par les indices Ku-, Ko-, Ki-, Kui-, préfixés au thème affecté de l'un des indices de pluralité -gun, -nogun, -gonogun.
 - a) Noms et postpositions commençant par une consonne.

Ex.: Ku-zahn-gun, la mère de nous, notre mère; ku-turawasoe-gun, l'œuvre de nous, notre œuvre, les œuvres de nous, nos œuvres; ko-mahgoe-gun, notre péché, nos péchés; ki-kaibuna-gun (pour ku-kaibuna-gun), notre père.

Ku-pona-nogun, sur nous; ku-kazza-nogun, comme nous; ku-piyah-nogun, à côté de nous, vers nous; ko-panna-ya-gonogun, à nos oreilles.

b) Noms et postpositions commençant par une voyelle.

Ki-eyboròri-gun, le maître de nous, notre maître; ki-eyzeh-gun, notre nom; ki-eywon-gun, notre cœur; ki-enzarri-gun, notre main, nos mains.

Ki-eyna-gonogun et kui-eyna-gonogun, à nous.

Deuxième personne du pluriel.

- 16. La deuxième personne du pluriel est formée par la suffixation des indices de pluralité -gun, -nogun, -gonogun aux thèmes affectés de l'un des indices personnels A-, Au-, Ai-.
- Ex.: A-maimo-gun, la parole de vous, les paroles de vous, votre parole, vos paroles; a-mogo-gun, vos enfants; a-para-gun, votre ville; a-panna-gun, vos oreilles; a-mahgoe-gun, votre péché, vos péchés; a-htah-gun, vos pieds; a-dunbah-gun, votre compagnon; a-zaki-gun, vos sacs. A-sibarra-i-gun, vos sacs; a-karaba-i-gun, votre huile. A-panna-ya-gonogun, à vos oreilles.

Au-kaibuna-gun, votre père; au-paituri-gun, votre serviteur, vos serviteurs; au-bohn-gun, votre corps, vos corps. Au-eyboe-nogun, au-dessus de vous; au-piyah-bai-nogun, d'à côté de vous; au-poh-gonogun, à vous, contre vous.

Ai-eywon-gun, le cœur de vous, les cœurs de vous; ai-eyno-gun, vos yeux; ai-eyboròri-gun, votre maître; ai-akwarri-gun, vos Société des Américanistes de Paris.

âmes; ai-ekiarre-gun, votre nourriture; ai-yuwuh-gun, votre maison, vos maisons. Ai-eyna-gonogun, à vous; ai-yohno-nogun, au-dessous de vous.

Troisième personne du singulier.

La troisième personne du singulier est représentée par des indices différents, suivant qu'il s'agit d'exprimer la relation « de lui, d'elle » ou la relation « de soi ». Mais cette règle n'est pas toujours observée.

Assez souvent aussi, un indice de la troisième personne du singulier est préfixé, sans que ni l'une ni l'autre de ces deux relations soit exprimée. Dans ce cas, l'indice est une sorte d'article.

PREMIÈRE RELATION

18. Noms et postpositions commençant par une consonne. Indice I-.

Ex.: I-kaibuna, le père de lui, le père d'elle, son père ; i-màimo, sa parole ; i-rui, son frère ainé ; i-mahgoe, son péché ; i-paituri, son serviteur ; i-mu, son fils ; i-pohn, son vêtement ; i-wehn, son ventre ; i-ndah, sa bouche ; i-pipo, sa peau ; i-panda, sa branche. ses branches ; i-jahn, sa mère.

I-sirigu-i, l'étoile de lui, son étoile; i-sapatu-i, ses souliers; i-bopa-i, sa tête; i-chorohnbamu-i, sa robe; i-pendana-i, sa fenêtre; i-bakka-i, son bœuf; i-morika-i, son ânesse.

I-piyah, vers lui, vers elle; i-pona, sur lui, sur elle.

19. Noms et postpositions commençant par une voyelle. Indices *It-*, Y-.

Ex.: It-eyzek, le nom de lui, le nom d'elle, son nom; it-eyboròri, son maître; it-enzarri, sa main; it-eybeypu, sa récompense; it-eybeyro, son fruit, ses fruits; it-enji, sa fille; it-eyzin, sa gorge; it-ouazirre, son épouse; it-ehutah, son trou.

Y-ahgon, le frère de lui, le frère d'elle, son frère; y-ahbon, son siège.

It-eynà, à lui, à elle; it-eyboe, au-dessus de lui, au-dessus d'elle.

DEUXIÈME RELATION

20. Noms et postpositions commençant par une consonne. Indices Tu-, Ti-.

Tu-kaibuna, son père; tu-màimo, sa parole; tu-paitùri, son serviteur; tu-mu, son fils; tu-mògo, ses enfants; tu-yuwuh, sa maison; tu-nopu, son épouse; tu-damapu, son mari; tu-moda, ses épaules; tu-pohn, ses vêtements; tu-pàra, sa ville. Tu-sibarra-i, son épée; tu-pahgarra-i, sa brebis, ses brebis; tu-hopa-i, sa tête. Tu-piyah, vers lui.

Ti-kaibuna, son père; ti-htah, ses pieds; ti-ndah, sa bouche; ti-angel-i yàmu, ses anges. Ti-piyow, à son côté.

21. Noms et postpositions commençant par une voyelle. Indice T. Ex.: T-eyzek, son nom; t-enzarri, sa main, ses mains; t-eywon, son cœur; t-ekiarre, sa nourriture; t-enji, sa fille; t-ahgon, son frère; t-akwarri, son âme; t-eymahmin, ses biens; t-ahbirre, ses ailes; t-oupu, son os, ses os. T-akurra, avec soi, avec lui, avec elle.

Troisième personne du pluriel.

22. Les indices de pluralité sont quelquefois suffixés aux thèmes affectés des indices personnels Tu-, ti-, t-.

Mais le plus souvent, la troisième personne du pluriel est représentée par l'indice To-préfixé aux thèmes commençant soit par une consonne, soit par une voyelle.

- a) Ex.: Tu-synagogu-i-gun, leurs synagogues; tu-para-yanogun, à, dans leur ville; tu-piyou-nogun, à côté d'eux, à
 côté d'elles. Ti-ndah-gun, leur bouche. T-ehpi-gun, leurs lèvres;
 t-eyboròri-gun, leur maître; t-eyna-gonogun, à eux, à elles.
- b) To-mahgoe, leur péché, leurs péchés; to-panna, leurs oreilles; to-maimo, leur parole; to-mudah, leur bouche; to-mui-nuh, leur sang; to-piji, leurs jambes. To-poh, à eux, à elles, contre eux, contre elles; to-piyah, à côté d'eux, à côté d'elles; to-korotow, parmi eux.

* To-eyno, leur œil, leurs yeux; to-ekiarre, leur nourriture; to-eyzek, leurs noms; to-eyboròri, leur maître. To-eynà, à eux, à elles; to-eyboe, au-dessus d'eux, au-dessus d'elles. To-enji-dun, les filles d'eux, leurs filles.

Remarque. — Les formes qui suivent sont irrégulières: Tu-kai-buna, leur père; tu-pohn, leurs vêtements; tu-pahgarra-i, leurs brebis. Ti-htah, leurs pieds. T-ekiarre, leur nourriture; t-eyno, leurs yeux; t-eymu, leur visage. To-para-gun, leur pays.

Expression emphatique de la personne.

23. Le verbe est suivi ou précédé de iwara, iwarruhra, affectés d'un indice personnel.

Ex.: A-damakà-gu au-iwarra, jette-toi toi-même!

Au-iwarruhra a-s-eymipò-da priest eynà, toi-même va te montrer au prêtre!

Au-n-ehma-dàn-duk au-iwarra-nogun, allez en acheter vousmêmes.

Awannabailye ti-iwarruhra tu-poh cheynominga, le lendemain pensera à soi-même.

Ku-ka-tun ki-iwara-nogun-na, faisons nous-mêmes.

INDICES PERSONNELS PRÉFIXÉS AUX THÈMES VERBAUX

24. Préfixés aux thèmes verbaux, les indices de la conjugaison nominale représentent tantôt la personne qui exerce l'action, tantôt la personne sur laquelle l'action est exercée.

Première personne du singulier.

a) Ex.: *U-jinu-ai*, j'ai eu peur; *u-otu-ro-odun*, j'irai; au-poh u-sendoma, j'ai compassion de toi; u-ka-dai-neh au-poh (la parole) que j'ai dite à toi.

b) Ex.: *U-konega auwia*, tu me guéris; *u-reba-nin-epu amiàmo ekiarre-ge*, vous m'avez gratifié avec de la nourriture, vous m'avez donné de la nourriture. *U-pohndou nin-a-nu-tzan*, vous m'avez vêtu.

Deuxième personne du singulier.

a) Ex: Altar bona a-otù-za yow, quand tu as été à l'autel.

U-mu poh a-sendoma-gu, aie compassion de mon fils.

Mora-bo a-weyruta-ma, tu demeureras là, demeure là.

Au-wioubu nerra, tu viendras encore, tu reviendras.

Murra-bey au-sourogo-ma, ainsi tu parleras.

Au-monotah-ro-odun, tu concevras.

b) Ex. : Onuhra ai-eynah-nin, quiconque te prie.

Onuh ai-embarramoe, qui t'a frappé?

Ai-eyma-wia, je te payerai.

Troisième personne du singulier.

a) Ex. : *I-monotah-pu wahgu y-akwarri-ge*, elle a conçu par le Saint-Esprit.

Mora-bo i-weyrutà-pu, il demeura là.

I-chouro-go-pu, il a dit; i-weytoama, il se retourne.

Tègina amahnun tu-monotah-dun, une vierge elle concevra.

Ai-akwari mora yow tu-weyji-dun, ton âme elle sera là.

Tu-pogoe-tai, il fut affligé.

b) Ex.: I-warreàru-tu-zeyna, pour le servir; i-topannut-zeyna, pour le guérir.

It-eyboròri i-kumah-pu, son maître l'appela.

I-wohni-chey tu-wey-tani, alors qu'il désirait le tuer.

Jesus wia t-enzarri-ge y-apùdu-pu, Jésus le toucha avec sa main.

Towia y-ahbichi-pu, ils le saisirent.

Première personne du pluriel.

a) Ex. : Ku-woh-dun, nous tuerons; ku-kà-tun, faisons!

Mora-i-yow kapohn yamu ku-jine-taino, alors nous aurions à craindre les hommes, le peuple.

Kwi-eynwiow-nogun, nous nous souvenons.

Ku-z-ootu-dun, nous irons.

Ozhéro-'ji tokey púramo ku-z-eybo-iadou, où trouverons-nous beaucoup de pains?

To-maimo ku-z-endakahnoma-dan-dun, nous irons confondre leur langage.

Ki-z-ey-tun pohre pey, pour que nous soyons joyeux.

I-rahdoe poh ko-s-okoro-tun, passons de l'autre côté.

b) Ex.: Azand-ow ki-youroka ia yow, dans le chemin quand il nous parlait.

Deuxième personne du pluriel.

28. a) Ex.: Towahke a-weyji-gun-ma amiamoro, vous serez heureux.

It-ow a-otu-gun-ma, allez dedans, entrez!

Au-tsouro-to-odun-gun, vous direz.

Au-weyri-kabo-gun, vous mourrez.

Au-eypohrimah-gun-ma, réjouissez-vous!

b) Ex.: Au-kaibuna-gun au-korama-gun, votre père vous châtiera.

Au-itu-bura-nogun w-ey-ai, je ne vous connais pas.

Koròra wia ai-emborrokwa-ro-gun, celui-là vous baptisera.

Ai-eyrutàn-tu-gun wia, je vous ferai reposer.

Troisième personne du pluriel.

29. a) Ex.: Towahke tu-weyji-dun-gun, ils seront heureux.

Tokey kapohn yamu tu-youbu-dun-gun, beaucoup d'hommes viendront.

Tu-weyrutà-dun-gun piyow Abraham, ils se reposeront à côté d'Abraham.

Towahke to-weyji-pu, ils ont été heureux.

To-otou-pu, ils allèrent.

To-odahkurra-pu i-poh, ils se moquèrent de lui.
b) Ex.: To-eygamapo-pu ia, il leur demanda.
To-ennogo-pu ia, il les envoya.
John wia to-emborrokwà-pu, Jean les baptisait.
Tamunbòro to-konega-pu-ia, tous il les guérit.

INDICES PERSONNELS PROPRES A LA CONJUGAISON VERBALE

Première personne du singulier.

11. Dans les exemples qui suivent, la première personne du singulier est représentée par les indices Si-, shi-, chi-, s- que la grammaire comparée des dialectes caribes montre avoir primitivement représenté la troisième personne du singulier, lorsque l'action est exercée sur celle-ci par la première.

Pije orichan si-pekata-iai, je guérirai cette femme.

Kiamoro nerra shi-ney-ai, et ceux-ci je les amènerai.

Odoboro shi-moka-i, j'ôterai la poussière.

A-n-eymipá-ni-dun eynà chi-ney-tai, je l'ai présenté à tes disciples.

Yura serra s-eygama-iai, moi je dis ceci.

S-enno-yai yura, je l'envoie; s-eyma-iai, je le paierai.

S-eynahbu-i, je l'ai mangé.

31. Dans les exemples qui suivent, la première personne du singulier, objet de l'action, est représentée par les indices Ku,- ko-, ki-, ku-y-, ki-y-.

Ku-reba, donne-moi! ko-reba-dai-neh, que tu m'as donné.

Ko-momo-gu, attends-moi!

Ki-eyda-duk, écoutez-moi!

Ki-eymaika-i, établis-moi, traite-moi!

Ki-eyn-gu et ku-y-en-gu, regarde-moi!

Ki-y-apu-duk, touchez-moi!

Remarque. — Cet indice entre dans la formation de la première personne du pluriel des noms et des postpositions. Voir § 15.

Deuxième personne du singulier.

32. Dans les exemples qui suivent, la deuxième personne du singulier est représentée par les indices *Mu-*, *mo-*, *m-*, que la grammaire comparée des dialectes caribes montre avoir primitivement représenté la troisième personne du singulier, lorsque l'action est exercée sur celle-ci par la seconde.

Murra-bey mu-ka-iai, ainsi tu as dit.

Murra-bey mu-souro-iai, ainsi tu as parlé.

Oru poh mu-seynominga-ian, que penses-tu là-dessus?

Kapohn yamu eymahmin nagin-na mo-tu-iai, tu connais seulement les affaires des hommes.

Oru pey mo-tu-yan serra poh, que sais-tu sur cela?

Eyge pey m-abura-iai, tu as cru grandement.

Ipohn bura m-ey-ai, tu es sans vêtements.

Ozhe m-ey-an, où es-tu?

M-eykonega-i, tu es guérie.

M-ioubu-i serra yah, tu es venu ici.

Pije orichan beh m-anin-yam, prends-tu cette femme?

33. Dans les exemples qui suivent, la deuxième personne du singulier, objet de l'action, et la première personne du singulier, auteur de l'action, sont représentées par les indices Koenye, koeny-, kainy-, koen-.

Yura koenye-tù-iai amora saman pey, moi je te savais toi dur.

Tokey-ra mahmin eybordri pey kdenye-maika-iai, je t'établirai maître de beaucoup d'affaires.

Koeny-eycyamapo-iai, je te demande.

Yura amora kainy-ani-yai u-nopu-be, moi toi je te prends comme mon épouse.

Amora koen-youroka-iai, toi je te dis.

Deuxième personne du pluriel.

34. Généralement, la deuxième personne du pluriel se distingue de la deuxième personne du singulier par la substitution des finales

-iadai, -yadai, -iadou, -adou, -tai, -dai aux finales -iai, -ai, -i, -ian, -yan.

a) Ex.: Oru-pey i-weyji poh mu-souro-iadai, pourquoi est-ce vous dites?

Mahgoe wey-korama-nero m-eybo-yadai, vous trouverez le châtiment du péché.

A-mahnim-bai-bura m-ey-adai, vous n'avez pas voulu danser.

Serra m-eyn-yadai-neh, ce que vous avez vu.

Oru pey 'ji serra poh mo-tu-iadou, quoi est vous savez sur cela? I-konega poh burahra m-ey-adou, vous êtes à ne pas faire.

M-eydada-tai beh, avez-vous entendu?

Eyregupan-an mu-konega-dai, guérissez les lépreux!

M-ahburin-dai, fuyez!

b) Ex.: Koėny-enno-iadai pahgarra yamu kazza amiamoro, je vous envoie comme des brebis vous.

Troisième personne du singulier.

- 35. Dans les exemples qui suivent, la troisième personne du singulier est représentée par les indices Nu-, n-
- a) Oru pey i-weyji poh Moses serra main nu-ka-ian, pourquoi Moïse a-t-il dit cette parole?

Serra orichan nu-go-iai-neh, ce que cette femme a fait.

Murra-bey n-eyji, il est ainsi!

Orurah n-eybakà-yai-neh i-ndah-bai, ce qui sort de la bouche.

b) Makonaima n-ahnumù-pu, Dieu le prit.

John Baptist n-emborrokwa-pu, Jean Baptiste le baptisa.

Troisième personne du pluriel.

36. Dans l'exemple qui suit, l'indice N- est pluralisé par la suffixation de -gun au verbe.

Gentile yàmu n-abura-dun-gun korora eyzeh, les gentils ils croiront le nom de lui, les gentils croiront en son nom.

L'indice de pluralité peut d'ailleurs n'être pas suffixé, lorsque la

pluralité des auteurs de l'action est suffisamment indiquée. Ex.: Priest yamu nu-korama-dun yura, les prêtres me tourmenteront. Oruh nu-ka-ian kapohn yamu wia, que disent les hommes?

PRÉFIXATION DE DEUX INDICES PERSONNELS

37. Assez fréquemment, deux indices personnels sont préfixés aux thèmes verbaux.

Ex.: Kapohn yamu u-n-kabo-tzan, les hommes que j'ai faits.

A-n-ahbichi-dun, tu le recevras.

Te-n-kabo-neh (pour tu-n-kabo-neh) waraio, l'homme qu'il avait fait.

To-ku-pekaturi-no beyn-na, nous ne les aurions pas aidés.

To-nu-wohno-dun, ils le tueront.

Jesus pey au-n-eyzadu-dun, tu le nommeras Jésus.

Iponopo i-n-ànu-kabo-dun, la paille il la brûlera, il brûlera la paille.

To-m-emborrokwà-dai, baptisez-les!

To-m-eymipā-dai, enseignez-les!

Voir d'autres exemples, au § 172.

LA PARTICULE « WIA, IA »

38. L'Accawai est un des dialectes caribes dans lesquels la fonction de pronom personnel est remplie, sous différentes formes, par une particule qui a été originairement une simple postposition. Voir Grammaire comparée des dialectes de la famille caribe, § 49.

Au-wia.

39. Postposé au verbe, au-wia représente la deuxième personne du singulier.

Ex.: Eybeyro eynah-tza au-wia, tu as mangé le fruit.

Eyboro au-wia, tu trouveras.

Tah au-wia ai-ahgon poh, tu dis à ton frère.

To-itu-ro-odun au-wia, tu les connaîtras.

Mora y-ahnuma au-wia-ma, cela tu le prendras, tu prendras cela.

I-moka au-wia-ma, ôte-le!

Au-wia-nogun, au-wia-gun.

40. Postposés au verbe, au-wia-nogun et au-wia gun représentent la deuxième personne du pluriel.

Ex.: Tokey it-ey beypu y abbi-to-odun au-wia-nogun, une abondante récompense vous la recevrez, vous recevrez une abondante récompense.

Y-abura beh au-wia-nogun, le croyez-vous?

Eygamà au-wia-nogun-ma, dites!

I-nunga au-wia-nogun ponahrura, jusqu'à ce que vous le quittiez.

Oruhra muh-za au-wia-gun-i yow, quand vous aurez lié quelque chose.

Ko-wia-nogun.

41. Postposé au verbe ko-wia-nogun représente la première personne du pluriel.

Ex.: Wahgu it-eybeypu y-ahbicha ko-wia-nogun son juste prix nous l'avons reçu, nous avons reçu son juste prix.

Y-abura pey ko-wia-nogun, nous le croyons.

Tah ko-wia nogùn-i yow, si nous disons.

Tamunboro wahgu konega ko-wia-nogun-ma, faisons tout le juste!

To-wia, to-wia-nògun.

42. Postposés au verbe, to-wia et to-wia-nogun représentent la troisième personne du pluriel.

Ex.: Mùre eyne-pu to-wia, ils virent l'enfant.

Eydah to-wia, ils entendent.

Tah-pu to-wia, ils dirent.

Korrokori-ge i-reba-pu to-wia, ils le gratifièrent avec de l'or.

Au-embey-za-gun to-wia- yow, quand ils vous auront chassés. Murra main eydå to-wia-nogun, ils ont entendu cette parole.

Tù-ia, Ia.

43. Postposés au verbe, tù-ia et ia représentent la troisième personne du singulier.

Ex.: A-maimo eyda tù-ia yow, si il entend ta parole.

To-eyn-za tù-ia iatai, quand il les vit.

Tegina pearl eybo-za tù-ia yow, quand il a trouvé une perle.

To-eygamapo-pu ia, il leur demanda.

Soldaro-dun ennogo-pu ia, il envoya des soldats.

Nazareth nunga-pu ia, il quitta Nazareth.

I-kisma-pu ia, il le baisa.

I-changa-za ia yow, quand il le semait.

Cruzo y-ahnumu ia-ma, la croix qu'il la prenne, qu'il prenne la croix!

W-ia.

44. Postposé au verbe, w-ia représente la première personne du singulier.

Ex.: Tah-ro-odun w-ia to-poh, je dirai à eux.

Tamunboro serra tùri w-ia ai-eyna, tout cela je donne à toi.

Tah w-ia-i yow, si je dis.

Ai-eyrutantu-gun pey w-ia, je vous ferai reposer.

Ai-engotuh w-ia bura m-an, je t'ai trompé il n'est pas, je ne t'ai pas trompé.

Prophet yàmu ennogo w-ia ai-eyna-gonogun, j'envoie des prophètes à vous.

U-pahgarra-i eybo-za w-ia poh, parce que j'ai trouvé ma brebis.

Wia.

45. Postposé à des noms, à des déterminatifs, à des pronoms interrogatifs, et à des pronoms personnels, wia est une sorte d'indice de la relation dite du « Nominatif ».

Ex.: Herod wia pokenna-tun kumah-pu, Hérode appela les mages.

Tah-pu angel wia Joseph poh, l'ange dit à Joseph.

Satan wia Satan embey-za-i yow, si Satan chasse Satan.

Makonaima wia y-ahburimba-mipo-pu, Dieu le fit s'enfuir.

Korora wia yura y-ahnumu, celui-là me reçoit.

Koròra wia tu-paituri-dun konega-ro-odun, celui-ci sauvera ses serviteurs.

Onuh wia tah-za au-poh-gonogun, qui a dit à vous? Au-pohndou-pu inah wia, nous t'avons vêtu. Inah wia ai-eyné-pu, nous t'avons vu.

Eynahbo inah wia, nous mangeons.

Yura wia tah, je dis.

Yura wia au-reba, je te donne.

Au-ma.

46. La deuxième personne du singulier est parfois représentée par l'indice au- préfixé à ma indice du futur-impératif.

Ex.: Au-weyramutà-dibo-hra eygi yougo-dun au-ma, après que tu auras sué tu mangeras du pain.

Tu-zarra-dun au-ma au-borobo yoh, odoboro eynahbu-dun auma, tu marcheras sur ta poitrine, tu mangeras la poussière.

POSTPOSITIONS ET INDICES CASUELS

47. Akurra, ahkurru-hra, avec.

Ex.: Uzze-ku wi-akurra, viens avec moi. Ootu-n poh ai-akurra, pour aller avec toi.

Digitized by Google

Y-akurra to-otou-kabo-pu, ils allèrent avec lui.

T-akurra tu-yù-tzan, les venus avec lui.

James y-ahgon nerra bàto yah-on-gun tu-kaibuna y-akurra-nogun, Jacques et son frère étant dans le bateau avec leur père.

Yohi y-akurra, avec des bâtons.

Nohn y-akurru-hra, avec la terre.

48. Bai, hors de, de. Cette postposition se suffixe à quelques noms et à plusieurs des postpositions ci-dessous.

Ex.: Murey-dun mudah-bai praise eymabotù-za auwia, tu as provoqué la louange hors de la bouche des enfants.

Jesus otou-pu owtuh dah-bai, Jésus alla de dedans de la maison, hors de la maison.

Mora talent i-moka-kà-duk it-eynah-bai, ce talent ôtez-le de à lui. ôtez-lui ce talent.

Tona kah-bai Jesus weynogo-pu, Jésus monta de dedans la rivière, hors de la rivière.

Mahgoe-tun menga-ro-odun towia wahgu-tun korotah-kai, ils sépareront les méchants d'entre les bons.

Mia itou-gà-tuk upiyah-bai, allez d'à côté de moi!

Ti-sitoro-i tah-bai, de dedans son grenier.

Nohn yah-bai, de dedans la terre, hors de la terre.

49. BE, BEY, PEY. Postposés à des noms, be, bey, pey peuvent être considérés comme autant d'indices des relations dites de « l'Essif » ou du « Translatif ».

Ex.: Mary yah ey-ku a-nopu-be n-eyji, sois avec Marie, elle est ton épouse.

Y-ahnumu-pu ia tu-nopù-be, il la prit pour son épouse, comme son épouse.

Mora atai Herod weyji-pu king-be, en ce temps Hérode était roi.

Puklican yamu dunbah-be n-ai, il est le compagnon des publicains.

Sey-bey Jesus wendu-pu, comme cela Jésus naquit.

Murra-bey burra a-weyji-gun-i yow, si vous n'êtes pas ainsi.

Jesus pey au-n-eyzadu-dun, tu le nommeras Jésus.

Makonàima wia serra touk ka-kàbo Abraham mògo pey, Dieu fera ces pierres enfants d'Abraham.

Makonàima moomu pey a-weyji yow, si tu es fils de Dieu.

Seynomàri pey bura ey-ku, ne sois pas adultère!
Israel yàmu u-paituri-dun warrearu pey tu weyji-dun, il sera le gardien des Israélites mes serviteurs.

Mahgoe pey m-an, il est mauvais.

Wahgu pey yohi i-kah-gu, l'arbre est bon, dis-le, dis que l'arbre est bon.

Wahgu pey-ra mu-ka-iai, tu as dit bien.

Oru-pey-ra kapohn wia au-konega ichey a-weyji kazza, murra nerra pey to-poh a-weyji-ma, comme tu veux quelque chose les hommes te fassent, aussi comme cela sois à eux, fais à eux.

50. Postposé à des verbes, Pey remplit la fonction de la conjonction « pour que ».

Ex.: Inah man ai-eygamàpo poh serra-iwina a-otu-ro pey, nous sommes à te demander pour que tu t'en ailles d'ici.

Ai-enzarri tu-dani-gu i-ponà ahduh pey i-weyna-ro pey, mets ta main sur elle pour qu'elle devienne vivante.

Au weytoemà-ro-gun pey mahgoe namai, pour que vous vous détourniez du mal.

I-wohro pey tùia, pour qu'il le fasse périr.

Dans les exemples qui suivent, la fonction de Pey est difficile à spécifier.

Korora wia ai-enborrokwa-ro-gun pey wahgu y-akwarri-ge, celuilè vous baptisera par le Saint-Esprit.

Mora atai tah-ro pey w-ia u-turawasoe-gun poh, en ce temps je dirai à mes ouvriers.

- 51. Bo, Po, à, dans, sur (sans mouvement); Bo-NA, à, dans, sur (avec mouvement); Po-NA, sur (avec, et sans mouvement), pour.
- a) Ex.: Jesus wendu-pu Bethlehem bo Judea nohno-bo, Jésus naquit à Bethlehem dans le pays de Judas.

Tahbon bo tumbe, couché dans son lit.

Tamunbóro moro para bo, dans tout ce lieu.

Wotsuk bo, sur le sable.

Eyrutà-duk nohn bo-hra, asseyez-vous sur la terre!

Eyrutah-duk wahna-po, asseyez-vous sur l'herbe!

Serra touk po u-church-i u-n-ahmà-dun, sur cette pierre mon église je la bâtirai.

b) Ex.: Pokenna-tun wioubu-pu Jerusalem bona, des mages vinrent à Jérusalem.

Bethlehem bona to-ennogo-pu ia, il les envoya à Jérusalem.

Israel nohno bona endà, va dans le pays d'Israel.

Temple nagahbo bona i-turi-pu ia, il le mit sur le sommet du temple.

Kah-on wuh pona imawari wia Jesus yara-pu, le diable porta Jésus sur une haute montagne.

Yura n-ùri-dun wi-akwarri i-pona, je mettrai mon esprit sur lui. Towia y-àtupu-kàbo-pu cruzo pona, ils l'attachèrent sur la croix. Wahgu pey para au-pona iweyji, il est meilleur pour toi.

I-puradaiying kapohn pona m-an saman, il est dur (difficile) pour un homme riche.

- 52. Dah, Tah, dans (avec mouvement). Dow, Ta-ow, Tow, dans (sans mouvement).
- a) Les postpositions Dah, tah, correspondent aux postpositions Da-ca, ta-ca de plusieurs autres dialectes caribes.

Ex.: Owtuh dah to-weywon-ze, ils entrèrent dans la maison.

Ai-yuwuh tah m-oodu-i, va dans ta maison.

Wahgu ahnai tù-ro-odun ia i-sitòro e tah, il mettra le bon blé dans son grenier.

- b) Les postpositions Ta-ow, tow, dow correspondent aux postpositions Ta-u, da-u, ta-we de plusieurs autres dialectes caribes.
- Ex.: Koròra king yuwuh taow tu-koman-zin, celui-là est vivant dans la maison du roi.

Yuwuh tow, dans la maison; temple tow, dans le temple; tu-synagogu-i tow, dans leurs synagogues.

Wi-eyrutà-nin-e pu ai-yuwuh-gun dow, vous m'avez reçu dans vos maisons.

Serra owtuh dow mahnuh pey i-weyji-ma, que la paix soit dans cette maison!

Remarque. — Les formes Ità « into », itow « dedans » correspondent aux formes caribes Eta-ca, etu-u. Voir Grammaire comparée des dialectes caribes, § 19.

53. Emborrow, devant.

Ex.: Makonàima emborrow, devant Dieu.

Kapohn yamu emborrow, devant les hommes.

54. Endan, en plus de, plus de.

Ex.: Yura serra s-eygama-iai murra endah, en plus de cela je dis ceci.

Murra endah-ra i-weyji yow mahgoe pey man, si il y a en plus de cela c'est mal,

Azarun-puda legion endah-ra, plus de douze légions.

55. Eybòe, Eybòe para, Eyboe-no para, au-dessus de, très au-dessus de, plus.

Nohn eyboe, au-dessus de la terre; sikondura eyboe, au-dessus de la barque.

Tamunbòro pakka eybòe, au-dessus de tous les animaux.

Karòrewa eyboe tona kobo-pu-ia, il fit un firmament au-dessus de l'eau.

Wi-ininga tùia eybòe, plus qu'il ne m'aime.

I-meynogah-nin-un eybòe para a-weyji-gun-ma wahgu-ge, soyez très au-dessus des scribes par la justice.

Sacrifice eyboe para, très au-dessus du sacrifice, bien plus que le sacrifice.

Serra yow temple eyboe-no para yura, maintenant je suis bien au-dessus du temple, bien plus que le temple.

Au-pohn eyboe-no para beyn bey au-bohn, ton corps n'est-il pas bien au-dessus de ton vêtement?

56. Eygari-poh, Eygare-poh, vers, à.

Ex.: Wi-eygàri-poh, vers moi, à moi.

Onuhra ootu namai yohi ahduh eygàre-poh, de peur que quelqu'un aille à l'arbre de vie.

Ità-tzat-gun pahgarra eygàri-poh enno-tza yura, j'ai été envoyé vers les brebis perdues.

Kiamòro m-an wiou-na poh ai-eygàri-poh-gonogun, ceux-ci sont à venir vers vous.

57. EYKWANNA, au milieu de, parmi.

Ex.: I-nurunba-nin wioubu-pu tare pun-zeyna ahnai eykwanna, l'ennemi est venu semer de l'ivraie parmi le blé.

58. Еуман-рак, au-devant de, pour.

Ex.: Endan-duk it-eymahdak, allez au-devant de lui.

It-eymahdak a-weykonega-ko-ma, soyez prêts pour lui!

Imahdu-beyn-na ahpo nowata i-weykonega-ka-tzah yak imawari eymahdak, imawari angel-i yamu eymahdak nerra, dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable, et pour les anges du diable.

Société des Américanistes de Paris.

õ

Tamunboro m-an i-weykonega-ka-tza i-wohwu-zak eymahdak, tout a été préparé pour le mariage, pour la noce.

59. Eyman-pu, Eyman-pu tow, derrière, après.

Ex.: Tegina waraio m-an wiou-na poh wi-eymapu-be, un homme est à venir derrière moi, après moi.

Ai-eymahpu-gun pey tu-wey-tzan, les étant derrière vous, vos descendants.

Jesus eymàpu tow itou-pu, elle alla derrière Jésus.

60. Eymoro-NA, devant (?).

Ex.: Muratta y-ahkokah-gu inah eymoro-na, ouvre la porte devant nous.

61. Eynah, eynà, à.

Ex.: I-n-eymipa-ni-dun wia i-tùri-pu kapohn yamu eynah, ses disciples les donnèrent aux hommes.

Onuhra ai-eynah-nin eynä tùri auwia-ma, donne à quiconque te demande!

Serra tùri w-ia ai-eyna, je donne cela à toi.

Eymipò-pu ia it-eynà, il montra à lui.

To-eynà, à eux ; pero eynà, aux chiens.

T-eynà-gonogun kah pàra wey-tù-ro-odun, à eux le royaume du ciel sera donné.

Remarque. — L'idée verbale de « avoir » s'exprime aux moyens de cette postposition.

Ex.: Wi-eyná m-an soldaro-dun, des soldats sont à moi, j'ai des soldats.

Koròra eynà i-mùre tu-weyji-dun, à celle-ci un fils sera, elle aura un fils.

Tegina waraio eyna m-an azara i-mogo, à un homme étaient deux enfants, un homme avait deux enfants.

62. Eychina vers, à (quand il est question de l'heure).

Ex.: Itosorowanu hour eychina, vers, à la troisième heure.

63. EYTAHBORAH NOW, entre.

Ex.: Temple altar eytahborah now, entre le temple et l'autel.

Kardrewa weyji-ma tona eytahborah now, qu'un firmament soit entre les eaux.

64. GE, KE, KEY, avec, par.

Les deux premières sont employées comme indices casuels dans plusieurs dialectes caribes : toutes trois sont issues d'une postposition Ake-re à laquelle correspond l'Accawai Akurra. Voir § 17.

a) Ex.: Korrokori-ge towia i-reba-pu, ils le gratifièrent avec de l'or.

Tona-ge koeny-emborrokwa-adai yura, je vous baptise avec de l'eau.

Pije osourogo mahgoe main-ge, celui-ci parle avec une mauvaise parole.

A-maimo-ge sey touk i-kagu eygi pey, par ta parole ces pierres fais-les pains!

Nohn-ge tu-tsouro-tse bura, qu'il ne jure pas par la terre.

Takorokenan muin-ge, malade par le sang.

Tu-bohn-ge w-ey-i t-oupu-ge nerra, je suis avec un corps et avec des os.

Tu-tah-ge-nà-nun, les avec des pieds, les quadrupèdes.

Tu-pun-zin yehk t-eynapo-ge-na-nun, les plantes, les avec leurs graines.

Torohn yàmu tu-bun-ge-nà-nun, les oiseaux avec leurs nids, les oiseaux ayant des nids.

Torohn-yàmu t-ahbirri-ke-nà-nun, les oiseaux avec leurs ailes, ayant des ailes.

Oru-key'ji i-waiyu-tu auwia-nogun, avec quoi est-ce vous le salerez?

Itù-ro-yaie-key tu-nabondai bura, il ne la couvre pas avec ce dans quoi on mesure, avec le boisseau.

Tamunboro makonaima maimo rugin waraio okoman-duh i-key, l'homme se nourrit seulement toute parole de Dieu avec elle, avec toute parole de Dieu.

b) Dans les exemples qui suivent ge se suffixe au verbe, avec la signification de « parce que ».

Ex.: Murra-bey a-weyji-ge, parce que tu es ainsi.

An-abura bura a-weyji-gun-ge, parce que vous ne croyez pas.

c) Imawari y-ahbueheydu eyboeno-ge to-reba-pu ia to-embeyro i-key ge, parce qu'il les a gratifiés pour les chasser avec une force au-dessus de celle des démons.

Dans cet exemple, la postposition ge qui suit la postposition i-key régit le verbe to-rebà-pu ia.

65. Kah, Kwah, dans (avec mouvement). Ka-ow, dans (sans mouvement).

Éx.: Tamunboro to-omata-kabo-pu tona kah, tous ils périrent dans l'eau.

Enda paràho-kwah, va dans la mer!

Tu-za yow paràho kaow, quand il a été mis dans la mer.

66. KAICHARRA. La signification exacte de cette postposition est indécise.

Ex.: I-n-eymipa-ni weyji yow t-eymipa-nin kaicharra, i-paitùri nerra weyji yow t-eyboròri kazza-hra, t-ezerregéhra man marra-pan, si l'enseigné est comme l'enseignant, si le serviteur est comme son maître, cela suffit comme cela.

Eyge pey bura m-an, inah kaicharra rugin m-an ai-eynak-on bura, elle (l'huile) n'est pas abondante,..... nous seulement est, pas étant à vous (Math., XXV, 9).

67. KAZZA, comme.

Ex.: Waiyu kazza m-ey-adai, vous êtes comme le sel.

Oukoe kazza, comme le serpent; wakoka kazza, comme la colombe; wiyénu kazza, comme le soleil.

68. Korotah, parmi, entre, dans (avec mouvement); Korotow, parmi, entre, dans (sans mouvement).

Ex.: Koeny-enno-iadai pahgarra yamu kazza amiamoro wolf yamu korotah, je vous envoie comme des brebis parmi les loups.

Mia ko-otou-run pailyuko korotah, que nous allions dans les porcs.

Uggi-pey bura m-ey-ai Juda eyborò-ro-dun koròtow, tu n'es pas petite entre les principales (villes) de Judas.

69. Nah, dans (avec mouvement); Now, dans (sans mouvement).

Ex.: I-tahmokà-za yow it-ehutah nah, quand elle est tombée dans un trou.

Eywarrapu now, dans la nuit.

70. Namai, de ; de peur que.

a) Ex.: Eytoemà-duk a-mahgoe-gun namai, détournez-vous de vos péchés!

Adam wetsonàma-pu makonàima eymu namai, Adam se cacha du visage de Dieu.

Eynia-pokenna-tun namai serra yunun-za auwia, tu as caché cela des sages, aux sages.

b) Ex.: Yura poh itu namai towia, de peur qu'ils me connaissent.

Onuhra ootu namai, de peur que quelqu'un aille.

71. NOTAH, entre.

Ex.: Adam wetsonàmapu tu-nopu yah kurara taw-on yohi notah, Adam se cacha avec sa femme entre les arbres étant dans le jardin.

72. Nowata, dans (quand il est question du feu).

Ex.: Ahpo nowata eynoma-kabo-dun, sera jeté dans le feu.

73. Pan, comme.

Ex.: Serra-pan on-em-bùn-un inah, nous n'avons pas vu comme cela, ainsi.

Mora-pan yah towia i-tù-za yow, si ils l'ont mis dedans comme cela, ainsi.

Publican yàmu beh mora-pan-an beyn, les publicains ne sont-ils pas comme cela.

74. PARA-BEY, avant. Se postpose aux verbes.

Ex.: Wahgu main itu parabey, avant de lire la bonne parole, l'évangile.

Eyge tona wioubu parabey, avant que vînt la grande eau, le déluge.

75. Para-pu yan, Parapu-i yow, à la place de, après que.

a) Onuh tùri-pu'ji apostle-pey Judas pàrapu yah, qui fut mis apôtre à la place de Judas?

Makonaima u-reba-dai tùronu nerra u-mu-ge Abel Cain nuwohna-pu parapu yah, et Dieu m'a gratifié d'un autre fils à la place d'Abel que Cain a tué.

Ti-kaibuna Herod parapù-i yow, à la place de son père Hérode.

b) Ex.: Tamunbòro to-weyri-chah pàrapu-i yow, après qu'ils furent tous morts.

To-otu-za parapu-i yow, après qu'ils furent allés.

To-weynahpo-ka-tza pàrapu-i yow, après qu'ils furent retournés.

- 76. Річан, à côté, vers, à, devant (avec mouvement); Pivow, à côté, devant, parmi (sans mouvement).
- a) Ke-nahpo-dou Herod piyah, ne retournez pas à côté d'Hérode, vers Hérode!

Angel wioubu-pu Joseph piyah, l'ange vint vers Joseph.

Jesus otou-pu to-piyah, Jésus alla vers eux.

Uzze-tuk u-piyah, venez à moi!

Gobonoro piyah, devant les gouverneurs.

b) Abraham piyow, à côté d'Abraham.

Jesus piyou, à côté de Jésus.

I-wohwuh-zak weyji poh tu-piyow-nogun, parce que le marié est à côté d'eux.

Onuhra u-piyou ey-pahn, celui qui n'est pas de mon côté.

Muratta piyou, à côté de la porte, devant la porte.

Au-piyow-nogun, parmi vous.

77. Poé, hors de, de. Correspond aux postpositions Po-i, po-u, pu-ey de plusieurs autres dialectes caribes.

Ex.: Egypt pòe u-mu kuma-za w-ia, j'ai appelé mon fils d'Égypte.

Eymoka-gu cruzo pòe, ôte-toi de la croix!

Odoboro itou-tu-kabo auwia-nogun a-htah-gun poe, faites aller la poussière de vos pieds!

A-amahgoe moka-ka-tza man au-pòe, ton péché a été ôté de toi. Imàwari m-embey-dai to-pòe, chassez d'eux les démons.

78. Рон, à, contre, au sujet de ; à, parce que.

a) Ex.: Tah-pu Herod wia to-poh, Hérode dit à eux.

Tah-pu angel wia Joseph poh, l'ange dit à Joseph.

Tah-za ia au-poh-gonogun, il a dit à vous.

Tah auwia ai-ahgon poh, tu dis à ton frère.

Wahqu y-akwarri poh, contre le Saint-Esprit.

Mahgoe-tun weyji yow au-poh-gonogun, quand les méchants seront contre vous.

Makonaima poh, contre Dieu.

Opogoeta to-poh, il s'affligea à leur sujet.

Murra poh i-weynanjika-pu, il fut troublé à ce sujet.

b) Ex.: Pohnwey y-ahrinatu poh tu-wey-tzan, ils étaient à raccommoder les filets.

Tègina waràio wiou-na poh, un homme est à venir.

Kombanta king para pey i-weyji poh, parce qu'elle est la ville du grand roi.

Ko-poh-gonogun kopondu-pudi poh, parce qu'elle criaille contre nous.

79. Рокомве, avec.

Ex.: Tu-mogo pokômbe, avec ses enfants.

In paituri-dun pokombe, avec ses serviteurs.

Publican yamu pokombe, avec les publicains.

Tah-pu towia tu-dumbah pokombe, ils dirent avec leurs compagnons, ils dirent entre eux.

80. Pokurra, derrière.

Ex.: Kàpohn yàmu i-wahbia tu-otu-zan, i-pokurra nerra tu-yù-tzan. les hommes allant devant lui et les venant derrière lui.

81. Ponahruhra, jusqu'à.

Ex.: Serra ponahruhra, jusqu'à cela, jusqu'à maintenant.

I mahdu ponahruhra, jusqu'à finir, jusqu'à la fin.

Kah weynunga ponahruhra, jusqu'à ce que le ciel passe.

John wioubu ponahruhra, jusqu'au venir de Jean, jusqu'à la venue de Jean.

82. WAHBIA, devant, avant.

a) Ex.: To-wahbia, devant eux, avant eux.

Mora wahbia, avant cela, auparavant.

A-wahbia-nogun, avant vous.

David wahbia-ru-gun, les avant David, les prédécesseurs de David.

b) T-uzeyweygu-gun wahbia, avant qu'ils mangent.

Au wioubu wahbia, avant que tu viennes.

83. WARRAI, comme.

Ex.: Prophet Jonas warrai, comme le prophète Jonas.

Yohi warrai, comme un arbre.

Korôra popuhn waraio warrai, celui-là est comme un homme insensé.

Kiamoro warrai-nogun, les comme ceux-ci, les semblables à ceux-ci.

84. Weynai, à cause de, à cause que.

a) Ex.: Rachel ukarahwu tu-mogo weynai, Rachel pleure à cause de ses enfants.

Wi-eyge weynai, à cause de mon nom.

Au-mahgoe-gun weynai, à cause de vos péchés.

Oru weynai'ji i-wohna-pu ia, à cause de quoi le tua-t-il?

b) Tah John weynai, à cause que Jean avait dit.

Wahgu-pey to-weyji weynai, à cause qu'ils sont justes.

85. Wom, autour.

Ex.: Havilah nohno wohi, autour de la terre de Havilah.

I-wohi, autour d'elle; to-wohi, autour d'eux.

86. Wina, Iwina, de.

Ex.: Mary wina Jesus wendu-pu, Jésus naquit de Marie.

Yahpo wina, du dehors; wuh wina, de la montagne.

Kah wina, du ciel; to-mogo wina, de leurs enfants; amoro wina, de toi.

Oroai wina to-otou-kàbo-pu, ils sortirent des sépulcres.

To-eywon ohno-ukuru wi-iwina, leurs cœurs sont très loin de moi.

Ohnu burahra to-iwina, pas loin d'eux.

Weynahpo-iai wi-ùtza-na-neh iwina yah-ru-màra, je retourne (dans le lieu) d'où je suis je venu.

87. Wina-gui, jusque.

Ex.: Wiyenà-eyma wina wiyenu-ootu-ze wina-gui, d'où le soleil luit jusqu'où le soleil s'en va, de l'Orient jusqu'à l'Occident.

To-otu-za-gun-i yow Jerusalem wina-gui, lorsqu'ils allaient jusqu'à Jérusalem, lorsqu'ils approchaient de Jérusalem.

88. Wuriyan, par la volonté de.

Ex.: Caiaphas priest eyboròri, turono-gun priest yàmu nerra indomiche-run, Jew yamu nerra, tamunbòro kiamòro wuriyah Jesus wohna-pu, Jésus fut mis à mort par la volonté de tous ceux-ci, Caïphe le prêtre chef, et les autres prêtres et les sénateurs juifs.

Kah para eymahmin amiamoro i-tu-nin-un makonaima wuriyah, les affaires du royaume du ciel vous les connaissez par la volonté de Dieu.

Jesus wuriyah imawariwia i-nunga-pu, par la volonté de Jésus le diable le quitta.

Mora-dibo ti-iwarruhra Judas wundou-pu imawari wuriyah, après cela Judas se pendit lui-même par la volonté du diable.

- 89. YAH, IYA, YA, à, dans (avec mouvement), avec. YA-ow, Iyow, Yow, dans (sans mouvement).
- a) Ex.: Sikondura yah Jesus weynogo-pu, Jésus monta dans la barque.

Kah pàra mògo eynoma-dun-gun eywarrapu yah, les enfants du royaume du ciel seront jetés dans les ténèbres.

Kàpohn yàmu weji eymenah wine on-e-bura peyna-ro i-pipo-botoro yah, les hommes ne mettent pas le vin nouveau dans de vieilles peau-bouteilles, dans de vieilles outres.

To-weynahpo kapo-pu to-para-gun iya, ils retournèrent dans leur pays.

Enda a-pàra iya, va dans ton pays.

A panna-ya gogogun, à, dans vos oreilles

Ai-ahgon yah, avec ton frère; tu-kai bunayah, avec son père.

Kordra orichan yah a-weji, tu n'es pas avec cette femme.

Mary yah ey-ku, sois avec Marie!

Yah éy-pura iweji-pu, ils n'avaient pas été avec (elle).

b) Ooma yaow, dans le champ; ark yaow, dans l'arche.

Ai-eyno iyow, ai-eyno yow, dans ton œil.

It-enzarri yow, dans sa main; kareta yow, dans le livre; ooma yow, dans le champ; eyge parabi yow, dans un grand plat; t-eywon-i yow, dans son cœur.

Remarque. — Postposé aux verbes, yow sert à former un conjonctif. Ex.: I-weyruta-za yow, quand il fut assis. Eybo-za tùia yow, si il le trouve. Voir § 167.

90. YAIE, dans, de; NAIE, dans.

a) Tèginan eweyu yaie, dans un jour, en un jonr.

Murra mohgo yaie, dans cette coupe.

T-eywa yaie, dans son front.

Oru 'yaie w-ey-an, dans quoi serai-je, quel vêtement aurai-je? Murra m-eydadà-dai-neh a-panna-gun yaie, ce que vous avez entendu dans vos oreilles.

Wey naie, dans la lumière.

b) Totsarona orichan yaie i-wendu-pu, il naquit de la première femme.

Wuh yaie paràho kwah otou-pu ia, il alla de la montagne dans la mer.

I-paituri-dun wia i-pendana-i yaie eynomà-pu, ses serviteurs la jetèrent de sa fenêtre.

91. YAILYE, WAILYE, AILYE, dans.

Ex.: Tėgina soldaro wia y-aboroka-pu yawo yailye ranza-ge, un soldat le perça dans le flanc avec une lance.

Kapohn yamu eyno wailye, dans les yeux des hommes, aux yeux des hommes.

Tah-pu ia tamunbòro kàpohn yàmu panna-ailye, il a dit dans les oreilles des hommes.

92. Yанво̀ко-ро, Yанвоко-ри, au milieu.

Ex.: To-yahboropo, au milieu d'eux.

Eywarrapu yahboro-pu, au milieu de la nuit.

Paraho yahboropu, au milieu de la mer.

93. YAINO, de.

Ex.: Onuhru 'ji orichan yaino, ceux qui sont (nés) de la femme.

Touk yaino tonà-ge to-rebà-pu ia, il les gratifia avec de l'eau (sortie) du rocher.

94. Yawo, Yawu, à travers, par, le long de.

Ex.: Itow a-otu-gun-ma eytakka-muratta yawo, allez dedans à travers la porte étroite, par la porte étroite.

It-eyunah yawo ahduh-ge i-pojima-pu ia, à travers son nez il lui souffla avec la vie.

Ooma ahnai para yawu, le long d'un champ de blé.

95. YAWURRA, conformément à, selon, suivant.

Ex.: Angel maimo yawurra i-weyji-pu, il fut conformément à la parole de l'ange.

Wi-eywon yawurra-na koròra, celui-là (est) selon mon cœur.

To-weynahpo-kabo-pu to-para-gun iya turona yawurra, ils retournèrent dans leur pays suivant un autre (chemin).

Moses n-eygamà-pu yawurra, conformément à ce que Moïse a dit.

Tah-pu tùia yawurru-hra, conformément à ce qu'il a dit.

96. Yohno, sous.

Ex.: Kah yohno, sous le ciel.

Karòrewa yohno, sous le firmament.

Koròra ai-yohno-gonogun turi-dun, celui-là sera mis au-dessous de vous.

97. Yowkòe, sous.

Ex.: Karratuga wia tu-mogo kumah t-ahbirre yowkoe, la poule appelle ses petits sous ses ailes.

98. Yun, sur.

Ex.: Moriku yuh, sur une ânesse.

99. Ow, qui se suffixe à plusieurs des postpositions ci-dessus, peut être suffixé aux noms.

Ex.: Wàkoka wioubu-pu olive-yarri i-ndà-ow, la colombe vint une feuille d'olivier dans son bec.

Relation dite du « Génitif ».

100. Ainsi qu'on a pu le remarquer, un certain nombre des noms affectés d'indices personnels sont allongés par la suffixation d'une voyelle -i. Ex.: U-sitoro-i, le grenier de moi; u-purahda-i, l'argent

de moi; u-mohgo-i, la coupe de moi; a-sibarra-i, l'épée de toi a-wo-rohreta-i, la lampe de toi; au-bopa-i, la tête de toi; i-sapatu-i, les souliers de lui; i-bakka-i, le bœuf de lui.

Dans les exemples qui suivent, le nom « possédé » est allongé par la suffixation de la même voyelle -i. Jésus cruzo-i, la croix de Jésus. Gobonoro soldaro-i, les soldats du gouverneur.

Ce double ordre de faits concorde avec la constatation que, dans la plupart des dialectes caribes, le nom affecté d'un indice personnel et le nom « possédé » par un autre nom, sont plus ou moins régulièrement allongés par la suffixation des mêmes particules. Voir Grammaire comparée des dialectes caribes, § p. 48.

Actuellement, la relation dite du Génitif est presque toujours exprimée par la simple postposition du nom régi au nom régissant.

Ex.: Abraham moomu, fils d'Abraham; Mary damapu, époux de Marie; Ki-eyboròri-gun angel, l'ange de notre seigneur. Jew yàmu king, roi des Juifs. King maimo, la parole du roi. Kah pàra, le royaume du ciel. Temple nagahbo pona, sur le sommet du temple.

ADJECTIFS VERBAUX DÉRIVÉS DES POSTPOSITIONS

- 101. Ces adjectifs sont formés par la suffixation de -on, -un, -hn; -bon, -kon.
- a) Ex.: Tah-on, étant dans: It-uwuh tah-on-gun, les étant dans la maison.

Ta-w-on, étant dans; Tamunbòro-ra kurahra tawon yohi, tous les arbres étant dans le jardin; Church tawon-gun, les étant dans l'église.

Kah-on, étant dans. Tona kahon-kun, les étant dans l'eau.

Korotà-on, étant parmi. Kàpohn yàmu korotàon-gun, les étant parmi les hommes.

Piyah-on, piyah-w-on, étant à côté; Galilee paràho piyahon, étant à côté de la Galilée. Tegina Jesus piyahon, un étant à côté de Jésus. Outuh piyawon, étant à côté de la maison.

Yah-on, ya-on, iya-on, yaw-on étant dans. Bàto-yahon-gun, les étant dans le bateau. Sikondura-yaon-gun, les étant dans la barque.

I-para iyaon-gun, les étant dans la ville de lui. Oukoe yawon imawari, le diable étant dans le serpent.

Po-g-on étant dans, étant sur. U-pogon, l'étant en moi. Au-pogon-gun-be w-ey-ai, je serai l'étant en vous. Au bopa-i pogon l'étant sur la tête.

b) Ex.: Win-un, étant de. Wahgu y-akwarri winun i-mùre, son fils étant du Saint-Esprit. Cesar winun, l'étant de César. Abraham winun-gun, les étant d'Abraham, les descendants d'Abraham.

Yawrr-un, étant selon. Prophet maimo-repu yawurrun, l'étant selon l'ancienne parole du prophète.

c) Bo-hn, bo-n, étant dans, étant sur. Juda nohno bohn, étant dans le pays de Juda. Mora pàra paràho eypih bohn, cette ville étant sur le bord de la mer. Jerusalem bon-gun, les étant dans Jérusalem, les habitants de Jérusalem.

Po-hn, pô-n, étant dans. Au-kaibuna kah-pohn, ton père étant dans le ciel.

Kah pohn-gun angel yamu, les anges étant dans le ciel. Mako-naima wia kah kabo-pu, nohn, paraho nerra, tamunboro i-pon-gun nerra, Dieu a fait le ciel, la terre et la mer, et tout l'étant dans eux.

Yahborropo-n, étant au milieu. Mora yohi eybeyro kùrahra yahboropon, le fruit de cet arbre étant au milieu du jardin.

- d) Ex.: Eynà-bon, eynà-k-on, étant à . It-eynàbon i-moka-kabo-dun it-eynà-poe, l'étant à lui sera ôté de lui. Miararo-mara-na talent it-eynàbon eynà tu-duk, donnez cinq talents étant à lui, donnez à l'ayant cinq talents. Onuhra it-eynabon-ge-nà-nun, ceux qui ont; onuhra it-eynabon-bùn-un, ceux qui n'ont pas. Serra nohno ai-eynà ch-iai a-mògo yàmu eyna-kon pey nerra, je donne cette terre à toi et étant à tes enfants.
- 102. La postposition Jika « de » se suffixe à quelques-uns de ces adjectifs.

Ex.: Kah-on wuh pon-jika itou-pu, il alla du haut de la montagne.

Temple nagahbo pon-jika towia eynoma-pu nohn bona, du sommet du temple ils (le) jetèrent sur la terre.

Hell yawon-jika kahgoe eyne-pu ia, de l'enfer dans lequel il était il regarda en haut.

Serra yawon-jika, à partir de maintenant.

DÉMONSTRATIFS ET PRONOMS DE LA TROISIÈME PERSONNE

103. Kora, Koròra, ce, cette, celui-ci, celui-là, lui, il, elle.

Ex.: Kora waraio, korora waraio, cet homme.

John Baptist beyn beh kora, celui-ci n'est-il pas Jean-Baptiste? Koròra John, ce Jean.

Korora orichan, cette femme.

Koròra wia tu-paitùri-dun konega-ro-odun, celui-ci sauvera ses serviteurs.

Koròra eyna, à celui-ci, à celle-ci, à lui, à elle.

Korora wina Cain wendu-pu, de celle-ci, d'elle Cain est né.

Joseph koròra damapu, Joseph époux de celle-ci, époux d'elle.

104. Kiamu, Kiamò-ro, ces, ceux, celles, ceux-ci, ceux-là, celles-ci, ils, elles, eux.

Ex.: Kiamòro angel yàmu, ces anges.

Kiamòro rugin-na, ceux-ci seulement, eux seulement.

Kiamòro kazza bura ey-tuk, ne soyez pas comme ceux-ci.

Kiamòro eweykonegà-za-gun weytàtu-kàbo-pù y-akurra, celles qui s'étaient préparées entrèrent avec lui.

Ahnai pùn-in-un beyn kiàmu, ceux-ci ne sèment point.

Kiamoro wawombude synagogue tow, ils se tiennent debout dans la synagogue.

103. Pue, ce, celui-ci, celui-là. Pije-àmo, ces, ceux-ci, ceux-là.

Ex.: Pije waraio, cet homme; pije Jesus, ce Jésus.

Pije kazza, comme celui-ci ; pije poh, à celui-là.

Pije-'ro ji ù-mu, celui-ci est mon fils.

Pije-àmo-hru kàpohn yàmu, ces hommes.

Pije-àmo, ceux-là.

Tah-pu pije-amo wia, ceux-ci disaient.

106. a) Mora, ce, cela.

Ex.: Mora eyzek, ce nom; mora owtuh, cette maison; mora para, ce lieu, cette ville; mora weyu, ce jour.

Mora tamunboro puramo, tout ce pain, tous ces pains.

Mora eyne-pu kapohn yamu, les hommes virent cela.

Mora kah poh i-muh-odun, cela sera lié dans le ciel.

Mora eybòe, au-dessus de cela, plus que cela.

b) Murra, ce, cela.

Ex.: Murra weyu, ce jour; murra mohgo, cette coupe; murra u-maimo, cette parole de moi.

Joseph wia murra eydà-pu, Joseph entendit cela.

Murra weynai, à cause de cela.

c) Sey, Serra, ce, cela.

Ex.: Sey wuh, cette montagne; sey touk, ces pierres.

Sey poh ey-ku, sois à cela, fais cela!

Serra nohn, cette terre; serra touk, ces pierres.

Tamunboro serra mahmin, toutes ces choses.

NOMS DE NOMBRE ET COLLECTIFS

107. Tègina, un.

Tègina miararoe (une main. Voir § 110), cinq.

Tėgina puda, un orteil, six.

Tègina puda rahdoe, un orteil de l'autre côté, seize.

Tègina kàpohn, un homme, vingt.

Tegina kapohn i-pona tegina, vingt sur lui un, vingt et un.

Tègina kàpohn i-pona miararoe-mara, vingt, mains sur lui dix, trente.

Tègina hundred, cent; tègina hundred i-pona tègina kàpohn, un cent sur lui vingt, cent-vingt.

108. Azara, azar-un azar-un-gun, deux.

Ex.: Azàra eyge-dun ahkwa-dun, deux grands luminaires. Serra azàrun main, ces deux commandements. U-mògo azarun-gun, mes deux fils.

Azàra ney azàra ney, deux à deux.

Azàra miaràroe, deux une main, sept.

Azàra puda, deux orteils, douze.

Azàra puda rahdoe, deux orteils de l'autre côté, dix-sept.

Azàra kàpohn, deux hommes, quarante.

Azara kapohn i-pona miararo-mara, quarante sur lui dix, cinquante.

109. Osorowa, trois.

Ex.: Osorowa itekwa, trois fois.

Osorowa-on-gun, waraio-tun wahgu-tun, trois hommes bons.

Serra it-osorowá-nu tumohn pey, cette troisième année.

Osorowa-miararoe, trois cinq, huit.

Osorowa puda, trois orteils, treize.

Osorowa-puda rahdoe, dix-huit.

Osorowa-o-kapohn, trois hommes, soixante.

Osorowa-o-kapohn i-pona miararo-mara, soixante dix sur, soixante et dix.

Tegina hundred tumohn i-pona osorowa-kàpohn i-pona azara, deux sur soixante sur cent années, cent soixante deux ans.

110. Asagorone, asagorenan, quatre.

Ex.: Asagorenan-gun evangelist, les quatre évangélistes.

Asagorone-miararoe, neuf.

Asagorenan-puda, quatorze.

Asagorenan-puda rahdoe, dix-neuf.

Asarogone kapohn, quatre-vingts.

MIARAROE, main, cinq. (Dans quelques dialectes caribes, « la main » est dite *Emiar*.)

Ex: Miararoe-pukin, cinq; i-miararoe-pukina-nu eweyu, le cinquième jour.

Miararoe-mara, miararo-mara-nogun, dix.

111 Totsarò-ra, totsarò-na, premier.

Ex.: Totsardrona ewey, le premier jour; totsardrona i-mu, son premier fils

Totsaroro-nogun, les premiers.

112. Y-AHGON, le frère cadet, le second.

Ex.: Y-ahgon eweyu, le second jour; y-ahgon kabui, le second mois.

Y-ahgon-tekwa-be, la seconde fois.

I-weji y-ahgon i-panda eyzeh Gihon, Gihon est le nom du second fleuve.

Remarque. — Dans quelques dialectes caribes, Acono signifie: compagnon, frère voisin, prochain, le second. Voir Voc. comp. 6.

113. YAHMO, le dernier.

Totsororo-nogun eyma auwia-ma yahmo pey, paie les premiers en dernier!

Yahmo-dun eyma auwia-ma, paie les derniers!

114. Tokey, tokw-on, tokwon-gun, nombreux, abondant, beaucoup.

Ex.: Tokey au-mogo-dan, que tes enfants soient nombreux!

Tokey-oukuru, très nombreux ; tokey-ouk m-an mahmiu ai-eyna, de très nombreuses choses sont à toi.

Tokwon ahnai wey-tani, kapohn i-poh tu-weyturawaso-zan m-an tokey bura, alors que le blé est abondant, les hommes qui y travaillent ne sont pas nombreux.

Tokwon-gun kapohn, de nombreux hommes, tokwon-gun pailyuko, de nombreux porcs.

Tokey-dekwa-ra inah m-an uzeywey bura, de nombreuses fois, nous ne mangeons pas, nous jeûnons.

115. TAMUNBÒRO, tamunbòro-ra, tout, tous.

Ex.: Tamunbòro serra, tout cela; tamunbòro yehk, tout arbre. Tamunbòro-ra Galilee, toute la Galilée.

Tamunbòro Jerusalem bòn-qun, tous les étant dans Jérusalem.

PRONOMS ET ADJECTIFS INDÉFINIS

116. Onuh-ra, quiconque, quelqu'un, quelques-uns, celui qui, ceux qui.

Ex.: Onuhra woh-za ia, quiconque a tué.

Onuhra tėgina uggi-pokoro-rukwoa main kwo-tzaia, celui qui a violé le moindre commandement.

Onuhra i-tu-za auwia-i yow, si tu as jugé quelqu'un.

Onuhra u-piyow ey-puhn, celui qui n'est pas de mon côté.

Onuhra u-poh tah-on-an, ceux qui me disent.

Onuhra tu-panna-ge-nun, ceux avec des oreilles.

Onuh wia-ra ai-eyruta-nù-tza-gun-i yow, si quelqu'un vous a fait vous reposer.

117. ORUH-RA, quoi que ce soit, quelque chose, toutes les choses.

Ex.: Oruhra tùri auwia-i yow, quand tu donnes quelque chose.

Oruhra poh wi-eygamapo auwia-i yow, quoi que ce soit que tu me demandes.

Onuhra eynà oruhra mahmin tu-wey-tzin, celui à qui est une chose quelle qu'elle soit.

Tamunboròra oruh-rugin-na eynominga kàpohn yàmu wia t-eywon-gun-i yow mahgoe-rugin-na, toutes les choses (auxquelles) seulement le hommes pensaient dans leurs cœurs (étaient) mauvaises seulement.

118. Tegina, un, l'un, l'autre. Voir § 107.

Ex.: Tėgina, waraio, un homme.

Tegina i-popori-pu towia, tegina i-wohna-pu towia, tegina touk-ge towia i-poga-pu, ils fouetterent l'un, ils tuèrent l'autre, ils tirèrent l'autre avec des pierres.

Tegina i-nurunba-i-ma tegina i-ninga-i-ma, il haïra l'un, il aimera l'autre.

Tegin-ja, seul.

119. Turona, tùronu, autre, un autre, une partie. Turun-gun, autres, les autres, quelques.

Ex.: Tùrona pàra, un autre lieu, une autre ville.

Tùrona serra s-eygama-iai, ceci autre je dis.

Tùrona nerra meynogah m-an, une autre (parole) aussi est écrite.

Tùronu tahgowaitae, une autre parabole.

Tùronu it-eynahpo otàhmokà azandah, une partie de la semence tomba sur le chemin.

Turonun nerra i-n-cymipa-ni, et un autre disciple de lui.

Turonun nerra poh taho wia-i yow, si je dis à un autre.

Turone-hra otàmokà touk pona, une autre partie tomba sur la pierre.

Turone-hra au-n-wohno-dun-gun tùrone-hra au-no-popò-ro-dun, les uns vous les tuerez, les autres vous les fouetterez.

Tùrun-gun kapohn yamu, les autres hommes.

Tùrun-gun i-meynogah-nin-un, quelques scribes.

INTERROGATIFS

120. Onun, qui, quel, quelle? Onuh-yan, quels? Voir § 116.

Ex.: Onuh eyze-ge, par le nom de qui?

Onuh wia i-kabo-pu tamunboro, qui a tout créé?

Onuh wia John Baptist tùri-pu parikichin tah, qui mit Jean-Baptiste dans la prison?

Onuh oji Adam, qui fut Adam?

Société des Américanistes de Paris.

٠

Onuh oji Isaac mogo, qui furent les enfants d'Isaac?

Onuh oji apostle wia « Christ eyna-bon beyn yura » tah-pu, quel apôtre dit: « Je ne suis pas au Christ? »

Onuh pey oji it-eyzek weyji-pu mora-dibo, quel fut son nom après cela?

Onuh-yan oji prophet yamu, qui furent les prophètes?

Onuh-yan oji weyji-pu cruzo piyow, lesquels furent à côté de la croix?

121. Orun, oru, que, quoi? Voir § 117.

Ex. Oruh ichey m-ey-an, que veux-tu?

Oruh ai-eynà n-aii, quoi est à toi, qu'as-tu?

Oru weyu yaie ji wahgu y-akwarri otoù-pu Christ n-eymipa-nidun pona, en quel jour le Saint-Esprit vint-il sur les disciples du Christ?

Oru-key oji Stephen wohna-pu Jew yamu wia, avec quoi les Juifs tuèrent-ils Étienne?

Oru-ge ki-emborrokvapo-gun, avec quoi baptisons-nous?

Oru nu-ga-i au-poh, que t'a-t-il dit?

Oru tah-pu'ji makonaima mora-dibo, que dit Dieu après cela?

Oru poh m-eyji, à quoi as-tu été, qu'as-tu fait?

Oru poh oji w-ey-an, à quoi serai-je, que ferai-je?

122. NAII, nai nai-lye, quel, lequel?

Ex.: Naii koro-hra-ko oji i-dunbah pey, lequel a été son prochain?

Nai eweyu yaie yuwawamo-pu, en quel jour est-il ressuscité?

Nai-lye ouko eyge pey para main n-ai, quel est le plus grand commandement?

Nai-lye ouko saman be bùra yoùromà-ro yow n-ai, lequel est le plus difficile à dire?

- 123. ORU WEYNAI'JI; ORUH-RO-PEY, oru'ru-pey, oru-pey'ji poh; oru-pey i-weyji-poh ji; Otu-pey-mui-lye; Oru-kon, oru-kan, oru-kan ji, à cause de quoi, pourquoi?
 - a) Ex.: Oru weynai'ji i-wohna-pu ia, pourquoi le tua-t-il?

Oru weynai'ji y-ahbichi-pu ia, pourquoi le saisit-il?

b) Oruh-ro-pey makonàima wia ti-mu ennogo-pu serra nohn bona, pourquoi Dieu a-t-il envoyé son fils sur cette terre?

Oru'ru-pey ai-eyboròri-gun ozeyweygu publican yàmu pokombe, pourquoi votre maître mange-t-il avec les publicains?

Oru-pey ji poh itou-bai bura a-weyii, pourquoi ne veux-tu pas aller?

Oru-pey i-weyji poh'ji Saul weytoema-pu Christ y-aburai-ninpey, pourquoi Saul se convertit-il croyant au Christ?

c) Ex.: Otu-pey-mui-lye au-pohn poh au-tzeynominga, pourquoi t'inquiètes-tu au sujet de ton vêtement?

d) Ex.: Oru-kon a-otu, pourquoi iras-tu?

Oru-kan au-wiu-tzak, pourquoi es-tu venu?

Oru-kan'ji i-youbu, pourquoi viendra-t-il?

124. Nai-pey'ji naii-pey oji, comment?

Ex.: Nai-pey'ji i-para weyji, comment son royaume est-il, sub-siste-t-il?

Nai-pey'ji to-kiz-eyzah-iadou gospel meynogah-nin-un, comment les nommons-nous, les écrivains des évangiles?

Naii-pey oji Abraham i-tù-pu makonàima wia, comment Dieu éprouva-t-il Abraham?

Naii-pey oji John wohna-pu, comment Jean fut-il tué?

125. ORU-ATAI, or-atai-ji; OEAHTAI, oeahtai-lye, oeahtai'ji, quel temps, quand?

a) Ex.: Oru-atai a-otu, quand t'en iras-tu?

Or-atai jt Jesus sourogo-pu murra-bey, quand Jésus parla-t-il ainsi?

Or-atai-ji tu-youbu-dun nerra, quand viendra-t-il encore?

b) Ex.: Oeahtài serra tu-weyji-dun, quand cela sera-t-il?

Oeahtai-lye nahmo ai-eyborori-gun wiou-tuh a-no-tu bura a-weyji-gun, vous ne savez pas quand votre seigneur viendra?

Oeahtai'ji sirigu wioubu-pu, quand l'étoile est-elle venue?

Oeahtai'ji inah wia ai-eyne-pu i-wombe a-weyii, quand t'avonsnous vu tu étais affamé?

126. Оzне, ozhe'ji, ahsoh'ji; Naii-yow'ji, nachinà oji, où?

a) Ex.: Ozhe m-ey-ai, où es-tu?

Ozhe n-ai ai-ahgon Abel, où est ton frère Abel?

Ozhe'ji mùre wendu-pu n-ai Jew yàmu king-mui pey, où est né l'enfant il est roi des Juifs?

Ahsah'ji itou-pu, où est-il allé?

b) Naii yow'ji Christ y-aburai-nin-un to-n-eyzà-de-ne christians, où les croyants au Christ furent-ils nommés chrétiens?

Nai-ow'ji Jesus-Christ wendu-pu, où naquit Jésus-Christ?

Nachinà oji inah weykonega ichey a-weyji, où veux-tu que nous préparions?

127. Outowa, outowo-rra, outowa-rrun'ji, outowa-rrom, combien?

Ex.: Outowà pùramo n-ai ai-eyna-gonogun, combien de pains sont à vous?

Outowà eweyu makonai ma wia kah kabo-pu nohn nerra, (en) combien de jours Dieu fit-il le ciel et la terre?

Outowà itehkwa-hra a-mògo wioubu-chey w-ey-an u-piyah, combien de fois ai-je voulu tes enfants venir à moi?

Outowarra Jesus wia to-ennogo-pu mora-dibo, combien Jésus en envoya-t-il après cela?

Outowarrun'ji epistle-kareta Saint-Paul ne-meynogah-pu, combien Saint-Paul écrivit-il d'épîtres-lettres?

Outowarrom sacrament-ge Jesus-Christ wia ko-reba-pu-gun, de combien de sacrements Jésus-Christ nous a-t-il gratifiés?

128. Là où les interrogatifs sont suivis du verbe oji'ji, « est », il eût peut-être fallu traduire plus rigoureusement que je ne l'ai fait. Ex.: Onuh oji apostle wia, qui fut l'apôtre? Oru-key oji, avec quoi fut-ce? Oru-weynai'ji, pourquoi est-ce?

AUGMENTATIFS ET DIMINUTIFS

129. Oukuru, -ukuru, -kuru, -ouk, très.

Ex.: Eyge, eyge-pey, grand; eyge-pey-oukuru, très grand; eyge-dun-kuru waraio-tun, des hommes très grands, des géants.

Saman, saman-pey, dur, difficile; saman-pey-oukuru, très dur, très difficile.

Wahgu, wahgue-pey, bon; wahgu-pey-oukuru, très bon.

Tukwon it-eybey, un grand prix: tegina pearl tukwon-kuru it-eybek, une perle d'un très grand prix.

Eynia-pokenna, eynia-pokenna-pey, sage; eynia-pokenna-pey-oukuru i-weji;, il est très sage.

Towahke, heureux; towahke-oukuru-ra, très heureux.

Ohno, loin; to-eywon ohno-ukuru wi-iwina, leurs cœurs.

Tokey, nombreux; tokey-oukuru, tokey-ouk, très nombreux.

130. -Pokòro, très.

Ex.: Ahbue-key-na, avec force, fort; ahbuekeyna-pokôro-ra, très fort.

Uggi, petit; tėgina uggi-pokoro i-meyno, une très petite lettre; uggi-pokoro purahda, un très petit argent. une très petite pièce d'argent.

131. -Rukwoa, -kwoa, petit.

Ex.: Mohroh-rukwoa, de petits poissons. Ahmiyu-dun-rukwoa, de petits enfants.

Murey-dun-kwoa, les petits garçons.

Uggi-tun-kwoa torohn azarun-gun, deux tout petits oiseaux.

Uggi-pokora rukwoa kapohn, le plus petit homme.

132. -Para, très.

Ex.: Uggi-para ahkwa, le très petit luminaire, le plus petit luminaire.

I-meynogah-nin-un eyboè-para, très au-dessus, bien au-dessus des scribes.

- 133. Très fréquemment les pronoms, les noms, les postpositions, etc. sont affectés de particules qui, à l'origine sans doute, ont eu une valeur augmentative ou emphatique, mais qui aujourd'hui paraissent être « d'ornement ». Voici les principales:
- a) -Hra, -'ra, -ra. Ex.: Yura, moi, yuru-hra. Amòra, toi, amorò-hra. Y-akurra, avec lui, y-akuru-hra. Turona, autre, turone-hra.

Wahgu, wahgu-hra, bon. Tu-mu, tumu-hra, son fils. Pijeamo, pije-amo-hra, ceux-ci.

Towia eydà, towia-hra eydà, ils entendent. Tokey, tokey-'ra, nombreux.

A-maimo-ge, a-maimo-ge-hra, par ta parole. Yow, yoa-'ra, dans.

Tamunboro, tamunborò-ra, tout.

- b) Hru, -hro, -ru. Ex.: Pije-amo-hru, ceux-ci. Paraho poropohru, poropo-hro, sur la mer. Oru-pey, oro'ru-pey, quoi? Nohn po, nohn po-hru, sur la terre. T-eyniapo, t-eyniapo-hru, il comprend, etc.
- c)-Ku, -ko, -go. Ex.: Paràho eypih-bo-ku, sur le bord de la mer. Amiamòro kazza-ko, comme vous. Prophet-ko, prophète. Amòra Christ-kow, tu es le Christ. A-weykonega-ko-ma, soyez prêts. N-eygamà-ia-go-neh, qu'il a dit.

d) -Na. Ex.: T-ahgon-na, son frère; Wahgu-tun-na, les bons. I-para-iyo on-gun-na, les étant dans la ville. Beyn, beyna, pas, point, non.

Tu-tah-ge-nà-nun, les avec des pieds. Mura eyn-za auwia-nogun-nà-neh, ce que vous avez entendu. Makonàima rugin-na, Dieu seulement.

- e) -Ka, -wa. Ex.: Tona-pey-ka n-ey-an-wa, il y aura de l'eau. Eyko auwia bura-ka i-weyii-wa, tu ne réponds pas. Makonaima moomu au-mo-wa, tu es le fils de Dieu.
- f) -Màra. Ex.: Azàra-màra t-eyboròri, deux maîtres. Au-ponahru-màra, jusqu'à vous.
 - g) -Hra-ku. Ex.: Yura, yuru-hra, yuru-hra-ku, moi.
- h) -Ru-ku. Ex.: Serra-ruku konega auwia-nogun-ma, faites cela!

Barabas-ruku eygamapó-uk, demandez Barabbas!

- i) -Na-ku, -na-ka. Ex.: I-chorohnbamu-i eypih-na-ku, le bord de sa robe. Ootù-iai-na-ku, je vais. Popuhn-un-na-ka, insensé.
- j) -Ru-mara. Ex.: Mahgoe-pey, mahgoe-pey-ru-mara, mauvais. Yah yah'-ru-mara, dans.
- k) -Lye. Ex.: Mahgoe-lye yehk, mauvais arbre. Yaie, yai-lye, dans. Oeahtai, oeahtai-lye, quand?

ADVERBES ISSUS DES DÉMONSTRATIFS

- 134. Un certain nombre d'adverbes de lieu et d'adverbes de temps sont formés des démonstratifs *Mora*, *murra*, *moro*, *serra*, *sey*, par la postposition ou la suffixation d'un certain nombre de postpositions.
- Ex.: Mora yow, en ce (lieu), là; mora-iyow, en ce (temps), alors.

Morà yahbài, de ce (lieu) de là; mora yahbai, de ce (temps), dès lors, aussitôt.

Móra-bo, móra-bona, là; móra-yawo, par là; mora-pôe, de là. Mora wahbai, avant cela, auparavant.

Mora yassiurru-hra, à la même heure; moru-hra-mara, ensuite. Mura-yawon-jika, à l'instant. Jesus rugin-na weyii-pu moro, Jésus seulement était là.

Kàpohn yàmu moro-nogun-na, des hommes qui étaient là.

Serra yow, sey yow, dans ce lieu, ici; serra iwina, d'ici; serra-ponahruhra, jusqu'à présent; serra-yawon-jika, désormais.

Serra-bey serra-bey-ra, aujourd'hui; serra-bey-oukuru, à l'ins-

135. Sont formés de la même manière les adverbes Murra-bey, sey-bey, ainsi.

Mora-pan serra-pan, comme cela, ainsi.

136. Postposés ou suffixés à des démonstratifs, -àtai, dibo et dani forment des adverbes. Ces particules se suffixent aux thèmes verbaux. Voir §§ 168, 169, 170.

Mora atai Jesus wioubu-pu, (en) ce temps Jésus vint.

Mora-dibo Babylone bona to-yara-pu, après cela ils furent conduits à Babylone.

Mora-dani mahgoe-pey bura-hra tu-wey-tzan, néanmoins ils n'ont pas été coupables.

AUTRES ADVERBES

137. Tah-ra, tà-ra, ici. Tahra bura m-an, il n'est pas ici; tàra m-an, il est ici.

138. Mia, mià-ra, là, là-bas.

Ex.: Eyrutah-duk sey yow ootù-dani mia uzeyna-zeyna, reposez-vous ici tandis que je vais prier là.

Miara ootu-iai, j'irai là; mia enda, va là-bas, va-t-en! Mia kapohn yamu ennoqu, envoie les hommes là-bas!

Kapohn yamu weyji-pu miara-wia-gui itou-bai bura, les hommes ne voulaient pas aller par là.

Miau-wia-gui to-ennogo-dibo, après les avoir renvoyés.

Miàra wi-eyboròri, là mon maître, salut à mon maître.

139. Monahmi, plus loin; Ohnu, loin; Akkobe, proche.

Ex.: Mora-i yow itou-pu monahmi pey, alors il alla plus loin.

Ohnu i-youbu-dani i-kaibuna wia eyne-pu, tandis qu'il venait loin son père (le) vit.

Akkobe m-an kah pàra, le royaume du ciel est proche.

140. Awanna-bai-lye, le lendemain.

Ex. Awanna-bai-lye-hra poh tu-tseynominga-i bura, ne pense pas au lendemain.

Murra-wannabailye awannahwu kombanta para bona tu-weynahpoe yow, le lendemain matin quand il revint à la grande ville.

141. Komahmeou, hier; mako-komahmeou, avant-hier.

Komamo-dani kàpohn yàmu wioùbu-pu imawàrì n-ahchi-ni-dun, le soir vinrent des hommes que le diable avait saisis, des possédés.

Komam-bura mora-bo i-weyji-pu tegin-ja-hra, le soir étant venu en ce lieu il fut seul.

I-koman-ka-tza m-an eweyu m-an o-koman-gà-nu poh, il est tard, le jour est sur son déclin.

142. Yehwai, oui; Kahne, non.

Ex. Yehwai yehwai, kahne kahne, murra-bey au-sourogo-ma, oui oui, non non, ainsi dites.

143. Buhn (bùn, mùn). Bura (mura), pas, point, sans. Beyn, non.

Ces adverbes se postposent ou se suffixent aux thèmes verbaux (voir § 201, 202) ainsi qu'aux noms, rendus ainsi caritifs. Voici quelques-uns de ces derniers:

Màimo, parole; i-màimo-bùhn, sans parole, muet; plur. i-mai-mo-bùn-un.

Damapu, époux ; i-damapu-bun-un, les sans mari, les veuves.

Pàra, ville; pàra-buhn, sans ville, désert.

Bohn, chair; i-bohn-buhn, sans chair.

Oupu, os; y-oupu-buhn, sans os.

Eyga-neh, qui est juste; eygah-mùn-un, les injustes.

Ahbue-key, avec force, fort; ahpui-mùn-un, les paralytiques; ahbue-muin, apui-mura, sans force, faible.

Enzarri, main ; t-enzarri-bura, manchot ; t-enzarri-bùn-un, les manchots.

IItah, pied; i-htah-bura, sans pieds.

Pohn, vêtement; i-pohn-bura, sans vêtement.

Hinailye, vraiment, en vérité, véridique; hinalyù-na-gun beyn-na, hypocrites.

CONJONCTIONS

144. Nerra, et, aussi, encore.

Ex.: Kah nohn nerra, le ciel et la terre.

Ahmon-yatai aiko-yatai nerra, le temps de la sécheresse et le temps de l'humidité.

Mora-dibo au-wioubu nerra-ma, après cela tu viendras encore.

145. Gahdu, ou Kanondu, mais.

Ex.: Kah wina kapohn wina gahdu, du ciel ou de l'homme? Ichey w-eytuh tu-weyji-dun beyn, ichey a-wey-tuh kanondu tu-weyji-dun, ma volonté ne sera pas, mais ta volonté sera.

(Sera continué).

MIGRATIONS PRÉCOLOMBIENNES

DANS LE NORD-OUEST DE L'ARGENTINE

Par M. Eric BOMAN

Membre de la Mission Créqui Montfort-Sénéchal de la Grange.

On a beaucoup écrit sur les migrations des différents peuples américains avant la découverte du Nouveau-Monde et pendant les premiers siècles de sa conquête par les Européens. Cependant les théories émises sur ce sujet ne sont pas, en général, basées sur des faits concrets. C'est cette circonstance qui m'a conduit à choisir comme thème de cette étude deux preuves de déplacement de peuples sud-américains, relevées au cours de mes voyages dans l'extrême nord de la République Argentine.

Dans cette région, des cimetières anciens où des cadavres d'adultes, renfermés dans de grandes urnes funéraires, d'une fabrication grossière, ont été enterrés, tout à fait comme sont enterrés les actuels Tupis-Guaranis du Brésil, démontrent que cette race, à une époque plus ou moins reculée, a habité le territoire connu sous le nom de « Vallées Calchaquies », certainement avant les tribus diaguites de race andine que les Espagnols y trouvèrent à leur arrivée dans ce pays.

Inversement, la civilisation « calchaquie » qui est andine, analogue à la civilisation péruvienne, et qui, à l'époque de la conquête espagnole était bornée aux vallées interandines, paraît dans un temps antérieur avoir été répandue jusque dans les plaines du Grand Chaco. Car, au Chaco, j'ai trouvé une de ces nécropoles si caractéristiques des Vallées Calchaquies, qui contiennent un nombre d'urnes à décors anthropomorphes, ne renfermant que des squelettes de petits enfants. Le Grand Chaco était à l'époque de la

1. Au sens où le prend d'Orbigny, dans L'Homme américain.

conquête et il est encore peuplé par des tribus guaycurues sauvages, n'ayant aucune affinité avec les peuples de la race andine.

Ces deux faits semblent démontrer que les peuples andins auraient supplanté les Guaranis dans les Vallées Calchaquies et que la civilisation calchaquie, une fois répandue jusque dans le Grand Chaco, a dû à son tour reculer devant la pression des tribus guayeurues.

I. — Anciens cimetières guaranis dans les vallécs de San-Francisco et de Lerma.

La mission scientifique suédoise, dirigée par le baron Erland Nordenksjöld, dont je faisais partie, séjourna en 1901, pendant trois semaines, à San-Pedro sur le Rio San-Francisco, dans la province de Jujuy. Bien que nous fussions surtout occupés d'études ethnographiques sur les Indiens Matacos du Chaco qui, au nombre de 1.500 environ, travaillaient dans la récolte des grandes plantations de canne à sucre de ces parages, j'ai pu, cependant, employer quelques heures disponibles à examiner sommairement les urnes funéraires anciennes qu'on exhumait accidentellement pendant le labourage des terrains.

J'ai vu dans des endroits différents huit ou dix de ces urnes, faites de terre assez mal cuite, façonnées d'une manière grossière, sans aucun décor. Les parois avaient environ 1 centimètre d'épaisseur; les dimensions étaient d'environ 80 centimètres de hauteur sur 50 à 60 centimètres de diamètre. Le contenu était toujours un squelette d'adulte, mais en si mauvais état de conservation, en raison de l'humidité, que les os tombaient en poussière aussitôt qu'on les touchait. D'ailleurs les urnes elles-mêmes se séparaient en petits morceaux, une fois exposées à l'air. Chaque urne funéraire était toujours surmontée d'une autre urne renversée qui lui servait de couvercle, ayant à peu près la même forme que celle qui contenait les restes humains. Le croquis de la fig. 1 montre approximativement la forme d'une de ces urnes.

Elles se trouvaient toujours au nombre de deux ou de plusieurs ensemble et, parfois, la grande quantité de morceaux de poterie épars dans leur voisinage démontrait que les travailleurs avaient brisé plusieurs urnes, en ouvrant la tranchée. En quelques endroits, une dizaine d'urnes avaient été certainement inhumées ensemble.

En 1904, je visitai pour la seconde fois l'extrême nord de la République Argentine, cette fois comme membre de la Mission scientifique française dans l'Amérique du Sud de MM. le comte G. de Créqui Montfort et E. Sénéchal de la Grange. J'étais, pour

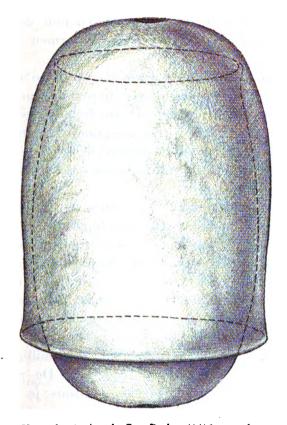


Fig. 1. — Urne funéraire de San Pedro (1/10 grandeur naturelle).

mon compte, chargé des études archéologiques de cette mission, dans la partie argentine du territoire qu'elle avait assignée à ses recherches.

Je fus, à ce moment, surpris de trouver dans la vallée de Lerma, à un degré au sud-ouest de San-Pedro, un cimetière d'urnes funéraires du même genre que celles dont je viens de parler. La vallée de Lerma appartient au territoire que les publications archéolo-

giques désignent sous le nom de «région calchaquie ». C'est une vallée d'une longueur de 60 kilomètres environ du nord au sud, sur une largeur de 25 kilomètres, dans sa partie la plus large. Elle est encaissée entre les derniers échelons orientaux de la Cordillère des Andes.

Le cimetière d'urnes funéraires que j'y ai trouvé est situé à environ 25 kilomètres au sud-sud-ouest de la ville de Salta 1 et à 5 kilomètres à l'ouest de la ligne de chemin de fer de Salta à Zuviria, sur les terrains de l'hacienda El Carmen (département de Cerrillos).

Je me trouvais dans cette hacienda, en train d'organiser ma caravane pour le voyage que j'allais entreprendre sur le haut plateau de la Puna, et j'avais fixé le départ pour le lendemain, lorsque l'un des métis du pays m'apporta quelques grands fragments de poterie en me disant qu'il y avait beaucoup de vilques², contenant des ossements, enterrés à moins d'un kilomètre, à l'ouest de l'habitation de l'hacienda.

Je songeai immédiatement à des urnes semblables à celles de San-Pedro et je me rendis à l'endroit indiqué. J'y vis les excavations faites par le métis qui, voulant exhumer trois ou quatre des urnes, avait naturellement tout cassé. Ces urnes avaient été mises au jour par un ruisseau qui avait miné le bord d'un chemin, en formant une fondrière, où apparaissaient les urnes. Elles se trouvaient à 50 cm. de profondeur au-dessous du niveau actuel du sol.

Je commençai des fouilles soigneuses, mais qui eurent un médiocre résultat, car la poterie, humide et ramollie par le temps, tombait en morceaux au seul contact de l'air. De plus, je n'avais guère le temps, puisque, pour plusieurs raisons, je ne pouvais pas ajourner mon départ. Si j'avais eu cinq ou six jours à ma disposition, peut-être aurais-je réussi, par une méthode spéciale, à extraire quelques urnes entières.

Cependant, j'ai pu examiner trois urnes et je donne ici le croquis de l'une d'elles (fig. 2). Sa forme est reproduite fidèlement, moins les contours exacts du couvercle qui recouvrait l'urne jusqu'à la moitié de sa hauteur environ, car il n'en restait que les bords; le

- 1. 24° 46' 20" latitude sud; 67° 44' 33" longitude ouest de Paris.
- 2. Vilque est un mot quichua dont se servent les indigènes et qui signifie « grand pot en terre cuite » ancien ou moderne.

fond avait été détruit par la pression de la terre. La ligne pointillée qui marque sur la figure cette partie du couvercle est donc conventionnelle.

L'urne, comme toutes les autres, était semblable à celles de San-Pedro, c'est-à-dire faite d'une terre assez mal cuite, modelée d'une manière grossière, sans ornements d'aucune sorte. Elle était pourvue de deux grandes anses latérales, placées un peu au-dessous de

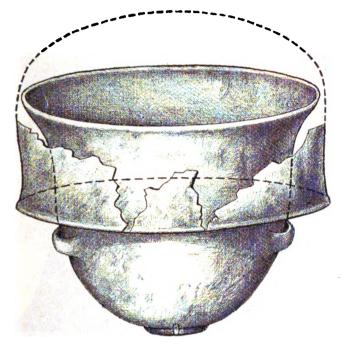


Fig. 2. — Urne funéraire de El Carmen (1/10 grandeur naturelle).

sa mi-hauteur. Les parois avaient environ un centimètre d'épaisseur. La fig. 3 montre quelques fragments de la panse de l'urne (a), de son bord (b, c), et du bord du couvercle (d). Sur le grand fragment, on aperçoit très clairement les stries laissées par le racloir qui a servi à lisser la poterie. L'ouverture de l'urne était de 80 centimètres, et sa hauteur, de 55 centimètres. Le fond était perforé au centre, le diamètre du trou était d'environ 25 millimètres.

L'urne était remplie de terre qui avait dû pénétrer, quand le couvercle s'était brisé. En examinant cette terre, j'y trouvai les débris du crâne et de la plupart des os d'un squelette d'adulte. Bien que ces os fussent dans un état de décomposition presque complète, je pus constater qu'ils se trouvaient *in situ* et que le cadavre avait été placé entier dans l'urne, dans une position accroupie, les jambes et les bras repliés sur la poitrine, la tête inclinée en avant.

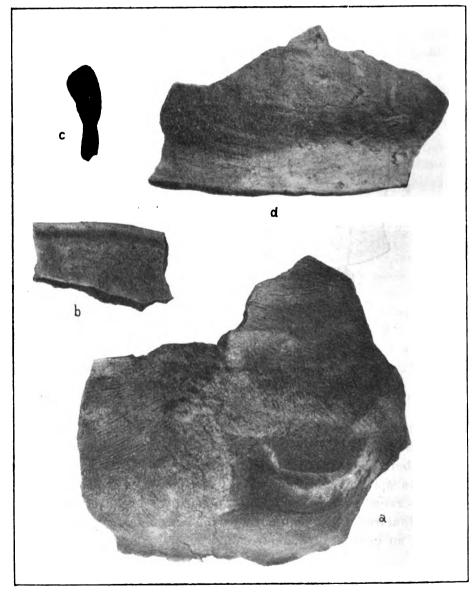


Fig. 3. — Fragments d'une urne funéraire et de son couvercle. Cimetière de El Carmen (1/4 grandeur naturelle).

Deux autres urnes que j'ai exhumées étaient presque de la même forme et en tout point analogues à celle que je viens de décrire.

Les urnes du cimetière étaient placées très près les unes des autres, espacées d'environ un mètre. J'ai vu des débris d'une dizaine d'urnes sous le bord du chemin où j'effectuai mes fouilles; beaucoup d'urnes doivent avoir été emportées par le ruisseau, et, de l'autre côté du chemin, dans une excavation faite pour le réparer, j'ai également trouvé des fragments d'urnes, à une distance de quinze mètres des premières. Le cimetière continuait sûrement au-dessous du chemin, et en calculant sa superficie, on peut estimer à une centaine le nombre d'urnes enterrées là.

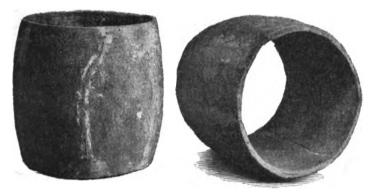


Fig. 4. — Objet en terre cuite trouvé dans le cimetière de El Carmen (1/4 grandeur naturelle).

Avec les urnes de El Carmen, je n'ai trouvé d'autres objets qu'une curieuse pièce de poterie en forme de tonneau sans fonds, de la même qualité de céramique que les urnes, et striée sur la surface comme l'urne que je viens de décrire. Cette pièce est représentée par la fig. 4. Elle a 16 centimètres de hauteur, et 17 centimètres de diamètre maximum. Il n'est pas facile de formuler une théorie sur sa destination. A ma connaissance, c'est le premier objet en terre cuite de cette forme rencontré par l'archéologie du Sud-Amérique.

En deux autres endroits de la vallée de Lerma, il existe des ametières d'urnes funéraires en tous points analogues à celui de El Carmen. A Carbajal, dans la partie sud de la vallée, j'ai entendu parler d'un grand nombre d'urnes de cette même catégorie, et à La

Société des Américanistes de Paris.

Cañada, au pied des montagnes qui bornent la vallée à l'est, on avait aussi découvert deux de ces urnes.

En dehors de ces urnes funéraires, les débris préhispaniques de la vallée de Lerma indiquent qu'ils proviennent de peuples appartenant à la race andine. Les ruines et les objets sont analogues à ceux des Vallées Calchaquies et la poterie diffère parfaitement de celle des urnes funéraires de San-Pedro et de El Carmen. Entre celle-ci et la céramique calchaquie ou celle du Pérou, aucun rapport. Il est très aisé de distinguer l'une de l'autre.

L'habitude d'employer comme cercueils des urnes en terre cuite est sans doute particulière aux peuples tupis-guaranis. D'après ce que nous connaissons actuellement de l'ethnographie sud-américaine, nous pouvons dire qu'ils ont pratiqué et pratiquent encore ce mode d'enterrement, en plaçant dès la mort le cadavre entier dans l'urne. Au contraire, chez les peuples appartenant aux groupes des Tapuyas, des Aruacs et des Caraïbes, l'enterrement dans les urnes n'est qu'un second enterrement : le corps est d'abord mis quelque temps dans la terre. C'est lorsque la putréfaction est achevée que les os sont ramassés et déposés définitivement dans les urnes.

Les peuples de la race andine n'employaient pas d'urnes pour leurs morts, à part quelques cas particuliers, comme les cimetières de petits enfants des Vallées Calchaquies. Cette différence entre la coutume funéraire des Tupis-Guaranis et celle des populations andines résulte de faits déjà connus que je demande la permission de rappeler rapidement.

Déjà d'Orbigny, dans l'Homme américain , signale que les Guaranis, entre autres modes d'enterrement, placent leurs morts dans un vase de terre cuite, spécialement destiné à cet usage.

C.-F. Hartt² décrit d'anciennes sépultures de ce genre, décou-

^{1.} Alcide d'Orbigny: Voyage dans l'Amérique méridionale. Paris, 1844, t. IV, page 93.

^{2.} Carlos Federico Hartt: Contribuções a ethnologia do Valle do Amazonas. « Archivos do Museu nacional de Rio de Janeiro », vol. VI, 1885, pages 14 et 27.

vertes par lui à Cafezal, sur le Rio Tapajoz, et dans l'île de Pacoval, dans l'Amazone, territoires que l'ethnographie considère comme guaranis.

M. le Dr Hamy 1, dans son bel ouvrage, Galerie américaine du Trocadéro, donne la figure d'une urne de l'île Marajo, d'une forme semblable à celle de l'urne de El Carmen que j'ai décrite. Il parle d'une autre urne, de la même île, qui figurait à l'Exposition universelle de 1889, et qui contenait les ossements d'un adulte.

Le voyageur français J.-B. Debret ² dit, en parlant des Indiens « Coroados » du Rio Paraïba : « Les Coroados avaient anciennement la coutume d'enterrer leurs chefs d'une manière particulière : la dépouille mortelle de ce chef révéré était renfermée dans un grand vase en terre cuite nommé camucis que l'on enfouissait assez profondément au pied d'un grand arbre. On en découvre quelquefois aujourd'hui dans les défrichements. Ces momies revêtues de leurs insignes sont parfaitement intactes, et sont toujours placées dans leurs urnes funéraires, de manière à conserver l'attitude d'un homme assis sur ses talons, position habituelle du sauvage qui se repose. » Debret publie la reproduction d'une de ces urnes funéraires dans laquelle on voit le cadavre.

D'autre part, le Dr H. von Ihering ³ décrit des urnes funéraires de São Paulo, nommées *igaçabas*, contenant des squelettes d'adultes dans la position assise. Il les attribue aux Tupis.

M. J.-B. Ambrosetti 4 a aussi exhumé des urnes funéraires analogues sur les rives du Rio Alto Paraná, dans le territoire argentin Misiones, et dans la République du Paraguay. J'ai vu moi-même au Musée national de Buenos-Ayres quelques-unes de ces urnes qui présentent beaucoup d'analogie avec celles des vallées de Lerma et de San-Francisco. Le territoire où elles ont été trouvées a toujours été habité par des Guaranis.

^{1.} E.-T. Hamy: Galerie américaine du Musée d'ethnographie du Trocadéro. Paris, 1897, 2º partie, pl. LVI.

^{2.} J.-B. Debret: Voyage pittoresque et historique au Brésil. Paris, 1834, t. I, page 20.

^{3.} H. von Ihering: The Anthropology of the State of S. Paulo, Brazil. S. Paulo, 1904.

^{4.} J.-B. Ambrosetti: Los cementerios prehistóricos del Alto Paraná. « Boletin del Instituto Geográfico Argentino », tomo XVI. Buenos-Ayres, 1885.

Les Guaranis qui, de nos jours, sont les plus proches voisins de ces vallées, sont les Chiriguanos habitant au nord du Rio Pilcomayo, entre Tarija et la partie bolivienne du Grand Chaco. Ils enterrent encore aujourd'hui leurs morts dans de grands vases en terre cuite, surmontés d'un autre vase renversé formant couvercle, absolument comme dans les cimetières de El Carmen et de San-Pedro.

Le P. Franciscain Alejandro Maria Corrado ¹ donne une description très minutieuse des enterrements des Chiriguanos. Selon lui, l'urne est d'abord placée dans la terre et le cadavre y est mis ensuite,

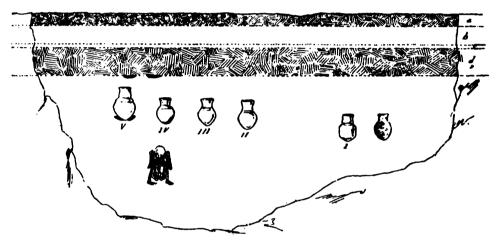


Fig. 5. — Coupe verticale de la partie fouillée du cimetière d'enfants d'Arroyo del Medio (Échelle 1/60).

habillé de ses plus beaux vêtements, orné de ses bijoux, la figure peinte comme pour une fête ². Les Chiriguanos appellent les grands vases en terre cuite des *yambùis*. Un *yambùi* renversé sert, d'après Corrado, de couvercle à celui qui contient le cadavre

Ce mode de sépulture est ancien chez ces Indiens. Dans les Lettres édifiantes 3 est insérée une lettre du Jésuite Ignace Chome qui donne les mêmes renseignements que le P. Corrado sur la

- 1. Fr. Alejandro Maria Corrado et Fr. Antonio Comajuncosa: El Colegio Franciscano de Tarija y sus misiones. Florence, 1884, page 52.
 - 2. Cartas edificantes. Édition espagnole. Madrid, 1756, t. XIV, page 186.
- 3. Les Chiriguanos se peignent la figure et d'autres parties du corps avec l'urucu, couleur extraite des fruits de Bixa Orellana Lin.

manière d'enterrer les morts chez les Chiriguanos de Caiza (Rio Pilcomayo).

Weddel ¹, de son côté, dit de ces Indiens: « Lorsque l'un d'eux vient de mourir, on place son cadavre dans un pot de *chicha* ², avec ses armes, ses ornements, du maïs, une cruche d'eau et du bois pour faire du feu; on le recouvre ensuite avec un autre pot ou une dalle, et on le dépose dans le sol même de sa maison. »

Enfin M. Erland Nordenskjöld ³ a trouvé en 1902, dans la même région, un cadavre de Chiriguano, avec la chair encore en décomposition, enterré dans un grand vase recouvert par un autre vase.

Ainsi, les témoignages, actuels ou lointains, sont d'accord pour démontrer que le mode d'enterrement des adultes dans des urnes en terre cuite appartient aux peuples tupis-guanaris et non à la race andine. En dehors de la littérature citée ci-dessus, je pourrais encore invoquer à l'appui de cette proposition l'opinion du Dr Paul Ehrenreich, l'un des ethnographes les mieux informés sur le Brésil, que j'ai consulté à ce sujet.

Les cimetières de El Carmen et de San-Pedro sont donc guaranis. Ils prouvent qu'à une époque préhistorique, une population guaranie a habité cette région très distante du Rio Pilcomayo où se trouvent, de nos jours, les Guaranis les plus proches. Dans un temps très reculé, cette race s'est vue obligée d'abandonner ce territoire, puisque les conquérants espagnols n'y rencontrèrent que des tribus diaguites et des Guaycurus errants du Chaco, et qu'après la conquête, nous savons que les Indiens habitant le territoire de la vallée de San-Francisco jusqu'à Oran, étaient des Tobas et des Mataguayos 4.

Il est très probable que l'on découvrira encore de nouvelles traces de Guaranis, plus à l'intérieur des Vallées Calchaquies.

Par exemple, le cimetière de Chañar-Yaco, décrit par M. Lafone-

- 1. H.-A. WEDDEL: Voyage dans le sud de la Bolivie. Paris, 1851, page 311.
- 2. Chicha (en quicha azua ou ashua) est la bière des pays andins, préparée avec du maïs et de la salive humaine comme ferment.
 - 3. Globus, B. LXXXIX, p. 179. Braunschweig, 1903.
- 4. Adrian Fernandez Cornejo: Descubrimiento de un nuevo camino desde el Valle de Centa hasta la villa de Tarija (Écrit 1791). Pedro de Angelis: « Coleccion de obras y documentos relativos à la historia antigua y moderna de las provincias del Rio de la Plata. » Buenos-Ayres, 1836, tomo IV.

Quevedo 1, appartient peut-être à des Guaranis. La forme de certaines des urnes funéraires de ce cimetière rappelle en effet celle des urnes de El Carmen.

II. — Un cimetière d'enfants « calchaqui », au bord du Grand Chaco.

Il y a quelques aunées, les débris préhispaniques des provinces interandines de la République Argentine commencèrent d'être



du cimetière d'enfants d'Arroyo del Medio.

l'objet d'investigations scientifiques. L'une des nombreuses vallées longues et étroites qui séparent les différentes chaînes de la Cordillère des Andes s'appelle la Vallée Calchaquie. Les auteurs ont étendu le nom à tout le territoire interandin et ils ont baptisé « Calchaquis » tous ses habitants préhispaniques, que les chroniqueurs du xvie siècle nommaient les Diaquites.

L'on s'est ainsi habitué à nommer « civilisation calchaquie » toute la civilisation précolombienne de la partie andine du territoire argentin.

Certains archéologues se sont attachés Fig. 6. — Urne funéraire nº 1 à présenter cette ancienne civilisation comme spéciale à ce territoire, quoique, en fait, les ruines et les objets d'industrie

préhispanique trouvés démontrent qu'elle n'est que l'ancienne civilisation commune à toute la partie andine de l'Amérique du Sud. Cependant, les diverses tribus andines semblent avoir au moins différé au sujet de pratiques religieuses, et les habitants préhispaniques de la région calchaquie doivent avoir possédé des rites propres.

.1. S.-A. LAFONE-QUEVEDO: Catálogo descriptivo é ilustrado de las huacas de Chañar-Yaco. « Revista del Museo de La Plata », tomo III, pages 33 et suiv. La Plata, 1892.

On trouve, entre autres, dans cette région, des cimetières ne contenant que des cadavres d'enfants en bas âge, renfermés dans des urnes funéraires de forme particulière et avec des ornements en apparence symboliques.

Le comte H. de la Vaulx ¹ a fait l'excavation méthodique d'un de ces cimetières et ses recherches démontrent la différence entre ces enterrements caractéristiques de petits enfants et les modes ordinaires de sépulture. Je trouve très vraisemblable son opinion que les enfants déposés dans ces urnes ont été sacrifiés pour implorer la

clémence des dieux, et qu'il ne s'agit pas d'enterrements après mort naturelle. S'il n'en était pas ainsi, il serait, en effet, bien étonnant qu'on ait enterré uniquement de cette manière spéciale et dans des endroits réservés ad hoc des enfants âgés d'environ un an.

Ces cimetières sont sans doute propres à la civilisation calchaquie. On n'en a trouvé ni au Pérou ni ailleurs, dans l'Amérique du Sud. Parmi tous les sacrifices humains de la conquête du Pérou par les Espagnols, énumérés par les chroniqueurs, nous ne trouvons nulle part la mention de sacrifices d'enfants de bas âge.



Fig. 7. — Urne funéraire nº 2. Arroyo del Medio.

Les recherches archéologiques et les renseignements des auteurs contemporains de la conquête espagnole de ces régions font considérer la vallée de Lerma comme la limite nord de la civilisation calchaquie. A ce titre, c'est donc une découverte intéressante que j'ai faite, quand, en 1901, je trouvai dans le Grand Chaco un de ces cimetières spéciaux de petits enfants disposés dans des urnes funéraires ².

^{1.} H. DE LA VAULX : Excursion dans les Vallées Calchaquies. V. Journal, t. III, p. 168 et sqq.

^{2.} Sur ce cimetière, j'ai déjà publié un travail en espagnol : Enterratorio

Ce cimetière est situé dans un lieu nommé Arroyo del Medio ¹, à l'est de la sierra Santa Barbara, dans la partie du Chaco qui appartient à la province de Jujuy. Cette localité est composée de trois chaumières de métis qui s'occupent à la garde du bétail. La région est couverte de forêts vierges. Le sol est composé de *loess*, qui forme le terrain de tout le Grand Chaco. Les chaumières des métis sont situées sur les bords d'une petite rivière, l'Arroyo del Medio, de laquelle la localité a pris son nom. Cette rivière a creusé son lit très profond dans le sol, et ses bords sont formés par des berges

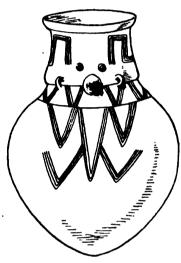


Fig. 8.— Urne funéraire nº 3. Arroyo del Medio.

de huit mètres environ de hauteur. En un point où la rivière forme un angle et dans les crues, de grands morceaux de la fondrière sont emportés par les eaux. Là se trouve le cimetière et, d'après les habitants, un grand nombre de ses urnes a été enlevé par la rivière.

La fig. 5 montre une coupe verticale de mes excavations.

Le terrain se compose des couches suivantes :

- a) 20 centimètres de terre noire végétale.
- b) 30 centimètres de terre rouge, sablonneuse, provenant d'une sédimentation moderne.
- c) 2 centimètres de sable blanchâtre, très mélangé avec de la terre végétale.
- d) 46 centimètres de terre noire végétale.
- e) 6 mètres (jusqu'au lit de la rivière) de terre rougeâtre, sablonneuse, poreuse (loess).

J'ai exhumé quatre urnes, désignées sous les numéros 2 à 5, et l'un des métis en avait, avant mon arrivée, déterré une autre, le numéro 1. On voit, sur la coupe, à la droite de celle-ci, l'impression

prehistórico en Arroyo del Medio. « Historia », tomo I, page 42 et suiv. Buenos-Ayres, 1903. Voir aussi Erland Nordenskjöld: Praecolumbische Wohn- und Begraebnissplaetze an der Suedwestgrenze von Chaco. « Kongl. Svenska Vetenskapsakademiens Foerhandlingar », Band 36, Stockolm, 1903.

1. A environ 23° 50' latitude sud et 66° 42' longitude ouest de Paris.

laissée par une sixième urne que le métis avait cassée, en la voulant extraire. Ces urnes étaient placées dans une ligne presque droite et à des profondeurs de 2 mètres (n° 1) à 1^m 70 (n° 5). Toute la rangée des urnes, y compris celle dont il ne restait que l'impression, a une longueur de 4^m 50.

Les dimensions des urnes sont les suivantes :

					Hauteur totale :	Diamètre maximum :	Hauteur du goulot :	Diamètre intérieur du goulot :
Urne	$\mathbf{n}^{\mathbf{o}}$	1	(fig.	6)	$0^{m}43$	$0^{m}29$	0m11	$0^{m}14$
		2	(fig.	7)	$0^{m}47$	$0^{\mathrm{m}}33$	$0^{m}15$	$0^{m}14$
_		3	(fig.	8)	$0^{m}44$	0 m 33	$0^{m}14$	$0^{\rm m}13$
	•	4	(fig.	9)	$0^{m}44$	$0^{\mathrm{m}}33$	$0^{m}14$	$0^{m}13$
_		5	(fig.	10)	$0^{\mathrm{m}}55$	$0^{m}35$	$0^{m}18$	$0^{m}16$

Les urnes sont de terre cuite. d'une pâte fine et d'une cuisson parfaite. Leur décor, comme celui des urnes trouvées dans les cimetières d'enfants caractéristiques de la région calchaquie, consiste en une grotesque figure humaine sur le goulot de chacune d'elles. Cette figure a les yeux, le nez, les lèvres en relief. L'urne nº 1 a aussi de grandes oreilles en relief, tandis que les autres ont de petits bras rudimentaires. En dehors de cette figure humaine, l'ornementation consiste en lignes gravées formant différentes combinaisons autour du goulot et sur la panse des urnes.

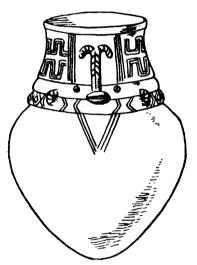


Fig. 9 — Urne funéraire nº 4. Arroyo del Medio.

Toutes les urnes avaient l'orifice couvert d'une écuelle en terre cuite, mais ces écuelles étaient brisées par la pression de la terre, excepté celle de l'urne n° 5, représentée par la fig. 11. Elle était décorée avec des têtes de serpent et des lignes gravées en zigzag. Elle était placée sur l'urne, le fond en bas, tandis que les autres étaient renversées sur la bouche des urnes.

Toutes les urnes contenaient des squelettes d'enfants d'environ

un an. Deux de ces squelettes avaient des colliers en petites perles circulaires, faites de coquillages. On trouvait aussi dans l'intérieur des urnes des morceaux de charbon, et quelques-uns des os étaient légèrement carbonisés à la surface, ce qui semble démontrer que les petits cadavres avaient été déposés dans les urnes avec des braises ardentes. Il y avait aussi des coquilles, dont plusieurs exemplaires d'une coquille marine (Oliva sp.), ce qui donne une preuve du commerce actif qui, aux temps préhistoriques, existait entre les peuples sud-américains.

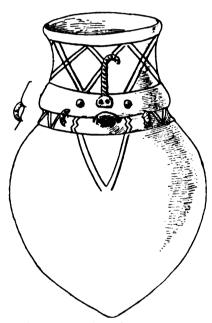


Fig. 10. — Urne funéraire nº 5. Arroyo del Medio.

Le comte de la Vaulx¹, dans le cimetière d'enfants de la province de Tucuman fouillé par lui, n'a trouvé que des crânes dans les urnes. Il y aurait là une différence avec le cimetière d'Arroyo del Medio, où je trouvai les squelettes entiers. Cependant j'incline à croire plutôt que les premières avaient contenu des squelettes entiers, mais que ceux-ci avaient été totalement détruits par la décomposition qui n'aurait respecté que des fragments de crânes. Des squelettes anciens d'enfants, le crâne est toujours la partie qui résiste le plus longtemps. Toutes les urnes funéraires d'enfants de la région calchaquie que j'ai eu l'occasion d'examiner,

contenaient des fragments de différentes parties du squelette.

A 0^m 30 au-dessous de l'urne n° 4 était un squelette d'adulte en position accroupie (voir la *fig.* 5). Il était pourvu d'un collier en perles de coquillage. C'est le seul squelette d'adulte qui existait dans le cimetière. Probablement il aura été enterré dans le cimetière d'Arroyo del Medio pour quelque raison spéciale, mais sa présence ne me semble pas empêcher de classer le cimetière comme

1. L. c., page 170.

cimetière spécial aux enterrements d'enfants en bas âge dans des urnes caractéristiques.

A quelque 15 centimètres au-dessus des urnes n^{os} 4 et 5 s'étendaient deux pierres plates d'environ 0^m 20 \times 0^m 15. Ce sont les seuls objets trouvés dans le cimetière, en dehors des urnes et des squelettes.

Je dois avouer que les urnes ne sont pas tout à fait de la même forme que celles usitées pour le même usage dans les cimetières d'enfants des Vallées Calchaquies. Il y manque notamment ces dessins polychromes qui couvrent celles-là. Ceci ne me semble pas

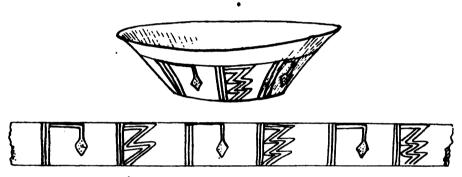


Fig. 11. — Écuelle servant de couvercle à l'urne nº 5. Arroyo del Medio. — Développement de son décor.

empêcher que le cimetière d'Arroyo del Medio n'appartienne sans doute à la même catégorie. Si, comme j'en suis convaincu, ce mode de sépulture était propre aux habitants précolombiens des Vallées Calchaquies, ma découverte à Arroyo del Medio démontrerait que ce peuple, à une certaine époque, était répandu jusqu'au Grand Chaco ou au moins jusqu'à la frontière sud-ouest de cette immense forêt.

Le Chaco était, à l'époque de la conquête par les Espagnols, habité par des tribus guaycurues. Avant celles-ci, comme nous le prouvent les cimetières des vallées de Lerma et de San-Francisco, décrits ci-dessus, les Guaranis avaient occupé la région. Mais notre cimetière d'enfants d'Arroyo del Medio est une indication que les Guaranis auraient été précédés eux-mêmes par des tribus andines,

celles-là même qui ont laissé les débris de la « civilisation calchaquie », et qui, plus tard, ont été refoulées par les Guaycurus.

ali

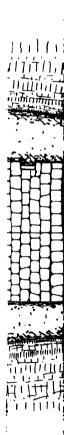
res

ud

Au résumé, à moins que de nouvelles découvertes ne viennent. modifier le sens des faits que j'ai décrits, nous nous trouverions, dans mes observations, tenir la preuve de deux migrations distinctes et successives des peuples. Un premier courant guarani venu du centre de l'Amérique du Sud se serait dirigé vers les vallées du nord de l'actuel territoire argentin. Une expansion postérieure des tribus andines se serait produite dans la direction contraire, suivie d'une régression de ces tribus andines vers leurs montagnes.

alique





NOTES D'ARCHÉOLOGIE MIXTÉCO-ZAPOTÈQUE

(TUMULUS ET CAMPS RETRANCHÉS)

Par M. Léon DIGUET

Chargé de Missions du Muséum d'histoire naturelle, Membre de la Société des Américanistes.

Toute la région comprenant la partie sud de l'État de Puebla et la presque totalité de l'État de Oaxaca, région que l'on désignait jadis sous les noms de Mixtecapan et Zapotecapan, est couverte de constructions précolombiennes. Quelques-unes de ces constructions, telles que celles de Mitla, Monte Alban, Chila, Guingola, sont aujourd'hui assez connues pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir ici. Elles montrent que les anciens peuples mixtécozapotèques étaient de bonne heure parvenus à un degré de culture élevé. Mais, à côté de ces ruines célèbres qui indiquent l'emplacement de centres autrefois très peuplés et où, à certaines époques de l'année, devaient affluer les foules pour les fêtes religieuses, s'en trouvent d'autres de moindre importance qui désignent l'emplacement de simples villages.

Ces vestiges historiques, d'après leur situation, peuvent se diviser en deux groupes bien tranchés: celui des constructions sur les crêtes escarpées des montagnes; celui propre aux régions moins accidentées, telles que vallées ou plateaux. Au premier groupe correspondent les deux ruines qui se trouvent à proximité de Zapotitlan de las Salinas et qui sont connues sous les noms de Cuta et de la Rinconada. Ces deux anciennes constructions, sur deux assez hauts sommets, dominent complètement les vallées qui, au nord, donnent accès au pays des Mixtèques. Elles représentent vraisemblablement les camps fortifiés qui, aux époques des invasions, ont servi d'asile et de retranchements aux populations des plaines. Les indigènes actuels précisent cette hypothèse d'après leur traditions:

les cerros de Cuta et de la Rinconada furent des centres de résistance locale contre les Aztèques, à l'époque où ces derniers entreprirent la conquête des riches provinces du sud de l'Anahuac. Leurs ruines rentrent donc dans la catégorie des ruines de Guingola, de Chila, de celles qui existaient à la sierra de Huizo et à la sierra de Zimatlan et que l'histoire nous indique comme ayant été les fortifications où les Zapotèques entretenaient des garnisons pour empêcher les incursions mixtèques sur leur territoire.

Ces deux camps fortifiés, d'où se découvre un vaste panorama, présentent une disposition toute spéciale qui consiste en assises étagées les unes au-dessus des autres, de façon à former une série de terrasses parfaitement régulières auxquelles donnaient accès des escaliers ou des moyens plus simples d'escalade.

Sur ces terrasses, souvent dallées et encastrées dans des talus verticaux en maçonnerie, s'élèvent quelques édifices pyramidaux, dont le mode et les détails de construction présentent un certain intérêt. Ainsi, l'un de ces édifices assez bien conservé quise trouve sur le bord du terre-plein dominant toute la montagne de Cuta, affecte la forme d'un tronc de pyramide quadrangulaire d'une hauteur de six mètres. La section tronquée présente une plate-forme de un mètre quatrevingts de côté. Cette pyramide aurait, détail à noter, si elle était complète, une hauteur égale à l'arête de sa base.

Une excavation pratiquée depuis longtemps sur l'un des flancs permet d'y pénétrer et de comprendre la structure interne. C'est une crypte, semblable à celles que l'on a rencontrées dans les divers monuments de la région, c'est-à-dire affectant un plan cruciforme. Une salle centrale quadrangulaire de un mètre soixante de large sur deux mètres de long et deux mètres de haut est flanquée, par côtés, de quatre pièces ou loges de dimensions un peu moindres, dont l'une peut-être offrait un couloir d'accès, qu'il est, d'ailleurs, dans l'état de dégradation du monument, difficile de reconstituer aujourd'hui. Le plafond est formé par un solivage de prismes basaltiques. Cette roche ne se rencontre pas dans les environs; elle a dû être apportée de loin par les constructeurs. Le corps de la pyramide consiste en pierres plus ou moins taillées ou en moellons assemblés par du mortier. Un dallage en pierres de taille recouvre le tout et forme les faces de la pyramide.

Sur le cerro de Cuta, on n'observe que cette seule pyramide.

Placée sur l'un des angles de la plate-forme supérieure, elle domine d'un côté un précipice.

Au cerro de la Rinconada, on rencontre les vestiges de deux pyramides. Du reste, en l'état actuel, l'informe amoncellement des pierres laisse voir à peine la forme primitive de l'édifice.

A part les pyramides, le reste de ces deux constructions de montagne est assez bien conservé dans son ensemble, quoiqu'il disparaisse en grande partie sous la végétation arborescente, peu élevée, épineuse, mais caractéristique de la flore de ces hautes régions, continuellement battues par les vents.

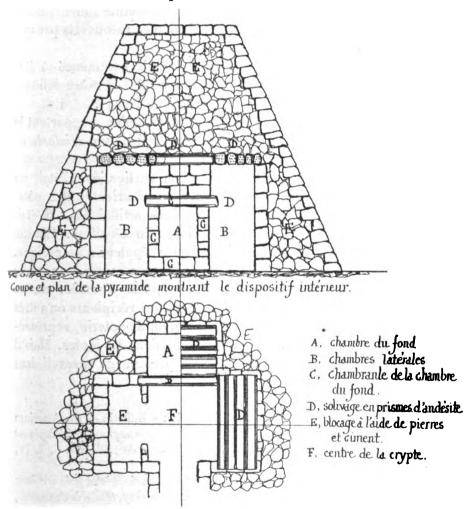


Fig. 2. - Pyramide du Cerro de Cuta.

Quant au second groupe de ruines mixtéco-zapotèques, on les rencontre fréquemment dans les vieux centres populeux de la plaine. Ce sont des tumulus. Leur ressemblance avec des collines naturelles les a fait désigner par les indigènes actuels sous le nom de mogotes. Ces monuments, construits pour la plupart en briques crues, devaient avoir eu à leur origine des formes géométriques définies, qu'une couche de stucage, souvent renouvelée, sans doute, entretenait et préservait contre la dégradation atmosphérique. Mais ils sont abandonnés depuis des siècles. Leur couche protectrice a fini par disparaître et les formes primitives se sont alors peu à peu effacées, au point que ces vestiges d'une architecture toute spéciale ne semblent plus maintenant que des monticules recouverts par une flore herbacée.

La constitution intérieure des ces mogotes n'a commencé à être à peu près connue que récemment, par les fouilles de notre collègue M. Marshall H. Saville, dans les environs de Oaxaca¹.

Jusque-là, on ne savait à ce sujet que ce qu'en rapportent le P. Burgoa et Antonio Gay². Ce dernier dit, dans son *Historia de Oaxaca*:

« Quelques villages avaient un panthéon particulier. C'était un morceau de terrain disposé en carré parfaitement orienté, aux côtés duquel s'élevaient des éminences ou collines artificielles. Il était situé au milieu d'une vallée ou sur la cime d'une colline. Chacun des monticules contenait dans son intérieur le sépulcre d'un cacique. En pratiquant une excavation, on rencontre, au centre, une salle habituellement quadrangulaire, avec une porte d'entrée, et, au milieu des murs, une niche où se trouvent des récipients ou autres objets de poteries, plus, un buste de métal ou de poterie représentant des figures humaines. On a cru que c'étaient des idoles. Mais il est plus probable que c'était le portrait du personnage enseveli dans l'endroit.»

^{1.} Saville, Cruciform Structures near Mitla, in: a Bulletin of the American Museum of natural history », november 1900. — Cf. Campagnes archéologiques récentes dans l'Oaxaca, par Léon Lejeal, in: a Journal de la Société », t. IV, 1 re série, no 2, p. 174.

^{2.} Burgoa, Geografica descripcion de la parte septentrional del polo arctico y nueva iglesia de las Indias occidentales.—Jose Antonio Gay, Historia de Oaxaca, 2 vol. in-8, 188!, t. I, p. 137.

Jointes aux explorations de M. Saville, mes recherches apportent cette certitude que l'intérieur d'un mogote recèle un caveau central dont le plan est à peu près toujours le même. Il forme une chambre rectangulaire avec, habituellement, deux loges ou niches pratiquées sur les côtés, de façon à former une crypte cruciforme. Ce dispositif en forme de croix paraît, au surplus, du moins dans la plupart des cas, n'avoir pas de sens symbolique. En tous cas, l'opinion qui la rattache au culte du Dieu Tlaloc n'est qu'une supposition. Les niches latérales étaient destinées, sans doute, à recevoir les objets qui accompagnaient le mort dans sa dernière demeure; c'est ce qui a été constaté dans les mogotes explorés. Il était donc naturel de déposer

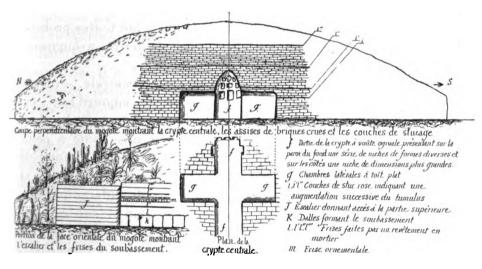


Fig. 3. - Mogote d'Ejutla.

symétriquement ces objets dans un endroit approprié. Certaines cryptes de mogotes présentent à leur partie antérieure qui forme la porte d'entrée, un linteau en pierre quadrangulaire portant gravées des figures mystiques, emblématiques ou simplement décoratives ¹.

1. Nombre de ces linteaux, extraits de leurs mogotes, se rencontrent dans les villages des environs de Oaxaca où ils servent à différents usages. A Zaachila, ancienne capitale du royaume zapotèque, on peut en voir deux, l'un à la maison municipale, l'autre, encastré dans l'église.

Société des Américanistes de Paris.

Bon nombre de mogotes, détruits par le vandalisme des indigènes, ont permis de constater que ces édifices n'ont pas été élevés en une seule fois, mais qu'à des époques différentes, les constructeurs ont ajouté de nouvelles assises de briques, de façon à augmenter les proportions du monument. Par exemple à Ejutla, petite ville située à environ cinquante kilomètres de Oaxaca, un grand mogote a été à moitié détruit et coupé de façon à former un mur.

Sur la section ainsi mise à jour, on voit clairement que l'édifice fut agrandi à trois reprises différentes. Cet accroissement successif est constaté par des couches de stucage disposées parallèlement dans la construction. Le mogote d'Ejutla, de forme hémisphérique, d'une hauteur de six mètres, d'un diamètre de base de quarante mètres, recouvre (fig. 3) en son centre une crypte cruciforme d'assez vaste dimension, mais qui selon toutes probabilités a été retouchée, elle aussi, après coup, quand on a augmenté les proportions de l'édifice.

Elle offre cette particularité que la partie centrale, orientée de l'E. à l'O. (et dont la moitié seule existe aujourd'hui), est en forme de nef avec une voûte ogivale, les deux autres chambres formant transept paraissent seulement avoir eu une voûte à peine cintrée, presque moitié plus basse que le reste. Le fond de la nef, c'est-à-dire la partie qui regarde l'Orient, présente sur sa paroi, à mi-hauteur, une série de petites niches de différentes grandeurs et de formes variées. A proximité de ce fond et sur les côtés, se trouvent deux grandes niches creusées dans la paroi latérale. Les parois de la crypte laissent voir distinctement la brique crue de la construction, sans trace d'un revêtement. L'ogive du haut ne paraît pas avoir été construite, mais taillée, du moins en partie, dans les assises de briques crues que l'on avait ajoutées lors d'une seconde augmentation de l'édifice. C'est du moins ce que prouverait, à mon sens, une trace de stucage, visible encore à une certaine hauteur dans le mur.

Cette crypte, comme dans la plupart des *mogotes*, a dû être une chambre funéraire. Mais les indigènes n'ont pas conservé le souvenir de ce que l'on trouva, lorsqu'on y pénétra

^{1.} Ces stucs représentent autant de glacis externes. A chaque agrandissement, au lieu de les détruire, on construisit par-dessus.

pour la première fois. Depuis longtemps, le propriétaire avait disposé de la chambre interne fort vaste de ce mogote pour l'usage domestique et en avait fait un magasin, et c'est seulement depuis quelques années, asin d'agrandir une cour, qu'on en a détruit la moitié. La face externe orientale du mogote permet de voir, sur une certaine longueur, ce que fut la base de ce monument dont la forme était quadrangulaire et verticale, du moins sur une hauteur de trois mètres cinquante. Un escalier d'une largeur de cinq mètres, dont il ne reste plus que quelques marches de trente centimètres sur trente-cinq, donnait accès à la partie supérieure de l'édifice qui, probablement, à son sommet, portait une plate-forme assez vaste pour les cérémonies religieuses.

Toute la partie extérieure mise à jour a montré la décoration dont était ornée la base de l'édifice. Sur une hauteur de quatre-vingts centimètres, des pierres calcaires taillées formaient le soubassement de ce socle. Il se continuait en hauteur par une série de frises en stuc épais, parfaitement travaillé. Une seule de ces frises présentait un motif d'ornementation.

Les mogotes qui se trouvent dans les grandes vallées de l'État de Oaxaca ne sont pas toujours isolés. Dans certains endroits on les rencontre réunis en groupe et, quelquefois, sur une éminence ou un tertre élevé, par exemple à Etla et à Miahuatlan (Oaxaca). Ces tumulus aux vastes proportions doivent comporter certaines particularités utiles à connaître. Il faut donc espérer qu'un jour des fouilles exécutées méthodiquement en feront connaître la structure intime. Ces fouilles, au surplus, ont un réel caractère d'urgence.

Car le vandalisme indigène n'est plus aujourd'hui retenu par la crainte superstitieuse qui, seule, a permis à ces vestiges de civilisations mortes de nous parvenir. Et, par suite, ils risquent de complètement disparaître, renversés dans l'unique but de se procurer des matériaux ou les éléments de nouvelles adobes.

Or, de leur exploration parfaite défend l'élucidation d'une intéressante énigme archéologique. Nous croyons que les mogotes, de même que les pyramides camps retranchés, étaient des monuments funèbres, c'est-à-dire des sépultures, et, tout à la fois, les autels d'un culte des morts. Les plus importants (tel celui de Miahuatlan, Oaxaca), comme les plus humbles, furent, dans l'origine, sans doute, des mausolées

individuels. Puis, la population s'étant accrue, il fallut les augmenter, pour leur permettre de donner asile à d'autres défunts. L'agrandissement s'expliquerait aussi par l'importance croissante du culte rendu au locataire primitif. Et, pour cette double raison, le *mogote* devint à la longue comme un téocalli. Comme aux téocallis, la foule, à certaines époques, devait y affluer.

Mais cette manière d'expliquer les mogotes n'est encore qu'une hypothèse. Au fond, nous avons peu d'indices de leur utilisation. Comme l'ont dit les auteurs qui nous ont précédé sur cette question, les mogotes, situés dans les vallées, à portée de la route des conquistadores, ne fournissent aucun objet propre à éclairer vraiment leur destination ancienne. Sans doute, ils furent pillés par les Espagnols qui voulaient s'en approprier le contenu. Pour pouvoir déclarer formellement que mogote est, en toute circonstance, synonyme de tombeau, il est donc indispensable d'explorer ceux de la haute Mixtèque, plus écartés et vierges encore de toute profanation. Quelques-uns, en ces dernières années, ont pu être ouverts. Ils fournirent, avec des ossements, tout un matériel funéraire in situ. Des fouilles scientifiques complètes, pratiquées avec méthode sur toute cette catégorie de monuments, sont indispensables avant toute conclusion définitive.

SUR L'ORIGINE DU MOT « KALALEK »

NOM POPULAIRE DES GROENLANDAIS

Par Mme Signe RINK.

Inuit et Yuit (les hommes), voilà, on le sait, le nom générique que se donnent les Eskimos de toutes les régions. Mais, avec ce qualificatif commun à toute la race, les Eskimos du Groenland 1, pour se désigner plus spécialement, emploient le terme de Kălâlek (pluriel: Kălâtlit)², que les Européens des établissements danois ont fini par appliquer eux aussi aux indigènes. Ce vocable, qu'on trouve également au Labrador, peut donc être considéré comme propre à la plus grande partie des « Inuits » orientaux

Son origine et sa signification ont fait l'objet de nombreuses recherches et de longs débats. Les savants danois, pour la plupart, considèrent la discussion comme close. Mon avis est tout différent, et je vais essayer de le justifier.

L'opinion communément adoptée quant à l'origine du nom Kàlâlek, est celle du missionnaire morave S. Kleinschmidt, considéré comme le maître de la linguistique groenlandaise. Ce célèbre lexicographe fait dériver Kălâlek de l'appellation laissée aux Eskimos par les « Vikings » norvégiens-islandais, c'est-à-dire du mot Skraeling. Skraeling, c'est la peau, c'est l'écorce, la pelure dont on dépouille le fruit, avant de le manger. le légume, avant de le cuire et, par extension, quelque chose d'inutile, de négligeable, un objet de dédain. Skraeling, au surplus, par une bouche vraiment groenlandaise, ne saurait être prononcé que « Sa-kălâlek » ou

^{1.} Sur les quatre ou cinq tribus d'Inuits qui peuplèrent, à différentes époques et par des voies diverses, la terre groenlandaise, on me permettra de dire ici que je prépare un travail détaillé.

^{2.} Il est bien entendu que à désigne ici un « a » court et bref.

« Si-kālālek » ¹. Et comme, d'autre part, le terme Kālālek, — ajoute en substance notre auteur, — n'est constaté comme nom national que dans les parties du Groenland où les anciens Islandais avaient fondé des colonies, nous sommes en droit de conclure que ce mot vient des Vikings. Ils en usèrent vis-à-vis des Eskimos, entrés dans le Groenland, par allusion méprisante à la petite taille de leurs adversaires.

Tel est, dans ses grandes lignes, le raisonnement de Kleinschmidt. Remarquons d'abord la faiblesse de l'argument qu'il tire des déformations que les gosiers indigènes auraient fait subir au mot Skraeling corrompu par eux en Kålâlek. On pourrait aussi bien dériver Kalalek de « Groenlander » ou de « Groenlaending » (cette dernière forme du nom de la « Terre verte », plus spécialement islandaise et employée dans les « Sagas »), car « Groenlaending », dans la phonétique indigène, donne Kalângleng, lui-même assez voisin de Kălâlek. Quelle apparence, d'ailleurs, que les Eskimos du Groenland aient consenti à ramasser, pour s'en parer, un sobriquet inventé par les Vikings? Ce serait admettre que des vainqueurs, — car les Kălâtlit, on le sait, devaient finir par l'emporter sur les Islandais, — consentent à se laisser baptiser par les vaincus. Il faudrait admettre aussi que, pour prendre un nom, les Eskimos eussent attendu le moment où ils se trouvèrent, par hasard, en contact avec quelques étrangers. Il est plus naturel de supposer que ces mots Kălâlek, Kălâtlit étaient usités longtemps avant la rencontre des Eskimos et des Scandinaves.

Il y a d'ailleurs, à notre sens, dans la théorie du missionnaire morave, une erreur de fait. De Skraeling à Kălâlek, le passage aurait été, dit-il, la forme « Sa-kălâlek » ou « Si-kălâlek ». Or, à notre connaissance, historiens, voyageurs, ethnographes, missionnaires, linguistes n'ont jamais constaté l'existence de cette forme. Les indigènes non plus ne la connaissent pas, même historiquement, c'est-à-dire même comme ayant été employée par leurs ancêtres.

D'autre part, il semble bien que Kleinschmidt ait négligé, dans son explication, quelques circonstances très importantes. D'abord ce fait, mis en lumière par MM. Erdman Warmor², qu'à côté d'une

^{1.} Kleinschmidt ici fait allusion à la difficulté bien connue qu'éprouvent les Groenlandais à émettre deux consonnes accouplées et, encore plus, trois, comme dans le mot « Skraeling ».

^{2.} Voir Lexicon Labrado-Eskimo.

forme en l des mots Kàlâlek et Kalâtlit, une forme en r était et est encore usitée, et spécialement dans le Labrador. Puis cette autre particularité que ce fut précisément en terre américaine, sur le sol continental, dans le « Vinland » ou dans d'autres contrées orientales du continent que se produisit, au xie siècle, le premier choc des Vikings et des Eskimos, très antérieur à l'invasion de ceux-ci dans le Groënland au xive siècle. Enfin, détail très important, qui résulte de l'orthographe adoptée par le célèbre américaniste, D^r Will. H. Dall, l'a de la prononciation indigène des Eskimos n'est pas l'a des Européens, mais une voyelle mixte, participant de l'a et de l'o. Sur ces prémisses, édifions notre solution personnelle.

Au pays labradorien où les Vikings trouvèrent pour la première fois les Eskimos, comme dans le Groenland, il n'est pas douteux que les mots en « Kǎlâk » et « Kǎrâk » désignent les Eskimos en tant qu'hommes de petite taille, par opposition aux gros et grands Indiens qu'ils trouvèrent sur le sol américain. Ceci résulte d'innombrables légendes racontant les luttes des Eskimos et des Indiens. Toujours le petit Eskimo est opposé à l'Indien de grande taille, que le Folk-Lore eskimo ridiculise un pen. Mais d'autres légendes visent des temps antérieurs à ces conflits et narrent le passage de la race d'île en île, à travers l'Océan, jusqu'au continent américain. Ce folk-lore raconte les croisières des Inuits dans les « eaux vertes » de « Ania-Bia » (les parages de la mer de Bering), avant d'aborder la côte d'Alaska où les « petites gens » subirent l'attaque des « gros » Indiens. D'autres récits encore nous disent que, dans cet exode, le peuple Kalâlek ou Karâlek ne marchait pas seul, mais accompagné d'un peuple frère, les Tchu Kichi, qui le suivit jusqu'au bout.

Si, a ce folke-lore des Eskimos d'Amérique et de Groënland, j'oppose celui de leurs congénères d'Asie, les Koriaks et les Tchoutches, je trouve, d'après Klaproth, dans son Asia polyglotta, des histoires identiques de migrations semblables, accomplies par ces peuplades, bien loin vers l'Est. Et, dès lors, tout s'explique. Il y a parenté de nos Kălâk et Kărâk, Kălâtlit ou Kărâtlit d'Amérique avec ceux d'Asie. A cette parenté correspond une identité dans les noms. Comme je l'ai observé, dans la phonétique de ces peuples, a et o s'équivalent. C'est donc des Koriak de l'Asie que les Eskimos du Groenland doivent tenir le nom qu'ils se donnent,

lequel n'a rien à voir avec le mot « Skraeling » des Islandais. Au surplus, encore aujourd'hui, dans les veillées d'hiver, les Kălâtlit groenlandais aiment à deviser d'un « oncle » ou « ancêtre » qu'ils possèdent bien loin dans l'Ouest. Leurs idées, à cet égard, sont assez courtes. De cet oncle ils ne savent point détailler les hauts faits, comme la plupart des peuples le font pour leurs chefs d'origine, pour leurs héros, comme ils le font eux-mêmes pour Kagsagssuk, Kagssuk, Akigssiak et plusieurs autres. Cette sécheresse, cette pauvreté de détails n'indiqueraient-elles point qu'il s'agit d'un oncle collectif, d'un peuple, et n'achèveraient-elles point de prouver l'origine véritable des mots Kălâlek ou Kărâek, issus en droite ligne du Koraek ou Koriak du steppe asiatique?

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU MARDI 3 MAI 1904

Présidence de M. le D' T.-E. Hamy, membre de l'Institut et de l'Agadémie de médecine.

Le Secrétaire donne lecture du procès-verbal de la réunion du 12 avril, qui est adopté; puis il dépouille la correspondance qui comprend : 1° les numéros courants du Globus (16 et 17); 2° les Proceedings of the Academy of natural Sciences of Philadelphia (4° trimestre 1903); 3° les Proceedings of the American Philosophical Society de Philadelphia (May-December 1903); 4° l'Annual Report of the American historical Association for the year 1902.

M. le Président annonce le nouveau départ de M. le Dr Rivet vers des régions péruviennes très différentes de celles visitées antérieurement par notre collaborateur. Il met ensuite aux voix les candidatures, précédemment posées, de MM. Luis Garcia Pimentel et Auguste Moirbau, qui sont admis comme membres titulaires.

Enfin, M. le comte de Créqui Montfort prend la parole pour le récit de son voyage dans les zones andines du Chili, de l'Argentine, du Pérou et de la Bolivie. Il en indique d'abord brièvement le but et l'économie. Conçu avec une certaine ampleur, le plan comprenait des recherches distinctes, effectuées par des spécialistes différents, sur le sol et le sous-sol, les productions naturelles, l'anthropologie, l'ethnographie ancienne ou actuelle et la linguistique des Hauts-Plateaux andins, depuis le Titicaca jusqu'à la région de Jujuy. C'est ainsi que les organisateurs, MM. de Créqui et Sénéchal de la Grange, furent amenés à s'adjoindre divers auxiliaires, entre autres nos compatriotes, MM. Courty et de Mortillet, et M. Boman, ancien collaborateur d'Erland Nordenskjöld. L'entreprise se présente donc comme une des plus vastes enquêtes qui aient été dirigées sur l'homme, tant moderne que précolombien, et sur son habitat, dans les Andes méridionales. Bornant son exposé aux seuls résultats archéologiques de l'exploration, M. de Créqui Montfort insiste sur la campagne de M. Boman, au nord-ouest de la République Argentine (Puna Argentina et Vallées Calchaquies). Il montre qu'à premier examen, les objets recueillis dans les fouilles de la Quebrada del Toro, de la vallée de Lerma, de la Salina Grande, etc., permettent de croire à la superposition de trois races ou de trois civilisations distinctes en ces pays, parmi lesquelles la civilisation

dite « calchaquie » paraît la plus avancée. L'une des deux autres (dans la vallée de Lerma) comporte des mounds de dimensions médiocres, qui ne sont pas des tombeaux. Toutes trois se distinguent par un mode spécial de sépultures. De nombreux pétroglyphes ont été relevés par M. Boman; ceux de la Puna sont une véritable nouveauté archéologique. M. de Créqui Montfort consacre la seconde partie de sa communication aux recherches de MM. Adrien de Mortillet et Courty sur les antiquités de Tiahuanaco. Comme il a déjà été indiqué dans le Journal de la Société (voir t. I, nouv. sér., p. 262 et p. 321), les explorateurs ont pu dresser des célèbres ruines une topographie plus exacte et plus complète que les précédentes. D'autre part, ils ont pu mettre au jour, sous la colline artificielle, dite de Acapana, des restes d'édifices et tout un matériel ethnographique, beaucoup plus anciens que les vestiges observés à la surface, ce qui recule d'autant le passé de cette contrée, passé trop souvent limité par certains savants à la seule période incasique.

Après M. de Créqui Montfort, ses deux compagnons de voyage, MM. DE MORTILLET et COURTY, veulent bien commenter le plan qu'ils ont dressé de l'édifice souterrain de la pyramide de « Acapana ». Enfin, M. de Créqui invite les membres de la Société à visiter l'exposition des collections qu'il doit prochainement ouvrir au Trocadéro.

M. le D' HAMY, au nom de la Société, félicite et remercie chaudement les trois explorateurs, et de leurs succès et du compte rendu si vivant qu'ils ont bien voulu nous faire. Il lève la séance à 6 h. 10.

SÉANCE DU MARDI 7 JUIN 1904

PRÉSIDENCE DE M. HENRY VIGNAUD, vice-président.

Lecture est donnée du procès-verbal de la séance du 3 mai qui, après observations de M. Gonzalez de La Rosa, est adopté sans modifications.

Le Secrétaire transmet les excuses de MM. le Dr Hamy, le comte de Charencey, Froidevaux, le duc de Loubat, Aug. Moireau, le marquis de Peralta, empêchés d'assister à la réunion. Il procède ensuite au dépouillement de la correspondance. La correspondance imprimée comprend: 1° les numéros courants du Globus (18, 19, 20, 21) dans lesquels M. Lejeal signale des articles américanistes d'ethnographie, anthropologie, géographie et statistique de MM. Fehlinger, Lehmann-Nitsche, Sievers et Weissenberg; 2° le Boletin del Cuerpo de Ingenieros de minas del Peru (n° 4, 5, 6, 7, 8, 9); 3° une brochure de M. Juan B. Ambrosetti (Cabeza humana preparada según el procedimiento de los Indios Zivaros del Ecuador).

La correspondance manuscrite ne comporte que deux lettres d'accusé de réception du Lesueur et des relevés de factures.

MM. le duc de Loubat et Lejeal présentent la candidature comme membre

titulaire de M. James, H. Hyde, ancien président-général de la Fédération de l'Alliance française aux États-Unis. Vu la proximité des vacances, il est immédiatement statué sur cette présentation qui est accueillie à l'unanimité. M. Hyde affirme l'intention de se faire inscrire comme donateur.

La Société décide de tenir une dernière séance au début du mois de juillet, pour recevoir notre collègue, le D' Montané de La Havane, qui annonce son arrivée à Paris. La lecture du mémoire de M. Jules Humbert sur les Welser est renvoyée à cette réunion.

M. LEJEAL, au nom du Dr HAMY, donne l'analyse d'une lettre récente de M. Léon DIGUET sur son dernier séjour au Mexique. Il résume aussi les informations qui lui sont parvenues de Mexico sur l'odyssée du Lienzo de la Peregrinacion Azteca, heureusement retrouvé et replacé dans les collections du Museo nacional, après de nombreuses années d'oubli.

M. Luis Garcia Pimentel, après avoir remercié la Société de son élection, dépose en hommage sur le bureau son édition des Memoriales de Motolinia, celle plus ancienne de la « Descripcion » de l'ancien « Arzobispado de México » et la réimpression récente des Obras de son oncle, D. Francisco Pimentel. M. Lejeal, à ce propos, indique brièvement l'importance du texte des Memoriales et croit devoir attirer l'attention de la Société sur le service méritoire que M. Garcia Pimentel rend aux études mexicanistes, en poursuivant la publication des portefeuilles inédits du grand érudit, Garcia Icazbalceta, son père.

L'ordre du jour appelle la communication de M. Henry Vignaun. Ce travail explique, par les relations entre les familles Colon et Toledo, l'origine du fonds d'archive colombien de la maison d'Albe. Il analyse, d'après les publications faites en ces dernières années par la duchesse d'Albe, quelques-unes de ces pièces, qui se distinguent tout à fait des documents du monastère de Las Cuevas. Il en suit les diverses vicissitudes et s'efforce, surtout, de démontrer qu'elles furent, en partie tout au moins, transportées à Saint-Domingue par Maria de Toledo. Il examine la question de la mise en œuvre des papiers de Colomb par Las Casas et, en appendice, étudie le rôle de Fernand Colomb dans l'affaire des faux Toscanelli.

L'assemblée vote l'insertion du mémoire de M. Vignaud dans le Journal (voir nouv. sér., t. l, p. 273) et se sépare à 5 heures 45.

SÉANCE DU MARDI 5 JUILLET 1904

Presidence de M. le D' E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Après lecture du procès-verbal de la séance du 7 juin qui est adopté, le Secrétaire dépouille la correspondance.

La correspondance imprimée comprend : 1º les numéros courants du Globus

(t. 85, n° 24; t. 86, n° 1); 2° les Anales del Museo nacional de México (3° Epoca, t. I, n° 5, Marzo 1904) qui contiennent, entre autres, le texte de la Guerra de los Chichimecas de Gil Gonzalez d'Avila et de nombreuses planches relatives à la sculpture chez les Nahuas.

La correspondance manuscrite, outre les lettres d'excuses, comporte une lettre du Comité du « Congrès international des sciences géographiques », invitant la Société des Américanistes à se faire officiellement représenter à la VIIIe session (Washington). M. Henri Corder veut bien accepter le titre de délégué.

M. Luis Garcia Pimentel fait hommage de sa dernière publication (Relacion de los obispados de Tlaxcala, Michoacan, Oaxaca, y otros lugares en el siglo XVI).

Après quelques mots de M. Diguer sur son récent voyage dans les régions occidentales du Mexique, l'ordre du jour appelle la communication de M. le Dr Louis Montané, membre correspondant, sur l'archéologie précolombienne de Cuba. L'orateur commence par donner un inventaire détaillé des fouilles auxquelles il procéda, il y a une vingtaine d'années, dans la grotte de Santi Spiritu. Il explique les raisons qui empêchent de conclure au caractère ancien (en l'espèce, quaternaire) de cette station. Le site a subi des phénomènes non équivoques de glissement. D'autre part, l'arrangement intentionnel des corps semble dénoncer une époque néolithique. M. Montané complète cette monographie par un rapide examen des principales découvertes préhistoriques, faites, plus ou moins récemment, dans l'île. Il insiste sur les explorations entreprises dans les grottes de la sierra de Cotillas (Cuba occidental), sur celles du cap Maysi (crânes aborigènes, présentant cette déformation qu'on a longtemps appelée déformation caraïbe et qui est, en réalité « palenquéenne »), enfin, sur l'examen des « caneyes » ou « mounds » à ossuaires, rencontrés à l'intérieur de l'île. Une troisième partie de la communication est consacrée aux survivances indigènes à Cuba. M. Montané rappelle les observations de D. Rodriguez Ferrer sur la famille Rojas, famille d'Indiens non mélangés, établie, vers 1847, dans une vallée de la sierra Maestra, entre Gnantanamo et Tiguabo. Personnellement, notre collègue a pu étudier, dans la même région orientale, mais plus près de Santiago, une autre famille de race pure, les Mendoza. Les Mendoza, comme les Rojas, ont émigré à l'intérieur de la sierra forestière, pour éviter l'impôt et le contact des blancs et des métis. D'après leurs caractères anthropologiques, M. Montané, approuvé par MM. Hamy et Verneau, inclinerait à voir, dans ces petits groupes familiaux, les derniers représentants de la race des Cebuneys-Igneris, apparentée aux populations continentales de la Floride et du Yucatan et, en tous cas, nettement distincte de l'élément caraïbe qui avait envahi les îles sud-orientales de l'archipel des Antilles.

La parole est ensuite donnée à M. Lejeal: 1° pour un compte rendu des dernières publications de M. Clarence Moore sur les mounds floridiens (voir : Journal, nouv. sér., t. I, p. 350); 2° pour un bref résumé du mémoire de M. Humbert de Bordeaux (voir : Journal, nouv. sér., t. I, p. 309), où l'auteur réfute, textes en main, la tradition qui présente la concession du Venezuela aux

Welser comme le résultat d'un prêt d'argent consenti à Charles-Quint par les banquiers d'Augsbourg.

En fin de séance, M. DE CRÉQUI MONTFORT offre à ses collègues de leur faire lui-même les honneurs de son exposition. Cette aimable proposition est acceptée et rendez-vous est pris au Trocadéro pour le vendredi 8 juillet, à 10 heures du matin.

La réunion se sépare à 6 heures 25.

SÉANCE DU MARDI 8 NOVEMBRE 1904

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Le procès-verbal de la séance du mardi 5 juillet 1904 étant lu et adopté, le Secrétaire dépouille la correspondance manuscrite qui comprend, outre cinq lettres d'excuses et les accusés de réception de l'envoi du Lesueur : 1º trois notices analytiques de M. le comte de Turenne, sur des périodiques américains (Proceedings of the American Antiquarian Society, vol. XVI; Proceedings of the American Philosophical Society, vol. XLII; Annual Report of the American Historical Association, année 1902); 2º une lettre de notre associé correspondant, M. Karl von den Steinen, relative à l'échange du Journal de la Société avec le Zeitschrift de la Berliner Anthropologische Gesellschaft; 3º deux lettres à propos d'un mémoire philologique offert pour le Journal; 4º deux lettres de candidature, l'une de M. Jules Нимвент, professeur agrégé au Lycée de Bordeaux (présenté par MM. Hamy et Lejeal), l'autre de M. Édouard DE JONGHE, docteur en philosophie et lettres de l'Université de Louvain, lauréat et boursier de voyage du ministère belge de l'Instruction publique (présenté par MM. Hamy et Lejeal); 5º une lettre du prince Roland BONAPARTE, remerciant de l'envoi du tirage à part sur les Welser.

La correspondance imprimée se compose: 1º d'une circulaire de MM. Hamy et Verneau, au nom du Comité d'organisation du « Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques », qui doit se tenir à Monaco pendant les vacances de Pâques de 1906; 2º d'une circulaire de la « Ligue latine de France et des républiques latino-américaines », envoyée par M. Désiré Pector; 3º des numéros courants du Globus (t. 86, 2 à 17 inclus); 4º de listes de publications émanées de la « Smithsonian Institution » et du « National Museum » de Washington; 5º des Proceedings of the American Antiquarian Society (Meeting de Boston, 27 avril 1903); 6º du numéro courant de l'American and Oriental Journal (september and october 1904, vol. XXVI, nº 5); 6º du Bulletin of the New York public Library for 1904; 7º de l'Annual Report des Directeurs de la « Redwood Library » de Newport; 8º des échanges habituels du Museo nacional de México (Boletin nº 10-12; Anales, 2ª Época, t. I,

nºs 6-7, Biblioteca, nº 4); 9º de divers hommages adressés à la Société par ses correspondants, MM. K. von den Steinen (Diccionario de la lengue Sipibo) et Juan B. Ambrosetti (Congresso de Americanistas, New-York, 1902; Viaje a la Puna de Atacama; Apuntes sobre la arqueologia de la Puna de Atacama; Insignia litica de Mando de tipo Chileno; Hacienda de Molinos [valles Calchaquies]); 10º enfin, de la Rivista de Archivos do Museu nacional de Rio de Janeiro (vol. 8, 9, 10, 11, 12), offerte par M. de Pisa, ministre du Brésil à Paris.

Après un court résumé des travaux du Congrès de Stuttgart auquel il a pris part avec deux membres de la Société, M. le D' Hany donne lecture de son mémoire, annoncé à l'ordre du jour, sur J. N. Brard, un « voyageur oublié », ami et compagnon de Dombey, l'un des plus anciens correspondants du Museum aux Antilles. Cette intéressante notice exhume, entre autres pièces curieuses, une série de lettres de Bernardin de Saint-Pierre.

M. le Président donne ensuite la parole à M. Léon Diguer pour sa communication sur l'archéologie zapotèque (v. Journal, nouv. sér., t. II, nº 1, p. 109). Dans ce travail, l'auteur étudie spécialement les « cryptes cruciformes » qu'il a pu examiner dans la région de Xoxo. M. Diguet montre que la plupart des chambres en forme de croix étaient surmontées d'un mogote.

Cet exposé, appuyé sur des photographies et des dessins, provoque une courte discussion à laquelle prennent part MM. Hamy, de La Rosa et Lejeal. M. de La Rosa conteste le terme de mogote, employé par M. Diguet. C'est pourtant, comme le fait observer M. Hamy, l'expression locale, aussi légitime qu'en d'autres régions celle de mound, de tépé, de tumulus, dont elle est à peu près l'équivalent. M. Hamy appelle d'autre part l'attention de M. Diguet sur la structure que les plans présentés par lui attribuent à la « chambre cruciforme ». Une voûte, construite comme l'a indiqué le dessinateur, s'écroulerait d'ellemême. Il importe donc de modifier ces épures. Enfin, M. Lejeal fait remarquer que les recherches de M. Diguet complètent heureusement les travaux de M. Saville. La superposition de la crypte cruciforme et du mogote augmente la probabilité d'une destination funéraire, déjà entrevue par Dupaix.

M. le duc de Loubat donne lecture de la lettre qu'il a adressée, pendant la session du Congrès de Stuttgart, à M. von den Steinen, président du Congrès, et résume l'état actuel de la publication des actes du Congrès de New-York.

M. Luis Garcia Pimentel fait don à la Société du Codice Mariano Jimenez, récemment publié par le D^r Nicolas León. M. Garcia Pimentel annonce son prochain départ pour México et se met à la disposition du Bureau pour toutes démarches utiles à notre œuvre, pendant son séjour au Mexique.

M. le Dr Hamy remercie notre collègue et dirige son attention sur les échanges à obtenir des établissements scientifiques mexicains.

La séance est levée à 6 h. 20.

SÉANCE DU MARDI 6 DÉCEMBRE 1904

PRÉSIDENCE DE M. LE D' E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT
BT DE L'AGADÉMIE DE MÉDECINE.

Le Secrétaire donne lecture du procès-verbal de la réunion du 8 novembre qui est adopté, puis il analyse la correspondance.

La correspondance manuscrite se compose, outre des lettres d'excuses de MM. DE CHARENCEY, Henry Froidevaux et Vignaud: 1º d'une dépêche ministérielle, relative au service du Journal à la « Bibliothèque des Sociétés savantes »; 2º de lettres concernant l'échange des publications et émanant des institutions ou périodiques suivants: Archiv für Anthropologie de Münich, Numismatic and Antiquarian Society, American Philosophical Society, Berliner Anthropologische Gesellschaft, University of California, Landes-Bibliothek de Stuttgart, Société d'Anthropologie de Paris, Museon de Louvain; 3º d'accusés de réception des derniers envois du Bulletin; 4º d'une lettre circulaire de la « Ligue Celto-Slave »; 5º d'une lettre de M. le comte de Laugier-Villars qui voyage, en ce moment, en Amérique.

La correspondance imprimée comprend 25 périodiques ou ouvrages offerts en hommage: Mittelmarikanische Reisen und Studien, par M. Karl Sapper; 20th Annual Report of the Bureau of American Ethnology, 1898-99, offert par M. Désiré Charnay; Boletin del Cuerpo de Ingenieros de minas del Peru, nºs 11-12-13; El Bronce en la Region Calchagui, par M. Juan B. Ambrosetti; American Antiquarian and Oriental Journal, nov.-dec. 1904, vol. XXVI, nº 6; Proceedings of the Numismatic and Antiquarian Society, Philadelphia, 1902-03 ; une monographie de l'Université de Wisconsin ; les numéros courants du Globus, 18, 19, 20 et 21; les publications récentes du Museo nacional de México (nºs 8 et 9 des Anales, 9 du Boletin); le Journal of Anthropological Institute of Great Britain, vol. XXXIV, January-June 1904; les années 1902, 1903 et 1904, 1re partie, des Würtenbergische Jahrbücher für Statistik und Landeskunde, publiés par la Bibliothèque royale et nationale de Stuttgart; les Bulletins et Mémoires de la la Société d'Anthropologie de Paris, 1904, nos 1 et 2; les Transactions and Proceedings de la « Royal Society of Canada » (1903); l'hommage par M. Éric Boman, de sa brochure sur les « tumulus préhispaniques de la vallée de Lerma, République Argentine »; enfin un catalogue américaniste).

M. Boman veut bien accepter le compte rendu du travail de notre collègue Ambrosetti, sur le bronze en pays calchaqui; M. Lejeal se charge d'analyser le livre de M. Sapper.

M. le Président met aux voix la régularisation des échanges proposés ou acceptés par l'Anthropological Institute de Londres, le Berliner Anthropolo-

gische Gesellschaft, la Société d'Anthropologie de Paris, l'Université de Berkeley et le Museon. Conformément à l'offre adressée par la « Société d'Anthropologie » de Berlin, l'échange entre cette association et la nôtre aura effet rétroactif. M. Hamy communique, d'autre part, une demande d'échange qu'il a reçue de la Société des Antiquaires du Canada. Elle est accueillie à l'unanimité.

Le prince Roland Bonaparte dépose sur le bureau, au nom de M. le Ministre du Mexique à Paris, un exemplaire du Mexique en 1900, la publication entre-prise par la Légation mexicaine, avec le concours d'un grand nombre de savants ou publicistes français et sous le patronage de M. le général-président Porfirio-Diaz. Le Prince analyse cet ouvrage en insistant sur les notices historique, ethnographique et géographique qui concernent plus spécialement les travailleurs occupés du Mexique ancien.

M. Hamy remercie notre vice-président de sa communication et le félicite de la part qu'il a prise personnellement à l'œuvre collective de l'ambassade du Mexique à Paris, en rédigeant la partie consacrée aux races indigènes. Il sera, d'autre part, écrit à notre collègue, M. de Mibr, pour lui accuser réception de l'hommage fait à la Société.

Avant d'aborder l'ordre du jour de la séance, le Président annonce la mort récente de trois américanistes connus, MM. le marquis de Nadalllac, Gabriel Gravier et le R. P. Hamy dont il résume rapidement les travaux. Le Journal publiera prochainement des articles nécrologiques sur ces trois regrettables savants, dont le premier, M. de Nadaillac, après avoir été un des fondateurs de la Société, ne se sépara d'elle qu'à cause de son grand âge.

L'ordre du jour appelle le vote sur les candidatures précèdemment posées de MM. Jules Humbert et Édouard de Jonghe. MM. Humbert et de Jonghe sont élus membres titulaires de la Société des Américanistes de Paris.

La parole est donnée à M. Éric Boman par la lecture de son mémoire sur « les Migrations précolombiennes dans le nord-ouest de la République Argentine ». Ce travail dont la publication est décidée (v. Journal, nouv. sér., t. II, nº 1, p. 91), est le compte rendu très méthodique des fouilles pratiquées par l'auteur, en diverses nécropoles de l'Argentine septentrionale. Dans les pays dits de « culture calchaquie », M. Boman a retrouvé des procédés d'inhumation appartenant nettement à d'autres peuples que les Calchaquis, et tout à fait semblables aux habitudes funéraires que l'on constate chez les Guaranis. Inversement, dans un territoire, habité présentement par les Mataccos, l'explorateur a mis au jour des sépultures du type calchaqui, notamment des sépultures d'enfants. On peut voir, dans cette pénétration des coutumes, la preuve de mouvements et de pénétrations réciproques des deux groupes ethniques américains, probablement très dissemblables.

Après cette lecture vivement appréciée et qui provoque quelques observations ou questions de M. le D^r Verneau, notre nouveau collègue, M. Edouard de Jonghe, communique une étude sur André Thévet, mexicaniste. Le point de départ de ce mémoire est le manuscrit français 19031, de la Bibliothèque Nationale de Paris, tout entier écrit de la main de Thévet et intitulé Histoire du Mechique.

M. DE JONGHE démontre qu'il s'agit là de la traduction d'une chronique espagnole, entreprise par le célèbre cordelier pour être utilisée dans sa Cosmographie universelle. Après avoir analysé sommairement cette œuvre, il se demande quel en peut être l'original. L'examen minutieux de la partie chronologique du manuscrit, celle relative au calendrier mexicain et aux dates majeures de l'histoire des Aztèques, permet de supposer que cette Histoire du Mechique d'André Thévet ne serait autre chose qu'une version française du Tratado de antigüedades, aujourd'hui perdu, d'Andrès de Olmos, ou tout au moins le Sumario de ces « Antiquailles », utilisées par Mendieta et Torquemada pour leurs grands ouvrages et si souvent vantées par toute l'historiographie monastique du Mexique précolombien. A ce titre, et en attendant la découverte toujours possible du texte même d'Olmos, celui de son traducteur semble mériter toute l'attention des mexicanistes.

MM. Hany et Lejeal, après quelques réserves ou rectifications de détail sur l'exposé de M. le D' de Jonghe, s'associent à ses conclusions, et, sur la propositions de M. Hamy, l'assemblée décide d'accueillir dans le Journal (v. nouv. sér., t. II, n° 1, p. 1) l'édition critique de l'Histoire du Mechique, préparée par M. de Jonghe.

En fin de séance, M. Diguer présente à la Société le moulage d'une jadéite de la Mixtèque, appartenant à la collection du Dr Sologuren, d'Oaxaca.

La réunion se sépare à 6 heures.

NÉCROLOGIE

EMMANUEL DOMENECH

On le croyait mort. Il n'était que disparu, menant à Lyon, sa ville natale, dans d'humbles fonctions ecclésiastiques, — aumônerie de couvent, je crois, — une vie très obscure. Quelques mois avant de mourir, — définitivement, — à l'âge de soixante-dix-huit ans, il eut le tort de rappeler son existence, en prenant part à une manifestation politico-religieuse qu'on nous dispensera d'apprécier. A cette occasion, les journalistes, moyennant quelques recherches dans le Larousse et à travers la presse satirique de 1860, ressuscitèrent la malencontreuse histoire du Livre des Sauvages. Évoquer à notre tour cette mésaventure qui couvrit de ridicule le bon abbé, non sans atteindre la dignité des études américaines en général et, par surcroît, la personne de quelques hauts fonctionnaires du régime impérial, protecteurs de Domenech, est-ce bien utile. Tous nos lecteurs connaissent, sans doute, le détail de cette comédie.

Tout ce qu'il y a à dire maintenant, c'est, sans vouloir réhabiliter le « manuscrit pictographique américain », découvert par Domenech dans la Bibliothèque de l'Arsenal, que son erreur comportait quelques circonstances atténuantes, dont ses deux principaux adversaires, Petzholdt et Ludovic Lalanne, n'ont pas su ou pas voulu tenir compte. Que certaines de ces grossières esquisses soient d'une main allemande, celle, probablement, d'un enfant, fils de colons fixés au Texas, personne n'a jamais pensé à le nier, même l'éditeur qui avait signalé les mots allemands surchargeant certaines pages de son prétendu document historique. Mais pour qui s'est donné la peine d'examiner, planche par planche, les images en question, et de les comparer à d'authentiques pictographies indiennes, l'origine indigène du plus grand nombre apparaît assez évidente. On ne doit même point faire exception pour les scènes scatologiques ou contre nature qui déchaînèrent, il y a quarante-cinq ans, les plaisanteries faciles des caricaturistes et des petits journaux. Tout récemment, livrant au public une édition en fac-similé d'un très curieux et très authentique manuscrit mexicain, la pudeur de nos confrères du « Peabody » a cru devoir en supprimer certains détails trop expressifs. De ces détails concluons-nous que leur Libro de la vida de los Indios soit apocryphe? Non, nous nous souvenons simplement de l'inconsciente obscénité, familière à l'art et à l'esprit général de l'ancien Mexique. Bref, on peut penser que Domenech a étrangement erré, quand il s'imaginait avoir mis la main sur le livre sacré et très-ancien d'une tribu de Peaux-Rouges, mais il se trompait beaucoup moins en voyant, dans son Livre des Sauvages, l'œuvre d'un scribe américain. Et, sans doute, ses contradicteurs ont-ils été un peu trop

sévères pour lui. C'est peut-être que ni eux ni lui ne connaissaient bien les choses dont ils parlaient.

Domenech n'était ni ethnologue, ni paléographe. Mais son zèle pour la science, quoique brouillon, a rendu quelques services et il n'était point sans talent d'écrivain. Le Muséum lui doit une intéressante collection anthropologique et il y a des pages assez fraîches à la Chateaubriand dans ses récits de missionnaire. Enfin, malgré les erreurs de jugement dont sa vie tout entière témoigne, l'homme était aussi, je crois, un brave homme. Associé à la lamentable fondation de l'empire maximilianiste au Mexique², il eut, au moins, le mérite de rester fidèle jusqu'au dénouement du drame à l'archiduc Maximilien. Et son rôle comme aumônier militaire en 1870-71 fut des plus honorables.

L. L

Gustavo BAZ

En la personne de M. Gustavo Baz, premier secrétaire de la légation du Mexique à Paris, officier de la Légion d'honneur, notre Société a perdu un de ses membres les plus dévoués.

Gustave Baz, né le 3 septembre 1852, à México, y fit ses premières études qu'il vint compléter en Europe. Fils d'un collaborateur actif du président Juarez, il débuta de bonne heure dans la vie politique. En 1876, à l'âge de vingtquatre ans, il était élu membre du Congrès national. Cinq ans plus tard, il se tournait vers la diplomatie, occupant avec distinction les postes successifs d'attaché de légation à Paris, puis de secrétaire à Madrid et, ensuite, à Lisbonne. En 1885, il retournait au Mexique, comme chef du secrétariat particulier du ministère des relations étrangères. En même temps, il était, pour la seconde fois, élu député. En 1888, il était nommé premier secrétaire de la légation de Paris, qu'il ne devait plus quitter et où, à plusieurs reprises, il devait remplir les fonctions de chargé d'affaires. Cultivé autant qu'actif, il aimait à représenter son pays dans les Congrès artistiques et littéraires. A Dresde, à Berne, Turin, Heidelberg, Monaco et Paris, on le vit, dans ces assemblées, s'efforcer de signaler les moyens que la législation mexicaine offre aux auteurs et compositeurs européens pour la défense de la propriété intellectuelle. Dans les comités mexicains de nos deux Expositions universelles de 1889 et de 1900, il joua un rôle prépondérant. En dernier lieu, il prit la meilleure part aux négociations relatives à la convention internationale du mètre.

Ses loisirs se consacraient volontiers à la littérature. Et c'est ainsi qu'on a de lui une adaptation moderne de la fameuse comédie, Los Empeños de una casa

^{1.} Journal d'un missionnaire au Texas (Paris, 1857); Voyage pittoresque dans les grands déserts du Nouveau-Monde (1861), etc.

^{2.} Comme directeur du cabinet de l'empereur, puis aumônier de l'armée impériale.

où la nonne Juana Inès de la Cruz fait avec tant de verve le procès des Gachupines et de la vieille société espagnole de México. Comme américaniste, il ne voulut être, il aurait pu être beaucoup plus qu'un amateur, car il était très au courant du passé précolombien et colonial de son pays. Les procès-verbaux de nos séances constatent son intervention, toujours très instructive, dans nos discussions. Il se donnait volontiers la tâche de nous renseigner sur le mouvement archéologique à México et se montrait heureux de nous en apporter les nouvelles les plus fraîches. Sa fin soudaine et prématurée a excité les plus vifs regrets dans notre Compagnie qui conservera de lui un souvenir ému.

L. DIGUET.

Le Marquis DE NADAILLAC

Jean-François-Albert du Pouget, marquis de Nadaillac, naquit à Londres le 16 juillet 1818. Il était l'aîné des quatre enfants de Sigismond du Pouget de Nadaillac, général inspecteur de cavalerie, et de Marie Mitchell. La maison du Pouget qui remonte, semble-t-il, au milieu du xiº siècle, est une des plus qualifiées du Quercy et du Périgord. Vers 1476, Pierre du Pouget devint seigneur de Nadaillac. Après lui, sa famille compta nombre d'officiers généraux, gouverneurs de province, évêques et cardinaux.

Le marquis de Nadaillac qui vient de mourir, fut reçu, en 1838, après de brillantes études faites à Paris, à l'École militaire de Saint-Cyr, mais il n'y entra point et se tourna d'abord vers l'étude du droit. Fidèle à la tradition légitimiste, ami d'enfance de M. le comte de Chambord, il passa dans la retraite les années de l'Empire. En 1871, M. Thiers, faisant appel à son patriotisme, lui confiait la préfecture des Basses-Pyrénées. Le tact et l'énergie qu'il déploya dans les difficultés soulevées sur la frontière espagnole par l'insurrection carliste, marquèrent le début d'une carrière administrative utile et brillante, qui finit avec la présidence du maréchal de Mac-Mahon, en 1877. Depuis lors, soit à Paris qu'il habitait l'hiver, soit dans sa terre de Rougemont (Loir-et-Cher), où il passait la belle saison, M. de Nadaillac poursuivit sa vie de travail désintéressé. Les problèmes sociaux, la géographie, l'histoire, l'attiraient aussi et lui inspirèrent des écrits fort estimables. Les statisticiens et les démographes font cas de ses études sur la natalité de la France et le mouvement de la population du globe. Ses articles de revue sur les expéditions polaires, le développement de l'Amérique et des colonies anglaises, le négus Ménélik, l'ethnographie chinoise et japonaise, etc., rencontrèrent les suffrages des spécialistes comme du grand public. En ces dernières années, il avait commencé d'écrire un grand ouvrage sur une des gloires de sa famille, le cardinal du Pouget, légat du pape Jean XXII, dans la Haute-Italie.

Mais la meilleure part de son activité intellectuelle fut consacrée à la préhistoire. D'après un témoin de sa vie, il avait été entraîné de ce côté par une

circonstance purement fortuite : la découverte d'une hache polie, survenue en surveillant un labour. Le hasard fait bien les choses. Les livres de M. de Nadaillac sur l'Ancienneté de l'homme (1870), Les premiers hommes et les temps préhistoriques (1881), Les mœurs et monuments des peuples préhistoriques (1888), sont des ouvrages d'une lecture attachante, où le talent littéraire de l'auteur, servi par une connaissance solide des langues étrangères et de l'anglais, en particulier, a su mettre à la portée des gens cultivés, sur les questions les plus graves et les plus hautes, les meilleures recherches des savants de tous pays. Dans cet ordre d'idées, on comprendra que nous attachions un prix particulier à l'Amérique préhistorique, publiée en 1883, depuis plusieurs fois rééditée ou traduite en différentes langues. C'était le premier travail d'ensemble sur cette partie si captivante et si mystérieuse de la science archéologique. En Europe, comme au delà de l'Atlantique, il obtint le plus vif succès. Et s'il appelle certaines réserves de doctrine, on peut bien dire qu'il n'a pas été jusqu'ici remplacé comme « hand-book », comme manuel de vulgarisation sérieux. Au surplus, plusieurs américanistes éminents des deux mondes ne se font pas faute d'avouer qu'ils lui doivent leur vocation et leur première formation.

Tant de travaux ouvrirent à M. de Nadaillac les portes de l'Institut de France. Élu correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 26 décembre 1884, il se vit successivement conférer le même honneur par l'Académie royale de Belgique (1888), l'Académie royale des sciences de Madrid (1889), l'Académie de Turin (1890). Les publications de ces savantes Compagnies prouvent combien il prenait à cœur les devoirs de l'académicien. Il s'associait avec la même ardeur à la vie des sociétés libres qui ne firent jamais en vain appel à son concours. Les associations scientifiques les plus célèbres : Sociétés d'anthropologie de Paris, de Bruxelles et de Londres, Société des antiquaires du Nord, Société de géographie de Paris, Société scientifique belge, Société de l'Histoire de France et tant d'autres qui le comptèrent comme adhérent actif, le choisirent comme président, vice-président, membre de leur conseil. On sait que, parmi nous, il fit partie du groupe des fondateurs et siégea dans notre comité directeur jusqu'au moment où, par scrupule, il craignit que son grand âge ne diminuât son assiduité Avec le même zèle il aimait à encouroger le mouvement de l'érudition provinciale. Et je relève dans la liste de ses titres celui de membre de deux sociétés archéologiques du Vendômois, - sa petite patrie d'adoption -, qu'il porta pendant quarante années. Les grandes initiatives le trouvaient toujours prêt à se dévouer. Donnons-en la preuve en indiquant ici les grandes commissions, quelques-unes internationales, où il cut à jouer un rôle :

1878. Membre de la commission de l'art ancien à l'Exposition universelle de Paris.

1885. Président de la section des sciences naturelles au deuxième Congrès des catholiques.

1886. Vice-president of the international Congress medical of Washington.

- 1888. Membre du comité d'organisation de l'Exposition universelle rétrospective du travail et des sciences anthropologiques de 1889.
- 1888. Vice-president of the international Congress of anthropology of New-York.
- 1889. Président de la section des sciences anthropologiques, ethnographiques et linguistiques au Congrès des sciences géographiques de Paris.
 - 1889. Membre du comité d'organisation des sciences ethnographiques.
- 1890. Vice-président de la commission d'organisation du Congrès des Américanistes et vice-président de ce Congrès.
- 1891. Membre du comité d'organisation des Congrès internationaux d'anthropologie, d'archéologie et de zoologie de Moscou.
 - 1891. Membre du comité du 4º centenaire de la découverte de l'Amérique.
 - 1892. Membre du conseil du Congrès des religions de Chicago.
- 1900. Membre de la commission du Congrès pendant l'Exposition universelle de Paris de 1900.

Cette énumération dit suffisamment la grande notoriété que son érudition très variée et son talent d'écrivain avaient acquise à notre regretté collègue. Toutefois, mon esquisse de la carrière de Nadaillac serait incomplète et inexacte, si je n'ajoutais ici les deux articles suivants:

1888-1891. Vice-président des Congrès internationaux des catholiques, tenus à Paris; vice-président et président de la section d'anthropologie de ces Congrès.

1893. Membre du comité de patronage de l'Institut catholique de Paris.

Ceci suffit à caractériser les tendances philosophiques de l'œuvre de M. de Nadaillac. Il était de ces chrétiens convaincus qui croient à la possibilité de l'accord entre la raison et la foi. Faire le bien et défendre ses croyances, telles ont été, en dernière analyse, les deux grands ressorts de cette belle vie. Notre vénérable ami n'était pas de ces savants qui s'enferment dans la tour d'ivoire; chacun deses écrits portait la trace d'une préoccupation apologétique et morale. On le savait, et cependant, dans les milieux les plus opposés à ses idées, sa parole était accueillie avec intérêt et déférence. C'est peut-être la preuve de sa valeur et c'était, en tout cas, un juste hommage rendu à un libéralisme scientifique, à une élévation de caractère et de principes dont je connais peu d'exemple aussi éclatant.

Comte de Charencey.

LISTE DES ÉCRITS DU MARQUIS DE NADAILLAC

- 1870. Ancienneté de l'homme (1 vol. in-12).
- 1872. Le transformisme (brochure).
- 1878. Du mouvement de la population en France (Correspondant).
- 1881. Les premiers hommes et les temps préhistoriques (2 vol. in-8°).
- 1882. Empreintes des pieds humains dans la carrière de Carson (brochure).

1883. L'Amérique préhistorique (1 vol. in-8°).

1884. De la période glaciaire et de l'existence de l'homme pendant cette période en Amérique.

1884. L'Anthropophagie (Revue des Deux-Mondes).

1885. Anciennes populations de la Colombie (brochure).

1885. Les pipes et le tabac (brochure).

1885. Affaissement progressif de la population en France, ses causes, ses conséquences (Revue des questions scientifiques de Belgique).

1886. La Guadeloupe préhistorique.

1886. Découvertes dans la grotte de Spy.

1887. La poterie dans la vallée du Mississipi.

1888. Origine et développement de la vie sur le globe (Correspondant).

1888. Mœurs et monuments des peuples préhistoriques (1 vol.).

1889. Les premières populations de l'Europe (Correspondant).

1890. Le péril national (Correspondant).

1891. Les progrès de l'anthropologie (Correspondant).

1891. Les plus anciens vestiges de l'homme en Amérique (brochure).

1892. La dépopulation en France (Correspondant).

1892. L'homme (Correspondant).

1892. Intelligence et instinct (Correspondant).

1893. L'évolution du mariage (Correspondant).

1893. Les dates préhistoriques (Correspondant).

1893. Le Préhistorique américain (Revue des questions scientifiques).

1894. Un cri d'alarme (Correspondant).

1894. Le Mashawoland (Correspondant).

1894. Les populations lacustres de l'Europe (Revue des questions scientifiques).

1895. La dernière élection municipale de Pompéi (Correspondant).

1895. Foi et science (Correspondant).

1895. Les Mound-builders (Revue des questions scientifiques).

1895. Un diplomate anglais au début du siècle (Correspondant).

1896. Expéditions polaires (Correspondant).

1895. L'abbaye de Saint-Marcel du Pouget (Sciences catholiques).

1896. L'évolution et le dogme (Correspondant).

1896. Les archives de Drapmore (Correspondant).

1896. Les Cliff-dwellers (Revue des questions scientifiques).

1897. Les mines d'or du Yucon (Correspondant).

1897. Colonies françaises et colonies anglaises (Correspondant).

1897. La fin de l'humanité (Correspondant).

1897. Statue en terre cuite provenant de la vallée de Mexico (Bulletin de l'Académie royale de Belgique).

1898. Le royaume de Bénin. Massacre d'une mission anglaise (Correspondant).

1898. Ménélik II, Négus-Negusti (Correspondant).

1898. Agglomérations urbaines (Correspondant).

1898. L'homme et le singe (Revue des questions scientifiques).

1898. L'Amérique préhistorique, d'après un livre nouveau du professeur Cyrus Thomas (Anthropologie).

1898. The Unity of the human Species from Smithsonian report for 1897 (Washington).

1899. Les progrès des États-Unis (Sciences catholiques).

1900. Les trépanations préhistoriques (Revue des questions scientifiques).

1900. Les élections anglaises (Correspondant).

1900. Les Chinois (Correspondant).

1900. L'Art préhistorique (Correspondant).

1900. Le crâne de Calaveras (Revue des questions historiques).

1901. L'Irlande préhistorique (Revue des questions historiques).

1901. Les Eskimos (Anthropologie).

1901. Auf dem Wege zum Pole (Deutsche Revue).

1901. Los primos Americanos (Revista nacionale).

1901. Les Séris (Correspondant).

1900-1901. La Chine et les Chinois au début du XXº siècle (Sciences catholiques).

1902. Unité de l'espèce humaine (Sciences catholiques).

1902. L'âge du cuivre (Revue des questions scientifiques).

1903. Le Trans-Africain (Revue des questions scientifiques).

1903. Die Märtyrer des Nordpoles (Deutsche Revue).

1903. Du Cap au Caire (Correspondant).

1904. Nordenskjöld (Deutsche Revue).

1904. L'Uganda et l'Est africain (Revue des questions scientifiques).

1904. Les Japonais chez eux (Correspondant).

GABRIEL GRAVIER

Gabriel Gravier s'est éteint à Rouen, à l'âge de 78 ans. C'est assez tard qu'il s'était occupé de géographie et il avait déjà publié dans le Bulletin de la Société de géographie de Paris quelques mémoires qui n'avaient pas passé inaperçus, lorsqu'il s'établit à Rouen qu'il ne quitta plus.

C'est à lui qu'est due la fondation de la Société de géographie de cette ville et il en fut successivement le secrétaire général et le président d'honneur. Par cette création, il a rendu un véritable service à la science et il a mérité les éloges que vient de lui décerner notre collègue M. Henri Froidevaux dans la notice nécrologique qu'il a lue ces jours-ci à la Société de géographie. Grâce à son inlassable activité, grâce au soin et au goût qu'il avait apportés à la publication du Bulletin de la Société normande de géographie, cette Revue s'est mise au premier rang des travaux analogues faits par les sociétés provinciales. C'est là que Gabriel Gravier a publié la plupart de ses études.

Ce sont les voyageurs originaires de Normandie qui intéressèrent le plus par-

ticulièrement Gravier. Il y a chez lui un petit coin de patriotisme de clocher qu'il est bon de signaler, car il l'a, une fois au moins, poussé un peu trop loin. Qu'il s'occupe des découvertes faites par les Northmen dans l'Amérique du Nord ou de Cavelier de La Salle, c'est l'illustration de sa province, de sa ville qu'il a en vue et c'est sans doute à ce motif qu'il faut attribuer, dans l'histoire de la découverte du Mississipi, le rôle prépondérant qu'il attribue à La Salle et qui le pousse à rabaisser et presque à méconnaître la part brillante que le P. Marquette et Joliet ont prise à ces explorations. Mais si ce patriotisme un peu étroit est l'une des causes qui ont toute sa vie influé, plus ou moins volontairement, sur les travaux de Gabriel Gravier, il en est une autre que nous devons signaler, c'est sa haine des jésuites, et de la sorte s'est continuée jusqu'à nos jours la lutte entre les Récollets, partisans de Cavelier de La Salle, et les jésuites qui soutinrent Joliet.

Gravier a publié quantité de travaux de géographie; mais nous rappellerons seulement ceux qui ont pour nous, américanistes, un intérêt particulier. Ses trois études sur Cavelier de La Salle, de 1870, 1871 et 1885, sa Relation du voyage des Ursulines de Rouen à la Nouvelle-Orléans, en 1872, sa Découverte de l'Amérique par les Normands au xe siècle d'après les travauxs candinaves, en 1874, son Mémoire sur la carte inconnue de Joliet dressée après son exploration du Mississipi en 1673 avec le P. Marquette, sa Route du Mississipi, en 1879, en 1898, son étude sur le voyage de Verrazano à la côte de l'Amérique septentrionale, enfin sa vie de Samuel Champlain, en 1900.

Pierre Margry est le véritable initiateur de notre histoire coloniale en Amérique; c'est en 1862 qu'il a publié ses premiers articles dans le Journal de l'Instruction publique, articles qui résumaient les innombrables documents qu'il devait commencer à publier un peu plus tard et qui constituent encore aujourd'hui l'arsenal où tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la Nouvelle France sont venus puiser. Margry avait été suivi presque aussitôt dans cette voie féconde par Parkman dont les Pioneers datent de 1865.

Gravier mit à profit les travaux de ces devanciers. Ce n'est pas un savant, il n'a pas fait de découvertes dans les archives et il s'est contenté de développer en un récit agréable les conclusions auxquelles Pierre Margry était arrivé par l'étude des sources et des documents originaux. Gravier n'est donc qu'un vulgarisateur, mais ses publications, il faut le reconnaître, ont rendu un grand service à l'histoire coloniale, en répandant le goût de ces études et en donnant une popularité posthume bien méritée à tous ces pionniers de la civilisation, à ces modestes héros peu ou mal connus de la génération actuelle. C'est là le véritable titre de Gabriel Gravier et nous ne pouvions laisser passer inaperçue la perte sensible que fait en lui l'Américanisme.

Gabriel MARCEL.

ADAN QUIROGA

Adan Quinoga, mort à Buenos-Aires, le 10 novembre 1904, âgé d'environ quarante ans, n'était pas un archéologue de carrière, mais un poète, un légiste et un homme politique qui se délassait de la jurisprudence et des affaires par l'archéologie. Sous ces divers points de vue, c'est une figure très distinguée de la jeune société argentine qui disparaît. Nous n'avons point qualité pour apprécier la valeur littéraire et la science juridique de notre confrère. Mentionnons seulement son passage comme juge à Catamarca et à Tucuman; son livre Delitto y pena, primé à l'Exposition universelle de Paris en 1889; son brillant recueil des Flores del Aire, si répandu dans l'Argentine. Son rôle politique échappe également à notre compétence. Il semblait, au surplus, appelé à exercer une action prépondérante dans la vie nationale de son pays, puisqu'il venait d'être appelé aux fonctions de sous-secrétaire d'État au ministère de l'Intérieur.

L'archéologue nous appartient. Quiroga prit le goût de nos études dans de longs voyages à travers les vallées et les montagnes des provinces de Catamarca et de Tucuman. Il s'y passionna et tous ses loisirs, depuis une quinzaine d'années, avaient été employés à éclaircir l'histoire ancienne du territoire andin de la République Argentine. Il lui consacra de nombreux travaux, généralement publiés par le Boletin del Instituto geográfico Argentino. Nous rappellerons seulement: Antigüedades Calchaquies (1896); Excursiones por Poman y Tinogasta (1896); Folk-Lore Calchaqui (1897); Monumentos megaliticos de Cololao (1898); El simbolismo de la cruz y el falo en Calchaqui (1898); Ruinas de Anfama (1899); Hayra puca (1899); Como vestian los Calchaquis (1903). Comme on le voit, c'est la culture dite « Calchaquie » qui l'occupa tout entier. Un de ses premiers ouvrages porte ce simple titre: Calchaqui (1897). Ce sont des recherches sur les antiquités précolombiennes des vallées de Catamarca et l'ancienne littérature espagnole qui les concerne.

Dans les dernières années de sa vie, la vive imagination de Quiroga se tourna insensiblement de l'archéologie proprement dite vers les études de mythologie et de symbolique. L'interprétation des signes gravés sur les rochers des « Vallées Calchaquies » et sur la céramique des mêmes régions était devenue un de ses sujets favoris. Il fut ainsi entraîné à écrire sa monographie sur La Cruz en America (1901) dans laquelle il a rassemblé, avec beaucoup de zèle, des exemples connus de la Croix autochtone américaine. Dans ce livre, il essaye de montrer que la croix est le symbole de l'eau et de la pluie.

Collectionneur obstiné, Adan Quiroga avait réuni des séries précieuses qui, acquises par son gouvernement, furent offertes au nom de la République Argentine au gouvernement italien et se trouvent actuellement à Rome. Il laisse un

nombre considérable de documents, beaucoup de travaux en préparation. Parmi ses porteseuilles, doit se trouver une collection de plus de 250 dessins de pétroglyphes, appartenant à la région « Calchaquie ». Tout cela sera-t-il perdu? Espérons que non pour l'Américanisme et pour la mémoire de ce travailleur acharné qui partage avec Moreno, Ameghino, Lasone-Quevedo, Lehmann-Nitsche, Ambrosetti et Outes, l'honneur d'avoir commencé l'étude scientifique du passé préhispanique de la République Argentine.

E. Boman.

BULLETIN CRITIQUE

William Thalbitzer: A Phonetical Study of the Eskimo Language (Mme Signe Rink). — G. T. Emmons: The Basketry of the Tlingit (L. Lejeal). — Memoriales de Fray Toribio de Motolinia (L. Lejeal). — Karl Sapper: Mittelamerikanische Reisen und Studien (Ed. de Jonghe). — J. B. Ambrosetti: El Bronce en la región Calchaqui (E. Boman). — Henri Vignaud: Études critiques sur la vie de Christophe Colomb avant ses découvertes (G. Marcel).

William Thalbitzer. A Phonetical Study of the Eskimo Language. Copenhagen, Printed by Bianco Luno, 1904, in-8 de xvii-405 p. avec carte et répertoires hors texte, fac-similé, mélodies notées, etc., etc. (Reprint from « Meddelelser om Groenland », vol. XXXI).

On jugera de l'importance de ce livre, véritable encyclopédie, sous un mince volume, de la question des Esquimaux, par les quelques détails suivants sur son contenu. L'introduction (p. 3-66) nous raconte d'abord le voyage de l'auteur au Groenland pendant les années 1900-1901 et nous initie à ses méthodes d'investigation qu'il compare aux méthodes de ses devanciers. Viennent ensuite les faits historiques sur les Inuits orientaux, dont la connaissance préalable s'impose à toute recherche philologique. M. Thalbitzer nous donne aussi une bibliographie systématique et très substantielle de la littérature de son sujet qui prouve, dans sa forme succincte, à quel point il se l'est assimilée. Encore plus instructif est le chapitre intitulé: « The intellectual Culture of the Greenlanders » rempli de curieux détails sur l'organisation scolaire de la contrée.

La première partie (p. 69-178) de l'œuvre proprement dite s'appelle : « Enquête phonétique sur le langage nord-groenlandais ». Articulation des sons, dynamique des sons, combinaisons des sons, telle est l'économie des trois chapitres qui composent cette « phonetical investigation ». L'auteur, qui a le sens philologique très délié, est un adepte de la méthode comparative. Dans une seconde partie (p. 183-269), il se livre donc à l'étude des différences phonétiques entre les divers parlers des Esquimaux, différences dont il essaye, dans son paragraphe dernier, fort important, de rendre compte historiquement.

La troisième partie (p. 273-387) est consacrée à fixer la place du Groenland et, spécialement, du Groenland septentrional dans la constitution du Folk-Lore

esquimau. Les contes populaires, les chants anciens, les rondes enfantines sont l'objet de copieux développements. Des monographies sur les noms de lieux esquimaux et leur étymologie et sur la musique esquimaude (cette dernière accompagnée de restitutions mélodiques) terminent le volume.

On voit, par ce succinct résumé, la valeur de ce travail, poursuivi con amore, après les recherches les plus sérieuses, non pour écrire un livre, mais pour combler une lacune de notre connaissance. C'est la phonétique qui, en fixant la parenté des diverses tribus d'Inuits, nous fournira la meilleure clé de leur histoire primitive. Mais, pour établir les lois de cette phonétique, il n'y a que l'enquête sur place et cela ne suffit même point, il y faut une délicatesse d'oreille et un soin dont, seuls, ceux qui, comme moi, sont nés au Groenland et ont été élevés au milieu des jeunes gens du pays, peuvent peut-être se rendre compte. L'étude des légendes apparaît comme une seconde condition pour résoudre le problème des origines. Nul ne me paraît, sur ce côté du sujet, avoir porté un coup d'œil d'ensemble aussi net.

Enfin les développements historiques ont pris, entre les mains habiles de M. Thalbitzer, un caractère original, grâce à l'emploi de documents peu connus ou, en tout cas, peu utilisés. Je ne croyaispoint qu'on pût rendre si attrayante une matière assez monotone en soi, puisqu'elle doit revenir à chaque instant, sur les innombrables rencontres des émigrés islandais (Vikings) avec les Esquimaux est-américains et groenlandais.

J'attire tout particulièrement l'attention du chercheur sur les informations des pages 32 sqq. Il s'agit de la vieille carte de Nancy dont une mention tend à faire croire que, quelque part, en Groenland habitaient des Carèles païens (Carelorum infidelium regio maxime septentrionalis). Pour la première fois, elle est'expliquée d'une manière satisfaisante par l'auteur de A Phonetical Study, qui a deviné qu'elle se rapporte, non aux Carèles finlandais, mais, ce qui est beaucoup plus naturel, aux Carâles groenlandais. C'est un renseignement très précieux pour les recherches ultérieures, relatives aux rapports des Esquimaux et de leurs voisins pendant le moyen âge.

Ajouterai-je qu'en dehors de sa précision scientifique, le livre de M. Thalbitzer est écrit dans un style aimable, dans un esprit généreux et libéral qui, autant que la rigueur de l'exposé, achèvent de conquérir le lecteur?

Signe RINK.

G. T. Emmons. The Basketry of the Tlingit. New York, the Knickerbrocker Press, 1903, in-4° de 49 p., 14 pl. h. t. et 72 fig. (Memoirs of the American Museum of the Natural History, Whole Series, vol. III, Anthropology, vol. II.

Après cinq ans passés comme chef de poste chez les Tlingit des côtes et îles de l'Alaska du sud-est, le lieutenant G. T. Emmons consacre ici au plus perfectionné de leurs arts une monographie minutieuse. En ces quarante-neuf pages, il

étudie successivement l'origine de la vannerie des Tlingit; ses caractères chez les différentes tribus du groupe; les matières qui entrent dans sa composition (la principale est fournie par la racine d'une épinette) et la préparation de ces matières; les divers procédés de tressage; les principaux types de « Baskets » et, enfin, leur ornementation. Cette partie du mémoire se termine par une classification méthodique des motifs de décor. Il est curieux de voir que les Tlingit fassent remonter l'industrie du « Basket-maker » aux premiers jours du monde et la considèrent comme une révélation bienfaisante du Dieu créateur (en l'espèce Yehl, le dieu corbeau). Sur ce point, ils se rencontrent avec quelques autres peuplades du Nord-Amérique. Mais chez ces dernières, les modèles et les décors de vannerie sont, en général, spécialisés. Telle forme, tel décor, est la propriété d'une tribu ou d'un clan, et les autres n'oseraient jamais employer cette forme ou ce décor. Selon M. Emmons, les Tlingit ignoreraient cette monopolisation; toutes leurs tribus, indifféremment, fabriquaient et fabriquent les vingt-trois espèces de paniers dont l'auteur nous donne la description systématique et, pour le profit des linguistes, l'appellation indigène; toutes les enrichissent des mêmes dessins, obtenus soit par des combinaisons de tressage, soit par la peinture (les couleurs étant empruntées à quelques variétés de végétaux), soit par de fausses « embroideries », c'est-à-dire des reliefs, des appliques, confectionnés à l'aide d'arêtes de poissons, dents de requins, écailles, petits joncs taillés et teints. Ces dessins dérivent des choses familières, conventionnellement représentées, mais M. Emmons ne croit pas qu'il faille leur attribuer un sens symbolique ou religieux. D'après lui, les schémas d'animaux, en particulier, ne comportent aucune signification totémique. Quant à la valeur technique ou artistique de toutes les « Baskets » des Tlingit, je ne saurais mieux faire que de renvoyer aux très belles planches qui illustrent le présent travail. Quelques types de tressage (notamment celui qui imite le « salmon-berry », l'œuf de saumon), quelques formes d'objets offrent une véritable originalité. Il était bon de la signaler. Car il s'agit, là comme ailleurs, d'une industrie condamnée à la décadence. Depuis que l'Alaska est devenu un but de voyage de noces ou d'excursions à l'usage des clients de l'agence Cook, les « Basketmakers » Tlingit se mettent à confectionner le souvenir pour touristes. Ils y gagnent, mais la qualité, l'élégance, la solidité du produit y perdent certainement et les traditions seront, à bref délai, remplacées par la fabrication industrielle.

L. LEJEAL.

Memoriales de Fray Toribio de Motolinia, manuscrito de la coleccion del señor Don Joaquin Garcia Icazbalceta. Publicalo por primera vez su hijo Luis Garcia Pimentel. Paris, A. Donnamette, 1903, in-8° de x-364 p., 1 pl. h. t.

Ce livre est le tome second d'une série qui, nous l'espérons bien, continuera.

Le premier volume, la Description del Arzobispado de México hecha en 1570, parut il y a huit ans; le troisième, qui fera l'objet d'un prochain compte rendu, Relacion de los Ohispados de Tlaxcala, Michoacan y otros lugares², date de quelques mois. Ce sont les portescuilles inédits de son père que publie ainsi notre collègue, M. L. Garcia Pimentel, fils du grand érudit, Garcia Icazbalceta. Le présent ouvrage reste jusqu'à présent la perle de cette collection qui semble renfermer encore bien des richesses. On connaît l'importance, pour le mexicanisme, de la Historia de los Indios de Fray Motolinia. Jusqu'à la découverte, toujours possible, du reste, mais hélas! incertaine, en quelque « archivo » d'Espagne ou du Mexique, des « Antigüedades » de son confrère, Andrès de Olmos, le traité du « pauvre » frère demeurera (certaines courtes « relaciones » mises de côté) l'œuvre la plus ancienne, léguée par l'historiographie monastique espagnole sur les choses précortésiennes.

Or, ces Memoriales que nous devons à l'initiative intelligente et libérale de notre collègue, complètent sur bien des points la Historia. Ils ne sont point, comme on l'a cru longtemps, une production indépendante de la première. Pas davantage, il ne faut y voir, comme l'avaient pensé, sur la foi du titre, d'autres américanistes ou bibliographes, le recueil désordonné des notes et des matériaux réunis par l'auteur en vue de son grand ouvrage. C'est, bel et bien, la rédaction originale de la Historia.

Celle-ci se compose, on s'en souvient, de trois « tratados », le premier, en quinze chapitres, consacré à la « relacion de las cosas, idolatrias, ritos y ceremonias » de la Nouvelle Espagne ; le second (dix chapitres), intitulé « De la conversion y aprovechamiento de los Indios »; le troisième, raconte surtout la vie des « varones apostolicos », des héros apostoliques qui ont réalisé la « conquista espiritual. » Or, tout au moins pour les deux premières de ces parties, « ritos » et « conversion », les Memoriales nous présentent, sauf quelques interversions ou suppressions, mais, dans un ordre sensiblement identique, la même économie que la Historia. Il est plus malaisé d'y retrouver le troisième traité, la « vida de los varones », notamment en ce qui concerne la biographie si copieuse de Martin de Valencia, le vertueux chef des « douze ». Cependant, les pages que cette troisième partie de la Historia consacre (d'une manière assez inattendue en cette place) à la description du Mexique et de ses produits naturels, existent en germe dans les « mémoriaux », après le récit même de la conversion. Dans les étroites limites d'une analyse bibliographique, il m'est difficile de donner le détail de ces concordances. Je les ai, du reste, relevées ailleurs 3 avec soin, et j'ai, de plus, signalé que Motolinia, dès la première version de son livre, avait eu l'idée de le dédier au seigneur de sa ville natale, D. Antonio Pimentel, comte de Benavente. Quant aux différences, il en doit exister évidemment, sinon il serait difficile d'expliquer pourquoi le bon moine a resait, deux sois, son ouvrage. Ce sont d'abord des différences de style qu'un linguiste seul pourrait apprécier

- 1. Mexico, Jose Joaquin Terrazas e hijas, in-8º de 1v-461 p.
- 2. Paris, Donnamette, 1904, in-8º de 11-190 p.
- 3. Dans une communication faite au Congrès de Stuttgart, le 19 août 1904.

à coup sûr. Les Memoriales, considérés comme texte primitif de la Historia, s'en distinguent par ce ton oratoire, cette allure de sermon ou d'homélie qui caractérisent beaucoup d'écrits du même temps et de la même veine. D'un autre côté, l'érudition biblique et profane tient, dans le livre que nous devons à M. Garcia Pimentel, une place beaucoup plus grande que dans l'édition définitive. En outre, les « mémoriaux » sont beaucoup plus abondants, — et c'est ce qui nous les rend précieux, — dans l'exposé des traditions mexicaines. Je citerai l'origine et l'histoire des tribus et l'étude du comput, parmi les sujets que Motolinia, voulant, sans doute, rendre plus facile la lecture de son œuvre, a eu la mauvaise inspiration de réduire, à la révision. Enfin, toute une série de chapitres (elle porte, d'ailleurs, dans les Memoriales, un numérotage spécial), exactement vingt-neuf chapitres, se chercherait vainement dans les documents que publiaient, en 1858, MM. Garcia Icazbalceta et J.-F. Ramirez. Et ce n'est pas le moindre mérite de l'édition actuelle que de nous les avoir restitués. Coutumes funéraires, éducation, mariage et famille, élection du roi, chevalerie tollèque, coutumes guerrières, esclavage, commerce, chorégraphie liturgique, telle est, en substance, cette série dont mes simples mentions disent l'intérêt. On sait, d'après Motolinia lui-même, que la Historia devait comprendre un quatrième traité. Les pages complètement inédites dont je viens de parler ne seraient-elles point la première ébauche de cette quatrième partie, dont l'érudition cherchait vainement à déterminer le caractère?

Je n'insisterai pas plus longtemps sur le gain en connaissances précises que nous apporte ce livre. Que si, maintenant, après l'avoir examiné pour luimême, nous le comparions aux écrits ultérieurs (Historia eclesiastica de Mendieta, Monarquia indiana de Torquemada) qui avouent s'être inspirés des travaux de Fray Toribio, nous nous persuaderions que le profit est égal et que, par la publication des « mémoriaux », l'histoire des traditions monastiques sur l'ethnographie mexicaine vient de faire un grand pas. C'est très probablement aux Memoriales, encore plus qu'au texte émondé et bien peigné de la Historia, que font allusion Mendieta et Torquemada, quand ils disent avoir eu entre les mains le manuscrit de leur devancier. Tel est le résultat des comparaisons auxquelles j'ai pu me livrer dans l'étude plus haut citée en note. Je considère, d'autre part, comme très probable, que Motolinia lui-même devait beaucoup à Andrès de Olmos. J'en ai donné à Stuttgart diverses preuves qui me portent à croire que, par le présent volume, nous pouvons remonter, dans une certaine mesure, jusqu'à l'œuvre perdue du premier historien des antiquités précortésiennes.

Mon dernier mot ne peut donc être qu'un remerciement très vif et très sincère à l'adresse de l'éditeur. Me permettra-t-il toutefois une critique sur ses procédés d'édition? Sa publication manque un peu trop d'appareil scientifique. On cherche, en vain, des index, des arguments analytiques et des commentaires guidant le lecteur dans l'exploration de ce texte un peu touffu. L'histoire du manuscrit se réduit à quelques lignes sur sa découverte et son acquisition à Madrid en 1860. C'est trop sommaire. Ce n'est pas au fils d'Icazbalceta que

Société des Américanistes de Paris.

j'apprendrai les exigences du public contemporain en matière d'érudition. Et je regrette aussi que les *Memoriales* nous soient présentés sous un titre fautif. Notre moine était « de Benavente », non « de Motolinia ». Mon collègue et ami aurait dû avoir le courage de renoncer à cette forme, accréditée par les éditeurs de 1858!

L. LEJEAL.

Karl Sapper. Mittelamerikanische Reisen und Studien. Braunschweig, Vieweg, 1902, in-8° de 425 p., 1 pl. hors texte, 60 ill., 4 cartes.

La première partie de cet ouvrage comprend des voyages ou des études présentées sous formes de voyages; quelques chapitres en ont paru comme articles dans le Globus ou comme suppléments au Journal de Munich. C'est dire assez que M. Sapper ne s'adresse pas exclusivement à un nombre de savants, mais aussi au grand public. Son livre est écrit en ce style élégant qui cherche à plaire et à intéresser. La première partie surtout réserve, à côté des observations faites, une grande place aux impressions de l'auteur

Les études de la seconde partie sont présentées d'une façon plus objective; l'auteur s'y est plus effacé. Le premier chapitre donne la géographie de l'isthme américain. Celui-ci, comme aspect général, se subdivise en quatre régions principales: 1º le Yucatan; 2º le Chiapas, Guatémala, Salvador, Honduras anglais; 3º le Honduras espagnol et le Nicaragua; 4º le Costa Rica et le Panama. M. Sapper étudie successivement la géologie, l'orographie, les sites pittoresques, l'hydrographie, la climatologie et la hio-géographie. Ces dissérentes études se trouvent résumées dans les statistiques savantes et dans les cartes minutieusement travaillées qui terminent le livre. Outre ces études de géographie proprement dite, la seconde partie s'occupe des productions du sol, du canal de l'Amérique centrale, de son commerce, surtout au point de vue allemand, de la monnaie, de la culture du café, du caoutchouc et de l'indigo. Comme le montre l'énumération de ces chapitres, elle intéresse moins l'ethnographie que la géographie coloniale. Le dernier chapitre, qui s'occupe de certaines recommandations à ceux qui visitent pour la première fois ces pays, peut, cependant, rendre aussi des services aux voyageurs ethnographes. Ils y trouveront des indications utiles sur l'emploi des langues, sur le choix des habits, des chapeaux, des chaussures, des manteaux, des armes portatives, sur les relations avec les indigènes, sur les conditions de transports, etc.

Mais ce qui intéresse le plus les ethnographes, ce sont assurément les visites faites par M. Sapper a des peuplades jusqu'ici fort peu connues et qu'il nous décrit en détail dans certains chapitres de sa première partie. Ce sont les Payas du Honduras (p. 71 sqq.), les Chirripos et les Talamancas (p. 173 sqq.) et les Guatusos du Costarica (p. 222 sqq.), les Sumos et les Mosquitos du Nicaragua septentrional (p. 251 sqq.).

Déjà en 1889, M. Sapper publia dans le Globus (nº 5) quelques détails sur les Payas. Ils habitent à l'est du Honduras. Leur principal village est Culmi. Le missionnaire espagnol Subirana y bâtit une église en 1861 et substitua au nom de Culmi celui de Dulce Nombre. Les Indiens n'habitent le village que le dimanche. Pendant la semaine ils occupent les fermes dispersées aux environs. M. Sapper fut introduit dans une de leurs réunions dominicales et en profita pour faire une petite enquête linguistique et ethnographique. Comme les Indiens du Guatemala, les Payas attachent une grande importance au rêve. Quand un malade rêve d'une personne déterminée, on croit généralement que celle-ci est cause de la maladie. Aussi, dans l'ancien temps, elle était tuée; mais l'énergie du gouvernement a mis fin à cette coutume barbare. Les médecins recourent à l'incantation et à l'hypnotisme, mais ils n'ignorent pas l'usage souvent efficace des plantes médicinales. A certaines grandes fêtes, les Payas se livrent encore à des danses antiques autour desquelles ils font le plus grand secret.

· En 1899, M. Sapper visita les Chirripos et les Talamancos et publia un article à leur sujet dans le Globus (1900, nos 1 et 2). Il s'intéressa beaucoup à la construction et à la disposition de leurs maisons. Leur nourriture principale consiste en une espèce de grandes bananes, appelées platanos, et en maïs; ils mangent aussi des yucas et les fruits du péjiralle. Ils se livrent à la chasse et à la pêche, à l'élevage de porcs et de volailles; les plus riches élèvent aussi du bétail. Pour le transport, ils se servent de filets suspendus par une courroie qui leur passe autour du front et par une autre qui s'applique sur la poitrine.

Chez les Guatusos qu'il visita également en 1899 (cf. Globus, t. 76, n° 22), M. Sapper observa un culte des ancêtres. Comme les Kekchis, ces Indiens considèrent le serpent comme un serviteur de Dieu, exécuteur de sa justice. Aussi l'homme qui meurt d'une morsure de cet animal ne participe pas à la vénération dont les morts sont l'objet. Il n'est pas enterré à l'intérieur de la maison; la nuit qui suit sa mort est passée en veille; sa veuve ne peut pas se remarier. Chez cette peuplade, l'élément masculin l'emporte en nombre sur le féminin, ce qui donne lieu à une certaine polyandrie de fait. Les Guatusos ne sont christianisés qu'apparemment; à côté du soleil, ils reconnaissent un esprit méchant.

En remontant le Rio Boco, M. Sapper atteignit le territoire des Sumos et des Mosquitos. Il y trouva d'anciens dessins sur roche. Il nous renseigne sur les habits, les instruments, la religion de ces peuples. Il eut l'avantage d'être mis en rapport avec un Suquia ou médecin magicien, duquel il obtint des renseignements importants sur leur médecine, leurs rites mortuaires, leurs purifications, leurs mariages, etc. Les Mosquitos ont une conception très bizarre du droit : l'argent peut expier la plupart des délits, et faire disparaître toute offense; les blessures occasionnées sont réparées par une assez forte somme, l'adultère, par le don de deux vaches; le meurtrier expie son crime par le suicide; s'il cherche à s'y soustraire, un des parents de la victime se charge de le tuer.

Par ces quelques notes rapides, j'ai voulu appeler l'attention sur la diversité et l'importance des informations contenues dans l'ouvrage de M. Sapper. Géographe et ethnographe de profession, M. Sapper aime et connaît les peuples

centro-américains au milieu desquels il vécut plus de dix ans. Son livre est fait pour communiquer au lecteur cet amour réel et cette connaissance exacte de la géographie et de l'ethnographie de l'Amérique centrale.

Ed. DE JONGHE.

Juan B. Ambrosetti. El Bronce en la Region Calchaqui. Buenos Aires, imprenta de Juan A. Alsina, 1904, gr. in-8° (Tome XI des Anales del Museo Nacional de Buenos Aires, p. 163-314, 102 fig.).

A ses déjà nombreuses publications sur l'archéologie de la République Argentine, M. Juan B. Ambrosetti vient d'ajouter un travail, très intéressant comme récapitulation de tout ce qu'il nous avait antérieurement fait connaître sur le matériel d'objets préhispaniques en cuivre, provenant de la région andine du territoire argentin, et, aujourd'hui, réunis dans les musées de La Plata et de Buenos-Aires, ainsi que dans plusieurs collections particulières du pays. Outre les pièces en question, l'auteur, dans le présent volume, a étudié un certain nombre d'ustensiles, conservés au Musée royal d'ethnographie de Berlin, sur des photographies communiquées par le professeur Karl von den Steinen. On ne peut qu'approuver l'idée première de cette synthèse qui rendra de réels services à tous les Américanistes.

L'ouvrage commence par une énumération d'exploitations minières anciennes dans les provinces actuelles de Salta, Catamarca, La Rioja et sur le haut plateau de la Puna. Mais il s'en faut de beaucoup que toutes les mines dont M. Ambrosetti fait mention puissent être rangées avec certitude dans la catégorie de celles que l'antiquité préhispanique exploita. A regarder d'un peu près les choses, il n'y a que deux cas authentiquement antérieurs à la conquête espagnole. Pour préciser, la mine de la Sierra de Capillitas, en Catamarca, est authentiquement datée par les restes de huayras qu'y a trouvés M. Lafone-Quevedo. Avec une égale certitude, se présentent les sites miniers du Catamarca et de la Puna, signalés par le Dr F.-P. Moreno et où il a rencontré des moules pour couler des haches et disques en cuivre. Les deux marays (grandes pierres à broyer le minerai), figurés et décrits par M. Ambrosetti, après M. Lafone-Quevedo, constituent d'autres indices d'exploitation. Ainsi donc, les vestiges authentiques de la minerta préhispanique sont assez rares. M. Ambrosetti me permettra-t-il de lui en désigner deux que j'emprunte à mes souvenirs personnels et de noter ici qu'au cours de mon dernier voyage sur le haut plateau, j'ai rencontré, avec un maray et des moules, les fondations de deux huayras, près d'une mine de la Puna de Jujuy.

Le paragraphe suivant de la présente étude, « métodos de fundicion », examine les procédés de l'antiquité indigène pour le traitement des minerais cuprifères. A ce propos, M. Ambrosetti reproduit les renseignements que donnent sur la question Garcilaso de La Vega, Fray Baltasar de Ovando, Baltasar Ramirez

et le P. Bernabé Cobo. L'auteur d'El Bronce part donc de ce principe que les méthodes métallurgiques du Pérou et du Mexique étaient usitées aussi dans les Andes de l'Argentine. On doit le lui accorder, en ce qui concerne les huayras, puisque, nous l'avons vu, on a trouvé des restes de ces fourneaux. Je ne comprends pas, d'ailleurs, pourquoi M. Ambrosetti, à propos des ollas de barro dont parle le P. Cobo, en fait la base d'un procédé primitif, distinct des huayras. Ces deux expressions, dans le texte de Cobo, me semblent tout à fait équivalentes.

Après ces préliminaires, M. Ambrosetti entre dans une description du matériel d'objets de cuivre, accompagnée de figures. Nous passons ainsi successivement en revue les catégories suivantes : poinçons, couteaux, ciseaux, hachuelas (haches plates rectangulaires, emmanchées comme nos herminettes), spatules, « tumis » (tranchets semi-lunaires à queue centrale), aiguilles, topos (épingles à grande tête plate qui servaient à agrafer les vêtements), bagues, bracelets, plaques diverses et objets de parure, clochettes (campanillas), épiloirs, petites boules de forme variée, casse-tête, « haches cérémonielles », « sceptres », « manoplas » (sorte de cestes), cloches (campanas), plaques « pectorales et frontales », disques. M. Ambrosetti, en étudiant chaque catégorie d'objets, donne son opinion personnelle sur leur usage, leur sens symbolique ou le symbolisme des dessins que les objets présentent. J'avoue me séparer de notre confrère sur l'identification des objets qu'il dénomme campanillas, les soi-disant petites cloches, formées d'une lame de cuivre, pliées quadruplement en rayons (p. 229-230). M. Ambrosetti suppose que, pourvues d'un battant, ces campanillas s'attachaient au cou des lamas. Or, celle que j'ai trouvée moi-même dans une grotte funéraire de Pucará de Rinconada (Puna de Jujuy) servait d'ornement à un cadavre, auquel elle tenait par un fil de suspension encore intact, recouvert de petites perles de malachite. Elle n'avait point de battant et j'ai donc toute raison de croire que ce n'était pas une clochette destinée à produire le son, mais simplement une pendeloque.

M. Ambrosetti, dans l'étude du matériel ethnographique en cuivre, aborde aussi la question de l'emmanchure des instruments. Quelques-unes des figures qu'il donne à ce propos sont très intéressantes et significatives. C'est qu'elles représentent les pièces avec leurs manches originaux, tels qu'ils furent exhumés. Dans le cas contraire, je ne puis me défendre d'une certaine inquiétude devant certaines reconstitutions qui me paraissent tout à fait arbitraires, par exemple, à propos des tumis (p. 203 sqq.). Ces tranchets à queue centrale, notre auteur les munit d'un manche court, espèce de gaine recouvrant la queue, et leur donne ainsi l'aspect du tranchet des cordonniers modernes. Or, nous connaissons des exemples de ces instruments emmanchés comme des haches, la queue traversant une hampe de bois dans le sens perpendiculaire, de telle sorte que l'ensemble a un peu l'aspect d'une hallebarde '. Et quant au nom tumi qui est de l'initiative de M. Ambrosetti, il l'a pris de Montesinos, mais est-ce aux instruments en question que ce mot correspond? Autre exemple de ces reconstitu-

^{1.} Cf. Hafted Copper Implements from Peru par E. H Giglioli. « Man », nº 52, London, june 1904.

tions arbitraires: celle des haches à oreilles. M. Ambrosetti les représente (fig 26 a) comme encochées dans le manche qu'il a fait construire. Or le Musée du Trocadéro possède une hache non encochée dans le manche et, d'autre part, un vase ' figurant un homme porteur d'une hache de la même catégorie, laquelle n'est pas encochée, mais simplement attachée au manche.

Pour la partie d'*El Bronce* qui concerne la composition chimique du métal ancien, elle est très intéressante. Elle s'appuie sur un grand nombre d'analyses, émanées de chimistes d'une compétence reconnue, tels le D^r J.-J. Kyle et le D^r Herrero-Ducloux. Nous regretterons toutefois de chercher dans ces pages les localités d'où proviennent les objets analysés.

Le cuivre est toujours allié à une petite quantité d'étain. Les objets analysés sont les suivants :

- 1º Trois haches à oreilles avec 7.38, 5.73 et 3.34 % d'étain, respectivement;
- 2º Un tranchet à queue centrale (tumi), 3.80 °/o d'étain.
- 3º Une cloche, 6 º/o d'étain;
- 4º Dix-sept disques dont la proportion d'étain atteint, en général, 2 à 3 °/o, chiffre surpassé seulement par cinq disques, dont la richesse respective en étain est de 16.53, 8.67, 6.64, 5.66 et 5.43 °/o.

En trois cas seulement, l'on a trouvé du soufre dans les échantillons analysés. Mais il faut noter que ce n'étaient que des traces.

Les analyses référées par M. Ambrosetti sont, d'ailleurs, en correspondance avec celles que M. le comte de Créqui Montfort a fait exécuter, avec les meilleures garanties d'exactitude scientifique, sur le métal des objets rapportés par la « Mission française en Amérique du Sud ».

Et, tout pesé, de ces différents faits, on peut tirer les conséquences suivantes: 1° Les Indiens préhispaniques de la région « calchaquie » ne traitaient point les sulfates et sulfures de cuivre; 2° ils obtenaient leur cuivre du cuivre natif, assez commun dans la région, et des carbonates de cuivre (malachite, azurite, etc.), qui sont assez faciles à fondre dans les huayras; 3° ils mélangeaient dans leurs fourneaux les minerais de cuivre avec une certaine quantité de minerai d'étain, probablement la cassitérite, afin d'obtenir un métal plus dur que le cuivre pur; 4° les proportions d'étain constatées sont si variables que l'on peut conclure que les indigènes en question ignoraient l'art de graduer l'alliage selon la destination des objets. C'est empiriquement et au juger qu'ils ajoutaient la cassitérite pour la fusion, parce que l'expérience leur avait enseigné cette manière de durcir le métal.

Dans les objets de cuivre qu'il a examinés, M. Ambrosetti croit trouver des preuves de l'autonomie de la culture dite « calchaquie », par rapport à celle du Pérou et des autres parties de la Cordillère américaine. J'adopterais volontiers la thèse toute contraire. Les pièces « calchaquies « ont, presque sans exception, leurs équivalents absolus dans le matériel découvert au Pérou. S'il y avait des objets spécifiques du territoire andin de l'Argentine, ce ne serait que les manoplas, les cloches et les disques. Mais, en août 1904, au dernier Congrès des

1. Ce vase est donné par le M. le Dr E.-T. Hamy dans sa Galerie américaine du Musée d'Ethnographie, pl. XXXIV, fig. 107.

Américanistes, tenu à Stuttgart, j'ai eu l'occasion de voir une pièce tout à fait semblable aux « cestes » calchaquis ; entre les mains du Dr A. Plagemann qui l'avait rencontrée auprès de Tarapaca, sur la côte du Pacifique, en plein territoire Yunca. Les « Vallées Calchaquies » semblent même menacées dans l'exclusive propriété des cloches dont il a été plus haut parlé. En effet, tout dernièrement, M. E. Sénéchal de la Grange en a trouvé un modèle en bois, tout à fait équivalent quant à la forme, dans le cimetière préhispanique de Calama, sur les confins du Chili et de la Bolivie. Il est donc probable qu'un avenir prochain nous réserve aussi la rencontre de cloches en métal au Pérou ou en Bolivie. Quant aux disques calchaquis, ils portent, en effet, une ornementation très caractéristique. Mais nous connaissons aussi des disques circulaires décorés, provenant d'autres régions sud-américaines. Ainsi, la civilisation des pays calchaquis est connexe de la culture préhispanique des Andes en général, et la lecture d'El Bronce contribue à démontrer l'unité archéologique de toute cette vaste zone.

E. BOMAN.

Henry Vignaud. Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes... Paris, Welter, 1905, in-8° de xvi-543 p.

On me demande s'il y a beaucoup de nouveau dans l'ouvrage dont je vais vous entretenir. C'est du nouveau, toujours du nouveau qu'il faut à notre époque fiévreuse et ennuyée. Du nouveau? Non, si vous entendez quelqu'une de ces découvertes sensationnelles qui, d'un coup de baguette magique, changent l'aspect d'un sujet ou d'un événement; peu, en effet, pour nous autres qui sommes au courant de ces études, mais beaucoup pour le public, le gros public qui en est resté à tout ce que les livres anciens jusqu'à Washington Irving nous racontent de la vie du découvreur de l'Amérique.

Il faut nous y résigner: ce qu'on a cru jusqu'aux abords du xx° siècle être l'histoire véritable de Colomb, parce que c'est son fils Fernand, parce que c'est Las Casas qui eut à sa disposition tous les papiers de famille, qui l'ont écrite; — justement parce que ce sont eux, les intéressés, qui l'ont écrite, toute cette histoire, disons-nous, n'est qu'une légende artistement arrangée, un roman machiné par un habile metteur en scène. Cette façade somptueuse, richement décorée, amoureusement sculptée, cache les pauvretés, les misères et les vices d'un aventurier comme il s'en rencontrait en si grand nombre à cette époque; d'un homme qui, né dans la position la plus humble, se donne pour appartenir à une famille riche dont certains membres ont occupé des charges et des situations importantes; qui se dit, au sortir de l'Université de Pavie, avoir navigué toutes les mers alors peu ou prou fréquentées et qui n'avait au contraire, après des études primaires, quitté Gênes, où il était tisserand et tavernier, que tardivement pour courir les aventures. Toujours, quand il arrive à

Colomb de parler de lui-même, c'est à mots couverts, par allusions, et non en ces termes précis qui dénotent l'homme honnête, scrupuleux, ami de la vérité.

Ce Colomb nouveau, le public ne le connaît guère et c'est lui que M. Vignaud a voulu nous peindre, tel qu'il résulte des actes officiels, des témoignages contemporains rapprochés, comparés, éclairés par la critique la plus fine et la plus aiguisée. Ne vous attendez donc pas à trouver ici un ouvrage de vulgarisation, mais bien un livre savant, d'immense et consciencieux labeur, œuvre saine et impartiale qui cherche à mettre toute chose au point; qui, suivant la recommandation de Sainte-Beuve, veut avant tout la vérité, rien que la vérité, fût-elle ruineuse pour la réputation scientifique, pour la valeur morale de Colomb. C'est, en réalité, une instruction judiciaire bien plutôt qu'un réquisitoire. Le procureur n'abandonne pas les régions sereines de l'impartialité. Ce sont les faits, les faits seuls qui démontrent la réalité de l'accusation.

Du nouveau! vous voyez donc qu'il y en a et de très passionnant dans cette affaire. « Il n'y a pas d'histoire définitive, a pris soin de nous dire M. Vignaud; on a vingt fois écrit l'histoire de la Grèce et celle de Rome, non pour y ajouter des faits nouveaux, mais pour montrer que ceux que l'on connaît doivent être vus d'une autre manière, ce qui conduit à des conclusions différentes. » Tout le livre de M. Vignaud s'explique et se justifie par cette seule phrase.

Aussi l'auteur n'a-t-il pas la prétention d'écrire un ouvrage définitif. En effet, il y a encore, il y aura peut-ètre toujours encore, comme le disait il y a vingt-cinq ans mon excellent ami Fernandez Duro, bien des nébuleuses dans la vie de Colomb; mais il nous donne le résultat de ses recherches, de ses confrontations et des réflexions qu'elles lui ont inspirées.

Non-seulement c'est un travailleur obstiné que M. Vignaud, mais c'est aussi un passionné, nn passionné à froid; je m'explique. Il cherche avec acharnement les témoignages qui, à la distance où nous sommes des faits à examiner, sont peu faciles à retrouver. Il les compare entre eux, les étudie à la loupe, les laissant pour les reprendre un peu plus tard, s'efforçant d'en faire jaillir par cette patiente, inlassable et insatiable enquête ce qu'il croit être la lumière et la vérité. A la recherche de l'absolu, Balthasar Claes ne déployait ni plus de fougue ni plus de passion. Aussi, quand il a pu élucider un point contestable, éprouve-t-il l'intime satisfaction et la joie débordante de l'inventeur.

Est-ce à dire que, même pour la période si courte de la vie de Colomb qu'il étudie, M. Vignaud ait trouvé la solution de tous les problèmes qu'elle soulève, deviné toutes les énigmes qu'elle fait naître? Non, mais il a cherché tant qu'il a pu et il ne s'est décidé à publier le résultat de ses investigations que le jour où il a été convaincu d'avoir épuisé le sujet. Il ne dit pas : voilà tout ce que vous saurez jamais, mais bien : voici tout ce que j'ai pu apprendre.

Et certes c'est beaucoup. Jugez-en plutôt. C'est en 1451 que Colomb est né, non en 1435, 1436, 1446 ou 1447, dates contradictoires qui résultent de ses propres déclarations, date que Las Casas, qui avait en mains tous ses papiers, n'a jamais voulu donner. Il appartenait à une humble famille de tisserands et ne compte parmi les siens aucun amiral, contrairement à ce qu'il le déclare. Ceux auxquels il fait allusion et qui s'appelaient l'un Coulon et était français, l'autre

Bissipat et était grec naturalisé français, furent tous deux connus sous le nom le Colomb. Il n'a pas été à l'université de Pavie, comme le déclare Fernand et n'a reçu d'autre éducation que celle des ouvriers Il n'a pas été marin dès l'âge de 14 ans, car on le trouve encore tisserand à Savone à l'âge de 22 ans, après avoir été marchand de vins avec son père. Il n'a donc jamais fait campagne ni commandé un navire pour le roi René. Il déclare être allé à Chio, ce que paraît confirmer la disparition de son nom dans les registres des notaires. En 1476, il rentre à Gênes et en repart pour un voyage de commerce en Angleterre. Au cours de ce voyage, les quatre navires qui voguaient de conserve sont attaqués par Coulon; deux prennent seu et Colomb gagne à la nage la côte de Portugal. C'est le 13 août 1476 que se produit cet événement, et non en 1470, comme il le donne à entendre. . Il continua cette même année, à ce qu'il semble. son voyage en Angleterre sur les autres navires génois qui avaient échappé; mais il n'alla certainement pas en Islande, car tous les renseignements qu'il donne sur cette île sont erronés. On pense, mais sans être certain, qu'il se maria en 1477 en Portugal, et c'est de là qu'il partit à la fin de 1484 ou au commencement de 1485, pour se rendre en Espagne avec un fils âgé de 5 à 6 ans.

Tels sont les faits. Telles, les rectifications apportées à ce qu'on savait de la jeunesse de Colomb d'après ses propres déclarations ou d'après les écrits de son fils et de Las Casas; elles portent sur toutes leurs allégations à tous trois et entachent si gravement la moralité de Colomb que sur tous ces faits on le surprend en état de mensonge. N'en sera-t-il pas de même pour toutes les autres circonstances de sa vie ? Et, voyez un peu le singulier état d'esprit de cet homme; il veut tromper tout le monde par orgueil et pour donner à sa découverte le mobile scientifique qui lui faisait défaut. N'aurait-il pas été plus glorieux d'avouer qu'il était parti de rien et de montrer qu'à la force du poignet il avait su s'élever et devenir presque l'égal de son roi? Aujourd'hui que le mensonge est percé à jour, au lieu du savant qu'il s'est proclamé, de l'apôtre qu'il s'est flatté d'être, nous n'avons plus qu'un aventurier ignorant et qu'un imposteur qui a su se servir des circonstances et qui ne fut jamais embarrassé de scrupules.

N'était-il pas intéressant de discuter et de résumer toutes les conclusions auxquelles est arrivée la critique depuis trente ans, d'y ajouter ses remarques personnelles et ses découvertes particulières? C'est à ce rôle modeste qu'a entendu se borner M. Vignaud; nous croyons que ce n'est pas assez dire, et qu'avoir, avec tant d'instruction et de sagacité critiqué la critique, cela mérite le titre de véritable historien de Colomb.

Gabriel MARCEL.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

Les Indiens Guatos de Matto-Grosso (E. Monoyer). — La France à Terre-Neuve. — American historical Association. — American Philosophical Society. — American antiquarian Society. — Un précurseur français de l'Américanisme: le capitaine Champion. — La pierre de Netzahualcóyotl. — Mouvement mexicaniste à Mexico. — Le « Huicho » des Indiens Colorados. — Histoire des religions américaines. — « Amerikanisten-Klub » de Berlin. — Bibliothèque nationale de Paris: un monument bibliographique. — Prix et Concours.

Les Indiens Guatos du Matto-Grosso. — La race Guato que j'ai eu l'occasion d'observer au cours d'un séjour à Matto-Grosso, pendant les années 1900, 1901 et 1902, se rencontre sur les rives du Paraguay supérieur et du Rio Sao Lourenço, dans la région marécageuse qui borde ces rivières entre les 17° et 19° degrés de latitude sud. Essentiellement pêcheurs, ils habitent le bord des rios et vivent par familles et non par tribus.

Physiquement, o'est une des belles espèces humaines du Sud-Amérique. Les hommes sont grands, ont les épaules larges et les membres bien proportionnés. Le visage est de forme assez régulière, malgré la saillie prononcée des pommettes. Il ne présente aucun prognathisme. La couleur rouge bronzé de l'épiderme est plus claire que celle des peuplades voisines (Bocoros, Coroados et Chiquitos). Les cheveux, assez fournis, sont noirs et lisses. Le système pileux est peu développé, quasi nul même, sur le corps. Les hommes faits portent une barbiche assez longue, mais peu fournie.

Jeunes, les femmes à la longue et noire chevelure, sont très bien faites de corps. Elles ont les seins fermes et réguliers de forme, et, à part la rudesse des traits et l'épaisseur des lèvres, elles mériteraient, pour la beauté et l'ampleur des lignes, la qualification de Vénus de bronze. Mais les rudes travaux auxquels elles sont astreintes les dégradent précocement, et, dès l'âge de 25 ans, elles n'ont plus aucun des attraits physiques de leur sexe. L'abus de la « caña » ou « caxas », dont elles partagent le goût désordonné avec leurs époux, pères ou frères, contribue également à hâter cette décadence.

La taille moyenne est, pour les hommes, de 1^m 65 à 1^m 75, et de 1^m 55 à 1^m 70, pour les femmes. Ces dernières sont fécondes et les cas de stérilité sont pour ainsi dire inconnus. Les familles atteignent le chiffre de 6 à 8 enfants. Il s'est produit

des croisements génériques avec des Brésiliens, des Boliviens ou même des Européens. Les produits ont conservé généralement les signes caractéristiques de couleur, de forme de tête et de corps de la race Guato.

Les Guatos sont doux. Rarement on a occasion de se plaindre de leur voisinage. Ils mènent la vie patriarcale sous l'autorité du plus vieux qui est très respecté, même des hommes mûrs. Les vieillards sont bien traités. Lors de leurs transactions ou achats, ces pauvres gens recommandent toujours la vieille grand'mère aveugle ou l'aïeul infirme à la bienveillance des personnes auxquelles ils ont affaire, pour l'obtention d'un don spécial de tabac ou d'alcool.

La pêche, comme il a été dit, est leur principale occupation; aussi sont-ils tous possesseurs d'un léger canot, taillé dans un tronc d'arbre, et qu'ils manient avec une adresse merveilleuse. Tout en restant debout sur leurs esquifs, ils se servent de leurs grands arcs et atteignent le poisson au moyen de longues flèches de 2 mètres environ de longueur, prouesse qui serait très difficile en opérant sur la terre ferme. Le « pacu », sorte de carpe, d'une longueur de 30 à 40 centimètres, est le poisson le plus fréquemment pêché de cette manière. Les Guatos s'adonnent aussi à la chasse des cerfs, des loutres, des tatous, des tamanoirs et surtout des crocodiles noirs et de petite taille (jaquarés), très abondants dans la région. La queue du jaquaré est un mets de prédilection. Ils ne craignent pas de s'attaquer au jaguar, dont l'espèce mouchetée compte au Matto-Grosso des représentants de grande taille. La chasse se fait au moyen de chiens assez petits, au museau pointu, qui harcèlent l'animal jusqu'à ce qu'il soit acculé au pied d'un rocher ou d'un arbre. Là, les Guatos l'abattent au moyen de leurs flèches, ou, s'il bondit sur eux, l'attendent de pied ferme pour le recevoir au vol sur la pointe d'une lance appuyée en terre. Rarement ils manquent leur coup; quelques-uns d'entre eux portent néanmoins des cicatrices, souvenirs de rencontres malheureuses.

Le Guato est paresseux. Il ne peut s'astreindre à un travail manuel ou physique. Il reste libre et insouciant, refusant tout emploi dans les fazendas existant dans ses parages. Quelques jeunes Guatos pourtant, recueillis dans ces établissements et élevés dès la plus tendre enfance, rendent de bons services comme peons ou comme guides. Ils font même preuve d'adresse comme cavaliers et dans le maniement du lazzo.

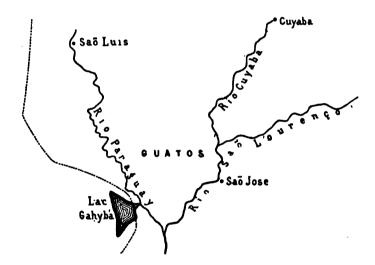
Mais l'instinct reprend souvent le dessus et ils disparaissent momentanément pour reprendre la vie libre et insouciante des leurs. Le Guato montre assez d'ingéniosité dans la fabrication des objets de première nécessité : arcs, flèches, canots, lances, gourdes, chapeaux de paille, etc., et, même, il parvient à confectionner des instruments de musique : guitare ou mandoline, avec un certain art.

L'habitation « guato » est des plus rudimentaires : un simple toit de feuilles

^{1.} Le mot peon signifie homme de peine (c'est-à-dire qui font n'importe quel travail), à moins qu'il ne soit muni d'une désignation. Ex: Peon de mano, serviteur qui est toujours sous la main de son patron; Peon de a caballo: serviteur à cheval; Peon de arada, serviteur de labour; Peon de acha, serviteur du travail de la hache, etc., etc.

de palmiers (wacouwas), sur quatre piliers reliés entre eux ou, plus souvent, un simple auvent double. Les familles ont, d'ailleurs, ordinairement deux résidences: l'une pour la saison des eaux, plus éloignée du rio, et l'autre au bord même de la rivière pour l'époque de la sécheresse. Malgré son insouciance et sa paresse, le Guato entreprend quelquefois une petite plantation de manioc (mantioca) ou de canne à sucre pour sa consommation personnelle. Il couche sur le sol, mais en le couvrant d'un tapis de paille (coléra) de sa fabrication.

Dans l'intimité, les Guatos, hommes et femmes sont presque nus. Les hommes portent une bande d'étoffe qui, après avoir entouré les reins, passe entre les jambes, en couvrant les organes sexuels. Les femmes ont un petit jupon très court. Lorsqu'il se rend dans les localités ou dans les fazendas, le Guato revêt une chemise et un pantalon de toile ou de coton. La femme sait se composer,



avec les étosses indiennes qu'elle achète, un costume simple, mais convenable. Ces objets sont achetés par échange aux traitants qui parcourent le rio ou aux magasins de certaines fazendas (plantations ou propriétés où se fait l'élève du bétail).

Les Gualos ont des notions musicales naturelles et savent tirer un naïf parti des instruments qu'ils fabriquent et qui sont copiés sur ceux qu'ils ont vus dans les fazendas. Les cordes, en boyaux de singe, donnent l'accord harmonique. Le musicien règle lesdits instruments sans avoir aucune instruction musicale. Les jours de fête (et la présence d'une certaine quantité d'alcool suffit pour les susciter), on danse le « courourou » et le « siriri ».

Le « courourou » est une sorte de farandole dans laquelle l'assistance marche en chantant le refrain d'une chanson dont les strophes sont dites par un des chanteurs. C'est une mélopée sur trois notes constantes. Le sujet du chant est le commentaire d'une situation ou d'un fait, et surtout la louange du bienfaieur qui leur rend le mauvais service de leur offrir l'alcool qu'ils boiront jus-

qu'à extinction de force et de raison, si raison il y a. Dans le « siriri », chaque danseur, à tour de rôle, traverse la chaîne formée par les autres en exécutant une série de bonds et de figures qui rappellent fort certaines danses des Indiens de l'Amérique du Nord.

Si le niveau intellectuel de la race n'est pas très élevé, il n'est pas non plus d'une infériorité marquée. Malheureusement, là comme ailleurs, l'alcool agit, et sa néfaste influence sera, si elle ne l'est pas déjà, le meilleur facteur de dégénérescence et de disparition. Aucun indice extérieur de croyance, de culte, n'a pu être observé, mais, pour conclure sur ce point, il y aurait besoin d'investigations patientes, pouvant fournir des éclaircissements.

Les Guatos sont, du reste, théoriquement convertis au christianisme, sans que cette conversion les ait amenés à l'observation d'aucune règle ou pratique. Ils se sont soumis à la religion du blanc comme aux autres nécessités de la domination.

San José (Rio Sao Lourenço), août 1904.

E. MONOYER.

La France à Terre-Neuve. — La Revue historique de janvier-février 1904 (p. 207) analyse la publication de M. Georges Musset, Les Rochelois à Terre-Neuve, qui est particulièrement intéressante pour l'histoire des relations de l'Ancien Monde avec le Nouveau, dès le commencement du xvrº siècle. M. Musset a insisté dans ce travail sur l'activité déployée par les Rochelois, du côté de Terre-Neuve. Aux cinquante-quatre expéditions à Terre-Neuve et au Canada, relevées par M. Harrisse, et conduites par les marins des diverses nations européennes, M. Musset en a ajouté soixante-huit faites par les seuls Rochelois. Il a exposé l'organisation économique et technique de ces expéditions, et montré que, pendant deux siècles, les Français ont pêché dans ces eaux américaines toutes sortes de poissons et de crustacés, et qu'ils y ont eu des établissements de toutes sortes, sans être jamais inquiétés. Ils étaient là chez eux, et le traité d'Utrecht n'a fait que rétrécir le champ de leur activité.

E H

American Historical Association. — Le rapport annuel pour 1902 de l'American Historical Association (1 vol. in-8°), contient un ensemble de communications de haute valeur. La publication de ces documents constitue un titre nouveau à la reconnaissance que toute personne, s'intéressant aux études historiques, doit à cette importante association dont les statuts ont été dictés par le Congrès en 1889. Toutes ces communications n'ont pas exclusivement trait à l'histoire des États-Unis ou du Continent américain, mais celles qui rentrent dans cette double catégorie sont naturellement les plus nombreuses et c'est de celles-là seulement qu'il peut être fait mention ici. Leur analyse exigerait une place considérable, et c'est avec regret que nous nous bornerons à en indiquer les auteurs, les titres et, succinctement, parfois, les points saillants.

Dans le premier volume, il faut signaler tout d'abord l'allocution prononcée à l'Assemblée générale par le Président de l'association pour 1902, M. Alfred

Thayer Mahan, Doctor of civil Law and Doctor of Laws. « Subordination in Historical Treatment », tel en est le sujet, qu'on peut traduire : « De la méthode à suivre pour traiter les questions historiques ». L'auteur, avec une grande force de style et de pensées, commence par établir que transmettre aux autres ce que l'on a acquis soi-même, sous une forme quelconque, est plus qu'un droit, c'est un devoir. Si, avec une certaine apparence de logique, on a parfois prétendu que mourir riche c'est offrir matière à critique, celui-là mérite plus de reproches encore, qui meurt sans vouloir, de propos délibéré, laisser derrière lui le bénéfice à tirer de ses travaux, de son expérience. La richesse représentée par de l'or, par exemple, ne suit pas le mort dans la tombe, et, en d'autres mains, elle trouvera son emploi; mais celle qui est le produit du travail de l'intelligence disparaît avec son auteur si, avant de mourir, celui-ci n'a pas eu le soin de transmettre à d'autres le fruit de ses efforts intellectuels. A cette condition seulement, il peut être considéré comme un rameau de l'arbre de vie. Le mémoire se termine par un examen plus long, mais moins original, des conditions essentielles de l'histoire et de la méthode à suivre dans la critique des témoignages. Nos lecteurs n'y apprendraient rien qu'ils ne sachent.

Je passe donc à la communication ayant pour titre: The antecedents of the declaration of Independence, du Dr James Sullivan. Elle montre dans quels documents fort antérieurs apparaît la majeure partie des principes philosophiques émis dans la » Déclaration «. L'auteur de cette thèse historique s'attache principalement aux écrits des plus anciens, Protagoras, Socrate, Aristide, Platon, et fait observer que, dès le 1ve siècle avant notre ère, les préceptes qui forment la base de la « Déclaration » ont été énoncés.

Le professeur John Franklin Jameson, de l'Université de Chicago, a contribué à ce numéro par une note importante sur des lettres de divers membres de la Convention fédérale de 1787 et autres documents de la même période qui seront utiles à consulter pour quiconque voudra bien comprendre les travaux de la Convention.

A M. le professeur William Mac Donald de « Brown University », on doit une étude qui a pour titre : « A Neglected Point of view in American Colonial History: the Colonies as dependencies of Great Britain ». Après avoir rendu justice au zèle et à l'activité avec laquelle les érudits de son pays ont poussé, en ces dernières années, l'histoire de la période coloniale, M. Mac Donald reproche à tous les travaux publiés sur la matière d'être trop exclusivement des monographies historiques d'une région et d'une colonie, prise isolément. Il y a là une étroitesse regrettable de méthode. On ne devrait pas oublier que les colonies américaines faisaient partie de l'Empire britannique; leurs progrès devraient donc être étudiés en fonction de l'histoire générale de la colonisation anglaise. C'est ainsi seulement qu'on peut arriver à l'intelligence des origines de l'Union.

Il y a lieu, en terminant, de faire une mention toute spéciale du rapport sur les Archives de Bexar, dû à la Commission des Archives publiques. Ces Archives de Bexar constituent un véritable trésor au point du vue de l'histoire du continent américain. Elles comprennent une immense quantité de documents,

pour la plupart manuscrits, représentant près de 400.000 feuillets, dont environ un quart du format de papier ministre. Dans presque tous, l'écriture est parsaite. Le document le plus ancien examiné par le rapporteur est de 1734, mais il suppose qu'il y en a d'antérieurs. L'histoire de l'occupation du Texas (qui constitue l'ancien département de Bexar) par les Espagnols est inséparablement liée à celle de l'occupation de la Louisiane par les Français, ce qui donne pour nous une valeur toute spéciale à ces archives.

La dernière partie, et de beaucoup la plus considérable, du premier volume du rapport annuel pour 1902, de l'American Historical Association, concerne l'histoire contemporaine, en dehors des limites traditionnelles de l'Américanisme. Il en est de même du second volume, consacré tout entier à Samuel Portland Chase, le collaborateur financier de Lincoln. On voit d'ailleurs, par ce court aperçu, que l'American Historical Association soutient sa renommée déjà bien établie de savoir précis, de curiosité historique et d'activité.

Comte Louis DE T.

American Philosophical Society. — Le vol. XLII des procès-verbaux des séances tenues à Philadelphie pendant le second semestre de 1903, par la American Philosophical Society pour l'avancement des connaissances utiles, nous apporte deux communications spécialement intéressantes pour nos études. La première de ces communications, faite le 6 novembre 1903, est due à la collaboration de MM. J. Dyneley Prince, professeur à l'Université Columbia, et Frank J. Speck, l'un de ses élèves. M. Speck, dans le cours de l'été 1903, a eu la bonne fortune de tomber sur une Réserve indienne de petite étendue, et peu connue, située sur la rive ouest de la rivière Housatonic, à 2 milles environ au sud de Kent, dans le comté de Lichtfield, en Connecticut. Cette Réserve est habitée par seize Indiens Skaghticokes, chez lesquels on peut constater l'existence d'un mélange très appréciable de sang noir et de sang blanc. Ils descendent, disent-ils, de diverses tribus du Connecticut. Leur clan aurait été fondé par un certain Gédéon Mawehu qui était soit un Pequot, soit un Wampanoag. Ultérieurement, des rôdeurs et des réfugiés d'autres tribus seraient venus s'adjoindre aux premiers occupants, si bien qu'en 1731 on pouvait compter dans le « Settlement » cent cinquante guerriers.

De Forest signale parmi ces éléments étrangers des Potatucks de Newton et de Woodbury, des Pangussets de la partie supérieure de la région housatonique, des Indiens Salisbury et Sharon, venus de Windsor. Ce mélange de races est démontré par l'existence, dans le langage des Skaghticokes, de mots empruntés à la Nouvelle-Angleterre, ainsi que le fait voir le professeur Prince dans son analyse des 23 mots et des trois phrases que M. Speck a recueillis de la bouche d'un de ces Indiens, James Harris, qui se dit pur de race-et dont la peau offre bien la teinte rouge foncé caractéristique des races algiques de l'Est. Cet Harris n'a qu'une notion restreinte de sa langue maternelle. Le peu qu'il en sait, il l'a appris dans sa première enfance, de sa grand'mère. Quant aux autres Skaghticokes, ils ne sont plus Indiens que de tradition.

La seconde communication, due à M. Albert S. Ashmead, docteur en méde-

cine, et intitulée: Testimony of the Huacos (Mummy grave) Potteries of old Peru, est consacrée à l'examen des diverses questions pathologiques que peut soulever l'étude des objets et des vases découverts dans les anciennes sépultures du Pérou. Le docteur Ashmead, dans ces reproductions en terre cuite de têtes humaines et de corps humains, constate la figuration très exacte des effets produits par diverses maladies trop répandues et par des opérations chirurgicales. Sans devoir accepter aveuglément les théories du docteur sur la transmission aux premiers Aymaras, par leurs animaux de bât, les llamas, du virus de la syphilis, ou sur celle du lupus par des insectes nourris de perroquets morts de la tuberculose, on lira avec intérêt ses observations sur nombre de figures des musées du Trocadéro, de La Plata, etc.

Comte Louis DE T.

American antiquarian Society. — Le volume XVI des Proceedings de la Société des antiquaires d'Amérique (American antiquarian Society) renferme une note intéressante de M. Henry Stedman Nourse, ancien membre de la Société, mort le 16 novembre 1903. Cette note traite de la période qui a précédé l'introduction de la première machine à tisser dans le comté de Worcester (Massachusetts) et de l'introduction de cette machine dans le comté.

Il convient aussi de parler, non seulement pour le citer, mais pour le résumer, d'un article très documenté, publié dans le même volume, par M. Alexander F. Chamberlain sur la part contributive de l'Indien d'Amérique à la civilisation (Contributions of the American Indian to civilisation). M. Chamberlain constate qu'après quatre siècles écoulés depuis que Colomb a débarqué, il y a actuellement (bien que les timides habitants des Lucayes qui lui avaient fait un si amical accueil aient disparu depuis longtemps) aux États-Unis et au Canada, quatre cent mille descendants de la race que le grand navigateur a fait connaître à l'Europe, sans parler de la population indienne, infiniment plus nombreuse, dispersée au Mexique, dans l'Amérique centrale et dans l'Amérique du Sud, celle-ci estimée à 15 ou 20 millions, non compris les métis.

A tous la destinée a été rigoureuse. Au Mexique, dans l'Amérique centrale, au Pérou, une civilisation indigène remarquable a été brutalement arrêtée en son plein développement. Sur le reste de la vaste surface du Nouveau-Continent, la race dite supérieure a soufflé comme un vent mortel sur celle qu'elle considérait comme race inférieure.

A la période d'oppression et de massacres inaugurée par les Espagnols, imités trop souvent par les premiers colons des autres pays d'outre mer, a succédé un siècle de honte dont les pratiques se sont, sans motifs, perpétuées jusqu'à nos jours, ainsi que l'ont trop démontré des enquêtes récentes. Certain soldat, en raillant, a dit un jour: «Il n'y a de bon Indien que l'Indien mort », et cette assertion, aussi fausse que laconique, paraît s'être gravée dans l'esprit public. La plupart des gens en sont encore, sur les Indiens aborigènes, aux idées émises par Pope et cependant les recherches des savants, les travaux des missionnaires

Société des Américanistes de Paris.

nous ont ouvert des horizons étendus sur les langues, les arts, les idées religieuses, les institutions sociales de l'Homme Rouge.

Et M. Chamberlain rappelle ce que le monde doit à l'Indien, à cette race à laquelle a été arraché un continent tout entier. La dette est grande, à commencer par celle des langues qui règnent en Amérique aujourd'hui et qui sont redevables à celles qu'elles ont supplanté d'un nombre infini de noms d'États, de provinces, de comtés, de villes, de hameaux, de montagnes, de vallées, etc. Humoristiquement, l'auteur fait observer, en passant, que jamais les Peaux-Rouges les plus doués d'imagination n'auraient pu se figurer quel emploi les Blancs feraient un jour des noms géographiques en usage chez eux, et il cite une vallée appelée « Apapuzinkasiquiuichiquasaqua », dans l'ouest-sud américain, dont, d'après Surmermann, le nom servirait en Allemagne comme exercice de prononciation pour les paroles embarrassées. Ce ne sont pas seulement des noms propres que les langues des aborigènes ont transmis aux langues modernes. Elles leur ont cédé également des centaines de noms communs et, particulièrement au Mexique, dans l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud, des expressions et des phrases entières. M. Chamberlain en donne de nombreux exemples. Puis passant à un autre ordre de faits, il constate que les différentes littératures d'Europe dans tous les genres sont débitrices des Indiens, ainsi qu'en témoignent les pages consacrées à ceux-ci par tant d'écrivains illustres comme Shakespeare, Dryden, Sacchini, Sheridan, Alonzo de Ercilla, Longfellow, Defoe, Fenimore Cooper, Chateaubriand, Marmontel, etc.

Si l'on abandonne, maintenant, l'examen des choses de l'esprit pour celui des choses matérielles, on devra encore reconnaître que c'est aux aborigènes que les premiers pionniers ont dû de pouvoir cheminer dans le Nouveau-Monde inconnu. En certaines régions, c'est à eux encore que doivent avoir recours les explorateurs modernes. Aux États-Unis, au Canada, la trace laissée par le buffalo, adoptée comme piste par l'Indien, est devenue le sentier du trafiquant et du trappeur. Ce sentier s'est à son tour transformé en route et cette route s'est métamorphosée en voie ferrée. Le même phénomène s'est produit au nord comme au sud, à l'est comme à l'ouest. Les postes de traite auxquels aboutissaient les sentiers se sont substitués aux campements ou aux villages indiens, dont le choix avait été la conséquence de la disposition des lieux et ces postes de traite, placés de façon à utiliser les voies fluviales, sont devenus des villes comme Albany, Chicago, Pittsburg, etc. La même évolution se poursuit encore maintenant au Pérou, dans le Centre et le Sud-Amérique.

Comme l'a fait remarquer le professeur Turner, dit plus loin M. Chamberlain, le développement ethnique de la population européenne aux États-Unis a, jusqu'à un certain point, été soumis aux conséquences du lent recul de la frontière civilisée à l'ouest. Si la résistance des populations aborigènes n'y avait pas mis obstacle, les représentants de la race blanche auraient sans doute rapidement envahi la contrée; on n'aurait pas vu les « Settlers » constituer ces Amériques successives qui ont commencé par le Massachussetts et la Virginie pour finir par la Californie, l'Orégon, l'Alaska, et donner naissance au type américain, un amalgame du Puritain, du Pécunier et de toutes les races qui sont venues

se fondre les unes dans les autres. C'est la traite des fourrures qui a été en France et en Angleterre l'origine d'un commerce considérable et de spéculations aussi importantes que celles des Espagnols, motivées par l'or découvert aux Indes occidentales. Aux premiers colons les aborigènes ont appris nombre de procédés de chasse et de pêche, certaines méthodes de culture, l'emploi du guano, de la fumure avec les débris de poissons. Nous leur devons aussi le quinquina, le maté, la pomme de terre, le maïs, etc., etc.

M. Chamberlain consacre de longues pages des plus instructives à l'inventaire de tout ce dont nous sommes redevables aux premiers habitant du Nouveau-Monde et, en terminant, il rappelle l'inscription gravée sur la tombe de l'architecte de la cathédrale de Saint-Paul à Londres: « Si monumentum requiris, circumspice ». On en peut faire l'application à l'Indien qui a précédé la conquête.

Comte Louis de T.

Un précurseur français de l'Américanisme; le capitaine Champion (1580).

— Dans son travail si documenté et si instructif sur Les Origines du Musée d'Ethnographie, le D^r E.-T. Hamy a montré comment, en France, dès le xvr° siècle, rois, grands seigneurs et simples particuliers avaient tourné leur curiosité du côté des choses exotiques, et avaient commencé à se constituer de véritables collections zoologiques et ethnographiques dans lesquelles l'Amérique tenait une large place ⁴. Ajouter un nouveau fait à ceux qu'a déjà signalés en grand nombre le président de la Société des Américanistes de Paris, tel est l'objet de cette courte note.

Une des premières pièces relatives au Nouveau-Monde qui sont analysées dans la série coloniale des Calendars of State Papers ², est un très curieux rapport de quelques voyageurs ayant visité, antérieurement à l'année 1580, les rivages de la partie des États-Unis qui portait alors les noms de Floride et de Caroline. Au milieu de renseignements précieux à plus d'un titre, fournis par différentes personnes, on n'est pas peu surpris d'y voir un nommé David Ingram, déposer qu'un certain capitaine Champion, du Havre-de-Grâce, lui avait acheté 100 pièces d'argent une des enseignes, un des étendards de guerre des indigènes des abords de la Rivière de Mai ³.

Dans quel but le capitaine Champion avait-il fait cette acquisition? Lui-même ou l'un des siens avait-il été mêlé aux expéditions, encore assez récentes, de Jean Ribaud, de René de Laudonnière ou de Dominique de Gourgues? Est-ce à titre de souvenir, ou, simplement, à titre de curiosité qu'il avait acheté cet étendard? Il est impossible de le dire, la biographie de ce personnage nous étant totalement inconnue. Il convient toutefois, de la brève mention faite par David Ingram dans sa déposition, de déduire deux indications nouvelles:

- 1. Les Origines du Musée d'Ethnographie, passim.
- 2. Calendar of State Papers. Colonial. West Indies and America. Vol. 1 (1574-1660), p. 1-2.
- 3. « One Capt. Champion, of Newhaven in France, had given to him [David Ingram] 100 pieces of silver for one of their ancients or war flags. » (Id., ibid.)

- 1° Vers 1580, des Français s'intéressaient encore aux choses de la Floride, où nous ne connaissons cependant pas de tentative d'expédition postérieure à celle (récemment signalée par le Dr E.-T. Hamy) de René de Laudonnière en l'année 1572 ¹.
- 2º A cette époque, un officier français, un Normand selon toute vraisemblance, — n'a pas hésité à débourser une somme importante pour se procurer un objet ethnographique provenant de la Floride qui, pour des raisons de nous inconnues, avait pour lui une réelle valeur et un intérêt considérable.

Henri Froidevaux.

La pierre de Netzahualcoyotl. — L'ingénieur D. Luis G. Becerril, membre de la « Sociedad Cientifica Antonio Alzate », nous donne dans les « Memorias y Revista » de cette Association (t. XX, p. 69-71; pl. II et II b) une intéressante contribution archéologique. M. Becerrol est allé visiter en décembre 1903, à Coatlinchan, État de México, la grande statue de pierre désignée sous les noms de Piedra de Netzahualcoyotl ou de Piedra de los Tecomates (tecomatl, petit pot, cupule). Le bas de la face de la statue est couvert d'une sorte de masque, creusé de douze cupules, disposées en deux rangées. Cette pierre, couchée par terre et que détériorent de plus en plus les intempéries, attend, paraît-il, son transport au Musée national de México. C'est le plus volumineux des monolithes travaillés qu'on ait trouvé au Nouveau-Monde, puisqu'il a 7 mètres de long sur 3 m. 80 de large et 1 m. 50 d'épaisseur. L'ingénieur D. J. Villarello vient de déterminer sa nature et sa densité et a calculé son poids. La roche est une hornblend, et le poids atteint 28 tonnes ².

La pierre de Coatlinchan a été déjà figurée dans plusieurs ouvrages américains, tels que les Anales del Museo Nacional (T. III, p. 28), ou encore le livre de notre collègue Chavero, México a traves de los siglos (p. 664)³. M. Jesus Sanchez y voit une représentation de la déesse de l'Eau, estatua colosal de la diosa del Agua. Mendoza et Chavero partagent cette opinion. L'ensemble des tecomales pourrait être en effet regardé comme une sorte de bouche d'arrosoir, symbole pluvial, très intelligible pour les nombreux pèlerins qui venaient adorer sur les monts Tlaloc et sa compagne.

E. H.

Mouvement mexicaniste à México. — L'année qui vient de s'écouler nous a apporté plusieurs autres intéressants travaux, publiés par les divers périodiques du « Museo nacional » de México. Nous noterons, entre autres : les « Notas

- 1. Le capitaine René de Laudonnière. Nouveaux renseignements sur ses navigations, 1561-1572 (Bull. Géog. Hist. et Descr., 1902, p. 53-65). On peut même se demander s'il est bien légitime de ranger les rivages de la Floride parmi les « autres costes et escalles » où devait se rendre, après avoir gagné les « Indes occidentales du Pérou » (Id., ibid., p. 59), la comtesse Testu, le bâtiment de Laudonnière.
 - 2. Nous voilà bien loin des 150 tonnes imaginées par M. Batres!
- 3. Ce dernier est, d'ailleurs, revenu sur le sujet dans une brochure (El monolito de Coatlinchan), dédiée au Congrès de Stuttgart, et qui sera analysée dans notre compte-rendu, en préparation, de ce Congrès.

acerca de los Tzauhtli orquideas mexicanas », du botaniste bien connu, M. Manuel Urbina (Anales del Museo, 2ª epoca, I, p. 54-84), copieuse monographie qui complète, par de nombreuses recherches personnelles, les indications de Sahagun et de Hernandez sur les espèces d'orchidées connues des Aztèques et les usages médicinaux ou industriels qu'ils en faisaient, et les trois études du Dr Nicolas León, intitulées: « Los Matlaltzinca » (Boletin del Museo, 2º epoca, I, p. 59-82), « Noticia de un dialecto nuevo del Matlaltzinca » (Boletin, I, p. 201-204); enfin « Los Tarascos » (Boletin, I, p. 113-129, 132-149, 153-169, 185-201, 217-233). Le premier de ces mémoires traite des noms de jours et de mois dans le calendrier des Matlaltzinca, qui paraît avoir été aussi celui de tout le Michoacan. Le second a pour point de départ une lettre de Mgr Plancarte, le savant évêque de Cuernavaca, qui signale le « pueblo » de San-Francisco, situé à sept lieues de Temascaltepee, sur la route de Toluca, et où se conserve, en pleine zone linguistique mexicaine, un dialecte absolument distinct du Nahuatl. Selon Mgr Plancarte, ce serait un reste, - le dernier subsistant, - de la langue matlaltzinque. Après confrontation des cent vingt-six mots dont le prélat a dressé la liste, avec un ms. matlaltzinca du P. Basalenque et avec les travaux philologiques du P. Miguel de Guevara, le Dr León conclut à l'affinité de ce « parler » de San-Francisco avec l'ocuilleca, « dialecto del Matlaltzinga que se habla en Ocuila, distrito de Tenancingo ». Quant à la monographie sur les Tarasques, c'est une introduction historique au catalogue des antiquités de Michoacan que possède le « Musée national ». L'auteur a pris pour base la « Relacion » de Michoacan, le plus ancien document connu sur la population tarasque, ainsi que divers mss. iconographiques, relatifs aux pérégrinations des tribus indigènes.

Ultérieurement, M. Nicolas León a publié, en fac-similé, aux frais de notre collègue, M. Charles P. Bowditch, de Boston, une peinture figurative nahuatle, sur papier européen, à laquelle il a donné le nom de Codice Mariano Jimenez, en mémoire de l'ancien gouverneur des États de Michoacan et d'Oaxaca. Ce curieux document postcortésien (1549) est un rôle des tributs payés par les « pueblos » d'Otlazpan et Tepexic, en 8 grandes planches doubles in-fol. Comme dans la plupart des documents de ce genre, une glose castillane, signée et certifiée des « señores y principales » de la localité, accompagne les figures aztèques qui relatent les objets du tribut, et l'époque du payement. L'introduction de l'éditeur (10 p. in-fol.) élucide quelques-unes des questions de toponymie soulevées par le texte et en compare les données à celles de la « Matricula de los tributos » du Mendocino.

Pour en finir avec ces « nouvelles » mexicaines, M. le duc de Loubat nous apprend le projet, formé par le gouvernement de la République, d'une exploration complète à San-Juan-Teotihuacan. En vue de la découverte certaine de fresques, notre zélé président d'honneur a cru devoir communiquer à qui de droit un procédé de conservation qui fit merveille à Pompéi et Delos. Cette recette, encore peu connue, nous semble mériter la publication. Nous la donnons ci-dessous :

1° Faire un mélange de benzine aussi pure que possible et de cire blanche

de première qualité, un peu granuleuse, dans les proportions de 700 grammes par 10 litres, en procédant de la manière suivante : mettre dans un récipient de terre émaillée ou vernissée neuf, toute la cire et 4 à 5 litres de benzinc. faire bouillir à feu lent (pas de flammes, de peur que la benzine ne prenne feu); au bout de 7 minutes d'ébullition, retirer et y ajouter, en remuant doucement, le reste de la benzine. Le mélange refroidi, le mettre en bouteilles afin d'éviter l'évaporation de la benzine;

2º Pour se servir de cette composition, l'étaler sur le stuc avec un gros pinceau rond, puis frotter d'abord avec une brosse un peu étroite, de crin souple, et, ensin, avec un chiffon de laine.

La benzine une fois évaporée, une mince couche de cire subsiste et protège le stuc en fixant la couleur.

Les fresques doivent, bien entendu, être protégées de la pluie. L.

Le « Huicho » des Indiens Colorados. — En attendant l'étude d'ensemble sur les Indiens Colorados (N.-O. de la République de l'Ecuador) de M. le Dr Rivet, que le Journal publiera dans son prochain fascicule, signalons la note très particulière, mais très intéressante, donnée par notre collaborateur aux Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris (1904, nº 2, p. 116). Il s'agit du « Huicho » ou maladie du sommeil, propre à la région de Santo Domingo. En fait, d'après M. Rivet lui-même, les Colorados seraient les moins fréquemment atteints de cette affection qui, beaucoup plus souvent, frappe les blancs et, plus souvent encore, les Indiens étrangers à l'immense zone frontière comprise entre le rio Esmevaldas, au N. et le rio Daule au S. Outre l'irrésistible tendance au sommeil, la fièvre, les battements artériels, l'inflammation du globe oculaire, une paralysie de l'intestin inférieur, seraient les principaux symptômes du « Huicho », dont la mort, au bout de quelques jours, est la terminaison fatale. Parmi les causes, les indigènes placent l'insolation, l'abus des fruits verts, le sommeil en plein air sous l'humidité. Le « Huicho » ne paraît pas contagieux. Les Indiens, qui abandonnent sans pitié tout varioleux, ne fuient pas l'individu atteint de cette affection. Ils prescrivent comme remède un mélange hétéroclite et peu séduisant de camphre, de vinaigre, de piment, de poudre de coquillages terrestres et d'urine humaine. Il était utile, au moment où l'attention du monde médical est attirée sur la maladie africaine du sommeil, d'en signaler un équivalent américain.

L.

Histoire des religions américaines. — M. K. Th. Preuss, sous le titre « Religionen der naturvölker », dans Archiv für Religionswissenschaft, VII (Leipzig, Teubner, 1904, p. 232-263), passe en revue la littérature des années 1902-03, relative aux religions de l'Amérique et spécialement de l'Amérique du Nord. M. Preuss s'est borné aux ouvrages concernant la religion. Il examine d'abord les publications se rapportant aux religions américaines, en général, puis, il passe en revue les différentes régions, en allant du Nord vers le Sud.

On peut regretter que la critique tienne ici un rôle prépondérant, parfois aux dépens de l'analyse. Mais cette remarque s'adresse bien moins au savant américaniste qu'au caractère même du Bericht. Dans ce genre de composition, l'auteur ne peut pas rendre isolément compte d'un certain nombre de livres; il doit avant tout comparer entre eux les différents ouvrages et trouver leur point de contact, pour ménager les transitions. De ce fait, le compte rendu peut devenir purement subjectif et donner au lecteur une idée peu exacte ou fausse des livres. Je m'empresse d'ajouter que M. Preuss a su éviter cet écueil. Il nous présente sous une forme agréable une matière qu'il s'est admirablement assimilée, comme peut le faire un homme aussi familiarisé que lui avec les civilisations américaines.

J'ai jugé utile de dresser ici une liste alphabétique de ceux des ouvrages appréciés dans ce Bericht, qui n'ont pas encore été signalés dans le Journal:

- Bæssler. Altperuanische Kunst. Beiträge zur Archäologie der Inkareiches. Berlin, 1902/3, 165 Taf., fol., mit 474 Abb.
- Culin (Stewart). American Indian Games. (Amer. Anthrop., 1903, pp. 58-64). Dixon. System and sequence in Maidu mythology. (Journ. Am. Folkl., XVI, 1903, pp. 32-36).
- Dorsey. The Dwamish Indian spirit Boat and its use. (Bull. of Free Mus. Science a. Art, III (1902), pp. 227-238).
- The Osage Mourning-War Ceremony. (Am. Anthrop., 1902, pp. 404-411). — Wichita Tales. (Journ. Amer. Folkl., 1902, pp. 215-239).
- DORSEY a. VOTH. The Mishongnovi Ceremonies of the Snake and Antilope Fraternities. (Publication 66 of the Field Columbian Mus., Anthrop. ser., III, no 3, Chicago, 1902, pp. 165-261).
- Fewkes. Notes on Tusayan Snake and Flute Ceremonies. (XIXth Rep. of the Bur. of Am. Ethnol., pp. 963-1011).
- Sky-Tod Personations in Hopi Worship. (Journ. Am. Folkl., XV, 1902, pp. 14-32).
- Minor Hopi Festivals. (Amer. Anthrop., 1902, pp. 482-511).
- Tusayan Migration Traditions. (XIXth An. Rep., pp. 577-633).
- FLETCHER (Alice C.). Star Cult among the Pawnee. (Amer. Anthrop., 1902, pp. 730-736).
- Pawnee Star Lore. (Journ. Am. Folkl., 1902, pp. 215-239).
- Förstemann. Zur Madrider Mayahandschrift (Cod. Tro-Cortesianus), Dantzig, 1902.
- Zur Pariser Maya Handschrift (Cod. Peresianus). Dantzig, 1903.
- HEWITT. Orenda and Definition of Religion. (Amer. Anthrop., 1902, pp. 33-46).
- KROBBER. Prelim. Sketch of the Mohave Indians. (Amer. Anthrop., 1902, pp. 276-285).
- Leon. Los Comanches y el Dialecto Cahuillo de la Baja California. (Anales del Mus. nac. de México, 1902, VII, pp. 263-278).
- Mathews. Myths of Gestation and Parturition. (Amer. Anthrop., 1902, pp. 735-742).

MATHEWS. The Night chant, a Navaho Ceremony (Mem. am. Mas. nat. Hist., VI, 1902, xv-332, 1-576).

Preuss. Das Reliefbild einer Mex. Todes-gottheit (Zeitschr. f. Ethnol., 1902, pp. 445-467).

Schurtz. Altersklassen und Männerbünde. Eine Darstellung der Grundformen der Gesellschaft. Berlin, 1902. 1x-458, 8°.

Seler. Codex Vaticanus nº 3773 erlaütert. Berlin, 1902, xi-356, 4°.

— Gesammelte Abhandlungen zur Amer. sprach- und altertumskunde, I, Berlin, 1903, xxviii-862 pp.; II, Berlin, 1904, xxxvi-1107 pp. gr. in-8°. Ed. рв Jonghe.

« Amerikanistenklub » de Berlin. — La Société berlinoise des Américanistes se compose d'une vingtaine de membres et tient ses réunions mensuelles dans un salon de restaurant. Cette circonstance peint bien l'organisation du club. Dans ces réunions règne un doux laisser-aller! On s'entretient d'intérêts scientifiques, on s'instruit mutuellement, on écoute l'exposé de quelque question à l'ordre du jour, on prend part à la discussion subséquente, et l'on ne manque jamais d'arroser ces divers plats d'un verre d'excellente bière! Mais cette absence d'organisation, qui a son charme, présente aussi quelques inconvénients.

La séance de février promettait d'être particulièrement intéressante. La carte d'invitation annonçait une communication de M. le professeur Seler, directeur-adjoint du Musée d'Ethnographie, sur son tout récent voyage au Mexique, et une conférence de M. le docteur Lehmann, assistant au même Musée, sur l'histoire des Codices mexicains. Or, par suite d'un malentendu avec le patron de l'établissement, la salle de réunion habituelle avait été mise à la disposition d'une autre Société, et nous fûmes forcés de siéger, sous les regards ahuris des profanes, dans le restaurant même. Nous nous bloquâmes de notre mieux pour examiner à notre aise les précieux objets que M. Seler avait apportés à notre intention. C'étaient pour la plupart des reproductions fidèles de vases, dont un grand nombre se trouvent dans la collection du Dr Sologuren, à Oaxaca. Ils proviennent de la Mixtèque. Quelques-uns, richement ornés, aux couleurs brillantes, ressemblent d'une façon frappante aux figures des mss. pictographiques. Les sujets sont des plus variés; on y trouve des types complètement nouveaux, des représentations de divinités, des hommes se servant de l'atlatl, des formes typiques de quadrupèdes, etc.

Les circonstances que l'on sait ne permirent pas au Dr Lehmann de donner sa conférence le même soir, mais le sujet fut jugé assez intéressant pour qu'on organisât une séance extraordinaire. Celle-ci eut lieu huit jours plus tard, le 23 février. Avant d'aborder l'histoire proprement dite des Codices, M. Lehmann rappela quelques passages capitaux des anciens historiens du Mexique relatifs aux documents indigènes. Se basant ensuite sur un quippu trouvé par Boturini, à Tlaxcalla, et sur l'étymologie du mot Xiuhmolpilli, confrontée avec un hiéroglyphe de la mappe de Tepechpan, il établit qu'une écriture par nœuds a précédé au Mexique l'écriture pictographique. Il entra ensuite dans la technique même de la pictographie mexicaine, et cette partie ne fut pas la moins intéres-

sante. Les Mexicains écrivaient sur des matières végétales ou animales qu'ils avaient différentes façons de préparer. Ils ont su tirer grand parti des couleurs et de leurs nuances. Ils se servaient de pinceaux pour peindre les grands champs et, probablement, de plumes pour tracer les contours. L'usage du papier était très répandu; on payait des tributs en papier, et ceux-ci pour certains villages montaient à 160.000 feuilles. Du temps de Motecuzoma, on comptait au Mexique quelque 3.000 peintres. De l'immense stock de documents qu'ils ont dû amonceler, une minime partie seulement est parvenue jusqu'à nous. Peu après la conquête, quelques documents furent envoyés en Europe; mais un grand nombre furent détruits. L'histoire mentionne déjà une destruction sous Itzcouatl; puis viennent les Tlaxcaltèques et, enfin, les Espagnols, parmi lesquels surtout Zumarraga et Landa (telle est du moins l'opinion courante et M. Lehman l'adopte), procédèrent à l'anéantissement systématique des restes de l'ancienne culture. Une autre partie des documents resta heureusement entre les mains des indigènes. Quelques-uns furent acquis dans les siècles suivants par des collectionneurs, et il n'est peut-être pas impossible, encore aujourd'hui, d'en trouver qui soient conservés dans certaines familles.

Le contenu de ces manuscrits est très varié; ils traitent de l'histoire, de l'astrologie, de la mythologie, du calendrier, du rituel, de la topographie, de généalogie, de procès, du cadastre, de la botanique, etc. Leur valeur est fort inégale. Il importe de déterminer s'ils sont antérieurs ou postérieurs à la conquête; dans le dernier cas, ils ont beaucoup de chances de n'être que des copies.

M. Lehmann distingue des manuscrits principaux, des manuscrits secondaires et des interprétations ou adaptations de manuscrits. Dans la dernière catégorie, il range des documents mexicains: Codex Zummarraga ou Fuenleal et Anales de Quauhtitlan, et des documents mayas: Popol-Vuh, Annales des Caqchiquels, Livres de Chilan-Balam, Chroniques de Nacue Pech, etc. Les manuscrits secondaires sont en trop grand nombre pour qu'il puisse être question de les comprendre dans cette étude.

Les manuscrits indiqués comme principaux sont divisés par M. Lehmann en trois groupes: mexicains, mixtéco-zapotèques, mayas. Le groupe mexicain comprend deux sous-groupes. Dans le premier se rangent le Codex Vaticanus A, le Telleriano-Remensis, le Mendoza, le Libro de Tributos et quelques fragments de la Collection Poinsett de Philadelphie. Le contenu en est surtout historique et chronologique. Ce sont, en dehors des deux derniers, des copies faites sur papier européen, et ils ont chacun leur histoire spéciale. Les manuscrits du second sous-groupe sont exclusivement religieux et renferment le calendrier divinatoire des représentations des divinités et de leurs fêtes. Ce sont le Codex Borgia, le Vaticanus B, le Cospianus, le Laud et le Féjérvary-Mayer. L'histoire du Vaticanus B est la même que celle du Vaticanus A. A ce groupe on peut rattacher le Tonalamatl Aubin qui est un tonalamatl (13×20) complet, ainsi que le Borbonicus qui comprend en outre les fêtes.

Le groupe mixtéco-zapotèque comprend le Vindohonensis, le Nuttall, le Selden, le Bodlejanus, le Colombino (codex Dorenberg), le Becker, et son

parent, le Manuscrit du Cacique, le Lienzo de Zacatepec, le Codice Porfirio Diaz, le Dehesa, le Codex Walcher-Gotter (codice Zapoteco), le Baranda, le soi-disant Culte rendu au soleil de la coll. Aubin, etc. Les Codices Vindobonensis et Nuttall ont à l'origine la même histoire; ils furent envoyés par Cortès à Charles V et arrivèrent à Florence où leurs destinées se séparèrent. Le Codex Becker et le Dorenberg sont probablement deux fragments d'un même manuscrit. Quant au Codex Boturini, à la Mapa de Tepechpan, au Geroglifico de Siguenza et au Codex de 1576 (Aubin), ils se rangeraient plutôt parmi les mss. secondaires (historiques).

Le groupe maya comprend le Codex Dresdensis, le Codex Peresianus, le Codex Tro-Cortesianus et peut-être quelques autres.

Les limites de ce petit rapport ne me permettent pas d'entrer dans de plus amples détails sur l'histoire de ces manuscrits et sur leurs rapports entre eux. Je laisse la parole à M. Lehmann lui-même qui se propose de soumettre aux lecteurs du « Journal des Américanistes », dans un prochain numéro, une petite esquisse sur ce sujet, dont tous les américanistes apprécient l'importance.

A la séance du 16 mars, M. Ule a rendu compte à la Société d'un voyage qu'il fit, il y a quelques années, dans l'Amérique du Sud pour le Jardin botanique de Berlin. Il visita l'Amazone, le rio Negro, le rio Purus et d'autres affluents; il passa ensuite les montagnes pour entrer au Pérou. Son but était d'étudier dans ces régions la production du caoutchouc et sa préparation pour le commerce d'exportation. Il observa deux méthodes dans la récolte du caoutchouc : les Brésiliens font des entailles dans l'écorce des arbres pour en prendre le suc, tandis que les Péruviens coupent simplement les arbres. On comprend aisément que ces méthodes de récolte, si elles ne sont pas soumises à une certaine réglementation, peuvent présenter un péril sérieux pour l'avenir des arbres à caoutchouc. M. Ule distingue environ 16 espèces de ces arbres, entre autres l'Hevea Brasiliensis; il trouva même certaines espèces nouvelles, comme l'Hevea Ule.

En sa qualité de botaniste, M. Ule s'intéressa à la flore tropicale en général et fit une ample collection d'excellentes photographies. Sous certains arbres, il observa aussi les curieux « jardins », de fourmis faits en forme de balles poreuses de terre, dans lesquelles ces petits animaux cultivent certaines plantes exclusivement à leur usage.

Dans cette même séance, M. Lehmann aborda ensuite l'interprétation des manuscrits n° 20 et n° 21 de la collection Aubin. Le n° 21 est une copie faite par León y Gama du n° 20. Ce dernier est un original de la collection de Boturini; Veytia l'eut à sa disposition. A la mort de celui-ci (1769), il passa entre les mains de Gama, et en 1803, entre celles de Pichardo. Ici, nous en perdons les traces jusqu'à Aubin qui en fit l'acquisition entre 1830 et 1840. On a voulu y voir un culte rendu au soleil. La date ce oçomatli qui fait partie de la figure centrale du manuscrit, fut interprétée par M. Boban comme un phénomène astronomique, et le même interprète était tenté de voir dans l'ensemble une représentation des quatre destructions du soleil. En réalité, cette feuille importante, qui est probablement de provenance zapotèque, représente les

5 ciuateteo ou femmes mortes en couches de l'Ouest, et les 5 uitznaua ou divinités du Sud dont la principale est Macuilxochitl.

Le critère qui permet de l'affirmer est tiré du Tonalamatl. En effet, le troisième et le quatrième quart du Tomalamatl (4 × 65) correspondent à l'Ouest et au Sud; et les premiers jours du troisième quart représentent les dates ce maçatl, ce quiauitl, ce oçomatli, ce calli, ce quauhtli, respectivement les 27°, 79°, 131°, 183°, 235° jours). Or, ces dates que M. Lehmann trouve sur le n° 20 d'Aubin sont précisément les dates connues des femmes mortes en couches. De même dans le quatrième quart du Tonalamatl, les cinquièmes jours sont datés : macuilli cuetzpalin, macuilli cozcaquauhtli, macuilli tochtli, macuilli xochitl, macuilli malinalli (respectivement les 44°, 96°, 148°, 200°, 252° jours) et ces dates sont aussi les noms des divinités du Sud qui se groupent autour de Macuilxochitl.

M. Lehmann compare avantageusement à cette feuille les f. 77, 78 et 79 du Codex Vaticanus B et les f. 47 et 48 du Codex Borgia. Elles ne diffèrent du manuscrit Aubin, que par la disposition alignée des personnages, qui sont, dans le ms. Aubin, groupés autour d'une figure centrale. Les feuilles visées du Codex Borgia portent à la colonne supérieure les cinq divinités du Sud; à droite se trouve une représentation de Xolotl entourée des dates naui quiauitl, naui oçomatli, naui calli, naui quauhtli, naui tochtli qui précèdent précisément les dates des cinq divinités du Sud. Les relations entre Macuilxochitl, Xolotl-Nanauatzin et Quetzalcouatl sont des plus intéressantes, et M. Lehmann se propose d'en entretenir prochainement la Société d'anthropologie.

Ed. DE JONGHE.

Bibliothèque nationale de Paris: un monument bibliographique. — Il est juste d'attirer l'attention du lecteur américaniste sur l'œuvre considérable entre-prise par M. Barringer, bibliothécaire des Imprimés à la Bibliothèque nationale. C'est le catalogue des ouvrages relatifs à l'histoire de l'Amérique, conservés dans l'établissement de la rue Richelieu. Il doit comprendre trois gros volumes in-4°.

Le premier a paru en 1903 sous le titre de : Bibliothèque nationale. Département des Imprimés. Catalogue de l'histoire de l'Amérique, par George A. BARRINGER, bibliothécaire au département des Imprimés. I, Paris, 1903, in-4°, 854 pages in-4° a 2 col. + 2 ff. p. l'Index, autogr.

Il comprend les trois articles : P. Chap. I, Amérique en général; Pa. Chap. II, Canada; Pb. Chap. III, États-Unis.

Chacun de ces chapitres est à son tour divisé de la manière suivante :

I. Amérique en général. — Bibliographie. — Descriptions générales. — Découverte: préliminaires; généralités; Pré-Colombiens; Colomb; compagnons de Colomb; Vespuce; origine du nom; Pinzon et Cabot; Corte Real; Cortez; Magellan et Pigasetta; Verrazano; Addenda; Oviedo (1525) et suite des descriptions générales par ordre chronologique. — Ethnographie. — Histoires générales. — Boucaniers. — Détails de l'histoire. — Périodiques. — Publications des Sociétés historiques. — Histoire religieuse. — Esclavage. — Mœurs et coutumes. — Archéologie.

II. Canada.

III. États-Unis. — Descriptions générales. — Histoires générales. — Détails de l'histoire : guerre de l'Indépendance ; guerre de Sécession ; suite des détails de l'histoire. — Périodiques. — Publications des Sociétés historiques. — Histoire religieuse: généralités; église catholique; églises protestantes; Icarie; Mormons. - Histoire constitutionnelle : constitution; élections; messages présidentiels. - Congrès : bibliothèque du Congrès ; cour suprême ; cour des réclamations ; district de Columbia; Smithsonian. - Sénat : règlements ; généralités ; détails des séances; notices nécrologiques; comités et commissions; documents. -Chambre des représentants : règlements ; généralités ; détails des séances ; notices nécrologiques; comités et commissions; documents. — Assemblées d'États: Alabama, Arkansas, Californie, Caroline du Nord, Caroline du Sud, Connecticut, Delaware, Floride, Géorgie, Idaho, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiane, Maine, Maryland, Massachussetts, Michigan, Minnesota, Mississipi, Montana, Nebraska, New-Hampshire, New-Jersey, New-York, Ohio, Pennsylvanie, Rhode-Island, Tennessee, Texas, Vermont, Virginie, Washington, Wisconsin.

Le second volume, qui comprend l'histoire administrative des États-Unis, est en ce moment (mars 1905) à l'autographie et 524 exemplaires sont tirés. Le troisième volume sera consacré à l'Amérique du Sud.

Il est regrettable que cette œuvre considérable, qui forme un excellent manuel de bibliographie américaine, soit, faute de fonds, autographiée au lieu d'être imprimée. Je crois, dans tous les cas, devoir recommander le savant travail de M. Barringer à l'examen des membres de la commission du Prix Angrand.

Henri CORDIER.

Prix et concours. — Dans sa dernière séance, le Comité de la Société de Géographie de Paris a décerné le prix Jomard à notre vice-président, M. Henry Vignaud, pour l'ensemble de ses travaux sur l'histoire de Christophe Colomb, et le prix Ducros-Aubert à notre collègue, M. Léon Diguet, pour ses explorations scientifiques et archéologiques dans le N.-O. et l'O. du plateau mexicain. On applaudira avec nous à ces distinctions si parfaitement méritées.

Erratum. — Deux erreurs de mots se sont glissées dans la biographie du major Powell, publiée dans notre dernier numéro: Page 340, ligne 15, au lieu de « steamboats », prière de lire « boats », — c'est-à-dire, en français: bateaux; — même page, ligne 34, au lieu de « Ethnologist in charge », lire « directeur ». L' « Ethnologist in charge » est, en effet, le « chief assistant » du directeur, dans l'organisation actuelle du « Bureau of American Ethnology ».

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

Au 31 décembre 1904

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Président d'honneur	M. le duc de Loubat, correspondant de l'Institut.
Vice-présidents d'honneur	M. G. MASPERO, membre de l'Institut.
-	M. Jules Oppert, membre de l'Institut.
Président	M. le D' ET. HAMY, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.
Vice-Présidents	S. A. le Prince Roland BONAPARTE.
	M. le marquis de Peralta.
-	M. Henri VIGNAUD.
Secrétaire général	M. Léon Lejeal.
Trésorier	M. le duc de Bassano.

MEMBRES DU CONSEIL

MM. le comte de Charencey.

MM. Gabriel MARCEL.

Désiré Charnay.

Désiré Pecror.

Henri Cordier.

le comte Louis de Turenne D'AYNAC.

COMMISSION DE PUBLICATION

MM. le Dr HANY.

MM. Gabriel MARCEL.

le comte de Charencey.

LEJEAL.

Henri Cordier.

(Les lettres H., D. et C. qui figurent après certains noms distinguent les membres d'honneur, membres donateurs et membres correspondants.)

ADAM (Lucien), ancien magistrat, 30, quai S'-Cast, Rennes.

ALVARADO (Alejandro), attaché à la Légation de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.

Ambrosetti (Juan), C., Museo nacional, Buenos-Ayres.

Armour (Allison V.), Room 900, 87, Wabash Avenue, Chicago, Ill., U. S. A.

Bassano (Duc de), 9, rue Dumont-d'Urville, Paris.

Bennett (James Gordon), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

BLANC (Édouard), 52, rue de Varenne, Paris.

BONAPARTE (Prince Roland), 10, avenue d'Iéna, Paris.

Bourger (Paul), membre de l'Académie française, 20, rue Barbet-de-Jouy, Paris.

Bourgeois (Commandant), chef de la section de géodésie du Service géographique de l'Armée, 40, avenue Bosquet, Paris.

Bovallius (Carl), C., Stockholm.

BOWDITCH (Charles-P.), 38, State Street, Boston, Mass., U. S. A.

CAMERON (Mme), 50, avenue du Bois-de-Boulogne, Paris.

CAPITAN (Dr), professeur à l'École d'Anthropologie, 5, rue des Ursulines, Paris.

CHARENCEY (Comte H. de), 72, rue de l'Université, Paris.

CHARNAY (Désiré), 46, rue des Marais, Paris.

Chavero (Alfredo), C., inspector general del Museo nacional, 27, Avenida Madrid, Mexico.

CORDIER (Henri), professeur à l'École des Langues orientales, 54, rue Nicolo, Paris.

CREQUI MONTFORT (Comte G. de), 56, rue de Londres, Paris.

DIGUET (Léon), 16, rue Lacuée, Paris.

Dorado (Alejandro), secrétaire à la Légation de Bolivie, 3, boulevard Delessert, Paris

EHRENREICH (Paul), C., Dr med. et phil., Berlin.

Fabre (Hector), commissaire général du Dominion Canadien, 10, rue de Rome, Paris.

Förstemann (Dr E.), C., Dresden.

FROIDEVAUX (Henri), docteur ès lettres, bibliothécaire-archiviste de la Société de Géographie, 47, rue d'Angivillers, Versailles.

GARCIA Y PIMENTEL (Luis), 24, rue de Berri, Paris; 9, calle de Donceles, Mexico.

GATSCHET (Albert S.), C., 1331, F Street, Washington, D. C. (U. S. A). GÉNIN (Aug.), C., Mexico.

GIGLIOLI (Enrico), C., professeur à l'Institut des Études supérieures, Firenze.

GONZALEZ (Général Manuel), C., Mexico.

GRASSERIE (Raoul de La), juge au tribunal, 14, rue de Gigant, Nantes.

Hamy (Dr E.-T.), professeur au Muséum, conservateur du Musée d'Ethnographie, 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris.

HÉBERT (Jules), inspecteur au Musée d'Ethnographie, 22, rue des Belles-Feuilles, Paris.

HERRERA (Carlos), C., Mexico.

HOLMES (W.), C., National Museum, Washington, D. C. (U. S. A.).

HULOT (Baron J.), secrétaire général de la Société de Géographie, 30, rue de Grenelle, Paris.

Humbert (Jules), professeur agrégé au Lycée, 5, rue Cousin, Bordeaux.

HYDE (James H.), D., 18, rue Adolphe-Yvon, Paris.

Izcue (José A. de), C., Lima.

JONGHE (Édouard de), docteur en philosophie et lettres, Santbergen, Flandre orientale (Belgique).

KERGORLAY (Comte Jean de), 6, rue Mesnil, Paris.

LACOMBE (R. P.), C., Edmonton Alta, N. W. T. (Dominion Canadien).

LAUGIER-VILLARS (Comte de), 250, boulevard Saint-Germain, Paris.

LEJEAL (Léon), chargé du cours d'Antiquités américaines au Collège de France, 14, avenue du Maine, Paris.

LOUBAT (Duc de), H. D., 53, rue Dumont-d'Urville, Paris.

LUMHOLTZ (Carl), C., Consulat de Suède, New-York.

MALER (Capitaine Teobert), C., Tikal, Yucatan (Mexico).

MARCEL (Gabriel), conservateur à la Bibliothèque nationale, 97, avenue du Roule, Neuilly-sur-Seine.

MARIN (Louis), professeur au Collège libre des Sciences sociales, 13, avenue de l'Observatoire, Paris.

MASPERO (G.), H., professeur au Collège de France, directeur général du Service des Antiquités égyptiennes, Le Caire.

MAUDSLAY (A. P.), C., 32, Montpelier-Square, S. W., London.

MIER (S.-B. de), ministre plénipotentiaire du Mexique, 19, boulevard Victor-Hugo, Neuilly-sur-Seine.

MIRABAUD (Paul), 42, avenue de Villiers, Paris.

MITRE (Général B.), H., Buenos-Ayres.

Moireau (Auguste), agrégé de l'Université, 61, rue de Vaugirard, Paris. Monnier (Marcel), 7, rue de Martignac, Paris.

Montané (Dr L.), C., professeur à l'Université, 14, calle san Ignacio, La Havane.

Moreno (Fr.), C., directeur du Museum d'Histoire naturelle, La Plata (Argentine).

NUTTALL (Mme Zelia), C., Casa Alvarado, Coyoacan, D. F. (Mexico).

OPPERT (Jules), H., professeur au Collège de France, 2, rue de Sfax, Paris.

Paso y Troncoso (Francisco Del), C., director del Museo nacional de Mexico (en mission), 61, via Ricasoli, Firenze.

Pector (Désiré), consul général, 51, rue de Clichy, Paris.

Peralta (Marquis M. de), D., ministre plénipotentiaire de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.

Poix (Mme la princesse de), 6, rue Paul-Baudry, Paris.

PUTNAM (F.-W.), H., curator of the Peabody Museum, Harvard University, Cambridge, Ma., U. S. A.

REGAMEY (Félix), 21, rue du Cherche-Midi, Paris.

Reiss (W.), C., Dr Phil., Geh. Regierungs rath., Schloss Könitz, Thüringen (Deutschland).

ROCKHILL (W. W.), C., Department of State, Washington, D. C. (U. S. A).

Rosa (Manuel Gonzalez de La), ancien conservateur de la Bibliothèque nationale de Lima, 24, rue de Vouillé, Paris.

SANZ DE SANTA MARIA (Dr), 54, rue de Ponthieu.

SAUSSURE (Henri de), C., Genève.

Saville (Marshall H.), C., professeur d'Antiquités américaines à la Columbia University, New-York.

Schmidt (Waldemar), C., professeur à l'Université, Copenhague.

Seler (Dr Eduard), C., professor an der Universität in Berlin, 3, Kaiser Wilhelmstrasse, Steglitz b. Berlin (Deutschland).

Steinen (Karl von den), C., Dr med. et phil., Prof.-Direckt. Assist. am Königl Museum für Volkerkunde, 24, Hardenbergstaasse, Charlottenburg (Deutschland).

STREBEL (Dr Hermann), C., 79, Papenstrasse, Hamburg (Deutschland). THAYER (S. Van Rensselaer), 11, avenue d'Eylau, Paris.

TURENNE D'AYNAC (Comte Louis de), 9, rue de la Bienfaisance, Paris.

URIOSTE (A. DE), secrétaire de Légation, 48, avenue Victor-Hugo, Paris.

Vanderbilt (W.-K.), D., 133, avenue des Champs-Élysées, Paris, et 660, 5th Avenue, New-York.

VAUX (Comte Henri de La), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Verneau (D^r), professeur assistant au Muséum, directeur de l'Anthropologie, 148, rue Broca, Paris.

VIGNAUD (Henry), premier secrétaire de l'Ambassade des États-Unis, 18, avenue Kléber, Paris.

VILLIERS DU TERRAGE (Baron M.), 30, rue Barbet-de-Jouy, Paris.

Le Gérant: ERNEST LEROUX.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

US 4511

Amer. Association for Advancement of Science Library

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE — TOME II — NUMÉRO 2



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

1905

PRINCIPAUX ARTICLES PARUS

DANS LE

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

PREMIÈRE SÉRIE

TOME I

E.-T. Hamy. Étude sur les collections américaines réunies à Gênes à l'occasion du IV° Centenaire de la découverte de l'Amérique (5 planches). — H. Cordier. État actuel de la question du « Fou-Sang ». — H. de Charencey. Mélanges sur quelques dialectes de la famille Maya-Quiché. — L. de Turenne. Une légende indienne. — H. Froidevaux. Documents inédits sur Godin des Odonnais. — E.-T. Hamy. Note sur un Wampum des Hurons. — Le Codex Becker n° 1 et le Manuscrit du Cacique. — J. Hébert. Particularités du décor sur terre cuite en Colombie.

Tome II

H. Cordier. Américains et Français à Canton au xvin^e siècle. — G. Marcel. L'apparition cartographique des Monts Tumuc-Humac. — H. Froidevaux. Une faute d'impression des Lettres édifiantes. — Lucien Adam. Pronoms et indices personnels de l'Itonama. — E.-T. Hamy. Note sur les collections ethnographiques de Muneraty. — Les pierres sculptées de la vallée de Tafi (2 fig.). — Note sur une figurine yucatèque (fig.). — Anciennes peintures sur peau des Indiens Illinois (1 pl., 3 fig.). — H. de La Vaulx. A travers la Patagonie (3 planches). — C. Lumholtz. Exploration au Mexique (1894-1897).

TOME III

A. Génin. Notes d'archéologie mexicaine (carte, 1 pl.). — R. DE LA GRASSERIE.
 De la langue Allentiak. — M. DE PERALTA. Les aborigènes de Costa-Rica (carte).
 — E.-T. Hamy. Figurine en stéatite de Lytton (Colombie anglaise) (8 fig.). —
 R. VERNEAU. Ancienne sépulture de la rivière Arauca (1 pl., 3 fig.).

TOME IV

E. T. Hamy. Le joyau du Vent (16 fig.). — H. de Charencey. Études algiques.
 — L. Lejeal. Campagnes archéologiques récentes dans l'Oaxaca. —
 D. Charnay. Notes d'histoire et d'archéologie mexicaines. — H. Froidevaux.
 Un document inédit sur Lahontan.

LES INDIENS COLORADOS

RÉCIT DE VOYAGE ET ÉTUDE ETHNOLOGIQUE

PAR M. LE Dr RIVET,

Médecin de la Mission française géodésique de l'Équateur.

Les Indiens Colorados, ainsi appelés par les Espagnols en raison de l'habitude qu'ils ont de se peindre le visage et le corps en rouge, appartiennent aux peuplades indiennes qui vivent dans la région occidentale de la République de l'Équateur, sur les vastes plaines qui s'étendent entre les derniers contreforts de la Cordillère occidentale et le Pacifique, région tropicale et presque entièrement vierge, entre deux foyers de civilisation, la Sierra d'une part, la Costa de l'autre. Avec les Cayapas, auxquels ils semblent se rattacher par des affinités étroites, les Colorados sont les derniers survivants des habitants primitifs qui, au moment de la conquête, peuplaient, maîtres incontestés, ces vastes forêts. Mais l'invasion nègre venue de la côte, l'immigration blanche, qui peu à peu descend de la région interandine, les ont refoulés insensiblement, diminuant chaque jour leur domaine. La maladie, la petite vérole surtout, et cette étrange décadence qui lentement, mais sûrement, atteint la race indienne mise en contact avec une autre race, les ont décimés.

Bientôt, — demain, — avec la dernière parcelle de forêt vierge, disparaîtra, sans laisser de traces, une race intéressante, pourvue de mœurs et d'une langue spéciales, emportant avec elle le mystère non éclairci de ses origines et de son passé. En effet, ces Indiens occidentaux n'ont pas eu l'heur d'attirer l'attention des voyageurs. Beaucoup semblent les avoir ignorés. Je ne parlerai pas des Cayapas qui, plus voisins de la côte, plus accessibles, grâce aux voies navigables, ont été quelque peu étudiés. En ce qui concerne

Société des Américanistes de Paris.

les Colorados, je ne trouve dans la belle œuvre de Wolf que quelques lignes qui leur soient consacrées. Leur langue a été étudiée par M. Ed. Seler 2, d'après des vocabulaires recueillis par Wolf et par M. A.-N. Martinez, de Quito.

En raison de la rareté des renseignements sur cette race indienne, je désirais faire, depuis longtemps, un voyage dans la région qu'habitent les Colorados. Cette excursion m'était d'ailleurs rendue facile. Un propriétaire français, M. Giacometti, établi depuis longtemps à Santo-Domingo de los Colorados, m'offrait de me servir de guide et l'hospitalité m'était assurée dans son « hacienda ». Connu depuis longtemps des Indiens, il se faisait fort de me mettre en contact avec eux et de les amener à se laisser mensurer. Un prétexte seul me manquait pour m'éloigner ainsi du centre d'opérations de la mission, c'est-à-dire de la région interandine. Le capitaine Maurrani, chef par intérim de la mission en Ecuador, voulut bien me la fournir, en m'offrant d'aller chercher vers Santo-Domingo un point pouvant se rattacher géodésiquement à la triangulation de la Cordillère, et susceptible de fournir une différence de longitude avec Quito. Un heureux hasard vint encore me favoriser. A la même époque, mon ami, le Dr Melo, m'apprit qu'un Indien Colorado, détenu à la prison de Quito, avait dû être admis dans son service à l'hôpital. J'allai aussitôt le voir. Il s'appelait Quiterio Aguavili. Le climat froid de la Sierra, le séjour en prison avaient altéré sa santé: il avait une forte bronchite et du rhumatisme aux genoux. Après l'avoir mis en confiance, je lui fis me raconter son histoire. Au cours d'une orgie indienne où il se trouvait, un nommé Candelario Aguavili, son oncle, avait été tué d'un coup de fusil. On l'avait accusé du crime. Dénoncé par sa propre famille, il avait été, sur l'ordre du « teniente politico » de Santo-Domingo, arrêté et amené sous escorte à Quito, et depuis deux ou trois mois, il attendait qu'on statuât sur son sort. Naïvement résigné, presque insouciant, mais avec je ne sais quoi de triste, de nostalgique dans ses grands yeux étonnés, il me disait sa mésaventure si simplement que j'eus pitié

^{1.} Wolf, Geografia y Geologia del Ecuador, Leipzig, 1892.

^{2.} Seler, Original-Mittheilungen aus der Ethnologischen Abtheilung der Königlischen Museen zu Berlin. Erster Jahrgang. Heft I. Berlin, 1885.

Seler, Gesammelte Abhandlungen zur amerikanischen Sprach- und Alterthumskunde, Berlin, 1902.



QUITERIO AGUAVILI (dit CAMPITO)

Phototypie Berthand, Paris

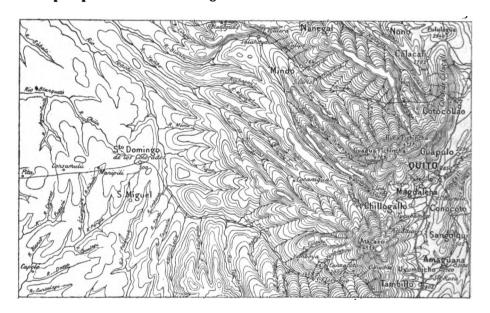
de ce grand enfant inconscient, secoué à chaque instant d'une mauvaise toux rauque, la voix voilée, presque étouffée. J'allai voir le juge. Les charges qui pesaient sur l'Indien étaient légères. Des nègres avaient participé à l'orgie sanglante, et les nègres de ces régions n'ont pas bonne réputation. L'enquête était pour ainsi dire impossible à mener à de telles distances, le « teniente politico » ayant quitté Santo-Domingo et n'étant pas remplacé. Je sis valoir l'état de santé de mon protégé. Bref, sous caution, le bon juge voulut bien signer un ordre de mise en liberté. Quiterio Aguavili nous accompagna tout le temps du voyage et grâce à lui, j'ai pu voir de près les Colorados, étudier leurs coutumes, former un vocabulaire de leur langue, pénétrer presque dans leur intimité. Pendant mon séjour, Quiterio ne cessa de venir me voir un seul jour, et je veux croire qu'il ne venait pas seulement pour recevoir les petits cadeaux dont j'entretenais notre amitié. J'aurai, d'ailleurs, occasion de reparler souvent de lui au cours de ce récit.

Je partis de Quito le 1^{er} août 1903. M. Giacometti servait de guide. Le ministre de France en Ecuador, M. Mercier, M. Gonnessiat, le savant directeur de l'Observatoire de Quito, un docteur écuadorien, M. Cousin, avaient bien voulu m'accompagner. Nous fûmes de retour le 23 août. C'est à M. Gonnessiat que je dois les photographies qui, mieux que mon récit, donneront une idée exacte du pays que nous avons traversé et de ses habitants.

Le voyage de Quito à Santo-Domingo de los Colorados demande quatre jours, en forçant un peu la marche à la dernière étape et en devançant les bêtes de charge. La distance à franchir est de 150 kilomètres environ. Le voyage n'est pas très pénible pour des personnes un peu entraînées, le trajet pouvant se faire à cheval, sauf en de rares passages où il est nécessaire de mettre pied à terre quelques instants, à cause des éboulements produits par les pluies. Ce qui fait le charme unique de cette excursion, c'est qu'en quelques jours, le voyageur passe à peu près tous les climats, voit défilerdevant ses yeux des végétations si diverses, que, du matin au soir, il pourrait croire avoir changé de pays. Quito est à près de 3.000 mètres d'altitude, Santo-Domingo à environ 500 mètres.

On suit d'abord la grande route de Quito à Aloag (1^{re} étape), sans quitter la vallée interandine. La seconde étape est plus longue, plus fatigante. D'Aloag, le chemin va franchir la Cordillère occi-

dentale à un col situé entre le Corazon et l'Atacatzo, à 3.500 mètres environ. Il traverse d'abord les riantes prairies de la vallée interandine où paissent d'innombrables troupeaux, puis s'élève peu à peu en lacets vers les « paramos » froids et déserts, les grandes étendues mornes et monotones des hauts plateaux des Andes, triste domaine des graminées, immensités dénudées, aux ondulations molles, tellement semblables les unes aux autres qu'on a parfois l'impression d'emporter avec soi le paysage jamais renouvelé; steppes incultes où rien ne fixe et n'attire le regard, si ce n'est, de temps à autre, dans quelques replis marécageux, la tache vert-noir de quelques arbustes rabougris, comme frileusement réunis.



Région des Indiens Colorados (d'après Wolf).

Enfin, c'est la descente, descente rapide, égayée par l'apparition des premiers arbres, par le retour à la chaleur douce, par l'aspect d'une flore qui, à chaque pas, apparaît plus luxuriante; et, bientôt, commence la forêt, cette forêt qui s'étend ininterrompue, toujours plus magnifiquement belle, plus haute, plus impénétrable, jusqu'au Pacifique. En allant sans cesse vers l'ouest, il faut marcher dix jours pour sortir de cette immensité verte, pour revoir l'horizon. Le soir, on couche à Canchacoto (1.500 mètres), misérable chaumière iso-

lée, qui sert d'hôtel, le dernier endroit où le voyageur soit reçu en client et non en hôte, à l'orée du monde tropical.

La troisième étape nous mène à San-Nicolas, une hacienda qui appartient à un Français, M. Gachet, où l'hospitalité la plus franche nous fut offerte. Le chemin, encore très bon, suit le cours du Pilaton, puis du Toachi, rivières qui font partie du bassin du grand fleuve Esmeraldas. Quelques rares fermes, les unes abandonnées, les autres en exploitation, marquent les premiers efforts de la civilisation vers ces régions nouvelles. San-Nicolas, une des plus anciennes, apparaît, riante, sur le bord du chemin, entourée de citronniers, d'orangers et de caféiers. Sur un petit plateau auquel est adossée la maison, se trouvent des champs de canne à sucre et la distillerie.

Ce n'est que le quatrième jour entre San-Nicolas et Santo-Domingo que le chemin devient mauvais, et parfois même dangereux. Tantôt c'est un sentier marécageux où les bêtes enfoncent jusqu'à l'épaule, tantôt c'est un raidillon à pic et glissant, surplombant le ravin où mugit et écume le Toachi, encaissé entre de belles parois de roches vertes. Comme la veille, de temps à autre une hacienda apparaît au bord du chemin. Déjà le cacao mûrit et parfois, le long du sentier, un arbre à caoutchouc lance sa jeune pousse. Mais presque toute la journée se passe en pleine forêt vierge : la forêt vierge si souvent décrite et qui pourtant réserve à celui qui la voit pour la première fois de si profondes surprises, tant il est impossible d'en rendre la beauté mystérieuse et troublante. Nos yeux, nos sens de civilisés ne sont plus en harmonie avec cette nature dont nous nous sommes trop éloignés, qui ne nous reconnaît pas et que nous ne reconnaissons pas. On entre là comme en un temple païen, en inconnu, presque en intrus, avec comme un scrupule de déranger quelqu'un, de violer quelque chose de sacré, avec comme une peur vague, presque religieuse, de cette énigme qu'on ne comprend pas. On parlerait presque à voix basse pour ne pas réveiller l'âme éparse de cette grande chose, pour ne pas attirer sur soi, si chétif, l'attention de tant d'êtres cachés et qu'on devine hostiles.

Tout d'abord, on n'entend rien. Il semble que tout n'est que silence et immobilité. Ce n'est que peu à peu que l'oreille s'habitue à entendre le silence et perçoit un bruissement sourd et continu, comme la respiration de la forêt, des innombrables existences et des

transformations continuelles qu'elle abrite. On cherche à décomposer ce bruit, à le résoudre en bruits connus, en cris déjà entendus, en tons familiers, mais tout se confond, tout se mêle : le mystère reste aussi impénétrable. La même confusion se retrouve dans l'aspect des choses : des oiseaux passent, pierreries ailées ; des racines sortent du sol et se tordent comme des serpents; des lianes tombent du ciel, droites et flexibles comme des cordes, et vous frôlent au passage d'un frôlement de reptile; des insectes imitent des formes de plantes et de mousses, ou passent dans la nuit, lumineux comme des étoiles; de grands lézards sautillent de branche en branche comme des oiseaux, et, au milieu de ce pêle-mêle, de ce mélange déconcertant des règnes, on s'avance aux aguets, comme en pays ennemi; on frémit au moindre contact, on tressaille à la chute d'une branche; on épie dans l'herbe le glissement de la bête mauvaise ou perfide; on sursaute au cri de quelque carnassier en chasse et qui tout à coup retentit tout proche. J'ai compris, le jour où j'ai connu la forêt vierge, l'aventure que nous contait notre guide : un voyageur s'étant perdu sur le soir en pleine forêt, resta toute la nuit immobile, à cheval, sans oscr descendre pour se reposer. L'homme civilisé n'osa pas faire ce que l'Indien ou le nègre font chaque jour : rassembler quelques feuilles et dormir à la belle étoile jusqu'au matin.

La beauté de la forêt vierge n'est pas seulement dans son mystère inviolé; elle est encore, et surtout, dans la puissance de vie qui s'y révèle à chaque pas, dans cette activité de sève qui jamais ne se lasse. La nature des tropiques ignore le sommeil de l'hiver, la tristesse des arbres dépouillés, laissant entrevoir le squelette de leurs branches sans feuilles. La mort même passe inaperçue, tant est hâtive, immédiate, la renaissance de tout ce que la vie abandonne en de nouvelles vies. L'arbre mort reste debout, soutenu par les lianes qu'il a nourries de sa sève et qu'il a soutenues autrefois de sa force. Les mousses cachent les plaies de son tronc vermoulu; les orchidées, chaque été, lui font une parure nouvelle de fleurs étranges, l'ornent avec un soin qu'on croirait filial, et lorsqu'un grand coup de vent vient faucher, déraciner cet ancêtre, mort depuis longtemps, il tombe en pleine floraison, en pleine force, en pleine beauté, et même couché, il continue à vivre des milles vies qu'il entretient de sa féconde décomposition.

Là, les pertes se réparent avec une rapidité qui tient du prodige. Il y a quelques années, tout près du chemin, une montagne entière a croulé, ensevelissant une immense étendue d'arbres séculaires. Aujourd'hui déjà, une mer mouvante de graminées a recouvert la terre ébranlée; des arbustes, çà et là, dressent leur tige déjà forte. Dans dix ans, le terrain perdu sera reconquis et le voyageur qui passera là, ignorera le désastre, et la magnifique richesse que la nature prépare pour l'avenir, dans son sein fécond, avec tous ces arbres qui s'y trouvent enfouis.

La main de l'homme ne laisse pas de traces plus durables. La nature vierge lutte peu à peu contre ceux qui osent venir l'affronter, tenter de discipliner ses énergies. A la moindre défaillance, elle a des reprises tragiquement terribles. M. Giacometti nous montrait au passage une ancienne hacienda qu'il tenta d'établir, l'hacienda de Tanti, et qu'il dut abandonner, tous ses travailleurs mourant en quelques heures, l'un après l'autre, d'une maladie étrange, qu'à la description je reconnus être la gangrène gazeuse. Déjà les cases qui abritèrent tant d'agonies croulent éventrées; les champs autrefois cultivés sont envahis de tous côtés par la haute broussaille. Il semble que, d'avoir été remuée, violée, cette terre se venge par un surcroît de fertilité déréglée, et de ce spectacle de la nature triomphante dans sa lutte avec l'homme, il se dégage une impression pénible de tristesse et de découragement.

Santo-Domingo, but du voyage, où l'on arrive à la tombée de la nuit, n'est pas un village comme pourrait le faire croire la carte de Wolf. Ce n'est en réalité qu'un groupement pittoresque, mais sans aucune importance, constitué par l'hacienda de Santa-Rosa, appartenant à M. Giacometti, et par quelques maisons disséminées tout autour, maisons des ouvriers nègres et blancs de la ferme.

Les cases de ces « peones » sont bâties presque toutes sur le type général des maisons dans les régions chaudes. Elles sont montées sur quatre solides pieux qui isolent le plancher du sol; les parois sont composées de lamelles de « chonta » ¹, presque à claire-voie;

1. La « chonta » (Bactris et Iriartea Sp.) est un des arbres les plus utiles des régions chaudes. Résistant très bien à l'humidité, il est employé pour la charpente des maisons. Facile à fendre dans le sens de la longueur, on le débite en lattes minces pour faire les cloisons, les planchers et la carcasse du toit. Extrêmement dur, le bois de chonta sert, ensin, à faire de véritables clous pour unir entre eux les bois plus tendres.

letoit est en feuilles de palmier; un escalier fait d'un tronc d'arbre, entaillé d'encoches successives, sert d'accès à l'unique étage de la maison. L'espace compris entre le plancher et le sol est l'abri des animaux domestiques, poules et porcs.

L'habitation du maître, l' « hacienda », est plus confortable, mais bâtie sur le même modèle et avec le même matériel. Elle repose sur une plate-forme surélevée à laquelle donne accès un escalier de bois. Au rez-de-chaussée sont les magasins et le comptoir où se débitent l'eau-de-vie et les objets de pacotille recherchés des nègres et des Indiens. Au premier étage s'ouvrent diverses chambres à coucher, la cuisine, une grande salle utilisée comme salle à manger, le tout largement aéré par de grandes baies fermées seulement au moyen de jalousies rustiques, aux heures chaudes de la journée ou pendant les heures fraîches de la nuit. La température à Santo-Domingo oscille entre + 18° environ, la nuit par ciel clair, et + 24 ou 25° le jour, quand le soleil brille. L'humidité est considérable. En quelques jours, les souliers sont couverts de moisissures. Il est impossible de garder le pain, malgré une cuisson réitérée chaque jour. Les moustiques, à l'époque où je résidai dans la région, n'étaient pas nombreux. Nous eûmes plutôt à souffrir de la piqure d'une petite mouche extrêmement pénible. Le seul désagrément sérieux provient des cancrelats qui abondent, cancrelats de quatre centimètres de long, voraces comme des bêtes de proie et qui ne respectent rien, pas plus les lanternes à photographie que les appliques de liège de mon lorgnon.

La région de Santo-Domingo est située exactement sur la ligne de partage des eaux entre le bassin du grand rio Esmeraldas et le bassin du grand rio Daule. L'hacienda de Santa-Rosa est bâtie sur la rive gauche d'un des plus beaux affluents de celui-ci, le rio Pove.

Les groupements d'Indiens ou « estancias » dépendent, soit de la paroisse de Santo-Domingo, soit de la paroisse de San-Miguel (à 15 kilomètres à l'ouest de Santo-Domingo). Dépendent de la première, une série de groupements situés sur le versant de l'Esmeraldas, le long du rio Chila et des rios voisins : Bua, Caña Dulce, Manipili, Cansamulu, Agua Sucia, Cajone. En dépendent également les estancias suivantes, situées sur la rive gauche du Pove : Pove, Chuhipi, Baba, Dapali, Malicia, Rio Verde. Dépendent de la paroisse de San-Miguel, les estancias qui se trouvent le long des

affluents supérieurs des rivières de Daule et de Quevedo: Abuchon, Santima, Patalipilio, Taguasa, Congoma, Naranjo, Ila et Pintele. Il est à noter en passant que chaque « estancia » est établie à proximité d'un ruisseau et en porte le nom.

Au cours de mon voyage, j'ai eu occasion d'étudier les Indiens des deux « estancias » les plus voisines de l'hacienda Santa-Rosa, Pove, située à une lieu de distance, Chila, située à deux lieues. C'est à Pove que je me rendis pour voir l'habitation de l'Indien.

*

Les Indiens Colorados n'ont aucun souvenir des migrations qui les ont amenés dans les régions qu'ils habitent actuellement, migrations qui, selon toute vraisemblance, doivent remonter à des époques très reculées. D'ailleurs, leurs souvenirs s'étendent peu dans le passé. Quiterio Aguavili, ni sa sœur, ne se souvenaient du nom de leur père, mort alors qu'ils étaient en bas âge. Presque tous font effort pour se rappeler le nom de leurs parents, décédés il y a seulement quelques années. L'oubli rapide des disparus se double d'un oubli non moins rapide des liens exacts qui unissent les individus les uns aux autres. Contrairement à la langue des Incas, si riche en termes pour exprimer les divers degrés de parenté, la langue colorado ne signale d'un mot spécial que les parentés de premier et de deuxième ordre. Passé cette limite, toutes les personnes issues de la même souche ne se désignent entre elles que par l'expression vague de « parent ». Une coutume singulière complique encore la tâche du voyageur qui cherche, comme je l'ai tenté, à établir un arbre généalogique des familles d'Indiens qu'il étudie, c'est que les enfants mâles portent le nom de famille du père, et les filles, le nom de famille de la mère. Ainsi, Sebastiano Chauco, marié à Manuela Orasona, a deux enfants: l'un, le garçon, s'appelle Federico Chauco; l'autre, la fille, Juliana Orasona. La femme conserve ainsi son nom propre et le perpétue dans sa progéniture féminine. Souvent enfin, comme dans nos pays, des surnoms sont donnés aux individus et arrivent presque à supplanter leur nom de famille. Quiterio Aguavili était appelé « Campito »; Bautista Lochi, « Goro-

Les Indiens ont-ils toujours habité, depuis leur arrivée dans le pays, les points où on les trouve actuellement? Je ne saurais répondre à cette question, et je ne donne que sous toutes réserves

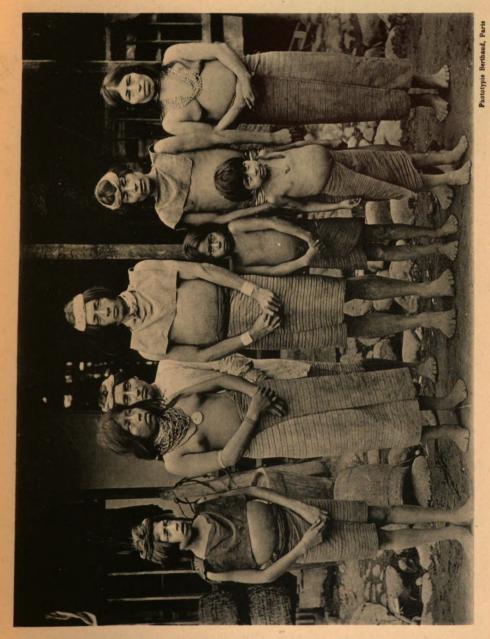
les renseignements suivants, dus à M. Giacometti, et que je n'ai pu vérifier. Primitivement, les Indiens auraient vécu réunis dans un village appelé Cocanigua; mais une peste (sans doute la petite vérole) les décima. Deux familles seulement échappèrent et allèrent fonder respectivement Santo-Domingo et San-Miguel. Au cours d'une exploration, M. Giacometti aurait retrouvé quelques décombres, des plantations de cacao, des arbres fruitiers revenus à l'état sauvage et marquant, d'après lui, l'emplacement de cet ancien village.

En l'absence de toute tradition, c'est donc à l'anthropologie, à l'ethnologie et à la linguistique qu'il faut demander le secret de l'origine de cette race.

La langue colorado est une langue spéciale, harmonieuse, et dont j'ai pu réunir un abondant vocabulaire qui sera publié. Elle se distingue essentiellement des langues de la Sierra, du quichua comme de l'espagnol, mais offre des rapports avec le cayapas dont elle semble n'être qu'un dialecte. Ce dialecte est, toutefois, déjà si différent de la langue mère, que, lorsque les Cayapas viennent en pays colorado, ils ne peuvent se comprendre avec les Indiens qui y habitent. Les noms de famille des Colorados ont également une allure particulière qui les différencie nettement des noms de famille de l'intérieur. En voici quelques-uns : Aguavili, Lochi, Laquinchi, Chauco, Orasona, Dusuna. Les prénoms seuls, par suite de l'introduction du catholicisme, sont espagnols. Il appartiendra à un linguiste de reprendre, à l'aide des nouveaux matériaux que j'apporte, l'étude que M. Seler a déjà faite sur les vocabulaires réunis par Wolf.

Je ne m'étendrai pas sur les caractères physiques des Indiens Colorados, cette étude devant être l'objet d'un travail spécial. Je possède, en effet, trente-cinq mesures authropométriques complètes d'individus des deux sexes et de tous âges, et j'ai pu me procurer trois crânes, dont deux sont accompagnés des os du squelette. Je me restreindrai aujourd'hui à l'étude purement ethnographique.

Le costume de l'Indien est des plus sommaires. Une petite pièce rectangulaire de toile de coton (tapé), de couleur gris brun, percée au centre, pour le passage de la tête, d'une fente trausversale et non antéro-postérieure, comme le poncho en usage dans la Sierra, recouvre les épaules, mais sans retomber sur les bras et ne descend pas, en avant, plus bas que la ligne des mamelons, en arrière, plus bas que la pointe de l'omoplate.



Une pièce de toile de coton (umbatsopa), à fines rayures horizontales bleues et blanches atténuées s'enroule autour de la taille à la manière d'un pagne et descend jusqu'au genou. Une ceinture de coton rouge (cendore), serrée avec force, entoure plusieurs fois la taille et maintient le umbatsopa.

Les cheveux sont demi-longs, coupés horizontalement, suivant un plan qui passerait à un centimètre environ au-dessus du lobule de l'oreille, et rejetés à droite et gauche sur le devant, de façon à dégager le front que barre fort gracieusement le mish(i)li. Ce mish(i)li est la coiffure nationale, pourrait-on dire, de l'Indien Colorado, et sa caractéristique. Ce n'est autre chose qu'un écheveau de fil de coton posé en couronne sur le sommet de la tête. Cette coiffure est l'apanage de l'homme. L'enfant ne la porte qu'à partir de douze ans environ.

Le pied de l'Indien ignore toute espèce de chaussure.

Le seul ornement consiste en un bracelet d'argent (calateshli), large de 4 à 5 centimètres, fendu pour pouvoir s'ouvrir et permettre l'introduction du poignet. Ces bracelets sont achetés à Quito.

Les femmes ont un costume presque identique à celui des hommes. Sur les épaules, un mouchoir de couleur voyante, avec fleurs, vient se nouer comme un châle sur le devant de la poitrine (panu). La poitrine, les seins et les bras sont nus. Le bas du corps est recouvert par le tunán, identique au umbatsopa des hommes, mais plus long, descendant un peu plus bas que la saillie du mollet. Aucune ceinture ne le maintient à la taille. La femme l'assujettit en rentrant les pointes du lé qui se trouvent ainsi fixées entre sa peau et le tunán même. Les cheveux sont longs et flottants dans le dos, divisés simplement par une raie médiane sur le sommet de la tête. Comme ornements, la femme porte un collier (hui) de perles de verre et de graines, appelées par les Indiens « cantopiga », agrémenté de petits paquets de vanille et de queues d' « armadillo » (tatou) et qui couvre de ses rangs superposés le cou, la partie supérieure de la poitrine, retombant entre les seins. Un bracelet (huintede) à plusieurs rangs, formés de petites perles de verre, entoure les poignets et les bras au-dessus du coude.

Les enfants en bas âge sont tout nus. Dès qu'ils ont quatre ou cinq ans, ils revêtent le même costume que les adultes. J'ai noté chez eux un développement considérable de l'abdomen qui ne semble disparaître ou s'atténuer que vers l'époque de la puberté.

Comme toutes les races primitives, les Indiens aiment à se peindre le corps. Ils emploient surtout dans ce but l' « achiote » (Bixa orellana), dont les graines fraîches donnent une belle couleur rouge. Une couleur noire (máli) leur est également fournie par le fruit d'un arbre dont je n'ai pu me procurer d'échantillon. Chaque fois que l'Indien ou l'Indienne doit se présenter quelque part, à l'occasion de toutes les fêtes, sa seule coquetterie consiste à se couvrir de tatouages rouges ou noirs. La peinture se fait directement avec le doigt. Tantôt le Colorado se contente d'une teinte plate, répandue à peu près également sur toutes les parties visibles de son corps, tantôt il préfère dessiner sur sa figure des raies disposées avec ordre. Comme exemple, je citerai le dessin que j'ai relevé sur une femme, Virginia Orasona, comme un des plus compliqués et des plus curieux que j'aie jamais rencontrés : une première raie, large de un centimètre et demi, prend naissance à la racine des cheveux sur la ligne médiane, descend vers la racine du nez qu'elle recouvre en s'étalant à droite et à gauche sur les paupières pour aller se terminer et se perdre vers les tempes. Une deuxième raie passe sur le dos du nez, puis sur les pommettes et va finir au tragus. Une troisième figure une moustache sur la lèvre supérieure et se bifurque, de chaque côté, sur les joues pour se terminer vers la branche montante maxillaire. Une quatrième part symétriquement de la commissure des lèvres et se divise en deux, pour se perdre au niveau du bord inférieur du maxillaire inférieur. Une cinquième et dernière descend sur le milieu du menton figurant une espèce d'impériale. Les seins, l'épigastre, les bras et les mains sont recouverts d'une teinte plate uniforme. L'abus de ces tatouages est tel qu'il est impossible de toucher les Indiens sans se colorer soi-même. Le mish(i)li, primitivement blanc, a bientôt pris une teinte vineuse. Le pied et la main laissent sur le papier, qui a servi à prendre leur contour, une empreinte rouge. Les dents n'échappent pas à cette singulière manie. Pour les rendre noires, les Indiens mâchent les jeunes pousses d'une plante qu'ils appellent « ampóh » et dont j'ai un exemplaire dans mon herbier. Leur esthétique répugne aux belles dents blanches, recherchées des Européens.

Les Indiens ne seraient pas des primitifs, s'ils n'avaient la coutume des mutilations; mais ces mutilations ne sont pas de celles qui frappent immédiatement la vue et elles ont passé inaperçues aux



ANDREA ORASONA

Photetypie Berthand, Paris

yeux de bien des voyageurs. Des personnes vivant depuis longtemps dans le pays les ignorent. La barbe et la moustache sont rares parmi les Indiens, mais elles le sont moins qu'on ne le suppose, car ils sont la coutume d'enlever soigneusement tout poil qui apparaît sur leurs lèvres ou leur menton. J'ai pu me rendre compte que, chez les hommes du moins, l'épilation ne portait que sur les poils de la face. Les oreilles ne sont pas perforées, mais en revanche, au niveau du lobule du nez, la narine droite des hommes, à partir de la puberté, est percée en arrière d'un petit trou, patiemment et lentement ouvert à l'aide d'une épine d'oranger. Cette épine est constamment maintenue en place pour conserver la perméabilité de cet orifice. Nous verrons plus tard l'objet de cette étrange mutilation. On retrouve enfin chez l'Indien Colorado une coutume singuliere, signalée un peu dans toutes les parties du monde, mais particulièrement en Amérique : je veux parler des déformations craniennes. Cette coutume devait être générale, il y a encore quelques années, mais semble disparaître peu à peu. En effet, au cours de mes mesures anthropométriques, j'ai trouvé des enfants qui avaient certainement eu le crâne aplati, et d'autres chez lesquels il était impossible de retrouver la moindre trace de déformation, artificiellement et intentionnellement provoquée.

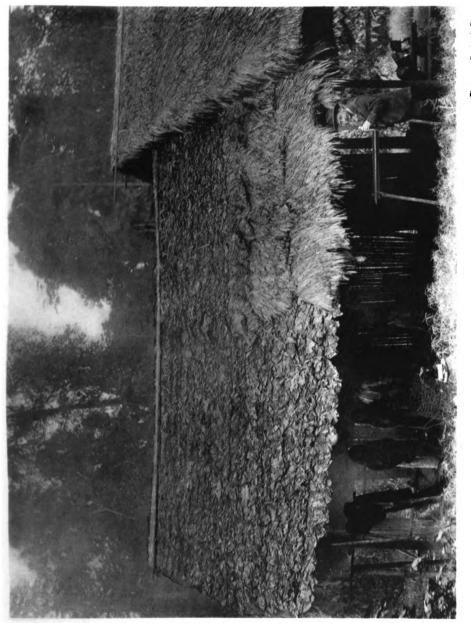
L'opération se pratique de la façon suivante : pendant les trois mois qui suivent la naissance, l'enfant est étendu sur une planche qui a exactement la même longueur et la même largeur que lui (piranchi). Une bande le maintient sur la planche. Sous la tête, pour éviter un contact trop brutal, on place un peu de coton et quelques fragments de toile. Un mouchoir roulé passe sur le front du nourrisson et fait le tour de la planche. Chaque jour, on augmente un peu la pression, en serrant davantage le mouchoir. Il en résulte une déformation à prédominance occipitale. Comme je le disais plus haut, les Indiens semblent vouloir renoncer peu à peu à cette coutume dont ils ignorent, d'ailleurs, le but et la raison; et déjà, beaucoup de mères se contentent d'entourer la tête de leur enfant d'un mouchoir roulé, progressivement serré, mais sans interposition d'un objet dur quelconque. Tel est le costume de l'Indien, telles sont ses coquetteries. Il nous faut maintenant aller le surprendre chez lui, le voir dans son intimité.

Ainsi que je l'ai déjà dit, le groupement le plus voisin de l'ha-

cienda de Santa-Rosa est celui de Pove, et c'est là que je me rendis sous la conduite de Quiterio Aguavili. Rien de plus pittoresque que cette excursion qu'on peut faire à cheval, avec un peu d'habitude. Un sentier à peine tracé, compliqué de nombreux détours, coupé de troncs d'arbres renversés par les ouragans, envahi par les lianes, se glisse mystérieusement sous les grands arbres, dans l'ombre humide de la forêt. Après une heure de marche par ce sous-bois obscur, un petit ruisseau coupe la route et, aussitôt après, apparaît une vaste tache de lumière, une éclaircie ensoleillée, une riante oasis d'un beau vert clair. C'est l' « estancia », le terroir, au centre duquel vit l'Indien, avec toute sa famille, loin des regards étrangers, à l'abri des curiosités et des bruits du dehors. La forêt propice fait à sa propriété une imposante ceinture d'arbres centenaires et réserve dans son grand sein maternel un sûr asile à celui qui est resté son enfant.

Le champ de l'Indien est un carré d'environ 150 à 200 mètres de côté. La récolte serait insuffisante pour toute la famille; aussi n'estil pas unique. A un jour de marche, dans diverses directions, l'Indien en possède d'autres où il émigre successivement au fur et à mesure de ses besoins.

Au centre de l' « estancia » de Pove que je visitai, se dressent deux maisons côte à côte. Dans l'une vit un vieil Indien, Marco Chauco, l'ancêtre de la tribu, sa femme, Trinidad Dusuna, et leurs deux derniers enfants. Dans l'autre cohabitent, d'une part, Quiterio Aguavili, sa femme, son beau-fils et ses deux enfants; d'autre part, Manuela Orasona et ses deux enfants. Une parenté étroite unit tous les membres du groupement, la femme de Quiterio Aguavili étant l'ancienne bru de Marco et Manuela Orasona, la sœur de Quiterio et la veuve d'un fils de Marco. Le groupement comprenait donc, en tout, douze personnes. Les deux maisons qui abritent cette famille sont à peu près identiques. Qu'on se représente un grand hangar de 20 mètres de long sur 10 de large, ouvert de toutes parts, ce qui ne saurait présenter d'inconvénient, étant donné la température remarquablement douce et égale de ces régions. Le sol en est propre, dur et battu comme une aire de grange. Des piliers de « chonta », profondément enfoncés dans la terre, soutiennent un toit doublement incliné, fait lui-même d'une carcasse de lamelles de chonta, recouverte de feuilles d'un palmier appelé en espagnol



LA MAISON DES COLORADOS
(A DROITE ET AU PREMIER PLAN LE MÉTIER A TISSER)

« bijao », en colorado « piri », et qui est l'heliconia des botanistes. Ces feuilles sont pliées suivant la nervure principale et ensuite imbriquées par rangs superposés. La toiture est ainsi parfaitement étanche. La ligne faîtière du grand hangar atteint de 3 m 50 à 4 mètres de hauteur. Tous les assemblages de la charpente sont fixés à l'aide de lianes. Quand les lianes ne suffisent pas, l'Indien emploie des clous faits de « chonta ». La maison et le mobilier qu'elle renferme n'empruntent rien qu'à la forêt voisine.

Le hangar est divisé, perpendiculairement à son grand axe, en deux compartiments par une cloison à claire-voie en « chonta » également, qui ne laisse, entre les deux salles ainsi délimitées, qu'une communication en forme de porte. L'une de ces salles sert de cuisine, l'autre, de salle à manger et de salle de repos. Dans la première, on trouve deux foyers le long du petit côté : quelques pierres disposées sur le sol suffisent. A 1^m 20 au-dessus de chaque foyer, une espèce d'étagère en « chonta » sert à supporter les fruits cuits et tous les objets qui redoutent l'humidité, en particulier les petites poires à poudre ou à amorces; une pelle de chonta (béta) sert à remuer les cendres. Faisons rapidement le tour de cette salle. Comme objets importés, on ne trouve que quelques débris de peigne de cou en corne (parin), des cuillers en fer, quelques assiettes, une hache, un « machete », un vieux fusil à amorce se chargeant par le canon, de grands hameçons, le tout acheté dans la Sierra. Tous les autres ustensiles sont fabriqués par les Indiens avec les matériaux que la nature met à leur disposition.

Voici d'abord de grands pots d'argile cuite (huanga), ayant de 20 à 50 centimètres de diamètre, faits par les femmes; des calebasses de cucurbitacées pour conserver l'eau (boli-boli) et le lait; des espèces de noix pour contenir le sel, la poudre, les amorces (tsatsaca). Voici un tronc creusé en forme de mortier pour piler le riz, avec un bâton pesant employé comme pilon; c'est le « hihua », ainsi appelé du nom de l'arbre dont il est fait; voici un grand plat allongé, la « batea », en bois de « moral »; une corbeille (kotope) pour recueillir le caoutchouc dans la forêt. Une calebasse coupée en deux, perforée de trous et montée sur un manche, constitue une excellente passoire (shikiin). La rape (chipa) est faite en bois de « cedro », où des pointes de « chonta » ont été incrustées. Une planche incurvée, soigneusement polie, en bois de « hihua », sert à

écraser la banane au moyen d'une règle de même bois : c'est la « lirunsa ». L'Indienne est bonne cuisinière et avec ses ustensiles rudimentaires fait des plats appétissants. Elle est aussi bonne ménagère. Elle achète le coton à Quito, mais c'est elle-même qui fabrique ses vêtements (sauf le « panu », article d'importation) et ceux de son mari. Elle file et elle tisse. Trois écheveaux de fil de coton blanc, un écheveau de fil de coton bleu, suffisent pour un « túnan », la jupe déjà décrite de l'Indienne. Le fuseau (pituca) est fait d'une fibre de chonta. Un anneau plat de noix de corrozo lui donne le poids nécessaire pour qu'il puisse facilement tourner. Le métier à tisser (chiteno) est tout aussi rudimentaire : il est formé d'un cadre de bois sur lequel viennent s'enrouler les fils de coton et d'une large et longue navette, véritable sabre de bois. Toujours dans la même salle, nous trouvons aussi les ustensiles de pêche et de chasse du mari : un grand filet (dada) fait de fibres de « cabuya » (agave americanum) achetées à Quito, et lesté de petits cailloux noirs, pesants comme du plomb, et la sarbacane faite en chonta. J'ai déjà signalé le fusil. Voici enfin la pipe de l'Indien : le fourneau est d'argile cuite et l'artiste a essayé d'y reproduire grossièrement une face humaine; le tuyau est fait d'un os de singe. Passons maintenant dans la salle voisine, la salle de réception et de repos.

De grands bancs bas, longs de 60 centimètres, des sièges plus étroits de même forme invitent au délassement. La confection en est simple. Un tronc de l'arbre appelé « balsa », bois très léger, a été coupé en deux, suivant sa longueur; puis les deux moitiés ont été juxtaposées de façon à former un plan horizontal, et clouées à l'aide de clous de « chonta », sur des rondelles de même bois. L'Indien s'étend sur les grands bancs, la tête reposant sur la main, et, dans cette pose de dignité nonchalante, converse avec le visiteur. De grandes planches de « cedro » travaillées à la hache, de 1^m 50 de longueur sur 80 centimètres de large, arrondies aux angles, posées à même le sol, servent de tables. Dans un coin de la salle, se trouve le pressoir pour la canne à sucre : quatre grands montants en « chonta » se faisant face deux à deux, et fortement enfoncés dans le sol, sont percés à une hauteur de 1^m 20 environ de fenêtres allongées qui se correspondent. Par ces fenêtres passent des bâtons qui assurent le contact de deux poutres rondes horizontales, « chonta » également. Ce sont ces deux poutres qui, en se mouvant





l'une sur l'autre et en sens inverse, broieront la canne à sucre comme deux meules de moulin. Elles sont fortement entaillées au fer rouge, pour rendre leur prise plus énergique, et, à chacune de leurs extrémités, portent des bâtons placés perpendiculairement à leur axe pour permettre de les mettre en mouvement. Les diverses pièces de cet assemblage rustique sont liées les unes aux autres à l'aide de lianes résistantes faisant office de cordes.

A l'opposé du pressoir, se trouve la « marimba », l'instrument de musique cher aux Colorados, et qui n'est autre qu'un xylophone. Pour se faire une idée exacte de la marimba, qu'on imagine un canot ayant environ 1^m 80 de long et 30 centimètres de large, taillé dans le bois tendre « balsa », et suspendu par ses deux extrémités (la proue et la poupe) au toit de la maison, à l'aide de lianes résistantes. Un boudin fait de feuilles de bananier tressées court le long de chaque bord, maintenu au moyen de clous de « chonta ». Il forme coussinet, et il est destiné à supporter des lamelles de « chonta », au nombre de dix-neuf, d'une longueur, progressivement croissante, de 20 à 50 centimètres, placées transversalement de façon à ne reposer que par leurs extrémités sur les coussinets. Ces lamelles sont fixées les unes aux autres et au corps de l'appareil à l'aide de ficelles de « cabuya ». Deux bâtons, terminés chacun à leur extrémité par une boule de caoutchouc, servent à frapper sur les traverses dont chacune rend, suivant sa longueur, un son différent. La marimba que je viens de décrire est de petite taille; mais les Indiens m'ont dit qu'il en existait de plus grandes. Tel est l'instrument de luxe qu'on ne rencontre que dans les « estancias » riches.

Plus modeste, le violon est moins rare. Il ressemble comme forme au violon enropéen; il est fait de bois de « cedro » et les diverses parties de la caisse de résonance sont collées entre elles avec du « copal ». Les cordes, au nombre de trois, sont de « cabuya ». L'archet, semblable aux arcs dont s'amusent les enfants, est fait d'une tige flexible de « moral ». Les crins sont remplacés par des fibres de « cabuya ». J'aurai fini l'énumération des instruments de musique, lorsque j'aurai signalé la flûte (huelo) en bons de « guadua » (Bambusa angustifolia).

La chambre à coucher constituait, dans la maison de Quiterio Aguavili, un petit réduit à part, situé à côté de la cuisine. Six piliers de chonta supportaient un toit à double inclinaison semblable

Société des Américanistes de Paris.

en tous points au toit de la maison principale. A hauteur d'homme était installé un plancher de « chonta » auquel donnait accès un fort bambou, entaillé d'encoches superposées (tsacana), escalier rudimentaire que nous avons déjà signalé dans les cases nègres de Santo-Domingo. L'Indien a compris l'inconvénient de dormir en contact direct avec le sol. Il a donc isolé son lit de la terre. La chambre à coucher n'a pas de parois. L'air circule aussi librement au-dessus qu'au-dessous du plancher. Quelques couvertures et des draps suffisent dans ces régions privilégiées à température toujours égale.

Allons faire maintenant un tour dans la « chacra », le champ qui entoure les maisons. Une pépinière de 400 pieds de cacao, quelque mille pieds de bananiers, un petit champ de canne à sucre en constituent la principale richesse. On y trouve en outre un peu de maïs, du riz, quelques orangers et citronniers, du « mani », du piment (Capsicum sp.), de la « yuca » (Manihot utilissima), des granadilles et quelques plantes que les Indiens emploient à des usages domestiques ou comme remèdes : le « barbasco », qui leur sert à empoisonner le poisson pour le pêcher plus facilement, l'« apecasa », dont la tige leur sert à faire des balais; le « larini », dont le suc mélangé à l'eau coupe la fièvre; l'« escausele », employé dans le même but, une espèce de camomille (guaïta), etc.

Là se trouve également l'écurie des porcs, enclos cylindrique, fait de tiges de chonta piquées en terre et unies par des lianes, de façon à figurer une sorte de grille. Un toit en feuilles de « bijao » supporté par quatre pieux, recouvre le tout. Quiterio possédait quatre porcs.

Le poulailler était fait de la même façon, mais les tiges de chonta étaient recouvertes directement de feuilles de bananier.

L'Indien ne possède pas d'autre bétail. Il n'utilise pas le cheval dont il a peur. Pendant le voyage, voyant l'homme qui revenait avec moi marcher péniblement à cause de ses genoux rhumatisants, je lui fis donner un cheval. Au bout d'une heure, il descendit et préféra continuer la route à pied; il craignait de tomber et se sentait déjà tout courbaturé.

Le chien, ce compagnon fidèle de l'homme sous toutes les latitudes, se retrouve dans la case de l'Indien. Il y en avait deux à Pove, pauvres bêtes des rues, sans race et sans beauté, sans doute rapportées autrefois de Quito.

Tel est le domaine de l'Indien, le petit coin de terre où il pourra vivre libre encore quelques années, loin de toute autorité étrangère et de toute servitude.

*

Pénétrons, là-dessus, dans la vie intime du Colorado. En Ecuador, le jour se lève à 6 heures et la nuit tombe à 6 heures. L'Indien, qui ignore l'éclairage artificiel, règle sa vie sur la marche du soleil. A 7 heures, il déjeune et dîne à 4 heures et demie. Sa nourriture est presque exclusivement végétale. La banane (ano) en forme la base essentielle. Une variété se mange mûre et crue; c'est le « platano de seda », la banane de soie, fruit délicieux réputé jusque dans la vallée interandine. Mais la véritable banane est pour la ménagère indienne la banane-légume, qu'elle cueille encore verte. Tantôt elle la fait cuire à l'eau, la broie à l'aide de la « lirunsa » et, de cette purée de banane, fait des boudins allongés (anoila), reproduisant à s'y méprendre la forme du fruit et qui remplacent à la rigueur le pain. Tantôt la banane est découpée en fines rondelles qu'on met à frire dans la graisse de porc (anopta), et cette friture simule à s'y méprendre la pomme de terre frite. Dans ce cas, on y mélange de petits morceaux de porc rôti. Ce fut le régal que m'offrit Quiterio Aguavili au cours de ma visite. L'offre était si sincère, le plat, si appétissant, les assiettes, si propres, que je fis grandement honneur à ce festin improvisé. Je me souviendrai longtemps de ces petites rondelles de banane, que je mangeai en pleine forêt vierge, dans la maison de mes amis, les Indiens Colorados.

Les poules, les œufs, le poisson, le gibier, le riz, le maïs, la « yuca », les fruits de toutes sortes que j'ai déjà énumérés, complètent cette alimentation frugale mais vraiment saine. Le porc est réservé pour les jours de fête. La viande de bœuf n'entre pour ainsi dire jamais dans les menus indiens. Il faut des occasions exceptionnelles comme celle qui se présenta lors de mon séjour. Un commerçant de la Sierra avait emmené à Manabi par voie de terre un troupeau de bœufs, pensant les vendre à bon prix sur la côte. Il revint peu de temps après, leurré dans ses rêves, avec ses bêtes rendues étiques par un voyage pénible de douze jours aller et retour, dans une région malsaine et chaude. Il offrit de nous en vendre unc. Nous manquions de vivres frais. M. Giacometti accepta, fit son

choix et revendit les bas morceaux aux Indiens présents. Quant à la viande de mouton, elle est totalement inconnue. L'Indien n'a qu'une gourmandise: il a la passion du pain. Ne pouvant en faire lui-même, il se rend, parfois, à Quito, faisant un voyage pénible de deux semaines, pour aller y acheter quelques sous de pain, et quel pain! de petites galettes mal cuites, aussitôt couvertes de moisissures, mais dont sa famille et lui se régalent comme de la plus fine friandise.

La boisson ordinaire des Colorados est l'eau. Le « guarapo » (malah) est pour eux la boisson de luxe qu'est pour l'Indien de la Sierra la « chicha ». C'est une boisson fermentée faite avec le sucre de canne, agréable et douce, peu alcoolique. Malheureusement le contact avec le blanc a introduit parmi ces Indiens de terribles habitudes d'intempérance. Chaque « hacienda » possède une distillerie et forme un véritable foyer d'alcoolisme. L'Indien n'est cependant pas né ivrogne. Tout jeune, il n'aime pas l'alcool et ne s'y habitue que peu à peu, comme nos lycéens s'habituent au tabac. Je vois encore la grimace que faisaient les jeunes Indiens qui venaient nous voir, après avoir avalé tout d'un trait, comme une mauvaise potion, le petit verre que leur offrait M. Giacometti. Ce n'est que plus tard que le besoin de boire se fait impérieux. Le hasard voulut que j'assistasse à une des beuveries que, de temps à autre, s'offrent ces pauvres gens, et même que j'en fusse la cause inconsciente. Pendant mon séjour arrivèrent un soir, vers 4 heures, une quinzaine d'Indiens et d'Indiennes de Chila. Je me mis aussitôt à les mensurer, mais, à l'approche de la nuit, ils voulurent s'en aller. J'essayai de les retenir en leur distribuant de petits miroirs, de l'argent. Rien ne fit. M. Giacometti, plus expérimenté, me dit alors que le seul moyen de les faire rester était de leur offrir de l'eau-devie. Malgré ma répugnance à user d'un tel moyen, je consentis et priai qu'on leur donnât un peu à boire. J'avais dit « un peu »; on leur en donna beaucoup; et, pendant toute la nuit, ce fut l'orgie la plus écœurante que j'aie vue de ma vie. Au rez-de-chaussée de la maison, les hommes et les femmes pêle-mêle avec les enfants, couchés sur le sol, incapables de se relever, buvaient interminablement. Les chants entrecoupés de hoquets durèrent jusqu'à l'aurore, chants étranges qui débutaient en notes suraiguës, s'atténuaient peu à peu, devenaient mélopées tristes et languissantes, pour

reprendre brusquement, stridents comme des cris de détresse, des appels de désespérés. Le lendemain, le spectacle était navrant de ces malheureux, la veille robustes et gais, presque beaux, avec leur allure un peu farouche d'êtres qui vivent au fond des grands bois, aujourd'hui hébétés, chancelants, l'œil vague, barbouillés du rouge de leur tatouage, abrutis par l'affreux poison, et ce fut avec joie que, vers midi, mes mensurations terminées, je les vis repartir vers leur maison lointaine, vers la saine nature, leur mère, qui, au passage, ne dut pas reconnaître ses derniers fils.

L'Indien n'est pas seulement un agriculteur. Il vit aussi des produits de la chasse et de la pêche : la forêt est giboyeuse; les rivières sont poissonneuses, comme la terre est féconde. Pour faciliter leur pêche, les Colorados emploient le suc extrait par broiement d'une plante appelée « barbasco ». Il en existe deux espèces : l'une plus active (tote) tue le poisson; l'autre (caháli) ne fait que l'enivrer. Sitôt le suc mélangé à l'eau, le poisson vient à la surface et est facilement recueilli au filet. Les Indiens de Pove n'avaient pas de canots, car les rivières du haut pays qu'ils habitent ne sont pas encore navigables. Il est probable que les tribus qui vivent en aval utilisent des barques, de même que les Cayapas. D'ailleurs le mot qui désigne le canot est commun aux langues colorado et cavapas : « cule ». Malgré leurs armes primitives, les Indiens sont d'habiles tireurs. Le fusil à pierre entre leurs mains, comme entre les mains des nègres et des quelques blancs installés dans le pays comme « peons », est une arme redoutable. Pendant notre voyage de retour, lorsque nous traversions les « paramos » du Corazon, notre guide blanc voyant de nombreux lapins fuir à notre approche, chargea son fusil avec la dernière pincée de poudre qui lui restait, mit comme bourre quelques lambeaux de feutre arrachés à sa selle, comme plombs, de petits cailloux ramassés sur le chemin, et, le soir, nous mangeames une excellente gibelotte. Là où se révèle toute l'adresse de l'Indien, c'est dans l'emploi de la sarbacane (pucuna), tube de chonta, de deux mètres de long, d'un calibre de huit à dix millimètres. De petites boulettes d'argile séchées au soleil (topuca) servent de projectiles. Trois « topuca », mises préalablement dans la bouche, l'Indien s'avance avec une prudence de félin, vers la proie qu'il guette, le plus souvent un oiseau-mouche ou un oiseau de petite taille. A sept ou huit mètres, il s'arrête, vise lentement, la première boulette part sans bruit, puis la seconde. Rarement l'Indien épuise toutes ses « munitions de bouche », avant que l'oiseau tombe étourdi.

Certaines peuplades de Colorados emploient encore l'arc et les flèches, mais je n'ai pu ni voir, ni me procurer ces armes. Les flèches sont empoisonnées avec le suc obtenu par la piqure d'un arbre. Le poison s'appelle « chihuila ». Bien que le mot bouclier ait un équivalent en langue colorado (kecaatsna), je n'en ai pas rencontré entre les mains de nos Indiens. La lance leur semble également inconnue. Pour chasser, le Colorado use surtout de ruse. Il emploie le système primitif qui consiste à attirer l'animal en imitant son cri, soit avec la bouche, soit à l'aide d'instruments fabriqués par lui. Tel est le « tirikia », petit sifflet plat taillé dans une noix de tagua qui sert pour appeler la « guatusa » (agouti?) et qui, dans l'intervalle des chasses, sert de jouet aux enfants.

L'Indien supplée à l'insuffisance de ses moyens d'attaque et de défense par une adresse consommée et une connaissance profonde de la forêt et de ses animaux. La région de Santo-Domingo est infestée de serpents des espèces les plus dangereuses, dont il me fallait des échantillons pour les collections destinées au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Le plus souvent, les Indiens m'apportaient ces reptiles encore vivants, étant parvenus à leur glisser autour du cou, pendant leur sommeil, un nœud coulant fait d'une liane fine et résistante. Lorsque le Colorado part en expédition pour aller chercher du caoutchouc, s'absentant de sa case parfois des semaines entières, telle est sa confiance en son adresse qu'il n'emporte que son machete ou sa hache, son fusil et la corbeille où il recueillera le latex des arbres abattus. Il vivra de longs jours sur le pays; les singes surtout lui font d'excellents rôtis, et le soir, un humble abri fait de feuilles de palmier, un « rancho » improvisé, abritera son sommeil paisible d'homme des bois.

> * * *

Contrairement à ce qui se passe en général dans les peuplades primitives, la femme n'a pas dans la famille un rôle aussi effacé qu'on pourrait croire. Sans doute elle est inférieure au mari, mais ce n'est pas la servante, l'esclave.

Dans un intérieur colorado, l'homme chasse, pêche, fait le gros

œuvre dans la culture du champ, les travaux pénibles de défrichement et d'entretien de la « chacra ». Ainsi, lorsque Quiterio Aguavili revint à sa maison, ses plantations avaient été envahies pendant sa longue absence par les herbes; sa femme n'avait pas essayé de le suppléer et il trouvait cette abstention naturelle. La femme, en somme, n'aide son mari que pour les travaux qui correspondent à ses forces. Ménagère et fermière, elle s'occupe de la basse-cour, fait la cuisine, va chercher le bois et l'eau, file et tisse les vêtements de la famille. Personnage muet au cours des visites qui se présentent, elle est cependant consultée dans certains cas. Lorsque j'offris d'acheter quelques ustensiles domestiques ayant surtout un usage féminin, Marco Chauco prit l'avis de sa femme et ce n'est qu'avec son consentement qu'il consentit à la vente.

Les sentiments affectifs chez les Indiens n'ont pas de manifestations bruyantes et, à première vue, sembleraient ne pas exister. Lorsque Quiterio Aguavili revint à Santo-Domingo, il attendit à l' « hacienda » la venue des siens. Il est vrai qu'il pouvait craindre d'être mal reçu par ses parents qui le croyaient coupable. J'assistai à la première entrevue qu'il eut avec sa femme. Celle-ci ne vint à l'« hacienda », accompagnée de son jeune fils, que plusieurs jours après notre arrivée. Elle apportait des provisions, un petit pot renfermant du poisson bouilli, un coq, des boudins de banane. Elle déposa son fardeau, s'accroupit à côté et sans rien demander, resta là sans bouger, regardant vaguement devant elle dans cette immobilité, qu'on dirait non pensante, des Indiens de tous les pays. Le mari prévenu arriva; ni lui ni sa femme ne se regardèrent, ils paraissaient ne pas se voir. Sans mot dire, il alla droit au sac de provisions, y prit le coq et me le remit avec un beau sourire et des gestes gauches, presque hesitants, puis s'accroupit à côté de sa femme et de son fils. Quand je revins, quelques minutes après, la femme pleurait doucement, silencieusement, le mari dégustait le poisson bouilli avec, dans ses grands yeux, la joie de retrouver, après si longtemps, l'odeur de la bonne cuisine de chez lui, et ils causaient lentement, sans hâte, comme s'ils avaient repris une conversation de la veille. Il y avait cependant dans cette visite de la femme, venue seule, sans doute contre la volonté des siens, vers le mari, peut-être coupable, une preuve sérieuse de dévouement et d'attachement. Guidée par sa seule affection et par cette espèce de

solidarité qui unit partout le mâle à la femelle, elle était venue simplement, presque instinctivement, et le mari n'y avait vu rien que de naturel.

La femme colorado supporte la grossesse avec toute la vaillance des femmes chez les peuples primitifs. Elle se couche juste le jour de ses couches. Le mari ou une personne de la famille pratique l'accouchement. Le cordon est coupé avec un fragment d'écorce de « guadua » et lié avec un fil de coton. Dès le lendemain, la jeune mère reprend ses occupations journalières. Pendant une huitaine de jours, elle reçoit une alimentation meilleure : du poisson, des perdrix, du poulet, de la « guatusa » et c'est tout. L'allaitement est toujours maternel et se prolonge longtemps. Trinidad Dusuna donnait encore le sein à son bébé âgé d'environ trois ans. La fécondité des Indiennes ne m'a pas paru très grande. Il est vrai qu'il faut tenir compte des morts nombreuses qui doivent se produire dans la première enfance. Dans les familles que j'ai vues, je n'ai jamais compté plus de quatre enfants. Par contre, la puissance de fécondation chez l'homme semble se prolonger longtemps. Marco Chauco, âgé de 70 ans environ, a un bébé de 3 ans.

L'âge du mariage est assez difficile à établir, les Indiens ignorant le plus souvent leur âge exact. Les femmes semblent se marier de 14 à 16 ans, les hommes, vers 18 ans. Les Colorados se soucient assez peu qu'il y ait harmonie entre les âges des deux époux. Mais dans l'appréciation de l'âge de la femme, il faut tenir compte de ce fait que l'Indiennese flétrit vite et, à la suite de quelques grossesses, paraît vieille, alors que son mari conserve toute sa force et l'apparence de la jeunesse. Les veuves et les veufs se remarient rapidement. Il est aussi impossible à la femme de vivre sans la protection du mari qu'au mari de vivre sans l'aide de la femme. Ces remariages extrêmement fréquents ne sont pas une des moindres difficultés que le voyageur rencontre dans l'étude des parentés enchevêtrées qui unissent les diverses familles. La seule veuve que je rencontrai au cours de mon voyage, Manuela Orasona, sœur de Quiterio Aguavili, avait déjà eu deux maris. Je ne doute pas qu'elle n'en ait actuellement un troisième. Il est certain que les unions consanguines doivent être très fréquentes parmi les Colorados, en raison du petit nombre des familles et de l'isolement où elles se trouvent vis-à-vis les unes des autres. Lorsque mon arbre généalogique sera complètement mis au point, il est probable que j'y trouverai des détails intéressants à ce sujet.

Quand un jeune Indien veut se marier, il fait à celle qu'il a choisie de petits cadeaux. Il lui offre des pièces de monnaie, des grains de colliers, des mouchoirs (panu), de la viande de porc ou les produits de sa chasse et de sa pêche. Une fois accepté par le père, il se rend avec sa fiancée chez le gouverneur indien qui leur fait unir les mains et donne à leur mariage une valeur légale. Le mari, pour la cérémonie, s'est muni d'un ornement bizarre, le « sopé ». Qu'on imagine une petite plaque d'argent carrée de un centimètre et demi de côté, fixée à angle droit par un de ses bords sur une épingle du même métal. L'épingle est introduite dans le trou pratiqué dans le nez, suivant le procédé que j'ai indiqué en parlant des mutilations, la plaque d'argent tournée vers le côté gauche de la face. La cérémonie terminée chez le gouverneur, un bal chanté (masaya), avec illumination de chandelles, a lieu dans la maison des nouveaux conjoints et la fête se termine naturellement en orgie de « guarapo » et d'alcool.

L'Indien Colorado ne vit pas en général très vieux. Parmi ceux que j'ai rencontrés, je n'en ai vu qu'un seul qu'on pouvait appeler vieillard: Marco Chauco. Le pays qu'habitent les Indiens est malsain, la dyssenterie et les fièvres paludéennes, en l'absence de tout soin raisonné, tuent beaucoup d'individus. Une maladie singulière, le « huicho », assez semblable par certains symptômes à la maladie du sommeil et au sujet de laquelle j'ai fait une petite communication à la Société d'anthropologie¹, sévit dans la région. Chaque année, quelques Indiens meurent à la suite des pigûres de serpents qui abondent. Mais c'est surtout la petite vérole qui fait des ravages terribles parmi ces populations. Telle est la crainte qu'elle inspire, que, lorsqu'un individu en est atteint, tous les membres sains de la famille fuient, abandonnant maison et malade, laissant simplement. quelques provisions à la portée du malheureux, pour qu'il ne meure pas de faim. On frémit en pensant à ces lamentables agonies solitaires!

L'alcoolisme doit contribuer pour une part à la mort précoce des Colorados; mais il est probable qu'il faut aussi tenir compte de

1. V. Journal, t. II, p. 166.

l'abus du « népi ». Le « népi » est une liane qui, découpée en petits morceaux et misc à bouillir dans l'eau jusqu'à ce que l'infusion se concentre, est employée dans les cas de fièvre rebelle. La saveur en est amère et son ingestion provoque de violents vomissements. Malheureusement, la décoction a, en outre, une action enivrante et les Indiens ont souvent recours au « népi » pour se procurer une ivresse analogue à celle que produit l'alcool et dont les effets sont, paraît-il, aussi redoutables. Je n'ai pu me procurer un échantillon de cette plante, ni en étudier les effets physiologiques. Quant aux remèdes indigènes sur lesquels les voyageurs ont parfois répandu de véritables légendes, les Indiens Colorados (et il doit en être de même des Indiens de l'Orient écuadorien) n'ont pas, en réalité, de secrets miraculeux comme on l'a fait croire. En particulier, pour les piqures de serpent, ils ne connaissent aucune herbe efficace. En dehors du « népi », ils emploient le suc de la plante appelée « larini », ou « yerba de gallinazo », le suc de l' « escansole », mélangés à l'eau, contre les fièvres. Ils font, dans le même but, une infusion avec une espèce de camomille appelée « guaïta ». Sur les ganglions abcédés, ils font des frictions avec les feuilles d'une autre herbe, « Santa-Maria ». L'infusion de verveine (verbina) est fébrifuge; la feuille fraîche mâchée a la même vertu; le suc de l' « äsapuïaha » empêche la fatigue; celui du « kiritape » guérit la gale. J'ai eu soin, pour chaque plante recueillie dans mon herbier, de demander l'usage que les Indiens en font. Mais je doute que la médecine puisse trouver là de nouvelles ressources.

Quelle que soit la raison de la mortalité prématurée des Colorados, voici quelles sont les cérémonies auxquelles donne lieu un décès. Les parents du décédé le veillent un jour entier. Autour du corps, trois chandelles ont été placées, une à la tête, une à droite et une à gauche. La douleur se manifeste par une espèce de mélopée chantante, avec reprises brusques en notes hautes, suivies d'une chute progressive de la voix, comme d'une personne qui peu à peu s'endormirait en causant et se réveillerait tout à coup. J'ai eu l'occasion d'entendre une de ces mélopées, lors de mon séjour, lorsque les parents de l'assassiné vinrent nous voir. Les hommes n'y prenaient point part, pleuraient en silence ou gardaient un air farouche et tragique. Les femmes accroupies, le visage recouvert de leurs cheveux, la tête baissée, crièrent et chantèrent ainsi une heure entière.

Il fallut l'appât d'un petit verre d'eau-de-vie pour les tirer de cette position et de leur tristesse. Le chant est en langue colorado; il paraît qu'on supplie le mort de revenir, qu'on lui demande pourquoi il est parti, etc...

La veillée finie, le corps enveloppé d'un drap, une petite croix de « chonta » sur la poitrine, est enterré dans une fosse creusée au centre de la maison. Le trou a 1^m 50 de profondeur et des dimensions telles que le cadavre couché y entre sans difficultés. Le corps ne repose pas sur le fond de la fosse, mais sur trois bâtons, placés transversalement à une certaine hauteur, de façon à lui éviter le contact de la terre au-dessous de lui; trois autres bâtons, placés d'une façon semblable, recouverts de feuilles de « bijao », supportent la terre qui comblera la fosse, mais sans toucher le mort. La tombe est marquée par une croix de « chonta », placée du côté de la tête, et protégée par un petit hangar formé de quatre pieux verticaux et d'un toit de feuilles de « bijao ». Détail curieux, une ficelle liée autour du corps du défunt sort du sol et est fixée au toit du hangar. C'est par là que l'âme s'en ira. Lorsqu'en tirant sur la ficelle, elle se rompt, c'est que l'âme s'est envolée. Sitôt l'ensevelissement terminé, la famille abandonne la maison, mais en laissant toutefois autour de la tombe quelques chandelles allumées et des vivres.

Le respect des morts existe donc chez les Colorados comme chez tous les peuples. Et il est plus que probable que, sans Quiterio Aguavili, je n'aurais pu me procurer de squelettes. Ce fut, en effet, lui qui, après bien des hésitations, me conduisit à la tombe de l'homme qu'on prétendait être sa victime. Il s'assura que la ficelle était rompue, puis s'éloigna. Il ne s'opposa pas à l'exhumation, mais il n'y participa pas. Il fit de même lors de l'exhumation des restes de sa mère et de son beau-père. Il nous conseilla, dans son intérêt comme dans le nôtre, de ne pas nous faire voir des autres Indiens qui, certainement, n'auraient pas accepté cette violation sans protester.

De ce que tous les actes de la vie (naissance, mariage, mort) ne sont accompagnés d'aucune cérémonie religieuse, il ne faut pas en conclure que les Colorados ne professent aucune croyance. Ils sont catholiques, au moins de nom, et ne l'oublient pas. Si on leur demande comment ils s'appellent entre eux, ils répondent « tsatsi », ce qui dans leur langue veut dire « chrétien ».

Mais les deux paroisses de Santo-Domingo et de San-Miguel n'ont pas de prêtre. A Santo-Domingo il n'y a même pas de chapelle. A San-Miguel, il y en a une. Les inconvénients du climat, l'isolement de tout centre civilisé font qu'aucun prêtre n'a pu ou voulu venir s'installer d'une façon permanente dans ces régions. Cependant, autrefois, il a du y avoir à Santo-Domingo une mission. car M. Giacometti, en faisant des défrichements à une demi-lieue à l'ouest de son « hacienda » a trouvé deux cloches qui lui servent actuellement à appeler les ouvriers au travail. Ces cloches, malheureusement, ne portent aucune inscription permettant de savoir à quelle époque elles ont pu servir. Quoi qu'il en soit, à l'heure actuelle, les Indiens en sont réduits aux visites d'ecclésiastiques, soit fortuites, soit ordonnées par l'archevêque de Quito, à la demande des Indiens, transmise par quelque propriétaire de la région. Ces visites n'ont guère lieu que tous les trois ans. L'autorité civile n'est elle-même aussi représentée qu'à de rares intervalles à Santo-Domingo, par un « teniente politico ». Son action momentanée n'est qu'illusoire, et fût-elle continue, elle serait, à mon avis, plutôt néfaste.

En l'absence de tout représentant du pouvoir civil et du pouvoir religieux, les Indiens sont dirigés par l'un d'entre eux, choisi par eux et qu'ils appellent « gouverneur ». Ce gouverneur a des attributions assez étendues; il veille aux bonnes mœurs et à la police; il règle les différends qui peuvent survenir entre ses administrés. C'est enfin lui qui unit civilement les jeunes couples, ainsi que je l'ai raconté plus haut. Mais aux yeux des Indiens, cette union libre n'a aucune valeur. Tant qu'ils n'ont pas reçu la bénédiction d'un prêtre, ils se considèrent comme vivant en concubinage. Un jour, je demandai à l'un d'eux, venu avec une jeune femme manifestement enceinte, s'il était marié. Il me répondit négativement. Les enfants sont baptisés le plus souvent par le propriétaire de l'« hacienda » la plus voisine, à la demande des Indiens eux-mêmes.

Pour qui connaît le caractère indien, cette absence de curé est une véritable privation. Aussi, quand vient de Quito la nouvelle que l'archevêque a donné l'ordre à un prêtre d'aller visiter les paroisses de Santo-Domingo et de San-Miguel, elle est accueillie avec joie. Malheureusement, cette visite est presque toujours pour l'Indien une occasion de s'endetter. Certains prêtres (et j'en connais) refusent de recevoir de l'argent de ces pauvres gens, mais la plupart ne consentent à faire un voyage pénible que dans l'espoir d'un gain sérieux. On me pardonnera d'entrer dans quelques détails, mais il y a des abus qu'il faut signaler, encore qu'il répugne de le faire. Les Indiens paient le voyage du prêtre, aller et retour, à raison de 1 sucre par individu (le sucre vaut 2 fr. 50 de notre monnaie). Ils doivent, pendant son séjour, pourvoir à sa subsistance et, chaque matin, lui remettre de la viande, du gibier, des poules et une bouteille d'eau-de vie par jour et par individu mâle. Chaque mariage célébré revient à 17 sucres, et, s'il y a lieu de demander quelque dispense, à 40, 50 et même 100 sucres. Le prix d'une messe simple est de 10 sucres, d'une messe chantée, 15 sucres. Chaque indien fait célébrer une messe pour ses morts pour la somme de 30 sucres. Le prêtre touche encore la « primicia », soit 3 sucres par Indien; il recoit 3 sucres pour chaque mort survenue depuis la dernière visite. Les fêtes principales de l'année sont célébrées successivement pendant le court passage du prêtre, et sans souci de la date, et chacune d'entre elles revient à 100 sucres. Seul le baptême est gratuit; mais le sacristain reçoit 1 sucre. Enfin le chanteur est payé 3, 4 et même 5 sucres par jour.

Mais j'ai hâte de finir cette triste énumération. Je la terminerai eu souhaitant qu'on envoie enfin dans ces régions, pour y vivre d'une façon permanente, un bon prêtre qui, non content de répandre les vrais principes chrétiens parmi les Indiens, tenterait de développer leur intelligence, leur esprit d'initiative, et, au besoin, pourrait les aider à conserver leur liberté chaque jour plus menacée.

En effet, si l'Indien a vécu jusqu'à ce jour heureux et indépendant dans ses vastes forêts, ses jours de liberté sont malheureusement comptés. Le blanc, attiré par ces immenses territoires sans propriétaires, tenté par la fertilité inouïe du sol, commence à y venir chercher fortune, en y établissant des « haciendas » de cacao et de canne à sucre. Pour bien se rendre compte du danger que court l'Indien du fait de cette immigration, encore à ses débuts, il faut connaître la façon dont un étranger peut devenir propriétaire dans ces régions. Il suffit, pour cela, de « dénoncer » le terrain désiré, c'est-à-dire d'adresser une requête, en indiquant

les limites au gouverneur de la province. Celui-ci demande alors au « Teniente politico » de la localité la plus proche un rapport qui doit indiquer s'il y a déjà des occupants et, en particulier, des Indiens. Puis à un jour dit, le terrain est adjugé aux enchères publiques. Dans la région de Santo-Domingo, le prix moyen est de 0 sucre 80 l'hectare, soit 2 francs de notre monnaie. Le prix de la vente va au trésor; l'acquéreur reçoit en échange un titre de propriété. Il doit en dix ans avoir mis en exploitation le tiers du territoire qui lui a été adjugé; sinon, il perd ses droits. De plus, il doit indemniser les Indiens qui possèdent des plantations sur sa propriété. Il est inutile de dire que cette indemnisation est le plus souvent dérisoire. L'Indien dont les terrains se trouvent pris dans une de ces ventes, ne peut donc que s'en aller ailleurs faire un défrichement nouveau, ou bien rester sur le territoire de la nouvelle hacienda. Comme la main-d'œuvre est excessivement rare dans ces régions, cette solution est celle qui plaît le plus au nouveau propriétaire. Il laisse à l'Indien le terrain qu'il occupe et ses plantations; mais celui-ci devient « concierto », c'est-à-dire qu'il prend l'engagement de travailler 15 jours par mois pour le maître, à raison de 4 réaux, soit 1 franc, par jour, nourriture en plus. Cette convention serait acceptable, si elle était strictement appliquée; mais voici ce qui se passe : jamais l'Indien ne reçoit sa paie; on se contente d'inscrire sur un registre ses journées de travail. D'autre part, le propriétaire, aussitôt installé, se fait distillateur. Toute sa canne à sucre se transforme en eau-de-vie, de qualité exécrable, mais qui trouve son écoulement facile parmi les Indiens, au prix exorbitant de 0 sucre 80, soit 2 francs, le litre. De plus, lorsqu'il est habile, le propriétaire installe dans sa maison un petit comptoir d'étoffes voyantes, d'objets de pacotille que les Colorados achètent fort cher, et à crédit. Il en résulte que l'année se solde pour l'Indien par une dette qu'un maître intelligent sait toujours maintenir entre 200 et 300 sucres; car cette dette est pour lui une source nouvelle de profits. En effet, l'Indien étant foncièrement honnête, sachant qu'il ne peut s'acquitter en argent, paie en nature, surtout en caoutchouc, dont le prix est fixé arbitrairement par son créancier lui-même.

Telle est la situation faite déjà à un grand nombre de Colorados, et qui tendra de plus en plus à se généraliser, comme dans la Sierra. Pourtant l'Indien Colorado diffère essentiellement, au point de vue moral, de son frère de l'intérieur. L'esclavage ne lui a pas encore façonné un âme misérable et basse.

Esprit droit et honnête, il ignore l'envie et ne connaît pas le vol. Il s'endette, comme un enfant, parce qu'il ignore la valeur de l'argent et parce qu'il croit pouvoir payer. Content de son sort, libre en somme, sans ambition comme sans besoins, il vit dans une belle indifférence du lendemain, un peu à la façon des milliers d'êtres vivants qui l'entourent. La nature lui donne chaque jour sans peine le nécessaire; il ignore le luxe qui lui apparaîtrait comme inutile. Légèrement défiant des nouveautés, mais d'une méfiance qui cède vite à quelque marque d'affection, il n'a pas l'allure contrainte, de bête souvent battue de l'Indien de la vallée interandine. Quand on lui parle, on sent en lui un égal et non un inférieur. Prudent, il écoute plus qu'il n'interroge. Hospitalier, il accueille l'hôte avec une dignité cordiale, une franchise souriante, qui n'attend pas de rétribution.

Sensible à l'affection, l'Indien y répond sans exubérance, mais avec sincérité. On ne peut l'accuser de paresse. Il travaille peu, c'est vrai; mais il fait le nécessaire pour faire vivre sa famille. Son champ est bien cultivé, sa maison, propre. Sans souci pour l'avenir, ignorant tout commerce, il juge inutile par un surcroît de travail d'accumuler une richesse dont il n'entrevoit ni l'utilité ni l'emploi. Il n'y a pas de doute que, aux prises avec une nature moins libérale, moins prodigue, il n'eût su proportionner son effort à une tâche quotidienne plus pénible.

L'Indien Colorado est intelligent. Il ne sait ni lire ni écrire, parce que personne ne s'est donné la peine de le lui apprendre; mais presque tous les hommes parlent un peu et comprennent l'espagnol. Les femmes ne connaissent que leur langue. Les enfants qui n'ont pas encore abusé ni de l'alcool ni du « népi », sont charmants, rieurs, joueurs, caressants et vite en confiance. A part l'ivrognerie, le vice est inconnu parmi ces Indiens. Les ménages sont unis. La vie de famille a conservé toute sa force. C'est le régime patriarcal avec ses vertus simples, si simples, si naturelles, qu'on hésite à les appeler « vertus ».

Et pourtant ces Indiens, faits pour vivre, robustes et sains, intelligents, diminuent de nombre chaque jour et arriveront fatalement

à disparaître. Il y a vingt ans, c'est-à-dire hier, à San-Miguel et à Santo-Domingo, ils étaient, d'après M. Giacometti, plus de 700; ils ne sont plus aujourd'hui que 350 environ : 200 à San-Miguel, 150 à Santo-Domingo. L'alcoolisme et la petite vérole, deux importations blanches, auront vite anéanti les derniers survivants d'une race belle et intéressante à tant de points de vue! Vraiment, il ne faut pas trop étudier dans ses détails l'œuvre de la civilisation, mais la juger seulement dans ses effets généraux, car l'on serait amené à douter de son influence bienfaisante, c'est-à-dire à douter même du progrès.

GRAMMAIRE DE L'ACCAWAI '

Par M. LUCIEN ADAM

Membre de la Société des Américanistes.

DEUXIÈME PARTIE

DU VERBE

146. Assez souvent, le temps n'est indiqué par aucun indice.

a) Ex.: Tah ia, il dit; tah towia, ils disaient.

Mahnuh wioubu i-pona, la paix viendra sur lui.

Yura wia au-reba, je te donne.

I-pumů ia, il le sema.

To-ennogo ia, il les envoya.

Y-ahnumu ia, il le prend.

Pije-amo-hra wia eyne, ceux-ci ont vu.

To-ukarrahwu, ils pleuraient.

A-otu-gun, vous allez; yura ootu ai-akurra, j'irai avec toi.

Oru-key oji kapohn t-akwarri endokahnoma, avec quoi l'homme échangera-t-il son âme?

I-konega towia bura-hra, ils ne l'ont pas guéri.

Eyboro auwia, tu trouveras, etc..

b) Yura s-abura-i makonaima, je crois en Dieu.

Tokey to-wahmura-i, nombreux ils étaient assemblés.

Serra kazza mu-kabo-i, tu feras comme ceci.

Yura serra s-eygama-iai, moi je dis ceci.

Eyge-pey m-abura-iai, tu as cru grandement.

S-eyma-iai murra, je paie ceci.

Mu-souro-iai-neh, ce que tu as dit.

Oru-pey i-weyji poh mu-souro-iadai, pourquoi dites-vous?

1. Voir numéro du 15 avril 1905, page 43.

Societé des Américanistes de Paris

14

Muhgoe weykorama-nero m-eybo-iadai, vous trouverez le châtiment du péché.

Serra-m-eyda-iadai-neh, ce que vous avez entendu.

Yura koeny-eygamapo-adai, moi je vous demanderai.

Mu-souro-iadou, vous dites.

Ozhero ji tokey pùramo kuz-eybo-iadou, où trouverons-nous de nombreux pains?

Otu-pey korora orichan mahnimba-iadou, pourquoi tourmentez-vous cette femme?

Outowa i-teykwara ku-mahnimba-iadou, combien de fois m'importunerez-vous?

Tùrun-gun kàpohn eyboe-para beh m-ey-adou, êtes-vous bien au-dessus des autres hommes?

Oru'ra ku-nini-adou, que boirons-nous?

TEMPS PASSÉ

147. Le temps passé a pour indices: I, -Tai, -dai; II, -Za, -tza, -ka-tza; III, -Ze,-ka-tze; IV, -Pu, -kabo-pu.

Mais, avant de passer en revue les différentes formes du passé, je dois avertir que, très fréquemment, nombre de thèmes verbaux se raccourcissent au contact de quelques-uns des indices temporaux.

Ex.: Анвісні, prendre, saisir, recevoir : ahbi, ahchi, ah.

Ahnumu, prendre, recevoir: ahnim, ahnin.

Pumù, planter, semer : pun. Nunga, quitter, laisser : nun.

Ennogo, envoyer: enno. Eybòro, trouver: eybo. Eyko, eygo, répondre: ey.

EYNAHBU, manger: eynah, inah, nahbu, nah; ahna, an.

Kabo, faire: kah. Koмichi, laver: komi.

Момодо, attendre: momo.

NEYBO, présenter, amener : ney. Sourogo, parler, dire : souro.

Tùrı, donner, livrer, payer, mettre, etc. : tù.

Passé I

148. Ex.: Pije Jesus piyow n-ey-tai, celui-ci était à côté de Jésus.

M-ahbi-tai-neh, ce que tu as pris.

M-pun-dai, tu as semé.

Nu-gà-dai, il a dit.

Pije-àmo n-eyturawasoma-dai, ceux-ci ont travaillé.

U-ka-dai-neh au-poh, ce que j'ai dit à toi.

Remarque. — L'impératif pluriel est assez souvent formé par la suffixation des particules - Tai, -dai.

Passé II

149. Ex.: Tah-za ia au-poh-gonogun, il a dit à vous.

Inah tamunborora mahmin nunga-za, nous avons laissé toutes choses.

Inah eyma-za auwia kazza, comme tu nous a payés.

Tègina waraio woh-za wia, j'ai tué un homme.

Pohnwey tù-za towia paràho kaow, ils mettaient les filets dans la mer.

Korora t-eywon-i yow seynomari pey i-weyna-kà-tza, celui-là dans son cœur est devenu adultère.

Nohn wahnu-kà-tza poh weydona-ge, parce que la terre a été remplie de guerre.

Wi-enji weyri-kà-tza, ma fille est morte.

Remarque I. — La forme du passé II s'emploie quelquefois au présent. Ex.: Odoboro eyn-za auwia, tu vois la poussière. Wiembey-za auwia nohn poe, tu me chasses du pays.

Remarque II. — $K\dot{a}$ -tza n'est autre chose que le passé II du verbe $k\dot{a}bo$ « faire » qui, ainsi qu'on le verra plus loin (§ 225), se compose assez fréquemment avec un certain nombre de thèmes verbaux.

Passé III

150. Ex.: Tu-para-iya tu-yū-tze, il vint dans son pays.
Owtuh dah tu-weywon-ze, ils entrèrent dans la maison.

Tamunboro kah yohno wuh kah-on-an t-eymunupo-ka-tze, toutes les hautes montagnes sous le ciel furent couvertes.

To-wahkwéyrabo-ká-tze, ils furent rassasiés.

Passé IV

151. Ex.: Ahkwa weyji-pu, la lumière fut.

Adam kumah-pu ia, il appela Adam.

Cain wendu-pu, Caïn naquit.

Tah-pu ia, il dit, il disait, il a dit.

Ahkwa eyzadu-pu eweyu, il nomma la lumière jour.

Makonàima y-ahkwari otou-pu tona poropohru, l'esprit de Dieu allait sur les eaux.

To-ennogo-pu towia, ils les envoyèrent.

To-eyno eykwà-pu, leurs yeux s'ouvrirent.

John wia to-emborrokwà-pu, Jean les baptisait.

I-weynahpo-kabo-pu, il revint.

To-eyno weykwa-kabo-pu, leurs yeux s'ouvrirent.

Towia pohnwey nunga-kabo-pu, ils laissèrent les filets.

Tu-yuwuh tah itou-kabo-pu, il alla dans sa maison.

Eynah-kabo-pu ia, elle (en) mangea.

I-woh-kabo-pu ia, il le tua.

Towia i-nun-kabo-pu, ils le quittèrent.

Le passé IV ne s'emploie ni au présent, ni au futur.

152. Quand on veut indiquer que l'action a étérépétée, fréquente, énergique, on suffixe au thème verbal l'indice -pudi-pu.

Ex.: Kopondi-pudipu towia i-poh, ile crièrent à lui, vers lui.

T-enji-dun wendu-púdipu, leurs filles naquirent en grand nombre.

Paràho ootu-púdipu sikondura eyboe, la mer allait au-dessus de la barque.

I-pohn-ge to-wey-reba-púdipu, ils se partagèrent ses vêtements.

Fig-yarri yaikamo-púdipu, ils entrelacèrent des feuilles de figuier.

Dans l'exemple qui suit, le verbe est au présent : Ko-poh-gonogun kopondi-pudi poh, parce qu'elle crie à nous, vers nous.

153. Les formes du passé IV et les noms sont quelquefois affectés d'une particule -re-pu indicatrice du temps passé.

Ex.: Tah-pù-repu towia, ils ont dit. Peynahro-gun wia murra tah-pù-repu, les anciens ont dit ceci.

David moomu Salomon Urias nopù-repu yaino, Salomon fils de David (fut) de celle qui avait été l'épouse de Urie.

Prophet maimo-repu yawurrun, conformément à l'ancienne parole du prophète.

Dans les exemples qui suivent, l'indice -ru-pu est suffixé au thème du verbe Nù-ri, né-ri « donner » (Voir § 195).

Peynahro-gun nè-rupu main, la tradition des anciens; Au-nè-rupu gun main, votre tradition.

Le passé est quelquefois exprimé par la suffixation de -e-pu au présent en -nin (Voir § 164).

Ex.: Waraio miararoe-pukinan talent y-ahbi-nin-epu, l'homme ayant reçu cinq talents.

Judas tù-nin-epu, Judas l'ayant livré.

Wi-eyrutá-nin-epu amiamo, vous m'avez logé, fait reposer.

FUTUR

154. Le futur est formé par la suffixation aux thèmes verbaux des indices: -Ro-odun, -ru-odun, -to-odun, -tu-odun, -du-odun, -odun, -dun, -kabo-dun.

Ex.: I-mogò-hra weymutzakà-ro-odun tu-kaibuna pòna, l'enfant se lèvera sur son père.

Slotoro-ge au-reba-ro-odun w-ia, je te gratifierai des clés.

Kapohn yamu eyma-ro-odun ia, il paiera les hommes.

Jesus wia eygamapo-ro-odun, Jésus demandera.

Herod wia mure iwah-ro-odun, Hérode cherchera l'enfant.

I-wohwuh-zak mokà-ro-odun to-eyna pòe, le marié sera ôté d'eux.

Au-woh-ro-odun-gun towia, ils vous tueront.

Tu-mu-hra tù-ru-odun i-kaibuna wia, le père livrera son fils.

Tokey it-eybeypu y-ahbi-to-odun auwia-nogun, vous recevrez une abondante récompense.

Y-akwarri osouro-to-odun ai-eywon-gùn-i yow, l'esprit parlera dans vos cœurs.

Ti-angel yamu enno-tu-odun, il enverra ses anges.

Tu-n-ahbichi-ni-dun kapohn yamu y-amura-nu-tu-odun towia, ils assembleront les hommes qu'il a élus.

Eyn-du-odun-na auwia-nogun, vous regarderez.

U-mohgo-i inin-du-odun auwia-nogun, vous boirez ma coupe.

Eydà-hra-odun-na auwia-nogun, vous entendrez.

Tu-monotah-dun, elle concevra.

Eweyu tu-youbu-dun, le jour viendra.

Tu-weybaka-dun, il sortira.

Makonàima n-eygamàpo-dun. Dieu leur demandera.

To-otu-dun-gun, ils iront.

Nineveh böngun tu-weymutzaka-dun-gum, les Ninivites se lèveront.

Iponopo i-n-anu-kabo-dun, la paille, il la brûlera.

Koròra y-ah-kabo-dun, celui-ci sera conduit.

Remarque. — Parfois le verbe kabo n'est pas affecté de l'indice -dun:

Ex.: Temple ikwo-kabo w-ia, je détruirai le temple.

Mora-dibo enno-kabo auwia, après cela tu (la) renverras.

IMPÉRATIF

155. L'impératif est formé: I, au singulier, par la suffixation de -gu, -ku, -kà-gu, kà-ku-, au pluriel, par celle de -du-k, -tu-k, -kà-duk, -gah-tuk; II, au pluriel, par la suffixation de -dai, -tai au thème verbal affecté des indices personnels Mu-, m-; III, à la première personne du pluriel, par la suffixation de -tun, -dun, au thème verbal affecté des indices personnels Ku-, ku-z-.

IMPÉRATIF I

156. a) Ex.: Eyn-gu, vois; itou-gu, va; ahburin-gu, fuis; eyrutà-gu, assieds-toi!

Azah-gu, marche; i-komi-gu lave-le!

Ko-momo-gu, attends moi; Ki-eyn-gu, ku-y-en-gu, vois-moi!

Kah-qu u-poh, dis à moi!

Müre y-ahnin-gu, l'enfant prends-le!

Ez-ku, sois!

Uzze-ku u-piyah, viens à moi!

Ai-ahkon y-ahnin-kà-gu, ton lit prends-le!

Uzzhe-kà-ku wi-akurra, viens avec moi!

b) Ex.; Eyn-duk, voyez; itou-duk, allez; ahburin-duk, fuyez; eyrutà-duk, asseyez-vous!

Eydà-duk, écoutez; inin-duk, buvez; eymutzakà-duk, levez-vous!

Ark yah-bai eybakà-duk, sortez de l'arche!

Ey-tuk, soyez; you-tuk, mangez!

Wi-akurra uzzhe-tuk, venez avec moi!

Mora talent i-moka-kà-duk it-eynah-bai, ce talent ôtez-le de lui!

Mia itou-gah-tuk u-piyah-bai, allez-vous-en d'à côté de moi!

IMPÉRATIF II

157. M-ahbi-tai, saisissez-le!
M-ahburin-dai, fuyez; mu-da-dai, allez!
Imawari m-embey-dai, chassez les démons!
Eyregupan-an mu-konega-dai, guérissez les lépreux!
Murra m-eygama-dai wey naie, dites cela dans la lumière!
To-m-eymipa-dai, enseignez-les!
Eweyrichah-gun mu-mutzakà-dai, ressuscitez les morts!

IMPÉRATIF III

158. Rawiriho ku-kà-tun, faisons des briques!
Kombànta pàra ku-kà-tun, faisons une grande ville!
Kuz-eyn-dun, voyons!
Wahgu pey kuz-ànu-tun, cuisons-les bien!

IMPÉRATIF-FUTUR

159. Ce mode est formé par la suffixation de -ma, tantôt au verbal, tantôt aux indices en -wia, tantôt à la conjonction nerra, « et ».

Ex.: Mora-bo a-weyrutà-ma, reste là, tu resteras là.

Murra-bey au-sourogo-ma, dis ainsi, tu diras ainsi.

Ahkwa weyji-ma, que la lumière soit!

Tokey a-weyji-gun-ma, soyez nombreux!

Au-eypohrima-gun-ma, réjouissez-vous!

Y-ahnumu auwia-ma, prends-le, tu le prendras.

I-moha auwia-ma, ôte-le!

Au-nurunba-nin ininga auwia-ma, aime ton ennemi!

Tamunboròra wahgu konega kowia-nogun-ma, faisons tout ce qui est juste!

Mora-dibo au-wioubu auwia nerra-ma, et après cela tu viendras.

Au-nurunba-nin nurunba auwia nerra-ma, et tu haïras ton ennemi.

160. Les thèmes verbaux sont quelquesois affectés de -i-ma, désinence dont la nature grammaticale est indécise.

Ex.: Tėgina i-nurunba-ima tėgina nerra ininga-ima, il haïra l'un et il aimera l'autre.

Wahgu main-ge youroma ima i-konega-ima burahra, ils parlent avec de bonnes paroles, mais il ne le font pas.

Onuhra u-maimo eyda-ima, quiconque entend mes paroles.

Tùronu reba-ima azàra, il (en) donne deux à un autre.

Mahgoe-tun mohroh eynoma-ima, ils rejettent les mauvais poissons.

LOCUTION IMPÉRATIVE

161. L'impératif est quelquefois exprimé par la préposition de Toua.

Ex.: Toua cruzo poe noto-i, qu'il descende de la croix! Toua y-ahnumu ia, qu'il le prenne, le comprenne!

Toua i-poropohn nerra moka ia-ma, qu'il ôte aussi le manteau!

Toua murey-dun n-ioubu-i u-piyah, que les enfants viennent à moi!

CONDITIONNEL

162. Ce mode est formé par la suffixation de -no, -eno, -ino.

Ex.: Serra-bey Sodom n-eyji-no wahgu-pey, aujourd'hui Sodome serait juste.

Tokey purahda m-ahbichi-no, tu aurais reçu beaucoup d'argent. I-pona s-ahbichi-no, j'aurai reçu sur lui, en sus de lui.

Mu-ka-dai-no beyn, vous n'auriez pas dit.

Mora-i yow kapohn yamu ku-ine-tai-no, alors nous aurions à craindre les hommes.

Wahgu beyn yura i-sapatu-i ahna-ba-i-no, je ne suis pas bon je porterais ses souliers, je ne suis pas digne de porter ses souliers.

To-ku-pekatu-r-ino beyn-na prophet yamu wohnoh poh, nous ne les aurions pas aidés à tuer les prophètes.

Kiamòro n-eytoema-kabo-eno to-mahyoe namai, ils se seraient détournés de leurs péchés.

INFINITIF

- 163. Tantôt le verbe est à l'infinitif sans que ce mode, soit indiqué par une particule suffixée au thème ou par l'emploi d'une postposition; tantôt le thème verbal, soit nu, soit affecté de l'indice -na, -n, est suivi de la postposition poh; tantôt enfin le thème verbal est affecté de l'indice -zeyna.
- a) Ex.: Murey-dun ekiarre eynoma pero eyna wahgu beyn, jeter aux chiens le pain des enfants n'est pas bon.

Makonaima y-akwarri ota èyne-pu ia, il vit descendre l'esprit de Dieu.

Makonaima wia tona wioubu i-kòbo-pu nohn pona, Dieu n'avait pas fait venir l'eau sur la terre,

b) Ex.: Tu-n-eymipà-ni-dun pannà-ya eygamà poh i-weybiarreka-pu, il commença à dire aux oreilles de ses disciples.

Waraio otou-pu ooma yaow eynahpo sanga poh, un homme alla semer de la graine dans le champ.

Pohnwey y-ahrinatu poh tu-wey-tzan, ils étaient à raccommoder les filets.

c) Ex.: Tegina waraio m-an wiou-na poh, un homme est à venir.

Jesus weyrutà-pu uzeywey-na poh, Jésus s'assit à manger.

d) Ex.: Jesus eybiarrekà-pu pannama-n, Jésus commença à prêcher.

I-paradaiying pona m-an saman-pey-oukuru ootu-n kah para bona, il est très difficile pour un riche d'aller dans le royaume du ciel.

Dans ces deux exemples le mode est indiqué par la seule suffixation de -n.

e) Ex.: Itou-pu to-eymipa-zeyna, il alla pour les enseigner, les enseigner.

Jesus wioubu-pu to-yaput-zeyna, Jésus vint les toucher.

Itou-pu waráio-tun y-ahnin-zeyna, il alla prendre des hommes, louer des hommes.

Inah korama-zeyna au-wioubu, tu viens nous châtier.

Oruh-pey eyn-zeyna oji a-otu-gun, qu'êtes-vous allés voir?

Paituri-dun wioubu-pu i-piyah eygamapo-zeyna, les serviteurs vinrent lui demander.

I-youbu-pu Salomon pokenna màimo eydah-zeyna, elle vint pour entendre les sages paroles de Salomon.

Itou-pu ozeyna-zeyna, il alla pour prier.

To-weymutzaka-dun-gun tokey kapohn engotu-zeyna, ils se lèveront pour tromper beaucoup d'hommes.

L'infinitif en -zeyna pourrait être qualifié de « supin » ou de « gérondif en dum ».

PARTICIPE PRÉSENT

- 164. Le participe présent est formé par la suffixation au thème verbal, I, de-Nin,-nà-nin; II, de -Zin, -tzin; III, de -Zan,-tzan; IV, de -Zen, -tsen.
- a) Ex.: Onuhra i-wah-nin, quiconque cherchant, quiconque cherche.

T-eymipá-nin, son enseignant, son maître.

Au-nurinba-nin, le te haïssant, ton ennemi.

U-pekatu-nin, me secourant, mon sauveur; *u-pekatu-nin-un*, les me secourant.

Marare-kwoa y-abura-i-nin, tu es petitement croyant.

Tu-paituri-dun reba-nin pey ekiarre-ge, gratifiant ses serviteurs avec de la nourriture, il gratifie ses serviteurs avec de la nourriture.

I-meynogah-nin-un, les écrivant, les scribes.

I-korama-nin-an, les tourmentant, les bourreaux.

Murey-dun teronbe-nà-nin-un, les garçons faisant de la musique Iwombe-nà-nin-an, les affamés.

Remarque. — Dans les exemples qui suivent, l'indice -nà-nin-un est suffixé à des thèmes qui ne sont point verbaux.

Tamunboro ahdu-tun au-piyow-nà-nin-un, tous les vivants étant auprès de toi.

Yahpo-wina-nà-nin-un, les étant venus de loin.

b) Ex.: Makonaima y-akurra tu-zà-zin, marchant avec Dieu.

Yohi tu-weybeyda-zin, arbre portant du fruit.

Nohn bo tu-weyturawasoma-zin kapohn bura i-weyji-pu, sur la terre il n'était pas d'homme travaillant.

Onuhra cruzo y-ahri-chey bura tu-wey-tzin, quiconque ne voulant pas porter la croix, quiconque ne veut pas porter la croix.

Mora tu-weybakà-tzin, cela (est) sortant, cela sort.

Itow tu-koman-zin, le vivant dedans.

c) Ex.: Imahono po tu-wey-tza-n, les étant sur l'aride, sur la terre.

Nohn bo to-ozà-zan, les marchant sur la terre.

Tamunboròra tu-warriwin-zan torohn yamu, tous les oiseaux volant.

Tu-weyturawa soma-zan m-an tokey bura, les travaillant ne sont pas nombreux.

Nerra tu-wey-tzan ark yaow, et les étant dans l'arche,

d) Ex.: Ahpotu-tsenku-tsen, le feu ne s'éteignant pas.

Tona kah-on-kun weysi-ma tu-pinnin-zen, que les étant dans l'eau soient nageant.

Tuarouon-tu-zen munzeygu-pan pohn yah, étant vêtu avec un vêtement comme l'écarlate.

PARTICIPE PASSÉ

165. Le participe passé est formé: I, comme le passé II, par la suffixation de -Za, -tza; II, par la suffixation -Zak -tzak.

a) Onuhra wowuh-za orichan enno-tza yah, quiconque s'est marié avec une femme renvoyée.

Kareta meynokà-za tùri ia-ma, qu'il donne un papier écrit! Eweynin-za rugin-na m-an, elle est seulement endormie.

Wi-enji weyrika-tza m-an, ma fille est morte.

Tamunboròra ark yah-bai eweybakà-za-gun, tous les sortis de l'arche.

Kapohn yamu eywarrapu tow eweyruta-za-gun, les hommes assis dans la mort.

b) I-wowuh-zak weiji tu-piyow-nogun, le marié est à côté d'eux. Oruhra younun-zak, toute chose qui a été cachée.

Tare yourombu-tzak, l'ivraie liée.

Tu-weyrigupu wina weymutzakà-zak, ressuscité de la mort.

Maboro weymo-zak, la roseau cassé.

To-weynin-zak eyboro-pu ia, il les trouva endormis.

I-pun-zak ooma yow yougo-dun auma, tu mangeras le semé dans le champ.

CONJONCTIF I

166. Ce mode est formé par la postposition de *Pey* au thème verbal affecté de -ro, -to, comme au futur. Voir § 50.

Ex.: Herod wia mùre iwah-ro-odun pey m-an i-woh-ro pey tùia, Hérode cherchera l'enfant pour qu'il le tue.

To-mahgoe nungă-ro pey towia, pour qu'ils quittent leurs péchés. Mora ooma eyma-ro pey tùia, pour qu'il achète ce champ.

Ahnai eyboròri au-n-eynah-duk turawàso-dun enno-to ia pey, priez le maître du blé pour qu'il envoie des ouvriers.

To-eyzetù-ro pey ia, pour qu'il les nommât.

Tah-ro pey kàpohn yàmu wia, pour que les hommes disent.

Serra-iwina a-otu-ro pey, pour que tu t'en ailles d'ici.

Ahduh pey i-weyna-ro pey, pour qu'elle devienne vivante.

Wine konega-ro yow pey, pour que le vin soit fait dedans.

CONJONCTIF II

167. Ce mode est formé par la postposition de *yow* au passé II. Voir § 89.

Ex.: I-weyruta-za yow, quand il fut assis.

To-weynin-za yow, quand ils dormaient.

Eybo-za auwia-nogun-i yow, quand vous aurez trouvé.

Au-embey-za-gun towia-i yow, quand ils vous auront chassés.

Capernaum Jesus otù-za yow, quand Jésus fut venu à Capharnaum.

Tu-weymutzaká-za yow, quand il se fut levé.

Eyboza tùia yow, si il le trouve.

Eygamà-za auwia-nogun yow, si vous dites.

I-tahmokà-za yow i-hehutah nah, si, quand elle est tombée dans un trou.

Dans les exemples qui suivent, Yow est postposé aux indices en -ia. A-màimo eydà tùia yow, si il entend ta parole. Tah wia-i yow, si je dis.

CONJONCTIF III

168. Ce mode est formé par la postposition de *Atai*. Voir § 136.

Ex.: To-eyn-za tùia atai, (dans) le temps (où) il les vit, quand il les vit.

Iwombe tu weyji atai, quand il fut affamé, quand il eut faim.

Jesus wia serra tu-maimo nunga atai, quand Jésus eut laissé ces discours, eut achevé ces discours.

W-iutza atai, quand je suis venu.

I-ch-eyna atai, pendant qu'il priait.

Remarque. — Y-atai signifie « le temps ». Ex.: Ahmon-yatai, le temps de la sécheresse; aiko-yatai, le temps de l'humidité.

CONJONCTIF IV

169. Ce mode est formé par la suffixation de *Dibo*. Voir § 136. Ex.: King màimo eydà-dibo to-otou-pu, après avoir entendu les paroles du roi ils s'en allèrent.

Tu-tsemborrokwà-dibo tona kah-bai Jesus weynogo-pu, après qu'il eut été baptisé, Jésus monta hors de l'eau.

Tokwon-gun kapohn yamu eyne-dibo, après avoir vu les nombreux hommes.

To-ennogo-dibo, après les avoir renvoyés.

Au-weyramutà-dibo-hra, après que tu auras sué.

Babylon bona to-yara-dibo, après qu'ils eurent été transportés à Jérusalem.

CONJONCTIF V

170. Ce mode est formé par la suffixation de Dani, tani. Voir § 136.

Ex.: Kapohn yamu wia ai-eyne iwombe bura, au-kaibuna wia ai-eyne-dani iwombe, les hommes ne te voient pas affamé, tandis que ton père te voit affamé, cependant ton père te voit affamé.

Saragoro teronba-dani inah wia ai-eynà-gonogun, a-mahnin-bai bura m-ey-adai, tandis que nous jouions de la flûte pour vous, vous n'avez pas voulu danser.

Mora pohra to-sourogo-dani, tandis qu'ils parlaient là-dessus.

Seynomari pey i-wey-tani bura-hra, bien qu'elle ne soit pas adultère.

Mahgoe pey a-wey-tani-nogun, bien que vous soyez méchants.

Ai-youroka-zeyna yura ootu-dani, jusqu'à ce que j'aille te parler.

Ozeywey-na poh i-weyruta-za wey-tani, tandis qu'il était assis à manger.

MODE RELATIF I

171. Ce mode est formé par la suffixation de -Neh, -nà-neh.

Ex.: Murra au-panna-yà-gonogun s-eygama-dai-neh, ce que j'ai dit à vos oreilles.

Murra m-eydadà-dai-neh, ce que vous avez entendu.

Mora i-ndah-bai n-eybakà-yai-neh, ce qui sort de la bouche.

Murra u-maimo koen-youroka-iadai-neh, cette parole de moi que je vous ai dite.

Murra u-poh m-eyyamapo-iadai-neh, ce que vous me demandez. Murra mohgo sh-inin-yai-neh, cette coupe que je boirai. Maboro püzetu n-arema-ai-neh, un roseau que le vent agite. Onuhra si-kisma-ai-neh, celui que je baiserai.

Murra eyn-za auwia-nogun-na-neh, ce que vous avez vu.

Murra eydá-za auwia-nogun-ná-neh, ce que vous avez entendu.

It-eywon yah-bai eweybaka-za-nà-neh, ce qui est sorti de son cœur.

Itah-di-pu eybo-za wia-nà-neh, j'ai trouvé ce qui était perdu. John wia emborrok-on-na-neh, le baptême de Jean.

MODE RELATIF II

172. Ce mode est formé par l'infixation de -n-, -no- entre l'indice personnel et le thème verbal auquel sont suffixés -nu, -no, -ni.

Ex.: U-n-pumà-nu beyn-na eybeyro, le fruit que je n'ai pas semé.

U-paituri u-n-ahbichi-nu u-no-ninga-nu, mon serviteur que j'ai élu que j'aime.

Prophet yamu u-n-ennogo-no-tun, les prophètes que j'ai envoyés.

U-n-eygamapo-ni-dun, les que j'ai demandés, mes invités.

A-n-ahbichi-nu-gun, ce que vous avez reçu.

Makonaima i-n-abura-nu, celui qui croit en Dieu.

Paitùri-dun i-n-eyma-ni-dun, les serviteurs qu'il paie.

I-n-eymipà-ni-dun, les qu'il enseigne, ses disciples.

Remarque. — Les formes qui suivent sont irrégulières.

Sírigu makonaima n-ennogo-nu, une étoile que Dieu envoya.

Korora wi-eyruta-nu-tza, celui qui m'a reçu, me reçoit.

NOMS VERBAUX

173. Un certain nombre de noms sont formés par la suffixation de -nero.

Ex.: O-mata, être perdu: Omata-nero yah eyma, le chemin dans la perdition, de la perdition.

Wey-korama, être châtié: Wey-korama-nero, châtiment.

Itu, mesurer, juger. Itu-nero yaie y-ahnuka-duk, comblez la mesure! Itu-nero weyu, le jour du jugement.

Weyrutá, se reposer, s'asseoir: Weyrutá-nero, lieu de repos, siège.

Oz-eyná, prier: Ozeyná-nero, prière.

Wowuh, se marier, épouser: Wowuh-nero, mariage.

174. Un certain nombre de noms sont formés par la suffixation de -tuh, -duh, -nà-duh.

Ichey w-ey-tuh, ma volonté; ichey a-wey-tuh, ta volonté.

Mahmin tu-duh, le lieu où on vend les choses, le marché.

Uzeywey-na-duh, nourriture, aliment.

Wowuh-na-duh, mariage.

Remarque. — Dans les exemples qui suivent, la fonction des particules -Duh, -tuh est difficile à préciser.

U-mu u-no-ninga-duh, mon fils que j'aime.

Pije oji Jesus-tuh, celui-ci est Jésus.

John Elias oji pije-hru-duh, Jean est cet Élie.

175. Quelques noms verbaux sont formés par la suffixation de -ning au thème verbal.

Ex.: Woh-ning, meurtrier.

Kah-ning, le créateur.

176. Quelques noms verbaux sont formés par la suffixation de -yek, -ehk au participe présent.

Ex.: Itù-nin-yek, un juge.

Tukah-nin-yek, un égorgeur.

I-meynogah-nin-yek, un scribe.

Koramá-nin-ehk, tourmenteur, bourreau.

Remarque. — Dans l'exemple qui suit, -ek est suffixé au thème verbal: Ahmah-ek-tun, les voleurs.

DU VERBE SUBSTANTIF

177. Weyji, thème du verbe substantif, se raccourcit en eyji, oji, 'ji, wey, ey.

Weyji

Weyji se conjugue ainsi qu'il suit :

a) Korò waràio weyji ku-kazza-nogun, cet homme est comme nous.

Ahkwa-z-oukuru au-bohn weyji, ton corps est très brillant.

John weyji parikichin tow, Jean est dans la prison.

Mahgoe-tun weyji yow au-poh-gonogun, quand les méchants sont contre vous.

Wahgu pey ai-eyno weyji yow, si ton œil est bon.

Archelaus king weyji-pu, Archelaus était roi.

Ahkwa weyji-pu, la lumière fut.

Adam weyji-pu Eve tu-nopu yah, Adam fut avec Ève son épouse.

Ahkwa weyji-ma, que la lumière soit!

Kah poh ahkwa-dun weyji-ma, que des luminaires soient dans le ciel!

b) Koròra orichan yah a-weyji, tu es avec cette femme.

Towahke a-weyji-gun, vous êtes heureux.

Makonáima moomu pey a-weyji yow, si tu es fils de Dieu.

A-weyji-gun-ma towahke, soyez heureux!

Murra-bey aweyji ge, parce que tu as été ainsi.

c) Ahkobe i-weyji, il est proche.

Bura i-weyji, il n'est pas.

Murra-bey i-weyji poh, parce qu'il est ainsi.

Murra-bey i-weyji-pu, il fut ainsi.

Wahgu pey i-weyji-ge, parce qu'il est bon.

Azàra eweyu i-weyji-dibo, après que deux jours auront été.

d) Korora ai-eyboro-ri tu-weyji-dun, celui-là sera ton maître.

Kiamòro tègina i-bohn tu-weyji-dun, ceux-ci seront une chair.

Makonaima angel-i yamu kazza tu-weyji-dun-gun, ils seront comme les anges de Dieu.

e) I-pohn bura to-weyji-pu, ils étaient sans vêtement.

Ooma yow to-weyji-gun yow, quand ils furent dans le champ.

Eyji

178. Eyji se conjugue ainsi qu'il suit :
Oru poh m-eyji, à quoi as-tu été, qu'as-tu fait?
A-nopu-be n-eyji, elle est ton épouse.
Murra-bey n-eyji, elle est ainsi.
Tona n-eyji, qu'ils soient ainsi!

Société des Américanistes de Paris.

Serra-bey Sodom n-eyji-no wahgu pey, aujourd'hui Sodome serait juste

Oji, 'ji

179. Ex.: John Elias oji, Jean est Élie.
Onuh oji kombanta, qui est grand?
Onuh eymu oji serra, de qui cela est-il le visage?
Oruh eyn-zeyna oji a-otu-gun, qu'est-ce que vous avez été voir?
Onuh moomu 'ji koròra, de qui celui-ci est-il fils?
Voir Interrogatifs, § 120 et suivants.

Wey

180. Ex.; Sey poh a-wey-tza poh, parce que tu as été à cela, tu as fait cela.

Mahgoe pey i-wey-tza-gun, ils ont été mauvais.

Mahgoe main-ge nohn wey-tzak au-poh, pour toi la terre a été avec une mauvaise parole, a été maudite.

Wahgu eynahpo kah para mogo tu-wey-tzan, les enfants du royaume du ciel sont le bon grain.

Onuhra ooma-i yow tu-wey-tzin, quiconque étant dans le champ.

To-otu-za wey-tani ehma-zeyna, tandis qu'elles avaient été en acheter.

Amiamóro mahgoe pey a-wey-tani-nogun, bien que vous soyez méchants.

Ichey a-wey-tuh tu-weyji-dun serra nohn bo, ta volonté sera sur cette terre.

Mora pàra mùre wey-to yow eyboe, au-dessus de ce lieu dans lequel était l'enfant.

Ey

181. a) Au-itu-bura-nogun w-ey-ai, je ne vous connais pas.

To-un-enno-pai bura w-ey-ai, je ne veux pas les renvoyer.

Oru-hru 'ji wahgu poh w-ey-an, à quoi bon serai-je, quel bien ferai-je?

b) Uggi pey bura m-ey-ai, tu n'es pas petite.

Towahke m-ey-ai amòra, tu es heureuse.

Makonàima eymahmin a-notu bura m-ey-ai, tu ne connais pas les affaires de Dieu.

Waiyu kazza m-ey-adai, vous êtes comme le sel.

Amiamoro beh os-eyniapondu bura m-ey-adou, est-ce que vous ne comprenez pas?

Oru chey m-ey-an, que veux-tu?

Oru-ken pey m-ey-tai, à quoi as-tu été, qu'as-tu fait?

c) Pije Jesus piyow n-ey-tai, celui-ci était à côté de Jésus.

Mure wohni-chey n-ey-tai-nin-un, les ayant été voulant tuer l'enfant.

Tona pey-ka n-ey-an-wa serra-atai, il y aura de l'eau aujourd'hui.

Ai-ahgon au-piyow n-ey-an-duh, ton frère sera à côté de toi.

d) Ey-ku, sois! A-dunbah ichey ey-gu, aime ton prochain!

Seynomàri pey bura ey-ku, ne sois pas adultère!

Kiamoro kazza amiamoro k-ey-tou, ne soyez pas comme ceux-là!

Kiamoro kazza bura ey-tuk, ne soyez pas comme ceux-ci! Eyn-za ey-tani, bien qu'ils aient vu.

Onuhra u-piyow ey-puhn, quiconque n'est pas de mon côté!

182. N-ai « est » paraît être issu de n-ey-ai.

Ex.: Ozhe n-ai ai-ahgon, où est ton frère?

Wakoka kazza n-ai, comme est la colombe.

Oru-pey Ou-peyr i-weyji poh sågoro pey aui-eymu n-ai, pourquoi ton visage est-il triste?

Wohrowo pey it-eynà n-ai it-enzarri yow, le van à lui est dans sa main.

Onuhra wahgu waraio serra nohn bo n-ai, quel homme est bon sur cette terre?

Outowa puramo n-ai ai-eyna-gonogun, combien de pains sont à vous?

183. Comme dans plusieurs des autres dialectes caribes, l'idée verbale de « être » est assez fréquemment exprimée par m-an, n-an.

Ex.: Wahgu y-akwarri win-un i-mùre m-an, son fils est du Saint-Esprit.

Ahkobe m-an kah para, le royaume du ciel est proche.

Wi-akwarri m-an pogoe-pey-oukuru, mon âme est très triste.

Elias wiou-ka-tzà m-an, Élie est venu.

Wi-enji weyrika-tza m-an, ma fille est morte.

Wi-eynà m-an soldaro-dun, des soldats sont à moi.

Tùrono-gun m-an serra yow, quelques-uns sont ici.

Amora towahke n-an orichan-mogo eyboe-no, tu es heureuse au-dessus des femmes.

Ai-eyno-gun towahke n-an, vos yeux sont heureux.

184. Souvent l'idée verbale copulative n'est point exprimée.

Ex.: David moomu amora, fils de David toi, tu (es) fils de David.

Wahgu yura pahgarra yamu warrearu, moi bon pasteur des brebis, je suis le bon pasteur des brebis.

Eytakka muratta, la porte (est) étroite.

Kah pohn au-kaizuna-gun wahgu rugin-na, votre père céleste seulement (est) bon.

Ahnai pun-nin koròra kàpohn moomu, le semant le blé celui-là (est) le fils de l'homme.

VERBES DONT LA PREMIÈRE SYLLABE EST INSTABLE, EN TOUT OU EN PARTIE

195. Tùri, nùri, donner, livrer, offrir, payer, vendre, mettre.

a) Ex.: Tamunboro serra tùri w-ia ai-eynà, je te donne tout cela.

Korora orichan eyna towia i-turi-pu, ils le donnèrent à cette femme.

T-ahgon-na tù-ru-odun i-rui wia, le frère aîné livrera son frère cadet.

Korora tù-duk, vendez celui-là; tu-kabo ia, il vendra.

Tu-zeyna, pour mettre; tu-za w-ia-na-neh, ce que j'ai mis.

b) Ex.: Yura N-ùri-dun wi-akwarri i-pona, je mettrai mon esprit sur lui.

Gentile yamu eyna kiamono n-uri-dun, ceux-ci le livreront aux gentils.

Kordra it-eybordri n-uri-nu owtuh warrearu, celui-là que son maître a mis gardien de la maison.

Altar piyow au-n-uri-nu nouma auwia-ma, laisse à côté de l'autel ce que tu offres.

Ce dernier exemple montre bien que, là où T- est substitué par N-, ce dernier est un indice de la troisième personne.

196. WAHTA, nahta, croître, pousser.

a) Ex.: Aumona tu-wahta-dun, les épines pousseront.

Wahna wahta-ma, que l'herbe croisse!

b) Ex.: Touà N-ahta-i azàra-màra, qu'ils croissent tous deux, laissez-les croître tous les deux.

Dans cet exemple, N- représente la troisième personne.

197. Itu, tu, nutu, notu, connaître, savoir, juger, éprouver, lire.

a) Itu-nero weyu yaie, dans le jour du jugement.

U-kaibuna wi-itu-nin, mon père me connaissant, me connaît.

A-mògo-gun wia au-itu-ro-odun-gùn, vos fils vous jugeront.

Itu-bura-hra, sans savoir, à l'insu, en secret.

b) Ex.: Mora-i yow towia i-tu-pu, alors ils le connurent.

Mora para bongun wia i-tu-dibo, les gens de ce lieu après l'avoir connu.

Imawari wia i-tù-ro pey mahgoe pey, pour que le diable le tentât.

Dans ces exemples, I- représente la troisième personne.

c) Pùramo poreka ia poh-ra inah Nu-tu-i, parce qu'il a rompu le pain nous l'avons connu.

 \hat{A} -no-tù-bun-un beh amiàmo kareta yow, ne l'avez-vous pas lu dans le livre?

Kàpohn yàmu nu-tu-ru-n pey, afin que les hommes le sachent. Dans ces exemples, Nu-, no- représentent la troisième personne.

198. NIMU, nin, Inimu, inin.

a) Ex.: Wine nimu ia, il boit du vin.

Ú-nimà-dun amiamòro pokombe, je boirai avec vous?

Oru'ra ku-nin-iadou, que boirons-nous?

b) I-nimu beh ailye auwia nogun, le boirez-vous?

I-nimu w-ia beyn, je ne le boirai pas.

I-nin-duk, buvez-le!

199. Wioubu, youbu, ioubu, venir.

Ex.: John Baptist wioubu-pu, Jean-Baptiste est venu.

Pokenna-tun wioubu-pu, les mages vinrent.

Capernaum bona i-youbu-pu, il vint à Capharnaum. Kapohn moomu tu-youbu-dun, le fils de l'homme viendra. M-ioubu-i serra yah, tu es venu ici.

VERBES NÉGATIFS

200. La négation peut être exprimée: I, par la postposition au verbe, de l'adverbe négatif Beyn; II, par la postposition ou la préposition au verbe, de l'adverbe négatif Bura; III, par la postposition au verbe, de l'une des formes du verbe substantif, précédé de l'adverbe négatif Bura; IV, par la postposition au verbe, affecté de l'un des préfixes On-, un-, in-, an-, de l'une des formes du verbe substantif précédé de l'adverbe négatif Bura; V, par la postposition de l'adverbe négatif Bura au thème verbal affecté de tu-, indice de la troisième personne et de l'une des particules -Ze, -tse, -zey, -tsey; VI, par la préfixation au thème verbal de l'une des particules Ku-, ki-, kė-, kuz-, kus-, kis-, k-.

I et II

201 a) Iyù-tza beyn yura, je ne suis pas venu.

Ahnai pu-nin un beyn kiámu, ceux-ci ne sèment pas de blé.

To-otu-dun-gun beyn, ils n'iront pas.

Enno-tza beyn yura, je n'ai pas été envoyé.

Koponduri ia beyn, il ne crie pas.

Azára to-weyji beyn, ils ne sont pas deux.

b) Ex.: I-konega towia bura-hra, ils ne l'ont pas guéri.

Bura tùri auwia-ma, ne donne pas.

Ш

202. Ex.: Kah para-iya a-otu-gun bura i-weyji, vous irez dans le royaume du ciel il n'est pas; vous n'irez pas dans le royaume du ciel.

Au-weybaka bura i-weyji, tu sortiras il n'est pas; tu ne sortiras pas.

I-tahmokà bura i-weyji, elle est tombée il n'est pas; elle n'est pas tombée.

Y-abura auwia-nogun bura i-weyji-pu, vous avez cru lui il n'a pas été; vous ne l'avez pas cru.

Eyboro w-ia bura m-an, j'ai trouvé il n'est pas; je n'ai pas trouvé.

Ai-engotuh w-ia bura man, je t'ai trompé il n'est pas; je ne t'ai pas trompé.

IV

203. On-akoa bura i-weyji, il ne brise pas.

On-inkuno bura i-weyji, il n'étend pas.

On-eydà bura to-weyji-pu, ils n'ont pas entendu.

Ai-eyze-ge beh ailye imawarı on-embey bura inah n-ey-tai, n'avons-nous pas chassé les démons en ton nom?

On-eygamà bura w-ey-ai, je ne dis pas.

Onuhra u-maimo eyda-ima un-konega bura tu-wey-tzin, celui qui entend mes ordres ne les exécutant pas.

To-un-enno-pai bura w-ey-ai, je ne veux pas les renvoyer.

An-eybo bura i-weyji, il ne trouve pas.

An-abura bura a-weyji ge, parce que vous n'avez pas cru.

Remarque. — Dans les exemples qui suivent, il n'y a pas emploi du verbe substantif.

T-enzarri-gun un-komi bura, ne pas laver ses mains.

Inah beh ailye ai-eyze-ge bura in-souro-tai, n'avons-nous parlé en ton nom?

Onuhra weyji poh inah an-ahbi-on-dou bura, parce que quelqu'un ne nous a pas loués.

\mathbf{v}

204. a) Ex.: Onuhra ka-tza tu-ka-tze bura ai-eyna, les choses créées ne fais pas à toi!

Onuhra tu-woh-tze bura, ne tue pas quelqu'un!

A-maimo tu-kwò-tze bura, ne viole pas ta parole!

Tu-ze bura pero eyna, ne donne pas aux chiens!

b) Ex.: Murra-bey tu-tsouro-tse bura ey-tuk, ne dites pas ainsi!

Au-koman-tu tu-tseynominga-i bura ey-ku, ne t'inquiète pas pour ta subsistance!

Tu-jine-tsey bura ey-ku, ne crains pas!

VI

205. a) Ex.: Ku-da-dou, n'allez pas!

Ku-kah-dou to-poh, ne leur dites pas!

To-ki-korama-i, ne les punis pas!

Ki-yu-nin owtuh dah, qu'il ne soit pas allant dans la maison!

Kė-nahpo-dou, ne retournez pas!

b) Ex.: Kuz-aburo-dou, ne croyez-pas!

Kuz-ah-dou, ne prenez pas!

Kus-eygama-i, ne dis pas!

Onuhra kus-eydado-i; u-kaibuna, ne nomme pas quelqu'un : mon père!

Kus-eynahpo-nin, qu'il ne retourne pas!

Kis-eygama-dou, ne dites pas!

Wu-yuwuh tah k-uzzhebu-i tah, ne viens pas dans ma maison! Kiamoro kazza k-ey-tou, ne soyez-pas comme ceux-là!

VERBES PASSIFS ET VERBES RÉFLÉCHIS

211. On a pu remarquer, plusieurs fois déjà, que le verbe actif peut être employé passivement. Mais, régulièrement, les verbes passifs sont, comme les verbes réfléchis, formés par la préfixation de Wey-, ey-, e-wey-; W-, wey-ts, we-ts, ets-; Uts-, ots-, uz-, oz-, ch-; O-, u-.

Wey-, ey-, ewey

- 212. Se préfixent aux thèmes verbaux commençant par une consonne.
- a) Ex.: Kàbo, faire, créer. Nohn wey-kabo iatai, quand la terre a été créée.

Komichi, komi, laver. — To-mahgoe-gun namai to-wey-komitugun, ils seront lavés de leurs péchés.

Korama, punir. — Sodom bongun tu-wey-korama-dun-gun beyn, les habitants de Sodome ne seront pas punis.

Kwamo, répandre. — Korôra muinuh tu-wey-kwamà-dun, le sang de celui-ci sera répandu.

Tahnubu, disperser. — Pahgarra to-wey-tahnibu-dun-gun, les brebis seront dispersées.

Nanjika, troubler. — I-wey-nanjika-pu, elle fut troublée, se troubla.

Karraka, déchirer. — Eyge kamischah temple tawon wey-karraka-pu, le grand voile étant dans le temple se dispersa.

Pekatu, aider, sauver. — Ti-iwarra i-wey-pekatu bura i-weyji, il ne sauve pas lui-même.

Reba, donner. — I-pohn-ge to-wey-reba-pudi-pu, ils se partagèrent ses vêtements.

b) Toèma, tourner. — Jésus wey-toèma-pu, Jésus se tourna. Ey-toèma-bai bura to-weyji to-mahgoe namai, ils n'ont pas voulu se détourner de leurs péchés.

Koramá, châtier. — Wey-korama-nero, ey-korama-nero, châtiment.

Korokoa, arracher. — Ahnai-yeh ey-korokoa-kabo, les tiges de blé seront arrachées.

Moka, ôter. — Ey-moka-gu cruzo pòe, ôte-toi de la croix!

Pekatu, sauver. — Ey-pekatu au-iwarruhra, sauve-toi toi-même!

c) Mutzaka, lever, ressusciter. — Joseph wey-mutzaka-pu, Joseph se leva. Tu-weyrigupu wina e-wey-mutzaka-pu, il est ressuscité de la mort.

Wey-baka, sortir. — I-weybaka-kabo-pu, il sortit. It-eywon yahbai e-weybaka-za-na-na-nek, ce qui est sorti du cœur.

Weynimu, dormir. — I-weynin-za yow, tandis qu'il dormait. È-weynin-za rugin-na, elle est seulement endormie.

Weyruta, eyruta, s'asseoir. — I-weyruta-pu, il s'assit. E-weyruta-za, assis.

Wey-ts-, we-ts, ets-, w-

- 213. Se préfixent aux thèmes verbaux commençant par une voyelle.
- a) Ex.: Tamunboro kapohn yamu to-weytz-eboro-dun-gun, tous les hommes se trouveront ensemble.

Iwong wets-eyboro-pu mora nohno bo, la famine se trouva dans ce pays.

Azara-on-gun kapohn ets-eybo-za yow, quand deux hommes se sont rencontrés.

Adam wets-onama-pu, Adam se cacha.

Mora mahmin e-weitz-onama-pu, ces choses ont été cachées.

b) Ahmura, réunir, assembler. — Tokey to-w-ahmura-i, ils s'étaient réunis nombreux.

Eypa, écraser. — Jesus màimo-ge Saducee yamu w-eypa-kabòpu, les Sadducéens avaient été écrasés par la parole de Jésus.

Ahburėmu, fuir. Onuhra w-ahburėmu-ma, que chacun s'enfuie!

Uts-, ots-, uz-, oz-, os-

214. Se préfixent aux thèmes verbaux commençant par une voyelle.

Ex.: Emborrokwa, baptiser. — Utz-emborrokwa-mipo-zeyna, pour se faire baptiser.

Eymipo, montrer. — Ki-eyborðri-gun uts-eymipo-pu, notre Sei-gneur se montra.

Eymipa, enseigner. — Inah ots-eymipa-duh, l'enseignement qui nous est donné.

Eynā, prier, adorer. — Amòra uz-eynā-i yow, quand tu pries. Sey-bey Jesus oz-eynā-pu, ainsi Jésus pria.

Eywey, nourrir. — Jesus weyrutà-pu uz-eywey-na poh, Jésus était assis à se nourrir, à manger.

Ch-

215. Se préfixe aux thèmes verbaux commençant par une voyelle.

Ex.: Mora-dibo i-ch-emborrokwà-pu, après cela il fut baptisé. I-ch-eymipo-kà-tza m-an, il s'est montré.

I-ch-eynà atai, pendant qu'il priait.

Kiamoro i-ch-eywey-tza-gun, ceux qui se nourrirent, qui mangèrent.

I-ch-endakanoma-pu ti-iwarruhra, il se changea lui-même, il se transfigura.

O-, u-

216. Se préfixent à des thèmes verbaux commençant par une consonne.

Ex.: Pogoe-ta, être triste, se repentir. -Ki-eyboròri-gun pogoeta-pu, notre Seigneur fut triste, se repentit. Beh murey-dun, o-pogoe-ta, les garçons s'affligent-ils?

Mata-ni, détruire, être détruit. — I-mata-n-zeyna iyu-tza beyn yura, je ne suis pas venu pour le détruire.

Embaka, éveiller. — I-n-eymipa-ni-dun wioubu-pu embakazeyna, ses disciples vinrent l'éveiller. Josep u-baka-pu, Joseph s'éveilla.

Tahmoka, tomber. — I-tahmoka-kabo, elle est tombée. Owtuh o-htamoka wia, la maison est tombée.

Karahwu, pleurer. — I-karahwu-pu, il pleura. Rachel u-karahwu, Rachel pleure.

VERBES INTERROGATIFS

217. Le verbe peut être interrogatif sans le secours d'aucun indice. Ex. : Ozhe wina iyu-tza mora, d'où cela est-il venu?

Il peut être rendu interrogatif par la suffixation de -am, -an, -iam, -yam. Ex.: Oruh ichey m-ey-an, que veux-tu?

Mais le plus souvent l'interrogation est exprimée par la préposition ou la postposition de l'adverbe Beh.

Ex.: Moses màimo beh mata-n-zeyna iyu-tza yura, suis-je venu pour détruire la loi de Moïse?

Y-abura beh auwia-nogun, le croyez-vous?

Makonáima wia beh Egypt bongun koramá-pu, est-ce que Dieu punit les Égyptiens?

Inah ootu beh i-korokoa-zeyna, irons-nous l'arracher?

A-no-tu-bùn beh amiàmo, ne l'avez-vous pas connu?

Ai-eybordri wia beh tribute eyma beyn, est-ce que ton maître ne paie pas le tribut?

218. — Dans les exemples qui suivent, l'adverbe Beh est suivi de ai-lye.

Inah beh ailye ai-eyze-ge bura in-souro-tai, est-ce que nous n'avons pas parlé en ton nom?

I-jahn eyze beyn beh ailye Mary, le nom de sa mère n'est-il pas Marie?

Ahminda buro beh ailye ki-eywon n-eyji, nos cœurs n'étaientils pas brûlants?

219. — Dans les exemples qui suivent, la seconde personne du singulier est affectée de l'un des indices ci-dessus énumérés (Voir § 217).

Imawari beh mu-nunga-iam, quittes-tu le démon?

M-eydà-iam beh murra tah towia, entends-tu ce qu'ils disent? M-abura-iam beh, crois-tu?

Pije orichan beh m-anin-yam amora a-nopu-be, prends-tu cette femme pour ton épouse?

Mu-ninga-iam beh, l'aimeras-tu?

Mu-da-ian beh wi-akurra, vas-tu avec moi?

On-em-bura beh m-ey-an, ne vois-tu pas?

VERBES FACTITIFS

220. Les verbes sont rendus factitifs par la suffixation de -Mipo.

Ex.: Makonàima wia y-ahburim-bà-mipo-pu, Dieu les fit s'enfuir.

Utz-emborrokwa-mipo-zeyna, pour se faire baptiser.

Jesus wohna-mipo-kabo-pu Pilate wia, Pilate fit tuer Jésus.

Ahmiyu-dun tukah-mipo-pu ia, il fit tuer les enfants,

Koròra poh cruzo yàra-mipo-pu towia, il lui firent porter la croix.

Oroai warrearutu-mipo-pu towia, ils firent garder le sépulcre. T-eyzek meynogah-mipo-zeyna, pour faire inscrire leurs noms.

LE VERBE « ICHEY »

221. Ce verbe qui signifie « aimer, vouloir, désirer, avoir besoin » se conjugue à l'aide du verbe substantif Weyji, eyji.

Ex.: A-dunbah ichey a-weyji-ma, a-dunbah ichey ey-gu, aime ton prochain!

Ichey bura ey-ku, ne désire pas!

Oruh ichey m-ey-an, que veux-tu?

Murra-bey ichey bura m-ey-adai, vous n'avez pas voulu ainsi.

Au-kaibuna-gun no-tù-nu murra ichey a-wey-tu-gun, votre père sait ce dont vous avez besoin.

Kah para ichey to-weyji-ge, parce qu'ils désiraient le royaume du ciel.

222. Dans les exemples qui suivent, ichey, raccourci en chey, se compose avec les thèmes verbaux.

I-koramà-chey bura i-weyji-pu, il ne voulait pas la punir.

I-nunga-chey i-weyji-pu, il voulait la quitter.

Eyne-chey to-weyji-pu, ils ont voulu voir.

Onuhra cruzo y-ahri-chey bura tu-wey-tzin wi-akurra, celui qui ne peut pas porter la croix avec moi.

Oru-pey i-weysi poh wi tu-chey m-ey-adou mahgoe-ge, pourquoi voulez-vous m'éprouver avec le mal, me tenter?

Onuhra ai-eyboròri-gun pey tu-weyji-chey tu-wey-tzin, celui qui veut être votre maître.

LE VERBE « PAI, BAI »

223. Ce verbe, qui signifie « vouloir, pouvoir », se compose avec les thèmes verbaux et, le plus souvent, ce composé se conjugue à l'aide du verbe substantif.

Ex.: Oru-pey'ji poh uzzhe-pai bura a-weyji, pourquoi ne veuxtu pas venir?

Itou-pai bura i-wey-ai, je ne veux pas aller.

Eywohn-bai bura i-weyji-pu, il ne voulut pas entrer.

Pokenna-tun weyji uzzhe-bai bura, les mages ne veulent pas venir.

Onuhra weyji yow a-maimo-gun on-eydà-bai bura, si quelqu'un ne veut pas écouter vos paroles.

John wiu-tza weyji-pu uz-eywey-bai bura on-in-bai-nerra, Jean est venu, il ne voulut manger ni boire.

To-un-enno-pai bura w-ey-ai, je ne veux pas les renvoyer.

N'ai-pey-ra-ma iwoh-pai n'ai, comment pourra-t-il le tuer?

Au-sorohnbàmu-i eypih an-apu-bai m-an inah, que nous puissions toucher le bord de sa robe.

Oruhra mahmim poh waraio tu-nopu on-enno-pain-ai, un homme ne peut-il pas renvoyer sa femme pour quelque chose que ce soit.

O-topan-bai w-ey-ai-te, je peux, je veux être guérie.

AUTRES VERBES COMPOSÉS

224. Ainsi qu'ou a déjà en l'occasion de le constater (§§ 149, 154, 156), les thèmes verbaux sont fréquemment composés avec le verbe kàbo. gàbo, kah, kà «faire», sans que leur signification propre en soit modifiée.

Ex.: I-wahnu-tza yow, quand il est rempli; Nohn wahnu-kā-tza poh, parce que la terre a été remplie.

Tu-turawasoe nunga-pu, il laissa son travail; Towia pohnwey nunga-kabo-pu, ils laissèrent les filets.

To-otou-pu, to-otou-kàbo-pu, ils allèrent.

Wi-akurra uzzhe-ku, wi-akurra uzzhe-kà-ku, viens avec moi. 225. Comme dans plusieurs autres dialectes caribes, les thèmes verbaux sont quelquefois composés avec un verbe Kah, qui a la signification de: ôter, retirer, défaire etc.».

Amura, réunir, assembler, agréger; Tamunboro y-amuro-ka-kabo-dun, tout sera désuni, désagrégé.

Ahrenatu, joindre; Makonaima wia t-ahrenatu-za-gun i-weyjige onuh wia-ra t-ahrena-kah ichey bura i-weyji, parce que Dieu les a joints, personne ne peut les disjoindre.

Y-ahko, fermer; Y-ahko-ka, ouvrir. Ex.: Makonáima wia muratta y-ahko-gàbo-pu, Dieu ferma la porte. Muratta y-ahko-kā-gu, ouvre la porte!

Oruhra inoupohn-tú-zah ahbone iuoupohn-ka-dun, ce qui a été caché sera bientôt découvert.

226. Un certain nombre de thèmes verbaux sont composés avec Da, dan « aller ».

Ex.: Tamunboròra ai-eymahmn tù-da, va vendre tes biens! Nohn poh ey-turawaso-ma-da, va travailler à la terre!

Mia en-dan-duk karaba tù-nin-un piyah au-n-ehma-dan-duk, auiwara-nogun allez vers les marchands d'huile, allez vous-mêmes en acheter.

To-maimo kuz-endakahnoma-dan-dun, nous irons confondre leurs paroles.

VERBES AUXQUELS EST PRÉFIXÉ LE PARTICULE « YU »

227. Plusieurs thèmes verbaux sont affectés de ce préfixe dont la fonction n'a pu être précisée.

Ex.: Iwah, chercher; Murra tamunboròra ti-yu-iwah-nin-un, ils recherchent tout cela.

Wopa, abreuver; Towia yu-wopa-pu vinegar, ils lui firent boire du vinaigre.

Wahta, pousser, croître; Mora-dàni yu-wahta-za yow, cependant quand il a poussé.

Wohna, tuer; Towia yu-woh-kabo-pu, ils la tuèrent.

Itou, otou, aller, s'en aller; Wuh wina yu-tou-pu, il s'en alla de la montagne.

Wàwamo, se lever; Yu-wàwamo-pu tu-weyrigupu wina, il s'est levé de la mort.

Onahma, être caché; It-eymahmin yu-onahma-pu i-piyah-bai, ses biens furent cachés d'à côté de lui.

VERBES DÉRIVÉS DES NOMS PAR LA SUFFIXATION DE PARTICULES

228. -Tu, -tou, -du, -dou, -ta, -da.

Ex.: Warrearu, gardien; I-warrearu-tu-duk, gardez-le!

Waiyu, sel; Oru-key'ji i-waiyu-tu auwia-no-gun-i, avec quoi le salerez-vous?

Eweyu, jour, lumière; Tamunboro kapohn yamu eweyu-tu ia, elle éclaire tous les hommes.

Eyze, nom; Eyze-tu, eyza-du, nommer.

Pohn, vêtement; Pohn-du, pohn-dou, vêtir.

Kurahra, jardin ; Makonàima wia i-kurahra-tou-pu, Dieu fit un jardin.

Eybey-ro, fruit; Eybey-da, fructifier.

229. -Ma.

Ex.: Turawaso, travail; Turawaso-e-ma, travailler.

Eweyu, weyu, jour; Ewey-ma, wey-ma, luire, briller.

« Kiss » baiser ; I-kis-ma-pu ia, il le baisa.

« Thank », remerciement; I-danki-ma-pu ia i-pona, il lui rendit grâces là-dessus.

Weytoèmà, se retourner; Tu-weytoèmà-ma-zin, le faisant se retourner.

LES

PEINTURES MIXTÉCO-ZAPOTÈQUES

ET QUELQUES DOCUMENTS APPARENTÉS

PAR M. LE Dr W. LEHMANN

Assistant au Musée royal d'Ethnographie de Berlin.

La quantité considérable de peintures hiéroglyphiques provenant du Mexique et de l'Amérique centrale ¹ fait sentir la nécessité de classer, systématiquement et d'après quelques points de vue rationnels, tous ces documents d'une valeur très différente. Déjà M. Léon de Rosny insista sur cette idée en 1882 ². Mais il faudrait autre chose, je crois, qu'une simple énumération des peintures qu'ont possédées ou publiées autrefois Boturini, Leon y Gama, Pichardo, A. de Humboldt, Aubin, Kingsborough, etc., comme la fait actuellement Jesus Galindo y Villa ³. Ce qu'on désire, ce n'est pas une répétition de ce qui est connu depuis longtemps, ni une énumération sèche des collections renfermant tel et tel document. On veut connaître l'histoire précise de chacun de ces manuscrits hiéroglyphiques, comparés soigneusement l'un à l'autre, et la description exacte de leurs détails extérieurs ⁴. Alors on pourra répartir définitivement, en des groupes déterminés, tout le matériel existant.

- 1. On y peut rattacher aussi les peintures murales à la fresque, par exemple celles de Mitla, de Teotihuacan, de Santa-Rita, etc. Je ne m'occuperai dans la suite que des peintures de Mitla.
- 2. « Les Documents écrits de l'Antiquité Américaine », in : Mémoires de la Société d'Ethnographie, Paris, 1882, p. 64.
- 3. Voir Anales del Museo Nacional de México, Segunda Epoca, Tomo II, Núm. 1, México, 1905: « Las pinturas y los manoscritos jeroglificos mexicanos, nota bibliografica », p. 25 ss.
- 4. Il est incroyable qu'on ait négligé de publier les mesures de plusieurs Codices célèbres (par exemple, Codex Vindobonensis, Codex Nuttall, Manu-

Société des Américanistes de Paris.

En soumettant à la critique les Codices et les autres peintures plus ou moins connues, dispersées malheureusement dans les bibliothèques publiques et privées, dans les archives et musées de l'ancien et du nouveau monde, on trouvera bientôt des caractéristiques accusées entre les styles des nations différentes, certaines analogies dans les représentations, dans la technique, dans les idées religieuses ou mythologiques.

On obtiendra ainsi une division des documents d'après leur provenance. En portant, d'autre part, notre attention sur leur contenu, nous pourrons établir des sous-groupes. On peut distinguer, en général, deux grandes classes de peintures : les peintures sacrées et les peintures profanes ¹. Les unes renferment toute espèce d'idées religieuses et d'observations sur l'astronomie, le calendrier, les divinités, les fêtes, etc. Les autres traitent de la mythologie et de l'histoire sous forme d'annales ², de sciences, telles que la botanique et la zoologie ³, et de la vie sociale ⁴.

Si nous passons à la description de chaque document en particu-

scrit du Cacique, etc.). On conviendra cependant que la hauteur et la largeur du manuscrit, celle de chaque seuille en particulier, sont de la plus grande importance pour déterminer si certaines peintures appartiennent ou non à un seul ms.

- 1. Il existe aussi des compilations faites après la conquête, telles le Codex Valicanus A, le Telleriano-Remensis, le Mendoza. Ces Codices renferment séparément le « tonalamatl », les fêtes de l'année, les légendes et l'histoire vraie et des scènes de la vie sociale.
- 2. Dans cette catégorie de mss., nous trouvons représentés les migrations, les fondations de villes, les guerres et conquêtes, les listes des seigneurs, les événements extraordinaires, comme tremblements de terre, inondations, épidémies, éclipses de soleil, comètes, etc.
- 3. Voir Herrera, Decad., lib. II, cap. 18; Mendieta, Hist. ecles. Indiana, lib. IV, cap. 12; Clavigero, II, p. 186. Diego Muñoz Camargo (Historia de Tlaxcala) fait mention d'un livre sur les fleurs de Tlaxcala. Le célèbre médecin Hernandez, « le Pline du Nouveau-Monde », consulta pour son grand ouvrage (Histoire naturelle de la Nouvelle-Espagne) les peintures des indigènes et put encore voir les anciens jardins botaniques mexicains, cités déjà par Cortés (lettre à Charles V, du 15 avril 1522), Bernal Diaz (chap. 142), et, postérieurement, par Clavigero (II, p. 156 s.). Voir sur les jardins, les Anales del Museo Nac. de Mexico, III, p. 145 ss.
- 4. Sous cette rubrique, nous rangeons les pièces de procès, les tributs, les registres, les plans topographiques et cadastraux, les mappes géographiques, les généalogies, etc.

lier, nous devons tenir compte de tous ses détails extérieurs, déterminer s'il s'agit d'un original ou d'une copie ancienne ou moderne, s'il en existe des interprétations, et en quelle langue. Nous noterons également les mesures, la matière (végétale ou animale), les couleurs, etc. ¹. Enfin, nous indiquerons, autant que possible, l'histoire du manuscrit et l'endroit où il se trouve à l'heure actuelle.

Cette méthode fournira, je pense, une base exacte pour la classification d'une foule de peintures et en facilitera l'usage. Peut-être aussi nous mettra-t-il sur la trace de certains documents considérés jusqu'ici comme perdus ².

Après avoir étudié tous les documents dont je pouvais disposer, j'ai établi provisoirement les groupes suivants :

- 1. Peintures otomis 3.
- 2. Peintures tarasques 4.
- 3. Peintures mexicaines 5.
- 1. Si je ne parle pas des couleurs de chaque peinture, cela tient, d'une part, au manque de place et, d'autre part, cas assez fréquent, à l'absence d'un critère suffisant. En effet, les reproductions de bien des peintures n'offrent pas toutes les garanties voulues de fidélité.
- 2. Voir p. e. Paulus Jovius (1482-1552), Historia sui temporis, Tom. II, liber XXXIIII, p. 171. Il mentionne un Codex, actuellement inconnu, en ces termes: « Quorum (Mexicanorum) annalium volumen ex perpetuis, sed introrsus complicatis confectum, tigridisque maculoso tergore protectum, vir illustris Franciscus Covus, Caesariani scrinii magister, mihi dono dedit. » Franc. Covus ou Francisco de los Cobos se trouve mentionné dans une « cedula » de Charles-Quint (Barcelona, 6 juillet 1519. Colecc. de docum. ined. para la Hist. de España, cuad 2, t. 1).
- 3. On ne connaît de ce genre que quelques doctrines chrétiennes en hiéroglyphes d'un temps relativement récent. Elles ne sont cependant pas sans intérèt, si on les compare aux documents mexicains similaires. Voir catalogue de la collect. Aubin-Goupil (Atlas, pl. 76; Cat. raisonné, II, p. 171-172). L'original provient de la collection Boturini. V. Catalogo del Museo Indiano, § XXXV, n° 3. Inventario 6° (26 Sept. 1743), n° 32. Cf. Nicolas León « Sobre el uso de la escritura jeroglifica entre los Hia-Hiú (Othomies) en tiempos muy posteriores à la conquista » (Actas de la XIª reunion del Congreso de Americanistas; México, 1895).
- 4. Dans un des derniers numéros du Globus, j'ai passé en revue ces peintures. V. B. LXXXVII, N° 24 (29 juin 1905), l'article intitulé : « Ueber Taraskische Bilderschriften. »
- 5. Ce groupe renferme le plus grand nombre de documents, qui, souvent, ne possèdent qu'un intérêt secondaire.

- 4. Groupe de peintures dominé par le Codex Borgia et influencé par la culture zapotèque ¹.
 - 5. Peintures de l'État d'Oaxaca:
 - a) Peintures mixtèques;
 - b) Zapotèques;
 - c) Cuicatèques;
 - d) Mazatèques;
 - e) Chochos-Popolocas;
 - f) Chinantèques;
 - g) Mixes-Zoques (peintures chiapanèques, etc.).
 - 6. Peintures yucatèques (Mayas) et du Honduras anglais 2.
 - 7. Peintures guatémaltèques 3.
 - 8. Peintures de Honduras et de Nicaragua 4.

Au cours de ce travail, je me bornerai, d'ailleurs, à un aperçu sur les groupes 4 et 5. Il me semble opportun, auparavant, de parler brièvement des tribus qui peuplent le grand État d'Oaxaca et qui s'étendent aussi sur les parties voisines des États de Guerrero et Puebla à l'ouest, et de Chiapas à l'est.

- 1. Leur localisation n'est pas sans difficulté, mais on fera bien sans doute de les regarder, avec M. Seler, comme un groupe nettement tranché qui réunit les produits les plus artistiques du génie précortésien.
- 2. Ce petit groupe se compose seulement de trois codices (les *Dresdensis*, *Parisiensis* et *Madridensis*) et de quelques documents très précieux en langue maya (Livres de Chilam Balam, Chronique du Nakuk Pech, etc.). Ils font déjà l'objet d'une littérature spéciale et d'une science particulière devant laquelle s'étend un vaste champ: le riche matériel des inscriptions sculptées sur pierres. Dans le Honduras anglais se trouvent les belles peintures murales de Santa-Rita (voir Thomas Gann, « Mounds in Northern Honduras », XIXth Annual Report of the Bureau of Am. Ethnol., Washington, 1900, p. 661 ss.).
- 3. Sur ces peintures nous ne possédons que les témoignages des auteurs anciens (voir Ordoñez; Herrera, Decad. III, lib. II, cap. 18) et les traditions précieuses en langue indigène (Popol Vuh, Annales des Cakchiquels). Sur les peintures de Chiapas, voir surtout l'évêque Nuñez de la Vega (Constituciones diocesaneas de Chiapas, nº 32, § 28, p. 9, 1692; Clavigero, II, p. 65; Bancroft, Native Races, II, p. 770; Jean de Laët, Descriptio Indiae occident. (1633), lib. VII, cap. V, p. 325 (« in musica atque pictura caeterisque mechanicis artibus excellunt »).
- 4. Voir Herrera, Decad. III, lib. II, cap. 18, et lib. IV, cap. 7. Il dit que les Chorotèques seuls possédaient des peintures. Cf. Oviedo, Hist. gén., IV, 36; Squiers, Nicaraqua (éd. 1856), II, p. 347 s.; Acosta, VI, cap. 7.

La population d'Oaxaca se compose, en général, des Mixtèques ¹ habitant les parties de l'ouest, des Zapotèques ² habitant les parties situées plus à l'est, jusqu'à Tehuantepec, où ils touchent aux Huaves ³. Au nord de ces deux tribus, nous trouvons, dans le nord extrême, les Aztèques; au sud de ceux-ci, les Mazatèques ⁴ et les Cuicatèques ⁵; à l'ouest de ces derniers, les Chochos-Popolocas ⁶; à l'est, les Chinantèques ⁷ qui s'étendent jusqu'au Vera Cruz. A l'est du centre politique des Zapotèques, habitent les Mixes-Zoques ⁸. Les Chontals ⁹ enfin se trouvent dans les montagnes de Quiegolani et sur les côtes du Pacifique du département de Yautepec.

L'isthme de Tehuantepec représente la grande frontière qui sépare les peuples mexicains et mixtéco-zapotèques des peuples du Yucatan et du Guatémala. D'après leur situation géographique, les Mixtéco-Zapotèques forment la transition naturelle de la civilisation

- 1. Fray Antonio de los Reyes, dans son Arte en lengua mixteca (Mexico, 1593, prólogo), distingue les parties suivantes de la Mixtecapan: ñudzavui-ñuhu (Mixteca alta), tocuij-ñuhu (parte de los Chochones), tocuisi-ñuhu (parte que cae hazia Goaxaca), ñuniñe (Mixteca baxa), ñiñuma (cordillera hasta Puebla), ñundaa, ñunama, ñundui (la cuesta del mar del sur). Voir Orozco y Berra (Geografia de las lenguas de México, 1864, p. 189 ss.).
- 2. Les Zapotèques se divisent aussi en plusieurs tribus. Voir Orozco y Berra, l. c., p. 177 ss.; Mühlenpfordt (Versuch einer getreuen Schilderung der Republik Mejico. Hannover, 1844, II, p. 142-143).
 - 3. Les Huaves sont actuellement refoulés vers les lagunes de Tehuantepec.
- 4. Les Mazatèques sont surtout les habitants de Mazatlan (dans l'actuel département de Teotitlan).
- 5. Habitants de Cuicatlan, dans le département de Teotitlan. La langue cuicatèque est apparentée à la zapotèque.
- 6. D'après Los Reyes (l. c.), les Chochos-Popolocas habitent les villages de Cuixtlahuac (Coixtlahuaca), Texupa, Temazculapa, Tequistepec (dans les districts de Coixtlahuaca et Teposcolula). Chochon-tli signifie « l'étranger » (Molina), « barbare » (Sahagun, livre X, chap. 29), de même que popoloca. La langue chochone est apparentée à la mixtèque.
- 7. Habitants de Chinantla. La langue chinantèque est isolée. Voir Brinton, « Observations on the Chinantec Language », Proceedings of the American Philos. Soc., vol. XXX (1892), nº 137, p. 22-31.
- 8. Les Mixes-Zoques ou Zoaques (voir Jean de Laët, *Hist. Indiae occid.*, 1633, lib. VII, cap. V, p. 325) sont apparentés entre eux. Leur centre était Tecpatlan en Chiapas.
- 9. Chontal est dérivé de Chontalli « estrangero o forastero » (Molina), de la même racine que chochon-tli.

mexicaine à celle des Yucatèques et Guatémaltèques. Leur parenté avec ces derniers semble attestée par la langue. Quelques racines et certaines propriétés grammaticales de cette langue et de quelques idiomes plus ou moins voisins i montrent une analogie frappante avec les langues mayas. Quant aux idées religieuses, elles se rapprochent beaucoup plus de la civilisation mexicaine. De part et d'autre, nous trouvons le même calendrier :, la même série de vingt signes diurnaux, les mêmes divinités. Dans les peintures brillantes de Mitla on retrouve le Quetzalcouatl, le Xolotl, le Tonatiuh, le Mixcouatl, etc., des Mexicains. Sahagun dit expressément que le dieu Xipe était une divinité adorée par les Zapotèques 3, et que, sous le règne du roi Ahuitzotl, les marchands mexicains victorieux avaient apporté du pays des Zapotèques les ornements de plumes nommés quetzalpatzactli 4. Ce fait historique est rapporté par plusieurs auteurs anciens et quelques peintures en font mention. On voit ainsi que les intérêts commerciaux des Mexicains jouaient dans la région un très grand rôle et que les expéditions des marchands vers le pays des Zapotèques, vers l'Anauac-Ayotlan jusqu'à Tehuantepec, étaient de véritables entreprises guerrières. Le but de toutes ces opérations était la conquête d'Oaxaca (Huax-Yacac) 5, de Mictla et de Teotzapotlan qui eut lieu en 2 tochtli, 3 acatl = 1494, 1495. Alors suivit la conquête des villages de la côte pacifique, en $5 \ calli = 1497^{6}$.

Ces faits prouvent les relations intenses et vraisemblablement

- 1. A la famille linguistique mixtèque on peut rattacher, par exemple, la langue des Chatinos et des Papabucos; à la langue zapotèque celle des Amusgos.
- 2. Sur le calendrier mixtèque, voir Burgoa, Geografica descripcion... (Mexico, 1674), II^o partie, chap. 24. Cf. Clavigero, I, p. 150.
- 3. Anauatl y teuc Tzapoteca yn uel ynteouh catca... « il était le seigneur de la côte pacifique, le dieu propre des Zapotèques (Sahagun, I, chap. XVIII, d'après M. Seler).
- 4. Auh in quetzalpatzactli ompa malli mochiuh in Ayotlan « et le quetzalpatzactli fut pris ici dans la contrée de la côte Pacifique » (Anauac Ayotlan). Voir Sahagun, IX, chap. 2 (d'après Seler).
- 5. Oaxaca (Goaxaca) dérive de Huax-yaca-c « lieu de la saillie des acacias ». Le lieu s'appelle, en langue mixtèque, nuunduvua ou ñuhu-ndua; en cuicatèque, naha-nduva; en chinantèque, ni-cahui; en zapotèque, luhu-laa.
 - 6. Voir Cod. Telleriano-Remensis, fol. 40 verso, et Vat. A, fol. 82 verso

plus anciennes que ne le rapportent les auteurs, entretenues par les Mexicains avec les peuples d'Oaxaca ¹. Cette circonstance est de la plus grande valeur pour la critique des peintures de cette contrée, dont le contenu, celui du groupe 4 excepté, reste toujours problématique. On peut prévoir, cependant, qu'on arrivera un jour à leur interprétation complète.

Des à présent, on peut y distinguer des représentations d'idées religieuses à côté de représentations d'événements historiques. Une comparaison de tous les passages parallèles, un travail long et laborieux, produirait beaucoup de résultats et jetterait beaucoup de lumière sur leur parenté mutuelle ².

Malheureusement, je crois qu'il n'existe point d'interprétations; car les textes en langue indigène, qui couvrent les feuilles de quelques Codices et de la traduction desquels M. Chavero espéra la solution des images, ne se rapportent pas aux représentations. Ils ont été fabriqués par les Indiens pour tromper les conquérants et les religieux sur le sens païen des peintures.

- 1. Voir Sahagun, livre IX, chap. 2: Auh in Tenochtitlan tlahtocati in Auitzotzin, ye ypan in calacque puchteca Ayotlan in Anauac; ompa inipan ual motzaoc, nauhxiuitl in caltzaoctimanca in Quauhtenanco in oncan yaochiualoque, in quimonyaochiuaya Tequantepecatl. Izuatecatl, Xochtecatl, Amaxtecatl, Quahtzontecatl, Atlan Omitlan tlacatl, Mapachtepeua... « Et le roi du Mexique est Ahuitzotzin; c'est à son temps que pour la première fois les marchands pénétrèrent dans le district d'Anauac Ayotlan. Ils y étaient enfermés quatre années dans une fortcresse de palissades, où on leur fit la guerre. Les habitants de Tehuantepec, Izuatlan, Xochtlan, Amaxtlan, Quahtzontlan, Atlan, Omitlan et Mapachtepec leur firent la guerre... » Le Codex Aubin de 1576 fait mention, en 1497 et 1498, de la soumission des hommes de Xochitlan et Amaxtlan (nican poliuhque xochitlatlaca, nican poliuhque Amaxteca, p. 76). Cf. Codex Vaticanus A, fol. 83 recto; Anales de Chilmapain (éd. Siméon), p. 10 et 167. Tezozomoc (Crónica mexicana, cap. 75 ss.) parle aussi de la conquête de Miahuatlan et Xolotlan.
- 2. On trouve, par exemple, la montagne divisée en haut et combinée avec la montagne peinte en manière d'un jeu d'échec dans le Cod. Vind. (p. 21 et 45), dans le Cod. Colomb (p. 41), le Ms. Aubin, nº 20, et la montagne seule avec le Xiuhcouatl dans le Cod. Nuttall (p. 46, 76, 79) et dans ledit Ms. Aubin. Le couple des divinités nommées « 1 cerf » se rencontre dans le Codex Vindob. (p. 51), dans le « rouleau Selden », dans le « fragment Dorenberg », etc., et rappelle la tradition des Mixtèques rapportée par le dominicain Gregorio Garcia. V. « Origen de los Indios », lib. 5, cap. 4 (déjà cité par Clavigero, I, p. 150).

Cependant, nous possédons quelques indications très intéressantes d'auteurs anciens sur les peintures d'Oaxaca!. Les voici: Burgoa?, en parlant des villages d'Oaxaca, dit:

« Entre la barbaridad de estas naciones se hallaron muchos libros á su modo, en hojas ó telas de especiales cortezas de árboles que se hallaban en tierras calientes 3, y las curtián y aderezaban á modo de pergaminos de una tercia vara, poco más ó menos de ancho, y unas tras otras las surcian y pegaban en una pieza tan larga como la habían menester, donde todas sus historias escribían con unos caracteres tan abreviados. que una sola plana expresaba, el lugar, sitio, provincia, año, mes y dia, con todos los demás nombres de Dioses, ceremonias y sacrificios, ó victorias que habian celebrado y tenido, y para esto á los hijos de los señores, y à los que escogían para su sacerdocio enseñaban é instruían desde su niños, haciéndoles decorar aquelles caracteres, y tomar memoria las historias, y destos mismos instrumentos he tenido en mis manos, y oídolos explicar á algunos viejos con bastante admiracion, y solían poner estos papeles ó como tablas de cosmografía, pegados á lo largo en las salas de los señores, por grandeza y vanidad, preciándose de tratar en sus juntas y visitas de aquellas materias 4. »

Gonçalo de Balsalobre 5 nous donne aussi quelques détails sur

- 1. Il est regrettable que le précieux ms. du dominicain Christobal Chavez Castillejos, qui renfermait beaucoup de notes sur l'histoire des Zapotèques, Mixtèques et Mixes, ait disparu, comme les extraits faits de cet ouvrage par Mühlenpfordt.
 - 2. Voir Fr. Francisco de Burgoa, Palestra historial, México, 1670.
- 3. Cf. Jean de Laët, Descriptio Indiae occidentalis (1633), lib. V, cap. XX: « Hispani hic (Guaxaca) primum byssum tractarunt, frequentia mororum, quas provincia alebat, allecti, e quarum interiori libro barbari papyrum facere consueverant ».
- 4. Burgoa, dans sa Geografica descripcion de la parte septentrional del polo arctico de la America y nueva iglesia de las Indias occidentales y sitio astronomico de esta Prov. de Predicadores de Antequera, Valle de Oaxaca... tom. Il de la IIº partie, fait mention de plusieurs Codices. Boturini, dans son musée indien, posséda aussi quelques-unes de ces peintures précieuses perdues aujourd'hui. Voir, par exemple, Catalogo del Museo Indiano, § XX, nº 19 Inventario 4º (24 septembre 1743), nº 45; § XXX, nº 4 Inventario 6º (26 sept. 1743), nº 25.
- 5. Voir « Relacion autentica de las Idolatrias, Supersticiones, vanas observaciones de los Indios del Obispado de Oaxaca por el Br. Gonçalo de Balsalobre ». Mexico, 1656 (Anales del Museo Nac. de México, VI, p. 237).

le contenu des peintures, en parlant de l'idolâtrie des Indiens d'Oaxaca:

«... los mismos errores que tenían en su gentilidad para loqual han tenido libros y quadernos manuscritos de que se aprovechan para esta doctrina y en ellos el uso y enseñança de 13 dioses con nombres de hombres y mugeres, à quienes atribuyen varios efectos, asi como para el regimen de su Año que se compone de 260 dias y estos se reparten en 13 meses ¹, y cada mes se attribuye á uno de los dichos dioses. »

De la nation des Mijes, Burgoa dit qu'ils possédaient une tradition ancienne :

« que la tuvieron de sus mayores, y dejaron escritos en sus pieles y caracteres, que un hombre blanco y anciano que vino de la mar del Sur, con el hábito que pintan á los apóstolos, habia llegado á estos Mixes y predicádoles en su lengua algunas cosas del Dios verdadero que habian de adorar, y los naturales de esta nacion lo quisieron matar, y que subiéndose á aquella peña dejó estampadas las huellas, y no le vieron más. »

Ce qui caractérise surtout les peintures mixtéco-zapotèques, c'est l'habitude d'exprimer les noms des divinités ou des prêtres par des jours déterminés du « tonalamatl ». Cette coutume se retrouve aussi sur beaucoup de vases et reliefs en pierre d'Oaxaca². Elle est de plus attestée par les auteurs anciens. Juan de Cordova³, parlant des noms propres et appellatifs des Zapotèques, nous dit:

« Los nombres apellativos o comunes de los hombres, no son impuestos ni tomados de alcuñas (familias), sino tomanlos del dia en que nacen. Y assí parece que si usassen à nuestro modo que ponemos por nombre à uno Juan, porque nacio el dia de Sant Juan. Pero los indios tomavan este segundo nombre por apellativo, del planeta o signo que à su cuenta reynava aquel dia, o de sus falsos dioses, de los quales dezian, que cada uno tenía su dia, y dias y tiempos en que reynava, y tenía por insignia una especie de animales sobre quien particularmente señareavan. Unos sobre Culebras, otros sobres Venados, otros sobre Lagartos, etc. Y assi al

- 1. Cf. Boturini, *Idea de una nueva Historia*, et Clavigero, II, p. 65, note O. Il semble que Boturini ait puisé à cette source Balsalobre.
 - 2. Voir Seler, Gesammelte Abhandlungen, II, p. 358, 359.
 - 3. Juan de Cordova, Arte en lengua Zapoteca, Mexico, 1578, p. 16.

yndio que aquel dia nacia, le llamavan por sobre nombre Lagarto, o culebra, etc. Y lo mesmo de las mugeres. Si el primer hijo nacia en el dia de pillaala, llamavaale yobi pillaala, si el segundo en dia de pillache, llamavaale tini pillache, etc. Lo mesmo era de las hijas... »

S'appuyant sur ce passage, Boturini, dans son catalogue ¹, en citant le document actuellement connu sous le titre de *Codex Baranda*, dit que les noms appellatifs des caciques (d'Oaxaca) y étaient peints en caractères, à la façon du calendrier toltèque. En fait, dans les *Codex Selden*, nº 1, Bodley, etc., de telles dates se retrouvent à chaque page, et sur l'important *Lienzo de Zacatepec*, ces dates sont accompagnées d'hiéroglyphes indiquant les surnoms postérieurs des personnages ².

Un autre trait caractéristique de ces peintures est l'arrangement des représentations par trois ou quatre colonnes verticales ou horizontales. Ces colonnes s'étendent sur plusieurs feuilles. Les figures présentent aussi une attitude et une ornementation spéciales. La matière consiste en peau de cerf tannée et couverte d'un enduit blanchâtre, qui a reçu les couleurs. On trouve, en outre, des matières végétales, papiers ou tissus d'agave, de coton, etc. Les contours sont obtenus à l'aide d'un instrument pointu (épine d'agave?) et forment des lignes admirablement sûres et régulières. A l'intérieur de ces contours, on a appliqué les couleurs au moyen d'un pinceau. Les couleurs usuelles sont le rouge, le jaune, le brun, le bleu, le vert, le noir et le blanc, pures ou nuancées. Orozco y Berra relève comme couleurs plus prédominantes le jaune, le rouge, le noir et surtout certaines semi-couleurs sales, qui donnent aux peintures un ton sombre et uniforme 3. C'est l'impression que donnent réellement les Codices de Bodley et de Selden.

Je me borne à ces quelques indications générales et passe à l'examen des peintures des groupes particuliers 4 et 5.

^{1.} Boturini, Catalogo del Museo Indiano, § XX, nº 19: « Otro (mapa) en unas pieles curadas juntas, que me embiaron de dicho Obispado (Oaxaca), con las pinturas de sus caciques, los que tienen pintados sus appellidos en caracteres al modo del Kalendario Tolteco ».

^{2.} Cf. la dernière publication du D' Seler (« Jadeitkopf aus Tula », in : Zeitschr. f. Ethnol., 1905, vol. XXXVII, p. 530 ss.).

^{3.} Voir Orozco y Berra, Hist. antiqua, 1, p. 530 s.

A. — GROUPE DES PEINTURES DOMINÉES PAR LE CODEX BORGIA.

Ce groupe renferme actuellement cinq grands Codices et une feuille isolée. On peut les répartir comme suit :

- I. Le Codex Borgia; le Codex Vaticanus B; le Codex Cospi (provenant, d'après M. Seler¹, du voisinage de l'ancienne Zapotèque, p. e. de Teotitlan, Tochtepec ou Coatzacualco).
- M. Seler, le premier, attira l'attention des savants sur ce groupe, caractérisé par la grande similitude des idées religieuses, l'analogie extérieure et les variantes intéressantes des représentations ².
- II. Le Codex Féjerváry-Mayer; le Codex Laud (caractérisés par l'indication des nombres à la manière des Mayas).
 - III. La Peinture nº 20 de la collection Aubin.

I. — Sous-groupe Borgia.

1. Codex Borgia (Borgianus, manuscrit de Veletri).

Peint sur deux côtés. Complet. 39 feuilles. 76 pages. Longueur totale, environ 10,34 m.; hauteur, 27 cm., chaque feuille = 27 × 26,5 cm. ³. C'est une bande de peau de cerf se composant de 14 pièces d'une longueur différente et pliée en 39 feuilles, peintes sur deux côtés, la première et la dernière exceptées. Celles-ci, à une époque relativement récente, ont été fixées sur une couverture en bois. La partie supérieure des pages 74-76 a été endommagée par le feu.

- 1. Voir Ed. Seler, Gesammelte Abhandlungen, I, p. 341.
- 2. Voir Seler, « Der Codex Borgia und die verwandten aztekischen Bilderschriften », Ges. Abhdlgg., I, p. 133-144.
- 3. Lino Fabrega (1746-1797) décrit le Codex comme « un libro quadrato di 14 oncie e mezza e 3 dialtezza... disteso comparisce una fascia di pelle cervina unita in 13 pezzi di 44 palmi e mezzo di lunghezza e 38 pag. per parte, che in tutto fanno 76. Le due ultime restavano vuste, affine d'essere attaccate alla fodera. Di essa forse spogliato in altro tempo, ora è di nuovo ricoperto ». Paulinus S. Bartholomaeo en donne une autre description en le comparant au Codex Vindob. Cf. Vitae synopsis Stephani Borgia, cap. VII.

L'histoire de ce Codex est malheureusement encore obscure. On peut présumer que le précieux document arriva de bonne heure en Europe ¹. La preuve s'en trouve à la page 68, sous la forme d'une note écrite au xviº siècle, vraisemblablement, par un Espagnol ou Mexicain, en Italie². A. de Humboldt (1769-1859) rapporte³ que du palais Giustiniani 4, le Codex passa au palais Altemps dans les circonstances suivantes. Au palais Giustiniani, le cardinal Stephano Borgia (1731-1804) l'aurait vu, un jour, entre les mains des enfants d'un domestique, qui ne voulaient rien moins que le brûler! Il eut la chance de le sauver et le conserva depuis dans le palais Altemps à Rome. La veille de sa mort, le cardinal légua toute sa fortune, excepté son musée de Veletri, à la « Congregatio de Propaganda Fide ». Ce testament fut l'objet d'un long procès 5 entre la Congrégation et la famille du défunt. En 1809, la Congrégation obtint gain de cause et reçut, en 1814, avec les objets en litige, le Codex qui fut conservé jusqu'en 1883 dans sa bibliothèque, ensuite dans le « Museo Etnografico Borgiano » du même Institut. Actuellement l'inappréciable manuscrit se trouve dans la bibliothèque apostolique du Vatican.

Le commentaire de l'ex-jésuite Lino Fabrega ⁶ (1746-1797), d'une réelle valeur à l'époque de sa composition, est aujourd'hui suranné. On y cherche en vain des détails précis sur l'histoire du *Codex*. En 1805, A. de Humboldt vit le « Borgia » à Veletri, chez le neveu du cardinal, le chevalier Camillo Borgia. Il en publia quelques parties

- 1. Des études minutieuses m'ont donné la conviction que les Codices les plus importants sont venus en Europe au courant du xvi° siècle.
- 2. Voir, du R. P. J. Ehrlé, l'aperçu historique accompagnant l'édition du duc de Loubat. Cette note dit « in queste caste sono lidi de la setimana, verbi gracia dominica, lunez. »
 - 3. Voir Vues des Cordillères, Paris, 1810, p. 90.
- 4. Les Giustiniani étaient bien connus comme collectionneurs d'objets d'art de toute espèce. De leur galerie célèbre, il existe des reproductions, sous forme de catalogue, publiées en 1651. Malheureusement il y manque une préface et un texte, où l'on pourrait rechercher des indications sur l'origine du Codex. Voir R. P. Ehrlé, l. c.
- 5. A cette occasion, on dressa quelques inventaires qui mentionnent aussi notre Codex.
- 6. Ce commentaire a été imprimé dans les Anales del Museo Nacional de México, Tomo V, p. 1-260. Traduction espagnole par D. Teodosio Lares (Ms. de la collection Chavero).

remarquables dans l'atlas de ses *Vues des Cordillères*. Agostino Aglio devait, un peu plus tard, exécuter une copie totale pour l'ouvrage de Kingsborough ¹. D'après une note de la page 25, le *Codex* fut copié aussi en mars et avril 1856 par un certain Ramon Rodriguez ². Enfin, en 1898, M. le duc de Loubat en fit faire, comme on sait, une reproduction fidèle en chromophotographie ³. Dès 1904, cette splendide édition était complétée par la première partie du commentaire monumental de M. le D^r Seler ⁴.

2. Codex Vaticanus B (nº 3773, Codice Vaticano Rituale).

Peint sur deux côtés. Complet. 49 feuilles, 96 pages. Longueur totale, 7,35 m.; hauteur 12,5—13 cm. Chaque feuille = 12,5—13 × 15 cm. ⁵. Sur peau de cerf; forme une bande composée de 10 pièces, pliées en 49 feuilles peintes sur deux côtés, la première et la dernière exceptées. Celles-ci sont gommées sur une couverture ancienne d'un bois précieux, autrefois incrustée de turquoises, dont une seule s'est conservée ⁶. La peinture se trouve dans la Bibliothèque du Vatican.

Le Codex arriva en Italie à une époque très ancienne. Depuis la dernière moitié du xvi^e siècle, son histoire se confond avec celle du Cod. Vat. A (n° 3738)⁷. Il est très probable, en effet, que les deux Codices entrèrent ensemble dans la bibliothèque du Vatican sous le cardinal Amulio (1505-1570), bibliothécaire entre 1565 et 1570 ⁸.

- 1. Voir Lord Kingsborough, Antiquities of Mexico, London, 1830-1848. Vol. III, nº 1.
- 2. C'est l'architecte R. Arangoiti qui copia le ms. par ordre de Ramirez (voir Anales del Mus. Nac. de Méx., V, p. 321).
- 3. Par le Stabilimento Danesi, Rome. Sur cette édition, voir Jesús Galindo y Villa, Anales del Museo Nac. de México, tomo VI (1898), Apendix, p. 25-52.
- 4. Codex Borgia, eine altmexikanische Bilderschrift der Bibliothek der Congregatio de Propaganda Fide... erläutert von Dr. Eduard Seler, Band I, Tafel, 1-28, Berlin, 1904.
 - 5. Voir Lino Fabrega, Esposizione del Codice Borgiano, l. c., p. 7.
- 6. M. F. del Paso y Troncoso en fit une description soigneuse comme introduction à l'édition du duc de Loubat (1896).
- 7. Voir le Rév. Père Ehrlé, « Présace » de l'édition du duc de Loubat (1900).
- 8. Nous savons par Lino Fabrega que la compilation du Cod. Vat. A (Codex de los Rios) fut achevée en 1566 (d'après Albert Gallatin, Transactions of the American Ethnol. Soc., vol. I, New-York, 1845, p. 139, entre 1546 et 1560). Le

Un document de 1589 mentionne en tous cas ces deux Codices ¹. Les catalogues de la Bibliothèque du Vatican même les nomment pour la première fois dans un brouillon fait par quelques membres de la famille des Rainaldi, de 1596 à 1600, en ces termes ²:

3773. Indorum cultus, delineamenta et effigies ac Hieroglyphica, ex papyro cum tabulis, quae quidem papyrus septem digitis lata se in longum extendit per palmos XXXI, ab utroque latere depictis, postea vero plicata, formam libelli desunit.

En 1652, une notice sur les deux Codices est publiée par Georgius Hornius († 1670) ³. Retrouvé, après quatorze années de recherches par Lino Fabrega ⁴, le Vaticanus B fut étudié par A. de Humboldt ⁵, copié par Aglio vers 1830 pour l'ouvrage encyclopédique de Lord Kingsborough ⁶ et publié, enfin, en chromolithographie par M. le duc de Loubat ⁷. A cette édition, M. Seler a ajouté un commentaire en 1902.

3. Codex Cospi (Cospianus, Bolognese, Bologna).

Incomplet. 20 feuilles; 38 pages, dont 24 peintes (du recto, p. 1-13, du

cardinal Amulio fit faire quelques reproductions de ce Codex, qui furent mises à profit par Lorenzo Pignoria (1571-1631). Cf. son Discorso o una seconda parte delle imagini degli Dei indiani, ouvrage qui complète l'œuvre de Vincenzo Cartari, Imagini delli dei degli antichi, édition de Padua, 1626, p. 550; — édition de Padua, 1615, p. xxIII s. (voir Ehrlé, « Préface » de l'édition du Cod. Vat. B, p. 13). Le Codex mexicain de la Bibliothèque du Vatican cité par Acosta (Historia naturalis et moralis Indiae... lib. VII, cap. XIX) n'est ni le Codex Vat. A, ni le Codex Vat. B. Acosta (l. c.) parle d'un seul Codex et non de deux, comme Buschmann l'a prétendu (voir Ueber die Aztekischen Ortenamen, I Abtlg., Berlin, 1853, p. 46).

- 1. Voir Michael Mercatus (1541-1593), l'auteur célèbre de la *Metallotheca Vaticana*, dans son ouvrage *De gli obelischi*, Roma, 1589, p. 96 (« ...due libri della libraria Vaticana ritratti da gli esemplari stessi venutt dal Messico »).
- 2. Cf. Rév. Père Ehrlé, l. c., et Historisches Jahrbuch, vol. XI (1890), p. 718 s.
- 3. Georgius Hornius, « lib. IV, De originibus americanis ». Hagae comitis, 1652, lib. IV, cap. XIV.
 - 4. L. c., p. 7.
 - 5. Voir quelques reproductions dans l'Atlas de ses Vues des Cordillères.
 - 6. Kingsborough, Antiquities of Mexico, vol. III, nº 4.
- 7. A l'établissement de Danesi, Rome. 1896. Cf. Jules Oppert, Journal de la Soc. des Am., Paris, tome II, n° 8, p. 257 ss.

verso, p. 21-31); palimpseste. Les peintures du verso sont différentes, surtout dans la forme des signes de jour et dans l'indication des nombres dessinés à la manière des Mayas. Longueur totale, 3,70 m., hauteur, en général, 18 cm. Chaque feuille = 18 × 18 cm. Sur peau de cerf. D'après M. del Paso y Troncoso 1, les couvertures se composent de trois enveloppes: à l'extérieur, une enveloppe en parchemin (cuir de porc) avec une inscription, au milieu une enveloppe en papier, enfin la peau de cerf du Codex même. Peut-être l'enveloppe médiane remonte-t-elle à un possesseur d'un temps plus ancien et porte-t-elle quelque inscription importante pour l'histoire du Codex. L'original est conservé à la bibliothèque de l'Université de Bologne. Une copie faite par Ant. Bassoli se trouvait dans le musée Borgia 2.

Voici ce que nous savons des vicissitudes du document ³. Un certain comte Valerio Zani en fit cadeau au marquis Cospi, le 26 décembre 1665. Depuis cette époque, le *Codex* se trouvait au musée Cospien à Bologne. Le marquis céda ses collections à sa ville natale. De cette façon, la peinture devint propriété publique ⁴, et entra dans l'« Instituto delle scienze e dell' arti ». Clavigero ⁵, Lino Fabrega et A. de Humboldt en font mention ⁶. Aglio le copia pour Lord Kingsborough ⁷. Le duc de Loubat l'édita en photochromie en

- 1. Préface de l'édition du duc de Loubat, 1893.
- 2. Voir Lino Fabrega, l. c., p. 7.
- 3. L'inscription du Codex, en lettres dorées, dit :
- « Libro || della China (del Mexico) || dal Sig^r. Co: Valerio || Zani al Sig. March.: Cospi || il di XXVI Dic^{re}.: || M.DC. LXV. || »

Ce marquis était le patricien, sénateur de Bologne, Ferdinando Cospi, possesseur du célèbre « Museo Cospiano », dont il existe quelques catalogues de 1667, 1677 et 1680. Dans ledit musée se trouvaient aussi deux pièces excellentes en mosaïque mexicaine (« due idoli lavorati a musaico in forma di sfinge ») actuellement conservées au Musée d'ethnogr. de Rome (voir Pigorini, Reale Academia dei Lincei, 1885, vol. XII; A. Oppel, Globus, vol. 70, 1896, p. 10).

- 4. Voir Nieuwe Reize van Misson na en door Italien... vermeerdert en opgeheldert met de Aanmerkingen van Addisson, te Utrecht 1724, vol. 1, p. 417. « Wy hebben in' zelve Palais gezien het cabinet van rariteiten van de vermaarden Aldrovandus. Dat van den marquis de Cospi is' er by gevoegt, en het behoord alles de stad toe. Jeder stuck van die cabinetten vaert zyn geschreven naam. »
 - 5. Clavigero, II, p. 187, 189.
 - 6. A. de Humboldt, Vues des Cord., I, p. 216-217.
 - 7. Kingsborough, vol. II, nº 3.

1899 ¹. Une courte explication du contenu a été donnée par M. Seler ². L'existence de quelques mosaïques mexicaines à Bologne ³ me fait croire à la présence ancienne de ces pièces et du Codex Cospi en Italie. Leur destinée a dû être la même que celle des mosaïques du musée Kircher ⁴ à Rome, de la galerie des Médicis à Florence ⁵ et de la plus grande partie des mosaïques de la collection Christy à Londres ⁶. Je rappelle que de telles mosaïques avaient été envoyées par Cortés à l'empereur Charles V, et se trouvent mentionnées dans les lettres de Cortès et autres auteurs anciens ¹.

II. — Sous-groupe Codex Féjerváry-Laud.

4. Codex Fejérváry-Mayer (Codex de Pesth, Codex Féjerváry, Codex Mayer).

Peint sur deux côtés. Complet. 23 feuilles, 44 pages. Longueur totale, 3,85 m., hauteur 17,5 cm. Chaque feuille = 17,5 × 17,5 cm. Sur peau de cerf. Les couleurs se sont salies au cours des temps; on peut difficilement distinguer le bleu du vert et le vert du jaune. Conservé actuellement au Free Public Museum (collection Joseph Mayer) de Liverpool.

L'histoire de ce Codex, caractérisé surtout par l'indication des nombres écrits à la manière des peuples mayas, est encore obscure. Il se trouvait autrefois dans le cabinet des antiquités du savant

- 1. Voir Hamy, dans le Journ. de la Soc. des Am. de Paris, 1^{re} série, III, nº 2, p. 202 s.
 - 2. Voir Seler, Ges. Abhdlgg., I, p. 133-144; ibidem, p. 341-3.
- 3. Sur les mosaïques de Cospi, voir la note 70. Une autre mosaïque se trouvait au cabinet du médecin Ulysses Aldrovandus († 1605) à Bologne. Voir son Museum metallicum, Bologna, 1647, p. 550.
 - 4. Athanasius Kircher, 1602-1680.
 - 5. Voir Pigorini, l. c.; Globus, vol. 70, p. 10.
 - 6. Ibidem, p. 4-9.
- 7. Voir 1^{re} lettre de Cortés (de Vera-Cruz). Cf. Prescott, History of the Conquest of Mexico, book II, chapter VIII. Cf. Gomara, Hist. de Mexico, voir plus loin, p. 267, note 1). Oviedo, Historia generale, edidit Ramusio (Venetia, 1565), vol. III, f. 156 v., f. 158 r. Il serait très intéressant de poursuivre l'histoire de ces pièces et des travaux en plumes dispersés çà et là.

hongrois, Gabriel Féjerváry (1780-1851), à Pesth, et c'est dans cette ville qu'Aglio le copia pour l'ouvrage de Kingsborough 1. Féjerváry avait fait de grands voyages en compagnie du baron Brudera. Ils se brouillèrent en 1829. Féjerváry emporta alors sa collection à Eperies où il habita chez son beau-frère; il la légua au fils de celui-ci, François Pulszky. En 1851, Pulszky, qui vécut plus tard à Londres, comme exilé, vendit le Codex à J. Mayer. Ce dernier en fit cadeau, avec d'autres collections, à sa ville natale, Liverpool, en 1867 2. La reproduction photochromique du duc de Loubat date de 1901, et le commentaire du Dr Seler, de la même année.

5. Codex Laud.

Peint sur deux côtés. Complet, 24 feuilles, 46 pages. Longueur totale, environ 4 mètres 3; hauteur, environ 16,5 cm.; chaque feuille = 16,5 × 16,5 cm., sur peau de cerf. Conservé dans l'Université d'Oxford, Bodleian Library. Signé: Laud. B. 65, nunc 678. Cat. Mss. Angl. 546. Une fiche en lettres du xvie au xvie siècle porte la note: « Liber Hieroglyphicorum Aegyptiorum MS. » D'après M^{me} Zélia Nuttall (préface de son édition du Codex Nuttall, p. 6), les côtés extérieurs du Codex Laud sont couverts de morceaux solides de peau de cerf, dont les poils sont devenus la proie des teignes.

Jusqu'ici, l'histoire de cette peinture n'a été éclairée par personne. William Laud (1573-1645) 4, le célèbre archevêque de Cantorbéry, était un savant éminent et collectionneur passionné de manuscrits rares. Le prince de Galles, plus tard Charles Ier (1625-1649), et le duc de Buckingham (1592-1628) étaient ses amis intimes. Vers 1623, ceux-ci séjournèrent en Espagne (Madrid), en

- 1. Voir Kingsborough, III, nº 3.
- 2. Voir Seler, commentaire du Cod. Féj., p. 1-4. Malheureusement, quelques sources indiquées par lui n'étaient pas à sa disposition : tels le catalogue de l'exposition des collections de Pulszky dans la Société archéol., dressé par Henszlmann et les journaux de Pulszky, qui, jusqu'à ce jour, ne sont pas accessibles, dans la Bibl. du Musée Nat. Hongrois.
 - 3. Les mesures ne sont pas publiées.
- 4. Voir Breviarium vitae..... Laudi; Simpkinson, Life and times of Laud, London, 1894. Dans les papiers de Laud, qui sont conservés dans la « Lambeth Palace Library », on trouverait peut-être plus de détails et d'indices.

Sociele des Américanistes de Paris.

vue d'un mariage projeté pour le jeune prince. Le duc de Buckingham adopta si bien la mode espagnole, qu'il importa, par exemple, en Angleterre, l'usage des boucles d'oreilles. Me permettra-t-on de présumer que l'arrivée de notre Codex en Angleterre fut un autre résultat de ce voyage? Dans cette hypothèse, l'archevêque Laud l'aurait reçu comme cadeau. Il légua sa grande bibliothèque et ses manuscrits à la Bibliothèque Bodléienne 1, fondée le 8 novembre 1602, par sir Thomas Bodley. Il n'existe du Codex que la publication peu exacte de Kingsborough 2.

III. 6. Peinture nº 20, de la collection Aubin (le soi-disant « Culte rendu au soleil ».

1 feuille, peinte sur un côté. Largeur, 91 cm.; hauteur, 51cm., sur peau de cerf. L'original et une copie faite par Leon y Gama se trouvent dans la Bibl. nat. de Paris, Collection Aubin, nos 20 et 21 3.

Cette belle peinture est citée déjà par Lorenzo Boturini (1702-1750) ⁴ et dans l'inventaire du 26 sept. 1743 ⁵. Elle passa entre les mains de Veytia (1718-1769), de Leon y Gama (1735-1802), de Pichardo (1748-1812) et fut acquise par Aubin (1802-1891), entre les années 1830 et 1840 ⁶. Celui-ci l'apporta à Paris, avec beaucoup d'autres peintures et mss. mexicains (1840), et vendit sa collection à Eugène Goupil en 1889 ⁷. Après la mort de ce dernier, M^{me} veuve Goupil donna la collection à la Bibl. nationale ⁸ (en 1898).

- 1. Cf. Antonius Wood, Antiquitates Universitatis Oxoniensis, 1674, pars II, p. 53°: « Caeterum laevam versus reponantur [dans la Bibl. Bodl.]. Reverendissimi in Christo Patris Gulielmi Laud, Archiep. Cantuariensis libri, numerum 1300 superantes, atque hac inscriptione dignoscendi: Codices Mss. P. M. CIOCCC. Hebraici, Syriaci, Chaldaici, Aegyptiaci... » Je rappelle qu'une note, peut-être de la main de Laud, désigne le ms. comme un « Liber Hierogl. Aegypt. Ms. ».
 - 2. Kingsborough, vol. Il, nº 2.
- 3. Voir Boban, Documents pour servir à l'histoire du Mexique, Atlas, pl. 20 et 21; cf. II. Omont, Catalogue des Mss. mexicains de la Bibl. Nat. de Paris.
 - 4. Boturini, Catálogo del Museo Indiano (Madrid, 1746) § XXX, nº 3.
- 5. Inventário 6°, nº 24 (edidit A. Peñafiel, ap. Monumentos del arte mexicano antiguo, texto, cap. XII, p. 56-68).
- 6. Voir Aubin, Notice sur une collection d'antiquités mexicaines, Paris, 1851, p. 18.
 - 7. Voir Genin, Lettre-préface du Catalogue raisonné de Boban, vol. I.
- 8. Voir Albert Réville, Revue des Bibliothèques, 1898 (mars-mai) et Catalogue de la Bibl. américaine de feu M. Goupil, Paris, 1899, p. xi-xviii.

Cette peinture représente les cinq cuiateteo, « 5 femmes mortes en couches », qui règnent dans la 3° partie du tonalamatl (l'ouest), et les cinq huitznahua « 5 dieux du sud », qui règnent dans la 4° partie du tonalamatl (sud) ¹. Elle offre une analogie frappante avec les représentations du Codex Vatic. B et du Codex Borgia ². Les symboles montrent des rapports intéressants avec les Cod. Vindob., Cod. Nuttall, Becker, etc. ³.

B. — LES PEINTURES DE L'ÉTAT D'OAXACA

I. — Les peintures mixtèques.

1. Codex Becker no 1 (sa copie = Manuscrit du Cacique).

Peint seulement sur un côté. Fragment. 16 feuilles. Longueur totale, environ 4 mètres; hauteur, 18,5 cm.; chaque feuille = 18,5 × 25 cm., sur peau de cerf. Les couleurs sont le noir, le rouge cochenille, le bleu indigo, le jaune clair, le jaune brunâtre et le vert. L'original montre deux sortes de retouches faites pour rétablir les parties effacées 4. Quelques mots mixtèques sur p. 7, 9, 15. Conservé actuellement au « Musée impérial d'Histoire naturelle » de Vienne (Collection Becker).

Le nom rappelle l'ex-propriétaire, Philipp J. Becker (Darmstadt). Une copie du Codex fut faite par Henri de Saussure, à Puebla, en 1852. Il la publia sous le titre surprenant de « Manuscrit du Cacique »⁵. L'histoire du document est simple. En 1852, un Indien de la Mixtèque, dans la famille duquel la peinture s'était transmise de père en fils, apporta celle-ci à l'avocat Lic. Don Pascual Almazan.

- 1. Voir, sur cette question, l'analyse que M. Ed. de Jonghe a donnée de mon étude préliminaire, dans le *Journ. de la Soc.* (nouv. série, t. II, 1905, p. 170-171).
 - 2. Cf. Cod. Vat. B., f. 77, 78 et 79; Cod. Borgia, f. 47 et 48.
- 3. J'en ai fait une interprétation détaillée qui paraîtra dans un des prochains cahiers de la Zeitschrift für Ethnologie, Berlin (1905).
 - 4. Voir préface du Manuscrit du Cacique.
- 5. Henri de Saussure, Le manuscrit du Cacique, Antiquités mexicaines, les fascicule, Genève, 1892 (reproduction en chromolithographie).

Il voulait s'en servir pour un procès patrimonial. L'avocat gagna le procès et reçut le Codex de l'Indien reconnaissant. C'est chez Almazan que Henri de Saussure prit sa copie ¹. A la session du 7^e Congrès des Américanistes, à Berlin (octobre 1888), Philipp Becker exposa quelques manuscrits des indigènes, provenant de sa collection faite à Puebla. Il y avait acheté le Codex chez un collectionneur du pays. Il en fit faire des photographies qui se trouvent à Paris, Berlin, etc. ². Remarquons que les mots mixtèques, plus haut mentionnés, manquent dans la publication de Saussure.

Le contenu est religieux ou mythologique. On ne doit pas y chercher l'histoire d'un cacique fabuleux, Sar-ho, et de sa femme Con-Huyo, résidant à Tindu³. Le document semble un fragment dont la suite serait peut-être le Codex Columbinus⁴, son proche parent.

2. Codex Columbinus (Códice Colombino, Codex Dorenberg).

Peint seulement sur un côté. Fragment, 24 feuilles, longueur totale, 6,80 m., hauteur, 20 cm., chaque feuille = 20 × 25 cm., sur peau de cerf. Les couleurs sont vives : le rouge « rojo ó grana », vert, bleu, jaune, noir et blanc. Au pied des sigures se trouvent des textes en idiome mixtèque prétendu de *Tepoxcolula* 3. L'original est conservé au « Museo nacional de México »; une copie au Musée de Leipzig.

Ce Codex provient de la haute Mixtèque et fut offert à un marchand allemand, le consul Dorenberg, à Puebla. On ne sait rien de son histoire. M. Seler le copia en 1888 dans la maison dudit

- 1. Henri de Saussure, Le manuscrit du Cacique. Préface. Cf. Seler, Ges. Abhdlgg., I, p. 155.
- 2. Voir Boban, Cat. raisonné de la collection Aubin-Goupil, n° 163 (vol. II, p. 332; cf. I, p. 341, note); voir aussi E.-T. Hamy (Decades Americanæ, III-IV, p. 179, Paris, 1898), qui signala, le premier, l'identité de la peinture copiée par le vénérable voyageur genevois, avec le Ms. de M. Becker. Cf. encore: Journal de la Soc., 1^{re} série, t. II (1899), n° 4, p. 218, et nouv. série, t. II (1905), n° 1, p. 168; Collection du Musée royal d'Ethnographie de Berlin, n° VIII E. 3080°-°.
- 3. Saussure rapporte cette tradition, qui ne mérite pas de croyance (l. c., préface, p. 6). M. le professeur E.-T. Hamy, dès la première heure, avait fait sur ce point toutes ses réserves.
 - 4. Ct. Seler, Ges. Abhdlgg., I, p. 155.
- 5. Un feuillet du Codex avec ces notes se trouve dans une publication de M. Leopold Batres, intitulée : Civilizacion de algunas de las differentes tribus que habitaron el Territorio hoy Mexicano en la antigüedad, México, 1888, pl. XX.

consul¹. En 1892, à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, la « Junta Columbina », qui avait acquis l'original, le publia en chromolithographie. Cette publication n'est pas absolument fidèle et ne reproduit pas les notes mixtèques². Or, ces dernières ne sont pas sans quelque valeur, bien qu'elles ne se rattachent pas directement aux représentations. M. Chavero³ espérait y trouver la clef des peintures qu'elles accompagnent, mais, comme nous l'avons dit, il est peu probable que cet espoir se réalise. Comme nous l'avons dit aussi, le Colombinus et le Becker se complètent l'un l'autre.

3. Codex Becker nº 2.

Peint seulement sur un côté. Fragment. 5 feuilles. Longueur totale, 1,18 m.; hauteur, 21,5 cm.; chaque feuille = 21,5 × 24 cm. Original conservé au Musée de l'Hist. nat. de Vienne (Collect. Becker). Copie en la possession de M. Seler⁴. C'est une peinture inachevée; plusieurs figures n'ont pas reçu de couleurs. Les figures sont rangées sur deux colonnes horizontales. La colonne supérieure comprend de petits groupes qui ressemblent à ceux du Lienzo de Zacatepec. La colonne inférieure renferme des groupes plus grands et coloriés.

Je n'ai pas trouvé d'indications sur l'histoire du fragment.

- 4. Lienzo de Zacatepec 5 (Códice mixteco Martinez Gracida).
- a) L'original. Hauteur, 3,15 m.; largeur, 2,25 m., environ 7 mq. Peint sur coton. La toile est endommagée en trois endroits. Je trouve sur la pl. XIV, de la publication de M. Peñafiel, une courte note très effacée, apparemment écrite en langue mixtèque.
- b) Copie ancienne, contenant d'importantes annotations, telles que les noms des lieux écrits à côté des caractères hiéroglyphiques. Hauteur,
 - 1. Voir Seler, Reisebriefe aus Mexico, Berlin, 1889, p. 263.
- 2. Voir Antigüedades Mexicanas publicadas por la Junta Colombina de México... Mexico, 1892. Atlas et texte (par Chavero), p. x-x1; cf. Del Paso y Troncoso; celui-ci prétend que le Codex est un calendrier rituel (voir Catalogue de l'Exposition de Madrid, 1892, tome I, p. 57-59). Cf. enfin Seler, « Die Columbusfestschriften », Ges. Abhdlgg., I, p. 152 ss.
 - 3. Voir M. Chavero, Antigüedades mexicanas, 1892, p. x.
- 4. Je saisis cette occasion de remercier M. Seler pour l'amabilité avec laquelle il a mis à ma disposition quelques documents rares et inédits qu'il possède.
 - 5. Zacatepec, ou, en langue mixtèque, yucusatuta (voir Los Reyes).

3 mètres, largeur, 2,45 m., 7,35 mq. Je ne sais si ces deux documents se trouvent encore aujourd'hui à México.

Depuis des siècles, l'original était conservé dans le village de Zacatepec, situé dans le district de Jamiltepec (État d'Oaxaca). En 1892, les habitants firent parvenir au ministre de Fomento le « lienzo », qui était destiné à prouver leurs droits de propriété. Il semble que depuis ce temps l'original et sa copie ancienne restèrent dans la capitale. M. Seler en emporta, lors de son voyage (1895-96), une copie exacte sur toile, qui se trouve actuellement au Musée royal d'ethnographie de Berlin. En 1900, sur l'ordre du ministre, Manuel Fernandez Leal, l'original fut publié par M. Peñafiel 1. Le grand nombre d'hiéroglyphes topographiques semble indiquer le caractère cadastral du document. Cependant, à côté de ces représentations topographiques, on trouve aussi des représentations historiques qui accusent un style païen. Le fait est d'autant plus remarquable que quelques dessins d'églises nous font placer la composition du « lienzo » à une époque postérieure à la conquête 2. Sur le « lienzo » on distingue un grand carré central entouré d'hiéroglyphes de lieux; on aperçoit aussi quelques fleuves, mais ce que M. Peñafiel prend pour chemins de communication, ne sont que des lignes qui relient entre elles les représentations, à la manière des traces humaines dans les Codex Bodleianus et Selden nº 1, et se prolongent par un ruban de champs triangulaires, alternativement foncés et clairs.

Je divise les scènes en deux groupes : les uns renferment l'histoire d'un personnage appelé « 11 tigre ou 11 tochtli », porteur d'un surnom jusqu'ici indéchiffré (7 fois); les autres, celle d'un personnage appelé « 3 roseau » (5 fois). L'étude des dates qui

^{1.} Códice Mixteco. Lienzo de Zacatepec publicado por el Dr. Antonio Peñafiel. Textos Español y Francés. México, 1900, en 25 pl., demi-grandeur nat. et une petite reproduction du « lienzo » in toto.

^{2.} M. Peñafiel croit (l. c. p. 6) que la mappe date d'une époque précortésienne : « Bien qu'on aperçoive, dit-il, parmi les caractères hiéroglyphiques quelques clochers d'églises, il est facile de se convaincre qu'ils ont été ajoutés par la suite après la conquête. » Cette opinion me paraît tout à fait arbitraire. Le style des églises ne diffère en aucune façon de celui des autres scènes, et prouve, à mon sens, l'unité de la composition totale.

accompagnent les scènes permettra peut-être de déterminer exactement la suite des événements rapportés.

5. Lienzo de Amoltepec (Yolotepec) 1.

L'original s'est trouvé entre les mains de M. Manuel Martinez Gracida, qui a si bien mérité de l'archéologie et de l'histoire de son pays. Il provient du village de Amoltepec-Santiago², du district de Juquila, État d'Oaxaca. En 1889, il fut copié par le Lic. Aristeo Roldan, à Oaxaca, et publié en 1890, fort diminué, par M. Peñafiel³. Actuellement, le document est conservé à l'American Museum of Natural History de New-York⁴.

6. Lienzo Vischer, nº 1.

Longueur totale, 2,42 m.; hauteur, 1,45 m. Chaque feuille = 3,51 mq.5, peint sur un côté. Sur cuir ténu, formant un ruban composé de 6 pièces cousues ensemble et couvertes d'un enduit blanchâtre sur lequel les figures sont peintes en couleurs. Au-dessous d'un grand nombre de représentations, on a ajouté des gloses espagnoles et quelques noms mexicains. L'original est conservé dans la collection d'ethnologie du musée de Bâle.

De l'histoire de ce document très intéressant, on ne sait rien de précis. Mais on peut supposer que le *Lienzo* appartenait à la collection d'un certain Lukas Vischer, ayant séjourné au Mexique de 1828 à 1837. Il y avait acquis une grande collection d'antiquités dont il avait fait cadeau au musée de Bâle.

Quant aux représentations du Lienzo, en voici la description rapide: On voit un fleuve courant le long du document, et, çà et là, quelques montagnes avec des hiérophyphes qui donnent des noms de villages. Au milieu, on trouve un temple et une maison. Au dessus de ceux-ci, des édifices semblables, mais, apparemment,

- 1. Les mesures de ce document ne sont pas publiées. M. Peñafiel dans ses Monumentos del arte ant. mex. n'en dit pas un mot.
- 2. Amoltepec s'appelle en langue mixtèque Yucunama, Yolotepec, Yucuneni (voir de los Reyes). Yolotepec est situé à environ 45 km. et S.-E. d'Amoltepec.
 - 3. Voir Peñafiel, l. c. Atlas, vol. II, fol. 317.
- 4. Voir Marshall H. Saville, « Mexican codices, a List of recent reproductions », American Anthropologist, New Series, vol. III (1901), p. 537.
- 5. Je dois ces données et une photographie du Lienzo à l'amabilité bienveillante de M. le D^r Fritz Sarasin, directeur de la section d'ethnologie du musée de Bâle. Je suis heureux de pouvoir lui en exprimer ici toute ma gratitude.

en feu. Trois files de traces humaines conduisent de droite et de gauche vers les édifices. Auprès du temple brûlant, une grande figure d'homme est peinte, accompagnée d'une glose espagnole effacée, dont je puis lire les mots suivants :

```
« Don Baltasar valiente de tres cabre ...... dor (poblador?) de siete pueblos..... »
```

Le long du fleuve, on aperçoit une série de quelques seigneurs et de leurs femmes, les hommes assis sur des trônes, les femmes agenouillées sur des nattes. Les seigneurs sont caractérisés par la couronne (le diadème de turquoises appelé en mexicain Xiuhuitzolli). Les noms des personnes représentées sont indiqués, selon la coutume des indigènes de l'État d'Oaxaca, par des dates du tonalamatl (calendrier de 260 jours), pe.:

```
12 couatl (serpent) of 1 cipactli (crocodile) 2
3 tecpatl (silex) » 3 xochitl (fleur) »
3 tecpatl (silex) » 11 maçatl (cerf) »
2 acatl (roseau) » 2 cuetzpalin (lézard) »
```

La série renferme 7 + 10 + 7 seigneurs avec leurs femmes.

Il y en a d'autres peints dans un champ irrégulièrement contourné. En outre, on voit d'autre couples d'hommes et de femmes isolés, où les hommes ne sont pas caractérisés comme seigneurs. Le plus remarquable est celui dont prennent naissance cinq personnes respectivement : 5 cipactli (crocodile), 7 tecpatl (silex), 13 acatl (roseau), 7 itycuintli? (iztcuintli = chien), 11 calli (maison). Le nom de 5 cipactli est accompagné de la glose :

« Don Luys Mexitzin. »

Je relève encore les gloses:

- « Doña Veronica y Doña Magdalena motesuma (?)
- « Don Francisco Serrano (?) »
- « Don Nicolas Suares con Doña..... angella », etc.

Un autre groupe de montagnes et d'arbres, enfermant le couple d'un seigneur avec sa femme, est dessiné très sommairement. Le tout a l'air d'une addition postérieure (on voit dans cette partie une petite colline avec une croix chrétienne). Un couple au dehors de ce groupe représente un homme appelé 3 miquiztli (mort), et sa femme appelée 7 atl (eau). Au-dessous se lisent les mots:

« Doña Maria Juane de mendara (?). »

La glose qui accompagne le couple au dedans porte :

« Don Lorenso suares de mendara fundador de siete pueblos les dep.
A mis terrasgeros [terrasgueros] del pueblo de Aljojala una legua en contorno......
de sus linderos. »

Un autre groupe remarquable se compose d'une montagne peinte en style ancien, avec des courbes semblables à celles de l'hiéro-glyphe mexicain de tetl « pierre ». Cette montagne renferme une maison et porte au sommet l'hiéroglyphe d'un oiseau. A côté de la montagne sont peints un seigneur et sa femme; l'homme appelé: 10 malinalli (herbe), la femme appelée: 5 cozcaquauhtli (aigle de collier). Au-dessous de ce groupe se déchiffrent quatre signes du tonalamatl: 4 malinalli (herbe), 6 cuetzpalin (lézard), 12 quiauitl (pluie) 3 (5?), ocelotl (tigre).

Une glose d'une ligne et demie contient le nom « montesuma ¹ ». La seule date que je puisse découvrir se trouve à la marge inférieure (à droite); elle est de la forme connue mixtéco-zapotèque A. Je crois reconnaître ici la date ce calli (1 maison).

Le Lienzo provient d'un temps postérieur à la conquête. Il fut composé et interprété au xvi° siècle. Les représentations correspondent exactement à celles des Lienzos apparentés. Les noms mexicains (Mexitzin, Montesuma, Aljojala, etc.) n'empêchent pas d'admettre l'origine mixtéco-zapotèque du document. Celui qui a peint le Lienzo était très probablement un Indien de l'État d'Oaxaca, et l'interprète, soit un Indien qui possédait la langue espagnole, soit même un Espagnol.

1. Je relève que Cocijo-pij, le dernier roi de Tehuantepec (appelé plus tard D. Juan Cortès) était le petit-fils de Motecuzoma II, le fils du roi Cocijo-eza et d'une princesse mexicaine dont le nom zapotèque est Pella-Xilla.

7. Codex Yancuitlan.

5 pages (?). L'original se trouve dans l' « Academia de Pintura », de Puebla. Les peintures pâlies sont accompagnées de notes en langue mixtèque et en écriture du xvie siècle. Sur la première feuille, on lit le nom de Yancuitlan (en langue mixtèque, Yodzocahi, lieu situé dans la haute Mixtèque). Au-dessous de la représentation d'une église sont écrits les mots: huey nuhu yucundaa (Yucundaa est, d'après Los Reyes, Teposcolula) et tout autour des hiéroglyphes topographiques. Quinze planches de photographies de ce document étaient exposées à Madrid en 1892 (voir Del Paso y Troncoso, Catalogue de l'exposition de Madrid, 1892, t. II, p. 359-363, 364).

II. — Les peintures zapotèques.

1. Codex Vindobonensis (Codex Indiae meridionalis, Códice Clementino).

Inachevé. 52 feuilles, 104 pages dont la première et la dernière sont fixées sur une ancienne couverture en bois brun, autrefois poli ¹. Les peintures se trouvent sur le recto, p. 1-52, sur le verso, p. 53-65 ². 37 pages du verso restent vides Longueur totale, 13,55 m.; hauteur, 22-22,2 cm.; chaque feuille = 22 × 25,8 cm. Le Codex est peint sur peau de cerf ³; il forme une bande de 14 parties collées ensemble dont la longueur et l'épaisseur ne sont pas constantes. Conservé dans la Bibliothèque impériale de Vienne.

Son contenu ressemble beaucoup à celui du Codex Nuttall. Ces deux Codices représentent au début la même histoire.

- 1. Je dois ces données exactes à la bienveillance de M. Joseph de Karabacek, directeur de la Bibl. Imp. de Vienne. Je lui en exprime ici toute ma reconnaissance.
- 2. Ce fait explique la pagination dans l'ouvrage de Kingsborough : I^{re} partie du *Codex*, p. 1-52; II^e partie, p. 1-13; = 65 pages.
- 3. Cf. Ph. J. J. Valentini, « Mexican Paper an article of tribute » (*Proceedings of the American Antiquarian Soc.*), 21 oct. 1880 (separatum, p. 17, note): Lettre de M. Fr. Müller, de la Bibl. Imp. de Vienne: « The vellum is of deerskin, perhaps cervus Californ's. »

Le 10 juillet 1519, Cortés les envoya de Villa-Rica, avec d'autres cadeaux destinés à Charles V ¹. Ils arrivèrent à Séville le 5 novembre 1519. A ce moment, l'empereur se trouvait dans les Pays-Bas. Les objets ne lui furent présentés qu'en 1520. Pour donner aux princes de son temps une idée des richesses de ses nouveaux territoires, il leur distribua un certain nombre de ces curiosités mexicaines. C'est ainsi que le Vindobonensis fut donné à Emmanuel de Portugal († 1521) ². Celui-ci en fit cadeau au cardinal Jules de Médicis, humaniste érudit, conseiller de son cousin, le pape Léon X, avant de devenir pape lui-même, sous le nom de Clément VII (1523-1534) ³. Après sa mort, le Codex passa au cardinal Hippolyte de Médicis (1511-1535 ⁴), qui vivait à Rome. L'exécuteur testamentaire de ce dernier, le cardinal Giovanni Salviati (1490-1553) ⁵ transmit de l'héritage le Codex au cardinal de Capoue ⁶, Nicolaus Schomberg (1472-1537).

- 1. Voir Lucas Alaman, Disertaciones sobre la historia de la Republica Mexicana, México, 1844, Tomo I, Append. 2 (p. 91-101, liste des cadeaux que Cortés reçut de Motecuzoma pour l'empereur Charles V), p. 99 (« más dos libros de los que acá tienen los Indios »). Cf. Coleccion de documentos inéditos para la Historia de España, I, p. 464.
- 2. Voir l'inscription aucienne à la deuxième page du *Codex Vindob.*, d'après Petr. Lambecius (vol. VIII, 1679, p. 660 s.):
- « Codex iste Hieroglyphicorum Indiae meridionalis dono missus fuit Clemente VII Pontifici ab Emanuele Lusitaniae Rege cum tintinabulis aliquot indicis, et stragulà ex plumis psittacorum contexta. Codicem mortuo Clemente accepit Hippolytus cardinalis Medicaeus, et hoc vità defuncto cardinalis Capuanus; qui ante annos aliquot, aegrotante Clemente, et de Hippolyto sollicito, ne post suum obitum egere cogatur, sponte ex suis reditibus aureorum duo milia detraxit, et Hippolyto fruenda, ex nonnullis ecclesiasticis beneficiis tradidit, petiit hunc codicem sibi pro beneficio ex haereditate cardinalis Hippolyti à cardinale Salviato, testamenti ipsius executore, dari. » Lambeck et A. de Humboldt mettent en doute la véracité de cette note. Ils invoquent la date de la mort d'Emmanuel de Portugal, 1521, et celle de l'avènement de Clément VII, 1523. Mais cet anachronisme n'est qu'apparent. A l'époque où il reçut le ms., Clément VII n'était que cardinal.
- 3. Voir Ciaconius, Vitae et regestae Pontificum Romanorum et S. R. E. Cardinalium. Romae, 1677. Vol. III, p. 413 ss.
 - 4. Ibidem, p. 502-504.
 - 5. Ibidem, p. 406 ss.
- 6. L'inscription latine du *Vindobonensis* ne donne pas, il est vrai, nous l'avons vu (n. 2), le nom de famille du « cardinalis Capuanus ». Mais Capoue,

Pendant environ cent ans, le Vindobonensis demeura en Italie. Nous manquons d'ailleurs de renseignements précis sur cette période. Au milieu du xvii siècle, Olaus Wormius (1588-1654), médecin privé de Chrétien V de Danemark, publia la partie inférieure de la page 54 du manuscrit. Il en avait reçu copie du célèbre orientaliste Jobus Ludolphus (Hiob Leutholff, 1624-1704). Dans un voyage, qui dura sept ans (1645-1652), Ludolphus parcourut les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Italie, la Suède et le Danemark. Il est plus que vraisemblable qu'il avait pris sa copie en Italie. Quand le Codex quitta-t-il ce pays ? Comment arriva-t-il entre les mains du

en ce temps-là, n'eut, d'après les divers répertoires (Ciaconius; Series episcoporum de Gams; Italia Sacra d'Ughelli; Dictionnaire de Moreri, etc., etc.), que deux archevêques, revêtus de la pourpre. Ce fait, qui circonscrit les recherches, nous permet d'arriver à l'identification presque certaine du personnage en question. Des deux prélats indiqués nous rejetons le second, Nicolas ou Colas Gaetano di Sermoneta (1526-1580). Il n'avait que neufans à la mort d'Hyppolyte de Médicis. Il semble peu vraisemblable que ce dernier ait légué à un enfant son précieux manuscrit. D'ailleurs, Gaetano di Sermoneta n'était encore, en 1536, ni cardinal ni archevêque de Capoue. C'est en 1538, seulement, qu'il devait recevoir la première de ces dignités et, en 1546, la seconde (Cf. Ciaconius, loc. cit., III, col. 642, 643). Nous lui préférons, par suite, Nicolas Schomberg, de Misnie (né 23 août 1472, mort 9 septembre 1537), de l'illustre famille dont une branche donna le favori d'Henri III, roi de France, et, plus tard, le maréchal de Schomberg et les ducs français d'Halluin. Ce prélat fut un personnage considérable, l'un des négociateurs du traité de Cambrai. Nommé archevêque en 1520 par Léon X, il fut appelé au cardinalat, avec le titre de Saint-Sixte, le 20 mai 1535 (Cf. Ciaconius, loc. cit. III, col. 567-568). Par les dates, il répond donc au « cardinalis Capuanus » que nous cherchons. Il y répond aussi par ce que nous connaissons de lui. Ciaconius nous signale ses relations avec la famille de Médicis, son intimité avec Clément VII, son érudition et sa générosité magnifique. Or, de cette dernière qualité, l'inscription du Codex nous donne un exemple: « ... Cardinalis Capuanus, quiante annos aliquot ægrotante Clemente, et de Hippolito sollicito, ne post suum obitum egere cogeretur sponte de suis reditibus aureorum MM. (duo milia) detraxerat... »

- 1. Voir Olaus Wormius, Museum Wormianum seu historia rerum rariorum Lugd. Batav., 1655, p. 383.
- 2. Ibidem, lib. IV, cap. 12: « de variis artificiosis »; p. 384: « Idem Ludolphus in sui recordationem, in chartâ, pedali longitudine, exarata obtulit Hieroglyphica Mexicana, miris constantia figuris, vario colorum genere depictis, ex quibus vix quispiam quidquam collegerit; duo autem ordines esse videntur, charta enim lata est uncias quatuor... »

duc de Saxe-Eisenach, Jean-Georges ¹? Nous ne le savons pas. En tout cas, en 1677, ce dernier l'envoya, par l'intermédiaire de son ambassadeur, Jacob Schmidt, à l'empereur Léopold I^{er} (1658-1703), qui le remit à la bibliothèque impériale de Vienne. Deux ans plus tard (1679), la première feuille en fut reproduite par Lambeck ². Parmi ceux qui ont vu ou cité le *Codex*, nommons Clavigero, Fabrega, Robertson ³, A. de Humboldt. Lord Kingsborough en entreprit la publication (vol. II, n° 4). Espérons qu'une reproduction, comparable à celles que nous devons à la générosité du duc de Loubat, rendra bientôt accessible au public intéressé ce précieux document!

2. Codex Nuttall 4.

Peint sur deux côtés. Les peintures manquent totalement sur la dernière page, et en partie sur la page avant-dernière; inachevé; 44 feuilles; 88 pages, dont 86 sont peintes ⁵. Longueur totale, 11,22 m.; hauteur, 18,8 cm. Chaque feuille = 18,8 × 25,5, sur peau de cerf. Le Codex porte plusieurs notes anciennes en écriture du xvi siècle: en langue mexicaine, p. 76, 84; en langue espagnole, p. 53, 77, 80, 82, 83; en langue italienne, p. 76.

Comme je l'ai dit plus haut, l'histoire de ce Codex est, au début, la même que celle du Vindobonensis. Les deux manuscrits, envoyés par Cortés à Charles V, arrivèrent à Florence en possession de la

- 1. Le duc Guillaume de Saxe-Weimar avait deux fils : Adolphe-Guillaume et Jean-Georges. Ce dernier, fondateur de la branche cadette Eisenach, succéda à son frère aîné en 1668.
- 2. Voir Petri Lambecii Hamburgensis (1628-1680). Sacrae Caesareae Maiestatis consiliarii, Historiographi ac Bibliothecarii commentariorum de Augustissima Bibl. Caesarea Vindob., liber VIII, Vindob., 1679. Addimentum XIV, p. 660-661. La gravure de la première feuille du Codex, faite par un certain N. Hautt, est très exacte.
- 3. Voir William Robertson (1721-1793), History of America (1777), édition de Francfort-sur-le-Mein, 1828, p. 364 (note 2).
- 4. L'autre Codex mexicain de Florence, édité par M^{me} Zelia Nuttall en 1903, et par M. le duc de Loubat en 1904, porte le nom « Codex Magliabechi », en l'honneur de son premier possesseur connu, Antonio Magliabechi (1633-1714).
- 5. M^{me} Zelia Nuttall compte seulement 84 pages. Cela tient à ce que sa page 19 comprend en réalité deux pages. Il en est de même de sa page 76. Cependant, pour éviter de plus grandes confusions, j'adopte sa pagination.

célèbre famille des Médicis. Tandis que le Vindobonensis eut une histoire très mouvementée, le Codex Nuttall resta à Florence pendant trois siècles et demi. Un jour, le sénateur Villari 1, l'ex-ministre, le célèbre professeur et historien de Florence, raconta à Mme Zelia Nuttall avoir vu, quelque trente ans auparavant, un livre curieux dans la bibliothèque du couvent de San-Marco. Personne n'avait pu l'expliquer. On était allé jusqu'à dire qu'il était fait pour le plaisir des enfants. Villari, homme érudit, s'aperçut au premier coup d'œil que c'était un document de la plus haute importance. Il pria les moines de le garder soigneusement. Dans les troubles politiques qui suivirent, les couvents furent confisqués. Celui de San-Marco devint propriété de l'État et fut ouvert au public. M. Villari s'aperçut alors que le Codex avait disparu. Il avait été vendu à un riche Anglais qui l'avait donné à un ami, résidant en Angleterre. Avertie de ces faits, Mme Nuttall résolut de rechercher le Codex à tout prix. Elle apprit qu'il avait été donné à l'Hon. Robert Curzon, baron Zouche, qui avait réuni beaucoup de manuscrits rares dans sa bibliothèque à Parham (Sussex), comme documents relatifs à l'histoire de l'écriture. Après sa mort, en 1873, ses collections étaient passées à son fils Robert Nathaniel Cecil George Curzon. Le Codex y fut trouvé dans un excellent état de conservation. Mme Nuttall, grâce à l'intervention du directeur du « British Museum », Sir Edward Maunde Thompson (juin 1898), put se livrer à l'étude du Codex au « British Museum » d'abord, et, ensuite, à la bibliothèque d'Oxford. Enfin, en 1902, avec le concours du « Peabody Museum », elle publia le Codex qui porte à juste titre son nom 2.

1. Voir la préface de l'édition du Codex faite par M^{mo} Zelia Nutall en 1902.

2. Ibidem. Dans cette introduction, Muse Nuttall donne quelques indications sur le contenu du manuscrit et annonce la publication d'un commentaire plus détaillé. La savante mexicaniste attache une trop grande importance à certaines dates, qu'elle interprète comme historiques. Elle identifie p. e. ce acall, ce cipactli « 1 roseau, 1 crocodile », avec le 12 mars 1519. Nous croyons que cette méthode présente quelque danger. On ne peut plus nier aujourd'hui qu'une grande partie des représentations du Codex sont de nature religieuse plutôt qu'historique. Je rappelle que la même date (ce acatl, ce cipactli) se retrouve au commencement du rouleau Selden (Codex Selden nº 2) et du « Fragment Dorenberg ». A cet endroit la date en question n'est pas historique.

3. Codex Bodleianus.

40 pages peintes. Longueur totale, environ 11,60 m.(?); hauteur, environ 26,5. Chaque feuille = environ 26,5 × 28,5 cm. Fragment conservé dans la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford et signé: Arch. Bodl. H. 75. Cat. Mss. Angl. 2858.

La peinture fut publiée dans la grande encyclopédie de Kingsborough ². Nous ne savons rien de précis sur son histoire. Mais le fait que Sir Thomas Bodley (1544-1612) la posséda peut nous suggérer quelques réflexions. Ce savant anglais, contemporain de Richard Hakluyt († 1616 ou 1626), de Samuel Purchas († 1627), John Selden, William Laud, — tous possesseurs de peintures mexicaines, — était un grand collectionneur de livres rares et manuscrits précieux. Ses agents travaillaient en France, en Italie, en Allemagne, en Espagne. Il n'est pas impossible que dans ce dernier pays (cf. Codex Laud, voir plus haut, p. 257) le ms. ait été acquis pour son compte. Bodley céda ses riches collections à la bibliothèque d'Oxford, qui porte son nom ³.

4. Codex Selden nº 1.

20 pages peintes. Longueur totale, environ 7,56 m.(?); hauteur, environ 27,5 cm. Chaque feuille = 27,5 × 27,5 cm. ⁴. Fragment. Conservé dans la collection de mss. de la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford; signé: Arch. Seld. A. 2. Cat. Mss. Angl. 3135.

Ce Codex doit son nom au célèbre juriste anglais John Selden (1584-1654). Sa riche collection de livres et mss. passa vers 1654 à la Bibliothèque Bodléienne ⁵. La peinture fut publiée par Kingsborough ⁶.

- 1. Il n'existe pas d'indication ni sur le nombre des feuilles ni sur les mesures de cette pictographie.
 - 2. Voir Kingsborough, vol. I, nº 4.
- 3. Voir Antonius Wood, Historia et Antiquitates Universitatis Oxoniensis, Oxoniae, 1674, lib. II, p. 50b ss.
 - 4. Nous ne savons pas le nombre des feuilles ni les mesures précises.
- 5. Voir Antonius Wood, *l. c.*, p. 53, « tandem obtigit nobis litteratissimi Seldeni Musaeum, 8000 et adhuc plura complectens volumina ».
 - 6. Kingsborough, vol. I, nº 5.

5. Codex Waecker-Gotter (Codex Sanchez Solis, Códice Zapoteco).

Peint sur deux côtés, 16 feuilles 1; 32 pages, dont 29 seulement sont peintes (savoir: sur recto, p. 1-16 peintes; verso, page vide [A]; p. 17-29 peintes; 2 pages vides [B. C.] — A et C pourraient avoir porté les couvertures de bois qui donnaient à la peinture pliée l'aspect d'un livre européen fermé). Longueur totale, 4,32 m.; hauteur, 22 cm.; chaque feuille = 22 × 27. Sur peau de cerf couverte d'un enduit blanchâtre, qui est endommagé en plusieurs endroits. Les pages portent des notes en langue zapotèque?, lisibles au verso, indistinctes au recto. Elles semblent provenir de deux écritures différentes dont l'une plus appuyée que l'autre et, probablement, plus ancienne. La première écriture accompagne le dessin d'un temple; l'autre, des figures humaines.

L'original se trouve actuellement en la possession de M. le baron de Waecker-Gotter. Une copie peu exacte est au Musée national de Mexico, M. Seler détient une copie fidèle. Le Lic. D. Felipe Sanchez Solis posséda le document pendant nombre d'années 3. Durant cette période, le Codex fut copié deux fois sur l'ordre du possesseur (en 1869) et de D. José Maria Velasco. En 1882, le directeur du Musée national de Mexico, D. Gumesindo Mendoza, chargea le même Velasco de faire une nouvelle copie. Mais la faillite de Solis interrompit le travail 4. Ses héritiers vendirent à un habitant de Mexico le document qui aurait pu être acquis pour le Musée national. D'après M. Peñasiel, M. le baron de Waecker-Gotter, ministre plénipotentiaire allemand près de la République mexicaine, acheta le document de seconde main par l'intermédiaire de D. Leopoldo Batres. Il s'embarqua pour l'Allemagne et l'emporta en avril 1883. La copie sus-mentionnée de l'an 1882 servit plus tard à la publication faite par Antonio Peñafiel 5, peu

- 1. M. del Paso y Troncoso parle de « 15 à 16 pliegues ». Cf., plus bas, note 3.
- 2. Cf. Seler, Ges. Abhdlgg., I, p. 133, 3; II, p. 345.
- 3. Voir M. del Paso y Troncoso, Bibliografia. Codice indiano del Sr. Sanchez Solis, Anales del Museo Nacional de México, vol. III, p. 121-123.
 - 4. Voir M. Peñafiel, Monumentos, Texto, capitulo XVI, p. 101-102.
- 5. Voir M. Peñafiel, Monumentos del Arte Mexicano Antiguo Ornamentacion, Mitologia, Tributos y Monumentos... et les « Notas bibliograficas » (p. xv1, nºs 27-28) de son édition de la Gramática de la lengua zapoteca por un autor anónimo (Mexico, 1887). Cf. Chavero, Pinturas jeroglificas, 1 part., p. 7.

exacte et où manquent les notes zapotèques, que donne la copie faite par M. Seler.

6. Codex Selden nº 2.

C'est un rouleau d'une longueur totale d'environ 3,35 m.; hauteur environ, 39-40 cm. ¹. Peint sur un côté. Il se trouve dans la collection Selden de la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford. Signé: Arch. Seld. Rot. 3. Cat. mss. Angl. 3207.

Cette peinture est plus grossière que les autres et l'arrangement des scènes est différent. Son histoire se rattache à la personnalité de Selden, dont nous avons parlé plus haut. Le document est publié dans l'ouvrage de Kingsborough ². Il existe du commencement de ce rouleau une variante sur le recto d'une feuille, dont je m'occuperai plus loin.

7. Fragment Dorenberg.

Une feuille. Longueur totale, environ 1/2 m.; hauteur, environ 22 cm. Sur peau de cerf. L'original se trouvait depuis longtemps en la possession du consul Dorenberg à Leipzig, où M. Seler prit sa copie en 1894. C'est un palimpseste comme le *Codex Cospi*.

Nous distinguons par conséquent deux peintures différentes, l'une (a) sur le recto, l'autre (b) sur le verso.

- a. recto. Les figures correspondent à celles du rouleau Selden. Nous apercevons huit bandes représentant le ciel et divisées au milieu. Au ciel inférieur sont suspendus: à droite le soleil, à gauche la lune ³. Nous trouvons la date mythologique « 1 roseau, 1 crocodile » et « 7 roseau, 7 roseau ». On peut assurer avec certitude qu'au-dessus desdits huit cieux se trouvaient autrefois les mêmes divinités que dans le rouleau Selden: Quetzalcouatl « 13 lapin, 2 cerf », et, à ses côtés, le vieillard et la vieille femme appelés « 1 cerf » ⁴. Des traces de pied conduisent de la crevasse
 - 1. Les mesures exactes ne sont pas publiées.
 - 2. Kingsborough, vol. I, nº 6.
- 3. Cf. les représentations analogues du Codex Dresdensis (f. 58); cf. Seler, Comment. du Cod. Féjerváry-Mayer, p. 166; Ges. Abhdlgg., I, p. 440.
- 4. On trouve ce couple aussi dans le Cod. Vindob., page 51, à droite dessous.

Société des Américanistes de Paris.

des cieux à la gueule béante du monstre de la terre. Sur ce dernier on ne voit plus que les noms des figures effacées: « 5 silex, 7 silex, 1 silex et 12 silex » 1.

b. verso. C'est une représentation d'un genre différent. Elle n'est probablement pas de la même main que le recto. Les figures occupent seulement un espace d'environ 24 cm. de largeur sur 22 cm. de hauteur et sont disposées sur trois colonnes. Sur la colonne supérieure on voit, de droite à gauche : un aigle et une montagne ornée d'un jeu d'échec, un hibou et un vase d'eau renversé. Sur la colonne du milieu : une femme (1 tigre) et un homme (7 tigre), une femme (4 mouvement) et un homme (7 roseau) quittant un vase d'eau; dans l'eau, une pierre précieuse; sur l'eau, deux plumes vertes. Sur la colonne inférieure : une montagne recourbée et un homme (1 vent), un hiéroglyphe ressemblant à celui de « Tollan » et un homme (11 serpent).

8. Codex Dehesa.

Peint sur deux côtés. 22 feuilles, 44 pages dont seulement 30 peintes. Inachevé. Palimpseste? Longueur totale, 5,50 m. Hauteur, 17 cm. Sur peau. Conservé au Musée national de Mexico.

Le premier possesseur connu fut le Lic. Cardoso à Puebla. Après sa mort, le Codex passa aux mains de Melgar à Vera-Cruz, et, plus tard, aux mains de D. Teodoro A. Dehesa, qui en fit cadeau au Museo nacional ². Quant à la peinture, elle est défectueuse. Pour le contenu comme pour le style, on y peut distinguer deux parties différentes:

- a. P. 1-9, peut être antérieure à la conquête (historique?).
- b. P. 10-30, sûrement postérieure à la conquête (généalogique). Les représentations sont accompagnées de notes en langue mexicaine.

Le Codex est reproduit dans les publications de la « Junta Colombina » (1892).

9. Codex Baranda.

Peint sur deux côtés. Longueur totale 2,50 m., hauteur 37 cm., sur peau. Conservé au Musée national de Mexico.

- 1. Dans le « rouleau Selden » ces noms s'arrangent : 1, 7, 5, 12 Silex.
- 2. Voir Del Paso y Troncoso, Catalogue de l'exposition de Madrid, 1892, tome I, p. 55-56. Voir Antiguedades Mexicanas, publicad. por la Junta Colombina, 1892. Texto, p. xxII-xxVII. Cf. Seler, « Columbus-Fertschriften », dans les Ges. Abhdlgg., I, p. 156.

L'original appartenait probablement à la collection de Lorenzo Boturini ¹. Plus tard, le *Codex* entra dans la « Biblioteca nacional ». Sur l'ordre de Joaquin Baranda, il fut remis au « Museo nacional ». Il a été publié, lui aussi, dans la collection de la « Junta Colombina ² ». Il date de l'époque hispanique et représente essentiellement une généalogie, plusieurs événements de la conquête et quelques rares conceptions mythologiques.

10. Mappe de Tehuantepec 3.

C'est un *Lienzo* topographique, qui représente les lagunes de Tehuantepec et leurs fleuves tributaires. L'original fut remis à M. le président Porfirio Diaz et figura à l'exposition de Madrid en 1892.

11. Lienzo de Huilotepec 4.

Il représente les caciques du village, qui avaient reçu des terres à cultiver des rois Cosijoeza et Cosijopij 5.

12. Lienzo de Guevea (Genealogia de los Señores Zapotecos).

L'original est conservé à Guevea ⁶. Il en existe au Musée national de Mexico une copie qui, pour le style et certaines particularités des représentations, s'éloigne assez sensiblement de l'original ⁷. En dehors du plan cadastral proprement dit, nous apercevons les figures et les hiéroglyphes de quelques rois et nobles zapotèques et les prestations des tributs.

- 1. Voir Boturini, Catálogo del Museo Indiano, § XX, nº 19. « Original otro en unas pieles curadas juntas, que me embiaron de dicho Obispado, con las pinturas de sus caciques, los que tienen pintados sus apellidos en caracteres al modo del kalendario Tulteco. » Cf. Inventario 4º (24 sept. 1743), nº 31. « Un mapa en una piel adovada, ancho de más de una tercia, y de largo como de dos varas y media, que á dicho Dr Lorenzo le enviaron de Oaxaca, y no ha reconocido de lo que explica. »
- 2. Voir Antiguedades Mexicanas, 1892. Texto, p. xix-xxii. Cf. Del Paso y Troncoso, Catal. de l'exposition de Madrid, 1892. Tome I, p. 263-267.
 - 3. Ibidem, tome II, p. 210-211.
 - 4. Huilotepec est situé au sud de Tehuantepec.
 - 5. Cf. Seler, Ges. Abhdlgg., II, p. 466-467.
- 6. Guevea est situé dans les montagnes au nord de Tehuantepec, vers la frontière des Mixes. Voir une représentation d'un des rois de ce *Lienzo*, dans Seler, *Ges. Abhdlqq.*, II, p. 466. Cf. Del Paso y Tronosco, *l. c.*, t. I, p. 39-40.
- 7. P. e. le village de Guevea s'appelle dans l'original tani que-pixo, « montagne des Colombes »; dans la copie, tani Guebija. M. Seler en donnera une interprétation dans une publication de la « Sociedad científica ». La copie est reproduite sous le titre de « Genealogia de Señores Zapotecas », par Galindo y Villa (Anal. del Mus. Nac. Mex., 2º ep², 1905, lám. 11-13, ad p. 200.

- 13. Lienzo de Santa Maria Chimalapa.
- M. Seler, au cours d'un de ses voyages, apprit l'existence, dans cette localité, d'un *Lienzo* qui, d'après les indications que je tiens de la bienveillance du savant américaniste, serait d'une beauté remarquable.
 - 14. Codex Alvarado.

Ce document a été appelé ainsi par M. Alfred Chavero 1. Il le range entre les peintures mixtéco-zapotèques. D'après lui, ce Codex représente les conquêtes d'Alvarado, au sud de l'Oaxaca jusqu'à la frontière de Chiapas et du Guatémala. M. Chavero croit que la peinture est historique, tandis que M. Del Paso y Troncoso suppose qu'elle est seulement chronologique. Là se bornent mes données sur ce ms. que je n'insère ici que sous toutes réserves et à titre d'appendice.

15. Lienzo de Petapa. Jes. Galindo y Villa cite une fois (Anales del Mus. Nac., 2º ep., II, p. 220) ce document sur lequel je n'ai pu trouver d'autres indications précises.

Je pourrais citer ici la « Genealogia Oaxaqueña », les « Descendientes de Cosijoeza, rey de Zaachila » ²; mais ces peintures (faites en partie à l'huile) datent d'une époque assez récente et n'ont qu'une valeur relative. Il n'en est pas de même des peintures murales de Mitla. Celles-ci sont des documents de tout premier ordre.

- 1. Voir M. A. Chavero, dans Anales del Museo nacional de México, vol. V (1899), p. 402, note 1:
- « En el códice de las conquistas de Alvarado los años no se distinguen por este signo especial (c'est le signe conventionnel pour « l'année »), sino por una faja que tiene en su parte inferior, la cual no se pone à los dias. Doy à este códice el nombre de Alvarado, porque es la relacion de sus conquistas desde el sur de Oaxaca hasta la frontera de Chiapas y Guatemala. El Sr. Troncoso insiste creerlo solamente cronológico. ¿ Pero Alvarado ó Tonatiuh con su jeroglifico bien conocido, y los nombres de los pueblos que en aquella región avasallò? Además: hará unos cinco annos se publicó en el « Repertorio Salvadoreño » un documento, por el cual consta que el conquistador de Guatemala fué lorge, y no su hermano Pedro de Alvarado, pues las conquistas de éste ulticamente llegaron al confin de Chiapas: de manera que ese documento apoya al códice, y el códice confirma el documento. »
- 2. Voir Del Paso y Troncoso, Catalogue de l'exposition de Madrid, 1892; tome II, p. 16 et p. 58-59. Voir Seler, dans le Globus, vol. 63 (1893), p. 238-242. Galindo y Villa, loc. cit., lám. 14.

M. Seler les a étudiées et a conjuré les effets d'une destruction possible par des reproductions fidèles ¹.

III. — Les peintures cuicatèques.

Ce groupe se caractérise par une désignation spéciale des années. Au lieu des signes acatl, tecpatl, calli, tochtli des Mexicains, nous trouvons les signes qui précèdent immédiatement ceux-ci, c'est-à-dire malinalli, olin, éēcatl, mazatl. Le contenu de ces mss. est historique. Le style est un peu grossier; les couleurs sont sales, surtout un jaune brunâtre.

1. Codex Porfirio Diaz.

Fragment peint sur deux côtés. 21 feuilles, 42 pages. 32 pages coloriées, 10 pages sans couleurs? Longueur totale, 4,70 m.; hauteur, 16 cm. Chaque feuille environ = 16 × 22,4 cm. Sur peau de cerf. Palimpseste? Conservé au Musée nat. de Mexico.

Nous savons peu de choses sur son histoire. Il fut exposé à Madrid (1892) et acquis par la « Junta Columbina » qui le publia. Il se compose de deux parties : la première représente des événements historiques, entremêlés de notes dans un idiome de l'état d'Oaxaca (p. 1-29); la deuxième partie, d'un style tout différent, est un calendrier rituel incomplet (p. 33-42).

2. Codex Fernandez Leal.

Peint sur deux côtés. Fragment. Bande de 2,90 m. de longueur, 36 cm. de hauteur, et petit fragment de 28 cm. de largeur. 11 pages sur le recto, 12 sur le verso, sur papier de maguey 3. Actuellement dans la collection de M. E. F. Molera à San-Francisco 4.

Le Codex était la propriété de M. Benjamin Guevara, descendant des princes de Quiotepec en ligne directe, et dont les aïeux étaient

- 1. Voir Seler, Wandmalereien von Mitla, Berlin, 1895.
- 2. Voir Antiguedades mexicanas. Texto (1892), p. xi-xix. Del Paso y Troncoso, Catalogue de l'exposition de Madrid, 1892, tome I, p. 50-52.
 - 3. Voir Préface de l'édition de M. Peñasiel.
- 4. Voir Marshall H. Saville, American Anthropologist, New Series, vol. III, (1901).

alliés à la famille des seigneurs de Cuicatlan. D. Manuel Martinez Gracida, savant archéologue et ex-secrétaire d'état en Oaxaca, remit le document à M. Ant. Peñafiel. En 1895, celui-ci l'a publié sous le titre de Codice Fernandez Leal, en l'honneur du ministre de Fomento¹. Le contenu des peintures est historique et relate probablement les migrations et les combats des tribus du pays. On y trouve presque tous les mêmes personnages et les mêmes scènes que dans le Codex Porsirio Diaz.

IV. — Les peintures mazatèques.

1. Lienzo Seler I (Lienzo de Santa Maria Ichcatla).

Longueur, 3,10 m.; hauteur 1,70 m. = 5,27 mq. Propriété personnelle de M. Seler, sur papier européen.

Ce document provient probablement de la contrée limitrophe des Mazatèques et Chinantèques. Avant d'appartenir à M. Seler, le Lienzo se trouvait entre les mains de M. Manuel Gracida. Le document date de l'époque hispanique. Il représente plusieurs villages, entre autres la localité de Nupala², et un grand nombre de scènes historiques. Très intéressantes semblent les notes qui accompagnent les dates. Elles sont écrites dans une langue que je n'ai pu déterminer jusqu'aujourd'hui. Ces notes ont trait à bon nombre des vingt signes diurnaux³.

V. — Les peintures Chochos-Popolocas.

1. Lienzo Seler II (Lienzo de Cohaixtlahuaca).

Longueur, 4 1/4 m.; hauteur, 3 3/4 m.; = environ 16 m. sur étoffe de coton, endominagée en plusieurs endroits. Conservé au Musée royal d'Ethnographie de Berlin.

- 1. Voir M. Peñafiel: Cödice Fernandez Leal, Mexico, 1895. 23 planches coloriées.
 - 2. Nupala = Nopala.
- 3. La plupart des noms possèdent le préfixe yncha; p. e. yncha-yxu (roseau), yncha-toñà (aigle), ynga-ñissii (maison), yncha-leeqhindo (vent), yncha-hochhi (herbe, mex. malinalli), etc.

Le document provient encore de M. Martinez Gracida et fut apporté en Europe par M. Seler (vers 1897). Antérieurement à cette date, le Lienzo était conservé au « cabildo » du village de Coaixtlahuacan. Il contient un grand nombre de représentations historiques et géographiques et fut composé à l'époque espagnole; la présence d'églises et de religieux le prouve. Il porte quelques rares notes dans un idiome de l'état d'Oaxaca et aussi en langue espagnole. Les noms du « fray Domingo de Salozal » et du « fray Antonio de la Serna » sont surtout à noter; ils sont écrits en caractères du xvie siècle. On y trouve aussi les noms topographiques : Chiyohuiyaca, Cōdodzondohi, Cohuadzacayaa, Telnepantla (Tlalnepantla), Açoualixtlauaca, etc.

2. Codex de Santa Catarina Texupan 1.

38 feuilles(?). La reliure est très endommagée. Commencement et fin manquent. Sur papier européen, écriture du xviº siècle. Conservé dans l' « Académia de pintura » de Puebla ²

Ce Codex est historique. Sous formes d'annales, il relate l'histoire des années 1550-1564. Le texte est en langue nahuatl et accompagné d'hiéroglyphes intéressants. M. del Paso y Troncoso croit que ceux-ci sont l'œuvre de peintres chochons, et que l'interprétation est due à un Mexicain. L'identification des dates indiquerait une différence entre la chronologie mexicaine et chochone. Ainsi l'année 1552 correspondrait p. e. chez les Chochons à 7 roseau, et à 8 roseau chez les Mexicains. L'éminent archéologue rappelle qu'une semblable discordance se trouve dans les

3. Anales de Quecholac.

Ce document serait aussi d'origine chochone ou popoloca; il est écrit partie en mexicain et partie dans une langue étrangère, peutêtre popoloca³.

- 4. Un autre document se trouve cité par M. Nicolas León 4.
- 1. Texupan est situé au nord de Teposcolula.
- 3. Voir Del Paso y Troncoso, Catalogue de l'exposition de Madrid, 1892. Tome II, p. 346-358.
 - 3. Ibidem, p. 352, note.
- 4. V. Nicolas León, Boletin del Museo Nacional de México. Seg. Época. Vol. I, nº 10-12, p. 325, note 18.

VI. — Les peintures chinantèques.

1. Plan cadastral de Xochitepec.

M. Seler, dans un de ses voyages, en prit copie pour son usage. Le document presque inconnu porte des hiéroglyphes en langue zapotèque.

2. Plan cadastral de Muaguia.

Le document est daté de 1550. Il fait mention du vice-roi Don Juan de Mendoza et contient, outre les représentations topogragraphiques usuelles, des notes, en langue chinantèque et zapotèque. Une copie s'en trouve aux mains de M. Seler.

Nous avons terminé cet essai historique et bibliographique que nous nous sommes efforcé de rendre aussi complet que possible. Mais nous n'avons pas prétendu faire œuvre définitive. Nous espérons, en effet, que l'avenir mettra encore au jour des sources nouvelles du même genre pour l'étude des civilisations centro-américaines. Puisse, en attendant, notre contribution à l'histoire de la pictographie mexicaine rendre quelques services au public américaniste!

UN ÉPISODE IGNORÉ DE LA VIE DU P. HENNEPIN

Par M. HENRI FROIDEVAUX

Docteur ès lettres, Membre de la Société des Américanistes.

Comme celle de la plupart des explorateurs français de la vallée du Mississipi, la biographie du P. Louis Hennepin, — un des compagnons de Cavelier de la Salle en 1678-1680, l'auteur de la Description de la Louisiane, de la Nouvelle découverte d'un très grand pays situé dans l'Amérique, et du Nouveau voyage d'un pays plus grand que l'Europe, — est encore fort mal connue. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire l'introduction que M. Reuben Gold Thwaites, le patient éditeur de la grande collection intitulée The Jesuit Relations and allied Documents, a placée en tête de son intéressante réimpression de la traduction anglaise de la Nouvelle découverte d'un très grand pays publiée à Londres en 1698 1. Les futurs biographes du P. Hennepin parviendront-ils à compléter la notice rédigée naguère par Félix van Hulst 2, et à projeter une pleine lumière sur tous les points obscurs de la vie de ce religieux récollet ? Voici, dans tous les cas, quelques textes, relevés dans un dossier manuscrit des Archives nationales 3, qui nous font connaître une démarche jusqu'à présent ignorée du P. Hennepin auprès de l'ambassadeur de France à La Haye en 1698, M. de

^{1.} A new Discovery of a vast Country in America, By Father Louis Hennepin, Reprinted from the second London issue of 1698..., By Reuben Gold Thwaites... In two volumes. Chicago, A. C. Mac Clurg and Co., 1903, 2 vol. in-8 de Lxiv-711 p. (tome I: 1-Lxiv et 1-354; tome II: p. 355-711) avec cartes et grav.

^{2.} Notice sur le P. Hennepin d'Ath. Liège, 1845.

^{3.} Archives nationales, Monuments historiques, K 1349 (IX. Négociations, Hollande).

Bonrepaus ¹, et qui nous le représentent dans un état d'esprit aussi agité que nous l'avait déjà montré ce que nous savions antérieurement de sa biographie.

- 1º « A Mons' de Ponchartrain (A La Haye, le 26e juin 1698) 2.
- « ...Vous sçavés, Monsieur, qui est le Père Hennepin, Récollet, et « autrefois missionnaire en Canada ³. Il a fait la relation de la « Loüisiane ⁴, et estant repassé dans la Flandres espagnole dont il « est originaire ⁵, son inquiétude le porta à chercher parmy les « Anglois et les Hollandois une occasion de repasser dans l'Amé- « rique septentrionale. Le Roy d'Angleterre receut favorablement « ses propositions et l'a entretenu jusques icy à Utrecht ⁶, où il « a escrit deux volumes touchant la découverte du fleuve Mes- « chassipi ⁷. Il a dédié son livre au Roy d'Angleterre avec des
- 1. Bien que M. de Bonrepaus n'ait fait son entrée solennelle à La Haye que le 19 août 1698, il y fut effectivement ambassadeur depuis le 2 janvier 1698 jusqu'au 29 juillet 1699. V. sur ce personnage A. de Boislisle: M. de Bonrepaus, la Marine et le désastre de la Houque. Extrait de l'Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France, 1877, in-8 de 44 p.
 - 2. Archives nat., K 1349, IX, nº 75.
- 3. Le P. Hennepin est demeuré à la Nouvelle-France entre le mois de septembre 1675 et la seconde moitié de l'année 1681 (cf. Thwaites, t. I, note 1 de la p. 3; et introduction biographique, passim).
- 4. L'ouvrage que cite inexactement ici M. de Bonrepaus est la *Description de la Louisiane*, nouvellement découverte au sud-ouest de la Nouvelle-France, par ordre du Roy... Paris, Veuve Sébastin Huré, 1683, in-12.
- 5. On sait que le père Hennepin déclare lui-même être né à Ath (Hainaut), aux abords de l'année 1640; selon P. Margry cité par Harrisse (Notes pour servir à l'histoire... de la Nouvelle-France, p. 145), il serait né à Roy d'une famille originaire d'Ath. C'est vers 1690 qu'il repassa en Belgique, d'où, en 1696-1697, il passa sur le territoire des Provinces-Unies et aurait gagné La Haye et Amsterdam (d'après l' « Avis au lecteur » du P. Hennepin lui-même, et la biographie de Thwaites, passim).
- 6. Voilà une indication nouvelle relative à Hennepin, qui explique pourquoi la Nouvelle découverte fut imprimée et publiée à Utrecht, et non à Amsterdam, où notre auteur aurait vainement d'abord, selon Thwaites (our. cité, I, p. xxxix) qui suit Hennepin lui-même, cherché un éditeur.
- 7. Nouvelle découverte d'un très grand pays situé dans l'Amérique, entre le Nouveau-Mexique et la mer Glaciale... A Utrecht, chez Guillaume Broedelet, 1697, in-12. —Nouveau voyage d'un païs plus grand que l'Europe... A Utrecht, chez Antoine Schouten, 1698, in-12.

- « Épitres liminaires fort bisarres pour un Riligieux (sic) ¹, et il « fait actuellement imprimer un troisième volume des découvertes « qu'il prétend avoir faites dans cette partie du monde ²; mais « la mesme inquiétude qui l'a fait sortir de France luy fait désirer « à présent d'y rentrer. Il m'en est venu faire la proposition, et « je luy ay dit simplement que je me donnerois l'honneur de vous « en escrire, et je le fais, Monsieur, non pas que je croye que cet « homme vous puisse estre fort nécessaire pour l'avancement des « Colonies de l'Amérique septentrionale, mais j'ay crû que vous « ne seriés peut estre pas fasché d'oster cet homme de ce païs, « et de l'envoyer à Quebeck, où il y a plusieurs religieux de son
- 1. Voici quelques phrases de l'Épître dédicatoire « au Roy de la Grande-Bretagne » placée en tête de la Nouvelle Découverte qui semblent susceptibles de légitimer cette appréciation de Bonrepaus : « Que je recueillerois un glorieux fruit de mes pénibles voyages, Sire, s'ils pouvoient contribuer à faire connoître un jour ces vastes païs sous l'auguste nom de Vôtre Majesté: Je m'estimerois même fort heureux, si sous vôtre Royale protection et par les secours de vôtre souverain pouvoir, je pouvois servir de guide à quelques uns de vos sujets pour y aller porter la lumière de l'Évangile de Jésus-Christ et en même temps la connoissance de vos rares vertus, et la douceur de votre Domination... J'ay veu moy même Vôtre Majesté prendre soin de conserver nos Églises dans les Pays bas et d'en défendre le pillage, pendant que ceux que leur conscience obligeoit à les protéger, violoient hautement et à la face du Soleil le respect qui leur est dû... Il y a long temps, Sire, que ce grand Roy [le roi d'Espagne], trop éloigné de nos Païs bas pour pouvoir défendre les États qu'il y possède, a trouvé en Vôtre Majesté un vaillant et fidèle Défenseur, qui, étant secondé par l'invincible Électeur Duc de Bavière, conserve ces pauvres païs à mon Souverain, pendant qu'un autre Monarque, qui luy est si proche par le Sang et qui professe la même Religion que luy, a employé toutes sortes de moïens pour l'en dépouiller... C'est par l'authorité de mon Souverain et avec l'agréement (sic) de Sa Majesté, de son Altesse Électorale de Bavière et de ses Ministres, qui m'a été donné, et en même temps avec le consentement par écrit des Supérieurs de mon ordre que je me suis entièrement dévoué au service de Vôtre Majesté... J'adoreray toûjours mon Dieu. Je demeureray toûjours attaché au Grand Monarque, qui a daigné me recevoir sous sa protection. Et, de plus, je consacreray mes soins, ma plume et tous mes travaux au généreux Défenseur de ma Patrie et de nos Autels, qui m'a fait la grâce de me donner un favorable accès à sa Cour, en un temps auquel, selon toutes les apparences, d'autres Potentats m'auroient négligé, ou peut-être même m'auroient interdit la leur. »
- 2. Il s'agit ici, croyons-nous, de la traduction anglaise intitulée: A New Discovery of a Vast Country in America... To which is added several New Discoveries in North-America, not publish'd in the French Edition. London, printed for M. Bentley, J. Tonson,... 1698.

- « ordre 1 et où Mr le Comte de Frontenac 2 le pourroit retenir
- « sous prétexte de l'employer aux missions de Quebeck 2, et
- « l'empescher par ce moyen de revenir en ce pays exciter les
- « Anglois et les Hollandois à faire de nouveaux establissemens
- « dans l'Amérique meridionale 4. J'attendray vos ordres, Mon-
- « sieur, sur cela, et j'observeray icy cependant le secret qu'il m'a
- « recommandé, et que je trouve moy mesme qu'il est necessaire
- « de garder... »

2º Pontchartrain à Bonrepaus 5.

« Monsieur,

- « ... Je rendray compte à Sa Maté de ce que vous prenez la « peine de m'escrire au sujet du Père Hennepin, Recolle 6 (sic),
- « et je vous feray sçavoir ses intentions sur son sujet... »
 - « A Versailles, le 2 juillet 1698.

« Pontchartrain. »

- 1. « Plusieurs ». Et même beaucoup! Depuis 1670, date à laquelle ils revinrent au Canada avec l'intendant Talon, en effet, les Récollets remplirent surtout le rôle de curés dans les paroisses du pays; ils avaient deux couvents à Québec à la fin du xvu° siècle. Lorsque Mgr de Saint-Vallier rentra en France en 1692, il ramena avec lui, en une seule fois, 14 Récollets qui vinrent accroître le nombre de ceux qui se trouvaient déjà au Canada (Lorin: Le comte de Frontenac, p. 431).
- 2. Louis de Buade, comte de Palluau et de Frontenac, gouvernait alors pour la seconde fois le Canada (depuis 1689); il devait mourir peu de temps après la date à laquelle Bonrepaus écrivait cette lettre, le 28 novembre 1698. Sur son œuvre au Canada, v. H. Lorin: Le comte de Frontenac (Paris, A. Colin, 1895, in-8).
- 3. Il nous semble résulter de cette phrase qu'il convient d'attribuer à Bonrepaus la première idée de la décision prise en mai 1699 par Louis XIV, de faire arrêter le P. Hennepin par les administrateurs de la Nouvelle-France, le jour où il lui arriverait d'y débarquer.
 - 4. Sic, pour « septentrionale ».
 - 5. Archives nat., K 1349, IX, nº 85.
- 6. Les mots soulignés, dans ce document comme dans les suivants, sont écrits en chiffres dans les lettres adressées à M. de Bonrepaus par Pontchartrain.

3º Pontchartrain à Bonrepaus.

- « ... J'ay rendu compte au Roy de ce que vous avez pris la « peine de m'escrire au sujet du Père Hennepin. Sa Majesté veut « bien luy permettre de revenir en France et elle luy accordera « la permission de retourner en l'Amérique septentrionale « comme il le désire 1...
 - « A Versailles, le 9 juillet 1698.

« Pontchartrain. »

4º « A M. de Pontchartrain (A La Haye, le 17 juillet 1698) 2.

- « ... Depuis ce que je me suis donné l'honneur de vous « escrire, Monsieur, au sujet du Père Hennepin, il m'est venu « trouver et m'a fait voir des lettres qu'on luy écrivoit d'Angle- « terre, par lesquelles il paroist qu'on y forme une compagnie « pour la rivière de Mississipi ³, et qu'on luy demande des « mémoires sur cela; mais comme cet homme est fort inquiet, « il me fit connoistre le désir qu'il avoit d'aller faire un tour en « Italie, et qu'il en trouvoit l'occasion par un Cap^{ne} d'un grand
 - 1. Archives nat., K 1349, IX, nº 88.
 - 2. Archives nat., K 1349, IX, nº 89.
- 3. Cf. la lettre de M. de Callières au ministre de la Marine en date du 2 juin 1699: « Il [Destalys] m'a adjousté que dans l'embarras où les Anglais estoient de faire subsister les François de la Religion, le Roy Guillaume avoit envoyé, l'automne passé, trois vaisseaux remplis pour prendre possession du Mississipy, afin de les y faire habituer et de s'en défaire par ce moyen » (P. Margry: Mémoires et Documents pour servir à l'histoire des origines fr. des pays d'outremer, IV, p. 304-305; v. encore ibid., p. 344-345). Convient-il de rattacher au renseignement fourni ainsi par le P. Hennepin à Bonrepaus le projet, postérieur de treize mois, dont parle le roi à d'Iberville à la date du 19 août 1699? « Il m'a esté remis une carte que je vous envoye d'une Rivière qui court presque nord et sud d'auprez du lac Erié au golphe du Mexique, à l'embouchure de laquelle on prétend que des François réfugiez en Angleterre ont dessein de s'establir. Je vous envoye aussy une lettre qui m'a esté escrite sur ce sujet » (Archives du ministère des Colonies, B 20, fol. 247 v°-218 r°; Margry, ouv. cité, t. IV, p. 334).

« vaisseau de Toscane qui est à Amsterdam, qui luy offroit de le « prendre pour aumonier de son vaisseau. J'ay crû ne le devoir « point détourner de prendre ce party, cet homme n'estant point « nécessaire en Canada, et mon intention ayant esté seulement « de l'oster de ce païs et de l'occasion d'exciter les Anglois à faire « de nouveaux establissements dans l'Amérique septentrionale. Il « m'a cependant dit qu'il repasseroit en France pour aller en « Canada dès que je luy manderois que vous l'aviés agréable, et « il m'a laissé son adresse; mais cet homme ne sçait rien de ces « pays là que vous ne puissiez sçavoir mieux que luy par les « mémoires de feu Mr de la Sale et de plusieurs autres personnes « qui sont encore dans le service et qui ont esté employez à cette « découverte... »

5º Pontchartrain à Bonrepaus 1.

« Monsieur,

« ... Je vous ay escrit que le Roy trouvoit bon que vous accor« dassiez au Père Hennepin, Récolet, la permission de revenir
« en France, et qu'elle le feroit passer à Quebeck par la pre« mière occasion; mais comme il n'est question que de luy oster
« les occasions d'exciter les Anglois et les Hollandois d'aller
« chercher le Mississipi (sic), il luy importe peu qu'il aille en Italie
« ou en Canada, ne pouvant nous rien donner que nous ne soyons
« en estat d'avoir beaucoup plus seurement par d'autres canaux que
« le sien....

A Versailles, le 23 juillet 1698.

« Pontchartrain. »

La simple publication de ces documents permet de se rendre un compte exact de ce qui se passa entre M. de Bonrepaus et le Père Hennepin; aussi nous semble-t-il inutile de reprendre et de résumer les faits qui s'en dégagent. Mieux vaut agir comme nous avons eu naguère occasion de le faire en publiant un document inédit sur La Hontan² et constater simplement que cette courte série de textes,

- 1. Archives nat., K 1349, IX, nº 90.
- 2. Un document inédit sur Lahontan (Journal de la Société des Américanistes de Paris (t. IV, 1903, p. 196-203).

en même temps qu'elle nous révèle un petit épisode jusqu'à présent insoupçonné de la vie très mouvementée du religieux récollet, jette une certaine lumière sur d'autres épisodes de sa vagabonde existence. Elle nous montre comment le P. Hennepin a été amené à passer en Italie, soit dès 1698, soit un peu plus tard ; elle nous explique dans quel but le roi Louis XIV, après s'être désintéressé des faits et gestes du moine récollet, prit, à la fin du mois de mai 1699, la décision de faire arrêter ce missionnaire par les autorités de la Nouvelle-France, si jamais il débarquait dans la colonie ²; elle nous fournit enfin sur la publication de ses deux derniers ouvrages des renseignements complémentaires de ceux que nous possédions déjà.

Telles sont les raisons pour lesquelles les documents inédits dont on vient de lire le texte nous ont paru dignes d'être publiés dans le Journal de la Société des Américanistes de Paris ³.

- 1. On ne sait pas exactement, en effet, quand Hennepin descendit en Italie; ce qui est seulement certain, c'est que le 1er mars 1701 il était à Rome au couvent de l'Ara Coeli et qu'il avait, écrit à cette date J.-B. Dubos à Thoinard, « emberluquoqué le cardinal Spada, lequel lui faisoit le fonds d'une nouvelle mission pour les pays mississipiens » (Brunet: Manuel du Libraire, t. III [5º éd.], col. 97, vº Hennepin).
- 2. Brodhead: Documents relative to the colonial history of the State of New-York, t. IX, p. 701 (cité par H. Harrisse: Notes pour servir à l'histoire... de la Nouvelle France, p. 148). Cf. aussi Thwaites, introd. citée, p. xli. Voici d'ailleurs le texte français original de cet ordre royal, tel qu'il est énoncé dans le « Mémoire du Roy au Sr. Chev. de Callières, Gouverneur et son Lieutenant général, et au s' de Champigny, Intendant de Justice, Police et Finances de la Nouvelle-France (A Versailles, le 27 may 1699): ...Sa Majesté a esté informée que le Père Hennepin, Recolet flamand qui a esté autrefois en Canada, vouloit y retourner. Comme Sa Majesté n'est pas satisfaite de la conduite de ce religieux, Elle veut qu'ils s'asseurent de luy s'il y repasse, et qu'ils le renvoyent en France par les premiers vaisseaux, et qu'ils l'adressent à l'Intendant de Rochefort, à qui Sa Majesté fera sçavoir ses intentions sur son sujet » (Archives du ministère des Colonies, B 20, fol. 199 v°.)
- 3. Il nous a été impossible, malgré nos efforts, de nous procurer le travail de M. N. E. Dionne sur Hennepin, ses voyages et ses œuvres (Québec, R. Renault, 1897, in-4°); mais M. Reuben Gold Twaites, le dernier biographe d'Hennepin, n'ayant pas eu connaissance des documents dont on vient de lire la transcription, nous nous croyons pleinement autorisés à les considérer comme inédits.

NÉCROLOGIE

A. BASTIAN

Le 3 mars dernier, la Société berlinoise d'anthropologie, d'ethnographie et de préhistoire et la Société de géographie de Berlin organisèrent une cérémonie commémorative en l'honneur de leur président d'honneur, M. Adolf Bastian, décédé à Port of Spain, le 3 février de l'année courante. Le compte rendu de cette solennité se trouve publié dans la Zeitschrift für Ethnologie, 1905, fascicule 2 et 3.

A. Bastian naquit à Brême le 26 juin 1826. Il fit des études de jurisprudence, de sciences naturelles et de médecine, dans cinq universités différentes. Devenu docteur en 1850, il entreprit, comme médecin à bord d'un navire, un voyage en Australie et ne rentra dans sa patrie qu'après huit ans. De 1861 à 1865, il séjourna en Asie. Il visita l'Afrique en 1873. Deux ans plus tard, nous le trouvons en Amérique où il rassembla, avec de précieuses collections, les matériaux de son livre, Die Culturländer des Alten Amerika. C'est moins une vue synthétique originale sur les civilisations de l'ancienne Amérique, qu'une compilation où des citations de valeur fort inégale se suivent, souvent sans lien apparent et sans références précises. En 1878, Bastian fit un voyage dans les mers australes et dans la Nouvelle-Zélande. Son sixième voyage le porta au Turkestan, en 1889-1891; son septième, à Java, en 1896-1898, et son huitième, en 1901-1903, à Ceylan. Malgré son grand âge, il ne resta que 5 mois à Berlin et repartit cette fois pour la Jamaïque d'où il ne devait plus revenir.

En 1896, l'Internationales Archiv für Ethnographie publia une liste de ses ouvrages. Ceux-ci, au nombre de plus de 200, portent sur l'ethnographie générale et descriptive, sur l'ethnographie muséale, sur la géographie, la philosophie, le droit, le folk-lore, les sciences coloniales, les sciences religieuses, l'anthropologie, l'archéologie, etc. On le voit, Bastian ne s'était pas confiné dans une spécialité. Son tempérament ne lui a pas permis de suivre le procédé lent, mais sûr, des monographies, qui consiste à rassembler patiemment des faits dans un domaine déterminé, à les classer et à en dégager logiquement des conclusions. Son esprit le porta vers les sphères plus libres de la spéculation. Il construisit laborieusement des théories dont il ne sut pas tempérer l'obscu-

Société des Américanistes de Paris.

Digitized by Google

rité par un style clair et coulant. Ses périodes, surchargées d'incidentes et embarrassées de parenthèses, sont faites pour décourager la patience des lecteurs.

Mais n'insistons pas sur ces critiques et reconnaissons dans l'illustre défunt un esprit de toute première force, animé par l'amour le plus désintéressé de la science. Le splendide Musée d'Ethnographie de Berlin est son œuvre et le couronnement de sa longue carrière, et la part prépondérante qu'il prit à la fondation de la Société d'anthropologie, d'ethnographie et de préhistoire de Berlin, suffirait à elle seule pour lui assurer la reconnaissance de la postérité.

Ed. DE JONGHE.

BULLETIN CRITIQUE

Pliny Earle Goddard: Life and Culture of the Hupa. — Hupa Texts (L. Lejeal). - * Alfredo Chavero *: El Monolito de Coatlinchan (L. Lejeal). - * H. Fis-CHER: Eine Alt-Mexikanische Stein-Figur (Ed. de Jonghe). — Le Mexique au début du XXº siècle (L. Lejeal). — E. Förstemann: Kommentar zur Madrider Maya-Handschrift.— Kommentar zur Pariser Maya-Handschrift (L. Lejeal). — * K. SAPPER: Der Gegenwärtige Stand der Ethnographischen Kenntnis von Mittel-Amerika (Ed. de Jonghe). — * Beiträge zur Anthropologie, Etnographie und Archaeologie Niederl. Westindiens (Ed. de Jonghe). - Jhr L. C. Van Panhuys: Amerikanistiche Studien (L. Lejeal). -*Karl von den Steinen: Diccionario Sipibo (Lucien Adam). — *Eric von ROSEN: Archaeological Researches on the Frontier of Argentina and Bolivia. — The Chorotes Indians (L. Lejeal). — Samuel A. LAFONE-QUEVEDO: Viaje arqueológico en la Region de Andalgalá (E. Boman). — Felix F. Outes: La Alfareria indigena de Patagonia. - Arqueología de Hucal (E. Boman). — * Dr P. Ehrenreich: Die Ethnographie Südamerikas im Beginn des XX. Jahrhunderts (E. Boman). - *Dr Yngvar Nielsen: Normaend og Skraelinger i Vinland (Eug. Beauvois). - Jules Humbert: Les origines Vénézuéliennes. Essai sur la colonisation espaynole au Vénézuela (Gabriel Marcel).

Pliny Earle Goddard. Life and Culture of the Hupa. — Hupa Texts. Berkeley (Cal.), University Press, 1903-1904, in-8° de 278 p. et 30 pl. (University of California Publications; American Archaeology and Ethnology, vol. I).

La série inaugurée par ce volume est destinée à combler une lacune. La littérature relative aux Indiens de la Californie semble pauvre, quand on la compare à l'énorme bibliothèque déjà publiée sur les populations indigènes du reste des États-Unis. Le travail le plus important que je connaisse, sur cette ethnographie du Far-West, est celui de Stephen Power, Tribes of California, œuvre intéressante, mais il faut bien l'avouer, œuvre de curieux, d'artiste, de lettré, plutôt que de savant, parue d'ailleurs en 1877, et, par conséquent, vieillie. C'est pour la remplacer que travaille le jeune Institut anthropologique de Berkeley, à la naissance duquel nous applaudissions naguère 2. Très judicieusement, les

^{1.} L'astérisque désigne les ouvrages publiés à l'occasion du XIVe Congrès des Américanistes.

^{2.} V. Journal, nouv. série, t. I, p. 381.

collaborateurs de M. Fred. W. Putnam et Alfred L. Kroeber ont préféré à la rédaction d'un traité d'ensemble celle d'une série de monographies, plus faciles à tenir, dans la suite, au courant de la science. L'étude que je présente ici à nos lecteurs se compose de deux parties d'inégale étendue (88 et 290 pages inoctavo). La première donne l'ethnographie complète du peuple considéré; l'autre, tous les monuments recueillis de son folk-lore.

On nomme Hupa le groupe d'indigènes californiens, cantonnés aujourd'hui en « reservation », dans huit villages du N.-O., sur les bords du Trinity-river. En 1902-1903, il ne comptait plus guère que 450 individus. Mais cette infime tribu est, ethniquement, sœur des Navajos, et des Apaches de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, parente des Déné-Dindjié du P. Petitot, des Chilcotins, Porteurs, Sekanais, Babines, etc., plus récemment observés par le P. Morice dans le Dominion canadien. En d'autres termes, les Hupa appartiennent à cette famille, jadis si considérable par le nombre et par l'habitat, que les américanistes désignaient autrefois sous les noms de Tinneh ou Tinné et qu'ils appellent, aujourd'hui, plus justement, Déné ou Athapaskane. On voit l'intérêt qui s'attache aux recherches de M. Goddard et la base sérieuse qu'elles offriront à des comparaisons utiles.

L'ouvrage débute par une brève description du territoire actuel des Hupa et un historique sommaire de leurs rapports avec les blancs. Vient ensuite l'étude systématique de l'habitation, du vêtement, de l'alimentation, de l'industrie, de la vie sociale et religieuse, tels qu'ils s'offrent actuellement. La civilisation matérielle dont les premiers chapitres nous offrent le tableau est très mélangée. Elle combine, avec certains détails propres aux Hupa, d'autres traits communs à toutes les tribus de la Californie et même de la Colombie britannique. C'est le cas, en particulier, pour la maison, du moins la maison d'hiver (xonta), demeure permanente dont le type se rencontre très loin vers le nord, le long du littoral du Pacifique; c'est le cas pour les étuves (tuikijuw), faites en terre battue, selon le modèle circulaire trouvé par M. Dixon chez les Maidu. Mais ici le xonta sert proprement de gynécée: les femmes y dorment seules, pendant que les hommes abritent leur sommeil dans l'étuve. Ce fait annonce une moralité sexuelle assez stricte.

Pour l'habillement, rien de sui generis n'est à signaler chez nos Athapaskans californiens; de même, quant à l'alimentation dont le poisson et le gibier forment le fond, avec la farine de glands, comme dans toute la Californie indigène. Il faut noter que les Hupa, pas plus que leurs voisins, ne connaissent l'usage du mortier. L'origine ancienne des nombreux instruments de ce genre, fournis par la région, s'affirme ainsi de plus en plus. Industriellement, tous les peuples californiens sont d'incomparables basket-makers. Les Hupa ne font point exception à cet égard, sans que leur technique diffère des techniques voisines. Le seul point un peu particulier, c'est que la décoration de leurs baskets est essentiellement géométrique. Sans doute, certains motifs ornementaux sont, dans l'usage courant, désignés sous des vocables animaux. Mais, en réalité, ils ne rappellent en rien les formes zoologiques dont ils portent le nom. Peut-être (c'est, du moins, l'hypothèse de M. Goddard) ont-ils remplacé d'autres gra-

phismes plus approchés de la réalité. Quoi qu'il en soit, la confection de cette vannerie, malgré sa délicatesse, n'est point, comme ailleurs, l'apanage d'une catégorie d'ouvriers déterminés. L'existence d'un fabricant d'arc (mort, du reste, aujourd'hui) dans un des huit villages est le seul exemple constaté d'une spécialisation quelconque du travail manuel sur les bords du Trinity-river.

Les Hupa toutefois, au point de vue économique, occupent sur l'échelle sociale une place un peu plus élevée que beaucoup d'autres Californiens. Ils ont une monnaie qui consiste en dépouilles de certains oiseaux (particulièrement le pivert) et surtout en coquilles de dentalia. L'estimation de celles-ci se fait, d'après leur longueur, rapportée à une sorte d'échelle que chaque individu porte tatouée sur le bras gauche. L'usage d'une valeur fiduciaire a, sans doute, réagi non seulement sur les échanges, mais aussi sur l'état social. Elle doit notamment avoir contribué à constituer une sorte de propriété individuelle embryonnaire qui se montre à côté de la propriété collective. Chaque individu est maître de ses armes, de ses outils, de son canot, de certaines catégories de vivres (et, pour préciser, d'une partie de sa chasse et de sa pêche). Il possède aussi en propre ses vêtements, exception faite des peaux de daim et de cerf blanchies qui servent à la célébration des rites de saison et sont considérées comme une espèce d'usufruit entre les mains du guerrier. D'autre part, mis de côté certains territoires de culture, de chasse et de pêche, la terre également paraît matière à possession personnelle. Il y a donc des riches et des pauvres et des inégalités de fortune qui exercent une répercussion politique. Car c'est, précisément, le plus riche propriétaire qui, dans chaque village, est reconnu comme chef. En général, son titre passe à son fils, à moins qu'une fortune plus considérable ne se révèle au moment de la vacance. C'est qu'en effet, l'autorité du « head-man » est onéreuse à exercer. Certains des biens qu'il possède sont à la disposition de la communauté, pour le produit en être distribué en cas de famine.

Ces chefs de village n'ont d'attribution religieuse que pour certaines fêtes. Les plus importantes, par exemple les danses de l'automne (préparation aux chasses collectives), de l'hiver et de l'été (qui se présentent comme des liturgies solaires), regardent un organisme spécial qui réunit les villages, deux par deux, en une espèce de fédération. Enfin, pour la guerre, c'était aux deux villages les plus septentrionaux qu'il appartenait de fournir le chef militaire de tous les Hupa. Ainsi, rapports fréquents entre les diverses agglomérations du groupe. voilà ce que nous apprend la lecture de Hupa Life. Néanmoins, à l'état actuel, ce petit peuple en train de disparaître ne constitue plus, à proprement parler, une tribu. Chaque village a repris son autonomie. Mais chacun d'eux est encore organisé comme un clan. Clan familial, puisque toutes les familles qui l'habitent sont apparentées et occupent, dans l'enceinte du village, une ou plusieurs demeures déterminées par la parenté du chef de famille avec le « headman ». Cette localisation d'après les liens du sang s'étendait, dans un passé assez proche encore, à la maison même, où les individus avaient leur place spéciale et marquée, pendant le jour. Et, linguistiquement, la nomenclature de parenté conserve des traces d'un tel usage. Le mariage, base du pacte familial, a pour origine l'achat, avec cette particularité très remarquable, elle aussi,

que la situation d'un homme dans la famille et dans le clan dépend du prix payé jadis comme rançon de sa mère. Ceci doit être un reste de matriarcat primitif. Il en est d'autres: l'auteur de Hupa Life indique quelques cas où les enfants appartiennent à la famille de la femme. On sait, d'ailleurs, que de nombreuses tribus de la famille « Denné », fixées à l'est des Rocheux, admettent encore l'intimité par filiation féminine. Mais, de toute façon, la famille est ici l'unité sociale. On l'a vu par les relations de la famille avec la communauté villageoise. On le voit encore par le système judiciaire, uniquement fondé sur une série de compensations qui rendent la famille, et spécialement le chef de famille, responsables du crime, du délit, du dommage, commis par l'un des membres.

Cette solidarité familiale, on s'attendrait à la trouver associée à quelque institution totémique Les textes colligés par M. Goddard n'en donnent aucun exemple. Le règne animal joue cependant un rôle dans la vie sociale et religieuse des Hupa, mais c'est sous la forme de tabous d'alimentation. Les prohibitions religieuses en général sont en nombre considérable (tabous sexuels, tabous de maladie, tabous funéraires, etc.), avec, pour sanctionner les infractions, des rites purificatoires compliqués. Ici intervient le shaman (pour employer l'expression de M. Goddard qui aurait peut-être bien fait de lui préférer le terme de « medicine-man »). Il apparaît encore dans la chasse aux mauvais sorciers et faiseurs de maléfices et dans la guérison des maladies. Ce dernier point nous montre chez les Hupa des procédés curatifs, - emploi de certaines plantes, conjurations, succions (en vue d'expulser du patient « l'âme de la maladie », c'est-à-dire l'esprit malin), déjà rencontrés ailleurs. Mais Hupa Texts nous apporte aussi une méthode thérapeutique fort curieuse, par récitation d'une formule qui relate tous les cas morbides similaires, enregistrés aux temps anciens, et tous les moyens imaginés pour les guérir. Cette espèce de memorare se termine par une courte prière aux inventeurs. Ainsi l'évocation du remède semble jouir de la même vertu que le remède lui-même.

Ce texte, de même que la plupart des textes « shamanistiques », conservés par l'anthologie de M. Goddard, est une formule secrète. Savoir comment se transmettent ces formules et tous les secrets du « medicine-man » serait intéressant. Les shamans, en pays hupa, sont-ils héréditaires et forment-ils une caste fermée, ou simplement une sorte de confrérie? Quelles sont, dans ce cas, les conditions pour y être admis? C'est ce qu'on ne nous apprend pas d'une façon bien précise. De même, les rites funéraires sont bien sommairement traités dans les deux parties du mémoire. L'enterrement du cadavre, selon M. Goddard, avec les objets appartenant au défunt, est la règle exclusive. Mais comment s'accomplit-il? Des offrandes ultérieures sont disposées autour du tombeau. Mais à quelle occasion? Et le tombeau, quelle en est l'anatomie? Pour compenser ces lacunes, on nous donne un grand nombre de prières, rites verbaux, exorcismes que je néglige, et de légendes mythologiques dont on peut résumer ainsi les traits dominants : 1º les Hupa n'ont conservé aucun récit de création proprement dite du monde et de l'homme. Yimantuwiñayai, leur héros le plus fameux, apparaît comme un organisateur, plutôt qu'un créateur des

choses et des êtres. Il s'était entouré d'un peuple antérieur à l'humanité actuelle, le Kixunai, inventeur des arts utiles qui, avec lui, a regagné, au moment où parut l'homme, les régions célestes; 2° entre le « premier peuple », Kixunai, et leur propre race, les Hupa n'admettent aucun rapport de filiation; ils croient, néanmoins, le rejoindre un jour dans une demeure d'au-delà qui porte, elle aussi, le nom de Kixunai.

Ces idées mythiques seraient bonnes à rapprocher de ce que nous connaissons dans le même genre, des autres rameaux athapaskans. De même, une comparaison linguistique s'impose. A première vue, les textes de M. Pliny Earle Goddard semblent assez différents des textes navahos du Dr Matthews, des textes déné-dindjié de l'abbé Petitot, des textes montagnais du R. P. Legoff, des textes nahanais et porteurs du R. P. Morice. Cette différence doit provenir d'une différence dans le mode de transcription. La méthode de M. Goddard, sur ce point, coïncide à peu près avec les principes phonétiques adoptés par le « Bureau américain d'Ethnologie », auxquels tout linguiste doit désormer se conformer, sauf quelques modifications de détail. Quant aux traductions qu'il publie, l'auteur a travaillé avec l'aide des indigènes les plus intelligents et les plus versés dans la langue anglaise. Ce sont là de sérieuses garanties qui dispensent un profane d'apprécier la valeur philologique de ce livre. Quant à sa valeur ethnographique, le résumé qui précède l'a, croyons-nous, suffisamment démontrée.

L. LEJEAL.

*Alfredo Chavero. El Monolito de Coatlinchan. Mexico, imprenta del Museo nacional, 1904, brochure in-4° de 27 p. et 7 figures.

Cette brochure nous entraîne sur un terrain brûlant et où l'air sent la poudre. A la thèse soutenue par notre collègue, M. Chavero, dans El Monolito de Coatlinchan, M. Leopoldo Batres a répondu avec son énergie coutumière. D'où, riposte de M. Chavero⁴, élégante et digne; puis, contre-réplique de M. Batres, etc., etc. Cet incident a pu fournir de copie les journaux et amuser la société de Mexico, durant quelques semaines de l'hiver dernier. A distance, il nous fait simplement déplorer qu'au temps actuel, un débat scientifique puisse encore dégénérer en discussion personnelle et c'est pour cela seul que nous en parlons. En deux mots, voici l'affaire, — l'affaire archéologique s'entend. La « Piedra de los Tecomates » (ou monolithe de Coatlinchan), étudiée dans le dernier numéro du Journal, par M. Ernest Hamy², à propos d'un mémoire de M. l'ingénieur Becerril, est-elle un Tlaloc? Ne représente-t-elle pas plutôt Chalchiuhtlicue, l'épouse de Tlaloc, la « diosa del agua, la de cauda azul »? La première opinion est celle de M. Batres, partagée, d'ailleurs, au

^{1.} El Monolito de Coatlinchan, México, American Book and Printing Co., noviembre de 1904, in-16 de 8 p. et 1 phot.

^{2.} V. Journal, t. II, nouv. sér., p. 164.

Mexique, par beaucoup de mexicanistes de tout rang. La seconde, formulée jadis, pour la première fois, par M. J. Sanchez, fut adoptée par M. Chavero, en son Historia de México. Le présent travail, « disquisició arqueológica, presentada al XIVº Congreso de Americanistas », n'est qu'un développement de l'hypothèse, avec de nouveaux et nombreux arguments, empruntés à l'historiographie espagnole et aux Codices. Cette dissertation, très littéraire et très bien conduite, se lit avec plaisir. Mais, après comme avant, il est difficile de conclure. Les textes invoqués (Pomar, Duran, Torquemada, etc.) disent, il est vrai, que les deux statues successives, élevées à Tlaloc sur le Cerro de Coatlinchan, étaient, l'une de couleur blanche, l'autre de « piedra negra ». La seconde en date, ajoutent-ils, avait « la grandeza y estatura de un cuerpo humano ». Rien de tout cela ne semble donc se rapporter à un monolithe de plus de six mètres de long, taillé dans une andésite grise. En outre, le Tlaloc de Coatlinchan était « sentado » (assis), et la « Piedra de los Tecomates » nous offre un personnage debout. Mais, d'un autre côté, les auteurs ne mentionnent nulle part l'érection, en ces parages, d'une statue colossale de Chalchiuhtlicue, femme de Tlaloc. Ils n'apportent, par suite, à la solution de M. Chavero, qu'un témoignage très mitigé. Il nous resterait, pour nous décider, l'aspect de la « piedra », son vêtement, sa coiffure. Or M. Chavero l'avoue avec sa grande loyauté, sa description diffère sensiblement de celle de ses contradicteurs. La mutilation qu'il considère comme un résultat des actions atmosphériques, les autres l'appellent « brazo roto ». Ce qu'il nomme « enaguas » (jupon) devient, dans l'autre camp, un maxilati (caleçon). Incertitude désastreuse dans le problème de la recherche des sexes! Ainsi, les observateurs directs du monument ne s'accordent point pour nous apprendre comment il est fait. A l'appui de leurs observations divergentes, la meilleure image qu'ils nous apportent est une photographie 1, médiocre du reste, de 16 centimètres sur 11. Comment veulent-ils que nous nous prononcions, nous qui n'avons pas vu? Le monolithe qui causa tant d'émoi est certainement un dieu de l'humidité sécondante. Mais, nous n'en savons pas plus. Tlaloc? Chalchiuhtlique? Cruelle énigme!

Une observation subsidiaire pour finir. Dans une note de la page 11, où M. Chavero parle d'Aubin avec un peu plus d'indulgence que beaucoup de Mexicains, il se méprend sur le sens d'une expression qu'il trouve sous la plume de Waldeck: « ... Je donne le présent (reçu) à M. Aubin pour certifier la renonciation que j'ai faite en sa faveur de ce beau morceau... » Cela ne signifie point, comme M. Chavero semble le croire, que Waldeck vendit à Aubin un fragment (« un trozo ») du Tonalamatl..... Le monolithe de Coatlinchan est « un beau morceau »!

L. LEJEAL.

1. Publiée pour la première fois par M. Batres, dans Tlaloc?, México, imprenta Gante, 1903, lam. VIII.

*H. Fischer. Eine Alt-Mexikanische Stein-figur. Broch. de 4 p. in-4° avec 5 fig. (Extrait du Globus, t. LXXXV, n° 22, 1904).

Le comte K. von Linden a obtenu la translation au musée d'ethnographie de Stuttgart, dont il est le créateur, de quelques pièces intéressantes qui passaient inaperçues au milieu des collections artistiques et archéologiques de cette ville. Parmi ces objets, on remarque surtout une pierre sculptée de l'Ancien Mexique, qui fournit à M. Fischer l'objet d'une courte, mais substantielle communication au Globus.

D'après M. Fischer, cette pierre proviendrait du couvent de Weingarten, en Wurtemberg, qui fut sécularisé en 1803. Quoi qu'il en soit, nous sommes maintenant renseignés sur sa signification. C'est une statue du dieu de l'air, Quetzalcouatl. Elle offre cette particularité que ce dieu est représenté presque en entier sous forme de squelette; il est de plus entièrement couvert de symboles, dont l'interprétation assez facile permet de l'identifier avec certitude.

Pour la finesse de l'exécution, cette statuette compte parmi les meilleures pièces de l'archéologie mexicaine. M. H. Fischer l'a décrite avec une exactitude et une précision toutes scientifiques; il s'est abstenu soigneusement de tout commentaire superflu, se contentant d'interpréter dans leurs grands traits les différents symboles. Cinq images bien réussies complètent agréablement cette description qui servira de préface à la savante étude, encore manuscrite, présentée par notre maître et ami, le Dr Seler, au XIVe Congrès des Américanistes.

Le Mexique au début du XXe siècle, Paris, Ch. Delagrave, s. d. [1905], 2 vol. petit in-fol. de 395-375 p., 19 fig. dans le texte, 5 cartes et 3 pl. h. t.

Ces deux gros volumes ont été composés, nous dit la préface, pour donner du Mexique au début du xx° siècle, un tableau analogue à celui qu'en traçait Humboldt, il y a cent ans, dans son célèbre Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne. L'initiative du projet revient au ministre plénipotentiaire de la République mexicaine à Paris, notre collègue, M. Sebastian de Mier. Toutefois, malgré la qualité de son promoteur, la publication n'est officielle que par la provenance des documents qu'elle a utilisés. Pour la soustraire à tout soupçon de partialité et d'optimisme, M. de Mier s'est exclu lui-même de toute collaboration et l'ouvrage se présente sous la signature de M. Émile Levasseur, membre de l'Institut. Avec lui, quinze autres écrivains français, spécialistes autorisés, ont été désignés pour montrer, sous ses divers aspects, la vigoureuse nation dont la grande « World's Fair » de 1900 avait déjà révélé les étonnants progrès dans toutes les provinces de l'activité humaine. Choix flatteur, tâche intéressante pour nos savants et nos publicistes! Mais le souci, — je dirais

volontiers : la coquetterie —, qui a écarté le concours des Mexicains, n'est-il pas un peu excessif?

Pour ma part, je me permets de le déplorer, en constatant que, de tous ces collaborateurs éminents, bien peu connaissaient de visu le pays et la société qu'ils étaient chargés d'étudier. On s'en apercevra peut-être en ces pages. Il leur manque, parfois, ce contact personnel avec les réalités décrites qui donne une partie de sa valeur à l'Essai politique et qui fit une partie de son succès; il leur manque, parfois, le relief et la vie. Un autre défaut, c'est qu'on y cherche, en vain, l'unité, si difficile à réaliser, d'ailleurs, dans les œuvres collectives. Entre ces monographies indépendantes les unes des autres, les deux excellents morceaux insérés par M. Levasseur, l'un comme préface, l'autre en manière de conclusion, ne parviennent pas toujours à établir le lien, et les disparates atteignent parfois la contradiction. Pour ne prendre qu'un exemple, les auteurs ne paraissent pas posséder une doctrine bien homogène sur la période coloniale de l'histoire du Mexique. Les uns sont partis, comme d'une vérité démontrée, des théories accréditées à cet égard par une certaine école d'historiens et, surtout, d'économistes, c'est-à-dire condamnent sans atténuation le régime espagnol. Les autres (mieux d'accord, à mon sens, avec les faits) se risquent à lui rendre justice et distinguent, ainsi qu'il convient, entre les époques, les hommes et les institutions.

Au point de vue matériel, il y aurait quelques autres reproches à formuler. Ainsi, pourquoi une si élégante typographie est-elle déparée de lapsus, portant, par malheur, sur des termes locaux et des noms propres, plus ou moins aisés à rétablir pour bien des lecteurs (citons: adoles, nahualt, tetchili, triego, Mandsley, Menodoza, Vallodid, Valasco)? On voudrait, d'autre part, de plus fréquentes et plus précises références, surtout quand il s'agit de la bibliographie locale, si peu abordable en Europe. On regrette enfin l'absence totale de tables et de répertoires, capables d'assurer l'orientation facile et rapide dans ces 800 pages, bourrées de renseignements. Elles ne s'adressent pas qu'aux lecteurs qui lisent, elles peuvent fournir un manuel de consultation courante, très utile aux lecteurs qui travaillent.

On en jugera par la liste des chapitres que voici :

Tome I^{or}. — 1. Histoire (E. Levasseur): 2. Aperçu géographique (E. Reclus); 3. Population et colonisation (Prince Roland Bonaparte); 4. Institutions politiques, judiciaires et administratives (Léon Bourgeois); 5. Agriculture (Hippolyte Gomot); 6. Mines et industries minières (Louis de Launay); 7. Industrie, commerce et navigation (Alfred Picard).

Tome II. — 8. Chemins de fer et travaux publics (Camille Krantz); 9. Postes, télégraphes et téléphones (Michel Lagrave); 10. Monnaies, change et banques (A. de Foville); 11. Finances (Paul Leroy-Beaulieu); 12. Instruction publique (Octave Gréard); 13. Sciences (Albin Haller); 14. Art et littérature (Jules Claretie); 15. Armée et marine (Général Niox); 16. Relations extérieures (d'Estournelles de Constant); 17. Conclusion générale (E. Levasseur).

C'est, on le voit, toute une encyclopédie. Le point de vue actuel, celui de la science économique et politique, y est, bien entendu, prépondérant, ce qui nous

interdit un compte rendu détaillé. En dehors de l'introduction historique, un seul de ces chapitres rentre directement et tout entier dans le cadre du Journal, le chapitre de l'ethnographie 1, rédigé par le Prince Roland Bonaparte avec une ampleur qui en fait une œuvre originale. Les vicissitudes de la nationalité mexicaine en ce siècle sont exposées là de main de maître, et la prochaine fusion de tous les éléments ethniques du pays en un grand peuple de métis, d'aptitudes très souples. Cet avenir est, dès à présent, préparé par le progrès de l'unité linguistique. L'auteur nous apporte à ce sujet des données d'une abondance et d'une précision bien rares, même dans les ouvrages locaux, sur la situation présente des idiomes indigènes, leur domaine territorial, leur importance numérique. Ils n'ont plus de littérature. L'Église catholique a cessé de s'en servir dans ses rapports avec les fidèles. En outre, ils ne sont plus guère employés que par 2 millions d'hommes. Le nahuatl, parlé par 650.000 individus; le maya, par 250.000; le zapotèque de l'Oaxaca, par 224.000; l'otomi, par 205.000; le mixtèque, par 165.000, tiennent les premiers rangs. Les autres langues totonaque, tarasque, huastèque - n'ont qu'un nombre d'adeptes bien inférieur. Toutes, sauf le maya qui a dû à des circonstances particulières un regain de popularité en ce siècle, sont en décroissance; toutes (sauf le maya, usité, naguère encore, exclusivement dans certaines régions du Yucatan) sont employées concurremment avec l'espagnol, langage usuel de tous les groupes urbains et même des grandes haciendas, le seul enseigné aujourd'hui dans toutes les écoles, même indiennes. La langue est un facteur tout-puissant d'amalgamation. Le régime social en est un autre. A ce point de vue, l'œuvre décisive de la présidence Porfirio Diaz est la loi dite de reparto qui a organisé la propriété individuelle parmi les autochtones, supprimant, sauf pour les forêts, l'antique régime de possession collective, maintenue par la conquête espagnole. Ce grave changement qui, sans doute, stimulera l'activité agricole indigène, ne s'est pas accompli sans résistances. C'est lui que visait la tenace résistance des montagnards de la Sonora méridionale, « guerra del Yaqui ». Agriculteurs laborieux, les Yaquis fournissaient à la mise en valeur du sol national une maind'œuvre estimée, mais entendaient demeurer fidèles au système communautaire, à cause de l'autonomie partielle qu'il comportait. Maintes fois, ils en appelèrent aux armes. Une suite de campagnes savantes installa des camps retranchés sur les positions importantes de leur canton, espèce de Kabylie mexicaine. « Ils perdirent la hauteur escarpée où se dressait leur Capitole rustique. » Ils sont aujourd'hui vaincus, sans retour offensif possible. De parti pris, on les a transplantés, incorporés dans l'armée, confiés comme colons à des propriétaires d'haciendas. Parallèle à cette défaite, il faut enregistrer celle de l'Indio bravo, consommée depuis le traité de 1890 qui a permis le passage réciproque de la frontière aux troupes des États-Unis et du Mexique, lancées à la poursuite des Apaches. Plus récemment, on a vu s'éteindre, enfin, la révolte. déjà demi-séculaire, des Mayas du Yucatan oriental qui, depuis 1847, abritaient derrière une zone de forêts et de marécages leur dangereuse confédération de Chan-Santa-

1. T. Ier, p. 81-150,

Cruz, remplacée désormais par le territoire militaire de Quintana-Roo. Aux récents insoumis, comme aux peuplades depuis longtemps tranquilles, le nouveau régime agraire est indistinctement appliqué. Voilà donc la tribu indigène partout supprimée, comme régulatrice de la condition matérielle de ses membres. Autant dire qu'elle a cessé d'exister. Par-là même est tombé le dernier obstacle à l'universel métissage, --- car les individus isolés défendent mal la pureté de leur sang —, et à l'assimilation, — car les mélanges ethniques sont la mort des coutumes les plus vivaces. Dans cet ordre d'idées, elle est significative, quasi symbolique, la suppression, tant de fois essayée par le clergé des diocèses à Indiens, mais aujourd'hui complète, des « verbenas » de la Semaine sainte. Les voyageurs ne relateront plus avec tristesse ces fêtes, réminiscences de l'ancien polythéisme aztèque qui, après les cérémonies chrétiennes, « comprenaient les plaisirs les plus profanes et se terminaient, la nuit, dans une ivresse et une licence sauvages ». Au prochain siècle, que garderont encore des anciennes traditions les recoins les plus reculés de l'unknown Mexico? Les Tarahumars, les Huichols, les Pimas et les Opatas, qu'y observe maintenant la curiosité d'un Lumholtz et d'un Diguet, ne seront plus, eux-mêmes, qu'un souvenir, depuis longtemps submergés comme éléments ethniques sous les flots de la population mixte.

Ces vues sur l'avenir, scientifiquement déduites de l'analyse du temps présent, ne font point tort dans la monographie du Prince Roland Bonaparte à l'étude de l'histoire. Il consacre de longues pages à la formation du groupe de race blanche. C'est la première fois, à ma connaissance, qu'est indiquée avec tant de netteté la part respective des divers contingents espagnols dans le peuplement du Mexique. Part variable selon les époques! Dans le début, les troupes les plus denses d'émigrants furent fournies à la Nouvelle-Espagne, comme à toutes les régions hispano-américaines, par les pays de la couronne de Castille, parce que, peut-être, les expéditions colombiennes, ayant été subventionnées par la seule Isabelle, les sujets de celle-ci étaient plus facilement admis dans les terres nouvelles. En tout cas, cette différence s'effaça bien vite. A la fin du xviº siècle, si les Andalous continuaient à tenir la tête, l'émigration des Castillans proprement dits était très ralentie, et les Navarrais, les gens de Valence, les Basques surtout, avaient pris les premiers rangs. Quant à l'aventureuse Catalogne, c'est vers les entreprises méditerranéennes et orientales que la portait plutôt sa situation géographique. Du reste, les exodes n'étaient vraiment actifs qu'aux époques de paix. Les grandes guerres de la Maison d'Autriche et les corsaires français, hollandais, anglais les raréfièrent, les suspendirent souvent. L'avènement des Bourbons rouvrit un ère de départs réguliers, pendant laquelle l'Espagne du Nord tint le rôle prépondérant. En principe, sous le régime colonial, les immigrants européens au Mexique étaient, et toujours, des Espagnols. Les sujets des provinces extérieures, Italie méridionale, Sardaigne, Milanais, Pays-Bas, Franche-Comté, n'obtinrent jamais, au temps de l'union, la licence officielle d'établissement dans le Nouveau-Monde. Le Portugal, annexé de 1580 à 1640, fit seul exception à la règle. Grave erreur que cette exclusion globale, fait justement observer le Prince Roland Bonaparte. En effet, « les Italiens auraient pu

fournir au Mexique ce que l'Espagne ne lui envoyait guère : des agriculteurs ; les Français de Franche-Comté et des Pays wallons ainsi que les Flamands des Pays-Bas, des artisans et des colons en quantité ». Le Conseil des Indes, qui écartait l'élément non péninsulaire, fermait a fortiori la porte aux colons de nationalité étrangère. Dans la pratique, il est vrai, la rigueur de la loi fléchissait parfois. Par là s'expliquent des cas comme celui du célèbre ingénieur qui assécha le val de Mexico, Enrique Martinez, de son vrai nom très français, Henri Martin. « D'autres étrangers, venus comme prêtres, officiers, techniciens, employés et aventuriers s'établirent dans le pays. Des naufragés et des prisonniers de guerre, traités avec humanité, y restèrent également. » Quand on rappelle devant lui, — et dans leur audience de réception, telle est l'invariable habitude des ambassadeurs espagnols à Mexico, - l'origine hispanique du peuple mexicain, le général Porfirio Diaz ne manque jamais de répondre : « Le fait est vrai en partie. » Les mots en partie indiquent bien que, tout en étant flatté de la parenté espagnole, on n'entend pas renier les autres accointances ancestrales.

On peut voir, par cette dernière analyse, que le vice-président de la Société des Américanistes a largement demandé au passé l'explication du présent. D'autres rédacteurs du Mexique au début du XXº siècle l'ont imité et l'on aurait à glaner nombre de détails d'une réelle nouveauté documentaire dans les chapitres les plus inattendus. Chargé de décrire l'agriculture mexicaine actuelle 1, M. Hippolyte Gomot a pris pour base de son exposé l'évolution des grands domaines territoriaux et des procédés agricoles. Et cette méthode lui a inspiré maints tableaux agréables et justes dont il convient de donner un spécimen ; « On a comparé l'hacienda au manoir féodal, accueillant les vassaux réfugiés sous son égide à la fois protectrice et oppressive. Elle a été longtemps, en effet, une forteresse, surtout dans les régions exposées aux incursions des Indiens sauvages..... Chaque propriétaire devait alors se défendre lui-même sans faire à la loi un inutile appel. L'hacienda était donc entourée de murailles crénelées qui, quelquefois, enserraient les habitations des ouvriers..... Plus d'une de ces enceintes ont soutenu des sièges. Il y a peu d'années encore, les fortifications étaient soigneusement entretenues et, nuit et jour, des sentinelles veillaient aux portes. »

Un peu plus loin, la monographie consacrée par M. de Foville aux Monnaies, change et banques » ², intéressera tout autant l'historien, par la contribution qu'elle apporte à la numismatique hispano-américaine. Elle nous présente la série des principaux types monétaires frappés au Mexique, depuis la création du premier Hôtel des Monnaies, en 1535. Et voici, d'abord, ces pesos d'argent de huit réaux, émis sous Charles-Quint et qui se décoraient fièrement, au revers, des Colonnes d'Hercule couronnées, « issant de la mer », avec la devise : « Plus ultra. » C'était déjà le columnario des collectionneurs, cette piastre mexicaine, appelée comme le thaler de Marie-Thérèse, mais, avant

^{1.} T. I.r., p. 193-260.

^{2.} T. II, p. 85-114,

lui, à une si persistante fortune dans le monde entier, à cause de sa loyauté, de la constance de son poids et de son titre. Sous toutes les latitudes, on l'a vu, on la voit encore passer librement des mains blanches de l'Européen dans la main, brune ou cuivrée, du Nègre et du Chinois..... « A Canton, les commerçants indigènes ont l'étrange habitude d'y insculpter leur marque », comme une sorte d'endossement. Ailleurs, pendant bien longtemps, les Célestes mirent à part celles qui venaient de Guadalaxara, Durango, Oaxaca, réputées aurifères, en raison de leur provenance... Il n'est pas de monnaie plus intéressante parmi celles des temps modernes. » L'organisation de la frappe monétaire est contemporaine, ou peu s'en faut, des débuts de l'imprimerie dans la Nouvelle-Espagne. Lisez, à ce propos, dans l'exposé de M. Claretie i, l'installation du premier imprimeur envoyé (en 1536) au Nouveau-Monde, le Lombard Juan Pablos, élève du fameux Jean Cromberger, de Séville, et les circonstances, en général peu connues, dans lesquelles, dès 1558, l'art typographique fut affranchi à Mexico de toute entrave corporative par cédule royale de Philippe II.

Mais, en voilà, je pense, assez pour recommander le monumental ouvrage à tous les mexicanistes. L'aperçu géographique, dû à la plume colorée du maître Élisée Reclus (ce sont, sans doute, les dernières pages qu'il écrivit), les excellentes cartes dressées sous sa direction, achèvent de donner toute sa valeur à ce « hand-book », un peu massif, à la vérité, mais indispensable.

L. LEJEAL.

- I. Ernst Förstemann. Kommentar zur Madrider Mayahandschrift (Codex Tro-Cortesianus). Danzig, L. Sauniers Buchhandlung, 1902, in-8° de 136 p.
- II. Kommentar zur Parizer Mayahandschrift (Codex Peresianus). Danzig, L. Sauniers Buchhandlung, 1903, in-8° de 32 p.
- I. Dans le premier de ces deux commentaires, l'ancien bibliothécaire de Dresde, revenant, pour la fortifier, sur une démonstration de M. Léon de Rosny, achève de prouver que le « Manuscrit de Madrid », avec ses deux parties (Manuscrit Troano et Codex Cortesianus), longtemps considérées comme distinctes et autonomes, ne forme qu'un seul et même Codex: le Tro-Cortesianus (au nom barbare, quoique commode). A la suture (Troano, p. A. ou 36, et Cortesianus, p. 22, verso), déterminée par l'américaniste français, dans ses Documents écrits de l'Antiquité américaine, M. Förstemann en ajoute une autre (Cortesianus, p. 21, et Troano, p. 35, recto). Comme interprétation du document, le travail de notre savant collègue, par sa méthode prudente et solide, diffère tout à fait (est-il besoin de le dire?) des fantaisies cosmologiques, cataclysmes, éruptions et tremblements de terre, de l'abbé Brasseur. Ainsi examiné, expliqué soigneusement, et planche par planche, figure par figure, signe par
 - 1. T. II, p. 223-266.

signe, le manuscrit nous apparaît, dans sa majeure partie, comme un manuel d'économie domestique, ou mieux comme un mémorial quotidien des occupations rurales. Voici le labourage, la chasse (spécialement, la chasse au cerf, manik), peut-être encore la confection des idoles agraires et familiales, plus sûrement le sacrifice des chiens aux « Bacabs » des points cardinaux, et, en tout cas, l'éducation des abeilles, avec les fêtes, déjà décrites, du reste, par Diego de Landa, que les propriétaires de ruchers consacraient annuellement à Ahau-lil-Cab et autres protecteurs de l'apiculture. Quant au calendrier proprement dit, supputations astronomiques, calculs de computs et de cycles, il ne faut point chercher dans le Tro-Cortesianus la belle abondance et l'exactitude qu'on remarque dans le Dresdensis. Le scribe du Tro-Cortesianus ignorait visiblement l'usage de certains grands nombres, tout au moins leur traduction graphique. Il confond souvent les signes numériques les uns avec les autres et la régularité de ses colonnes, la correction de ses séries en souffrent plus d'une fois.

Sans aborder le problème délicat de l'origine et de l'époque de composition du manuscrit, M. Förstemann serait porté, d'après les constatations que je viens de résumer, à voir dans le texte de Madrid un monument de civilisation inférieure. Mais les défaillances dont on s'étonne ne sont-elles pas imputables à l'auteur plutôt qu'à son milieu? Il semble, en tout cas, avoir été originaire d'une autre région de langue maya que l'auteur du Dresdensis. La preuve, c'est la succession des symboles diurnaux du mois vigésimal qu'il développe en son œuvre. A la série commençant par le jour kan, qui est celle détaillée dans le Dresdensis, nous voyons substituer ici la suite dont le jour initial est imix (le cipactli, espadon ou monstre marin des Mexicains). C'est, en somme, le système aztèque, celui, également, des Quichés et des Cakchiquels. Le Tro-Cortesianus n'est presque qu'un « Tonalamatl ». Et ceci pourra servir ultérieurement à en préciser la patrie. Il présente, d'ailleurs, d'autres caractères, notamment quant à l'iconographie. Ainsi l'icone divine du type A (le dieu à grand nez et à langue pendante) s'y rencontre beaucoup moins souvent que dans le Dresdensis. Mais on aurait peut-être tort de déduire de ce fait des conséquences, des différences religieuses trop étendues. Ainsi le Tro-Cortesianus remplace généralement B, très fréquent aussi dans le Codex de Dresde, dans les séries diurnales ou annuelles par l'icone du type C (le dieu à la face ornée). B et C correspondentils à des divinités distinctes? M. Förstemann le croit. Il fait de B. à juste titre, un dieu de vie, un dieu créateur qu'il assimile, non sans raison, avec Kukulkan, c'est-à-dire Quetzalcoatl. C'est, d'autre part, interprété comme le dieu de la Petite Ourse. Mais l'auteur y reconnaît aussi la figure d'un ozomatli. On est donc amené à se demander si ce singe ne serait pas, plus simplement, un succédané atmosphérique de Kukulkan, c'est-à-dire, pour employer la nomenclature du Panthéon mexicain, son « Ehecatl ».

Un « a, b, c hiéroglyphique », sorte de coordination des signes et des symboles, complète utilement ce premier ouvrage.

11. Le Tro-Cortesianus, inférieur au Dresdensis par la valeur du contenu, lui est aussi inférieur par le soin matériel et la beauté de l'exécution. Au contraire, le Peresianus (qui ne doit son nom qu'à une annotation portant le nom de Pio

Perez) rappelle le bel art du manuscrit saxon. Il est, malheureusement, le plus court et le moins bien conservé des trois documents précolombiens que nous a laissés la pictographie maya. Une grande partie de ses vingt-deux planches sont effacées et le milieu de chaque page seul est lisible. Aussi la besogne du commentateur est-elle ici fort ingrate. Comment expliquer sûrement des signes et des images incomplets disparus? Pour ne prendre que quelques exemples, les animaux mythologiques, l'oiseau Moan, les serpents, le chien, le vautour, le jaguar, etc., manquent tout à fait dans notre « Manuscrit de Paris ». De même, les signes des quatre régions du monde. Mais on n'en peut rien inférer, -- sinon que ces icones et ces symboles se trouvaient peut-être dans les parties mutilées ou perdues de la peinture. Car, par ailleurs, tout l'appareil scripturaire, toute la symbolique du Peresianus, répète celle de ses deux congénères. Le dieu A, représentation probable d'un dieu de la mort, équivalent au Mictlantecuhtli; le dieu B, dont je parlais tout à l'heure, reviennent un certain nombre de fois, et également les types E (divinités du maïs) et F (dieu de la guerre et des sacrifices humains). Ces deux dernières divinités sont même ici les plus fréquentes, avec K (le dieu à ornement nasal, dieu astronomique et, probablement, stellaire, selon M. Förstemann) et avec N (dieu de la fin de l'année).

En somme, joints au « Commentaire », déjà célèbre et presque classique, que M. Förstemann donnait, en 1901, du Codex Dresdensis , les deux volumes que nous venons de signaler, — bien tardivement, — forment une véritable encyclopédie de la paléographie maya. Elle complète, critique et rectifie les travaux des dévanciers (Rosny, Brinton, Cyrus Thomas, Fewkes, Raynaud, etc.); elle résume la doctrine personnelle de l'auteur, déjà partiellement exposée en d'innombrables articles. La somme de notions, ainsi incluse en moins de 400 pages, est vraiment étonnante et ces trois « Commentaires » resterout comme l'un de nos bréviaires.

L. LEJEAL.

- *K. SAPPER. Der gegenwärtige Stand der ethnographischen Kenntnis von Mittel Amerika. Mit 7 Tafeln u. 3 Abbildungen im Text. Ds. Arch. f. Anthrop. (Nouvelle série, III, 1904, fascicule I, p. 1-38). Braunschweig, Friedrich Vieweg und Sohn.
- M. Sapper est l'auteur de plusieurs travaux remarquables sur l'Amérique centrale, dont quelques-uns parurent dans Petermans Mitteilungen, dans le Globus, dans l'Intern. Arch. für Ethnographie; d'autres furent publiés à part, comme les Mittelamerikanische Reisen und Studien (Braunschweig, 1902), dont je rendais compte ici, en avril dernier. Aujourd'hui, le professeur de Tubingue nous donne un résumé, une synthèse de ce que nous savons sur les Indiens de l'Amérique centrale. Pour lui, l'Amérique centrale comprend
 - 1. In-8° de 176 p., Dresden, Richard Bertling.

cette espèce de pont qui relie l'Amérique du Nord à celle du Sud et qui est limité, d'une part, par l'isthme de Tehuantepec et, d'autre part, par l'isthme de Panama. M. Sapper ne nous offre pas un simple exposé critique des études dont ces Indiens ont été l'objet; il s'efforce, au contraire, de réduire à de justes limites la partie bibliographique et de nous servir surtout des données positives, fruits de ses observations personnelles.

Cette étude comprend trois parties bien distinctes qui sont traitées dans leur ordre logique: 1° extension territoriale des tribus indiennes; 2° notions anthropologiques à leur sujet; 3° leur degré de culture.

La première partie ressort de la géographie, et plus particulièrement de la cartographie. Ceux qui ont dressé des cartes ethnographiques de l'Amérique centrale ont adopté ou bien la méthode historique, comme Orozco y Berra, ou bien la méthode, dite géographique ou d'observation personnelle, comme Berendt, ou bien les deux combinées. De plus, leurs cartes sont en général purement linguistiques. Et de fait, les cartes linguistiques tracent le mieux et le plus clairement les limites des tribus. Il faut remarquer cependant que les domaines linguistiques ne couvrent pas exactement les domaines de tribus: l'étude des civilisations doit donc compléter celle des langues. M. Sapper s'inspire de ces principes pour apprécier et critiquer les cartes ethnographiques de l'Amérique centrale; puis il expose à son tour l'extension territoriale des divers groupes d'Indiens. La liste des pages 9 et 10, ainsi que la carte finale, résument très bien cet exposé.

Dans la partie somatologique, nous apprenons que la petitesse de la taille, chez les Indiens, semble être pathologique et provenir surtout de l'insuffisance de nourriture et de la précocité des mariages. La taille de la femme est en moyenne de 12 cm. 2 inférieure à celle de l'homme. Les bras des Indiens sont généralement plus longs que ceux des blancs et des nègres. La largeur des brasses n'est pas très grande, mais la hauteur de l'homme assis est assez considérable. Pour ce qui est de l'indice céphalique, la plupart des Indiens sont mésocéphales et vont jusqu'à l'hyperbrachycéphalie. Ces indications résultent des mensurations faites par MM. Fred Starr, Otto Stoll, Hartmann, Gabb, Pittier, et pour les Kekchis et les Payas, par M. Sapper lui-même.

Nous arrivons à la troisième partie, le degré de civilisation des tribus indiennes. Seulement au lieu d'une partie, nous en trouvons trois : 1° culture matérielle; 2° organisation sociale; 3° culture intellectuelle. Dans la culture matérielle, nous trouvons étudiés successivement : l'alimentation, le vêtement et la parure, l'habitation. Cette dernière question est même traitée avec une certaine ampleur. M. Sapper ne craint pas d'entrer dans les petits détails de la technique et nous décrit les différents modes de construction des maisons indiennes.

Pour mieux montrer le procédé suivi dans la description de la culture matérielle, analysons l'étude de l'alimentation. M. Sapper examine d'abord quelles sont les espèces végétales et animales comestibles, si elles sont indigènes ou importées; puis, il étudie les moyens de se les procurer, c'est-à-dire l'agriculture, la chasse et la pêche. Pour chacune de ces industries, il énumère les ins-

Société des Américanistes de Paris.

truments et la façon de s'en servir. Tout ceci ressort de l'homme : celui-ci procure et, parfois, conserve les aliments. Le rôle de la femme consiste à les préparer. Cette préparation amène les sujets suivants : l'étude du foyer, la mouture du maïs, la cuisson du pain, la préparation des boissons, les ustensiles, la poterie, etc.

Après la culture matérielle, M. Sapper étudie l'organisation sociale : le droit, la famille, le mariage, le *Bittarbeit*, c'est-à-dire le culte, le commerce. La culture intellectuelle forme la cinquième partie de l'étude de M. Sapper. D'après nous, elle formerait plutôt la troisième subdivision de l'étude de la civilisation. Elle comprend l'étude de la langue, de l'art (musique et danse, chant, poésie, arts plastiques) des jeux d'enfants et d'adultes, de la religion, des mesures, du calendrier, de l'écriture.

Dans ces deux dernières parties, la méthode est plus relâchée que dans l'étude de la culture matérielle. J'en rends en grande partie responsable la distinction entre faits sociaux et faits intellectuels. Cette distinction n'est pas faite pour mettre de l'ordre dans les concepts; au contraire, je crois qu'elle les embrouille. Puis, elle me semble arbitraire. En effet, je ne vois pas pourquoi la danse et la musique, les jeux d'enfants seraient plutôt des faits intellectuels que des faits sociaux. N'eût-il pas valu mieux diviser cette étude de la civilisation, d'après la nature des phénomènes qui la composent, soit par exemple: 1º phénomènes ayant trait à la subsistance; 2º phénomènes ayant trait à la protection de l'individu (vêtement) ; 3º phénomènes ayant trait à la protection de la famille (habitation); 4° phénomènes juridico-religieux de la famille; 5º phénomènes économiques; 6º phénomènes linguistiques; 7º phénomènes juridiques; 8º phénomènes religieux; 9º phénomènes esthétiques; 10º phénomènes intellectuels? Tous les faits sociaux et ethnographiques relevés par M. Sapper pour marquer le degré de développement de la civilisation indienne peuvent trouver place sous une de ces étiquettes et je crois qu'ils y gagneraient ainsi en clarté.

Mais, sans doute, M. Sapper a eu un motif pour distinguer dans l'étude de la civilisation, la culture matérielle, la société et la culture intellectuelle : il a voulu faire ressortir davantage cette idée, très juste d'ailleurs, que du côté social et intellectuel, la culture indienne a subi la plus forte atteinte, tandis que la culture matérielle a réagi plus fortement contre l'influence européenne, et s'est conservée plus pure.

Des idées générales semblables ne manquent pas à M. Sapper. Il trouve dans l'Amérique centrale deux centres de culture assez différents: le nord et le sud. Et, dans toute son étude des faits ethnographiques, il recherche le contraste entre le nord et le sud. La culture plus élevée des tribus du nord (Mayas, Aztèques et Zapotèques) a offert à l'influence européenne une résistance plus efficace que celle, moins élevée, des tribus du sud.

Ce sont là des idées maîtresses, qui jettent une lumière singulière sur une foule de détails, groupés autour d'elles. Elles rendent aussi plus intéressante la lecture d'un mémoire qui dispensera certainement de longs travaux préliminaires ceux qui veulent aborder l'étude des civilisations centro-américaines.

Ed. DE JONGHE.

*Beiträge zur Anthropologie, Ethnographie und Archaeologie Niederl. Westindiens. Haarlem, Kleinmann 1904, broch. in-4°, de 22 p. et 4 pl. (Ext. des Mitth. aus Niederl. Reichsmus. für Völkerkunde, série II, n° 9).

Le gouvernement néerlandais présentait, en 1904, au XIV° Congrès des Américanistes un numéro spécial de publications de son musée ethnographique. Ces contributions à l'étude de l'anthropologie, de l'ethnographie et de l'archéologie de l'Amérique hollandaise comprennent trois études.

La première est de M. le docteur Schmeltz. Celui-ci se réjouit de la translation au musée d'ethnographie, où leur place semblait toute marquée, d'un dépôt assez considérable de pièces qui appartenaient jusqu'ici au musée d'archéologie. Un certain nombre de ces pièces avaient été étudiées par feu le docteur Leemans au II° et au III° Congrès des Américanistes. M. Schmeltz en donne une liste, avec leur numéro au musée d'ethnographie. Il nous donne, en outre, une courte notice biographique sur deux hommes dont les fouilles n'ont pas peu contribué à enrichir les musées néerlandais : C. J. Hernig et A. J. van Koolwijk.

La deuxième étude forme la suite des communications faites par le docteur Leemans aux Congrès de Luxembourg et de Bruxelles. Nous y trouvons les résultats des recherches archéologiques de van Koolwijk à Curacao, à Buen-Ayre et à Aruba, îles des petites Antilles. A Curaçao, van Hoolwijk a fouillé, autant que les circonstances le lui permettaient, trois anciennes stations de Caraïbes. Celle située près de la plantation Knippe, a donné les objets les plus intéressants et jette quelque lumière sur les coutumes funéraires des anciennes populations.

Son séjour à Rincon permit au savant abbé de collectionner, dans l'île de Buen-Ayre, de nombreux objets en diorite, en basalte, en schiste argileux. Ce sont le plus souvent des coins, des haches, des ciseaux, etc.

Van Koolwijk passa dans l'île Aruba de 1881 à 1886. Ses fouilles dans cette île, à en juger par les belles planches VI, VII et VIII, furent les plus fécondes. Nous citons rapidement : le crâne du dernier des Caraïbes, nommé Nicolas Pyclas; puis, dans une ancienne station d'Indiens, des coquillages dont ils semblent s'être nourris et qu'ils ont employés comme ustensiles, comme ornements, etc.; des ouvrages de poterie, dont quelques-uns avec représentations animales et humaines; et surtout des urnes funéraires, contenant ou ayant contenu des squelettes.

M. G.-A. Koeze (p. 18-22) décrit minutieusement les rares crânes trouvés à Curaçao et à Aruba. Ces crânes sont trop peu nombreux et dans un état de conservation trop peu favorable pour permettre une conclusion sur la constitution physique des anciens Caraïbes. Il est cependant permis de croire qu'ils étaient mésocéphales. Les déformations craniennes qu'ils pratiquaient leur donnent souvent une apparence de brachyphalie.

La réunion de ces trois études dans un même fascicule présente un petit

inconvénient. Certains renseignements se trouvent parfois répétés : telles la biographie de van Koolwijk par Schmeltz et Leemans, et l'histoire de la découverte des crânes par Leemans et Koeze. Ce qui constitue l'unité de ces trois articles, c'est la figure sympathique du missionnaire catholique, van Koolwijk. Comme tant d'autres de ses confrères, il concilia brillamment avec l'exercice de son ministère l'étude désintéressée de l'archéologie et de l'ethnographie.

Ed. DR JONGHR.

*Jhr L. C. van Panhuys. Amerikanistiche Studien. Beiträge zur Ethnographie, Linguistik und Entdeckungs-geschichte Amerikas. Haag (La Haye), Algemeene Landskrukerij, 1904, pet. in-4° de 32 p.

Dans cette élégante plaquette, notre nouveau collègue, M. L. C. van Panhuys, chef du bureau des Indes occidentales au ministère royal des colonies de La Haye et délégué du gouvernement néerlandais au Congrès international de 1902, a réuni les huit petites études qu'il nous avait communiquées à New-York, il y a trois ans. En voici les titres, utiles à conserver comme renseignements bibliographiques:

- 1. Are there Pygmies in french Guiana?
- 2. A communication of the Curacao Society for history... in the Dutch West Indies.
- 3. About a well known Name given by the Dutch when exploring the Hudson river.
- 4. A very brief general Survey about the early contact between the Dutch and the New World.
 - 5. Indian Words in the Dutch language and in use at Dutch Guiana.
- 6. Ways of Paying in the New Netherlands, at Dutch Guiana and in the former Dutch Colonies of British Guiana.
- 7. About the Ornementation in use by Savage Tribes in Dutch Guiana and its Meaning.
 - 8. A Claim for the Discovery of the Coast of Guiana by the Dutch.

J'ai déjà plusieurs fois entretenu la Société des recherches que le distingué fonctionnaire poursuit avec tant de zèle, soit sur la colonisation hollandaise en Amérique, soit sur l'ethnologie de ce petit monde des Guyanes où il a si long-temps résidé. J'ai, notamment, parlé du mémoire, n° 7, sur l'ornamentique des nègres Bosh. Ce sont là les pages les plus curieuses de la brochure, où l'on consultera, d'ailleurs, avec fruit les monographies 1, 3 et 5. La première pose, au sujet de l'existence actuelle d'une race naine (les « Maskalili »), dans la Guyane française, un problème qui, à notre connaissance, n'a pas encore été résolu. M. van Panhuys insinue que ces « Maskalili », s'ils subsistent, seraient peut-être parents des « Motayas », mentionnés, en 1625, par Jean de Laet, dans son Nieuwe Wereld. L'étude intitulée About a well known Name... relève d'abord

les noms de lieux laissés par l'occupation hollandaise à nombre de villes ou accidents géographiques de la côte N.-E. des États-Unis. L'auteur pense qu'il y faut ajouter celui des « Catskill-mountains », dont le parrain aurait été, selon lui, le « Conseiller-pensionnaire », Jacob Cats (né en 1577, mort vers 1640), qui marqua dans l'histoire de son pays, comme fauteur d'entreprises coloniales. Comment se perdit le souvenir de ce patronage toponymique, c'est, suivant M. van Panhuys, que la prononciation anglaise du nom hollandais Cats est Caats. Ainsi, dans la suite des temps, induits en erreur par l'orthographe alphabétique du « Catskill », les Anglais y virent un vulgaire « mont des chats» .Enfin, Indian Words... est la nomenclature, très complète et très documentée, des emprunts de la langue néerlandaise aux idiomes indigènes de la Guyane.

Les opuscules de M. van Panhuys auraient trouvé leur place naturelle dans le volume, si longtemps promis, aujourd'hui enfin publié, des Actes du XIII° Congrès. L'auteur n'a pas eu la patience d'attendre : il a fait imprimer son travail et, sous un titre allemand, l'a distribué aux congressistes de Stuttgart. A quelque chose retard est bon! Nous y avons gagné un numéro bibliographique intéressant et... un texte sans fautes d'impression!

L. L.

*Diccionario Sipibo. Castellano-Deutsch-Sipibo. Apuntes de Gramática Sipibo-Castellano. — Abdruck der Handschrift eines Franziskaners mit Beiträgen zur Kenntnis der Pano-Stämme am Ucayali, herausgegeben von Karl von den Steinen. Berlin, Dietrich Reimer (Ernst Vohsen), 1904, in-4° de 40-128 p.

Après avoir accru les familles linguistiques Caribe et Arrouague, par la découverte de nombreux dialectes, M. Karl von den Steinen vient de doter la famille linguistique Pano, si pauvre jusqu'à ce jour, de deux dictionnaires de la langue Sipibo ou Chipibo contenant, l'un, 2494, et l'autre, 3108 mots, tous deux accompagnés de notes grammaticales, précieuses bien que fort incomplètes.

La famille Pano a été introduite dans le monde scientifique en 1880 par M. Raoul de La Grasserie. Voici, d'après notre confrère, quels étaient, à cette époque, le nombre de ses dialectes et l'état de fortune de chacun d'eux:

1º Le Pano est parlé par des Indiens habitant la région du Haut-Ucayali. Castelnau en a recueilli 89 mots et a fait suivre son vocabulaire de quelques notes grammaticales (Castelnau, Expédition, tome V).

2º Le Conibo est parlé par des Indiens de ce nom qui habitent les bords de l'Ucayali depuis Parûitcha jusqu'au Rio Capucinia, où ils sont limitrophes, d'un côté, des Choutaquiros, de l'autre, des Sipibos, sur une étendue d'environ soixante-dix lieues. Paul Marcoy a recueilli 131 mots de cette langue (Tour du Monde, 1864, II).

3º Le Pacavara est la langue d'Indiens vivant sur les bords du Beni, entre le 11º et le 12º de latitude sud. Leur vocabulaire que nous avons extrait de la Kansas City Review est peu étendu.

4º Le Caripuna ou Jaun-Avo est parlé près des cataractes du Madeira. Natterer en a recueilli 153 mots.

5º Le Culino est parlé sur les rives du Javary, du Jutaí, du Jurua, affluents de droite de l'Amazone. Spix en a recueilli 244 mots.

6º Le Mayuruna est la langue d'Indiens qui habitent la région comprise entre le Javary et le Jutai. Spix en a recueilli 137 mots.

7º et 8º Le Mayoruna est parlé par des Indiens qui demeurent sur les bords du Tapichi, l'un des affluents de l'Ucayali, au travers des forêts jusqu'à la rive gauche du Javary. Castelnau a recueilli 54 mots d'un dialecte dit Mayoruna domestica, et 79 d'un autre dialecte dit Mayoruna fera.

Sous le titre de Übersicht der Gesamt Panostamme in Peru, Bolivien und Brasilien, M. Karl von den Steinen fait un dénombrement plus complet. Aux huit dialectes ci-dessus il en ajoute cinq dont nous possédons des vocabulaires plus ou moins étendus:

Amahuaca ou Amauca, parlé entre le Purus supérieur et son affluent de gauche, le Rio Curamja;

Chacobo, près du lac Rogoaguado, entre le Beni et le Mamoré;

Jaminaua, au confluent des Rios Jaminaua et Envira;

Kaschinaua, sur la rive droite du Rio Envira;

Sipibo, sur les rives de l'Ucayali, entre les 7 et 8º latitude sud.

En 1884, au confluent des Rios Mayro et Pozuzo, par le 10° degré de latitude sud, dans une cabane où s'arrêtaient habituellement les missionnaires franciscains circulant entre Chanchamayo et l'Ucayali, le naturaliste autrichien Richard Payer a découvert, au milieu de vieux papiers abandonnés aux fourmis, un manuscrit contenant deux dictionnaires Sipibos, œuvre d'un moine péruvien demeuré inconnu. M. Karl von den Steinen a eu la bonne fortune de pouvoir s'en rendre acquéreur, et il le publie avec une fidélité scrupuleuse, ayant en même temps à cœur de renseigner très exactement les américanistes sur les différents habitats des membres de la famille Pano, ainsi que sur l'histoire passablement embrouillée des Missions de l'Ucayali,

Le manuscrit se compose de deux parties très distinctes et de valeur inégale. Je noterai tout d'abord la seconde, c'est-à-dire le *Diccionario Sipibo à Castellano*, qui est suivi de courtes notes grammaticales sur la déclinaison des noms et sur la conjugaison des verbes « Ser », « Ir », « Hacer », « Amar ».

Il résulte des propres paroles de l'auteur du manuscrit que ce dictionnaire et ces notes avaient été composés par un confrère plus versé que lui dans la connaissance du Sipibo.

La première partie est consacrée à un Diccionario de Castellano à Chipibo, suivi de notes grammaticales plus étendues que les précédentes sous le titre de Apuntes de gramatica que preguntando he reunido.

Le Dictionnaire est précédé d'un titre et d'un avertissement ainsi libellés :

- « De la langua Chipiba o Infiel que hablan los que viven por el Ucayali y sus cercanias.
 - « Nota. Esta tiene relacion con el Pano, Remo y Cunibo; demanera que

sabiendose bien el Chipibo, se habla el pano, remo, y cunibo; por que son casi lo mismo con poca diferencia.

« Tambien es muy bueno saber esta para los otras tribus que han tenido alguna communicacion con los del Ucayali.

« De la lengua Chipiba no he visto sino el Diccionario de Chipibo à Castellano, y además escribo la lengua sin saberla preguntando à otros y al mismo tiempo apuntando; por que la escribo para aprenderla; asi es que si este libro llegare à manos de alguno y encontrase faltas en el Diccionario de Castellano à Chipibo, apuntes de gramatica, etc., acuerdase que el que escribio no conocia la falta, escribiendo. »

La sincérité de ce bon P. Franciscain fait entendre une première note gaie, dans la publication sévère de M. K. von den Steinen. En voici une seconde, non moins gaie, au sujet des Apuntes de gramatica:

« En estos apuntes puede ser que haya algunas cosas inexactas ó que no esten como deberian estar; por que me cuesta mucho hacer les entender lo que pregunto sobretodo hablando de los tiempos de los verbos; y por eso yo dudo de la rectitud de ciertas respuestas.

En estos apuntes no hago esplicaciones de la gramatica; por que para hacer esplicaciones de alguna cosa se necesita saberla y entender la primero; y yo realmente no la sé por ahora esta lengua. »

Quoi qu'il en soit des scrupules de ce linguiste sur-honnête, le dialecte Sipibo est désormais acquis à la science, dans des conditions telles que la part à faire « à las faltas » peut être considérée comme à peu près insignifiante.

En effet, M. K. von den Steinen possède une copie d'un dictionnaire Cunibo dont le manuscrit original (?) se trouve à la Bibliothèque du British Museum, et il apprécie la parenté du Sipibo avec le Conibo en des termes dont je ne veux affaiblir ni la netteté ni l'autorité en les traduisant: « Zwishen den beiden Sprachen ergibt sich eine so völlige Übereinstimmung dass man nicht einmag von Dialekten reden kann. »

L'identité des deux idiomes est d'ailleurs mise en pleine lumière dans un tableau où figurent les noms des diverses parties du corps.

Dans deux autres tableaux, les noms de parenté en Sipibo sont réunis pour la plus grande facilité des recherches.

Enfin dans un quatrième tableau, M. K. von den Steinen a réuni ce qui concerne, dans les divers dialectes, les trois premiers noms de nombre, les pronoms personnels, les indices possessifs et l'expression de la négation.

J'ai dit que M. K. von den Steinen a publié, avec une scrupuleuse fidélité, le manuscrit découvert par Richard Payer; j'ajoute que rarement une tâche aussi ingrate a été accomplie avec autant de soin et sans la moindre défaillance.

Lucien ADAM.

* Eric von Rosen. Archwological Researches on the Frontier of Argentina and Bolivia in 1901-1902. A preliminary report dedicated to the XIVth International Congress of Americanists at Stuttgart. Stockholm, Ivar Hæggströms Boktryckeri A. B., 1904, broch. in-8° de 14 p., 1 carte et 10 pl. h. t.

Cette brochure nous fournit des détails fort intéressants sur les résultats de l'expédition Erland Nordenskiöld (1901-1902), à laquelle l'auteur prit une part active. La « Mission scientifique suédoise » a exploré les trois sites suivants de la Bolivie et de l'Argentine :

Tolomosa, près de Tarija;

Casabindo, sur le haut plateau de la Puna de Jujuy;

Ojo de Agua, dans la « Quebrada del Toro », province de Salta.

A Tolomosa, dans le loess de la vallée de Tarija, les plus nombreuses trouvailles sont représentées par des pointes de flèche en silex, de forme variée, et des amulettes en pierre (pl. X). Mais les explorateurs ont exhumé aussi un vase de la famille des aryballoïdes péruviens et une autre poterie, fort semblable à une céramique de la Puna de Jujuy, publiée naguère par le Dr Lehmann-Nitsche.

Casabindo a donné la moisson la plus abondante. M. von Rosen et ses collègues y ont fouillé un certain nombre de grottes funéraires, dues à l'action des eaux, mais closes par les Indiens qui les utilisèrent, au moyen d'un mur de pierre sèche. En général, elles ne renfermaient qu'un seul cadavre par grotte, quoiqu'il pût y en avoir jusqu'à trois. Les corps, momifiés naturellement, mais, presque toujours détériorés, avaient la position horizontale ou verticale. D'une manière immuable, jambes et bras étaient repliés sur le devant du corps; la tête s'inclinait de façon à toucher presque les genoux; tous les crânes étaient artificiellement déformés.

Auprès des morts se rencontraient les objets suivants: poterie grossière (quelques pièces seules à ornements peints); matériel en bois, bien conservé, dont deux timbales gravées à décor géométrique (l'une d'elles est figurée, pl. 1x, 3); calebasses, coupées par le milieu, pour servir de récipients; pointes de flèches et de lances en roche siliceuse. Il faut également noter une espèce de hache, mince et bien affilée, en pierre de schiste. M. von Rosen croit y reconnaître des traces d'emmanchure à la lame. Il a, d'ailleurs, découvert dans les tombeaux un certain nombre de manches. Mais rien ne prouve qu'ils fussent destinés à compléter les haches. Au contraire, l'adaptation des deux parties nous paraît exclusive de tout maniement commode. Quant à l'usage, M. von Rosen voit dans ces lames de hache des outils destinés à couper le bois des cactus-cierges, fort abondants dans la contrée. Rien n'empêche de supposer plutôt un emploi guerrier.

Dans une des grottes de Casabindo, on a trouvé un cadavre habillé. Le vêtement consistait en deux enveloppes : l'enveloppe intérieure, d'un joli décor, tissée en couleur; l'enveloppe extérieure, d'une étoffe épaisse et grossière. C'est le seul exemple d'une pareille trouvaille. Unique aussi celle d'une corne de bœuf qui paraît être un instrument de musique, et d'un fragment de couteau en fer. Ces deux pièces, si réellement elles avaient été enterrées en même temps que les corps (mais l'ont-elles été?), démontreraient qu'il s'agit de tombeaux post-colombiens. Et ainsi seraient peut-être également datées les ruines de villages, signalées auprès des grottes funéraires: huttes rondes en pierre sèche, avec, à quelque distance, d'anciennes cultures en terrasses, analogues aux andenes du Pérou (pl. IV). On se trouverait en présence, sinon d'un centre post-hispanique, du moins d'une agglomération qui aurait continué à être habitée après l'arrivée des Espagnols.

A Ojo de Aqua, c'est un cimetière formant une sorte de tumulus qui a attiré l'attention des archéologues. Ici encore, on a constaté la déformation artificielle des crânes. Parmi les objets curieux qu'a rapportés cette exploration, la brochure reproduit (pl. 1x) deux outils en bois dur, sorte de couteaux, une manière de racloir et un ciseau de cuivre emmanché comme nos ciseaux modernes. Nous ne sommes pas assez documentés par notre lecture pour nous associer aux conclusions du jeune voyageur scandinave. Sur l'analogie des pièces livrées par ce site de Ojo de Agua avec ceux exhumés à Casabindo, nous ne pouvons nous prononcer. Nous ne saurions donc admettre jusqu'à nouvel ordre l'identité ethnique des habitants anciens de la Puna de Jujuy et de ceux de la « Quebrada del Toro »; encore moins la persistance de la race préhistorique dans les indigènes actuels de la Puna. Au surplus, il est trop tôt, - disons-le franchement à M. von Rosen —, pour se laisser aller à de telles généralisations. Sa plaquette, comme le titre l'indique, n'est qu'un « rapport préliminaire ». Les pièces somatologiques, recueillies par la Mission, ont été soumises à l'examen du professeur G. Retzius, qui n'a pas encore achevé son travail. L'inventaire des renseignements ethnographiques, confié à M. Hjalmar Stolpe, vient d'être interrompu par la mort de ce regrettable américaniste. Dans ces conditions, toute synthèse semble prématurée, toute théorie, imprudente.

L. LEJBAL.

*Eric von Rosen. The Chorotes Indians of the Bolivian Chaco. Stockholm, Ivar Hæggströms Boktryckeri A. B., 1904, 1 broch. in-8° de 14 p., fig. et 18 pl. h. t.

Outre le travail archéologique dont il vient d'être question, M. von Rosen a distribué aux adhérents du Congrès de Stuttgart une autre petite brochure ethnographique sur les Indiens Chorotes qui habitent les grandes forêts du Chaco, dans le voisinage du rio Pilcomayo, au moment où ce fleuve abandonne les Sierras boliviennes, pour aborder la plaine qui le conduit vers le rio Paraguay. C'est la région où Crevaux fut assassiné, en 1880, par les Tobas, peutètre, disent quelques-uns, à l'instigation des missionnaires franciscains qui redoutent pour leur influence toute intrusion étrangère en ces parages.

Le comte von Rosen a passé trois mois de l'année 1902 en ces parages, au contact des Chorotes et ce sont les résultats de son séjour qu'il résume ici. Ses observations nous seront d'autant plus précieuses que la peuplade en cause n'avait jamais été, jusqu'à la mission Nordenskiöld, l'objet d'une étude ethnographique sérieuse.

Comme les Tobas de sinistre mémoire, les Chorotes semblent appartenir à la famille des Guaycurus, dont les diverses tribus se localisent dans la selva du Grand Chaco, entourant celles de la famille Nu-Aruak. Nous trouvons dans la jolie plaquette du collaborateur de Nordenskiöld maintes intéressantes remarques sur leurs mœurs, leur constitution sociale et politique, leurs moyens de subsistance, leur habitation, leur vêtement et parure, leurs industries, leurs armes, leurs jeux, leurs croyances, etc. Le tout est complété par 18 excellentes photographies qui saisissent et montrent les Chorotes sur le vif de leur existence journalière et dans le détail de leur outillage. On remarquera surtout parmi ces planches les deux qui représentent les jeux nationaux les plus usités. L'un est une espèce de jeu de « pile ou face », où les sous dont se servent nos écoliers sont remplacés par des palets de bois, plats d'un côté, convexes de l'autre. Les buts sont marqués au moyen de flèches plantées dans le sol. Un autre divertissement fort apprécié est constitué par une espèce de tennis, dont les joueurs utilisent des balles en bois de palmier et des raquettes tressées avec les pédoncules des feuilles du même arbre.

En somme, ce second travail de M. von Rosen qui, comme le précédent, n'est qu'un rapport préliminaire, se lira avec profit et plaisir. L'étude définitive qu'il annonce promet un livre très original. On nous permettra, cependant, de constater l'absence, dans cette esquisse, de tout renseignement anthropométrique. L'auteur aurait-il négligé de mensurer ses amis? Ce serait un oubli regrettable. Et le vocabulaire de la langue des Chorotes qu'on publie ici est bien mince.

L. L.

Samuel A. LAFONE-QUEVEDO: Viaje arqueológico en la region de Andalgalá, 1902-1903. La Plata, ateliers du Musée, 1905, gr. in-8°. Tome XII de la Revista del Museo de La Plata, p. 73-110, 18 planches, 6 fig. dans le texte et une carte.

M. Lafone-Quevedo, le plus érudit des américanistes de la République Argentine, et, peut-on presque dire, le promoteur de l'Américanisme dans ce pays, nous décrit dans cet ouvrage des collections archéologiques qu'il a faites au cours de plusieurs voyages à travers la région de Andalgalá (Catamarca). Il connaît à fond ces parages pour y avoir résidé pendant une grande partie de sa vie, comme propriétaire d'un important établissement métallurgique et de grandes cultures de vigne. Il s'y occupa avec zèle de fouilles préhistoriques et d'études de l'ancien quichua, encore aujourd'hui parlé par quelques-uns des Indiens de la province de Catamarca, descendants des Diaguites qui, au temps

de la conquête espagnole, habitaient les vallées interandines de la République Argentine.

Andalgalá constitue, avec la vallée de Yocavil ou Santa Maria, celle de Tafi et la Vallée Calchaquie, le centre de la civilisation préhispanique à laquelle des auteurs ont donné ce dernier nom. La collection décrite par M. Lafone contient un certain nombre d'objets en pierre sculptée. Cet art de la pierre était très développé chez les anciens indigènes de ces régions. Leurs productions, à cet égard, forment peut-être la partie la plus caractéristique de leur industrie. Des idoles, des mortiers et d'autres objets en pierre sont de vrais chefs-d'œuvre de cet art primitif. Spécialement remarquable est un siffiet sculpté imitant un tatou.

Une poterie à décor très varié forme le reste de la collection étudiée par M. Lafone. Il classe la céramique de la région, d'après sa technique, en trois catégories, aussi simples que distinctes : poterie grise gravée, poterie noire lustrée, et gravée, et poterie à ornements peints, polychromes ou dans une seule couleur. M. Lafone fait remarquer une circonstance très intéressante : il a décrit, il y a quelques années , un ancien cimetière de Chañar-Yaco, près d'Andalgalá. C'est, peut-être, si nous exceptons quelques fouilles de missions européennes, le seul cimetière qui ait été fouillé d'une manière méthodique et scientifique dans toute la République Argentine. Parmi les nombreux objets de céramique de ce cimetière, il y avait seulement des pièces peintes; mais aucun objet appartenant à la catégorie de la poterie gravée. Or le sol autour d'Andalgalá est couvert de fragments de cette dernière poterie. M. Lafone veut voir dans ce fait une preuve que les diverses catégories de poteries proviennent d'époques et de peuples distincts, ce qui me semble assez vraisemblable.

Les dix-huit planches du travail de M. Lasone sont très bien exécutées par les bons ateliers que possède le Musée de La Plata. Une carte archéologique d'une partie de la province de Catamarca, la première publiée sur ces régions, accompagne l'ouvrage.

E. Boman.

- Félix F. Outes. La Alfareria indigena de Patagonia. Buenos Aires, imprenta de Juan A. Alsina, 1904, gr. in-8° (tome XI des Anales del Museo nacional de Buenos Aires, p. 33-41, 22 fig.).
- Id. Arqueologia de Hucal (Gobernacion de la Pampa). Buenos Aires, imprenta de Juan A. Alsina, 1904, gr. in-8° (tome XI des Anales del Museo nacional de Buenos Aires, p. 1-15, 27 fig.).

Sur l'archéologie des Pampas de Buenos-Aires et des steppes de la Patagonie, nous n'avons que des connaissances très limitées. C'est peut-être que les tribus

1. Revista del Museo de La Plata, tome III, p. 33 sqq., La Plata, 1892.

préhispaniques de ces territoires se trouvaient dans un état de civilisation infiniment inférieur à celui des peuples des pays montagneux de la Cordillère, et qu'en conséquence, les débris de leur industrie offrent moins de variété et d'attrait pour l'archéologue que ceux des vallées andines.

M. Outes est l'auteur d'une monographie très complète, parue en 1897, sur Los Querandies, les Indiens qui habitaient les Pampas de Buenos Aires, à l'arrivée des premiers conquérants, et qui firent une résistance si longue et si vaillante contre le fondateur de la ville de Buenos Aires, Don Pedro de Mendoza.

Aujourd'hui, dans l'Alfareria indigena de Patagonia, M. Outes donne d'abord un aperçu concis et complet des données transmises par les voyageurs de différentes époques sur l'industrie de la poterie chez les Tehuelches ou Patagons. Il arrive à la conclusion que ces Indiens n'avaient pas de poteries avant le xvie siècle, qu'ils ont probablement appris l'art de la céramique de leurs voisins du nord, les Puelches, et qu'ils l'ont abandonné totalement vers 1830. M. Outes, ensuite, décrit la technique de la poterie patagone et les différentes catégories de gisements de la Patagonie, où l'on trouve, à côté de nombreux et intéressants objets en pierre, de rares débris de céramique, toujours en petits fragments. Le travail se termine sur la description d'une série de figures, ordonnées systématiquement d'après le développement de l'ornementation des poteries patagones qui consiste en des bordures très primitives de lignes gravées, droites et courbes, et en points combinés d'une manière assez fruste, la grecque étant l'ornement le plus compliqué. M. Outes a eu à sa disposition une très grande collection de fragments céramiques des diverses régions de la Patagonie et son travail peut être considéré comme un recueil très complet sur la matière.

Le second travail de M. Outes, Arqueologia de Hucal, est la description de la première collection faite dans l'intérieur de la « Pampa central », région jusqu'à aujourd'hui tout à fait inconnue archéologiquement. Cette collection contient des lames, des couteaux, des grattoirs, des pointes à main, des pointes de flèches que l'auteur compare avec les types paléolithiques européens connus, sans, du reste, établir de synchronismes avec les objets correspondants de l'industrie lithique européenne. En plus de ces objets en silex et en quartzite, la petite collection de Hucal contient des fragments de poterie ornée de lignes gravées et de combinaisons de points ronds, triangulaires et carrés.

Les deux petits travaux de M. Outes constituent des contributions intéressantes, parce qu'ils apportent des études concrètes sur des objets authentiques et inédits d'un territoire très imparfaitement exploré. L'auteur s'abstient des théories sans fondements. Il n'essaye pas de disserter sur un symbolisme problématique, comme le font malheureusement si souvent certains archéologues de ces régions. Il convient de l'en féliciter.

E. Boman.

*Dr Paul Ehrenreich. Die Ethnographie Südamerikas im Beginn des XX. Jahrhunderts unter besonderer Berücksichtigung der Naturvölker. Ds Archiv für Anthropologie (Nouvelle série, III, 1904, fascicule 1, p. 39-75). Braunschweig, Friedrich Vieweg und Sohn.

Ce travail est le pendant, pour l'Amérique du Sud, de l'étude plus haut analysée et dans laquelle M. Karl Sapper a essayé la mise au point de nos connaissances ethnographiques sur l'Amérique centrale. Après une introduction très intéressante, M. Ehrenreich, entrant dans le vif de son sujet, classe et caractérise les peuples indigènes du continent sud-américain, puis expose sommairement leurs rapports avec le sol et leurs civilisations. Un résumé très clair termine le mémoire.

Aussi exactement que possible et sans les discuter, voici les conclusions les plus importantes de l'auteur. Tout d'abord, la limite ethnographique de l'Amérique du Sud ne correspond pas absolument à sa limite géographique. C'est une ligne brisée qui, bien au nord de l'isthme de Panama, traverse le Nicaragua et englobe aussi une partie des Antilles. En cet immense domaine, les unités ethniques sont nombreuses, mais très difficiles à déterminer. Rien de plus confus que la nomenclature des peuplades et des tribus. Elle varie, notablement, suivant les temps et selon les observateurs. Quelques noms figurent encore sur les cartes, qui ont été inventés de toutes pièces par les premiers colons. D'autres, non moins persistants, inusités des peuples qu'ils désignent pour nous, sont des sobriquets imposés par des voisins souvent hostiles. Les explorateurs de la fin du xixe siècle ont beaucoup fait pour effacer ces désignations fautives; mais l'ancien nom, souvent, a prévalu, ou, tout au moins, survécu parallèlement au nouveau, c'est-à-dire au véritable, perpétuant, en de certains cas, l'idée fausse d'une pluralité, là où il n'y a qu'un seul et même groupe. La nomenclature ethnique ne peut donc que très faiblement servir à déterminer des parentés. Et M. Ehrenreich en donne comme exemple la multitude de nations ou tribus brésiliennes qui ont recu des noms de la langue tupie, sans être en rien d'origine tupie, et simplement parce que le tupi est devenu, dans ces parages, la « langue générale » des rapports entre indigènes de provenance diverse et celle des relations entre les Blancs et les Indiens. Ainsi le vocable tapouya, dont on connaît la portée ethnologique, n'est qu'un mot tupi qui désigne tous les ennemis des Tupis, ethniquement très différents d'eux. En réalité, les Tapouyas sont un ensemble des peuples les plus différents.

Le Dr Ehrenreich, comme cadre de sa classification, distingue trois zones ethnographiques dans l'Amérique méridionale. La première comprend les peuples du Brésil, avec le Venezuela, les Guyanes et l'Archipel des Antilles. Elle se prolonge vers le Sud jusqu'au Paráguay. S'y rangent naturellement aussi les indigènes des plaines fluviales de Colombie, Bolivie et Pérou: Tupis-Guaranis et leurs multiples variétés; Arouaques des Antilles, de la Guyane et du Vene-

1. Voir p. 304.

zuela, répandus entre les tribus tupies jusqu'à l'embouchure de l'Amazone d'un côté et jusqu'à Mojos et Matto Grosso de l'autre côté; Caraïbes, disposés sporadiquement depuis le bassin de l'Orénoque jusqu'à celui du Xingu. Telles sont les trois principales familles de cette première région. Remarquons-le, M. Ehrenreich s'inscrit en faux contre la théorie de l'origine floridienne des Caraïbes. Il s'efforce de préciser l'aire d'habitat respectif de chaque race. Ainsi, selon lui, dans la vallée de l'Amazone, les Tupis se localisent sur la rive droite et les Arouaques sur la rive gauche. Il tente de dresser une liste des éléments hétérogènes, tels que Warrau du bas Orénoque, Muras du bas Purus et du bas Madeira, Trumais du plateau brésilien (haut Xingu), Kiriris, Goytacaz, Carayas, Bororos, Betoyas, Jivaros, Juris, Panos, Lorenzos, Tacanas, etc., etc.; mais, parmi ces peuplades allophyles, il insiste tout particulièrement sur les Gês-Tapouyas, auxquels se rattachent et les célèbres Botocudos, et les Cayapos, Caingangs et Akuäs. Toute cette samille des Gês, au dire de M. Ehrenreich, se caractérise, à peu d'exceptions près, par la sauvagerie, la vie errante et un état social très inférieur qui ne comporte, en général, aucune association durable par tribu, à peine quelques groupes accidentels. Le vieil homme de Lund, les ossements de Lagoa Santa représentent, sans doute, les lointains ancêtres des barbares Gês.

Voilà, maintenant, la seconde zone ethnique dans laquelle sont compris les indigènes du Chaco, de l'Argentine et du Chili. Le groupe puissant des Guaicurus, avec les Tobas comme élément prépondérant, occupe ici une situation assez analogue à celle des Tupis et des Gês dans la précédente province, entourés comme eux de groupes allophyles (Matacos, Chamacocos, Guatos, etc.), avec lesquels ils partagent le Chaco. Des familles de l'extrême sud du continent les Araucans du sud du Chili et de l'ouest de la Patagonie argentine ont attiré l'attention spéciale de l'auteur, qui cite ce fait remarquable que leur état pastoral et de nomadisme date seulement de l'introduction des chevaux par les Espagnols, et qu'avant la conquête, ils avaient été des agriculteurs sédentaires. Finalement viennent les Puelches et les Tehuelches de la Patagonie, presque exterminés aujourd'hui, et les habitants de la Terre de Feu: Onas, apparentés aux Tehuelches et chasseurs de huanacos, Yaghan et Alikalouf, qui vivent exclusivement de la pêche.

La troisième province ethnique comprend les peuples andins, que M. Ehrenreich divise en deux Kulturkreise, celui de la Colombie et celui de la civilisation péruvienne. A la civilisation des Chibchas appartiennent les groupes allophyles des Paniquita, Coconuco et Timote. Sous la rubrique Quichuas sont classés tous les anciens peuples du Pérou; d'un autre côté figurent à part les Collas. M. Ehrenreich se déclare partisan de l'opinion que les anciens Calchaquis seraient le résultat d'un croisement entre Quichuas, Collas et peut-être aussi Guaranis.

Le chapitre sur les civilisations mériterait à lui seul une longue analyse. Il montre bien l'intérêt de toute cette ethnographie, fort variée et qui, dans sa variété, implique des degrés fort inégaux de culture. Aux peuples andins, si remarquables par leur développement, il oppose les hommes, primitifs encore, de la Patagonie, de la Terre de Feu et du Brésil. Ce sont, d'ailleurs, ces dernières contrées qui ont livré les plus anciens vestiges de l'humanité sud-amé-

ricaine. M. Ehrenreich, en terminant, vérifie donc, une fois de plus, la loi géographique qui, dans l'Amérique chaude, fait des hautes terres les milieux les plus propices au progrès.

E. Boman.

*Dr Yngvar Nielsen. Nordmænd og Skrælinger i Vinland (Norvégiens et Skrælings en Vinland) (Extrait de Norsk historisk Tidsskrift, 4° série, t. III). Imprimerie Grændal et fils, Christiania, 1905, 46 p. in-8.

Dans le présent travail, le fécond historien, topographe et démomathe ne s'est pas proposé de traiter ex professo toutes les questions complexes et difficiles qui concernent le Pays de la Vigne et les Esquimaux que les Scandinaves y rencontrèrent vers l'an 1900, loin de leur habitat actuel, le Grænland, le Labrador et la région la plus septentrionale de l'Amérique du Nord. Il n'a guère eu pour but que d'exposer la manière dont ses compatriotes envisagent quelques-unes. de ces questions, en ajoutant ce qu'il pense de leurs solutions. Aussi a-t-il pu, en se renseignant de la sorte, laisser de côté ce qui en a été dit en dehors de la Norvège. Il a, notamment, omis de critiquer ou d'approuver le point de vue neuf où nous nous sommes placé pour déterminer la situation respective de la Grande-Irlande et du Vinland', en nous basant sur les distances et les directions indiquées par le Landnámabók et les sagas. Contrairement à ces textes, et à l'interprétation des savants éditeurs des Grænlands historike Mindesmærker et des Antiquitates Americanæ, il adopte l'opinion du regretté Gust. Storm qui plaçait le Markland dans l'île de Terre-Neuve et le Vinland dans la Nouvelle-Écosse [au lieu de la Nouvelle-Angleterre].

Il ne pouvait passer sous silence l'inscription runique de Hænen en Ringerike, que l'éminent runologue Sophus Bugge attribue à la première moitié du x1° siècle et regarde comme le plus ancien texte où se trouve le nom de Vinland et dont voici la traduction : « Au large et au loin, manquant de [vêtements] secs et de vivres, ils arrivèrent sur la glace dans un désert vers le Vinland. Privé de biens par l'infortune, on meurt prématurément. » Dans un article de la Revue critique (Paris, 1903), nous avons montré que cette inscription, dont l'original est perdu, a été restituée arbitrairement d'après la copie de L. Klüwer, qu'elle est en partie illisible, notamment en ce qui concerne le mot essentiel Vinlandi, et que, par suite, elle n'ajoute malheureusement rien à nos rares notions sur ce pays. Le docte recteur de l'Université de Christiania doute également que cette inscription soit « bien lue et bien interprétée » (p. 14, cf. p. 27).

Il est au contraire plus favorable à l'hypothèse de M. Ebbe Hertzberg 2 sur l'origine norraine du jeu de la Crosse, usité chez les Menominni du Wisconsin

^{1.} La Grande-Irlande, dans Journal des Américanistes de Paris. T. I, nº 2, 1904, p. 217-223.

^{2.} L'ancien jeu de balles chez les Septentrionaux, dans Historike Skrifter tilegnede Prof. D' Ludvig Daae, 1904, p. 186, 216 et s.

qui, selon le D' W.-J. Hoffman', l'avaient appris des Indiens du Canada, lesquels l'auraient emprunté à des Norrains naufragés ou établis dans le bassin du Saint-Laurent. Ce jeu ressemble, en effet, au knattleik des anciens Scandinaves. Mais, sans dénier les analogies entre celui-ci et celui-là, et sans remonter jusqu'aux siècles du moyen âge où les Islandais du Grænland avaient des relations avec le littoral américain, il est plus rationnel d'admettre que les Normands (soit qu'ils aient apporté de la Norvège le jeu de balles, soit qu'ils l'aient trouvé dans leur nouvelle patrie, en France, où il était d'ancienne date pratiqué de diverses manières) l'auront porté dans leurs établissements du Canada, où ils ont été en contact avec les Algonquins, du xvie au xviie siècle.

En résumé, si le Dr Nielsen n'apporte pas de documents nouveaux, mais se borne à commenter les anciens, il a le bon esprit de ne pas contester leurs assertions positives et de ne pas donner dans le travers des amateurs d'originalité qui croient l'atteindre, en répudiant systématiquement les notions acquises. Il a donc raison de soutenir contre le Dr Gust. Storm que les Skrælings, signalés en Vinland par les Sagas, vers l'an 1000, comme identiques avec ceux du Grænland, ancêtres des Esquimaux actuels, n'étaient pas des Peaux-Rouges; et contre le Prof. Finn Jónsson, que le missionnaire en Vinland, Eirik Gnupsson, fut avant son départ évêque du Grænland, puisque la Rymbegla, les Annales royales, celles du Flateyjarbók, de Gottskalk et d'Oddé, lui donnent ce titre, sans être contredites par un seul document.

Notre auteur analyse, avec beaucoup de perspicacité, les deux passages d'Adam de Brême, sur l'exploration de l'océan Atlantique par Harald Hardrádé, roi de Norvège, dans la première moitié du xiº siècle, et il a été le premier à faire remarquer, d'après le contexte, que cette tentative, d'ailleurs infructueuse, ne visait pas moins le Vinland que l'océan Glacial (p. 15-28). C'est la partie la plus étendue et la plus originale de son travail qu'il a remanié et augmenté pour le publier dans son idiome maternel, après l'avoir exposé en allemand au XIVº Congrès international des Américanistes, à Stuttgart, en 1904, dans le compte rendu duquel il doit paraître en cette dernière langue.

Eug. Brauvois.

Jules Humbert. Les origines vénézuéliennes. Essai sur la colonisation espagnole au Venezuela. Bordeaux, 1905, Feret et fils, in-8° de xx-340 p., avec une carte. (Bibliothèque des Universités du Midi. Fascicule X.)

Rien qu'à parcourir la nombreuse bibliographie qui précède l'étude de M. Jules Humbert, on éprouve instantanément l'impression qu'on se trouve en présence d'une œuvre sérieuse, longuement étudiée et mûrie, appuyée sur des fondations solides, et l'on n'est pas trompé. Mais si les bases sont solides, nous

1. The Menominni Indians, dans Fourteenth annual Report of the Bureau of Ethnology, dirigé par J.-W. Powell, t. I, p. 128-129. Washington, 1896, in-4.

Digitized by Google

ne voulons pas dire que l'édifice soit lourd et déplaisant, la robustesse n'exclut pas l'élégance et l'originalité.

M. Humbert n'a pas eu seulement recours aux ouvrages imprimés dont quelques-uns sont rares en Europe, mais aux manuscrits qu'il a consultés dans les différentes archives de France, d'Angleterre, d'Espagne, d'Allemagne et du Venezuela. Le résultat de ce long labeur est heureux, il a permis à l'auteur d'apporter des lumières aussi pénétrantes que nouvelles sur certaines périodes de l'histoire du Venezuela.

C'est, il faut le reconnaître, un sujet bien peu connu de la masse du public que celui choisi par l'auteur pour sujet de sa thèse et qui va lui permettre, tout en reconnaissant, en réprouvant les excès et la barbarie des conquistadores, qu'il est aujourd'hui de mode en Espagne de nier en accusant Las Casas d'exagération et de mensonge, de rendre justice aux idées généreuses propagées par la mère patrie au xviii siècle, idées émancipatrices dont elle fut ellemème la première victime, car elles ont semé les germes initiaux de la révolte et de l'indépendance. Ajoutons que le gouvernement métropolitain n'a pas toujours été fidèlement servi par ses fonctionnaires et ses administrateurs; il lui est arrivé d'être trahi par eux et ils ne craignaient pas de substituer à son programme réformateur leurs propres idées conservatrices et rétrogrades. Le formalisme, les lenteurs de l'administration centrale exagérées par la distance, la lutte entre les pouvoirs civil et religieux, toutes ces causes ont plus d'une fois anéanti les bonnes intentions, étouffé l'initiative des gouverneurs. C'est l'éternelle histoire de toutes les entreprises coloniales.

A proprement parler, ce n'est pas l'histoire du Venezuela sous la domination espagnole qu'a voulu écrire M. Humbert; il a, d'ailleurs, soin d'en avertir le lecteur afin qu'on ne lui fasse pas le reproche d'être incomplet. Il a seulement tracé quelques tableaux qu'il jugeait intéressants, et par leur variété, et par les lueurs qu'ils jetaient sur l'état de la société vénézuélienne à diverses époques, et sur les différentes phases par lesquelles a passé la colonisation espagnole.

C'est ainsi qu'après nous avoir peint le pays et ses ressources, ses anciens habitants, il aborde successivement l'histoire de la conquête, l'origine des grandes familles et les rivalités de classes qui feront naître les idées émancipatrices et l'indépendance.

Puis ce sont la fondation. la prospérité et la ruine de la société guipuzcoane et les causes de la fin de son monopole, le tableau suggestif de la religiosité si singulière et si enfantine d'une société entièrement sous la coupe du clergé, l'omnipotence de ce dernier qui s'immisce dans les plus petits détails, sa lutte contre l'administration civile qu'il entend assujettir, le commerce des esclaves, les combats contre les commerçants hollandais qui pénètrent indûment, en dépit des traités, dans l'intérieur du pays, le développement donné à l'instruction publique, la création et l'organisation d'écoles dont on n'appréciera les résultats et les bienfaits qu'après la guerre de l'indépendance. C'est à ce moment, d'ailleurs, que s'arrête le travail de M. Humbert.

Pour mieux apprécier l'œuvre, résumons-en l'une des parties. Le tableau que nous fait l'auteur de la société de Caracas est éminemment suggestif et curieux.

Société des Américanistes de Paris.

A cette époque, les fêtes religieuses se succédaient sans trêve et devenaient l'occasion de disputes à n'en plus finir entre les autorités civile et ecclésiastique, toutes deux jalouses de leur préséance. Les motifs de ces discussions sont des plus graves, on en va juger : c'est au sujet du nombre des pages ou caudataires dont l'évêque peut se faire suivre ou des parasols dont les Pères du chapitre avaient la prétention de se protéger contre les ardeurs du soleil. On alla même jusqu'à s'adresser au Roi : « Je n'ai ni le temps ni la patience d'entendre les niaiseries et les disputes des autorités de Caracas », répondit avec beaucoup de sens le monarque agacé. Mais ces puérilités occasionnèrent parfois des luttes sans merci qui désolèrent la capitale. La période la plus troublée fut celle de l'épiscopat de Mauro de Tovar, « despote intransigeant, dit M. Humbert, n'aspirant à rien moins qu'à subordonner en toutes choses le pouvoir civil à sa propre autorité, à s'ingérer dans les affaires domestiques des familles et à s'ériger en inquisiteur tyrannique de la conduite de tous les Caraquenais. Les scandales qui se produisirent de son temps furent tels que, pour qu'ils ne passassent pas à la postérité, les membres de sa famille mutilèrent les registres des deux chapitres ».

Il semble qu'après cela il faille tirer l'échelle; l'évêque Madroñero ne fut cependant pas moins intolérant; il fit faire par ses curés un recensement des habitants de Caracas, de sorte que personne ne pouvait se dérober à la confession et à la communion sans être marqué d'une note infamante et publiquement dénoncé au mépris de ses concitoyens.

Trouvant que le carnaval était inconvenant, tel qu'il se pratiquait au Venezuela, que les danses et les jeux les plus innocents étaient contraires aux bonnes mœurs, que les représentations théâtrales étaient immorales, il remplaça cette licence païenne par des représentations de scènes religieuses, par des processions et autres exercices rituels. La docilité de la population fut telle qu'il n'y eut pas de résistance et que, jusqu'à la mort de l'évêque, l'esprit de dévotion régna en maître. On pourra juger, d'après les pages consacrées par M. Humbert à peindre la société de Caracas, de l'agrément qu'elle présentait, de la liberté dont on jouissait sous ce gouvernement théocratique. Malgré tout, le progrès accomplissait son œuvre, et à la fin du siècle, le pays avait pris conscience de ses besoins, il n'en attendait que de lui-même la réalisation, il était mûr pour l'indépendance.

Tout aussi curieux, aussi nouveaux sont les divers chapitres de l'œuvre de M. Humbert. Nous recommandons tout particulièrement ceux qui sont consacrés à la Compagnie guipuzcoane aussi louée que décriée et qui eut en somme une influence considérable sur le développement du commerce et de l'agriculture, sur la Nouvelle-Andalousie, sur la Guyane où se suivent les développements de l'expansion coloniale hollandaise et la lutte qui en résulta avec les Espagnols. Il y a là des détails du plus vif intérêt et tout à fait inconnus.

En somme, le travail de M. Humbert est une des plus précieuses contributions à l'histoire coloniale de l'Espagne qui ait paru dans ces dernières années. Il a, pour nous américanistes, un intérêt de premier ordre et je ne puis qu'en recommander tout spécialement la lecture et l'étude.

Gabriel MARCEL.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

I. Deux pierres d'éclair (pedras de corisco) de l'État de Minas-Geraës, Brésil (E.-T. Hamy). — II. L'histoire géographique et l'histoire coloniale au Congrès de Stuttgart (Henri Froidevaux). — III. Anciennes sépultures indigènes de la Basse-Californie méridionale (Léon Diguet). — IV. Renseignements sur les noms de parenté dans plusieurs langues américaines (Raoul de La Grasserie). — V. Mouvement scientifique (Henri Froidevaux, E.-T. Hamy, L. Lejeal, Gabriel Marcel).

1

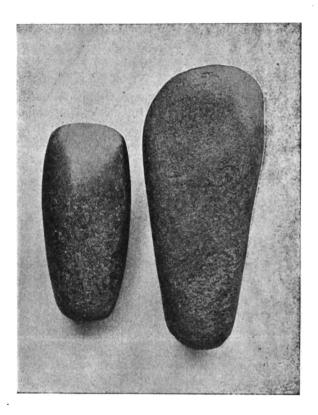
Deux pierres d'éclair (pedras de corisco), de l'État de Minas-Geraës, Brésil.

Le dernier envoi de notre zélé correspondant, M. Émile R. Wagner, contenait, entre autres objets intéressants, deux haches de pierre des anciens Indiens de Minas-Geraës, trouvées en creusant un fossé à Los Tronqueros, à 15 kilomètres de Passa-Quatro.

La première et la plus volumineuse, faite d'une roche d'un gris verdâtre, qui paraît être une amphibolite, mesure 128mm de longueur, 58 de largeur et 33 d'épaisseur maxima. Cet instrument, assez grossier, a été tiré d'un caillou roulé dont on a poli à peu près les faces et les bords en lui donnant un tranchant assez bien affilé. Il semble qu'au cours de ce travail, brutal et prolongé, l'outil se soit fendu dans toute sa longueur, suivant une veine moins résistante aux frottements répétés que la roche devait subir, et qu'un éclat, comprenant une bonne partie de la pièce, s'en soit détaché, enlevant un cinquième du tranchant déjà presque fini et un tiers au moins du talon. L'ouvrier ne s'est pas découragé: il a réparé le dégât en polissant à son tour la cassure et a ainsi obtenu un outil irrégulier, de coupe quadrilatère, ayant un de ses bords beaucoup plus épais, beaucoup plus oblique que les autres, mais susceptible, néanmoins, de fournir un bon service, grâce à sa tranche robuste, de forme demi-circulaire, et à son poids qui dépasse 400 grammes '.

1. 408 grammes.

La seconde hache de Los Tronqueros, à la fois plus courte (0^m 099), plus étroite (0^m 041) et surtout moins épaisse (0^m 026) que la première, est faite, suivant M. Lacroix, d'une roche feldspathique du groupe des diabases. Elle est d'un vert jaunâtre et rentre dans une variété qui peut se définir en adoptant la nomenclature de Sir J. Evans ¹: celt ovale à crosse subconique dépolie et tranchant légèrement rétréci.



Ce n'est point d'ailleurs par leur forme que les haches de Minas-Geraës se recommandent le plus à l'attention de l'ethnographe. On trouverait, en effet, sans trop de peine, quelques spécimens analogues dans les stations néolithiques de l'ancien monde. Mais ce qui rend ces pièces particulièrement intéressantes, ce sont les légendes dont les Indiens entourent leur découverte. Un vieux chasseur, compagnon habituel de M. Émile R. Wagner dans ses explorations, les

1. Cf. J. Evans. Les âges de la pierre, etc., trad. Barbier. Paris, 1878, in-8°, p. 123-124. Cette pierre est, en effet, de coupe ovale, à flancs convexes; elle n'a été polie à fond que dans le tiers antérieur et son tranchant, à peine un peu courbe, est fort régulier.

lui a fait connaître dans leurs détails. Comme notre voyageur lui montrait les deux objets, l'Indien lui répondit en mauvais portugais que c'étaient des pièces enchantées, pedras encantadas; qu'elles naissent de l'éclair, pedras de corisco 1, et qu'au moment de leur naissance, elles sont profondément enfermées dans le sol où la foudre est tombée.

Mais, comme elles sont animées, elles remontent tous les ans d'une brasse et c'est grâce à ce mouvement du fond vers la surface qu'on les trouve à fleur de terre après six années révolues. Ce n'est qu'en arrivant ainsi à la lumière qu'elles perdent à la fois leur vie et leur malignité. Et le vieil Indien se défiait de ces deux pierres encore engagées dans la terre du fossé d'où on les avait fait sortir. M. Wagner s'exposait, en s'en emparant, à de graves dangers. On a vu des pierres qui n'étaient pas tout à fait mortes, s'animer tout d'un coup, par un de ces violents orages des Tropiques, et se lancer à travers les maisons, perforant planchers et cloisons et ne respectant ni les animaux, ni l'homme même.

C'est là, comme on le voit, une forme assez singulière de la légende des pierres de foudre, si universellement répandue et dont mainte tribu des deux Amériques, en particulier, a conservé la tradition.

On remarquera, en terminant, le rôle que joue ici le nombre six et l'on se rappellera que ce chiffre est l'extrême limite que puisse atteindre la numération chez les sauvages de l'intérieur du Brésil². Lorsque le distingué voyageur, Karl von den Steinen, faisait compter sur ses doigts son Indien Bakaïri, celui-ci s'arrêtait à ce même chiffre six qu'il exprimait en répétant trois fois le mot Ahage correspondant à deux, et au delà de six, il recommençait un, deux, tokale, ahage, etc.³.

E.-T. HAMY.

II

L'histoire géographique et l'histoire coloniale au Congrès de Stuttgart.

Quand, à la fin de son rapport sur le treizième Congrès international des Américanistes, M. Léon Lejeal a été amené à formuler un jugement général sur la session de New-York, force lui a été de constater plus d'une lacune: « L'histoire de la géographie, a-t-il écrit, représentée par un seul travail, déjà connu du reste, et même publié (celui de M. Gonzalez de La Rosa sur la « légende » de Toscanelli) ou l'histoire de la colonisation ont été encore plus délaissées » des membres du Congrès de New-York que l'étude des antiquités de la région du

- 1. Corisco, éclair.
- 2. Cette limite descendrait même à quatre, s'il faut en croire Azara (cf. J. Lubbock, *Prehistoric Times*. London, 1878, in-8°, p. 544).
- 3. Karl von den Steinen. Unter den Naturvölkern Zentral-Brasiliens Reiseschilderung und Ergebnisse der Zweiten Schingu-Expedition (1887-1888). Berlin, 1897, in-8°, s. 85.



Pacifique méridional ¹. Pareil abandon ne pourra pas être reproché aux Américanistes réunis à Stuttgart en 1904; l'histoire de la géographie et de la cartographie du Nouveau-Monde, la critique des sources et l'histoire de la colonisation y ont fait l'objet de communications relativement nombreuses et dont plusieurs présentent une indéniable valeur.

C'est sur l'histoire de la géographie et de la cartographie qu'a principalement porté l'effort des historiens américanistes présents à Stuttgart. M. Ingvar Nielsen, de Christiania, y a retracé les relations de la Norvège avec le Groenland et l'Amérique du Nord au moyen âge et jusqu'à leur reprise au xviii siècle. Cette étude semble, surtout, une coordination des travaux de Storm, dans laquelle l'auteur a intercalé l'interprétation donnée par M. Sophus Bugge, professeur à l'Université de Christiania, de l'inscription runique découverte naguère à Ringerike, près de Christiania²; on n'y trouvera rien sur la reprises des relations au xviiie siècle, ni sur l'œuvre de Hans Egede 3. C'est en quelque manière un complément de l'exposé de M. Ingvar Nielsen que la communication du P. J. Fischer, professeur au collège de Feldkirch (Vorarlberg), sur la représentation cartographique des découvertes des Normands au Nouveau-Monde. Reprenant, à un point de vue spécial, les recherches qu'il avait déjà faites pour la rédaction de son excellent ouvrage intitulé Die Entdeckungen der Normannen in Amerika 4, le P. J. Fischer a donné dans son travail un précieux exposé d'ensemble de l'œuvre cartographique de Claudius Clausson Swart, — Claudius Clavus, sur le haut Septentrion et a différencié très nettement ses cartes, - le type A des représentations cartographiques du Nord, plaçant le Groenland à l'ouest de la Norvège et de l'Islande, — des cartes de Donnus Nikolaus Germanus, ou du type B, dans lesquelles le Groënland apparaît à l'est de l'Islande et au nord de la péninsule scandinave. Comment, au début du xviº siècle, Henricus Martellus Germanus a fusionné ces deux types, le P. J. Fischer, — qui vient de publier avec le chevalier R. von Wieser les plus anciennes cartes portant le nom d'Amérique, celle de 1507, et la carte marine de 1516 de Waldseemüller, — l'a expliqué en terminant sa communication ou, plutôt, sa conférence, l'une des plus importantes de la session de Stuttgart par la nouveauté de ses conclusions, dont d'intéressantes projections cartographiques permirent aux auditeurs de contrôler immédiatement l'exactitude.

De cartographie a, comme le P. J. Fischer, parlé M. Wilhelm Ruge, de Leipzig. Il a appelé l'attention sur un globe non daté de Gemma Frisius, qui est conservé à Zerbst et fut gravé par Gerard Mercator. Ce globe présente, pour la côte occidentale de l'Amérique du Sud, un dessin et une nomenclature qu'il est impossible de faire descendre plus bas que l'année 1534. Pour la rédaction de

^{1.} Rapport sur le treizième Congrès des Américanistes (Bull. géog. hist. et descr., 1904 p. 20).

^{2.} V. le Journal de la Soc. des Américanistes de Paris, nouv. sér., t. Ier, p. 121.

^{3.} Voir plus haut, p. 319, un compte rendu développé de cette communication déjà publiée.

^{4.} Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1903, in-8 de xII-126 p., cartes et grav.

ce globe terrestre, — le premier qui soit connu de Gemma Frisius, — notre auteur a utilisé, comme il l'indique lui-même, Ptolémée, Marco Polo, les Espagnols et les Portugais. De Gemma Frisius également, on peut étudier encore à Zerbst un globe céleste qui est, lui, daté de l'année 1537. C'est cette même date, à laquelle Mercator commençait son œuvre personnelle, qu'il convient, semble-t-il, d'attribuer au globe terrestre étudié à Stuttgart par M. Wilhelm Ruge.

Un assistant de l'Institut géographique de l'Université de Göttingue, M. le Dr August Wolkenhauer, a travaillé à résoudre une question très controversée, en recherchant si la déclinaison magnétique était inconnue avant le premier voyage de Christophe Colomb en Amérique en l'année 1492. A son avis, la déclinaison magnétique était connue dès cette époque, sur mer aussi bien que sur terre, mais il est encore impossible d'apporter à l'appui de cette opinion une preuve directe et évidente, susceptible de dissiper tous les doutes, et on ne peut pas fournir cette preuve palpable dont, en 1870, d'Avezac réclamait la production.

A une époque beaucoup plus récente, et même contemporaine, de l'histoire de la géographie et de la découverte dn Nouveau-Monde, a touché accidentellement M. le Dr E.-T. Hamy, notre président, dans le discours qu'il prononçait le 13 août 1904, dans la séance solennelle d'ouverture du Congrès, sur le Centenaire du retour en Europe d'Alexandre de Humboldt et d'Aimé Goujaud de Bonpland (3 août 1904) 1. Ce sujet d'actualité rétrospective, — dont l'intérêt devenait encore plus grand puisque la Société de géographie de Stuttgart avait pris soin de commémorer le centenaire de la fin du voyage de Humboldt en Amérique, en faisant frapper une plaquette qui fut distribuée aux membres du Congrès, — a permis au Dr Hamy de retracer brièvement l'histoire des travaux scientifiques de Humboldt sur le Nouveau-Monde, et, en esquissant la biographie du voyageur oublié qu'est Aimé Goujaud de Bonpland, de toucher à l'histoire politique et coloniale de l'Amérique du Sud dans le premier tiers du xixe siècle. Historiens de la découverte, de la colonisation, de l'évolution politique des États méridionaux de l'Amérique du Sud, trouveront profit à lire et à consulter cet intéressant travail, dont nous attendons avec impatience le développement.

C'est, enfin, des plus récents progrès de notre connaissance de la Guyane hollandaise que le junkher van Panhuys, de La Haye, — à qui la session de New-York avait déjà été redevable d'excellentes communications, — a entretenu les Américanistes réunis à Stuttgart, quand il leur a parlé de la dernière expédition néerlandaise à l'intérieur de Surinam. Cette expédition est la troisième d'une petite série commencée en 1899 et a étudié la frontière fluviale entre les deux Guyanes française et hollandaise, le Maruini et la Lawa, aux points de

1. Imprimé chez Burdin et Cie, Angers, 1904, broch. in-8º de 18 p.

^{2.} Sur les deux premières de ces expéditions, v. Journal de la Soc. des Amér. de Paris, nouv. sér., t. 1°, p. 268, et les Amerikanistiche Studien. Beiträge zur Ethnographie Linguistik und Entdeckungsgeschichte Amerikas, de M. L.-C. van Panhuys (analysées plus haut, p. 308), ch. 8, p. 30-31.

vue géographique et ethnographique. Elle a été suivie d'une autre reconnaissance dont l'objectif était de gagner les sources encore inconnues du Tapanahoni. M. van Panhuys apportera sans doute à la session de Québec tous les renseignements souhaitables sur cette nouvelle campagne à l'intérieur de la partie néerlandaise de la Guyane.

La critique des textes est trop en honneur en Allemagne pour n'avoir pas fourni à Stuttgart la matière de plusieurs travaux ; mais (chose curieuse!) des Allemands ne sont pas les auteurs des deux études présentées à la 14° session sur d'anciennes sources de l'histoire du Nouveau-Monde. M. Ed. de Jonghe, ayant communiqué à la Société des Américanistes de Paris son excellente dissertation, vraiment neuve, sur Thévet mexicaniste, et publié, dans le dernier numéro du Journal, le texte de l' « Histoire du Mechique 1 », il est inutile d'v insister. On nous permettra, par contre, de dire quelques mots des recherches de notre secrétaire général sur les Memoriales de Fray Toribio « Motolinia ». M. Léon Lejeal a démontré qu'ils constituent la première version de la Historia de los Indios de la Nueva España, et que, s'ils sont d'une moindre valeur littéraire, ils contiennent souvent plus et mieux au point de vue historique. M. Eduard Seler a appuyé du poids de son autorité les fines et ingénieuses remarques de M. Lejeal, dont les conclusions permettent de suivre, en remontant, la tradition franciscaine relative au Mexique précolombien jusqu'à Andrés de Texcoco et à ses conversations qui instruisirent de l'ethnographie mexicaine les premiers missionnaires catholiques.

Si l'histoire de la colonisation n'a pas suscité plus de travaux que la critique des sources, du moins convient-il de signaler qu'à elle a été réservée une des grandes conférences de la session, conférence dans laquelle le recteur Dr P. Kapff, de Stuttgart, a indiqué la part prise par les Wurtembergeois à la colonisation du Nouveau-Monde dès le xviº siècle. C'était un bourgeois d'Ulm que cet Heinrich Ehinger qui, avec son frère Ambroise, et Nikolaus Federmann, — un autre habitant d'Ulm, — a joué un si grand rôle dans l'histoire du Vénézuéla au xvrº siècle, au moment où y exista une véritable petite colonie allemande (1528-1556). On sait, d'autre part, que les Welser étaient des banquiers d'Augsbourg. - Changement de direction au début du xvine siècle; dès lors, c'est vers l'Amérique du Nord, et spécialement les États-Unis, que se dirigent les Wurtembergeois. Les deux Carolines et la Pensylvanie, cette dernière province surtout, sont l'objet de leurs efforts durant tout le cours du siècle. Au xixe siècle, après les guerres du Premier Empire, les Wurtembergeois se sont portés particulièrement sur différents affluents gauches du Mississipi, tels que l'Ohio, sur les rives duquel Georges Rapp a fondé la colonie communiste d'Economy. Signalons encore la colonie d'Ann Arbor, dans le Michigan, et celle de Neu Ulm, dans le Minnesota, que les Indiens détruisirent en 1862. Si, actuellement, la plupart des immigrants wurtembergeois se sont fondus dans la masse de la population américaine, il n'en faut pas moins savoir grand gré au Dr P. Kapff

1. Journal de la Soc. des Américanistes de Paris, nouv. sér., t. II, p. 1.

d'en avoir ravivé le souvenir et rappelé l'histoire dans un tableau d'ensemble que permettront de compléter et de préciser, sur différents points, l'article de M. J. Humbert (publié ici même et distribué aux membres du Congrès) sur la première occupation allemande du Vénézuéla au XVI° siècle 1, et la précieuse bibliographie de choix récemment dressée par la section bibliographique de la Bibliothèque du Congrès 2 à Washington.

A côté de ce tableau d'ensemble, voici une étude de pur détail. J'ai tenté d'y retracer à l'aide de différents documents, l'un déjà publié, mais fort peu connu, l'autre inédit, un nouveau chapitre de l'histoire des flibustiers du Nouveau-Monde, et de jeter quelque lumière sur les vicissitudes de l'établissement fondé à la baie de San Blas, dans la première moitié du xviii siècle, par des aventuriers, — français pour la plupart, — venus des Antilles. Les documents espagnols permettront sans doute de préciser sur différents points et de compléter quelque peu ce premier essai, qu'on voudra bien nous dispenser d'apprécier.

Tel est, succinctement tracé, le tableau des contributions apportées par le Congrès de Stuttgart à l'étude de l'histoire géographique, coloniale et critique du Nouveau-Monde. On peut en conclure qu'en vue de la XIV^o session ont été entreprises, dans différents pays où la science américaniste est en honneur, des recherches intéressantes, grâce auxquelles plus d'un historien de l'Amérique aura, dans l'avenir, le devoir de se reporter au volume du compte rendu du Congrès de 1904.

Henri FROIDEVAUX.

III

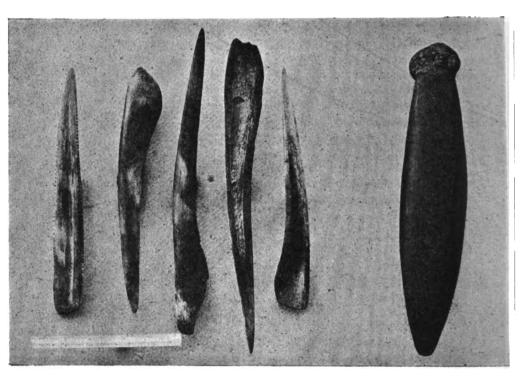
Anciennes sépultures indigènes de la Basse-Californie méridionale.

Dans la région méridionale de la Basse-Californie, située au sud de la baie de La Paz et dans les deux îles avoisinantes: Espiritu-Santo et Ceralbo, on rencontre des grottes ou des abris sous roche, ayant servi de dépôts funéraires à d'anciennes tribus indigènes, aujourd'hui complètement éteintes. Ces abris funéraires consistent d'ordinaire en concavités produites naturellement dans les coulées de lave ou dans les roches, pour la plupart volcaniques, qui forment la déclivité des montagnes. Elles paraissent se trouver surtout dans le voisinage du littoral. Ce n'est que très rarement et à l'état isolé que l'on en a constaté l'existence dans l'intérieur de la presqu'île. Ces sépultures furent pour la première fois signalées par le D^r ten Kate, il ya une vingtaine d'années, lors de son voyage dans l'Amérique du Nord. Le résultat de ses recherches fut publié en 1884, dans le Bulletin de la Société d'Anthropologie³. Les ossements contenus dans ces sortes de loges funéraires offrent presque toujours cette parti-

- 1. Journal de la Soc. des Américanistes de Paris, nouv. série, t. Ier, p. 309.
- 2. A List of Works relating to the Germans in the United States. Washington, Library of Congresso, 1904, in-8.
- 3. Ten Kate. « Matériaux pour servir à l'anthropologie de la presqu'île californienne » (Bulletin de la Société d'Anthropologie, 3° série, p. 551-569, 1884).

cularité d'avoir été l'objet d'une préparation rituelle, consistant à les revêtir d'une couche de peinture rouge ocreux. La substance colorante paraît alors avoir été fournie par la pulvérisation d'une ponce rouge, très abondante en certains endroits de ce pays volcanique et désignée dans tout le Mexique sous le nom de tezontli.

A B



A. Instruments en os. B. Manche de couteau. Instruments provenant de l'abri funéraire du Pescadero (Basse-Californie).

Presque toutes ces sépultures qui, il n'y a pas encore très longtemps, ont dû être assez nombreuses, si l'on en juge par les fragments d'os coloriés épars sur le sol des grottes, ont été, depuis un certain nombre d'années, l'objet d'un pillage et d'une destruction en règle de la part des pêcheurs et des chercheurs de trésors. C'est donc tout à fait accidentellement, dans les endroits situés en dehors des zones facilement accessibles, que l'on peut rencontrer des dépôts funéraires demeurés à peu près intacts. Pendant mon dernier voyage en Basse-Californie, j'ai été assez heureux pour découvrir, en un point du littoral nommé El Pescadero, à peu de distance du cap Pulmo, deux de ces grottes funéraires qui, n'ayant pas été endommagées, purent me montrer presque in situ le dispositif adopté pour la conservation des ossements.

Ces deux abris funéraires, où se trouvaient les ossements de sept individus, étaient placés à peu de distance l'un de l'autre. Ils ne m'ont pas paru constituer, à proprement parler, de véritables sépultures, mais, plutôt, des stations temporaires, destinées à recevoir momentanément les morts d'une famille ou d'une tribu; morts qui étaient, je pense, transportés ailleurs, lorsque la tribu nomade changeait de résidence.

Ce fait, du moins, me paraît être indiqué par le mode d'assemblage des diverses pièces du squelette. Les os longs et les côtes étaient attachés ensemble en faisceau à l'aide d'une cordelette de fibre de palmier ou d'agave. Le crâne, le bassin et les vertèbres étaient réunis ensemble. Le tout se trouvait enveloppé, soit simplement dans des feuilles de palmier, soit dans une sorte de tissu naturel obtenu par le rouissage de la partie médullaire du tronc de yucca ¹. Dans les abris funéraires situés sur les autres points mentionnés ci-dessus, tels que l'île d'Espiritu-Santo, où se trouve une cañada désignée sous le nom de las calaveritas, on rencontre parmi les ossements brisés des débris de cordelettes, de fibre et de feuilles de palmiers ² qui indiquent la constance de ce mode d'empaquetage.

Néanmoins (mais, sans doute, tout à fait exceptionnellement), il a été découvert, dans une grotte un peu plus grande que les autres du ravin « de las calaveritas », des ossements qui, au lieu d'être réunis sous la forme d'un paquet, étaient placés dans une sorte d'enclos rectangulaire, formé par des pierres alignées à la suite les unes des autres. Le corps était alors placé dans la position couchée. Enfin, quelquefois, comme l'a observé le Dr ten Kate et comme je l'ai également vu en deux cas, dans l'île d'Espiritu-Santo, les os du carpe et du tarse, petits os faciles à égarer, et qui, généralement, font défaut dans l'empaquetage funéraire normal, avaient été introduits dans la cavité cranienne.

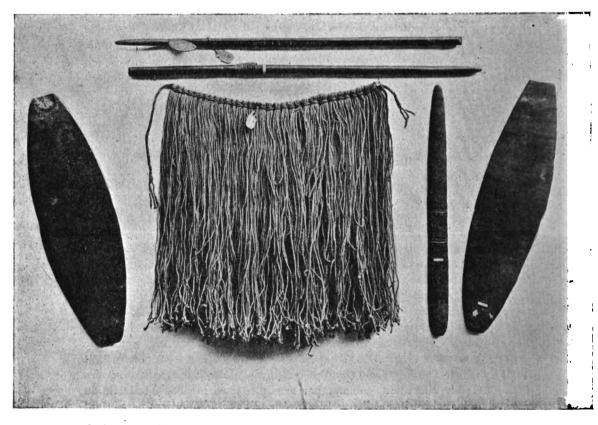
Les dépôts funéraires de la partie sud de la Basse-Californie étaient habituellement protégés contre l'action destructive des intempéries par une couche de gravier ou de terre sèche. Dans les deux abris du Pescadero, cette couche était d'une épaisseur d'environ trente centimètres; mais, quand la concavité funéraire était de faible dimension, comme, par exemple, dans nombre d'endroits du ravin de « las calaveritas », l'ouverture présentait certains indices permettant de constater qu'elle avait dû être fermée par un mur.

Dans toutes les grottes qui ont été pillées, on ne rencontre plus de ces objets travaillés que l'on a coutume de joindre aux dépouilles humaines. C'est ce qui

^{1.} Dans nombre de localités désertiques du Mexique, la fibre médullaire de plusieurs espèces de yuccas est encore très employée par les populations rurales pour confectionner des nattes ou des tapis, etc. La préparation de la fibre est des plus simples : on débarrasse le corps du tronc ou moelle des matières gommeuses qui l'imprègnent par une macération dans l'eau suivie d'un battage. Après quoi, cette fibre séchée se présente sous la forme d'une masse spongieuse dont il n'y a plus qu'à réunir les morceaux, à l'aide d'une couture.

^{2.} Les palmiers, les agaves, ainsi que les plantes pouvant fournir de la fibre, ne se rencontrent pas dans l'île d'Espiritu-Santo. Ces fibres ont donc été importées de la terre ferme.

se présente pour toutes les sépultures de l'île d'Espiritu-Santo, fréquentée de tout temps par les pêcheurs. Au Pescadero, les deux grottes funéraires n'ayant été que très sommairement fouillées à l'aide d'un pieu, il m'a été possible de trouver quelques instruments ayant échappé au vandalisme des chercheurs de curiosités.



Pagne de femme pericues et divers instruments en bois sculptés recueillis dans une sépulture aux environs du village de Santiago (Basse-Californie).

Ces objets consistent en un couteau dont il ne reste plus que le manche et la résine ayant servi à maintenir la pointe en pierre taillée; un poinçon en bois; une dizaine d'instruments en os qui devaient être des pointes de lauces ou des harpons; une portion de chevelure avec un ornement en nacre. Dans une grotte murée, qui fut découverte, il ya quelques années, auprès du village de Santiago, on a retrouvé, avec les ossements, un certain nombre d'objets en bois, tels que tablettes, bâtons, et un pagne de femme pericue, tel qu'il se trouve décrit dans les ouvrages des missionnaires, comme étant l'unique vêtement féminin de la tribu.

Les missionnaires jésuites qui ont vécu plus d'un demi-siècle dans la Basse-Californie où ils furent les premiers à s'établir après la découverte du pays, ne font dans leurs écrits, pourtant si documentés sur les mœurs et les coutumes des Indiens californiens, aucune allusion à ces habitudes funéraires des habitants de la partie méridionale de la péninsule 1. Le silence des missionnaires m'avait porté, un moment, à supposer que la coutume de peindre les ossements et de les empaqueter remontait aux tribus antérieures à l'évangélisation du pays, comme celles, par exemple, qui ont signalé leur existence par les pictographies que l'on rencontre, encore aujourd'hui, sur plusieurs points de l'étendue de la péninsule 2. J'abandonnai cette hypothèse, en considérant que les quelques objets trouvés dans la grotte des environs du village de Santiago paraissent provenir de ces Pericues qui, seuls, habitaient, au moment de la conquête, le sud de la Basse-Californie depuis la baie de La Paz. Cette tribu pericue était la plus farouche des trois tribus qui s'échelonnaient sur le territoire de l'étroite presqu'île. Les missionnaires ne purent que très imparfaitement s'établir au milieu d'elle. Elle n'aurait sûrement pas laissé subsister des sépultures dans les grottes susceptibles d'offrir un abri naturel aux époques d'intempéries 3.

La situation, plus généralement côtière et insulaire de ces sépultures, prouve bien qu'elles ont dû appartenir à une tribu nomade, comme l'étaient les Pericues, et habituée à fréquenter les bords de la mer et les îles.

Léon DIGUET.

IV

Renseignements sur les noms de parenté dans plusieurs langues américaines.

L'expression des noms de parenté se fait d'une manière fort différente dans les diverses langues, non seulement quant aux mots employés, mais aussi quant aux concepts eux-mêmes. C'est dans nos langues européennes qu'elle a lieu de la façon la plus simple, mais aussi la plus défective. Le latin

1. Bagert S. J. Nachrichten von der Americanhalbinsel Californien, 1751-1768. Manheim, 1773.

Orozco y Berra. Acount of the arborigenal inhabitants of the Californian peninsula « Annual report of the Smithsonian Institution », 1863, p. 352; 1864, p. 378.

Venegas. Histoire naturelle et civile de la Californie (traduit de l'anglais), Paris, 1767.

Clavigero. Historia de la Antigua o Baja California, traducida del italiano por Nicolas Garcia de San Vicente, 1852.

Miguel del Barco. Storia de California (Rome).

2. Nouvelles archives des Missions scientifiques, t. IX, 1899, p. 26.

3. Actuellement encore, les pêcheurs, quand le mauvais temps les oblige à se réfugier sur la côte, adoptent comme habitation les grottes du voisinage, en ayant soin de les débarrasser de ce qui les encombre. C'est ce qui avait lieu, il n'y a pas très longtemps, dans les îles de la baie de La Paz, lorsque la pêche de l'huître perlière était libre.

lui-même auquel nous faisons si souvent appel, ne vient guère à notre secours. C'est que, quoiqu'il soit plus riche que nous sous ce rapport, il l'est cependant fort peu. Il en est de même du langage des autres peuples civilisés. Au contraire, des langues moins cultivées ont, pour distinguer les divers degrés de parenté, un vocabulaire beaucoup plus abondant qui leur permet de noter toutes les nuances et de parvenir à une expression intégrale. Ce sont surtout les peuples de l'Amérique qui sont arrivés à ce résultat, avec une perfection qui étonne. Il faut ajouter, tout de suite, qu'il s'agit là d'un phénomène non pas commun à tous les peuples du Nouveau-Monde, mais à quelques-uns seulement que nous nous proposons de parcourir.

Comment peut-on déterminer de toutes parts la parenté et l'alliance et situer un individu d'une manière exacte sur les coordonnées familiales? D'après nos idées ordinaires, nous pensons qu'il suffit d'indiquer le degré de parenté : frère, cousin, père; nous y ajoutons l'indication du sexe : cousin, cousine. Il s'agit d'ailleurs seulement du sexe de la personne dont on parle, et c'est tout. Si l'on veut faire savoir qu'il y a non parenté mais alliance, nous ajoutons l'adjectif de courtoisie beau: beau-père, beau-frère, et c'est tout. Nous économisons, d'ailleurs, les mots: cousin, avec une terminaison masculine ou féminine, suffit comme radical pour les deux sexes; de même: aïeul, aïeule. Ce n'est que parfois que nous employons des racines différentes.

Dans les langues de l'Amérique que nous allons citer, c'est tout le contraire. D'abord les noms de parenté diffèrent avec plus d'énergie, même quand il ne s'agit d'indiquer qu'une différence de sexe. D'autre part, on marque l'âge respectif des parents: frère aîné, frère cadet, chacun d'eux exprimé par une racine différente, puis le sexe des intermédiaires: oncle paternel, oncle maternel, chacun s'exprimant d'un seul coup, et aussi par une racine différente, non par une périphrase, comme en français. Ce n'est pas tout: on distingue encore si ces parents intermédiaires sont morts ou vivants. Enfin, ce qui est tout à fait remarquable, et ce que nous n'indiquons jamais, on exprime le sexe du parent qui est à l'autre bout de la chaîne, c'est-à-dire de l'homme ou de la femme qui parle:

Voici toutes les nuances exprimées ainsi :

1 Sexe du parent dont on parle; 2 âge respectif des deux parents; 3 degré de parenté; 4 sexe des parents intermédiaires; 5 indication si ces intermédiaires sont morts ou vivants; 6 parenté ou alliance; 7 sexe du parent qui parle.

Sans autre préambule, nous passons aux faits documentaires observés.

Ce sont d'abord quelques-unes des langues de la famille salish qui renferment des phénomènes curieux.

1. Dans le dialecte skqómic par exemple, il n'existe pas de différence entre les parents intermédiaires pour noter la ligne masculine et la ligne féminine. Les oncles et les tantes des deux côtés se désignent de la même manière. A ce point de vue, l'expression de la parenté est défective. Les petits-fils de frères et de sœurs sont appelés petits-fils; les cousins s'appellent frères. On distingue lexicologiquement le frère aîné du frère cadet. Enfin souvent, dans la ligne collatérale, on emploie des termes différents, suivant que le parent intermédiaire est mort ou encore en vie. Il faut ajouter un fait singulier: l'expression réciproque

de parenté. Par exemple: stc' à mik signifie aussi bien le bisaïeul que l'arrièrepetit-fils; ts' ō' peyukh indique le trisaïeul et le descendant correspondant. Enfin le père et la mère distinguent leurs enfants de différents âges, non seulement l'aîné et le cadet, mais le premier, le deuxième, le troisième et le quatrième.

Voici d'ailleurs le tableau :

ha u'kweyuk, quadrisaïeul: quatri-petit-fils.

ts' òpėyukh, trisaïeul : tri-petit-fils. stc' a' mik, bisaïeul : bi-petit-fils.

A partir de ce degré, la double équation n'existe plus :

se'el, grand-père, oncle.

màn, père.

tci'ca, mère.

è'mats, petit-fils, neveu.

men, enfant.

sé'entl, l'aîné.

a'montate, le 2º.

mentcè'tc it, le 3°.

sà'ut, le cadet.

kupkuò'pits, frères, sœurs et cousins.

kuố'pits, frère aîné, sœur aînée et aussi neveu aîné du côté du frère, neveu aîné du côté de la sœur.

s'khàkh, frère cadet, sœur cadette et aussi neveu cadet par le frère ou par la sœur.

Ligne collatérale (le parent intermédiaire étant encore vivant) :

sisi, frère ou sœur de père ou de mère.

stà'eatl, fils de frère ou de sœur.

lce ma'c, frère, sœur, cousin de mari ou de femme (ici encore l'expression de la parenté est réciproque).

sà'oq, beau-fils, belle-fille, beau-père, belle-mère.

skuė'was indique l'alliance d'alliance.

Le parent intermédiaire étant mort :

ùotsà'egoitl, frère ou sœur de père ou de mère.

suine maitl, enfant de frère ou de sœur.

lcà'iàė, frère, sœur, cousin de la femme ou du mari; mari, femme de frère, sœur ou cousin.

slikhoà'itl, beau-fils, belle-fille, beau-père, belle-mère.

On voit combien les deux extrêmes de la parenté s'expriment identiquement.

- 2. En hilqula, le système est beaucoup plus simple. Il y a à noter seulement la contraction de parenté, c'est-à-dire l'assimilation du grand-oncle au grand-père, de la grand'tante à la grand'mère, une seule expression pour beau-père, bellemère, gendre et bru, et la distinction entre le frère et la sœur aînés khòalen et le frère et la sœur cadets sòaqè. Ici la question d'âge prend le dessus et celle de sexe s'efface.
- 3. En stlà'tlemch, on distingue entre le frère aîné, khekhtcik, la sœur aînée, khe'qkheq' et le frère et la sœur cadets confondus, cickh'où'dz; de même entre la nièce, ctu'nich, et le neveu ckh'cà'a.

Les termes d'alliance varient suivant que l'intermédiaire est vivant ou mort. S'il est vivant, les parents du mari et ceux de la femme s'appellent réciproquement, cchunà mt et, dans le cas contraire, ckhàlpaca.

4. En shushwap, les distinctions sont plus nombreuses et l'on différencie nettement le sexe du parent. En voici des exemples :

khà'atza, père ; gyė'eqa, mère.

slà'a, grand-père; gyàa, grand'mère.

slà'e, bisaïeul; skàya, fils et fille du frère ou de la sœur.

stlemka'lt, fils et fille du frère de la sœur. (Il faut remarquer l'assimilation du neveu au fils, ce qui constitue une contraction de parenté).

squà'ual, mari; smaem, femme.

Par contre, il y a aussi confusion des sexes. Par exemple, skhuro'ré signifie: frère ou sœur cadets, et khā'tskha, frère aîné, se rapproche beaucoup de kha'kha, sœur aînée.

On distingue le frère aîné du frère cadet : khà'tskha et skhurô'ré.

Enfin la parenté a des termes pour chaque degré. On a déjà remarqué : khà'atza, père ; slà'a, grand-père ; slà'é, bisaïeul.

En matière d'alliance on distingue si le parent intermédiaire est mort ou vivant. En cas de mort, il semble que l'alliance est presque rompue. Tous les parents de l'un des époux se servent vis-à-vis de tous ceux de l'autre du mot : skha'lp. S'il est vivant, on distingue les sexes : sqà'qoà, beau-père et ses frères; tllsitsak, belle-mère et ses sœurs; snektl, gendre et sà'pen, bru; sts'aqt, frère de la femme, mari de la sœur, skà'ù, sœur du mari, et s'àtsem, sœur de la femme, frère du mari. On voit que les racines varient suivant le genre et que, par contre, il y a confusion singulière entre le frère de la femme et le mari de la sœur.

Mais le procédé le plus curieux consiste à varier l'expression du même nom de parenté, suivant que c'est un homme ou une femme qui parle. Ce phénomène n'existe point d'ailleurs pour tous les mots, mais seulement pour quelques-uns.

Langage de l'homme : o'khé, frère; lä'ùa, oncle; k'òga, tante.

Langage de la femme : o'khé, sœur; si'so, oncle; to'ma, tante.

En langue okana'khen, on distingue avec soin, par le procédé syncrétique de mutation de racine, le sexe masculin du sexe féminin:

sqa'qpa, grand-père paternel; khà kana, grand'mère paternelle, et d'autre part:

khi'koa, grand-père maternel; stemtè'ma, grand-mère paternelle.

skhsé, fils; sť Ekiè'lElt, fille.

sqė'lui, mari; nà'qnùq, femme.

tlkhà'ktsa, frère aîné; tlkikpa, sœur aînée.

si'sentsa, frère cadet; stcetceo'ps, sœur cadette.

D'autre part, on voit par ces exemples qu'on distingue suivant le parent intermédiaire (ligne paternelle, ligne maternelle). Il faut ajouter, à ce point de vue :

sm'è'elt, frère du père; sist, frère de la mère.

sk'à'koi, sœur du père; swàwàsa, sœur de la mère.

Enfin on distingue les frères et sœurs suivant leur âge.

Il existe aussi des termes employés par l'homme et d'autres employés par la femme.

Langage de l'homme : leë u, père; skë i, mère.

Langage de la femme : mistm, père; tom, mère.

L'alliance s'exprime syncrétiquement (le mari et la femme étant encore vivants):

sqà qa, beau-père; tltcitck, belle-mère.

stsiot, frère de la femme, mari de la sœur.

seast à m, sœur de la femme, femme du frère, frère du mari (il existe dans ce cas une confusion remarquable). Les parents de la femme appellent ceux du mari, et les parents du mari, ceux de la femme, nté mten.

Le mari ou la femme étant morts, l'alliance cesse, excepté pour nekha'tsten, qui signifie : la sœur de la femme décédée, la femme du frère décédé, le frère du mari décédé.

5. En kalispeln la même expression syncrétique règne en général. On distingue aussi le sexe des parents intermédiaires, ainsi que l'ancienneté entre frères. On dit :

sqaè pe, le père du père.

silé, le père de la mère.

skusé'e, le fils.

kea's, frère aîné.

sinzė, frère cadet.

smel, frère de père.

s'si'i, frère de mère.

kėnė, la mère du père.

ch'chiéz, la mère de la mère.

stomchelt, la fille.

lch'chschee, sœur aînée.

lkak'ze, sœur cadette.

kàge, sœur de mère.

Lorsque le parent intermédiaire est mort, le frère du père s'appelle nluéstu et le fils du frère sluèlt.

Le kalispeln distingue aussi si c'est un homme ou une femme qui parle.

Langage de l'homme: l'éù, père; skoi, mère; sko koi, sœur du père; sgus' mem, sœur; tôusch, enfant de frère ou de sœur.

Langage de la femme: mestm, père; tom, mère; tikul, sœur du père; snkusigù, sœur; sttmch'èlt, fille de frère ou de sœur.

Pour l'alliance, on distingue si celui qui a causé l'alliance est mort ou vivant.

Le mari ou la femme étant vivant :

sgàgée, père du mari ou de la femme.

lzėzch, mère du mari ou de la femme.

sgelùi, mari; nògnag, femme.

znechlqù, gendre; zėpu, bru.

szèscht, mari de la sœur; sestèm, mari de la sœur, femme du frère.

segunèmt, nom générique donné par tous les parents de la femme à tous les parents du mari et réciproquement.

Le mari ou la femme étant mort :

s'chèlp, bru; nhoi'ztu, mari de la sœur, femme du frère.

Plusieurs langues de la Colombie britannique autres que les langues salish, non seulement distinguent lexicologiquement les noms de parenté de sexe différent, mais quant au sexe, tiennent compte de la question de savoir si c'est l'homme ou la femme qui parle. Quelquefois, au contraire, on ne tient nul compte du sexe de la personne dont on parle.

Société des Américanistes de Paris.

Il nous eût été facile de réunir, en assez grand nombre, d'autres faits analogues, relatifs à d'autres idiomes, notamment le Haïda, le Zimshian, l'Algonquin, etc. Un travail d'ensemble sur cette question (et nous l'entreprendrons peut-être un jour) conduirait sans doute à cette conclusion de l'extrême richesse des langues du Nouveau-Monde, pour l'expression complète et adéquate de la parenté. A ce point de vue, les langues européennes sont, nous le répétons, tout à fait pauvres. Notre manière de décrire la parenté est défective; il y manque un essentiel élément: l'indication du sexe de la personne qui parle, la parenté étant bilatérale et devant être représentée par les deux parents extrêmes familiaux. D'avoir réalisé cette précision, c'est donc un trait linguistique tout à fait remarquable dont il importe de tenir compte, lorsqu'on veut classer les parlers indigènes d'Amérique.

Raoul de La Grasserie.

V

Mouvement scientifique.

Folk-Lore américain. — On sait avec quelle ardeur les savants des États-Unis explorent cette importante province de notre science. Quelques-uns de leurs travaux de 1904 méritent d'être signalés ici. C'est, comme d'habitude, le Journal of American Folk-Lore, dirigé par le Dr Alexander F. Chamberlain, de Clark University (Worcester), qui nous en a révélé le plus grand nombre. Le tome XVII de ce recueil, organe d'une association folk-loriste qui compte plusieurs centaines de membres, s'ouvre par une étude de M. Franz Boas, intitulée The Folk-Lore of the Eskimo (p. 1-13). L'auteur a voulu y fixer les caractères les plus généraux de la littérature populaire chez les Innuits. Il avoue, d'ailleurs, avoir pris volontiers ses exemples aux peuplades situées à l'est du Mackenzie, qui, d'après lui, conservent les récits les plus spécifiques. Ce sont des mythes héroïques, où s'accumulent les détails surnaturels, des contes « shamanistiques », et, nécessairement, des contes d'animaux. Mais, selon M. Boas, ces derniers n'appartiennent pas en propre aux Eskimos qui les auraient empruntés aux tribus indiennes. A l'appui de sa thèse, le professeur de la Columbia montre l'étroite parenté du mythe innuit de Sednă, la mère des morses et des phoques, avec le mythe de la vieille mère créatrice, si répandu chez les Indiens. Un trait foncier du folk-lore eskimo paraît en tous cas, sa décence relative, par rapport à l'obscénité du folk-lore des Peaux-Rouges. Un second article, du D'Roland B. Dixon, de Harvard University (Some shamans of Northern California, p. 23-27), est consacré au shamanisme chez les Indiens Maidu, Shasta, Hat, Creek et Achomawi. L'institution varie d'un de ces groupes à l'autre, beaucoup plus qu'on ne pourrait le croire d'après leur contact continuel; de même, les idées sur le pouvoir magique ou médical du shaman, le principe des maladies, leur traitement et leur guérison. Chez les Maidu, la qualité de shaman est héréditaire; chez les Achomawi, elle s'acquiert par une longue retraite qui doit se

passer sans sommeil, tandis que, parmi les Shasta, elle est le prix de l'aptitude au sommeil extatique. Dans un troisième mémoire, sous le titre de Race, character and local color in proverbs (p. 28-31), M. Chamberlain montre, à l'aide d'adages empruntés aux nègres africains et à ceux de la Guyane anglaise, les modifications qu'un changement de milieu géographique peut faire subir à un folk-lore. Mentionnons encore, dans le même recueil, les notices plus ou moins longues, mais très instructives, de MM. H.-L. Kroeber (A Ghost dance in California, p. 32-35), Geo. A. Dorsey (Wichita Tales, p. 153-160), Simms (Traditions of the Sarcee Indians, p. 180-182), James Mooney (The Indian navel cord, p. 197-199) et de Mile Constance Goddard Du Bois (Mythology of the Mission Indians, p. 185-188). Une autre contribution très intéressante à l'étude des traditions populaires nous est apportée par les Proceedings of American Antiquarian Society, de Worcester (1904, N. S., t. XVI, p. 221-251), dans une monographie sur les « Mythes et superstitions des Indiens de l'Orégon », dont M. W.-D. Lyman a recueilli les éléments parmi les Chinooks et les Yakima. Elle traite surtout des mythes relatifs à l'âme humaine, à la création du monde et de la race indienne, à la découverte du feu et aux inventions utiles, aux peines et récompenses de l'autre vie. Quelques-unes de ces traditions sont tout à fait inédites et vraiment belles. Mais leur beauté même m'inspire quelque défiance sur l'authenticité de leur origine.

L. L.

L'Américanisme à l'Exposition universelle de Saint-Louis. — C'est dans la section d'anthropologie, hospitalisée par la Washington University, que l'américaniste, visiteur de l'Exposition de Saint-Louis, avait à chercher ce qui l'intéresse. Cette section avait été très habilement et très largement organisée. Son directeur, le Dr Mac Gee, bien connu parmi nous, a été un des hauts fonctionnaires du Bureau d'Ethnologie américaine. Il passe parmi ses compatriotes, à très juste titre, pour un des meilleurs entre tous ces conservateurs de musées yankees, qui réalisent si bien la perfection dans l'enseignement par l'aspect. Le cadre créé par lui, très complet, comprenait la somatologie, l'ethnologie et l'ethnographie, l'anthropométrie, l'archéologie et l'histoire enfin, comme autant de sous-groupes. Archéologiquement, les collections d'antiquités précolombiennes, envoyées par les principaux musées de l'Union (American Museum of Natural History, de New-York, Free Public Museum, de Philadelphie, Musée de la « Société historique du Missouri », National Museum, de Washington, Field, de Chicago, etc.), sont, en général, connues et publiées. Dans les séries ethnologiques, on a surtout noté une série de tableaux vivants, destinés à faire comprendre l'évolution du travail humain. Quelques-unes de ces scènes, très pittoresquement agencées, avaient été empruntées à l'Amérique primitive, en particulier celles qui concernaient l'invention du feu. A signaler aussi la réunion, en de vastes campements, d'un certain nombre d'indigènes, appartenant aux tribus subsistantes du Nord-Amérique. Il ne sera pas indifférent, dans quelques

années, de savoir qu'en 1904, on avait pu rassembler les représentants des peuplades suivantes : Séri de Tiburon, Cocopa du Rio Colorado inférieur, Pawnee, Chippeway, Wichita, Arapaho, Cheyennes, Comanches, Osages, Navajos, Apaches, Pueblos, Flathead, Seminoles, Makal (Vancouver), etc... auxquels s'ajoutaient des Patagons de l'Amérique méridionale. Par une idée fort ingénieuse, à côté de ces « vieux » Indiens vivant, sous les yeux du visiteur, selon leurs traditions nationales, on avait installé une « école indienne », destinée à montrer la transformation de l'autochtone par l'éducation. A quelques pas des parents, hommes ou femmes, fabriquant leurs armes, pointes de flèche en pierre, baskets et céramique, les enfants s'employaient à des travaux de menuiserie. charpente et serrurerie. Ainsi, un excellent classement, des « leçons de choses », très utiles pour le grand public et agréables pour le spécialiste, mais rien qui ait pu offrir à ce dernier du vraiment nouveau et de l'inédit. Par compensation, l'histoire postcolombienne et coloniale de l'Amérique présentait des collections fort attachantes, surtout comme portraits et autographes d'explorateurs et comme bibliographie. La Louisiane avait fourni une collection incomparable et presque complète d'ouvrages historiques, des xviie et xviiie siècles, mais surtout, de brochures et de journaux. Ce n'est pas sans émotion que notre ami, M. Henri Cordier a pu suivre ainsi, de 1827 à 1903, les progrès du journal français, l'Abeille de Nouvelle-Orléans et, par leurs programmes, statuts, circulaires, l'activité des sociétés littéraires, artistiques, philanthropiques françaises du Mississipi. Aussi abondants étaient les documents relatifs à la bibliographie du Canada français, envoyés par le collège Sainte-Marie, de Montréal. On devine la place prépondérante tenue par les Jésuites et les Récollets dans cette littérature. A côté de ces richesses de bon aloi, que venaient donc faire de prétendues pièces d'archives, relatives à la découverte du Nouveau-Monde, introduites, on se demande comment, par des naïfs ou des faussaires? Et quel rapport entre les sciences anthropologiques et le médiocre « musée des souverains », constitué par les cadeaux offert à Léon XIII et à la reine Victoria? Au résumé, des rapports officiels qui nous furent communiqués et des renseignements privés qui nous parvinrent, la grande exposition centennale de Saint-Louis ne paraît pas, malgré sa valeur, avoir présenté le même intérêt que son aînée, celle de Chicago. Cette dernière a laissé, on s'en souvient, un témoignage durable de son importance, dans ce merveilleux « Columbian Museum », rendu permanent par la générosité de M. Field. Aucun Mécéne ne semble avoir éprouvé l'envie de perpétuer ainsi les résultats de l'Exposition de 1904. C'est, peut-être, qu'elle le méritait moins.

L. L.

Congrès international de géographie à Washington. — Le huitième Congrès international des sciences géographiques, dont nous aurions voulu parler ici plus tôt, fut ouvert officiellement, le 8 septembre 1904, sous la présidence du commandant Peary, l'illustre explorateur des régions arctiques. Après trois journées de séance, — du 8 au 11 septembre, — dans la capitale même de

l'Union, le Congrès s'est successivement transporté à Philadelphie, à New-York, à Chicago, à Saint-Louis, où a eu lieu sa séance de clôture, le 22 septembre. Comme les membres du Congrès des Américanistes de 1902, les adhérents du Congrès de géographie ont été promenés par leurs hôtes dans différentes régions des États-Unis : les bords du Potomac et Mount-Vernon, les bords de l'Hudson, les chutes du Niagara, l'Arizona ont été visités par tous ou partie d'entre eux, dans l'intervalle des différentes réunions ou après la clôture générale. Bien plus, un certain nombre de congressistes, revenus à Washington pour saluer le président Roosevelt et assister à la conférence de M. Peary sur le projet d'exploration polaire qu'il est en train d'exécuter actuellement, se sont embarqués ensuite pour Mexico et les « anciennes villes du Nouveau-Monde ».

Cette session itinérante, l'attrait aidant de la World's Fair, semble avoir eu grand succès. Le nombre des Sociétés participantes des deux continents n'était pas inférieur à 120, parmi lesquelles notre Société des Américanistes, représentée par le professeur Henri Cordier qui représentait aussi la Société de géographie de Paris. Quant aux adhésions individuelles, elles s'élevaient, paraît-il, à 738. Ces chiffres ont leur éloquence. Une foule de communications ont été lues, remises ou promises, relatives à la physiographie, à la géographie, mathématique, à la biogéographie, à l'anthropogéographie, à l'exploration, à la géographie technique, économique, historique, enfin à l'enseignement géographique. Nous pourrons revenir sur celles de ces communications qui touchent à l'Américanisme, le jour où nous sera parvenu le compte rendu du Congrès. Bornons-nous à noter aujourd'hui que, à côté de onze mémoires concernant l'exploration de l'Amérique, d'autres ont été lus ou déposés, soit à propos des récentes éruptions des Antilles (en particulier par les Drs Heilprin, de Philadelphie, et Howey, de Chicago), soit sur le développement économique des républiques du Nouveau-Monde (à retenir, de ce chef, les travaux de MM. J. F. Crowell, de Washington, qui a étudié le commerce international des États-Unis, et Funke, de Berlin, qui a traité de la colonisation allemande libre au Brésil) et signalons surtout les deux conférences de M. Edward L. Stevenson, professeur d'histoire à Rutgen College (Nouveau-Brunswick) et du professeur W. J. Mac Gee, chef de la section anthropologique de l'Exposition de Saint-Louis. Le premier a parlé de la cartographie américaine du xvi° siècle, de manière à permettre aux congressistes d'étudier avec fruit l'exposition d'anciennes cartes organisée en vue du Congrès, par M. Wilberforce Eames, à la « Lenox Library » de New-York. Quant à M. Mac Gee, sa conférence (« Race Types and Peoples assembled at the Louisiana Purchase Exibition ») était le commentaire explicatif naturel de la visite aux curiosités ethnographiques qu'il avait si intelligemment groupées dans l'enceinte de l'Exposition, et dont il est dit un mot, d'autre part.

H. F

Rites phalliques, origine du théâtre et des sacrifices humains à Mexico. — Soit par scrupule, soit faute d'informations, les historiographes espagnols nous ont livré très peu de faits précis sur les cultes et rites phalliques des anciens

Mexicains. Mais plusieurs documents iconographiques suppléent à cette insuffisance des textes, entre autres la page 30 du Codex Borbonicus, qui représente les liturgies du mois Ochpanitzli. On y voit, très nettement figurée, une procession de phallophores. Dans son commentaire du Borbonicus ', M. Fr. Del Paso y Troncoso fait de ces personnages des pénitents qui, pour se préparer à la solennité, viennent de s'infliger un supplice rituel très spécial, bien des fois mentionné par les auteurs. Dans un article publié par Archiv für Anthropologie (neue Folge, B. I, H. 3, s. 129-188)², M. Preuss fournit de la scène en question une explication nouvelle. Il part du fait, à peu près établi aujourd'hui, que les fêtes du XIº mois mexicain comportaient, outre une sorte de renouvellement de la dédicace des lieux consacrés, une liturgie agraire, destinée à honorer la Terre nourrice (Tetéo-inan), au moment où, lasse d'avoir produit, elle va s'endormir du sommeil de l'hiver. Par là même, notre confrère de Berlin est amené à considérer comme une sorte de symbole générateur la présence et le geste — démonstratif - des phallophores, dans lesquels M. Del Paso croit, de son côté, reconnaître les victimes volontaires du motepulitzo ou scarification génitale. L'exhibition relatée par le Borbonicus, d'après le mémoire du Dr Preuss, aurait donc, si j'ai bien compris la pensée, parfois subtile, de l'auteur, eu pour but d'évoquer cette idée de fécondation qu'on retrouve, en effet, comme inspiratrice de nombreuses religions agricoles. La thèse est ingénieuse. Mais peut-être M. Preuss la compromet-il en la généralisant, je veux dire en attribuant à toutes les chorégraphies religieuses américaines (par exemple à la danse rituelle dite des Koyeamashi chez les Zuñi, à celle des Iroquois, dite Hon-do-i) le même caractère originellement phallique, même lorsque, sous leur forme connue, elles en sont dépourvues. Et comme, d'autre part, M. Preuss trouve dans ces danses l'origine de la pantomime et des représentations théâtrales, la conclusion à tirer de son étude, c'est que le phallus domine l'histoire entière du théâtre. Cette doctrine inattendue, l'ethnographe allemand prétend l'étayer d'un grand nombre d'arguments empruntés à l'Inde, à la Grèce, à l'Italie anciennes, voire au drame shakespearien! Les clowns et les bouffons du grand dramaturge anglais deviennent ainsi les parents directs des figurants mexicains de l'Ochpanitzli. Cette audacieuse synthèse nous apporte, au moins, du terrain mexicaniste pur, nombre de données curieuses. Les pages qui concernent les vertus magiques de la danse et du chant sont à lire, de même les remarques sur l'organisation corporative des mimes et danseurs qui célébraient les ballets liturgiques. Ces « icuexuan », éduqués et dirigés par le prêtre atempan teohuatzin, s'étaient primitivement recrutés, comme l'indique leur nom, parmi les Huastèques qui, du reste, conservèrent jusqu'au dernier jour de l'indépendance la réputation d'un grand talent chorégraphique. Selon Duran, en dehors de leurs danses et pantomimes religieuses, ils créèrent aussi le théâtre laïque, si l'on peut dire, et

^{1.} V. Descripción, Historia y Exposición del Codice..... que se conserva en la Biblioteca de la Cámara de diputados...., Paris, 1898, p. 155-160.

^{2.} Sous ce titre : « Phallische Fruchtbarkeits Dämonen als Träger des Altmexikanischen Dramas (ein Betrag zur Urgeschichte des mimischen Weltdramas) ».

ils apparaissent comme acteurs dans ces pièces indigènes dont le P. Acosta nous décrit l'économie, d'une façon malheureusement trop brève.

Dans un autre article, qu'inséra le numéro de Globus 1, imprimé en l'honneur du XIVe Congrès international, M. Preuss est revenu sur l'une des données essentielles exposées ci-dessus : le parallélisme des phases de la vie végétale avec celles du culte dans l'ancien Mexique. Il en tire, sur l'origine des sacrifices humains (« der Ursprung der Menschenopfer »), une théorie, déjà esquissée, si je ne me trompe, par MM. Grant Allen 2 et Albert Réville 3, mais qu'il étaye de faits nouveaux. Il y a longtemps que les historiens des religions sont d'accord sur les propriétés fertilisantes attribuées au meurtre rituel et, en particulier, à l'effusion du sang, par tous les cultes sanglants. Ici même, à propos de la liturgie de Centéotl, nous avons essayé naguère d'analyser ces conceptions religieuses chez les Aztèques 4. Le sang a force créatrice, par ce fait que le sacrifice symbolise, évoque et renouvelle la mort d'un dieu. Ce dieu, pour M. Preuss, à Mexico, c'était le Feu, dans ses diverses manifestations solaires (Huitzilopochtli, Xipe, Tezcatlipoca, etc.), c'est-à-dire aux différentes saisons de l'année. Et le sang du Soleil venait ranimer, par le moyen de l'hécatombe, la maternelle Cybèle, pour la rendre capable d'enfanter les moissons futures. La principale curiosité de ce second mémoire, c'est l'explication qu'il nous apporte du rôle de Quetzalcoatl-Ehécatl, dans l'œuvre de germination. Elle est suggérée à l'auteur par la planche 46 du Borgianus où l'on voit le dieu du Vent, arrachant le feu nouveau du corps inanimé de Xiuhtecuhtli.

L. LEJEAL.

Les ruines de Tezayucan. — Le licenciado Ramon Mena signale, dans un recent bulletin de la Sociedad Antonio Alzate (t. XIX, p. 333-334, lam. XI-XII), trois ruines aztèques aux environs de Tehuacan, San Soanche à Coxcatlan, le Cerro Colorado de Tehuacan, enfin la ville Morelos, à Tezayucan. Cette dernière, située à 33 kilomètres au nord de Tehuacan, se trouve à proximité d'un volcan éteint, dont le cratère forme un petit lac (lago verde, quieto y profundo). La tiza (tiçatl en nahuatl), une sorte de terre blanche et 'grasse, abonde dans le sol et quelques-unes des terres cuites que l'on y ramasse sont décorées de cette engobe. C'est cette matière qui a dû donner son nom à la cité aztèque, Tezayucan, « lugar de tiçatl o de donde se lleva tiçatl ». Une quinzaine de monticules représentent les restes de la cité, mentionnée dans la Raccolta de Mendoça. Trois ont été éventrés par les chercheurs de trésors qui n'y ont trouvé que des idoles et des vases de la fin des temps aztèques. M. Mena croit avoir reconnu l'existence de deux habitations (casas ó palacios) et d'un temple; l'un

^{1.} Bd LXXXVI, nr 7, s. 108-119, mit 1 abb.

^{2.} The Evolution of the Idea of God. London, Richard, 1897, in-8° de viii-447 p.

^{3.} Histoire des Religions. - Religions de l'ancien Mexique et de l'ancien Pérou.

^{4.} V. « Un petit problème de théologie mexicaine » (Journal, nouv. sér., t. I, p. 257).

des palais montre un grand mur cimenté, et la plate-forme du teocalli est encore visible. Les teçontli (ponces) sont régulièrement disposés sans mortier. De la base à la cime du cerro, sur une hauteur de 10 mètres, des rangées de grosses pierres se voient encore en place, comme si on les avait préparées pour les faire rouler sur un assaillant.

E.-T. HAMY.

Fouilles et découvertes sur les bords du lac de Valencia (Venezuela). — Dans un intéressant article (« Ausgrabungen am Valenciasee »), extrait du numéro spécial (Bd LXXXVI, nr. 7, 18 August 1904, s. 101-108, abb. 1-29) que Globus a dédié au Congrès de Stuttgart, notre collègue, le professeur Von den Steinen, étudie les résultats scientifiques des fouilles pratiquées, en janvier et février 1903, par l'ingénieur Alfred Jahn dans le bassin du lac de Valencia et les environs de Puerto-Cabello. L'explorateur a exhumé 32 crânes, 140 outils de pierre, une centaine de pièces de terre cuite dont beaucoup de sifflets, 28 colliers et maints fragments de poteries. La trouvaille la plus curieuse est celle d'un petit vase céramique à trois pieds, décoré d'une face humaine dont le nez est percé d'un anneau. Tous ces objets rappellent la forme de civilisation déjà étudiée, en 1889, par le Dr Marcano, dans ses recherches sur les habitants précolombiens de la région du Tacarigua. Comme au Tacarigua, ils ont été trouvés sous des « cerritos » ovoïdes, d'une hauteur moyenne de 3 à 15 mètres et qui pouvaient mesurer, en diamètre, de 10 à 300 mètres. M. Karl Von den Steinen, essayant de déterminer l'origine de ces monuments et des restes d'industrie qu'ils contiennent, constate que la population actuelle est très mélangée et rappelle, d'après Codazzi, que les cartes du xvie siècle localisent dans la région en cause la tribu caraïbe des Meregoto.

L. L.

Les tumulus de la vallée de Lerma. — Dans une courte et substantielle brochure 1, notre collègue, M. E. Boman, expose l'une de ses plus heureuses découvertes sur le territoire argentin des Andes. Il s'agit de trois groupes de tumulus circulaires qui, au S.-O. de Salta, couvrent une vaste étendue de terrain, dans la vallée de Lerma, à 6 kilomètres E. du point où y débouche la « Quebrada del Toro ». Revenant sur les renseignements sommaires du compte rendu des travaux de la « Mission française en Amérique du Sud » 2, M. Boman complète la description de ces mounds. Très faiblement élevés (0^m 50 en moyenne) sur le sol plat de la vallée, ils sont construits de matériaux apportés, sans doute, d'assez loin : terre de rivière et pierres, disposées en bordure simple

^{1.} Groupes de tumulus préhispaniques dans la vallée de Lerma (République Argentine), Paris, Schleicher frères, in-8° de 11 p. et 4 fig. (extr. de l'Homme préhistorique, 2° année, n° 10).

^{2.} V. Nouvelles Archives des Missions scientifiques, t. XII, p. 119.

ou double. Très petits quant aux dimensions (2^m 60 à 3 mètres, selon les groupes), ils étonnent par leur nombre (1.047 pour le premier groupe; 158, pour le second; 463, pour le troisième; au total, 1.668) et par leur mode d'assemblage. Ce sont des rangées parfaitement droites, uniformément disposées du N. au S. et de l'E. à l'O., le long de rues régulières de 5 mètres de largeur. Le premier groupe s'étend à 3 kilomètres du second, et le second, à un peu plus de 500 mètres du troisième. L'état de conservation est partout excellent. A peine quelques-uns de ces monticules artificiels ont-il été détériorés, soit par l'action des eaux, soit par le passage des cavaliers et des véhicules. A peine quelques-uns ont-ils disparu. En de certains endroits « où semblent manquer des tumulus nécessaires pour achever la parfaite régularité des groupes », on peut se convaincre, par l'examen des lieux, que le sol n'a pas été touché. L'archéologue arrive donc à cette conclusion que ces trois curieuses « cités de tertres » furent construites suivant un plan préconçu qui n'a pas été, sans doute, complètement réalisé. C'est un mystère presque impénétrable qui nous est offert par ces immenses terrassements. Des fouilles assez prolongées n'ont donné, ni squelette, ni vestiges humains et, par la comparaison des terres, démontrent que le sol n'a jamais été probablement remué au-dessous des tumulus. Toute hypothèse d'utilisation funéraire paraît donc, par là-même, à écarter. Le groupe C, malgré son rempart d'enceinte, est, lui-même, aussi énigmatique que les autres. Le fossé de ce rempart exclut, en effet, l'idée d'un mur de désense, puisqu'il est intérieur à l'enceinte des tertres. Si les constructeurs ont poursuivi un but militaire, c'est ailleurs, c'est à l'E. et à 100 mètres environ des groupes B et C qu'ils l'ont affirmé. Là existent les vestiges d'un camp retranché rectangulaire (qu'alimentait une canalisation aujourd'hui ruinée, mais reconnaissable) et dont les talus sont bordés d'un fossé extérieur. Les mounds préhispaniques de la vallée de Lerma nous indiqueraient-ils l'emplacement des huttes d'Indiens? Outre leur petite dimension, l'absence de débris résout négativement la question. « Seraient-ce des amas de terres végétales pour la culture, comme les hochaecker bavarois?... le sol de la vallée est trop fertile pour rendre nécessaires de tels amas de terre spéciale. Ce qui manque à la région, ce n'est pas de la terre fertile, mais de la pluie. La forme et le relief des tumulus auraient rendu impossible l'adduction de l'eau par des canaux d'irrigation. » En somme, les éléments actuels du problème ne fournissent rien, pas plus sur l'origine, que sur l'usage des tumulus découverts par M. Boman. Quant à l'origine, M. Boman rappelle seulement la grande variété archéologique de ces parages. « Il n'est pas étonnant que la vallée de Lerma renferme les débris de plusieurs peuples différents...., parce qu'elle a toujours été le centre naturel d'union entre la plaine couverte de forêts du Gran Chaco, de Santiago del Estero et de Tucuman, d'un côté, le plateau de la Puna, d'un autre, et, d'un troisième, les vallées Calchaquies. » Quant à l'usage, notre excellent collaborateur et ami suggère que « ces cités de tumulus ont pu servir dans de grandes cérémonies ou dans des assemblées d'Indiens, chaque tumulus devenait peutêtre alors le siège d'un individu ou d'un chef de famille ».

L. L.

Une carte scientifique française de l'Amérique du Sud. — On sait combien était pauvre, jusqu'à présent, la cartographie de la région bolivienne des Andes. Pour la Colombie, l'Ecuador, le Pérou, l'Argentine, le Chili, nous possédions des cartes générales encore incomplètes, voire embryonnaires, mais dans l'ensemble, assez satisfaisantes. Pour le territoire bolivien, aucun travail cartographique sérieux n'existait à ma connaissance. Les cartes d'Ondarza, de Reck, de Muchin, de Moreno, d'Idiaquez, de Pando sont des publications plus ou moins officielles, mais toute leur documentation repose sur des renseignements plus ou moins exacts, communiqués par les administrateurs locaux. Et, sauf erreur, bien peu des cartographes connaissaient de visu le terrain représenté.

La carte récemment publiée de la mission Créqui Montfort-E. Sénéchal de la Grange comble donc vraiment une lacune. Elle est plus qu'un progrès; elle est un point de départ. Œuvre déjà solide, elle servira de base à toutes les études cartographiques ultérieures sur la Bolivie. Pour la première fois, grâce à elle, nous pouvons saisir, dans ses grandes lignes, l'anatomie topographique de ces hauts plateaux boliviens qui constituent une région si originale et si distincte.

La carte de la Mission française, outre tout le haut plateau de Bolivie, c'està-dire toute la République de Bolivie (moins les plaines de Beni et du Chaco), nous offre aussi les départements péruviens d'Arequipa, Puno et Moquegua, les provinces chiliennes de Tacna, Tarapaca et Antofagasta. Elle comprend, en outre, du territoire de l'Argentine, la province de Jujuy, partie de celle de Salta et du territoire national argentin des Andes. En somme, c'est tout le haut plateau sud-américain du 15° au 26° lat. S., dans un format développé (1 m 70 × 1 m 30). Les provinces boliviennes de Lipez, Chichas et Porco, laissées à peu près en blanc par les anciennes cartes, nous apparaissent ici dans toute la réalité de leur relief, détaillé avec la plus grande minutie. Pour les départements d'Arequipa et de Moquegua, pour les provinces de Jujuy et de Salta, la carte française introduit aussi d'importants détails tout à fait nouveaux. Voilà une belle œuvre qui honore ses inspirateurs et ses auteurs, bien servis, du reste, pour la traduction de leurs observations et relevés, par le talent du dessinateur, M. Victor Huot. C'est une magistrale préface aux grandes publications d'archéologie et d'ethnographie promises par M. le comte de Créqui Montfort et attendues avec impatience par tous les américanistes.

L. L.

^{1.} Ministère de l'Instruction publique. Mission G. de Créqui Montfort-E. Sénéchal de la Grange, 1903. Régions des hauts plateaux de l'Amérique du Sud (Bolivie, Argentine, Chili, Pérou), parcourues par la Mission française. Carte dressée par V. Huot, d'après les travaux des membres de la Mission, les sources originales inédites et les documents les plus récents, à l'échelle du 1/750.000. Paris, Ehrard frères, 1905.

Linguistique américaine. — Sous la direction de notre collègue, M. le comte de Charencey, la Société de Philologie continue sa méritoire publication de l'Année linguistique, que nous signalâmes en son temps 1. Le tome II (Paris, C. Klincksieck, in-12 de 11-327 p.) qui nous est parvenu, au mois de mai, contient deux articles américanistes. Le premier (p. 205-247), dû à la plume autorisée du R. P. Morice, traite de la bibliographie des langues « Denées ». C'est plus et mieux qu'un simple répertoire. Le paragraphe premier de cette consciencieuse étude donne d'excellents renseignements généraux sur la linguistique considérée; les chapitres suivants, une analyse tout à fait intéressante des publications parues, depuis le début du xixe siècle, sur ces grammaires peu connues. L'œuvre de MM. Petitot et Matthews y est appréciée d'une manière qu'on peut croire définitive. Dans le second mémoire, qui nous concerne spécialement, M. le Dr Nicolas León a essayé, pour la philologie mexicaine, un travail analogue. Son catalogue, qui comprend 153 numéros, paraît à peu près complet, mais il est un peu superficiel et sa « critique » semble, parfois, bien expéditive. Il ne m'appartient point d'en venger les victimes qui, presque toujours, sont, comme par hasard, des compatriotes de l'auteur. Je me contenterai de regretter la brièveté de l'introduction où M. León trace le domaine actuel des langues indigènes parlées au Mexique. Il y avait là, à mon sens, place pour plus de précision. L'importance statistique des groupes grammaticaux n'est même pas indiquée. Leur situation sur la carte n'est déterminée qu'en gros. A qui demanrons-nous ces précieux détails si la science locale les néglige ou nous les marchande? L. L.

Exposition américaniste à Madrid. — Au mois de mai s'est ouverte au Musée archéologique de Madrid l'exposition des objets donnés à ce musée par M. Arellano qui a résidé de longues années dans l'Amérique centrale et équatoriale comme agent diplomatique. Les 440 objets que renferme cette collection proviennent du Guatemala, de Costarica, de Bolívie et du Pérou, et notamment de Nicoya.

Il n'y a pas là pour les américanistes d'objets bien nouveaux, mais un certain nombre de pièces en très bon état de conservation.

J'ai remarqué deux petits plateaux en or, deux vases à boire en argent décorés de figures humaines et quelques bonshommes debout sur leurs pieds, un vase double en terre noire et un singe assis mangeant une tête de maïs.

En somme, tous ces objets ne sont pas encore catalogués; ils ne sont qu'inventoriés; mais leur provenance est, paraît-il, parfaitement établie. Une divinité égyptienne se trouve, je ne sais pourquoi, au milieu d'eux. Faut-il y voir la survivance d'opinions aujourd'hui définitivement rejetées par les américanistes? Elle proviendrait du Pérou, mais cela ne prouve pas qu'elle n'y ait pas été importée à une date relativement récente.

G. MARCEL.

1. V. Journal, nouv. sér., t. I, p. 131.

XIII. Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques. - Il se tiendra à l'époque des vacances de Pâques de 1906, comme nous en informe une circulaire récente, signée de MM. le professeur E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, et le Dr R. Verneau, assistant au Muséum, directeur de l'Anthropologie, qui ont pris, l'un comme président, l'autre comme secrétaire général, la direction du Comité d'organisation. Pourquoi la session qui devait avoir lieu en 1905, est-elle renvoyée à l'année prochaine; pourquoi Monaco a-t-il été substitué à Vienne, précédemment désigné comme lieu de réunion? C'est ce qu'explique en excellents termes le document auquel il vient d'être fait allusion. Les Congrès scientifiques se multiplient à tel point qu'ils se contrarient les uns les autres. En tous cas, Monaco semble un choix fort heureux. On n'ignore pas, en esset, « les intéressantes découvertes faites dans ces dernières années aux Baoussé-Roussé, découvertes dont les plus marquantes sont dues au prince de Monaco lui-même. Ce souverain (qui a bien voulu accepter le titre de protecteur du Congrès) a fondé à Monaco un Musée spécial où les précieuses collections qu'il a recueillies seront prochainement classées d'une façon méthodique. D'autres objets, d'un âge moins ancien, ont été récoltés par ses soins et vont prendre place à côté des premiers. Il sera donc possible aux congressistes d'embrasser, pour ainsi dire, toute la préhistoire de la région méditerranéenne et de discuter, avec les documents sous les yeux, les problèmes qu'elle soulève ». Les savants organisateurs du Congrès désirent, du reste, que d'autres questions d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques figurent à l'ordre du jour de la XIIIº Session. Et, en vue d'arrêter cet ordre du jour, ils font appel aux travailleurs de tous pays. Nous souhaitons que leur appel soit entendu des américanistes. Ils ont tenu, du reste, à faire à la préhistoire américaine sa place en leur programme, qui comporte un numéro sur « les industries de la pierre en Asie, Afrique et Amérique ». Quelques importantes communications sont déjà annoncées, de ce chef, et, entre autres, celle de notre excellent collègue, le Dr Louis Montané, de La Havane, sur ses fouilles récentes de Cuba. Il y aura là, nous dit M. Verneau, qui en a reçu la primeur, une série de documents destinés « à jeter un jour tout nouveau sur l'ethnologie ancienne de la perle des Antilles ».

L. L.

Petites nouvelles. — A son passage à Mexico, au mois de décembre dernier, notre collègue, M. le professeur Selbr, retour de Saint-Louis, a donné, avec succès, deux conférences en espagnol, la première sur les « Nahoas », et la seconde sur « les caractères numéraux mayas dans les inscriptions et les manuscrits ».

— Les fouilles de San-Juan-Teotihuacan, annoncées dans notre dernier numéro, ont commencé en février, sous la direction de M. Batres, inspecteur et conservateur des monuments archéologiques. Elles devront, d'après le programme gouvernemental, être achevées au début de l'année 1910, pour aboutir à la constitution d'une sorte de « Pompéi », dont l'inauguration coïncidera avec les fêtes du centenaire de l'Indépendance mexicaine.

- Devenu chef du ministère autonome de l'Instruction publique, qu'un vote récent du Congrès national a détaché du Département de la Justice, l'ancien sous-secrétaire d'État, D. Justo Sierra, a décidé la création de trois cours d'ethnologie, d'archéologie précolombienne et d'histoire mexicaine au « Museo ». Cet enseignement régulier a dû commencer le 1er juillet. Il est confié à MM. le D' Nicolas León, Galindo y Villa et Genaro Garcia. Des bourses permanentes, assez considérables, ont été instituées pour assurer à ces cours un noyau d'élèves qui, plus tard, fourniront à l'administration des Musées, des Bibliothèques et des Fouilles archéologiques, un personnel instruit et compétent.
- M. le Dr Franz Boas a résigné les fonctions de « Curator of Department of Anthropology and Ethnology » qu'il occupait à l'American Museum of Natural History, de New-York, depuis la démission du professeur F.-W Putnam. Il conserve, d'ailleurs, sa chaire à Columbia University et, au Museum même, continuera à diriger les publications de la Morris K. Jesup Expedition.
- L'American Anthropological Association a tenu son second meeting semestriel pour l'année 1905, du 29 au 31 août dernier, à San-Francisco. C'est la première fois qu'une assemblée de ce genre se réunissait à l'ouest du Missouri. Le programme, dressé par M. Putnam, président, et M. Geo. Grant Mac Curdy, secrétaire de la savante Société, comportait, outre de nombreux mémoires et discussions sur l'archéologie et l'ethnographie si curieuses du littoral Pacifique, une série d'excursions scientifiques, notamment dans l'Orégon. En outre, la visite du nouveau musée anthropologique de l'Université de Californie était promise à la curiosité des congressistes. Nous pensons pouvoir donner un compte rendu détaillé de cette intéressante session dans notre numéro d'avril prochain.
- M. Jules Humbert, professeur agrégé au lycée de Bordeaux, a été proclamé docteur ès lettres avec la mention honorable, le lundi 22 mai dernier, en Sorbonne, après une brillante soutenance, devant un jury composé de MM. Marcel Dubois, Denis, Vélain, Gallois, Augustin Bernard et Schirmer. Toutes nos félicitations cordiales à notre savant collègue et ami dont le succès vient couronner dix années de laborieuses recherches. Nos lecteurs connaissent en partie l'une de ses thèses (L'occupation allemande du Vénézuéla, Paris, Fontemoing, 1905, 1 vol. in-8° de x-89 p., 1 carte) dont le Journal publia, l'an dernier, un important fragment ¹. Aussi documentée et vivante, la seconde (Les origines vénézuéliennes. Essai sur la colonisation espagnole au Venezuela, Bordeaux, Féret, 1905, 1 vol. in-8° de xx-340 p., 1 carte), est destinée, selon le mot d'un de ses juges, à faire époque dans les études d'histoire coloniale. On en a trouvé d'autre part une analyse détaillée de M Gabriel Marcel ².
- Notre collègue, le Jhr. L. C. Van Panhuys, vient de publier en tirage à part (6 p. in-8°) son article (Koloniale Literatuur), inséré dans « De Indische Gids » (Juli-Aflevering 1905) et consacré à l'examen critique de l'important ouvrage du Dr D. C. Hesseling, privat-docent à l'Université de Leide (Het

^{1.} V. Journal, t. Ier, nouv. sér., p. 309.

^{2.} V. plus haut, p. 320.

Negerhollands der Deense Antillen. Bijdrage tot de geschiedenis der Nederlandsche taal in Amerika. — Uitgegeven van wege de Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde te Leiden. — Leiden. A. W. Sythoff, 1905, in-8%.

- De notre collaborateur, Eric Boman, le Bulletin du Muséum d'histoire naturelle, en son dernier numéro (1905, n° 5, p. 337-343), a publié une note intéressante sur « Deux Stipa de l'Amérique du Sud, développant de l'acide cyanhydrique », dont l'Imprimerie nationale a fait aussi un tirage à part (in-8°, 7 p., août 1905).
- Le 12 octobre, s'est embarqué, viâ Cherbourg-New-York, à destination de Mexico, M. le D' K. Teodor Preuss, assistant au musée royal d'Ethnographie, de Berlin. M. Preuss est chargé par le gouvernement prussien d'une mission archéologique et ethnologique qui durera une, ou même deux années.
- Les dernières leçons du cours d'Anthropologie du Muséum d'histoire naturelle (semestre d'été) ont été particulièrement attrayantes pour les américanistes. M. le professeur E.-T. Hamy qui avait choisi comme sujet de ses conférences de cette année « les récents progrès de l'Anthropologie », a traité, dans les séances dont il s'agit, des derniers résultats acquis sur les races américaines. A signaler notamment ses causeries sur la « Jesup Expedition », sur la « Mission Créqui Montfort », sur les travaux de M. Verneau à propos des Patagons, et une série d'entretiens où l'éminent anthropologue a critiqué, avec la vigueur d'esprit et la science qu'on lui connaît, les plus nouvelles recherches sur le Totémisme.
- Parmi les dernières publications de langue anglaise, adressées en hommage à la Société, nous citerons: 1° The Northern Maidu par le Dr Roland B. Dixon (Collection de « The Huntington California Expedition » Bulletin of the American Museum of Natural History, vol. XVII, part. III, pp. 119-346, fig. 1-67, pl. XXXVIII-XLVIII, New-York, may 1905); 2° A Penitential Rite of the Ancient Mexicans (Archæological and Ethnological Papers of the Peabody Museum, vol. I, n° 7, 26 p., 5 pl. a. 8 text illustrations); A Suggestion to Maya Scholars (repr. from. the American Anthropologist, n. s., vol. 5, n° 4, october-december 1903); The Periodical Adjustments of the Ancient Mexican Calendar (repr. from the American Anthropologist, n. s., vol. 6, n° 4, july-september 1904), par notre collègue, M^{me} Zelia Nuttall; 3° Annual Archæological Report 1904 Being part of Appendix to the Report of the Minister of Education Ontario (by Mr. David Boyle. Toronto, L. K. Cameron, 1905, in-8° de 117 p., 86 fig. et portrait h. t. du marquis de Nadaillac). Ces divers ouvrages seront, s'il y a lieu, analysés dans nos prochains numéros.
- Au Collège de France, le cours d'Antiquités américaines (fondation Loubat, M. Léon Lejeal, chargé de cours) sera consacré, pendant le premier semestre de l'année classique 1905-1906, à Sahagun, historien de l'antiquité mexicaine (cours du mercredi) et au Pérou ancien d'après les historiens espagnols et l'exploration contemporaine (suite et fin, cours du samedi).
- Continuant la publication des papiers paternels, notre collègue, D. Luis Garcia Pimentel, vient de faire paraître Vocabulario de Mexicanismos, comprobado con ejemplos y comparado con los de otros Paises hispano-americanos,

par J. Garcia Icazbalceta (Mexico, J. Aguilar Vera y Comp., 1905, in-8° de xvIII-241 p.). Ce très solide travail, malheureusement inachevé (il s'arrête à l'article « Gusto », sera ici l'objet d'une étude approfondie. Nous reviendrons également sur les travaux suivants de notre collaborateur, M. Eug. Beauvois: La Fable des Amazones chez les indigènes de l'Amérique précolombienne, Louvain, Istas, 1904, in-8° de 40 p. (extr. du Muséon, vol. V. fasc. III-IV, p. 287-326); Les notions des Zeno sur les pays transatlantiques, Louvain, Polleunis et Ceuterick, 1904, in-8° de 66 p. (extr. de la Revue des Questions scientifiques, 3° sér., t. VI, p. 121-144 et 535-572); Les Culuas ou Croisiers de l'Amérique précolombienne, Louvain, Polleunis, 1905, in-8° de 6 p. (extr. de la Revue des Questions scientifiques, 3° sér., t. VII, p. 252-257).

TABLE DES MATIÈRES DU TOME II

(NOUVELLE SÉRIE)

MÉMOIRES

	Pages
Histoire du Mechique, manuscrit français inédit du xvie siècle, publié par M. Édouard de Jonghe	1
Introduction	1
Texte	8
CHAPITRE I. — Des premiers fundateurs de Tezcuq, vile à huict lieues de Mechique	8
CHAPITRE II. — Des barbes du soleill et comme a esté trouvé le feu	12
CHAPITRE III. — De la venue des Mechiquiens, de son chemin ou voiage et	
de l'origine de ce nom Mechique	14
CHAPITRE IV. — Du pacte que firent les Otomis avec ceux de Mechique et	
de la venue de ceux de Culhua	17
CHAPITRE V. — De la coustume de compter les années et de la fundacion du Mechique	20
CHAPITRE VI. — De la opinion qu'ils avoynt de la creacion du monde et de	20
ses dieux, et de la destruction du monde et des cieux	22
CHAPITRE VII. — De la segonde créacion du monde et de l'homme, de la terre	~~
et du vin.	25
CHAPITRE VIII. — De la créacion du soleill selon ceux de Tezcuq	29
CHAPITRE IX. — De la créacion du monde selon ceux de la province de	
Chalco	31
CHAPITRE X. — De ung idole, nomé Queçalcoatl, de son origine, euvres et	
temps qui régna	34
Chapitre XI. — De la venue de Tezcatlipuca à Tula et de comme fit fuir	٠.
Queçalcoatl	36
Index des noms nahuatl	39
Grammaire de l'Accawai (1 ^{re} partie), par M. Lucien Adam	43
Migrations précolombiennes dans le nord-ouest de l'Argentine, par M. Eric	10
Boman	91
Notes d'archéologie mixtéco-zapotèque (tumulus et camps retranchés), par	
M. Léon Diguet	109
Sur l'origine du mot « Kalakek », nom populaire des Groenlandais, par	
Mme Signe Rink	117
Les Indiens Colorados, récit de voyage et étude ethnologique, par M. le Dr	
Rivet	177
Grammaire de l'Accawai (2º partie), par M. Lucien Adam	209

	Pages
Les peintures mixtéco-zapotèques et quelques documents apparentés par	ŭ
M. le Dr W. Lehmann	241
Généralités	241
A. Groupe des peintures dominées par le Codex Borgia	251
B. Les peintures de l'État d'Oaxaca	259
Un épisode ignoré de la vie du Père Hennepin par M. Henri Froidevaux	281
ACTES DE LA SOCIÉTE	
Séance du mardi 3 mai 1904.	121
- 7 juin 1904	122
— 5 juillet 1904	123
- 8 novembre 1904	125
— 6 décembre 1904	127
NÉCROLOGIE	
Emmanuel Domenech (Léon Lejeal)	131
Gustavo Baz (Léon Diguet)	132
Le marquis de Nadaillac (Comte de Charencey)	133
Gabriel Gravier (Gabriel Marcel)	137
Adan Quiroga (Eric Boman)	139
A. Bastian (Ed. de Jonghe)	288
BULLETIN CRITIQUE	
Bonder Wall Man Control	
William Thalbitzer: A Phonetical Study of the Eskimo Language (Mmc Signe	
Rink)	141
GT. Emmons: The Basketry of the Tlingit (L. Lejeal)	142
Memoriales de Fray Toribio de Motolinia (L. Lejeal)	143
Karl Sappen: Mittelamericanische Reisen und Studien (Ed. de Jonghe)	146
JB. Ambrosetti: El Bronce en la region calchaqui (E. Boman)	148
Henry Vignaud: Études critiques sur la vie de Christophe Colomb avant ses	
découvertes (Gabriel Marcel)	151
Pliny Earle Goddard: Life and Culture of the Hupa.—Hupa Texts (L. Lejeal).	291
Alfredo Chavero: El monolito de Coatlinchan (L. Lejeal)	295
H. Fischer: Eine Alt-Mexikanische Stein figur (Ed. de Jonghe)	297
Le Mexique au début du XX° siècle (L. Lejeal)	297
E. Förstemann: Kommentar zur Madrider Maya-Handschrift (L. Lejeal)	302
Kommentar zur Pariser Maya-Handschrift (L. Lejeal)	303
K. Sappen: Der gegenwärtige Stand der ethnographischen Kenntnis von Mittel-	
Amerika (Ed. de Jonghe)	304
Beiträge zur Anthropologie, Ethnographie und Archaeologie Niederl. West-	
indiens (Ed. de Jonghe)	307
Jhr LC. van Pannuys: Amerikanistiche Studien (L. Lejeal)	308

TABLE DES MATIÈRES DU TOME I	35
	Page
Karl von den Steinen: Diccionario Sipibo (Lucien Adam)	30
Bolivia (L. Lejeal)	31
- The Chorotes Indians (L. Lejeal)	31
(E. Boman)	31
Félix F. Outes: La Alfareria indigena de Patagonia (E. Boman)	31 31
runderts (E. Boman)	31
D' Yngvar Nielsen: Normænd og Skrælinger i Vinland (Eug. Beauvois) Jules Humbert: Essai sur la colonisation espagnole au Vénézuéla (Gabriel	31
Marcel)	32
MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES	
Les Indiens Guatos de Matto-Grosso (E. Monoyer)	15
La France à Terre-Neuve (ET. Hamy)	15
American Historical Association (Comte Louis de Turenne)	15
American Philosophical Society (Comte Louis de Turenne)	16
American Antiquarian Society (Comte Louis de Turenne)	16
Un précurseur français de l'Américanisme; le capitaine Champion (1580) (Henri Froidevaux)	16
La pierre de Netzahualcoyotl (ET. Hamy)	16
Mouvement mexicaniste à Mexico (L. Lejeal)	16
Le « Huicho » des Indiens Colorados (L. Lejeal)	16
Histoire des religions américaines (Ed. de Jonghe)	16
« Amerikanisten Klub » de Berlin (Ed. de Jonghe)	16
Bibliothèque nationale de Paris: un monument bibliographique (Henri Cordier).	17
Prix et concours	17 32
L'histoire géographique et l'histoire coloniale au Congrès de Stuttgart (Henri Froidevaux)	32
Anciennes sépultures indigènes de la Basse-Californie méridionale (Léon Diguet)	32
Renseignements sur les noms de parenté dans plusieurs langues américaines (Raoul de La Grasserie)	33
Folk-lore américain (L. Lejeal)	33
L'Américanisme à l'Exposition universelle de Saint-Louis (L. Lejeal)	33
Congrès international de Géographie à Washington (Henri Froidevaux)	
Rites phalliques, origines du théâtre et des sacrifices humains à Mexico	
(L. Lejeal)	34
Les ruines de Tezayucan (ET. Hamy)	34
Fouilles et découvertes sur les bords du lac de Valencia (L. Lejeal)	34
Les tumulus de la vallée de Lerma (L. Lejeal)	34
Une carte scientifique française de l'Amérique du Sud (L. Lejeal)	34

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS

	Pages
Linguistique américaine (L. Lejeal)	347
Exposition américaniste à Madrid (G. Marcel)	347
Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques à	
Monaco (L. Lejeal)	348
Petites nouvelles	348
ILLUSTRATIONS ET CARTES	
Les quatre points de l'Espace, d'après Thévet	21
Fouilles Eric Boman : Urne funéraire de San Pedro	93
— Urne funéraire de El Carmen	95
- Fragments d'une urne et de son couvercle. Cimetière	
de El Carmen	96
 Objet en terre cuite trouvé dans le cimetière de El Car- 	
men	97
- Coupe verticale de la partie fouillée du cimetière d'en-	
fants d'Arroyo del Medio	100
— Urnes funéraires d'Arroyo del Medio :	
Nº 1	102
Nº 2	103
Nº 3	104
Nº 4	105
Nº 5	106
Écuelle servant de couvercle à l'urne n° 5	107
Exploration Léon Diguet : Coupe schématique du camp fortifié de la Rinco-	• • • •
nada (planche hors texte)	108
Pyramide du Cerro de Cuta	111
Mogote d'Ejutla	113
La région des Guatos (carte)	157 178
Quiterio Aguavili (planche hors texte)	186
Andrea Orazona (planche hors texte)	188
La maison des Colorados (planche hors texte)	190
Le salon de réception (planche hors texte)	192
Région des Indiens Colorados (carte) d'après Wolf	180
Pedras de corisco de Minas-Geraës (Brésil)	324
Instruments provenant de l'abri funéraire du Pescadero	330
Pagne de femme et objets recueillis dans une sépulture près de Santiago (Basse-Californie)	332
Liste des membres de la Société des Américanistes de Paris au 31 décembre	
1904	173
Table des matières du tome II (Nouvelle série, 1905)	353

Le Gérant: ERNEST LEROUX.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE - TOME III - NUMÉRO I



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

1906

PRINCIPAUX ARTICLES PARUS

DANS LE

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

PREMIÈRE SÉRIE

Tome I

E.-T. Hamy. Étude sur les collections américaines réunies à Gênes à l'occasion du IV° Centenaire de la découverte de l'Amérique (5 planches). — H. Cordier. État actuel de la question du « Fou-Sang ». — H. de Charencey. Mélanges sur quelques dialectes de la famille Maya-Quiché. — L. de Turenne. Une légende indienne. — H. Froidevaux. Documents inédits sur Godin des Odonnais. — E.-T. Hamy. Note sur un Wampum des Hurons. — Le Codex Becker n° 1 et le Manuscrit du Cacique. — J. Hébert. Particularités du décor sur terre cuite en Colombie.

TONE II

II. Cordier. Américains et Français à Canton au xvin° siècle. — G. Margel. L'apparition cartographique des Monts Tumuc-Humac. — H. Froidevaux. Une faute d'impression des Lettres édiftantes. — Lucien Adam. Pronoms et indices personnels de l'Itonama. — E.-T. Hanv. Note sur les collections ethnographiques de Muneraty. — Les pierres sculptées de la vallée de Tafi (2 fig.). — Note sur une figurine yucatèque (fig.). — Anciennes peintures sur peau des Indiens Illinois (1 pl., 3 fig.). — H. de La Vaulx. A travers la Patagonie (3 planches). — C. Lumholtz. Exploration au Mexique (1894-1897).

TOME III

A. GÉNIN. Notes d'archéologie mexicaine (carte, 1 pl.). — R. DE LA GRASSERIE. De la langue Allentiak. — M. DE PERALTA. Les aborigènes de Costa-Rica (carte. — E.-T. Hamy. Figurine en stéatite de Lytton (Colombie anglaise) (8 fig.). — R. Verneau. Ancienne sépulture de la rivière Arauca (1 pl., 3 fig.).

TOME IV .

E T. Hamy. Le joyau du Vent (16 fig.). — II. DE CHARENCRY. Études algiques. — L. Lejeal. Campagnes archéologiques récentes dans l'Oaxaca. — D. CHARNAY. Notes d'histoire et d'archéologie mexicaines. — H. FROIDEVAUX. Un document inédit sur Lahontan.

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS

iacon, protat prėrbs, imprimburi

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE - TOME III



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

1906

45.10(3)



NOTE

SUR UNE STATUETTE MEXICAINE

EN WERNERITE

REPRÉSENTANT LA DÉESSE IXCUINA

PAR M. LE Dr E.-T. HAMY

Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine, Professeur au Muséum d'Histoire naturelle, Président de la Société des Américanistes.

I

Ixcuina (de ixtli visage, cui prendre et na apocope de naui, quatre), la déesse qui prend quatre visages, était ainsi appelée au Mexique, dit Sahagun, « parce que l'on prétendait que cette divinité représentait quatre sœurs : la première, qui était l'aînée, portait le nom de Tiacapan; la seconde s'appelait Teieu; la troisième était nommée Tlaco; la quatrième, qui, était la plus jeune, s'appelait Xocoyotzin. Ces quatre sœurs passaient pour être les déesses des passions charnelles. Elles portaient en effet des noms qui comprennent tous les âges féminins aptes au plaisir de la chair 1 ».

Ixcuina s'appelait encore Tlaçolteotl (tlaçolli, ordure; teotl, divinité ²) ou Tlaelquani (tlaelli, ordure; qua, manger), déesse de saleté ou mangeuse de saleté; ce dernier nom lui était attribué, parce que les hommes et les femmes enclins au vice lui confessaient leurs péchés, dans la personne de ses prêtres, et en obtenaient le pardon, « quelque sales et hideux qu'ils fussent ».

- 1. Sahagun, Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne, trad. Jourdanet et Siméon. Paris, 1880, in-8°, liv. I, chap. x11, p. 22-25.
- 2. Tlalzolteucihua, signora dell' immondenza (Fabregat, Codice, Borgiano, Anal. del Mus. Nac. de Mexico, vol. V, p. 243, 1899).

Société des Américanistes de Paris.

C'est sous cet aspect de Tlaçolteotl que la divinité charnelle est le plus souvent représentée dans les lares de terre cuite ou tepitotons que nous connaissons, debout ou agenouillée et portant, suspendu au cou, un phallus symbolique.

Dans le *Tonalamatl*, Ixcuina revient au cinquième rang de chaque treizaine et préside en outre la treizième de ces subdivisions (ce ollin) où elle se présente parfois sous des apparences bien différentes.

Le Codex Borbonicus, par exemple, nous montre la déesse sexuelle, dans la double fonction de la conception et de la parturition.

Suivant la croyance commune des Mexicains, l'être nouveau se formait dans le plus haut du ciel sous l'influence de la dualité créatrice et il en descendait pour prendre place dans le sein de sa mère 1; aussi la jeune créature déjà formée est-elle peinte dans le haut de la feuille XIII du Codex avec des empreintes de pas qui jalonnent sa route vers Ixcuina, vue de face par une exception unique dans le Tonalamatl et présentée avec des dimensions inusitées dans les tableaux voisins 2.

Celle-ci porte un superbe bonnet conique, à longue pointe recourbée de deux couleurs (la pintan de dos colores), rouge et noir, et décoré, selon son axe, de croissants dont les cornes sont tournées vers le ciel et qui se détachent en blanc sur le double fond coloré. Cette coiffure se termine par un volumineux panache de plumes jaunes ou blanches piquetées de noir; un deuxième plumet pareil au premier se détache du front et se recourbe à droite.

Le turban est couvert de crochets et de points noirs ornant aussi les pendants qui tombent de deux larges oreillères d'or. M. Seler croit voir dans ce détail l'indication de la mise en usage du coton non encore filé³.

- 1. Cf. Fr. del Paso y Troncoso, Descripcion historica y Exposicion del Codice Pictorico de los antiguos Nauas que se conserva en la biblioteca de la Camera de diputados de Paris (antiguo Palais Bourbon). Florencia, 1899, in-8°, p. 74.
- 2. L'auteur de ce Codex a peut-être voulu signaler ainsi l'importance que prenait à ses yeux la déesse dont les prêtres recevaient les confessions luxurieuses et étaient les interprêtes habituels du tonalamatl.
 - 3. Ed. Seler, The Tonalamatl of the Aubin Collection. London, 1901, p. 96.

Le visage est barbouillé de rouge et une sorte d'oiseau noirâtre, dont le bec long et pointu s'applique sur la crête nasale, étale sur les lèvres de la déesse ses ailes et sa queue qui lui font un masque original.

Ixcuina est assise, les jambes écartées, sur une couverture, mipartie rouge et noire, ornée des mêmes croissants blancs qui décoraient déjà le bonnet et disposés en trois rangées de six.

Elle a revêtu (ce qui la confond en partie avec Toci et Chicomecoatl) la peau d'une victime humaine, dont les mains retombent au-dessous de ses poignets et qui lui couvre les jambes jusqu'aux chevilles.

Un jupon de même étoffe que le tapis, décoré comme la couverture, couvre tout l'abdomen et la tête d'un jeune sujet issant entre les cuisses, apparaît les bras tendus en avant et tirant sur les deux anses engagées d'un long cordonnet blanc. Le nouveau-né porte déjà la coiffure et les oreillères de sa mère, dont il ne diffère que par l'absence de toute peinture faciale.

II

C'est cette même figure divine, débarrassée de tous ses accessoires et simplifiée, autant que possible, pour les exigences de la glyptique, que reproduit la statuette en pierre dure qui fait l'objet principal de cette courte communication.

Cette pièce, très importante, que j'avais autrefois entrevue chez un marchand d'antiquités de la capitale¹, avait été acquise pour sa magnifique collection de pierres dures travaillées par feu M. Damour, le minéralogiste bien connu de l'Académie des sciences. Elle est devenue récemment la propriété de mon confrère et ami, le docteur Ribemont-Dessaignes, de l'Académie de médecine, qui a bien voulu m'autoriser à la mouler pour le Musée d'ethnographie et à le présenter à notre Société.

Cette statuette, qui mesure 192 mm. de hauteur, sur 120 de largeur et 130 d'épaisseur, est d'une roche parfaitement polie d'un



^{1.} J'y ai fait une allusion rapide dans mon Commentaire du Codex Borhonicus (p. 11).

vert blanchâtre pâle, tachetée par place de noir et de brun jaunâtre. Elle a été déterminée avec quelque réserve par Damour comme wernerite (densité 2,85).

Une femme, d'une vérité ethnique tout à fait saisissante, est assise, la tête rejetée en arrière, les traits du visage contractés, la bouche largement ouverte par un rictus douloureusement expressif. Tout le corps se contracte en un effort sauvage : les genoux écartés sont ramenés vers la poitrine, les bras collés au corps, les mains solidement appliquées sur les fesses distendent de leur mieux l'orifice génital d'où sort un gros enfant, les bras étendus en avant.

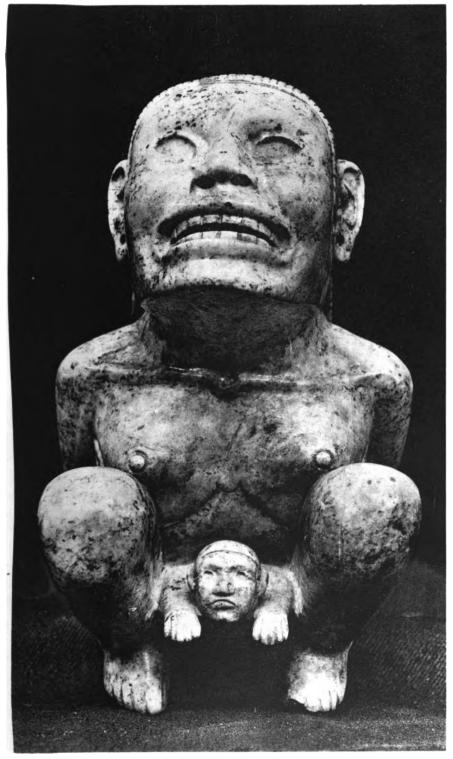
L'accouchée a pour tout vêtement une opulente chevelure figurée par de longues stries parallèles et coupée carrément en bas et en arrière à la hauteur des coudes. Mais de doubles trous, évidés avec adresse dans la roche dure, signalent de place en place des appliques de nature inconnue, qui devaient donner à la figure divine, comme je vais le montrer rapidement, un aspect fort analogue à celui qu'elle prend à la page du tonalamatl, décrite cidessus. Ce sont d'abord deux trous, percés au milieu du front, un peu au-dessus de la racine des cheveux et qui devaient servir à fixer le long bonnet recourbé décrit précédemment. Deux autres trous qu'on voit dans la chevelure, en arrière des tempes, supportaient sans doute le turban; deux trous plus larges, perforant le lobule, assuraient l'oreillère et deux autres encore supportaient un double pendant.

A la hauteur du menton, le bord des cheveux est une fois encore symétriquement percé de doubles trous, destinés, semble-t-il, à attacher un pectoral.

Enfin, on voit deux paires de ces mêmes trous doubles, l'un en arrière des mains pour fixer le tapis, l'autre au bord externe des pieds pour attacher les sandales.

Les yeux ont été évidés comme ceux de presque toutes les statues mexicaines d'un travail un peu artistique. On y avait, sans aucun doute, inséré une plaque de nature indéterminée.

Les narines, largement ouvertes, ne présentent aucune trace de perforation de la sous-cloison, ce qui exclut tout pendentif sous-nasal. Seize dents, toutes égales, se montrent dans la bouche largement ouverte. Les seins coniques se terminent par un large mamelon. Les clavicules et la fourchette sternale sont évidées avec un cer-



Phototypie Berthaud

IXCUINA
Statuette en wernerite.
(Collection Ribemont-Dessaigne).

tain soin et les côtes, l'appendice xiphoïde, le bord costal et les mains sont assez correctement indiqués.

Pareils dessins se reproduisent d'ailleurs en plus petit sur l'enfant dont les bras se portent en avant et en bas, comme s'ils voulaient saisir les anses symboliques qu'on leur voit tenir serrées dans le Borbonicus. Le cou de l'enfant est isolé à l'aide de deux larges évidements.

Enfin, les doigts des pieds et des mains ont été sommairement indiqués par des stries parallèles, et la cheville rendue par une sorte de bouton arrondi.

On retrouvera la plupart de ces caractères bien apparents dans la belle photogravure reproduite ci-contre.

Je remercie, en terminant ce rapide exposé, M. le docteur Ribemont-Dessaignes de m'avoir permis de donner ici cette figure et cette description d'une pièce absolument unique dans l'histoire de l'art mexicain.

SOPHUS RUGE

ET SES VUES SUR COLOMB

PAR M. HENRY VIGNAUD

Vice-Président de la Société des Américanistes.

Il y a déjà deux ans que le savant laborieux et éminent critique dont je vais vous entretenir n'est plus; mais le Dr Ruge a tenu une si grande place, en Allemagne, dans les études qui ont pour objet l'histoire des découvertes géographiques, et particulièrement celle du Nouveau-Monde, qu'une Société comme la nôtre ne peut manquer au devoir d'honorer la mémoire d'un homme qui a traité avec une compétence exceptionnelle tant de sujets touchant à l'Américanisme, compris dans le sens le plus étendu.

Sophus Ruge, qui naquit, le 26 mars 1831, à Dorum, en Hanovre, et qui mourut à Dresde le 26 décembre 1903, était le fils d'un simple médecin de campagne. Il paraît avoir tout d'abord tourné ses vues vers l'état ecclésiastique; mais les livres de voyage et d'histoire avaient un tel attrait pour lui que, peu à peu, il se détacha de la théologie pour s'occuper des questions de géographie historique, où il devait conquérir sa juste renommée.

En 1858, il enlève, au concours, la place de professeur d'histoire à l'École commerciale de Dresde; en 1862, il obtient le grade de docteur en philosophie de l'Université de Leipzig à la suite d'une thèse curieuse sur Seleucus, cet astronome chaldéen du ne siècle, dont nous savons bien peu de choses, mais dont Strabon tenait grand compte, et, en 1873, il publie un mémoire des plus intéressants sur une question de géographie américaine qui est restée un problème non encore complètement résolu : celui de l'origine de la dénomination de détroit d'Anian attribuée, trois cents ans avant sa découverte, au détroit de Béring, que l'on voit figurer sous ce nom de Fretum Aniani, et d'une manière relativement exacte, sur

des cartes du xvie siècle dont la première est celle de Zaltieri, de 1565, et la seconde, celle de Mercator de 1569.

C'est l'année suivante que Ruge passa à l'École supérieure technique de Dresde (Polytechnikum), où il enseigna la géographie et l'ethnographie jusqu'à sa mort. Il donna à cette chaire d'une institution privée, n'ayant aucune attache officielle, un éclat exceptionnel. Pendant les trente années qu'il l'occupa, il déploya une activité scientifique extraordinaire. Cette activité s'étendit à bien des questions, mais celles relatives à la géographie historique eurent toujours les préférences de Ruge et on peut dire que c'est principalement à lui qu'est dû le grand développement, pris en Allemagne, par ces intéressantes études, qui ont presque disparu de nos recueils périodiques spéciaux.

C'est ainsi qu'il publia successivement, de 1874 à 1903, plusieurs éditions de son Manuel de géographie qui est devenu classique en Allemagne; une seconde édition de l'Histoire de la géographie de Peschel (1877), à laquelle il ajouta une masse considérable de renseignements nouveaux; sa grande Histoire de l'époque des découvertes (1881), dont il préparait une nouvelle édition quand la mort vint le surprendre; une monographie étendue sur la découverte de l'Amérique, insérée dans l'ouvrage publié par la Société de géographie de Hambourg à l'occasion du IV° centenaire de ce grand événement; une histoire érudite du developpement de la cartographie américaine jusqu'en 1570; une autre monographie, très importante, sur Vasco da Gama, qui parut en 1899, et enfin son Columbus, dont la première édition est de l'année 1901 et qui projette sur le grand Génois une lumière nouvelle si vive et si pénétrante.

Dans les dernières années de sa vie, Ruge s'était spécialement occupé des découvertes des Portugais. En 1901, il donna un curieux travail sur Valentin Fernand, cet Allemand morave qui imprima en 1502, à Lisbonne, un curieux recueil de voyages et auquel nous devons la relation de Gomez, ainsi qu'un mémoire sur les Açores, et, en 1903, il commença la publication d'une étude sur les découvertes des Portugais le long de la côte d'Afrique, que la maladie, dont il ne se releva pas, ne lui permit malheureusement pas d'achever; c'est un de ses plus remarquables travaux. Ruge a aussi donné dans divers recueils géographiques et historiques, notamment dans la Gazette géographique de Gotha (Zeitschrift für wissent-

schaftliche Geographie), et dans les Geographischen Mitteilungen, un nombre considérable d'articles critiques et de notices bibliographiques dont la réunion formerait plusieurs volumes. Les notices bibliographiques surtout sont de véritables modèles du genre, faisant connaître très exactement et toujours avec compétence, sinon avec bienveillance, les ouvrages auxquels elles se rapportent.

Je ne saurais donner ici une liste de tous les travaux de Ruge qui remplirait à elle seule plusieurs pages; mais je voudrais montrer la part considérable qui revient à ce savant dans l'évolution des idées à laquelle nous assistons aujourd'hui, sur la valeur de Colomb et sur le caractère de son œuvre.

Ruge a été le premier à soumettre à un examen critique sévère les données que la tradition colombienne nous a transmises à ce sujet. Le premier, il a vu que Colomb n'était pas seulemeut un rêveur, un mystique sans aucune instruction, mais aussi un homme peu véridique, et il a osé le dire, ce qui était donner une preuve de courage plus rare qu'on ne le croit. Lorsqu'il publia en 1876 son mémoire sur les idées que Colomb se faisait du monde (Die Wertanschauueng des Columbus, Dresde), la tradition colombienne, telle que l'ont formulée le fils du découvreur et Las Casas, était généralement acceptée. La critique ne l'avait pas encore sérieusement entamée et c'était toujours elle que suivaient les auteurs. L'ouvrage du comte Roselly de Lorgues, dont les éditions se multipliaient dans toutes les langues, avait donné à cette tradition une forme populaire et séduisante qui attirait les lecteurs : la legende menaçait de prendre la place de l'histoire. Sous la plume enflammée de son panégyriste, le navigateur heureux était devenu un marin consommé, un cosmographe savant qu'éclairait l'inspiration divine. Le visionnaire se transformait ainsi en homme de génie, et le Génois autoritaire, violent et avide qui n'hésita jamais à dissimuler la vérité, quand son intérêt l'y conviait, prenait des proportions qui le rendaient digne de l'auréole des saints.

C'est au moment où le courant d'idées créé par cet ouvrage en faveur de la canonisation de Colomb prenait une forme alarmante, que parut le petit mémoire mentionné ci-dessus, où Ruge mit impitoyablement à jour la nullité scientifique et les défaillances morales de celui qu'on voulait élever si haut. Ce mémoire valut à son auteur des critiques amères et indignées. On lui jeta à la tête toutes les

mauvaises raisons que l'auteur de ces lignes se vit opposer, quand, suivant la voie ouverte par Ruge, il apporta la preuve que la seule des raisons de croire à la conception scientifique de Colomb que la critique avait laissé subsistei — l'existence d'une correspondance avec Toscanelli — ne valait pas mieux que toutes les autres. Les opinions de Ruge, formées à la suite d'études approfondies, ne pouvaient être ébranlées par des contradictions qui ne s'appuyaient que sur des témoignages dont la source remontait à Colomb luimême, auquel, malheureusement on ne peut plus ajouter implicitement foi, ou qui n'étaient motivées que par des raisons de sentiment dont la critique n'a pas à tenir compte, si respectables qu'elles soient. Il les reprit à nouveau, les creusa davantage et leur donna la forme rigoureuse et inattaquable qu'elles ont prises dans son Columbus, la dernière de ses œuvres importantes, l'une des plus solides de cet esprit vigoureux et clairvoyant.

Je dois noter cependant que, sur un point important, Ruge est allé trop loin dans le jugement sévère qu'il a porté sur Colomb. Après d'autres, mais mieux que tous, il a montré son insuffisance, non seulement comme marin et comme cosmographe, mais encore comme penseur et, ainsi que nous-même, mais avant nous, il a fait voir que l'homme moral, chez le découvreur de l'Amérique, n'était pas supérieur au navigateur. Mais il ne s'est pas arrêté là : il a enlevé à Colomb, pour la donner à Toscanelli, la seule chose qui lui appartint réellement : le mérite de sa grande découverte. Cette manière de voir n'était pas nouvelle, car, en réalité, elle date du jour où d'Avezac déclara au congrès d'Anvers, de 1871, que Toscanelli avait été l'initiateur de la découverte de l'Amérique, et depuis lors l'idée n'a cessé de faire du chemin; mais personne ne l'a développée et mise en relief comme Ruge, et, aujourd'hui, elle domine dans la littérature colombienne. En Italie elle est courante. et nous avons vu M. de Lollis lui-même réduire le rôle de Colomb à celui d'exécuteur des plans d'un autre. En Espagne, l'Académie d'histoire a donné le prix fondé par notre président honoraire à M. Altolaguirre, qui a soutenu la même thèse en présentant Colomb sous un jour en core moins favorable, et aux États-Unis M. Thacher, tout en croyant louer Colomb, a adopté la même opinion, sans voir, peut-être, où elle le conduisait.

Dans cette curieuse phase de l'évolution de nos idées sur la valeur

réelle de Colomb et sur son rôle véritable dans l'événement le plus mémorable de l'histoire du Monde, c'est l'Allemagne qui a fait les plus grands pas. Ruge lui-même y a été dépassé. Le savant professeur s'était borné à voir dans Colomb le plagiaire de Toscanelli; aujour-d'hui un autre savant allemand n'hésite pas à lui contester même le courage et l'énergie nécessaires à l'exécution d'un plan dont il n'était pas l'auteur, et croit que la découverte de l'Amérique est due au seul fait que le chef de l'entreprise n'osa pas revenir en arrière.

Il faut remettre les choses à leur place. Colomb ne doit rien à Toscanelli. Il a trouvé ce que réellement il était allé chercher à l'Ouest: des îles et des terres nouvelles sur l'existence desquelles il avait recueilli toutes sortes d'indications qui lui avaient donné l'inébranlable conviction qu'avec des moyens d'exécution suffisants il les découvrirait. Ces moyens matériels d'action, il les a cherchés de divers côtés, il les a demandés avec une persistance que rien n'a pu rebuter, et quand il les eut obtenus, à force d'obsessions, il a résolument mis son projet à exécution.

La découverte de l'Amérique n'est donc pas un accident heureux, comme sont obligés de le soutenir ceux qui croient que Colomb était parti de Palos pour exécuter un plan emprunté à Toscanelli, plan que la rencontre inattendue d'un grand continent aurait fait avorter. Il a trouvé l'Amérique, non par hasard, mais parce qu'il l'avait cherchée; il a fait, comme on l'a dit excellemment, ce que personne n'avait fait avant lui, et ce que personne ne pourra faire après lui. En ce sens, il est bien le révélateur du Globe, et la place qu'il occupe dans le Panthéon des grands hommes est bien plus belle que celle qui lui reviendrait s'il n'avait trouvé l'Amérique qu'en poursuivant la réalisation d'une entreprise insensée.

Malheureusement, on n'a pas de plus mauvais juge que soiméme, et Colomb, qui n'avait aucune science et qui n'était qu'un rêveur, sujet à des hallucinations, se persuada, après son arrivée aux Antilles, qu'il se trouvait parmi les îles du voisinage des Indes dont Marco Polo avait parlé et, une fois féru de cette idée, il s'appliqua à trouver toutes sortes de raisons pour montrer qu'il avait toujours voulu aller aux Indes; peut-être même parvint-il à se le persuader à lui-même.

C'est au retour de Colomb que cette singulière prétention, dont il n'avait jamais été question auparavant, fut avancée pour la première fois, timidement d'abord et ensuite très délibérément. Nous voyons alors Colomb chercher et marquer dans l'Historia Rerum de Pie II, dans l'Imago Mundi du cardinal d'Ailly, et dans Marco Polo, tous les passages avec lesquels il a construit sa théorie de la petitesse du Globe et de la proximité des côtes orientales de l'Asie, qu'il a donnée, ensuite, pour être la base scientifique et la raison déterminante de son entreprise.

Que la correspondance attribuée à Toscanelli soit authentique ou non, il est certain qu'elle n'a n'a été produite que pour confirmer cette prétention nouvelle de Colomb. On n'a qu'à ouvrir le livre de Las Casas et les Historie pour voir que c'est uniquement dans ce but qu'on a publié ces pièces, dont on ne soupconnait pas l'existence auparavant, et que sont seuls à connaître les deux premiers biographes de Colomb. Si celui-ci n'avait pas soutenu qu'il ne s'était embarqué à Palos que pour aller au Cathay, jamais il n'en aurait été question. La supposition, ainsi accréditée par Las Casas et par l'auteur des Historie, que c'est à Toscanelli que Colomb devait la théorie du grand dessein qu'il disait avoir eu, était devenue une certitude pour la plupart des auteurs et serait probablement restée dans l'histoire, si la publication intégrale des notes que Colomb a mises aux livres où il a puisé ses idées scientifiques n'avait montré qu'il n'en pouvait être ainsi.

Alors même, en effet, qu'aucune des nombreuses raisons qui ont été avancées pour montrer que la correspondance attribuée à Toscanelli est apocryphe, ne serait valable, le fait seul que nous pouvons aujourd'hui, au moyen de ces notes révélatrices, déterminer l'origine exacte de chacune des idées sur lesquelles Colomb a fondé sa théorie de la possibilité du passage aux Indes par la voie de l'Ouest, suffit pour établir que le savant florentin est étranger à la formation de cette théorie chez le découvreur de l'Amérique. Tous ceux qui maintiennent encore aujourd'hui que Toscanelli a été l'initiateur de la découverte de l'Amérique et qui confisquent au profit de ce savant le mérite, propre à Colomb, d'avoir conçu et exécuté son entreprise d'après des données foncièrement personnelles qu'il est impossible d'attribuer à l'astronome florentin, méconnaissent ce fait capital, qui doit dominer toute discussion ou toute recherche sur l'origine du projet dont la découverte de l'Amérique a été la conséquence.

Ruge a commis cette erreur qui a faussé son jugement, si droit d'ordinaire, quand il a parlé de l'influence que Toscanelli aurait eue sur Colomb. Cependant, malgré les réserves qu'il est nécessaire de faire sur ce point, je n'hésite pas à dire que les travaux de ce judicieux et perspicace critique ont exercé une influence considérable sur la formation des idées qui tendent de plus en plus, aujourd'hui, à se substituer à celles accréditées par la tradition colombienne, et le fait que j'ai eu à me plaindre de lui est une raison de plus pour moi de reconnaître hautement ce qui lui est dû.

Et puisque je viens de faire allusion au différend, ou plutôt au malentendu qui a existé entré Ruge et moi, qu'il me soit permis de m'expliquer ici franchement à ce sujet.

Lorsque je publiai mon livre sur Toscanelli qui apportait, en fait, d'autres et importantes raisons à l'appui des opinions qu'il avait lui-même exprimées sur Colomb, il l'accueillit très mal et attaqua les vues nouvelles qui sont présentées, avec les mêmes préjugés qui avaient caractérisé les injustes critiques dont ses propres idées furent l'objet, avant que le temps n'eût montré qu'elles étaient justifiées.

Par une méprise qué je ne m'explique pas bien encore, il ne vit, dans la question de l'authenticité des pièces attribuées à Toscanelli, qu'une question de cartographie, alors qu'elle était essentiellement une question de critique historique, ayant une portée qui dépassait de beaucoup le cadre où il la renfermait, et, considérant le livre à ce point de vue étroit, il le jugea avec la plus grande rigueur.

Cette attitude inattendue de la part d'un critique chez lequel je m'attendais à trouver un allié m'affecta autant qu'elle me surprit, et j'eus le tort de la relever dans une réplique dont je n'ai jamais cessé depuis de regretter les termes un peu vifs et la forme agressive. Ce n'était pas le ton qu'il convenait de prendre avec un homme dont la vie tout entière fait honneur aux lettres savantes et qui avait acquis par ses longs et méritants travaux, avec le droit de tout dire, celui d'être écouté avec déférence. Ce que j'écris ici, je l'aurais dit à lui-même, s'il avait vécu, et je suis certain que, comme un autre de mes adversaires, et non des moins éminents, M. Uzielli, dont je m'honore aujourd'hui d'être l'ami, il aurait rendu justice

aux intentions d'un homme qui, comme lui-même, ne cherchait et ne cherche que la vérité.

Ruge a laissé plusieurs enfants dont l'un, le Dr Walter Ruge, suit la voie laborieuse tracée par son père. Il a embrassé le professorat comme lui et l'a remplacé aux Geographischen Mitteilungen, auxquelles il collaborait depuis plusieurs années déjà, et a pris une place marquante dans cette revue bibliographique et géographique, l'une des plus influents de l'Allemagne.

Il existe un assez grand nombre de notices biographiques et critiques sur Sophus Ruge et son œuvre. Les plus importantes que je connaisse sont dues : à M. S. Gunther qui était l'ami de Ruge (Allgemeine Zeitung, Munich, 20 janv. 1904), au professeur J. Partsh (Geographisch Anzeiger de Gotha), au professeur Gravelius, de la Société de géographie de Dresde (19 janv. 1904), et au professeur Luigi Hugues, dont la monographie: Sophus Ruge. Cenni biografici e bibliografici, Turin, 1904, est un travail critique complet et excellent en tous points.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE DU

MEXIQUE PRÉCOLOMBIEN

LE MIXTÉCAPAN

PAR M. LÉON DIGUET

Chargé de missions du Ministère et du Muséum, Membre de la Société des Américanistes.

La région montagneuse et accidentée qui constitue encore aujourd'hui le pays des Indiens mixtecs et qui vint former, après l'établissement des Espagnols, la province de la Mixteca, était désignée par les Nahuatls sous le nom de Mixtécapan. Ce territoire, compris à peu de choses près entre le 16 et le 18° de latitude nord et le 99° et le 101° de longitude, occupe, dans la division géographique actuelle, une partie assez importante de l'état de Oaxaca, plus une fraction des états de Puebla et de Guerrero.

Le nom que les indigènes donnaient à leur pays à l'époque de leur indépendance est inconnu. On sait seulement, par le père Antonio de los Reyes, missionnaire de Teposcolula et auteur d'une grammaire sur la langue du pays 1, que les Mixtecs étaient désignés par leurs voisins les Zapotecs sous le nom de Mixtoguijxi (chats sauvages), déromination probablement ironique et venue de l'aspérité des sites que ces Indiens avaient choisis pour s'y établir.

D'après Pimentel², les dénominations de Mixtecs ou Mixtecatl

^{1.} Arte en lengua mixteca compuesta por el padre Fray Antonio de los Reyes de la orden de predicadores, vicario de Tepuzculula (1593), publié par se comte H. de Charencey; Alençon, 1889.

^{2.} Francisco Pimentel, Cuadro descriptivo y comparativo de las lenguas de México, t. II, chap. 34.

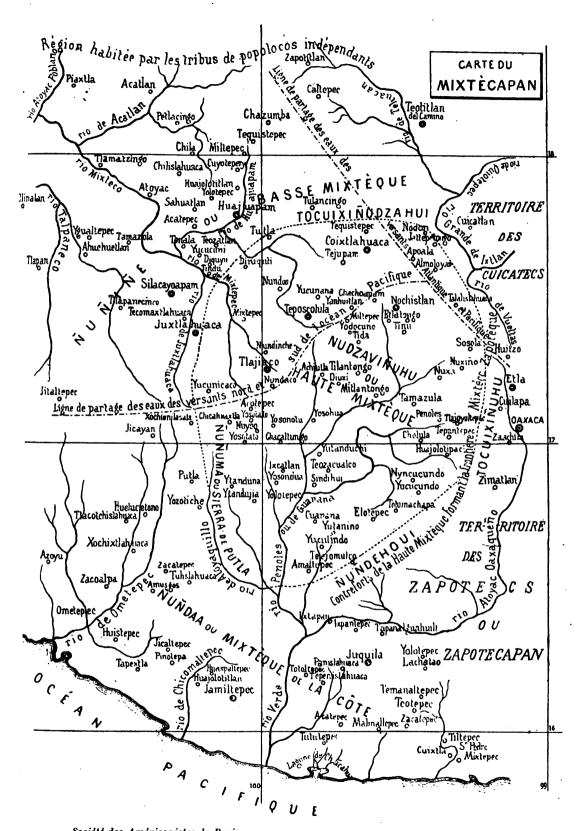
et de Mixtécapan dérivent du mot nahuatl Mixtlan (terre des nuages ou des brumes), terme composé de Mixtli (nuée) et du suffixe tlan, locatif. Ce nom aurait été donné au pays à cause du climat froid et brumeux qui règne très fréquemment sur les régions élevées du massif de la Haute Mixtèque.

Les limites du Mixtécapan étaient : au nord, le pays des Popolocos, restés indépendants, et dont la ligne frontière avec le Mixtécapan s'étendait de Zapotitlan de las Salinas à Acatlan ; à l'ouest, les provinces conquises par les Aztecs sur certaines tribus de Popolocos, et dont les limites, depuis Acatlan, venaient aboutir aux rivages du Pacifique en passant par Tlalpan ; à l'est, les rios de Tehuacan, de las Vueltas et Atoyac oaxaqueño, qui, formant de profondes vallées dans cette région éminemment montagneuse, séparent, du nord au sud, le Mixtécapan des pays occupés par les populations mazatèques, cuicatèques et zapotèques ; au sud, les rivages du Pacifique que les Mixtècs appelaient Sahaandevoni (pied du ciel).

Cette délimitation du pays habité par les Mixtecs est d'ailleurs loin d'être rigoureuse. Les frontières ont plusieurs fois varié. Ainsi dans le nord, les indigènes du territoire de Coixtlahuaca étaient unis avec certaines tribus de Popolocos qui s'étaient rendues indépendantes des autres tribus de même race dont le grand centre était Tecamachalco. La domination ou l'influence mixtèque s'étendit donc à une époque jusqu'à Tehuacan. A l'est, les habitants d'Almoloyas, alliés à ceux de Yanhuitlan agrandirent leur domaine en soumettant les Cuicatecs jusqu'à la sierra de Teotitlan. Plus au sud, les Mixtecs envahirent le pays des Zapotecs et établirent des colonies dans la vallée d'Oaxaca. Aussi les Zapotecs furent-ils obligés, pour empêcher les incursions mixtèques, d'élever des forteresses, auprès de Zimatlan et de Huizo, et d'y entretenir des garnisons.

Le Mixtécapan était partagé en trois grandes divisions dont les dénominations, subsistant encore aujourd'hui, correspondaient à des altitudes et climats différents. C'étaient:

1º La Haute Mixtèque, comprenant toute la partie culminante du massif montagneux, contrée au climat généralement froid et humide, offrant des escarpements abrupts, bordés de profonds ravins. C'est là que la tradition place le berceau de la civilisation



Société des Américanistes de Paris.

mixtèque et c'est ce qui lui a valu le nom de Nudzaviñuhu (terre estimée, vénérée).

2º La Basse Mixtèque ou Nuñine (terre chaude), région relativement basse, chaude, aride, beaucoup moins accidentée que la précédente, formant toute la partie nord et ouest du Mixtécapan

3º La Mixtèque de la côte, comprenant les plaines basses et généralement peu accidentées qui s'étendent jusqu'à l'océan Pacifique. Les indigènes donnaient à cette partie de leur territoire le nom de Nuñdaa (terre plane) ou Nuñama (terre de maïs).

Outre ces trois principales divisions, les Mixtecs employaient encore quatre autres dénominations pour désigner certaines régions offrant quelques particularités.

Ainsi la partie nord-est de la Basse Mixtèque qui confinait avec le pays des Popolocos et qui avait une population mélangée, où Mixtecs et Popolocos vivaient en harmonie sous un même régime, se nommait Toxijñudzahui. Les contreforts escarpés de la Haute Mixtèque avaient reçu pour la partie qui confine avec la vallée d'Oaxaca le nom de Tocuixiñuhu et, pour la zone qui, faisant suite à cette dernière, descendait vers le sud, le nom de Nuñdehoui (terre du ciel). Enfin Nuñuma (terre des brumes) désignait le contrefort occidental, c'est-à-dire la crête montagneuse connue sous le nom de Sierra de Putla. Ce nom de Nuñuma lui fut donné parce que la vapeur d'eau qui s'élève du Pacifique vient s'y fixer en formant des brouillards.

I

TOPONYMIE

Les dénominations géographiques du Mixtécapan, telles qu'elles sont encore usitées, sont pour la plupart d'origine nahuatle, du moins en ce qui concerne les localités un peu importantes. Cette substitution d'une langue étrangère à celle couramment encore parlée dans le pays pour la désignation des localités peut trouver son explication dans les événements de diverses époques. D'abord, le commerce florissant, établi depuis une époque sans doute reculée, entre les Mixtecs et les populations civilisées des différentes parties

du Mexique. Ensuite, plusieurs guerres ayant été engagées avec les puissants souverains de la vallée de Mexico, les Mixtecs, sans avoir été complètement vaincus et asservis, durent néanmoins subir des relations continuelles avec les Aztecs pour le règlement des tributs. Enfin l'arrivée des Espagnols et surtout l'établissement des missionnaires fit prévaloir la nomenclature nahuatle, laquelle, quoi-qu'un peu altérée, s'est maintenue jusqu'à nos jours. Toutefois, les anciennes dénominations en langue mixtèque ne sont pas perdues : elles sont demeurées quelque peu courantes parmi les indigènes, qui, tout en adoptant les us et coutumes espagnols, ont su conserver leur langue, ainsi qu'une grande partie de leur ancien caractère national.

La dénomination des petites localités dont le nom mixtèque n'a pas été changé offre quatre affixes qui reviennent fréquemment dans la composition des mots, ce sont :

- 1º Yodo ou Yoso, plateau, plaine (Yodocono, Yodohino, Yodoyuxi, Yodañaña, Yosocani, Yosocuta);
- 2º Yucu ou Youcou, montagne (Yucuane, Yucucuy, Yucuyachi, Yucutandua, Yucutindo, Yucuxaco);
- 3º Yuta, Yusa ou Youta, rivière (Yutachi, Yutacoyo, Yutandu, Yutanduchi, Yutatiana, Yuteche);
- 4º Nuhu ou gnohou, terre, village (ñuñu, ñuñuma, ñuxaa, ñuxaño, ñuxini, ñudiche, ñundeya, Yucuñuñu).
- Le P. Antonio de los Reyes donne, dans sa grammaire, une liste en nahuatl et en mixtèque des principales localités dn Mixtécapan. Avant de reproduire cette liste, je citerai dans les deux langues quelques étymologies qu'il m'a été possible de retrouver, sur la top nymie de certaines localités. Elles montreront que, assez souvent, comme le remarquent quelques historiens, la substitution du mot nahuatl au mixtèque s'est faite par simple traduction:

Achiutla. Nundecu ou N'dico. Nahuatl: achio, fréquent; oztli, grotte; tlan, localité; localité de la grotte fréquentée. Mixtèque: nunu, village; dico, pulvérisé. — Apoala. Yutatnoho. Nahuatl: atl, eau; poloa, faire de la boue. Mixtèque: Yuta, rivière; tnoho, seigneur. — Adeques. Duluche. Nahuatl: adeques, commencement; tête, sommet. Mixtèque: tindui, sommet; luchi, petit. — Amoltepec. Yucumama. Nahuatl: amolli, savon; tepetl, montagne. Mixtèque: yucu, montagne; mama, savon. — Atoyac. Yutacano.

Nahuatl: atoyac, rivière. Mixtèque: Yuta, rivière; canu, grande. — Amusgos. Nuñuma. Nahuatl: amoxtli, papier d'agave; co, localité. Mixtèque: ñu, de ñuhu, village; nama, totomaxtle ou feuille qui enveloppe l'épi de maïs.

Chicahuaxtepec. Yucacahua. Nahuatl: chicahuatl, fort, fortifié; tepetl, montagne. Mixtèque: yucu, montagne; cahua, grotte. — Chacaltongo. Nuñdeya. Nahuatl: chacalli, écrevisse; tontli, diminutif; co, localité. Mixtèque: ñuhu, village; ndeya, nombreux. — Chachoapam. Yutañañi. Nahuatl: chalonia, mettre la zizanie; choca, pleurer; apam, rivière. Mixtèque: Yuta, rivière; ñuni, frère. — Coixtlahuaca. Yodocoo. Nahuatl: coatl, serpent; ixtlahuacan, plateau. Mixtèque: yodo, plateau; coo, serpent. (La population de cette ville était en partie popoloco. Ces Indiens donnaient à Coixtlahuaca le nom de Yuguinche qui a la même signification qu'en nahuatl et en mixtèque.) — Cuilapan ou Coyolapan. Sahayuco. Nahuatl: culloa, peindre; ou coyotl, coyote; apam, rivière. Mixtèque: saha, en bas, au pied; yucu, montagne.

Etlatongo. Yucunduchi. Nahuatl: etl, haricot; tontli, diminutif; co, localité. Mixtèque: yucu, montagne; n'duchi, haricot.

Huajuapan. Nudzat ou Nudee. Nahuatl: huaxim, « leucena esculenta »; o, de otli, chemin; apam, rivière; oatl, source. Mixtèque: ñuhu, village; dee, valeureux. — Huajolotipac. Teyudicolo. Nahuatl: huexolotl, dindon; ipac, sur, au-dessus, jusqu'à. Mixtèque: teyu, ravin; dicolo, dindon. — Huaxolotitlan, Huacuchi. Nahuatl: huexolotl, dindon; tlan, localité. Mixtèque: hua, bien, bon; cuchi, mur. — Huiztepec. Yucuinu. Nahuatl: huitztl, épine; tepetl, montagne. Mixtèque: yucu, montagne? iñu, épine.

Ixcatlan. Yosoçache. Nahuatl: ixcatl, coton: tlan, localité Mixtèque: yoso, plateau; cache. coton.

Jaltepetongo. Itun nuti. Nahuatl: xalli, sable ponceux; tepetl, montagne; co, localité. Mixtèque: itun, monticule; nuti, sable. — Jicayan, Nuchicua. Nahuatl: xicalli, jicara; yan, localité. Mixtèque: nuhu, terre; chicua, fruit de mamey. — Jamiltepec. Casando. Nahuatl: xamilli, adobe; tepetl, montagne. Mixtèque: casan, maison; duo, adobe.

Mitlatongo. Andayas. Nahuatl: mitlan, enfer; tontli, diminutif; co, localité. Mixtèque: Andayas, enfer (ce nom semble avoir été donné à cause d'une grotte d'où sort une poussée d'air).

Nochistlan. Nuataco ou Nunduco. Nahuatl: nochestli, cochenille; tlan, localité. Mixtèque: ñuhu, terre; atoco, vers; n'duco, cochenille.

Ometepec. Yucuvui. Nahuatl: ome, deux; tepec, montagne. Mixtèque; yucu, montagne; vui, deux.

Pozotitlan. Itundujia. Nahuatl: pozonallo, écumant, mousseux; titlan, localité. Mixtèque: itun, colline; dujia, « pozole ». — Putla. ou Poctlan. Nucaa. Nahuatl: poctli, brume; tlan, localité. Mixtèque: ñuhu, terre; caa, ocre. — Pinotepa. Dooyu. Nahuatl: pinolli, poussière; tepetl, montagne; pan, localité. Mixtèque: duvo, adobe; yu, pierre.

Tlajiaco ou Tlachquiaucho. N'dijinu ou Ndinu. Nahuatl: tlacho, jeu de pelote; quiahuitl, endroit planté d'arbres. Mixtèque: n'dijinu, panorama, point de vue. — Tequistepec. Yucununa. Nahuatl: tequisquitl, salpêtre; tepec, montagne. Mixtèque: yucu, montagne; nuna, salpêtre.

Yuquila. Excuhue. Nahuatl: xiuh. chose belle; quilitl, amaranthe; tlan, localité. Mixtèque: escu, amaranthe; hue, teint, peint.

Voici maintenant la liste des localités, avec la correspondance des noms en Nahuatl et en Mixtèque, d'après l'ouvrage du père Antonio de los Reyes:

1º Haute Mixtèque.

Nahuatl.	Mixtèque.
Yanhuitlan	Yodzocahi
Chachuapa	Yuta nani
Cuyotepec	Yucu ñana
Tiltepec	Yucuinoo
Tepozcolula	Yucundaa
Tlajiaco	N'dijiñu
Chicahuaxtla	Tnut nono
Cuiquila	Ñuu cuine
Ocotepec	Yucuite
Coixtlahuaca	Yodocoo
Tequistepec	Yucuyu
Ycatlan	Sidzaa ou Yosocache

Ñundecu Achiutla Malinaltepec Yucuane Tlatlaltepec Yucuquesi Teyta Atayac Tlaltzultepec Yucucuihi Chalcatongo Nundaya Yucunama Amoltepec Yolotepec Yucuñeni Atlatlanca Ñunguaha Apoala Yutatnoho Quautla Dzandaya Yucacadza Chicahuaxtepec

Nochistlau Nyatoco ou Nunduco

Quautlilla Yucundec
Etlatongo Yucunduchi
Tilantongo Nuntnoo

Mitlatongo Dzandaya ou Andayas

Patlaixtlahuaca Yodzocono
Tejupa Ñundaa
Tzoyaltepec Añuu
Tonaltepec Yucundij
Tamazulapa Tequevui

Tuctla Yucuyaa ou Ñuuhuia

Teotzaqualco Chiyocanu
Tzenzontepec Yucucetuvi
Penoles et Elotepec Yucundedzi
Mixtepec Yadzoñuu, huico

2º Basse Mixtèque.

Tonala Ñuu nine Yutacanu Atoyac Iqualtepec Yucunicana Tlapanala Ytnundahua Silacayoapam Ñunduyu Tlapalcinco Yutanaha Justlahuaca Yodzocuiya Tecomantlahuaca Yodzo Yaha Tlacotepec Yucucuanu Ycpactepec Y.ucunuyu Tezoatlan Nusiya

Huajuapan Ñundzaï ou Ñudee

Chila Yxitlan Cuyotepec Miltepec Camotlan Xochitepetongo Guajolotitlan Tequistepec Chazumba Guapanapa Capotitlan Acatepec Petlacingo Acatlan Piaxtla Chiantla Tlapa Alcusauca

Toavui Ñuusaha Ñuuñaña Dahanduvua Ñundihi Avuu Yuhuacuchí Yucundaye Yodzoñugueude Tnuhuito Chiyoyadza Yucutnuyo Nuhuyuvui Yutadisaha Sahanuhucu Ñuhuquende Yutandayu Yutaquaa

3º Mixtèque de la côte.

Putla 1 Nucaa Cacatepec Yucusatuta Amusgos primeros Yudzotaca Amusgos secundos Yodzocosa Xicayan del padre nieto Ñuhusiquaha Xicayan de Tobac Ñuhudzahui Ometepec Yucuvui Ygualapa Yutañeni Yucudzaa Totoltepec Pinotepa Dooyu

1. Le père Antonio de los Reyes place Putla dans la Mixtèque de la côte, quoique cette ville soit considérée par d'autres auteurs comme appartenant au royaume de Tilantongo, c'est-à-dire à la Haute Mixtèque.

II.

OROGRAPHIE ET HYDROGRAPHIE

Dans sa presque totalité, le Mixtécapan consiste en un rameau de la Sierra Madre de Oaxaca, qui, se trouvant séparé du reste du soulèvement par de profondes vallées, vient constituer un massif indépendant. Ce massif montagneux, dont la Haute Mixtèque peut être considérée comme le centre ou le point culminant, offre dans cette région l'aspect d'une contrée des plus mouvementées. Partout le sol se montre fort accidenté. Ce ne sont que successions d'escarpements et de plateaux, souvent bordés de précipices, limitant de profondes barrancas par lesquelles se déversent, à la saison des pluies, d'impétueux torrents qui viennent alimenter les cours d'eau de la zone plus plane des vallées.

Les grandes rides montagneuses de la Haute Mixtèque, dont les pics les plus importants portent, en général, les noms des localités auprès desquelles ils se dressent, sont : les sierras de Itundujia, Chicahuaxtla, Juxtlahuaca, Nochistlan, Teposcolula, Putla, etc. Dans les parties basses du Mixtécapan, les chaînes de montagnes qui prennent naissance, pour la plupart, au massif central, sont beaucoup moins rapprochées. Elles déterminent de larges vallées, où s'échelonnent les centres populeux de la Basse Mixtèque et de la Mixtèque de la côte. Ces sierras, en général, comme celles du massif central, n'excèdent guère une hauteur de 2.500 mètres. Elles n'ont d'autre désignation que celle qu'elles empruntent aux localités voisines. Ce sont, du nord au sud, les chaînons ou sierras des districts de Juquila, Jamiltepec, Ometepec, Morelos, Huajuapan, Coixtlahuaca, Teotitlan.

C'est grâce, en partie, à la configuration orographique de leur pays, que les Mixtecs ont pu conserver encore jusqu'à nos jours quelque chose de la physionomie native. Car, au début de leur civilisation, rencontrant un sol naturellement défendu, ils purent donner libre cours, sans inquiétude, à leur organisation et à leur activité et, par là, arriver rapidement à constituer une nation puis-

sante qui, quoique à la fin vaincue par les Aztecs, garda certains traits d'autonomie jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Ces derniers, ne rencontrant là qu'une région peu accessible et peu apte à leur fournir les richesses qu'ils cherchaient avant tout, ne s'y établirent pas et laissèrent cette province presque uniquement sous l'administration des missionnaires.

Le territoire mixtèque est situé en partie sur la ligne de partage des eaux qui vont au golfe du Mexique et à l'océan Pacifique. Mais ce qui s'en développe sur le versant Atlantique, ne comprend, comparativement à l'autre versant, qu'une très faible superficie. Le réseau hydrographique du versant Atlantique qui fournit son apport aux affluents du rio Papaloapam est représenté, au nord, par les ravins et les rivières, à sec une grande partie de l'année, qui affluent au rio Tehuacan et, au sud, par les torrents des contreforts occidentaux de la Haute Mixtèque, qui viennent, à la saison des pluies, grossir considérablement les eaux du rio de las Vueltas, lequel, après une course des plus tortueuses dans la profonde cañada de los Cues s'unit au rio de Tehuacan et au rio Grande de Ixtlan, pour former le rio de Quiotepec, un des plus importants affluents du Papaloapam.

La ligne de démarcation des deux versants court, à peu de chose près, en ligne droite du nord au sud-est, depuis le village de Caltepec jusqu'à la sierra de Huizo, auprès du village de San Sebastian de las Sedas. C'est une petite localité, aujourd'hui sans importance, mais qui, topographiquement, présente cet intérêt, d'être le point où le rio Atoyac oaxaqueño prend naissance et d'où de l'est à l'ouest, part une nouvelle ligne qui vient séparer dans la région élevée de la Haute Mixtèque les bassins des deux grands cours d'eau qui se dirigent vers le Pacifique.

Quant au versant Pacifique, indépendamment du rio de Ometepec et de quelques rivières de peu d'importance qui arrosent la Mixtèque de la côte, la contrée se partage en deux grands bassins hydrographiques dont la ligne de séparation décrit dans le centre de la Haute Mixtèque, en partant de Las Sedas, une courbe ondulée qui passe par Nochistlan, Yanhuitlan, Teposcolula, Tlajiaco. Le versant occidental présente donc deux réseaux hydrographiques distincts, dont les eaux se jettent dans le Pacifique par des direc-

tions diamétralement opposées, au nord par l'Atoyac poblano, affluent du rio de las Balsas, au sud par le rio Verde.

Le réseau nord comprend le rio Tlapaneco qui prend sa source dans la sierra de Morelos (Guerrero), auprès d'Atlamaxalcinco, et forme, du sud au nord, la frontière occidentale de la Basse Mixtèque, et le rio Mixteco, important cours d'eau, auquel viennent se joindre les rios de Mixtepec, Justlahuaca, Teposcolula et Huajuapan. Les trois premiers prennent leur source dans la Haute Mixtèque et le quatrième qui se réunit avec celui de Teposcolula, arrose la partie septentrionale du Mixtecapan.

Le rio Verde, qui dessert le versant sud, forme, depuis Las Sedas, la grande vallée d'Oaxaca et reçoit, dans son cours supérieur où il prend le nom d'Atoyac oaxaqueño. les torrents des contreforts de la Haute Mixtèque. Ce n'est que beaucoup plus au sud que la plus grande partie des eaux du bassin méridional lui est apporté par le rio Peñoles.

III

HAUTE MIXTÈQUE OU ÑUDZAVIÑUHU

La Haute Mixtèque, ce vaste plateau au sol des plus disloqués, est donc vraiment le réservoir hydrographique de la plus grande partie du Mixtécapan.

Dans la division actuelle, cette contrée comprend les districts de Teposcolula, Tlajiaco, Nochistlan et partie de ceux de Juxtlahuaca. Etla, Alvares. Les délimitations naturelles sont : au nord, les contreforts voisins de Coixtlahuaca qui représentent la partie élevée et le début de la zone désignée sous le nom de Tocuixiñudzahui; à l'est, la profonde gorge au fond de laquelle coule le rio de las Vueltas et les contreforts limitrophes du pays des Zapotèques ; au sud les prolongements de ces mêmes contreforts, d'où le rio Peñoles ou de Cuanana vient se jeter dans le rio Verde ; à l'est par les versants occidentaux des sierras de Putla et de Juxtlahuaca.

La tradition place sur la Haute Mixtèque le berceau de la civilisation nationale, étendue, plus tard, à tout le pays et parvenue à un haut degré de prospérité. Deux localités sont indiquées comme ayant été le point de départ de l'émigration qui colonisa le pays, Apoala et Achiutla. Les colonies s'accrurent et formèrent des centres urbains qui, quoique réduits aujourd'hui à de simples villages, n'en constituèrent pas moins, lors de la conquête européenne, des villes florissantes. Nous nous arrêterons aux principales. D'abord, Apoala et Achiutla que nous venons de nommer.

Apoala (Santiago) n'est plus aujourd'hui qu'une petite bourgade de 800 habitants, située à une altitude de 1.600 mètres, dans un ravin formé par trois chaînons dépendant de la sierra de Nochistlan. Les crêtes de ces chaînons offrent un certain nombre de pics qui portent les noms de Huautla, Nodon, Jaltepetongo, Apasco, Chicahua, et la Peña colorada dont la hauteur atteint 2.900 mètres. Le village est traversé par une rivière torrentueuse qui prend sa source dans une grotte nommée Yuviyucuman (grotte profonde). Cette grotte célèbre, aux époques précolombiennes, par les pèlerinages qui y avaient lieu, se trouve sur la montagne Yucuman (montagne profonde). La rivière, désignée aujourd'hui sous le nom de rio de Apoala, se précipite après de nombreux rapides dans le rio de las Vueltas, auprès de Tomelin, après avoir traversé un étroit et pittoresque cañon de 250 mètres de profondeur.

Ce qui a fait localiser le lieu d'origine de la nation mixtèque à Apoala, c'est son nom mixtèque Yutatnoho ou Yutatnuhu, traduit dans les auteurs par rivière d'où sortirent les seigneurs, la race, la lignée. Apoala, toujours suivant la tradition, devait sa fondation à une famille venue d'un point qui plus tard se nomma Tilantongo. Cette famille s'étant accrue considérablement, se dispersa ensuite pour coloniser le reste du pays. Dans la division politique actuelle, Apoala appartient au district de Nochistlan.

Achiutla ou Achutla (Achioztlan) est représenté aujourd'hui par deux villages situés à peu de distance l'un de l'autre, San Juan Achiutla et San Miguel Achiutla, dont la population totale arrive à peine à 1.800 individus. L'altitude moyenne prise entre les deux villages est de 1.800 mètres. La ville ancienne était placée au nord du village de San Miguel, sur le plateau où s'élève aujourd'hui l'église. Avant la conquête, la population atteignait 14.000 habitants, mais elle se trouva considérablement réduite à la suite d'une épidémie de « mazahuatl ». Établie au centre de la Haute Mixtèque, Achiutla

était la résidence du chef qui gouvernait le Mixtécapan. Après la scission qui divisa le pays en trois principautés, cette ville resta le centre spirituel où résidait le taysacca ou chef religieux. Le temple était fameux. On y venait, de toutes parts, pour rendre hommage à une divinité considérée comme une personnification de Quetzalcoatl. C'était une émeraude de grande dimension sur laquelle se trouvaient gravés un oiseau et un serpent. Ce joyau excita l'admiration des Espagnols par la perfection et le fini de son travail; il fut détruit par les missionnaires ¹.

Auprès de l'ancienne ville s'ouvre une grotte, l'entrée présumée d'un souterrain qui communiquait avec le village de San Juan et par lequel, en temps de guerre, on pouvait aller de l'un à l'autre des deux villages.

Le nom nahuatl d'Achiutla paraît lui venir de cette grotte. En le décomposant, on y trouve, en effet: Achio fréquemment, oztli grotte, tlan localité (localité de la grotte fréquentée) ou Atl eau, chipimi goutter, otli route, tlan localité (endroit des routes où suinte l'eau). Quant au nom mixtèque Ndico, il signifie pulvérisé. Ce nom aurait été donné au nouveau village, à cause de l'émeraude vénérée que les missionnaires avaient réduite en poudre.

La situation géographique, la splendeur et l'importance religieuse d'Achiutla sont probablement les causes qui l'ont fait considérer comme le lieu d'origine de la nation mixteque. Jusqu'à présent, on n'a pas d'ailleurs de renseignements précis qui puissent prouver sa priorité sur Apoala. Quelques auteurs plus récents ont cru, sans plus de fondement, devoir placer ce lieu d'origine à Tilantongo ou à Sosola. Achiutla est situe dans le district de Tlajiaco.

Nochistlan ou Nocheztlan (Santa Maria Asuncion), petite ville encore aujourd'hui d'une certaine importance par sa situation géographique et politique, est le chef-lieu du district auquel elle donne son nom. Elle s'étend sur un plateau de 1.700 mètres d'altitude. Le climat, par suite d'une exposition aux vents, est froid. La population s'élève à 2.400 habitants. Au temps de la splendeur des Mixtecs,

1. Le renom de la divinité que symbolisait cette émeraude était si répandu dans tout le Mexique, que Moctezuma, lorsqu'il apprit l'arrivée des Espagnols, envoya immédiatement au souverain mixtèque des émissaires chargés de riches présents, afin qu'en son nom on fit faire des sacrifices et que l'on consultât l'idole au sujet des étrangers.

Nochistlan était le principal centre commercial du Mixtécapan. De là l'on expédiait la cochenille dans les pays civilisés les plus éloignés. Le souverain d'Achiutla se servait de ses voyageurs commerçants comme de diplomates et d'émissaires pour sa politique. L'ancienne ville, dont il existe encore les ruines, connues sous le nom de *Pueblo viejo*, se dressait sur une hauteur à proximité du plateau où fut bâtie la cité moderne.

Yanhuitlan (Santo Domingo) avait, à peu de chose près, la même importance religieuse qu'Achiutla. Elle possédait, comme cette dernière ville, une grotte ou temple souterrain fameux, où résidait un des grands chefs religieux. Les vieillards et les femmes qui, à cause de leur faiblesse, ne pouvaient gravir les pentes escarpées de la montagne d'Achiutla, venaient apporter leurs offrandes à ce temple. Comme Nochistlan, Yanhuitlan était un grand centre commercial d'où l'on exportait les graines et les fruits jusqu'au Guatemala.

Après la conquête espagnole, les religieux dominicains y installèrent leur premier couvent. A cette époque, c'était une ville bien peuplée, dont la population s'élevait, selon Burgoa, à 12.000 familles. Aujourd'hui elle n'est plus représentée que par un simple village d'un millier d'habitants. Yanhuitlan, qui se trouve à une altitude de 1.790 mètres, est situé dans le district de Teposcolula, sur la ligne de partage des eaux des versants nord et sud du Pacifique.

Tilantongo (Santiago) était la principale résidence des souverains du Mixtécapan, ce qui fit donner à la Haute Mixtèque le nom de royaume de Tilantongo. Cette ville, située à une altitude de 1.740 mètres, à peu près à égale distance d'Achiutla et de Yanhuitlan, est aujourd'hui complètement déchue de son antique splendeur; ce n'est plus qu'un simple village de 900 habitants du district de Nochistlan.

Chalcatongo (Santa Maria) gardait la nécropole des monarques de Tilantongo et des pontifes d'Achiutla. Cette nécropole, où les corps momifiés étaient conservés dans des loges creusées à même le roc, consistait une grotte profonde des environs. La grotte renfermait encore les archives de la nation et une foule d'objets précieux que l'on voulait dérober aux regards du vulgaire. L'entrée était, sous peine de mort, interdite au peuple; les prêtres seuls pouvaient y

pénétrer. Chalcatongo, aujourd'hui, n'est plus qu'un bourg de 2.500 habitants, appartenant au district de Tlajiaco.

Après ces six principales villes qui représentent les grands centres d'évolution et d'activité des habitants de la Haute Mixtèque, on en comptait un certain nombre qui ont aussi joué un rôle très important jusqu'à l'arrivée des Espagnols, tant au point de vue religieux ou commercial qu'au point de vue des guerres et des luttes que les Mixtecs eurent à soutenir contre les Zapotecs, ou contre les souverains de Mexico. Tels sont : Tecomaxtlahuaca où, du haut d'une montagne, on sacrifiait et précipitait les prisonniers de guerre ; Chicahuaxtla, situé sur la sierra de ce nom, avec de nombreuses grottes, parmi lesquelles une tout spécialement servai de temple souterrain; Tlajiaco et Teposcolula, villes ayant conservé en partie leur importance et devenues aujourd'hui, au même titre que Nochistlan, chefs-lieux des districts auxquels elles donnent leur nom.

Les villes situées sur le sommet des escarpements qui bordent la Haute Mixtèque étaient, pour la plupart, des places fortes qui défendaient les routes donnant accès au plateau central, telles étaient : Sosola ou Tzotzolan, cité bien défendue par la nature. Les deux rivières qui l'entourent ont découpé de hautes berges à pic, la protégeant et l'isolant de tous côtés, sauf en un étroit passage qui servait d'entrée. De cette conformation lui vient très probablement sa dénomination nahuatle (tzotzol coupure, blessure, tlan localité). Sosola fut en quelque sorte la porte de la Haute Mixtèque. La canada qui, de la vallée du rio de las Vueltas, y conduisait, rendait facile l'accès des hauteurs du plateau central. A l'époque des guerres avec les Aztecs, la ville fut le théâtre de sanglantes batailles et, à l'arrivée des Espagnols, ce fut par cette route que la première expédition de reconnaissance envoyée par Fernand Cortez pénétra dans la Haute Mixtèque. Aujourd'hui Sosola n'est plus représenté que par les trois villages de San Geromino, San Juan et San Mateo, dont le chiffre de la population atteint à peine un millier d'habitants.

Almoloyas (Stu Maria) se trouve placé sur le versant oriental de la crête montagneuse de Jaltepetongo, Apaxco et Apoala. Aux flancs de cette sierra, à partir d'une hauteur de 2.000 mètres et à proximité de la ville, se trouve toute une série de promontoires

étagés les uns au-dessus des autres, dépendant des versants de deux montagnes désignées en langue mixtèque sous les noms de Cahuaxandu et Cahuanducuayo. Ces promontoires, bordés de précipices, donnent à la localité un caractère de pittoresque vraiment grandiose. A une époque ancienne, les habitants d'Almoloyas, voyant le peu de ressources que leur territoire pouvait leur fournir, résolurent de s'annexer les fertiles terrains appartenant à leurs voisins les Cuicatecs, ce pourquoi ils s'allièrent aux habitants de Yanhuitlan, et moyennant une certaine redevance annuelle, ces derniers, très nombreux, les aidèrent à envahir et à soumettre toute une grande étendue de terrain jusqu'à la sierra de Teotitlan. Cette conquête assura la splendeur d'Almoloyas et les Cuicatecs demeurèrent sous la domination mixtèque jusqu'aux guerres avec Ahuitzotl et Mocteuzoma. Almoloyas et Sosola furent les deux villes frontières les plus importantes de la souveraineté de Tilantongo. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un modeste village du district de Nochistlan, de 300 habitants, situé à une altitude de 1.800 mètres. Sur la frontière occidentale de la Haute Mixtèque, on voyait Putla ou Poctlan, ville dont la position géographique joua, dans les rapports entre la Haute Mixtèque et la Mixtèque de la côte, un rôle d'une certaine importance. Elle avait un marché fameux dont les ruines subsistent encore. La présence de ce marché marqua une époque dans l'évolution du Mixtécapan. Il donnait lieu annuellement à une fête de plusieurs jours à laquelle les habitants du royaume de Tilantongo et ceux de la principauté de Tututepec venaient concourir en apportant les produits de leurs territoires. L'institution de cette fête fut le prétexte d'un conflit entre les deux principautés. Jusqu alors, elles avaient été unies dans une sorte de fédération. De cette fédération, la Haute Mixtèque avait, d'abord, eu la direction. Puis, le souverain de Tilantongo en avait été frustré au profit du prince de Tututepec. La victoire de ce dernier consacra la vassalité de la Haute Mixtèque dont les habitants durent apporter leur tribut annuel à la fête dont je viens de parler. Le prince suzerain y assistait en personne dans un édifice construit pour lui sur la place du marché.

Cette exigence finit par exaspérer les habitants de la Haut Mixtèque. Ils s'entendirent pour secouer un despotisme oppresseur; ils se réfugièrent donc dans les montagnes escarpées des environs et y établirent des fortifications capables de soutenir un long siège. Les Mixtecs de la côte tentèrent vainement de les déloger de ces positions si bien choisies. Après une lutte acharnée qui, de part et d'autre, fit de nombreux morts, les belligérants, pour ne pas s'épuiser inutilement, résolurent, tout en conservant leur autonomie réciproque, de faire la paix et de conclure, sur le pied d'égalité, une alliance pour leurs entreprises commerciales et politiques et la défense du pays.

Putla est situé à une altitude de 1.280 mètres. Le climat, par suite de l'exposition, est chaud et humide. Le nom de Putla ou Poctlan signifie, en nahuatl, terre des brumes ou fumées (Poctli, nuage, brume, fumée). Le nom mixtèque signifie terre ocreuse (Caa ocre, tezontle). Ce nom a été substitué à celui de Nuñuma (même signification que Poctlan), étendu lui-même à toute la sierra des environs, à cause des brumes qui viennent journellement s'y fixer et semblent une fumée.

Putla n'est plus aujourd'hui qu'un bourg d'un millier d'habitants, n'ayant guère d'autre intérêt que d'être un endroit central par où passent les voies de communication entre les hauteurs et la côte. Dans la sierra, où ce village subsiste, les indigènes ont conservé presque intacte leur antique manière de vivre.

Deux autres villes frontières, quoique placées en dehors des limites de la Haute Mixtèque et appartenant au territoire zapotèque, peuvent être considérées suivant la tradition comme d'origine mixtèque. Ce sont Huizo et Cuilapa. Huizo (San Pablo) ou Guajolotitlan, point stratégique de premier ordre à l'époque des guerres que les Mixtecs eurent à soutenir avec les Aztecs et les Zapotecs, leurs voisins, s'étend sur la sierra qui porte le même nom. De sa position l'on commandait la profonde vallée du rio de las Vueltas et la vallée d'Oaxaca, à peu de distance de la Cañada de Sosola, laquelle accédait à la Haute Mixtèque.

Les Zapotecs étant parvenus à s'en emparer, y établirent une garnison pour contenir les incursions des Mixtecs sur leurs terres. Ultérieurement les Azteos, afin de dominer le pays mixtéco-zapotèque et de faciliter les rapports avec leurs vastes colonies du Soconusco et du Guatemala, s'en rendirent maîtres.

On l'a vu d'autre part : de la sierra de Huizo partent les lignes

de hauteurs qui séparent les trois grands bassins hydrographiques du Mixtécapan.

Huizo, appelé par les Zapotecs Huitzazoo, c'est-à-dire réunion de guerriers (nom qui fut changé en celui de Guajolotitlan après la conquête du monarque aztèque Ahuitzotl), est aujourd'hui une bourgade de 2.000 habitants à l'altitude de 1.700 mètres, dans le district d'Etla.

Cuilapa, Cuiloapam ou Coyolapam (Santiago), ville forte aujourd'hui de 3.434 habitants, appartient au district central d'Oaxaca et se trouve à une altitude de 1.656 mètres. Ce fut, à une certaine époque, le point le plus avancé des Mixtecs dans la vallée d'Oaxaca et la rivale de Zaachila, capitale zapotèque 1.

On ne connaît guère l'histoire de Cuilapa. Néanmoins on pense que son origine fut mixtèque. A l'arrivée des Espagnols et au moment de l'alliance des Zapotecs et des Mixtecs contre l'invasion aztèque, Cuilapa paraît avoir appartenu complètement aux domaines du souverain zapotèque de Zaachila, quoique sa population fût restée en grande partie mixtèque. Il y existait, selon la tradition, une grotte servant d'entrée à un souterrain qui conduisait à Monte Alban. Il servait au gouverneur de la ville à se rendre à la célèbre forteresse, lorsqu'il ne voulait pas être vu de ses sujets.

En résumé, la Haute Mixtèque fut le lieu d'origine et le centre de l'expansion mixtèque; ce fut toujours la partie la plus peuplée du Mixtécapan.

Aujourd'hui encore, le type, considéré comme celui de l'ancienne population, type d'ailleurs assez métissé, est encore bien représenté. Si la population autochtone est moins agglomérée dans les grands centres, elle se trouve, par contre, disséminée dans un grand nombre de petits villages, dont la majeure partie conserve encore sa dénomination mixtèque.

Moins riche en métaux précieux que la Mixtèque de la côte, la Haute Mixtèque, pays en général froid, se rattrapait par son acti-

1. Dans un manuscrit d'Augustin Salazar daté de 1580, cité par Orozco y Berra (Geografia de las lenguas de Mexico), il est dit que les habitants de Cuilapa furent en guerre avec ceux de Teozapotlan ou Zaachila et que, vainqueurs et maîtres de la vallée de Oaxaca, ils obligérent les villes de Mitla et Tetipac à leur payer tribut.

Société des Américanistes de Paris.

vité dans l'industrie, les arts et le commerce. Elle possédait, cependant, certains centres aurifères.

Ainsi Moctezuma ayant dit à Cortés qu'une partie de l'or qui lui était payé comme tribut par les Mixtecs venait de Sosola, le Conquistador envoya une expédition pour juger de la richesse dont le puissant monarque de Tenochtitlan lui avait parlé.

Comme la route, depuis la dernière guerre aztéco-mixtèque, était ouverte jusqu'à la vallée de Oaxaca et garnie de troupes envoyées de Mexico, les Espagnols purent parvenir facilement jusqu'à la sierra de Huizo et voir les mines de Sosola. Ils revinrent à Mexico, non seulement avec l'or recueilli, mais aussi avec l'importante notion que ces endroits étaient très peuplés, que les habitants, en général, étaient mieux vêtus que les Mexicains, qu'ils possédaient des maisons bien faites et en meilleure pierre qu'en aucun endroit jusqu'alors connu des Européens. L'expédition espagnole fut entièrement émerveillée des grandes villes de Sosola, Tamasulapa, Yanhuitlan, Achiutla, etc.

IV

BASSE MIXTÈQUE OU ÑUÑINE

La Basse Mixtèque est beaucoup moins accidentée et moins élevée que la Haute Mixtèque; le climat, par suite, se montre plus chaud et plus sec, et le sol plus aride. Dans la division politique actuelle la Basse Mixtèque est partagée entre les trois états de Puebla, Oaxaca, Guerrero.

De l'état de Puebla, elle ne comprend que le sud des districts de Tehuacan et d'Acatlan. C'est la partie la moins favorisée de la région, quant à la végétation, franchement désertique en certains endroits. Les cours d'eau qui irriguent la contrée sont, à l'ouest, les tributaires du rio de Acatlan et, à l'est, ceux du rio de Tehuacan, rivières souvent à sec une partie de l'année et, à cause de la nature calcaire de la région, circulant parfois en cours souterrain ¹.

1. Dans les régions à cours d'eau souterrains, les indigènes, pour se procurer l'eau nécessaire à l'agriculture, pratiquent encore aujourd'hui un système De l'état de Oaxaca, la Basse Mixtèque occupe les districts de Huajuapan, Sylacayoopam, Coixtlahuacan, plus une fraction à l'ouest de celui de Iuxtlahuaca et à l'est de celui de Teotitlan.

Enfin, dans l'état de Guerrero, les districts de Morelos et d'Abasolo, extrémité occidentale de la contrée.

Dans les états actuels de Puebla et Oaxaca, la population de la Basse Mixtèque était en partie composée de Popolocos et de Mixtecs. Ces deux tribus indiennes, assez différentes, pourtant, dans leurs mœurs et surtout par leur langue, vivaient en harmonie sous un même régime gouvernemental. Coixtlahuaca, la capitale, comptait une population mélangée et Nodon, ville située à peu de distance de cette dernière, était habitée exclusivement par des Popolocos.

Après les guerres avec les Aztecs, la Basse Mixtèque, à peu près complètement soumise à la domination du puissant empire de Mexico, fut divisée en deux provinces par les conquérants: la partie nord de la population mixte, qui correspondait à la division politique actuelle Oaxaca-Puebla, constitua le Coixtlahuacan, et la partie occidentale, appartenant à Oaxaca-Guerrero, devint la province de Xicayan.

Antérieurement, à l'époque de la complète indépendance du Mixtécapan, la Basse Mixtèque avait toujours dépendu du royaume de Tilantongo qui nommait le gouverneur de cette province. Le dernier gouverneur mixtèque fut Atoniltzin, sous le règne duquel éclata, à propos de difficultés entre commerçants, la guerre avec les monarques de Mexico et de Texcoco. Les Mixtecs, vainqueurs au début, ne tardèrent pas à éprouver de cruels revers. Atoniltzin fut tué. C'est alors que le pays tomba au pouvoir des Aztecs. Ces derniers donnèrent le gouvernement à un des leurs, nommé Cuauxochitl.

de drainage qui rappelle les Cenotes du Yucatan. A cet effet, ils pratiquent jusqu'à la couche aquifère des puits généralement peu profonds, distants les uns des autres d'une vingtaine de mètres. Lorsque ces puits sont établis sur une certaine longueur, on les réunit par une galerie souterraine qui collecte les eaux d'infiltration et constitue un réservoir ou une conduite d'eau capable d'alimenter des canaux d'irrigation. L'entretien du système est des plus simples : il suffit de descendre par les puits et de débarrasser les surfaces filtrantes des concrétions calcaires qui les obstruent.

Moins bien peuplée et moins avancée en civilisation que la Haute Mixtèque, la Basse Mixtèque avait néanmoins un certain nombre de villes importantes, mais dont l'histoire est aujourd'hui complètement perdue.

Coixtlahuaca, la capitale et le siège du gouverneur nommé par le souverain de Tilantongo, à une altitude de 2.000 mètres, sur les contreforts de la Haute Mixtèque, peut être considérée comme appartenant géographiquement à cette dernière. A l'époque de sa splendeur, Coixtlahuaca était une ville très commerçante où se concentraient tous les produits de la Basse Mixtèque. Elle occupait donc par ce fait un rang égal à celui de Nochistlan.

Comme nous l'apprend le Père Duran ¹, son marché était très fréquenté par les trafiquants de tous pays, surtout ceux de la partie centrale du Mexique, Mexico, Tezcoco, Chalco, Xochimilco, Coyoacan, Tacuba, Azapotzalco. On y vendait des objets d'or et de pierres fines, des plumes précieuses, de la cochenille, du cacao, des tissus de toutes couleurs, fabriqués avec du coton ou du poil de lapin, de la poudre d'or pour les échanges, etc.

Ce marché fut le théâtre de l'agression des Mixtecs contre les marchands de Mexico qui déchaîna la terrible guerre, plus haut mentionnée, avec les Aztecs.

Déchue de sa splendeur à l'issue de cette guerre, Coixtlahuaca ne recouvra jamais qu'en partie son importance première. La domination européenne, tout en lui conservant son rang de capitale de province, la fit sujette de Teposcolula. C'est, maintenant, une petite ville de 2.300 habitants, chef-lieu du district qui porte son nom. Les autres villes ou villages ayant eu une importance au point de vue historique sont:

1º Dans le Coixtlalhuacan, province qui s'étendait depuis la vallée du rio Tehuacan jusqu'aux environs de celle du rio Tlapaneco, Caltepec, Chazumba, Acatlan, Piaxtla et Tlalpa, villes frontières; Petlacingo, Tequistepec, Chila, Miltepec, Tlamacingo, Chilislahuaca, Cuyotepery, Atoyac, Huajolotitlan, Jolotepec, Sahuatlan, Huajuapan de Leon, Tulancingo, Silacayoapan, Tlapanecinco, Tecomaxtlahuaca, Ygualtepec, Tamazola, Ahuehuetlan, Juxtlahuaca, etc.

2º Dans la province de Xicayan, à laquelle fut ajoutée, à l'époque

1. Historia de las Indias de Nueva España, t. I, ch. xxII, p. 188.

espagnole, une grande partie de la Mixtèque de la côte et qui semble avoir eu comme limite méridionale le rio Ometepec, Olinalan, Jitlutepec, Jicayan¹, Huehuetono, Tlacochistlahuaca, Xochistlahuaca, Azoyu, Zacoalpa, etc.

Cette dernière zone de la Basse Mixtèque avait, en grande partie, un sol moins accidenté et jouissait à peu près du même climat que la Mixtèque de la côte. C'était la partie la plus chaude de la province.

Elle est restée célèbre par son industrie, qui fournit encore aujourd'hui aux indigènes des articles d'exportation et une source importante de revenus. Les principaux objets fabriqués et exportés du pays sont en première ligne ces sortes d'écuelles ou de récipients connus sous le nom de « jicara » (Xicalli) ou de « jicapaxtle 2 », suivant leur grandeur. Ils sont fabriqués, soit avec le fruit du calebassier (Crecentia cujete), soit avec celui des nombreuses variétés de cucurbitacées cultivées. Ces jicaras, dont la fabrication a donné leur nom à la ville et à la province (Xicalli, jicara, Yan, endroit), sont en général revêtues à leur intérieur, pour les rendre imperméables aux liquides, d'un enduit rouge ocreux, et peintes extérieurement d'ornements de couleurs assez vives. L'intérieur et l'extérieur sont vernis avec l'huile de la cochenille à graisse du Spondius (Coccus axin), vernis très brillant qui peut supporter un certain temps l'action de l'eau chaude sans se détériorer. Le bois de « linaloe » (Bursera delpechiana Poisson), qui est très abondant dans certains endroits et qui a donné son nom au village d'Olinalan, est très employé dans une industrie spéciale à la région, celle des coffrets de différentes formes et de différentes grandeurs qui servent à parfumer les objets que l'on y renferme. Ces coffrets, afin que l'essence dont le bois est imprégné ne s'évapore pas trop rapidement, sont

- 1. Quatre villages portent le nom de Jicayan. Ce sont : Jicayan de la municipalité de Tlacochistlahuaca dans le district d'Ometepec, San Juan, San Pedro et Santiago dans le district de Jamiltepec (Mixtèque de la côte).
- 2. Les jicapaxtles, encore plus ornés que les jicaras, sont fabriqués avec les fruits de ces grandes cucurbitacées, dont le diamètre peut atteindre 50 centimètres. Ils sont tout spécialement expédiés à Tchuantepec, où les jeunes Indiennes les emploient comme corbeilles pour contenir les fardeaux qu'elles portent sur leur tête (jicaras et jicapaxtles sont tout simplement les fruits coupés par le milieu, de façon à fournir deux écuelles).

protégés extérieurement par le même revêtement de peinture et de vernis que les jicaras. La région fournit encore à l'exportateur indigène divers autres produits, tels que le caoutchouc, la vanille, la salsepareille, l'indigo, etc.

V

MIXTÈQUE DE LA COTE ÑUÑDAA OU ÑUÑAMA

La Mixtèque de la côte était la partie la plus riche de tout le Mixtécapan. Les mines produisaient les métaux précieux en notable quantité et le sol, situé sous un climat chaud, bien irrigué par ses cours d'eau, était d'une extrême fertilité. Cette province s'étant rendue indépendante du reste du pays, à la suite des circonstances mentionnées plus haut, n'avait pas été touchée par la conquête des Aztecs. Elle constituait donc à l'arrivée des Espagnols une principauté riche et prospère. Un souverain héréditaire résidait à Tututepec. Il laissait le commandement du fief de Jamiltepec à un de ses parents et l'investiture aux chefs qui administraient Pinotepa. D'après Burgoa, son influence s'étendait jusqu'à Putla et la longueur de ses domaines sur la côte atteignait soixante-dix lieues.

Au lendemain de la destruction de Mexico en 1521, Fernand Cortez, qui connaissait la réputation de richesse du pays, envoya une expédition sous les ordres d'Alvarado. Alvarado gagna la Mixtèque de la côte par le sud, en suivant la vallée d'Oaxaca, rencontrant partout des villages très peuplés et des terres bien cultivées. Sur son parcours il n'éprouva aucune hostilité, car les indigènes, terrorisés par la valeur des vainqueurs de Mexico, ne tentèrent même pas de s'opposer à son passage, il revint à Mexico chargé de butin et rapporta en or une valeur de vingt mille « castellanos de oro » qui lui fut payée à titre de tribut par le souverain de Tututepec.

Si on ne connaît que fort peu de chose, au point de vue de l'histoire, sur la Basse Mixtèque, on en connaît encore moins sur la Mixtèque de la côte. Ce pays, après la conquête, fut colonisé par les soldats espagnols, mais comme la région était assez malsaine, les

colonies ne devinrent guère prospères. Ne pouvant contraindre les indigènes aux travaux des mines ou des champs, les colons furent réduits à importer des nègres dont les métis, connus sous le nom de Zambos, constituent aujourd'hui une grande partie de la population rurale. La Mixtèque de la côte fut étudiée vers 1883 par Maler qui, parcourant le pays, rencontra un certain nombre de vestiges des anciens monuments.

La Mixtèque de la côte se trouve en partie sur les districts d'Abasolo (Guerrero), Jamiltepec et Juquila, ces deux derniers appartenant à l'état de Oaxaca. A part quelques chaînes de montagnes ou de collines, de place en place, le sol, en général, est peu élevé! Ce sont surtout de vastes plaines qui s'abaissent progressivement vers les rivages du Pacifique. De là vient le nom mixtec de Ñuñdaa (terre plane) ou Ñuñama (terre des maïs). En dehors du rio Ometepec et du cours inférieur du rio Verde, la Mixtèque de la côte, quoique assez bien irriguée, ne comprend guère de fleuves un peu importants. La majeure partie du réseau hydrographique est représentée par de petites rivières qui proviennent des régions avoisinant les contreforts de la sierra de Putla.

Les limites de la Mixtèque de la côte étaient : au nord et à l'ouest, la Basse Mixtèque ; à l'est, les contreforts occidentaux de la Haute Mixtèque appelés Nuñuma, ou sierra de Putla, et la partie sudouest du Zapotécapan; au sud, les rivages du Pacifique.

Tututepec ou Yucudzaa était la capitale et la résidence du monarque de la Mixtèque de la côte. C'était une ville très peuplée, aux habitations pressées, à l'époque de l'arrivée des Espagnols. Au centre de la ville s'élevaient le palais du souverain et un teocalli.

Les villes principales de la Mixtèque de la côte étaient: Pinotepa, Igualtepec, Zacatepec, Tulislahuaca, Amusgos primeros et segundos, Huastepec, Jicaltepec, Huijolotitlan, Jamiltepec, Juquila Panislahuaca. Toutes ces villes ne sont plus aujourd'hui que de petites bourgades, peuplées en grande partie, comme le sud de la Basse Mixtèque, par des Zambos.

1. Maler, « Basse Mixtèque »; Revue d'Ethnographie, nº 2, 1883.

VI

DIVISION LINGUISTIQUE, CIVILISATION, ARCHÉOLOGIE DU MIXTÉCAPAN

La langue mixtèque, abstraction faite du popoloco, parlé dans une grande partie de la Basse Mixtèque, comprend, d'après le Père Antonio de los Reyes, onze dialectes qui sont ceux de : Teposcolula, Yauhuitlan, Basse Mixtèque occidentale, Coixtlahuaca, Tlajiaco, Cuilapa, Mitlantongo, Tamarulapa, Xaltepec, Nochistlan et le dialecte des montagnes. Ces dialectes, dont il est impossible d'établir au juste le domaine géographique, sont désignés, on le voit, d'après les localités ou villes où ils étaient en usage. La langue qui passait pour la plus claire, la plus universellement parlée et la mieux comprise dans toute l'étendue du Mixtécapan était celle de Teposcolula. C'était, avec celle de Yauhuitlan, la plus courante dans toute la partie centrale de la Haute Mixtèque, c'est-à-dire dans la région où se trouvait le gouvernement suprême et où l'on place l'origine et le berceau de la population qui étendit sa civilisation et son influence morale sur tout le pays. Les autres dialectes reçurent probablement des modifications par le contact et les relations avec les pays avoisinants. Ainsi Nochistlan confinait avec les Zapotecs et les Cuicatecs; Coixtlahuaca, avec les Popolocos; la Basse Mixtèque occidentale, avec les Amusgos que l'on pense avoir été une tribu de Mixtecs. La Mixtèque de la côte, dans son dialecte, se rapprochait beaucoup de celui de Teposcolula, mais avait beaucoup de sons chuintants; enfin Cuilapa, qui était en plein territoire zapotèque, avait un dialecte qui se rapprochait de celui de Yauhuitlan, fait dû probablement à l'origine de la colonisation.

Nos connaissances sur l'origine des Mixtecs sont très vagues. Les missionnaires qui eurent en main, peu après la conquête, les peintures conservées dans la grotte de Chalcatongo, comme archivo de la nation, n'obtinrent à ce sujet que des interprétations confuses de la part des indigènes. D'après l'opinion généralement

admise, les autochtones du Mixtécapan étaient de même race que les Popolocos habitant le nord du pays 1. Parmi eux vint s'établir une colonie toltèque qui sans apporter de grands changements aux coutumes et à la langue finit par améliorer le pays et le mettre sur la voie du progrès, en introduisant les arts, l'industrie et en développant l'instinct commercial.

Comme on l'a vu, les Mixtecs étaient d'habiles artistes, excellant dans l'art de travailler les métaux précieux et les pierres dures, dans la conception de l'art décoratif. On retrouve encore parfois, en fouillant les anciennes sépultures, des joyaux en or délicats, des pierres précieuses finement gravées et une céramique remarquable.

Dans l'industrie et l'agriculture, les Mixtecs n'étaient pas moins avancés; les fabrications étaient nombreuses et certaines sont restées aujourd'hui une ressource pour le pays, en donnant lieu à un important trafic. Ce qui a rendu à jamais célèbres les Mixtecs et leurs voisins les Zapotecs, c'est la production de la cochenille. Cette exploitation dénote de la part des indigènes un réel savoir et une connaissance approfondie des choses de la nature, car non seulement l'insecte qui fournit la matière colorante si recherchée, mais aussi la plante qui sert à son développement sont inconnus à l'état sauvage. L'origine de cette industrie n'a donc pu être que le résultat d'observations suivies et d'une sélection habilement pratiquée?

- 1 Les Popocolos ou Chuchones, comme on les appelle dans les états de Oaxaca et Puebla, étaient, d'après Orozco y Berra, une nation disséminée sur divers points du Mexique où elle formait des agglomérations ou des villages dans lesquels la façon de vivre était des plus primitives. Ces Popocolos offrent de nombreux traits de ressemblance avec les ()tomis dont ils ne sont peut-être qu'une fraction. Le principal centre de ces Indiens était Tecamalchalco, mais ceux qui vivaient au nord du Mixtecapan s'étaient rendus indépendants de ce dernier; ils vivaient soit dans une sorte de commensalisme ethnique avec les peuples sur le territoire desquels ils se trouvaient, soit plus indépendants, en formant des tactuanazgos, ou fiefs plus ou moins tributaires les uns des autres.
- 2. La cochenille qui est encore cultivée par les indigènes est le Dactylopius coccus (Costa); elle est désignée sous le nom de cochenille fine, farineuse, domestique, grana fina. On ignore si elle provient de la cochenille sauvage, Dactylopius tomentosus (Lamarck), cochenille cotonneuse, grana silvestris, qui se rencontre sur la plupart des opuntias et que les producteurs ont grand soin de

Le commerce était très en faveur parmi les Mixtecs. On a vu que trois villes avaient des marchés très fréquentés. Les marchands allaient porter leurs produits dans des régions aussi reculées que celles du Guatemala. Ce commerce fut donc une grande source de prospérité ponr le pays dont le sol se montrait en certains endroits peu productif. C'est surtout aux échanges commerciaux que l'on attribue la grande quantité d'or que les Espagnols trouvèrent à leur arrivée en Mixtèque. Car le métal précieux ne servait pas seulement à la fabrication des joyaux ou des objets d'art; il était très employé pour les transactions commerciales. Il circulait alors renfermé dans des tuyaux de plumes et servait de monnaie. Les mines exploitées dans la région n'assuraient pas une production suffisante pour la consommation.

Comme archéologie, le pays mixtèque n'offre pas de monuments ou de constructions aux vastes proportions comme ceux qui se rencontrent sur le territoire limitrophe du Zapotécapan (Mitla, Monte Alban, Guiengola).

Les vestiges anciens que l'on rencontre sur toute l'étendue du pays appartiennent à trois catégories : 1° les ruines des anciennes villes telles que Nochistlan, Putla, Yuxtlahuaca, Chila; 2° les Mogotes 1, sorte de tumulus, représentant les restes d'un monument religieux ayant eu, dans la plupart des cas, une destination funéraire, mais que le temps, les intempéries et la végétation ont dégradés au point de leur donner une forme, toujours pareille, de collines ou de monticules naturels; 3° les camps fortifiés, placés

détruire, lorsqu'elle s'introduit dans les nopaleries. Cette cochenille sauvage dont la femelle est moitié moins grosse que celle de la grana fina, envahit tellement les articles des nopals qu'elle finit par étouffer la cochenille fine. Les nopals usités pour la culture de la cochenille sont: l'Opuntia splendida (Web) ou « nopal de castilla » et l'Opuntia Hernandezi (D. C.) ou « nopal de San Gabriel; le premier est inerme et sert à l'élevage de la cochenille pondeuse; le second, fortement épineux et par conséquent mieux protégé contre les destructeurs, sert pour la cochenille tinctoriale qui se récolte en grande quantité pour l'usage local et l'exportation.

1. Cf. Lejeal, « Campagnes archéologiques récentes dans l'Oàxaca », Journal de la Société des Américanistes, t. IV, 1^{re} série, n° 2, p. 174, et, dans la même publication, mes « Notes d'archéologie mixtéco-zapotèque (Tumulus et camps retranchés), nouvelle série, t. II, n° 1, p. 109.

toujours sur les crêtes des montagnes ou au bord des hauteurs peu accessibles.

La forme extérieure et la constitution ultérieure des mogotes, ainsi que celles des édifices des camps retranchés, sont à peu de chose près partout les mêmes. Dans les mogotes, les matériaux de construction sont généralement de briques crues ; dans les camps retranchés, de pierres et de mortier. Tous offrent dans leur aspect le caractère bien tranché d'une architecture spéciale qui paraît être propre à la région mixtéco-zapotèque, région qui représente en grande partie ce qui, avant la conquête espagnole, était nommé l'Anahuac ayotla.

BIBLIOGRAPHIE

Bungon. Palestra historial o historia de la provincia de San Hypolito de Oaxaca del orden de predicadores (México, 1670). — Description geografica de la America septentrional y de la nueva iglesia del Occidente (México, 1674).

CARRIEDO. Estudios historicos y estadisticos del estado oayaqueño (México, 1849).

Garcia y Cubas. Diccionario geografico, historico y biografico de los Estados Unidos Mexicanos (México, 1888).

Jose Antonio GAY. Historia de Oaxaca (Mexico, 1880).

Jose-Maria Murguia y Galardi. Estadistica antigua y moderna de la provincia de Oaxaca, 1826-27 (reproduit en partie dans le Boletin de la Sociedad mexicana de Geografia y estadistica, 1^{era} epoca, p. 159, t. 7).

Orozco y Berra. Geografia de las lenguas de México (México, 1864). Apendice al diccionario universal de Historia y de Geografia, 1855.

Penafiel (Dr Ant.). Nomenclatura geografica de México. Etimologias de los nombres de lugar correspondientes á los principales idiomas que se hablan en la República (México, 1897).

Antonio de los Reves. Arte de la lengua mixteca, publicada en casa de Pedro Balli (México, 1593), réédité par le comte H. de Charencey (Alençon, 1889).

VAZQUEZ. Apuntes topograficos del distrito de Tlajiaco del estado de Oaxaca, Mixteca alta (Boletin de la Sociedad de geografia mexicana, 2º epoca, t. 3, p. 238, 1871).

LA

PLUS ANCIENNE VILLE DU CONTINENT AMÉRICAIN CUMANA DE VÉNÉZUÉLA

SES ORIGINES — SON HISTOIRE — SON ÉTAT ACTUEL 1

PAR M. JULES HUMBERT

Docteur ès lettres, Professeur agrégé au Lycée de Bordeaux, Membre de la Société des Américanistes.

Parmi les éléments qui exercèrent le plus d'influence sur la fondation et l'administration des colonies espagnoles en Amérique, il faut placer, en première ligne, le sentiment religieux. Aussitôt que les conquistadores eurent foulé le sol du nouveau monde, l'ambition et la cupidité ne tardèrent pas, il est vrai, à germer dans leur cœur; mais l'idée première qui présida à la conquête, le désir d'Isabelle la Catholique, celui de Colomb lui-même, c'était avant tout de gagner des âmes pour le ciel, de répandre la foi chrétienne parmi des nations inconnues et sauvages. C'est ce qui explique le rôle important que ne tarda pas à jouer le clergé dans l'Amérique à peine découverte. Son action fut à l'origine éminemment bienfaisante et civilisatrice. Malheureusement l'œuvre des religieux fut entravée, dès le début, par celle des conquistadores, et la cruauté de ces derniers rendit trop souvent stérile le zèle apostolique des missionnaires. De là des conflits qui retardèrent pendant longtemps les progrès de la colonisation.

En l'année 1513, des dominicains conduits par les Pères Francisco de Cordoba et Juan Garcès abordèrent à l'ouest de la côte de Cumaná, en un lieu appelé *Manjar*, voisin de Piritú. « Les Indiens,

1. Source principale: Archivo general de Indias, Séville.

dit Herrera¹, les reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié, et grâce à la mansuétude des religieux, des relations cordiales s'établirent entre eux et les indigènes. » Les naturels consentirent à recevoir des moines les premières leçons de l'alphabet, et tout faisait augurer pour l'avenir une paix durable, lorsqu'un incident malheureux vint tout bouleverser.

Quelques mois s'étaient à peine écoulés que l'on vit arriver sur la côte une embarcation chargée d'Espagnols qui venaient à la pêche des perles. Les Indiens, qui, dans ces circonstances, prenaient toujours la fuite, restèrent dans leurs habitations, comptant sur la protection des religieux. Le capitaine du navire invita à dîner à son bord le cacique du pays, et, quand celui-ci avec sa femme et dix-sept autres membres de sa famille eurent mis le pied sur le vaisseau, le capitaine prit le large et gagna l'île Saint-Domingue, emmenant les Indiens comme esclaves. Alors les indigènes, ne doutant pas que les dominicains n'eussent été les complices des pirates, assaillirent le couvent et mirent à mort tous les religieux, martyrisant plus particulièrement Juan Garcès. Ils l'attachèrent à un arbre, lui portèrent toutes sortes d'outrages et prolongèrent longtemps son martyre avant de lui ôter complètement la vie.

Malgré le peu de succès de cette première tentative, de nouveaux religieux, franciscains et dominicains, vinrent à la terre-ferme en 1518. Les franciscains s'établirent dans le bâtiment même qu'avaient élevé les Pères Garcès et Cordoba et que n'avaient pas détruit les Indiens; les dominicains fondèrent leur couvent à cinq lieues plus à l'ouest, dans le pays de Chichiribichi, et l'appelèrent Santa Fé, parce qu'il se trouvait bâti au bord du golfe du même nom ².

Dès leur arrivée aux côtes orientales du Vénézuéla, nous disent les chroniqueurs, « les nouveaux missionnaires eurent la preuve de la bonté naturelle des indigènes qui, oubliant leur rancune passée, reçurent avec la plus franche hospitalité ces apôtres de l'évangile 3 ». De véritables petites colonies agricoles s'étaient fondées autour des

- 1. Antonio de Herrera: Historia general de las Indias, Decades II, lib. II.
- 2. Rapport officiel des auditeurs de Saint-Domingue au roi d'Espagne, cité plus bas.
- 3. Herrera, Dec. II, IX, 8 et 9 Oviedo: Historia de las Indias, lib. XIX.

monastères; les Indiens avaient appris à défricher le sol, à faire croître les légumes et les plantes d'Europe, et cette vie patriarcale durait depuis deux ans, quand, un beau jour de 1520, un aventurier espagnol, Hojeda¹, vint demander l'hospitalité aux dominicains. Ceux-ci payèrent cher leur générosité. Le lendemain, Hojeda s'enfonce dans le pays des Tageres, sous prétexte de se procurer du maïs; il loue trente Indiens pour apporter à sa caravelle des charges de cette denrée; les indigènes montent sur le navire, et Hojeda lève l'ancre à l'instant.

Comme en 1513, de terribles représailles furent exercées contre les religieux. « Le dimanche 3 septembre, comme les dominicains célébraient la messe, les Indiens Tageres, conduits par leur cacique, entrèrent dans le monastère, sous prétexte qu'ils allaient à l'office, et tuèrent deux religieux qui se trouvaient là, ainsi que neuf personnes qui étaient dans le monastère... Ils saccagèrent et brûlèrent le couvent, tuèrent jusqu'à un cheval, un chien et un mouton qui s'y trouvaient. Il ne s'échappa qu'un Indien de Cubagua, employé au service des Pères, qui se hâta de porter la nouvelle à Antonio Flores, alcalde major de cette île 2. » Et les auditeurs de Saint-Domingue, en rapportant ces faits au roi, le 14 décembre suivant, demandaient le châtiment des Indiens.

C'est alors que fut décidée la première expédition armée contre les côtes de Cumaná (1521). Le commandement en fut confié à Gonzalo de Ocampo. On lui recommandait 3 de n'agir qu'avec prudence, ne punissant que les Indiens qui avaient réellement pris part au meurtre des dominicains. Mais Ocampo, tenant peu de compte de ces instructions, se livra sur les indigènes aux plus horribles cruautés, passant les uns au fil de l'épée, pendant ou empalant les autres, et expédiant à la Española ses caravelles remplies d'esclaves 4.

- 1. On ne sait s'il était fils ou neveu du célèbre Alonzo de Hojeda qui, le premier, débarqua sur le territoire du Vénézuela en 1499. V. notre livre sur Les Origines vénézuéliennes (Paris, Fontemoing, 1905), pp. 29 sqq.
- 2. A sus Majestades los oidores é oficiales reales de Santo Domingo, à 14 de noviembre de 1520. Arch. gen. de Ind., Séville, Est. 154, Caj. 4, leg. 15.
- 3. Provision real emanada del Almirante, de la Audiencia é oficiales de Santo Domingo de la Isla Española, á 20 de énero de 1521, dando instrucciones al capitan Gonzalo de Ocampo para la guerra de los Indios. Arch. gen. de Ind., Séville, Est. 2, caj. 2, leg. 1/14.
 - 4. Herrera, Dec. II, lib. IX, 9 et 10.

En même temps, pour réparer les ruines qu'il avait causées, il jetait les fondements de la ville de Nueva Toledo, à une demi-lieue du rio de Cumaná. Mais cet établissement ne devait pas durer, car à peine Ocampo était-il parti que les Indiens détruisirent les fondements de la nouvelle ville. Les fransciscains de Piritú, qui jusque-là avaient été épargnés, payèrent à leur tour pour les abus commis par Ocampo. Les indigènes fondirent sur leur maison qu'ils incendièrent; le Père Denis fut blessé mortellement; les autres parvinrent à gagner la côte et purent s'enfuir dans une embarcation qu'heureusement ils trouvèrent ancrée dans la baie de Santa Fé.

Une seconde expédition armée fut décidée, et le commandement en fut donné à Jacomé Castellon qui partit de la Española à la fin de 1521, avec cinq caravelles et trois cents hommes bien armés. Castellon était habile capitaine, et en même temps homme de prudence et de conseil. Après avoir pacifié le pays, il éleva sur le bord de la mer une forteresse destinée bien moins à menacer les Indiens qu'à les protéger contre les incursions des aventuriers européens et des marchands d'esclaves de Cubagua¹, et dans le voisinage de la Nueva Toledo, à l'ouest du Cerro Colorado, il éleva la Nueva Cordoba qui fut le fondement de la ville actuelle de Cumaná.

Cette expédition de Castellon ne fut donc pas aussi infructueuse que l'avait été celle d'Ocampo. Elle fut au contraire féconde en résultats durables; elle ramena d'une façon définitive la paix dans cette partie de la terre-ferme et laissa debout une ville où bientôt « les indigènes rassurés vinrent se joindre aux Espagnols et, par la culture de la terre, contribuer à la prospérité de la première cité fondée sur le continent américain ². »

Peu de temps après, la Nueva Cordoba échangeait son nom contre celui de Santa Inez de Cumaná, et cette ville devenait la résidence d'un gouverneur dont la juridiction s'étendit bientôt de la province de Cumaná, à celles de Guyane et de Barcelona, après la fondation de Santo Tomé en 1592 et de Nueva Barcelona en 1637.

^{1.} Cette forteresse fut détruite par le tremblement de terre de 1530 qui anéantit la ville de Nueva Cadiz, capitale de l'île de Cubagua (V. Juan de Castellanos: *Elegias*, 1^{ro} parte, XIII).

^{2.} A Rojas: Estud. hist., p. 86-87. Il s'agit ici du continent proprement dit; on sait en effet que la première ville espagnole de l'Amérique insulaire, Santo Domingo, avait été fondée par Bartolomé Colon, en 1495.

Cependant, malgré l'initiative des premiers gouverneurs, les progrès de ces trois provinces furent extrêmement lents durant tout le xvire siècle et pendant les premières années du xviire. Les Espagnols se trouvèrent alors en contact dans la Guyane avec les Hollandais auxquels ils cédèrent le pas presque partout, et en Amérique, comme ailleurs, « la puissance hollandaise a été faite pour beaucoup de la décadence espagnole sous les derniers Habsbourg¹».

Si la domination de l'Espagne fut maintenue dans ces contrées, c'est à l'activité des missionnaires qu'elle le dut. Les capucins aragonais avaient établi leur centre principal d'action à Cumaná, et, de là, rayonnant dans toute la région, ils avaient réussi à la fin du xvii^e siècle à fonder une vingtaine de missions. A côté de ces établissements religieux, les Espagnols n'avaient en 1720, dans la province de Cumaná, que trois établissements civils:

1º La capitale de Cumaná, ne renfermant pas plus d'une centaine de toutes petites maisons, bâties de boue et de troncs d'arbres, et couvertes de chaume. « Les habitants de cette ville étaient très pauvres, bien que quelques-uns d'entre eux possédassent de petites fermes sur la côte du golfe ou dans la vallée de Cariaco?. »

2º La ville de San Balthasar de los Arias, autrement appelée Cumanacoa, « consistant en 20 ou 25 maisons de boue, couvertes de chaume, habitées par de pauvres cultivateurs, la plupart mulâtres ou nègres ³ ». Les environs produisaient du tabac, mais seulement en quantité suffisante pour la consommation de la province.

3º La ville de San Felipe de Austria, ou Cariaco, où la culture du cacao avait été répandue dans de petites fermes appartenant aux gens de Cumaná, qui avaient l'habitude d'y venir et d'y résider temporairement. Les habitants étaient également des nègres et des mulâtres « qui vivaient dans environ 30 cabanes couvertes de chaume, éparses çà et là sur des terrains où ils cultivaient leur blé, manioc, bananes et produits de différentes espèces 4 ».

- 1. G. Pariset: Histoire sommaire du conflit anglo-vénézuélien en Guyane, 1493-1897 (Berger-Levrault, édit.), 1898, p. 12.
- 2. Rapport de Don José de Diguja, gouverneur de Cumana, à S. M. le roi d'Espagne, 15 déc. 1763. Arch. gen. de Ind., Séville, 133, 3, 16, p. 5 du ms.
 - 3. Id., p. 6 du ms.
 - 4. Id

Société des Américanistes de Paris.

Au xviiie siècle, sous l'actif gouvernement des premiers rois Bourbons, l'Espagne secoua sa torpeur. On envoya à Cumaná des gouverneurs intelligents, tels que Tornera, Sucre, Espinosa, Diguja, qui travaillèrent au relèvement et à la prospérité du pays. Leurs rapports ' contiennent de vastes plans d'organisation et d'administration; ils font preuve d'un sentiment remarquable des nécessités d'une colonisation qui veut être à la fois agricole et commerciale. Malheureusement les mesures proposées, fortification des anciens postes, fondation de nouveaux établissements, extension des plantations, faveurs accordées aux colons, création de ports de registre, envois fréquents de navire de la métropole 2, ne reçurent pas toujours une prompte solution, ou du moins leur exécution se trouva souvent retardée par la mauvaise volonté des audiencias³, intermédiaires administratifs entre les gouverneurs et la couronne. Ces corps tout puissants voyaient d'un mauvais œil les progrès des provinces, craignant sans doute qu'il ne s'y créat quelque jour de nouveaux conseils d'État capables de les surveiller ou de rivaliser avec eux. Cet antagonisme entre l'activité des gouverneurs ou des agents particuliers de la couronne et le mauvais vouloir de ses grands mandataires officiels a été, selon nous, une des principales causes de la faiblesse du régime colonial espagnol.

On peut juger néanmoins des progrès accomplis dans la région orientale du Vénézuela, de 1720 à 1761, si l'on constate qu'en cette dernière aunée les missionnaires avaient à leur charge 39 pueblos où était groupée une population de 26 à 27.000 indigènes 4. Quant à la population urbaine de la province de Cumaná, elle avait considérablement augmenté. Deux villes nouvelles, Carupano et Rio Caribes, comptaient, la première 928, et la seconde, 1.077 habitants; San Balthasar de los Arias avait 88 maisons et 795 habitants; San Felipe de Austria, 192 maisons et 1.395 habitants. La capitale, Cumaná, possédait une population de 4.372 âmes. « Tous les habi-

^{1.} Arch. gen. de Ind., Séville, 56, 6, 19; 131, 5, 7; 133, 3, 16.

^{2.} Le rapport de Miguel Marmion, gouverneur de Guyane, à Don Antonio Valdes, secrétaire d'État du département des Indes, du 10 juillet 1788, est un des plus intéressants à étudier, comme plan complet de colonisation. Arch. gen. de Indias, Séville, 131, 2, 17.

^{3.} Celles de Santa l'é et de Santo Domingo.

^{4.} Rapport de Diguja, p. 13 du ms.

tants mâles valides, écrit Diguja ¹, sont inscrits pour le service militaire, et la force entière comprend 799 hommes, dont 290 sont blancs, le reste nègres, mulâtres et sang-mêlé. La ville renferme environ 80 maisons de pierre, couvertes en tuiles, 150 maisons couvertes en tuiles, mais bâties de bois et de boue, et 200 maisons environ, également bâties de bois et de boue et couvertes de chaume. L'église paroissiale et les couvents sont construits avec les mêmes matériaux. On a rassemblé 18.000 pierres pour bâtir l'église, mais la construction n'a pas encore été commencée, faute d'architecte, et on attend l'arrivée de l'évêque de Puerto Rico qui doit en désigner un. La ville n'a pas de monuments publics. Un tiers des habitants est adonné à l'agriculture et à l'élevage du bétail; un autre tiers se livre à la pêche et à d'autres occupations maritimes; le reste comprend des commis et employés du gouvernement et des ouvriers. »

Tel était à peu près l'état de Cumaná lorsque naquit dans cette ville un des héros de l'indépendance américaine, Antonio José de Sucre, le vainqueur d'Ayacucho, l'ami de Bolivar et le premier président de la république de Bolivie ².

Dans le Vénézuéla moderne, Cumaná fut d'abord, avec Barcelona et Maturin, une des trois principales villes de l'État de Bermúdez. Puis elle devint le chef-lieu du nouvel État de Sucre. La ville compte environ 10.000 habitants. Jouissant d'un climat chaud, avec une température moyenne de 27° centig. (minimum, 23°; maximum, 31º), elle est entourée d'un territoire fertile et propre à la culture des produits tropicaux, tels que café, cacao, bananes, oranges, etc. Sa principale richesse consiste en un raisin excellent qui vaut, diton, celui de Malaga, et qu'elle exporte dans les Antilles et aux États-Unis. Malheureusement Cumaná, comme toutes les villes du Vénézuéla, a subi le contre-coup des guerres civiles qui, trop souvent, ont désolé le pays. Cependant, grâce à sa situation exceptionnellement favorable sur les rives du Manzanarès, le plus important cours d'eau de la région, distante d'un mille seulement du golfe de Cariaco auquel elle est reliée par un tramway, il n'est pas donteux que Cumaná ne soit appelée, sous un régime de paix, à devenir un centre agricole et commercial des plus importants.

I. Id., p. 17.

^{2.} Cf. Vincent et Humbert : Simon Bolivar, sa vie, son œuvre (Bulletin de la Société de géographie de Bordeaux, 1898, nos 19-20).

FOUILLES DE TÉOTIHUACAN



Vue générale de Téotihuacan prise au pied de la Pyramide du Soleil.

Pyramide de la Lune (côté Sud), vue de la Voie Sacrée.

Pyramide du Soleil (face Sud).

Pyramide du Soleil et arroyo de San Juan.

Pyramide du Soleil (face occidentale); escalier dégagé par M. BATRES.

Pyramide du Soleil (sace occidentale); entrée de la Sacristie. d'après M. BATRES.

EXCURSION

AUX

PYRAMIDES DE SAN JUAN TEOTIHUACAN

PAR Mme JEANNE ROUX

Le Gouvernement fédéral du Mexique, grâce aux efforts de M. Justo Sierra, ministre de l'Instruction publique et des Beaux Arts, ayant décidé de consacrer au déblaiement et à la restauration des ruines de Teotihuacan, jusqu'à concurrence d'une somme d'un million de piastres, l'allocation nécessaire, les travaux, sous la direction de M. Leopoldo Bastres, inspecteur général des Monuments historiques, ont commencé au mois de février dernier. On pense qu'ils dureront de huit à dix ans.

La plaine de Teotihuacan occupe le coude nord-est de la vallée de Mexico. Elle est limitée au nord par les montagnes d'Hídalgo: l'une d'elles, le « Cerro Gordo », aux pentes douces, longuement étalées de l'est à l'ouest, est l'ancien volcan dont les laves ont servi à la construction des pyramides qui s'élèvent à ses pieds. Au sud, la plaine s'étend jusqu'aux derniers contreforts de la « Sierra Nevada » qui se recourbe vers l'est, unissant ses derniers échelons aux montagnes de Tlascala. Un simple ressaut de terrain marquant le seuil de « los llanos de Apam », célèbres par leurs magueyales dont le pulque est fameux, limite notre plaine à l'est, laissant apercevoir, bien au delà, les lignes de la « Sierra Madre »; tandis qu'à l'ouest, la vue s'étend librement par-dessus quelques ondulations de terrain et la large nappe du lac de Texcoco, sur toute la vallée de Mexico, bornée au loin par les « Montes de las Cruces ». Le soir, lorsque les brouillards de la lagune sont peu épais, du haut de la Pyramide du Soleil, on aperçoit les taches fauves des lumières de Mexico, à cinquante kilomètres dans le sud-ouest.

Le paysage est noble, de lignes douces et fuyantes, et le terrain, fertile (pl. II, fig. 1). L'endroit ne pouvait être mieux choisi pour y asseoir la ville des dieux et y élever leurs gigantesque temples.

Le chemin de fer mexicain de Veracruz passe à trois kilomètres au sud des ruines. Bien que la station porte le nom de San Juan Téotihuacan, cette petite ville est à près d'une lieue de là, au nord-ouest, formant ainsi l'un des sommets d'un triangle dont les deux autres seraient la gare et la Pyramide de la Lune, et dont les côtés auraient de trois à quatre kilomètres. Plusieurs petits villages dépendant de San Juan sont disséminés dans la plaine. Quoiqu'il y ait plusieurs haciendas dans le voisinage, la propriété est assez divisée et la plupart des habitants ont leur morceau de terre, où ils sèment du mais. Partout aussi des nopals dont quelques-uns énormes, et qui se couvrent en août de tunas rouges (figues de Barbarie), fruit préféré de cette région. Pas d'arbres; tous ont disparu, leur bois vendu au chemin de fer ou aux usines de Mexico. Un seul a résisté à la destruction, parce qu'il a la vie dure et repousse touiours si vite de la moindre racine laissée en terre, qu'en deux ou trois ans son tronc atteint un pied de diamètre. C'est le faux poivrier, le « Pirú » des Mexicains; le shinus molle, de la famille des térébinthacées. Son gracieux feuillage finement découpé, si vert et vert toute l'année, ses jolies grappes de grains de corail sont les seules notes gaies et fraîches à l'œil dans cette saison où vous ne voyez partout que de la pierre ou de la terre sèche.

Près de la gare, disséminées au milieu des terres cultivées, sont quelques maisons formant le petit village de San Sebastian. Parmi leurs habitants, le plus célèbre est Espiridion Barrios, qui non seulement vend — et fabrique — depuis des années des antiquités, des « Moctezumas », spécialité pour touristes américains, mais encore a l'honneur de posséder dans sa propriété les ruines d'une ancienne maison tolteca, la « maison au bain ». Ces ruines ne se composent que de murs, rasés à une hauteur d'un mètre environ, mais indiquant bien le plan général et permettant de reconstituer les dimensions de chaque chambre. Ils sont épais, de pierres brutes noyées dans une sorte de mortier de terre battue, recouvert d'une mince couche de chaux, fine et résistante, sur laquelle sont peintes les fresques. Elles sont de peinture rouge, la teinte plate rehaussée de bandes plus foncées et ornée de petites circonférences. Sur l'un

de ces murs, protégé par un hangar, se trouve la fresque du Dieu, probablement de Tonacatecuhtli, également en rouge, et que le propriétaire reproduit sur des plaques de béton ancien pour les amateurs.

L'une des chambres, un peu en contre-bas des autres, était évidemment une salle de bain avec sa piscine rectangulaire peu profonde et parfaitement conservée, ses conduits d'arrivée et de sortie de l'eau. Le sol est d'un béton très résistant, recouvert encore par places d'une légère couche de chaux stuquée. Espiridion continue ses fouilles petit à petit, à la mesure de ses forces et des subsides qu'on lui offre. Il possède là, d'un seul tenant, quelques milliers de mètres de terrain où il a raison de compter, je pense, sur une trouvaille importante un jour ou l'autre. Il nous montre deux médaillons de terre jaune clair, intacts, de cinq centimètres de diamètre, représentant une tête de tecolote (hibou), qu'il a trouvés il y a quelques jours.

Cette fois-ci, je désire arriver aux pyramides par le « Chemin des Morts », en le prenant dès la citadelle et en le suivant sur les deux kilomètres de sa longueur. Il faut à peu près vingt minutes de marche pour aller de la gare à l'amoncellement de terre et de murs d'adobes, surmonté de monticules, appelé citadelle. Il devait certainement être à la fois une forteresse et la place terminale, avec ses quinze petites pyramides, pour les processions qui parcouraient la Voie sacrée; mais, dans le dernier cas, on ne peut s'expliquer pourquoi elle ne se trouvait pas exactement à l'extrémité de cette Voie, en face la Pyramide de la Lune, au lieu d'être à côté (en face de celle du Soleil, il est vrai). Nous descendons et nous voici sur la Voie sacrée, très large alors. Les Mounds se succèdent régulièrement à droite et à gauche. Les terres charriées par les eaux s'y sont accumulées en plusieurs mètres d'épaisseur; et c'est à travers des champs labourés, préparés pour les semailles de maïs et d'orge, que nous allons. Les monticules offrent toujours leur aspect de pyramides tronquées, sous la végétation qui les recouvre et qui en a si bien épousé les formes, que, souvent, des rangées de magueyes (agaves) suivent les lignes des étroites plates-formes, en dessinant

ainsi les différents corps. L'une des faces, celle de l'escalier, du côté de la Voie sacrée, est renflée, la terre s'y étant plus facilement accumulée. Des monceaux de pierres sur lesquels poussent, toujours, pirús et nopals séparent les pièces de terre labourée. Trouvera-t-on là-dessous un pavé, un revêtement? c'est probable.

Mais voici le terrain coupé à pic. C'est, à une profondeur d'une dizaine de mètres, la rivière San Juan, sans une goutte d'eau : nous la traverserons donc facilement. Auparavant, je prends une vue de la Pyramide du Soleil avec, au premier plan, la coupure et le lit de sable de la rivière (fig. 4). Remontés de l'autre côté, nous reprenons notre marche. Plus près de nous, la grande Pyramide nous apparaît merveilleusement dorée dans le soleil du matin, tandis que la Meztlizacualli, plus petite, plus informe, sous sa végétation pas encore dépouillée, se détache sur le fond sombre du « Cerro Gordo ». Nous prenons sur la gauche pour revoir les ruines du « Palais » mis à jour par M. Charnay. Elles sont intactes; le sol est soigneusement balayé, et, pour que les murs ne continuent pas à s'effriter, M. Batres les a fait consolider à la partie supérieure par un peu de maçonnerie nouvelle. Dans la grande salle, les bases des six colonnes pyramidales demanderaient la même protection, la maconnerie qui les forme se détruisant peu à peu. Mon souvenir allait, ému et reconnaissant, vers le courageux explorateur français qui a tant travaillé au Mexique, lorsque Espiridion m'appelle pour me faire voir une excavation remplie de pierres, d'où M. Charnay aurait retiré un coffre plein de riches vêtements. Je lui explique que c'était le fameux monolithe de la Croix qui avait été trouvé là, à l'entrée d'un petit souterrain, mais sans le convaincre. Dans son cerveau, c'est l'image des beaux vêtements dorés qui reste.

Et nous continuons notre route par la « Voie sacrée » (et non « Camino de los Muertos », puisque tout indique que c'était la voie triomphale parcourue par les cortèges religieux et que chaque petite pyramide, dédiée à un dieu de moindre importance, ne pouvait servir de tombeau, étant massive). Elle se rétrécit; nous laissons à notre droite la majestueuse Tonatiuhzacualli, et, à moitié route, je prends la vue de la Meztlizacualli. La distance entre les

deux est de huit cents mètres. Les deux rangées de Mounds qui s'étaient rapprochées, de façon à ne plus laisser entre elles qu'une cinquantaine de mètres, s'évasent alors, pour former, en avant de la Pyramide de la Lune, une place demi-circulaire du plus majestueux effet, avec, au milieu, comme à la citadelle, un monticule isolé. La proéminence, en avant de la pyramide, indique largement l'escalier, de chaque côté duquel se trouve un tlatelli moins élevé (fig. 2). Tout cela est encore recouvert de terre, de pierres et de végétation, surtout de nopals et de yuccas, très développés sur le versant nord. L'excavation qui se trouve à mi-hauteur, de même que le puits du sommet, ne sont que des restes de travaux de mines faits dans le but de chercher des trésors dans les chambres souterraines supposées. De chambres souterraines, de réduits sépulcraux, il ne semble y en avoir dans aucune de ces pyramides. Leur mode de construction en exclut la possibilité.

Du haut de la Pyramide de la Lune, les vigies devaient surveiller admirablement les pentes du « Cerro Gordo » et les passages par où pouvaient entrer les ennemis du nord, Cuaxtecas, et autres. C'était, comme celle du Soleil, à la fois une forteresse, un temple et un observatoire. — Tout autour, de pauvres petits ranchos, dans les nopals, sont, comme les champs labourés, entourés de murs faits de laves entassées, dégringolées des pyramides. Ces laves très poreuses sont de couleurs variées (brun, rouge, violet, bleu). Je n'en avais encore vu de pareilles, ni dans le Pedregal de Coyacan formé par les coulées de l'Ajusco et qui rappelle les cheires du Puy-de-Dôme et du Pariou, en Auvergne, ni au Popocatepetl, dont la lave est noire. Dans l'une de ces cours, sur le versant nord, une surprise : un flamboiement de géraniums fleuris égaie les dessous toujours si laids des nopals; et l'on est touché quand on pense que les habitants doivent aller chercher l'eau à plus de trois kilomètres de là et qu'il pleut si rarement du mois d'octobre au mois de mai. Cette idée fait excuser aussi la crasse épaisse des pauvres enfants qui viennent vous offrir, dans leurs chapeaux ou leurs jupes, des quantités de débris de poterie et de flèches trouvés dans les champs voisins. En fouillant dans l'assortiment pour en choisir quelques-uns, je note — toujours — le contraste, parmi les petites têtes si connues comme « têtes de Téotihuacan », de ces profils si vivants (ressemblant si bien à tant de gens que l'on connaît qu'ils en semblent

les portraits; avec leur crâne cylindrique, leur front étroit, leur prognathisme inférieur qui laisse les grosses lèvres ouvertes sur les mâchoires débordantes), et de ces autres figures presque plates, d'expression reposée, hiératique, avec leurs mitres, pendants d'oreilles et colliers compliqués.

Nous reprenons la Voie sacrée par l'est, après avoir fait le tour de la Meztlizuacalli. Voici au coin d'un sentier, sur une grosse pierre dressée, un granit, l'ébauche informe d'une image féminine avec une petite cavité rectangulaire à la place du nombril; sur les côtés, quelques signes hiéroglyphiques inconnus. Près de la se trouve la petite pyramide mise à jour, il y a quelques années, par M. Garcia Cubas. Elle offre ceci de particulier, c'est qu'à l'encontre des autres, ses escaliers (elle en a trois) ne donnent pas sur la Voie sacrée. Il en est deux, dont l'un en retrait, sur la face est et le troisième sur le côté nord. Chacun de ces escaliers garde des traces de peinture, rose, jaune et blanc. L'excavation faite dans la maçonnerie pour y rechercher un réduit funéraire est toujours béante.

Quelques centaines de mètres de plus, et nous voici au pied de la *Tonatiuhzacualli* (fig. 3).

* *

Les mesures ont été rectifiées par M. Batres. La base est carrée, de 253 mètres de côté; la hauteur est de 85 mètres. Les quatre corps se dessinent nettement. C'est là que les travaux, menés très rapidement; ont commencé il y a un peu plus de huit mois. Il s'agissait de rendre à la Pyramide du Soleil son aspect primitif, de la nettoyer, de la restaurer. On sait que ces pyramides sont construites par superposition, par emboîtement; le centre étant formé d'une petite pyramide massive, et chaque couche successive, parfaitement, terminée, avec sa maçonnerie recouverte de chaux et son escalier. Appuyés sur cette maçonnerie, au long de chaque corps, étaient construits des contreforts, de quatre mètres cinquante d'épaisseur, dont les intervalles étaient ensuite remplis de terre et de pierres, le tout recouvert à son tour par une maçonnerie de pierres de lave (tezontle) unies par un simple mortier de terre battue et passé à la chaux. Ces pierres ne sont ni taillées ni même dégrossies.

A l'époque où Téotihuacan était habité et les pyramides en usage, un entretien continuel devait être nécessaire pour éviter l'effondrement de la couche supérieure et conserver la superficie unie. D'ailleurs elles étaient peintes, probablement chaque corps d'une couleur différente, et cette peinture devait être refaite souvent.

Les pyramides une fois abandonnées, cette couche extérieure, il est facile de le comprendre, craqua bientôt. Pierres et terre roulèrent ensemble, heureusement retenues par les plates-formes et la masse de l'escalier, de sorte que ce fut, tout de même, un manteau protecteur pour la maconnerie immédiatement inférieure que ces masses roulantes recouvertes de végétation.

Beaucoup des contreforts de la Pyramide du Soleil se sont effondrés eux aussi. Ceux qui restent sont conservés soigneusement. Étant donné cet état d'éboulement de la couche supérieure, il n'y avait qu'une chose à faire, semble-t-il: l'enlever complètement, nettoyer la pyramide jusqu'à la seconde maçonnerie, de sorte, que, les travaux terminés, elle aura bien son aspect d'autrefois, mais sera diminuée d'une épaisseur moyenne de quatre mètres cinquante, soit de trois cent mille mètres cubes à peu près.

Les deux premiers corps sont nettoyés; la maçonnerie est consolidée, au fur et à mesure, par du mortier introduit entre les pierres; les éperons ou contreforts sont réparés de la même facon, et, à la base de l'angle sud-ouest, un morceau intact de la couche éboulée ailleurs permet de se rendre compte de l'épaisseur enlevée. Cette restauration ne peut donc se faire que par une destruction. Mais quel autre moyen y avait-il?

Depuis trois mois, les travaux les plus intéressants se font sur la face ouest, celle qui est en regard de la Voie sacrée et où l'on déblaie les escaliers. Ce sont d'abord, à la base, des passages autrefois couverts, adossés d'un côté à la pyramide et, de l'autre, à un tlatelli que supportent d'énormes murs. De là un premier escalier, perpendiculaire à la pyramide, mène à un palier. Sur la photographie (fig. 5 et 6), la tache plus obscure des marches, à droite, est la partie restaurée; elles sont de maçonnerie comme tout le reste. Du palier part un autre escalier appuyé, celui-là, sur la pyramide et qui obliquement monte jusqu'à la première plate-forme (il est vu de profil dans la photographie). Cette partie découverte est sur le côté gauche de la pyramide. Il reste à déblayer la masse de terre et de pierres

qui, au centre de ce premier corps, recouvre l'autre escalier, faisant pendant au premier et s'y réunissant probablement par quelques larges marches uniques avant d'arriver à la plate-forme. Ces degréslà se perdent ensuite sous les décombres. La tache sombre, au premier plan de la photographie, est une excavation faite sous l'escalier, où l'on a trouvé les premières marches d'un autre escalier similaire, appartenant à la couche ou pyramide inférieure; elles sont intactes. Chaque pyramide, bien qu'elle dut être recouverte par une autre, était donc entièrement terminée, avait ses escaliers. Était-ce une question rituelle ou un moyen de faciliter la montée ou la descente des travailleurs? il semble que, dans ce dernier cas, des échelles eussent suffi. M. Batres croit que la construction s'est faite sans interruption, qu'une pyramide n'a pas été mise en usage pendant un certain temps avant d'être augmentée par la superposition d'une autre. Ce qui semble appuyer sa théorie, c'est que les plus petites sont construites de la même façon.

C'est là, devant cette masse de terre qui reste encore à enlever, pour terminer le dégagement de ces véritables propylées, que l'intérêt s'éveille intense. Que va-t-on y trouver? Quel monument se cache entre les deux rampes? La statue du Dieu a-t-elle roulé jusque-là, ou la trouvera-t-on au sommet, dans les déblais de la plate-forme supérieure?

Partout où cela est nécessaire, la maçonnerie des escaliers et de leurs murs de soutènement a été réparée dans le même appareil. Ce qui n'a pas été difficile, les maçons des villages voisins construisant encore leurs murs de la même façon. Seulement les nouveaux murs ne sont ni crépis, ni peints comme les anciens sur lesquels les restes de fresques roses sont préservés par un lattage. Ces passages couverts devaient être à l'usage exclusif des Sacerdotes.

* *

Parmi les objets les plus importants trouvés jusqu'ici et qui sont déposés au ministère de l'Instruction publique, un fragment de statue de femme, en porphyre vert admirablement poli, est tout à fait remarquable. Les jambes sont brisées au-dessus des genoux. Il n'y a plus ni bras ni tête; le tronc est long et mince; les épaules sont étroites et remontées, les seins et les muscles sont à peine indi-

qués; l'ensemble rappelle certaines statues archaïques de Mycènes. Cette statue présente la même particularité que l'ébauche informe dont j'ai parlé plus haut, une cavité en bas du ventre destinée probablement à recevoir un objet quelconque. De plus, sous l'aisselle se trouvent deux autres cavités coniques parfaitement nettes et polies que remplissaient d'une manière exacte des cônes de porphyre polis, eux aussi 1. La statue entière devait mesurer à peu près quatre-vingts centimètres de hauteur. On remarque ensuite une tête d'homme de la même pierre, demi-grandeur nature, d'un modelé et d'une expression extraordinaires; un tube d'obsidienne de dix centimètres de longueur sur un de diamètre, ou, plutôt, un cylindre, percé dans toute sa longueur d'un étroit canal et travaillé à l'extérieur de façon merveilleuse; et, enfin, des paillettes d'obsidienne de la grandeur et de l'aspect de celles que l'on emploie encore aujourd'hui, irisées, et percées d'un trou pour être cousues à plat sur l'étoffe, étonnent.

Avec quel outil, par quel procédé ont pu être obtenues ces perforations?

Sur les lieux memes des fouilles on a laissé les grands objets : des pierres de taille, revêtements de murs, probablement, avec, sculptés en bas-relief, des Nahui-Ollin, les dents de Tlaloc, des flammes ; deux têtes d'ocelotl, sculptées dans les grandes pierres brisées, devaient être posées peut-être de chaque côté d'un escalier; des fûts de colonnes, une main fermée ayant appartenu à une statue colossale; sur une grande pierre, une ébauche d'une croix rappelant celle trouvée par M. Charnay; des polissoirs de tezontle, de nombreux débris d'objets et de statuettes en terre cuite.

La Pyramide du Soleil repose sur une plate-forme s'étendant à plus de cinquante mètres tout autour, et ensevelie sous les terres charriées par les eaux. On la met à jour, à l'angle sud-ouest; elle est faite d'une épaisseur de plusieurs mètres d'adobes, réduites

est faite d'une épaisseur de plusieurs mètres d'adobes, réduites maintenant à une masse compacte et reposant sur le sous-sol de tepetate. La partie supérieure, formée d'une couche de béton très

1. Ils se sont, par malheur, égarés, depuis le transport de la statue à Mexico.

dur, est revêtue encore par endroits de sa légère pellicule de chaux. Dans le même angle, un des Mounds a été nettoyé et la pyramide tronquée, à trois corps, de base carrée de vingt mètres de côté, de dix mètres de hauteur, apparaît avec son escalier simple de teocalli, tourné du côté de la Voie sacrée. Cet escalier est entier, mais la maconnerie s'en effrite.

A côté, juste au pied de la face sud de la Pyramide du Soleil, M. Batres a découvert, dès le début des travaux, « la Casa de los Sacerdotes ». C'est, adossée à un petit teocalli, sur le bord de la plate-forme formant terrasse de ce côté-là, une construction d'une vingtaine de pièces, grandes et petites, les unes paraissant de simples passages avec un canal d'écoulement pour l'eau; deux autres avec une cavité ronde comme une cuvette, dans le sol de béton. L'une de ces cavités est percée au centre d'un trou. Les murs sont très épais, mais tous rasés à une hauteur variant de soixantequinze centimètres à deux mètres; ils ont été continués dans leur partie supérieure par de la maçonnerie neuve pour les protéger. Ils sont recouverts de la même couche de chaux qu'ailleurs, avec les mêmes fresques de couleur rouge; les mieux conservées sont protégées par des lattages. Les toits devaient être faits de lames de schiste gris que l'on retrouve tout autour. C'est là que M. Batres a rencontré des ossements humains, parmi des morceaux de bois carbonisés, des pierres ou autres objets y ressemblant, fondus, réduits en scories, attestant la force de l'incendie qui détruisit la ville des dieux quand l'ennemi s'en empara. Ce qu'il est difficile de s'expliquer dans ce cas, c'est que les peintures et la couche stuquée des murs des autres pièces de la Casa de los Sacerdotes soient aussi bien conservées et sans trace d'incendie. Ne serait-ce pas plutôt une preuve qu'au moment de fuir devant l'ennemi, les Sacerdotes auraient brûlé là les corps de ceux des leurs tués dans les derniers combats, ainsi que des objets précieux, peut-être cultuels, qu'ils ne pouvaient emporter? Ils auraient élevé le bûcher dans l'une des chambres, celle où ont été retrouvés les restes en question.

A l'angle sud-est de la Pyramide du Soleil s'élève, avec ses dépendances, une jolic petite maison que M. Batres a construite pour le service de l'inspection archéologique et où l'on est sûr de recevoir une hospitalité aussi large qu'aimable.

Les travaux de la Pyramide du Soleil dureront probablement encore un an; le coût total en a été calculé à deux cent mille piastres à peu près. Puis on entreprendra les travaux de la Pyramide de la Lune, le déblaiement et la réfection de la Voie sacrée ainsi que de tous ses tlateles, et, enfin, les fouilles pourront continuer dans les centaines de ruines ensevelies sous les Mounds de la plaine.

* *

C'est une belle œuvre, bien digne de l'esprit large et généreux du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, de M. Justo Sierra, poète et historien. Ses conséquences archéologiques et historiques peuvent à peine se calculer maintenant; mais ce sera toujours un hommage, une réparation, un témoignage de reconnaissance du Mexique actuel à la race qui fut la première, dans cette vallée, l'initiatrice de la civilisation, aux Tolteca-Nahoas.

Un musée va être incessamment construit sur les ruines mêmes de Téotihuacan pour y abriter les objets recueillis au cours des travaux. Le chemin de fer mexicain a promis un embranchement qui arrivera à cent mètres de la grande Pyramide et non seulement facilitera l'excursion aux touristes mais permettra de débarrasser le terrain de l'énorme accumulation de pierre. Celle-ci se vendra facilement à Mexico. Ainsi donc ces laves, aux si jolies couleurs, rejetées d'abord par le Cerro Gordo, extraites ensuite des terrains d'alluvions par les Indiens qui élevèrent la ville des dieux, rejetées, et transportées par les Indiens actuels, iront servir à l'édification des villas modern-style des quartiers neufs de Tenochtitlan.

* *

Nous reprenons au soleil couchant le chemin de la gare. Ciel et montagnes, tout est rose vers l'ouest, tandis qu'à l'est la lune s'élève, calme et radieuse, opalisant de ses rayons les voiles bleus et mauves qui, peu à peu, couvrent tout. Une heure, un moment d'une soirée pareille, suffit pour vous faire comprendre, à tout jamais, le culte des astres.

Notre dernière halte nous amène dans l'atrium de l'église de San Sebastian. Sur la terre nue et poudreuse, au ras du sol, les pauvres tombes gisent tout de travers, sur lesquelles d'habitude les gens

passent sans sourciller, mais dont quelques-unes, dans ces premiers jours de décembre, gardent encore, sèches et fanées, les guirlandes de zempoalxochitl jaunes dont on les avait ornées le Jour des Morts. La facade de l'église, avec sa tour blanchie à la chaux, de loin, fait de l'effet, mais, de près, ne montre que ses lézardes, ses murs salis aux gouttières; une porte ancienne, assemblage de morceaux de chêne, formant d'assez jolis dessins, paraît, faute d'entretien, devoir s'effondrer au premier mouvement. Même désolation sur la façade sud: pas de vitres aux fenêtres; de mauvais volets de bois fermant mal. Puis, de l'autre côté de l'abside, au pied du mur exposé au nord, s'étend l'agréable tapis d'un peu de gazon auquel l'ombre a permis de pousser, et, sur ce mur lui-même, un tas de choses amusantes sont esquissées dans le mortier par des lignes de petits morceaux de tezontle qui courent autour des grosses pierres pour les consolider: des oiseaux de toute sorte, de face et de profil ; des scènes de duel, de petits bonshommes brandissant des épées espagnoles plus grandes qu'eux, des fleurs, des ornements. Imaginez une page énorme de dessins enfantins faits dans le mortier, avec de petites pierres, par ces hommes au cœur toujours religieux, qui travaillaient, sous la direction d'un bon Franciscain, à leur nouveau temple, - réplique à l'énorme Pyramide, simplement, géométriquement belle, élevée par les ancêtres au Père divin, le Soleil!

Mexico, décembre 1905.

TEXTES ET DOCUMENTS

UN MÉMOIRE POLITIQUE DU XVIII° SIÈCLE RELATIF AU TEXAS

Publié par M. le Baron MARC DE VILLIERS DU TERRAGE,
Membre de la Société des Américanistes.

Les limites du Texas ' restaient, au commencement du xviiie siècle, excessivement vagues, et son territoire, souvent appelé la province d'Assinaïs, se trouvait aussi peu délimité que celui de la Louisiane, auquel les Américains, en 1803, prétendirent incorporer toutes les contrées s'étendant jusqu'à la Californie.

Après Soto, au xvi° et au xvii° siècle, les Espagnols parcoururent le Texas à maintes reprises, mais aucune relation précise de leurs voyages ne nous a été conservée è, aussi l'histoire de la colonisation de cette région ne commence guère qu'à l'époque du débarquement de Cavelier de La Salle à la baie du Saint-Esprit ou de Saint-Bernard.

Les aventures et la fin malheureuse de notre compatriote sont trop connues pour qu'il soit besoin de les retracer ici : rappelons simplement qu'Alonzo de Léon, gouverneur de Cohahuila, se mit en campagne en 1689, avec l'intention de détruire le nouvel établissement français. A son arrivée, il trouva que les Indiens avaient déjà accompli sa besogne; il se borna à ramener quelques-uns des survivants de l'expédition, restés prisonniers chez les Peaux-Rouges, et à châtier deux des assassins de de La Salle.

- 1. Cette dénomination provient, croit-on, du nom d'une ancienne tribu indienne et sa signification serait : amis ou blé.
- 2. Sauf, peut-être, ceux de la catégorie, très mal connue et peu étudiée encore, de la collection Aubin Goupil à la Bibliothèque nationale de Paris.

Sociélé des Américanistes de Paris



Léon, puis son successeur Téran, fondèrent entre le Rio Grande et la rivière de la Trinité diverses missions, mais aucune ne prospéra.

Dans les premières années du xvm^e siècle, La Mothe-Cadillac, gouverneur de la Louisiane pour le compte de la Compagnie des Indes occidentales, chargea Juchereau de Saint-Denis d'explorer le Texas dans l'espoir d'arriver à nouer des relations commerciales avec les comptoirs espagnols. Toutefois la méfiance de nos voisins et une passion romanesque de Juchereau pour la fille du commandant d'un des postes espagnols rendirent ses tentatives stériles. Il traversa pourtant à diverses reprises le pays des Cenis et se rendit même, à deux reprises, à Mexico, la seconde fois, il est vrai, tout à fait contre son gré.

En 1721, une deuxième tentative d'établissement français, dans la baie du Saint-Esprit, échoua complètement, et, dès lors, la frontière entre la Louisiane et les possessions espagnoles se trouva tacitement fixée entre notre poste des Natchitotchez, situé sur la Rivière Rouge, et le fort espagnol Adaès ou des Adayes, fondé, en 1718, un peu plus au Sud.

Les missions espagnoles du Texas tombèrent d'elles-mêmes si rapidement en ruines, ou se trouvèrent si souvent détruites par les Indiens, qu'il est maintenant très difficile de déterminer, exactement, la situation de la plupart.

Il convient d'insister tout particulièrement sur l'hostilité des tribus indiennes, contre les Espagnols, puisque c'est elle qui a servi longtemps de base à notre système politique en Amérique et, par suite, a conduit le chevalier de Kerlerec, gouverneur de la Louisiane, à rédiger en 1753 le mémoire que nous publions ici dans son intégrité et sa disposition matérielle ¹.

Les Canécis, visés principalement par ce mémoire, formaient une peuplade dont il est assez rarement fait mention, au moins sous ce nom. Peu de cartes la mentionnent : pourtant celle de Danville (1756) la place près des sources de la Rivière Rouge.

Pour qui connaît tant soit peu l'histoire de nos colonies, il est inutile d'ajouter qu'aucune suite ne fut donnée à ce rapport. Kerlerec restait, d'ailleurs, souvent un an sans recevoir de dépêches,

1. Archives du ministère des Colonies. — Louisiane, vol. 37.

et celles qui finissaient par lui parvenir répondaient, en général, à des demandes vieilles de quatré ou cinq ans!

PROJET DE PAIX ET D'ALLIANCE AVEC LES CANNECIS

et les avantages qui en peuvent résulter,

envoyé par Kerlérec, gouverneur de la province de la Louisianne, en 1753.

L'espagnol des Nouvelles Filippines (A) n'a jamais voulu donner les mains à la convention qui lui a esté si souvent proposée par mes prédécesseurs, gouverneurs de cette province de la Loüisianne, de se rendre réciproquement les déserteurs de leurs poste des Adailles, au notre des Natchytochès.

Nous avons saisy dans le poste bien des occasions différentes, où celuy des Adailles se trouvoit réduit a la dernière dizette de vivres pour l'enguager a cette condition avec promesse de le secourir aussytôt. Et toujour dans la suitte, en semblables nécessité, nos tentatives ont toujours esté infructueuses et nous avons veu ce voisin obstiné, malgré la faim et la misere, se résoudre a envoyer chercher des grains a 300 lieux; plustot que de les tirer le mesme jour de chez nous en tombant d'accord d'un cartel que le gouverneur des Adailles scait exister entre Pensacola et la Nouvelle Orléans:

(A) La province des Nouvelles Filippines ou *Téxas*, est une des plus vaste mais des plus déserte que l'Espagne possede dans ce nouveau monde; elle s'est peu attachée a la peupler à cause de notre voisinage, et a esté bien aise de laisser un interval de 150 lieues au moins du premier poste au second, pour en faire envisager le trajet plus difficile.

Cette province contient le fort des Adailles, dont le gouverneur a le titre de Capitaine Général, et commande les capitaines de la Baie du S'Esprit, de Saint Xavier, de la rivière du Nord, S' Roza, de Saint Antoine, les gouverneurs de Coaquila (Monclova) et du nouveau royaume de Léon, il se dit aussy command de Pensacola. Cette province depend pour le spirituel de l'évéché de Goadalaxara.

Il est incontestable que l'Espagnol, chagrin de nos établissements sur la rivière Rouge et aux Natchytotchez, nous voit avec des yeux bien jaloux résider sur des terres qu'il scait estre de plein pied avec celles du Mexique, il spécule sans doutte que, s'il survenoit quelque différent entre les deux couronnes, la notre pouroit entreprendre sur ces riches provinces; ce qui luy paroit d'autant plus aisé, qu'il scait qu'en franchissant environ 200 lieues de beau pays (mais que son habile politique a laissé désert et inhabité) nous nous rendrions maîtres, et presque sans coup ferir, des fameuses mines de Santa Roza de Quitteria (B), Boca de Léones et de Monterey; un party considérable de sauvages bien conduit porteroit, a coup sur, la guerre et la désolation jusqu'a Mexico mesme.

(B) Sta Roza de Quitteria est un petit fort situé sur la gauche de celui de la riviere du Nord environ à 20 lieues dans les terres; il ya des mines très riches, ainsy qu'à Boca de Léones peu distant du mesme endroit. Monterey est la capitale du nouveau royaume de Léon; elle fut presque entierement ruinée par une inondation arrivée en 1750. Escandon, Gouverneur de Tampico acheva de l'affoiblir ainsi que tous les postes qui en dépendent, en 1751, par les levées d'hommes qu'il fit pour peupler la coste et soutenir les missions établies cette mesme année le long du Golfe et depuis la Baie du St Esprit jusqu'à son gouvernement.

On reconnoistra aisement cette verité, — quand on scaura que leur présidio des Adailles (C), qui est notre frontière, et un de leurs forts le plus renommé, n'est pourtant qu'un méchant pentagonne très irrégulier, délabré et gardé par soixante mulatres nullement agueris et qui ne tiendront pas deux heures contre trente bons soldats européens.

(C) Ce présidio des Adailles fut construit en 1720, un an après la prise de Pensacola par M. de Chamelin; les Espagnols n'y avaient auparavant qu'une mission composée de deux moines et de deux soldats: M. Blondel, capitaine de nos troupes alors commandant aux Natchytochès, les en chassa; la paix, ayant esté conclue, le marquis de Cazafuerta, alors vice roy du Mexique, dépêcha le commandant de Sant Miguel avec 100 soldats et quelques familles pour rétablir ce mesme poste des Adayes; cette occasion estoit belle pour exiger dans le temps un cartel et telles conditions qu'on eut voulu: il estoit chargé de bien du monde, sans vivres et ne pouvant en tirer que de chez nous, mais la Compagnie des Indes, alors maitresse de ce pays, qui n'envisageoit que son commerce,

et qui cependant projettoit d'en ouvrir un considérable dans ce postenégligea ou ne fit aucune attention à ce point capital.

Leurs forts de S^t Xaxier (D), de la Baye du Saint Esprit, de la Riviere du Nord, etc., où l'on ne trouveroit que de semblables garni, sons, n'ont pas mesme de palissades, et ne forment qu'un amas de méchantes chaumières serrées les unes contre les autres et couvertes en pailles.

(D) St Xavier est un poste etably en 1748 à 150 lieues de celuy des Adailles, sur les parages de celuy des Cannecis et a la sollicitation des moines franciscains qui s'estoient flatté de gagner cette nation; il y ont très peu réussy et se sont fait tuer beaucoup de monde. On sait que la Baye du St Esprit est à nous, c'est la mesme que nous apellons St Bernard; les Espagnols s'en estoient emparé après le massacre de nos gens par les Indiens de la côte qui arriva environ en 1719; ils l'ont quitté depuis et, a deux différentes reprises, se sont réétablis la première fois à 10, et la seconde à 20 lieues, tirant sur leurs provinces; ils ont encore deux ou trois de nos canons; il reste à sçavoir si les Espagnols, nous laisseront paisiblement établir un poste dans cette Baye qui nous apartient et c'est sur quoy il me semble qu'il seroit en règle que les deux cours prononçassent; il y a une belle rivière qui se dégorge dans cette baye que les Espagnols nomment rio de Guadalupe.

La rivière du Nord ou Rio Grande passe pour estre aussy large que le fleuve S¹ Louis et se perd dans le golfe; il y a un poste à 60 lieues au dessus de l'embouchure, gardé, par un capitaine et quelques soldats, des habitants, deux missions et nombre de bestieaux.

Quant à Saint Antoine (E) les maisons y sont de-pierres, mais cette ville est sans murailles et sans forteresse; considérable par la multitude d'Indiens rengés en missions, et c'est de ces derniers qu'elle recevroit, ainsy que touttes les autres, l'échek le plus mortel, puisqu'il est certain qu'au premier mouvement ils se rangeront du costé de leurs ennemis et se livreraient a toute la haine qu'ils nourissent contre ses habitants dont, à juste titre, ils se regardent comme les esclaves.

(E) Sant Antonio de Becave, étably en 1712 par des familles tirées des Canaries, et auxquelles le roy catholique ainsy qu'à leurs descendants a acordé de beaux privileges et de grandes immunités, et à leurs établissement le titre de ville. C'est la première que l'on rencontre allant au

Mexique; il s'y fait du sucre; on y voit cinq belles missions et une prodigieuse quantité d'Indiens.

La façon dont les franciscains gouvernent les Indiens, mérite d'estre cittée; ils ne leurs souffrent aucunes armes, et mesme point de couteaux qui ne soyent épointé. Sur la moindre échapée, on les amarre et ils sont fustigés de toute importance, ils les forcent de faire du maïs sur lequel ils leur donnent leur ration, et s'aproprient le surplus, et enfin les occupent aux mines et aux travaux les plus durs; il n'est pas douteux qu'une condition aussy servile et aussy déplorable, ne nous donât de biens faciles moyens de gagner des hommes aussy misérables; qui, de tous temps, et depuis qu'ils ont entendu prononcer le noms françois, se sont voué a nous estre tributaires de préférence.

...Cette certitude qu'a l'Espagnol de sa foiblesse, des risques qu'il peut courir et la défiance où il est des tentatives que nous ne pouvons manquer de faire tot ou tard est ce qui l'enguage a persister sur le refus de ce cartel(F). Il connaît la légèreté des soldats de notre nation, combien il leurs en coutte peu de quitter leurs drapeaux et la peine capitale quils encourent a les rejoindre, il est convaincu que le moyen le plus efficace de nous faire renoncer a un établissement solide dans ces quartiers là (en y placant une garnison nombreuse) sera toujours de donner un azile inviolable a nos déserteurs ; on ne scauroit disconvenir que ses veues en ce point sont très justes.

Mesme raison le determine à ne point consentir à la traite des bestiaux; nous sommes des voisins incommodes, a craindre, et auxquels on ne scauroit rendre la vie trop dure.

C'est en quoy il est a propos d'arrester les yeux sur le peu de gratititude de l'Espagnol toujour lent a reconoistre un bienfait, puisque, sollicité par nos gouverneurs, ils se refusent aux besoins de notre province; prompt à oublier ceux qu'on luy rend puisqu'il n'a pas éprouvé chez nous mesme opiniatreté, quand nous avons esté requis par ses commandants de leurs rendre le service dont il s'agit en fait de vivres par don Prudentio de Arobio, don Thomas de Wintonizen, don Francisco Garcia Carlos, don Pedro des Bario et don Hyacinto Gauregue, aujourdhuy gouverneur des Adailles, qui depuis 5 à 6 mois, s'est trouvé dans la plus parfaite dizette, et auquel j'ay fait passer 250 quarts de maïs.

(F) On n'a jamais pu scavoir au juste ce qu'ils font de nos déserteurs ou ce qu'ils deviennent; ils les laissent peu séjourner aux Adayes, et nullement dans les postes circonvoisins; il y a toutte apparence, ou quils les employent aux mines, ou qu'ils les releguent dans le fond des terres du Nouveau Mexique en Californie, etc.

En fait de bestieaux par don Justo Bonneo et don Carlos de Franquis (G) que ce dernier n'a pas encore payé jusqu'à ce jour à la concurrence de 3000 piastres.

Ne seroit il donc pas permis de nous venger de la dureté de l'Espagnol, de diminuer son orgueil, et de le conduire par une voye bien scure a ce que nous exigeons si légitimement de luy.

(G) Ce don Carlos de Franquis vint, il y a environ quinze ans, relever le nommé Sandoval accusé d'avoir vendu aux Francois le terrain où ils transporterent le fort, de dessus l'isle où il estoit, et qui existe aujourd'huy; il le fit mettre aux fers et le traita bien indignement, mais enfin ces mesmes violences et plus encore ses altercations avec les moines le firent relever luy mesme; il partit sans paiyer 3000 piastres quil doit aux habitants du poste des Natchytoches pour du mais, chevaux et bestiaux: on le dit aujourdhuy colonel du regiment royal de Savoye servant en Espagne; on a écrit bien souvent à Mexique à ce sujet, les gouverneurs des deux couronnes s'en sont mellés; enfin l'année passée il vint un exprès s'informer de cette affaire, et, après les recherches nécessaires, celuy de Mexique fit espérer qu'elle se termineroit bientôt a la satisfaction des intéressés; le comte de Gigedeau, cy devant orcucita vice roy, vient de demander dans ses dernières lettres à don Hyacinto commandant des Adayes d'en estre instruit, ce qui annonce beaucoup de lenteur.

Nous pourions, en moins d'un an, nous aproprier des pays immenses voisins attenant, et le disputant en richesses a la Nouvelle-Espagne; ce sont les terres de Cannecys (H), elles ne sont annexées ny a l'une ny à l'autre couronne, puisque aucune ny a arboré son pavillon.

(H) Ces Cannecys sont inombrables, ils font des torts infiny aux Espagnols, étendent leurs courses jusquau centre de la Nouvelle Espagne, leurs tuent journellement du monde, leurs ont défait des convoys entiers et souvent leurs enlèvent leurs cavaillades ou marchandises de transport.

Ces Indiens, de tout temps ennemis déclarés de l'Espagnol et de touttes nos nations sauvages cy après, sont étendus au dela de ce

que l'on s'en figure. L'Espagnol les nomme apaches, ils font des hostilités continuelles sur les villes de Coaguila (I) de S' Antoine et le poste de S' Xavier.

Nous les nommons Cannecys et ils se battent avec les Cadodaquiou, naytannes, quitesinge, touacana, hyscanis, assinais, nacokdosé, nadacok, aiches, yalassé, etc. Les Ozages, Arkansas, Missouris, et Illinois les nomment Catoka, sous les trois differents noms ils sont les mesmes, s'entendent tous et parlent une mesme langue.

Tous les sauvages desnommé cy dessus, leurs ennemis et qui nous sont aliés, s'accordent tous d'une voix unanime à reconoistre le gouverneur françois de la Louisianne pour leur père; aucun ne le desavouera jamais dans la moindre de ses volontés. Je pouvois leur dire que mon intention est de nétoyer et applanir les chemins, que je ne puis plus souffrir de les voir teints et rouges du sang de mes enfans, en un mot que je veux la paix généralle; cette proposition, estant suivie d'un présent comme il est d'usage a leur égard, il est certain qu'ils le recevraient avec des témoignages de joye infiny, puisque l'humanité est de tous les hommes, et qu'il est rare d'en trouver dans le général qui ne préferent les douceurs de la paix aux horreurs de la guerre.

(I) Coaguila petite ville, avec titre de gouvernement un peu au delà de Saint Antoine, nullement fortifiée et avec fort peu de troupes; il s'y fait un commerce considérable de toute sorte de bétail, on y fabrique des draps et des baguetes comme a Quevetano; on y fait du savon, du vin, de l'eau-de-vie, de beaux froment, on y voit des oliviers, et, assez proche de là, est un morne où l'on trouve beaucoup d'aymant, c'est la seconde ville sur la routte de mexique.

Nos nations respirent d'autant plus cette paix qu'à peine peuventils faire un pas sans courir risque d'estre égorgé; les Cannecys sortent rarement de leurs limites sans donner dans quelques pièges: donc les uns et les autres se feroient une grande fête de devenir amis; leur interest commun et la nouveauté les y pousseroient en leurs réprésentants mille douceurs et aventages dans cette aliance; mais les plus flattés seroient sans contredit les Cannecys par l'envie qu'ils ont de voir et d'acquérir nos marchandises (K), et la jalousie qu'ils portent aux autres, qu'ils scavent jouir du privilége de commercer librement avec nous.

(K) les nations que nous avons, tant sur la rivière Rouge qu'aux environs, ne vivent presque que de beufs; les Cannecys ne conoissent point d'autre nouriture; pour en trouver il faut que les uns et les autres sortent dans les prairies souvent au hazard de se rencontrer et où le plus foible succombe toujours sous le plus fort; il est donc bien aisé de juger combien ces différentes nations s'attacheroient à ceux qui leurs procureroient la paix.

Je suis très persuadé qu'on réussiroit du premier abbord en faisant choix d'une personne connue et au fait des usages de nos Indiens: elle s'aboucheroit avec eux, comme on vient de le dire, et leverait chez eux un poste suffisant et bien armé pour entrer sur les parages des Cannecys (non encore prévenus) sans en craindre de surprise. Quand on en seroit à portée, on détacheroit une esclave de cette nation qui nous seroit familier, sachant sa langue et la notre, y porter la nouvelle qu'un chef françois est arrivé, qu'il demande à les voir, qu'il est chargé d'un présent pour eux et d'un pavillon de ma part; et qu'il vient pour leur procurer la paix avec leurs ennemis (L). Est-il douteux qu'ils ne vinssent tous en foule s'éclaicir d'une si heureuse nouvelle et cymenter pour toujours cette paix si peu atendue et si désirée depuis tant d'années?

(L) L'espagnol n'ignore pas combien cette paix luy seroit désavantageuse si elle venoit à se conclure entre ces nations que j'ay desja dit, qui nous servent de barière entre les Cannecys et nous ; ils avouent qu'ils seroient contraints d'abandonner beaucoup de ses forts et surtout celui des Adaiyes et la province entière, n'estant plus en état de risquer aucun convoye que les Cannecys pilleraient et massacreraient, aidés des armes à feu et enhardis à faire des prises par l'avantage décidé qu'ils auraient dans les premières aventures.

Nous serions donc instalé dans cette nation puissante, à mesme de fouiller et de découvrir ses terres, d'y faire un commerce brillant, des établissements considérables à deux pas de Coaguila (M), du Saltillo, et de St Antoine, maîtres du chemin de St Feez, avancé dans celuy du Mexique, sûrs qu'au premier signal que nous ferions le Cannécys iroit fondre sur l'Espagnol avec lequel il seroit de pair pour les armes à feu, et les munitions qu'il tirerait de nous, en un mot à mesme de nous flatter d'estre les arbitres de son trouble ou de son repos, et de tirer vanité ou avantage de ce pou-

voir que nous aurions de luy procurer de la tranquilité ou de luy laisser faire beaucoup de mal. C'est ce quil est prudent de luy préparer de longue main, en cas de guerre et de rupture ouverte avec cette monarchie.

(M) Saltillo est la 3° ville que l'on trouve en allant des Adaiyes a Mexique, et à moitié chemin de cette capitale. Les Espagnols, qui ont voyagé chez nous, la comparent à la Nouvelle Orléans; elle est gouvernée par un alcade ou juge de police; il n'y a point de troupes; il s'y fait de grandes affaires et on y voit beaucoup de monoye et de matières; dans son voisinage est un bourg peuplé de tlascaltecs, ces fameux Indiens qui du temps de Montezuma formoit une république qui épousa le party de Hernand Cortez et ne contribua pas peu à luy faciliter sa conquête; ils sont nobles, exemps de tout tributs, fidels à l'Espagnol mais peu nombreux.

Santa Fez capitale de cette province, que les Espagnols apellent Nuevo Mexico, où il y a des mines d'or et d'argent tres riches; il ne connaissent d'autre route pour y aller que celle de mexique et rabattent par Chicayua n'osant se risquer à faire la traverse des Cannecys, ce qui leur abrègeroit le chemin de plus de 400 lieux. Celuy dont ils se servent est très pénible à cause des montagnes escarpées qu'il faut franchir, et c'est ce qui les empechent d'ouvrir et de travailler autant qu'ils le désirent les riches mines de cette province, par la difficulté d'en transporter le métal; il est à observer que c'est toujours le Cannecys qui les en prive et que c'est par luy que nous pouvons nous les aproprier.

De quel œil l'Espagnol envisagera-t-il donc ces progrets? que penseroit-il de nous voir si près du centre de ses provinces et chez nous dans ces belles contrées, qu'il tache inutilement d'envahir depuis si longtems, qui luy ont coutté tant de sang sans aucun fruict (N).

(N) la derniere campagne qui s'est faite par les Espagnols sur les Cannecys fut extremement desavantageuse à ces premiers; ils s'y présentèrent au nombre de 200 hommes, et estoient commandés par le gouverneur de Coaguila; il tomba dans une embuche pour s'estre laissé découvrir, fut dangereusement blessé, perdit plus de la moitié de son monde, presque tous ses chevaux et ses bagages; ce fut en 1743; depuis cette avanture, l'Espagnol se contente de rester sur la défensive.

Il n'est pas douteux que le vice roy, inquiet et jaloux, ne manqueroit pas d'éclater, qu'il se récrirait, que nous sommes des uzurpateurs (O), en quoy il seroit très facile de refutter son accusation, puisqu'en fait de pénétrer le premier dans un pays; c'est moins commettre une hostilité, que faire une découverte et une acquisition des plus légitimes.

(O) L'Espagnol nous taxeroit d'usurpateur, non que ces terres soyent a luy, mais il espère en estre un jour possesseur, et on doit avouer qu'elles sont à sa bien sceance, mais qu'elles nous conviendraient beaucoup et qu'il y auroit regrets de les voir en d'autres mains.

Il seroit donc a souhaiter que l'on put, plustot que plus tard, s'assurer de cette nation pour prévenir, que le désespoir d'estre harcellé par toutes les nations qui les environnent ne les oblige de se livrer aux Espagnols: c'est même ce qu'ils esperent et ce dont ils se flattent.

Enfin, supposé que cette affaire fut portée comme il ne seroit pas douteux à la cour de Madrid, que de là on en écrivit à celle de France, et que, vu l'union des deux couronnes il en vint à résulter des ordres conformes aux désirs de l'Espagnol, que nous fussions contraint, en un mot, d'abandoner cette nouvelle découverte; ne serions nous pas en droit, en ce cas, de profiter de la circonstance pour exiger de luy le cartel établi à Pensacola, la traite des bestieaux et le commerce libre, et luy ne devroit-il point s'estimer trop heureux de se soumettre à de telles conditions et aussy justes? (P).

Cet article mérite attention, et s'il n'a pas lieu, il ne faut jamais compter sur un établissement florissant aux Natchytochès, par la très grande facilité que trouvent nos troupes pour la désertion; et, si par un accommodement de nécessité, le cartel avoit lieu, qu'il fut exécuté de bonnefoy de part et d'autre, que le commerce des bestiaux fut libre, on en feroit dans les commencements des aprovisionnements si considérables que l'infraction de ce traité deviendroit fort indifférente puisque on auroit eu le temps d'en établir des souches par toute la colonie; nous pourions encore établir avec Saint Domingue une branche de commerce très utile par la traitte des mulets que nous en pouvons tirer qui coutent rendu à la Nouvelle Orléans de 100 à 1201 pièce, et que l'on vend à Saint Domingue 8 à 9001; le l'Equité de La Rochelle vient d'en embarquer 40 pour Saint Domingue qui lui ont coutté 1001; il en a porté au Cap françois 39 bien portans qu'il a vendu comme je viens de le dire ; il en seroit de mesme des chevaux.

Enfin de ce commerce bien entamé en résulteroit infailliblement celuy de plusieurs autres différents objects; nous aurions ce que

l'on a sollicité depuis si longtemps sans réussite, et le Cannecys déjà initié dans notre commerce, ne voudroit plus y renoncer, il nous suivroit luy mesme si nous le quittions; ce qui luy seroit aisé vu cette paix que nous luy aurions procuré avec ces nations qui servent de barrière entre luy et nous, et qu'il faudroit toujours luy ménager.

la saison la plus propice pour cette entreprise seroit l'automne où les chaleurs ne seroient pas intollérables, les praieries point dépourvues d'eau et, par cette raison, le voyage moins pénible aux hommes qui l'entreprendroient, et plus suportable aux bêtes de charge dont il faudroit se servir.

Si le projet paroit mériter attention et qu'on y apercoive un bien pour cette province, il faudra uzer d'un secret inviolable et se comporter dans l'exécution de façon que l'étranger aprenne en mesme temps qu'il a estéconçu et remply; il seroit à craindre, s'il transpiroit, qu'il ne mit tout en œuvre, et ne s'imposat mesme des conditions onéreuses vis à vis de ces Indiens pour se les concilier, au moins pendant quelque temps et dans un besoin si pressant, ce qui les mettroit dans les suites en droit de dire que nous leurs aurions aliéné cette nation de son domaine.

(P) Il est certain que si on estoit sollicité par l'espagnol de se désister de cette découverte et que nous prissions sur nous de temporiser cet accord et de luy laisser conoistre que peut-être nous le ferions en vue de quelque autre intérest, il n'en est pas un seul qu'il ne nous sacrifia, et qu'on seroit surpris de sa grande docilité à souscrire à toutes nos demandes.

Le commerce que nous aurions avec le Cannecys consisteroit en chevaux, mulets, peaux de bœuf, de biches, de daims.

Ajoutons y le commerce que nous ferions avec les Espagnols qui, malgré eux, seroient nos voisins.

A une demie journée de marche du village des Quitesinges, on trouve les grandes prairies où l'on a beaucoup à souffrir de la soif en esté, estant obligé de faire souvent 20 et 30 lieues sans trouver d'eaux, ce qui empêche les sanvages de sortir dans cette saison, cet inconvénient n'a point lieu dans l'automne; les dits Quitesinges sont à environ 65 lieues des Natchitochès.

A la Nouvelle Orléans le 1er octobre 1753.

Kerlérec.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU MARDI 10 JANVIER 1905

Présidence de M. le D' E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Le procès-verbal de la séance du mardi 6 décembre 1904 ayant été lu et adopté, le Secrétaire dépouille la correspondance. La correspondance manuscrite se compose : 1° d'une note de M. le chevalier Van Panhuys, fonctionnaire au ministère royal des Colonies de Hollande à La Haye, résumant les dernières explorations néerlandaises dans les régions montagneuses du Suriman ; 2° d'une lettre de M. de Mier, accompagnée de renseignements biographiques sur M. Baz; 3° d'une lettre de M. le D' Rivet, relative à son itinéraire sur les confins de l'Ecuador et du Pérou septentrional; 4° d'une lettre de M. Humbert, remerciant de son élection comme membre de la Société; 5° d'une dépêche ministérielle au sujet des Échanges internationaux; 6° de diverses lettres concernant soit la distribution, soit l'échange du Journal.

La correspondance imprimée se compose: 1º des envois ordinaires (Globus, 22, 23, 24 a, 1904; 1, 1905; Boletin del Museo Nacional de México, numéro supplémentaire, et Anales, nº 10; Boletin del Cuerpo de Ingenieros de Minas del Peru, 10 et 15); d'un certain nombre de périodiques nouveaux, obtenus par voie d'échange (Museon, années 1900-1904; Bulletin et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, nº 3, 1904; American Journal of Science, janvier 1905; Relatorio da Directorio de la Sociedad scientifica de Sao-Paulo, 1903-1904).

L'envoi du Journal, à titre d'essai, avec cette dernière Société, nouvellement formée, est immédiatement proposé et voté; de même l'hommage de quatre années de notre collection (1900-1904) à la rédaction du Museon de Louvain.

Au nom du duc de Loubat, le Président signale la décision prise par le gouvernement mexicain de faire procéder à des fouilles méthodiques à Teotihuacan, ainsi que la prochaine publication d'un texte espagnol des Abhandlungen du D' Seler. M. le D' Hamy attire, d'autre part, l'attention de l'assemblée sur l'arrivée récente au Muséum d'une collection céramique, provenant du Bas-Pérou et dont l'envoi se doit au capitaine Berton, attaché militaire à la légation française à Lima et collaborateur du service géodésique péruvien. Nous n'avons que peu de détails sur l'origine précise de ces pièces très nombreuses et assez inégales en valeur. Cependant l'envoi de M. le capitaine Berton mérite l'intérêt, parce qu'il renfermait quelques moules en creux destinés à reproduire des

fruits. C'est un genre de pièces toujours assez rare. M. Hamy présente aussi un silvador dont l'embouchure, dépouillée de sa gaine par un accident, laisse voir un dispositif très spécial.

M. Hébert promet d'étudier les moules précités et de rédiger une note à ce sujet. D'ores et déjà, les pièces en question le confirment dans ses anciennes idées au sujet de l'usage que les céramistes péruviens faisaient des moules en creux. Ils poussaient des pièces dans les creux et les rapportaient pour compléter des vases.

M. MARCEL communique sa notice nécrologique sur Gabriel Gravier (voir Journal, nouv. sér., t. II, p. 137).

La parole est ensuite donnée à M. Froidevaux pour sa communication relative aux travaux géographiques du Congrès de Stuttgart D'après le compte rendu qui sera publié dans le Journal (voir t. II, p. 325), les sciences géographiques, histoire des découvertes et de la colonisation, ont tenu dans les séances de la XIVe session une place plus considérable qu'à New-York. Tout n'était pas, d'ailleurs, d'égal intérêt dans les mémoires qu'elles out inspirés. M. Froidevaux insiste sur les études de MM. Wilhelm Ruge de Leipzig, J. Fischer de Feldkirch (Vorarlberg) et Auguste von Volkenhauer de Gœttingue. Le globe de Gemma Frisius, par sa date (entre 1535 et 1537), que M. Ruge est parvenu à préciser, offre cet intérêt d'avoir été l'un des premiers à placer l'Amérique dans un dessin à peu près correct du monde terrestre. Moins général que le précédent, l'exposé que le R. P. Dr Fischer, bien connu comme spécialiste, a consacré à la cartographie des découvertes normandes en Amérique, met au jour un nombre respectable de documents inédits qui permettent de suivre les variations du type cartographique du Groenland pendant deux siècles. Enfin, M. von Volkenhauer s'est, lui aussi, adressé à la cartographie du xviº siècle, spécialement celle de Terre-Neuve, pour trouver des preuves nouvelles que la science, dès cette époque, connaissait la déclinaison magnétique et savait en tenir compte. En terminant, M. Froidevaux se réjouit de la part prise par les américanistes français en général, et la Société en particulier, à l'œuvre du Congrès et il signale le grand et légitime succès remporté par la lecture de notre Président sur Humboldt et Bonpland. D'un autre côté, la distribution de la brochure de notre confrère, Jules Humbert, offerte en hommage à la XIV° session, a été accueillie avec une faveur marquée par les congressistes allemands.

M. le D' Hamy, tout en remerciant M. Froidevaux de son excellent résumé, lui reproche amicalement d'avoir passé sous silence sa contribution personnelle et il propose, ce qui est accepté, qu'à une prochaine réunion, lecture soit faite du mémoire sur les flibustiers de la baie de San Blas au xviii siècle.

M. Lejeal donne communication d'un manuscrit envoyé par M^{me} Signe Rink sur l'origine du mot « Kălâlek », nom populaire des Groenlandais (voir *Journal*, nouv. sér., t. II, p. 117). Par des arguments empruntés à la philologie et à l'histoire, l'auteur réfute l'étymologie courante (*Skraeling*), consacrée par l'opinion de Kleinschmidt, et prouve que les Inuits orientaux ont dû apporter d'Asie le vocable sous lequel ils se désignent eux-mêmes.

La séance est levée à 6 heures.

SÉANCE DU MARDI 7 FÉVRIER 1905

Présidence de M. le D' E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Après la lecture du procès-verbal de la dernière séance (10 janvier 1905) qui est adopté sans modifications, le Secrétaire dépouille la correspondance imprimée et manuscrite. 1º Correspondance imprimée: Globus, nºs 2, 3, 4, 5; Anales del Museo Nacional de Montevideo, t. 1; Boletin de la Sociedad Antonio Alzate, nºº 5-10; Zeitschrift de la « Berliner Anthropologische Gesellschaft » (collection depuis 1896, plus le numéro courant de 1905); Publications del' « Université de Californie »; « Annuaire » (Life and Culture of the Hupa et Hupa Texts par Pliny Goddard; Exploration of the Potter Creek Cave par William Sinclair); Transactions du Département d'Anthropologie et d'Archéologie de l'Université de Pennsylvania à Philadelphie, 1905, vol. I; Proceedings of the American Philosophical Society, vol. 43, no 177; Papers of the Peabody Museum, « Harvard University » (A Penitential Rite of ancient Mexicans par Mrs Zelia Nuttall; Representation of Deities of the Maya Manuscripts par Schellhas); Bulletin et mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, nº 4; Revue de l'École d'Anthropologie de Paris, n° 1. - 2° Correspondance manuscrite : accusés de réception du Journal; demande d'échange (« Historical Society of Wisconsin »); lettre relative au service du Journal (Muséum de l'Université de Philadelphie); note nouvelle de M. Van Panhuys au sujet des explorations dans la Guyane hollandaise.

L'échange demandé par l'« Historical Society of Wisconsin » est accordé.

M. le Président dépose sur le bureau, au nom de M. Émile Wagner, voyageur du Muséum, une note sur les Indiens Guatos de Matto Grosso (Brésil), due à M. E. Monoyer, agent de la « Compagnie des produits Cibils » à Saô José, sur le rio Saô Lourenço. Cette petite étude a le mérite d'offrir l'ethnographie sommaire, mais complète, d'une des races indigènes les moins bien observées jusqu'ici. En raison de sa nouveauté, M. Hamy en propose l'insertion au Journal, après les changements qui paraîtraient nécessaires (voir t. II, p. 155). Il annonce ensuite la mort de M. Gibard de Rialle, ancien ministre de France à Santiago du Chili, disparu au moment où les loisirs de la retraite allaient, sans doute, lui permettre de prendre part à nos travaux. M. Hamy veut bien accepter de rédiger une nécrologie de cet américaniste qui laisse quelques écrits estimables.

La parole est successivement donnée à MM. Diguet et le comte de Charencey; à M. Diguet pour la biographie de notre ancien collègue, M. Baz; à M. de Charencey pour l'éloge du marquis de Nadallac, l'un des membres fondateurs de la Société des Américanistes. M. de Charencey est parvenu à dresser, de l'œuvre si copieuse du défunt, une bibliographie qui peut être très utile (voir t. II, p. 133).

M. Lejeal rend enfin compte, selon l'ordre du jour, des principaux mémoires ethnographiques présentés au Congrès des Américanistes de Stuttgart (v. infra, p. 123). Il signale d'abord l'abondance des études consacrées par les américanistes allemands à l'Amérique du Sud, probablement sous l'influence de MM. Von den Steinen, Reiss, Ehrenreich, organisateurs de la XIVe session. Cette dernière se trouve ainsi en curieux contraste avec la réunion de New-York en 1902, dans laquelle le continent méridional n'avait inspiré que trois mémoires. La seconde partie de la communication de M. Lejeal est consacrée à l'analyse sommaire des contributions qui lui ont paru les plus importantes ou les plus nouvelles. Ce sont, dans l'ordre préhistorique, l'étude de M. Hans Meyer, de Leipzig, sur « l'ère préhumaine dans les régions andines équatoriales » et le travail de Sir Clément Markham sur « l'âge mégalithique au Pérou ». Viennent ensuite, pour l'ethnographie moderne, une note curieuse de M. Göldi (du Muséum de Para) sur le maniement de la haché de pierre dans le domaine fluvial de l'Amazone; l'exposé de M. le chevalier Van Panhuys (La Haye) sur l'ornamentique de la Guyane hollandaise; celui de M. Ehrenreich (Berlin) sur les mythes et les légendes chez les peuples primitifs du Sud-Amérique; celui du comte Rosen (Stockholm) sur les Indiens Chorotes du Chaco bolivien. La parenté des contes d'animaux d'un bout à l'autre du monde américain semble la conclusion à tirer du travail de M. Ehrenreich; M. Rosen a démontré que les Chorotes constituent un groupe linguistique distinct des Mataccos et Tobas auxquels on les assimilait jusqu'ici. Pour d'autres régions, le Dr Schnielz (Leyde) a soumis au Congrès les éléments d'un corpus de pictographies et pétroglyphes des Antilles hollandaises qui paraîtraient confirmer l'analogie des monuments en question avec ceux des Antilles françaises et de la région de l'Orénogue.

M. Stolpe (Stockholm) a étudié les détails fournis par l'expédition envoyée à la recherche d'Andrée sur les anciens établissements esquimaux du Groenland septentrional. Les explorateurs suédois ont retrouvé là tous les éléments d'une ethnographie complète, restes d'habitations, de magasins, ustensiles et tombes, et même, sur un point particulier, tout un cimetière. Tous les objets exhumés (parmi lesquels l'auteur du mémoire a noté surtout des jouets d'enfants) sont bien conservés et présentent peu de traces d'usure. D'autre part, les cadavres avaient été enterrés avec soin. On peut donc supposer que les habitants de ces stations n'ont pas été détruits, mais qu'ils abandonnèrent leur résidence pour émigrer ailleurs. Ensin, M. Sapper (Tubingue) a communiqué au Congrès une monographie très étendue des Indiens Pokonchis (distincts de la Vera Paz et San Cristobal, Guatemala), d'après les observations du savant local Vicente A. Narciso. Ce mémoire contenait un texte historique indigène inédit de l'année 1565.

Après cette lecture, suivie d'un échange d'observations entre MM. HANY, GONZALEZ DE LA ROSA et LEJEAL, la séance est levée à 5 heures 50.

SÉANCE DU MARDI 14 MARS 1905

Présidence de M. le D^r E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

La séance est ouverte par la lecture du procès-verbal du 7 février 1905, adopté sans modifications. Le Secrétaire dépouille ensuite la correspondance manuscrite et imprimée.

La première comprend: des lettres relatives aux échanges (Société anthropologique de Vienne, « Smithsonian Institution »); des lettres relatives à la rédaction du Journal, numéro en cours d'impression (MM. de Jonghe, Protat, Boman, Adam). — La correspondance imprimée se compose des publications suivantes: Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien (numéro courant); Globus, n° 6, 7, 8, 9 (le numéro 7 est particulièrement intéressant, comme consacré à commémorer le 70° anniversaire du professeur Richard André); Bulletin of the United States National Museum (n° 51); American Antiquarian and Oriental Journal (january-february, n° 173); Revue de l'École d'Anthropologie (février 1905); Boletin del Cuerpo de Ingenieros de Minas del Peru, n° 5); Boletin de la Sociedad geografica de Lima (n° 1).

D'autre part, notre collègue, M. le baron Hulot, a fait hommage à la Société de son livre, récemment réimprimé: De l'Atlantique au Pacifique. Enfin, M. le Président veut bien se dessaisir, en faveur de la bibliothèque, d'une série de brochures américanistes et d'un certain nombre d'exemplaires des Memorias de la Societad Antonie Alzate qui compléteront notre collection.

M. Vignaud offre également une bibliographie du Dr Sophus Ruge par M. Hugues.

M. Hamy, reprenant la parole, annonce la mort de deux américanistes éminents: le professeur Bastian, de Berlin, et le D' Stolpe, de Stockholm. Il résume à grands traits leurs carrières. M. Hamy insiste sur la grande prospérité que le professeur Bastian avait su donner au Musée royal d'ethnographie de Berlin, qu'il a dirigé presque jusqu'à sa mort, et sur les collections dont il enrichit son pays, entre autres la série des bas-reliefs de Santa Lucia Cozumahualpa et la collection péruvienne acquise du D' Macedo. Quant à M. Stolpe, ses nombreux voyages et ses travaux ont eu pour but l'étude comparative du dessin décoratif. Il y avait appliqué avec succès les procédés de reproduction par frottis, imaginés jadis par le colonel Duhousset pour les monuments de l'art persan. La biographie de M. Stolpe sera rédigée par M. Boman (voir infra, p 94); M. de Jonghe se charge de la nécrologie de M. Bastian (voir t. 11, p. 289).

M. Vignaud dépose sur le bureau un exemplaire de son dernier ouvrage : Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes. A propos de cette présentation, MM. HAMY et Gabriel MARCEL disent rapidement l'originalité et la forte documentation du livre dont M. Marcel rendra compte dans le Journal.

Sociélé des Américanistes de Paris.

M. le comte de Charrice annonce la prochaine apparition du 2º volume de L'Année philologique qui se publie sous sa direction. Il y signale, comme capables d'intéresser les Américanistes les chapitres rédigés par le R. P. Morice et le Dr Nicolás León, ce dernier constituant une véritable bibliographie des langues mexicaines (voir Journal, nouv. sér., t. II, p. 347).

Lecture est donnée: 1° par le Secrétaire d'une note de M. DE JONGHE, relative au « Club des Américanistes de Berlin » (voir Journal, nouv. sér., t. II, p. 168); 2° par M. Henri Corder d'une analyse du Catalogue des ouvrages relatifs à l'Amérique conservés par la Bibliothèque nationale de Paris (voir Journal, t. II, p. 171).

Le petit travail de M. de Jonghe porte principalement sur les recherches du D'W. Lehmann à propos de la paléographie mexicaine et soulève, à ce point de vue, diverses observations. M. Hamy regrette que M. Lehmann ait semblé méconnaître la parenté du Manuscrit du Cacique avec le Codex Becker n°1 de Darmstadt. M le duc de Loubat dit quelques mots du Codex Sanchez Solis, autrefois possédé par le baron Walcker Götter. M. Lebeal note une erreur légère dans les classifications paléographiques de M. Lehmann. Enfin, MM. Hamy et Marcel font ressortir l'importance des pictographies, reproduisant l'enquête géographique de 1596 dont M. Lehmann n'a pas dit un mot. Les originaux sont en Espagne; mais la Nationale en possède quelques très bonnes photographies (section de géographie).

Quant à l'analyse de M. Cordier, elle signale l'œuvre tout à fait méritoire et vraiment scientifique de la bibliographie monumentale entreprise par M. Barringer et regrette l'insuffisance budgétaire qui n'en a permis qu'une reproduction autographique.

En l'absence de l'auteur, la communication sur les flibustiers du Darien est remise à la séance d'avril.

Pour la remplacer, M. Lebeal donne lecture des principaux passages du travail sur les Memoriales de Motolinia qu'il a présenté au Congrès de Stuttgart. C'est une comparaison détaillée du texte récemment publié par notre confrère, M. Luis Garcia Pimentel, avec la Historia de los Indios de la Nueva España, publiée en 1858 par le père de M. Garcia Pimentel, Garcia Icazbalceta. Il résulte de cette confrontation que les Memoriales constituent une première version de la Historia, moins parfaite peut-être, au point de vue littéraire, mais plus complète comme érudition. D'autre part, les emprunts que Mendieta, Torquemada et divers autres historiographes avouent avoir faits à leur devancier ont été tirés des Memoriales et non de la Historia. La publication nouvelle comble donc une lacune considérable dans l'histoire de la tradition franciscaine relative à l'antique ethnographie du Mexique.

En fin de séance, M. le duc de Loubar communique un procédé de conservation des fresques anciennes qui est utilisé avec succès à Pompéi et à Délos et propose, ce qui est adopté, de le faire connaître, par la voie du *Journal*, su moment où le gouvernement mexicain forme le projet de fouilles méthodiques à San Juan Teotihuacan (voir t. II, p. 165).

La séance est levée à 5 heures 50.

SÉANCE DU MARDI 4 AVRIL 1905

Présidence de M. le D' E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Agadémie de médegine.

Le procès-verbal de la séance du 14 mars est lu et adopté. La correspondance manuscrite se compose de lettres de MM. Protat, de Jonghe, Adam, Raoul de La Grasserie et Lehmann-Nitsche, relatives soit à la publication du numéro courant du Journal, soit au service des échanges, soit à des projets d'articles ou de collaboration. La correspondance imprimée comprend : 1° Zeitschrift für Ethnologie, 1905, Heft I; 2° Globus, n° 10, 11, 12; 3° Würtenbergische Jahrbücher für Statistik und Landeskunde, 1904, Heft II; 4° Bulletin et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, n° 5; 5° Revue de l'École d'Anthropologie de Paris, mars 1905; 6° deux brochures de M. le Dr Lehmann-Nitsche et intitulées, l'une: Altpatagonische, angeblich-syphilitische Knochen aus dem Museum zu La Plata; et l'autre: Sammlung Boggiani von Indianertypen aus dem Zentralen Südamerika.

M. le Président dépose, d'autre part, sur le bureau des numéros récemment reçus des Anales del Museo nacional Salvadoreño, dont M. le Dr Verneau veut bien acccepter de rendre compte. Puis M. Hamy annonce la mort de M. Henri de Saussure, membre correspondant de la Société, depuis l'origine, qui laisse d'importants travaux sur la géographie physique et l'histoire naturelle des régions mexicaines. Une notice nécrologique sera consacrée dans le Journal à notre regretté collègue (voir infra, p. 97).

M. Gabriel MARCEL rend compte des Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes, le récent ouvrage de M. Henry Vignaud, dont il s'attache à montrer la documentation originale et minutieuse (voir Journal, nouv. sér., t. II, p. 151).

Lecture est ensuite donnée de diverses notices destinées au Journal de la Société (sur la piedra las Tecomates, par le D' Hamy', sur l'œuvre d'Adan Quiroga, par M. Boman²).

L'ordre du jour appelle, enfin, la communication de M. Henri Froidevaux. Ce travail, envoyé par son auteur au Congrès de Stuttgart, et rédigé d'après des sources en partie nouvelles, est consacré à l'histoire mystérieuse de la flibuste française au xvin° siècle. Il étudie l'existence, entre 1700 et 1750, d'une petite colonie de forbans, installés dès la fin du xvin° siècle, sur les côtes du Darien. Quelques détails sont des plus curieux, en particulier l'organisation toute patriarcale de ce groupe qui paraît avoir accueilli dans son sein des éléments indigènes. M. Froidevaux insiste sur quelques-uns des chefs suprêmes de

^{1.} Voir nouv. sér. t. II, p. 164.

^{2.} Ibid., p. 139.

ces flibustiers du Darien, notamment le chef Dupuis, dont l'action tendit à constituer dans l'isthme de Panama un établissement français régulier. Un chapitre du mémoire augmente avantageusement la liste des expéditions de la flibuste contre les territoires espagnols.

En fin de séance, il est procédé à la revision de la liste de la Société. Deux membres sont déclarés démissionnaires, en exécution de l'article 5 des statuts. Des démarches seront faites par le bureau auprès de diverses personnes susceptibles d'accepter les places vacantes de membre titulaire.

La réunion se sépare à 5 heures 50.

SÉANCE DU MARDI 3 MAI 1905

Présidence de M. le D' E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

La séance s'ouvre par la lecture du procès-verbal de la réunion du 4 avril qui est adopté. Puis le Secrétaire dépouille la correspondance manuscrite et imprimée. La première comprend des lettres relatives à l'organisation de la séance (M. Léon Diguet), au service du Journal (M. Chavero), à des projets de publication (M. Raoul de La Grasserie). L'administration du journal le New-York World demande, d'autre part, des renseignements sur l'œuvre et la publication de la Société et la Direction générale de Statistique du Paraguay notifie sa réorganisation.

La correspondance imprimée se compose des envois des périodiques habituels et de quelques hommages :

Proceedings of the American and Antiquarian Society (vol. XV); Boletin del Cuerpo de Ingenieros de Minas del Peru (nºº 18-19); Globus (13, 14, 15, 16); American Antiquarian and Oriental Journal (march-april 1905, nº 2); Anales del Museo Nacional de México (2º Epoca, t. I, nºº 11 et 12); Museon (1905, vol. VI, nº 1); Revue de l'École d'Anthropologie de Paris (nº 4, avril 1905); Los Popolocas, par le Dr Nicolás León (envoi de l'auteur); Peru primitivo; notas sueltas; La Lluvia (Escritura americana), par D. Pablo Patron; La Pinta ó Ceara (ces trois derniers ouvrages offerts par M. Patron).

M. le D' Hamy lit quatre courtes notices sur des américanistes récemment décédés (MM. Philippi, Chapman, Andrews, J.-B. Hatcher '). Il donne ensuite l'analyse de quelques documents qu'il a reçus sur la section d'Anthropologie de l'Exposition de Saint-Louis, après avoir expliqué pourquei le comité français, chargé d'organiser la participation officielle de la France dans cette section, a dû renoncer à sa tâche. Cette abstention, imposée par les circonstances, a été remarquée et regrettée; mais la plupart des États européens l'avaient imitée.

1. Voir infra, p. 94.

L'Exposition anthropologique n'a donc été vraiment complète qu'en ce qui concerne l'Amérique même et, spécialement, les États-Unis. A ce point de vue, un vaste campement des tribus indiennes subsistantes, organisé au Park, a semblé surtout curieux. Une vingtaine de groupes ethniques y étaient représentés et y vivaient, sous les yeux des visiteurs, leur vie journalière. Tout à côté, « l'École indienne » permettait de suivre les divers procédés pédagogiques employés aux États-Unis en vue d'obtenir l'assimilation des autochtones. Bien moins curieuse dans sa partie archéologique où toutes les séries en vitrine n'apportaient que des choses déjà connues, la section d'Authropologie avait réuni, au point de vue de l'histoire coloniale et celle de la Louisiane e particulier, des documents de tout premier ordre. A côté d'eux, quelques pièces très contestables. On ne voit pas trop ce que peut représenter la carte de Taddeo Visco de Gênes; on doute à bon droit de son authenticité, et la lettre qui l'accompagneparaît également suspecte 4.

Après cet exposé, accueilli avec grand intérêt, M. Verneau donne à la Société des nouvelles de M. le Dr Montané et fait part du projet, formé par notre collègue, de présenter au prochain Congrès préhistorique de Monaco. en 1906, un travail d'ensemble sur l'île de Cuba.

La parole est ensuite donnée à M. Léon Diguer pour sa communication, prévue à l'ordre du jour, sur la sépulture indigène dans la Basse-Californie méridionale (Journal, nouv. sér., t. II, p. 329). Il s'agit de la région, insulaire et continentale, jadis occupée par la race Péricue, aujourd'hui complètement éteinte. Les lieux funéraires, signalés déjà en 1885, par M. Ten Kate, et étudiés plus complètement, à son dernier voyage, par M. Diguet, sont en général de petites grottes ou, plus exactement, des poches naturelles, qui s'ouvrent à la surface des roches volcaniques. M. Diguet a pu rencontrer quelques-unes de ces sépultures in situ et parfaitement intactes. De ses observations, il résulte:

- 1º Que les ossements sont, pour la plupart, recouverts d'une couche de peinture rouge;
- 2º Que les cavités funéraires en question n'étaient que des sépultures provisoires;
- 3º Que les ossements y étaient disposés, à l'aide de tissus, de feuilles de palmier et de bandelettes, en paquets faciles à transporter;
- 4º Que ce mode d'inhumation ne semble pas avoir existé chez les Guaycuras et Cochimis, voisins septentrionaux des Péricues.

Après la conférence de M. Diguet, accompagnée de tout un matériel funéraire recueilli par lui, M. le Président remercie notre actif voyageur et, en même temps, le félicite de la récente distinction dont vient de l'honorer la Société de Géographie (Prix Ducros-Aubert). De son côté, notre vice-président, M. Henry VIGNAUD, s'est vu décerner le prix Jomard, destiné à couronner les meilleurs travaux sur l'histoire de la Géographie. Le dernier numéro du Journal a d'ailleurs mentionné ces succès qui ont été pour nous des joies de famille.

La séance est levée à 5 heures 45.

1. Voir Journal, nouv. sér., t. II, p. 339.

SÉANCE DU MARDI 20 JUIN 1905

Présidence de M. le D' E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Le procès-verbal de la séance du mardi 3 mai, ayant été lu et adopté, le Secrétaire dépouille la correspondance. La correspondance imprimée comprend, d'abord, les périodiques habituels [Globus, 18-22; Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien, B. 35, Hest II und III; Boletin del Cuerpo de Ingenieros de Minas del Peru, 20-21; Anales del Museo nacional de México, t. II, nº 2, sebrero 1905; Revue de l'École d'Anthropologie de Paris, nº 5, mai 1905; Bulletin et mémoires de la Société d'Anthropologie, 1905, nº 1; Actes de la Société philologique, 1904; Proceedings of the Davenport Academy of Sciences, 1904; Proceedings of the American Philosophical Society, t. LXIII]. Mais il faut aussi noter des périodiques américanistes nouveaux dont notre campagne de propagande a provoqué l'envoi en échange (Boletin del Instituto geographico Argentino; Boletim do Museu Goeldi, vol. IV, 1904, nº 1-3; Bulletin of the American Geographical Society, 1-6; Annual Report of the Smithsonian Institution, 1903-1904). Enfin, nous avons reçu les ouvrages suivants: Inheritance of Digital Malformations in the Man by William C. Farabee (in : Papers of the Peadoby Museum); Basket-Designs of the Indians of Northwestern by Dr Alfred L. Kroeber (in: Publications of the University of California); Verslag van de Gossini Expeditie par le lieutenant A. Franssen Herderchee; Contributions of American Archaeology to human History by William H. Holmes.

La correspondance manuscrite se compose de lettres relatives aux échanges (Accademia dei Lincei; Museo de la Plata») et au service du Journal (Ministère de l'Instruction publique; M. Alfredo Chavero; « American geographical Society»); à l'organisation de la séance (Baron de Villiers du Terrage); aux dépenses d'impression (M. Jules Protat); à la publication du numéro d'octobre (MM. de La Grasserie, Walter Lehmann, commandant Bourgeois, Eric Boman et Marcel). Le Secrétaire analyse rapidement une lettre de Masse Jeanne Roux qui donne quelques nouvelles intéressantes sur le mouvement archéologique à Mexico. Enfin M. le duc de Bassano annonce la démission de M. de Urioste qui est acceptée.

M. le comte de Charencer dépose sur le bureau le t. II de l'Année Linguitique, dont il avait annoncé la publication à une précédente séance.

Au nom de M. Jules Humbert, M. Lejeal fait hommage à la Société des deux volumes intitulés: Loccupation allemande du Vénézuéla et Essai sur la colonisation du Vénézuela. Il rend brièvement compte de la soutenance solide et brillante des ces deux thèses qui a valu, à la fin du mois dernier, à notre nouveau collègue le titre de docteur ès lettres avec mention honorable. M. Marcel

veut bien accepter de parler dans le Journal de l'Essai sur la colonisation espagnole (voir Journal, nouv. sér., t. Il, p. 320). Le premier des deux volumes ne sera pas analysé, puisque la Société a été heureuse d'en publier la partie la plus importante dans le numéro d'octobre 1904. Et, à cause de cela même, M. Hamy tient à rappeler le succès obtenu au Congrès de Stuttgart par la publication de cet extrait sur les Welser.

L'ordre du jour appelle le vote sur les candidatures de MM. le chevalier L. C. van Panhuys et Boman, présentés à la dernière séance, l'un par MM. Hamy et Lejeal, l'autre par MM. Hamy et Verneau. MM. van Panhuys, chef de bureau titulaire au ministère néelandais des Colonies, et Eric Boman, ancien collaborateur des Missions scientifiques suédoise et française en Amérique du Sud, sont proclamés membres de la Société des Américanistes. Le Président souhaite la bienvenue à M. Boman, présent à la séance. Il est sûr que cette élection rendra plus actif encore le concours très dévoué que, depuis un an, M. Boman veut bien prêter à notre publication.

Reprenant la parole, M. le Dr Hamy donne lecture d'un mémoire sur « deux pierres d'éclair (pedras de corisco) de l'État de Minas-Geraës (Brésil) » (voir Journal, nouv. sér., t. II. p. 323). Il s'agit de deux haches polies, recueillies à Los Tronqueros, près de Passa-Quatro, par M. Émile Wagner, correspondant du Muséum. Ce qui fait l'intérêt de ces deux pièces, c'est moins leur forme qui rappelle certains objets néolithiques de l'ancien monde, que les traditions qui s'y rattachent. D'après les indigènes, ce sont des « pedras encantados », des « pedras de corisco », nées de l'éclair et pourvues d'un pouvoir aussi mystérieux que redoutable. En manière de conclusion, M. Hamy rapproche ces préjugés de la légende des pierres de foudre, si répandue dans le « Folklore » des deux mondes.

Après cette communication très appréciée, M. Bonan, selon l'ordre du jour, communique une étude sur « l'itinéraire du licencié Matienzo et la distribution géographique des peuples de l'extrême-nord-ouest argentin au xvi siècle ». Don Juan de Matienzo, oïdor de Las Charcas, est l'auteur d'un projet de route stratégique et commerciale, présenté en 1566 à Philippe II d'Espagne. Ce document, publié dans les Relaciones geograficas de las Indias, vise l'établissement de communications régulières entre la ville de La Plata (aujourd'hui Chuquisaca ou Sucre) et la forteresse de Gaboto sur le Rio Paraná. Jusqu'à ce jour on n'avait pu restituer d'une manière satisfaisante cet itinéraire, parce qu'on ne savait pas identifier la plupart des noms topographiques ou ethnographiques, rapportés par Matienzo. Son double voyage sur le haut plateau frontière de l'Argentine et de la Bolivie a fourni à M. Boman l'occasion d'une étude topographique et toponymique sérieuse. Il reconstitue l'itinéraire de Matienzo, qui, selon lui, traversa, du nord au sud, la Puna de Jujuy, pour passer dans la « vallée Calchaquie » par le défilé de l'Acay. La principale utilité de cette restitution est de permettre de faire état des renseignements ethnographiques fournis par Matienzo, puisqu'on peut localiser désormais l'habitat des peuples qu'il a décrits. Il est ainsi prouvé, par exemple, que les Chichas se trouvaient un peu au sud de la frontière argentino-bolivienne. La Puna de Jujuy était occupée par un peuple que Matienzo

ne nomme point, mais dans lequel M. Boman verrait volontiers les ancêtres de Atacameños actuels. Enfin les Diaguites occupaient les vallées au sud de l'Acay.

M. le D' Hamy, après avoir félicité M. Boman de ses patientes et ingénieuses déductions, donne ensuite le parole à M. Lebeal qui entretient la Société de quelques questions d'ordre intérieur, indique sommairement la composition du prochain fascicule du Journal et dépose sur le bureau quelques analyses bibliographiques (Hupa-Life et Hupa-Texts, par Pliny Earle Goddard; El Monolito de Coatlinchan, par D. Alfredo Chavero, etc.) dont il résume à grands traits l'essentiel (voir Journal, nouv. sér., t. II, p. 291 et 295).

En sin de séance, M. Hamy consie à l'examen de M. Lejeal un cahier de notes et documents sur l'ancienne histoire du Mexique, envoyé par un correspondant de La Rochelle.

La Société, après avoir décidé qu'elle ne se réunirait pas avant le mois de novembre, se sépare à 6 heures 15.

SÉANCE DU MARDI 7 NOVEMBRE 1905

Presidence de M. le D' E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Le procès-verbal de la séance du mardi 20 juin est lu et adopté.

Le Secrétaire par intérim dépouille la correspondance. — La correspondance imprimée comprend, outre les périodiques ordinaires, différentes revues nouvelles qu'il convient de mentionner particulièrement: Anales de la Sociedad cientifica Argentina (julio 1905), Boletin Instituto geografico Argentino (t. XXI), Serriftk de la «Société Humanistique» d'Upsala (t.IV, V, VI, VII, VIII), American Anthropologist (1905, nº 1 et 2 et suppl.), a Revista de la Faculdad de Letras de La Habana (nº 1 et 2), Bulletin de la Société d'Études coloniales de Bruxelles (12º année, janvier 1905). — En outre, la Société a reçu une série d'ouvrages dont il lui est fait hommage et dont liste est annexée au présent procès-verbal 1.

Par suite à cette présentation, M. G. MARGEL dépose sur le bureau le tirage à part de son article paru dans la Géographie (Christophe Colomb devant la critique) où il dégage les principales conclusions énoncées par M. H. Vignaud dans le premier volume de ses Études critiques.

En ce qui concerne les nouveaux périodiques reçus, le Président prie M. le

1. Materials for the physical Anthropology of the Eastern European Jews, par Maurice Fishberg; Brain Weight in Vertebraters, par Ales Hrdlicka; The United States National Museum, par Richard Rathbun; Indianer Studien in Zentralbrasilien, par le Dr Max Schmidt; Limites entre Honduras et Nicaragua, par le Dr Membreño; The Northern Maidu, par le Dr Roland B. Dixon; La Edad de la Piedra en Patagonia, par Felix Outes.

D' Verneau de vouloir bien examiner la Revista de la Faculté des lettres de La Havane et M. Cordier de faire de même pour le Bulletin de la Société d'Etudes coloniales de Bruxelles.

La correspondance manuscrite, dont le Secrétaire aborde ensuite le dépouillement, comprend: 1° des lettres relatives à l'organisation de la séance; 2° des accusés de réception, des demandes d'échange; 3° des lettres relatives à l'admission dans la Société (M^{mo} Nuttall, MM. van Panhuys et le D^r Lehmann Nitsche; 4° une lettre de M. de La Grasserie relative à la publication, aux frais de la Société, d'une grammaire sioux et des renseignements scientifiques de MM. Mac Curdy et Roland Dixon; 5° différentes circulaires relatives à des réunions déjà passées (American Anthropological Association, Société d'Anthropologie de Vienne) ou futures (Congrès des Sociétés savantes, Congrès des Américanistes de Québec); 6° des lettres relatives au Journal et à l'administration financière de la Société.

En ce qui concerne les demandes d'échange, la Société décide: 1° pour le Cercle d'Études coloniales de Bruxelles, que son Bulletin, examiné par M. Cordier, ne présentant pour nous aucun intérêt, il n'y a pas lieu de faire l'échange; 2° pour le Musée de Mexico, qui demande toute l'ancienne série in-4° du Journal, — laquelle lui a été envoyée en son temps, — qu'on lui demandera en échange toute la série ancienne, qui manque à la bibliothèque; 3° que ce n'est pas l'usage d'échanger les publications de la Société avec celles d'un simple particulier, et que par conséquent il est impossible de répondre favorablement à la lettre de M. Outes. En outre, sur la demande du duc de Loubat, la Société décide l'envoi du Journal à la Southwest Society of the archaeological Institute of America, de Los Angeles, Californie.

Puis la Société admet comme membre ordinaire le D^r Lehmann-Nitsche, présenté par MM. Hamy et Verneau.

Au sujet de la proposition faite par M. DE LA GRASSERIE, M. le D' HAMY expose que : 1° de longues études ont déjà été publiées sur le sujet; 2° les ressources de la Société ne lui permettent pas d'assumer les frais d'une semblable publication. Il sera répondu dans ce sens à M. de La Grasserie dès le retour du Secrétaire général.

Enfin, relativement au Congrès de Québec, M. Lejeal écrira au bureau pour lui accuser réception de la circulaire et lui demander d'en envoyer un certain nombre que la Société transmettra à ses membres.

Le Secrétaire par intérim signale enfin un extrait de la Bibliographie des Annales de Géographie pour 1904, analysant un travail de M. Vignaud inséré dans le Journal de la Société.

Après l'examen de toutes ces questions, le Président prononce l'éloge de M. Jules Opper, vice-président d'honneur de la Société. Puis il déclare vacante la place de membre d'honneur qui sera pourvue à une prochaine séance.

L'ordre du jour appelle la communication de M. le D' Hany sur Richard Grandsire, qui fut mêlé de manière très active au mouvement scientifique dans l'Amérique du Sud pendant une dizaine d'années, de 1816 à 1828. M. Hamy le montre rouvrant les communications avec La Plata en 1817,

revenant à Buenos-Aires en 1824, essayant à plusieurs reprises de délivrer Bonpland, prisonnier du Dr Francia au Paraguay, et mourant en 1828 sur les chutes du Yary. C'est d'après les archives des Affaires étrangères et une collection d'archives personnelles que M. Hamy a pu retracer la vie très mouvementée de Grandsire, dont les observations de naturaliste nous échappent, et dont les travaux topographiques ont disparu.

M. HAMY annonce aussi avoir retrouvé la plus grande partie des lettres écrites d'Amérique par Joseph de Jussieu. La séance se termine à 6 heures 10, après lecture d'un curieux travail de M. J. HUMBERT sur la « plus ancienne ville du continent américain, Cumaná de Venézuéla, ses origines, son histoire, son état actuel » (voir supra, p. 45).

SÉANCE DU MARDI 5 DÉCEMBRE 1905

En l'absence de MM. Hamy, président, malade, et Henry Vignaud, empêché, M. le duc de Bassano accepte la présidence de la réunion. M. Froidevaux veut bien, pour la seconde fois, suppléer le Secrétaire, retenu en Allemagne par ses travaux.

Lecture est donnée du procès-verbal de la séance du 7 novembre qui est adopté. A propos du compte rendu de la communication de M. Humbert, M. Gonzalez de La Rosa croit devoir contester la priorité de fondation accordée à Cumana de Vénézuéla par l'auteur du mémoire. Notre confrère se propose de soumettre prochainement à la Société quelques notes sur ce point particulier.

La correspondance manuscrite comprend, outre les lettres d'exeuses de MM. Hamy, Vignaud, de Charencey et Lejeal, deux accusés de réception (Ministère de l'Instruction publique; Peabody Museum).

La correspondance imprimée se compose des quinze périodiques et ouvrages suivants :

Proceedings and Transactions of the Royal Society of Canada (2th series vol. X, 1904, 2 fasc.); Report of the 8th International Geography Congress, Washington, 1904); American Geographical Society Bulletin, november 1905; American Anthropologist, july-september 1905; The American Antiquarian and Oriental Journal, no 5; Field Columbiam Museum (plusieurs fascicules); Milteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien (B. 25, H. 4 und 5); Globus, B. 88, nr 19 und 20; Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei (fasc. 5 et 6); Memorias y Revista de la Sociedad científica Antonio Alzate (t. XIII, no 9 et 10; t. 21, no 1 à 4); Anales del Museo nacional de México (2º série, t. II, no 9); Boletin del Cuerpo de Ingenieros de Minas del Peru (no 25); Anales del Museo nacional de San Salvador (t. I, no 12; t. II, no 14); Revista de Sociedade scientífica de Sao Paulo (sept. 1905); Revue de l'École d'Anthropologie de Paris (novembre 1905).

Au nom de l'auteur, M. Froidevaux présente le récent ouvrage de M. le De Hamy sur Dombey, donne lecture de quelques passages de l'avant-propos et

analyse rapidement le volume, en attendant un compte rendu plus détaillé qui sera inséré au Journal. M. Froidevaux lit encore un compte rendu sur le livre de M. le marquis de Dampierre (Essai sur les sources de l'histoire des Antilles françaises). A propos de cette lecture, M. Marcel s'associe pleinement à l'éloge qui vient d'être fait du travail de M. de Dampierre. Mais il émet quelques réserves à propos de la comparaison établie par l'article avec le répertoire de M. Harisse sur la Nouvelle-France, qu'il juge inférieur à l'étude sur les Antilles. Enfin, il insiste sur l'importance qu'aurait la découverte des papiers du P. de Fouquet pour une publication de ce genre.

L'élection inscrite à l'ordre du jour, à une place de membre d'honneur et une place de membre titulaire, est renvoyée à la séance de janvier.

La parole est donnée à M. Léon Diguet pour sa communication sur la géographie du Mixtecapan. Dans ce mémoire, résumé d'un travail plus développé qui sera bientôt publié (voir supra, p. 15), l'auteur donne d'aboudants et curieux détails topographiques et toponymiques, d'après les historiens espagnols et les recherches personnelles auxquelles il s'est livré pendant son dernier voyage. Incidemment M. Diguet s'étend sur le travail très compliqué de la cochenille en Mixtèque. Il expose, en particulier, la transformation de l'insecte, obtenue au Mexique par une culture habile de l'opuntia.

Cet exposé, vivement apprécié, provoque quelques observations de M. Boman qui parle de la cochenille sauvage dont les Indiens de la Bolivie et de l'Argentine se servent pour la teinture. Il y a, en somme, d'après M. Diguet, deux espèces tout à fait distinctes (Dactylopius tomentosus de Lamarck et Dactylopius coccus Tosta) dont la première, l'espèce sauvage, donne un produit moins abondant. A propos de l'art tinctorial américain, M. de La Rosa rappelle que la cochenille est inconnue des Péruviens anciens, qui employaient, pour obtenir du rouge, un mollusque de genre Purpura, fourni en abondance par leur littoral.

A cause des fêtes du jour de l'an, la prochaine réunion est fixée au deuxième mardi de janvier.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 5 heures 30.

NÉCROLOGIE

EDM. ANDREWS

Le docteur Edmond Andrews est mort le 22 janvier 1904, à l'âge de 80 ans. C'était un géologue très expérimenté, il s'était surtout occupé de la période glaciaire. Son principal mémoire, publié en 1870 et qui eut beaucoup de retentissement dans le monde scientifique, a pour titre: The North American Lakes, considered as Chronometers of post-glacial Times.

E. H.

E.-J. CHAPMAN

Edward John Chapmann, professeur de minéralogie et de géologie à l'Université de Toronto, est mort à The Pines, Hampton-Wick, le 28 janvier 1904. Il avait pris le goût de l'histoire naturelle en Algérie où il avait servi dans la Légion étrangère. Rentré en Angleterre, il devint élève de Brunnel et passa quelques années à l'University College, avant de gagner le Dominion, pour prendre bientôt possession de la nouvelle chaire de minéralogie et de géologie fondée à l'Université de Toronto. Il a été l'un des collaborateurs assidus du Canadian Journal of Industry, Sciences and Art, où il a publié toute une série d'études consacrées principalement à faire connaître le sol canadien et ses richesses.

J.-B. HATCHER

John Bull Hatcher, l'un des conservateurs du musée Carnegie, à Pittsburg, est surtout connu pour ses trois voyages scientifiques en Patagonie, exécutés de 1896 à 1899. Né à Corperstown en Illinois, le 11 octobre 1861, il a succombé le 3 juillet 1904, âgé seulement de 43 ans.

E. H.

R.-A. PHILIPPI

Rudolf Amandus Philippi, né à Charlottenbourg, le 14 septembre 1808, médecin et naturaliste, était passé au Chili en 1851 et il avait obtenu en 1853, à l'Université de Santiago, une chaire de zoologie et botanique. Il est devenu plus

tard directeur du Museo Chileno. Ses recherches, longuement prolongées, de géographie et d'histoire naturelle, ont porté principalement sur l'Atacama, au nord, et sur l'Araucanie, au sud. Il a consacré au désert d'Atacama un volume, qui est son œuvre principale: Reise durch die Wüste Atacama, parue à Halle en 1860; il a publié dans les Petermann's Mittheilungen, de 1860 à 1892, de nombreuses monographies sur les provinces de Valdivia et d'Arauco, la Cordillera Pelada, les lacs des Andes chiliennes, les analogies entre les flores du Chili et de l'Europe (1892). La Société des Naturalistes de Cassel a édité son voyage à l'Arauco de 1889 et le Zeitschrift für Ethnologie contient un mémoire de lui sur le Grypotherium et la caverne d'Eberhardt; enfin il a donné au Globus de 1904 un mémoire sur La nationalité des Sud-Américains.

Philippi est mort à 96 ans, à Santiago, le 26 juillet 1904.

E. HAMY.

HJALMAR STOLPE

Parmi les pertes que l'ethnographie et les études américanistes ont subies pendant l'année dernière, l'une des plus sensibles est celle de M. Hjalmar Stolfe, directeur de la section d'ethnographie du Riksmuseum de Stockholm, mort le 27 janvier 1905, peu de temps après son retour d'un voyage d'études aux principaux musées d'Allemagne. Au cours de ce voyage, Stolpe avait aussi pris partie au XIV° Congrès international des Américanistes, à Stuttgart, où sa communication sur les résultats des recherches de la mission scientifique suédoise au Groenland (1899) fut écoutée avec beaucoup d'intérêt.

Hjalmar Stolpe était né à Gesle, dans le nord de la Suède, en 1841. Il termina ses études par le doctorat ès sciences à l'Université d'Upsal en 1872 et il se dédia, au commencement de sa carrière, à la zoologie. Au cours d'études sur la saune des îles du lac de Mälar, son attention sut attirée par d'anciennes perles en ambre jaune qu'il avait trouvées sur l'île de Björkö et il découvrit là une ancienne nécropole composée de plusieurs centaines de sépultures. Les fouilles très méthodiques qu'il effectua dans cette nécropole lui inspirèrent deux rapports préliminaires et à sa mort le travail définitif sur cette exploration était presque achevé. Ce travail sera probablement publié par les soins du gouvernement suédois.

Stolpe fut l'un des fondateurs de la Société suédoise d'anthropologie, fondée en 1873 et actuellement transformée sous le nom de Société suédoise d'anthropologie et de géographie ¹ et il fut l'organisateur d'une importante exposition d'ethnographie qui eut lieu à Stockholm en 1878 et 1879, sous le patronage de cette Société.

Pendant les années 1883-1885, Stolpe fit un grand voyage de circumnavigation à bord de la frégate suédoise la Vanadis, d'où il rapporta une collection

1. « Svenska Sällskapet för antropologi och geografi. »

de l'ethnographie ancienne et moderne de plus de sept mille objets. L'Amérique du Sud y est représentée spécialement par les résultats des fouilles du voyageur à Ancon. Ces collections furent exposées d'abord à Stockholm en 1886 et à Göteborg en 1887.

Stolpe fut le vrai créateur du Musée d'ethnographie de Stockholm et grâce à sa connaissance profonde des musées européens, en général, a son talent d'organisateur, à son art d'attirer l'attention des Mécènes sur son œuvre, ce musée fut agencé d'une manière modèle.

Des générosités privées, des missions scientifiques entreprises le plus souvent sur l'initiative de Stolpe, enrichirent successivement l'institution.

L'une des œuvres principales de Stolpe est son étude sur le développement de l'art décoratif chez les peuples sauvages, publiée en 1890-1891. Ce travail a fait époque et ses théories sur la transformation des figures humaines et animales en ornements géométriques sont aujourd'hui généralement acceptées. En dehors des collections du musée de Stockholm, Stolpe a employé comme matériaux pour sa démonstration environ trois mille copies d'objets qu'il avait prises au cours de ses nombreuses visites à la plupart des musées de l'Europe. C'est spécialement sur l'ethnographie des Polynésiens que Stolpé a fondé cette étude et cette classification de l'ornamentique des peuples primitifs.

Pour l'Amérique, il a développé les mêmes recherches dans un grand ouvrage, richement illustré: Études sur l'art décoratif des Américains, paru en 1896, honoré du prix institué, à l'Académie de Stockholm, par M. le duc de Loubat.

Stolpe assista à presque tous les congrès tenus en Europe et en Amérique et intéressant à un titre quelconque l'anthropologie, l'archéologie et l'ethnographie. Dans ces réunions et partout où il passa, son caractère franc et loyal, l'aménité et la courtoisie de ses manières, son savoir vaste et solide, ses points de vue profonds sur l'ensemble de la science préhistorique de l'homme, lui ont attiré les sympathies de tous. Sa mort a été une perte sensible pour l'ethnographie en général, pour l'Américanisme et pour tous ceux qui étudient ces sciences.

E. Boman.

LISTE DES ÉCRITS DE HJALMAR STOLPE

Naturhistoriska och arkeologiska undersökningar på Björkö i Mälaren [Recherches de l'histoire naturelle et de l'archéologie de l'île de Björkö dans le lac Mälaren]. (« Öfversikt af Kongl. Svenska Vertenskaps-akademiens Förhandlingar. ») Stockholm, 1872 et 1873.

Björköfundet [Les découvertes à Björkö]. Stockholm, 1874.

Grafundersökningar på Björkö [Fouilles dans les tombeaux de Björkö]. (« Tidskrift för Antropologi och Kulturhistoria. ») Stockholm, 1876.

Sur les découvertes faites dans l'île de Björkö. (« Compte rendu de la 7° session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques », tome II, p. 619.) Stockholm, 1874.

Sur l'origine et le commerce de l'ambre jaune dans l'antiquité. (« Compte

rendu de la 7° session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques », tome II, p. 777.) Stockholm, 1874.

En kristen begrafningsplats [Un cimetière chrétien]. (« Kongl. Vitterhels-Historie-och Antiquitets-akademiens Manadsblad för 1878 », p. 671.) Stockholm, 1878.

Grafundersökningar på Björkö à Målaren år 1881 [Fouilles dans les tombeaux de Björkö pendant l'année 1881]. (« Svenska Fornminnesföreningens Tidskrift », tome V, n° 13, p. 53.) Stockholm, 1882.

Vendelfyndet i Mälaren [La découverte de Vendel dans le lac Mälaren]. (« Antiquarisk Tidskrift. ») Stockholm, 1884.

Svenska myror [Fourmis suédoises]. (« Entomologisk Tidskrift. ») Stockholm, 1882.

Den allmänna etnografiska utställningen i Stockholm [L'exposition d'ethnographie de Stockholm]. (« Tidskrift för Antropologi och Kulturhistoria. ») Stockholm, 1878-1879.

Exposition ethnographique de Stockholm, 1878-79. Photographies par C.-F. Lindeberg, texte par Hjalmar Stolpe. Stockholm, 1881.

De etnografiska museerna i Europa [Les musées d'ethnographie de l'Europe]. Stockholm, 1882.

Páskon i Stilla oceanen [L'île de Pâques dans le Pacifique]. (« Ymer », p. 150.) Stockholm, 1883.

Om Vanadisutställningarna 1886 och 1887 [Sur les expositions des collections faites pendant le voyage de la frégate la « Vanadis », en 1886 et 1887].

Björkö i Mälaren. En vägledning för resande [Björkö dans le lac Mälaren; guide pour touristes]. Stockholm, 1888.

Sur les collections ethnographiques faites pendant le voyage autour de la terre de la frégate suédoise la « Vanadis » dans les années 1883-1885. Rapport au 8° Congrès des Orientalistes. Stockholm, 1889.

Om Kristiania universitets etnografiska samling [Sur les collections d'ethnographie de l'Université de Christiania]. (« Ymer », p. 53.) Stockholm, 1890.

Ueber südamerikanische und mexikanische Wurfbretter. (« Int. Archiv für Ethnographie », Bd. III.) Leyde, 1890.

Utvecklingsföreteelser i naturfolkens ornamentik, I et II [Évolution de l'art décoratif chez les peuples sauvages]. (« Ymer. ») Stockholm, 1890 et 1891.

Evolution in the Ornamental Art of Savage Peoples. Ethnographical researches by Dr. Hjalmar Stolpe of Stockholm, translated by Mrs. C. H. March. (« Transactions of the Rockdale Literary and Scientific Society. »)

Entwickelungserscheinungen der Ornamentik der Naturvölker. (« Mittheilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien », Bd. XXII, p. 19.) Vienne, 1892.

Det tyska antropologiska sällskapets 24: de ársmöte i Göttingen och Hannover den 5-9 aug. 1893 [La 24° session annuelle de la Société allemande d'anthropologie du 5 au 9 août 1893]. («Ymer», p. 121.) Stockholm, 1894.

Om vart etnografiska museum, särskildt om dess afdelning II [Sur notre

musée d'ethnographie, spécialement sur sa deuxième section]. («Ymer», p. 132.) Stockholm, 1895.

Tuna-fyndet [La découverte de Tuna]. (« Ymer », p. 219.) Stockholm, 1895.

Anders Retzius. Tal vid minnesfesten i Svenska Sällskapel för Antropologi och Geografi den 23 oktober 1896 [Anders Retzius. Discours à la fête de la Société suédoise d'anthropologie et de géographie le 23 octobre 1896]. (« Ymer », p. 213.) Stockholm, 1896.

Studier i amerikansk ornamentik; ett bidrag till ornamentikens biologi [Études sur l'art décoratif des Américains; contribution à la biologie de l'art décoratif]. In-folio. Stockholm, 1896.

On American Ornamental Art. (Compte rendu du Xº Congrès international des Américanistes.) Stockholm, 1894.

Kristian Bahnson [Nécrologue]. (« Ymer », p. 77). Stockholm, 1897.

Gustaf Nordenskiöld [Nécrologue]. (Compte rendu du Xº Congrès international des Américanistes). Stockholm, 1894.

Über die Tätowirung der Oster-Insulaner. (Abhandlungen des Königlichen Zoologischen und Anthropologisch-Ethnographischen Museums zu Dresden, Festschrift, 1899.) Berlin, 1899.

Utställning af arkeologiska och etnografiska samlingar från Central-Amerika i K. Akademien för de fria Konsterna [Exposition de collections archéologiques et ethnographiques de l'Amérique centrale, dans l'Académie royale des Beaux-Arts]. Stockholm, 1900.

Über die Forschungsergebnisse der schwedischen Grönland-Expedition vom Jahre 1899. (A paraître dans le Compte rendu du XIV Congrès international des Américanistes, tenu à Stuttgart 1904.)

HENRI DE SAUSSURE

Louis-Frédéric-Henri de SAUSSURE, né, à Genève, le 27 novembre 1829, mort, à Genève, le 20 février 1905, était membre correspondant de la Société des Américanistes de Paris, depuis la fondation. En effet, l'Amérique et, plus spécialement, le Mexique, après avoir inspiré ses premiers travaux, restèrent, jusqu'à sa fin, ses objets préférés d'étude. Il leur appliqua l'ardeur de curiosité, l'esprit critique et l'activité laborieuse, héréditaires, semble-t-il, dans cette famille des Saussure qu'on a pu qualifier de dynastie scientifique. Et sa bibliographie américaniste est tellement touffue qu'il faut renoncer à la dresser ici. Description d'un volcan éteint du Mexique (« Bulletin de la Société géologique de France », Paris, 1857); Note sur le Pic d'Orizaba (« Archive des Sciences physiques et naturelles », Genève, 1858); Observations sur les mœurs de divers oiseaux du Mexique (ibid.); Note sur le volcan de Jorullo (« Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences naturelles », Lausanne, 1859); Mémoire sur quelques mammifères du Mexique (« Revue de Zoologie », Paris, 1860);

Société des Américanistes de Paris.

Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du Mexique, des Antilles et des États-Unis (Genève, 1858-71, 2 vol. in-8°); Études sur les myriapodes du Mexique (« Mission scientifique au Mexique, publiée par ordre du ministre de l'Instruction publique », VIe partie, Paris, 1872, petit in-fol., pl.); Coup d'æil sur l'hydrologie du Mexique (« Mémoires de la Société de Géographie de Genève, t. III, 1862); — voilà les écrits les plus connus de notre vénérable collègue. On ne s'étonnera pas de la part exclusive occupée en cette liste par l'histoire naturelle (et, surtout, l'entomologie) et par la géographie (surtout la géophysique). L'atavisme, comme l'éducation, vouait le petit-fils d'Horace-Bénédict de Saussure, le neveu de Théodore de Saussure, l'élève de Pictet de La Rive, d'Henri Milne-Edwards et de Blanchard, à ces sciences d'observation. Il y a dignement marqué sa place à côté de ses parents et de ses maîtres. La valeur des Études sur les myriapodes est proclamée par l'hospitalité que lui donna le recueil de la « Mission scientifique française » 1. Quant au Coup d'œil sur l'hydrologie, la carte qui l'accompagne rendit les plus précieux services à l'État-major français, pendant le malheureuse guerre de 1862-67; elle fut la base des beaux travaux topographiques du général Niox et le livre lui-même, s'il pu être complété sur quelques points, n'en demeure pas moins classique.

Pour apprécier comme il convient ces œuvres d'Henri de Saussure, il faut, d'ailleurs, se reporter aux circonstances dans lesquelles il les prépara. Son voyage dans l'Amérique moyenne qui dura près de deux ans aurait mérité d'être plus largement narré qu'en quelques articles, fort colorés, du reste, et pleins de bonne humeur, du Journal de Genève. C'est presque un roman de Gustave Aimard, avec, en plus, le charme du style et la véracité scrupuleuse. Pronunciamentos, attaques de rateros, captivités au pouvoir des deux ou trois candidats présidentiels qui, en ces temps-là, tenaient toujours la campagne, évasions mouvementées, longues chevauchées, rien n'y manque. Mais le plus extraordinaire, c'est que le voyageur, parmi tant d'épisodes tumultueux, ait pu travailler et rassembler autant de solides matériaux. Une âme héroïque dans son désir de voir et de savoir, à la façon de Humboldt, de Bonpland et de Dombey, vivait certainement en ce jeune homme. C'était en 1854-56. Saussure avait alors de vingt-cinq à vingt-sept ans!

Un autre trait de la carrière américaniste 'de Saussure, c'est la variété de sa production. On a peut-être eu tort de tant insister plus haut sur la prépondérance qu'il accorda aux sciences naturelles. En fait, pourvu de cette forte culture générale qui devient de plus en plus rare, parce qu'elle est, de plus en plus, difficile à acquérir, il s'intéressait à toute chose, car il le pouvait, et pouvait, en tout ordre de connaissances, faire besogne utile. Il se passionnait presque autant à l'étude de l'homme qu'aux spectacles de la nature. Le passé des régions qu'il visitait l'a toujours préoccupé. Il fut donc ethnographe et archéologue. Au surplus, jusqu'en ces toutes dernières années, c'est à des hommes

^{1.} M. de Saussure avait été, en outre, appelé par Victor Duruy à faire partie de la « Commission scientifique du Mexique ». En cette qualité, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. L'Exposition nationale de Genève lui valut la croix d'officier.

tels que lui, c'est-à-dire à de purs scientifiques, qu'on a dû souvent les recherches les plus fécondes sur le Précolombien. Sans évoquer, de nouveau, le souvenir de Humboldt, que de médecins, ingénieurs, zoologistes, géologues, botanistes, etc., remplissent le livre d'or du Mexicanisme! Et faut-il rappeler qu'aujourd'hui même les maîtres de cette science, encore imparfaitement constituée sont, en France, un médecin-anthropologiste, et, en Allemagne, un ancien botaniste?

Toutefois, on doit le dire avec franchise, après avoir reconnu le zèle de Saussure pour explorer, à l'occasion, les antiquités mexicaines, son effort, sur ce terrain spécial, fut moins heureux ou, plus exactement, le résultat de cet esfort semble moins durable. Cela se conçoit. Pour la plupart, les articles archéologiques de Saussure remontent à une date déjà ancienne. Or il n'est pas de province historique où les théories et les points de vue se soient plus complètement renouvelés, et dans une plus courte période, que l'histoire ancienne du Mexique. Sous cette réserve, on lit encore avec fruit la Description des ruines d'une ancienne ville mexicaine (« Bulletin de la Société de Géographie », Paris, 1858) et l'étude sur le grand téocalli de Tihuatlan [découvert par Saussure lui-même] (Globe de Genève, t. XXXV, 1896). C'est que l'auteur, dans la description architecturale, apportait la même précision que dans la monographie d'une espèce végétale ou animale. La publication du Manuscrit du Cacique (« Codex Becker » nº 1) + apparaît moins satisfaisante. L'appareil critique en est absent. L'on se demande comment l'auteur a pu publier son fac-similé, sans chercher des termes de comparaison dans les documents déjà connus du même genre; on se demande, surtout, comment, si perspicace, il a accueilli, sans la discuter, l'invraisemblable tradition du « Cacique » de « Tindu », « Sar-ho », et de sa femme « Con-huyo » 2. Encore faut-il observer qu'à défaut d'une autre édition, celle-ci, bien qu'imparfaite, reste indispensable.

Au résumé, même dans sa partie contestable, l'œuvre américaniste de M. Henri de Saussure est intéressante. Elle est hors de pair dans les autres parties. C'est un éloge qu'ambitionnent beaucoup de savants. D'autres qui l'ont personnellement connu, ont montré 3 dans Saussure le chef moral de cette curieuse aristocratie genevoise qui veut être, avant tout, une aristocratie de l'intelligence et du talent; ils ont fait revivre l'homme de grand caractère et de grandes manières, l'ami dévoué, le confrère généreux qu'il était, toujours prêt à aider les travailleurs de son savoir et de son appui. La Société des Américanistes s'associe de grand cœur à ces hommages.

L. LEJEAL.

^{1.} Genève, 1892, in-4° obl.

^{2.} V. Journal, anc. sér., t. I, p. 171, et nouv. sér., t. II, p. 260.

^{3.} V. notamment la notice de M. Arthur de Claparède dans le Globe de Genève, t. XLIV, Bulletin, p. 143 (février-avril 1905).

BULLETIN CRITIQUE

- H. P. Steensby: Om Eskimo Kulturens Oprindelse (D' W. Lehmann) Baron M. de Villiers du Terrage: Les dernières années de la Louisiane française (L. Lejeal). D' Nicolas León: Los Popolocas (L. Lejeal). D' Paul Schellas: Die Göttergestalten der Mayahandschriften. Representation of Deities of the Maya Manuscripts (L. Lejeal). M. Rejon Garcia: Los Mayas primitivos. Supersticiones y Leyendas Mayas (L. Lejeal). D' Max Schmidt: Indianer studien in zentral Brasilien (Ed. de Jonghe). Daniel Garcia Acevedo: Contribución al estudio de la cartografia de los paises del Rio de la Plata (G. Marcel). Rodolfo R. Schuller: Geografia fisica y esferica de las Provincias del Paraguay compuesta por don Felix de Azara (G. Marcel). L. M. Torres: La Geografia de dop Felix de Azara (G. Marcel). Bolivia-Brasil (G. Marcel). B. Saavedra: El Litigio Perú-Boliviano (G. Marcel). Félix F. Outes: La Edad de la Piedra en Patagonia (E. Boman).
- H. P. Steensby. Om Eskimo Kultureas Oprindelse. En etnografisk og antropogeografisk Studie [Sur les origines de la civilisation des Esquimaux]. Kobenhavn, Salmonsen et frères, 1905, in-8° de 213 p.

Dans cette étude étendue et savante, l'auteur traite le problème difficile des origines de la culture des Esquimaux, si admirablement adaptée au climat et autres conditions sévères de la vie physique dans les régions arctiques. A l'aide de la très riche littérature qui existe sur cette question et se fondant aussi sur des études personnelles soigneuses du matériel ethnographique conservé dans les musées de Copenhague, Berlin et Londres, M. Steensby a successivement abordé les divers points de vue de son sujet. Il traite d'abord de l'anthropologie physique des différentes tribus d'Esquimaux.

Le point important des relations supposées entre les Inuits et certains peuples de race mongolique, traité précédemment par l'ouvrage de M. Bälz', l'amène au cas des « taches dermiques mongoles » (blan Plet) qu'on a trouvées à la fois chez les Groenlandais de l'est et de l'ouest, chez les Japonais, les Chinois, les Coréens et les Polynésiens. L'ethnographe danois se garde de tirer de ces faits des conclusions quelconques, quant à l'origine ethnique de ses clients. Il

^{1.} Bälz: « Zur Frage von der Rassenverwandtschaft Indischen, Mongolen und Amerikanen », in: Zeitschrift für Ethnologie (Berl. Anthropol. Gesellschaft Verholg.), 1901, p. 393.

nous manque pour cela, dit-il, des données à cet égard sur la dermatologie des Indiens de l'Amérique du Nord et les Mongols de l'Asie du Nord-Est. C'est très prudent, à mon sens. Ne savons-nous point, par M. Starr, que les mêmes taches pigmentaires s'observent au Yucatan (Tecax) et au Chiapas (Palenque) tet par MM. Bälz et R. Lehmann-Nitsche qu'elles sont très communes chez les enfants métis de l'Amérique méridionale ??

La linguistique prouve l'unité du « stock » ethnique esquimau. Il n'y a entre les diverses tribus que des différences dialectales. Ainsi donc l'unité de langage correspond ici à une certaine unité de culture, puisqu'en dehors des Esquimaux proprement dits, nous ne connaissons, à vivre à leur mode, que les Tchouktches côtiers qui parlent la langue tchouktche et les Aléoutes qui sont absolument isolés au point de vue linguistique.

La culture de la race inuite, telle qu'elle existe aujourd'hui, est née et s'est développée d'une manière originale, sous l'influence du milieu géographique du Nord, dans une contrée qui n'est point du tout son berceau. L'analogie frappante qu'on relève entre la maison de prairie (preerihus) et la maison des Esquimaux, d'autres traits encore amènent l'auteur à chercher les origines et les parentés sur le continent américain, entre les Rocheux et la baie d'Hudson, jusqu'à l'extrémité septentrionale des grandes prairies. D'après M. Steensby³, la culture des Inuits, c'est le mode d'existence d'hiver de pêcheurs et chasseurs indiens. Ils l'adoptèrent et se l'adaptèrent aux environs du « Coronation gulf ». Quant aux migrations, elles suivirent celles des troupeaux de rennes, reculant de plus en plus vers le nord, sur les glaces de l'Archipel arctique. Ces migrations furent aussi influencées par la direction des vents réguliers, par les glaces qu'ils accuraulent en telles masses qu'elles rendaient presque impossible un passage au nord-ouest.

Une autre partie de l'ouvrage est consacrée à des monographies descriptives de types de culture, selon les tribus, Aléoutes compris. Parti de ce principe que la culture des Esquimaux est inséparablement liée à celle de leurs voisins indiens de l'Amérique du Nord, M. Steensby insiste sur les points de contact ethnographiques entre ceux-ci et ceux-là. Il leur consacre un chapitre spécial, de même qu'à l'architecture domestique, très remarquable, et dont le principe est communiste. L'origine de la tribu occidentale des Tinnés est aussi étudiée en détail.

Une bibliographie alphabétique termine cet ouvrage qui se recommande à l'attention de tous les américanistes.

Dr Walter LEHMANN.

1. Starr: «Notes upon the Ethnography of Southern Mexico»; in: Proceedings of the Davenport Acad. of Science, Part. II, vol. IX, 1902, S. A., p. 13. — « The sacral Spot in the Maya Indian », in: Science, N. S., XVII, nº 428.

2. Cf. Centralblatt für Anthropologie, 1902, p. 329; et Globus, B. LXXXV (1904), p. 297-301. A ce dernier article, le Dr Lehmann-Nitsche a joint une abondante bibliographie.

3. « Eskimokulturen er en oprindelig nordindiansk Kulturform, hvis Vinterside har faaet en ualmindelig stærkudviklingsved Tilpasning til Polarhavets Vinteris » (Steensby, op. jud., p. 199).

Baron Marc de Villiers du Terrage. Les dernières années de la Louisiane française. Paris, 1904, E. Guilmoto, petit in-4° de v-468 p., 64 illustr., 4 cartes.

Le sujet seul de ce gros livre commanderait l'attention. A part deux épisodes classiques: l'émouvante odyssée de La Salle, à la fin du règne de Louis XIV et, sous la Régence, la lugubre comédie dont Law fut l'audacieux metteur en œuvre, — l'histoire de la Louisiane, on le sait, est fort mal connue. Après Law, le nom de la colonie mississipienne apparaît rarement, sauf dans les innombrables accords diplomatiques de l'avant-dernier siècle et, le 30 avril 1803, cédée à ses maîtres actuels, elle disparaît, pour ainsi dire sans bruit, de notre mouvance lointaine. Elle a néanmoins vécu pendant cette longue période. Vie singulière et dont M. le baron Marc de Villiers du Terrage fait bien saisir, dès les premières lignes, toute l'étrangeté.

« Un créole français, âgé de cinquante ans en 1804, écrit-il, après être devenu Espagnol, puis s'être retrouvé, pour quelques jours, Français, finalement se voyait Américain. » Ces vicissitudes ont une raison facile à expliquer. Personne, à commencer par la France, ne se souciait alors de la Louisiane. Choiseul, à l'époque du Pacte de Famille, écrivait cette phrase suggestive : « L'union avec l'Espagne est plus utile que la Louisiane... » Le mot mérite d'aller grossir la liste déjà si toussue des sottises lapidaires dues aux hommes d'esprit illustres, à côté de l'exclamation méprisante de Voltaire sur les « arpents de neige » canadiens. Ailleurs que chez nous, l'opinion n'était pas, en somme, plus favorable. Voyez qu'au Traité de Paris, l'Angleterre préféra à la possession de la Louisiane celle de la Floride, et que l'Espagne, forcée de troquer l'une contre l'autre, dédaigna, durant six années, de s'installer à Nouvelle-Orléans. Trentehuit ans plus tard, négligence analogue. Bonaparte, dont on exagère peut-être la sollicitude à l'égard de notre expansion lointaine, signe, en 1800, avec l'Espagne le traité de San Ildefonso qui nous rend, moyennant finances, les bouches du Mississipi, et il attend jusqu'en 1803 pour les réoccuper. A ce moment déjà, elles n'étaient plus à nous.

Que l'on justifie comme on voudra ces faits, par des fatalités de politique générale et aussi par le fâcheux renom de la Louisiane depuis la banqueroute du Système, on ne les supprimera pas dans leur réalité brutale, ni dans leur résultat funeste. A l'indifférence des gouvernants répond toujours celle des gouvernés. Les colons louisianais en arrivèrent bien vite à ne plus s'émouvoir des changements de nationalité qui leur étaient imposés et qu'ils n'apprenaient que longtemps après la décision officielle. Aussi marchandaient-ils parfois leur dévouement à la France. On chercherait en vain dans leurs annales les pages héroïques qui illuminent celles du Canada français. Le patriotisme ne devait s'éveiller en eux qu'après l'annexion aux États-Unis, patriotisme en partie double, fait de gratitude pour la patrie nouvelle et de fidélité aux anciennes traditions françaises. A l'époque étudiée par M. de Villiers du Terrage, une seule fois, se révéla chez

eux un sentiment collectif et violent, dans une enfantine révolte contre l'Espagne, suivie d'un essai, plus puéril encore, d'autonomie qu'étouffa bien vite une cruelle répression. Il est, pourtant, un bel épisode de cette histoire louisianaise. Mais les créoles n'y sont pour rien.

On le lira tout au long dans les chapitres où notre collègue a présenté son héros de prédilection, le chevalier de Kerlérec, gouverneur entre 1755 et 1762. Kerlérec dont M. de Villiers a dessiné la figure énergique et loyale, avec le soin pieux dont on trace un portrait de famille, est vraiment un méconnu. « On a oublié son nom, puisqu'il faut, en temps de guerre, pour passer à la postérité, avoir vaincu ou... s'ètre fait battre. Pourtant Kerlérec a fait mieux qu'un conquérant. » Grâce à lui, l'Angleterre, malgré ses victoires au Canada et en Floride, n'osa même pas attaquer la colonie. Or les forces de cette dernière ne dépassaient pas un millier d'hommes. « Les meilleurs soldats, anciens déserteurs, n'avaient pour mettre dans leurs fusils que de la poudre souvent moisie. » Mais le commandant militaire, appliquant la politique qu'on admire avec raison chez Montcalm au Canada, avait su se concilier l'élément indigène et préparer une coalition de tribus indiennes qui, sans doute, aurait pu, moyennant un léger secours de la métropole, créer sur le flanc du domaine anglais une puissante diversion. C'eût été peut-être la perte du Canada conjurée. Un pareil trait valait d'être cité.

Où l'admiration pour ce Breton rude et fin redouble, c'est lorsqu'on constate les obstacles locaux qui se joignaient à l'abandon de la France pour compliquer sa tâche. Les consiits entre gouverneurs et intendants étaient là endémiques. Un certain intendant et ordonnateur des finances, Rochemore, nous apparaît fort proche parent du trop célèbre intendant Bigot, de la Nouvelle-France. C'est, dans toute son horreur, le robin, perverti par les préjugés de procédure et de foorme que ses pareils, trop souvent, consondent avec le respect de la légalité. L'Anglais est aux portes. Notre fonctionnaire « ultra-civil » proteste contre l'effectif des troupes qui ne dépasse point un bataillon; il voudrait des « milices »; il blâme la construction des remparts de Nouvelle-Orléans; s'oppose à tout, ne décide rien : car il attend toujours les ordres du Roi. A côté de lui, sa digne épouse, « madame l'intendante », jalouse de la femme du gouverneur, groupe une petite cour de mécontents : officiers à qui Kerlérec a refusé un galon supplémentaire; spéculateurs véreux; adjudicataires indélicats des subsistances et des travaux, dont Kerlérec a le tort de paralyser les louches entreprises; policiers et scribes, animés comme leur chef, de la traditionnelle antipathie de l'écritoire administrative contre l'épée. Tout ce monde s'agite, intrigue, rédige des... rapports au ministre, entrave la défense par d'honnêtes trafics sur les munitions, les armes, les bâtiments et l'affame par l'accaparement des blés. Et c'est Kerlérec qu'on punit d'exil à son retour en France. En plus ou moins dramatique, les malheurs de Lally ont leur réplique dans toute notre histoire coloniale du xviii siècle.

La situation devait se prolonger sous les successeurs du chevalier de Kerlérec. Le dernier d'entre eux, Aubry, eut d'interminables démêlés avec l'intendant Foucault qu'appuyait, en sous-main, un certain Père Hilaire, comme pour démentir le proverbe sur l'alliance... mythique... du sabre et du goupillon! La courte domination de l'Espagne ne connut point ces misères, ni l'administration napoléonienne, encore plus courte. Mais O'Reilly, le gouverneur castillan, ne dédaignait pas la potence comme moyen de persuasion et, quant au préfet de Napoléon, Laussat, on sait que Napoléon s'entendait à la domestication des préfets.

La modestie de M. de Villiers l'a conduit à se trop souvent effacer devant les documents nombreux qu'il a réunis. Mais ces documents, — puisse ma courte analyse l'avoir prouvé!, — sont d'un tel intérêt que l'œuvre se lit avec plaisir et profit. Bien des enseignements, encore actuels, de politique coloniale sont à tirer des Dernières années de la Louisiane française. Par la conscience qui l'inspire, l'œuvre était digne du prix Loubat dont l'Institut l'a couronnée.

L. LEIBAL.

D' Nicolas León. Los Popolocas (Conferencia del Museo Nacional. Seccion de Etnología. Num. 1). México, Imprenta del Museo nacional, 1905, in-8° de 28 p.

Acceptons, sans la discuter, la forme « Popolocas », employée par M. León. On m'assure, pourtant, que les indigènes en question s'appellent eux-mèmes « Popolocos ». Cette remarque faite, il ne les faut point confondre avec les « Pupulucas » du Guatémala (rattachés linguistiquement, tout au moins, aux Cakchiquels) et du Nicaragua (qui semblent être de la famille Lenca). Les Popolocas de M. León habitent le Mexique. Aux temps précolombiens, ils avaient pour centres: 1º la partie méridionale du territoire tlaxcaltèque (où ils vivaient côte à côte avec les Otomis; 2º certaines régions de l'État de Puebla (Tepeaca, Tepexi, Tecamachalco, Tehuacan, Acatlan); 3º certains cantons de l'Oaxaca (Coixtlahuaca, Huajuapan, partie de Teposcolula); et 4º le pays de Tlalpa (Guerrero). Une langue popoloca existe encore dans l'État de Puebla (Azingo et Mezontla) et dans d'assez nombreux pueblos de l'État de Oaxaca. Elle a été parlée, mais elle est complètement éteinte dans le Guerrero. Enfin les Popolocas actuels de l'État de Vera-Cruz emploient la langue mixe.

M. le Dr León admet la complète identité des Popolocas d'autrefois et d'aujourd'hui. De plus, tout en avouant que le terme mexicain « popoloca » (équivalent à l'espagnol tartamudo, bègue), qualificatif dédaigneux, a pu s'appliquer, comme le « barbare » des Grecs et des Latins, à des hommes très différents, M. León n'en considère pas moins comme acquis que les Popolocas précortésiens constituaient une seule et unique nation. Ceci posé, il rappelle les données, assez vagues d'ailleurs, de l'historiographie à leur sujet. Ce résumé historique est intéressant. Pour sa part, il éclaire les luttes incessantes soutenues, les uns contre les autres, par les petits États d'avant la Conquête. Vient ensuite une ethnographie assez minutieuse qui repose sur les observations recueillies personnellement par l'auteur, pendant plusieurs mois. Elle ne révèle

rien de tout à fait nouveau. Par exemple, quant aux croyances, on trouve, là comme ailleurs, la superposition des pratiques extérieures du catholicisme au vieux substratum païen. I e prêtre est donc considéré comme une manière de sorcier; dans une certaine mesure, la zoolâtrie coexiste (celle du serpent, en particulier) avec la dévotion à la Vierge et aux saints. C'est un trait qu'on rencontre chez tous les indigènes au Mexique. Mais ces analogies doivent être mises en lumière avec autant de soin que les faits originaux, propres à chaque groupe national. Ainsi l'utilité des remarques de M. León n'est pas douteuse.

Après beaucoup d'autres modernes (Brinton, je crois, fut du nombre), le Dr Nicolas León s'inquiète des origines ethniques de ses clients et il les classe dans la même famille que les Mixtèques. Comme hypothèse, c'est assez vraisemblable; mais comme conclusion, insuffisamment justifié. On cherche les preuves de la parenté que veut démontrer l'auteur. Ethnographiquement, on vient de voir qu'il ne peut y en avoir, puisque les mœurs et coutumes des Popolocas leur sont communes avec beaucoup d'autres peuplades qui n'ont rien de mixtèque. Les arguments archéologiques de M. León n'ont pas plus de valeur. Pour qu'ils fussent probants, il nous faudrait la certitude préalable que les monuments, situés dans le domaine linguistique des Popolocas, sont bien leur œuvre. Rien ne l'infirme; mais rien ne l'indique avec précision. Rien, en dernière analyse, n'empèche donc de penser que, si cette architecture ressemble à l'architecture mixtèque (y a-t-il d'abord une architecture mixtèque, ou des modes de construire, pratiqués par toutes les nations montagnardes du versant Pacifique ?), c'est que les Mixtèques, sans doute, ont passé par là.

Les relations anthropologiques sont-elles plus fortes? M. León l'affirme. Mais il remet à la monographie in extenso qu'il promet les mensurations qui servent de base à sa conviction. Il insiste davantage, sans toutefois assez préciser. sur un caractère physique qu'on rencontrerait à la fois chez le Popoloca et chez le Mixtèque: l'ojo mixteco. Ce serait, si j'ai bien compris, quelque chose d'analogue au « sacral spot », étudié chez les Mayas par M. Starr. Les spécialistes décideront si des particularités de ce genre suffisent à établir une parenté ethnique.

Enfin, M. León produit des raisons linguistiques tirées de l'examen comparatif du vocabulaire popoloca, assez considérable (environ 2.000 mots) qu'il a pu recueillir. Quelques-uns des faits allégués paraissent assez significatifs. D'autres indiqueraient plutôt un rapport entre l'idiome popoloca et le hia-hiu, la langue de ces Otomis qui partageaient avec les Popolocas la réputation d'un langage informe. En somme, jusqu'à l'entier développement de la thèse soutenue par M. León, on peut retenir ce résultat que, quant à la langue, mais seulement quant à la langue, et encore, par certains caractères seulement de la langue, les Popolocas, — là où M. León les a observés, — semblent, comme les Chochones, s'apparenter aux Mixtèques. En pareille matière, nous devons savoir nous contenter de solutions partielles et provisoires.

L. LEJEAL.

- D' Paul Schellhas. Die Göttergastalten der Mayahandschriften. Zweite umgearbeitete Auflage. Berlin, A. Asher und Co, 1904, petit in-40 de 42 p., 65 illustr., et 1 pl. h. t.
- Representations of Deities of the Maya Manuscripts. 2th Édition, translated by Selma Wesselhoft and A. M. Parker (Papers of the Peabody Museum... Harvard University). Cambridge, Edited by the Museum, 1905, in-8° de 40 p., 65 ill. et 1 pl. h. t.

Comme les commentaires du professeur Förstemann sur les trois Codices de Paris, Madrid et Dresde, le petit livre du Dr Paul Schellhas sur les représentations divines dans les manuscrits mayas. paru en 1892, était rapidement devenu classique. On a appris avec plaisir que l'auteur en avait presque simultanément publié une seconde édition allemande et une traduction anglaise. Toutes deux ont paru sous le patronage de l'ami éclairé des études américaines qu'est notre collègue de Boston, M. Charles P. Bowditch.

Elles constituent véritablement une œuvre nouvelle, d'abord par la forme qui semble incontestablement plus nette que dans la première version. En 1892, quand les Göttergestalten firent leur entrée dans la littérature de notre science, certaines des idées qu'elles énonçaient, certaines des interprétations qu'elles donnaient, pouvaient passer pour des hypothèses. Depuis douze ans, maints faits sont venus confirmer les vues de M. Schellhas et, surtout, les travaux analytiques, cités en commençant, de son ami, M. Förstemann. Là donc où le savant et ingénieux paléographe proposait, il y a douze ans, des conjectures, il peut aujourd'hui émettre des affirmations et, en beaucoup de cas, ses propositions ont revêtu un caractère d'évidence qui l'a dispensé de les accompagner de leurs preuves, en réimprimant son opuscule.

Mais le fond de cette réimpression aussi est nouveau en bien des endroits. Car M. Schellhas est de ces chercheurs qui ne se lassent jamais et le temps lui a suggéré beaucoup de solutions supplémentaires. Sous ce rapport, quelques hiéroglyphes de dieux, jugés comme mal interprétés précédemment, ont disparu, ou ont été remplacés, ou encore transposés. Mais on remarquera surtout que le texte offert par l'éditeur Asher introduit une quinzième identification d'icone qui ne figurait point dans le texte de Richard Bertling. Il s'agit d'un petit personnage humain qu'on trouve rarement dans le Dresdensis, qui manque complètement dans le Peresianus, mais qui revient au moins quatre fois dans le « Manuscrit de Madrid ». Frappé de ses doigts énormes aux extrémités turgescentes comme ceux de la patte de grenouille, M. Schellhas baptise cette image der Gott Frog et croit reconnaître en elle le noumène qui présidait au mois Maya Uo. Notre auteur se montre d'ailleurs très réservé pour définir l'essence et la fonction de cette divinité qu'on appellera désormais le dieu P. Le dieu H (Chicchan) lui paraît toujours déconcertant par la variété de ses formes

iconographiques. Il se déclare toujours embarrassé pour distinguer I de O (« Déesse de l'eau, d'une part, et de l'autre « Déesse aux traits de vieille femme »). Enfin il donne encore comme très provisoire son explication des « dieux noirs », L et M (le « dieu noir aux babines rouges »). Et, par le fait, ce dernier surtout est embarrassant, en particulier, quant à l'un des hiéroglyphes qui l'accompagnent ou le remplacent (v. fig. 48). Un des traits intéressants de cette édition nouvelle est le tableau des combinaisons qui associent le plus fréquemment les divinités avec les animaux mythologiques, chien, vautour, jaguar, etc.

La version anglaise, due à la plume de deux collaboratrices du « Peabody Museum », et revue, d'ailleurs, par l'auteur, suit pas à pas l'ouvrage original. Elle ne sera pas inutile aux Français qui lisent les deux langues, pour se bien rendre maîtres des discussions minutieuses de M. P. Schellhas. Mais quand donc posséderons-nous une traduction française de certains de ces livres étrangers fondamentaux? Et quand donc le catalogue iconographique de M. Schellhas aura-t-il son équivalent pour les monuments de la statuaire?

L. LEJEAL.

Manuel Rejón Garcia. Los Mayas primitivos. Merida de Yucatan, « Rivista de Yucatan », 1905, in-8º de 124 p.

- Supersticiones y Leyendas Mayas. Merida de Yucatan, « Rivista de Yucatan », 1905, in-8 de 144 p.

Ces deux volumes se composent d'articles de journaux. Valaient-ils la peine d'être réunis? Pour le premier des deux recueils, la réponse est franchement négative. Le travail le moins contestable qu'il nous apporte est intitulé : « Los Nombres Mayas ». Un linguiste de carrière ferait probablement toutes ses réserves sur les théories de M. Rejon Garcia qui en est encore aux vieilles méthodes de comparaisons étymologiques et de rapprochements phoniques. D'ailleurs, un dictionnaire de noms de lieux suppose deux conditions : qu'on a un système raisonné et immuable de transcription et aussi qu'on a complètement dressé la liste des mots en cause. Ces deux cas he se trouvent pas réalisés ici L'auteur qui adopte, sans nous en donner toujours les raisons, des orthographes très éloignées de l'orthographe courante, en change souvent plusieurs fois pour un nom déterminé. D'autre part, des noms très connus ont été omis. Quant à l'archéologie de M. Manuel Rejon Garcia, elle nous promène à travers les monuments, ajoutant de-ci de-là quelques bonnes observations personnelles, les hiéroglyphes et les katouns (à propos desquels notre guide se montre mal instruit des travaux allemands), la religion et l'ethnographie précolombiennes, sans oublier les langues indigènes (au sujet de quoi reparaissent les procédés plus haut signalés), le tout, pour aboutir à l'origine... égyptienne des Yucatèques. Il serait cruel d'insister. Ce phénomène de dépravation scientifique s'accompagne d'une connaissance assez étendue des données et des œuvres les plus générales de l'anthropologie et de l'histoire. Et, en parlant de lui, je pense à

feu Lopez, le très érudit auteur des Races Aryennes du. Pérou, livre nourri d'un savoir réel et bourré d'idées originales en ses erreurs.

Supersticiones y Leyendas Mayas vaut mieux que son frère jumeau. Il est brillamment écrit et se lit avec plaisir, sans nous apprendre beaucoup de choses nouvelles. Stephens, Brasseur et bien d'autres — que M. Rejón Garcia connaît — nous avaient déjà renseignés sur la persistance des offrandes aux Bacabs, la misa milpera, etc. On trouvera, toutefois, dans cette seconde publication, quelques détails inédits de folk-lore. L'authenticité n'en semble pas douteuse. Malheureusement, on ne nous renseigne pas toujours avec la précision désirable sur la localité de provenance. Les meilleures pages sont celles qui s'efforcent de montrer l'influence du sorcier (h'men) dans chaque village sur les mœurs rurales, et la bizarre coexistence des croyances précolombiennes avec la pratique du catholicisme.

S'il s'en tenait à l'étude scrupuleuse des faits, M. Rejon Garcia rendrait de réels services à l'Américanisme.

L. LEJEAL.

Dr Max Schmidt. Indianerstudien in zentral Brasilien. Erlebnisse und ethnologische Ergebnisse einer Reise in den Jahren 1900-1901. Berlin, Dietrich Reimer, 1905. Mit 281 Textbildern, 12 Lichtdrucktafeln und einer Karte, 456 p.

Les régions du Xingu et de ses sous-affluents sont difficilement abordables par le Nord à cause de ses nombreuses Cachoeiras. L'autre route par le sud présente le grand inconvénient de longs voyages par terre pour passer du bassin du Rio Paraguay dans celui de l'Amazonas. Cette situation géographique permit aux habitants de ces régions de développer jusqu'à nos jours leur vie indigène sans subir l'influence de nos civilisations européennes. Aussi l'intérêt des ethnographes s'est-il porté depuis quelque temps vers ces tribus. En 1884, se place le premier voyage de M. Karl von den Steinen suivi bientôt d'un second voyage et de deux expéditions de M. Hermann Meyer. Peu de temps avant la seconde expédition de M. Meyer, cinq voyageurs américains y trouvèrent la mort de la main des Suya's. Le D' Schmidt ne se laissa pas effrayer par leur sort ét résolut d'entreprendre le voyage tout seul et avec des moyens modestes.

Arrivé à Cuyaba le 10 novembre 1900, il voulut attendre la fin des grandes pluies et profiter des crues de la fin de mars pour passer dans les caux du Kulisehu. Du 10 décembre au 1^{er} janvier il fit une excursion chez les Bakairi's du rio Novo. Il partit de Cuyaba le 19 mars. Après un voyage par terre de 41 jours, il put s'embarquer sur le Kulisehu. Sur deux canots il descendit cet affluent du Xingu et dépassa le 9 mai le village Maigeri situé sur la rive gauche du fleuve. Plus loin, M. Von den Steinen avait trouvé encore deux villages Bakairi's, Igueti et Kuyaku Alieti. Ceux-ci ont disparu depuis et M. Schmidt les trouva remplacés sur la rive droite par le village Maimaieti.

C'est le dernier établissement Bakairi sur le Kulisehu. Quelques journées de navigation plus loin sont établis les Nahukua's, qui volèrent à notre voyageur une grande partie des menus objets d'échange qu'il amenait avec lui. Pour arriver plus vite chez les Aueto's, on ne fit pas de halte chez les Mehi-naku's. Les vols dont il avait été l'objet de la part des Nahukua's, firent prendre à M. Schmidt la résolution d'abandonner son projet premier qui était d'aller jusque chez les Kamayura's. Il se promettait de passer quelques semaines chez les Aueto's, mais la rapacité de ces derniers ne le cédait pas à celle des Nahukua's et le courageux explorateur s'aperçut bientôt que le plus sage dans ces circonstances était de regagner au plus vite le village Bakairi Maimaieti. Ici il séjourna quelque temps. Malheureusement la fièvre le surprit au milieu de ses travaux. Encore tout brisé par la maladie, il prit l'héroïque résolution de partir en amenant avec lui sur trois canots ses collections ethnographiques. A l'endroit où il s'était embarqué sur le Kulisehu, il dut abandonner ces objets acquis au prix de tant de sacrifices et s'en remettre à l'honnêteté du chef des Bakairi's du Paranatinga, Antonio. Cette confiance ne fut heureusement pas trompée et, après de longues attentes, l'ethnographe put rentrer en possession de ses collections, en mars 1904. L'abandon de la collection au Kulisehu rendit moins impraticable dans les circonstances actuelles la traversée des régions inhospitalières qui le séparaient de Cuyaba; mais il faut lire dans les mémoires mêmes de M. Schmidt les épisodes de cette pénible traversée qui sont d'une lecture captivante.

A Cuyaba où il était arrivé le 19 juillet, M. Schmidt prit à peine le temps de se remettre quelque peu des accès de fièvre. Il descendit bientôt le rio Cuyaba, puis le San Lourenço et s'arrêta à Amolar sur le rio Alto Paraguay. Amolar est situé à quelque distance des lacs de Gaiba et d'Uberaba, territoire des Guato's auprès desquels le docteur Schmidt fit des études ethnographiques détaillées.

Tel est en quelques mots le contenu de la première partie du livre de M. Schmidt: il y raconte les péripéties de ses voyages d'un ton simple et humoristique. La seconde partie, celle qui intéresse surtout l'américaniste, expose les résultats scientifiques du voyage.

Les Indiens du Kulisehu appartiennent à des familles linguistiques différentes. Les Bakairi's et les Nahukua's sont Caraïbes. Les Mehinaku's et les Yaulapiti's appartiennent au groupe Nu-arovaque, les Aueto's et les Kamayura's au groupe Tupi. Ces Indiens se livrent à l'agriculture, mais un genre d'agriculture assez rudimentaire. Comme ils n'ont pas de bétail, c'est la chasse et la pêche qui leur livrent la nourriture animale. Ils ne dépendent ainsi de l'agriculture que pour leur nourriture végétale, c'est-à-dire le manioc. Pour cultiver cette plante, ils abattent de grandes parties de forêts auxquelles ils mettent ensuite le feu. Ainsi préparé, le champ peut livrer deux récoltes, ce qui exige six ans. Ce fait exerce une grande influence sur la vie de ces indigènes qui sont relativement sédentaires. Ce genre particulier d'agriculture n'est pas non plus saninfluence sur l'état social; le travail du déboisement exige la collaboration d'un grand nombre de familles et cela explique qu'ils vivent sous un régime de communauté qui n'exclut pas cependant la propriété individuelle.

Les Guato's sont traités plus in extenso. M. Schmidt les examine successi-

vement au point de vue historique, ethnographique général, linguistique, anthropologique, psychologique, social et juridique.

Les premières données que nous possédions sur cette peuplade remontent à Azara (Voyages dans l'Amér. mérid., vol. II, Paris, 1809). En 1846, Castelnau (Expéd. dans les parties centrales de l'Amérique du Sud, Paris, 1850) en rencontra et donna à leur sujet quelques renseignements généraux avec un petit vocabulaire. En 1883, R. Rohde acquit chez eux une collection ethnographique qui se trouve actuellement au musée de Berlin, et en 1895, J. Koslowsky publia, dans la Revista del museo de la Plata, les résultats de son séjour chez les Guato's du haut Paraguay en 1894, et, tout récemment, en avril 1905, un résident français au Brésil, M. Monoyer, donnait, ici même, une courte, mais substantielle notice sur les peuplades de rio Sao Lourenço. Ces publications n'ont pas empêché M. Schmidt de nous présenter dans une étude d'ensemble bien documentée une foule de renseignements entièrement neufs.

Le Guato habite un pays de lagunes. Comme tel, il passe une bonne partie de sa vie en canot. Il ne met pas beaucoup de soin à la construction de sa maison. Celle-ci est en général très petite, de forme rectangulaire, et sert au logement d'une seule famille. Du moment que les conditions climatériques le permettent, il passe la nuit au dehors. Il se sert pour cela non du hamac mais d'une natte recouverte d'une peau de jaguar ou de cerf au-dessus de laquelle il tend un filet pour se protéger contre les piqures de mosquitos. Ce filet ne se rencontre dans l'Amérique du Sud que chez les Guato's; M. Schmidt le considère justement comme le produit de besoins locaux spéciaux. Le savant ethnographe décrit minutieusement les instruments de chasse et de pêche, lances, arcs et slèches, des slèches spéciales pour le tir aux oiseaux et un arc spécial servant à tuer les petits oiseaux au moyen de petites balles en terre cuite. Au surplus, le milieu dans lequel vit le Guato lui fournit en quantité suffisante, et sans exiger de lui de grands efforts, tout ce qu'il lui faut pour sa nourriture végétale et animale. Les mets, chose assez curieuse, sont préparés par les hommes. Les viandes sont, en général, bouillies et non rôties. La poterie et les autres ustensiles manquent d'ornementation.

La langue guato est, quant aux racines, monosyllabique. M. Schmidt s'occupe d'abord de ces racines; il étudie ensuite la dérivation des polysyllabes et les modifications phonétiques qu'elle entraîne; suit un vocabulaire qui comprend 507 mots. Pour compléter ces renseignements linguistiques, le docteur Schmidt ajoute quelques phrases en Guato avec la traduction portugaise et allemande. Il avait recommandé à l'Indienne Rosa de s'entretenir lentement avec lui comme s'il la comprenait; il nota les phrases et se les fit traduire ensuite en portugais. Nous avons donc tout lieu d'admettre que ces phrases représentent la façon de parler des Guato's.

Au physique, le Guato présente cette particularité que les parties inférieures de son corps sont beaucoup moins développées que les parties supérieures; il a les jambes en forme de X et les pieds aplatis. M. Schmidt y voit un effet de la vie prolongée en canot.

On est tenté de croire que psychiquement le Guato est peu doué. Cela

semble ressortir de la négligence avec laquelle il construit sa maison, de son manque de prévoyance, de l'absence totale de dessin et d'ornementation. Toutefois M. Schmidt pense qu'il s'agit moins d'incapacité que d'abus de boissons alcooliques et d'une certaine indolence d'esprit qui peut se comprendre au milieu d'une nature qui livre d'elle-même tout ce qu'il faut pour vivre.

La vie sociale est peu développée. Le Guato n'est pas en rapport avec les tribus voisines. Il n'échange pas les produits de son industrie contre les leurs. Il se contente d'acheter aux Brasiliens des étoffes, du tabac, de l'eau-de-vie, des couteaux. Il est avant tout individualiste, et vit isolé. Cela s'explique en partie par l'absence totale d'agriculture. Il n'existe pas la moindre division du travail entre les différentes familles. Tout au plus à l'intérieur de la famille l'homme s'occupe de la chasse et de la pêche, de la fabrication des instruments qui y sont nécessaires, et de la préparation des aliments; la femme file, tisse et fabrique la poterie. Sur le canot, elle est assise au gouvernail.

Politiquement, les Guatos forment trois centres: 1° ceux du Paraguay supérieur; 2° ceux des lacs de Gaiba et d'Uberaba et de la colline de Caracarà; 3° ceux du S. Lourenço inférieur. Les chefs de ces centres sont désignés par le gouvernement brasilien qui tient engénéral compte des propositions des indigènes; ceux-ci proposent d'ordinaire le descendant mâle du chef défunt. L'influence des chefs est très réduite.

Je veux encore attirer l'attention sur deux points qui sont traités avec une compétence particulière, les institutions juridiques et le tressage dans ses rapports avec l'ornamentique.

Les familles Guato's sont monogames. Dans la nomenclature des parents, le frère aîné est distingué du frère cadet; le cousin aîné est mis sur le même pied que le frère aîné, et le cousin cadet sur le même pied que le frère cadet; l'oncle paternel est distingué de l'oncle maternel. Chez les Bakairi's de Maimaieti, Schmidt s'est livré à des recherches particulières sur l'organisation familiale. Il n'est pas arrivé, il l'avoue lui-même, à résoudre tous les problèmes qu'elle soulève. Le principe de la communauté chez ces Indiens est territorial. Plusieurs familles habitent une même maison et M. Schmidt a examiné scrupuleusement les liens de parenté existant entre les personnes qui habitent la même maison. La conclusion de ce relevé est très intéressante : Les habitants d'une maison forment une grande famille. En se mariant, l'homme va habiter la maison de sa semme, les chess semblent faire exception à cette règle; il existe entre le mari et les frères de sa femme des rapports très étroits. De la sans doute le rôle de l'oncle maternel vis-à-vis des enfants. En cas de mort de la femme, on doit épouser la sœur de celle-ci. Ces indigènes sont monogames toutesois ils peuvent avoir des semmes habitant d'autres localités.

Dans un travail intitulé: « Ableitung Südamerikanischer Gestechtsmuster aus der Technik des Flechtens » et publié dans la Zeitschrift für Ethnologie (fasc. 3 et 4, pp. 490-512), M. Schmidt avait déjà prouvé sa compétence particulière en matière de tressage et d'ornamentique. Il distingue trois procédés de tressage dont les deux premiers surtout nous intéressent. Le premier se sert de seuilles de palmier et s'appelle, de ce sait, Palmblattslechterei. Le deuxième au contraire

se sert de deux fils et s'appelle Doppelfadenflechterei. Le premier procédé se subdivise d'après le point de départ du tressage en Fiederblattgeflechte et en Fächerblattgeflechte. La Fiederblattflechterei ne produit pas de motifs particuliers d'ornement, et est surtout usitée chez les Guato's qui ont développé aussi la Doppelfadenflechterei, en rapport étroit avec leur textile.

Chez les indigènes du Kulisehu, c'est surtout le procédé des Fācherblattgestechten qui est en honneur. Ge procédé, comme M. Schmidt le montre en
détail, donne nécessairement lieu aux motifs décoratifs les plus divers. Chose
frappante, ces motifs décoratifs qui se trouvent sur les objets tressés, produits
naturellement par la technique même du tressage, se retrouvent sur des dessins,
sur des vases, sur des calebasses, sur des masques, etc. Le mereschu et l'uluri,
molifs décoratifs familiers des indigènes du Kulisehu, se retrouvent aussi sur
des corbeilles, obtenues simplement par le procédé du tressage. Le fait que les
Guato's avec leurs Fiederblattgestechten ne possèdent pas d'ornamentique,
tandis que les Indiens du Kulisehu avec leurs Fācherblattgestechten possèdent
une grande richesse de motifs décoratifs réductibles pour la plupart aux motifs
du tressage, prouve sussisamment, à mon avis, la justesse de la théorie de
M. Schmidt, que l'ornamentique des régions du Kulisehu est née de la technique
même du tressage.

Ed. DE JONGHE.

Geografía física y esférica de las provincias del Paraguay y Misiones Guaranies, compuesta por don Felix de Azara, capitán de navio de la Real Armada,... año de 1790. Manuscrito de la Biblioteca nacional de Montevideo. Bibliografía, Prologo y Anotaciones por Rodolfo R. Schuller. Montevideo, 1904, in-8° de cxxxII-468 pages avec reproductions de cartes et tableaux 1.

Luis Maria Torres. La Geografia física y esférica del Paraguay y Misiones Guaranies de don Felix de Azara. Examen crítico de su edición. La Plata, Taller de impresiones oficiales, 1905, gr. in-8º de 203 pages².

S'il est des gens à qui la vie sourit, pour qui tout est facile, qui, moins bien doués que tant d'autres, n'entreprennent rien sans que le succès ne vienne couronner leurs efforts, certes Félix de Azara ne fut pas de ceux-là.

Né en 1746, il fit ses études à l'Université de Huesca et les termina à l'école militaire de Barcelone. Comme alferez d'ingénieurs, il prit part en 1775 à l'ex-

2. Extrait du tome VII de la Revista del Museo de la Plata.

Sociélé des Américanistes de Paris.

A

^{1.} Publié dans les Anales del Museo nacional de Montevideo, où cette œuvre forme le tome I^{er} de la Seccion historico-filosofica.

pédition d'Alger et y fut si grièvement blessé qu'il fut laissé pour mort. Sablessure ne mit pas moins de cinq ans à se refermer et l'on dut, plus tard, en Amérique, la rouvrir pour en extraire un fragment de côte qui y était demeuré et le faisait cruellement souffrir. Sa constitution était extrêmement vigoureuse, car s'étant cassé la clavicule en tombant de cheval, il guërit sans l'intervention d'un médecin.

Il était capitaine en 1776, lorsque le gouvernement espagnol, deux ans plus tard, organisa de concert avec le Portugal une commission destinée à mettre fin aux incessants conflits qu'engendrait l'indétermination des frontières en fixant d'une manière définitive les limites de leurs possessions américaines réciproques.

Azara fut désigné pour en faire partie avec le grade de colonel d'ingénieurs et au moment du départ, reçut la commission de capitaine de frégate.

Les commissaires espagnols travaillèrent avec le zèle le plus méritoire, mais ils se virent contrariés par la mauvaise foi de leurs concurrents. Ceux-ci ne pouvaient se décider à abandonner les territoires qui leur étaient enlevés par la décision des commissaires et sur lesquels ils s'étaient sans droit et subrepticement établis. Leurs prétentions, leurs retards se virent plus d'une fois encouragés, il faut bien le reconnaître, par l'indifférence ou la mollesse des gouverneurs espagnols, quand ceux-ci, concussionnaires effrénés, ne touchaient pas le prix de leurs coupables complaisances. Notons que nous ne faisons que reproduire ici les accusations portées par les Espagnols eux-mêmes.

Les négociations paraissent s'éterniser; Azara, dont le zèle et les capacités avaient été fort appréciés, fut laissé dans le pays, le Paraguay, pour continuer les opérations.

Il conçut alors le projet de lever la carte de cette immense contrée dont les frontières seules avaient été déterminées. C'est à ses frais, sans l'aide des vicerois, dont il n'avait aucun secours à attendre, dont il avait, au contraire, à redouter le mauvais vouloir — ne faisant rien, ils détestaient les explorateurs — et c'est à leur insu qu'il dut accomplir partie de ses grands voyages.

Qu'était le pays qu'il devait parcourir? des campagnes plates à perte de vue, coupées de rios, de lagons et de lacs, de bois, désertes ou parcourues par des sauvages plus féroces que les animaux dont on avait à redouter les attaques. Azara ne consacra pas moins de treize années à cette belle entreprise, mais il reconnaît lui-même qu'il n'aurait pu la terminer sans le zèle et le dévouement de ses compagnons.

Que de fatigues, en effet, et de privations au milieu de ces déserts! Il nous explique luî-même la façon dont il s'y prenait pour arriver à ses fins. Une légère pacotille de verroteries, de couteaux, de miroirs et d'eau-de-vie pour les sauvages. Pour lui, un seul vêtement, un peu de sel et de café, pour les siens, du tabac et l'herbe du Paraguay, le maté. Le gibier devait fournir la nourriture et s'il faisait défaut, on était réduit à une maigre ration de viande de vache séchée. On avait un grand nombre de chevaux, jusqu'à douze par homme, sans compter ceux qui portaient les instruments et les provisions; on les montait tour à tour et l'on pouvait ainsi marcher rapidement. La nuit, chacun gardait un cheval

au piquet, tandis que les autres chevaux allaient pattre. On avait aussi de grands et forts chiens. Une heure avant l'apparition du soleil on se levait, les uns préparaient le déjeuner, tandis que les autres partaient à la recherche des chevaux qui s'étaient parfois éloignés du camp de plus d'une lieue et on les *lassait*.

Un homme s'avançait seul, en avant-garde, pour ne pas être distrait par la conversation d'un compagnon et l'on marchait ainsi protégé par des flanqueurs jusqu'à deux heures avant le coucher du soleil. Quel merveilleux dîner lorsqu'on pouvait alors s'emparer d'un tatou, mais que de fois aussi l'on devait boucler sa ceinture!

Tous couchaient sur la terre nue; seul, Azara possédait un hamac et l'on devait, avant de s'étendre, battre la brousse pour en chasser les vipères qui sont abondantes. C'est seulement quand on se fixait dans un canton qu'on y construisait des ranchos de paille pour se protéger de la pluie.

Cette vie active, coupée d'observations astronomiques, d'opérations géodésiques, de calculs, de dessins, de la description du pays et de ses habitants, d'une correspondance assez rare avec ses chess ou ses relations, ne suffisait pas à la fièvre de travail d'Azara. Les quadrupèdes et les oiseaux devinrent l'objet de ses études, bien qu'il sût dépourvu même d'instruction générale en histoire naturelle, mais le sujet lui parut si attachant et si nouveau qu'il s'y livra avec passion.

Azara aurait voulu conserver les peaux des oiseaux, mais, mal outillé, il les vit se détériorer rapidement et dut se contenter de faire la description de ces animaux, aussitôt qu'ils lui parvenaient. C'est à ce moment que venait de paraître la grande Histoire naturelle de Buffon. Azara se consacra à la compléter et à la rectifier, en décrivant les animaux que celui-ci avait ignorés ou mal connus.

Si Azara qui n'avait visité aucune grande collection, qui n'avait échangé ses vues, ses renseignements avec aucun naturaliste, se trompe parfois, s'il compare ou réunit des objets qui n'ont pas de véritable analogie, s'il sépare en différents genres des espèces qui devraient être réunies, il n'en a pas moins rendu à la science de grands services, en lui révélant quantité d'animaux dont on ignorait l'existence et dont il décrit l'allure, les mœurs et les habitudes avec l'expérience et la finesse d'un homme qui les a observés en liberté, avec toute la perspicacité et l'acuité d'un véritable savant.

Pour éloignés qu'ils fussent de la vie pratique, ces travaux eurent cependant le don d'exciter la jalousie des autorités; c'est ainsi que le gouverneur d'Asuncion fit interdire à Azara l'accès de la bibliothèque publique et empêcha les Indiens de lui apporter des oiseaux. Il lui fit voler la lettre de remerciements et le brevet de citoyen qui lui avait été décerné comme récompense de ses travaux. On l'accusa de vouloir livrer ceux-ci aux Portugais, le gouverneur de Buenos-Ayres fit saisir ses caisses, lui fit voler des papiers et des mémoires dont il publia sous son nom une partie dans un périodique, et avec tout ce qu'il put réunir de publié ou d'inédit en composa une œuvre importante qu'il envoya également sous son propre nom.

Mais Azara, instruit par l'expérience, avait remis à des personnes sûres

diverses copies de ses travaux, ce qui explique qu'on possède encore un aussi grand nombre de ses manuscrits à Montevideo.

Et cependant, cet officier qu'on persécutait si indignement, si lâchement, dont on cherchait sans cesse à rabaisser le mérite, on n'hésitait pas à recourir à lui dans tous les cas embarrassants, parce qu'on connaissait son inlassable patriotisme. Tantôt on l'envoie reconnaître la côte méridionale absolument déserte où le gouverneur voulait tenter des établissements, tantôt on le charge de reconnaître la frontière du Brésil et de repousser les Portugais toujours si envahissants, tantôt enfin de transporter sur l'Ibiary des familles qu'on avait attirées d'Europe et qui vivaient dans la capitale aux frais du trésor sans rendre aucun service.

Enfin cessa l'injuste oubli dont Azara était depuis si longtemps victime et il rentra en Europe en 1801. Son premier soin fut de publier la partie de ses travaux sur lesquels son gouvernement n'avait à exercer aucun contrôle, c'estadire sa description des quadrupèdes et des oiseaux de l'Amérique méridionale. Il vint ensuite à Paris où l'attirait le désir bien naturel de faire connaissance avec nos savants; puis après la mort de son frère (1803), il se retira dans son pays natal où il mourut en 1821, brigadier des armées navales.

Ses voyages dans l'Amérique méridionale ont été publiés pour la première fois à Paris en 1809 par Walckenaer, aunotés par Cuvier et suivis de l'Histoire naturelle des oiseaux du Paraguay et de la Plata, avec notes de Sonnini.

Comme nous avons eu l'occasion de le dire au cours de ce compte rendu, il y a de nombreux manuscrits de ses récits de voyages épars dans diverses collections officielles ou particulières et de nombreux mémoires ont été publiés dans des périodiques.

C'est un de ces manuscrits qui se trouve à la bibliothèque de Montevideo qui a été publié avec prologue, bibliographie, annotations et reproductions de cartes par M. le D' Rodolfo Schuller, chef de la section ethnologique du musée de la Plata. Cette publication était-elle bien utile? Ajoute-t-elle beaucoup à la gloire d'Azara? Faut-il y voir autre chose qu'un premier jet, une ébauche du texte définitif qu'Azara a publié à Paris en 1809? De bons esprits ont été de cet avis et notamment M. Luis Maria Torres dont on a pu lire le titre de la critique en tête de cet article.

Il faut dire que ce n'est pas la première fois qu'on publie des manuscrits d'Azara et personne n'a encore oublié les Viajes ineditos du même auteur qu'a édités Barthélemy Mitre en 1873. En réunissant ces derniers à la relation française, que reste-t-il de bien original dans la Geografta física y esférica de M. Schuller? En réalité, bien peu de choses : quelques paragraphes relatifs au voyage à la Laguna Ibera, une comparaison entre les Indiens du Chaco et les Guaranis et quelques passages sans importance.

L'existence de ces copies, menées à un degré de perfection inégal, s'explique parfaitement et par les précautions que l'auteur dut prendre pour dérober au vice-roi ses manuscrits et par les modifications et augmentations que ses études postérieures lui permirent d'apporter au texte primitif. Et cependant nous ne

saurions blamer la publication de M. Schuller. Elle remet en lumière un personnage bien digne d'être étudié; elle nous apporte sur les modalités de sa pensée et sur l'évolution de ses connaissances des aperçus nouveaux et tout est digne d'être recueilli qui vient d'un homme aussi remarquable, d'un savant qui s'est fait tout seul. Nous ne saurions donc pas accepter, dans toute sa rigueur, la conclusion de M. Torres: « Ce qui aurait, dit-il, quelque intérêt serait une description de la forme primitive, autographe des travaux d'Azara où les accidents graphiques seraient propres à l'auteur, accompagnée de notes, gloses et autres commentaires historiques, afin de satisfaire les exigences actuelles de toute bonne entreprise éditoriale. »

Ceci est autre chose; on peut critiquer la façon donnée par M. Schuller à son édition, on peut trouver, en effet, qu'elle n'est pas à la hauteur des exigences actuelles; il ne s'ensuit pas que la publication du manuscrit soit inutile ou inopportune et c'est cela qu'il importait surtout de dire.

Gabriel MARCEL.

Bolivia-Brasil, Exposicion que la Sociedad geográfica de La Paz dirige à las Sociedades geográficas de Europa y América. — La Paz, Tall. Tip. Lit. de J.-M. Gamarra. 1903, in-8° de 148 p.

BAUTISTA SAAVEDRA. El litigio Peru-Boliviano. La Paz, « Imprenta Artística » Velarde, Aldazoza y Co. 1903, in-8º de 159 p.

Toutes les publications auxquelles donne lieu une rectification de frontières entre deux États sont toujours, aux points de vue historique et géographique, d'une haute importance. Les deux parties contondantes ont un égal intérêt à mieux connaître les territoires en litige, leur topographie et leurs ressources, comme aussi à rechercher et à publier les documents sur lesquels ils a'appuient et qui serviront à prouver l'ancienneté et la réalité de leurs droits. Aussi fouillent-elles avec un égal acharnement les dépôts publics et les collections pantiquilères où peuvent se cacher quelques documents d'archives inconnus.

La fin du xix° siècle aura vu un assez grand nombre d'arbitrages et de requifications de frontières deut il faut se féliciter hautement. En effet, il n'y a pas bien longtemps encore ces différends se seraient terminés par de longues et sanglantes guerres qui n'auraient d'ailleurs pas prouvé la justice des revendications des deux parties tout en les ruinant.

Ont passé par nos mains nombre de publications faites dans ces diverses occasions et nous avons pu constater combien elles ont pu jeter de nouvelles lumières sur l'histoire de la colonisation européenne en Amérique, combien elles ont servi à la divulgation de textes et de cartes jusqu'alors enfouis dans la poudre des archives et qui, reproduits ou analysés, nous font mieux

connaître les découvertes des anciens explorateurs et les travaux des vieux cartographes.

C'est aujourd'hui seulement que nous avons connaissance des deux documents dont on peut lire le titre en tête de ce compte rendu. La question qu'ils prétendaient éclairer a été jugée depuis plus de deux ans; il est donc bien tard pour en parler.

Nous le ferons néanmoins quand ce ne serait que pour signaler l'existence bibliographique de ces mémoires qui n'ont eu que trop peu d'influence sur le règlement définitif de la question.

L'exposition publiée par la Société géographique de La Paz fait admirablement ressortir la politique constamment suivie par le Portugal et par son héritier direct le Brésil dans toutes les questions territoriales. Tous deux ont toujours interprété avec une grande largeur de vue — à leur profit s'entend — les clauses des traités. Quand elles leur étaient défavorables, ils ne les observaient pas et s'arrangeaient toujours pour encourager sous main l'infiltration de leurs sujets dans les pays qui pouvaient être contestés plus tard, de manière à se créer des droits éventuels. C'est ainsi qu'ils ont procédé pour le territoire contesté de la Guyane, c'est ainsi qu'ils ont agi avec tous leurs voisins. Quand il a pensé que la question était mûre, le Brésil a entrepris avec eux des négociations directes ou par arbitrage. Ajoutons qu'il a été rarement malheureux dans ces affaires et il le doit à l'habileté diplomatique, à la science géographique et historique de son ministre actuel des Affaires étrangères, M. le baron de Rio-Branco, qui a fouillé les archives de toute l'Europe pour y faire copier les documents et les cartes qui pouvaient intéresser le Brésil.

On ne s'attend pas à ce qu'à notre tour nous venions refaire l'historique de la question de l'Acre. Il nous suffira de dire que ce territoire contesté est ainsi appelé du nom d'un des affluents du Purus et forme un énorme triangle qui fut longtemps considéré comme sans valeur, si bien que ni le Pérou, ni la Bolivie, ni le Brésil ne songèrent à exercer à son sujet de sérieuses revendications. Mais en ces dernières années, il avait pris une valeur considérable depuis qu'on y avait trouvé des mines d'or, de pétrole, de charbon, et qu'on y avait rencontré en nombre immense ces fameuses lianes à caoutchouc dont la consommation est devenue depuis quelque temps si importante. Un premier traité en 1867, suivi d'un protocole en 1898, avait reconnu les droits de la Bolivie sur cette région, mais les habitants bien stylés et soutenus se soulevèrent, rejetant le joug peu pesant de la Bolivie qui dut envoyer contre eux deux expéditions. Les menées du Brésil, celles du Pérou qui n'hésita pas à faire valoir ses droits, créèrent une telle agitation que la Bolivie se décida à mettre l'exploitation de l'Acre entre les mains d'un syndicat anglo-américain.

Du coup, le Brésil jeta feu et flammes, protestant contre l'intrusion d'étrangers dans un différend qui ne les regardait pas. Il y eut un moment d'émotion très vive et l'on craignit que la guerre se déclarât entre Brésil et Bolivie.

La moins forte des deux parties céda, comme toujours. En mars 1903, un modus vivendi régla les droits en litige jusqu'à ce qu'un traité définitif signé à Petropolis le 17 novembre de la même année vint définitivement consacrer le

partage. Tous ceux qui s'intéressent à ces questions de frontières devront se rendre compte dans la carte publiée par M. Huot dans l'Année cartographique 1904 de M. Schrader, de la façon peu équitable du partage. La Bolivie n'obtint que le petit triangle entre le Madeira et son affluent l'Abuna, tandis que tout le territoire confinant au cours inférieur de l'Acre était dévolu au Brésil; c'était dix fois plus au moins, mais, on le sait, la loi du plus fort est toujours la meilleure et tout le monde ne peut pas dire: Ego nominor leo.

Telle fut la conclusion du conflit que racontent dans leurs différentes phases les publications de M. Bautista Saavedra et de la Société géographique de La Paz. C'est l'historique du procès', mais on ne trouve, ni dans l'un ni dans l'autre de ces exposés, aucun de ces documents ignorés, textes ou cartes, qui généralisent l'intérêt local et personnel de la publication au grand profit de l'histoire générale et de la science géographique.

Gabriel MARCEL.

Félix F. Outes. La edad de la piedra en Patagonia. Buenos Aires, imprenta de Juan A. Alsina, 1905, gr. in-8° (tome XII des Anales del Museo Nacional de Buenos Aires, p. 203-575, 206 fig.).

Le volumineux travail de M. Outes est un recueil très complet sur l'industrie préhistorique de la pierre en Patagonie.

L'auteur commence par un aperçu de la géologie, de la flore et de la faune du territoire qu'il étudie, c'est-à-dire une description sommaire du milieu dans lequel ont vécu les anciens habitants de la Patagonie, description nécessaire à tout ouvrage d'ethnographie ancienne ou moderne, mais surtout quand il s'agit d'un pays dont la géographie générale est encore très imparfaitement connue. M. Outes donne ensuite un résumé des renseignements ethnographiques sur les « Patagons » fournis par les voyageurs qui ont visité l'extrême sud du continent américain, dès sa découverte jusqu'à nos jours.

Comme paléolithiques sont décrites des pièces trouvées dans huit endroits différents, distribués depuis le Rio Chubut jusqu'au Rio Santa Cruz, tout près de la côte maritime. Deux de ces gisements sont illustrés par des coupes géologiques. M. Outes les réfère tous à l'époque acheuléenne de Mortillet. Il n'est pas encore suffisamment prouvé que la Patagonie ait eu un âge paléolithique et il sera impossible de décider cette question avant que la géologie de ce terri-

1. Une édition spéciale d'un journal de Sucre, La Industria, a publié le 14 mai 1903 tout un numéro sur la question qui nous occupe, accompagné d'une carte qui n'est que la réduction de celle publié dans l'Exposicion de la Bolivie. On consultera avec fruit le « Mapa mostrando a nova fronteira entre o Brasil et a Bolivia na regiao Amazonica Rio », Imp. nacional (1904). 2 éditions.

toire ait été étudiée d'une manière satisfaisante. Les faits établis pour le vieux monde, quant à la classification par époques de l'industrie lithique préhistorique, ne sont pas équivalents aux faits similaires du nouveau monde et l'application de cette même classification en Amérique ne donne pas de résultat. Cette intéressante question : l'existence du paléolithique en Patagonie — reste encore à résoudre et la solution ne peut s'attendre que sur la base d'une exploration systématique de la géologie patagonne et de fouilles dans les gisements, effectuées avec un criterium scientifique. Cependant, les pièces publiées par M. Outes sont belles, et il a rendu un service à la palethnologie en les faisant connaître.

Pour sa période néolithique, M. Outes, en dehors de sa propre collection, a eu à sa disposition les riches collections du Musée national de Buenos Aires, du Musée de La Plata, de MM. Florentino Ameghino, R. Lehmann-Nitsche, J.-B. Ambrosetti et Angel Fiorini. Par milliers sont détaillés des lames, des racloirs, des scies, des poinçons, des burins, des couteaux, des hachoirs, des pointes de flèches, de javelines et de harpons aux formes les plus variées; enfin, des bolas, des pierres perforées, des fusaïoles, des pilons, des objets de parure, des pierres gravées. De chaque catégorie, quelques spécimens typiques sont représentés en d'excellentes figures, dessinées très soigneusement, avec beaucoup d'habileté et d'exactitude par l'auteur lui-même. Une série de ces grandes haches de pierre, si caractéristiques pour la Patagonie, et quelques exemplaires de pipes à fumer, sont spécialement intéressants.

Le matériel classé et décrit par M. Outes est très nombreux; l'on peut dire que nulle part il ne serait possible de réunir un matériel plus complet. L'auteur dit lui-même qu'il a soigneusement écarté toute pièce dont la provenance n'était pas authentiquement garantie, et il faut l'en croire parce qu'il a toujours montré une probité scientifique ignorée de certains auteurs et un esprit de méfiance d'autant plus utile que les objets d'une provenance douteuse ne sont pas rares dans les collections sud-américaines.

Une carte dressée avec soin et avec clarté indique la situation géographique de plus de cents gisements. C'est, en particulier, le long de la côte de l'Atlantique et des rivières que se trouvent ces gisements. Les vastes déserts qui s'étendent entre les rivières sont encore absolument inexplorés. De nombreux tableaux synoptiques et d'excellents indices facilitent l'usage du travail comme livre de référence.

M. Outes qualifie son ouvrage: « Étude d'archéologie comparée », et, en fait, il a vraiment épuisé la littérature contenant des renseignements sur l'industrie lithique des autres régions (surtout américaines) dont les objets peuvent être comparés avec les objets correspondants de la Patagonie. Le résultat de ces comparaisons est celui que produisent généralement des études de ce genre, c'est-à-dire la constatation d'analogies partielles et isolées entre régions les plus diverses. M. Outes trouve des points de contact de l'industrie lithique de Patagonie avec celle du Chili, de l'Uruguay, du Brésil méridional, du Mexique, des États-Unis, de la Colombie britannique, des Esquimaux.

En résumé, le joli ouvrage de M. Outes est un livre utile pour tous ceux qui

s'intéressent au préhistorique américain et il y rend compte de tout ce qu'on connaît actuellement sur l'industrie primitive de l'extrême sud du continent américain. Nous l'en félicitons sincèrement.

E. Boman.

Daniel Garcia Acevedo. — Contribución al estudio de la cartografia de los paises del Rio de la Plata. — I. El mapa inedito de Ruy Diaz de Guzman. — II. La relacion cartografica del doctor R. R. Schuller. Montevideo, 1905, in-8 de 34 pages avec un fac-similé.

Les arbitrages dans les questions de délimitations de frontières amènent deux résultats: ils donnent lieu au règlement définitif de questions parfois vieilles de plusieurs siècles; ils tirent enfin de la poudre des archives quantité de documents inconnus, cartes et textes, infiniment précieux pour l'histoire de la géographie; tel est le cas pour celui dont nous avons ci-dessus transcrit le titre.

Diaz de Guzman fut l'auteur d'une chronique des provinces du Paraguay appelée l'Argentine et qui fut terminée en 1612. Dans le texte, il fait allusion à une carte qui devait l'accompagner, carte assez grossièrement dessinée et qu'on croyait perdue. Celle qu'a reproduite M. Garcia Acevedo existe aux Archives des Indes et paraît répondre à la description faite par Diaz de Guzman dont elle porte le nom au verso. M. Garcia Acevedo la décrit et compare les informations qu'elle contient avec le texte de l'Argentina, avec lequel elle concorde parfaitement. Il en recherche la date et arrive à la conclusion qu'elle dut être dressée entre 1593 et 1607.

L intérêt qu'il y avait à examiner en détail cette carte, c'est qu'elle fixe les limites des possessions portugaises et espagnoles dans l'Amérique du Sud, suivant le traité de Tordesillas de 1494 et qu'on y voit figurer toutes les villes, villages d'Indiens et forts que l'Espagne possédait à l'époque où elle fut dressée, à l'ouest de la ligne de démarcation le cours du Pipiry, affluent de l'Uruguay, y figure ainsi qu'une colonie d'Indiens, fondée par l'Espagne au centre des tertoires en litige entre le Brésil et la République Argentine. Il en résulte que le Pipiry était connu bien avant la fondation de la vaste confédération jésuitique en ces régions. On voit quel était pour les deux parties contractantes l'intérêt de ce document.

Dans la seconde partie de la brochure que nous analysons, M. Garcia Acevedo passe en revue la bibliographie de M. le D^r Schuller, insiste sur l'intérêt historique que présentent certaines des cartes enregistrées et s'arrête longuement sur la *Mapa de las Cortes*, datée de 1749, qui est devenue la base suivie pour le règlement de toutes les questions de frontières entre le Brésil et les républiques américaines voisines.

Le travail de M. Garcia Acevedo constitue une bonne contribution à l'étude précise et détaillée de la cartographie américaine qui est aujourd'hui infiniment mieux connue et appréciée qu'il y a seulement vingt ans. Les magnifiques atlas de fac-similés publiés par le gouvernement brésilien sous la direction de M. le baron de Rio Branco aujourd'hui ministre des Affaires étrangères auront grandement contribué à ce résultat aussi précieux pour les géographes que pour les historiens.

Gabriel MARCEL.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

I. Le Congrès de Stuttgart (Ethnographie moderne et questions précolombiennes) (L. Lejeal). — II. Voyages du D^r Koch dans les bassins du rio Negro et du rio Japura (Ed. de Jonghe). — III. Sur un document céramique péruvien relatif à la lèpre précolombienne (D^r W. Lehmann). — IV. Mouvement scientifique (Harriet Ph. Eaton, D^r W. Lehmann, L. Lejeal, comte Louis de Turenne).

I

Le Congrès de Stuttgart (Ethnographie moderne et questions précolombiennes).

Mon collaborateur et ami Froidevaux a précédemment indiqué l'abondance des communications consacrées à l'histoire géographique et coloniale par les adhérents du Congrès de Stuttgart. La remarque s'appliquerait encore mieux aux travaux d'ethnographie moderne, présentés à cette session, presque aussi nombreux, proportionnellement, qu'à la session new-yorkaise de 1902. Le fait s'explique. On veut fixer la physionomie de l'indigène américain, avant qu'il ne disparaisse complètement sous l'afflux des races étrangères, devant les progrès du métissage, sous l'effort d'une colonisation — ou d'une extermination — méthodique. Ce désir a inspiré les treize mémoires dont voici les titres :

- 1. Boas (professeur Franz). Influence de la division sociale des Indiens Kwakiutl sur leur civilisation.
- 2. Bogoras (Waldemar). Idées religieuses primitives d'après la tradition des Chukchees.
- 3. EHRENREICH (Dr Paul). Distribution des mythes et légendes chez les peuples sud-américains et leurs rapports avec les mythes et légendes du Nord-Amérique et de l'ancien Monde.
- 4. Jochbeson (Waldemar). Les éléments asiatiques et américains des mythes Koriaks.
 - 1. V. Journal, nouv. sér., t. II, nº 2 (octobre 1905), p. 325.

- 5. Lehmann-Nitsche (Dr. Robert). Mythes européens des Araucaniens de l'Argentine.
 - 6. MEYER (Dr Hermann). L'art des Indiens du Rio Shingu.
- 7. Panhuys (Jonkh L. C. van). Quelques détails sur l'ornamentique des nègres de Surinam.
- 8. Panhuys (Jonkh^r L. C. van). Une coutume européenne du paganisme transportée en Amérique.
- 9. REGEL (D' Franz). Quelques faits relatifs aux survivants des Indiens « bravos » à l'ouest d'Antioquia.
 - 10. SAPPER (Prof. Karl). Usages et coutumes des Indiens Pokonchis.
 - 11. Selen (Mme Ed.). Le vêtement de l'Indienne au Mexique.
- 12. Stolpe (Dr Hjalmer). Les stations d'Esquimaux du Groenland nord-oriental.
 - 13. THALBITZER (D' William). Dialectes et migrations des Esquimaux.

Cette liste est en soi significative des préférences que nos confrères d'Allemagne portent aux choses de l'Amérique du Sud. Ils ont fait de ce continent leur domaine de prédilection. Au surplus, dans le continent septentrional, grâce aux admirables enquêtes organisées par les savants des États-Unis, il y a bien moins de nouveautés à trouver, quant à l'observation des indigènes actuels. Le seul secteur encore imparfaitement reconnu est celui qui englobe, avec le Groenland, les régions subarctiques et le Dominion dans toute son étendue, certaines parties de la côte occidentale. Dans ce secteur, M. Franz Boas, de New-York, s'est réservé le peuple kwakiutl qui, on le sait, n'a plus de secrets pour lui. Son mémoire de Stuttgart était précisément destiné à résumer ses idées essentielles sur l'organisation sociale de ses clients préférés. Cette division est relativement récente; elle a même varié plusieurs fois durant le siècle dernier. On en peut donc suivre avec certitude l'évolution et même en mesurer l'influence sur toutes les institutions des indigènes de Vancouver. Elle domine d'abord le régime de la propriété. Chacune des grandes familles qui groupent la population kwakiutl marque de son blason spécial et administre collectivement les champs, les sites de pêche, les barrages à saumons, dont ses membres tirent leur alimentation. Chacune de ces familles agit comme unité, aussi bien dans les actes sociaux que dans les cérémonies religieuses de la tribu. Les confréries religieuses, les associations magiques sont constituées sur le modèle de ces familles et l'art, aussi bien que les croyances, est en connexion intime avec les nécessités qui résultent de cette division sociale, très loin poussée au sein de chaque groupe autonome (séparation des sexes, des âges, etc.),

La conférence très intéressante du professeur de Columbia University ira utilement grossir le nombre déjà considérable des travaux inspirés par la Morris K. Jesup Expedition. Depuis cette mémorable campagne scientifique, d'autres grands voyages collectifs ont été entrepris sur son modèle vers diverses contrées de l'Extrême-Nord. C'est à celui des Suédois, en 1899, que se réfère le mémoire de Stolpe, sa dernière œuvre, hélas! Cette campagne à la recherche d'Andrée n'a pas été tout à fait infructueuse, puisque les explorateurs ont pu se livrer à

des reconnaissances scientifiques très étendues sur la côte E. de Groenland, ainsi qu'aux Terres « François-Joseph » et « Roi Oscar II ». Pendant ce voyage, ils rencontrèrent maints vestiges de stations d'Esquimaux, non seulement sur les littoraux, mais tout le long des fiords les plus pénétrants et ramifiés. Ces découvertes, ainsi que le faisait judicieusement remarquer Stolpe, modifient un peu les idées reçues sur les conditions d'habitat de la race Inuit. D'ailleurs, le type de maisons et de magasins révélé par les stations dont il s'agit est en tout semblable au type déjà connu. De même les sépultures, dont on a exhumé un cimetière complet. Mais le matériel que renfermaient demeures et tombes est l'un des plus vastes qu'on ait vus encore. Il comprend jusqu'à des jouets d'enfants, en particulier des maisons en miniature. Ultérieurement, des trouvailles analogues devaient être faites par le capitaine Sverdrup pendant l'expédition du Fram. Comment la population qui a laissé tous ces restes est-elle complètement disparue du Groenland nord-oriental? C'est une des questions que s'est posées Stolpe. Le soin que révèlent sans exception tous, les cas étudiés d'inhumation, l'amène à conclure que les Esquimaux de ces parages n'ont pas été détruits, ni ne se sont éteints naturellement, mais émigrèrent. Le D' Stolpe a recherché ensuite l'origine de ces Inuits du N.-E. groenlandais, assez différents par quelques détails de l'outillage, de leurs congénères de la côte occidentale, et il a tenté de jalonner la route qu'ils purent suivre, à la poursuite du loup et du bœuf polaires, le long des îles américaines, jusqu'aux cantons septentrionaux de l'Inlandsis.

Très curieux, le chapitre d'histoire ethnique traité par l'ancien directeur du « Riksmuseum » de Stockholm était, on le voit, très restreint. M. W. Thalbitzer, de Copenhague, aime les grands problèmes. C'est à celui des migrations générales des Esquimaux qu'il s'est attaqué. Quoi qu'il en soit des résultats auxquels il croit être arrivé, son travail offre cette véritable originalité de méthode d'appliquer la phonétique à un sujet étudié jusqu'ici par de tout autres procédés. La méthode phonétique n'est pas à la vérité un moyen à la portée de tous. Il implique une science linguistique très solide et j'ajouterai : toute jeune, c'est-àdire instruite des perfectionnements récents réalisés par notre compatriote, l'abbé Rousselot. Il suppose encore la plus minutieuse enquête in situ. Or le D' W. Thalbitzer réalisait ces deux conditions. Son savoir, il l'a prouvé naguère par un bon livre . L'information sur place, il put la mener pendant la campagne danoise de 1900-1901 2 qui lui permit d'explorer personnellement le Groenland entre les 68° et 72° 47, soit, à peu près, entre Holstenborg et Upernawik. En confrontant avec ses remarques personnelles toute la littérature connue sur les langues parlées depuis Point-Barrow (Alaska septentrional), le Groenland de l'Est, l'auteur a pu vérifier par la phonétique la longue antériorité des dialectes occidentaux sur les dialectes orientaux et déterminer les

2. Les travaux de ces explorations sont publiés dans le tome XXXI des Medelelser om Grönland (Copenhague, 1904).

^{1.} V. compte rendu de A phonetical Study of the Eskimo language (Journal, sér., t. II, p. 141).

variations phonétiques qu'a subies la langue originelle en passant d'un versant à l'autre du monde américain. Pour ne citer que les plus importants des exemples donnés, i, u et a des dialectes occidentaux deviennent à l'est e et o; i se change en s. D'autre part, au Groenland, le système consonantal des dialectes du Nord est plus régulier, plus voisin de l'idiome primitif que celui des dialectes du Sud. Si vous entrez dans le détail géographique de ces altérations, si vous arrivez à déterminer le point de la carte où elles se sont produites ou aggravées, vous posséderez évidemment, par le fait même, toute une série de repères importants pour l'histoire du mouvement des peuplades; vous pourrez reconstituer en partie leur itinéraire et leur chronologie. C'est ce qu'a fait M. Thalbitzer. Il suit ainsi les migrations des Inuits orientaux le long des côtes septentrionales de l'Amérique du Nord anglaise, jusqu'au détroit de Davis. Là ils se seraient divisés en deux groupes. Le premier aurait pris la direction du Sud pour aboutir au Labrador et au Saint-Laurent, se partageant sans doute en deux bans dont l'un se retrouve peut-être dans le Groenland austral et central. L'autre aurait émigré vers le Groenland septentrional, en deux ou trois passages, à travers le Smith Sund. Encore une fois, il faut renoncer, pour le moment, à critiquer, comme à accepter sans réserves les théories de M. Thalbitzer; c'est le principe, le principe seulement, qui est curieux, qui semble être juste et devoir être fécond. Et ce travail, en tous cas, apporte de nouvelles confirmations à ce que l'on pensait déjà de l'incroyable mobilité du petit monde des Inuits à travers les âges.

Mais les Esquimaux n'ont pas été seulement des voyageurs. Les relations commerciales aidant, ils semblent avoir été d'infatigables propagateurs de procédés techniques et de folk-lore, parmi les peuples avec lesquels ils trafiquaient. C'est l'une des notions à retenir du volumineux mémoire produit par M. W. Jochelson. M. Jochelson, de Saint-Pétersbourg, n'est pas un philologue. Il est, ou doit être anthropologue. Tout au moins applique-t-il à l'ethnographie et, plus précisément encore à la mythographie, la méthode anthropologique dite des moyennes. Nous avons donc su par lui que sur les 139 légendes koriaques connues, 122 ne sont pas exclusivement koriaques, dont 101 peuvent être rapportées à la culture indienne du Nord américain, soit 83 %; 34, soit 29 %, se rattachant à la mythologie des Inuits, et 22, soit 18 %, au folk-lore mongoloturc et de l'ancien monde en général. Allant plus loin dans son pourcentage, M. Jochelson a déterminé le nombre et la proportion des fables koriaques qui se retrouvent à la fois dans plusieurs mythologies non-koriaques. Et ce furent, de ce chef, des additions et des divisions, et des totaux et des quotients en imposante quantité. J'ose dire, cependant, que cette partie du mémoire n'en a pas imposé au Congrès et n'a obtenu qu'un succès d'estime. En pareille matière, a priori, les chiffres sont illusoires. Ceux de M. Jochelson ont-ils pu tenir un compte assez sérieux de la forme des mythes qu'il compare? Et quant aux idées, que de différences de détail peuvent, en se superposant, donner à deux légendes identiques par la donnée fondamentale des allures et un sens tout à fait différents! Inversement, que d'analogies de détail aussi peuvent apparenter deux traditions dont le thème manifestement diffère! Cela envore ne s'exprimera point au moyen des chiffres. M. Jochelson en était si bien comme nous persuadé, qu'à

sa recherche statistique il a joint quelques observations, — combien plus intéressantes et significatives que ses moyennes! — sur les divers éléments étrangers de la mythologie koriaque. Il considère comme de provenance mongolo-turque certaines descriptions de nature, épithètes et métaphores, certaines inventions de lacs de feu, de montagnes ardentes, de monstres polycéphales, certaines histoires de filles dérobées par leur père aux poursuites de leurs amoureux qui constrastent avec l'allure habituelle des fables koriaques, moins étoffées, plus sèches, généralement enfantines. Au surplus, ces emprunts de la mythologie koriaque à la littérature populaire asiatique sont en nombre relativement restreint. Restreinte aussi la pénétration du folk-lore des Koriaks par celui des Esquimaux, laquelle, selon M. Jochelson, a dû s'accomplir par l'intermédiaire des Chuccos, voisins actuels des Esquimaux. Par contre, les points de contact de la légende koriaque avec celle du Nord-Amérique sont innombrables, évoquant les régions et les tribus les plus variées, non seulement les Indiens du versant Pacifique, Tlinjits, Haïdas, Tsimshians, Kwakiutl, mais ceux qui vivent ou vivaient à l'intérieur, comme certains Athapascans. A ces derniers auraient été surtout dérobées les formes extérieures de certains mythes; aux gens de la côte, le caractère plus foncier des épisodes, des idées et des personnages. Les Chuccos auraient été eux aussi les agents de cette transmission, étant admis, d'ailleurs, comme je l'ai indiqué plus haut, que les Esquimaux leur en avaient apporté la matière dans leurs mouvements de régression vers la mer de Behring.

Au résumé, l'étude de M. Jochelson aboutit à cette conclusion que la culture intellectuelle des Koriaks, comme leur ethnographie matérielle, est dominée par des influences venues d'Amérique. De plus en plus se justifierait donc la double hypothèse de M. Franz Boas sur les rapports étroits et lointains des Indiens du Nord américain avec les Sibériens du Nord-Ouest et sur la nécessité d'étudier ceux-ci pour comprendre l'histoire de ceux-là.

Cette théorie, on s'en souvient, avait été, pour la première fois, vérifiée sur place, chez les Chukchees, par un compatriote de M. Jochelson, l'ethnographe russe Waldemar Bogoras, de Moscou. Depuis l'importante dissertation où il consigna les résultats de ses recherches i. M. Bogoras a entrepris une série d'enquêtes plus détaillées sur les croyances des peuples de l'Asie nord-orientale intéressés dans la question. Sa conférence du Congrès de Stuttgart en fut un spécimen. Elle visait surtout à montrer par des exemples concrets comment les Chukchees paraissent s'être élevés graduellement à l'intelligence du phénomène de la mort, à la conception de l'âme distincte du corps et au culte des esprits qui n'est pour eux que celui des ancêtres. Quant aux conséquences générales à dégager d'une pareille démonstration, nous n'en avons point trouvé et il ne saurait y en avoir, au moins provisoirement, d'autre que celle-ci : l'importance, chaque jour plus grande, attribuée par les américanistes aux phénomènes religieux, ainsi qu'aux faits de folk-lore.

A ces deux ordres très voisins de recherches touchait l'important travail du

^{1.} Voir: « The Folk-Lore of North-eastern Asia, as compared with that of North-western America » (American Anthropologist, N. S., vol. 4, no 4, 1902, p. 577-684).

D' Paul Ehrenreich de Berlin, que son auteur, devançant la publication des Actes du Congrès a fait depuis peu paraître 1. Un compte rendu détaillé en sera donné dans un de nos prochains numéros. Dès maintenant, je me borne à traduire, en le complétant par quelques brèves indications, le sommaire, rédigé par M. Ehrenreich lui-même, pour le « Diurnal » ou bulletin quotidien de la session (23 août 1904). Je me suis proposé, écrivait en substance alors notre confrère, en m'inspirant des travaux récents qui ont prouvé la relation entre mythes nord-américains et mythes de l'Asie du Nord-Est, de rechercher, d'une part, si le Sud-Amérique offre aussi des provinces mythologiques correspondant à ses régions ethniques ou naturelles et, dans l'affirmative, quelle influence le folk-lore de ces divers groupes a pu exercer sur celui des groupes voisins; et, d'autre part, à examiner si l'on peut constater dans les mythes et traditions de l'Amérique méridionale quelque parenté avec ceux du Continent nord et de l'ancien monde. Les matériaux malheureusement très incomplets que l'on possède ont été examinés par M. Ehrenreich dans l'ordre systématique suivant: mythes relatifs à la création; mythes de cataclysmes, inondations, embrasements; mythes de la terre et du ciel; mythes de l'origine des êtres; mythes solaires, lunaires, stellaires et sirdériques ; mythes ancestraux et héroïques (en particulier, mythes des jumeaux, si fréquents dans le folk-lore de l'Amérique du Sud). De cet examen, l'auteur croit pouvoir déduire l'existence de trois provinces ou « cercles » mythologiques (Tupi-Guarani, Arouaque, Caraïbe), dont il détermine les tendances et les caractères. Il croit à leurs rapports et, autant que me l'indique la lecture sommaire de son texte imprimé, il trouve la preuve de ces rapports dans le caractère mixte de la mythologie péruvienne, surtout composée d'emprunts. Il croit également à l'analogie de toutes ces fables sudaméricaines avec celles de la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale et avec quelques mythes japonais. On le voit, avec ce travail, nous continuons à évoluer dans le cercle d'idées où nous avaient introduits tout à l'heure MM. Boas, Bogoras et Jochelson. Est-il utile d'ajouter que, pour l'instant, dans toutes les similitudes constatées, M. Ehrenreich n'incline à voir que des phénomènes de « convergence », selon l'expression des mythographes. Convergences, c'est-à-dire coïncidences accidentelles, comme il s'en dégage, chaque fois que l'on examine deux groupes séparés de littérature orale, voilà comment M. Lehmann-Nitsche qualifie, de son côté, beaucoup des analogies qu'il a rencontrées entre les mythes des Araucans de l'Argentine et ceux de l'Europe. Quelques-uns de ces points de contact sont assez saisissants pour que le sympathique conservateur puisse à leur propos rapprocher les contes d'animaux (car nous sortons ici de la mythologie purement religieuse) analysés par lui de plusieurs Märchen des frères Grimm. Mais quelques-uns aussi sont d'origine purement européenne, transmis aux montagnards de la Cordillère par les Espagnols.

Voici, maintenant, après ces études générales, des travaux de pur détail qui, par leur caractère même, se prêtent moins aisément à l'analyse. Notre collègue, le chevalier L. C. Van Panhuys, de La Haye, est venu compléter ses précédents

1. Berlin, Asher u. Co, 1905, in-80 de 108 p.

exposés sur l'art décoratif des nègres de Surinam, par une monographie de leurs tatouages qui ajoute plusieurs observations nouvelles aux faits relatés par Joest, Kappler, Crevaux, etc. L'opération elle-même n'avait jamais été décrite avec autant de soin, ainsi que les instruments, les substances (végétales surtout) qu'y emploient les femmes. Elle n'est accompagnée d'aucune cérémonie religieuse. Elle s'accomplit en plusieurs stades, à partir de l'âge de 7 ans, pratiquée successivement sur la face interne du pouce, sur le front, le ventre, les joues, le menton, les jambes et la poitrine. On ne connaît pas la raison de cet ordre invariable qui semble relever de l'empirisme. On n'est pas mieux renseigné sur le sens des dessins de tatouage. Les nègres fournissent difficilement des explications. Peut-être sont-ils incapables d'en donner; peut-être se défientils de l'Européen et de ses quolibets! M. Van Panhuys a pu dresser pourtant une courte liste de représentations assez fréquentes : la queue d'aigle (c'est le tatouage « wajé »), l'ananas, la hache, le scorpion, et quelques figures humaines, entomologiques et astronomiques. Puissent les coloniaux du Surinam entendre son vœu et continuer rapidement ce relevé méthodique! Car le Nègre des Bois, une fois christianisé, renonce assez vite à se tatouer.

Les traditions d'art et de technique sont peut-être les plus périssables. Divers ouvrages, analysés ici-même, sur la vannerie et la céramique des tribus nordaméricaines ont déjà permis de constater la déformation qu'ont subie les vieux procédés de fabrication et de décor; sous l'influence des habitudes européennes. Ainsi cette partie de l'ethnographie est-elle de celles qu'ont le plus spécialement étudiées les explorateurs récents du Brésil intérieur. On l'a vu plus haut (cf. p. 109) par le compte rendu des Indianerstudien de M. le Dr Max Schmidt. A Stuttgart déjà, un devancier de M. Schmidt dans le bassin du Xingu, l'ancien conservateur du « Musée Grassi » de Leipzig, M. Hermann Meyer, avait attiré l'attention sur l'ornamentique de ces régions, s'attachant à distinguer pour chaque peuplade (Bakhairi's, Nabukua's, Auetö's, etc.) le produit qu'elle excelle à fabriquer (masques tissés, masques de bois, etc.) et dont elle a révélé le secret aux peuplades voisines, souvent très différentes d'elles par la race et la langue. Ces recherches brésiliennes restent assez périlleuses. L'explorateur y laisse souvent sa santé et, parfois, sa vie. Les « Indios bravos », survivant dans l'état colombien d'Antioquia, paraissent infiniment plus faciles à approcher, malgré leur surnom et la réputation terrible de leurs ancêtres, que les frustes tribus du Xingu. Leurs longues sarbacanes, leurs flèches empoisonnées ne leur servent guère qu'à la chasse ou à la pêche (pêche à l'arc). Sauf qu'ils n'ont jamais pu s'élever jusqu'à l'industrie céramique, leur ethnographie que M. Regel produisait devant le Congrès allemand, ne les distingue guère des autres indigènes autonomes des zones écartées de l'Ande. C'est dire que, malgré leur humeur indépendante, ils ont fait déjà d'assez nombreuses concessions aux usages civilisés. Je pensais donc, en entendant M. Regel, aux descriptions connexes de notre ami, M. Rivet, sur certains groupes « bravos » de l'Ecuador.

A le bien prendre, les indigènes civilisés de la moyenne Amérique conservent

Société des Américanistes de Paris.

beaucoup plus de traits originaux et anciens que les insoumis d'Antioquia. L'exposé pittoresque de M^{me} Seler sur le costume de la Mexicaine n'en a semblé que plus savoureux. Il s'appuyait, du reste, sur une belle collection de vêtements. Dans quelle mesure cet art somptuaire mexicain a-t-il varié depuis la conquête, c'est ce que la vaillante voyageuse s'est efforcée de montrer. Mais c'est ce qu'il est difficile de savoir. Le point de départ manque, c'est-à-dire la connaissance précise des usages précolombiens en matière de vêtements. On le sait, en effet, les pictographies représentent surtout des dieux et des déesses. Cependant, la recherche des éléments espagnols du costume actuel des Indiens (éléments plus ou moins adaptés au goût local) peut, par induction, fournir de précieux renseignements quant à la façon dont s'habillaient les contemporains et sujettes de Mouteczoma II. On le voit par ce court résumé, — et l'on ne s'en étonnera point, — Mme Seler s'intéresse autant au passé qu'au présent de l'Amérique. Il en va de même du professeur Karl Sapper de Tubingue dont la conférence concernait à la fois les Pokonchis d'aujourd'hui et ceux du xviº siècle. Cette communication avait pour point de départ une série de documents inédits dont l'un, en langue indigène et de caractère historique, remonte à l'an 1565.

Les temps proprement précolombiens ont, d'ailleurs, suscité en plus grand nombre qu'à New York, l'effort des Congressistes. Ils étaient représentés par onze mémoires: ceux de MM. Baessler, Bloch (Berlin), le comte de Créqui Montfort, W.-H. Holmes, Walter Lehmann, Clement Markham, Pablo Patrón (Lima), Plagemann (Hambourg), K.-T. Preuss et Seler. Tous ces travaux, sauf une fantaisie, vraiment extraordinaire, à l'ancienne mode sur l'escritura general de America, méritent l'attention par les détails inédits ou les aperçus originaux qu'ils contiennent. MM. Preuss et Lehman sont des dévots de la religion mexicaine. La foi, c'est-à-dire la méthode du premier est légèrement hétérodoxe, en ce sens, qu'à des faits encore mal reconnus et classés, il applique, on le sait, trop volontiers, le procédé comparatif. Nous l'avons vu naguère relier les chorégraphies rituelles des Aztèques à l'histoire des mimes dans l'antiquité classique, Dans son mémoire de Stuttgart, le « δαίμων » de la comparaison l'a entraîné moins loin du monde occidental, — rendons-lui cette justice —, et c'est simplement dans la liturgie actuelle des Moquis qu'il croit avoir, rétrouvé, en quelque sorte, une image avant la lettre ou plus exactement, un premier état des fêtes solaires de Tenochtitlan. Ces idées, procèdent, en somme, des fameuses thèses de Lewis Morgan qui considérait le système social de toutes les tribus Pueblos comme représentant la première forme de l'organisation mexicaine. Le parallèle de M. Preuss est curieux et, sur de certains points, paraît exact; mais il a le tort de reposer sur un a priori. Rien, en somme, ne prouve que le solarisme des Moquis soit vraiment primitif. Il est, sans doute, plus prudent jusqu'à nouvel ordre, d'examiner, en elles-mêmes et pour elles-mêmes, les croyances de l'ancien Mexique. Dès à présent, toutefois, on peut se permettre quelque tentative de synthèse. C'est un essai de ce genre, qu'avait envoyé notre collaborateur, M. W. Lehmann². Il y résume toutes les notions théologiques four-

- 1. Sonnenfeste der Altmexikaner und der Moki.
- 2. Ein Kapitel aus der mexikanischen Mythologie.

nies par les Codices, dans une espèce de dualisme, réunissant, selon lui, le culte de la Terre ou de la fécondité à celui du Soleil ou de la génération. Il rappelle, à propos les icônes des Mss. où les deux divinités, cosmiques s'accointent à l'Ouest du monde, dans la « maison de l'ombre », d'où le soleil s'échappe au matin sous la forme d'un aigle. De ce « concubitus » naît, comme l'on s'en souvient, le dieu, par excellence de la vie humaine, le « dieu des subsistances », du maïs. A cette idée fondamentale, M. Lehmann rattache par dérivation les grands traits de la légende mexicaine. N'est-ce pas de l'Ouest que viennent les tribus en marche? De l'Ouest que les Toltèques tirent leur héros mythique, Quetzalcoatl? Quoi qu'il en soit de ses conclusions, cet exposé, soutenu avec beaucoup d'érudition, fait honneur à l'École de Berlin dont M. Lehmann est l'un des plus brillants élèves.

Le chef de l'école, notre collègue Seler s'est tenu, suivant son habitude en pareille circonstance, sur le terrain bien limité des monographies archéologiques. Son premier mémoire est une interprétation de l'Idole en pierre verte du musée de Stuttgart, décrite jadis par M. H. Fischer, dans une brochure dont M. de Jonghe a déjà parlé à nos lecteurs (v. Journal, t. II, nouv. sér., p. 297). Sur cette pièce, M. Seler reconnaît les hiéroglyphes du dieu de la planète Vénus et de Quetzalcoatl-Ehécatl, de Tlaloc, du Soleil et de Xolotl, le chien qui accompagne le soleil chez les morts, pour se changer ensuite en Nanauatzin, dieu de la syphilis.

Ce très beau spécimen de la statuaire en pierre dure nous offre donc un nouvel exemple des représentations divines polymorphes, si fréquentes dans la moyenne Amérique. Au point de vue de l'art, les sculptures du Castillo de Teayo, décrites par M. Seler dans sa seconde communication, lui sont bien inférieures. Mais, comme lui, elles se rattachent aux mêmes origines. Car les divinités (figures de Xipe-Totec et de Mixcoatl, des divinités de l'eau, et de la pluie, de la danse, etc.) qu'elles représentent, les signes chronologiques (année « 1 silex »; jour « 1 crocodile ») qui les chargent sont authentiquement mexicains. Là même, est leur valeur documentaire, si l'on réfléchit que la pyramide du Castillo de Teayo se trouve située aux environs de Tuxpan (État de Vera-Cruz), dans un canton habité par des populations totonaques. Aínsi, elle doit marquer le centre d'une colonie aztèque, abandonnée vers l'époque de la Conquête et sauvée de la destruction totale par l'envahissement de la forêt. Un examen plus approfondi permettra, sans doute, d'en déterminer la date exacte.

Si les monuments mexicains portent avec eux, dans une certaine mesure, la signature de leurs constructeurs et les éléments d'une chronologie de leur construction, il est loin d'en aller ainsi de ceux du Sud-Amérique. C'est la conclusion du travail communiqué par M. Plagemann sur les « Pintados » du Chili. Age absolu, âge relatif, sens et destination, auteurs, tout nous échappe dans ces pétroglyphes. M. Plagemann s'est donc attaché, avant tout, à leur technique et, à ce point de vue, il a coordonné les renseignements fournis par les explorations plus ou moins récentes. Personnellement, aux cinq catégories de « Pintados », catalogués jusqu'ici (monochromes, polychromes, gravés en creux, gravés en relief, mosaïques. etc.), il a ajouté une sixième classe d'une nature spéciale et assez curieuse. Les figures, en sont obtenues, en utilisant, et en arrê-

tant, au moyen de contours peints ou gravés, les tons divers d'une paroi montagneuse. Les « Pintados » de la Pampa de Tamarugal (province de Tarapaca) sont l'exemple le plus remarquable — et le plus développé — de ce genre d'ouvrages. Comme tous les pétroglyphes, ceux-là sont à proximité de nécropoles indigènes. M. Plagemann en déduit qu'ils devaient avoir un caractère religieux. Mais ce n'est là qu'une hypothèse aussi plausible, mais non plus certaine que toutes celles émises à ce sujet. En tous cas, vestiges d'anciens cultes préinconiques, indications topographiques à l'usage des voyageurs ou, encore, fantaisies sans portée spéciale de dessinateurs indiens, les pétroglyphes au Chili, comme tant d'autres restes du passé américain, sont en train de disparaître, détruits par le vandalisme des populations modernes.

Sous ce rapport, nos lecteurs savent de quel danger la dernière mission scientilique françaises dans les Andes sauva Tiahuanaco, le site vénérable entre tous du Pérou préhispanique. Par plusieurs articles de ce Journal, ils connaissent aussi, dans le détail, les beaux travaux des missionnaires, soit à la colline dite d'Akapana, soit plus au sud, vallées de Panagua et Cagua, régions de Tarija, Cobrizos, Colcha, Chuquicamata, Pays calchaqui et Punas de l'Argentine. La première conférence, donnée à Stuttgart par le chef de l'expédition, M. Georges de Créqui Montfort, était simplement le résumé général de la campagne qu'il a si bien organisée et dirigée. Je ne le signale donc, aux américanistes français déjà avertis, que pour signaler aussi son très grand et très légitime succès devant le public allemand. L'autre communication du jeune explorateur a révélé des faits plus particuliers et moins divulgués chez nous. Il s'agissait de cette nécropole de Calama, qui, grâce à M. Eugène Sénéchal de La Grange, nous a restitué l'ancien peuple des « Atacamas », ancêtres probables des Atacameños d'aujourd'hui, peuple de demi-civilisés, surtout mineurs à ce qu'il paraît, dont l'habitat très vaste semble avoir compris, avec le Désert et la Puna d'Atacama, partie de la Puna de Jujuy, ainsi que les provinces actuelles d'Antofagasta (Chili), et de Lipez (Bolivie). Un « kultur-kreis » nouveau et très étendu se trouve dessiné sur la carte précolombienne des pays andins. L'importance de ce résultat fut fort apprécié des auditeurs de Stuttgart, parmi lesquels les illustres vétérans des études péruviennes, le Dr Reiss et sir Clement Markham, vinrent féliciter chaleureusement leur jeune collègue. Sir Clement Markham, toujours infatigable, nous avait, d'ailleurs, à la précédente séance, communiqué la synthèse et la mise au point de ses idées sur Tiahuanaco qu'il continue à considérer comme le premier centre des sociétés andines civilisées et la patrie de la languemère de l'Aymara et du Quichua. Après le Pérou mégalithique et les arts de la pierre au Pérou, voici le Pérou de l'âge des métaux, étudié par le Dr Arthur Baessler de Berlin.

Son exposé peut se ramener à deux idées fondamentales. Quant au bronze péruvien, M. Baessler n'y voit point le produit d'un alliage intentionnel, mais d'un traitement imparsait des minerais de cuivre, plus ou moins chargés d'étain. Quant aux objets d'or et d'argent, le mélange de cuivre que l'analyse y décèle, était, au contraire, voulu, en vue d'obtenir une plus grande résistance.

Les deux mémoires dont il resterait à dire un mot, concernent, ceux-là, non

plus telle région ou telle époque, mais l'Amérique ancienne et générale, considérée, toutefois, sous des aspects particuliers et parfois négligés : d'abord, la nosographie. Étes-vous, d'aventure, choqué d'entendre qualifier la syphilis de.... « mal français ». La contribution de M. Bloch réconfortera votre amourpropre national. Car l'auteur est un partisan convaincu de l'origine américaine du monstre vénérien. Les descriptions spéciales, du reste, très vagues, des écrivains antérieurs à 1493, ne concernent, paraît-il, que des affections pseudo-syphilitiques. Aussi bien, selon le praticien allemand, l'ancien continent n'a jamais fourni de documents ostéologiques prouvant l'existence de la syphilis, avant la découverte du Nouveau-Monde. D'autre part, à l'époque de la première guerre d'Italie, sous Charles VIII, déjà les premiers compagnons de Colomb étaient revenus d'outre-mer et, par eux, avaient pu se propager les terribles « bubas » dans les pays de la couronne d'Espagne, notamment dans le royaume de Naples. Le « morbus gallicus » est donc, en réalité, un « morbus americanus », dont M. Bloch, tout pénétré de son sujet, peut parler pendant plusieurs heures consécutives, en public, en secret,.. et même en voyage! Avec la communication de M. W.-H. Holmes (Contribution of American Archaeology to the Science of Man), nous nous engageons sur le terrain moins scabreux, mais aussi mouvant de la sociologie. Car tel est le sens large, trop large peut-être, que le directeur des services scientifiques de la « Smithsonian Institution » attribue au mot « anthropologie » et à l'expression « science of man ». De ceci, on déduira, probablement et tout de suite, le gros reproche que nous aurions à formuler contre cette conférence. L'inventaire des antiquités américaines, nous semble bien peu avancé encore pour fournir matière à conclusions sociales. Bien qu'il constitue sur ceux de Morgan et de Bandelier un réel progrès, le classement général des hommes, d'après leur degré de civilisation, qu'a essayé M. Holmes, paraît donc, aujourd'hui, une construction ingénieuse de l'esprit, une mosaïque de vraisemblances, plutôt qu'une synthèse de réalités. N'oublions point, au demeurant, que notre collègue avec sa franchise intellectuelle bien connue, a offert sa communication comme un « essai ».

C'est le seul cas de systématisation aussi vaste à noter dans cette réunion. Ne nous en plaignons point. On l'a bien des fois dit et redit, à propos de circonstances analogues : les théories n'ont guère leur place dans nos Congrès. Elles appellent d'interminables débats et les plus brillants ne sont pas toujours les plus instructifs. De Stuttgart, nous conserverons — le volume des Actes de la session aidant — une série abondante de monographies sur des sujets bien choisis, bien limités, et une gerbe lourde de documents originaux. Cela vaut bien des passes d'armes oratoires. La vue concrète des choses ne nous a pas été ménagée. Rarement, l'on avait assisté à plus abondant et plus suggestif défilé de projections (et, à ce propos, je me reprocherais de ne pas indiquer les radioscopies de momies péruviennes, apportées par le D' Baessler). On a mentionné plus haut la petite exposition de pièces originales organisée par M^{me} Edouard Seler. Il convient de ne pas oublier non plus celle des plumes sacrificatoires des Moquis, présentées et commentées par M. Solberg de Christiania. Rendons dans un ordre voisin d'idées, l'hommage qu'elle mérite à Miss Adela Breton pour les belles reproductions, maintenant achevées, des peintures murales de

Chichen-Itza, dont elle nous avait montré à New-York les premières esquisses. Dans le vestibule du « Königsbau » de Stuttgart, rempli de ces aquarelles monumentales, je ne sais trop ce qu'on a le plus admiré: l'intérêt documentaire, l'harmonie et l'éclat polychromiques de ces vieilles fresques, — ou la conscience passionnée et l'habileté de l'artiste qui, malgré les obstacles, nous en donnait enfin des images adéquates. En somme, fructueux voyage que la haute bienveillance du roi de Wurtemberg, les efforts du comité d'organisation et la courtoisie de tous nos hôtes, ont rendu, depuis Stuttgart jusqu'à Schaffhouse, agréable autant qu'utile.

L. LEJEAL.

H

Voyage du Dr Koch dans les bassins du rio Negro et du rio Yapurá (1903-1905).

Le petit établissement de São Felippe sur le haut rio Negro peut être considéré comme le rendez-vous des tribus indiennes de ces régions. Aussi M. Koch l'avait-il choisi comme quartier général de ses courses. Le 28 septembre 1903, il quitta cette localité et s'engagea dans le rio Içána qui se jette dans le rio Negro un peu en amont de São Felippe. Le principal affluent sur la rive droite du rio Içána est le rio Aiarý. Sur les bords de celui-ci, les Siusi's, les Huhúteni's et les Kobéua's continuent à mener leur vie indigène que les civilisations européennes ont peu influencée jusqu'ici. M. Koch eut avec eux des rapports assez suivis et amicaux qui lui permirent de faire une foule d'observations intéressantes. Il remonta la rivière jusqu'à sa source et franchit la petite distance qui la sépare en cet endroit du rio Uaupès. En descendant cet autre affluent du rio Negro, le voyageur allemand rencontra la tribu des Uanáná's qu'aucun explorateur n'avait visitée jusqu'aujourd'hui ; il s'arrêta chez eux huit jours, repassa par terre dans le rio Içána pour regagner Sao Felippe le 8 janvier 1904.

La deuxième exploration se place entre le 7 février et le 14 juin de la même année. Elle eut pour objet l'étude des nombreuses peuplades, linguistiquement très différentes, établies sur les rives du rio Tiguié. Ce sont les Tukáno's, les Desána's, les Tuyúku's, les Bará's et les Makú's; la civilisation de ces derniers est encore particulièrement rudimentaire. Près des sources de cet affluent du rio Uaupès, se trouvent des Indiens qui n'avaient pas encore vu de blancs. Il faut âttribuer ce fait aux rapides et aux cascades qui rendent ces régions presque inaccessibles. Pour accomplir sa tâche, M. Koch descendit le rio Negro jusqu'au confluent du rio Curicuriary; il remonta celui-ci et s'engagea dans le Capauary. Il passa après deux jours de marche dans un ruisseau qui le mena au rio Uaupès. Il remonta alors jusqu'aux sources du rio Tiguié, parcourut le sentier qui le relie à un affluent du rio Yapurá et retourna sur ses traces pour regagner son quartier général.

Le mois de juillet, époque des grandes eaux, fut utilisé à des études linguistiques chez les Yaviteros et Uarekéna's du groupe arovaque. Ces Indiens



Masque de danse des Indiens Kobéua

LES VOYAGES DU D' THÉODOR KOCH

Indienne Désana

Indien Tuyúka

habitent la localité São Marcellino, située au nord de São Felippe. Déjà le 4 août la troisième expédition partit pour le rio Uaupès dont les rapides rendent la navigation difficile. M. Koch le remonta jusqu'à dix journées au delà de la grande Cachoeira Jurupary. Il le redescendit alors pour explorer le Cuduiary sur les bords duquel se trouve établi la nombreuse tribu des Kobeuás. Chez eux l'ethnographe s'arrêta plusieurs semaines et put faire des études très précises sur leurs croyances animistiques qui se manifestent surtout dans des danses masquées originales. Avec l'aide de ces Kobeua's il put remonter le Cuduiary jusqu'à sa source. Ici s'étend vers le sud-ouest un haut plateau avec des cavernes régulières et de gigantesques labyrinthes. Le retour vers São Felippe s'opéra du 12 décembre au 1er janvier 1905.

Le 6 février, le Dr Koch quitta définitivement São Felippe. Il remonta de nouveau le rio Tiguié jusqu'au sentier qu'il avait atteint lors de son deuxième voyage. Il passa dans un ruisseau, tributaire du Yapura, et le descendit pendant quatre jours avant d'atteindre l'établissement des Tsöloa's et des Palénoa's qui n'avaient pas encore vu d'Européens. Le 15 mars, il entra dans le Pira-parana; ici, un des canots chavira, ce qui occasionna la perte de toute la provision de sel. Pour comble de malheur, les Tuyuka's ne voulurent pas l'accompagner davantage par crainte des tribus ennemies de l'Apaporis. L'infatigable voyageur dut continuer la route seul avec un serviteur dans un grand canot. Le 21 mars, il àtteignit le rio Apaporis et le 23 mars, après de grandes difficultés, il rencontra des établissements d'Indiens, chez lesquels il passa quelques agréables journées en collectionnant soigneusement des vocabulaires des idiomes Yahuna, Kueretú, Yupaú, Yukuna, Miránya et Uitóto. Le 16 avril, il continua sa route sur le Yapura et s'embarqua, le 24, sur un petit vapeur qui le conduisit à Teffe, sur l'Amazonas.

Les voyages du D' Koch montrent que les bassins du rio Negro et Yapura sont occupés par une population indienne relativement dense, appartenant à des familles linguistiques différentes. Sur le rio Içana et ses affluents nous trouvons des tribus du groupe arovaque ; les tribus du haut Aiarý sont fortement influencées par le voisinage des Kobeuas. Au groupe arovaque appartiennent en outre les Tariána's du Uaupès et les Yukúna's établis entre l'Apaporis et le Yapúra. Les Kobeua's, Uanána's, Desána's, Tuyúka's, Bará's et les autres tribus du Uaupès présentent une parenté plus ou moins lointaine avec la grande peuplade des Tukána's qui occupe la meilleure partie du Uaupès et de ses affluents le Tiguié et le Papurý. Brinton a désigné ce groupe sous le nom de Betoya. Au même groupe se rattachent les Yahuna's, les Kueretú's et les Yupúa's, tribus de l'Apaporis et de ses affluents. Les cartes ordinaires fixent les Umaua's sur le haut Uaupès; en réalité, ils habitent à plusieurs journées au sud, près des affluents du Yapurá, mais sont en relations amicales avec les Kobéua's. Euxmêmes s'appellent Hianakoto. Leur langue est un dialecte caraïbe, proche parent du Carijona, dont Crevaux rassembla le vocabulaire sur le haut Yapurá. La grande masse des Uitoto's occupent encore les territoires qui séparent les sources du Yapura de celles de l'Iça et se subdivisent en plusieurs dialectes. Leur langue harmonieuse ne présente aucune parenté avec la famille caraïbe à

laquelle on la rattache d'ordinaire. La langue des Miranga's qui s'appellent euxmêmes Imihită et habitent sur le rio Cauinary, ne se rattache, elle non plus, à aucun groupe linguistique déterminé. Les Maku's, qui mènent une vie nomade dans les forêts du rio Uaupès, ont une langue aussi rudimentaire que l'état général de leur civilisation. Elle présente une foule de dialectes et forme un groupe à part. M. Koch est tenté de voir dans ces Maku's, la population primitive de ces régions.

De toutes ces langues, l'explorateur allemand a rassemblé un riche matériel grammatical avec de nombreux textes, surtout en Kobéua, en Umaua et en Tukano. Des quarante vocabulaires qu'il a rapportés de son voyage, la moitié sont entièrement neufs et l'un d'eux paraîtra prochainement ici.

La collection ethnographique qui se trouve actuellement au musée de Berlin ne comprend pas moins de 140 masques des Kobéua's. Ces masques sont fabriqués d'une écorce molle et blanche sur laquelle on a peint des ornements très divers et ayant chacun une signification particulière. Les hommes seuls s'en servent, en présence des femmes et des enfants, dans les danses qui s'exécutent une quinzaine de jours après un cas de décès. Ils représentent en général des puissances plus ou moins funestes, des esprits sous forme animale ou sous forme humaine, qui se logent temporairement dans le masque et s'incorporent dans le danseur. La collection renferme aussi de nombreux échantillons de la céramique et du tressage, qui sont surtout très développées chez les tribus de la famille arovaque, puis des échantillons d'armes, d'ustensiles et un gigantesque tambour des Tukano's. Plus de mille photographies bien réussies, représentant différents types d'Indiens, leurs travaux domestiques et champêtres, leurs jeux, leurs danses, complètent agréablement la collection qui donne une excellente idée d'ensemble de ces civilisations intéressantes.

Ed. DE JONGHE.

Ш

Sur un document céramique péruvien relatif à la lèpre précolombienne.

La pièce qui fait l'objet de cette note provient de la collection de M. Martin Berendsohn de Hambourg et appartient aujourd'hui au Musée royal d'Ethnographie de Berlin (N° Va 2718). C'est un vase péruvien en terre cuite brunâtre, déterré auprès de Moche (province de Trujillo, département de La Libertad). Il a une hauteur de 19 1/2 cm. et un diam. de 9 cm. Au milieu de la tête humaine, dont la face forme la partie antérieure de la panse du vase, s'élève obliquement le tuyau d'embouchure avec une petite anse derrière.

La tête est celle d'un homme. Les traits et l'expression du visage sont si vifs et si naturels qu'il ne s'agit point sans doute ici d'une représentation conventionnelle, mais d'un véritable portrait très réaliste. L'expression générale de douleur frappe d'abord et, encore plus, l'état cedémateux du facies, spécialement dans les régions frontale et buccale. Des nœuds tubéreux se succèdent

T. III (Nouv. Sér.). Pl. IV





Un lépreux du Pérou Précolombien. (Céramique de la Collection Berendsohn; Musée de Berlin.)

Digitized by Google

aux sourcils et de la racine du nez au milieu du front. Les linéaments du visage, surtout le pli naso-labial, ont été profondément accentués par l'artiste, non sans intention, semble-t-il. Les yeux aux paupières tuméfiées disent la souffrance. Les oreilles, qui n'ont été modelées qu'inférieurement, paraissent très petites et difformes. L'indication la plus remarquable, de valeur indubitablement pathologique, c'est la destruction considérable des ailes du nez en forme de triangle irrégulier et plus avancée à la partie droite qu'à la partie gauche. Mentionnons enfin des incisions, dont la plus grande s'allonge en travers de l'os zygómatique gauche.

Qu'a voulu représenter ainsi l'artiste péruvien? Un malade atteint d'une affection déterminée? Pour le médecin, la réponse affirmative n'est pas difficile, tant l'aspect de cette terre cuite est pathognomonique. C'est le « facies leontina ». Une seule maladie peut provoquer tous les symptômes dont résulte le « facies leontina », la lèpre tubéreuse (lepra tuberosa). Elle produit l'œdème du visage, les nœuds tubéreux typiques, développés sur le front, la rigidité des traits de la face et, plus tard, par suite d'action destructrice des nœuds, des lésions, semblables à celles qu'offre le nez de notre personnage.

Si ces dernières étaient les seules constatées, le diagnostic de la cause destructrice serait difficile et douteuse. On pourrait penser à un « lupus » tuberculeux ou à un processus spécifique et gommeux de la syphilis. Mais, nous le répétons, l'ensemble des symptômes dénoncé la lèpre tubéreuse.

Pour comparaison, qu'on veuille bien jeter les yeux sur la seconde figure qui accompagne cette note. C'est la reproduction d'une planche (cuivre colorié) du célèbre ouvrage d'Alibert sur les maladies de la peau. Il s'agit ici d'un cas authentique de lèpre léontine, observé sur un certain Joseph Dujardin, né en France, ayant séjourné comme domestique dans la Guyane française. Voici les conditions dans lesquelles fut pris le dessin qui servit pour la planche : « L'affaiblissement était à son comble; les yeux abattus, larmoyants. Les croûtes s'étendirent considérablement et prirent, du côté de la bouche et du nez, un aspect brunâtre; elles étaient situées circulairement sur le côté et le long de la commissure des lèvres. Ces croûtes, avec les vides horribles du visage, contribuaient à imprimer à la physionomie du malade l'aspect du lion 1... » La ressemblance de ce Dujardin avec la figure de notre vase péruvien n'est pas douteuse. Dans le cas décrit et figuré par Alibert, le nez est détruit, mais couvert encore de croûtes purulentes. Un autre cas très remarquable se trouve dans l'Atlas des maladies de la peau publié récemment par E. Jacobi². Une littérature très riche existe sur cette matière. M. le Dr R. Lehmann-Nitsche en a donné une liste dans son important travail: Lepra precolombiana? (in: Revista del Museo de La Plata, t. IX, p. 397 ss., La Plata, 1898). Nous croyons, du reste, que plusieurs des cas expliqués par ce savant comme « lépreux », sont douteux, surtout ces visages dont les nez

^{1.} J.-L. Alibert, Description des maladies de la peau (Bruxelles, 1825), t. II, p. 140 s., pl. 34.

^{2.} E. Jacobi, Atlas der Hautkrankheiten. II Auff., Berlin-Wien, 1904, Taf. XVII, nº 30.

ne sont pas détruits, mais exactement coupés, autant dire, au couteau, comme dans le visage d'une tête de mort.

Il est certain que les Péruviens de l'antiquité figuraient tous les états de la vie humaine. Ce qui nous semble affreux et repoussant ne leur répugnait point. Et nous n'avons pas de raison pour douter de la date précolombienne de ce petit vase de Moche. Nous croyons donc qu'il offre un document important pour la question de la lèpre américaine aux temps préhispaniques.

D' W. LEHMANN.

IV

Mouvement scientifique.

Recherches récentes sur le cheval préhistorique américain. — L'état présent de cette importante question a été résumé par M. le professeur Henry F. Osborn de New-York, dans une communication faite à la Société américaine pour l'avancement des connaissances utiles (séance d'avril 1904, Philadelphia).

Les premières recherches faites pour le Muséum américain d'Histoire naturelle de New-York datent de 1901. Elles furent dirigées dans les Montagnes Rocheuses. par le docteur J. L. Wortman. La même année, M. J. W. Giley, diplômé de l'Université de Princeton, était envoyé dans le Texas, le Colorado, le sud du Dakota, et le Nebraska, à la tête d'une expédition organisée grâce aux subsides fournis par M. William C. Whitney.

La découverte la plus importante, en 1900, avait été celle d'un groupe de six spécimens appartenant à l'espèce nouvelle Equus Scotti et donnant, pour la première fois, la connaissance complète de l'ostéologie du cheval américain de l'étage pliocène, — un animal avec une forte tête, des membres courts, ayant quelque peu l'apparence du zèbre. — En 1901, dans la première des expéditions organisées avec les subsides de M. Whitney, on découvrit, dans un dépôt de l'étage miocène supérieur, un Hypohippus, ainsi nommé par Joseph Leidy. Cet animal fut reconnu comme appartenant à un type vivant dans les forêts. — En 1902, on découvrit un nouveau genre et une nouvelle espèce de cheval, dans le miocène supérieur du Nebraska occidental, qui fut nommé Neohipparion Whitneyi. Cet animal avait des membres très légers, ressemblait plutôt à un cerf et offrait quelque analogie lointaine avec l'hipparion d'Europe.

Ces explorations ont donc démontré l'existence de deux et probablement de trois espèces contemporaines du *Protohippus*, de qui descendait le vrai cheval. Les recherches continuent dans le but surtout de retrouver un squelette de *Protohippus*, afin de constater si celui-ci serait ou non l'ascendant direct de *Equus Caballus*.

Comte Louis DE T.

Survivances patennes chez les Ojibways. — Il s'agit des Indiens de la « Georgian Bay », sur la rive orientale du lac Huron, Canada. L'auteur de la présente

note, pendant un voyage de plaisance en ces parages, fit la connaissance d'une charmante et très intelligente femme Ojibway, appelée à l'européenne Mrs John Wesley. Mrs Wesley, comme la plupart de ses congénères, était méthodiste, une dévote méthodiste, une « mère en Israël », ainsi qu'elle me le dit avec le plus grand sérieux. Ensemble nous assistâmes même à un meeting méthodiste en plein air, dans une enceinte boisée (camp-meeting) à Christian-Island (théâtre de la dernière rencontre des Hurons contre les Iroquois). La ferveur chrétienne de ma nouvelle amie ne l'empêchait point de conserver avec soin dans un casier de son cerveau tout le folk-lore de sa race et d'en parler volontiers. Elle s'étendait avec une complaisance particulière sur le compte de « Manaboogh », le héros de la vieille civilisation ojibway, le démiurge-créateur. Je sais donc aujourd'hui comment « Manaboogh » créa les rochers, les eaux et la terre; comment il fit pousser la vigne, les lichens et le saule rouge, et bien d'autres choses merveilleuses. Mais ce qui m'a le plus frappée, ce fut d'entendre, à la pieuse réunion dont je viens de dire un mot, Mrs. John Wesley m'expliquer que le premier camp-meeting tire son origine de « Manaboogh » lui-même, créant, un beau jour, des bosquets magnifiques, les entourant d'une haie, puis appelant tout son peuple pour lui commander d'y tenir chaque année, en mémoire de lui, une assemblée. Les détails qu'elle ajoutait prouvent avec évidence que la jolie Indienne considérait « Manaboogh » et le Christ des hommes blancs comme une seule et même personne. Et il m'apparaît avec une quasi-certitude que les missionnaires européens, tout choqués qu'ils soient de ces assimilations, quand ils les constatent, ont dû, parfois, inconsciemment, profiter de la tendance de leurs ouailles à confondre « Manaboog » et le bon Dieu !

Harriet Ph. EATON.

American Antiquarian Society. — Le t. XVII des Proceedings de cette très vivante Association nous apporte un intéressant article sur l'état actuel des études relatives à la linguistique algonquine. L'auteur, M. Edward E. Hale, commence par rappeler l'achèvement de l'impression du Dictionnaire de Trumbull. C'est au Bureau d'Ethnologie des États-Unis qu'est due la publication de cet important ouvrage. Feu le major Powell, alors qu'il était le chef éminent de ce Bureau, avait promis son concours et celui de son personnel, et il avait plus spécialement chargé de ce travail l'érudit membre de la Société des Antiquaires, M. Albert S. Gatschet. Celui-ci s'en est acquitté avec le talent qui lui est reconnu.

L'apparition du Dictionnaire marque véritablement une ère dans l'étude des langues indiennes et permet d'espérer que ce volume sera le premier de la série d'ouvrages prévus par la loi du 27 avril 1900.

Sans méconnaître la valeur des publications dues au Bureau d'Ethnologie, les années précédentes, il est juste de constater qu'aucun ouvrage d'importance égale n'avait été offert au public depuis la publication faite, il y a près de soixante-dix ans, par la Société, des études de Gallatin.

A cette époque, depuis longtemps déjà, des savants comme Du Ponceau (Français d'origine, venu en Amérique en 1777) et Pickering, en Amérique, et les grands

philologues allemands du dernier siècle, avaient reconnu l'importance des travaux de John Eliot. Il a été à la mode, peut-être, parmi les ignorants, de dire que la grande traduction de la Bible, due à ce dernier, était inutile à l'humanité. Mais quiconque a seulement une notion des choses est obligé de reconnaître que par ses travaux sur la langue des Indiens Natick, John Eliot a découvert les secrets de ce système de grammaire qui règne de l'océan Arctique au cap Horn. Continuant dans la même voie, Gallatin (Suisse débarqué dans le Maine en 1780) fit une étude approfondie de cette grammaire Natick et réunit un nombre considérable des mots en usage dans les tribus établies dans les territoires s'étendant du Pacifique à l'Atlantique. C'est le résultat de ses recherches que la Société des Antiquaires a eu l'honneur de faire connaître. C'était dans sa longue carrière comme secrétaire de la Trésorerie que M. Gallatin, profitant de ses relations officielles avec les tribus indiennes, avait pu réunir cette masse énorme de matériaux.

D'après M. Edward E. Hale, ce serait grâce à la publication faite par la Société des Antiquaires, de l'œuvre de M. Gallatin, que l'attention a été appelée sur la grande étendue des territoires où était parlée la langue des Algonquins Lenape au Canada et aux États-Unis.

En effet, par suite de l'occupation de la région de New-York par les Iroquois, dont la langue n'a pas un mot de commun avec l'Algonquin parlé au sud, à l'est, au nord de cette périphérie circonscrite comme une île, on avait conçu la fausse idée que la langue parlée dans la Nouvelle-Angleterre n'était usitée que sur un territoire limité. Gallatin n'hésita pas à reconnaître la similitude, pour ne pas dire l'identité, des langues du nord-ouest avec celles de la Virginie, de la Pennsylvanie et de la Nouvelle-Angleterre. L'Algonquin se parlait si loin au sud que, selon la remarque d'un membre de la Société, le juge Forbes, dans une séance antérieure, Manteo, l'un des Indiens de Raleigh, de l'île Roanoke, aurait pu s'entretenir avec Powathan, l'Indien du capitaine Smith, avec Massasoit, l'Indien d'Edward Winslow, et probablement il en fut ainsi. Concurremment avec Mayhew et le plus jeune des Cotton dans la Nouvelle-Angleterre, les missionnaires en Pennsylvanie ont étudié la langue des Delawares et, grâce aux travaux d'Eliot, ainsi que de ses auxiliaires, de Heckewelder et d'autres dans le sud, ce que nous possédons imprimé concernant la grande race algonquine l'emporte de beaucoup sur ce qui a été publié sur toute autre famille indienne. Sur ses six cents pages, la précieuse bibliographie due à M. Pilling et faite pour le Bureau d'Ethnologie contient soixante pages de titres des livres consacrés aux Algonquins.

En raison de l'importance d'une langue aujourd'hui encore vivante, — elle est parlée par plus de 100.000 individus —, en raison des études dont elle a été l'objet depuis plus de 200 ans, une mesure a été prise qu'il est utile de faire connaître. Sous l'inspiration et sur le conseil du Dr William Henry Holmes, le successeur du major Powell comme chef du Bureau d'Ethnologie, M. William Jones, attaché au grand Muséum américain d'Histoire naturelle de New-York, a été désigné par les tuteurs du « Carnegie Institution » pour faire une étude spéciale des nations algonquines et de leurs langues. Il a été mis en mesure de pou-

voir visiter les tribus dans les régions qu'elles habitent et d'étudier leur langue telle qu'elle est parlée dans toute sa pureté.

Ce travail de M. Hale a été communiqué à l'American Antiquarian Society, dans son meeting semestriel de Boston, 7 avril 1904. De la séance suivante (Worcester, 21 octobre 1904), diverses informations utiles nous sont apportées par les procès-verbaux. Ainsi le Dr Chamberlain a informé les membres de la Société qu'avec la collaboration de M. William Wallace l'ooker, de Say Harbour, il a entrepris une édition du Livre des Proverbes, tiré de la Bible indienne de Eliot, avec un vocabulaire, et que ce travail est en bonne voie d'achèvement. D'autre part, M. Clarence W. Bowen, de New-York, a annoncé la découverte en Bavière, du journal tenu pendant ses campagnes en Amérique durant les années 1780, 1781, 1782 et 1783 par Ludwig, baron de Closen, aide de camp de Rochambeau. Ce document a figuré à l'Exposition de Saint-Louis. Il serait désirable que copie en fût faite et conservée en Amérique. Comte Louis de Turenne.

Le « Meeting anthropologique » de San-Francisco. — Nous devons à l'aimable obligeance de nos confrères américains, MM. Geo. Grant Mac Curdy et Charles Peabody, secrétaires de l'« American Anthropological Association », de pouvoir donner ici la liste complète des travaux communiqués à l'Assemblée générale, que la savante Société a tenus en août dernier, à San Francisco, et que nous avions signalée dans notre dernier fascicule ⁴. Trente mémoires ont été lus dans cette réunion qui comptera comme l'une des plus importantes consacrées à l'Anthropologie par la science transatlantique :

Séance du 29 août 1905.

- 1. Prof. F. W. Putnam, directeur du Museum d'Anthropologie de l'Université de Californie et curateur du « Peabody Museum » de la « Harvard University »: Exhibition of Bones, possibly showing the Work of Man, from Quaternary Caves of California (Discussion: MM. Herrick, Hill-Tout, J. C. Merriam).
- 2. Charles Hill-Tour, de l'a Ethnological Survey of Canada »: Heterogeneity of the Culture of the Selish Tribes (Discussion: MM. Dixon, Goddard, C. Hart Merriam, Kræber, Barrett).
- 3. Dr C. HART MERRIAN, chef du « Biological Survey », Washington, D. C.: The Aboriginal Indian Population of California (Discussion: MM. Herrick, Mac Leod, Barrett).
- 4. Dr R. B. Dixon, de « Harvard University »: The Mythology of the Shasta-Achomawi of California (Discussion: MM. Hill-Tout, C. H. Merriam).
- 5. Miss Constance Goddard Dubois: Mission Religious Myths, avec auditions phonographiques (Discussion: MM. C. H. Merriam, Peabody).
 - 1. V. Journal, nouv. sér., t. II, p. 349.

Séance du 30 août.

- 6. Mme R. F. Herrick: The Indians of Humboldt Bay (Discussion: MM. Hill-Tout, Keeler, Rust).
- 7. Dr J. C. Merriam, de l'Université de Californie: The Exploration of the Quaternary Caves in California, avec projections (Discussion: M. Peabody).
- 8. Dr A. Hadlicka, curateur-assistant d'Anthropologie physique à l' « U. S. National Museum »: A Contribution to the Physical Anthropology of Galifornia.
- 9. M. S. A. Barret, de l'Université de Californie: Presentation of a Map showing the Territory, Divisions, Villages and Camp-Sites of the Pomo Indians of California (Discussion: MM. C. H. Merriam, Dixon).
- 10. Dr C. HART MERRIAM: The « Chievor of the Tongva », a mortuary Ceremony (Discussion: Miss Dubois: MM. Dixon, Hill-Tout).
- 11. M. P. S. Sparkman: The Grammar of the Luiseno Language of Southern California (Discussion: M. Hill-Tout).
- 12. Dr Philip Mills Jones, secrétaire de la « Medical Society of the State of California »: Brief Description of a Method for Preserving Shell Specimens (Discussion: M. Putnam).
- 13. MM. Charles Peabody et Warren K. Moorehead: The Naming of Specimens in American Archaeology (Discussion: M. Hill-Tout).
- 14. Dr J. C. MERRIAM: The Excavations at Emergville Shellmound, avec projections (Discussion: MM. Dixon, Hill-Tout, Putnam).
- 15. M. H. N. Rust: A Ceremony of the Mission Indians of Southern California (Discussion: MM. Kræber, Hill-Tout, Putnam, Miss Dubois).
- 16. D' A. L. Kroeber, de l'Université de Californie: Exhibition of a Basket, now in the California Academy of Sciences, from the Extinct Indians of San Nicolas Island, California (Discussion: MM. Mac Leod, Rust).
- 17. M. F. I. Monsen: Explorations in Northern Arizona and New Mexico (Discussion: M. Putnam).

Séance du 31 août.

- 18. Dr A. L. Kroeber: Systematic Nomenclature in American Ethnology (Discussion: MM. J. C. Merriam, C. H. Merriam, Hill-Tout, Dixon, Peabody).
- 19. Dr C. HART MERRIAM: Basket Cave Burial in California (Discussion: MM. Mac Leod, Putnam).
- 20. M. H. N. Rust: The Obsidian Blades of Northern California (Discussion: M. Putnam).
- 21. M. S. A. BARRETT, de l'Université de Californie : Basket Designs of the Pomo Indians (Discussion : M. C. H. Merriam).
- 22. Dr P. E. Goddard, de l'Université de Californie: Mechanical Aids to the Study and Recording of Language (Discussion; M. Putnam).

- 23. Dr J. C. Merriam: Some Suggestions concerning the Origin of the Calaveras Skull, avec projections (Discussion: M. Hill-Tout).
- 24. M. Charles Keelen: Greation Myths and Folk Tales of the Manua Island, Samoa.
 - 25. M. J. T. GOODMAN: The Maya Dates (Discussion: M. Putnam).
- 26. M. C. C. WILLOUGHBY, curateur-assistant, Peabody Museum, Harvard University: Specimens in the Peabody Museum collected by the Lewis and Clark Expedition.
- 27. M. H. N. Rust: Exhibition of Implements from San Nicholas Island used for Cutting and Working Shell Ornaments.
- 28. Professor Howard Swan, de l' « Imperial College » (Pekin): A Systematic Arrangement for Recording Dialects.
- 29. Prof. W. H. Holmes: Antiquity of Man in North America (Discussion: MM. Putnam, Peabody, Swan).
- 30. Dr F. C. Newcombe: Exhibition of Northwestern Indian Designs (Discussion: M. Hill-Tout).

Voici, maintenant, le détail des principales communications américanistes qui n'ont pu être lues, faute de temps ou par suite de l'absence des auteurs, mais qui figureront in extenso ou en analyse dans le compte rendu :

- 31. Dr C. HART MERRIAM: Basketry of California Indians.
- 32. D. A. L. Kroeber: Indian Systems of Consanguinity in California.
- 33. Miss J. E. Wier, de l'Université de l'État de Nevada : The Washoe Indians of Nevada.
- 34. Mme Zelia Nuttall: The earliest historical Communications between Japan and Mexico.
 - 35. M. James Monney: The Caloosa Tribe of Florida.
 - 36. Dr J. A. SWANTON: The Social Organisation of American Tribes.

D'ores et déjà, nous pouvons constater l'intérêt offert par certaines de ces contributions, car l'American Anthropologist en a publié quatorze dans sa livraison d'octobre-décembre 1905 (nº 2, 3, 4, 5, 9, 11, 12, 13, 18, 20, 22, 25, 26, 36). Nous recommanderons, parmi celles-là, quelques « papers » ayant trait à des sujets pratiques ou à des questions de méthode. Ainsi, dans Mechanical Aids to the Study and Recording of Language, M. Pliny Early Goddard expose les procédés inspirés par Marey, Rousselot, Hermann, Bevier, etc., qu'il applique à ses recherches de phonétique et linguistique californiennes. The Naming of Specimens in American Archaeology est une courte, mais très suggestive critique des nomenclatures actuellement usitées pour qualifier les pièces de musée. Les auteurs (MM. Peabody et Moorehead) en montrent l'imprécision, les doubles emplois, les impropriétés. Ils leur reprochent d'être en beaucoup de cas conjecturales, quant à l'usage qu'elles semblent attribuer aux objets. Enfin, elles ont le grave tort d'être trop strictement calquées sur la terminologie de l'archéologie classique. Dans un ordre d'idées voisin, M. Kræber (Systematic Nomenclature in Ethnology) essaye de fixer les principes qui doivent guider le vocabulaire et les classifications ethnologiques et critique sur quelques points les usages introduits à cet égard par Gallatin, Hale, Powell, Brinton et M. Gatschet. Le mémoire de M. Ph. Mills Jones (n° 12) propose un certain nombre de moyens très simples, empruntés aux laboratoires de biologie, pour la conservation des pièces d'ethnographie fragiles. Le travail de M. Willoughby (n° 25) est un bon catalogue systématique, avec renseignements d'histoire, des objets rassemblés au début du xix° siècle, chez les Mandans, par Lewis et Clark. Cette collection, peu connue, et que la disparition des Mandans rend précieuse, est aujourd'hui dispersée en deux ou trois musées des États-Unis. Enfin, le D^r J. R. Swanton, sous ce titre: The Social Organisation of American Tribes, examine dans quelle mesure les théories courantes sur le clan totémique, le mariage et l'organisation de la tribu, sont confirmées par l'ethnologie des peuples indigènes du Mexique septentrional.

L. L.

Une inscription américaniste à Paris. — Elle se lit à l'entrée de l'église Saint-Séverin, sur une plaque de marbre blanc, scellée au-dessus du bénitier de gauche, près de la porte latérale de la rue Saint-Séverin. Elle est ainsi formulée :

LE DERNIER JOVR DE JANVIER MDCLXXVI,
SVR CETTE PAROISSE DE SAINT SEVERIN,
EST MORT, RVE DES MAÇONS-SORBONNE,
BERTRAND OGERON,
SIEVR DE LA BOVÈRE EN JALLAIS
QVI, DE MDCLXIV A MDCLXXV,
JETE LES FONDEMENS D'VNE SOCIÉTÉ
CIVILR ET RELIGIEVSE AV MILIEV DES
FLIBVSTIERS ET DES BOVCANIERS DES ILES
DE LA TORTVE ET DE SAINT DOMINGVE.
IL PRÉPARA AINSI
PAR LES VOIES MYSTÉRIEVSES DE LA PROVIDENCE
LES DESTINÉES DE LA RÉPVBLIQUE D'HAITI.
R. I. P.

L'inscription se surmonte d'armoiries qui ne me semblent pas correctes héraldiquement et qui, sans doute, doivent être rétablies ainsi : d'argent à deux aiglots adossés et éployés de gueules, à la fasce d'or chargée de trois merlettes de sable. D'après son style, ce petit monument ne remonte pas à plus d'une cinquantaine d'années. Des circonstances de son érection, je n'ai rien pu apprendre. Le clergé paroissial n'est pas renseigné à ce sujet. Les archives de l'église sont muettes, comme l'avait, avent moi, constaté le dernier et le plus sérieux des historiens de Saint-Séverin, M. A. Démy, d'ailleurs président du Conseil de Fabrique. Les derniers mots du texte feraient supposer que l'initiative émana de la colonie haltienne à Paris. Mais de ce côté aussi, c'est-à-dire du côté de la légation de la république, je n'ai pu obtenir aucun éclaircissement. Quoi qu'il en soit de ses auteurs, l'hommage était un hommage mérité. Parmi tous nos grands coloniaux du xvir siècle, Bertrand Ogeron est un des

plus curieux et sympathiques, bien digne d'une étude en règle. On y verrait ce fils de bourgeois angevins démissionner, avec le grade de capitaine, après vingt et un ans de services au Régiment de la Marine, pour se lancer - vers 1656 — dans la voie des entreprises lointaines. Peut-être sut-il de ceux qui, en 1659, assurèrent à la France la possession définitive de l'île de la Tortue. En tous cas, il paraît avoir été l'un des premiers à fonder sur la côte N.-O. de Saint-Domingue des établissements agricoles français. Aussi entra-t-il en rapports permanents avec les terribles « Frères de la Côte », sur lesquels il acquit une grande influence. Dès les débuts de Colbert, l'île de la Tortue et les colonies libres d'Haïti furent comprises dans le domaine de la Compagnie des Indes occidentales. Mais il fallait que les boucaniers reconnussent le privilège de celle-ci. Le premier titre de gloire du sieur de la Bouère, devenu gouverneur royal, est de les y avoir décidés, en obtenant pour eux un régime spécial de commerce qui conciliait leurs intérêts particuliers avec les monopoles stipulés par les chartes de la Compagnie. Non moins honorable fut son rôle administratif : il amena ces irréguliers à se fixer, en leur avançant, et souvent sur ses ressources personnelles, les fonds nécessaires à l'édification de villages et en favorisant l'immigration féminine, par suite, le développement du mariage et de la samille. Entre temps, il profitait de la guerre de Hollande et des hostilités avec l'Espagne pour étendre le champ ouvert à l'activité de ses administrés sur le territoire de Saint-Domingue; il s'emparait de plusieurs forts espagnols et établissait un nouveau centre sur la côte orientale, dans la presqu'île de Samana. C'est dans le voyage fait en France pour obtenir de Colbert la reconnaissance de cette fondation qu'il mourut à l'âge de 61 ans. A ce moment même, sa circonscription venait d'être saccagée par les Espagnols; mais son œuvre ne devait pas périr. Sous le gouvernement habile de Poincy, l'un de ses neveux, les groupes français de Saint-Domingue se relevèrent si bien de leurs ruines qu'ils comptaient, en 1687, près de huit mille habitants.

En somme, Ogeron de la Bouère, type de ce que le castillan nomme poblador, semble être le véritable initiateur de notre domination à Saint-Domingue, Saint-Domingue, le modèle des colonies de plantations de l'ancien régime. Et cela justifie assez le témoignage lapidaire que lui a rendu le rédacteur anonyme de l'inscription de Saint-Séverin.

L. L.

Sur la pagination du « Codex Xolotl ». — En examinant le Codex Xolotl (Ms. Mex., 1-10) de la Bibliothèque nationale de Paris (collection Aubin-Goupil), j'ai été amené à constater que la feuille de ce document numérotée 1 est formée, en réalité, de deux feuilles depuis longtemps collées ensemble. J'appellerai F. 1* cette feuille nouvelle qu'on peut complètement séparer de F. 1. F. 1* est peint sur le verso, à la manière des anciennes pages 2, 3 et 4. Il se compose de deux fragments: le plus grand se trouve à gauche, montrant (marge droite du fragment) l'hiéroglyphe de Colhuacan; le plus petit est à Société des Américanistes de Paris.

Digitized by Google

droite. Les couleurs des peintures de ce F. 1° (recto) se sont reportées sur F. 1 (verso), primitivement sans couleurs ni figures.

En somme, nous avons à présent sept feuilles, soit quatorze pages, dont onze seulement sont peintes. Le fait que Boturini, dans son Catalogo del Museo Indiano (§ III, n° 1) parle de six feuilles, peintes sur deux côtés (soit douze pages), me semble indiquer que déjà, au temps de l'infortuné Milanais, le Codex n'avait plus sa forme matérielle d'origine et que, dès cette époque, F. 1 et F. 1° étaient collés ensemble. Je ne puis examiner en ces quelques lignes la question de savoir si le Codex Xolotl est un original ou une belle copie ancienne. Mais elle serait très importante pour déterminer la pagination des feuilles peintes qui, telle qu'elle est actuellement, n'est pas juste, à mon sens.

Au Ms. Mex. 1-10 se trouve joint, dans le même carton d'archives, un petit fragment figuratif, sur même papier d'agave et de style tout à fait semblable. Cela pourrait indiquer qu'il manque la plus grande partie d'une autre feuille. Je crois que celle-ci représenterait la douzième de la description de Boturini.

Dr W. LEHMANN.

Premières relations officielles du Mexique espagnol avec le Japon. — Sur cette intéressante question, nous ne possédions jusqu'ici qu'un travail spécial, la courte monographie écrite, en 1875, par M. Angel Nuñez Ortega i, résumé bien fait et assez critique, mais sans grande documentation nouvelle, du P. Cavo. Cette brochure, très rare aujourd'hui, après avoir insisté justement sur le rôle des vice-rois du Mexique (et en particulier du premier Luis de Velasco, 1560-1564), comme promoteurs des grandes expéditions maritimes de l'Espagne dans le Pacifique septentrional, fait remonter à 1610 l'origine des rapports officiels entre Mexico et le Japon. Cette année-là, un des navires d'Acapulco, chargés d'alimenter d'émigrants et de marchandises les îles Philippines (où la première colonie espagnole remonte, on le sait, à 1568), sut entraîné par la tempête sur les côtes japonaises. Les naufragés y trouvèrent non seulement une large hospitalité, mais tous les secours nécessaires pour réparer leurs avaries et regagner les possessions espagnoles. Une telle générosité contrastait fort avec les habitudes admises en pareil cas, à une époque où tant de nations européennes appliquaient encore dans toute sa rigueur le jus littoris. L'acte frappa donc le second Luis de Velasco qui gouvernait alors Mexico, et d'autant plus qu'il révait précisément de reprendre les projets de Cortés, quant à l'établissement d'un grand trafic régulier entre la Nouvelle-Espagne et l'Extrême-Orient. Aussi, usant d'un des privilèges régaliens de sa charge, envoya-t-il une ambassade qui arriva à destination dans l'été de 1611 ou 1612. Parmi les présents qu'elle apportait, figurait une horloge qui aurait révélé aux 'industrieux Nippons l'art de l'horlogerie. Bien accueillis du *shogun* Fide Yosi



^{1.} Noticia historica sobre las Relaciones políticas y comerciales habidas entre Véxico y el Japón durante el siglo XVII.

qui, d'ailleurs, était chrétien et complètement soumis à l'influence des jésuites, les Mexicains reçurent la permission de pratiquer des sondages dans différents ports, en vue du choix d'un point d'atterrissage et, quand ils repartirent, ils emmenèrent avec eux plusieurs trafiquants du pays. Néanmoins, quant au but réel poursuivi par Velasco, la mission n'eut point de résultat. D'un côté, Velasco avait été remplacé par des intérimaires, puis par le marquis de Guadalcazar, qui, tous, se montrèrent peu soucieux de continuer ses vastes desseins. La présence des Japonais à Mexico n'obtint donc qu'un succès de curiosité. D'un autre côté, Fide Yosi était disparu, lui aussi, et sous son successeur, les missionnaires chrétiens, sinon le christianisme lui-même, étaient devenus suspects. Cependant, en 1614-15, on trouve encore mention d'une ambassade, japonaise celle-là. Mais elle émanait d'un des grands seudataires japonais, un datmio du Nord, le prince de Osyú et était destinée à la cour pontificale. Si elle toucha le Mexique, c'est uniquement qu'un franciscain espagnol, le Fray Luis Sotelo, fort en faveur auprès du daîmio, lui avait suggéré de préférer la traversée du Pacifique à la route par le cap de Bonne-Espérance, infestée de corsaires. Du reste, au moment même où elle arrivait en Europe, l'ère des Shoquns et des Dalmios chrétiens se fermait définitivement et l'ère des persécutions commençait contre le catholicisme.

Telles étaient en somme les notions apportées, il y a trente ans, sur la matière par M. Ortega. Un autre diplomate mexicain, M. C. A. Lera, vient de reprendre le sujet avec la supériorité que lui donne son séjour au Japon comme ministre plénipotentiaire du gouvernement de Mexico. Il a pu consulter divers fonds d'archives locaux et son petit travail 'n'est, à vrai dire, qu'un recueil de pièces d'archives, aux six collections japonaises suivantes:

- a) Nagasaki Jitsuroku (« Archivos autenticos de Nagasaki »);
- b) Todai Zakki (« Anales diversos de esta época. Era de Keicho »);
- c) Keicho Nenroku (« Archivos de la era de Keicho »);
- d) Keicho Nikki (« Diario de la era de Keicho »);
- e) Ikoku Nikki (« Diario acerca de los paises extranjeros »);
- f) Keicho Kembunroku (« Compilación de los sucesos de la era de Keicho »).

M. Lera a mis en outre à profit, dans ses commentaires explicatifs, la récente publication officielle de textes, intitulée: Nihon Shogyoshí (« Historia del Comercio japonés »). En quoi le présent travail complète-t-il et rectifie-t-il incidemment celui de M. Ortega? D'abord en ceci que les premières correspondances officielles échangées entre fonctionnaires espagnols et autorités japonaises sont antérieures d'une dizaine d'années à la date prise comme point de départ par l'auteur de la Noticia historica, et, d'autre part, en cela que la première initiative en revient, non aux Espagnols comme le supposait M. Ortega, mais aux autorités japonaises. M. Lera nous montre, en effet, dès 1598, le datmio de Yedo, — qui n'était pas encore shogun, — manifestant au missionnaire franciscain Jerónimo de Jesús son intention d'écrire directement au gou-

Digitized by Google

^{1.} Primeras Relaciones oficiales entre el Japón y España tocantes á México. Tokio, 1905, in-12 de 27 p.

verneur de Luçon. Le projet sut exécuté quatre ans plus tard, au mois de septembre de 1602, à partir duquel se succèdent neuf pièces officielles, publiées in extenso par M. Lera. La dernière, datée du mois de novembre 1609, est une permission d'accès dans tous les ports japonais à tous les navires « que dan vela en Luzón para la Nueva-España ». Tous ces actes sont adressés au gouverneur de Luçon. Ainsi, et c'est le troisième fait mis en lumière par les recherches de M. Lera, dans l'établissement d'un courant de rapports réguliers entre Mexico et le Nippon, l'administration coloniale de Manille paraît avoir eu un rôle au moins égal à celui que M. Ortega attribuait, non sans raison du reste, à la vice-royauté de Mexico. D'un autre côté, l'aventure de mer, que M. Ortega considérait comme un point de départ, s'était déjà présentée au moins une sois dès l'année 1602. Au mois d'octobre de cette année-là, en effet, le prince japonais de Yedo écrivait à « su señoria el Gobernador » une lettre commençant ainsi : « A principio de este otoño, uno de vuestros bajeles mercantes que viajaba entre Luzón y la Nueva España, huyendo de una tormenta, abordó en la provincia de Tosa » et le dalmio terminait, en assurant les marins espagnols de toute la sympathie japonaise dans des cas semblables. Voilà donc encore une circonstance que le premier historien des relations mexicano-japonaises n'avait point connue.

Quant au second naufrage, la version qu'en avait donnée M. Ortega semble également incomplète et, parfois, inexacte. Ainsi la date réelle est de 1609, au lieu de 1610. La gratitude de Velasco pour les bons offices rendus aux naufragés s'explique surtout par la qualité de ceux-ci au nombre desquels figuraient le gouverneur intérimaire des Philippines, Rodrigo de Vivero, et tout son étatmajor. C'est avec Vivero, et non plus tard, que partirent les marchands japonais dont il a été déjà question. Il est faux d'ailleurs qu'ils n'aient trouvé au Mexique qu'indifférence courtoise. Ils regagnèrent leur patrie avec la grande ambassade. Le chef de celle-ci est nettement désigné par M. Lera. C'était Sebastian Viczaíno. Son voyage se place en l'année 1611, plutôt qu'en 1612. L'ambassadeur fit la faute de se montrer d'une intransigeance toute castillane sur les questions d'étiquette. Néanmoins, M. Ortega a eu tort de croire que sa mission soit restée sans résultat. Tout au contraire, dès cette époque, les navigations entre les Philippines et Acapulco s'organisèrent selon les désirs communs des shoquns et des vice-rois de la Nouvelle-Espagne, c'est-à-dire avec relâche dans un port japonais (en l'espèce, Uraga de Miura). Et elles devaient durer sous cette forme jusqu'en 1636. Tout au moins, est-ce l'instant fixé par le Nigon Shogyshi à l'interruption des expéditions maritimes japonaises vers le Mexique. Peutêtre l'escale du galion à Uraga avait-elle cessé un peu plus tôt. Nous voilà bien loin de l'interruption complète des rapports commerciaux dès le temps de Sotelo et de son ambassade à Mexico, à Madrid et à Rome. En réalité, ces rapports survécurent à la proscription du catholicisme au Japon et cette proscription fut moins brusque que ne le prétendait la brochure de 1875. Elle paraît avoir débuté par une période de défiance, cette défiance ayant pour causes et les intrigues hollandaises et le zèle intempérant de quelques convertisseurs. En 1612 déjà, au moment même où part pour le Mexique le premier galion, il

emporte des lettres des princes japonais qui montrent la première expression de ce sentiment. L'une d'entre elles qui avait échappé à M. Ortega, parce qu'il ne la cherchait point là où elle était , dit en propres termes : « La doctrina seguida en vuestro pais difiere enteramente de la nuestra : por eso estoy persuadido de que no nos conviene. En las escrituras búdicas se dice que es dificil la conversión de quien no está dispuesto à convertirse. Más vale, por consiguiente, dar fin en nuestro suelo à la predicación de esa doctrina. En cambio, multipliquen sus viajes los bajeles de comercio, aumentando con ellos las relaciones é interezes. » Vingt-quatre ans plus tard seulement, après une expérience prolongée qui leur avait prouvé sans doute que le trafic avec Mexico laissait la porte ouverte à la propagande religieuse, les shoguns se décidèrent à interrompre tout échange, sous peine de mort, soit pour les sujets, soit pour les étrangers.

Au résumé, grâce à l'étude de M. Ortega et à l'utile brochure rectificative et complémentaire de M. Lera, on tient maintenant les grandes lignes du sujet. L'histoire en règle de ces très curieux rapports du Mexique et du Japon reste cependant à écrire. C'est une des questions qui passionnent le plus notre savant collègue, M^{mo} Nuttall. On a vu, plus haut, par un court compte rendu du Meeting de San-Francisco, qu'elle avait annoncé une communication sur la matière. Est-ce l'annonce d'un prochain volume?

L. LEJEAL.

Les cactées mexicaines. — Notre collègue, M. Léon Diguet, vient de leur consacrer une très savante et très complète étude ². Comme l'indique le titre que je transcris en note ³, l'auteur s'est surtout placé au point de vue de l'utilisation coloniale. Mais, traité par lui, le sujet devait amener nombre d'observations intéressantes pour le Mexicanisme. Comme M. Diguet le remarque dès le début de son travail, il s'agit de plantes qui, bien souvent, et à toutes les époques de l'histoire, furent pour les indigènes une ressource précieuse dans les régions du Mexique désolées par la sécheresse. Nous avons donc beaucoup à glaner dans les cinq chapitres de ce mémoire de botanique appliquée, où sont successivement décrites les « cactées à fruits comestibles »; les « cactées employées pour clôtures »; les « cactées fournissant du bois pour la construction et le chauffage »; les « cactées fourragères et à graines comestibles »; les « cactées à fibres ».

Analyser un article qui n'est que détails serait refaire cet article, — en l'abrégeant. Signalons seulement quelques faits particulièrement curieux. D'abord les détails sur le « colonche ». L'ochtli n'était pas, comme on se l'imagine souvent,

2. Les nopals à cochenille ont cependant été laissés de côté, comme étant déjà introduits dans l'Afrique méditerranéenne.



^{1.} Dans la Colección de documentos inéditos, relativos al descubrimiento, conquista y organización de las antiguas posesiones españoles, t. VIII, p. 185.

^{3.} Étude sur les principales cactées utilisées au Mexique et susceptibles d'être introduites dans les régions désertiques des colonies françaises. Paris, au siège social de la « Société d'Acclimatation », 1906, in-8° de 31 p. et 17 fig.

la seule boisson fermentée d'origine végétale, connue de l'antiquité. Sur les hauts plateaux du Nord, dans des zones réfractaires par leur climat à la culture de l'agave, le fruit de l'Opuntia cardona, convenablement traité, donnait aux Chichimèques nomades une liqueur très appréciée. Les femmes, chargées de la préparation, avaient des recettes secrètes qui se sont perpétuées dans l'état de San Luis Potosi. Et c'est le « colonche » déjà nommé. Voilà, maintenant, les cereus à fruits comestibles, localement désignés par les noms (importés, sans doute, des Antilles, avec les termes « maguey », « maiz », « achi », etc.), de « pithayos » ou « pithayas » ¹. Leur variété est grande et leur rôle [dans l'alimentation précolombienne du Mexique, souvent indiqué par les auteurs qui citent, maintes fois, le « quapetla », le « xoconochtli », le « quionochtli », le « chende ² », le « chichipe », etc. Grâce à M. Diguet, nous savons maintenant ce que ces mots représentent botaniquement (Pithayo de Mayo ou Cereus pruinosus; « Pithayo xoconochtle » ou Cereus Dickii; « Chiotillo » ou Cereus Chiotilla; Cereus Chende; Cereus chichipe, etc.).

Dans la seconde classe de cactées, examinée par M. Diguet, l' « organo » et le « baboso » avec leurs hautes tiges, sont employés, depuis la plus haute antiquité, pour séparer les maisons et jardins, avec cette qualité, déjà remarquée par Hernandez, de résister, par leurs tiges gorgées d'eau, à la propagation de l'incendie. Au contraire, le Cereus candelaber aux ramifications puissantes, le « hecho » (C. pecten aborigenum) servaient au chauffage et produisaient des planches dures et compactes. Et nous retiendrons encore le « bisnaga », c'est-àdire certaines espèces d'*Echinocactus* qui, débarrassés de leur armure d'aiguillons, offrent cette pulpe charnue et étonnamment aqueuse qui les avait fait qualisier de teocomitl 3 par les Nahuas. Les dernières pages de cette monographie s'occupent spécialement des cactées à bourres laineuses dont nous savons que l'antique Chimalhuacan et bien d'autres contrées tiraient toutes espèces de tissus. Pour chaque espèce, notre collègue, après avoir décrit, détermine avec précision l'aire de dispersion ou de culture. Et c'est encore un service qu'il rend à l'archéologie. Espérons qu'une seconde brochure nous apportera bientôt le résultat de ses recherches sur les « agaves ».

L. L.

XV° Congrès international des Américanistes à Québec. — La vie est courte, les années s'envolent et... les Congrès américanistes se succèdent. A peine terminons-nous le compte rendu de la brillante session de Stuttgart, en 1904, qu'il nous faut annoncer celle de 1906 qui se doit tenir du lundi 10 au samedi 15 septembre prochain, à Québec. Le choix, proposé à New-York et ratifié à Stutt-

^{1. «} Pithaya » désigne le fruit.

^{2. «} Chende » semble d'origine mixtèque et signifierait pourriture, visant la facilité avec laquelle ce Cereus se décompose.

^{3.} Teo, divin ou véritable; comitt, réservoir (ce que l'hispano-mexicain désigne par « canturo »).

gart, d'une ville de langue française comme lieu de réunion, nous est, l'on n'en doutera pas, très sensible. Nous croyons, d'ailleurs, à l'intérêt majeur présenté par la visite, même sommaire, du Canada français, et par la discussion des problèmes d'ethnographie, précolombienne ou moderne, qui touchent plus spécia-lement le Dominion! Il reste à savoir si nos compatriotes pourront se rendre là-bas, et si les Sociétés savantes de notre pays pourront s'y faire représenter aussi largement que nous le désirons. Quoi qu'il en soit, on peut toujours participer à la belle œuvre du Congrès par l'envoi d'un ou de plusieurs mémoires. Le nombre et l'étendue n'en sont pas limités. Ce qui comporte limitation, c'est la durée des communications orales et des discussions. A cet égard, et quant anx langues autorisées, rien n'est innové aux usages antérieurs.

Comme, pour le Congrès de Stuttgart, les circulaires récemment reçues annoncent l'impression d'un Bulletin quotidien des séances, dont l'utilité n'est pas contestable, surtout si le Bureau veut bien en promettre l'envoi aux infortunés adhérents d'Europe que le mal de mer ou toute autre raison détournera de la présence réelle. Pour faciliter la publication de ce précieux « Diurnal », les auteurs sont priés de livrer leur résumé avant le 1° juillet prochain. Cet envoi devra être fait à M. le Dr N. E. Dionne, secrétaire général, au Palais législatif, à Québec. Pour les cotisations, on s'adressera à M. Alphonse Gagnon, trésorier, même adresse. MM. Dionne et Gagnon sont les agents exécutifs d'un Comité local d'organisation qui, entres autres netabilités scientifiques, comprend :

M. le D' R. Bell, directeur de la Commission géologique du Canada, président:

Mgr J.-C.-K. LAPLAMME, doyen de la Faculté des Arts de l'Université Laval, de Québec, vice-président;

M. le D' Boyle, surintendant du « Provincial Museum », de Toronto, vice-président;

M. le Dr Boas, professeur à « Colombia University », de New-York;

M. le D^r A.-F. Chamberlain, professeur à « Clark University », de Worcester:

M. l'abbé Am. Gossman, professeur à l'Université Laval :

M. l'abbé V. HUART, directeur du Musée provincial de Québec;

M. A. Josin, président de l'Institut Canadien;

M. le R. P. Lacombe, membre correspondant de la Société des Américanistes de Paris;

M. A.-R. Mac-Callum, professeur à l'Université de Toronto;

M. H. Prans, surintendant du a Provincial Museum », de Halifax;

M. le Major Wood, président de la Société littéraire et historique de Québec, etc.

Les grandes Universités (Laval, Mac Gill, etc., etc.), sont spécialement représentées par leurs recteurs dans la Commission qui compte, en outre, un certain nombre de membres appartenant à la politique et à la haute administration. La XV° session s'annonce, en somme, comme un grand événement canadien auquel tout le pays s'intéresse. C'est dire le sympathique accueil que trou-

veront à Québec les délégués européens. Ajoutons qu'une grande excursion leur est promise, après la clôture, dans la région du lac Saint-Jean où ils pourront visiter un campement d'Indiens Montagnais. Que de séductions, que d'attirances | La vie est courte; les années s'envolent et... Québec est loin.

N.

Petites nouvelles. — Dans sa séance du 6 février, la Société des Américanistes, pour succéder au regretté Jules Opper, a élu membre d'honneur français, M. Émile Levasseur, de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur-administrateur du Collège de France, dont on connaît les nombreux travaux sur les États-Unis, le Brésil et, plus récemment, le Mexique. M. Levasseur est un des savants qui ont le plus contribué à révéler l'Amérique moderne à l'Europe.

- La récente promotion dans la Légion d'honneur, dite « promotion des explorateurs » a consacré les services scientifiques de trois de nos plus actifs collègues: MM. le comte G. de Créqui Montfort, Léon Diguet et le comte Henry de La Vaulx ont été nommés chevaliers de l'Ordre, aux applaudissements de tous ceux qui ont suivi les épisodes de leurs belles expéditions dans les Andes péruano-boliviennes, l'Amérique moyenne et l'extrême Sud-Américain.
- La Société de Géographie de Paris a décerné le prix Jomard à notre collègue, M. Jules Humbert, docteur ès lettres, professeur agrégé au Lycée de Bordeaux, pour ses travaux sur l'histoire de la géographie et de la colonisation et, spécialement, pour ses deux volumes, sur les Origines vénézuéliennes.

Erratum. — Quelques erreurs et lacunes inévitables se sont glissées dans le travail de notre collaborateur, le Dr W. Lehmann, sur les « Peintures Mixtéco-Zapotèques », publiées en octobre dernier. M. Lehmann serait heureux qu'on voulût bien les rectifier comme suit :

1º Errála :

P. 243, note 2: 6 juillet 1529. — P. 264 (ligne 24): Titzcuintli (?) (chien). — P. 267, note 3: res gestae. — P. 268, note (ligne 24): qui ante. — P. 271 (ligne 2): 5,60 m. — P. 271 (ligne 19): 5,20m. — P. 275, note 7: Conférence de M. le prof. Seler dans la séance de Nov. de la Soc. d'Anthrop. de Berlin. — P. 257 (ligne 4): Brudern. — P. 277 (ligne 7): éēcatl. — P. 278 (note 1): Códice. — P. 278 (ligne 24): 16 mq.

2º Addenda:

P. 271, ad 3. Codex Bodleianus: et 6 pages vides (deux pages avec quatre lignes horizontales rouges). — P. 273, ad Codex Selden 2: et une feuille, dont le recto porte les hiéroglyphes 2 tecpatl 5 acatl, dont le verso reste vide. Longueur totale environ 5,467 m.

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

Au 31 décembre 1905

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Président d'honneur	M. le duc DE LOUBAT, correspondant de l'Institut.
Vice-président d'honneur	M. G. MASPERO, membre de l'Institut.
Président	M, le D' ET. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.
Vice-Présidents	S. A. le Prince Roland BONAPARTE.
	M. le marquis de Peralta.
	M. Henri Vignaud.
Secrétaire général	M. Léon Lejeal.
Trésorier	M. le duc de Bassano.

MEMBRES DU CONSEIL

MM. le comte de Charencey.
Désiré Charnay.
Henri Cordier.

MM. Gabriel Marcel.

Désiré Pector.

le comte Louis de Turenne
d'Aynac.

COMMISSION DE PUBLICATION

MM. le Dr Hany.	MM. Gabriel MARCEL
le comte de Charencey.	Lejeal.
Henri Cordier.	

(Les lettres H., D. et C. qui figurent après certains noms distinguent les membres d'honneur, membres donateurs et membres correspondants.)

ADAM (Lucien), ancien magistrat, 30, quai St-Cast, Rennes.

ALVARADO (Alejandro), attaché à la Légation de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.

Ambrosetti (Juan), C., Museo nacional, Buenos-Ayres.

Armour (AllisonV.), Room 900, 87, Wabash Avenue, Chicago, Ill., U. S. A.

Bassano (Duc de), 9, rue Dumont-d'Urville, Paris.

Bennert (James Gordon), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Blanc (Édouard), 52, rue de Varenne, Paris.

Boman (Eric), 21, rue d'Édimbourg, Paris; et 20, Upsalagatan, Stoc-kholm (Suède).

Bonaparte (Prince Roland), 10, avenue d'Iéna, Paris.

Bourgeois (Commandant), chef de la section de géodésie du Service géographique de l'Armée, 40, avenue Bosquet, Paris.

Bovallius (Carl), C., Stockholm.

BOWDITCH (Charles-P.), 28, State Street, Boston, Mass., U. S. A.

CAMERON (Mme), 50, avenue du Bois-de-Boulogne, Paris.

CAPITAN (Dr), professeur à l'École d'Anthropologie, 5, rue des Ursulines, Paris.

CHARENCEY (Comte H. de), 72, rue de l'Université, Paris.

CHARNAY (Désiré), 46, rue des Marais, Paris.

Chavero (Alfredo), C., inspector general del Museo nacional, 27, Avenida Madrid, Mexico.

CORDIER (Henri), professeur à l'École des Langues orientales, 54, rue Nicolo, Paris.

CRÉQUI MONTFORT (Comte G. de), 56, rue de Londres, Paris.

DIGUET (Léon), 16, rue Lacuée, Paris.

Dorado (Alejandro), secrétaire à la Légation de Bolivie, 3, boulevard Delessert, Paris

EHRENREICH (Paul), C., Dr med. et phil., 29, Lutherstrasse, Berlin.

FABRE (Hector), commissaire général du Dominion Canadien, 10, rue de Rome, Paris.

Förstemann (Dr E.), C., Wilmersdörferstrasse, Charlottenburg b. Berlin (Deutschland).

FROIDEVAUX (Henri), docteur ès lettres, bibliothécaire-archiviste de la Société de Géographie, 47, rue d'Angivillers, Versailles.

GARCIA Y PIMENTEL (Luis), 24, rue de Berri, Paris; 9, calle de Donceles, Mexico.

GATSCHET (Albert S.), C., 1331, F Street, Washington, D. C. (U. S. A.). GENIN (Aug.), C., Mexico.

GIGLIOLI (Enrico), C., professeur à l'Institut des Études supérieures, Firenze.

Gonzalez (Général Manuel), C., Mexico.

GRASSERIE (Raoul de La), juge au tribunal, 14, rue de Gigant, Nantes. HAMY (Dr E.-T.), professeur au Muséum, conservateur du Musée d'Ethnographie, 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris.

HÉBERT (Jules), inspecteur au Musée d'Ethnographie, 22, rue des Belles-Feuilles, Paris.

HERRERA (Carlos), C., Mexico.

HOLMES (W.), C., Chief of the Bureau of American Ethnology, Smithsonian Institution, Washington, D. C. (U. S. A.).

HULOT (Baron J.), secrétaire général de la Société de Géographie, 41, avenue de La Bourdonnais, Paris.

Humbert (Jules), docteur ès lettres, professeur agrégé au Lycée, 3, rue Lamouroux, Bordeaux.

HYDE (James H.), D., 18, rue Adolphe-Yvon, Paris.

Izcue (José A. de), C., Lima.

JONGHE (Édouard de), docteur en philosophie et lettres, Santbergen, Flandre orientale (Belgique).

KERGORLAY (Comte Jean de), 6, rue Mesnil, Paris.

LACOMBE (R. P.), C., Edmonton Alta, N. W. T. (Dominion Canadien).

LAUGIER-VILLARS (Comte de), 250, boulevard Saint-Germain, Paris.

LEHMANN-NITSCHE (Dr Robert), chef de la section anthropologique au Muséum d'Histoire naturelle, La Plata (Argentine).

LEJEAL (Léon), chargé du cours d'Antiquités américaines au Cóllège de France, 14, avenue du Maine, Paris.

LOUBAT (Duc de), H., D., 53, rue Dumont-d'Urville, Paris.

LUMHOLTZ (Carl), C., New-York. American Museum of Natural History, 8th Avenue.

MALER (Capitaine Teobert), C., Ticul, Yucatan (Mexico).

MARCEL (Gabriel), conservateur à la Bibliothèque nationale, 97, avenue du Roule, Neuilly-sur-Seine.

Marin (Louis), député, professeur au Collège libre des Sciences sociales, 13, avenue de l'Observatoire, Paris.

MASPERO (G.), H., professeur au Collège de France, directeur général du Service des Antiquités égyptiennes, Le Caire.

MAUDSLAY (A. P.), C., 32, Montpelier-Square, S. W., London.

MIER (S.-B. de), ministre plénipotentiaire du Mexique, 19, boulevard Victor-Hugo, Neuilly-sur-Seine.

MIRABAUD (Paul), 42, avenue de Villiers, Paris.

MITRE (Général B.), H., Buenos-Ayres.

Moireau (Auguste), agrégé de l'Université, 61, rue de Vaugirard, Paris.

Monnier (Marcel), 7, rue de Martignac, Paris.

Montane (Dr L.), C., professeur à l'Université, 14, calle san Ignacio, La Havane.

Moneno (Fr.), C., directeur du Museum d'Histoire naturelle, La Plata (Argentine).

NUTTALL (Mare Zelia), C., Casa de Alvarado, Coyoacan, D. F. (Mexico).

Panhuys (Jonk h. L. C. von), chef de bureau titulaire au ministère royal des Colonies, 157, Paramaribo Straat, La Haye (Hollande).

Digitized by Google

Paso y Troncoso (Francisco Del), C., director del Museo nacional de Mexico (en mission), offizio delle Caselli (Posta centrale), Firenze.

Pecron (Désiré), consul général, 31, rue de Clichy, Paris.

Peralta (Marquis M. de), D., ministre plénipotentiaire de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.

Poix (Mme la princesse de), 6, rue Paul-Baudry, Paris.

PUTNAM (F.-W.), H., curator of the Peabody Museum, Harvard University, Cambridge, Ma., U. S. A.

RÉGAMEY (Félix), 21, rue du Cherche-Midi, Paris.

Reiss (W.), C., Dr Phil., Geh. Regierungsrath., Schloss Könitz, Thüringen (Deutschland).

ROCKHILL (W. W.), C., ministre plénipotentiaire des États-Unis, Pékin (Chine).

Rosa (Manuel Gonzalez de La), ancien conservateur de la Bibliothèque nationale de Lima, 157, rue de la Convention, Paris.

SANZ DE SANTA MARIA (Dr), 54, rue de Ponthieu.

SAVILLE (Marshall H.), C., professeur d'Antiquités américaines à Columbia University, New-York.

SCHMIDT (Waldemar), C., professeur à l'Université, Copenhague.

Seler (Dr Eduard), C., professor an der Universität in Berlin, 3, Kaiser Wilhelmstrasse, Steglitz b. Berlin (Deutschland).

STEINEN (Karl von den), C., Dr med. et phil., Prof.-Direckt. Assist. am Königl Museum für Volkerkunde, 1, Friedrichstrasse, Steglitz b. Berlin (Deutschland).

STREBEL (Dr Hermann), C., 79, Papenstrasse, Hamburg (Deutschland). THAYER (S. van Reusselaer), villa Curial, 11, avenue Thiers, Compiègne. TURENNE D'AYNAC (Comte Louis de), 9, rue de la Bienfaisance, Paris.

Vanderbilt (W.-K.), D., 133, avenue des Champs-Élysées, Paris, et 660, 5th Avenue, New-York.

Vaulx (Comte Henry de La), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris. Verneau (D^r), professeur assistant au Muséum, directeur de l'Anthropologie, 16, rue Ferrus, Paris.

Vignaud (Henry), premier secrétaire de l'Ambassade des États-Unis, 18, avenue Kléber, Paris.

VILLIERS DU TERRAGE (Baron M.), 30, rue Barbet-de-Jouy, Paris.

Le Gérant: ERNEST LEROUX.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

JOURNAL

DE 'LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE - TOME III - NUMÉRO 2



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

. 61, RUE DE BUFFON, 61

1906

PRINCIPAUX ARTICLES PARUS

DANS LE

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DEUXIÈME SÉRIE

TOME I

I. Diguet, Le Chimalhuacan et ses populations avant la conquête espagnole (3 pl., 2 cartes). — D' Rivet. Étude sur les Indiens de la région de Riobamba. — H. Froidevaux. Nordenskjöld Américaniste. — L. Leieal. Le Congrès de New-York. — L'exposition de la mission française de l'Amérique du Sud (2 pl.). — G. Marcel. Un texte ethnographique inédit du xviii^e siècle. — R. de La Grasserie. Les Langues de Costa Rica. — Eugène Beauvois. La Grande Irlande (1 carte). — Jules Humbert. L' « Archivo » du Consulat de Cadix. — La première occupation allemende du Vénézuéla au xvi^e siècle (1528-1556). — Henry Vignaud. La maison d'Albe et les archives colombiennes. — Désiré Charnay. Les explorations de Téobert Maler (2 fig.)

Actes de la Société. — Nécrologie (Charles Maunoir; Thomas Wilson; Guido Boggiani; John Wesley Powell; l'abbé Casgrain). — Bulletin critique.— Mélanges et Nouvelles.

TONE II

Ed. DE JONGHE. Histoire du Mechique, manuscrit français inédit du xviº siècle (1 fig.). — Lucien Adam. Grammaire de l'Accawai. — E. Bohan. Migrations précolombiennes dans le Nord-Quest de l'Argentine (!1 fig.). — L. DIGUET. Notes d'archéologie mixtéco-zapotèque (1 pl., 2 fig.). — Mes S. Rink. Sur l'origine du mot « Kălâlek ». — Dr Rivet. Les Indiens Colorados (5 pl., 1 carte). — Dr W. Lehmann. Les peintures mixtéco-zapotèques. — H. Faoidevaux. Un épisode ignoré de la vie du P. Hennepin.

Actes de la Société. — Nécrologie (Domenech, Baz, Nadaillac, Gravier, Quiroga, Bastian). — Bulletin critique. — Mélanges et Nouvelles (Deux « pierres d'éclair » du Brésil, par E. T. Hamy, fig.; Anciennes sépultures indigènes de la Basse-Californie, par L. Diguet, 1 pl., etc.

TOME III

Numéro du 15 avril 1906.

E.-T. Hamy. Sur une statuette mexicaine de la déesse Ixcuina (1 pl.). — Henry Vignaud. Sophus Ruge et ses vues sur Gefamb. — Léon Diquet. Le Mixté-

LES INDIENS QUITOTOS

Étude linguistique

PAR M. LE D' THEODOR KOCH-GRÜNBERG

INTRODUCTION

C'est sous la plume du Dr Jules Crevaux que nous trouvons pour la première fois le nom de Ouitotos. Dans son troisième voyage, ce courageux et savant explorateur visita l'Içá et le Yapurá, affluents de gauche de l'Amazone et trouva établie sur la rive droite du haut Yapurá, une population très dense d'Indiens cannibales qu'il appela Ouitotos 1. S'il faut en croire les cartes du célèbre voyageur, ces peuplades s'étendraient à peu près du 72e au 77e degré de longitude ouest de Paris?. Une grande partie de ce territoire était occupée du temps de Martius, et l'est encore aujourd'hui, par les soi-disant Miranhas. Ce sont des tribus féroces et anthropophages. On les répartit généralement en deux groupes principaux: les « Miranha-Carapana-tapuyo » qui habitent aux environs de la grande chute Ararakuára du haut Yapurá (75°) et les « Miranha-Uirauasú-tapuyo » qui sont établis sur le rio Cauinarý, affluent de droite du Yapurá (73°30') 3. Les langues de ces deux groupes, dont Martius a eu soin de dresser des listes de mots, ne présentent aucun signe de parenté entre elles 4, et sur sa carte Crevaux indique le premier groupe, celui de la chute Ararakuára, par les mots: « Indiens Ouitotos anthropophages (Miranhas) » et le second, celui du Cauinarý, par les mots: « Ouitotos ou Miranhas » 5.

Quant au terme « Ouitoto » lui-même, ce n'est pas à proprement

- 1. J. Crevaux, Voyages dans l'Amérique du Sud, p. 368. Paris, 1883.
- 2. J. Crevaux, Fleuves de l'Amérique du Sud, Yapurá. Paris, 1883.
- 3. Martius, Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerikas zumal Brasiliens. I, p. 534-537. Leipzig, 1867.
 - 4. Martius, Beiträge, etc., II, 277-281.
- 5. Crevaux, Fleuves, etc., Yapurá. File 5 et file 7. « Marinhas » est une simple faute d'impression pour « Miranhas ».

Sociélé des Américanistes de Paris.

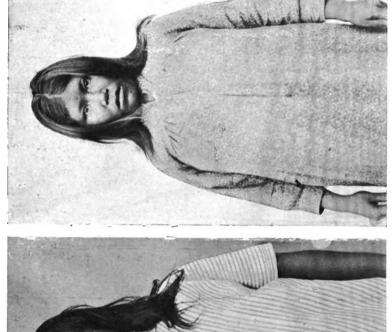
parler le nom d'une tribu, mais plutôt un sobriquet. Il est emprunté au vocabulaire des tribus caraïbes de la rive gauche du Yapurá et signifie « ennemi », comme déjà Crevaux l'a fait remarquer 1. Les relations du voyage de Crevaux, ainsi que beaucoup de noms de localités indiquées sur la carte², montrent que sur le haut Yapurá il avait engagé comme rameurs des « Carijonas » (c'est-àdire des Caraïbes). Ceux-ci ne manquaient pas de lui indiquer toutes les localités dans leur langue. C'est ainsi que les cannibales de la rive droite, qui vivaient en hostilités continuelles avec eux, recurent tous indistinctement le nom de Ouitotos « ennemis ». De tout cela, il ressort que Crevaux comprend sous le terme générique de Ouitotos un ensemble de peuplades de langues diverses, parmi lesquelles les soi-disant Miranhas de la chute Ararakuára et du rio Cauinary, qui à cette époque étaient les ennemis mortels — « ouitotos » — de leurs voisins les Caraïbes et qui le sont encore aujourd'hui; car dans son « Vocabulaire Français-Roucouyenne, » Crevaux dit expressément : « Les Miranhas du Yapurá sont appelés par leurs voisins « Ouitotos 3 ». Ainsi s'explique de même coup l'extension colossale que prennent les « Ouitotos » sur les cartes de Crevaux.

A l'heure actuelle, on désigne sous le nom de Ouitotos un certain nombre de peuplades qui parlent des langues apparentées entre elles et qui occupent les régions encore peu explorées comprises entre le haut Yapurá et l'Iça, et surtout le Rio Carapana et l'Igaraparana, affluents de gauche de l'Iça. Quelques-uns d'entre eux se sont mis au service des Péruviens et des Colombiens pour l'exploitation du caoutchouc. Cela ne les empêche d'ailleurs pas d'être des cannibales passionnés. La population totale se monterait à

^{1.} Crevaux, Voyages, etc., p. 368: « Le mot « ouitoto » signifie « ennemi » dans la langue des Carijonas et des Roucouyennes. Ces indiens se désignent entre eux sous le nom de« macoutchi, macuchi ». Les Galibis appellent « ennemi » « toto, itoto, eitoto »; (Martius, Beiträge, etc., II, p. 340); de même les Roucouyennes et Trios (Crevaux dans Bibliothèque Linguistique Américaine, VIII, p. 8, 39. Paris, 1882). Les Trios appellent leurs voisins et ennemis les nègres Yuka: « i-toto » « mijn vijand » (A. Franssen Herderschee: Verslag der Tapanshoni-Expeditie, p. 129. Leiden, 1905). Les Bakairi appellent le jaguar « utoto » (K. v. d. Steinen: Die Bakairi-Sprache, p. 36. Leipzig, 1892). Les Ouitotos-Káime qui n'ont rien de commun avec ces dialectes caralbes, donnent le nom de «uidódo» au grand moustique (cf. le Vocabulaire qui suit).

^{2.} P. e. « Kinoro » arara. Rapide « Ouoto Tehuru » Pierres du porc, etc.

^{3.} Bibliothèque Linguistique Américaine, VIII, p. 8.

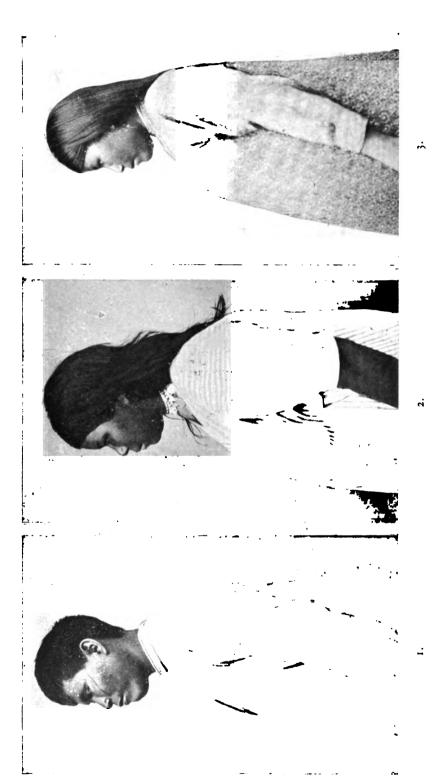






INDIEN ET INDIENNES OUITOTO.

- " Benjamin ", Ouitoto-Kâimg.
 Fennne Ouitoto-Kan'gni,
- 3. Femme Ouitoto-Ithek\$70.



INDIEN ET INDIENNES OUITOTO.

1, " Benjamin", Ouitoto-Kain.g.

2. Fenume Ouitoto-Kânieni.

3. Femine Quitoto-Ithekégo.

20.000 âmes au moins 1. On s'imagine bien qu'ils n'aiment pas beaucoup le nom de « Ouitotos » que leur donnèrent d'abord leurs voisins du Nord et ennemis, les Caraïbes, et après ceux-ci les Colombiens. Ils n'ont pas de terme générique pour désigner l'ensemble de leur pays, mais s'appellent toujours du nom de quelque tribu particulière comme Kâime, Hairûya, Yâhene, Kotûhene, Seueni, Ithekêzo 2, Aeqûye, Bodyânisai, Uiyûkoe, Kânieni, etc. 3.

L'année dernière, au mois d'avril, me trouvant dans une colonie colombienne du bas Apaporis, le plus grand affluent de gauche du Yapurá, j'eus le plaisir de faire la connaissance de quelques individus Ouitotos, deux hommes et trois femmes. Ils appartenaient à des tribus différentes, mais pouvaient très bien s'entendre en parlant chacun son idiome propre (pl. V et VI, figures 1, 2, 3).

Physiquement, ces Indiens sont très différents de leurs voisins. Ils sont en général de petite taille, mais bien proportionnés. Ils ont la peau foncée et la forme de leur visage rappelle celle du nègre. L'état de leur civilisation est inférieur à celui des autres peuplades de ces régions, ce qui ne les empêche pas peut-être d'avoir perfectionné d'une façon remarquable le tambour de signal.

Je réussis à recueillir un vocabulaire de la langue des Káime. Mon auteur Ouitoto, « Benjamin, » parlait bien l'espagnol; quoiqu'il eût le visage peint en rouge, il se sentait déjà trop civilisé pour se laisser photographier sans chemise (figure 1). De plus, j'obtins de mon compatriote M. E. Berner d'Aalen (Wurtemberg) représentant de la maison colombienne « Calderon Hermanos » sur l'Igara-paraná, une petite collection de mots et de tournures de phrases d'un dialecte étroitement apparenté au Káime.

Par suite de l'ignorance complète dans laquelle on se trouvait

^{1.} Theodor Koch-Grünberg: Zeitschrift für Ethnologie, XXXVIII, p. 188, Berlin, 1906; von Hassel: Boletin de la Sociedad Geográfica de Lima. Tomo XVII. Lima 1905. « Las tribus salvajes de la región amazonica del Perú » p. 40: « Huitotos. Gran tribu ue 20 à 25.000 almas, que se compone de numerosas subtribus: tiene su morada á lo largo del Alto Putumayo ó Içá y de la región entre este rio y la del Yapurá y por la derecha hasta las inmediaciones del rio Napo. La mayoría de los Huitotos son inclinados al trato con los blancos y trabajan varios miles en servicio de ellos en la extracción de goma. Sus armas son lanzas y rompecabezas, y hachas de piedra entre unas subtribus del centro. Tienen idioma propio. »

^{2. «} th » comme en Anglais.

^{3.} L'orthographe de ces noms est la même que celle de mon vocabulaire.

vis-à-vis de la langue Ouitoto, on a rattaché communément celle-ci au groupe caraïbe. En réalité, elle n'a rien de commun avec ces langues, pas plus qu'avec quelque autre des groupes linguistiques connus de l'Amérique du sud. On serait sans doute plus près de la vérité si on rattachait les différents dialectes parlés dans la région des Ouitotos à un groupe linguistique nouveau pour lequel j'ai proposé le nom de groupe Ouitoto 1.

Nous reconnaissons une langue du groupe Ouitoto, mais fortement mêlée d'éléments étrangers, dans la langue des soi-disant Orejones dont Castelnau ² recueillit un vocabulaire sur le haut Amazone (Marañon). Les Orejones qu'il rencontra dans le village Oran et sur l'Ambyacu, affluent de gauche, étaient paisibles; mais ceux qui habitaient l'intérieur des terres, entre les rivières Içá-Putumayo et Napo, formaient une population dense, sauvage et cannibale.

Ce sont les Espagnols qui leur appliquèrent le nom d'Orejones. Il faut en chercher l'explication dans la coutume qu'avaient ces indigènes de se percer les lobes des oreilles et de les allonger outre mesure par l'introduction de pendants. Ils étaient de petite stature, mais paraissaient avoir l'intelligence vive, surtout pour apprendre les langues étrangères 3. J'ai comparé au vocabulaire Ouitoto-Káime, recueilli par moi, quarante-huit mots du vocabulaire de Castelnau 4. Plus de la moitié de ces mots témoignent d'une étroite parenté entre ces deux langues. Je reviendrai sur ce point à la fin de cette étude.

Sur tout le cours moyen de l'Içà (du 74° au 77° degré de longitude ouest de Paris), Crevaux indique comme population de la rive droite, les Orejones anthropophages. Ceux-ci sont donc les plus proches voisins des Ouitotos modernes et peut-être même se confondent-ils en partie avec eux. C'est du moins ce que m'affirmèrent les Colombiens au sujet de quelques tribus Ouitotos qui, au moyen de pendeloques en bois, s'allongeaient les lobes des oreilles jusque

- 1. Koch-Grünberg, Zeitschrift für Ethnologie, XXXVIII, p. 189.
- 2. Francis de Castelnau, Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud. V. p. 294-295; 6-14. Paris, 1851.
- 3. Castelnau, Expédition. etc. V. p. 6, 8. 14. Les Ouitotos aussi sont des hommes petits, très intelligents et très malins.
 - .4 Castelnau, Expédition, etc. V. p. 294-295.

sur les épaules. Des noms « Orejones » et « Ouitotos », l'un n'est pas plus significatif que l'autre.

Nous ne pouvons regretter assez vivement que Crevaux ¹ n'ait pas tenu à nous donner des échantillons de la langue de ses Orejones et que nous restions toujours dans l'ignorance des tribus du rio Içâ-Putumayo et des langues qui s'y parlent.

Comme langue qui offre une parenté lointaine avec le Ouitoto-Káime nous citons celle des Miranha-Carapana-tapuyos qui habitent près de la chute Ararakuára du Yapurá et que Crevaux appelle aussi Ouitotos. Quant à l'idiome des Coërunas, tribu qui était déjà sur le point de s'éteindre à l'époque de Martius et dont quelques débris habitaient près du Mirití-parana, un affluent de gauche du Yapurá ², il ne présente que des rapports très éloignés avec le Ouitoto-Káime, et ce n'est que sous les plus grandes réserves que je propose de le rattacher au groupe Ouitoto ³.

- i. Crevaux, Fleuves, etc. Icá.
- 2. Le Miriti-parana se déverse dans le Yapurá un peu en aval de l'Apaporis.
- 3. Martius, Beitrage, etc., II, p. 273-275, 277-279. Martius décrit ces Coërunas comme des hommes petits, forts, de couleur foncée, ayant le visage large et d'une expression peu agréable. Cette description peut s'appliquer en tous points à nos Ouitotos modernes.

INDICATIONS PHONÉTIQUES

VOYELLES:

- a, i = comme en français.
- o = ouvert.
- u == comme « ou » français.
- e = un e palatal antérieur, ressemble à l'u anglais dans « but ».
- e e fortement guttural, ressemble à l'o allemand très guttural, « eu » français. (Berner transcrit ce son par un e ou par un i ou par un u allemand (en français « ou »)).
- e = e très ouvert à peu près comme l' \ddot{a} allemand et l' « ai » ou l' \dot{e} français dans « père ».
- a = a long. Quand la barre manque, les voyelles se prononcent plus ou moins brèves.
- \dot{a} = accent du mot.
- \tilde{a} , \tilde{o} = nasalisés. Les nasalisations sont rares.
- \ddot{u} = (seulement chez Berner) = u français.
- y = la consonne de i, comme l'anglais y dans « youth ».
- () = les voyelles placées entre parenthèses s'entendent à peine.

Toutes les voyelles finales recoivent un son guttural.

Les diphtongues « ai, au, oi » comme en allemand.

 a_{ℓ} = se retrouve surtout à la fin des mots pour indiquer une prononciation très contractée, de même ui.

Les consonnes: b, d, k, m, n, r, s, t se prononcent comme en français.

- g =comme en allemand.
- p = manque.
- γ = fricative gutturale douce, à peu près comme le g anglais dans « good ».
- χ = fricative gutturale postérieure un peu plus douce que le ch allemand dans « Nacht ».
- h = h allemand dans « haben ».
- b = h fortement guttural, comme l'espagnol j.
- t =son intermédiaire entre l et r, ressemble au t polonais roulant.
- φ = son intermédiaire entre p, f et h comme un f très doucement aspiré. (Berner transcrit toujours cette consonne par une simple f.)

 $\dot{z} = j$ français dans « jeter ». \tilde{n} (seulement chez Berner) = comme en espagnol. w (seulement chez Berner) = w anglais dans « water ».

1re PARTIE

Vocabulaire de la langue Ouitôto-Káimę.

(Recueilli par le D' Theodor Koch-Grünberg dans l'Apaporis inférieur,

Mars-Avril 1905.)

A. - PARTIES DU CORPS, MALADIES.

ęgęta,	, langue.	ręgáęko,	cuisse, fémur.
φ ú ę,	bouche.	yaidaę,	tibia.
quéitilo,	lèvre supérieure.	ou aussi	
$i(\chi)$ się,	dent.	ęyaikę,	os.
dóφo,	nez.	ędai,	jambe.
dóφοίφο,	narines.	taisękę,	genou.
üisę,	œil.	takęra po,	jarret.
kęnóbę,	oreille.	bee(d)ye,	pied.
dopotrunio,	perforations des	hęę(d) yęmodo,	dos du pied.
	ailes du nez.	h otin (d) yehera i ,	plante du pied.
doφόφοiga,	perforation de la	hęękaę,	orteil.
	cloison nasale.	hęękobęda,	ongle des orteils.
oyéko,	front.	iźsędo, ęzsędo	•
<i>દૂપ્રવર્ળવુદ્દ</i> ,	tête.	ou	
ęzpótię,	cheveux.	iźsędyę, ęzsędyę,	mollet.
uiyękaibę,	sourcils.	nękuio,	tendon du pied.
લાંદુરાં,	cils.	ęmōdo,	corps.
oúęyokę,	barbe.	hamáhaidę,	cadavre.
húędyaę,	poils du pecten.	$k \notin ma(\gamma) o$; $k \notin ma-o$,	cou.
kákaę,	joue.	kę́ma(γ)o i⁄zstra,	le cou entier.
ámaęko,	menton.	ku ę k ϕ ma $(\gamma)o$,	mon cou.
oękánigo,	épaule.	kęmaibękę,	nuque.
simę,	tempes.	ūraγkę, `	gorge.
ro(χ)kåφokę,	creux de l'aisselle	ąę́kaniko,	omoplate.
	poils de l'aisselle.	kęraiko,	côtes.
natihenike,	bras.	hógobę,	poitrine.
dagę(d)yida,	coude.	mōnoi,	mamelon.

$\delta no(d)y\xi$,	main.	mōnoi,	sein.
onō(d)yemōdo,	dos de la main.	ęmōdo,	dos.
ono(d)yęhęrai,	paume.	ęmodoi kaę,	côte vertébrale.
ónokaę,	doigt.	kōti,	ventre.
onókaęyókaę,	pouce.	móta,	nombril.
uidáhodyákaę,	index.	sitike,	bassin.
mōdoikaę,	majeur.	hęroę,	membre viril.
φοίkęikaę,	annulaire.	hęroęcōgę,	gland.
bisidękaę,	auriculaire.	hėroehigoe,	prépuce.
onókobę,	ongle (des doigts)	hingbai,	scrotum.
hinęgę,	testicules.	bodyęrakaisaikę,	urine.
φito,	membrum	ęnōra,	sueur.
•	muliebre.	éya ; éia,	larmes.
straφo,	vagin.	bódyę,	excrément.
φitόφ u ę,	lèvres.	náękę,	•cerveau.
tiauę,	clitoris.	bórinyo,	morve.
égoç,	anus.	oaréde,	graisse.
éyaikę;	08.	hámędę,	pet.
dę,	sang.	dėga,	plaie.
nę(χ)guio,	artère.	bόφędyanomęino,	cicatrice.
onódyęguidya,	pouls.	himuido,	pus.
tzsedo,	chair.	dęmīsaę, depise dae-	une maladie des
nę(½)guio		$(\gamma)d\dot{a}_{\xi}a$,	orteils.
ou		isiko,	bec.
nę(χ)guibaę,	tendon.	ómākaç,	queue (chez le
naréhenike,	muscle du bras.		chien, l'oiseau,
banókę,	foie.		le poisson).
hásakę,	poumon.	φέdę,	aile.
térose,	estomac.	ęyaibę,	plume.
hébeo,	intestin.	nęzkobę,	nageoire.
tuaę,	salive.		

B. — ÉLÉMENTS ET NATURE.

naenoi,	eau.	γęmona,	saison secne.
ęnimanę, ęnimanę,	fleuve.	mónaide,	jour.
idyę,	ruisseau.	ná(γ)o; ná-o,	nuit,
hōrai,	lagune,	haébaka, haibaka,	matin.
noquiko,	rapide, chute.	qaętisei,	midi.
réke,	feu.	ná(y)uidę, ná-uidę,	soir.
o(i)dyége,	fumée.	ofui,	lune.

bois (à brûler). « nóquiko » qui signifie rėgę, charbon. kókę, « montagne mōna, ciel. et rapide »). pluie. nouvelle lune. detsaide, ojuikęua, bętasoi, vent. taiqede, pleine lune. éclair. φęuitaiχφia, éclipse lunaire. tębiridę, tębiritę, oeuinehinode, éclipse solaire. gúrutę, tonnerre. étoile. yotéo, ámeo, arc-en-ciel. okúto, monairaxkutu, étoile matinale. (« ámeo » == double arc-enisikei, constellation ciel). (probablement hitóma, soleil. « la Colombe »). higu, ombre. constellation dauiduide, soligelei, année. (probablement rosideidya, saison des pluies. $n\dot{a}(\gamma)o$. $n\dot{a}$ -o, chemin. « le Lion ».) (cf. rapide), Pléiades. nóφuiko, ukui, montagne. sol. énce, hásike, forêt. argent. okūbę(¿)tułu, caverne. trou. ίχφο; έχφο, ίχφο; έχφο, île. fosse. mayókę, ταςφίιος γαφο, sable, banc koniyeke, de (raęzode, enterrer). sable. okůbe, monnaie. nóquikę, pierre. (L'e final distingue ce mot de

C. — Habitation, Ustensiles, Armes, etc.

<i>h</i> όφο,	maison.	sina; sęna,	lance empoison-
kęnai,	hamac.		née.
şọi,	filet.	sinayēgoę,	carquois pour les
kęręgaę,	grande corbeille portée par les		lances empoi- sonnées.
	femmes.	φagósi,	hameçon.
ęmę́rakota,	boyau tressé pour comprimer le	kopęta,	(espagnol : esco- peta),
	manioc.		fusil.
ráiko,	bouilloire.	husędo,	poudre.
ędyę,	plantage.	yáiko,	lacet qui soutient le devantier.

sęęragobę,	port.	męsilęi,	pagne.
yaúęma,	hache.	ębōni,	peigne.
yauépae,	couteau.	sibę,	foyer pour le
nókaę,	canot.		manioc.
hagáφaę,	rame.	totikęi,	fifre.
sęguiko,	arc.	totipakui,	flûte.
hāraę,	flèche.	φirtsai,	grelots attachés
bęgę,	massue.		au pied.
háda,	sarbacane.	yáęnīkę,	coiffure en
hārae,	petite flèche		plumes.
	empoisonnée	saisáhaya,	danse.
	(cf. flèche).	(saidę,	ils dansent).
hārá(d)yegoç,	carquois.	hóae,	grand tambour de
bάεχιφοί,	poison pour	•	bois pour faire
	flèches.		des signaux.

D. — HOMME, FAMILLE, VIE SOCIALE, ETC.

ķima,	homme.	rino,	femme.
kómene,	gens.	hitáębiło,	jeune fille.
fima,	homme (måle).	hisa,	fille.
mōtaę,	père.	kuéhisa,	ma fille.
f(i)kei,	mère.	óhisa,	ta fille.
útue,	enfant.	hisaima,	oncle.
hitoo,	fils.	úsu,	tante.
kuębitoo,	mon fils.	oękęsa,	vieillard.
góro,	nourrisson.	oékeno,	vieille femme.
hābiseirtte,	garçon.	mōgama,	grand-père.
kónīruę,	jeune homme.	háino,	grand'mère.
āma,	frère.	idyáęma,	chef.
kuę ama,	mon frère.	rakúdya, rakútža,	blanc.
mireno.	sœur.		

E. — MÉDECINE. RELIGION.

dima,	médecin magi-	husiniamui,	dieu (héros de la
	cien.		tribu).
yęra,	tabac.	taę(g)φę́no,	esprit.
yęrabę,	sauce à tabac.	poréno,	fantôme (âme des
,		• •	défunts).

F. — Mammifères.

hôma,	singe.	męro,	petit sanglier.
łyu,	stentor, singe	ęimo,	grand sanglier.
	rouge.	yáino,	bradype.
huitókuino,	chauve-souris.	hęmę,	Lagothrix oliva-
hęko,	jaguar.		ceus.
hiálęma,	cerf.	ágkę.	Callithrix cu-
hitółokęno,	loutre.		prea.
tsúłuma,	tapir.	ęręno,	tamanoir.
ęłęhaino,	Hydrochoerus	kaŭadyo,	chien.
	capivara.	minge,	rat.
ya uętroę,	paca.	męgui,	agouti.
φ <i>ęto</i> ,	agouti.	nęnęno,	tatou.
•		bainānio,	grand tatou.

G. — OISEAUX.

όχφυς,	oiseau.	φ αίφα ίτο,	Harpia ferox.
hége,	œuf.	nóko,	canard.
húdyaę,	nid d'oiseau.	úkūgę,	pigeon.
ę́φa,	ara.	átaua,	poule, coq.
gaitise,	perruche.	φaido,	Oriolus spec.
kóędo,	perroquet.	(d)yęęd o ,	martin-pêcheur.
mogόφa,	Psittacus hyacin- thinus, Macro- cercus.	ino,, utuaino, nokaido,	urubu noir. urubu blanc. toucan.
(b) akęta, wakęta,	agami.	φisido,	colibri.
άχφδkę, φέτεbękę, égui,	hocco. CraxUrumutum. Penelope Marail.	mārusu, męni, kotoma,	Nyctibius spec. héron blanc. perdrix.
muidokę,	Penelope cuma- nensis Jacq.	ytri(½)kono, hi(½)kåkano,	petite hirondelle. cacão (portugais

H. — Poissons, Reptiles, Batraciens.

yásiti,	poisson.	tóo,	gymnote.
tegákoe,	arêtes.	núio,	serpent d'eau.
kórebe	raie.	očno, tékeno,	grenouille.
búsi,	souroubi.	yágema,	Bagrus reticula-
ėmeno.	piraigne.	5 00	tus Kner.

nà(g)ma,	alligator,	tęrúbęno,	pacou.
	caïman.	ómima,	Corimbata spec.
męnino,	tortue.	iāma,	Erythrinus spec.
núio,	serpent.	liuána,	Cophias atrox.

I. — Insectes, etc.

kāraę,	termite.	omógę,	Cryptocerus
ęnikę,	piað.	•	atratus.
uidódo,	moustique.	dęsęra,	moustique de
dętęyęi,	Atta spec.		jour.
émoke,	abeille.	gónoni, esénoe,	Ixodes spec.
gęiφo,	abeille.	ębóę,	pou.
risi,	sauterelle verte.	φoirāda,	puce.
φiodo,	sauterelle d'un	ębękeno,	araignée.
	brun noirâtre.	ękósę,	écrevisse.
únękę,	guêpe.	hirębię,	maringouin.
tétele,	papillon.	órodyę,	puce pénétrante.
mókodyaę,	Tabanus.	akaido,	scorpion.
nęikęno,	Atta cephalotes.	pęręsio,	scolopendre.

K. — PLANTES.

amęna,	arbre.	káhuna,	arbre à caout-
rábe¹,	feuille.		chouc.
náregae,	branche.	kaḥutžu,	pâte de caout-
aménaigoe,	écorce.	. , .	chouc.
nękúio,	racine.	his è re,	arbre gommifère.
ęędo,	épine.	nonókę,	roucou, rouçou-
riårae,	fruit.		yer.
będyai,	maïs.	nęmābu,	calebasse.
.,.	(fruit mûr d'un	búiaę,	Pulliniap innata.
	jaune rougeâtre).	kéteo,	Liana.
będyádo,	maïs (encore	néna,	Palmier(Euterpe)
	blanc).	dótina,	- (Iriartea ex-
będyágro,	pédoncule de l'épi	,	orhiza).
	de maïs.	hiagena,	- (Iriartea ven-
hodyésete,	manioc.		`tricosa).
φarinya,	farine de manioc.	kénee,	— (Mauritia fle-
sóbę,	cassave.	•	` xuosa).

^{1.} Ils appellent de même le papier.

ógodo, banane. ne(x)kéro, — (Astrocarépie, dunae, patate. ryum). - (Guilielma hákaie, himena, cara. hibie, coca. speciosa). hiqisei, piment.

L. - Numération.

dábe, un. $eq ei(\chi) t_{e}, eei \chi d_{e}^{2},$ beaucoup. ménahe, deux. héuide, öruidę³, daheamani 1, trois. plein. úahę, náhěti, tout. peu. dáma, dámahai, seul.

M. - Pronoms.

moi. celui-là. kúę, baimake. ð, toi. même. náisa, lui. autres. bányema, hęaimakę, n(a)ainino, elle. kuęsęguiko, mon arc. káę, nous. óseguiko, ton arc. óme, vous. omóseguiko, son arc. notre maison. hai óme, allez! vous! káchogo, naimake, ils. omóeboφo, votre maison. bisa, celui-ci. natmakehooo, leur maison.

N. - Adjectifs.

 $\dot{a}(i)dyu_{\ell},$ grand. $\dot{b}i(d)y\acute{o}n\dot{e}d\dot{e}k_{\ell},$ malade $\dot{b}isid_{\ell},$ petit. $\dot{a}idyohi(d)y\acute{o}-$ (ahi! je suis ma- $\dot{a}i(\chi)d_{\ell},$ haut. $\dot{n}ed_{\ell}k_{\ell},$ lade). $\dot{a}n\dot{a}id_{\ell}^{3}$, $\dot{a}n\dot{a}i(\chi)d_{\ell}$ en bas. $\dot{b}\acute{a}m\ddot{a}d_{\ell},$ mort.

- 1. Numération recueillie d'un Indien Ouitoto-Séueni:
 - 1. ddkędę.
 - 2. minade.
 - 3. dahedmani.
 - 4. nagamagani.
 - 5. dábękuiro.
 - 6. enépebeikuirodameeuaide.
 - 10. nágapebeikuiro.
- Cf. la numération recueillie par M. E. Berner.
- 2. Contient probablement le mot : « i(x) 14, ixde, ide = « il y a, c'est, il est. ?
- 3. Contient probablement le mot: « ide, i(i)le = « il y a, c'est, il est ».

hệrą,	profond.	uiniko,	aveugle.
åtęhę,	long.	kakánędękę ² ,	sourd.
á(i)dyuę,	large.	sónaidę ¹ ,	muet.
φarėdoide ¹ ,	gras.	małżęsemarę,	c'est beau.
yękęnai(½)dę¹,	maigre.		est-ce beau?
γόεφαί,	lourd.	qaainino-	je suis fatigué,
φέgoha,	léger.	komuidękę,	je ne puis pas
bákarę,	très gros.		avancer.
gáegeha,	droit.	taidyaetaide ¹ ,	paralysé.
nępidę,	rond.	riamókeno,	enceinte.
rostra,	froid.	mátebe,	bon.
ustra,	chaud.	ritainede,	mauvais.
netide 1,	sec.	idyágtete.	lâche.
yinaira,	humide.	iźkętidę 1,	
sórādę,	pourri.		

O. — Couleurs.

usėra,	blanc.	noniię,	rouge.
hitúidę,	noir.	mókoła,	bleu.
bitera,	obscur.	názueimokota,	vert.
kidyędę,	sale.	ęgędę,	jaune.

P. - Adverbes.

1. Temps.

náęφai,	hier.	hárirę,	aussitôt, vite.
báenaegai,	avant-hier.	hári! hári!	vite! vite!
haébaka,	demain.	harireate!	apporte vite!
iahaębaka	après-demain.	mánya mánya	en avant! cou-
biqoi,	aujourd'hui.	hartrę!	rage! (exclama-
içodę,	toujours.		tion pour exci-
hābi,	maintenant.		ter).

Contient probablement le mot : « idę, i(χ)tę, i(χ)tę, i(χ)tę = « il y a, c'est, il est ».
 Forme verbale = je n'entends pas.

2. Lieu.

φ <i>όękęha</i> ,	à droite.	hęnáhobei,	en arrière.
bėno,	ici.	ęróbębęi,	devant.
bęinómų,	là.	ęnęhębęko,	derrière.
iáerei ; yáerei,	près.	hózo embdoino,	sur la maison.
báçi(x)tç	loin (= il est loin).	amęnauiko,	au sommet de l'arbre.
bęinomohai!	va par là.	anáhębęi,	en dessous.
	-	hózo hereimo,	à l'intérieur de la
bainomori b i tę	il vient de là.	,	maison.
-		hinohai!	sors!
ęrōtohai!	avance!		•

3. Affirmation.

hệ ; hệhệ,	oui.	hęmarę, maiorę,	peut-être.
yābę,	non.	kęónędękę, ridęmarę	qui sait!

Q. — VERBES ET PHRASES.

airęzoisę	travailler.	axqádękę,	je bâille.
bazotrękę,	respirer.		donner.
áφakuida,	lève-toi!	kuęhaisęyę,	je donne.
uęridę, węridę,	coîter!	noitabairite,	enfanter.
		ha(a)hinōbitę,	naître.
kuęnętanę hárirę 1/	viens vite.	haikoędę,	aller.
noisaidękę,	je prends un bain.	yęnotę,	saisir.
bęta,	toucher.	9 40 3,	battre.
máę,	lier.	kakádeke,	j'entends.
		kakáto+,	entendre.
inoi!	reste!	aimętaidękę,	j'ai faim.
táęnę, úsita,	brûler.	tęcidękę,	je tousse.
		bodyisaidękę	je chie.
ręgę uahi!	apporte du bois!	áędękę,	je mâche.
rége áte l		φ ul ridę,	lutter.

- 1. Se dit à une semme avec laquelle on désire avoir des rapports d'intimité.
- 2. Signifie probablement : « tu bats ».
- 3. Signifie probablement : « tu entends » ou « tu as entendu ».

komękę olę taaúdękę	penser == deman-	kuębīdya,	je viens.
1 44	der le cœur.	áhaidę,	grimper.
kaegui ¹ ,	manger.	çáka,	coûter.
kaeguisahai!	mangeons!	hórota _K dę,	ramper (se dit
uaidę,	tomber.		d'un petit en-
uaidękę,	je suis tombé.		fant).
okamisa uaia ² ,	ta chemise est tombée.	raęnáta _X dę,	ramper (quand l'enfant peut
báęsidę,	rire.		déjà s'asseoir).
φ ęnu ai,	faire.		•
γádę,	moudre.	rādado o kuę	je te bats.
kę́ridę,	peindre.	φάuadę.	
asę́ridę,	éternuer.	ο γόma φ ęia,	l'oiseau vole.
bodyirakaisaikę,	pisser.		
tūtukódękę!	je dois pisser.	iyę́tua,	le ruisseau coule.
sętótadę,	tirer du fusil.	nópuiko étate,3	le rapide est
sękuidę,	tirer de l'arc.	nóquiko qáira,	rapace.
hęędę,	nager.	kaemátaedeke döre,	je me réjouis.
áriźdę,	parler.	hi(d)yönędękę,	je sens des dou-
ūri⁄dękę,	je parle,		leurs.
	je m'entretiens.	i(d)yuinęidękę,	je crains.
nyt⁄xtādę,	flairer.	haka i(d)yuinaine-	je ne crains rien.
hadyęra,	puer.	dękę, i(đ)yuinęi-	-
kaimāra,	sentir bon.	nędękę,	
háę,	ramer.	róko,	bouillir.
baęγyęri(χ)dę,		růi,	cuire.
yérahai,	fumer.	aęmáhai,	pêcher.
budādę,	plonger.	kakádę,	suer.
hắęnoi uáhai,	puiser de l'eau	hiroakadeke,	je veux boire.
htbiędúi,	manger du coca.	sókādę,	sauter.
iχφότας,	creuser.	aisedę,	courir.
kórödę,	ronfler.	aise aise	cours! cours!
hedaisai,	appeler.	hámahaideke,	je meurs.
ęnidę,	voir.	no(χ)kaiubiya,	couler à fond.
rāīdę,	être assis.	•	= le bateau
ráęnāda,	s'asseoir.		couleà fond.
ęnęai,	dormir.	korobaidękę,	je me noie.

- Signifie proprement : « nous mangeons ».
 Se dit à une femme qui suspend du linge lavé.
- 3. En portugais: cachoeira.

, , , .,	1 (1:44.4)		A. (1)
mányakę ęnęai!	dormons (littéra-	sairidę,	'croître (d'un en-
	lement : «al-	1 , ., 1	fant).
	lons! dor-	kęnaimai⁄zdę,	faire un hamac.
1, 1	mons!»)	ędę,	pleurer.
káęda,	couper (du bois).	ooerino/de,	jeter.
dęi,	couper (de la	kuệi,	je désire.
	viande).	ęroi,	montrer.
yoépaei hikae,	aiguiser (le cou-	háenāno,	tirer.
	teau).	bęręridę,	trembler.
naidaidę,	être debout.	rosinaędękę.	je tremble de
bękui,	tuer.		froid.
súreide.	être triste.	ęnęa(χ)ákdękę,	je veux dormir.
hiro,	boire.	rói,	chanter.
dóbaida,	se retourner.	φui(χ)kaidę.	siffler.
abędobidę,	retourner (par-	ı áuai, 🗼	chasser.
	lant d'une route).	manyaakęhai!	en avant! Cou-
sόχtādę,	piquer.		rage !
manyakehai makay	vado outreero, i	allons (navigue	ons) jusqu'au Ma-
rakudya énimani n	nori bite,	le blanc venait	du Caquetá.
blanc Caquetá du	•		. • • • • • • • • • • • • • • • • • • •
rękęika!		fais du feu.	
feu fais			
omó bopómę eneaká	dekae.	nous voulons dormir dans la maison.	
votre maison dans d	• •		
mękanę bitaido ?		que veux-tu?	
que veux-tu?		que veux-tu:	•
	theheimen it (Ne 2		
negáheitómoe? negá	combien hommes déjà	·	nes y a-t-il dans la
y'a-t-il	Compien nomines dela	ma	ison ?
bogómę?	•		
maison dans			
negábe rinoneaei(½)te,		combien de fen	nmes sont venues?
combien femmes déjà y'a-t-il?		volubien de len	imics some venues :
rinonę i(d)yemo no		les femmés se	baignent dans le
femmes ruisseau dans			euve.
	a ac saiRuent it-1-a (116	euve.

^{1.} Ces phrases rendent la forme dans laquelle j'ai posé mes questions. La traduction littérale montre que le texte indien s'écarte souvent de la forme que j'avais donnée à ma question.

Société des Américanistes de Paris.

rino kinaimo inea,

femme hamac dans dort

la femme dort dans le hamac.

kuędędyę yofpaido, je coupe coulcau avec kenaianahebaimo reke daehea, hamac sous dans feu brûle rakudyayai baike korintomo, blancs avec je vais Corinto à ogueie kuei, bananes je désire mękanbguę kaidędomoi, que bananes votre (?) sobei(x)te? cassave il y'a kućiomoc sóbcie, je désire votre cassave yęręi(x)tę sóbę, il y'a cassave hābi sua haide. maintenant hópo emôdodo ópoma pe okaide, maison au-dessus oiseau vole arrive káę haęyę $no(\chi)$ káędo, nous ramons canot avec, dans hābi i(d)ye uinuaide, maintenant ruisseau il sautc koméne nia rinedene, gens ne pas habiri oxkaidę, justement ils arrivent (?) mėsaiemodo hainohone. table sur va mettre anáhębaimo hônę(½)do, sous tu as mis męsaiękęhonę(x)dekę, table à côté j'ai mis aténede etma yásili, n'as pas apporté homme poissons qayainede, n'a pas pêché

je coupe avec mon couteau.

le feu brûle sous le hamac.

j'accompagne les blancs à Corinto.

donne-moi des bananes.

tu ne veux pas me donner des bananes. y a-t-il du cassave?

donne-moi du cassave.

il n'y a pas de cassave.

maintenant nous ferons (du cassave).

l'oiseau vole au-dessus de la maison.

nous ramons dans le canot.

il saute dans l'eau.

les gens ne sont pas venus.

ils arrivent justement.

mets le couteau sur le banc.

tu as mis le couteau sous le banc.

j'ai mis le couteau à côté du banc.

l'homme n'a pas apporté de poissons.

II. PARTIE.

Vocabulaire de la langue Ouitóto, recueilli par M. Ernst Berner dans l'Igara-paraná, affluent du Putumayo.

A. - PARTIES DU CORPS.

iyefé,	langue.	ifotiré,	cheveux.
ſúe,	bouche.	onodže,	main.
dófo,	nez.	džaikopegui,	pied.
uise	œil.	digaide 1,	sang.
hefo,	oreille.	•	

B. — ÉLÉMENTS ET NATURE.

bainoé,	eau.	ameo,	arc-en-ciel.
idže,	ruisseau.		•

C. - HABITATION, USTENSILES, ARMES, ETC.

hofo,	maison.	gareta,	ciseaux.
tsieragope,	port.	ipone,	peigne.
idži,	plantation.	máḥa,	lumière.
kinai,	hamac.	rape?,	papier.
goguiro	pilier (d'une	dżowekog,	beurre.
	maison).	o raike kuene.	feu (du foyer).
dżobedżaiki,	marteau.		, , ,

D. — MÉDECINE, RELIGION.

usiñamuü,	dieu.	hånaba,	fantôme.
taifé,	esprit.	tiúwe,	tabac.
			•

E. - INSECTES, ETC.

ipoma,	pou.	guidoreño,	blatte.
faüråta,	puce.		

Ceci est probablement une forme verbale et doit se traduire par « saigner »
 La « feuille » de la plante porte le même nom.

·

F. - PLANTES.

husipue, maikapui. scion de manioc. scion de manioc

doux.

ogopeki, ogopekui, pedžato

scion de banane.

maïs.

G. - Numération.

dåhe, mena, daheamani, nagaagama, nakuiro, dapekuiro,

un. deux. trois. quatre. quatre.

cinq.

enehepai dáhe, enebemena faikte, enehedahe amani faikte, nagaagama faikte, neuf. nagahe pekuiro1,

six. sept.

huit. dix.

H. - Pronoms.

kue, 0, naimue,

moi. toi. lui.

wimue, imue,

celui-ci. celui-là.

I. - ADVERBES.

tamaide.

ne... pas.

K. - Adjectifs.

feko, hifaide, guine, eriraite, lent. ivre, fou. dur.

aigre.

naimirete, ucuño.

doux.

qui a perdu un œil.

L. - Adverbes de temps.

ikomonai, hemonai, yemonai

demain. après-demain. après-demain. naifai, naui, huaütisi, hier. hier dans la nuit. midi.

1. Cf. la numération en Ouitoto-Séueni; v. plus haut, p. 175, note 1.

M. - ADVERBES DE LIEU.

sur (la table), ate pene, apporte ici! afaine, en haut. penehai, va ici! ils viennent d'en painomo hone, burine wite, mets-le là! bas. mets-le ici! penomo hone, il est en bas. enlève-le de là. ana ite, oni hone, ici. il est venu de là. penomo, adże wite,

N. — FORMES D'INTERROGATION.

negahe, combien? niue kañedže, pourquoi (veuxningahe ipañega, combien n'as-tu tu avoir cela)? pas payé? wu pidža, qui vient? nufai wite, quand est-il ne nomo ite, où est-il? venu? wie buye, à qui cela apparquand va-t-il? nufai haite, tient-il? muka muito ķaitio, pourquoi va-t-il? butika haito, avec qui va-t-il? muka guitekue, que mangé-je? pourquoi? ni fode, muka mameke, comment t'appelque dit-il? ni sodote, o mameke wu, les-tu?

O. - VERBES ET PHRASES.

ekono, ouvrir. haisiñeno, haisiñete ne ris pas. fermer. ipai, guai naite, obéir. ñuikta, glisser. kue guai naiñete, il ne m'obeit pas. rokano, soulever. mare ipuino ils parlent bien. ñeno, fuino, faire. ñaktomo. nikairite rêver. ňakňeno! ne parlez pas! inite, dormir. toztañeno! ne jetez pas (de kahe, kasite, kaside, veiller. côté)! gaita, toucher. ñeñeno! ne touchez pas.! traîner. uritamo! soyez tranquilles. eño, tuer celui-là. kåkare! silence! écoutez! paiyefáhe, kaita. couper. kakáto. as-tu entendu? je n'ai pas enhikaguaine, compléter. kakañete, tendu. apprêter; napai, compléter. okiódo, as-tu vu? saiñete, komuiñete, ce n'est pas prêt. vois! ėroi, il ne dit rien. haisite, doñete.

kue ikiriñete,	je ne suis pas	iniroi duño,	débarrasse-toi de
	méchant.		tes habits (sales).
ae biga,	je lui ai déjà	topeño,	retourne-le.
_	donné.	džino,	tiens!
ni iñega,	il ne lui a pas	ate,	apporte!
_	donné.	uño,	emporte-le!
nadże idże,	je te donnerai	haino,	rame!
	plus tard (at-	rarisai,	allez au travail!
	tends! je te	raitifoai,	allez abattre une
	donne).		forêt!
kue idžio,	je te donne.	surisai,	allez tirer le ma-
maiyore,	je ne sais pas.		nioc.
hại metaite kue,	j'ai faim.	idži aetiėka,	as-tu déjà pré-
ite,	il est, elle est, ils	•	paré une plan-
	sont, il y a.		tation?
iñéte,	il n'est pas, elle	tienėga,	je ne l'ai pas (en-
•	n'est pas, ils		core) préparée.
	ne sont pas, il	ha idži tiedže,	maintenant ils
	n'y a pas.		vont préparer
guiakatekue,	je veux manger.		une plantation.
odueruiteke,	je t'aime bien.	kue džoñena haiñeno	n'allez pas sans
o nagaitike,	tu me plais.		me le dire.
isirede isirete,	cela me fait de la	•	
	peine.		

III. PARTIE

NOTES GRAMMATICALES.

I. — DES PRONOMS.

Des pronoms personnels.

K	och:					1	Bern	er:
Sing.	I.	kúę	=	moi.		kue	=	moi.
_	II.	ō	=	toi.		0	=	toi.
	III.	bányema	=	lui.		naimue	=	lui.
		n(a)ainino	=	elle.	•			
Plur.	I.	káę	=	nous.	•			
	II.	ómę	=	vous.				
-	III.	naimakę	=	ils.				

De naimake rapprochez baimake, celui-là; heaimake, autre. Il semble, d'après cela, que la terminaison make indique une autre personne. A naimue, lui, on peut comparer wimue, celui-ci, imue, celui-là. Ici, la terminaison mue indiquerait une troisième personne qui se tient dans le voisinage de ceux qui parlent.

La syllabe initiale nai- dans le mot naimue, lui, du vocabulaire de Berner, se retrouve aussi dans les expressions nainino, elle, et naimake, ils, de mon vocabulaire.

Des pronoms possessifs.

La possession s'exprime analytiquement en préposant aux noms les pronoms personnels; p. e. Koch: kuệ kệma(γ)o, mon cou; kuệ hitoo, mon fils; kuệ ama, mon frère; kuệ hisa, ma fille; kuệ seguiko, mon arc; ôhisa, ta fille; ὁ seguiko, ton arc; omó seguiko(?), son arc; káệ hoφo, notre maison; omóęhoφo, votre maison; natmake hoφo, leur maison. Berner: omameke, ton nom

Les préfixes pronominaux n'existent pas en Kaime; de même les suf fixes feraient totalement défaut.

Des pronoms démonstratifs.

J'ai noté deux pronoms démonstratifs dans la langue Káime: bisa, celui-ci, et baimake, celui-là. A la syllabe bai, il faut comparer les syllabes bai, bei, bae, dans les expressions suivantes: beinomy, là, báe-i(x)te, (il est) loin; beinomo-hai, va par là; bainomori-bite, il vient de là, et chez Berner: painomo hone, mets-le là! Ce qui porte à supposer que ce préfixe exprimerait l'éloignement dans l'espace. Berner, lui aussi, donne deux pronoms démonstratifs: wimue, celui-ci, et imue, celui-là. En parlant des pronoms personnels nous avons déjà indiqué le rapport de ces pronoms avec naimue, lui.

Des pronoms interrogatifs.

Koch: mękānę, que? Ex.: mękānę hitaido, que veux-tu? negāhę. combien? Ex.: negāhę itómoę, combien êtes-vous? negāhę heine aei(x)te, hozóme, combien d'hommes y a-t-il déjà dans la maison? negāhe rinone aei(x)te, combien de femmes sont déjà venues?

Berner: wu, qui? Ex.: wu pidža, qui vient? o mameke un, comment t'appelles-tu? (littéralement: ton nom quel?); wie, à qui? Ex.: wie buye, à qui cela appartient-il? butika (wutika), avec qui? Ex.: butika haitio, avec qui va-t-il? muka, que? Ex.: muka guitekue, que mangé-je? muka mameke, comment t'appelles-tu? (littéralement: que nom?) muka muito, pourquoi? Ex.: muka muito haitio, pourquoi va-t-il? mue, pourquoi? Ex.: mue kañedže, pourquoi (veux-tu avoir cela)? nenomo, où? Ex.: nenomo ite, où est-il? nufai, quand? Ex.: nufai wite, quand est-il venu? nufai haite, quand va-t-il? negahe, ningahe, combien? Ex.: negahe, combien? ningahe ipañega, combien n'as-tu pas payé?

Je ne puis pas expliquer à mon entière satisfaction les expressions suivantes que je trouve dans Berner: ni fode, pourquoi? nifodote, que dit-il? nifodote se compose de nifode, pourquoi, que? et dote, il dit (cf. donete, il ne dit rien).

II. - DU VERBE.

Conjugaison.

En règle générale, les pronoms personnels sont postposés au verbe qu'ils accompagnent. La postposition fait subir à la première personne du singulier $kn\ell$ la réduction au $k\ell$, p. e. Koch: bi(d)yónędęke, je suis malade; kakánędęke (je suis) sourd; noisaideke, je prends un bain; uaideke, je suis tombé; $a\chi\phideke$, je bâille; kakádeke, j'entends; aimétaideke, j'ai faim; teetdeke, je tousse; bodyisaideke, je chie; áedeke, je mache; tutukódeke, je dois pisser; $iri\chi deke$, je m'entretiens; bi(d)yónedeke, je sens des douleurs; i(d)yuineideke, je crains; biroakádeke, je veux boire; binabaideke, je meurs; korobaideke, je me noie; rosinaedeke, je tremble de froid; $enea(\chi)kadeke$, je veux dormir; eneakádeke, nous voulons dormir; $bine(\chi)deke$, j'ai mis. Berner: o dueruiteke, je t'aime bien; o nagaitike, tu me plais:

Dans trois cas, le vocabulaire de Berner montre comme postposition la forme intégrale du pronom personnel kue, p. e., hai metaite kue. j'ai faim; guia kate kue, je veux manger; muka guite kue, que mangé-je?

Le pronom personnel se trouve aussi, quoique plus rerement, préposé à son verbe, p. e.

Koch: kuéhaiseye, je donne ; kuébīdya, je viens ; kuéi, je désire ; kuédedye, je coupe ; káchaeye, nous ramons ; kachae, allons.

Berner: kueidžio, je te donne; kueikirinete, je ne suis pas méchant.

A cette construction, appartient aussi le mot kaegui, qu'on m'a dit avoir le sens de manger, mais qui signifie sans aucun doute : nous mangeons; de même kaehuisahai, nous mangeons.

On peut considérer comme parente de gui, manger, la forme dui dans hibie dui, manger du coca.

La terminaison o de la 2° personne du singulier dérive sans doute du pronom personnel o, tu; p. e. Koch: kakáto, tu entends, ou tu as entendu; hônę(½)do, tu a mis; mękānę hitaido, que veux-tu? Berner: kakáto, as-tu entendu? okiódo, as-tu vu?

La troisième personne singulière au présent des verbes actifs se termine en -a. J'en ai noté quelques exemples: oçia, il vole. Ex.: opôma oçia, l'oiseau vole; túa, il coule. Ex.: iyṭtua, le ruisseau coule; oaira, il est rapace. Ex.: noouiko oaira, le rapide est rapace; butya, il coule à fond. Ex.: noo(x)kai butya, le bateau coule à fond; tnpa, elle dert. Ex.: rino kṭnaimo ṭnpa, la femme dort dans le hamac; daṭbṭa, il brûle. Ex.: kṭnai anabṭbaimo rṭkṭ daṭbṭa, le feu brûle sous le hamac; uaia, elle est tombée. Ex.: okamisa uáia, ta chemise est tombée.

Les expressions hadyéra et kaiamāra, qu'on me disait signifier « puer » et « sentir bon » sont bien aussi des troisièmes personnes du singulier et doivent se traduire par « il pue » et « il sent bon ».

Du verbe négatif.

La négation verbale s'exprime par l'incorporation de la particule n_ℓ , ou (d'après Berner) \tilde{n}_ℓ , qui se place immédiatement après la racine verbale; p_i e. Koch: kakádękę, j'entends; kakánędękę, je n'entends pas, je suis sourd, i(d)yuinęidękę, je crains; i(d)yuinęinędękę, je ne crains rien; atėnędę. il n'a pas apporté; qayainędę, il n'a pas pêché.

De même l'expression kéonédeke qu'on me donna comme équivalente de l'expression espagnole: quien sabe (qui sait!) doit se traduire littéralement par : je ne sais pas.

Berner écrit toujours ne; cela doit s'attribuer sans doute à des différences dialectales, car il ne recueillit pas son vocabulaire chez les Ouitotos-Káime, mais chez une autre horde de Ouitotos, p. e. Berner: guainaite, obéir! kue guainainete, il ne m'obéit pas; kue ikirinete, je ne suis pas méchant; ae higa, je lui ai déjà donné; ni inega, il ne lui a pas donné; tte, il y a; inete, il n'y a pas; ipanega, tu n'as pas payé; sainete, komuinete, ce n'est pas prêt; toxtaneno, ne jetez pas; neneno, ne touchez pas (yénote, saisir, d'après mon vocabulaire); nakneno, ne parlez pas; (idži de tieka, as-tu déjà préparé une plantation?) tienega, je ne l'ai pas encore préparée; haineno, n'allez pas; haisite, rire; haisinete, haisineno, ne ris pas; kakanete, je n'ai pas entendu.

Intention.

L'infixe ka, placé immédiatement après la racine verbale, sert à exprimer l'intention; p. e. Koch: hiroakádeke, je veux boire; enea(χ)kádeke, je veux dormir; eneakádekae, nous voulons dormir.

Berner: guiakatekue, je veux manger.

Impératif.

L'impératif s'exprime le plus souvent par les terminaisons ai ou i, qui sont des réductions de la forme hai. Celle-ci est la forme impérative de haike, je vais, comme le montrent de nombreux exemples empruntés aux deux vocabulaires. Cette construction répond à peu près au français : aller faire quelque chose, p. e. Koch : beinomohai, va par là ; erôto hai, avance ; hino hai, sors ; manya kaehai, en avant allons ; manyake hai, en avant allons ; kaeguisahai, mangeons.

Berner: pene hai, va ici; maña kokohai, allons; rarisai, allez au travail; raitifoai, allez abattre (une forêt); surisai, allez tirer le manioc!

La orme impérative réduite se trouve dans les exemples suivants : Koch : inoi, reste ; rége uáhi, apporte du bois ; Berner : éroi, vois (éroi, montrer, d'après mon vocabulaire).

La terminaison i dans $ku \neq i$, je désire, indique aussi l'intention et elle ne paraît pas entièrement étrangère à la forme impérative hai, ai, i.

Enfin nous trouvons probablement des formes impératives ¹ dans les expressions suivantes : Koch : yérahai, fumer ; háçnoi uáhai, puiser de l'eau; hédaisai, appeler (à quelqu'un) ; ráuai, chasser ; aemáhai, pêcher ; oénuai, faire (quelque chose) ; éneai, dormir ².

Quelquesois l'impératif s'exprime par la terminaison e ou e. On en trouve des exemples dans les deux vocabulaires: Koch: rége âte, apporte du bois; harireate, apporte vite; aise, cours; Berner: ate, apporte! ate pene, apporte ici! painomo hone, mets-le la! kâkare, silence! écoutez! haisinete, ne ris pas!

On m'a cité deux formes impératives avec la terminaison a : açakutda, lève-toi! rêke ika, sais du feu!

Berner donne un certain nombre d'impératifs terminés en no ou o, p. e. : to;tañeno, ne jetez pas ! ñeñeno, ne touchez pas ; ñakñeno, ne parlez pas ; džino, tiens ; haino, rame (háę, ramer, d'après mon vocabulaire) ; haiñeno, n'allez pas ; haisiñeno, ne ris pas ; uritamo, soyez tranquilles ; topeño, retourne-le ; uño, emporte-le ; iniroi duño, débarrasse-toi de tes habits (sales)!

A cette place, il convient de citer aussi la forme haino, va, (dans le vocabulaire Koch) et haino hone, mets! (littéralement : va mettre). C'est une forme assez rare qui remplace l'impératif ordinaire hai, va!

Nous voudrions reconnaître aussi des formes impératives dans les expressions: Berner: rokano, soulever; ñeno, fuino, faire (quelque chose); ekono, ouvrir; eño, traîner.

La terminaison o dans toutes ces formes impératives doit se rattacher peut-être au pronom personnel de la deuxième personne singulière, o, toi.

1. Première personne plurielle.

Digitized by Google

^{2.} Cette forme fneai signifie probablement « dormons » comme je le montrerai plus loin. Car, dans mon vocabulaire, on la trouve aussi jointe à manyake, allons. Cf. les remarques sur l'Infinitif.

Infinitif.

Beaucoup de verbes dont la racine se termine par une voyelle forment leur infinitif en ajoutant la particule de ou te à la racine proprement dite; p. e.: Koch: uéride, coîter; uaide, tomber (cf. uai-a, elle est tombée); noitabairite, enfanter; ha(a)hinòbite, naître; hatkoede, aller; yénote, saisir; eutride, lutter; àhaide, grimper; hórota(½)de, raçnàta(½)de, ramper; báeside, rire; yáde, moudre; kéride, peindre; aséride, éternuer; setotade, tirer du fusil; sektide, tirer de l'arc; heède, nager; úri(½)de, parler; aisede, courir (cf. aise, cours!); nyī½tāde, flairer; haçyyèri(½)de, ramer; búdāde, plonger; kórode, ronfler; énide, voir; ráide, être assis; naidaide, être debout; súreide, être triste; abédobide, retourner, etc.

Berner: nikairite, rêver; inite, dormir 1; kasite, veiller; haisite, rire; quainaite, obéir; etc.

III. — Du nom.

La langue Kaime ne semble pas distinguer le genre.

Le suffixe -ne sert probablement à indiquer le pluriel : rino, la femme; rinone, les femmes. Ex. : $negabe rinone aei(\chi)te$, combien de femmes y a-til déjà ? $rinone t(d)yemo noiri(\chi)te$, les femmes se baignent dans le ruisseau; $negabe beine aei(\chi)te boqóme$, combien d'hommes y a-t-il dans la maison?

eine est une forme abrégée de eimane = hommes (eima = homme).

Entre negabe et eine, on a inséré une h pour éviter l'hiatus.

Accusatif: Le complément direct se place devant son verbe.

Ex.: Koch: ręgę uáhi, apporte du bois; hāçnoi uáhai, puisez de l'eau; hībię dúi, manger du coca; yofçaçi hikaç, aiguiser (le couteau); kenai maixde, faire un hamac; rekeika, fais du feu; ōgueie kuçi, je désire des bananes.

Berner: idži ae tiėka, as-tu dėja préparé une plantation? ha idži tiedže, maintenant ils vont préparer une plantation; o duerutteke, je t'aime bien; o nagattike, tu me plais (= je te vois avec plaisir).

Datif : Cette relation s'exprime comme la précédente.

1. L'expression fnçai que l'on me dit signifier dormir est sans nul doute une forme impérative qui signifie dormons. Cela ressort déjà de la phrase manyake fnçai = dormons! (littéralement : allons! dormons!). La racine proprement dite est donc : fnç ou ini. Voir plus haut les remarques concernant l'impératif.

Ex.: Berner: kue guainainete, il ne m'obéit pas; kue dzonena haineno, n'allez pas sans me le dire!

Comitatif: Cette relation s'exprime au moyen du suffixe -yai.

Ex.: rakúdyayai haikę korintomo, j'accompagne (je vais avec) les blancs à Corinto.

Une apparence de déclinaison, mais fort discutable, se trouve dans le suffixe -ie qui pourrait indiquer l'accusatif.

Ex.: ôguçiç kuçi, je désire des bananes; kući omoç sóbçiç, je désire votre cassave (Nominatif: sobç. Ex.: sobçi(x)tç, y a-t-il du cassave?).

Locatif.

Cette relation s'exprime la plupart du temps au moyen du suffixe -mo (-mu,-me); p. e. Koch: hopóme, dans la maison; i(d)yemo, dans le ruisseau; kénaimo, dans le hamac; korintomo, à Corinto; beinómu, là; beinomo hai, va par là; hópo hereimo, à l'intérieur de la maison; hópo emôdomo sur la maison (emôdo, dos); kénai anahébaimo, sous le hamac; mésai anáhebaimo, sous la table; énimani mori, du Caquetá; bainomori bite, il vient de là.

Berner: penomo, ici; penomo hone, mets-le ici; painomo hone, mets-le là; nenomo ite, où est-il?

Quelquefois, pour exprimer la relation locale, le suffixe -do est ajouté au nom; p. e. Koch: makáyado, jusqu'au Macaya; no(χ)káędo, dans le canot; hóφο emôdodo, au-dessus de la maison; mésai emôdo, sur la table (emôdo, dos).

Le même suffixe -do lié au nom peut exprimer la relation instrumentale; p. e. Koch: yofqaido, avec (mon) couteau.

Composition.

Le Kaimę possède un grand nombre de noms composés. Ex.: onô(d)ye-mōdo (main-dos), dos de la main; hệệ(d)yemōdo (pied-dos), dos du pied; mōdoikae (dos-doigt), majeur, doigt du milieu; bɨsidekae (petit-doigt), auriculaire; pitô-que (membrum muliebre-bouche) lèvres; daḥe-amani (undeux) trois.

Quelques noms qui renferment l'idée de profondeur ou de cavité se terminent par la syllabe φο, qui est la partie principale du mot έχφο, έχφο, trou, caverne. Ex.: dóφοί-φο (nez-trou), narine; takéra-φο, jarret; síra-φο, vagin; raeφάοεγα-φο (raéφοθε, enterrer), fosse; hύ-φο, maison; géi-φο, abeille (qui fait le nid dans le creux d'un arbre)

IV. - VOCABULAIRES DU GROUPE OUITOTO:

- 1. Orejone. Francis de Castelnau: Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud. Tome V, p. 294-295. Paris, 1851 (transcription française).
- 2. Miranha-Carapaná-tapuyo. Ph. von Martius: Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerikas zumal Brasiliens. Tome II, p. 277-279. Leipzig, 1867 (transcription allemande).
- 3. Coeruna. Martius: Beitrage, etc., II, p. 273-275 (transcription allemande).
- 4. Ouitoto-Káime, a) Theodor Koch-Grünberg: Vocabulaire recueilli au Rio Apaporis en avril 1905 (transcription phonétique); b) Ernst Berner: Vocabulaire recueilli dans l'Igara-parana, 1904 (transcription phonétique).

Remarques 1.

Les mots: bouche, doigt, eau, étoile, homme, jaguar, ont une grande importance pour la comparaison des langues et montrent très clairement la parenté des quatre idiomes. Quant aux pronoms personnels « moi » et « toi », ils se ressemblent assez bien dans trois idiomes et il est vraiment regrettable que Castelnau ne nous ait pas donné la traduction de ces mots en langue Orejone.

Préfixes pronominaux: En langue Miranha et en Coëruna, les péfixes: ga-, go- (ca-, co-) et co-, cu-, servent à désigner les parties du corps humain. Ils représentent les pronoms possessifs de la première personne singulière qui sont dérivés des pronoms personnels cut et coûc. Dans les vocabulaires Káim_e et Orejone ces préfixes manquent, mais le pronom possessif de a deuxième personne singulière: o, ton, ta, est certainement contenu dans les mots qui signifient: main, doigt et ongle. Cela ressort clairement de la comparaison des mots qui ont la même signification dans les autres idiomes, et particulièrement de la forme pure nokai, doigt, en Orejone. o-no(d) ye et o-nokui signifient donc: ta main, o-nokae, ton doigt, etc., tandis que ga-noagá doit se traduire: ma main et ga-núhga respectivement co:nucă, mon doigt.

bouche: 1. vúe; 2. huai; 3. hauoi.

lèvre: 1. quéitilo; 3. hoātté.

nez: 1. dópo; 2. bóbo; 3. tzobórě.

tête: 1. expóge; 3. göbőckö.

maison : 1. hóφο ; 2. huaho ; 3. hó.

agouti: 1. oéto; 3. höötzu.

d, t en Kaime devient tz (ts) en Miranha; p. e.:

nez: 1. dógo; 3. tzobórě.

étoile: 1. okúto; 3. ickótzo.

agouti: 1. oéto; 3. houtzu.

Je ne puis présenter que comme douteuse la transformation de d, t

Káimę en r Coëruna; p. e.:

lèvre: 1. quéitilo; 4. aeoré. nombril: 1. môta; 4. moará.

pied: 1. hef(d)ye: (jambe); 1. édai; 4. co-erabe.

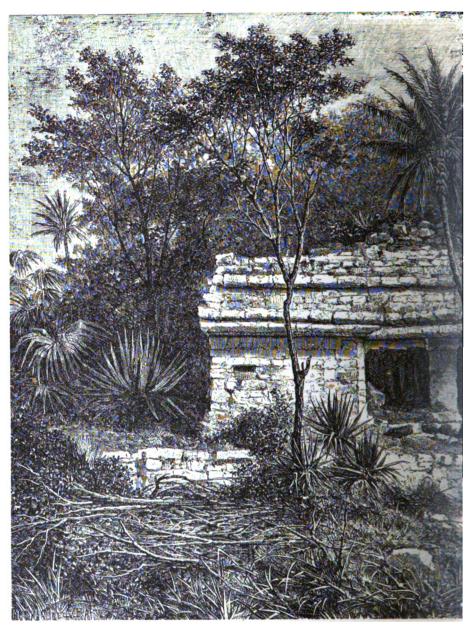
1. Cf. Appendice. — Liste comparative de mots du groupe Ouitoto.

APPE	APPENDICE .— Liste	comparative de m	Liste comparative de mots du groupe Ouitoto.	itoto.
Français.	Ouitoto-Kaimę.	Orejone.	Miranha-Carapaná- tapuyo	Coëruna
bouche	qúe	huai	ga-bauot	coã
lèvre	quéitito		ga-boätté	co-aeoré
nez	dógo	odod	ga-tzobórě	cuihottai
dent	i(½)sk		gesühi	cuirí
œil	uise	o.	ga-ussö	coiaassá
oreille	kenóbe	kinoleo	ga-günora	co-mātore
front	oyeko	houita	ca-rdckii	co-aingha
· tête	exeòge	huba	gōhóckö	copia
cheveux	C. edtic	hupodiki	gõhossõhú	covaungeté
cils	uigei	oitka))
menton	amaeko	haidaíeki		
con	ktma-o, ktma(Y)o	kimata	ga-nomoga	co-nāmoó
poitrine	hogobe	ongotaini	idog-pg	cuisittame
nombril	mota)	mohó	co-moará
bras	natibentke	narigui	sarogōá	cuipa(i)
main	ono(d)ye	cmokui	ga-noaga	cunia
doigt	ónokac	nokai	ga-nihga	co-núcd
ongle	onókobe	onobaicou	ga-sóghi	coisittá
pied	het(d)ne	etaiboi	coitébo	coèrdhe
jambe	tdas			
ean	hágnoi	ainoe	nóhwi	nüho
leu	réke	raibeu	thithtzebo	aeithá
ciel	mòna	muna	namúina	auärettoä
pluie	deisalde	noki		
éclair	tębtridę	saitsana	zugwái	corābamá
tonnerre	gúrute	mouna	amibiti	dmdeŭ
. !	,	(cf. ciel)		
soleil	hitoma	idoma	mábwari	āócke
lune	ofni	buitsara	nathówäri	voattá
étoile	okisto	ico	ickótző	ighkeahaí
pléiades	shini		ickgölüï	nuckiahanuckó
108	the	nani	กลกนักนั	noūnáe
sable	kontyeke	mainita		

náisa		zschabaiahd	ganügocki			ŭaimė		inoni		quāda	cuirá	co-bóme	co-hataime		òighó	anrodi		pützeböh	,			maloasi	•	átziú			ining.	abonauo	iriae	oba	(== farine de	manioc)	banäiira	code oaë
py		tümbúckü	ganügückö	•		thimáe		amt		cuibi	cossá	imá	90-tiamác	e	acko .	zubnwi		höötzu	,			äthö		mahlzó		idi.	commun.	ınbipu	raráuma	zobóa	(= farine de	manioc)	tit-úzu	cut úh
huaho	aratay	otabi	otaki	onia	ruina		comai (== homme)	crigno	1		higa (= enfant)			amai	huco	igalaiman	arricon		miuki	arumba	coraki	sanguini	jadobi	taï		•	anaina		•				titea	
ρόφο	nókaç	segutko	bàraç	háda	stna	fima	kómene	rino	útuę	hitoo	htsa	dma	hisatma	bóma	héko	tsútuma	kaúadyo	otto	d.zeoike	kóędo	éta	ná(g)ma	yásiti	núio	= serpent aqua-	(anhin	711211111	nękuio	rıdraç	sóbę			ogodo	kúę ō
maison	canot	arc	flèche	sarbacane	lance	homme	gens	femme	enfant	fils	fille	frère	oncle	singe	jaguar	tapir	chien	agouti	hocco	perroquet	ara	alligator	poisson	serpent		arhre	aigin	racine	Iruit	cassave			banane	moı toi

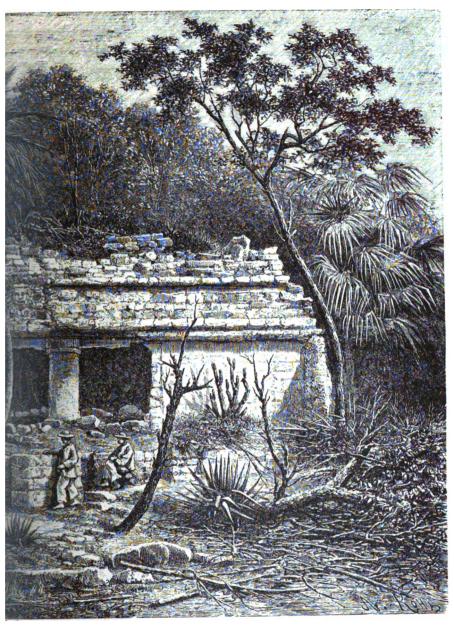
Société des Américanistes de Paris.

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS



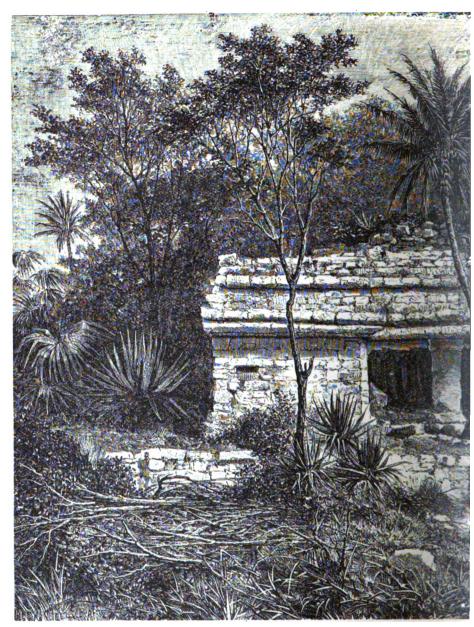
RULNES D'UN T

Tome III (Nouvelle série). Pl. VII



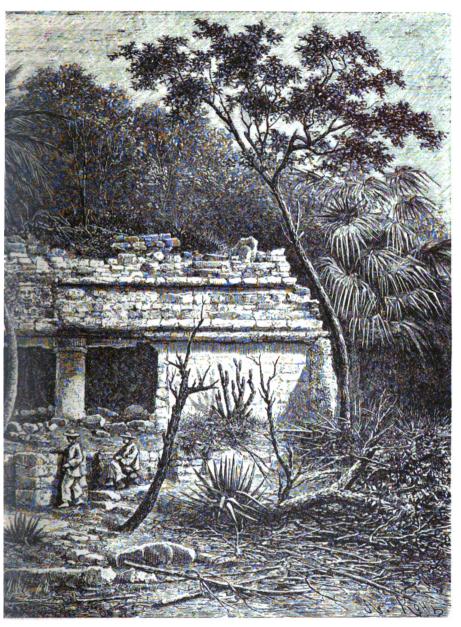
PLE A TULOOM

Journal de la Société des Américanistes de Paris



RULNES D'UN TE

Tome III (Nouvelle série). Pl. VII



IPLE A TULOOM

LES RUINES DE TULOOM

D'APRÈS JOHN L. STEPHENS

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY, Membre de la Société des Américanistes.

Il est une série de monuments parmi les ruines des anciennes villes yucatèques qui sont presque inconnues du public et qui sont cependant des plus intéressantes, je veux parler des ruines de Tuloom que Stephens fut peut-être le seul à explorer, la révolte indienne ayant, depuis cette époque jusqu'à ces tout derniers temps, isolé toute la côte orientale de la presqu'île. Cette ville est en effet située sur la côte, au bord de la mer en face de l'île de Cozumel et fait partie du territoire indien.

Elle se composait alors, il y a près de soixante ans (c'était en 1847), d'une douzaine d'édifices divers, enclos dans une muraille en pierres sèches d'une épaisseur moyenne de trois mètres avec deux petits édifices formant corps de garde aux deux angles de la muraille occidentale.

Le plus important de ces édifices que Stephens appelle le castillo, s'élève en bordure sur les rochers qui dominent la mer. Il est formé d'un édifice central flanqué de deux ailes d'un développement d'environ trente-cinq mètres. Cette partie centrale est beaucoup plus haute que les ailes, et l'intérieur, avec sa voûte indienne en encorbellement, est en parfait état de conservation, tandis que les salles formant les intérieurs des deux ailés avaient leurs toits effondrés. Ici, pas de voûte indienne, mais des murs perpendiculaires dont les hauts percés de trous indiquaient que les toits formaient plafonds et avaient été supportés par des poutres en bois.

Il y a donc là un élément nouveau qui s'est introduit dans l'architecture tolteco-maya. Car jamais, à aucune époque, en aucun centre habité de l'Amérique centrale, dans les pays de terre chaude, nous n'avons trouvé pour les intérieurs des palais, autre chose que la voûte en encorbellement.

Le plafond droit soutenu par des poutres appartient aux terres froides, à Mexico comme aux villes des hauts plateaux du Guatemala, sans pour cela que ce plafond ait influé sur le profil extérieur des monuments qui se trouve partout le même, — profil consacré dans les manuscrits par le signe Calli, temple, maison, palais.

Ce plafond dont Stephens constate l'existence dans un autre édifice, constitue une exception unique pour les centaines de temples et de palais qui peuplent les forêts du Tabasco, du Yucatan et du Guatemala.

Si nous découvrons d'où vient ce plafond et qui l'introduisit à Tuloom, nous aurons une date pour l'érection des monuments, comme nous en avons eu pour la destruction de Mayapan. Pour nous, ces deux événements se touchent et doivent être contemporains. Nous savons en effet que le « Tutul-xiu », souverain de Mayapan, craignant de succomber sous les coups des caciques alliés, s'adressa à Montezuma le Vieux qui régnait à Mexico, le priant de lui envoyer des secours. Or le monarque aztec qui régnade 1440 à 1460, ne fut guère en état de lui envoyer des troupes que vers l'année 1450 au plus tard, ce qui s'accorde du reste avec le manuscrit maya traduit par Don Pio Perez qui fait remonter la chute de Mayapan vers cette même époque, en affirmant que la ville fut prise et détruite soixante ans avant l'arrivée des Espagnols 1. Cela donnerait même une date plus récente : 1455 à 1457. Or, les Mexicains envoyés au secours de Mayapan, la ville détruite et la guerre terminée, se sixèrent au Yucatan, dans le village de Maxcanu. N'est-il pas probable que dans le corps d'Aztecs, il y avait non seulement des soldats et des officiers, mais des artistes et des architectes et qu'ils durent prendre part à l'érection de ces temples et de ces palais qui, selon les historiens, s'élevèrent de tous côtés, de sorte que la péninsule semblait ne former qu'une ville continue?

Mais pourquoi ne trouve-t-on nulle part au Yucatan un autre exemple de cette architecture nouvelle? C'est que les caciques vainqueurs occupaient toute la partie centrale et occidentale de la

^{1.} Principales époques de l'ancienne histoire du Yucatan, manuscrit en langue maya, traitant des diverses époques de l'histoire de la Péninsule avant la conquête, avec commentaires, par Don Pio Perez.

presqu'île, tandis que les « Tutul-xius », réfugiés à Mani après leur défaite, en occupaient la partie orientale et ne devaient conserver que peu de rapports avec leurs vainqueurs. De sorte que, ayant à leur service des officiers et des architectes mexicains, ces derniers purent travailler aux monuments nouveaux, en même temps que leurs amis yucatèques, et y auraient introduit le plafond droit qui était le plafond en usage dans les palais et maisons de Mexico. Nous serions donc là en présence de monuments modernes datant de 1455 à 1460, monuments habités comme les palais et les temples de Labna, Kabah, Uxmal, etc., et qui appartiendraient à la même époque.

C'est aussi l'avis de Stephens qui, en terminant le chapitre relatif à Tuloom, conclut en disant: « C'est ma ferme conviction que cette ville continua d'être habitée longtemps après la conquête, car Grijalva, revenant de la baie de l'Ascension, ne débarqua pas à Tuloom dont il vit en passant les monuments, et les Espagnols, après la désastreuse retraite de Montejo, ne s'occupèrent aucunement des habitants de cette côte, de sorte que les indigènes purent habiter longtemps là ville sans être inquiétés. Et l'impression que j'éprouve d'une récente occupation de ces monuments me vient de l'aspect des monuments eux-mêmes, qui, encore que fort endommagés par l'exubérante- végétation des tropiques, conservent néanmoins un air de jeunesse et de fraîcheur qui contraste avec la solitude et la désolation des alentours.

- « Je crois également que dans le voisinage, d'autres villes semblables à celles dont nous avons visité les ruines, furent occupées longtemps, peut-être un siècle ou deux après la conquête et que les Indiens y menaient la même existence qu'autrefois ¹.
- « A Tuloom, j'ai terminé mes longues explorations et je crois avoir atteint mon but: j'ai retrouvé abandonnés et en ruines les mêmes monuments que les Espagnols trouvèrent debout et habités et j'ai pu me convaincre qu'ils étaient l'œuvre de ces mêmes Indiens qui les habitaient. »

Du reste, les preuves de cette modernité s'accumulent dans les quatre volumes que l'auteur a consacrés à ses explorations et il y a mis tant d'humour, d'esprit de recherche et d'inaltérable bon

1. Témoin Tayasal qui fut détruite par Don Martin Ursua en 1696.

sens, qu'il ferait un américaniste du plus indifférent des hommes,

A Mani, il découvre une carte des différents villages groupés autour de cette ville, chaque village s'y trouve désigné par une église, moins Uxmal qu'on a representé par le dessin d'un palais indien. D'après ce document daté de 1557, quatorze ans après la fondation de Mérida, tous les villages désignés par une église auraient été convertis au christianisme et se trouvaient sous la tutelle d'un prêtre espagnol, moins la ville d'Uxmal: et la preuve, c'est que, d'après la charte faisant partie du manuscrit, un certain juge, Don Felipe Manrique, chargé des intérêts de ces communautés, aurait été envoyé à Uxmal et en revint, accompagné d'un interprète Don Antonio Gaspar.

Que représentait donc Uxmal à cette époque? Il est hors de doute, dit Stephens, que c'était un centre de population où l'on pouvait se rendre, y rester et d'où l'on pouvait revenir : qu'il était habité, puisque le juge Felipé Manrique avait besoin d'un interprète pour communiquer avec les habitants qui, n'ayant point d'églises, fréquentaient leurs temples et leurs palais.

Voilà qui est assez clair, mais il y a mieux:

Se trouvant à Mérida, Stephens recut de Don Simon Péon diverses pièces de ses archives, ayant trait à sa propriété d'Uxmal, qui, primitivement, en 1673, fut attribuée au regidor Don Lorenzo de Evia, pour y établir une hacienda de bestiaux, « ce qui ne pouvait, dit le texte manuscrit, faire de tort à personne mais bien au contraire rendre service au culte de Dieu notre seigneur, car l'établissement de cette hacienda, empêcherait les Indiens de la région d'adorer le diable dans les temples qui s'élèvent sur l'emplacement de cette ville; temples où ils offrent de l'encens à leurs idoles, tout en se livrant à d'autres détestables cérémonies, comme ils le font notoirement et publiquement chaque jour » 1.

D'autres documents datant de 1688, consirment la donation de cette propriété et la prise de possession dans les termes suivants : « Dans la place surnommée les édifices d'Uxmal, le troisième jour du mois de janvier 1688, en vertu des pouvoirs que m'a confiés le gouverneur, j'ai pris par la main le dit Lorenzo de Evia, que j'ai conduit à travers les édifices d'Uxmal, où j'ouvris et fermai

^{1.} Incidents of Travels Yucatan, by John L. Stephens, vol. I, chap. xv, p. 323.

diverses portes, qui répondaient à divers appartements; là, j'ai fait couper certains arbres, ramassé diverses pierres que j'ai jetées, tiré de l'eau de l'une des citernes de cette ville d'Uxmal, me livrant à d'autres actes de possession, etc., « Voici donc, ajoute Stephens, des témoins irrécusables qui nous certifient, que cent quarante ans après la fondation de Mérida, les édifices d'Uxmal étaient en grande vénération parmi les Indiens de la région et qu'il y avait là un groupe de population qui, loin des regards espagnols, se livrait encore à tous les exercices de son ancienne religion 1. » Ne sont-ce pas là des preuves évidentes de modernité?

Mais l'auteur des « Incidents de voyage au Yucatan » ne négligera pas les moindres de ces incidents qui viendront à l'appui de sa théorie. La découverte singulière du curé de Chemax, qu'il a consignée, en est une nouvelle preuve.

Ce curé, chez lequel Stephens séjourna, était propriétaire d'une hacienda à Kantunile (dans la région de Tuloom et d'Aké où batailla Don Francisco de Montejo, lors de sa première visite au Yucatan), station où se trouvaient diverses pyramides indiennes autrefois, surmontées de monuments. Il fit éventrer l'une de ces pyramides pour en utiliser les matériaux et découvrit une tombe où se trouvaient trois squelettes, un homme, une femme et un enfant, près des têtes des squelettes. Il découvrit deux grands vases en terre cuite, et, dans l'un d'eux, une collection d'ornements indiens, perles pour colliers, coquilles sculptées et têtes de flèches, telles qu'on en trouve partout dans les tombes indiennes; mais l'objet le plus intéressant et le plus curieux, fut un couteau à manche de corne dont le manche et la lame étaient en fort mauvais état, c'est que le couteau datait de loin : c'était en effet un trophée conquis sur l'un des soldats du conquérant par le cacique de l'endroit et que, selon la coutume indienne, on avait enseveli avec lui.

Je pourrais dire que c'est un couteau fossile, comme la dent de cheval, trouvée dans des circonstances identiques par la commission américaine dans la tombe des caciques à Copan. Je laisse le soin de résoudre la question au lecteur, pour qui ce couteau et la dent de cheval ne représentent qu'une seule et même époque, une seule et même date, date toute moderne, c'est évident.

1. Incidents of Travels in Yucatan by John L. Stephens, vol. I, chap. xv, p. 324.

LE CALENDRIER MEXICAIN

ESSAI DE SYNTHÈSE ET DE COORDINATION

PAR M. ÉDOUARD DE JONGHE,

Docteur en philosophie et lettres, Membre de la Société des Américanistes.

Basé sur des observations astronomiques sérieuses, le calendrier mexicain était surtout étudié par la caste des prêtres qui l'enseignaient dans leurs écoles. Sur lui se réglaient les présages, les actes magiques, les fêtes rituelles, ainsi que la plupart des actes de la vie privée et publique 1. Nous examinerons successivement les points que voici :

- 1º Rapports entre le Tonalamatl et l'année solaire.
- 2º Succession des fêtes rituelles.
- 3º Synchronologie.

I

Le comput des anciens Mexicains repose à la fois sur une période de 260 jours qui se subdivise en 20 treizaines et sur une période

.. Les principaux ouvrages récents sur le calendrier mexicain sont: D. Brinton, The native calendar of Central America and Mexico. Philadelphia, 1893. — Nuttall (Zelia), Note on the ancient Mexican Calendar-system, communicated to the Xth intern. Congres of Americanists. Stockholm, 1894; et a The periodical adjustments of the ancient Mexican Calendar », dans American Anthropologist, n. s., vol. vi, nº 4, 1904, pp. 486-500. — Seler (Ed.), Gesammelte Abhandlungen zur Amerikanischen Sprachund Alterthumskunde, I, Berlin, 1902, pp. 173-183, 417-503, 507-554; Id. « Die Korrekturen der Jahreslänge und der Venusperiode in den mexikanischen Bilderschriften » (Zeitschrift für Ethnologie, 1903. Heft 1, 27-49). Enfin, sous le titre: Mexican and Central American antiquities, calendar-systems and history, la Smithsonan Institution (Washington, 1904) vient de publier la traduction anglaise d'un certain nombre des travaux de MM. Seler, Förstemann, Schellhas, Sapper et Dieseldorf.

de 365 jours qui se décompose en 18 vingtaines plus 5 jours appelés nemontemi. La première période s'appelle Tonalamatl (livre des jours), et nous en possédons de beaux spécimens dans le Codex Borbonicus, le Tonalamatl Aubin, le Codex Telleriano-Remensis, et le Vaticanus A d'une part, et dans le Codex Borgia, le Vaticanus B et le Codice di Bologna d'autre part. La seconde période s'appelle Tonalpoualli et est généralemement représentée sous la forme d'une roue. Ces représentations comme celles de Valadès, de Durán, de J. de la Serna, etc., sont de date plus récente. Pour donner une idée plus claire de ces deux périodes, nous les exprimons ici par des chiffres:

Tonalamatl = 260 jours:
$$13 \times 20$$
).
ou 5 (4 × 13).
Tonalpoualli = 365 jours (18 × 20) + 5).
ou (28 × 13) + 1.

La question de l'origine du Tonalamatl serait de la plus haute importance pour nous éclairer sur les rapports qui existaient entre ces deux périodes. Malheureusement sa solution se heurte à des difficultés jusqu'à ce jour insurmontables. Les anciens auteurs ont, en général, pensé que la période de 260 jours avait été inventée pour les besoins de la magie. Les pictographies, dont nous avons conservé un petit nombre, et qui nous présentent le Tonalamatl avant tout comme un livre d'horoscopes, étaient bien faites pour les entretenir dans cette idée. Il est peu probable cependant que le Tonalamatl ait eu dès, ses débuts, les caractères magiques que nous lui trouvons à l'époque de la conquête. Il est bien plus vraisemblable qu'à l'origine, il ait servi à compter le temps d'une façon approximative. Quelques-uns, tel Orozco y Berra?, à la suite de Leon y Gama, ont pensé que ce compte est basé sur les mouvements de la lune. Le nombre 13 serait né de l'observation de la lune croissante (Ixtoçoliztli = desvuelo) et de la lune décroissante (Cochiliztli=sueño). Si nous nous refusons, avec Brinton 3, à adop-

^{1.} Tonalpoualli (compte des jours).

^{2.} Historia antigua de México, II, p. 11. Cf. Gama, Descripcion historica y cronologica de las dos piedras... Mexico, 1792, p. 27.

^{3.} The native calendar of central America and Mexico. Philadelphia, 1893, p. 9.

ter cette explication du nombre 13, nous sommes assez disposé à admettre, avec Mme Zelia Nuttall 1, que la période de 260 jours représente une façon assez primitive de compter le temps, celle qui se calcule sur la durée approximative d'une gestation. Dans cette hypothèse le nombre 9 aurait joué un certain rôle; chacune des 9 lunaisons aurait été placée sous le patronage spécial d'une divinité et, plus tard, quand à ce comput primitif s'est substitué un compte plus exact basé sur le mouvement apparent du soleil, ce compte aurait pris au comput primitif, avec ses éléments 13 et 20, aussi les neuf divinités. Ce sont celles qui nous sont connues sous le nom de « señores de la noche » et qui furent surtout, pour ne pas dire exclusivement, utilisées pour les besoins de la magie. Quant au nombre 13 lui-même, il serait né simplement de la division de la période en vingtaines, ce qui est très naturel puisque les peuples de l'Amérique moyenne possédaient le système vigésimal depuis une très haute antiquité. Quoi qu'il en soit de ces hypothèses sur l'origine du Tonalamatl, une chose est certaine à notre avis, c'est que le Tonalamati date de très loin. Le fait que nous le trouvons, avec sa subdivision en vingtaines, chez toutes les tribus du groupe Nahua comme du groupe Maya, permet même d'induire qu'il était possession commune de ces peuplades, avant l'époque de leur dispersion.

D'après cela, le *Tonalpoualli* se présente comme un développement du *Tonalamatl* dont il emprunta les vingtaines, les treizaines, voire les neuvaines. A côté des mouvements apparents du soleil, les anciens mexicains observaient aussi les révolutions synodiques de la planète Vénus, et il se trouve précisément que la période de 260 jours était admirablement choisie pour compter tout ensemble le cours de ces deux corps célestes. Cela ressort des égalités suivantes:

$$584 = 2 (20 \times 13) + (4 \times 13) + 12$$

 $365 = (20 \times 13) + (8 \times 13) + 1$, et:



^{1.} Nous ne croyons pas, cependant (comme M^{me} Nuttall le pense en s'appuyant sur une assertion de J. de la Serna), que les Mexicains aient perfectionné le Tonalsmatl au moyen d'une intercalation de 5 jours. Voir The periodical adjustments of the ancient Mexican Calendar..., p. 495 et 500. (Cf. Brinton, The native Calendar..., p. 9.)

$$5 \times 584 = 8 \times 365$$
, d'où :

 $13 (5 \times 584) = 13 (8 \times 365) = 146 \times 260 =$ 104 ans, c'est-à-dire le grand cycle mexicain Ueuetiliztli (la vieillesse) au bout duquel les 3 périodes reviennent à leur point de départ. Le petit cycle de 52 ans (Xippoualli, le compte des années) est calculé uniquement sur la concordance du Tonalamatl avec le Tonalpoualli $(52 \times 365 = 73 \times 260)$. Tout cela montre que le Tonalamatl du temps de la conquête n'était pas un calendrier à l'usage des magiciens, mais bien une espèce de mesure de l'année solaire et une espèce de commune mesure pour l'année solaire et les périodes Vénusiennes. Nous insistons sur ce fait parce qu'il éclaire d'une façon notoire la question de l'intercalation et aussi la question de savoir par quel jour du Tonalamatl commence l'année solaire. Avant de passer à l'examen de cette question, je crois utile de donner ici la série des années qui composent le Xippoualli et la série des périodes Vénusiennes qui constituent le Ueuetiliztli.

Les 52 ans du Xippoualli.

	1" tlalpilli.	2° tlalpilli. —	3• tlalpilli.	1• tlalpilli.
1	Acatl xm 4	Tecpatl xviii	Calli m	Tochtli viu
2	Tecpatl xviii	Calli m	Tochtli vni	Acatl xm
3	Calli m	Tochtli viii	Acatl xiii	Tecpatl xviii
4	Tochtli viii	Acatl xiii	Tecpatl xviii	Calli m
5	Acatl xiii	Tecpatl xviii	Calli III	Tochtli vui
6	Tecpatl xviii	Calli m	Tochtli vin	Acatl xm
7	Calli III	Tochtli vin	Acatl xiii	Tecpatl xviii

1. Les chiffres romains indiquent la place des signes dans la série de 20 jours. Ces signes sont :

1 Cipactli.	6 Miquiztli.	11 Oçomàtli.	16 Cozcaquauhtli.
2 Eècatl.	7 Maçatl.	12 Malinalli.	17 Olin.
3 Calli.	8 Tochtli.	13 Acatl.	18 Tecpatl.
4 Cuetzpalin.	9 Atl.	14 Ocelotl.	19 Quiauitl.
5 Couatl.	10 Itzcuintli.	15 Quauhtli	20 Xochitl.

L'égalité (18×20)+5=365 a comme corollaire que, si la première année commence par le signe xIII, la deuxième commencera par le signe xVIII, la troisième par le signe in, etc., et l'égalité (28×13)+1=365 explique que, si la première année commence par 1-XIII, la deuxième commence par 2-XVIII, etc.

8	Tochtli viii	Acatl xm	Tecpatl xviii	Calli III
9	Acatl xIII	Tecpatl xviii	Calli 111	Tochtli viii
10	Tecpatl xviii	Calli m	Tochtli viii	Acatl xiii
11	Calli m	Tochtli viii	Acatl xiii	Tecpatl xviii
12	Tochtli viii	Acatl xiii	Tecpatl xviii	Calli m
13	Acatl xm	Tecpatl xviii	Calli m	Tochtli viii

Les 65 périodes Vénusiennes du Ueuetilizti.

1" treizaine.		2º treizainc.	3° treizaine.	4º treizaine.	5° treizaine.
ı	Cipactli 1	Acatl xIII	Couatl v	Olin xviii	Atl ix
13	Couatl v	Olin xv11	Atl ix	Cipactli 1	Acatl xm
12	Atl ix	Cipactli 1	Acatl xiii	Couatl v	Olin xvII
11	Acatl xm	Couatl v	Olin xvII	Atl 1x	Cipactli 1
10	Olin xvii	Atl 1x	Cipactli 1	Acatl xiii	Couatl v
9	Cipactli 1	Acatl xIII	Couatl v	Olin xvII	Atl 1x
8	Couatl v	Olin xvıı	Atl ix	Cipactli 1	Acatl xiii
7	Atl 1x	Cipaclli 1	Acatl xiii	Couatl v	Olin xvII
6	Acatl xm	Couatl v	Olin xv11	Atl ix	Cipactli 1
5	Olin xvii	Atl 1x	Cipactli 1	Acatl xiii	Couatl v
4	Cipactli 1	Acatl xiii	Couat! v	Olin xvII	Atl 1x
3	Couatl v	Olin xvII	Atl 1x	Cipactli 1	Acatl xiii
2	Atl ix	Cipactli 1	Acatl xiii	Couatl v	Olin xvıı

Si le *Tonalamatl* est une mesure de l'année solaire, il faut se demander comment elle s'applique sur cette année. La première année du cycle commence-t-elle par le premier jour du *Tonalamatl* ou commence-t-elle par le jour dont elle porte le nom?

Ce problème a reçu des réponses assez diverses. La plus ancienne indication que je connaisse remonte à un auteur anonyme qui écrivit en 1549 et dont une roue cyclique est publiée à la suite de l'édition des *Memoriales de Motolinia* par M. L. Garcia Pimentel². La partie concernant le calendrier, qui occupe les pages 48-53 de la susdite édition, appartient selon toute vraisemblance au même auteur. Nous y lisons page 50: « No solamente

^{1.} L'égalité $(29\times20)+4=584$ entraîne le résultat suivant : si la première période commence par 1, la deuxième commencera par v, la troisième, par 11, la quatrième, par x111, la cinquième, par xv11, etc.; de même comme suite de l'égalité $(44\times13)+12=584$, nous voyons que, si la première période commence par 1-I, la deuxième commence par 13-V, la troisième, par 12-IX, etc.

^{2.} Mexico, Paris et Madrid, 1903.

comienzan en las dichas cuatro figuras los años, pero tambien sin excepcion todos los meses... » Cette assertion est répétée à la page 52 et sur la roue cyclique elle-même. Dans le même ouvrage, nous trouvons un passage qui donne la même indication. Il ne semble pas appartenir au même auteur, ni à Motolinia. Page 43, nous lisons: « porque el año toma nombre de su primero dia ». Des études synchronologiques montrent que Sahagun, Chimalpain, comme Ixtlilxochitl, commencent l'année par les signes Acatl, Tecpatl, Calli, Tochtli.

Durán n'est pas du même avis. Il dit expressément que le premier jour du mois et conséquemment de l'année appartient au signe *cipactli*: « Y para que con mas claridad lo intendamos y con mas facilidad, es de saber que el primer dia del mes se llamaba cipactly » ¹.

Gemelli Carreri se guidant sur la Ciglografia Indiana, malheureusement introuvable jusqu'à ce jour, de Siguenza y Gongora, et suivi en bien des points par Clavigero, prétend que l'année 1 Tochtli commence par le jour 1 cipactli, 1 Acatl par le jour 1 miquisztli, 1 Terpatl par le jour 1 oçomatli, 1 Calli par le jour 1 cozcaquauhtli².

Boturini et Veytia à sa suite font commencer l'année par le jour dont elle porte le nom. Sur la base d'études astronomiques approfondies, Leon y Gama construisit un système de calendrier mexicain très ingénieux, mais qui ne tient pas toujours compte des faits. Ce système eut beaucoup de succès. Alexandre de Humboldt, J. F. Ramirez, Aubin, Boban et bien d'autres l'adoptèrent. D'après Gama, toutes les années commencent indistinctement par 1 cipactli et finissent par 1 couatl³. Je suis porté à croire que Gama conçut son système pour expliquer la fameuse date de la prise de Mexico que les auteurs indigènes placent unanimement au jour 1 couatl. Comme il ne parvenait pas à identifier cette date avec le 13 août, il recourut à une interprétation métaphorique. Si 1 couatl est le dernier jour de toute année, c'est aussi le dernier jour des nemontemi et, comme tel, il est néfaste. Ce caractère de dernier

^{1.} Historia de la Nueva Espana y islas de Tierra firme, ed. J. Fern. Ramirez, Mexico, Andrade y Escalante, 1867-1880. Tome II, p. 265, cf. p. 256.

^{2.} Gemelli Carreri, Giro del mundo. Venise, 1719. Livre VI, p. 43 s.

^{3.} Descripcion historica y cronologica de las dos piedras... Mexico, 1792, p. 63-76.

jour de l'année et de néfaste explique suffisamment aux yeux de Gama que les auteurs mexicains aient appelé 1 couatl le jour funeste qui mit fin à la domination de Mexico-Tenochtitlan. D'autre part, il est plus que probable que Cristobal del Castillo, la principale source de Gama, faisait déjà, lui aussi, commencer l'année par cipactli.

Orozco y Berra ne fut pas satisfait du calendrier de Gama et en construisit un autre basé sur l'identification du signe 1 couatl avec le 12 août. Il admet que les années 3 Calli commencent par le jour 2 ocomatli, 4 Tochtli par 3 cozcaquauhtli ; il échappe donc au grave défaut de Gama qui consiste à faire du Tonalamatl une mesure non continue et, par conséquent, bien imparfaite de l'année solaire.

Enfin M^{me} Zelia Nuttall crut avoir trouvé la clef de l'énigme. Elle mit à profit la malheureuse distinction entre année rituelle et année civile, introduite par Boturini, et adoptée par Granados y Galvez et par Veytia. Les années Acatl commenceraient par cipactli, mais, dans cette année, le cinquante troisième jour marqué du signe acatl introduit une année rituelle à l'intérieur de l'année civile ². De cette façon on s'expliquerait que le jour acatl donne son nom à l'année, quoique celle-ci commence par cipactli. Seulement cette théorie est en contradiction avec un grand nombre de faits établies.

L'étude d'un important document de la collection Humboldt fournit à M. Seler la preuve, convaincante à mon avis, que l'année commence par le jour dont elle porte le nom. Dans ce document se trouve peinte une série de fêtes se succédant pendant l'espace de 19 ans à raison de 4 par an. La fête Etzalqualiztli y est indiquée par les dates : 12 olin, 13 éécatl, 1 maçatl, 2 malinalli, etc., c'està-dire les jours qui précèdent immédiatement 13 tecpatl, 1 calli, 2 tochtli, 3 acatl. Étant donné que les fêtes se célébraient régulièrement au dernier jour de la vingtaine qui porte leur nom (ce qui est confirmé aussi par le précieux document), nous sommes forcé de conclure avec M. Seler que les jours initiaux des années sont : acatl, tecpatl. calli, tochtli et non pas cipactli, miquiztli, oçoma-

^{1.} Historia antigua de Mexico, II, 75.

^{2.} Note on the ancient mexican calendar system, p. 8.

tli, cozcaquauhtli qui sont respectivement les jours initiaux des quatre quarts du Tonalamatl. M. Seler trouva la confirmation de cette conclusion dans la comparaison avec d'autres calendriers centro-américains, et dans les études de synchronologie dont nous aurons à parler plus loin 1.

Sur les feuilles 21-22 du magnifique Codex Borbonicus, publié sur l'initiative du duc de Loubat, avec un commentaire très savant du Dr E. T. Hamy ², j'ai cru trouver à mon tour la preuve que l'année mexicaine commençait par le jour dont elle porte le nom. Nous y voyons figurée la série des 52 ans du cycle mexicain autour de deux groupes centraux formés de Cipactonal et Oxomoco (f. 21), et Quetzalcouatl et Tezcatlipoca dansants (f. 22). Chaque année y est accompagnée d'une des 9 figures que nous connaissons sous le nom de señores de la noche et dont nous avons déjà parlé. En haut de la feuille 21, partant de la droite, nous trouvons la série des années commençant par 1 Acatl, répondant généralement à l'Est:

- 1. Acatl (xiii), tepeyollotl -- h
- 2. Tecpati (xviii), mictlantecutli e
- 3. Calli (111), piltzinteotl c
- 4. Tochtli (viii), tlaloc i
- 5. Acatl (xm), chalchiuhtlicue [
- 6. Tecpati (xviii), cinteoti d
- 7. Galli (III), xiuhtecutli a
- 8. Tochtli (YIII), tepeyollotl h
- 9. Acalt (xiii), mictlantecutli e
- 10. Tecpatl (xviii), itztli b
- 11. Calli (III), tlaloc i
- 12. Tochtli (viii), chalchiuhtlicue f
- 13. Acatl (xiii), cinteotl d

Continuant au bas de la feuille 22 et allant de gauche à droite, nous rencontrons la treizaine commençant par 1 Tecpatl, répondant généralement au Nord.

^{1. «} Die mexikanischen Bilderhandschriften Al. von Humboldt's in der kgl Bibliothek zu Berlin ». Berlin, 1893, dans Gesammelte Abhandlungen, II, p. 173-183.

^{2.} Codex Borbonicus. Manuscrit mexicain de la Bibliothèque du Palais Bourbon. Paris, E. Leroux, 1899, ch. III, 14-15. Cf. Seler, Ges. Abh.. I, 512-513, et Fr. del Paso y Troncoso, Descripcion historica y exposicion del codice pictorico de los antignos náuas. Florencia, 1898, p. 79-97.

```
1. Tecpati (xviii), xiuhtecutli — a
2. Calli (iii), tlacolteotl — g
3. Tochtli (viii), mictlantecutli — i
4. Acati (xiii), itztli — b
5. Tecpati (xviii), tlaloc — i
6. Calli (iii), chalchiuhtlicue — f
7. Tochtli (viii), piltzinteotl — c
8. Acati (xiii), xiuhtecutli — a
9. Tecpati (xviii), tlacolteotl — g
10. Calli (iii), mictlantecutli — e
11. Tochtli (viii), itztli — b
12. Acati (xiii), tepeyollotl — h
```

13. Tecpati (xviii), chalchiuhtlicue - f

Nous continuons sur la même feuille 22, au haut à droite et nous comptons la treizaine qui commence par 1 Calli et qui répond à l'Ouest:

```
1. Galli (III), piltzinteotl — c
2. Tochtli (VIII), xiuhtecutli — a
3. Acatl (XIII), tlaçolteotl — h
4. Tecpatl (XVIII), cinteotl — d
5. Galli (III), itztli — b
6. Tochtli (VIII), tepeyollotl — h
7. Acatl (XIII), chalchiuhtlicue — f
8. Tecpatl (XVIII), piltzinteotl — c
9. Galli (III), tlaloc — i
10. Tochtli (VIII), tlaçolteotl — g
11. Acatl (XIII), cinteotl — d
12. Tecpatl (XVIII), itztli — b
13. Galli (III), tepeyollotl — h
```

Retournant à la feuille 21, nous trouvons au bas de la page, rangé de gauche à droite, le *tlalpilli* commençant par 1 Tochtli répondant au Sud:

```
1. Tochtli (VIII), micliantecutli — e
2. Acati (XIII), piltzintectl — c
3. Tecpati (XVIII), tlaloc — i
4. Calli (III), tlacoltectl — g
5. Tochtli (VIII), cintectl — d
6. Acati (XIII), xiuhtecutli — a
7. Tecpati (XVIII), tepeyollotl — h
8. Calli (III), micliantecutli — e
Société des Américanistes de Paris.
```

14

- 9. Tochtli (viii), piltzinteotl c
- 10. Acatl (xm), tlaloc i
- 11. Tecpatl (xvIII), chalchiuhtlicue f
- 12. Calli (m), cinteotl d
- 13. Tochtli (xm), xiuhtecutli a

Le tableau ci-joint représente un Tonalamatl à la façon des pictograpies du groupe Borgia, c'est-à-dire, sur cinq rangées horizontales de 52 jours, que, pour la facilité du lecteur, nous avons ordonnées de gauche à droite. Les signes diurnaux sont indiqués par des chiffres romains, et les señores de la noche par les 9 premières lettres de l'alphabet, de telle façon que Xiuhtecutli = a, Itztli = b, Piltzinteotl = c, Cinteotl = d, Mictlantecutli = e, Chalchiuhtlicue = f, Tlaçolteotl = g, Tepeyollotl = h, Tlaloc = i. Ce tableau montre quel critère a guidé le pictographe dans le choix de la combinaison des señores de la noche avec les années.

Chaque signe d'année est combiné avec la figure qui, dans le Tonalamatl, accompagne le jour dont elle porte le nom. Ce fait a son importance. Il indique, en effet, que ce jour est le premier de l'année. Pourquoi combine-t-on dans l'indication du cycle ces signes d'années avec les figures de leurs jours? C'est que, comme on peut le voir au Tonalamatl théorique, la série des neuvaines appliquée au Tonalamatl donne un reste de un, de sorte que si le premier jour porte la figure a, le dernier ne portera pas la figure i, mais bien h. Comme pour mesurer l'année, le Tonalamatl a besoin de se développer plus d'une fois, il arrive que les jours qui suivent le 13 xochitl ne pourront plus, à moins de briser la série des neuvaines, coïncider avec les figures qu'elles portent dans le Tonalamatl théorique. Donc le jour 1 cipactli qui, dans la première révolution du Tonalamatl, est combiné avec Xiuhtecutli, reparaîtra en combinaison avec Tlaloc i dans la deuxième. De plus, les nemontemi ne sont pas affectées des figures déterminantes, ce que les auteurs expriment généralement en disant de ces jours qu'ils ne sont pas comptés. Il en résulte qu'au commencement de la deuxième année il se sera produit un désaccord d'au moins 6 jours entre les signes diurnaux et les figures qui leur reviennent

^{1.} La non divisibilité de 260 par neuf permet ainsi de distinguer entre eux les jours de l'année qui portent le même nom. Cf. Orozco y Berra, o. c., p. 42.

DE LA NOCHE»

12	13	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	18
XVIII	XIX	d d	I 6	17	111 g	λ iv	V.	VI R	₽ All	VIII C	ıx d	X e	xI f	g
X	XI A	XII b	KIII	d ZIV	6	XVI f	XVII g	y XVRI	XIX i	XX a	1 d	111 C	iii d	14
ii g	y m	i i	*	b	C AII	d 7111	E E	f	xı g	XII	XIII i	TIA	b b	C XAI
XIV	TY f	g	XVII	i	XIX a	b b	l U	ď	8 8	۲۲	\int_{g}	h	VII i	¥111¥
C	d	6 A111	f	g) h	i XII	XIII	p xiv	C	d	-XVII	YVIII	g	XX h

de par le Tonalamatl. De cette façon la manipulation du livre deviendrait très difficile, si le tonalpouhqui (celui qui compte les jours) n'y remédiait par cette loi très simple: le premier jour de l'année rétablit l'équilibre entre les signes diurnaux et la série des « señores de la noche », en ce sens qu'il est combiné avec la figure qui lui revient normalement de par le Tonalamatl. A notre avis, les feuilles 21-22 du Codex Borbonicus, placées immédiatement à la suite du Tonalamatl, ne sont autre chose que l'expression de cette loi; elles montrent comment il faut se servir de ce livre et prouvent par conséquent que les jours qui ont donné leur nom aux années sont, en qualité de régulateurs, les jours initiaux de ces années.

II

Comme nous l'avons exprimé plus haut en chiffres, l'année mexicaine se répartissait en 18 vingtaines, au bout desquelles se célébraient régulièrement des fêtes liturgiques. A ces vingtaines nous appliquons, bien qu'improprement, le terme de mois. Ces mois se succèdent dans l'ordre suivant:

Atlcaualo, fête de Tlaloc Tlacaxipeualiztli, fête de Xipe Toçoztontli, fête de Cinteotl Ueitoçoztli, fête de Cinteotl Toxcatl, fête de Tezcatlipoca Etzalqualiztli, fête de Tlaloc Tecuilhuitontli, fête de Uixtociuatl Ueitecuilhuitl, fête de Xochipilli Miccailhuitzintli (ou Tlaxochimaco), petite fête des morts Ueimiccailhuitl (ou Xocouetzi), grande fête des morts Ochpaniztli, fête de Toci Teotleco, fête de Tezcatlipoca Tepeilhuitl, fête de Tlaloc Quecholli, fête de Mixcouatl Panquetzaliztli, fête de Uitzilopochtli Atemoztli, fête de Tłaloc Tititl, fête de Ilamatecutli Itzcalli, fête de Xiuhtecutli 1

1. L'indication des fêtes est donnée ici d'après les codices Vaticanus A et Telle-

Si nous sommes bien orientés sur la succession des mois, nous le sommes malheureusement de façon beaucoup moins parfaite sur le mois initial. Les plus anciens documents indiquent comme mois initial Atlcaualo ou Tlacaxipeualiztli. Parmi ceux qui font commencer l'année par Atlcaualo, nous pouvons citer Sahagun, Torquemada, le Codex Ixtlilxochitl, les interprètes du Telleriano-Remensis et du Vaticanus A, le Codex 1576 d'Aubin, Durán, Martin de Leon, Vetancourt, Clavigero, Granados y Valdès, etc.; tandis que Motolinia, le Codex Magliabecchi, Gomara, Valadès, Ixtlilxochitl, J. de la Serna, et, à la suite probablement de Siguenza y Gongora, Gemelli Carreri se prononcent pour le mois de Tlacaxipeualiztli. Madame Zelia Nuttall adopte ce dernier avis.

L'auteur du calendrier publié à la suite de l'édition des Memoriales de Motolinia par le M. L. Garcia Pimentel se distingue assez sensiblement des autres auteurs du xvr siècle. Il fait apparemment commencer l'année par le mois de Tititl, mais il semble bien qu'il n'a en faisant cela d'autre but que de faire coïncider la nouvelle année mexicaine avec la nouvelle année européenne 1. Il n'est pas impossible que Cristobal del Castillo se soit inspiré des idées de cette école. En tout cas, Leon y Gama qui nous le présente comme sa principale source, adopta lui aussi le mois de Tititl comme premier mois de son année. Dans la seconde moitié du xvii siècle, furent copiés ou composés un grand nombre de calendriers qui font commencer l'année par Atemostli; et nous retrouvons le même mois initial dans l'édition des lettres de Cortès par Lorenzana en 1770 2. Il restait Itzcalli; celui-ci fut placé en tête des mois par Orozco y Berra.

Ces discordances sont assez suggestives. Elles me font penser que chez les anciens Mexicains le passage de l'année ancienne à une année nouvelle n'était pas aussi marqué que nous le croyons. Ils avaient une série continue de *Tonalamatls*; ces séries étaient jalonnées tous les 365 jours par un signe qui donnait son nom à la période suivante. La présence de ce signe constitue proprement le

riano-Remensis, collationnés avec le Codex Magliabecchi. Cf. Seler, Eine Liste der-Mexikanischen Monatsfeste, Gesammelte Abhandlungen, I, p. 145, 151.

^{1.} Nous trouvons la même préoccupation chez l'auteur anonyme contre leque Sahagun mène la polémique de son Appendice au livre IV.

^{2.} Historia de Nueva España, Mexico, Hogal, 1770.

commencement de l'année. Tous les 52 ans, la série de 73 Tonalamatls recommence, ce qui donne lieu à la grande fête du renouvellement du feu. Cette fête constitue le commencement d'un cycle et, à fortiori, le commencement d'une année.

Pour connaître le mois initial d'une année, il nous faut donc chercher à quel mois correspond dans une année 1 Acatl, le jour 1 acatl, et dans quel mois se célèbre la fameuse fête cyclique. A la suite d'une étude savamment conduite sur laquelle nous reviendrons à propos de la synchronologie 1, le professeur Seler montra que dans l'année 3 Calli (1521) le jour 3 calli devait coïncider avec le premier jour de Toxcatl. Cette conclusion avait quelque chose de surprenant au premier abord. En réalité, elle n'est que très naturelle, puisque le mois Toxcatl est aussi celui où avait lieu le renouvellement du feu. L'étude des cérémonies qui caractérisent cette fête liturgique ne laisse pas de doute à cet égard 2.

L'historien Chimalpain donne une indication très curieuse au sujet de la dernière fête cyclique qui eut lieu avant l'arrivée des Espagnols en l'année 4507 : « II acatl xihuitl. 1507 años. Ypan in toxiuh molpilli Huixachtecatl, yn icpac huetz tlecuahuitl; ye nauhtetl yn quilpillico mexica yye ixquichica cate Tenuchtitlan;... ypan cem ilhuitonalli nahui acatl. [Année deux roseau. 1507. Alors eut lieu la ligature de nos années sur le Huixachtecatl où fut allumé le feu; ce fut la quatrième ligature que faisaient les Mexicains depuis qu'ils étaient à Tenochtitlan... dans le compte des jours au jour quatre roseau 3.] Ce passage dit clairement, semble-til, que la cérémonie du renouvellement du feu s'accomplit en 1507 au jour 4 acatl. Faut-il en conclure ou bien que l'année 2 Acatl commençait au jour 4 acatl, ou bien que la grande fête cyclique ne se célébrait pas au commencement de l'année? Nous ne le croyons pas. Si nous plaçons en tête des mois, comme Chimalpain le faisait probablement, le mois d'Atlcaualo avec, comme signe initial, 2 acatl, nous obtenons précisément 4 acatl comme premier jour du mois de Toxcatl. Nous ne pensons pas que Chi-

^{1,} Gesammelte Abhandlungen..., I, p. 173-183.

^{2.} Ed. Seler. « Die Achtzehn Jahresfeste der Mexikaner ». Veröffentlichungen aus dem Kgl. Mus. f. Völkerkunde. Berlin, VI, Heft 2/4, p. 130.

^{3.} Rémi Siméon, Annales de Domingo Francisco de San Anton Muñoz Chimalpahin Quanhtlehuanitzin, 6º et 7º relations, Paris, 1899, p. 177.

malpain ait trouvé dans ses sources pictographiques l'indication du jour 4 acatl. Il est plus vraisemblable qu'il y ait trouvé l'indication du mois Toxcatl, et qu'il ait voulu transcrire cette donnée, en indiquant le jour auquel la fête s'est accomplie. Ce procédé n'a rien d'extraordinaire chez les historiens qui commentent des documents pictographiques. Seulement, Chimalpain s'est trompé dans l'identification du jour, en partant de l'idée fausse que l'année commençait au mois d'Atlcaualo.

Nous trouvons aussi une allusion au mois initial de l'année mexicaine dans le précieux document de la collection Humboldt dont nous parlions plus haut. La série des quatre fêtes annuelles, qui s'étend sur dix-neuf années, commence par Etzalqualiztli, c'est-àdire celle qui tombe au deuxième mois, si l'on commence l'année au premier Toxcatl. Si l'année mexicaine avait commencé par Atlcauso ou par Tlacaxipeualiztli, il n'est pas probable que cette dernière fête eût figuré en quatrième lieu. Mais l'historien Sahagun nous fournit une preuve plus convaincante que l'année mexicaine commence plus tard qu'on ne l'a admis jusqu'ici. Au livre XII, ch. 3, il rapporte que Cortès arriva sur les côtes du Mexique vers la fin de l'année 13 Tochtli. Or l'arrivée de Cortès se place vers le milieu d'avril. Ce texte ne peut se comprendre que si l'on admet que le passage de 13 Tochtlià 1 Acatl a lieu au mois de Toxcatl 1. Vu l'importance de ce texte, je tiens à le transcrire en nahuatl. M. Seler l'a copié, il y a quelques années, du manuscrit de Madrid; il l'a cité dans un de ses cours sur l'histoire de la conquête, et il a eu l'extrême obligeance de mettre sa copie à ma disposition : « Auh niman ie mocuepa in xiuitl ie imonamicioc in matlactli omei Tochtli: auh ie tlamiznequi ie zonguizian in xiuitl omei Tochtli in quiçaco in ienoceppa ittoque [« et là-dessus déjà retourne l'année, à l'époque où déjà se rencontre 13 Lapin : et déjà est sur le point de se terminer, c'est déjà le moment où prend fin l'année 13 Lapin, alors ils arrivent, alors ils sont vus de nouveau. »]

^{1.} Dans sa traduction du texte de Sahagun, p. 799, Rémi Siméon dit en note que ce texte est confus. Il scrait exact pour l'arrivée de Grijalva mais ne pourrait se comprendre pour l'arrivée de Cortès qui arriva en 1519. On voit au contraire que ce texte est très net et très précis. Il prouve simplement que l'année 1 Acatl ne coincide pas entièrement avec l'année 1519, mais qu'elle commence en mai 1519 pour finir en mai 1520. Ce passage, comme une foule d'autres, montre que la publication critique du texte nahuatl de Sahagun répondrait à un réol besoin des études mexicaines.

Il est une question connexe de celle de la succession des mois, c'est celle de la place des 5 nemontemi qui n'appartiennent à aucun mois. Ici les mexicanistes sont d'accord pour placer ces jours immédiatement avant le commencement de l'année nouvelle. Mais cet accord n'est qu'apparent, puisque ces jours se placent, tantôt avant Atlcaualo, tantôt avant Tlacaxipeualiztli, suivant le mois qu'on considère comme initial. Nous avons établi avec M. Seler que le premier mois de l'année mexicaine est Toxcatl. Faut-il en conclure que les nemontemi précédaient immédiatement le premier jour de ce mois? Pas nécessairement. Si les nemontemi avaient occupé cette place, il est évident qu'ils auraient contribué à mettre en relief le premier jour de l'an et, dans ces conditions, on ne comprendrait pas qu'aucun auteur ancien ne parle de Toxcatl comme mois initial de l'année, ni des nemontemi comme le précédant immédiatement. Il me paraît bien plus vraisemblable d'admettre que la place des nemontemi était déterminée par le Tonalamatl, plutôt que par les fêtes liturgiques de l'année. Je me suis livré sur ce point à quelques expériences, et le schéma de l'année mexicaine qui me plaît le plus est celui qui place les nemontemi immédiatement avant le jour 1 cipactli dans une année 1 Acatl, immédiatement avant le jour 2 miquiztli dans une année 2 Tecpatl, avant le jour 3 ocomatli dans une année 3 Calli, avant le jour 4 cozcaquauhtli dans une année 4 Tochtli, etc. De cette façon, les nemontemi tomberaient régulièrement les 204, 205, 206, 207 et 208es jours de l'année, immédiatement après le 3e jour de Panquetzaliztli. A titre de curiosité, je donne, page suivante, un schéma.

Ma construction aurait l'avantage d'expliquer l'incertitude qui régnait au sujet du commencement de l'année. Le premier jour de l'an n'est pas mis en vedette, parce que certains mois de l'année 1 Acatl commencent par acatlet d'autres par tecpatl, certains mois de 2 Tecpatl commencent par tecpatl et d'autres par calli. De plus, elle expliquerait comment certains auteurs ont pu considérer les jours cipactli, miquiztli, oçomàtliet cozcaquauhtli, respectivement, comme jours initiaux des années Acatl, Tecpatl, Calli et Tochtli. Mais, je le confesse volontiers, je n'ai trouvé jusqu'ici aucun fait positif qui me permette d'imposer mon schéma avec quelque chance de succès. Je constate donc que sur ce point notre ignorance est absolue. Au point de vue synchronologique, cela ne nous gêne pas

beaucoup; mais, pour le déchiffrement des pictographies, il importerait que nous puissions avec quelque sûreté combiner les signes diurnaux d'une année quelconque et le « señor de la noche », avec lequel les prêtres et les devins les mettaient en rapport. A cette condition, il nous serait peut-être possible de pénétrer quelquefois le

-	Toxcatl	Teeuilhuitontli	Ueitecuilhuitl	Miccailhuitzintli	Ueimiccailhuitl	Ochpaniztli	Teotleco	Tepeilhuitl	Quecholl i	Panque(zaliztli	Atemoztli	Titiu	Itzcalli	Atleanalo	Tlacaxipeualiztli	Tocostoutli	Ueitoçoztli	Toxcati
III I	2 1 1 5 1 1 1 1 1 1 1	1	9 10 11 12 13 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 12 13 14 15 16 16 17 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18	3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 1 2 3 4 5 6 7 8 9	10 11 12 13 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 12 13 14 15 16 16 16 17 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18	156789101122334556789910	11 12 13 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 13 14 15 14 15 16 17 18 18 18 19 19 19 19 19 19 19 19 19 19 19 19 19	5 6 7 8 9 10 11 2 2 3 4 4 5 6 6 7 8 9 10 11	12 13 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 1 12 13 14 14 15 16 16 17 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18	6 7 8 9 10 11 12 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 3 4 5 10 11 11 2 3 4 4 5 10 11 11 11 11 11 11 11 11 11 11 11 11	567891011	12 13 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 1 12 13 14 15 15 16 16 17 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18	6 7 8 9 10 11 12 13 1 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12	13 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 16 17 17 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18	7 8 9 10 11 12 13 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 11 12 13 11 12 13 14 15 16 16 17 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18 18	1 2 3 4 5 6 6 7 8 9 10 11 12 13 1 1 2 3 4 5 6 6 7	8 9 10 11 12 13 1 5 6 7 8 9 10 11 12 13 1	2

profond mystère qui enveloppe les dates combinées d'années et de jours que nous trouvons dans le Codex Vindobonensis, dans le Codex Nuttall, dans le Codex Bodleianus, etc.

III

Avant d'aborder la question la plus importante au point de vue historique, celle de la concordance du calendrier mexicain avec le calendrier européen, il convient d'examiner les rapports de l'année mexicaine avec l'année solaire réelle. Composée de 365 jours, elle était plus courte de quelques heures que l'année solaire, et nous ne

doutons pas que les anciens Mexicains, en bons astronomes et en bons mathématiciens qu'ils étaient, ne se soient aperçus du désaccord qui résulte de ce fait entre leur année et l'année solaire. Mais il importe surtout de savoir s'ils ont fait quelque chose pour réparer ce désaccord. A cette question, différents auteurs ont répondu de façon différente.

Motolinia dit expressément que les anciens Mexicains ne connaissaient pas l'intercalation et qu'il se produit un glissement lent mais continu de leur année sur l'année solaire 1. Torquemada, ainsi que l'auteur de la Cronica de la S. Provincia del santisimo nombre de Jesus de Guatemala (de l'année 1683), est du même avis 2. Sahagun, auquel nous devons nos renseignements les plus précieux sur les anciennes civilisations du Mexique, dit que les Mexicains intercalaient un jour tous les quatre ans. M. Seler pense que c'est là une hypothèse personnelle de l'auteur 3., Mme Zelia Nuttall s'appuyant sur l'appendice du livre quatrième, conteste l'interprétation de M. Seler 4. Cet appendice constitue une polémique contre un auteur anonyme qui avait écrit sur le calendrier. L'auteur anonyme avait prétendu que l'année bissextile échappa aux Mexicains et Sahagun dit que c'est faux, « parce que ce qui s'appelait chez eux le calendrier véritable comptait trois cent soixante-cinq jours et trois cent soixante-six tous les quatre ans, le jour additionnel servant à une fête périodique » 5. Je ferai remarquer que tout cet appendice repose moins sur des informations prises auprès des Indiens que sur des opinions personnelles de Sahagun. C'est une des parties les plus faibles de l'importante œuvre encyclopédique du P. Sahagun. Elle nous révèle que, malgré ses recherches méthodiques, le bon missionnaire ne s'était pas fait une idée exacte des rapports qui existent entre le Tonalamatl et le calendrier solaire. Il les consi-



^{1.} L. Garcia Pimentel, Memoriales de Fray Toribio de Motolinia. Mexico, 1903, p. 36.

^{2.} Ed. Seler, « Die Korrekturen der Jahreslänge »... Zeitschrift für Ethnologie, 1903, I, p. 28.

^{3.} Ed. Seler, Ibid., p. 27.

^{4.} Zelia Nuttall, « The periodical adjustments of the ancient Mexican Calendar », dans: American Anthropologist, vol. VI, n° 4, 1904, p. 487.

^{5.} Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne, trad. Jourdanet, Paris, Masson, 1880, p. 287.

dère comme deux choses essentiellement différentes, condamne le premier comme une invention diabolique et semble ne pas s'être aperçu qu'en réalité le Xippoualli ne s'est jamais compté qu'à l'aide du Tonalamatl. Bref, nous persistons à croire que les œuvres de Sahagun ne permettent pas de conclure que les anciens Mexicains aient corrigé leur année de 365 jours par des intercalations périodiques quelconques.

Au xviº siècle, il existait donc deux théories sur la question de l'intercalation: la première la niait catégoriquement, la deuxième l'affirmait. Les premiers avaient raison, en disant que les anciens Mexicains, avant leur contact avec les Européens, n'avaient pas senti le besoin de mettre par l'intercalation d'un jour tous les quatre ans leur année d'accord avec l'année Julienne; les deuxièmes n'avaient pas tort en affirmant que, depuis une certaine époque, l'intercalation bissextile se pratiquait. En effét, aussitôt après la conquête, un certain nombre de missionnaires ont pensé qu'il fallait conserver aux indigènes leur comput national et que, pour ce faire, il était nécessaire d'intercaler tous les quatre ans un jour et de pratiquer cette intercalation au mois de février dans les années Tecpatl, c'est-à-dire dans les années où l'intercalation a lieu dans le calendrier julien.

Ce fait nous est prouvé par le texte suivant: « De manera que sobre esta figura se haràn dos dias con el numero que le cupiere, como se hacen dos dias la segunda. Haciendose asi nunca mas terna confusion como hasta aqui han tenido por la falta del bisexto ¹. » Dans la première moitié du xvre siècle un grand nombre de calendriers ont été composés dans le but évident de mettre l'année mexicaine d'accord avec l'année Julienne. Mendieta ² parle d'un de ces calendriers, rédigé sous la forme d'une roue: « Este calendario sacò cierto religioso en rueda con mucha curiosidad y subtileza, conformandolo con la cuenta de nuestro calendario, y era cosa bien de ver: yo lo vi y tuve en mi poder en una tabla mas ha de cuarenta años en el convento de Tlaxcala. Mas porque era cosa

^{1.} Ce texte est publié dans les Memoriales de Motolinia à la page 53. Il provient selon toute vraisemblance du même auteur que la roue figurée à la suite de cet important document.

^{2.} Historia Ecclesiastica Indiana, éd. J. Garcia Icazbalceta. Mexico, 1870. Livre II, ch. 15, p. 98.

peligrosa que anduviese entre los Indios, trayendoles à la memoria las cosas de su infidelidad y idolatria antigua (porque en cada dia tenian su fiesta y idolo á quien la hacian con sus ritos y ceremonias), por tanto, con mucha razon fué mandado que el tal calendario se extirpase del todo, y no pareciese, como el dia de hoy no parece, ni hay memoria de èl. Aunque es verdad que algunos Indios viejos y otros curiosos tienen aun al presente en la memoria los dichos meses y sus nombres, y los han pintado en algunas partes, y en particular en la porteria del convento de Coatlinchan. » Ce passage de Mendieta fait allusion à un calendrier conçu sous forme d'une roue, analogue à celui qui se trouve publié à la suite des Memoriales de Motolinia et à celui publié par Valadès dans sa Rhetorica. Ces deux derniers calendriers peuvent remonter, comme nous le montrerons plus loin, le premier aux années 1528-1532 et le deuxième aux années 1532-1536.

Vers cette époque, nous pouvons placer de multiples tentatives synchronologiques et l'introduction d'une intercalation tous les quatre ans. L'intercalation ne fut acceptée que par les Indiens hispanisés, tandis que les autres continuèrent à compter suivant leurs vieux usages; de plus, les Indiens hispanisés eux-mêmes n'ont pas toujours pu se mettre d'accord sur la méthode d'intercalation et de cet ensemble de faits est née l'extrême difficulté que nous éprouvons quand nous voulons étudier le calendrier mexicain à l'aide des documents du xvie siècle.

Le xvire engendra de nouvelles théories. J. de la Serna 1 ne crut pas à l'intercalation de tous les quatre ans et imagina que les anciens Mexicains attendaient la fin de leur cycle de 52 ans pour rétablir l'équilibre entre leur année et l'année solaire réelle. Telle est aussi la théorie de Siguenza y Gongora dont nous ne possédons malheureusement plus les œuvres, de Clavigero et d'un grand nombre d'autres mexicanistes. L'intercalation de 13 jours tous les 52 ans donne le même résultat que celle d'un jour tous les 4 ans, c'est-à-dire qu'au bout de 1.040 ans, on a intercalé un certain nombre de jours en trop.

Le célèbre Leon y Gama, pour arriver à une exactitude plus



^{1. «} Manual de los Ministros de Indias ». Anales del museo nacional de Mexico, t. VI, 1900, p. 323.

grande, voulut que l'intercalation ait été de 13 jours au bout d'un cycle ordinaire et de 12 jours au bout d'un grand cycle. De cette façon, on eût intercalé 250 jours dans l'espace de 1.040 ans. Ceci non plus ne représente pas la plus grande exactitude. Aussi Fabrega et Humboldt, s'appuyant à tort sur un passage du Codex Borgia, admettent l'intercalation de 13 jours tous les 52 ans, à condition de retrancher 7 jours au bout d'une période de 1.040 ans. Au lieu de 7 jours, M. Orozco y Berra propose de retrancher 8 jours. M^{me} Zelia Nuttall adopte aussi le système de l'intercalation de 13 jours tous les 52 ans et montre très ingénieusement comment les anciens Mexicains auraient pu développer leur admirable comput et se créer une véritable ère. Mais le grand défaut de tous ces systèmes est de donner libre cours à l'imagination et de ne pas s'en tenir aux faits: ils tiennent plus compte de ce que les anciens Mexicains auraient pu faire que de ce que qu'ils ont fait en réalité.

Jusqu'ici aucun renseignement positif n'atteste que les anciens Mexicains aient distingué entre eux leurs différents cycles et se soient créé une ère. Les documents pictographiques, autant que la connaissance que nous en avons nous permet de l'affirmer, ne portent aucune trace d'une intercalation de 13 jours qui aurait précédé la cérémonie du renouvellement du feu. Dans son étude sur les documents de la collection Humboldt à Berlin 1, M. Seler aboutit à la conclusion que les anciens Mexicains n'avaient pas connu l'intercalation. En effet la date que la conférence des Indiens convoqués par Sahagun assigna comme jour initial de l'année, tombe 10 jours plus tôt qu'à l'époque de la conquête. C'est précisément le nombre des jours intercalés dans l'intervalle par l'année Julienne. Plus tard, cependant M. Seler émit lui aussi une hypothèse d'intercalation 2; d'après lui, l'intercalation serait de 10 jours après une période de 42 ans. Cette hypothèse s'appuie sur l'étude comparative et l'interprétation de certains documents pictographiques; mais elle ne résiste malheureusement pas à une critique rigoureuse. Sur les feuilles 26-29 du Codex Fejérvary-Mayer,

^{1. «} Die mexikanischen Bilderhandschriften Alexander von Humboldt's in der Kgl. Bibl. zu Berlin ». Berlin, 1893. Voir Gesammelte Abhandlungen, I, p. 181.

^{2.} Ed. Seler, « Die Korrekturen der Jahreslänge und der Länge der Venusperiode in den mexikanischen Bilderschriften » Zeitschrift für Ethnologie, 1903, Heft I, p. 27-49.

M. Seler crut trouver l'indication d'une période de 59 jours; ces 59 jours multipliés par 260 jours produisent 42 ans plus 10 jours. Les feuiles 26-29 du Codex Fejervary semblent donc indiquer une période de temps de 42 ans au bout de laquelle les anciens Mexicains pratiquaient une intercalation de 10 jours. Cette intercalation serait indiquée également dans des passages parallèles du même Codex Fejervary-Mayer, du Codice di Bologna et sur les feuilles 49-52 du Codex Borgia. Dans le Codex Nuttall, il faudrait lire une correction de l'année solaire au bout d'une période de 82 ans et une correction des périodes vénusiennes au bout de 88 ans.

Nous croyons que les feuilles 26-29 du Codex Fejérvary. Mayer, qui forment la base de l'argumentation de M. Seler, permettent une interprétation différente de celle du savant professeur de mexicanisme. Pour obtenir la période de 59 jours, il est obligé de combiner successivement avec les signes cipactli, acatl, couatl, olin, atl les disques en couleurs qui se trouvent sur la partie inférieure des dites feuilles, en ayant soin d'insérer à chaque feuille un signe qui ne se trouve nulle part indiqué. En réalité, les disques sont au nombre de 51; pour obtenir le nombre 59, il faut donc y ajouter un des 5 signes susmentionnés, et 7 autres signes. Les 5 séries, qu'on forme ainsi, et qui sont dominées par les signes de la f. 26, ont l'inconvénient de ne pas s'enchaîner entre elles. La série commençant par cipactli ne se raccorde pas à celle commençant par acatl, pas plus que cette dernière à celle commençant par couatl. Nous préférons voir dans les représentations des feuilles indiquées plus haut, non pas une série de 59 jours, mais un Tonalamatl abrégé, divisé en 5 séries de 52 jours. Les signes cipactli, acatl, couatl, olin, atl, sont respectivement les signes initiaux de ces séries. Si l'on combine le signe cipactli avec le nombre 1, et que l'on compte un signe sur chacun des disques en couleurs, on retournera au bout de 52 jours au signe acatl, combiné avec le nombre 1, etc. On obtient ainsi le schema suivant '. Ce n'est

1. 1	8	13	6	2	10	7
Cipactli	Tochtli	Acatl	Quiavitl	Tochtli	Cozcaquauhtli	Miquiztli
Acatl	Xochitl	Couatl	Oçomatli	Xochitl	Tochtlti	Tecpatl
Couatl	Malinalli	Olin	Calli	Malinalli	Xochitl	Itzcuintli
Olin	Cuetzpalin	Atl	Quauhtli	Cuetzpalin	Maliqalli	Éècatł
Atl	Cozcaquauht	Cipactli	Maçatl	Cozcaquauhtli	Cuetzpalin	Ocelotl

pas le moment ici de nous étendre sur le symbolisme des figures qui accompagnent les divisions de ce *Tonalamatl* et qui sont jusqu'ici très énigmatiques; mais nous croyons pouvoir dire avec certitude que ces feuilles sont une représentation abrégée ou simplifiée, si l'on veut, du *Tonalamatl*.

Je tiens à faire remarquer aussi que la période de 82 ans que M. Seler croit reconnaître sur les premières feuilles du Codex Nuttall, ne répond en aucune façon à la période de 42 ans, mais permettrait de supposer plutôt une période de 41 ans. De plus, les figures représentées dans le Codex Nuttall sont encore tout enveloppées de mystère. Je vais donc me permettre quelques observations au sujet de l'interprétation des feuilles 1-3 tentée par M. Seler. La répétition sur la première feuille des signes 1 Acatl, 1 cipactli et 7 Tecpatl-1 olin n'est pas, à mon sens, suffisamment motivée. Dans toute cette période de 82 ans, 4 ans seulement sont indiqués: 1 Acatl, 7 Tecpatl, 3 Acatl, 5 Calli. Pour obtenir une série continue, on est obligé d'admettre que les deux dernières années appartiennent à un deuxième cycle; il faut donc leur ajouter 52 ans. Cette addition de 52 ans nous laisserait moins sceptique si la série des années était plus nombreuse. Comme il n'y a que deux ans appartenant au deuxième cycle, il se peut très bien que ce soit par un simple hasard qu'ils forment une série continue au moyen de l'insertion d'un cycle de 52 ans. D'ailleurs ces deux années 3 Acatl, 5 Calli reviennent combinées avec des jours différents. Cela ne permet-il pas de supposer que le peintre a voulu exprimer autre chose qu'une période de 82 ans 1? Quant à la correction de la période Vénusienne, elle est indiquée, chose assez bizarre, comme devant s'accomplir après 88 ans + 361 jours, et pour obtenir cette période il faut lire la feuille 4 dans une autre direction que les feuilles 1-3.

Nous persistons à croire que, jusqu'ici, aucun renseignement positif ne prouve que les anciens Mexicains aient corrigé la durée de leur année. Comme ils comptaient simultanément le cours du soleil et de la planète Vénus, toute correction aurait même abouti à com-

^{1.} La date 5 Calli, 7 couatl peut signifier aussi bien le 263° jour que le 3° jour de cette année.

pliquer outre mesure leur système chronologique. En effet, s'ils intercalaient, ils ne comptaient pas les jours intercalaires. Car, s'ils les avaient comptés, leur année n'aurait pas pu garder le même jour initial et ce fait serait d'une portée trop grande pour que nous n'en trouvions pas de traces dans les manuscrits pictographiques. S'ils intercalaient des jours sans les compter, il s'établissait un comput solaire différent du comput vénusien. Supposons que le dernier signe diurnal de la dernière année du cycle (1 Tochtli, 1 malinalli) s'applique à chacun des 13 jours intercalaires qui le suivent, le premier jour de l'année ome Acatl devra s'appeler ome miquiztli dans le comput vénusien. A partir de ce moment, chaque jour aura un nom différent dans le calendrier solaire et dans le calendrier de la planète Vénus et, au moment où il faudra corriger ce dernier calendrier, l'harmonie sera brisée encore davantage. Rien n'atteste que les anciens Mexicains aient compliqué de cette façon leur calendrier et il est bien plus raisonnable d'admettre qu'ils se sont contentés de fixer dans leurs pictographies les rapports réels existant à un moment déterminé entre le cours des corps célestes.

Nous nous sommes arrêté plus longuement sur la question de l'intercalation. Elle est d'une grande importance non seulement pour la synchronologie, mais aussi pour l'interprétation des cérémonies qui s'accomplissent aux différentes fêtes. S'il est vrai que les Mexicains ne pratiquaient pas l'intercalation, leurs fêtes se déplaçaient continuellement par rapport au cours apparent du soleil. Ainsi telle fête qui, du temps de la conquête, se célébrait à l'équinoxe du printemps se serait célébrée vers le solstice d'été quatre siècles plus tôt, à moins que le calendrier n'ait été remanié dans l'intervalle. Dans ces conditions, il n'est évidemment pas permis de chercher dans le caractère de la saison où elles se célèbrent, l'explication de toutes les cérémonies qui accompagnent les fêtes.

Nous arrivons à la synchronologie. La concordance des années mexicaines avec les années européennes ne nous occupera pas lontemps. Il existe cependant à son sujet quelques divergences parmi les anciens auteurs. Les interprètes du Codex Mendoza se sont trompés sur l'identification de la date 2 Calli indiquée dans ce Codex comme l'année de la fondation de Mexico-Tenochtitlan.

220

Siguenza y Gongora i identifie l'année 1520 avec 1 Acatl, alors qu'en réalité 1 Acatl s'étend de mai 1519 au mois de mai 1520. D'après le calendrier toltèque de Boturini 2, l'année 1520 répondrait à l'année 12 Acatl du calendrier indien. Mais cette question semble définitivement résolue. Aujourd'hui on est d'accord pour identifier l'année 1519 avec l'année indienne, ce Acatl.

L'identification des jours du calendrier mexicain avec ceux de notre calendrier donne lieu à des difficultés plus sérieuses. Cellesci résultent en partie de l'incertitude qui a régné sur le jour initial, sur le mois initial de l'année ainsi que sur l'intercalation. Je ne parle pas des différences locales qui peuvent avoir existé. La correction Grégorienne qui rétablit l'équilibre entre l'année européenne et l'année solaire réelle, ne contribue pas à simplifier la concordance du calendrier mexicain avec notre calendrier. Les plus grandes divergences sont nées peut-être du fait que la plupart des historiens ont interprété à leur façon les dates qu'ils trouvaient indiquées dans leurs sources.

La date qui présente le plus de garanties pour les études synchronologiques est celle de la prise de Mexico. Les auteurs Espagnols sont ici d'une grande précision et placent cet événement mémorable le 13 août de l'année 1521, tandis que les auteurs indigènes lui assignent le jour 1 couatl de l'année 3 Calli. Leon y Gama semble avoir songé à prendre cette date comme base de ses études; mais ne parvenant pas à l'expliquer, il lui a cherché un sens métaphorique. D'après lui, le jour 1 couatl désigne simplement un jour néfaste. En effet, dans le système de calendrier dont il est l'auteur, 1 couatl, 105e jour du Tonalamatl, est toujours le dernier des 5 nemontemi et par conséquent funeste. Il cite à ce propos le passage suivant de Cristobal del Castillo 3 « : Ca iniquac tzonquiz in necaliliztli in moman in chimalli; izceuh in teoatl tlachinolli, inic poliuhque in Tenuchca Tlatilolca. Auh ca huel iquac in oncalac tonatiuh yehuatl izcemilhui-tonalpohualli ca yehuatl iz ce cohuatl iniquechol atl, oncan tlatoa in Huei Tlalloc moncahuia yaomalinal-

^{1.} Voir Vetancurt, Testro Mexicano, 2º partie, tome II, chap. 7, pp. 66-68.

^{2.} Bustamante, Historia de las conquistes de Hernando Cortes, écrite par Gomara et traduite en mexicain par Chimalpain, I, p. 193-211.

^{3.} Gama, Descripcion historica y cronologica de las dos piedras... Mexico, 1792, p. 83-84, note v.

Etzalqualiztli 1 = 23 mai Tecuilhuitontli 1 = 12 juin	Uei tecuilhuitl 1 = 2 juillet miccailhuitzintli 1 = 22 juillet	Uei miccailhuitl 1 = 11 aoút Ochpaniztli 1 = 31 août	ă	Quecholli 1 = 30 octobre Panquetzaliztli 1 = 19 nov. Atemoztli 1 = 14 décembre	Tititl 1 = 3 janvier Itzcalli 1 = 23 janvier	Atlcaualo 1 = 12 février Tlacaxipeualiztli 1 = 4 mars Toçoztontli 1 = 24 mars	Uei toçoztli 1 = 13 avril	Toxcatl 1 = 3 mai	
I <u>ш</u> г	DIE		[6 6		ادیا <u>ب</u>		-		
·									
10 4 g 5 h 6 g 13 7 8 1 8	$ \begin{array}{c cccc} 11 & 5 \\ i & b \\ \hline 12 & 6 \\ a & c \\ \hline 13 & d \\ c & e \end{array} $	$ \begin{array}{c c} & 12 & 6 \\ & d & f \\ \hline & 13 & 7 \\ & e & g \\ \hline & 1 & 8 \\ & f & h \\ \hline & 2 & 9 \end{array} $	$ \begin{array}{c c} $	1 8 e 9 f 10 g 11					
$\begin{array}{ c c } \hline h \\ \hline 1 \\ \hline 2 \\ \hline \end{array} \begin{array}{ c c } \hline a \\ \hline b \\ \hline 9 \\ \hline \end{array}$	$ \begin{vmatrix} c \\ 2 \\ d \\ 3 \end{vmatrix} $ $ \frac{e}{9}$	$ \begin{array}{ c c c } \hline 2 \\ g \\ i \\ \hline 3 \\ h \\ \hline 4 \\ \hline \end{array} $	$ \begin{bmatrix} 3 & 10 \\ b & d \\ 11 & e \\ \hline 5 & 12 \end{bmatrix} $	f 11 5 12 g 12 1					·

tezahuitl. Auh inipan initlapohuallo in xiuhtlapohualli ca yei Calli in xihuitl. » [« Lorsque prit fin la bataille, alors on reposa le bouclier, la guerre se refroidit; sur cela furent vaincus les Mexicains, les Tlatelolcans. Et c'était exactement lorsque le soleil descendit à l'Occident dans leur compte des jours le signe un serpent dont le quecholli (c.-a.-d. le « señor de la noche 1 ») est Chalchiuhtlicue; alors parla le grand-prêtre de Tlaloc : il s'arrête le mauvais présage de la guerre. Et dans leur compte des années, c'était l'année trois Maison. »]

Ce passage indique que le jour ce couatl avait comme señor de la noche, Chalchiuhtlicue qui s'appelle aussi simplement atl Gama en fut d'abord quelque peu embarrassé, puisqu'il savait que les nemontemi étaient dépourvus de toute figure augurale. Mais il trouva, pour ce fait, encore une explication métaphorique et y vit une simple allusion à la pluie qui tomba ce jour. Ces interprétations nous paraissent inadmissibles. Le grand historien Orozco y Berra, pour expliquer la date 1 couatl, imagine une année 3 Calli eommençant au mois d'Itzcalli par le jour 2 ocomotli. Pour que le jour 1 couatl soit déterminé par Chalchiuhtlique il combine le jour initial de son année avec la figure Xiuhtecutli. Cela nous paraît purement arbitraire; car, dans le Tonalamail théorique, ce jour est accompagné de Tlaloc. Orozco y Berra prétend en outre, contrairement à notre interprétation des feuilles 21-22 du Codex Borbonicus, que la combinaison des señores de la noche avec les signes diurnaux est la même pour toutes les années indistinctement.

M^{me} Zelia Nuttall identifie le 13 août 1521 avec le jour 1 couatl, 15° du mois de Tlaxochimaco d'une année 3 Calli dont le jour initial serait 3 oçomotli = 1° de Tlacaxipeualiztli, 11 mars du calendrier Julien. Cette synchronologie a l'avantage de s'accorder avec l'historien Chimalpain 2 qui place la prise de Mexico au mois de Tlaxochimaco (miccailhuitzintli); mais elle a l'inconvénient de ne pas tenir compte de l'indication de Cristobal del Castillo qui

2. R. Siméon, Annales de D. F. de S. Anton Muñon Chimalpahin. — Bibliothèque linguistique américaine, XII. Paris. Maisonneuve, 1889, p. 194.

Société des Américanistes de Paris.

^{1.} Leon y Gama (Descripcion historica y cronologica... p. 34) dit: « Hacian los Indios tanto aprecio de los nueve acompañados, que les daban, por autonomasia, el titulo de quecholli, nombre de un pajaro de rica y hermosa pluma... »

veut que 1 couatl soit déterminé par Chalchiuhtlicue, et l'inconvénient plus grave, selon nous, de considérer les années Acatl comme commençant par cipactli et comme renfermant, du 53° jour jusqu'au 313°, une année liturgique qui commencerait par acatl.

Le système synchronologique de M. Seler repose sur une étude systématique de l'histoire de Sahagun, confrontée selon les règles d'une bonne critique avec les données des autres historiens !. Dans ce système, le 13 août de l'année 1521 répond au jour 1 couatl, 3e du mois de Xocouetzi (Uei miccailhuitl), et l'année 3 Calli dont le jour initial porte le même signe, commence au 1er Toxcatl qui équivaut au 3 mai. On pourrait objecter à cette synchronologie de ne pas tenir compte de l'indication de Chimalpain qui place la date de la prise de Mexico un mois plus tôt, au mois de Tlaxochimaco. Mais il est très probable que Chimalpain n'a pas pris cette indication dans ses sources; il aura plutôt calculé lui-même le mois dans lequel cet événement devaitavoir eu lieu. Dans ce calcul il sera parti d'un système de calendrier analogue à celui du Codex Magliabecchi, du Codex Vaticanus A, d'Ixtlilxochitl, etc. Il a ainsi posé en principe que le premier jour de Tlacaxipeualiztli doit se placer vers le 20 mars et que le 13 août ne peut tomber qu'au mois de Tlaxochimaco. L'indication du mois complétant celle du signe diurnal 1 couatl n'est d'ailleurs pas superflue; car ce signe apparaît deux fois dans une année 3 Calli. Cristobal del Castillo a senti, lui aussi, le besoin de distinguer le jour 1 couatl de son homonyme et il le fait en indiquant le señor de la noche qui le détermine. Cette indication: « 1 couatl dont la figure déterminante est Chalchiuhtlicue » nous paraît importante. Elle prouve en effet que l'année commençait au jour 3 calli (c'est-à-dire au 1er jour de Toxcatl) et pas avant. En effet, si nous la faisions remonter de 3 jours plus haut, nous arriverions au jour initial du Tonalamatl, 1 cipactli. Or, ce jour, comme nous avons déjà eu l'occasion de le montrer, entraîne fatalement un désaccord entre la série des treizaines et des neuvaines. Si donc 1 couatl est combiné avec Chalchiuhtlicue, la figure qui lui revient, de par le Tonalamatl théorique, c'est que le jour initial (3 calli) de l'année 3 Calli a rétabli l'équilibre entre les treizaines et les neuvaines, conformément aux indications des f. 21-22 du Codex Borbonicus.

^{1.} Seler, Gesammelte Abhandlungen, I, p. 177-183.

Il me reste à dire un mot de la synchronologie des anciens historiens du Mexique. Pour simplifier cet exposé, je tâcherai de les ranger en groupes et de rattacher leurs systèmes, autant que cela m'est possible, aux années pour lesquelles il sont exacts, en supposant que les différences proviennent de l'absence d'intercalation ¹. La liste ci-dessous indique la concordance du 1^{er} jour de *Toxcatl* avec l'année européenne, dans la période de temps qui suit la conquête :

```
1520-1524 — 3 mai

1524-1528 — 2 mai

a) 1528-1532 — 1<sup>er</sup> mai

b) 1532-1536 — 30 avril

1536-1540 — 29 avril

1540-1544 — 28 avril

1544-1548 — 27 avril

c) 1548-1552 — 26 avril

1552-1556 — 25 avril

1556-1560 — 24 avril

d) 1560-1564 — 23 avril

1564-1568 — 22 avril

e) 1568-1572 — 21 avril
```

Le calendrier publié à la suite des Memoriales de Motolinia, publiés par M. L. Garcia Pimentel et dont nous avons parlé plus haut, se vérifie pour les années 1528-1532. Il est daté cependant de 1549; mais l'auteur a soin d'indiquer que l'intercalation se fait dans chaque année Tecpatl, au mois de février. Ce serait entre 1528 et 1532 que cette méthode d'intercalation aurait été introduite pour maintenir le calendrier de cette époque en équilibre avec l'année européenne. L'identification de ce calendrier avec celui des années 1528-1532, suppose que le mois initial de cette année soit Tititl. Le motif de ce choix est très clair. En ces années, il se trouvait précisément que le premier jour du mois de

^{1.} Ce groupement des systèmes chronologiques n'a qu'un caractère provisoire. Bien d'autres causes ont pu produire la différence que nous y trouvons. Il est probable, par exemple, que quelques-uns de ces systèmes sont nés de tentatives malheureuses de concordance entre certaines dates.

Tititl coıncidait avec la nouvelle année européenne, et il n'en fallait pas davantage pour avancer que l'année indienne commençait par ce mois. Si l'on place Tititl comme mois initial, Toxcatl vient en septième lieu et commence le 1er mai.

A ce groupe que nous avons désigné par la lettre a, nous rattachons le calendrier de Durán, celui du Codex Ixtlilxochitl, du Codex Magliabecchi et celui du Codex 1576 d'Aubin. Le Codex Ixtillxochitl et le Codex Magliabecchi disent expressément que la fête de Tlacaxipeualiztli se célébrait le 21 mars; de cette façon, Toxcatl tombe le 20 mai. Mais les fêtes se célébraient à la fin de la période de 20 jours, de sorte qu'en réalité, d'après l'indication de ces codices, le mois Toxcatl commence le 1er mai. On conçoit très bien que certains historiens aient confondu le jour initial du mois avec le jour de la fête proprement dite et qu'ils se soient constitué un calendrier où les mois tombent dix-neuf jours plus tard que dans la réalité.

Le Codex 1576 d'Aubin offre très peu d'éléments dont nous puissions nous servir pour nos études synchronologiques. En nous appuyant sur la date qu'il assigne à la première entrée des Espagnols à Mexico, nous pouvons rattacher sa chronologie au système des calendriers que nous avons groupés sous le rubrique a. En effet, il y est dit; « In ipan acico castillan tlaca ye cempoualli omacuilli de Noviembre ypan Quecholli, oquiuh matlaquilhuitl tacizque in Quecholli. » [Lorsqu'arrivèrent les Espagnols, c'était le 25 novembre, au mois de Quecholli, et encore dix jours nous serons à la fête de Quecholli 1.] La plupart des historiens sont d'accord pour placer cet événement vers le 10 du mois de Quecholli et Bernal Diaz nous apprend qu'il eut lieu le 8 novembre. Comment l'auteur du Codex Aubin est-il arrivé à placer ce fait le 25 novembre? En supposant qu'il ait tenu compte de la rectification de l'année Grégorienne, on ne parvient pas à l'expliquer. Nous croyons que la vérité est plus simple. L'auteur avait un calendrier indiquant que le premier jour de Atlcaualo 2 coincidait avec le 1er

^{1.} J.-M.-A.-Aubin, Histoire de la nation mexicaine depuis le départ d'Aztlan jusqu'à l'arrivée des conquérants espagnols (et au delà 1607). Paris, Leroux, 1893, p. 82.

^{2.} Nous supposons que le premier mois de l'année soit ici Atlcaualo; cependant l'indication de la page 87 « que Quauhtemoc devint roi aux nemontemi de Quavitleua » s'expliquerait, aussi/ bien dans l'hypothèse des nemontemi suivant Quavitleua que dans celle des nemontemi précédant ce mois. Dans le premier cas, nous aurions comme mois initial Atlcaualo, dans le second, Tlacaxipeualistli.

[système erroné de synchronologie né probablement de la confusion du jour de la fête proprement dite avec le jour initial du mois]. Trouvant dans les documents indigènes que l'entrée des Espagnols à Mexico eut lieu le 10 Quecholli, il a cherché l'équivalent de ce jour dans son calendrier et trouvé le 25 novembre. C'est le même procédé que nous avons prêté plus haut à Chimalpain, pour expliquer comment il a pu placer la prise de Mexico au mois de Tlaxochimaco.

Dans sa Rhetorica christiana 1 Valadès publia sans commentaire un calendrier qui est exact pour les années 1532-1536. Le commencement de l'année est placé au premier jour de Tlacaxipeualiztli qui coïncide avec notre 1er mars. De cette façon le mois de Toxcatl commence le 30 avril. Il est probable que l'original de ce calendrier remonte aux premiers temps de la conquête. Il répond assez bien au calendrier dont parle Mendieta. Il est conçu sous la forme d'une roue, ou plutôt d'une double roue. Il constitue une tentative de synchronologie et est exécuté avec beaucoup de soin; de plus, les symboles païens des mois sont remplacés par de simples têtes humaines, ce qui permet de supposer que c'est l'œuvre d'un moine qui essaya de christianiser le calendrier des anciens Mexicains.

Un troisième groupe de calendriers, que nous avons désigné par la lettre c, répond aux années 1548-1552. Il comprend les interprètes des codices Vaticanus A et Telleriano Remensis. Atlcaualo y figure en tête de la liste des mois avec la date du 24 février. Toxcatl tomberait ainsi le 15 mai. Nous croyons devoir admettre que les interprètes ont confondu le jour initial du mois avec celui de la fête proprement dite. Dans cette hypothèse, le mois de Toxcatl commencerait le 26 avril, ce qui est exact pour les années 1548-1552.

Le quatrième groupe (d) a comme principal représentant Sahagun. La conférence d'Indiens réunis par lui pour discuter la question synchronologique, déclara que le premier jour d'Atlcaualo tombait le 2 février. La discussion eut lieu probablement entre Indiens qui avaient adopté le calendrier modifié sous l'influence européenne, et entre Indiens qui avaient conservé le comput ancien, sans interca-

1. Mexico, 1579, p. 100.

lation. Ce sont ces derniers qui l'emportèrent. Pour eux le mois d'Atlcaualo commençait, lors de la conférence, le 2 février, et le mois de Toxcatl, le 23 avril. Cela nous permet d'affirmer que la dite conférence eut lieu entre les années 1560 et 1564. A ce groupe appartiennent aussi les calendriers de Torquemada, de Fr. Martin de Leon, de Vetancourt, de Veytia, etc.

Le calendrier de Leon y Gama remonte, au moins dans ses grandes lignes, à Cristobal del Castillo qui mourut, à un âge très avancé, dans les premières années du xvii siècle. Son année commence par 1 cipactli, coïncidant avec le 9 janvier. Cette coïncidence semble indiquer les années 11 Tecpatl-12 Calli. L'année présentée comme typique et invariable par Gama se place en 1568-1569. Si l'on admet que les nemontemi tombent au mois de Panquetzaliztli, le jour 1 cipactli arrive vers la fin du mois de Tititl. Cela n'explique-t-il pas pourquoi le premier mois de l'année de Gama s'appelle au lieu de Tititl, tout court, Tititl-itzcalli?

La chronologie d'Ixtlilxochitl mériterait une étude spéciale. Nous devons nous contenter ici de quelques simples remarques. Son calendrier est considéré généralement comme représentant une particularité tezcocane ¹. Cela ne paraît pas impossible a priori; mais, quand on y regarde de près, on a plutôt l'impression de se trouver devant un système particulier créé par l'auteur. Son année commence invariablement au mois de Tlacaxipeualiztli et au 20 mars. Le 20 mars porte le signe diurnal de l'année qui commence. D'après cette méthode uniforme, Ixtlilxochitl calcule toutes les dates qu'il trouve mentionnées dans ses sources et commet parfois de petites erreurs de négligence ². Déjà Leon y Gama a fait remarquer qu'il tient compte de la rectification Grégorienne. Ce fait étant admis, le calendrier d'Ixtlitxochitl correspond entière-

^{1.} Orozco y Berra, Historia antigua de Mexico, t. II, p. 135-136.

^{2.} Dans Horribles crueldades... (édition C. Bustamante, Mexico, Valdès, 1829, p. 23), il dit que les Espagnols après un séjour de cinq mois, quittent Tezcuco pour entreprendre les expéditions préparatoires au siège de Mexico: « al onceno dia de su tercer mes llamado huey tezoztli, que quiere decir vigilia mayor y al deceno (lisez doceno) de su semana llamado matlactliomome calli (casa numero 12) que ajustado con nuestro calendario cae comunmente a 10 de mayo.... » Cet événement se place dans l'année 1521. Or les calculs sont faits comme si l'on était encore en 1 Acatl= 1519. D'après ces calculs le jour initial de l'année 3 Calli serait affecté du signe 1 acatl = 21 mars 1521.

ment à celui de l'anonyme cité par J. de la Serna 1. Celui-ci place le commencement de l'année au 10 mars. Le 10 mars serait le premier jour du mois de Tlacaxipeualiztli et aurait en l'année 1519 porté le signe 1 acatl. C'est de plus, d'après un document cité par Gama, la date de l'arrivée de Cortès à Vera-Cruz. Ce dernier événement constitue pour l'anonyme de Serna le commencement d'une ère nouvelle et se trouve à la base de sa chronologie. Ixtlilxochitl s'est contenté de mettre cette chronologie d'accord avec l'année Grégorienne en identifiant 1 Acatl-1 acatl avec le 20 mars, au lieu du 10 mars 1519. Or, le document cité par Gama comme plaçant l'arrivée de Cortès à Vera-Cruz au jour 1 acatl de l'année 1 Acatl a vraisemblablement été composé par un habitant de Tezcuco. Faut-il y voir la preuve que la chronologie Tezcocane faisait commencer l'année au mois de Tlacaxipeualiztli, au 10 mars de l'année Julienne et au 20 mars de l'année Grégorienne? Nous ne le croyons pas. Nous savons en effet que les Mexicains considérèrent l'arrivée de Cortès comme le retour de Quetzalcouatl. Or, Quetzalcouatl avait disparu le jour 1 acatl, avec promesse formelle de revenir. Nous serions donc très disposé à admettre que l'auteur du document en question a voulu exprimer moins le jour exact de l'arrivée des Espagnols sur les côtes mexicaines qu'une allusion aux croyances mythologiques qui jouèrent un si grand rôle dans la conquête du rays.

^{1. «} Manual de los ministros de Indias ». (Anales del Museo nacional de Mexico, VI, 1900, p. 323, 328 et 344).

CINQ ANS D'ÉTUDES ANTHROPOLOGIQUES DANS LA RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR

(1901-1906)

RÉSUMÉ PRÉLIMINAIRE

PAR M. LE D' RIVET

Médecin de la Mission géodésique française.

Pour bien comprendre l'anthropologie équatorienne, il est indispensable de connaître avec exactitude, d'une part, la configuration physique de cette région américaine, et, d'autre part, les rares faits certains que l'histoire nous fournit pour la période précolombienne.

La configuration physique du territoire équatorien est des plus caractéristiques. Courant du Nord au Sud, deux énormes chaînes de montagnes parallèles, les Andes, enserrent entre elles un étroit couloir situé à trois mille mêtres d'altitude en moyenne, le haut plateau interandin. Ce plateau s'étend presque sans interruption du Sud de la Colombie jusqu'au Pérou où il se prolonge, formant en quelque sorte une route destinée par la nature aux migrations des peuples, et offrant ce curieux spectacle, en pleine zone tropicale, d'une région où la température oscille autour de 15° au-dessus de zéro toute l'année, où le climat est sain et où de grandes plaines, facilement cultivables, donnaient aux peuples primitifs de pasteurs et d'agriculteurs des ressources de vie suffisantes. De chaque côté, la Cordillère, avec ses pics neigeux de cinq et de six mille mètres, reliés entre eux par de vastes solitudes mornes, froides et humides, les « paramos », déserts où ne pousse qu'une herbe dure et peu nutritive, s'opposait comme une barrière imposante aux idées d'expansion pacifique ou aux rêves de conquête, soit vers les régions plus riches du versant amazonien, soit vers celles des côtes du Grand Océan.

Certes, cette double barrière n'est pas continue : des rivières, nées dans le plateau interandin même, ont créé, soit dans la Cordillère orientale, soit dans la Cordillère occidentale, des brèches qui, sur la carte, paraissent des voies d'accès tout indiquées. Mais dans ces vallées profondes, le climat tropical fait brusquement irruption, plus terrible, plus meurtrier que dans les parties plus basses de l'ouest et de l'est, son domaine normal. Le long des torrents enserrés entre des parois à pic, la chaleur est insupportable; les fièvres paludéennes, la dysenterie règnent à l'état endémique, frappant avec plus de force les individus habitués au climat égal et doux de la Sierra. Les « Quebradas », sablonneuses et brûlées par un soleil impitoyable, n'ont donc servi, sans doute, que très exceptionnellement, de route d'émigration vers l'Océan ou l'Amazonie aux peuples venus du Nord ou du Sud par le couloir interandin. On comprendrait mieux, par contre, qu'elles aient offert un passage à des invasions arrivant du littoral ou des plaines de l'Est vers l'Entre-Sierra.

On se représenterait à tort le haut plateau équatorien comme un chemin ouvert sans obstacles du Nord au Sud. En réalité, les Cordillères s'unissent de temps à autre par des lignes transversales, véritables nœuds qu'il faut franchir par des cols parfois élevés de quatre mille mètres et qui morcèlent la région interandine d'une série de zones distinctes et séparées les unes des autres. Cependant, la route naturelle Nord-Sud en Équateur est le long et étroit couloir qu'enferment et qu'isolent les deux Cordillères.

A l'Ouest et à l'Est, les contreforts des Andes vont rapidement s'abattre vers le Pacifique et vers la vallée amazonienne, en de vastes régions couvertes d'immenses forêts vierges, où la flore et la faune tropicales se révèlent dans toute leur exubérance, régions chaudes et humides, souvent malsaines, mais où le sol est riche et la nature prodigue. De grands fleuves y constituent les seules routes praticables, et vont, à l'Ouest, se perdre dans le Pacifique, à l'Est, conduisent à la grande artère américaine, le Maranon.

En somme, il faut distinguer en Équateur trois zones très nettes:

1º la région interandine;

2º la région des plaines inclinées qui, de la Cordillère occidentale, aboutissent au Pacifique;

3º la région des plaines abaissées du pied de la Cordillère orientale, vers la vallée amazonienne.

De tout temps, le plateau interandin a été le siège d'une civilisation plus avancée que les deux autres contrées. Encore actuellement, c'est là que se trouvent situées les principales villes équatoriennes, c'est-à-dire du Nord au Sud: Tulcan-Harra, Otavalo, Quito, Latacunga, Ambato, Riobamba, Cuenca et Loja. Au surplus, nous verrons plus loin combien a d'importance la division géographique sur laquelle je viens d'insister.

Après les renseignements fournis par la nature, ceux de l'histoire. Ils sont, malheureusement, peu nombreux et peu certains. Quelques faits, pourtant, semblent hors de doute.

Cent ans avant l'arrivée des Espagnols au Pérou, les territoires actuels de la République de l'Équateur étaient occupés par une série de tribus sans liens étroits les unes avec les autres. On pourrait appeler ces tribus « autochtones », puisqu'elles représentent les premiers habitants de cette contrée dont l'histoire ait conservé les noms. Dans la vallée interandine, les principales étaient : les Quillacuigas, au nord; les Quitos et les Puruhaes, au centre; les Canaris, au sud; enfin, les Paltas, près de la frontière actuelle du Pérou.

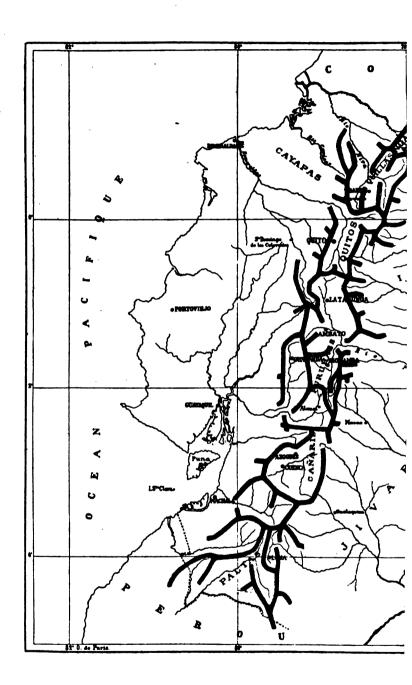
Dans les régions orientales et occidentales, un grand nombre de tribus à l'état sauvage habitaient les forêts vierges. Leur liste, que les premiers historiens semblent avoir allongée à plaisir, serait interminable.

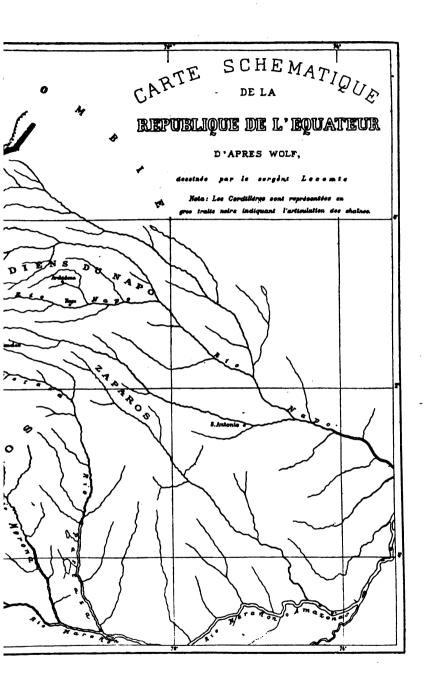
Vers le milieu du xve siècle, les Incas entreprirent la conquête du royaume de Quito et, vers ce but, empruntèrent le chemin de la vallée interandine. Leur domination s'étendit sur toute cette vallée jusqu'aux portes de la Colombie actuelle, mais, il faut le faire remarquer, dans les provinces du Nord, elle fut éphémère et parfois, purement théorique. Quant aux contrées tropicales voisines, jamais elles ne furent soumises par les souverains du Cuzco; l'histoire garde le souvenir des résultats désastreux de leurs invasions, soit à l'est, soit à l'ouest de la Cordillère. Seule, la zone où est bâtie actuellement Guayaquil, accepta la suprématie plus nominale qu'effective des rois incas.

Aussi, à mon sens, ne doit-on pas rattacher ethnologiquement les peuples qui ont habité les territoires actuels de la République de l'Équateur aux peuples péruviens. Le flot envahisseur qui, du Pérou, déserla vers le Nord, fut en quelque sorte canalisé par la vallée interandine et respecta les régions basses, et, même dans le haut plateau, la race péruvienne semble avoir dominé trop peu de temps pour avoir modifié radicalement et absorbé les races subjuguées, que j'ai appelées par opposition races « autochtones » 1. Cette assertion se trouve confirmée par le fait suivant : au moment de la conquête espagnole, malgré les efforts que les Incas avaient faits, selon leur habitude, pour imposer leur langue, à leurs nouveaux sujets, le quichua ne s'était pas généralisé et les diverses peuplades parlaient encore leurs idiomes particuliers. L'apparence d'uniformité que donna aux tribus andines la conquête péruvienne, ne doit donc pas tromper l'éthnologue et, comme en de vieux parchemins monastiques les paléographes retrouvent, sous l'écriture médiévale plus récente, d'anciens textes latins encore nettement visibles, de même, le voyageur retrouvera sous les manifestations de la culture et de la civilisation incasiques, les civilisations locales antérieures dans toute leur originalité.

Vers le milieu du xviº siècle, la domination espagnole s'établit en Équateur. Ici, l'histoire nous fournit d'abondants détails. Elle nous apprend que les nouveaux maîtres du pays ne se contentaient pas d'occuper, comme l'avaient fait les Incas, la région haute, mais, quels qu'aient été leurs efforts, on doit reconnaître que leurs essais de colonisation des régions occidentales et surtout orientales n'ont pas donné de bien grands résultats. Toute la vaste contrée qui s'étend entre la Cordillère occidentale et le Pacifique est encore fort peu connue et peu peuplée, sauf dans le voisinage immédiat de la côte et le long des principaux fleuves navigables. Sur le versant amazonien, on peut dire que l'œuvre de pénétration, si hardiment inaugurée au xviii siècle par les missions des Jésuites, et depuis

^{1.} Les Incas avaient, il est vrai, un procédé de colonisation, qui changeait complètement l'ethnologie des provinces où il était appliqué. Ce procédé consistait à faire émigrer les tribus dont la soumission paraissait précaire, vers des régions situées fort loin de leur pays natal et à les remplacer par d'autres colons venus d'autres contrées. Par bonheur, on connaît pour l'Équateur, la plupart de ces colonies des « mitimäes ».





lors abandonnée, est à l'heure actuelle à peine commencée. C'est encore dans la vallée interandine que, comme au temps des Incas, l'influence des conquérants espagnols se fait sentir de la façon la plus manifeste. Est-ce à dire que l'Indien du haut plateau ait perdu son originalité ethnique d'une façon absolue? Non, une haine de races a survécu à la lutte armée qui se termina par l'asservissement des indigènes et a contribué dans une très large mesure à conserver aussi intact que possible le type primitif. Race conquérante et race conquise ont vécu côte à côte, pendant trois siècles, sans se mélanger. Souvent l'Indien de la Sierra, même à l'époque actuelle, ne parle pas l'espagnol. Volontairement, il est resté fidèle à sa langue maternelle, de même qu'il est resté fidèle à toutes ses coutumes ancestrales. De cette résistance obstinée à l'hispanisation, résulte que l'étude anthropologique de cet Indien (qu'on pourrait appeler « civilisé ») n'est pas sans intérêt et qu'on pourra en tirer, malgré un métissage indéniable, des conclusions d'un réel intérêt.

Tels sont, à mon sens, les principaux faits qui dominent l'ethnologie équatorienne et que le voyageur ne doit jamais oublier: d'une part, la configuration naturelle si caractéristique du pays, qui a dû certainement déterminer les routes suivies par les migrations des peuples, favoriser ou empêcher leur mélange; d'autre part, l'existence de civilisations, antérieures à la civilisation incasique, qui n'ont pas pu être profondément modifiées par celle-ci: et, enfin, ce fait que la région interandine a été un lieu de passage où diverses influences successives se sont exercées, tandis que les régions orientales et occidentales sont restées au contraire dans un isolement relatif, conservant à leurs divers éléments ethniques, une pureté presque absolue.

Le problème ethnologique est donc particulièrement complexe sur les hauts plateaux. C'est une zone que j'ai surtout explorée, pendant mes cinq années de séjour en Équateur, comme médecin de la Mission géodésique française, chargée de mesurer l'are du méridien de Quito. Tout le long de la vallée interandine, par une série de fouilles méthodiques, j'ai pu 'me procurer une quantité considérable de crânes et squelettes d'aborigènes, toujours accompagnés de poteries, armes, bijoux, ustensiles variés, etc... que les parents du mort plaçaient à ses côtés dans la tombe, par suite de la croyance générale des peuplades primitives à une autre-vie.

Seul, le dispositif varié des tombes, suivant les régions, suffirait à affirmer la diversité des hommes dont nous exhumons les restes, après des siècles. Tantôt la sépulture est une fosse profonde; tantôt elle est constituée par un monticule (tola); tantôt c'est un abri formé par des rochers ébranlés. Mais, où cette diversité nous apparaît de la façon la plus évidente, c'est lorsque nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur les objets fabriqués, en particulier, sur les poteries. Des types de vase, éminemment caractéristiques, se localisent à une région donnée. Telle forme de poterie, extrêmement commune aux environs de Tulcan, ne se retrouve plus du côté de Quito. Dans la province qui a pour centre Cuenca, une autre forme apparaît absolument dissemblable et aucune de ces formes localisées ne ressemble aux poteries bien connues de la Sierra péruvienne. Par contre, partout, au Nord comme au Sud de la vallée interandine, plus fréquemment cependant dans les provinces méridionales, on trouve des objets de céramique, non pas semblables, mais identiques aux objets de fabrication incasique. Ce sont les vestiges laissés par les conquérants. à côté des vestiges des peuples conquis. La race guerrière des Incas a laissé aussi d'autres souvenirs attestant la nécessité qui s'imposait à elle de surveiller les peuplades soumises à son joug. Je veux parler des monuments qui semblent avoir été des forteresses et dont j'ai pris, chaque fois que cela m'a été possible, le plan détaillé et des photographies 1. A côté de ces constructions stratégiques, subsistentaussi des ruines de « tambos » ou auberges qui permettaient au voyageur de trouver un gîte sûr à la fin de l'étape. Ces tambos, soigneusement repérés, serviront à déterminer, d'une façon précise, les routes suivies par les Incas dans leur voyage en Équateur.

A côté de ces recherches dans le passé, je me suis occupé de l'étude des Indiens actuels de la Sierra, étude dont j'ai déjà indiqué l'intérêt, et, dans ce but, j'ai recueilli sur eux les renseignements ethnographiques les plus circonstanciés et j'ai pratiqué plus

^{1.} Les levers de forteresses et de « tambos » que j'ai pu faire sont les suivants: plan de l'Ingapirca (forteresse près de Cañar); plan de l'Ingachungana (près du précédent); plan des ruines de Rompe (tambo?); plan de ruines situées entre Cuenca et Pucará (tambo); plan de ruines situées entre Cuenca et Deleg (tambo); plan des ruines de Minas (sur les bords du rio Jubones); plan des ruines de Sumaïpamba (sur les bords du rio Jubones).

de deux cents mensurations complètes, d'après les méthodes bien connues de Broca, sur des individus des deux sexes et de tous âges, le plus souvent avec photographie à l'appui.

Je n'ai pas réuni de vocabulaire quichua, la langue parlée par les Indiens de la Sierra, puisque cette langue est d'origine péruvienne et ne saurait rentrer dans le cadre de mes études sur l'Équateur.

En ce qui concerne les régions orientales et occidentales, j'ai déjà dit pourquoi le problème semble se présenter avec moins de complexité. Malheureusement, je n'ai pu, en raison de leur éloignement des centres d'opération de la Mission géodésique, y procéder à des fouilles méthodiques analogues à celles pratiquées dans l'Entre-Sierra. Il en résulte que je n'ai pu réunir que fort peu de documents sur les anciennes civilisations qui y ont dû laisser des vestiges. Par contre, il me fut donné d'étudier assez complètement une partie des tribus qui y vivaient à l'état demi-sauvage et qui, ainsi que je l'ai déjà dit, ont gardé une grande pureté ethnique.

Entre la Cordillère occidentale et le Pacifique, deux tribus indiennes représentent les derniers survivants des peuplades nombreuses, fixées dans cette région il y a trois siècles: ce sont les Colorados et les Cayapas. Refoulés de la côte où le blanc s'est établi, les premiers se sont réfugiés ou cantonnés dans le haut Manabi; les seconds, dans le haut Esmeraldas. Sur les Colorados, j'ai pu recueillir d'abondants renseignements ethnographiques, anthropométriques (une trentaine de mensurations complètes et deux squelettes) et linguistiques; sur les Cayapas, ma récolte s'est limitée à l'ethnographie et à la linguistique.

Du côté du versant amazonien, on rencontre également deux tribus principales: au nord, en face de Quito, les Indiens du Napo; au sud, les Jibaros. Sur les premiers, j'ai pu pratiquer une vingtaine de mensurations, parce qu'ils venaient assez fréquemment à Quito pour y chercher des objets de première nécessité, en échange des produits de leurs forêts. J'ai également recueilli des renseignements d'ethnographie à leur sujet. Leur langue est comme celle des Indiens de l'intérieur, le quichua.

Plus intéressants sont les Jibaros, parce qu'ils sont moins connus et moins accessibles. Je rapporte sur eux les éléments d'une étude ethnographique complète et j'ai pu réunir un vocabulaire très abondant de l'idiome tout particulier qu'ils parlent. Par contre, je n'ai pu mensurer que deux hommes venus à Riobamba de la « Jibaria » de Macas.

D'autres peuplades vivent plus avant vers l'Est, dans les forêts tropicales amazoniennes. Mais les quelques renseignements ethnographiques ou linguistiques que je me suis procurés ne sauraient suffire pour un travail d'ensemble.

Telle est en somme la tâche accomplie au cours de mes cinq années passées en Équateur. Je ne parle pas des collections d'histoire naturelle réunies, ni des documents recueillis tant sur l'agriculture que sur le commerce ou l'industrie de ce pays, cet exposé ne s'appliquant qu'aux résultats anthropologiques obtenus. L'utilisation des matériaux rapportés va être poussée aussi activement que possible. La publication comprendra, ainsi qu'il résulte des explications plus haut données :

- 1º des études d'archéologie;
- 2º des études anatomiques portant sur les races disparues et sur les races actuelles;
 - 3º des études d'ethnographie ancienne et actuelle 1;
 - 4º des études de linguistique.

Nous n'espérons pas résoudre le gros problème, si obscur encore, des migrations américaines. Notre seul désir est de jeter quelque lumière sur une région peu connue, ethnologiquement parlant, de contribuer à relier les travaux faits par d'autres en Bolivie, au Pérou ou en Colombie. Le jour où des explorateurs méthodiques auront ressuscité le passé de chacune de ces contrées, le mystère irritant qui enveloppe les origines de cette partie du Nouveau Monde sera bientôt près de s'éclaireir. Ce travail d'analyse, parfois ingrat, mais indispensable, doit nécessairement précéder

1. Étude sur les Indiens de la région de Riobamba, Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. I, nº 1.

Les Indiens Colorsdos. Récit de voyage et étude ethnologique, Journal des Américanistes, nouvelle série, t. II, n° 2.

Les Indiens de Mallasquer. Étude ethnologique, Bulletin et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, 1904. Ve série, t. V, fascicule 2.

Le « Huicho » des Indiens Colorados, Bulletin et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, 1904. Ve série, t. V, fascicule 2, p. 116.

Le Christianisme et les Indiens de la République de l'Équateur, l'Anthropologie, 1906, t. XVII, n° 1-2.

toute tentative de synthèse. Avant de généraliser, il faut accumuler le plus grand nombre possible de faits, et on est malheureusement forcé de reconnaître que, pour l'ethnologie de l'Amérique méridionale, ce sont les faits qui manquent le plus, alors qu'abondent les théories séduisantes ou les hypothèses suggestives.

Paris, octobre 1906.

Société des Américanistes de Parix.

TEXTES ET DOCUMENTS

TRADITIONS DES ANCIENS MEXICAINS

Texte inedit et original en langue nahuatl avec traduction en latin

PAR M. LE D' WALTER LEHMANN,

Assistant au Musée Royal d'Ethnographie de Berlin.

Ayant donné une esquisse de l'histoire des manuscrits mexicains conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris (collection Aubin-Goupil) dans la « Zeitschrift für Ethnologie-Berlin » (1906), je puis me borner en cet article aux notions les plus importantes.

Avant tout, je saisis l'occasion d'exprimer ici ma gratitude profonde et cordiale pour l'amabilité avec laquelle M. Omont, conservateur à la Bibliothèque Nationale de Paris, a mis à ma disposition ses inappréciables manuscrits. A sa bienveillance aussi, j'ai dû la permission d'entreprendre la publication dont on trouvera ici une minime partie.

Les manuscrits étudiés par moi à Paris, sont les numéros 304, 312, 334, 335 et 336 du fond mexicain ; ils représentent des copies faites par Pichardo, Leon y Gama, Brasseur de Bourbourg et Aubin sur un manuscrit plus ancien dont il existait deux copies : l'une, faite par Boturini ², a disparu autrefois de la collection Aubin ; l'autre, faite probablement par Ixtlilxochitl, se trouve actuellement au Mexique. L'original même s'est perdu depuis longtemps.

Quant aux manuscrits 335-336, ils sont d'un intérêt inférieur ; plus important est le texte mexicain du manuscrit 334, copié par Brasseur

^{1.} Ct. H. Omont, Catalogue des Mss. mexicains de la Bibl. Nationale. Paris, 1899.

^{2.} Boturini, Catalogo del Museo Indiano. Madrid, 1746, § VIII, nº 13. Inventario 2º (17 sept. 1743), nº 16 (Peñafiel, Monument. del arte ant. mex., 1890, cap. XII).

de Bourbourg, en 1850, au couvent de San Gregorio de Mexico et appelé par lui « Codex Chimalpopoca » ¹.

Les traductions risquées par Aubin et lui ne sont que des « essais ». Il vaut mieux, du reste, que Brasseur, si digne d'estime, n'ait pas publié le Codex Chimalpopoca avec sa traduction, puisque, dans les dernières années de sa vie, il avait la persuasion bizarre de pouvoir traduire ces textes mexicains de deux manières : au sens propre et au sens géologique².

J'appelle, conformément au Catálogo del Museo Indiano de Boturini (§ VIII, M. 13), le manuscrit dont je ne publie ici qu'un petit fragment, « Historia de Colhuacan y de México ».

Un morceau de la première partie de ce manuscrit a été publié avec d'innombrables fautes d'impression, beaucoup de lacunes et deux « traductions » très défectueuses au volume III (App.) des Anales del Museo Nacional de México, sous le titre un peu arbitraire : « Anales de Quauhtitlan ».

J'espère que le document donné dans les pages suivantes sera utile aux études mexicanistes. Il contient beaucoup de traditions très importantes et nouvelles 3. Il est apparenté étroitement au Codex Zumarraga (Historia de los Mexicanos por sus pinturas), représentant lui aussi l'ancienne interprétation d'une peinture mexicaine peut-être semblable au Codex Vat. A (1^{re} partie) et à l'histoire du Mexique (Thévet), publiée ici même par M. de Jonghe (Journ. Soc. des Am., n. s., II, nº 1, 1905).

Je ne puis me dissimuler les grandes difficultés d'un texte mexicain qui a été d'ailleurs corrompu par les méprises ou l'ignorance des copistes. Je me suis efforcé de traduire aussi exactement que possible et d'expliquer, comme nous disons en allemand, les réalités. Enfin j'ai préféré la traduction en langue latine pour faciliter l'usage de mon travail aux adeptes de notre science internationale.

^{1.} Cf. Brasseur de Bourbourg, Hist. des nations civil. du Mexique, I, p. LXXVIII ssq.; ibid., p. 1X, note 1, XIII et XXXIII.

^{2.} Voir : Quatre lettres sur le Mexique, Paris, 1868, p. 1x. P. 425, on lit: « Le Codex Chimalpopoca, dont j'achève la double interprétation, donnera les preuves les plus complètes de ce système extraordinaire ».

^{3.} Déjà, mon maître, M. le prof. Seler a cru devoir s'en servir pour le deuxième volume de son grand commentaire du *Codex Borgia*. Berlin, 1906, voir pp. 42, 79, 86, 143-146, 247.

- § 1. In nican ca tlamachiliztlatolçaçanilli ¹ ye huecauh mochiuh
 inic mama[n]ca ² tlalli cecentetl³
 ini[c] tlamama[n]ca inic peuh in
 zan yuh. Macho ⁴ iniquitzintic ⁵ in
 izquitetl in oma[n]ca tonatiuh chicuacentzon xihuitl ipan macuilpohual xihuitl ipan matlac xihuitl
 omey ⁶ axcan ipan Mayo ic 22 ilhuitia de 1558 años ⁷.
 - § 2. Inin tonatiuh nahui ocelotl
- § 1. Haec est narratio edocens atque jucunda olim esse factum ut tellus strueretur, idque singulis aetatibus. Sic structa est, sic coepit, tantummodo sic. Initium omnium aetatum quae evenerunt nunc a. d. XI Kalendas Maias anno Domini 1558 duo milia quingentos tredecim (MMDXIII) annos fuisse notum est.
 - § 2. Haec aetas, 4 tigris, per
- 1. tlamachiliz-tlatol-çaçanilli, composé de tla-machiliztli, substantif en-ztli, signifiant l'action d'instruire quelqu'un, de tlatol-li « palabra, platica, o habla » (Molina) et de çaçanilli « consejuelas para hazer reyr »; généralement çaçanilli signifie un « curieux récit, un roman ».
- 2. mama[n]ca, plus-que-parfait dérivé du verbe intransitif mani « se trouver, être placé » (objets grands et larges); puisque le texte parle de plusieurs. « edades », la forme verbale est réduplicative. (Cf. Olmos, edid. Rémi Siméon, p. 111.)
 - 3. Il faut y ajouter un substantif comme tonatiuh ou tlamantli.
- 4. macho, passif impersonnel dérivé de mati, a on sait ». Cf. tla-macho ou tla-matiua « todos saben » (Olmos, p. 104; cf. § 32).
- 5. in i-qui-tzin-ti-c combinaison d'une forme verbale de tzin-tia « commencer quelque chose » et d'un pronom possessif i « son ». Des formes semblables se retrouvent aussi par occasion en d'autres textes; i se rattache à in izquitetl in omanca tonatiuh.
 - 6. om-ey « plus trois », ne pas confondre avec ome « deux ».
- 7. Ces dates sont tout à fait curieuses. D'abord elles nous apprennent que le texte cijoint fut écrit (ou copié) le 22 mai 1558, c'est-à-dire à une époque où les anciennes traditions populaires étaient encore absolument vivantes. La durée des quatre soleils (676 + 364 + 312 + 676) étant égale à 2028 années (39.52), ce qui correspond exactetement aux indications du Codex Zumarraga (1547), il nous faut soustraire ces 2028 de 2513 égales à 485 années. Ce serait la durée de l'histoire mexicaine. D'autre part 1558 — 485 donne la date 1073 qui correspondrait à l'émigration d'Aztlan. Tecocomoc indique 1064 (ce tecpatl) (Leon y Gama, 1. c., p. 19, 23). Dans l'histoyre du Mexique de Thévet (edid. de Jonghe, Journ. Soc. Am., N. S., II, Nº 1, p. 8) p. e., nous avons pour le même événement la date 1085. Chimalpain (Ms. Bot. § viii, nºº 6 et 12) cite 1091 = 2 acatt comme l'année du commencement de la chronologie et de l'histoire mexicaines. Il n'est pes possible d'examiner dans le cadre limité de ce travail les différentes sources et les questions intéressantes qu'elles soulèvent pour la chronologie et la synchronologie mexicaines. Mais je veux relever ici que les Mayas, eux aussi, dans les inscriptions sculptées en pierre, ont vraisemblablement compté lesannées de la création du monde jusqu'à l'érection des monuments en question, p. e., 3596, 3741, 3867 années. On peut espérer trouver un jour la concordance entre la chronologie mexicaine et maya, toujours obscure jusqu'à l'heure présente.

catca 676 años ¹. Iniquac ² in izcepan onoca oceloqualloque ipan nahui ocelotl in tonatiuh; auh in quiquaya chicome malinalli ³ in i[n]tonacayouh catca; auh ini[n] nenque ⁴ centzon xihuitl ipan matlacpohual xihuitl ipan yepohual xihuitl ipan ye no caxtol xihuitl oce ⁵.

DCLXXVI annos duravit. Cum ii qui primo terra incolebant ab tigribus devorati sunt, aetas fuit 4 tigris. Quod edebant, 7 malinalli cibus fuit eorum; quae generatio per DCLXXVI annos vixit.

1. La légende des 4 soleils se trouve aussi en Motolinia « Memoriales (edid. Luis García Pimentel, Méjico, 1903), pt. II, cap. 28, p. 346-348; Thévet (edid. de Jonghe l. c.) p. 25-26; Codex Zumarraga (Anales del Mus. Nac. México, vol. II, capit. 3 à 4; Historia de Colhuacan y de México (1º partie de notre ms.) § 10-15 (d'après ma copie faite à Paris sur celle de Leon y Gama); Codex Vaticanus A (3738) fol. 4 v. à 7 r.; Gomara, Crónica de la Nueva España (edid. Barcia, Madrid, 1749) tome II, chap. 192, p. 208; Torquemada, Mon. Ind., II, chap. xLiv, p. 79 (a): Ixtlilwochitl, Relaciones (edid. Chavero, México, 1891), tome I, p. 11-15, p. 19-21. Historia Chichimeca (edid. Chavero, México, 1892), tome II, p. 21-25; Gregorio Garcia, Origen de los Indios (Madrid, 1729) lib. V, cap. VI p. 329; Boturini, Idea de una Historia general de la America Septentrional, Madrid, 1746, p. 3; Clavigero, Storia antica del Messico, Cesena 1780-81, II, p. 57. cf. aussi J. G. Müller, Geschichte der amerikanischen Urreligionen. Basel, 1855, § 100, p. 507-521. Gustav Brühl, Die Culturvölker Alt-Amerika's. New-York, 1875-87, p. 398 ss.; H. de Charencey: Des âges ou soleils d'après la mythologie des peuples de la Nouv. Espagne. Madrid, 1883; id. Chronologie des âges ou soleils d'après la mythologie mexicaine, Caen, 1878; P. Ehrenreich: die Mythen und Legenden der südamerikanischen Urvölker... Berlin, 1905, p. 30 ss; F. del Paso y Troncoso, Leyenda de los Soles, continuada con otras leyendas y noticias. Relación anonima escrita en lengua mexicana 1558. Florence,

Il y a, outre les peintures du Cod. Vat. A, quelques représentations de ces quatre soleils sculptées en pierre: tel est le « calendario azteca» (trouvé en 1790 sous la Plaza mayor de la capitale de México (cf. Seler ges. Abhdlg., II, p. 796 suiv.). Les excavations faites au lieu du « Centro Mercantil » de México depuis 1900 ont mis au jour une pierre quadrilatère avec les dates 4 ocelotl, 4 éccatl, 4 quiauitl et 4 atl. (Cf. Seler, ges. Abhdlg., p. 832, figures, p. 835.)

Un récit de ces ages se trouve également dans les mythes des Quichés conservés par le « Popol Vuh » (edid. Brasseur de Bourbourg, Paris, 1861, p. 6 ss.).

- 2. Sur ce passage jusqu'au § 11 (inic poliuhque), cf. Leon y Gama « Dos Piedras » edidit Bustamante, México, 1832, p. 96, note 1 de la page 95.
- 3. 7 malinalli est le septième jour de la VI° des 20 divisions de 13 jours, le 72° jour du tonalamatl (de 260 jours). Cette VI° « treizaine » est dominée par Tecciztecatl ou Tezcatlipoca; à 7 malinalli correspondent dans le Codex Zumarraga (cap. 3) les « vellotas de enzinas », et en Thévet (l. c. p. 26) « mirre et résine de pins ».
- 4. Leon y Gama « Dos piedras », l. c., écrit inic nenque « ils vécurent ainsi ». inin nenque signifie « ceux qui vivaient ».
 - 5. oce < ozce < on ce par assimilation.

- § 3. Auh inic tequanqualloque i matlac xihuitl ipan ye xihuitl in ic popoliuhque, inic tlamito 2.
- § 4. Auh iquac polliuh in tonatiuh auh ininxiuh catca ce acatl. Auh inin peuhque in qualloque in cemilhuitonalli nahui ocelotl³, çan ye inic tlamito, in ic popoliuhque.
- § 5. Inin tonatiuh nauh ecatl itoca inique inic oppa onoca yécatocoque ; ipan nauh écatl in tonatiuh catca. Auh inin poliuhque yécatocoque, oçomatin mocuepque; inincal ininquauh moch écatococ; auh inin tonatiuh çan no yécatococ
- § 6. Auh in quiquaya matlactli omome cohuatl? in intonacoyuh catca; auh inic nenca caxtol pohual xihuitl ipan yepohual xihuitl ye no ipan nahui xihuitl; inic popoliuhque

- § 3. Sic homines ab tigribus devorati sunt per XIII annos, hoc modo perierunt, hoc modo finem ceperunt.
- § 4. Ac cum aetas et anni eorum perierunt, annus fuit 1 acatl. Et devorari (ab tigribus) coepti sunt uno die dominante signo 4 ocelotl; sic tantummodo finem ceperunt, sic perierunt.
- §5. Haec aetas appelatur 4 é catl. Qui secundo terra incolebant, a tempestate rapti sunt. Id factum est in aetate 4 é catl; atque perierunt, tempestate rapti in simias mutati sunt, domus silvaeque eorum, omnia a tempestate rapta sunt. Quae aetas eodem modo tempestatibus periit.
- § 6. Quo vescebantur, 12 couatl fuit cibus eorum. Ac viguerunt per CCCLXIV annos. Hoc modo uno die a tempestate rapti sunt, die dominante signo 4 éccatl, hoc modo
- 1. tequan-qua-lo-que « ils furent mangés par les tigres ». te-qua-ni « celui qui mange les hommes (te) » est une qualification générale du tigre.
 - 2. tlami-to forme verbale en to prét. de tiuh, signifie « ils allèrent... »
 - 3. 4 occioti est le 134º jour du tonalamati.
- 4. inique (ou iniquey) pluriel de inin « celui-ci », inique-i a ajouté encore un i démonstratif.
- 5. Beaucoup de mots qui commencent par une voyelle y ajoutent par devant la demi-voyelle i ou y; yecatocoque dérive donc de éeca-tl « vent » et de toca « pour-suivre ».
 - 6. nauh ecatl naui éecatl « 4 vent », 82° jour du tonalamatl.
- 7. 12 cohuatl est le 12° jour de la II° division de 13 jours, le 25° jour du tonalamatl. Le « Señor » de cette II° division est le dieu des vents Quetzalcohuatl (9 éccatl). Le Codex Zumarraga ici n'offre pas de correspondance, mais Thévet (l. c., p. 26) raconte qu'ils « se nourrissoient de un fruict qui vient en une arbre nomée mizquitl (Prosopis dulcis), de la quelle a grand nombre en la nouvelle Espagne, du quel fruict les Indiens font grand estime, et en font de pains pour porter en cheminant, et pour garder pour le long de l'année ... » Dans le Cod. Vat. A. fol. 6 r. on trouve acotzintle et la représentation d'un arbre semblable au « mezquite ».

can cemilhuitl, in écatocoque nauh écatl ipan cemilhuitonal[1]i, inic poliuhque; auh inxiuh catca ce tecpatl.

- § 7. Inin tonatiuh nahui quiahuitl i inicey inic tlamantinenca nahui quiahuitl in tonatiuh ipan. Auh inic poliuhque: tlequiahuiloque, totolme mocuepque. Auh in otlatlac in tonatiuh, moch tlatlac in incal 4.
- §8. Auh inin nenca caxtolpohual xihuitl ipan matlac xihuitl omome; auh inic popoliuhque ça cemilhuitl in tlequiyauh.
- § 9. Auh in quiquaya chicome tecpatl 5 in intonacayouh catca. Auh in inxiuh ce tecpatl; auh icemilhuitonal[1]i nahui quiahuitl. Inic popoliuhque pipiltin 6 catca;

- perierunt; atque annus eorum fuit 1 tecpatl.
- § 7. Haec aetas 4 quiahuitl. Ii, (id est tertium) hominum genus, in aetate 4 quiahuitl vixit. Atque hoc modo perierunt: imbri igneo deleti in aves mutati sunt. Ac cum sol (illius aetatis) ustus est, omnes illorum domus conflagraverunt.
- § 8. Ac vixerunt per CCCXII annos, atque hoc modo omnes perierunt imbri igneo per unum diem decidente.
- § 9. Quo vescebantur, 7 tecpatl cibus eorum fuit; quorum annus 1 tecpatl et dies dominante signo 4 quiahuitl. Hoc modo omnes perierunt; principes fuerunt, quam
- 1. Nahui quiahuitl « 4 pluie » est le 199º jour du tonalamatl.
- 2. inicey = inique-i (Leon y Gama « Dos Piedras », p. 96 écrit iniquehi).
- 3. Il y faut ajouter ey « 3 », cf. § 10 inicey inic nauhtlamanti. Leon y Gama (1 c.) a la variante iniquehi inic etlamanti; e ou ye(i) est « 3 ». Tlamanti est pluriel en ti < tin, du verbe mani ou mana d'une part. pass. « ce qui est placé, la troupe »; cf. p. e., Sahagun Ms. = X, 29 § 12: Atlan acaltica in uallaque miec tlamanti: « Il vint de la mer, avec des navires, beaucoup de troupes d'hommes ».
- 4. Ceci est, avec plus de détails, décrit dans la « Historia de Colhuacan » § 13: ipan in yn mochiuh in ipan tlequiauh in onoca ye tlatlaque ihuan ipan xaltequiauh conitohua iquac motepeuh in xaltetl [inticitta] ihuan popoçoçac in teçontli ihuan iquac momaman in texcalli chichichiliuhticac « dans cette ère il se fit une pluie de feu, les hommes de cette ère brûlèrent et dans cette ère il y avait pluie de cendre volcanique (lapilli), on dit, quand la cendre volcanique fut dispersée [que nous voyons] et quand le tuf écuma et quand les roches rouges se formèrent. » Dans le Cod. Vat. A (fol. 6 v.) cette période s'appelle Tle-quiyahuillo et tzonchichiltique (= tzonchichiltic).
- 5. 7 tecpatl est le 7° jour de la VIII° division de 13 jours dominée par Mayauel; c'est le 98° jour du tonalamatl.

Dans le Codex Zumarraga (chap. 4) les hommes de ce soleil (sol Tlalocatecli) mangeaient aciciuhtli « que es una simiente como de trigo que nace en el agua ». Thevet (l. c.) parle de aciantli, « et touts vivoyent de une herbe de rivière nomée aciantli ». Tous ces mots sont des formes corrompues de acecentli (acicintli), « maïs de l'eau » dont Hernandez fait mention. Le Cod. Vat. A (fol. 4 v.) montre l'hiéroglyphe d'atzitzintli.

6. pipiltin, pluriel de pilli « noble, prince » ; pipilpipil « muchachuelos » (Mol. II).

ye ica in axcan ic monotza cocone pipilpipil ¹.

- § 10. Inin tonatiuh nahuiatl itoca. Auh inic manca atl ompohual xihuitl on matlactli omome ². Inicey inic nauh tlamanti nenca ipan nahui atl in tonatiuh catca. Auh inic nenca centzon xihuitl ipan matlacpohual xihuitl ipan epohual xihuitl ic no ipan caxtol xihuitl oce. Auh inic popoliuhque apachiuhque ³ mocuepque mimichtin.
- § 11. Hualpachiuh in ilhuicatl; ça cemilhiutl in poliuhque; auh in quiquaya nahui xochitl in intonacayouh catca. Auh in inxiuh catca ce calli auh in cemilhuitonalli nahui atl 5; inic poliuhque, moch poliuh in tepetl. Auh inic manca ompohual xihuitl on matlactli omome.
- § 12. Auh inic tzonquiça ⁶ in inxiuh, niman ye quinahuatia ⁷ in [i]titla [n]huan ⁸ in itoca *Nota* ⁹ auh

- ob rem nunc infantes pipilpil appelantur.
- § 10. Haec aetas appelatur 4 atl. Atque aqua abundavit per LII annos. Ii, (idest) quartum hominum genus in aetate 4 quiahuitl vixit. Atque hoc modo vixerunt per DCLXXVI annos, atque hoc modo exstincti sunt in aqua pereuntes, in pisces sese converterunt.
- § 11. Coelum corruit, uno die perierunt; quo vescebantur, 4 xochitl cibus eorum fuit; annus eorum 1 calli et dies signo dominante 4 atl. Hoc modo perierunt, omnes montes perierunt. Atque (aqua) abundavit per LII annos.
- § 12. Atque hoc modo anni eorum finem ceperunt tum vero (deus) subjectis suis nomine *Nota* et
- 1. Le sens de ce dernier passage est un peu obscur. Cependant, l'expression pipiltin « princes » correspond à totolme mocuepque (§ 7), car on croyait que les âmes des nobles se transformaient en oiseaux précieux (Mendieta, Hist. ecclesiast. Indianalivre II, chap. xIII). Le « tertium comparationis » entre cocone (pluriel de conett « enfant »), et pipilpipil est un jeu de mots; c'est peut-être l'idée de jeunesse qui évoque celle de noblesse (pilli) (cf. le nom du dieu Tezcatlipoca « jeune homme de miroir » et telpochtli « jeune homme »).
 - 2. 52 années représentent un cycle de la chronologie mexicaine.
- 3. apachiuhque, cf. Molina (pt. I) « anegarse todo y henchirse de agua apachiui... » Cette période s'appelle dans le Codex Vat. A. (fol. 4 v.) Apachihuilliztli.
- 4. 4 Xochitl est le 4° jour de la XIII° division de 13 jours, le 160° jour du Tonalamatl; la XIII° division est dominée par la déesse Tlaçolteotl.
 - 5. 4 atl est le 69° jour du tonalamatl.
- 6. tzonquiça dérive de tzontli « cabello o pelo », [c'est la fin de la tête, le bout,] et de quiza « sortir ».
 - 7. Il faut y ajouter comme sujet : « le dieu » (teotl).
- 8. in-i-titlan huan « ses vassaux », dérive de titlantli « mensajero, o embaxador » (Mol. II).
 - 9. Nota « mon père ».

in icihuauh itoca Nona 1 quimilhui: « ma ca 2 octle, xictlaçotlaca[n] 3 xiccoyonican in cenca huei in ahuehuetl 4, auh ompa oncallaquizque iniquac in Tocoztli 5 in huahualpachilihuiz 6 in ilhuicatl.

- §13. Auh oncan callacque, niman ye quinpepechoa quimilhui⁷: « çan centetl in ticquaz in tlaolli, no centetl in mocihuauh.
- § 14. Auh in oquitlamique 8, oxalquizque 9 oncan coyahuactiuh 10 in atl. Aocmo molinia in quahuitl; niman ye motlapoa, niman ye quitta in michin.
 - § 15. Niman ye tlequauhtlaça 11,

feminae eius nomine Nona iussit dixitque: ne sit ulla res, agite, cavate taxodium permagnum quo intrabitis festi tempore tozoztli, ibi cœlum corruet!

- § 13. Atque intraverunt; tum (deus) eos inclusit, dixit: unicum zeae granum edes, etiam unum mulier tua.
- § 14. Quod cum edissent, in syrtem inciderunt, ubi aqua est tenuis. Non jam arbor sese movit; tum se aperuit, tum pisces viderunt.
 - § 15. Tum ignem fecerunt tere-
- 1. Nona « ma mère ». Ces noms sont très significatifs pour le premier couple d'hommes; le premier est composé de no « mon » et de ta < tà-tli « père », le deuxième de no et de na < nan-tli « mère ». D'après d'autres traditions l'homme qui échappe du déluge s'appelle Cocxox, Mexicoch etc.
 - 2. maca, particule du vétatif < macamo, octle « encore quelque chose ».
- 3. xic tlazotlacan est un synonyme de xiccoyonican et doit avoir le sens de « creuser » (coyonia); je crois pouvoir dériver la forme du verbe içotla qui, en réfléchi, signifie « gomitar », içotla. nino, ou du causatif ixochtia. nino (Mol. I et II); içotla (transitif) aurait le sens de « arracher quelque chose, faire sortir le bois de l'arbre à coups de hache ».
- 4. ahuehuetl = Taxodium mexicanum. Les derniers hommes se sauvèrent dans une arche aussi, d'après l'interprète du Cod. Vat. A (fol. 4 v.): « e venendo questo gran diluvio... dicono li più delli vecchij, che Mexicoch scappo di questo diluvio un solo huomo e una donna, da li quali fù di poi multiplicato il gener humano. L'arbore in che scapporno chiamano Ahuehuetl... ».
- 5. Toçoztli (dérivé de tozos « velar ») est le nom soit de la IIIº division Tozoztontli soit de la IVº Huey Tozoztli. C'étaient les fêtes des semailles du mais.
- 6. huz-huzl-pachilihui-z indique une réduplication incomplète de huzl au commencement.
 - 7. Le sujet de cette phrase est le Dieu (teotl).
- 8. o-qui-tlami-que 3º pers plur. prét. de tlamia. nitla « consumir o acabar toda la comida y beuida que tenia delante » (Mol. II).
 - 9. o-xal-quiz-que de xalli « sable » et quiça « sortir ».
- 10. Coyauac-tiuh cf. coyauac « cosa ancha, assi como caño de agua, o ventana ». (Mol. II), coyaua « ensancharse el agujero ».
- 11. tlë-quauh-tlaça « jeter le tison », c'est le terminus technicus pour signifier « Feuer bohren » (synonyme: mamali « teladrar, o barrenar algo. Mol. II). Cf. Codez 1576 (Aubin-Goupil), p. 41, tlazque yn tlequahuitl « ils jetèrent le tison ». Cf. Hymnes

auh niman ye quimoxquia i in mimichtin. Niman ye huallachia in teteo in Citlalinicue, in Citlallatonac quitoque: « teteoyé, aquin ye tlatlatia? aquin ye quipochehua in ilhuicatl? »

- § 16. Auh niman ic hualtemoc in *Titlacahuan* ⁵ in *Tezatlipoca*, niman ye quimahua ⁶ quilhui : « Tlei nit-[t]a, tle[i] mai? ⁷.
- § 17. Niman quimonquequechcoton 8 in tzintlan quimontlatlallili 9 inin tzontecon 10 ic chichime 11 mocuepque. Auh inic pocheuh in ilhuicatl ome calli xihuitl.
- § 18. Izcatqui iye tehuantin inic ye tonoque¹² inic huetz in tlequahuitl¹³. Izcatqui ini[c] huetz tlequahuitl, iquac nez¹⁴ in tletl, auh inic

- brando lignum, dein pisces frixerunt. Conspicati id dei Citlalinicue, Citlallatonac dixerunt: o dei, quis comburit, quis coelum fumigat?
- § 16. Ac dein *Titlacahuan-Tezca-tlipoca* descendit, eos objurgavit dixitque: quid video, quid fit?
- §17. Tum illis colla amputavit, capita eorum natibus apposuit; hoc modo in canes mutati sunt. Coelum fumigatum est anno 2 acatl.
- § 18. Haec est (narratio) quo modo domicilium terra constituimus, quomodo terebra [qua ignis fieri solet] decidit. Haec est (narra-

de Sahagun, XIX, 4 (Seler, ges. Abhdlg. II, p. 1098): ni-qui-ya-tlaça-z ni-qui-ya-mamali-z « je jetterai le tison », cf. tlë-quauitl « artificio de palo para sacar fuego, o tizon » (Mol. II). Cf. ici § 18 et § 78 (mamali). Cf. Olmos (l.c., p. 227): mamalhuaztli tepan quimotlaxilia.

- 1. qui-mo-(i)xquia, 3° pers. plur. prét. réflech. dérivé du verbe ixca ; ixquia-ninotla « asar huevos, o batatas para si... » (Mol. II).
 - 2. huallachia de hual-tla-chia « regarder q. ch. ».
- 3. Cittalin-i-cue, Cittalla-tonac « femme à l'enagua d'étoiles ». (= « via lactea », Cod. Vat. A. fol. 7 r.) correspondent aux divinités génératrices du ciel Omeciuall et Ometecutli, ou Tonacaciual et Tonacatecutli.
 - 4. pocheus. nitls « ahumar algo » (Mol. II).
- 5. Titlacahuan < ti-i-tlaca-huan « nous [sommes] ses vassaux » epitheton de Tescatlipoca. Cf. Sahagun II, cap. 5.
 - 6. quim-ahua cf. aua. nite « refiir à otro » (Mol. II).
 - 7. mai dérive du verbe réslechi ai « faire ». m-ai « il se fait »; cf. m-ai-lia, ici § 68.
- 8. quim-on-quequech-coton « il leur coupa le cou »; on signifie la direction, en ce lieu-là ; quequech pluriel de quechtli « cou », cotona « couper ».
- 9. quim-on-tlatlalli-li dérive du Verbe réduplié tlalia « placer » tlali-lia « placer pour quelqu'un ».
 - 10. in-tzontecon « leur tête »; tzontecomati « tête ».
 - 11. chichi-me pluriel de chichi « perro » (qui tête, du verbe chichi « mamar»).
- 12. t-onoque du verbe onoc (on-o-c) « ester echada alguna persona o madero... » (Mol. II).
 - 13. huetzi in tlequauitl, c'est le passif de tlequauh-tlaça.
- 14. nes prét. du verbe neçi « paraître, être inventé », cf. l'actif neatia « descubrri o manifestar algo » (Mol. II).

tlayohuatimanca 1 cempohual xihuitl ipan macuil xihuitl 2.

- § 19. Auh inic moman in ilhuicatl ce tochtli³ xihuitl. Auh in omoman auh niman ye quipochehua in chichime in yuh omito in nipa. Auh ca catepan in huetz intlequahuitl, in tlequauhtlaz in Tezcatlipoca, in ye no ceppa ic quipocheuh in ilhuicatl ipan xihuitl ome acatl⁴.
- § 20. Auh niman ye mononotza in teteo quitoque: « Aqui in onoz? ca omomen in ilhuicatl, ca omomen in tlalteuctli. Aqui onoz, teteoyé? Ic nentlamati in Citlalinicue, in Citlallatonac, in Apanteuctli. Tepanquizqui.

- tio), quomodo terebra decidit, tempore quo ignis inventus est, ac quomodo per XXV annos creperum fuit.
- § 19. Ac coelum constructum est anno 1 tochtli. Quod cum constructum esset, canes illud ut supra dictum fumigaverunt. Ac postquam terebra decidit, Tezcatlipoca ignem terebravit, ea iterum coelum fumigavit anno 2 acatl.
- § 20. Ac dein dei consuluerunt dixerunt: « quis erit qui terra incolat? constructum est coelum, constructa terra. Quis (mundo) habitabit, o dei? Id curae est deis Citlallinicue, Citlallatonac, Apantecutli, Tepanquizqui, Tlallamanqui, Hu-
- 1. tla-yohua-ti-manca « il était nuit»; combinaison des verbes yous et mani par la ligature ti.
- 2. Sur cette obscurité de 25 ans, cf. Thévet (l. c.) chapitre viii, Cod. Zumarraga, chap. 7. Cf. Cod. Telleriano-Remensis « en una caña fué criado el cielo; y los animales en un pedernal, y la terra en un conejo ». Cf. historia de Colhuscan (Anales de Quauhtitlan) § 9, § 16 (création de la terre en 726 après J.-Chr. et du soleil en 751).
- 3. L'année i ochtli (lapin) est la 40° du cycle de 52 années commençant par i acatl (canne).
- 4. L'année 2 acall suit immédiatement l'année 1 tochtli. La chronologie mexicaine commence par cette année qui se répétait tous les 52 ans et où l'on faisait de grandes cérémonies.
 - 5. Tlaltecutli a le sens simple de tlalli « terre ».
- 6. nentlamati. ni « estar descontento y afligido, o hazer lo que es ensi en algun negocio » (Mol. II).
- 7. Apantecutli était le dieu d'un barrio de México. Cf. Tezozomoc cronica Mexicana, 69 (p 504) et 70 (p. 515).
- 8. Tepanquizqui (te-pan-quiz-qui « celui qui se précipite sur les hommes ») est le surnom d' Uitzilopochtii, dieu de la guerre, spécialement des Aztèques. Cf. Hymnes I, 3. (Seler, ges. Abhdlg., II, p. 965).

- lamanqui 1, Huictlollinqui 2, Quetzalcohuatl 3, Titlacahuan 4. »
- § 21. Auh niman ye yauh in Quetzalcohuatl⁵ in Mictlan⁶; itech acico [in] Mictlanteuctli, in Mictlancihuatl, niman quilhui: « Ca yehuatl⁷ ic nihualla in chalchiuhomitl in ticmopiellia⁸, ca niccuico ⁹ ».
- § 22. Auh niman quilhui: « Tlei ticchihuaz? » Quetzalcohuatl auh ye no ceppa quilhui: « ca yehuatl ic nentlamati in teteo aquin onoz in tlalticpac 10.
- § 23. Auh ye no ceppa quito in *Mictlanteuctli* 11: « ca ye qualli, tlaxoconpitza 12 in notecciz 13 auh

- ictlolinqui, Quetzalcohuatl, Titlacahuan
- § 21. Ac dein Quetzalcohuatl in orcum digressus Mictlantecùtli et Mictlancihuatl invenit dixitque: veni ossis gemmei causa quod custodis, veni enim ut auferam.
- § 22. Ac dein dixit: quid eo facies? Quetzalcohuatl respondit: curae est deis quis terra incolat.
- § 23. Atque iterum Mictlantecùtli dixit: bene habet: infla concham
- 1. Tlallamanqui composé de tlalli « terre » et manqui participe de mani ou mana. Il est difficile d'identifier cette divinité. V. Tlallamamac, plus bas § 31.
- 2. Huictlollinqui composé de huictli « coa para labrar latierra » et olini « courber ». Le nom est seulement connu comme nom propre (juge à Tlatelolco au temps de Motecuzoma, cf. Sahagun 8, chap. 15).
- 3. Quetzalcohuatl « serpent aux plumes », ou « jumeau précieux », dieu de l'air (voir eecatl, chiconaui éecatl).
 - 4. Voir note 5, ad § 16.
- 5. Cette tradition offre plusieurs variantes: tantôt Quelzalcohuatl descend aux enfers, tantôt c'est Ehecatl, tantôt, Xolotl. Voir Thévet (l. c.), chap. vii (p. 28), Torquemada, Mon. Ind, II, chap. xii), p. 76-77. Mendieta, Hist. ecclesiast. indian. 2, cap. 1 (d'après Olmos).
 - 6. Mictlan, région de la mort, de Mictlantecutli et Mictlanciuatl.
- 7. yehuatl précise chalchiuh-omitl « c'est l'os précieux c'est pourquoi je suis venu ».
- 8. ti-c-mo-pie-llia forme révérentielle et réfléchie du verbe pia « garder quelque chose ».
 - 9. ni-c-cui-co forme en co, prét. de quiuh, « je suis venu le prendre ».
- 10. Le sens est donc : les dieux ont besoin de l'os précieux pour créer les hommes qui doivent habiter sur la terre.
 - 11. Mictiantecutli le seigneur des enfers.
- 12. tla x-o-c-on-pitza « veuille sonner de la trompette »! tla est particule de l'optatif (voir Olmos, grammaire de la langue Nahuatl p, 81, 123); xo ou xi, particule de l'impératif mise au lieu des pronoms de la 2º personne; la voyelle o (au lieu d'i) se trouve à cause d'une « Vocal-harmonie » de la part de la particule on qui suit (cf. Olmos, p. 127). (Cf. § 24 xo-c-on-cui, xocon-ilhuitin, § 25; voir note 1 ad § 93).
 - 13. tecciz-tli « trompette de coquille ».

nauhpa ¹ xictlayahua ² cochti ³ in nochalchuihteyahualco ⁴. »

- « Auh amo maço ⁵ ye nequi initecciz ⁶ ? »
- § 24. Niman ye quinnotza in ocuilme ⁷ quicocoyonique, niman ye ic ompa callaqui in xicoti ⁸ in pipiolme ⁹. Niman ye quipitza, quihualcac ¹⁰ in *Mictlanteuctli*. Auh ye no ceppa quilhuia in *Mictlanteuctli*: « ca ye qualli xoconcui ¹¹! »
- § 25. Auh niman ye quimilhui in ititla[n]huan in *Mictlanteuctli* in micteca¹²: « xoconilhuitin¹³, teteoé¹⁴, çan quicahuaquiuh ¹⁵!»
 - § 26. Auh in Quetzalcohuatl

meam atque quater sepulcrum circumi loco muri mei gemmei!

Nonne vero opus est conchae?

- § 24. Dein arcessivit vermes; cavaverunt, tum intraverunt vespae, apes. Tum inflavit; audivit eum *Mictlantecutli*. Atque iterum hic (Mictlantecutli) dixit: bene habet, aufer (os)!
- § 25. Ac dein *Mictlantecùtli* subjectos suos allocutus est : dicite, o dei : nempe id (nobis) refert.

§26. Ac dein Quetzalcohuatl dixit:

- 1. nauh-pa forme ancienne de nappa (< naupa) « quatre fois », u avant p assimilé très souvent à p.
- 2. xi-c-tla-yahua; la racine yahua (cf. yaualiuhqui « cosa redonda... », yaualhuia « rodear...» etc.) signifie « circumire » « cerner. »
- 3. c ochti, il faut lire cochtli; cochtli ou te-cochtli (composé de tetl « pierre » et cochtli) est la sépulture, « hoyo... » (Mol. II), substantif dérivé du verbe cochi « dormir ».
- 4. no-chalchiuh-te-yahual-co dérivé de chalchiuh-teyahualli; teyahualli est un yahualli de pierres (tetl), un cercle de pierres, une muraille circulaire. Il faut s'imaginer que le sépulcre où se trouve l'os précieux de pierre verte est entouré d'un cercle, et que Quetzalcohuatl doit faire quatre fois le tour de cette muraille ou du tombeau.
 - 5. maço « peut-être, en quelque façon ».
- 6. nequi initecciz; il faut lire nequi inotecciz ou nequi motecciz « mais n'y a-t-il pas besoin de ma (ou de ta) trompette de coquille? »
 - 7. ocuilme pluriel de ocuilin « gusano » (Mol. II).
- 8. xicoti = xico-tin pluriel de xicó-tli « abeja grande de miel que horada los arboles, o abejon » (Mol. II).
 - 9. pipiolme pluriel de pipiol-in « aveja montesa que haze miel » (Mol. II).
 - 10. qui-hual-cac « il l'entendit » prèt. du verbe hual-caqui.
 - 11. xo-c-on-cui « prends-le » | xo, cf. note 12 ad § 23.
 - 12. Micleca, les habitants de Mictlan, les sujets de Mictlantecùtli.
- 13. xo-c-on-ilhui-tin « dites! », tin au lieu de can; cf. Olmos (l. c. p. 71), p. e.: ma-xitlapiatin « gardez ».
 - 14. teteoé pluriel du vocatif en é dérivé de teo-tl « dieu ».
- 15. cahua-quiuh « il vient rapporter »; cahua. nitla « dexar algo, o llevar algun cosa à otra parte » (Molina II). Le sens de ce passage est double: Quetzalcohuatl vient prendre ou rapporter, l'os. Mais, puisque Mictlantecutli veut consoler ses sujets de la perte de l'os, il faut choisir la traduction « rapporter » (voir § 26).

niman quihuallito ¹: « Camo ² ca ye iccen ³ niquitqui. » Auh niman quilhuia in inahual ⁴: ca xiquimonilhui ⁵: « çan niccahuaquiuh. » Niman quihualilhui inquitzatzilitiuh: « ca çan niccahuaquiuh ⁶. »

§ 27. Auh ye nel ⁷ ontlecoc ⁸. Niman ye ic ye concui in chalchiuhomitl, cecni ⁹ temi in oquichtli iniyomio ¹⁰, no cecni temi in cihuatl iyomio. Niman ic concuic, niman ye ic quiquimilloa ¹¹ in Quetzalcohuatl, niman ye ic quitquitz ¹².

§ 28. Auh ye no ceppa quimilhui in *Mictlanteuctli* inititlahuan ¹³: « teteoyé ¹⁴, ye nelli quitqui in *Quetzalcohuatl* in chalchiuhomitl. Teteoyé, xichuallalilitin¹⁵tlaxapoch-

minime vero, certe id aufero. Ac dein naualli eius dixit : die illis, nempe id refero. Dein dixit, clamavit : nempe id refero.

§ 27. Tum vero prudenter ascendit. Dein os gemmeum cepit, partim compositum fuit viri, partim mulieris osse; cepit, involvit illud Quetzalcohuatl, dein abstulit.

§ 28. Atque iterum Mictiantecùtli subjectos suos allocutus est: o dei, profecto Quetzalcohuatl os gemmeum aufert! o dei, facite ei foveam! Tum fecerunt foveam ei,

- 1. quihuallito = qui-hual-ito.
- 2. camo = ca amo « no, o no es assi » (Mol. II).
- 3. iccen « ultimadamente » (Mol. II).
- 4. i-nahual « son nagual ». Nahualli signifie tantôt le sorcier, tantôt le masque, le déguisement.
 - 5. xi-quim-on-ilhui.
 - 6. Voir note 15 ad § 25.
 - 7. net « ser diligente y cuidadoso » (Mol. II).
 - 8. on-tleco-c « il monta », voir tleco. ni « subir arriba » (Mol. II).
 - 9. cecni a en otra parte o lugar, o en cierta parte, o por si aparte » (Mol. II).
- 10. in oquichtli in i-(y)omi-o «l'ossement d'un homme »; omi-tl est l'os, i le pronom possessif de la 3° personne du singulier, y est proposé à omitl par l'influence de la voyelle i du pronom possessif; omi-yotl (« ossement ») est la forme abstraite en -yotl du mot amitl (« os »). i-yomi-o seralt donc « son ossement » (= i-omi-yo, et plus correctement encore: i-omi-yo-uh).
- 11. quiquimillos fréquentatif du verbe quimilos. nitle « liar, o embolver algo en manta » (Mol. II).
- 12. qu-itqui-tz est grammaticalement un futur en tz au lieu de z (cf. ui-tz < ui-z; uetzi-tz < uetzi-z; quetza-tz < quatza-z etc., voir note 7 ad § 42. Voir aussi § 68, note 10. Le sens est : il enveloppa l'os pour l'emporter là-dessus.
 - 13. il faut lire : ju i-titlan-huan.
 - 14. teteo yé, vocatif =teteoé, voir note 14 ad § 25.
- 15. xi-c-hual-lali-li-tin impératif (2º personne du pluriei) du verbe hual-lali-lia <hyal+tlalilia (« placer quelque chose pour quelqu'un »).

tli ¹. Niman contlallilito ² inic oncan mot:axapochui ³ motlahuitec ¹ ihuan quimauhtique ⁵ çoçoltin ⁶ mictihue[t]z ⁷.

Auh in chalchiuhomitl niman ic quicenmantihuetz 8, niman quiquaquaque 9 in cocoltin quiteteitzque 10.

§ 29. Auh niman ic hualmozcalli 11 in Quetzalcohuatl, niman ye ic choca niman ye quilhuia in inahual: « No-nahualé que[n] 12 yezi 13? » Auh niman ye quilhuia: « quenin yez? ca nel 14 otlatlacauh 15; maço nel yuhqui yauh 16! »

§ 30. Auh niman ye connechicoa ¹⁷, conpepen ¹⁸, conquimillo; pedem offendit, sese impegit, atque coturnices eum prae metu paene mortuum terruerunt.

Os gemmeum prostravit, voraverunt coturnices, cum rostris suis tutuderunt.

§ 29. Ac dein Quetzalcohuatl se recreavit (ex timore), ploravit, naualli suo dixit: mi naualli, quomodo res erit? Ac dein dixit (naualli): quomodo erit, male res cecidit; age, sit sicut it!

§ 30. Ac dein os sustulit, fragmenta collegit, involvit, tum in

- 1. tlaxapochtli « hoyo » (Mol. II), part, pass. de xapotla « creuser ».
- 2. c-on-tlalli-li-to prét. de tlali-li-tiuh « aller placer quelque chose pour quelqu'un ».
- 3. mo-tlaxapochui prét. de tlaxapochuia. nino « caer en hoyo, o abarrancarse » (Mol. II).
 - 4. mo-tla-huitec de uitequi « herir » (Mol. II).
 - 5. qui-mauhti-que de mauhtia, nite « espantar à otrò » (Mol. II).
 - 6. cocol-tin pluriel de col-in « caille ».
- 7. mic-ti-huetz composé de miqui « mourir » et de huetzi « tomber » par la ligature ti.
- 8. qui-cen-man-ti-huetz composé de cenmana+huetzi, cemmana « esparzir, derramar, o echar algo por el suelo » (Mol. II).
 - 9. qui-quaqua-que fréquentatif de qua « manger ».
 - 10. qui-teteitz-que de teteitza. nitla « roer huesso » (Mol. II).
 - 11. hual-mo-(i)zcalli de izcalia. nino « abiuar, tornar ensi, o resuscitar » (Mol. II).
- 12. que était vraisemblablement écrit dans l'original que = quen. « de que maners, o como, s. acaecio esso ? » (Mol. II); voir plus bas, dans ce même § 29 quenin « de que manera, o como es esso ? » (Mol. II).
 - 13. yezi futur du verbe ca « être »; i est une apposition démonstrative.
 - 14. canel, « pues es assi, o pues assi es » (Mol. II).
- 15. o-tlatlacauh prét. de tlatlacaui. Dafiarse y echarse a perder el negocio, « o otra cosa » (Mol. II).
- 16. Cf. maço iuhqui « sea como fuere, o sea tal qual » (Mol. II). nel = nelli, cierto, ciertamente ». yauh « aller ».
 - 17. c-on-nechicoa du verbe nechicoa. nitla « ayuntar o recoger algo, » (Mol. II).
- 18. c-on-pepen de pepena. nitla « escoger algo, o arrebañar y recoger lo esparzido por el suelo » (Mol. II).

niman icquitquic in Tamoanchan ¹. Auh in oonaxili ²niman ye quiteci ³ itoca Quilachtli ⁴ yehuatl iz Cihuacohuatl ⁵. Niman ye ic quitema in Chalchiuhapazco ⁶ auh niman motepoliço ⁷ in Quetzalcohuatl.

§ 31. Niman mochintin tlama-

Tamoanchan portavit. Quo cum venisset, dea nomine Quilaztli, id est Cihuacohuatl, os contrivit, tum deposuit in Chalchiuhapazco, dein Quetzalcohuatl sanguinem extraxit ex pene suo.

§ 31. Tum omnes dei qui supra

- 1. Tamoanchan nom mythique de l'ouest; région où la déesse de la terre enfante le dieu du maïs; v. Hymn. XIV, 3; Seler, ges. Abhdlg., II, p. 1057; l'étymologie de ce mot est difficile. Peut-être u'est-il pas de la langue mexicaine, mais de la langue maya (cf.moan oiseau de la nuit avec la préposition tan, les deux combinés avec le mot mexicain chan « maison »). A Tamoanchan correspond aussi Cincalco « dans la maison du maïs. » v. Sahag. XII, chap. 9; Seler, comm. Cod. Borgia, II. p. 56. v. plus bas § 32, note 6.
- 2. o-on-axi-li pret. de axilia, applicatif du verbe aci « arriver »; on attendrait ici une forme réfléchie comme o-on-m-axi-li, ou bien il faut lire : o-m-axi-li au lieu de o-on-axili.
- 3. L'os est réduit en poudre. Les autres traditions parlent presque toutes de cendre (Torquemada, Thévet, etc.). Dans « l'histoire de Colhuscan y de México » 1^{re} partie § 10 il est dit que Quetzalcohuatl créa les hommes en les faisant de nextli (cendre); dans le Lienzo de Cucutácato les premiers hommes sont appelés nextlapicti(n) « hommes faits de cendre ». Cf. Seler, ges. Abhdlg. III, p. 46.
- 4. Quilachtli = Quilaztli est la même décsse que Cihvacohvatl, une divinité terrestre de Colhvacan (voir Hymne XIII; cf. Seler, ges. Abhdlg., vol. II, p. 1051-1053). Colhvacan est aussi un synonyme de l'ouest, du domicile des ancêtres représenté sur la pierre de Huitzuco (voir Seler, ges. Abhdlg., II, p. 757; ici note 7 ad § 76).
 - 5. iz Cihuacohuatl < in Cihuacohuatl par assimilation.
- 6. Chalchiuhapazco « dans le vase de jade » (chalchiuh-apaz-co), cf. apaz-tli « lebrillo, o barreñon grande de barro » (Mol. II). Dans le Lienzo de Cucutácato « Chalchiuih-tlahpazco » est représenté comme la caverne d'origine des hommes qui, sur le dos de tortues, arrivent à la côte de « Chalchicueyehcan » (c'est la côte de Vera Cruz) accompagnés par un chien (xolott). Chalchiuhapazco est donc, d'après cette tradition, situé dans la mer de l'est. Cf. Seler, ges. Abhdlg., III p. 44-49; Commentar zum Codex Borgia, II, p. 269-270. Par ces faits, le passage corrompu du ms. de Thévet (l. c.) s'éclaircit: « il donc aporta le reste de l'os et de la cendre et se en alla à une paztli, que veut dire grand libre, en le quel appelle touts les aultres dieux pour la créacion du premier homme... »; paztli, c'est apaztli « lebrillo », pris par Thévet pour « librillo == libre ».

7. mo- tepol-iço; tepolli ou tepulli « miembro de varon » (Mol. II). iço. nin « san-grarse par enfermedad, o sacrificarse delante los idolos » (Mol. II).

Les hommes sont ainsi créés de la poudre de l'os de jade et du sang de Quetzal-cohustl. Dans un ms. inédit de Chimalpain (Paris, Bibl. Nat., fond mex. nº 74) les hommes sont appelés ez-tlapictin « crées de sang ». Dans le Popol Vuh les hommes sont créés du maïs et du sang de serpent.

Société des Américanistes de Paris.

cehua ¹ in teteo in nipa omoteneuhque ²; in Apanteuctli, in Huictlollinqui, Tepanquizqui, Tlallamamac, Tzontemoc techiquania ³ in Quetzalcohuatl. Auh niman quitoque: « otlacatque in teteo in macehualtin ⁴ ye ica in otopan tlamaceuhque ³. » Ye no ceppa quitoque: Tlein quiquazque, teteoyé, ye tla ⁶ temohua in tonacayotl! »

§ 32. Auh niman quimito in azcatl: « In tlaolli in itic Tonacatepetl?. » Auh niman ye quinamiqui in azcatl ⁸ in Quetzalcohuatl quilhui: « Can oticcuito ⁹? xi[nech]-ilhui! » Auh amo quilhuiznequi; cenca quitequitlatlania ¹⁰. Niman ic quilhuia: « Ca nechca. » Niman ye quihuica auh niman ic tlilazcatl ¹¹ mocuep in Quetzalcohuatl,

dicti sunt cerimonias conficerunt (sanguinem extrahendo), Apante-cutli, Huictlolinqui, Tepanquizqui, Tlallamamac, Tzontemoc... Quetzalcohuatl. Ac dein dixerunt; nati sunt dei, homines, cum illi supra nos ceremonias facerent. Iterum dixerunt: quid edant, o dei; quae rant zeam!

§ 32. Ac dein formicae iis dixit: frumentum est in ventre montis Tonacatepetl; ac dein formicae incidit Quetzalcohuatl, dixit: unde cepisti (zeam), dic mihi! Attamen dicere noluit; rogavit atque obsecravit eam, tum dixit (formica): hoc loco est. Tum comitatus eam Quetzalcohuatl in formicam nigram sese convertit; tum eam comitatus

- 1. *tlamaceua*, faire des cérémonies, cf. *tlamaceuani* « penitente, o el que hace algunos exercicios para merecer, hermitaño o beata » (Mol. II).
- 2. in nipa o-mo-teneuh-que « (les dieux) nommés plus haut ». Voir § 20. Tzontemoc, correspondant ici à Titlacahuan (Tezcatlipoca), est « celui qui précipite avec la tête »,
- 3. techiquania est obscur et peut-être corrompu. Doit-on y chercher iquania. nite « apartar à otro, o deponerlo y privarlo de su officio » ? (Mol. II). Le sens est certainement ceci : les autres dieux suivent l'exemple de Quetzalcohuati en se tirant du sang comme sacrifice.
 - 4. maceual-tin « les vassaux, les sujets ». Les hommes sont les vassaux des dieux.
- 5. o-to-pan-tla-maceuh-que = topan otlamaceuhque, ils s'ôtaient du sang sur nous comme sacrifice. Cf. Torquemada, II, XLI p. 76: « y que sobre ellos sacrificasen ».
 - 6. tla, particule de l'optatif, voir note 12 ad § 23.
- 7. Tonaca-tepett, « mont de mais ». Cf. Jacinto de La Serna 1 § 4 (p. 23-24): « Tampoco estaban olvidado de sus dioses antiguos, entre los cuales veneraban la Sierra Nevada, que es junto el volcán, por decir, allí estaban y tenían su habitacion los dioses suyos Chicomecoatt, la diosa de los panes, y así llamaban á la sierra Tonaca-tepett, que q. d. monte de los micses, ò de los mantemientos ».
 - 8. azcatl « fourmi » est l'objet de la phrase.
 - 9. o-ti-c-cui to « tu es allé le prendre ».
- 10. qui-tequi-tlatlania « il la pria instamment »; du verbe tlatlania. nite « preguntar algo à otro... » (Mol. II) combiné avec tequi. Cf. Olmos (l. c., p. 186): « tequi, siempre se entrepone al verbo y significa mucho, ex. nitequitlaqua « como mucho ».
 - 11. tlil-azcatl de tlilli « tinta », cf. tliltic « noir » et azcatl.

niman ye quihuica. Niman ye ic callaqui ¹, niman ye ic quiçaçaca ² nehuan. In tlatlauhqui ³ azcatl, in macho, quihuicac in Quetzalcohuatl tlatempan ⁴ quihuallalalia ⁵ in tlaolli niman ye quitqui in Tamoanchan ⁶.

- § 33. Auh niman ye quiquaqua in teteo ⁷, niman ye ic totenco ⁸ quitlalia, inic titohuapahuaque ⁹. Auh niman ye quitoa: « Quen ticchihuazque ¹⁰ in *Tonacatepetl?* » Auh niman çan ye quimamaznequi ¹¹ in *Quetzalcohuatl* quimecayoti ¹²; auh amo queuh ¹³.
- § 34. Auh niman ye quitlapohuia¹⁴ Oxomoco ¹⁵, auh niman ye qui-

- est; dein (montem) intraverunt, dein ambo frumentum attraxerunt. Formica rubra, ut sciunt, comitata est Quetzalcohuatl usque ad montis marginem, frumentum (ibi) ei deposuit, dein (Q.) in Tamoanchan portavit.
- § 33. Ac dein id dei ederunt (praemandantes), tum in os nostrum posuerunt, hoc modo corroborati sumus. Ac dein dixerunt: quid faciamus monte Tonacatepetl? Ac dein Quetzalcohuatl eum dorso gestare voluit, (jam) funes applicavit; neque vero sufferre potuit.
- § 34. Ac dein Oxomoco sortem consuluit; et Cipactonal femina
- 1. call-aqui, Quetzalcohuatl et la fourmi entrent dans le mont de maïs.
- 2. çaçaca. nitla « acarrear algo » (Mol. II).
- 3. tlatlauhqui « rouge ».
- 4. tlatempan « jusqu'au maïs amassé », de —pan postposition et tlatentli « flocadura de vestidura, o mayz, trigo frisoles o cosa semejante echada y puesto en algun lugar » (part. pass. de tema « déposer ») (Mol. II). Le sujet de la phrase est la rouge fourmi.
- 5. qui-hual-lalalia; il faut lire quihualla-lilia « elle le déposa pour lui ». Voir note 15 ad § 28.
 - 6. Tamoanchan voir note 1 ad § 30.
- 7. Les dieux machent donc d'abord le mais pour l'amollir et le donner ensuite aux hommes.
 - 8. to-ten-co « dans nos lèvres, dans notre bouche » ten-tli « lèvre ».
- 9. ti-to-huapahua-que « nous sommes devenus forts » du verbe réfléchi uapaua. nino crecer en edad, o esforçarse y animarse » (Mol. II). Cf. note 6 ad § 76.
 - 10. ti-c-chiuhua-z-que « nous ferons ».
 - 11. qui-mama-z-nequi « il voulait le porter sur le dos ».
 - 12. mecayotia. nitla «...atar algo con cordeles » (Mol. II).
 - 13. qu-euh, prét. du verbe eua « llevar alguna cosa pesada » (Mol. II).
- 14. qui-tlapohuia du verbe tlapouia. nite « echar suerto à otro el hechizero o agorero con mayz » (Mol. II).
- 15. Oxomoco et Cipactonal, homme et femme, sont les vieux sorciers, les savants qui consultent les oracles du maïs et du calendrier sacré (tonalamatl); voir Sahagun, IV, chap. I; X, chap. 29, § 1 et § 12 (ici Sahagun nomme aussi parmi les quatre savants restés à Tamoanchan Oxomoco et Cipactonal). Cipactonal signifie «le jour crocodile», (premier jour du tonalamatl); l'étymologie d'Oxomoco est obscure. Peut-être y a-t-il des relations avec amoxtli « livre », ou avec un mot maya ixim « maïs ».

tonalpohuia in Cipactonal 2, inicihuauh Oxomoco; ca cihuatl Cipactonal. Auh niman quitoque [in] Oxomoco in Cipactonal: « ca çan quihuitequiz 3 in Nanahuatl in Tonacatepetl ». Ca oquitlapohuique.

§ 35. Auh niman ye netlallilo ⁵ in *Tlaloque* ⁶, in xoxouhqui Tlaloque, iztac Tlaloque, coçauhqui Tlaloque, tlatlauhqui Tlaloque. Niman ye quihuitequi in *Nanahuatl*. Auh niman ye namoyallo in *Tlaloque* in tonacayotl ⁷, in iztac, in

hominis Oxomoco, librum vaticinum consuluit; Cipactonal enim est mulier. Ac dein Oxomoco et Cipactonal dixerunt: solus Nanahuatl montem Tonacatepetl enucleabit. Pro eo enim sortem consuluerant.

§ 35. Ac dein dei pluvii consederunt, Tlaloque virides, albi, flavi, rubri. Tum Nanahuatl montem enucleavit. Ac dein frumentum ab diis pluviis raptum est: Zea alba, nigra, flava, rubra; fabae, alopecurus, chia, michiuautli, om-

- 1. tonal-pohuia, « consulter les sorts ».
- 2. Voir note 15 page précédente.
- 3. qui-huitequi-z; huitequi. nitla « desgranar semillas con varas o palos » (Mol. II). C'est Nanauatzin-Xolotl en dieu de foudre qui est le plus propre à « desgranar », le mont de maïs. Cf. Seler, Commentar zum. Borgia, vol. II, 1906, p. 42); cf. Mendieta, Hist. eccl. Ind. 2, chap. 1; Thévet (l. c.), chap. 7.
- 4. Nanahuatl (aussi appelé Nanahuaton et Nanahuatzin) est « le buboso » le pauvre dieu difforme de la syphilis. C'est une forme du dieu Xalotl qui accompagne le soleil en ouest dans les enfers, où le soleil gagne nouvelle vie par la mort de Quetzalcohuatl qui s'est consumé par le feu; ce nouveau soleil conduit Xolotl-Nanauatzin (qui se consume lui aussi), au ciel (vers l'est). Dans les mythes Nanauatzin devient lui-même le soleil, et nous le voyons représenté dans la belle feuille 42 du Codex Borgia (cf. Seler, Commentar zum Codex Borgia, I, p. 190-200, II, p. 52, 54-55, p. 265; Compte rendu, Congr. des Am., XIVesession, Stuttgart, 1905: Das Grünsteinidol des Stuttgarter Museums, p. 241-261). Sur le texte de ce passage, voir la note de Leon y Gama (l. c., p. 36): Despues introduce la fábula del buboso, de que hacen mencion Torquemada Boturini y Clavigero, contrayéndola à la generacion del V sol, al cual nombra con el número y título que corresponde al 4º día de la segunda trecena que es el mismo Nahuiolin. Cf. Boturini, Idea p. 37-38; Camargo, l. c., p. 131-132. Sahagun VII, 2.
- 5. ne-tlalli-lo passif de tlalia en lo combiné avec le pronom réfléchi indéterminé ne ; c'est une construction extraordinaire. Peut-être faut-il corriger le texte: ne-tlalli-to « ils allèrent s'établir ». Cf. nepantillo, § 46.
- 6. Tlaloque, pluriel de Tlaloc (participe de tlaloa « se hâter »), Dieu de pluie. Ici les Tlaloque sont disposés d'après les quatre directions cardinales et leur couleurs. Dans le Cod. Vat. B. (fol. 69) on voit quatre Tlaloque correspondant aux quatre années et aux quatre divisions du tonalamatl avec un cinquième Tlaloc qui signifie le milieu (cf. aussi Cod. Borgia, fol. 27). Ici le vert correspondrait à l'est, le blanc au nord, le jaune à l'ouest, le rouge au sud.
- 7. Cette phrase est une «anacoluthe»: et alors il fut enlevé (volé) le maïs les dieux de pluie, c'est-à-dire le maïs fut volé par les dieux de pluie. namoyallo = namoyalo

yahuitl ¹, in coztic, in xiuhtoctli ², in etl, in huauhtli ³, in chian ⁴, in michihuauhtli ⁵, izquich namoyaloc in tonacayotl.

§ 36. Inin tonatiuh 6 itoca nahui olin 7. Inin ye tehuanti[n] totonatiuh in tonnemi 8 axcan. Auh inin inezca 9 in nican ca inic tlapanhuetz 10 in tonatiuh in teotexcalco 11

nia frumenta (ab diis pluviis) rapta sunt.

§ 36. Haecaetas appelatur 4 olin. Haec est aetas nostra in qua nunc vitam agimus. Atque haec sole considete montium cacumine (in terra) apparuit saxo deorum, ubi

du verbe namoya. nitla « arrebatar o robar algo ». Suivent ici les différentes formes du maïs mûrissant.

- 1. yahuitl « mayz moreno ó negro » (Mol. II).
- 2. xiuh-toctli, cf. xiuh-toc-tlaulli « mayz colorado », et xiuh toc-tepitl, « mayz que se haze en sesenta dias » (Mol. II).
- 3. huauhtli « arroche » (bledos, Mol. II, Chenopodium?), cf. Hernandez (Nova plantarum, animalium et mineralium Mexicanorum historia. Romae, 1648, fol., p. 269; édition de Madrid 1790, vol. II, p. 340-341); on cultivait plusieurs espèces de huautli dans les jardins tels tlapahoaquilitl, Nexhoautli Chichic-goautli Michihuautli... « Semen cum aqua mulsa potum regium morbum [maladie des princes, cf. tecpil-nanauatl = syphilis] sanat, et vocatos morbillos adcutim pulso humore curat. Parant Mexicani e duorum primorum generum semine globulos, ac potionem Michihouatli vocatam, qua utuntur veluti gratissimo cibo. » Le huauhtli fut vénéré comme l'ololiuhqui, pegote et pisiete d'après Jacinto de la Serna, chap. 15, § 1, p. 160, § 2, p. 161-162. Il servait aussi à la préparation d'une statuette en pâte d'Uitzilopochtli pendant la fête de Toxcatl (Sahagun 12, 19).
- 4. chian (chien) est la sauge (salvia), dont les graines servaient d'aliment et de boisson. Voir Molina (II) chia « cierta semilla de que sacan azeite » Cf. Sahagun, 2. 23,
 - 5. michi-huauhtli voir, note 3, ci-dessus : cf. Sahagun II, 23.
- 6. C'est le cinquième soleil; voir Historia de Colhuacan y de México, 1^{re} partie, § 15; Inic macuili tonatiuh. Nahui olin in itonal mitoa Ollintonatiuh ipampa molini in otlatoca. auh in yuh conitotihui inhuehuetque ipan inin mochiuaz tlalloliniz mayanaloz in ic tipoliuizque.
- 7. Nahui Ollin «. 4 mouvements »; c'est le symbole de Xolotl-Nanahuatzin régent du 17° signe diurnal olin et dominant la 16° treizaine [voir Codex Borgia, feuille 65 au-dessus], le signe du soleil (cf. le fond du quauhxicalli de Berlin, Seler ges. Abhd., II, p. 708), le jour où on célébrait une fête en l'honneur du soleil (Sahagun II, 19, 1°).
- 8. t-on-nemi « nous passons la vie »; pour nous qui vivons maintenant, c'est notre soleil.
- 9. i-nez-ca combinaison d'une forme originairement verbale avec un possessif: verbalement à traduire par « son apparition était » c.-à-d. il apparut. Ainsi l'on dit i-nenca « il vécut » etc.; no-yol-ca, mi mantimiento y substancia (Mol. II), no-uel-nez-ca mi bien parecer, gentileza, galania, y lindeza (Mol. II).
- 10. *tlapan-huetz* « il s'établit sur la montagne », cf. *tlapan-huetz-yan* « cumbre de monte, o de sierra y puerto » (Mol. II).
- 11. teo-texcal-co « au lieu de la roche du dieu (du soleil) », situé auprès de Teoti-huacan (Sahagun, VII, 2).

in oncan in Teotihuacan ¹. Ye no ye itonatiuh catca in Topiltzin ² in Tollan ³ in Quetzalcohuatl. Auh inin in ayamo tonatiuh itoca catca iniquac in Nanahuatl ompa ichan catca in Tamoanchan.

§ 37. Quauhtli ocelotl 4, tlótli 5

est Teotihuacan. Haec etiam fuit aetas principis Tollan, Quetzal-cohuatl. Nondum vero appelata est « sol » eo tempore quo Nanahuatl, domicilium habuit Tamoanchan.

§ 37. Aquila, tigris, accipiter,

- 1. Teotihuacan; l'étymologie de ce mot est difficile: 1) lieu où l'on fait le soleil (passif du verbe teotia); 2) lieu des (rois) morts, du verbe teotie « devenir dieu mourir ». 3) lieu de ceux qui ont le dieu, lieu des prêtres; de teotl + hua (particule indiquant la possession) par la ligature ti; cf. p. e. des formations comme noquichtihuan (mes frères aînés), etc. du mot oquich-tli. Sur Teotihuacan, situé « seis leguas de Mexico » (Torq., II, , p. xlii 77), ancien cimetière des rois, localité des pyramides du soleil et de la lune, lieu où les dieux s'assemblaient pour consulter qui devait être soleil, voir: Sahagun X, 29 § 12 et VII, 2; III, 1 § 1. Torquem., 3, 18, I, p. 278; 3, 10, I, p. 261; II, p. 77. Mendieta, 2. 7, p. 87; Fr. Alonso Ponce 1586 (colecc. Docum. inedit. Hist., Esp., 57, p. 214-216). D'après Chimalpain (VII, 103), Quetzalmamalitzin était le premier roi de Teotihuacan (8 acatl = 1435) prenant le titre d'Atecpanecatl. Le nom Teutiiaccas se retrouve dans la Province d'Acalan, au sud du Rio Usumacinta (Cortès, Ve lettre). Les dernières fouilles faites par M. Batres à Teotihuacan ont prouvé la beauté grandiose de ces ruines si importantes pour l'archéologie mexicaine (cf. Leopoldo Batres « Teotihuacan ». Mexico, 1906).
- 2. To-pil-tzin « notre seigneur » c'estle surnom de Quetzalcohuatl, héros de Tollan. Dans la première partie de l'Historia de Colhuacan y de México, il s'appelle « Topiltzin Tlamacazqui ce acatl Quetzalcohuatl (§ 24) « Notre Seigneur le prêtre 1 canne Quetzalcohuatl ». Chimalpain, dans son « Memorial breve acerca de la fundacion de la ciudad de Culhuacan » (Ms. inédit. Bibl. Nat. Paris, fond mex. nº 74), parle régulièrement de Topiltzin Acxitl Quetzalcohuatl, où acxitl semble correspondre à icxitl, « pied » (voir le nom Acxomocuil « privé du pied » (« Huracan » 1 son pied, Tezcatlipoca), et acxolma, Hymne XIII, 2. (Cf. Seler ges. Abhdlg., IV, 1055.)
- 3. Tollan (Tula) « lieu des joncs », nom de la célèbre ville de Quetzalcohuatl, roi, prêtre et héros des Toltèques, d'un peuple civilisé protohistorique. Les ruines de Tula sont situées au nord de Mexique dans la contrée des Otomis; on y a trouvé les cariatides et colonnes à serpent dont parle Sahagun (Sahagun X, 29; cf. Peñafiel, Monumentos del arte Mexicano antiguo, vol. 1, pl. 148-150). Des cariatides analogues ont été découvertes par Teobert Maler à Chichen-itza dans le Yucatan, et des piliers à serpent ici et à Uxmal.
- 4. Aigle et tigre sont les bêtes féroces et courageuses (quauhtli signifie aussi le guerrier). Ils combattent les victimes captives sur le temalacatl dans le célèbre « sacrificio gladiatorio ».
- 5. Tlôtli « l'épervier » est le messager des dieux ; il indique de la part de la mère divine Citlalicue comment les 1600 dieux (ce sont les 4 fois 400 !) pourraient créer des hommes (Mendieta, Hist. eccles. Ind., 2, 1, p. 78) ; voir note 13, ad § 44. Sur le tlôtli (gauilan, falco columbarius), voir Hernandez, 1646, Hist. avium Nov. Hisp. Tract. II, fol. 49, cap. 176.

cuitlachtli ¹, in Chicuacen éecatl ², in Chicuacen xochitl ³ iyonteixti[n] in ⁴ itoca in tonatiuh. Auh in nican catqui motenehua teotexcalli ⁵ nauh xihuitl in tlatlac.

§ 38. Auh in Tonacateuctli ⁶, ihuan in Xiuhteuctli ⁷ niman ye qui[na]huatia in Nanahuatl quilhuique: « Oc tehuatl ticpiaz ⁸ inin ilhuicatl in tlalli. Auh niman centlaocox ⁹ quito: « Tlein quitoa? ca nemi in teteo, ca ni cocoxcatzintli ¹⁰. »

§ 39. Auh no nipa quinahuatia 11 in Nahuitecpatl 12 yehuatl in caudivolvulus, 6 éécatl, 6 xochitl utrumque soli est nomen. Hic factum esse dicitur ut deorum saxum per quatuor annos ureret.

§ 38. Ac Tonacatecùtli et Xiuhtecùtli tum Nanahuatl mandarunt, dixerunt: tu adhuc custodies cœlum et terram. At ille maeruit dixitque: quid dicunt? nempe dei exstant, nempe ego sum homo aegrotus ac miserabilis!

§ 39. Atque advocaverunt huc 4 tecpatl, id est lunam. Advocavit

- 1. cuitlachtli (ou cuettachtli) « lobo » (Mol.); c'est le cercoleptes caudivolvulus B. D. (voir Alf. Herrera, catal. Mus. Nac. Mex.). Cf. Sahagun XI, 1, § 1; Hernandez l. c., fol. 7, cap. 23. Herrera, Decades 2, 7, 9, p. 184. Le cuetlachtli tire la corde des victuailles (tonacamecatl) dans le sacrificio gladiatorio en cuitlachuéhué (Sahagun, II, 21), sans doute parce que sa longue queue ressemble à cette corde.
- 2. 6 éccatl « 6 vent » est le 6 jour de la XIII treizaine présidée par Tlaçolteotl, le 162 jour du tonalamatl.
- 3. 6 xochitl « 6 fleur » est le 6; jour de la XIX treizaine présidée par Xochiquetzal (la jeune forme de la déesse terrestre Tlaçolteotl), le 240 jour du tonalamatl.
- 4. iyonteixtin, cf. « ambosados » yonteixtin (Molina I, fol. 12, v.), dérivé de ome (racine on-) « deux ».
- 5. texcalli « peñasco, risco, ó horno » (Mol. II) dérivé de tetl « pierre » et ixca « cuire ».
- 6. To-naca-tecù-tli « le seigneur de notre viande (du maïs) », dieu créateur habitant dans le 13° ciel (Omeyocan), correspond à Citlallatonac (voir note 3 ad § 15).
 - 7. Xiuh-tecutli « seigneur des turquoises », est le dieu du feu.
- 8. tehuati pronom absolu de la 2º personne du singulier (ti) « toi », tehuati ti-cpiaz « c'est toi qui garderas ». Cette forme relève la personne, (voir Olmos, l. c.,
 p. 15 (16); cf. note 1. ad § 81). Cf. p. e., Hymne III, 3, ca nelli teuati ticmochiuilia in
 motonacayouh » vraiment, c'est toi qui fais ton maïs »; M. Preuss croit pouvoir trouver ici « l'eau divine » (teo-ati)! ce qui est une erreur absolue, de même que toutes
 les conclusions qu'il en tire (Preuss « Feuergötter » Mittlg. anthrop. Ges. Wien, 1903,
 p. 228).
 - 9. cen-tla-ocox de centlaocoya « être complètement (cen) triste ».
- 10. Le sens de ce passage est ironique : il y a donc des dieux ! je suis seulement un pauvre malade ; pourquoi ne me donne-t-on point de relâche ?
 - 11. L'objet de cette phrase est la lune.
- 12. 4 tecpatl « 4 silex » est le 4° jour de la XIX° treizaine présidée par Xochiquetzal, le 238° jour du tonalamatl. C'est une signification de la lune. Cf. Seler, Comment. zum Cod. Borgia II (1906), p. 79.

metztli; yehuatl in quinahuati Tlalocanteuctli ihuan Napateuctli. Auh in Nanahuatl niman ye moçahua 3, concuic inihuitz 4, iniacxoyauh 5; niman ye conitquitia in metztli quimacehua 6.

- § 40. Niman ye maltia 7 in Nanahuatl in chicome acatl 8, auh çatepan in maltia in metztli. Quetzalli iniacxoyauh, chalchihuitl inihuitz, chalchihuitl in quitlamamaca 9.
- § 41. Auh in oquiz nauilhuitl, niman ye quipotonia 10 ye quitiça-

eum Tlalocantecùtli et Napatecùtli. Ac Nanahuatl dein cibo abstinuit, spinas suas cepit ramosque pinorum, tum etiam luna ea attulit caeremoniasque confecit.

- § 40. Tum Nanahuatl (id est) 7 acatl lavit, et postea lavit luna; quetzal plumae virides rami sunt eius, gemmae virides spinae eius, gemmas preciosas offert.
- § 41. Ac quatuor diebus praeteritis Nanahuatl plumis eum contexit
- 1. Tlalocan-tecutli « le seigneur de Tlalocan. »
- 2. Napa-teuctli < nappa < nauh-pa-teuctli « quatre fois seigneur ». Ce dieu est d'après Sahagun (I, chap. xx) le dieu des gens qui font des nattes de feuilles aquatiques et il est du nombre de ceux qu'on appelle Tlaloque. Dans l'hymne III, 1 dédié au Tlaloc, on chante: Amapamitl anauhcanpa ye moquetzquetl « le drapeau de papier a été élevé vers les quatre directions du ciel » (cf. Seler, ges. Abhdl. II, p. 978). Du reste, Nappatecùtli est aussì le titre des principaux d'Acolhuacan et de Tacuba (Tlacopan) d'après Tezozomoc, Chrónica mex. 55, p. 436. Cf. aussi ome tochtli Nappatecùtli (Sahagun II, Apend., § 9).
 - 3. Il faut lire mo-çahua au lieu de mo-cahua; cahua. nino signifie « jeûner ».
- 4. huitz-tli sont les épines de l'agave avec lesquelles on se perçe pour sacrifier du sang.
- 5. acxoyatl « tiges des pins », voir Hernandez (Romae 1646), fol. 348 (Madrid, 1790); I, p. 24; Sahagun II, chap. 4, II Apend. = oyametl « aciprès montesino » (Tezozomoc, l. c., chap. 63). La combinaison de huitztli et acxoyatl fait penser ici à la cérémonie appelée acxoya-tema-liztli et décrite par Sahagun II, App., § 6.
- 6. Toujours la lune ici imite le soleil (Nanahuatl), l'une suit l'autre. Cf. Cod. Zumarraga, cap 7° « y la luna començó à andar tras él [el sol] y nunca le alcanza, y andan por el aire sin que lleguen à los cielos ».
 - 7. altia. nino « bañarse » (Mol. II).
- 8. 7 acatl « 7 canne » nom de Nanahuatl, 7º jour de la IIIº treizaine dominée par Tepeyollotl, 33º jour du tonalamatl. Une divinité 7 acatl se trouve dans le Cod. Bologna 31 (cf. Seler, Comment. zum Codex Féjerváry-Mayer, 1901, p. 53).
- 9. qui-tla-mamaca « il les offre »; du verbe fréquentatif mamaca; cf. maca « donner ».
- 10. potonia. nitla ó nite « poner à otro bizma con pluma menuda sobre la trementina, ò emplumar à otro ».

huia in Nanahuatl?. Niman ye ic yauh in tleco huetziz 3. Auh in Nahui tecpatl oc quicihuapancuicatia 4, niman ic huetzito Nanahuatl in tleco 5.

§ 42. Auh in metztli niman ye ic yauh ca nexpan 6 in huetzitz 7. Auh in ye yauh auh in quauhtli huel quimotzollo 8, huel quihuicac. Auh in ocelotl amo huel quihuicac, çan quicholhui 9 itech 10 moquetz in tletl inic cuicuiliuh 11. Quin 12 oncan pochehuac 13 in tlotli, quin oncan chichinouh 14 in cuetlachtli, amo huel quihuicaque inim eixtin 15.

cretaque oblevit, dein abiit ut in ignem saliret. Ac 4 tecpatl etiam cecinit instar mulieris. Dein Nanahuatl in ignem saluit.

§ 42. Attamen luna iit ut in cinerem solum caderet; aquila quoque iit, ei firmiter adhaeruit, una cum illo transiit. Tigris autem sequi eum non potuit, tantum transsiluit illo adhaerescens; ignis exarduit, quam ob rem est maculosus. Deinde accipiter aliquantum fumigatus est, deinde falco adussit; tres illi eum comitari non potuerunt.

- 1. tiçahuia (cf. nitla) « embarnizar con barniz blanco ». L'expression potonia tiçahuia correspond à la phrase métaphorique tiçatl iuitl « craie et plumes », avec lesquelles on ornait les victimes. Donner de la craie et des plumes à quelqu'un signifie donc faire la guerre (car la guerre fournit des captifs pour les sacrifices) ou sacrifier quelqu'un; dans la langue commune, le sens s'est modifié en « dar à otro buen consejo y aviso, ò dar buen exemplo » (tiçatl yuitl nic-tlalia. Mol. II).
 - 2. Nanahuall est le sujet de la phrase.
- 3. tlë-co huetzi a sauter dans le feu », huetzi-z est le futur « il alla pour sauter dans le feu ».
- 4. qui-cihuapan-cuicatia, cf. cuicatia. nite « dar musica à otros ». cihuapan « en femme, sous la forme d'une femme ».
 - 5. Cf. Thevet (l. c., p. 32) où Nanauton saute dans le feu.
- 6. neæ-tli « cendre ». La lune tombe dans la cendre, elle ne peut pas se brûler entièrement, cela explique, d'après Boturini (« Idea », p. 41), la couleur cendrée de la lune. Cf. Cod. Zumarraga, cap. 7°.
 - 7. huetzi-tz = huetzi-z, futur en tz, voir note 12 ad § 27.
- 8. Cf. tzoloa. nitla « estrechar, o ensangostar algo ». (Mol. II); tzoloa. nino serait « se cramponner à quelq'un ».
 - 9. cholhuia. nic vel nitla « saltar arroyo o acequia » (Mol. II).
 - 10. i-tech « avec lui » (cf. Olmos, l. c., p. 176).
- 11. cuicuiliuh « il est maculé »; cf. cuicuil-chapultic « cosa pintada de diversos colores » (Mol. II). Cuiculiuh dérive de cuicuiliui « être peint çà et là », problablement verbe reduplié et intransitif dont la forme simple et active est cuilos « peindre ». Cuicuilos. nino « être peint de diverses couleurs ». Les flammes du feu font des taches dans la peau du tigre. Cette tradition se trouve aussi chez Sahagun; VII, 2.
 - 12. quin « despues » (Mol. II).
- 13. pochehuac, cf. pocheua « ahumarse alguna cosa ò pared..., abochonarse los panes ». Cela se rattache à la couleur brunatre de l'épervier.
- 14. chichinouh du verbe chichinous (chichinos < chinos) au sens réfléchi comme chichinos. nino « chamuscarse, o quemarse » (Mol. II).
 - 15. inin eixtin « tous ces trois », cf. ym-extin « todos tres » (Mol. I, fol. 121 v.).

- § 43. Auh in oacic ¹ in ilhuicac, niman ye ic caltia ² in *Tonacateuctli*, in *Tonacacihuatl* ³, niman ye ic quitlallia quecholicpalpan ⁴, niman tentlapaltica ⁵ quiquaquimilloque ⁶, niman ye mocahua ⁷ in nahuilhuitl in ilhuicac.
- §44. Auh niman ic ipan momanaco 8. Na[ui]ollin 9, auh nahuilhuitl
 in amo ollin 10, in çan mani 11. Niman
 ye quitoa in teteo: « tleica in amo
 ollini? » Niman ye conihua 12 in
 tlótli 13, quilhuito 14 in tonatiuh, quitlatlanito 14 quilhuia: « quihualitoa in teteo tlatocan 15 tlatlani
- § 43. Ac postquam in coelum advenit, Tonacatecùtli et Tonaca-cihuatl eum laverunt, in sedem regiam exornatam quechol plumis imposuerunt, frontem eius vitta margine rubra redimiverunt, per quattuor dies in coelo commoratus est.
- § 44. Ac dein Nauiolin jacuit, per quattuor dies sese non commovit, tantummodo jacuit, loquuntur dei: cur non se movet? Tum falconem miserunt, ut soli sese eum rogatum iisse diceret. Deos huic dicere, inquit, ut reges quaerentes, cur ille
- 1. o-aci-c prét. du verbe aci « arriver ».
- 2. c-altia « ils le baignèrent »; c'est l'indication de l'objet [Nahuiolin] auprès du verbe.
 - 3. Le couple de ces vieux dieux demeure dans le 13°, le ciel suprême.
- 4. quechol-icpalli « trône de plumes de quecholli »; quecholli ou **tleuh-quechol est le platalea ajaja (cf. Hernandez, l. c., de Hist. avium, p. 49, cap. 178).
- 5. ten-tlapal-tica instrumental en tica: ten-tli « lèvre », tlapalli « couleur rouge »; « avec une toile (ruban) rouge au bord ». Sur le tentlapalli, cf. aussi Seler Veröff. Kgl. Mus. f. Völkkd. Berlin, I, 4, p. 128.
- 6. qui-qua-quimillo-que « ils lui couvraient le front », qua-itl « front ». Quimiloa « couvrir, envelopper ».
 - 7. cahua. nino « s'arrêter » (quedarse en algun lugar... Mol. II).
- 8. Il faut lire mo-maca-co «il venait s'arrêter »; cf. momana « enroscarse la culebra, ò repressarse el agua », voir note 6 ad § 45.
- 9. Sahagun II, chap. 19, 1º, écrit aussi Naolin ce qui correspond à Nahui-olin (voir note 6 ad § 36).
 - 10. Ol [lin] prét. du verbe intransitif olini « se mouvoir ».
 - 11. mani verbe intransif « être ótendu ».
- .12. c-on-ihua « ils envoyaient »; du verbe ihua avec la particule on qui signifie la direction.
- 13. Sur l'épervier dans le rôle de messager des dieux, cf. Mendieta, Hist. eccles. Ind., 2, 2, p. 79: « viendo los dichos dioses que no hacia [el sol] su curso, acordaron de enviar à *Tlôtli* por su mensagero, que de su parte le dijese y mandasse, hiciese su curso » (Voir note 5 ad § 37.
 - 14. -to (prét. de tiuh) équivaut ici au futur de l' « oratio obliqua ».
- 13. tlatoca [n?] tlatani « ils demandent en rois »; une construction analogue est p. e. « te-tlaçotla-ca-ni-nemi bivo amorosamente » (Olmos l. c. p. 170).

tleica in amo ollini. » Niman ye quito in tonatiuh : « auh tleica ca no conitlani inin yeço inin tlapallo ¹ inin tlatoca? »

§ 45. Niman ye mononotza in teteo, auh niman ye quallani ² in Tlahuizcalpanteuctli ³ ye quitoa: « Auh tleica ma ⁴ nicmina? Ma ⁵ ça ce niman momanaco ⁶. Niman ye quimina: amo huel quimin: ye ye quimina in Tlahuizcalpanteuctli: ye ic quimina in [i] cueçalmamazço ⁷ in imiuh tonatiuh. Auh niman ic quihualixtlapacho ⁸ in Chiucnauhapan ⁹ yuhqui ca yehuatl in Tlahuizcalpanteuctli in Cetl ¹⁰.

§ 46. Auh niman ye nepantillo 11

(Nauiolin) non se moveat? Tum sol dixit: quo jure autem id dominus ille nobilis ac superbus postulat?

§ 45. Deinde consuluerunt dei, Tlauizcalpantecùtli iratus est dixitque: cur autem (in solem) tela non conjicio? ne insistat statim omnino! Dein telum conjecit, at (solem) ferire non potuit. Jam telum conjecit in Tlahuizcalpantecùtli, conjecit sagittam suam obductam plumis flammeis, sagittam phoebi. Facie eum ad terram jactavit, ad orci flumen (Chiconauhapan), ut est Tlauizcalpantecùtli frigoris deitas.

§ 46. Ac dein ordine dei se

- 1. inin yezo inin tlapallo, forme abstraite d'eztli « sang » et tlapalli « couleur rouge »; eztli tlapalli, le « dvandva » (du sanskrit), signifie « sangre-generosa » (Mol. II); cf.te-ezo te-tlapallo « hijo ò hija de nobles cavalleros » (Mol. II). Le sens est ironique.
 - 2. quallani == qualani « enojarse ».
 - 3. Tlahuizcalpanteuctli est le seigneur de l'aube du jour, la planète Vénus.
- 4. tleica ma le sens est ; tleican amo « ne pourquoi pas »? Sur ce passage (§ 45), cf. aussi Seler, Commentar zum Codex Borgia, II, p. 145.
- 5. ma, particule vétative. Il faut probablement lire: maçaço (au lieu de maçace) «... no se haga caso » (Mol. II).
 - 6. Voir note 8 ad § 44.
- 7. cueçal-mamazço forme abstraite de mamaz-tli « cañon con pluma » (Mol. II), composée avec cueçalm (plume rouge d'arrara » [du Guacamayo (alo)], de l'oiseau du dieu du soleil). Cf. Seler, Veröff. Kgl. Mus f. Völkkd, Berlin, I, 4, p. 127-128; Sahag., XI, 2, § 2; X, 29, § 8.
- 8. qui-hual-ix-tlapacho « il le jeta avec la face vers », dérivé du verbe tlapachoa; hual signifie la direction; ix-tli « face ».
- 9. Chiucnauhapan « au lieu des 9 eaux »; signification du fleuve des enfers, (voir Sahagun, III, Append. 4).
- 10. Le dieu Tlauizcalpantecutli est le même que Cetl « yelo, o carambano » (Mol II). Sans doute ce nom Cetl correspond à citli (« lièvre ») de la tradition analogue de Mendieta (Hist. eccles., II, chap. 2). Citli est corrompu de cetl. De plus, Cetl ou Itztlacoliuhqui porte dans les peintures (cod. Borgia 69; cod. Borbon 12, Tonalamatl Aubin 12, etc.), la flèche dans la coiffure courbée et dentelée de sa tête.
- 11. ne-panti-llo passif formé comme ne-tiali-lo, cf. § 34 (note-5). « Ils se placèrent en ordre ». Cf. lecpana. nite « poner en orden la gente » (Mol. II).

in teteo in Titlacahuan, in Huitzillopochtli ¹ auh in cihua Xochiquetzal ², Yapalliicue ³, Nochpallicue ⁴
Niman ye ic teomicohua ⁵ in ye ye
oncan in Teotihuacan.

- § 47. Auh iniquac inic ya in ilhuicac in tonatiuh, niman ye yauh in metztli, çan nexpan in huetzito. Auh in onacic in ilhuicatenco 6, niman tochtecomatica 7 conixamauico 8 in Papaztac 9.
- § 48. Auh niman connamiquico 10 ornaxac in tzitzimime 11, in cocolletin 12 auh conilhuique : « Ca ye

- posuerunt Titlacahuan, Huitzilopochtli et feminae Xochiquetzal, Yappalliicue, Nochpalliicue. Tum demum factum est, ut dei sese sacrificarent Teotihuacan.
- § 47. Ac cum ita sol in coelo iit, luna etiam iit quae in cinerem solum ceciderat. Quae cum coeli marginem advenisset, *Papaztac*, faciem eius papyro instar amphorae vinariae velavit.
- § 48. Ac dein larvae nocturnae, maniae trivio in eum inciderunt et dixerunt : nempe hic ibis. Ibi eum
- 1. Huitzil-opochtli « le colibri du Sud » (opochtli « gauche » signifie le sud), est le nom du dieu national des Aztèques; c'est le dieu de la guerre et originairement une divinité solaire.
- 2. Xochiquetzal est la déesse des fleurs, une forme plus jeune de l'ancienne déesse terrestre Teleoinnan ou Tlacolteotl.
- 3. Yapallicue < uappalli-i-cue, « son enagua est de couleur brunâtre », yauhili (iyauhili) » herbe d'encens », voir Sahagun XI, 7 § 7.
- 4. Nochpalli-i-cue « son enagua est de couleur de cochenille ». Nochtli est le cacus (tuna) sur lequel on cultivait les pucerons qui produisent le noch-ezli (« sang du tuna » ou cochenille).
- 5. teo-micohua, il avait lieu le sacrifice des dieux. Cf. teomicque. « captivos sacrificados y muertos ante los idolos » (Mol. II). Micohua est le passif de la personne indéterminée (en-oua).
 - 6. ilhuica-ten-co, « au bord (ten-tli) du ciel ».
- 7. toch-tecoma-tica « avec la cruche de pulque ». tecomati « vaso de barro, como taça honda » (Mol. II). tochtli « lapin » signifie le pulque et les officiants du pulque. Cf. ome-tochtli (prêtre du dieu du vin Sahagun II, Append. § 9) et centzon totochtin (les dieux du vin, Sahagun II, Apend. § 3). tica est l'instrumental.
- 8. c-on-ix-amaui-co « il (lui) couvrit la face avec du papier »; on signifie la direction, ix-tli « la face »; ama-tl « papier »; amauia « empapelar » (Mol. II), co prét. de quinh.
- 9. Papaztac est un dieu du pulque; cf. Cod. Magliab. fol. 48 v. « que era unos de quatro cientos dioses borrachos»; voir Sahagun I, 22; II Apend., § 9; X, 29, § 12. Papaztac ou Papatztac est « celui qui parle confusément. Cf. papaua « celui qui a les cheveux embrouillés prêtre ». (« guedejudo », Mol. II); papatti « cabellos enhetrados y largos de los idolos (Mol. II); papat « parlon »; papalca « parlar mucho ». (Mol. II)
 - 10. c-on-namiqui-co « il rencontra ».
- 11. tzitzimime pluriel de tzitzimi-tl (i) « nombre de demonio » (Mol. I et II). Cf. Sahagun, VI, 8; VIII, 1; ce sont les démons des ténèbres, les étoiles qui paraissent aux éclipses de soleil (cf. Chimalpain, Relac. VII, anno 1478).
 - 12. cocolletin, pluriel de colelétli (colelectli) « cierto demonio » (Môl. II).

nipa in timohuicaz ¹. Oc ompa quihuecahuato ² çan tzotzomatli ³ in coniilpillito ⁴. Auh iniquac in huel moman ⁵ tonatiuh in *Nauhollin*, çan no iquac in conmanaco ⁶ ye teotlac ⁷.

- § 49. Auh inic nenca Mixcouatl 8 cempohual xihuitl ipan caxtol xihuitl ye no ipan nauhxihuitl auh in icihuauh itoca Chimalman 9.
- § 50. Ce tecpatl xihuitl in ipan tlacatque in Mixcohua 10, inic quichiuhque: Iztac Chalchiuhtlicue 11 ye quinchihua in Mixcohua cen-
- diu detinuerunt, pannis solum eum colligaverunt. Eodem tempore quo sol (id est) *Nahuiolin* institit, lunam retinuerunt, idque post solis occasum.
- § 49. Atque ita *Mixcouatl* XXXIX annos vixerat, femina eius appelatur *Chimalman*.
- § 50. Anno 1 tecpati Mixcohua nati sunt. Hoc modo facti sunt. Alba aquae dea Calchiuitlicue fecit CCCC Mixcohua. Dein domum
- 1. ti-mo-huica-z, futur de huica nino, forme révérentielle signifiant « se porter, aller ».
 - 2. qui-huecahua-to; huecaua, « arrêter quelqu'un ».
 - 3. tzotzomatli « trapo, o handrajo » (Mol. II).
- 4. c-on-iilpilli-to « ils l'attachèrent » ; dérivé du verbe applicatif et fréquentatif iilpi-lia (cf. ilpia).
 - 5. mo-man prét. de mana. nino.
 - 6. c-on-mana-co « ils l'arrêtèrent ».
- 7. teotl-ac (prét. de teotl-aqui) « le dieu (c'est le soleil) est entré (dans la maison de la terre) le coucher de soleil, l'ouest. Le sens du paragraphe 48 est : on arrête la lune afin qu'elle reste en arrière du soleil ; et pen lant que le soleil s'arrête pendant le jour, la lune s'arrête pendant la nuit.
- 8. Mix-cohuatl « serpent de nuage »; c'est le dieu de la chasse et des Chichimèques qui vivent en nomades dans les landes du nord (voir Sahagun II, 14; VI, 7; Seler, comment. z. Cod. Borgia, I, p. 260, 263.
- 9. Chimal-man « le bouclier étendu » (voir ici, § 70). D'après Thévet (l. c. X, p. 36), Chimalma est la femme de Camaxili qui est à identifier à Mixcohuatl, la mère de Quetzalcohuatl. D'après Sahagun (Seler, Veröff, I, 4, p. 156, note i) la femme de Mixcoatl est Yeuatl-y-cue « peau est son enagua ». Dans l'histoire de la Nation mexicaine depuis le départ d'Aztlan (Cod. 1576), publiée en 1893 (Paris). p. 7, 8, Chimalman est la sœur aînée des Mimixcoua: Xiuhnel et Mimich. D'après le Codex Zumarraga (chap. 8), Camaxtli descend dans le 8° ciel et crée alors, en l'année 1 tecpatl, (« silex ») 4 hommes et une femme, qui font la guerre pour pouvoir nourrir le soleil avec du sang. Dans notre récit aussi, 5 Mimixcohua naissent en 1 tecpatl (§ 50); dans le Codex Zumarraga (cap. 6°) Tezcatlipoca fait 400 hommes et 5 femmes pour en nourrir le soleil. D'après Motolinia (l. c. p. 12) Chimalmatl et Iztacmixcoalth sont les parents de Quetzalcohuatl. Cf. Cod. Zumarraga, cap. 8°.
 - 10. Le pluriel régulier est Mimixcoua.
- 11. Itztac Chalchiuitlicue « la blanche déesse de l'eau ; la couleur blanche fait probablement allusion aux anciens temps (cf. Itzac Mixcohuatl, ctc.).

tzontli ¹. Niman ye callaqui ², ye no cepa mopilhuati ³ in innan. Niman tlacati macuiltin can no Mixcohua: inic ce itoca Quauhtlicohuauh ⁴, inic ome itoca Mixcohuatl, inic ey cihuatl itoca Cuitlachcihuatl ⁵, inic nahui itoca Tlotepe[tl] ⁶, inic macuil[l]i itoca Apanteuctli ⁷.

§ 51. Auh iniquac otlacatque, atlan callacque, atlan motenque 8, nahuilhuitique 9 in atlan. Auh niman hualquizque, niman ye quinchichiti 10 in Mecitli 11, yehuatl in Tlalteuctli in Mecitli. Auh ye icai n axcan ti Mexica 12, ye ce 13 amo ti Mexica, ca ti Mexitin 14.

sese abdidit. Iterum mater illorum liberos peperit. Quinque (liberi) nati sunt, item Mixcohua, primus nomine Quauhtlicohuauh, secundus nomine Mixcohuatl, tertius femina nomine Cuitlachcihuatl, quartus nomine Tlotepetl, quintus nomine Apantecùtli.

§ 51. Qui cum nati essent, in aquam introierunt, aqua consederunt, per quatuor dies in aqua commorati sunt. Ac dein egressos Mecitli uberibus suis aluit. Haec Mecitli est dea terrae. Quam ob rem Mexicani, qui nunc vivimus, non « Mexica », sed « Mexitin » sumus.

- 1. Centzon Mixcohua, « les 400 serpents de nuage », ils représentent de même que les 400 Centzon Uitznahua dans le mythe d'Uitzilopochtli les étoiles vaincues par le soleil (Cf. Seler, Comment. Cod. Borgia, I, p. 264).
- 2. Cal-aqui, « rentrer ». La déesse se retire dans la maison pour enfanter une autre fois.
 - 3. du verbe pilhuatia. nino. « enfanter ».
 - 4. Quauhtliçohuauh = Quauhtli-i-çohua-uh, « la femme (çohuatl) de l'aigle ».
- 5. Cuitlach-cihuatl composé de cihuatl « femme » et cuetlachtli » cercoleptes caudivolvulus.
 - 6. Tlo-tepetl « montagne de l'épervier ».
 - 7. Apan-teuctli composé de teuctli « seigneur » et apan « dans l'eau ».
 - 8. no-ten-que prét. de tema.
 - 9. nahu-ilhuiti-que de nahuilhuitia « rester quatre jours ».
 - 10. quin-chichiti prét. de chichitia. nite » dar à mamar » (Mol. II).
- 11. Mecitli formé de metl « maguey » et citli « lièvre. » Cf. Sahagun X, 29, § 12. L'étymologie donnée par Thévet (l. c. III, p. 16 et 19) dérive aussi le mot de metl. Cf. Clavigero I, 168 et 169 (note).
- 12. Mexica pluriel de Mexicatl « homme de Mexico »; d'après d'autres explications, Mexico est le « lieu du dieu de la guerre Mexitli » (Clavigero).
- 13. peut-être faut-il lire ic au lieu de ce : ye ic amo ti Mexica, « c'est pourquoi nous ne sommes pas Mexica... »
- 14. Chimalpain, en effet, parle des Teochichimeca Azteca Mexitin Chicomostoca (Breve Relacion acerca de la fundacion de la ciudad de Culhuacan; Ms. inéd. Bibl. Nat. Paris. anno 1 acatl = 1051).
- Il dit (ibidem anno i tecpati-1064): ypan in yn ompa hualquizque yn chan Azlan yn Mexitin Azteca Chichimeca yn axcan ye motenehua Tenuchca, il ajoute expressement plus tard: yhuan ayamo yn toca catca yn Mexica, yn achtopa ca çan oc yn toca catca Mexitin. auh ynic Mexitin quitoznegui. » Dans cette année vinrent les Mexi-

§ 52. Auh niman ye quinnahuatia in Tonatiuh in centzontin Mixcohua, ye quinmaca in mitl 1 quimilhui: izcatqui inic annechatlitizque 2, inic annechtlamacazque 3, ihuan chimalli; auh in mitl tlaçomitl 4, quetzalmamaço, aztamamaço, çaquanmamaço, tlequecholmamaço, tlauhquecholmamaço, xiuhtotomamazço 5.

§ 53. Auh no yehuatl in amo [nen i] 6 noni Tlalteuctli. Auh amo quichiuhque in innahuatil 7, ca ye ic totomimina, ca ye ic mahuiltia 8 quin oncan mito 9 in Totomitl 10. Quem[m] 11 an cana 12 in oce-

§52. Ac dein sol Mixcohua mandavit, sagittas iis dedit dixitque: Hoc est instrumentum quo mihi bibere, quo mihi edere daturi estis, scutaque (iis dedit). Ac sagittae fuerunt exornatae pennis pretiosis, calamis instructis plumis quetzal, aztatl, çaquan, tlauhquechol, tlequechol et xiuhtototl.

§ 53 Neque vero vixit dominus terrae. Neque fecerunt quod jussi erant; in aves enim tela conjiciebant, eo delectabantur, quo ex tempore appelantur *Totomitl*. Nonnumquam tigridem venando nancti soli non dederunt. Plumas potius

tin Aztèques Chichimèques, qui s'appellent actuellement Tenochca [habitants de Tenochtitlan] de leur patrie Aztlan... et leur nom premier n'était pas Mexica; ils s'appelaient seulement Mexitin, et c'est pourquoi il faut dire « Mexitin ». Cf. Duran, I, p. 19; Torquemada, I, p. 293. II, p. 145; Gomara (édid. Barcia), cap. 78, p. 80; Tezozomoc, cap. I. II, Codex Mendoza, 4° pt. I, 5.

- 1. il faut construire ainsi ; ye quinmaca in mitl... ihuan chimalli « il leur donna la flèche et le bouclier » quimilhui « il parla... »
 - 2. an-nech-atl-i-ti-z-que « vous me donnerez à boire » (Cf. atl-i « boire »).
 - 3. an-nech-tlamaca-z-que « vous me donnerez à manger ».
- 4. tlaço-mitl « flèche précieuse » dérivé de tlaçotla « simer », tlaçoti « valoir ». Cf. tlazo-tetl « piedra preciosa » (Mol. II), tlaço-tâtzin « cher père » etc..
- 5. Les flèches étaient ornées avec les plumes des oiseaux quetzal, aztatl, çaquan, tlauhquechol, tlequechol et ziuhtototl; quetzalli = Pharomacrus Mocinno. aztatl Ardea candidissima, çaquan (ou çaquametl) = Icterus gularis (Stoll, Guatemala, p. 208). Cf. Sahag. X, 29 § 10; XI, 2, § 1, etc.

tlauhquechol = Platalea ajaja. (s. Mol. II, Torquemala, X, 35 (II, p. 299). tlequechol est une espèce de quechol moins connue. xiuhtototl = Cotinga cincta (Sahag. X, 29, § 10).

- 6. Je conjecture amo neni tlalteuctli = amo nen in Tlaltecùtli « jl ne vivait pas encore le seigneur de la terre ».
 - 7. in in-nahuatil « leurs ordres ».
 - 8. m-ahuil-tia « ils se réjouissaient ».
 - 9. m-ito du verbe itoa. nino « être dit » (s'appeler).
- 10. Toto-mitl « sièche des oiseaux ». Probablement c'est une étymologie du nom connu des Otomis (Otomitl), tribu très dispersée et sauvage. Les Otomis s'appellent eux-mêmes Hiahiu ou sahsu. Quant à la perte de la consonne t au commencement de ce mot, je renvoie à tocuiltecatl, tocuilcoyotl et ocuilin.
 - 11. quemman « algunas vezes... » (Mol. II).
 - 12. c-ana « ils prenaient », c se rattache à l'objet, ocelotl « tigre ».

lotl, amo quimaca in tonatiuh. Niman ye mopotonia; in ocacique ¹ in ocelotl, niman ye cihuacochi ², mopotonitoque ³, niman ye tzihuac ⁴ tlahuana ³, çan cenxocomictinemi ⁶, çan cenihuintitinemi ⁷.

§ 54. Auh niman ye no quinnahuatia in *Tonatiuh* in macuiltin izçatepan ⁸ tlacatque. Niman ye quinmaca in tzihuacmitl⁹, quinmaca teuhchimalli ¹⁰, quimilhui: « Nopilhuané, tle anquimati ¹¹ in axcan in *Centzon Mimixcohua* anquipopolozque ¹² amo quitoa: in tonan, in tota ¹³.

§ 55. Niman mizquiticpac 15 mo-

sibi agglutinaveruut. Postquam tigridem ceperunt, cum feminis concuberunt, plumas sibi agglutinaverunt, sucum *tzihuac* potaverunt; ebrii facti sunt, sensibus orbati vinoque sepulti.

§ 54 Ac dein sol quinque illis quoque postea natis mandavit. Tum iis sagittam spinosam dedit scutumque pulverulentum dixit: o mi liberi quid est? scitisne vos nunc CCCC Mixcohus esse deleturos? quippe qui non dicant: o mater nostra, pater noster!

§ 55. Tum CCCC Mixcohus super

- 1. o-c-aci-qui « ils gagnaient ».
- 2. cihua-cochi « coucher avec une femme ».
- 3. mo-potoni-to-que « ils allaient se couvrir de plumes ».
- 4. tzibuac est une plante épineuse, espèce d'agave croissant dans les landes du nord. Cf. Sahagun, X, 29, § 2; II, Apend.; cf. l'hiéroglyphe du lieu Tziuac-tepetl (Cod. Tell. Rem., f. 25); v. Hymne VII, où il est dit que Mixcouatl est originaire de Tziuactitlan (v. 2). Lui, et les autres dieux chichimèques Otontecútli et Amimitl portent aussi des flèches de tziuac (tziuacmitl, tziuac tlacochtli), cf. ici, § 54 et § 68. Hernandez mentionne une espèce appelée tetziuactli.
- 5. tlahuana. ni « bever vino o emborracharse templadamente » (Mol. II). D'après le Cod. Zumarraga Camaxtli invente le pulque avec lequel les Chichimèques s'enivrent (cap. 8°).
- 6. cen-xocomic-li-nemi, « ils s'enivraient complètement ; du verbe xocomiqui. ni « embeodarse » (Mol. II); nemi signifie la coutume » ils avaient la coutume de s'enivrer complètement ».
 - 7. cen-ihuinti-ti-nemi du verbe iuintia. nin. « emborracharse » (Mol. II).
 - 8. iz çatepan < in çatepan par assimilation des consonnes.
 - 9. tzihuac-mitl « sièche de la plante épineuse » voir note 4 ad § 53.
- 10. teuh-chimalli « bouclier de poussière » (teuh-tli). Certainement cela fait allusion aux déserts du nord.
- 11. an-qui-mati, l'objet qui indique la phrase suivante : in azcan incentzon Mimizcohua anqui m] popolozque.
 - 12. Il faut lire an-quim-popolo-z-que « vous les détruirez ».
- 13. Dans l'Historia Tolleca Chichimeca, ms. inédit de la Bibl. Nat. de Paris, le soleil qui s'arrêta quatre jours et nuits sur la terre, porte le nom in tota in totepeuh « notre père, notre seigneur ».
- 14. mizqui-ticpac « sur les acacias »; mizquitl « arbol de goma para tinto » (Mol. II). Cf. Sahagun, XI, 6, § 7.

tenque, niman ye oncan quimitta, niman ye quitoa: « aquique in ca çan motenque!. Niman ye oncan moyaochihua, niman quahuitl itic? callac in Quauhtlicohuauh. Auh Mixcohuatl tlalloncallac³, auh in Tlotepe[tl] itic callac tepetl⁴, niman atlan moquetz in Apanteuctli, auh in ihueltiuh⁵ in Cuitlach-cihuatl tlachco moquetz.

§ 56. Niman ye qui[n]yahualloa 6, aocaque 7 in ompa tenca 8 in mizquiticpac, matlahuacalco 9 in tenca. Niman ye ic nanatzca 10 in quahuitl, niman ye ic inpan 11 matzayani 12, niman ye hualquiza in Quauhtlizohuauh in quahuitl itic. Auh niman ye tlalolini, niman ye hualquica in Mixcohuatl in tlallan callacca 13. Auh niman ye xitini 14, niman ye hualquica in Tlotepetl. Auh niman ye poçoni 15 in atl, niman ye hualquica in Apanteuctli. Auh

acaciis consederunt, tum ibi visi sunt, dixerunt (quinque Mixcohus): qui sunt qui ibi consederint? Tum ibi bellum est ortum, tum Quauhtlicohuauh (interiorem partem) arboris iniit. Ac Mixcohuatl terram introiit, et Tlotepetl interiorem partem montis intravit, dein Apantecutli aqua et soror eius major natu Cuitlachcihuatl loco pila ludendi sese erexerunt.

§ 56. Tum bellum iis intulerunt, neque vero jam super acaciis fuerunt, sed (arte magica) in plagis infuerunt. Dein arbor fragorem dedit, super eos confregit, tum Quauhtlicohuauh ex interiore parte montis evenit. Ac dein terra mota est, evenit Mixcohuatl qui terram introierat. Ac dein mons corruit, discessit, ac Tlotepetl evenit. Ac dein spumavit aqua, evenit Apantecùtli. Ac dein illos (CCCC

- 1. moteuhque du ms. ne donne pas de sens. Il faut lire mo-ten-que.
- 2. iti-c « dans le ventre, au dedans de... »
- 3. tlal-on-callac « Il entra dans la terre ».
- 4. tepetl-iti-c callac, « Il entra dans la montagne ».
- 5. ueltiuh-tli « sœur aînée ».
- 6. quiyahualloa < quiyyahualloa < quin-yahualloa par assimilation.
- 7. aoca-que « ils n'y étaient plus » pluriel du verbe aocac » no esta ya aqui » (Mol. II).
- 8. lenca, cf. mo-len-que; tenca du verbe temi « être établi, se trouver », intransitif du verbe tema « placer quelque chose ».
 - 9. matlahuacal-co « dans les rets »; matlahuacalli «red de cacaxtles » (Mol. II).
 - 10. nanatzca « rechinar, o cruxir algo » (Mol. II).
 - 11. in-pan «sur eux.»
 - 12. matsayani « abrirse la pared o el cielo . . . » (Mol. II).
 - 13. call-ac-ca, plus-que-parfait de cal-aqui.
 - 44. xitini « caerse o deshazerse la pared o sierra... » (Mol. II).
 - poçoni « henchirse de enojo, o de yra. » (jeter de l'écume).
 Société des Américanistes de Paris.

Digitized by Google

niman ye quinpehua i auh quinpoloque.

§ 57. Auh quin iquac quitlamacaque ² catlitique ³ in *Tonatiuh*, auh occequintin in mocauhque ⁴; niman ye huitze ⁵ quintlatlauhtizque ⁶ ic quin yolcehuia ⁷, niman quitoque: « Otamech to teopohuilique ⁸, ma ximohuicacan ⁹ in *Chicomoztoc* ¹⁰, ca ye amoztotzin ¹¹! ma ximocallaquican, ca ye amochantzinco ¹². Auh ¹³ cuix quin ye toztouh? Ca ye ipa toztouh, ca tochan, ca tonquitlaçoque ¹⁴, ca ça ozto tempan titotlalizque ¹⁵.

§ 58. Auh niman ye temo 16 in

Mixcohua) vicerunt atque deleverunt.

§ 57. Tum demum soli [carnem et sanguinem sacrificatorum] cibum potumque suppeditaverunt, alii autem restaverunt; ac dein venerunt ut iis concionem haberent eoque modo solatium praeberent; dixerunt: vos in deorum nostrorum numero retulimus, conferte vos Chicomoztoc, ibi est caverna vestra, introite, ibi est domus vestra. [dicunt illi] Quid vero, nonne haer erit caverna nostra? [respondent:]— certe, est nostra caverna, est nostra domus, locum delegimus, cavernae margine solum considemus.

§58. Ac dein descenderunt (coelo)

- 1. Le sujet sont les 5 Mimixcohua.
- 2. Cf. note 3 ad § 52.
- 3. c-atl-i-ti-que; cf. note 2 ad § 52. Cf. Cod. Zumarraga, cap. 8° « y fasta que se cumplió el quinto trece despues del diluvio siempre hizo Camasale guerra, y con ella diò de comeral sol ».

D'après le Cod. Zumarraga, cap. 8°, trois Chichimèques échappèrent seulement (Xiuhnel, Mimich et Camaxtli).

- 4. De ceux qui restèrent descendirent les Chichimèques.
- 5. uitze « ils venaient ». (cf. Olmos, l. c. p. 120). Cf. ici § 59.
- 6. tlatlauhtia « hacer oracion » (Mol. II).
- 7. yolceuia. nite « aplacar à otro » (Mol. II).
- 8. o-t-amech-to-teo-pohui-li-que « nous vous avons compté parmi nos dieux ». pohui-lia applicatif de pohua « compter. »
 - 9. xi-mo-huica-can « allez », cf. note 1 ad § 48.
- 10. Chicom-ozto-c « lieu des 7 cavernes », célèbre demeure originelle des tribus mexicaines ou Naua, située au nord et dont toutes les sources font mention.
- 11. am-ozto-tzin « votre caverne » ; tzin a un sens tantôt révérentiel, tantôt dédaigneux.
 - 12. amo-chan-tzin-co « lieu de votre maison ».
 - 13. On peut ajouter ici : alors ils disent :
- 14. Le passage semble être corrompu; t-on-qui-tlaço-que a le sens « nous l'avons choisie (la caverne), mesuré (le sol) ». Cf. tlaco-tli « cosa preciosa, o cara » et tlaçotla « simer »
 - 13. ti-to-tlali-z-que « nous nous établirons ».
 - 16. temo « descendre ».

mamaça ¹ contetl in intzontecon ² onteme ³. Auh no omentin inin *Mixcohua*, izce ⁴ itoca *Xiuhnel* ⁵, auh inic ome itoca *Mimich* ⁶; aami ⁷ teotlalli ⁸ itic. Niman ye quintoca ⁹ in mamaça in *Xiuhnel* in *Mimich* quinminaznequi ¹⁰.

§ 59. Ce yohual in quintocaque, ye no ipan cemilhuitl ye teotlac in quinciauhcauhque 11. Niman ye quimolhuia. « Nica[n] ompa xi-

duo cervi bicipites. Fuerunt etiam duo *Mizcohus*, primus nomine *Xiuhnel*, secundus nomine *Mimich*. Venari solent campis desertis et abditis. Tum *Xiuhnel* et *Mimich* cervos persecuti sunt ictu eos interficiendi cupidi.

§ 59. Per noctem unam persecuti sunt etiam per diem unum, usque ad solis occasum eos defatigaverunt. Tum (cervi) dixerunt : fac

- i. mamaza pluriel de maçatl « cerf ».
- 2. in-tzontecon « leurs têtes », voir tzontecomatl « tête ».
- 3. on-te-me « deux ». te-me pluriel du mot classificatif tetl. Sur cette tradition, cf. Cod. Zumarraga cap. 8°: En el 4° año del 4° treze despues del diluvio uvo un gran ruido del cielo, y cayó un venado de dos cabeças... » (qui devint le dieu des Cuitlauaca). On voit représenté dans les peintures de la cour du palais II J de Mitla (la côte occidentale, c'est-à-dire la région de Mitla, était dédiée à Mixcouatl), le cerf à double tête couvert avec une enagua, c'est-à-dire en femme (voir Seler, Wandmalereien von Mitla, Berlin, 1895, pl. III, 6 et 7). Dans la cosmogonie mixtèque, d'après la tradition des habitants de Cuilapa, le couple des dieux créateurs se présente sous forme de cerfs (v. Fr. Gregorio Garcia, Origen de los Indios, Madrid, 1729, libro 5, cap. 4, p. 327 ss., 4°, Clavigero, I, 164, 345).
 - 4. izce < in ce « l'un » par assimilation.
 - 5. Xiuh-nel « la véritable turquoise ».
 - 6. Mimich « poisson », cf. mich-in « poisson ».

Xiuhnel et Mimich sont les deux représentants bien connus des Chichimèques. On les voit vêtus avec des peaux et peints dans le Cod. Boturini (éd. Kingsborough, f. 9) comme Mixcouatl avec le tlay-hualli autour des yeux. Cf. Cod. 1576 (7)... yehuantin yn quintocayotia Mimixcoua yn ce tlacatl ytoca Xiuhneltzin ynic ome ytoca Mimitzin [<Mimich-tzin] iniquey in çiuatl yn ueltiuh [Quilaztli] « ceux qu'on appela Mimixcohua, le premier nommé Xiuhneltzin, le deuxième Mimitzin, la troisième, leur sœur alnée... »

D'après Muñoz Camargo (Hist. de Tlaxcala, I, chap. 5) les tribus migratrices vinrent de Chicomostoc à Maçatepec « montagne des cerfs », où l'on se sépara d'Itztolli et de Xiuhnel, pendant que Mimich tuait le démon Itzpapalotl avec des slèches. Cf. aussi Cod. Zumarraga cap. 8°, voir note 81 ad § 64. Voir une autre version dans l'Hist. de Colhuacan y de México, i r° partie, p. 3.

- 7. aami, du verbe ami « chasser ».
- 8. Cf. l'édifice appelé *Teotlalpan* (ce qui signifie le nord, la région des landes), Sahagun II, Ap. § 3, No. 10.
 - 9. toca « poursuivre ».
 - 10. quin-mina-z-nequi; nequi « vouloir » avec le futur d'un verbe en-z.
- 11. quin-ciauhcauh-que du verbe ciauhcaua « fatiguér », v. ciauhcaua. nino enhadarse, ò cansarse » (Mol. II).

hualmoxacalti ¹ on ², iz ³ [ni]no xacaltia ; a ⁴ ye huitze tlahueliloque ⁵. »

§ 60. Auh niman quiçato in mamaça catca ye cihua in omocuepque.

Tzatzitihui ⁶ quitohua: « Xiuhneltzin, Mimichtzin ⁷, can in ancate ⁸? Ma ximolhuian ⁹, ma xatliqui ¹⁰, ma ximotlaqualtiqui ¹¹! »

§ 61. Auh in oquicacque 12, niman ye quimolhuia: » Nica ma tiquinnotz 13!

Auh niman za 14 ye quinnotza in Xiuhnel quimilhui: xihuallauh nohueltihué. Niman ye quilhuía: Xiuhneltzin maxatli 15.

Auh in Xiuhnel nima[n] ye coni 16 in eztli, niman ye ic itlan moteca 17; auh in oquitecac 18, niman ipan

casam ibi, hic ego casam faciam. Malevoli iam adsunt.

- § 60. Ac dein venerunt ii qui cervi erant, iam in feminas sese converterunt. Clamaverunt, dixerunt: o Xiuhneltzin, o Mimichzin, ubi estis? utinam loquamini, utinam veniatis aquam potum et aliquid esum!
- § 61. Quod cum audissent, dixerunt: Ne respondeas (respondeamus)!

Dein autem Xiuhnel solus iis respondit dixitque: "adveni o soror mea! "Tum ei dixit [femina]: "O Xiuhneltzin, utinam aquam bibas!"

Ac dein Xiuhnel sanguinem potat, dein feminae concumbit.

- 1. xi-hual-mo-xacal-ti « fais à ton tour une hutte ». xacalli » choça, bohio à casa de paja » (Mol. II).
 - 2. on particule de la direction (démonstrative).
 - 3. $iz \propto ici = nican$, ct. Olmos (I. c.), p. 188.
- 4. a ; faut-il corriger et lire in ? peut-être est-ce une interjection comme aya dans les hymnes. Quelquefois an se trouve au lieu du démonstratif in. En ce cas il faudrait lire ay ye < an ye < ceux-ci déjà > . . .
 - 5. Pluriel en-que de tlaueliloc « malvado, ò vellaco » (Mol. II).
 - 6. tzatzi-t-ihui « ils vont crier ».
 - 7. tzin est particule révérentielle.
 - 8. can in an-cate « où êtes-vous?
 - 9. On attend la forme xi-mo-[i] lhuiz-can, ou ximolhuid.
 - 10. x-atl-i-qui « venez donc boire ».
 - 11. xi-mo-tla-qualti-qui « venez donc manger quelque chose ».
 - 12. o-qui-cac-que; cac prét. de caqui « entendre ».
- 13. Prohibitivus (ma avec le prét. du verbe notza); notza a ici le sens de « répondre. » Cf. § 62 : auh in Mimich amo quinotza « et Mimich ne répondit point ».
 - 14. Za ye < zan ye par assimilation.
 - 15. Mī x-ā-tl-i" que tu boives de l'eau ! " Voir plus haut note 10 ad § 60.
 - 16. C-on-i "il le boit"; on signifie la direction.
- 17. i-tlan mo-teca " il se couche auprès d'elle " Voir § 75 de notre texte : illan molecac.
 - 18. o-qui-teca-c, prét. du verbe teca " étendre ".

hualmixtlapachcuep¹, niman ye quicua² qualcoyonia³.

- § 62. Auh niman ye quitoa in Mimich: « Iyo, ca ye quallo inin nachcauh! » Auh in occe cihuatl no çan quinotzticac 5 quilhuia: « Noquichpiltzin 6, ma ximotlaqualti! » Auh in Mimich amo quinotza?. Auh niman ye tlequauhtlaça, niman ye quitlallia in tletl; auh in oquitlalli, niman ompa motlal(1)o ticalac 8 in Mimich.
- § 63.Auh i[z] cihuatl ompa quitocaticallac ⁹ in tleco; ye(ce) yo-

- Quam cum prostravisset, supra eam sese effudit (ut vas in vas effasum) faciem apprimens, tum [femina] eum devoravit, perforavit.
- § 62. Ac dein Mimich dixit: eheu, frater meus devoratus est! Alia femina item eum vocavit dixitque: o mi fili, utinam edas aliquid! Neque vero Mimich respondit. Ac dein ignem terebrando fecit, ignem accendit. Ac cum accendisset, Mimich intrare (in ignem) properavit.
- § 63. Ac femina in ignem eum subsecuta est. Per noctem unam
- 1. hual-m-ix-tlapach-cuep, prét. du verbe ixtlapach-cuepà. nitla "embrocar" óponer las vasijas boca baxo" (Mol. II), hual indique la direction; voir qui-hual-ixtla-pacho, note 40 ad 8 45.

Cette union de Xiuhnel et de la femme de cerf rappelle les représentations d'un couple d'homme et de femme dans les "codices", où l'on voit le couple uni sous une couverture précieuse. De plus, on y trouve un courant rouge passant de la bouche de l'un à la bouche de l'autre, ce qui indique symboliquement l'union sexuelle des deux; cf. Codex Borgia (l'édition du duc de Loubat), f. 61 en bas, à gauche; comparer Codex Borgia. f. 9; cod. Vat. B. f. 28, f. 87; cod. Vat. A. f. 12 v°; cod. Borbonicus, f. 19, etc.

- 2. qui-cua ou qui-qua, voir qui-cua-z-que, note 7 ad. § 104.
- 3. qualcoyonia offre quelques difficultés. Peut-être ce passage est-il corrompu. Je ne crois pas qu'il y avait dans le manuscrit original la version : qualcoyonia ou qui-ual-coyonia. En ce cas, d'après l'orthographe de l'auteur anonyme on attendrait qualcoyonia (qui-hual-coyonia). Qualcoyonia serait une combinaison de qual et coyonia "perforer", où qual pourrait avoir le sens de "bien, complètement".

D'autre part, on pourrait soupçonner une faute du copiste et au lieu de qualcoyonia, il faudrait lire quelcoyonia, qu-el-coyonia " elle lui perfora (en le mangeant) le foie ". Enfin, il serait possible, ce que je ne crois pas, de lire : qui-cuaqual-coyonia. Quoi-qu'il en soit, le sens est toujours : "elle le dévora".

- 4. quallo; qua-lo « il fut mangé ».
- 5. qui-notz-t-icac; les verbes combinés avec icac (ajouté par la ligature t ou ti) en reçoivent un caractère de participe. Cf. Olmos, p. 154; cf. plus bas note 3, ad § 70; 10 ad § 74; 12 ad § 90.
 - 6. N-oquich-pil-tzin « o mon fils » ; oquich-tli est « l'homme »,
 - 7. Cf. p. 274, note 13, ad §61.
- 8. mo-tlallo-ti-callac, combinaison des verbes tlaloa. nino « s'empresser ». cf. Tla-lo-c) et calaqui « entrer » par la ligature ti.
 - -9. qui-toca-ti-callac cf. note précédente; combinaison de toca poursuivre et calaqui.

hual quitocac ipan ye no nepantla tonatiuh in quitocac. Auh ye oncan in nepantla temoc i in teocomitl 2, ipan onhuetzito. Iz cihuatl yuhqui in tzacpan 3 ohuetz. Auh in oquittac tzitzimitl in huetztoc 4, niman ye quimina can oncan hualmocuep. Niman ye ic huitz tlamatzantihuitz 5, tlatzonilpitihuitz 6, tlamachiotitihuitz 7, chocatihuitz, in oqualloc 8 in iyachcauh.

§ 64. Auh niman ye concaqui in teteo, in Xiuhteteuctin 9, niman ye huica [qui]notzque in cihuatl in Itzpapalotl 10 teyacan-

secuta est eum etiamque ad meridiem. Ac tum descendit, super medium cactum rotundum cecidit. Item femina post eum cecidit. Qui cum maniam cecidisse videret, sagittis in eam conjecit ibique est reversus. Ac dein venit, brachium involvit, capillos [ut miles] substrinxit, sese pinxit, ploravit quod frater suus devoratus erat.

§ 64. Ac dein id dei, dei ignis, audiverunt; venerunt illi, vocaverunt feminam *Itzpapalotl. Mimich* antegressus est [exsequias]. Ac cum

- 1. Le sujet est Mimich.
- 2. teo-comitl « espino grande » (Mol.). Dans le Codex Boturini (fol. 9) on voit Xiuhnel et Quilaztli étendus sur les teocomitl, Mimich étendu sur un arbre mizquitl. Dans la 1° partie de l'Hist. de Colh. et de México (§ 82), les Toltèques émigrants arrivent à Teocompan; cf. Cod. 1576, p. 7 et 8; teocomitl correspond à ueycomitl ou uei nochtli (Hernandez, p. 176-177); dans l'hymne IV, 5, on trouve teu contli.
 - 3. tzac-pan « derrière », cf. tla-tzac-can « alcabo, alfin, ò a la postre » (Mol. II).
- 4. huetz-toc; cf. ni-huetz-toc « estoi echado, o caydo » (Olmos, p. 154). combinaison des verbes huetzi et oc (onoc).
- 5. tla-matzan-ti-huitz composition des verbes tlamatzana et huitz. Le verbe tla-matzana ne se trouve pas dans le vocabulaire de Molina. ma signifie la main, le bras. Puisque Mimich se prépare aux funérailles de son frère, on peut conjecturer que matzana signifie: orner le bras de quelque chose (envelopper avec des rubans, prendre un bracelet, etc.).
 - 6. tla-tzon-ilpi-ti-huitz « il se retroussa les cheveux » à la mode des guerriers.
- 7. tla-machioti-ti-huitz « il se peignit », cf. machiotia. nitla reglar papel, o debuxar algo » (Mol. II).
 - 8. o-qua-lo-c « il fut mangé ».
- 9. Xiuh-teuc-tin pluriel de Xiuh-teuctli « seigneur de la turquoise ». C'est le dieu du feu.
- 10. Itzpapaloti « papillon d'obsidienne ». Cette déesse chichimèque en forme de papillon et avec le tatouage du dieu du feu, dominant le 16° signe diurnal cozcaquauhtli, servante à Tamoanchan, est la déesse sacrifiée, qui est morte en guerrier (mociuaquetzqui), et qui correspond à Ciuateoti (voir aussi Seler, comment. Cod. Borgia I, p. 180 ss.); elle est sacrifiée (Camargo I, cap. 5°) par Mimich. Très important est l'hymne IV, dédié a Teteoinnan (vers 5, 6 et 8): 5.. Ahuiya ohoya teuli ca teucontlipaca tona aya Itzpapalotli « ô le dieu vint, sur le cactus, notre mère, le papillon d'obsidienne ». 6. Ao avà ticyaitaca chiconauixtlauatla macati i yollo yea mozcaltizqui tonan tialtecutli « ô tu as vu les 9 landes, notre mère, la

§ 65. Niman ye cuecueponi³ in mcuican cuepon xoxouhqui tecitl⁴, inic op[p]a cuepon iztac tecitl. Auh niman conanque⁵ in
.:ac, niman ye quiquimiloa⁶.
Auh inic expa cuepon cozauhqui tecpatl; amo no conanque; çan conitoque⁷. Auh inic nauhpa cuepon tlatlauhqui tecpatl, amo no canque. Inic macuilpa cuepon yayauhqui⁸ tecpatl, amo no canaque.

§ 66. Auh in iztac tecpatl niman ye quimoteotia in Mix-cohuatl. Niman quiquimiloque, niman ye quimama, niman ye yauh

funus (corpus mortuum Xiuhnel) adepti essent, cremaverunt.

§ 65. Tum denuo germinavit; germinavit silex viridis, iterum germinavit silex albus. Ac dein silicem album ceperunt, involverunt. Ac tertium germinavit silex flavus. Neque ceperunt. Hunc solum vocaverunt. Ac quartum germinavit silex ruber, neque ceperunt. Quintum geminavit silex niger, neque ceperunt.

§ 66. Silicem album autem postea *Mixcohuatl* ut deum veneratus est; tum involverunt, dorso (in sarcina) sustulit, dein profectus est

déesse terrestre, se nourrit des cœurs de cerfs ». — 8. Aho maçatl mochiuhea teutlalipan mitsi ya no ittaco yeva Xiuhnello yeva Mimicha : changée en cerf c'étaient Xiuhnel et Mimich qui te voyaient dans les landes du nord ». (Cf. Seler, ges. Abhdlg. I, p. 994 ss.). — En effet, Xiuhnel a des relations avec le dieu du feu ; cf. Historia de Colhuacan y de Mexico i part., § 2 : Mixeoatl, Tozpan et Ihuitl qui doivent donner leur proie de chasse au Xiuhtecutli (Huehueteotl): yehuantin intotoca in tenamaztli eteme « ils sont les noms des 3 pierres de l'âtre » et, § 20 : in quipiazque Xiuhtecutli, in Tozpan ihuan Jhuitl ihuan Xiuhnel « ceux qui garderont le dieu du feu, Tospan et Jhuitl et Xiuhnel.

- 1. te-yacan-tia « il les conduisit ».
- 2. o-c-ana-lo.
- 3. cuecueponi verbe intensif de cueponi « abrirse y abrotar la flor... » (Mol. II).
- 4. D'après Mendieta (Hist. eccles, 77-82) Cittalicue enfante un silex que ses fils furieux jettent sur la terre où le silex éclate et les 4.400 dieux en sortent à Chicomoztoc.
 - 5. c-on-an-que prét. du verbe ana « saisir ».
- 6. quimilos « envelopper » signifie le faisceau, dans lequel on porte sur le dos l'idole en migration. C'est pourquoi le teo-mams « celui qui porte l'idole du dieu sur le dos » est le nom d'un prêtre. Cf. sur ce point aussi § 66 de notre texte.
 - 7. Selon moi c-on-ito-que = prét. du verbe itoa au lieu de conitaque.
- 8. yayauhqui « noir », la racine yauh cf, yap-palli (< yauh-palli) » color negro » (Mol. II).
- 9. qui-moteotia du verbe teotia. nicno « tener o adorar alguna cosa por dios » (Mol. II).

in tepehuaz itocayocan Comallan ¹ quimamatiuh in tecpatl initeouh ² in Itzpapalotl.

- § 67. Auh in oquimatque Comalteca 3 connamiquico 4 in Mixco-huatl. Niman ye quitlaqualtequillia 5, canic conyolcehuique 6.
- § 68. Auh niman ye yauh in Teconma 7, can no yolcehuique quitoque: « Tle maillia 8 in tlacatl 9? Ma nican mohuicatz 10 auh xiqual[mo] cuilia 11 in itzihuactzin, ma nican no quitzotilli 12. »
- § 69. Auh niman ye yauh in Colhuacan 13 quin ompa hualtepeuh. Auh in ontepeuh in Colhuacan, niman ye yauh in Huehuetocan 14, niman ye yauh in Pochtlan 15, no hualtepeuh.

- Comallan expugnatum. Itspapaloti silicem, deum suum, dorso sustulit.
- § 67. Quod cum Comalteca acciperent, obviam. Mixcohuatl processerunt; cibum ei deposuerunt, hoc modo solum ei satisfecerunt.
- § 68. Ac dein *Teconman* profectus est, eodem modo ei satisfecerunt, dixerunt: quid principi facere placet? Utinam eo veniat et sagitam plantae spinosae suam capiat, ne eam inquinet (?)!
- § 69. Ac dein Colhuacan profectus est. Inde demum expugnator venit. Ac cum Colhuacan expugnavisset, Huehuetocan profectus est, Pochtlan iit, quod oppidum item expugnavit.
- 1. Comallan « lieu du comal ». D'après Camargo (cap. v edid. Chavero p. 40) les Tlaxcallèques émigrants passent à Comayan ou Comallan.
 - 2. in-i-leo-uh est attributif: Itzpapalotl porta le silex blanc, son dieu.
 - 3. Comal-teca « les habitants de Comallan ».
 - 4. c-on-namiqui-co « ils venaient le rencontrer ».
 - 5. qui-tlaqual-tequi-lia, applicatif du verbe teca « déposer ».
 - 6. c-on-yolcehui-que « ils l'apaisèrent ».
 - 7. Teconma = Teconman « lieu où se trouve le vase d'argile ».
 - 8. m-ai-lia, forme révérentielle (réfléchie et applicative) du verbe ai « faire ».
 - 9. tlacatl « seigneur ».
 - 10.mo-huica-tz voir note 12 ad § 27.
 - 11. Il faut lire et ajouter : xi-c-hual-mo-cui-lia.
- 12. Ce passage est obscur et semble être corrompu. Tzoti ou tzocuitlati « la sueur », (Voir itzoca, n. « tener suzia la cara », Mol. II). tzo-ti-lia serait l'applicatif, ce qui signifie peut-être « salir ». Tzotilia. nino signifie « se peindre en guerrier des lignes noires à la face.
- 13. Colhuscan, « lieu des ancêtres, ou lieu de la courbe ». Il y a deux localités de ce nom, l'une mythique (v. Teo-colhuscan), le domicile originel spécial des Mexicains, situé dans l'ouest. (Cf. Seler, ges. Abhdlg. II, p. 757), et l'autre, historique, située au sud de la capitale, Mexico, sur la rive septentrionale du lac de Xochimilco. cf. Camargo (Hist. de Tlaxcala edid.-Chavero, p. 40).
- 14. Huehuetocan; d'après le Codex Osuns (34 v.), un lieu de ce nom est situé dans la seigneurie de Quauhtitlan.
 - 15. Pochtlanest le nom connu d'un des sept « barrios » de marchands ou calpulli de

- § 70. Auh niman ye yauh in Mixcohuatl in tepehua in Huitz-nahuac¹. Quihualnamic in Chimalman cihuatl, niman ye quimana in ichimal, niman ye quitema in imiuh ihuan in iyatlauh² çan petlauhticac³, atle icue, atle ihuipil.
- § 71. Auh in oquittac in Mixco-huatl, niman ye quimimina. In[ic] ce quitlaxilli 'can icpac quiz', can mopacho 'b. Inic op[p]a quitlaxilli iyomotlan 'onquiz, can tlacuelo 'b. Auh inic expa quitlaxilli, can quimacuic 'b. Auh inic na[p]pa quitlaxilli initzallan 'lo inquiquixti 'l'. Auh in ye yuhqui no nauhpa quimin, niman ye ic mocuepa in Mixcohuatl niman ye ic yauh.
- § 72. Auh in cihuatl niman ic chollo ¹² motlalito oztotl atlatlauh-can ¹³ in ya auh ye no cepa mochi-

- § 70. Ac dein *Mixcohuatl* profectus est *Huitznahuac* expugnavit. Feminam *Chimalman* nanctus est; tum illa scutum suum deposuit, sagittam tabulamque jaculatoriam suam collocavit. Plane nuda fuit, sine vestimento, sine tunica ulla.
- § 71. Quam cum Mixcohuatl vidisset, tela in eam conjecit. Primum contendit, attamen superiit (sagitta) subsidente ea. Iterum telum in eam conjecit, latus icit, ea autem (sagittam) solum incurvavit. Tertium conjecit, sagittam manu excepit. Quartum conjecit, mediam eam icit. Quo modo cum quater in eam conjecisset, Mixcohuatl reversus est, abiit.
- § 72. Femina autem tum effugit, spelunca quadam quae erat in fauibus arenaceis consedit. Atque

Tlatelolco (Cf. Sahag. IX, 3). Ici le nom semble indiquer une autre localité difficile à déterminer. Pochtlan est aussi un « barrio » de Huexotzinco, d'Almoyauacan, etc.

- 1. Huitznahuac « auprès des épines » signifie généralement le sud, spécialement le temple de Tezcatlipoca.
 - 2. in-iy-atla-uh; atlatl est « amiento » (Mol. II).
- 3. petlauhticae forme analogue à quinotzticae (cf. note 5 ad § 62, 10 ad § 74); petlaua. nino « despojarme, o desnudarme »; petlauh-t-oc. ni, estar echado y descubierto, sin ropa alguna » (Mol. II).
 - 4. qui-tlaxi-li, applicatif en lis du verbe tlaça « jeter, tirer des flèches ».
 - 5. quis prét. de quisa « sortir ».
 - 6. mo-pacho prét, de pachoa. nino « abaxarse, inclinando el cuerpo... » (Mol. II).
 - 7. i-yomotlan, son côté »; yomotlantli « costado de persona,.. » (Mol. II).
 - 8. tla-cuelo prét. de cuelos. nitls « doblegar vara » (Mel. II).
 - 9. qui-ma-cui-c « elle la prit avec la main ».
 - 10. i-tzalan; cf. tzalan. te « entre algunos, o por medio dellos ».
 - 11. qui-quix-ti prét. de quix-tia, causatif de quiça.
 - 12. chollo prét. de choles « fuir ».
 - 13. atlatlauh-can « au lieu des ravines » (atlatlauh-tli).

chihuaco i in Mixcohuatl in omictico 2 [qmictico].

- § 73. Auh niman ye nocepa ye quitemoto ³; in acoac ⁴ quitta, niman ye quinmimictia ⁵ in *Huitznahua cihua* ⁶. Auh niman quitoque in *Huitznahua cihua*: « Ma titemo ⁷ », concanato ⁸ quilhuique: « mitz temoa in *Mixcohuatl*, mopampa quinmimictia in mi[c]uhuan ⁹. »
- § 74. Niman ic canato hualla in *Huitznahuac*. Auh ye no cepa ya in *Mixcohuatl* ye no cepa quinamiqui, çan no maxauhticac 10, çan no quiman in chimalli in

- iterum Mixcohuatl sese ad pugnam ornavit ut eam interficeret.
- § 73. Ac dein iterum eam quaesitum iit. Quam cum iam non videret, feminas *Huitznahua* interfecit. Ac dein feminae *Huitznahua* dixerunt: Ne quaeras! Illam (*Chimal*man) arripuerunt, dixerunt: *Mix*cohuall te quaerit, tua causa sorores tuas interficit.
- § 74. Tum illam arripuerunt, Huitznahuac ierunt. Atque iterum Mixcohuatl iit, iterum in eam incidit, subligaculo solo vestitam; item illa scutum deposuit sagittamque
- 1. mo-chichihua-co « il se prépara, orna au combat ». chichiua nino « adereçarse, componerse, o ataviarse ».
- 2. o-mic-ti-co sans doute, c'est une faute de lecture du copiste. Dans l'original était écrit, on le peut conjecturer avec raison : \dot{q} mictico (= qui-mic-ti-co) ; le copiste a lu o au lieu de \dot{q} ; mctichihuaco in Mixcohuatl in quimictico o se prépara au combat pour tuer la femme ».
 - 3. qui-temo-to « il alla le chercher », prét. du verbe temoa, « cherher ».
 - 4. aocac « no esta ya aqui » (Mol. II).
 - 5. quin-mimic-tia, verbe réduplié de mic-tia « tuer ».
- 6. Huitznahua [c] cihua «les femmes du sud ». L'interprétation de cet intéressant passage offre des difficultés. Les femmes du sud, les sœurs de la Chimalman, correspondent peut-être aux 400 garçons du Sud (centzon Uitznahua).
 - 7. ma-ti-temo, « prohibitivus », « ne cherche point! »
- 8. c-on-c-ans-to « elles la saisirent »; l'objet est deux fois indiqué par c, ou il faudrait lire o-on-c-ans to.
- 9. miuhuan ne donne pas de sens. Je conjecture: micuhuan < m-icuh-huan « mes sœurs »; cf. icuh. h. « mi hermana menor [dice la hermana mayor] » (Mol. II).
- 10. maxauh-t-ica-c (cf. petlauhticac etc. voir note 5 ad § 62, 3 ad § 70), « elle n'avait qu'un maxtlatl (maxtlatl « bragas », Mol. II). Cette forme correspond exactement à :a-maxa-uh-ti-nen-ca « ils vivaient sans maxtlatl » (dit des Huaxtèques, Sahagun Ms. livre X, chap. 29, § 12); la racine de maxtlatl, max est apparentée à une autre racine maxa: cf. 6-maxa-c « lugar donde se divide el rio en muchas partes »; 6-maxa-c ou 6-maxal-co « encrucijada de caminos » (Mol. II); il est probable que la racine maxa, maxa, maxal- est composée des deux racines ma et xal; cf. maxaloa « apartarse de un camino », maxaltic « cosa divisa como camino, o horeajadura de arbol »; la racine ma est « main », xal « diviser », cf. xal-li « sable » (ce qui est divisé, pulvérisé), xeloa « partir, rajar ò dividir algo » (Mol. II).

imiuh. Auh ye no cepa icpacpa quiz in mitl, ihuan ce iyomotlan, ihuan ce quimacuic ihuan inic [nappa] tzallan quiz.

- § 75. Auh niman in ye yuhqui, nima[n] ye iccana, itlan motecac in cthuatl in Huitznahuac ¹, ca yehuatl in Chimalman ². Auh niman ye ic otzti ³. Auh iniquac tlacat nahuilhuitli cenca quitollini ⁴ in inantzin, in nima[n] ye ic tlacati i[z] ce Acatl ⁵. Auh in otlacat, niman ye ic onmiqui in inantzin.
- § 76. Auh in ce Acatl ye quihuapahua in Quillaztli in Cihuacohuatl. Auh in ye qualton , niman ye quihuica in itatzin in tepehua. Auh inic moyaomamachti itocayocan Xihuacan (Xiuhacan), ompa tlama 11. Auh in ce Acatl oncan itlahuan in Centzon Mixcohua, nima[n] ye quicocollia 12 quimictique in itatzin.

- suam. Atque iterum primum sagitta superiit, una latus icit, et alteram manu excepit quartumque mediam eam icit.
- § 75. Ac dein cum ita res se haberet, feminam cepit, cum femina Huitznahuac, id est Chimalman, concubavit. Ac dein gravida facta est. Cum nasceretur (filius), mater eius per quatuor dies maximos dolores perpassa est, tum peperit [infantem nomine] Ce Acatl. Quo nato mater est mortua.
- § 76. Ac [infanti] Ce Acatl dea Quilaztli-Cihuacohuatl mammam dedit. Qui cum adolevisset, pater eius expugnator eum secum duxit. Quo modo omnes belli artes edoctus est loco nomine Xiuhacan; ibi homines bello capti sunt. Patrui autem (juvenis) Ce Acatl, CCCC Mixcohua, patrem eius oderunt, interfecerunt.
- 1. i-tlan-mo-teca-c in cihuatl in Huitznahuac « il se coucha à côté de la femme du sud ».
- 2. ce Acatl (Quetzalcohuatl) est donc le fils de Mixcouatl et de Chimalman (cf. note 9 ad § 49.
 - 3. otzti prét. du verbe otztia « devenir enceinte ».
- 4. qui-tolini, du verbe tolinia. nite « afligir o maltratar à otro » (Mol. II); la naissance de l'enfant causa de grandes douleurs à sa mère.
- 5. ce Acatl « 1 canne » est, nous l'avons déjà dit, un nom connu de Quetzalcohuatl qui était né et mort dans une annéece acatl (cf. Historia de Colhuacan y de México, Ire part., § 24 et § 41).
- 6. qui-huspahus « il le nourrit », cf. uspaus, nite « criar niños, ò esforçar y animar à otro ». (Mol. Il). Cf. note 9 ad § 33.
 - 7. Quilaztli cf. Quilachtli, note 4 ad § 30.
 - 8. qual-ton « pubère, viril » ; cf. ye qualton ichcatl « borrego » (Mol. II).
- 9. mo-yao-mamachti; yaotl « ennemi » ; mamachtia. nino « ensayarse ò imponerse » (Mol.·II).
- 10. xiuh-4-can « au lieu du sang » ; xiuh-atl (cf. chalchiuh-atl) « l'eau de turquoise, l'eau précieuse, le sang ».
 - 11. tla-ma « on fit des prisonniers », impersonel, cf. Olmos, p. 76 ss.
- 12. qui-cocolia « ils le haïssaient », cocolia. nite « aborrecer o querer mal a otro » (Mol. II)

§ 77. Auh in oquimictique, niman xaltitlan i caquito 2. Auh in ce Acatl ye quitemohua itatzin ye quitoa 3: « Catli in notatzin? » Auh niman ye quilbuia in Cozcaquauhtlii: « ca oquimictique in motatzin, ca nechca in onoc in oquitocato. »

Auh niman canato⁵ itic quitlalli in iteocal ⁶ in *Mixcoatepetl*⁷.

§ 78. Auh in itlahuan 8 in oquimictique in itatzin, in itoca Apanecatl⁹ ihuan Colton 10 ihuan Cuilton 11, niman ye quitoa: « Tlein ic 12 [tlein ic nic?] mamaliz in iteocal? intla 13 çan tochin 14 intla çan cohuatl? Xiquallanizque 15 ye qualli.

- § 77. Quem cum interfecissent sabulo humaverunt. Ce Acatl autem patrem suum quaesivit, dixit: quis est pater meus? Ac dein dixit sarcoramphus: illi (CCCC Mixcohua) patrem tuum interfecerunt, hic vero jacet, (hic) humaverunt. Ac dein corpus exemit patrem tuum temploque Mixcoatepetl intulit.
- § 78. Sed cum patrui nomine Apanecatl et Colton et Cuilton patrem eius interfecissent, dixit: quo modo terebrando templum meum aperiam? Num cuniculo, num serpente? Ac dein dixerunt: hoc ar-
- 1. xal-titlan « au sable ».
- 2. c-aqui-to, prét. du verbe aquia. nitla «... meter algo en agujero » (Mol. II).
- 3. Le même détail se trouve dans l' « Histoire de Colhuacan et de Mexico » . Ire part., § 25 ; ici ce Acatl n'avait que neuf ans quand il recherchait son père.
 - 4. cozcaquauhtli « aigle à collier », ici nom propre?
 - 5. c-ana-to « il le tira de... »
 - 6. Il faut combiner itic in iteocal « au dedans du temple ».
- 7. Mixcoatepetl « montagne de Mixcoatl », ici nom du temple, où le corps du père de Quetzalcohuatl est enterré, est aussi (d'après l'hymne XIX, 4) la montagne, où l'on fait du feu par le frottement de deux bois. Mixcoatl, le représentant des Chichimèques chasseurs est, d'après d'autres traditions, celui qui produit du feu par frottement, car la flèche ressemble au bois frottant. (cf. Cod. Zumarraga, chap. vi).
 - 8. Ces oncles portent les noms suivants : Apanecatl, Colton et Cuillon.
- 9. Apanecatl « qui habite la rive ». Le nom est d'ailleurs connu comme celui d'une de ces quatre personnages qui portaient sur le dos l'idole de Huitzilopochtli pendant la migration des Aztèques. (Cf. Cod. Bot. feuille 1, 2; Codex 1576, p. 5).
 - 10. Col-ton « la petite caille » (col-in).
- 11. Cuil-ton est peut-être le diminutif de cuitli « autour ». Sur cuitli, cf. Seler, ges Abdhdlg. I, p. 238.
- 12. Il faut lire: tlein ic nicmamoliz in noteacal « avec quoi dois-je ouvrir mon temple en produisant du feu par frottement? », car, § 79, il est-dit: amoca nicmamaliz in noteocal « avec vous j'ouvrirai mon temple en produisant du feu par frottement »!
 - 13. intla, particule conditionnelle. Il faut ajouter : nicmamaliz.
 - 14. tochin = tochtli « lapin ».
- 15. Cette phrase a été altérée probablement par un copiste. Il faut construire ainsi: Auh niman quilhuique: xiquallanizque! ye qualli in ocelotl, in quauhtli, in cuetlachtli; xiquallanizque = xi-c-hual-llani-z-que; hual-lani « aller chercher ».

In ocelotl, in quauhtli, in cuetlachtli ¹. Auh niman quilhuique.

§ 79. Quito in ce Acatl, quimilhui: « ca ye qualli, ca yehuatl² yaz. »

Niman ye quinotza in ocelotl, in quauhtli, in cuitlachtli, quimilhui: "Xihualhuican 3, notlahuan-[é], quil 4 amoca 5 nicmamaliz in noteocal ca amo anmiquizque, ca ye antequazque 6 yehuantin inca 7 nic mamaliz in noteocal, in notlahuan[é]. Auh çan nenpanca 8 tequechmecayotilloc 9.

§ 80. Auh in ce Acatl niman ye quinnotza in totoça[n]me 10 quimilhui : « Notlahuané, xihualhuiyan 11, xicoyonizque 12 in totocal. » Auh in totoça[n]me niman ye tlatolocaquili 13, coyonique inic ompa callac in ce Acatl, icpacpa quiçato in iteocal.

cessunto! idonei sunt tigris, aquila, Caudivolvulus.

§ 79. Locutus est Ce Acatl iisque dixit: bene se habet, eunto! Tum tigridem, aquilam, caudivolvulum vocavit iisque dixit: advenite, o mi patrui, vobiscum templum meum terebrando me esse aperiturum dicunt. Neque vero moriamini, quin etiam eos quibuscum templum meum terebrando aperiam devorabitis, o mi avunculi! Simulate laqueis animalium gulae compressae sunt.

§ 80. Ac Ce Acatl dein talpas vocavit iisque dixit: o mi avunculi, advenite, cavate templum nostrum! Ac talpae dicto audientes excavationem fecerunt per quam Ce Acatl intravit summoque templo egressus est.

- 1. Ce sont la les mêmes animaux qui sautèrent dans le feu, en suivant Nanahuatl, cf. § 42.
- 2. Les animaux sont regardés comme des objets; on attendrait la forme : ca yehuantin yazque.
 - 3. xi-hual-hui-can « allez ici ! ».
 - 4. quil « on dit ».
 - 5. amo-ca « avec vous ».
 - 6. an-te-qua-z-que « vous mangerez les hommes ».
 - 7. in-ca a avec lesquels ».
- 8. nen panca; cf. nem panca « cosa sin provecho », nen « en vano, por demas, o sin provecho » (Mol. II). Cela veut dire: On fit semblant de les étrangler.
 - 9. te-quech-mecayo-ti-lo-c « on les étrangla »:
 - 10. Il faut lire : totoçan-me, pluriel reduplié et en me du mot toçan « taupe ».
 - 11. Xi-hual-hui-yan = xi-hual-hui-can « allez ici », c s'amollit souvent en y.
 - 12. Il est mieux de lire : ti-coyoni-z-que « nous voulons creuser ».
- 13. tlatol-o-caqui-li = o-tlatlol-caqui-li, prét. de tlatol-caquilia. nite « dar credito y oyr lo que me dizen »; comme l'on attendrait le pluriel tlatolocaquili-que (à cause de coyonique), on peut croire que le copiste a omis là co, syllabe par laquelle commence aussi le mot suivant. Je propose donc : tlatolocaquilico coyonique... » ils venaient lui obéir, ils creusèrent... ».

- § 81. Auh in quitoque in itlahuan: « In tehuantin ¹ titlequauhtlaçazque. » In icpac cenca papaqui ² in oquimittaque in ocelotl, in quauhtli, in cuitlachtli in e choquillico ³.
- § 82. Auh in hualmozcallique ⁴, ye tlequauhlaça in ce Acatl. Auh niman cenca ye qualani in itlahuan. Niman ye hueyacatiuh ⁵ in Apanecatl, niman ye tlecotihuetzi ⁶.
- § 83. Auh in ce Acatl niman ye hualmoquetz, niman ye quixamania ⁷ [in] tezcatlcomatica ⁸, niman ye ic hualhuetzi in tlatzintlan ⁹. Niman ye tzi[t]zquia ¹⁰ in Colton, in Cuilton. Niman ye tlapitza in tequanime ¹¹, niman ye quimictia; chilli quimontemillithui ¹², in achi contequi ¹³ in innacayo. Auh in o-

- § 81. Ac patrui eius locuti sunt: Nos ignem terebrando faciamus. In superiori parte templi valde gestiverunt.cum tigridem aquilam caudivolvulum viderent qui jam [sese esse moribundos] plorabant.
- § 82. Sed cum [animalia] rem veram intelligerent, Ce Acatl iam ignem terebrando fecit. Ac dein patrui eius valde irati sunt. Tum Apanecatl longe surrexit, dein celeriter ascendit.
- § 83. Ac Ce Acatl sese erexit, tum eum serpente speculis exornato contudit, tum deorsum decidit. Dein successerunt Colton et Cuilton. Tigrides (tibiis) cecinerunt, tum illos [ut sacerdotum administri] necaverunt, pipere condiverunt, car-
- 1. tehuantin, pronom absolu de la 1^{re} personne du pluriel sorte de révérentiel qui relève la phrase. Cf note 8 ad § 38.
 - 2. papaqui. ni « tomar plazer y alegrarse » (Mol. II).
 - 3. in ye choqui-li-co « qui déjà venaient pleurer (leur mort) ».
- 4. husl-mo(i)zcali-que « ils revenaient à eux » a ici le sens : il apercevaient ce dontil s'agissait (qu'on ne voulait pas les étrangler véritablement).
- 5. hueyacatiuh « il se vanta ». Cf. ueya. ni « hazerse grande 6 crecer en honra y dignidad » (Mol. II).
- tleco-ti-huetzi, combinaison des verbes tleco. ni « subir arriba » et huetzi par la ligature ti : « il s'empressa de monter ».
 - 7. xamania .nitla « caxcar o quebrantar cabeça o vaso de xical » (Mol. II).
- 8. Il faut très probablement lire : tezcaticohuatica = tezca-coua-tica « avec le serpent à miroir ». Ceci rappelle le serpent à turquoises (Xiuhcouati du mythe de Huitzilopochtii (Sahagun, III, 1, § 1).
 - 9. tlatzintlan « abaxo, ò debaxo (Mol. II).
- 10. tzitzquis. nite « asir de alguna persona » (Mol. II), ils se joignaient à lui; Colton et Cuilton sont le sujet de la phrase.
- 11. tequanime « les tigres » (te-qua-ni « qui mange les hommes = tigre »). Ces bêtes sont présentes ici comme prêtres.
- 12. quim-on-temi-li-ti-hui, verbe applicatif en lia, combiné (par ti) avec un verbe de mouvement, dérivé de tema « placer ».
 - 13. achi c-on-tequi « couper quelque chose en petits morceaux ».

quintoneuhque ¹, nima[n] ye ic quimaltequia ².

§ 84. Auh in ce Acatl niman ye no cepa tepehua itocayocan Ayotlan 3. Auh in oontepeuh, niman ye yauh in Chalco 4 in Xicco 5 no ontepeuh.

Auh in oontepeuh, niman ye yauh in Cuixcoc ⁶ no tepeuh. Auh niman ye yauh in Caconco ⁷ no tepeuh. Niman ye yauh in Macatzonco ⁸, no huel tepeuh. Niman ye yauh in Tzapotlan ⁹, no huel tepeuh. Niman ye yauh in Acallan ¹⁰

nem minutatim consecuerunt. Quos cum coxissent jurulentos ederunt.

§ 84. Ac Ce Acatl iterum locum nomine Ayotlan expugnavit. Quo expugnato Chalco, Xicco est profectus, quae loca etiam expugnavit. Quibus expugnatis Cuixcoc profectus est, item expugnavit. Ac dein Caconco [?] profectus item expugnavit. Tum Macatzonco profectus item omnino expugnavit; tum Tzapotlan profectus item omnino expugnavit; tum profectus Acallan ubi flumen transiit item omnino

- 1. o-quin-toneuh-que; cf. toneua « bouillir, cuire ».
- 2. quim-altequia, « ils les mangeaient avec une sauce ».

altequia = a tequia. nitla « regar » (Mol. II). le premier élément a est la racine du mot atl « eau »; en composition quelquefois on trouve al. Cf. altia « bañarse », altepetl « village » (< atl-tepetl), Almoyauacan < Atlmoyauacan, etc.

- 3. Ayotlan « lieu de tortne » désigne en général (cf. Anauac Ayotlan) la côte Pacifique où les marchands mexicains, au temps du roi Ahuitzotl (1497), entreprirent des expéditions guerrières (Sahagun, IX, 2). Une autre localité de ce nom est située au bord septentrional du lac de Chalco.
 - 4. Chal-co, ville célèbre sur la rive orientale du lac de Chalco.
- 5. Xicco « au lieu du nombril », petit lieu sur le lac de Chalco, domicile d'origine d'Acapol, fondateur de la tribu des Chalca (cf. Hist. de Colhuacan et de Mexico, 4^{re} partie, § 75. Cf. ibid., § 69).
- 6. Cuixcoc est difficile à déterminer. Dans l'Histoire Toltécochichimèque (Ms. Paris Bibl. Nation.), les Cuixcoca (habitants de Cuixcoc) sont mentionnés à propos des habitants des 20 villes-filles des Toltèques.
- 7. Çaconco est, sans doute, corrompu. Le fait que Maçatzonco suitimmédiatement, me porte à conjecturer que çaconco est une corruption de ce dernier mot. D'autre part, on pourrait penser à Çacatzonco, etc.
- 8. Maçatzonco « lieu des cheveux de cerf ». Cette localité est mentionnée avec Tzapotlan, Acallan et Tlapallan. Je suppose donc que Maçatzonco correspond à Mazatlan, dont la première partie de l'Historia de Colhuacan y México fait mention comme lieu traversé par les Toltèques émigrant de Cholollan jusqu'à Ayotlan. Mazatlan (l. c., § 85) est situé (cf. Codex Mendoza, 49, 5) dans les environs de Xoconochco (Soconusco).
- 9. Tzapotlan. Il est peu probable que cette localité soit celle située dans Jalisco. Elle correspond plutôt à Teotzapotlan, la capitale des Tzapotèques.
- 10. Acallan « pays des navires » signifie une localité à l'est du Rio Usemacinta, à l'ancien chemin de commerce reliant Tabasco (Xicalanco), Peten et le Goifo dulce. Dans une chanson (éditée par Brinton : Ancient Nahuatl Poetry, Philad., 1898,

in oncan ic panoc, no huel tepeuh. inic acito Tlapallan 1.

§ 85. Auh niman ye oncan mococoa, macuil [il] huitl? in mococo, expugnavit; hoc modo *Tlapallan* pervenit.

§ 85. Ac dein ibi aegrotavit, per quinque dies aegrotavit, tum mor-

XVIII, avec une « traduction » très arbitraire, et par Antonio Peñafiel : coleccion de documentos para la hist. Mexicana, Méx., 1899, Cantares, Nº XLV, p. 38 [sans traduction]), on trouve l'intéressant passage qui suit :

yaqui yacauhtehuac Nacxitl Topiltzin, on quiquiztica ye choquililo in topilhuan ahuay ye yauh in politiuitiuh nechcan Tlapallan hoay « il s'en est allé, il est parti, Nacxitl Topiltzin (Quetzalcohuatl); ils sont sortis (les Toltèques), nos seigneurs, qui furent déplorés, hélas ! il va mourir à Tlapallan ».

Nechcayan Cholollan oncan tonquizaya Poyauhtecatitlan in qui-ya-panohuiya y Acallan... « Il étaità Cholollan, tu quittas Poyauhtecatitlan, il passa l'eau à Acallan... ».

1. Tlapallan « lieu de la couleur rouge ». On trouve d'autres synonymes tels que Tlillan Tlapallan « pays de la couleur noire et rouge » (pays des peintures, des Mayas); Tlatlayan « lieu de brûlement »; Tlitlapan Tizapan; Nonoualco (Onoualco) tlahtolli ymocuehcuepyan « pays des étrangers, où la langue est changée », au sens de Yucatan, Tabasco et Campeche. » Cf. Torquem, II, 45, p. 79; III, 3 (I, p. 256); Chimalpain, VII, p. 28, 29, 37; Sahagun, X, 29, § 3; Cod. Vat., A., 45; première partie de l'Historia de Colhuacan y de México, § 53. Malheureusement juste à ce point le récit de Thévet (edid. de Jonghe, l. c., p. 40) est tronqué. Cod. Zumarraga, ch: 8; Motolinia, l. c., I, cap. 30, p. 48; Ixtlilx., Relac., tomo I, p. 55-56; Hist. Chichimeca, p. 24, etc. Très importantes pour cette question sont les dernières recherches faites par M. Seler, voir Commentar zum Cod. Borgia, vol. II, p. 4 ss., et « Einiges über die natürlichen Grundlagen mexikanischer Mythen », Zts. f. Ethn., Berlin, vol. XXXVII (1906).

Il faut distinguer les Toltèques mythiques des Toltèques protohistoriques et historiques. Il est possible que la substance des légendes de Quetzalcohuatl soit d'un caractère lunaire, mais cela n'explique pas tous les traits, tous les détails des traditions. Le grand et très difficile problème de l'origine des Toltèques et de leur culture n'est pas encore résolu : les Mexicains ont-ils adopté la civilation toltèque ou l'ont-ils développée eux-mêmes? Les Toltèques sont-ils venus de l'orient, de l'ouest, du nord? Sont-ils les propagateurs d'une culture semblable à celle des peuples du Yucatan ou sont-ils les véritables inventeurs d'un fond de civilisation commun à toutes les cultures mexicaines et centro-américaines unies par les idées religieuses, le culte, les sciences, mais, pour la plus grande partie, absolument différentes quant aux langues?

Dans notre texte, la migration de *Topiltzin* porte des caractères plus historiques que dans la première partie de l'Historia de Colhuacan y de México (§ 53). Elle correspond à la migration des Toltèques (ibid., § 82-85), qui en 1064 (ce tecpatl) sortent et se dispersent sur Cintoc... Chapoltepec... Colhuacan, Cholollan, Teohuacan, Cozcallan, Nonohualco, Teotitlan, vers les pays des tierras calientes, Tabasco (Copilco) et Soconusco (Ayotlan, Mazatlan).

2. Cf. l'Hist. de Colh. y de México, 1^{re} partie, § 52: Quetzalcohuatl, avant sa mort, se couche dans une caisse pendant quatre jours (auh çan nauilhuitl yn tepetlacalco onoca).

nima[n] ye ic miqui. Auh in oonmomiquilli, niman ic quitlatique ¹ tlactlac ².

- § 86. Auh in *Topiltzin* ³ ompohual xiuhti on caxtolli ipan ce xihuitl ⁴; çan no ce acatl inic ollin inic ya inic quicauh in ialtepeuh in *Tollan*, auh inic mic nahui tochtli in ompa *Tlapallan*.
- § 87. Auh in Tollan niman ye aoc tlatlaca⁵ mamani, tlatohuaniti ⁶ inic ce [i]toca Huemac⁷, inic omey Nequametl⁸, inic ey Tlatlacatzin⁹, inic nahui itoca Huitzilpopoca ¹⁰,

tuus est. Quo mortuo corpus cremaverunt.

- § 86. Ac Topiltzin LVI annos natus erat. Eodem anno 1 acatl [quo natus] in viam se dedit, urbem suam Tollan reliquit, atque anno 4 tochtli Tlapallan mortuus est.
- § 87. Neque Tollan ulli principes [antiqui] fuerunt, recentes reges facti sunt: primus nomine Huemac secundus nomine Nequametl, tertius [nomine] Tlatlacatzin, quartus
- 1. Dans la i^{re} partie de l'Hist, de Colh, y de Mexico, c'est *Quetzalcohuall* qui se brûle lui-même et meurt. Ici on brûle son cadavre (cf. Ixtlilxochitl, Relaciones, l. c., p. 55: « y él fué el primero que fué quemado »).
 - 2. Ce mot semble corrompu. On attend: qui-tlati-que yn i-tlac; tlactli « le corps ».
- 3. To-pil-tsin « notre cher Seigneur », nom de Quetzalcohuatl (Hist. de Colh. et de Mexico, 1⁻⁰ partie, § 24).
- 4. Topilizin était âgé de 56 ans (lorsqu'il mourut). Il était né en ce Acatl. Il mourut en 4 tochtlic, cela fait en effet un cycle de 52 années et 4 années de plus. D'après la 4re partie de l'Hist. de Colh. et y México, il était né et mort en ce acatl, il aurait donc vécu de 843 (p. Chr.) à 895 (ibid., § 24 et 34). Ibid., § 59, on lit qu'il était âgé de 53 ans. Mais d'après la tradition de Tetzcoco (ibid., § 32), il serait mort dès 2 acatl, 883 p. Chr. (2 acatl Tetzcoco tlatolli ypan mic Quetzalcohuatl Topilizin Tollan Colhuacan).
- 5. Le texte distingue entre *tlacatl* « seigneur » et*tlatohuani* « roi ». Aoc *tlatlaca* » il n'y avait plus de seigneurs de l'antiquité »; les autres représentent une nouvelle série. Cf. note 1 page suivante.
 - 6. tlatohuani-ti « devenir roi ».
- 7. Huemac; l'étymologie de ce nom est difficile. D'après la ire partie de l'Hist. de Colh. y de México (§ 68-89), ilaurait régné de 994 (p. Chr.) à 1070. Sous lui, on sépara de la royauté la suprématie sacerdotale qui y avait été réunie par Quetzalcohuatl. Une grande famine causa les sacrifices d'hommes (le tlacatiliztli et le tlacaxipeualiztli); sous lui, les Toltèques commencèrent à se disperser et, fâché de cela, il se pendit dans la caverne Cincalco auprès de Chapoltepec. D'après d'autres sources, Huemac serait à identifier à Quetzalcohuatl même; mais, d'après Torquemada (3, 7 I p. 256), Huemac est l'ennemi de Quetzalcohuatl.
- 8. Nequa-metl « mellis potatrix ». Cf. Hernandez (Romae, 1651), fol. 273. Ici nom propre.
- 9. Tlatlacatsin, nom propre, composé de tlacatl « seigneur » et du révérentiel tzin.

 10. Huitzil-popoca, nom propre, composé de huitzilin « colibri » et de popoca « fumer. »

Société des Américanistes de Paris.

oc no iz nahuintin in i[n]toca in quincauhtia Topiltzin ¹.

§ 88. Auh Nonohualco² tlatohuani itoca Huetzin³, niman ye motetzahuia⁴, ye quitto [quitta] in tlacanexquimilli⁵ in tlaca hueyac⁶. Auh niman ye yehuatl in aquin⁷ tequaya. Auh niman ye quitoa in Tolteca: « Toltecayé, aquin ye n[te] qua? » Niman ic quipia[chia]⁸, niman canque. Auh in ocanque, telpochitontli amo tlanetentzotzoyotian⁹, niman ye quimictia.

§ 89. Auh in oquimictique, niman ye ontlachia in itic atle iyollo, atle icuitlaxcol, atle iyezo 13. Niman ye iyaya 11. Auh in aquin quin[m] ocui 12 ic miqui, auh in aca

nomine *Huitzilpopoca*. Eadem quatuor nomina sunt eorum qui *Topiltzin* successerunt.

§ 88: Ac dein Nonohualco princeps nomine Huetzin portentum accepit. Vidit omen Tlacanexquimilli, fascem longum et vividum. Ac dein id homines devoravit. Ac dein Tolteca dixerunt: o Tolteca, quis homines devorat? Tum id viderunt, ceperunt. Quod cum cepissent, puerulus fuit aetatis qua imberbes sunt pueri. Tum eum mactaverunt.

§ 89. Quo necato in ventre eius nullum cor, nulla intestina, nullum sanguinem conspexerunt. Tum putuit. Quiscumque eum tetigit, ob eam causam mortuus est. Eorum

- 1. Dans la 1^{re} partie de l'Hist. de Colh. et de Mexico, les successeurs de Quetzal-cohuatl avant Huemac sont: Matlacxochitl (895-930), Nauhyotzin (930-933), Matlacoatzin (933-973), Tilicoatzin (973-994). Ils seraient les tlatlaca ». Cf. note 5. ad §87.
- 2. Ici Nonoualco ne signifierait pas les pays de Yucatan, Tabasco et Campeche, mais une localité aux environs de Tollan. Cf. p. e. le quartier Nonoalco cité par Sahagun, II, 34; IX, 14.
- 3. Huetzin est nommé comme un seigneur de Colhuacan dans l'Hist, de Colh. y de México, 1^{re} partie, § 96, comme le 3^e roi des Toltèques à Tollan (Torquem, I, 14, I, p. 37). Huetzin Nonoualcatl. comme 5^e roi de Tollan (Torquem., III, 7, I, p. 254).
 - 4. mo-tetzahuia de tetzauitl « portentum ».
- 5. Tlacanexquimilli, fantôme qui paraît la nuit. Cf. Sahagun, V, 12. Cf. Teotlacanexquimilli «vulto ceniciento... o Dios sin pies ni cabeza... »; Boturini. « Idea », p. 16-17.
- 6. in tlaca hueyac, on peut traduire: ils voyaient, les (hommes) un fantôme, un grand; les hommes voyaient un fantôme, un grand; ou: Huetzin vit un fantôme, un grand, vivant. Je ne sais pas si le terme tlaca-hueyac existe. Je préfère tlaca comme sujet de la phrase.
 - 7. in aquin « celui qui ».
 - 8. pis ne donne pas de sens. Il faut lire chia « voir ».
- 9. amo tla-ne-tentzotzoyo-ti-an == amo tla-ne-tentzotzonyo-ti-yan « temps où l'on n'a pas de barbe »; tentzontli « barbe », tentzon-yo « ayant barbe ». Yan signifie le temps.
 - 10. i-yezo « son sang », forme abstraite en yotl du mot eztli ou yeztli « sang ».
 - 11. iyaya. n « heder, o tener mal olor » (Mol. II).
 - 12. Il faut lire qui-mo-cui ou qui-on-cui.

amo qui nequi in itlan quiça, auh in ye cenca ic micohua ¹, Niman ye quihuillana ² amo huellolini. Auh in cotoni ³ mecatl in quexquich huetzi oncan miqui. Auh iniquac ollini, in quexquich ipan ye[a]-uh ⁴ ixquich miquti[o] ⁵, ixquich quiqua.

§ 90. Auh iniquac in huell oollin quicencauhque ⁶ ye ixquich in tlapolihui ⁷ in huehuetzin, in pipiltzintli, in cihuatzintli. Chicuei in mecatl ic quimecayotique, nima [n] ye ic quihuillana. In ocaxitique ⁸ in *Itzocan* ⁹, niman ye macocui ¹⁰, auh in quihuillanaya, amo quicauhque ¹¹ in mecatl; çan itech pipicaticaque ¹² auh in aca ca conpic¹³ in itech onmopillo¹⁴ in mecatl, niman ic quihuicac in aco ¹⁵.

etiam qui ad eum propius accedere nolebant multi mortui sunt. Tum trahere eum conati sunt, moveri autem non potuit. Funis dirupit; quisquis cecidit, ibi est mortuus. Cum vero sese moveret, omnes quicumque adfuerunt mortui sunt, omnes devoravit.

§ 90. Cum is moveri posset, omnes qui hoc fecerunt, senes, infantes, feminae perierunt. Funibus octo eum constrinxerunt, tum traxerunt. Cum *Itzocan* eum transportassent, in sublime sublatus est. Ii autem qui eum traxerunt, funes dimittere non potuerunt iisque dependebant et quisquis funem prehendit, ei adhaesit, tum eum in sublime sustulit.

- 1. micohua « on mourut », passif indéterminé en oua.
- 2. Cf. uilana.nitla « arrastrar algo » (Mol. II).
- 3. cotoni « quebrarse la cuerda o el hilo, soga » (Mol. II).
- 4. in quexquich ipan yauh « tous ceux qui étaient la présents ». Cf. ipan niauh [n-iauh] « atinar o acestar en algo, o passar por donde otro está, o encontrar con el » (Mol. II).
 - 5. miquit, il faut lire miqui-to.
 - 6. qui-cencauh-que, cencaua « finir, achever ».
 - 7. tla-polihui « on périt » (des vieillards, des femmes, des enfants).
- 8. o-c-axi-ti-que, verbe causatif en tia du verbe aci ; axi-tia « faire arriver, trans-porter ».
- 9. Itzocan = Itztzocan (aujourd'hui Izucar); dans le Codex Mendoza (44, 11) ce lieu est cité avec Quauhquechollan.
 - 10. m-aco-cui « se lever en haut ». Cf. aco « arriba, o en lo alto » (Mol. II).
 - 11. qui-cauh-que, caua « quitter, abandonner, lacher ».
 - 12. pipica-t-ica-que, cf. pipicaticac « estar goteando alguna cosa » (Mol. II).
- 13. Au lieu de conpic on pourrait lire c-on-cui-c; conpic dériverait de pi « pelar, o sacar de rayz los pelos, o coger yervas sin arrancar las rayzes dellas » (Mol. II). On peut traduire: chacun de ceux qui voulaient se détacher (conpic), ou chacun de ceux qui touchaient la corde (concuic). La narration de l'enfant puant est relatée par Torquemada (I, 14, I p. 37, 38).
 - 14. on-mo-pilo, cf. piloa. nino « agorcarse, o colgarse » (Mol. II).
- 15. Il est bien remarquable que le même épisode de l'enfant sans cœur, etc., qui ne peut pas être entraîné par des cordes, figure parmi les traditions toltèques dans le Cod. Vatic., A (3738), fol. 8 v.

- § 91. Auh niman ye otlama in Huemac quimotlani in Tlaloque. Niman quilhuique in Tlaloque: « Tlein tictlani? Niman quito in Huemac: « Nochalchiuh noquetzal. » Auh ye no ceppa quilhuique in Huemac: « Çan ye no yehuatl in tictlani tochalchiuh toquetzal. »
- § 92. Auh niman ye otlania ontetlan ³ in *Huemac*. Niman ye hui in *Tlalloque* in quipatlazque ⁴ in *Huemac* inquimacazque yehuatl ⁵ in ellotl; auh in inquetzal tocquizhuatl ⁶ ipan tentiuh ⁷ in ellotl.
- § 93. Auh amo quicelli quito: « Cuix yehuatl in onictlan, cuix amo chalchihuitl in quetzalli? Auh inin xicitquican ⁸! » Auh niman quitoque in *Tlalloque*: « Ca ye qualli. Xoconmacacan in chalchihuitl in quetzalli, auh xoconcuican in tochalchiuh in toquetzal ⁹! » Niman concuique, niman ye hui, niman quitoque: « Ca ye qualli; ça oc

- § 91. Ac dein Huemac homines cepit. Deos pluvios lusu superayit; tum Tlaloque dixerunt: in quid lusisti? Huemac dixit: in gemmas meas virides measque plumas quetzal. Atque iterum Huemac dixerunt [Tlaloque]: Nonne est hoc solum in quod lusisti, in gemmas nostras virides nostrasque plumas quetzal?
- § 92. Ac dein Huemac praemium in quod luserat abstulit. Tum Tlaloque ierunt ut Huemac rem pretiosam vicissim darent, ut ei zeae paniculam donarent. Plumae quetzal enim eorum folia sunt zeae ruticum in quibus paniculae succrescunt.
- § 93. Ille autem non cepit dixitque; Num hoc illud est in quod lusi, num haec sunt gemmae virides plumaeque quetzal? Haec potius affertote! Tum Tlaloque dixerunt: bene se habet: date [veras] gemmas virides plumasque quetzal, auferte autem ab eo nostras gemmas nostrasque plumas [idest zeam]! Tum abstulerunt,

i. o-tla-ma « il fit des prisonniers », tla signifie les esclaves.

^{2.} tlāni, cf. tlani. nite « ganar à otro-jugando, o en juego » (Mol. II). ā, cf. Carochi, p. 200.

^{3.} on-te-tlan « il avait joué avec les (Tlaloquee). ».

^{4.} palla « changer, donner un objet précieux en échange ».

^{5.} yehuati signifie l'objet elloti (eloti) « maçorca de mayz verde que tiene ya quajados los granos » (Mol. II).

^{6.} tocquizhuatl = toc + izhuatl; toctli « porreta ò mata de mayz, antesque espigue » (Mol. II), izhuatl « feuille ».

^{7.} tentiuh « croître ». Cf. tentiuiliztli « avenida o crecimiento de rio » (Mol. II).

^{8.} xi-c-itqui-can, il serait plus correct d'écrire xiquitquican « apportez-les ! » (cf. note 2 ad § 97).

^{9.} Le sens est celui-ci: donnez-lui les véritables pierres et plumes vertes, mais ôtez-lui le maïs!

tocontlatia in tochalchuih, oc tlaiihiouiz in *Toltecatl* çan tel nauhxihuitl.

- § 94. Ach nimen ye cehuetzi; auh inic huetz in cetl, centla-nauatl ⁴ polliuh in tonacayotl, tecihuitl ⁵ cehuetz. Auh çan iyoca ⁶ in Tollan intla tonal man ⁷. Mochihuac ⁸ in quahuitl, in nopalli ⁹, in metl; auh in tetl moch xixitin ¹⁰ tlatlapan ¹¹ tonaltica.
- § 95. Auh in ye tlaiyohuica in Tolteca in ye apizmiqui. Niman ye xochimiqui ¹², in aço ca ca it(l)atzin quimopiellia ¹³. Niman ye quimocohuia ¹⁴ in totoltzin, niman

ierunt, dixerunt: bene se habet, nunc gemmas nostras [zeam] recondimus. Nae, *Tolteca* porro per annos quatuor inopiam patientur!

- § 94 Primo dein glacies cecidit. Glacie cadente frumentum (zea) in orbe terrarum periit, grando cecidit. In urbe Tollan sola calor solis fuit talis ut exarescerent arbores, cacti, aloae. Atque omnes lapides calore dirupuerunt, dissiluerunt.
- § 95. Ac Tolteca multa passi, fame mortui sunt. Si forte quem [captivum] pater habet, sacrificatur [captivus].

Tum aves miseros empserunt,

- 1. to-c-on-tlatia = ti-c-on-tlatia par harmonie des voyelles (voir note 12 ad § 23) « nous cachons » (le maïs), c'est-à-dire : il y aura une famine parmi les Toltèques.
- 2. tla-iihioui-z « il souffre ». Cf. tlayhiouiliztli « tormento, fatiga ò pena que se padece ». Racine oui « cosa dificultosa, o peligrosa » (Mol. II).
 - 3. tel « empero, màs » (Mol. II).
- 4. Centlanauatl « entier, dans tout le monde ». Cf. cemanauac « el mundo », cemanauatl « (idem) » (Mol. II). Sur l'étymologie de ce mot très intéressant, cf. Seler, Ges. Abhdlg., II, p. 49-77.
 - 5. tecihuitt « granizo » (Mol. II).
 - 6. iyoca « seulement ». Cf. çan iyuca « solamente ò particularmente » (Mol. I).
- 7. Ce passage offre des difficultés. Tonalman est le prét. d'un verbe tonalmani « la chaleur règne » (cf. tonalquiça. « estar en alguna parte e tiempo que no lleve o e estio » (Mol. II); intla indique une relation conditionnelle; la phrase suivante: mochi huac... est la conclusion. On pourrait traduire: Ce n'était qu'à Tollan que la chaleur était si grande que toutes les plantes se séchaient.
 - 8. huac, prét. de huaqui « se sécher ».
 - 9. nopalli « tuna » (espèce de cactus rond).
 - 10. xixitini « deshazerse, o caerse pared, o sierros ».
 - 11. tlatlapani « hazerse pedaços algo ».
- 12. xochi-miqui, expression métaphorique qui signifie : sacrifier symboliquement. Cf. le participe xochi-mic-que « captivos en guerra, los quales eran sacrificados y muertos delante los idolos » (Mol. II). Cf. xochi-yaoyotl « guerre feinte ».
- 13. Il faut lire probablement : in aço ça ca itatzin quimopiellia. Le sens de la phrase entière semble le suivant : si le père tient quelqu'un (esclave) en prison, celui-ci (le prisonnier) est sacrifié (pour apaiser la divinité) ».
- 14. qui-mo-cohuia, verbe réfléchi et causatif, a le sens du verbe simple coua. nitla « comprar algo » (Mol. II).

ye motamalhuia, niman ye tlaqua ¹.

§ 96. Auh Chapoltepec ² cuitlapilco ³ motlalli inpan ⁴ namaca illamaton ⁵. Nima[n] ye commocohuia in panitl ⁶, niman ye yauh in ipan miquiz in techcatl. Auh in oacic in nauhxihuitl, in omayanque ⁷, niman moteittitique ⁸ in Tlalloque oncan in Chapoltepec in oncan ca atl. Niman ye hualpanhuetzi ⁹ in xillotl in tlaquaqualli ¹⁰. Auh oncan ca ce tlacatl Toltecatl quitztica ¹¹. Niman ye concui în tlaquaqualli, niman quiquaqua.

§ 97. Auh niman oncan atlan hualquiz ¹² ce tlamacazqui *Tlalloc*, niman ye quilhuia: « Macehuallé, ticiximati ci ¹³.? »

Niman quito in Toltecatl: ca quemaca toteoyé! ca ye huecauh in

tamales sibi paraverunt, tum id ederunt.

§ 96. Atque fine Chapoltepec vetula quaedam consedit inter homines vendens. Tum vexilla empserunt, tum ierunt morituri super lapidem sacrificatorium.

Sed cum quartus annus advenisset, cum famem passi essent, Tlaloque hominibus sese ostenderunt Chapoltepec, ubi est aqua. Tum e profundo prosiluit panicula zese, cibus. Ibique Toltecatl quidam fuit, praeteriit. Tum cibum cepit avidusque edit.

§ 97. Ac dein ex aqua Tlaloc sacerdos evenit, tum dixit: o subjecte, hoccene tibi est notum? Tum Toltecatl dixit: sane quidem, o deus noster! Nempe jam diu ea re privati sumus. Ac dein dixit, bene

- 1. On ne mange que de misérables oiseaux et des tamales à cause de la famine.
- 2. Chapol-tepec « lieu de sauterelle », nom d'une roche et localité située au bord occidental du grand lac de Mexico où la branche méridionale de la digue touche la rive.
 - 3. cuitlapilli «queue », cuitlapilco « à la fin de...».
 - 4. in-pan « entre eux ».
 - 5. illama-ton « vieille femme », ilamatl avec le diminutif ton.
 - 6. panitl (pantli ou pamitl) « drapeau » est le symbole du sacrifice.
 - 7. o-mayan-que, prét. de mayana « souffrir famine ».
 - 8. mo-te-itti-ti-que, résléchi du verbe ittitia, causatis d'itta « voir ».
 - 9. hual -panuetzi, cf. panuetzi.ni.ual « salir de baxo del agua » (Mol. II).
 - 10. tlaquaqualli « la nourriture ». Cf. tlaqualli « comida (ò vianda) » (Mol. II).
- 11. qu-itzti-ca; itztia (causatif d' uta) et itztiui signifient « aller, se promener ». Cf. Sahagun, Ms. (III, 1, § 1): cemilhuitl quitztica ompa nenca ciuatl... « un jour y alla une femme ».
- 12. Cette tradition rappelle celle du Codex de 1576 qui traite de la fondation de la capitale Tenochtitlan; d'après ce récit, Axolohua descend dans l'eau et y voit le Tlaloc (Cod. 1576, p. 46).
- 13. ti-c-iximati ci « connais-tu cela ici? »; iximati.nitla « conocer algo generalmente» (Mol. II); ci = ici (iz-i) « aqui, aca » (cf. Paredes, Compendio, p. 154).

tictopolhuique ¹. Auh niman quilhui: « Ca ye qualli, oc ximotlalli, oc nicilhui ² in tlacatl.

- § 98. Auh ye no cepa callac in atlan. Auh amo huecahuato, niman ye no cepa hualquiz in quihualit-quic yellotl³ cenmalcochtli⁴. Niman ye quilhui: « Macehuallé, izca xicmaca in *Huemac*! »
- § 99. Auh conitlani ⁵ in teteo in *Tozcuecuex* ⁶ ichpoch in *Mexitin*, ca oc yehuantin in quiquazque, in achitzin in conquatiaz ⁷ in *Toltecatl*, ca ye polihuiz in *Toltecatl*, ca ye onoz in *Mexicatl* ⁸.
- § 100. Auh nechca in quimacatihui oncan in *Chalchiuhcoliuhyan* in *Pantitlan*, auh niman ye quinonotzato ¹⁰ in *Huemac*, yuh quilhui,

- se habet; conside, cum principe ipse colloquar.
- § 98. Atque iterum in aquam intravit. Haud ita multo post rediit, paniculas zeae attulit quantum brachium capit. Tum dixit: o subjecte, hocce da *Huemac*.
- § 99. Ac dein a Tozcuecuex puellam Mexicanorum petiverunt. Nam et ii edent, paulum autem edet Toltecatl; Toltecatl enim peribit, Mexicatl pro eo in terra incolet.
- § 100. Eamque [puellam] huc dedit Chalchiuhco'iuhyan. Pantitlan. Ac dein ille id Huemac narravit, ita dixit ut Tlaloc ei jusserat. Ac
- 4. ti-c-to-polhui-que, verbe réfléchi et applicatif de poloa « perdre, détruire ». Cf. popolhuilia.nitetla « détruire quelque chose à quelqu'un ».
 - 2. ni-c-ilhui, il serait mieux d'écrire ni-qu-ilhui (cf. note 8 ad § 93).
 - 3. yellotl = elotl « mais ».
- 4. cen malcochtli « une brassée », part. passif de malcochoa. nitla « abarcar algo » (Mol. II).
 - 5. c-on-itlani; itlani « prier ».
- 6. Tozcuecuex « qui porte un bracelet de plumes jaunes ». Le nom, qui est aussi connu comme celui d'un chef des Mexicains émigrants (Chimalpain, p. 270), se trouve aussi dans le 3° hymne (v. 7) dédié au dieu de la pluie, Tlaloc (cf. Seler, Ges. Abhdlg., p. 980). Il est donc certain que Tozcuecuex a des relations avec le Tlaloc. Dans notre texte; Tozcuecuex sacrifie la petite fille Quetzalxochitzin en l'honneur de Tlaloc. Il faut remarquer à ce propos que les Mexicains, aux temps historiques, pendant la fête Atlcaulo (Quauitl esa), sacrifiaient à la montagne de Tepetzinco une enfant nommée Quetzalxoch (Sahagun, II, 20). Cette fête était célébrée en l'honneur des Tlaloques.
 - 7. c-on-qua-t-ia-z « il ira manger ». Cf. quatiaz. nic « yo ire comiendo » (Mol. II).
 - 8. Ici les Mexicains sont pris pour les successeurs directs des Toltèques.
- 9. Chalchiuhcoliuhyan est synonyme de Pantitlan (ou aoztoc); ce dernier nom signifie un tourbillon au milieu du lac de Mexico (cf. Sahag., I, 21; II, 25; Tezozomoc, l. c., chap. 70, p. 517) où l'on sacrifiait pendant la fête Atlcaualo des enfants (Duran, II, p. 142; Sahag., II, 20). Chalchiuh-coliuh-yan semble indiquer ce même tourbillon: « lieu de l'ondulation verte ».
 - .10. qui-nonotza-to, cf. nonotza. nitla « informar, d contar y relatar historia » (Mol. II).

in o yuhqui nahuati in Tlalloc ¹. Auh niman ye tlaocoya in Huemac; niman ye yuhqui ² onca ye yaz ³ in Toltecatl, onca ye pollihuiz in Tollan.

- § 101. Auh niman quimonihua 4, quimontitlan omentin ititla[n]huan n ompa Xicococ 5 itoca Chiconcohuatl 8 ihuan Cuetlachcohuatl 7 quitlanito in Mexitin imichpoch itoca Quetzalxochitzin8, ayamo huei oc piltzintli.
- § 102. Auh niman onyaque in ompa Xicococ, niman ye quimilhuia: « Ca techihua⁹ ca conitoa ca omoteittitique ¹⁰ in Tlalloque, quitlani ¹¹ in imichpoch in Mexica. »
- §103. Auh nima[n] ye mo[ç]ahua¹² nauh ilhuitl in quineçahuillique ¹³ in

- dein Huemac maestus fuit; tum eo res progressae sunt, ut Toltecatl abiturus et urbs Tollan peritura esset.
- § 101. Ac dein clientium suorum duos nomine Chiconcohuatl et Cuetlachcohuatl misit atque legavit, ut puellam nomine Quetzal-xochitzin iam non adultam, jam infantem, a mexicanis peterent.
- § 102. Ac dein Xicococ profecti sunt iisque dixerunt: mittunt nos, dicunt: Tlaloque hominibus sese ostenderunt, petunt Mexicanorum puellam.
- § 103. Ac dein Mexicani per quatuor dies cibo abstinuerunt,
- 1. La construction est la suivante: yuh in yuhqui o nahuali « il parla sinsi, ainsi que le Tlaloc lui avait mandé ».
 - 2. niman ye yuhqui « alors il en venait au point ».
 - 3. ya « marcher ». Cf. yaqui « émigrant ».
 - 4. Le sujet est toujours Huemac.
- 5. Xicococ semble correspondre à une des quatre montagnes nommée Xicocotl où Quetzalcohuatl dépose ses épines d'agave (Hist. de Colh. y de México, 1^{re} p., § 32), située au près de Tollan. Xicotl et Xocotl sont variantes d'une même racine; les voyelles i et o se changent aussi en d'autres cas (maxillaztli et maxotlaztli « anillo de dedo » Mol., camilehua et camolehua « se brunir »).

Ainsi Xicocotitlan correspond à Xocotitlan où arrivent les Toltèques, émigrant de Tullantzinco, avant de s'établir à Tollan (Sabag., X, 29).

- 6. Chicon-cohuatl « 7 serpent », nom propre.
- 7. Cuetlachcoatl, nom propre composé de cuetlachtli «lobo » et coatl « serpent ».
- 8. Quetzalzochitzin « fleur qui s'est élevée », nom propre; spécialement nom de la victime filiale sacrifiée en l'honneur de Tlaloc (voir note 6 ad § 99). Sur l'origine de tels sacrifices d'enfants, cf. la fre partie de l'Hist. de Colhuacan y de México, § 70. Ici les enfants des seigneurs sont tués à Xochiquetzalyyapan, à Huitzcoc et à Xicoc.
 - 9. tech-ihua « ils nous envoient »,
 - 10. Cf. note 8 ad § 96.
 - 11. qu-itlani « ils demandent ».
 - 12. Îl faut lire mo-çaua « il jeûna ».
 - 13. qui-neçahuili-que, prét. de neçauilia. nite « traer luto por muerto » (Mol. II).

Mexica. Auh in otlan ¹ nauhilhuitl, niman ye quihuica in Pantitlan quihuicac in itatzin, niman ye quimictia.

§ 104. Auh ye no ceppa oncan quimottitique ² in Tlalloque quilhuique in Tozcuecuex: « Tozcuecueyé, ma ca xitlaocoya ³, centichuica ⁴ in mochpoch, xictlapo ⁵ in miyeteco[n] ⁶. » Oncan quihuallalique in iyollo in ichpoch ihuan in ixquich nepapan tonacayotl, quilhuique: « Nican ca in quicuazque ⁷ in Mexica, ca ye pollihuiz in Toltecatl ».

§ 105. Auh niman ye ic hualmixtemi ⁸ o nima[n]ye ic quiyahui ⁹ cenca tillahua ¹⁶ nahuilhuitl in quiyauh. Cecemilhuitl, cece[y]yohual ipan atl quallo¹¹. Nima[n] ye ixhua¹² in nepapan quillitl¹³, in ye ixquich in xihuitl ¹³ in çacatl ¹³. Auh çan nen ¹⁴ moyocox in ixhuac in tonavestesque lugubres induerunt. Ac diebus quatuor transactis pater filiam suam *Pantitlan* duxit, tum eam necavit.

§ 104. Atque iterum Tlaloque sese ostenderunt, dixerunt Tozcuecuex: o Tozcuecuex, ne maestus sis, filiam tuam adducas, reclude tabaci receptaculum tuum! Ibi filiae cor deposuerunt una cum omnibus variis zeae speciebus, dixerunt: hocce est quo Mexicani vescentur, quia homini Toltecatl pereundum est.

§ 105. Ac dein [coelum] nubibus obductum est, tum pluit, magna vis imbrium effusa est, per quatuor dies pluit. Unoquoque die, unaquaque nocte tota aqua sucta est. Tum varia viridia germinaverunt, omnes herbae, omnia gramina. Zea autem sterilis orta est cre-

- 1. o-tlan, prét. du verbe tlami « être fini ».
- 2. qui-mo-(i)ttiti-que « ils se le montrèrent ».
- 3. Le sens est prohibitif quoique la conjonction maca ne soit pas construite avec le prétérit du verbe (xitla-ocoya; on attendrait xitla-ocox).
 - 4. Le verbe est cen-huica « accompagner »,
 - 5. xi-c-tlapo « ouvre! ».
- 6. m-iye-tecon « ta calebasse de tabac », ietl « tabac », tecom-atl « vase, boîte ». Le yetecomatl est un symbole de la fécondité (cf. Seler, Comment. z.; Cod. Vat. B., Berlin, 1902, p. 255).
 - 7. On écrirait mieux qui-que-z-que.
 - 8. mixtemi « hazer nublado » (Mol. II).
 - 9. quiyahui = quiahui « il pleuvait », du verbe quiaui « llover » (Mol. I).
 - 10. tilaus « llover mucho » (Mol. II), « llover reziamente » (Mol. II).
- 11. atl qua-lo « l'eau est mangée », c'est-à-dire « tout ce qui était tombé de pluie, chaque jour et chaque nuit, fut absorbé (par la terre) ».
 - 12. Cf. izua «nacer la planta, o brotar la semilla » (Mol. II).
- 13. quilitl « verdura, o yervas comestibles », xihuitl « yerva », çacatl « paja » (de maïs) (Mol. III).
 - 14. nen « en vain », c'est-à-dire « sans fruit, vide ».

cayotl. Auh niman ye toca i in Toltecatl in cempoalli in ompohualli 2 cacique 3 ye cuel i yahuallihui 5, çan cuel in mochiuh in tonacayotl ome acatl inic ipan xiuhtonalli.

§ 106. Auh ipan ce tecpatl 6 in ye pollihui Toltecatl ye iquac in callac in Cincalco 7 in Huemac. Auh niman cequi[n]ti[n] temo cuepque, auh cequintin in nohuian cenmanque 8.

vitque in altitudinem. Ac dein nobiscum *Tolteca*, cum viginti, quadraginta hominibus humum fecundaverunt; celeriter zeae frutices se rotundaverunt, celerrime zea provenit, idque anno 2 acatl.

§ 106. Atque anno 1 tecpati Tolteca perierunt eo tempore quo Huemac [cavernam] Cincalco intravit. Ac dein alii reversi, alii quoquoversum divisi sunt.

- 1. to-ca « avec nous » (« de nosotros», Mol. II).
- 2. in cempoalli in ompohualli « vingt, quarante » est l'attribut de Toltecati; « avec nous », c'est-à-dire avec 20 ou 40 Toltèques...
- 3. c-aci-que; le verbe aci a ici un sens spécial : aci signifie non seulement « arriver », mais aussi « ayuntarse carnalmente el varon con la muger » (te-tech n-aci) (Mol. I); on peut traduire ici « féconder la terre » (avec le sang de 20 ou 40 Toltèques). Cf. la 1^{re} partie de l'Historia de Colhuacan y de México (§ 76), où l'introduction des sacrifices d'hommes de la Huaxteca est relatée; voici le passage le plus remarquable : ca ye tihui yn Tollan amo-ca tlal-tech t-aci-z-que « nous allons maintenant avec vous à Tollan pour féconder avec vous la terre ».
- 4. cuel signifie « vite, hàtif » (des fruits, du blé). Cf. çancuelcayotl « temprana, fruta » (Mol. 1), çancuel yotl « fruta ò otra cosa temprana » (Mol. II).
- 5. yahuallihui cf. yaualiui « hazerse redonda la mata de mayz antes que haga caña » (Mol. II).
- 6. Cette indication est d'accord avec la 1^{re} partie de l'Historia de Colhuscan y de México (§ 82); au dernier ms. l'année ce tecpati (1 silex) correspond à 1064 de l'ère chrétienne.
- 7. Cincalco « lieu de la maison de mais », nom d'une caverne auprès de Chapollepec où, d'après la 1^{re} partie de l'Hist. de Colh. y de México (§ 89), Huemac se pend (en 1070). Sur cette caverne, cf. Sahagun, XII, 9; Tezozomoc, 1. c., cap. 103-105; Duran, 1. c., I, cap. 67; cf. Seler, Comment. z.; Cod. Borgia, II, p. 56.
- 8. mo-cuep-que « ils retournaient »; te semble être corrompu, mais je n'ose pas donner une conjecture; cen-man-que du verbe cen-mani « apartarse los que estaban juntos yéndose cada uno por su parte » (Mol. II). Les Toltèques se dispersent donc partout. Cf. 1^{re} partie de l'Hist. de Colh. y de México (§ 85). D'après ce document, il viennent jusqu'aux pays des Anauaca où ils habiteraient encore aujourd'hui (ce seraient donc les habitants d'Anauac Xicalanco et Anauac Ayotlan = côte du golfe mexicain (Tabasco, Campeche) et côte pacifique (Soconusco, etc.).

INDEX

A

Acallan, § 84.

ahuehuetl, § 12.

Apanecatl, § 78, 82.

Apanteuctli, § 20, 31, 50, 55, 56.

Ayotlan, § 84.

azcatl, § 32.

C

cocolletin, § 48.
coçauhqui tecpatl, § 65.
coçauhqui Tlaloque, § 35.
cohuatl, § 78.
Colhuacan, § 69.
Comallan, § 67.
Comalteca, § 67.
cozcaquauhtli, § 77.
Cuetlachcohuatl, § 101.
cuetlachtli, § 42, 78, 79, 81.
Cuilton, § 78, 83.
Cuitlachcihuatl, § 50, 55.
Cuixcoc, § 84.

Ç

Caconco [?], § 84. ce acatl, § 4, 85. ce Acatl (= Quetzalcohuatl), § 75, 76, 77, 79, 80, 82, 83, 84. ce calli, § 11. centzon Mixcohua, § 50, 52, 54, 76. ce tecpati, § 6, 9, 50, 106. Cetl (= Tlahuizcalpanteuctli), § 45. ce tochtli, § 19. Cihuacohuati (= Quilachtli, Quillaztli) § 30, 76. Cincalco, § 106. Cipactonal, § 34. Citlallatonac, § 15, 20. Citlalinicue, § 15, 20. çoçoltin, § 28.

Colton, § 78, 83.

Ch

Chalco, § 84. Chalchiuhapazco, § 30. Chalchiuhcoliuhyan (= Pantitlan), § 100. chalchiuhomitl, § 21, 27, 28. Chalchiuhteyahualco, § 23. Chapoltepec, § 96. chian, § 35. chicome acatl (= Nanahuatl), § 40. chicome malinalli, § 2. chicome tecpatl, § 9. Chicomoztoc, § 57. Chiconcohuatl, § 101. chicuacen éccatl (= Tonatiuh), § 37. chicuacen xochitl (= Tonatiuh), § 37. chichime, § 17. Chimalman (cf. Huitznahuac cihuatl), § 49, 70, 75. Chiucnauhāpan, § 45.

E

ellotl, § 92, 98. etl, § 35.

H

huauhtli, § 35.

Huehuetocan, § 69.

Huemac, § 87, 91, 92, 98, 100, 106.

Huetzin, § 88.

Huictlollinqui § 20, 31.

Huitzilopochtli, § 46.

Huitzilopoca, § 87.

Huitznahuac, § 70, 74.

Huitznahuac cihua (cf. Chimalman) § 73, 75.

I

ilhuicatl, § 11, 12, 15, 19, 20. Itzocan, § 90. Itspapalotl, § 64, 66. Istac Chalchiuhtlicue, § 50. Iztac tecpatl, § 65, 66. istac Tlaloque, § 35.

M

Maçatsonco, § 84. mamaça (contetl in intzontecon), § 58, 60. matlactli omome cohuatl, § 6. Mecitli (Tlalteuctli) § 51. Metztli (cf. nahui tecpatl), § 39, 40, 42, 47. Mexica, § 51, 99, 102, 103, 104. Mexitin, § 51, 99, 101. Micteca, § 25. Mictlan, § 21. Mictlancihuatl, § 21. Mictlanteuctli, § 21, 23, 24, 25, 28. michihuauhtli, § 35. Mimich (cf. Mimixcohua), § 58, 60, 62, 64. mimichtin, § 10, 14, 15. Mixcoatepetl, § 77. Mixcohuatl, § 49, 50, 55, 56, 66, 70, 71, 72, 73, 74. Mixcohua (cf. Mimich, Xiuhnel, centzon M.), § 50, 58. mizquitl, § 55,

N

nahualli (de Quetzalcohuatl), § 26, 29. nahui atl, § 10. nahui oceloti, § 2. nahui olin (cf. Tonatiuh), § 36, 44, 48. nahui quiahuitl, § 7. nahui tecpati, § 39, 41, nahui tochtli, § 86. nahui xochitl, § 11. Nanahuati (cf. chicome acati), § 34, 35, 36, 38, 39, 40, 41. Napateuctli, § 39. nauh Ecatl, § 5. Nequametl, § 87. Nochpallicue, § 46. Nona, § 12. Nonohualco, § 88. Nota, § 12.

0

ocuilme, § 24. oceloti, § 37, 42, 53, 78, 79, 81 (cf. tequanime). oçomatin, § 5. omaxac, § 48. ome acatl, § 19, 105. ome calli, § 17. Oxomoco, § 34. oztotl, § 72.

P

Pantitlan (cf. Chalchiuhcoliuhyan), § 100, 103. Papaztac, § 47. pipilpipil, § 9. pipiltin, § 9. pipiolme, § 24. Pochtlan, § 69.

0

quauhtli, § 37, 42, 78, 79, 81.
Quauhtliçohuauh, § 50, 55, 56.
quecholicpalli, § 43.
Quetzalcohuatl (cf. ce Acatl, Topiltzin, tlilazcatl, § 20, 21, 22, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 33, 36.
Quetzalwochitzin, § 101.
Quilachtli (= Quillaztli, cf. Cihuacohuatl), § 30.
Quillaztli (= Quilachtli), § 76.

T

Tamoanchan, § 30, 32, 36. tecciztli, § 23. Teconma, § 68. techcatl, § 96. tentlapalli, § 43. teocomitl, § 63. teomicohua, § 46. Teotexcalli, § 36, 37. Teotihuacan, § 36, 46. teotlac, § 48, 59. teotlalli, § 58. Tepanquizqui, § 20, 31. tequanime (cf. ocelotl), § 83. tezcacohuati, § 83. Tezcatlipoca (cf. Titlacahuan), § 16, 19. Titlacahuan (cf. Tezcatlipoca), § 16, 20, tlacanexquimilli, § 88.

Tlahuizcalpanteuctli (cf. Cetl), § 45. Tlallamamac, § 31. Tlallamanqui, § 20. tlalli, § 1. Tlaloc (tlamacazqui), § 97, 100. Tlalocanteuctli, § 39. Tlaloque, § 35, 91, 92, 93, 96, 102, 104. Tlalteuctli, § 20, 51, 53. tlaolli, § 13, 32. Tlapallan, § 84, 86. Tlatlacatzin, § 87. tlatlauhqui azcatl, § 32. tlatlauhqui tecpatl, § 65. tlatlauhqui Tlaloque, § 35. tlequahuitl, § 18. tlequiahuitl, § 7. tlilazcatl (= Quetzalcohuatl), § 32. Tlotepetl, § 50, 55, 56. Tlótli, § 37, 42, 44. tochtecomail, § 47. tochtli, § 78. Toçoztli, § 12. Tollan, § 36, 86, 87, 94.1 Tolteca, § 88, 93, 95, 96, 97, 99, 100, 104, 105, 106. Tonacacihuatl,§ 43. Tonacatepetl, § 32, 33, 34. Tonacateuctli, § 38, 43. tonacayotl, § 35, 94, 104, 105, Tonan, § 54. Tonatiuh (cf. chicuacen éecatl, chicuacen xochitl, nahui olin), § 36, 44, 45, 47, 48, 52, 53, 54, 57.

Topiltzin (cf. Quetzalcohuatl), § 36, 86, 87.

Tota, § 54.
totoçanme, § 80.
totolme, § 7.

Totomitl, § 53.

Tozcuecuex, § 99, 104.

Tzapotlan, § 84.
tzihuac, § 53.
tzihuac mitl, § 54.
I zitzimime, § 48, 63.
Tzontemoc, § 31.

X

Xicco, § 84.

Xicococ, § 101, 102.

xicotin, § 24.

xillotl, § 96.

Xiuhācan, § 76.

Xiuhnel (cf. Mixcohua), § 58, 60, 61.

Xiuhteteuctin, § 64.

Xiuhteuctli, § 38.

xiuhtoctli, § 35.

Xochiquetzal, § 46.

xoxouhqui tecpatl, § 65.

xoxouhqui Tlaloque, § 35.

Y

Yapalliicue, § 46. yayauhqui tecpatl, §65. yetecomatl, § 104.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU MARDI 9 JANVIER 1906

Présidence de M. le D' E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Le procès-verbal de la séance du 5 décembre 1905, rédigé par M. Froidevaux, est lu et adopté après quelques rectifications de détail proposées par MM. Marcel, Boman et Diguet.

M. Lebeal procède au dépouillement de la correspondance. La correspondance imprimée se compose des périodiques et ouvrages suivants: Globus (t. LXXXVIII, n° 21 à 24, t. LXXXIX n° 1): Ymer (collection complète de 1898 à 1905); Bulletin of the American Geographical Society (t. 37, n° 12, décembre 1905); Bulletin of the Brown University (vol. 11, n° 4); University of Pennsylvania. — Transactions of the Department of Archaeology (vol. 1, part. II); Anales del Museo nacional de México (t. II, n° 10); Boletin del Cuerpo de Ingenieros del Peru (n° 26); Revista de la Facultad de Letras y Ciencias de La Habana (novembre 1905); Museon (t. VI, n° 3 et 4); Bulletin de l'École d'Anthropologie de Paris (décembre 1905); Les études géographiques et historiques de Felix de Azara, par Luis Maria Torrès; La Edad de la Piedra en Patagonia, par Felix F. Outès.

La correspondance manuscrite, outre les excuses de MM. le duc de Bassano, le comte de Charencey, le comte de Créqui Monfort et Froidevaux, comprend: 1° des lettres ou dépêches de MM. Bonan et de Villiers du Terrage, relatives à l'organisation de la séance; 2°, de M. de La Rosa, relative à une prochaine communication sur les premières fondations de cités espagnoles en Amérique; 3°, de M. Charles Ph. Peabody, à propos du meeting de l'American Anthropological Association, tenu en août 1905, à San Francisco; 4°, de M. le baron Hulot, au sujet d'une demande de renseignements, formulée par M. l'abbé Boscary, curé de Palenque (Chiapas); 5°, de M. Raoul de la Grasserie, relative à un projet d'article; 6°, de notre collaborateur, M. le Dr Rivet, donnant des nouvelles de son exploration péruvienne; 7°, du vice-président du XV° Congrès international des Américanistes à Québec, à propos de l'organisation de la session; 8°, de la bibliothèque de Stuttgart et de la Columbia University, concernant le service des échanges.

Le Président ou le secrétaire, après chacune de ces lettres, communique la solution donnée à l'affaire en cause. M. Leseal fait ainsi approuver un

léger changement dans le mode d'envoi du Journal aux correspondants de la Société à l'étranger.

Il lit plusieurs passages d'une correspondance de Mexico, émanée de MacRoux.

M. le Président souhaite alors la bienvenue à M. le Dr Walter LEHMANN, assistant à la section américaine du Musée royal d'Ethnographie de Berlin. Avant de passer aux communications inscrites à l'ordre du jour, M. Hamy fait renvoyer à la réunion de février l'élection pour la place de membre d'honneur, vacante par le décès de M. Jules Oppert.

Il prend ensuite la parole pour la lecture de son travail sur la déesse mexicaine Yxcuina et présente la très belle pièce en wernérite qui fait l'objet de cette lecture. La statuette présentée, aujourd'hui en la possession du Dr Ribemont-Dessaignes, provient de la galerie du célèbre collectionneur Damour. C'est un chef-d'œuvre de la sculpture en pierre dure qui offre le grand intérêt de correspondre exactement à la monographie de Sahagun sur la déesse aztèque des accouchements et à la planche du Borbonicus qui développe la Treizaine rituelle présidée par Yxcuina.

Après cette communication très appréciée, M. le D'LBHMANN lit l'étude prévue au programme sur la mosaïque mexicaine, ses procédés et ses principales œuvres connues. M. Lehmann insiste sur les pièces de la « Christy's collection » (Londres), le Xolott du Musée de Vienne et le « double Jaguar » de Berlin. La conférence est complétée par une série de très beaux dessins et d'aquarelles.

Une seconde communication du Dr Lehmann a pour objet une curieuse terre cuite à face humaine de Moche (province de Trujillo, Pérou), aujourd'hui conservée au Musée de Berlin qui la tient de M. Martin Berendsohn. En comparant les altérations du visage à différentes planches de l'ouvrage d'Alibert sur les maladies de la peau, M. Lehmann arrive à cette conclusion qu'on se trouve en présence d'un cas de lèpre tuberculeuse précolombienne.

M. Hamy exprime à M. Lehmann les remerciements de l'assemblée pour ses deux très attachantes lectures. Un échange de vues auquel prend part aussi M. Verneau, s'engage entre le Président et le conférencier, à propos de la seconde des deux notes qui sera insérée au Journal, avec planche à l'appui.

Vu l'heure avancée, M. Lejeal se borne à déposer sur le bureau son compte rendu de l'œuvre archéologique et mexicaniste du Congrès de Stuttgart³. Il attire l'attention de l'Assemblée sur les recherches récentes de M. de La Roncière relativement aux captures de galères espagnoles par les corsaires français du xvr siècle. A l'aide d'inventaires et de pièces d'archives, M. de La Roncière est parvenu à fixer la destinée de quelques-uns des objets d'art mexicains enlevés par nos marins aux flottes de l'Espagne. M. Hany se joint à M. Lejeal pour appuyer sur l'importance de ces résultats et, sur sa proposition, la Société décide d'inviter M. de La Roncière à venir personnellement faire un exposé sur cette curieuse question.

La séance est levée à 6 heures 10 minutes.

- 1. V. Journal, nouv. sér. t. III, p. 7.
- 2. V. Journal, nouv. sér., t. III, p. 136.
- 3. V. Journal, nouv. sér., t. III, p. 123.

SEANCE DU MARDI 6 FÉVRIER 1906

Présidence de M. le D' E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Acadénie de médecine

La séance est ouverte par la lecture du procès-verbal de la réunion du 9 janvier qui est adopté. Le secrétaire dépouille ensuite la correspondance. La correspondance manuscrite se compose, outre les excuses de MM. le duc de Bassano et Henri Froidevaux, d'accusés de réception du Journal, et de lettres de MM. de Bassano, Protat, de Jonghe, Vignaud, Koch, relatives soit à l'administration, soit à la rédaction de notre périodique. La correspondance imprimée comprend:

Globus (1906, t. LXXXIX, nos 2-3-4-5); American Anthropologist (octobre-décembre 1905); American Antiquarian and Oriental Journal (novembre-décembre 1905); Smithsonian Institution, Annual Report (1904); University of California, Bulletin (septembre 1905); University of California, Register (1904-1905); Boletin del Cuerpo de Ingenieros de Minas del Peru (nos 27-28); Bulletin et Mémoires de la société d'Anthropologie (1905, no 3); Revue de l'École d'Anthropologie (janvier 1906).

Ont été reçus, en outre, les hommages suivants: Mémoires de Boussingault, offerts par M. Holtzer; The Huntington California Expedition by Franz Boas (envoi d'auteur); Die Mythen und Legenden der Südamerikanischen Urvölker von D' Paul Ehrenreich (envoi d'auteur); The Morphology of the Hupa Language by Pliny Early Goddard (envoi d'auteur); Basket Designs of the Northwestern Californie by A. L. Kroeber (envoi d'auteur). Enfin la « Smithsonian Institution » fait hommage de son dernier Annual Report et la « Library of Congress », de sa Want List of American Historical Serials.

M. le Président prend la parole pour diverses communications. Il signale d'abord la fête commémorative, organisée par l'American Philosophical Society et l'Université de Pennsylvania pour le 200° anniversaire de la naissance de Franklin. Cette fête aura lieu à Philadelphie, les 17, 18, 19 et 20 avril. M. Hamy regrette, à ce propos, que la Société des Américanistes et, surtout, le Museum n'aient pas encore été avisés de la solennité, ce qui jusqu'à nouvel ordre, ajourne toute manifestation officielle. Pendant son séjour en France, Franklin a eu de fréquents rapports avec le Jardin du Roi et a suivi le cours de Brongniart en 1769. M. Hamy rappelle, d'autre part, la mort récente du général Mitas, membre d'honneur de la Société depuis sa fondation. Une lettre de condoléances sera adressée à la famille de l'illustre homme d'État, qui fut aussi un des promoteurs des études américanistes en Argentine. Enfin, le Président propose, ce qui est adopté, l'envoi d'une lettre de félicitations collectives à M. le duc de Lourat, pour sa récente promotion au grade de commandeur de la Légion d'honneur.

Société des Américanistes de Paris.

L'ordre du jour appelant la nomination d'un membre d'honneur en remplacement de M. Jules Oppert, M. Émile Levasseur, membre de l'Institut, administrateur du Collège de France, est élu à l'unanimité. Divers noms sont mis en avant pour la succession du général Mitre, à laquelle il sera pour vu ultérieurement.

M. de Vilier du Terrace, conformément à l'ordre du jour, donne lecture, en le commentant, d'un document inédit du xviiie siècle relatif au Texas. C'est un mémoire rédigé et envoyé à Paris, en 1753, par Kerlerec, gouverneur de la Louisiane française, en vue d'un projet d'alliance avec les Cannécis, peuplade indigène habitant les sources de la Rivière Rouge et voisine par conséquent de la frontière franço-espagnole. En dehors de son intérêt pour l'histoire des relations coloniales entre les deux puissances, ce texte permet de localiser un certain nombre de tribus indigènes et de postes européens situés aux confins de la Louisiane et du Texas.

M. LEJEAL, après avoir, au nom de l'auteur, présenté l'ouvrage du Dr Theodor Koch intitulé Anfänge der Kunst im Urwald, donne lecture d'une communication de M^{mo} Jeanne Roux, de Mexico, sur l'état actuel des fouilles de Teotihuacan Ce travail, illustré de plusieurs photographies, fournit des détails précis sur la construction des pyramides et sur la méthode employée pour leur conservation. Il sera de même que le document apporté par M. de Villiers du Terrage, inséré dans l'un des prochains numéros du Journal.

En fin de séance, M. Hamy fait part des récentes nouvelles qu'il a reçues, de M. le D' River et annonce que notre collaborateur va très probablement pouvoir entreprendre une expédition complémentaire dans le bassin du Rio Napo.

La réunion se sépare à 6 h. 15 après quelques échanges d'observations, sur la correspondance de Boussingault, dont M. le comte de Tubenne veut bien accepter de rendre compte.

SÉANCE DU MARDI 6 MARS 1906

Présidence de M. le D' E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine

Le procès-verbal de la séance du 6 février est lu et adopté. M. Lebeat analyse ensuite la correspondance manuscrite qui comprend, outre cinq lettres d'excuses, des lettres relatives à l'organisation de la séance et à la rédaction du Journal. En outre, M. Émile Levasseur remercie la Société de son élection comme membre d'honneur, et M. le Duc de Loubat, des félicitations qui lui ont été adressées pour sa promotion au grade de Commandeur de la Légion d'honneur. La correspondance imprimée se compose des périodiques suivants:

Revue de l'École d'Anthropologie (février 1906); Bulletin et Mémoires de

1. V. Journal, nouv. sér., t. III, pp. 53 et 65.

La Société d'Anthropologie (1905, n° 4); Rendiconti de la Reale Accademia dei Lincei (1905, n° 7 et 8); Globus (t. LXXXIX, n° 6, 7 et 8); Ymer (1906, m° 4); Bulletin of the American and geographical Society (t. 79, 1906); American and Antiquarian Journal (janvier-février, 1906); Revista de la Universidad de La Habana (1906, n° 1); Anales del Museo nacional de México (1905, n° 11 et 12); Revista del Museo nacional Salvadoreño (n° 13-15).

M. Lebeal présente à l'Assemblée le premier numéro du nouveau périodique, Anthropos, rédigé par un groupe de missionnaires catholiques. Il propose, ce qui est accepté, d'établir l'échange avec cette revue qui promet d'être très utile.

M. le Président annonce que les thèses et travaux de notre collègue, M. Jules Humbert, viennent d'être honorés du prix Jemard, par la Société de Géographie. A propos d'une lettre de M. le baron Hulor, il revient brièvement sur le prétendu manuscrit de Taddeo Viseo de Gênes (texte et carte), relatif à une découverte antécolombienne de l'Amérique, ou, tout au moins, des Antilles.

L'ordre du jour appelle la lecture de M. Henri Vignaud sur le professeur Sophus Ruge et son œuvre '. Dans ce mémoire, qui sera publié au numéro d'avril, l'auteur, après avoir indiqué les différentes questions d'histoire de la géographie sur lesquelles s'est portée la grande activité de l'érudit allemand, s'attache particulièrement à montrer les idées nouvelles, introduites par M. Ruge dans l'histoire critique de Christophe Colomb. Ruge fut le premier, ou l'un des premiers, à suspecter et à vérifier la légende de Colomb, cosmographe savant. Le premier, ou l'un des premiers en Allemagne, il a dépouillé le navigateur génois de l'auréole de sainteté et de vertu morale dont la tradition l'avait indûment gratifié. Par là, il a jeté les bases d'une histoire colombienne vraiment scientifique et ouvert une voie nouvelle aux recherches sur la découverte de l'Amérique.

Après M. Vignaud, M. Charles de La Roncière communique le résultat de ses récents travaux sur « la conquête des trésors du Mexique et les expéditions de Verazzano en Amérique ». La principale nouveauté de cet exposé porte sur trois points distincts: 1° un grand nombre de richesses (objets d'or et d'argent, mosaïques, tapisseries de plumes, manuscrits) du Mexique, envoyés au roi d'Espagne par Cortès et ses successeurs, ont été détournés par les flibustiers français; 2° le plus actif de ces corsaires fut. Jean Fleury, auquel M. de La Roncière a pu restituer sa véritable personnalité, trop souvent confondue, au moins pour certains voyages et expéditions de course, avec divers aventuriers de mar, notamment avec Verazzano; 3° aux entreprises des Dieppois vers l'Amérique, il faut opposer celles d'un syndicat de marchands lyonnais, très hardis, pendant le premier tiers du xvr° siècle. Pour illustrer ces démonstrations, en ce qui concerne la course du capitaine Fleury et la défaite de l'escadre de Mendoza, en 1523, au large des Açores, M. de la Roncière présente la pho-

^{1.} V. Journal, nouv. ser., III, p. 7.

tographie d'un vitrail de l'église de Villequier (Seine-Inférieure) qui figure très probablement la capture des caravelles espagnoles,

M. Hamy remercie M. de La Roncière d'avoir bien voulu donner à la Société des Américanistes la primeur d'une étude qui doit bientôt paraître au tome III de l'Histoire de la marine française. M. Hamy adresse, ainsi que MM. Lehnam et Lejeal, quelques questions à l'orateur, au sujet de la destinée ultérieure des trésors capturés par les Français. Car c'est là, dans la lecture qui vient d'être faite, un des points qui intéresse particulièrement le Mexicanisme.

En fin de séance, M. Lehmann explique à l'Assemblée comment l'étude du Codex Xolott de la Nationale (F. Aubin-Goupil, n° 1-10) l'a conduit à rectifier la pagination de ce document et à découvrir une page supplémentaire, facticement réunie à une autre feuille 1. Puis M. Lebeal rend compte rapidement d'un travail manuscrit sur l'antiquité mexicaine, confié à l'examen de la Société par un correspondant de La Rochelle. Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce cahier, ce sont les notes de voyage, annexées à l'exposé principal et qui ont le mérite de faire connaître l'état, entre 1854 et 1860, d'un certain nombre de sites archéologiques importants.

La séance est levée à 5 heures 55 minutes.

1. V. Journal, nouv. sér., t. III, p. 145.

NÉCROLOGIE

WASHINGTON MATTHEWS

Washington Matthews, un des représentants les plus considérables de l'Américanisme aux États-Unis, était originaire d'Irlande. Né à Killiney, comté de Dublin, le 17 juillet 1843, il est mort à Washington, le 29 avril 1905. Fils d'un médecin émigré en Amérique, vers 1847, il fut dirigé par son père vers les études médicales qui lui inspirèrent un goût très vif pour l'anthropologie et, de 1860 à 1863, conquit ses grades à l'Université de l'État d'Iowa. Peu de temps après, il entrait comme volontaire, dans le corps des chirurgiens de l'armée. La Guerre de Sécession battait son plein. Il y fit vaillamment son devoir et, l'ordre rétabli, resta au service où il trouva une carrière très honorable, sinon la plus chère occupation de sa vie. C'est en 1865, à Fort-Union, Montana, que se confirma sa vocation d'ethnographe. Médecin de station militaire (« post surgeon »), il prit contact avec les Hidatsa (Minnetarees et Grosventres) du Missouri, les Arickarees, les survivant de la tribu des Mandans qu'il observa avec diligence et sympathie pendant près de six années. De ces premières études sortit le livre intitulé Grammar and Dictionary of the Hidatsa (New-York 1873, xxv-158 p.; 2º édition, aux frais du gouvernement fédéral, dans les U. S. geological and geographical Survey Misc. Publications, Washington, 1877, 239 p. in-8°, sous le titre de : Ethnography and Philology of the Hida-Isa Indians), dont on a pu écrire : « ...the most important memoir on our aboriginal languages that had appared since the great Dakota dictionary of Riggs, twenty six years before ». Cette œuvre signala Matthews à l'attention du Bureau of American Ethnology et de son chef Powell, ce merveilleux devineur d'hommes. Sur le conseil de celui-ci, le jeune savant se fit désigner pour une garnison très lointaine, Fort Wingate, Nouveau-Mexique. Il devait y passer quatre ans (1880-84), pour y revenir dix ans plus tard (1890-94), pendant une nouvelle période de quatre ans. Ces deux séjours tiennent une place capitale dans le labeur scientifique de Matthews. On leur doit reporter la genèse des livres et des articles qui établirent définitivement sa réputation :

« Navajo Silversmiths » (2^d Ann. Rep. Bur. Ethnol., p. 167-178, pl. 16-20, Washington, 1883);

« A part of the Navajo Mythology » (Amer. Antiquarian, t. V, p. 207-224, Chicago, 1883);

« Navajo Weavers » (3^d Ann. Rep. Bur. Ethnol., p. 371-391, pl. 24-38, Washington, 1883);

« Mythological Dry-painting of the Navajos » (Trans. Anthr. soc. Washington, vol. III, p. 139-140, Washington, 1885) et « Mythic Dry-paintings of the Navajos » (Amer. Naturalist, t. XIX, p. 931-939, Philadelphia, 1885);

- " Some Deities and Demons of the Navajos » (Amer. Naturalist., t. XX, p. 841-850, 1886);
- « The Mountain Chant: A Navajo Ceremony » (5th Ann. Rep. Bur. Ethn., p. 379-467, pl. 10-18, Washington, 1887);
- « The Prayer of a Navajo Shaman » (Amer. Anthropologist, vol. I, p. 149-170, Washington, 1888);
- « Navajo gambling Songs » (Amer. Anthropologist, vol. II, p. 1-19, Washington, 1889);
- « The gentile system of the Navajo Indians » (Journal Amer. Folk-Lore, vol. III, p. 89-110, Boston, New-York, 1890);
- « Navaho Legends » (Mem. Amer. Folk-Lore Society, t. V, VIII-299 p. in-8°, 7 pl. et 1 carte, Boston, New-York, 1897).
- « The Night Chant; a Navaho ceremony » (Mem. Amer. Museum of Natural History, vol. V, Anthropological Series, XVI-332 p., in-4°, 8 pl., New-York, 1902).

Cette dernière publication est très caractéristique de l'esprit en partie nouveau, introduit aux États-Unis dans les recherches de folk-lore et de mythologie, par Matthews et ceux qui, avec lui, fondèrent l'American Folk-Lore Society, destinée par la suite à une si grande prospérité. Avant eux, ces parties de l'ethnographie étaient explorées surtout comme provinces de la littérature. Matthews et sa génération surent démontrer au public américain que l'intérêt d'un mythe ou d'une légende n'est pas seulement dans leur beauté esthétique, mais aussi dans leur valeur documentaire, dans leur importance religieuse et sociale. Le « Night chant », la monumentale monographie, publiée par le Museum of Natural History de New-York est, à cet égard, un modèle. Elle restitue la religion presqu'entière, les grands traits de l'organisation tribale de Navahos, par une série d'analyses minutieuses. Les procédés qu'elle applique sont, en somme, ceux du laboratoire. Et Matthews était, en effet, un homme de laboratoire, dont d'autres travaux purement somatologiques disent la rigoureuse méthode scientifique. La plupart furent réalisés par lui pendant son passage à l'Army Medical Museum de Washington. De cette bibliographie si touffue, l'on ne rappellera ici que les « Human bones of the Hememway Collection » (Mem. National Academy of Sciences, vol. VI, p. 139-286, 57 pl., Washington, 1893). C'est, au point de vue de l'anthropologie physique, le bilan de la grande « Southwestern Archeological Expedition ». On pourrait ajouter les articles de revues sur la consomption chez les Indiens, les recherches sur les applications de la photographie à l'étude du crâne humain, l'invention connexe d'un nouveau système de craniométrie, etc...

Ce genre d'étude et d'écrits et les recherches folkloriques ou religieuses mentionnées plus haut, dérivent du même amour des faits précis et concrets. Si, d'ailleurs, Matthews observait, recueillait, disséquait sans amplifier, sans embellir, en naturaliste et en médecin, les traditions, les rites, les coutumes, il les sentait et les aimait et en artiste et en poète. Poète, il le fut aussi, profondément. Il a chanté avec émotion, par exemple, la fin du paganisme américain, la mort des dieux aborigènes tués par le christianisme 4.

1. Voir le poème intitulé « the Pagan martyrs ».

Sa bonté touchante, son amour des faibles, le plaisir qu'il trouvait dans la société des enfants, le dévouement professionnel dont il fit preuve vis-à-vis des blessés de la grande guerre et dans plusieurs graves épidémies d'Indiens, le soin dont il entourait les animaux, enfin le courage résigné avec lequel il supporta les souffrances de ses dernières années complètent harmonieusement le portrait moral de ce travailleur acharné, modeste et probe.

L. LEJEAL

GIRARD DE RIALLE

Julien Girand de Rialle, né à Paris, le 27 septembre 1841, a représenté la France dans la péninsule des Balkans, en Allemagne et auprès de diverses républiques sud-américaines. Un court passage dans l'administration préfectorale, sous la Présidence de Thiers, puis à la tête des Archives du ministère des Affaires étrangères, complète sa carrière très honorable d'homme public. Peu de fonctionnaires et de diplomates ont rempli aussi studieusement leurs loisirs. A la Revue de Linguistique et à l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux qu'il dirigea pendant plusieurs années, il donna nombre d'importants articles qui témoignent d'un savoir varié, joint à une grande vigueur de pensée. M. Girard de Rialle s'était consacré principalement à la grammaire et à la mythologie comparées, à l'ethnographie générale. Sous ces divers aspects, il étudia surtout l'Inde védique, la Perse ancienne et la préhistoire de la France. Mais il laisse aussi des écrits américanistes estimables. Sans parler d'une étude sur les langues du Mexique (1867) et d'un Commentaire du Manuscrit Troano (1872) qu'on doit, aujourd'hui, juger un peu surannés, il y a d'excellentes choses dans le petit livre sur les peuples de l'Amérique, bien qu'il s'agisse d'un traité de vulgarisation. Et la Mythologie comparée (1878), dont le seul volume paru est presque tout entier consacré à l'Amérique, a beau se réclamer modestement de l'autorité de Müller de Bâle, c'est un travail original, d'une documentation le plus souvent personnelle, et fortement composé. L'idée maîtresse de l'œuvre, c'est que toutes les conceptions religieuses de l'humanité sont sorties, par voie d'évolution, d'un primitif fétichisme. De ce point de vue, les polythéismes anciens du Mexique, de l'Amérique centrale, de la Colombie et du Pérou sont décrits avec logique, clarté, exactitude et précision. Dans un autre ordre d'idées, M. de Rialle devait ajouter à nos connaissances sur la conquête du nouveau monde. Sous le titre : « Sébastian Cabot et Charles Quint », il inséra, en 1890, au Bulletin de Géographie historique et descriptive (p. 24-34 et 282), un très bon travail, relatif au projet d'expédition contre le Pérou, par l'Amazone, qu'avaient préparés l'ambassadeur français en Angleterre, Boisdauphin, et John Dudley, duc de Northumberland.

L'heure de la retraite venait de sonner pour M. Girard de Rialle. Il allait quitter la légation française de Santiago qu'il dirigeait depuis 1898, heureux de pouvoir se livrer désormais tout entier à ses études préférées, lorsqu'il est mort agé de soixante-quatre ans.

Nous avons appris, dans le même moment, qu'il désirait devenir des nôtres et qu'il n'était plus. Aux regrets de ses amis il nous sera permis de joindre ceux d'une Société qui se réjouissait d'acquérir en lui un adhérent laborieux, distingué et savant.

L. LEJEAL

JULES OPPERT

Nous ne nous proposons point, dans cette courte note, de refaire la biographie, tant de fois écrite, ni d'exposer l'œuvre, tant de fois appréciée depuis un an, du grand assyriologue. Nous voulons simplement dire les liens qui nous unissaient à lui et offrir à sa mémoire l'hommage que la dispersion des vacances nous empêcha, en août 1905, d'apporter sur sa tombe.

Jules Oppert était l'un des fondateurs de la Société des Américanistes de Paris. Il en fut pendant dix années, l'un des vice-présidents d'honneur; il y donnait l'exemple d'une rare assiduité. Il avait, de même, adhéré à presque tous les Congrès internationaux d'Américanisme, au milieu desquels il représenta souvent l'Institut de France. C'est une preuve, entre tant d'autres, de l'intérêt que cet esprit d'une culture encyclopédique et d'une si belle activité portait à toutes les parties de l'histoire.

Quand il prenait part à un débat d'américanistes, Oppert commençait, d'ordinaire, par s'excuser avec une modestie un peu narquoise. « Je cherche à m'instruire », disait-il. Mais le soi-disant amateur se révélait vite, à qui aurait eu la naïveté ou commis l'ignorance de le prendre au mot, comme admirablement instruit de l'archéologie précolombienne, des problèmes qu'elle soulève et de l'abondante littérature qu'ils inspirent. Oppert affectionnait spécialement les discussions de chronologie et de linguistique. C'étaient aussi, on le sait, les sujets préférés de ses recherches d'assyriologue. Sur ce terrain, en Amérique comme en Orient, sa science de mathématicien et son génie philologique bien servis, d'ailleurs, par une force et une verve singulières d'argumentation le rendaient redoutable.

Oppert posait, sur le mode socratique, au « préopinant » qu'il voulait réduire, quelques questions d'allure inoffensive, puis, de question en réponse, dévoilait ses objections, presque toujours victorieuses. Que de thèses nous vîmes ainsi, par lui, s'effondrer en poussière et quels vilains quarts d'heure il fit passer à quelques-uns! Il poursuivait surtout ceux qu'il appelait les « messieurs à systèmes », défenseurs ou contempteurs des dogmes, et qui confondent l'apologétique avec l'histoire. Par cette attitude, sans avoir jamais publié aucun travail d'Américanisme, Oppert a certainement exercé une magistrature des plus fructueuses sur le progrès de nos études. En confirmant les uns dans les bonnes méthodes, en y amenant les autres, sa critique fut salutaire à tous les travailleurs. Elle était parfois un peu rude; elle n'était jamais malveillante; elle faisait des victimes, mais ne faisait pas de rancunes; car elle savait toujours, par un mot spirituel ou malicieux, atténuer les brutalités de l'attaque. Personne n'oubliera, chez nous, l'illustre collègue qui, dans nos réunions, apportait un si haut savoir et tant de bonne humeur.

L. LEJEAL.

LE DUC DE BASSANO

Hugues-Napoléon Maret, troisième duc de Bassano, mort à Paris, le 8 mai 1906, était né à Meysse, le 8 novembre 1844.

Il est des hommes qui n'ont que des amis. M. de Bassano, bien que son amitié ne fût pas banale, était de ces hommes. A tous ceux qui l'approchaient, l'élévation de son caractère, la finesse et la culture de son esprit, le charme de son commerce inspiraient bien vite un sincère attachement. Pour chacun d'entre nous, ce fut une douleur très personnelle de le voir emporté, avant l'âge, par un mal insidieux dont les alternatives avaient, à diverses reprises, donné l'espoir d'une guérison. Après six mois, nos regrets sont devenus plus vifs encore, car nous apprécions plus exactement le rôle essentiel, dissimulé par sa modestie, que notre cher collègue tenait dans notre Société.

Plusieurs séjours en Amérique avaient, dès sa jeunesse, inspiré la curiosité des choses de l'Américanisme à M. de Bassano. Quand le duc de Loubat, son ami de quarante ans, et le Dr Hamy réalisèrent leur projet d'une association vouée à l'étude du monde indigène américain, le duc de Bassano se joignit à eux sur-le-champ. Il prit pour lui, dès l'origine, les ingrates fonctions de trésorier et, pendant onze ans, il les garda. Depuis plus longtemps encore, il intervenait dans l'administration de la Société de Géographie. A gérer ainsi de modestes intérêts scientifiques, il mettait le même zèle scrupuleux qu'avait apporté, avant lui, ceux de son nom aux grandes charges de l'État.

Toute son existence n'a été, du reste, qu'une longue fidélité et un long dévouement. Entré en 1863, à dix-neuf ans, dans la diplomatie, attaché d'ambassade à Turin et à Washington, puis rappelé à Paris auprès d'un ministre des Affaires étrangères qui avait distingué ses belles qualités, enfin, secrétaire à l'ambassade de Constantinople, il avait devant lui un brillant avenir d'homme public. Au 4 septembre, il sacrifia, sans hésiter, sa carrière à ses convictions politiques et il démissionna.

Dès lors, il fit deux parts de sa vie. Il fut, auprès des princes qu'il aimait, le courtisan du malheur, dans la plus noble et la plus touchante acception du terme. Il accompagna l'impératrice Eugénie pendant son tragique pèlerinage du Zoulouland, en 1879. Mais il n'oubliait pas la France. Il l'avait défendue en 1870-71, comme lieutenant de mobiles et sa conduite sur les champs de bataille autour de Paris, lui avait valu une proposition pour la croix. En se vouant, par la suite, l'un des premiers, à l'expansion colonisle, de la façon la plus généreuse et la plus éclairée, il a rendu à son pays de réels services, trop ignorés.

Puissent ces souvenirs et l'expression émue de notre respectueuse sympathie être doux à la famille qui le pleure!

LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES.

BULLETIN CRITIQUE

J. GARCIA ICAZBALCETA: Vocabulario de Mexicanismos (Jules Humbert). — D' Th. Koch: Anfänge der Kunst im Urwald (Ed. de Jonghe). — D' P. EHREN-REICH: Die Mythen und Legenden der Südamerikanischen Urvölker (L. Lejeal).

Joaquin Garcia Icazbalceta. Vocabulario de Mexicanismos, por D. Joaquin Garcia Icazbalceta, obra póstuma publicada por su hijo, Luis Garcia Pimentel. México, Tip. y Lit. « La Europea », 1905, in-8° de xviii-241 p.

Ce livre de Garcia Icazbalceta complète la série des dictionnaires spéciaux que possèdent déjà la plupart des nations hispano-américaines. L'auteur a voulu faire pour le Mexique ce qui a été fait, pour le Costa-Rica, par M. J.-F. Ferraz, dans ses Nahuatlismos; pour la Colombie, par M. Cuervo, dans ses Apuntaciones críticas sobre el lenguaje Bogotano; pour le Chili, par M. Zorobabel Rodriguez, dans son « Diccionario de Chilenismos »; pour le Pérou, par Juan de Arona (« Diccionario de Peruanismos »); pour l'île de Cuba, par Esteban Pichardo (« Diccionario razonado de vozes cubanas »), etc. Une récente publication de la Revue hispanique sur les provincialismes argentins et boliviens montre l'importance que les milieux scientifiques attachent à ces recherches. Il est regrettable que la mort ait surpris le grand érudit mexicain avant qu'il ait achevé son œuvre, et il est à souhaiter que son fils, M. Garcia Pimentel, puisse achever, avec les matériaux paternels, et livrer au public le Vocabulaire des Mexicanismes dont le premier volume seul (A-G) a été publié jusqu'à ce jour.

Dans la préface, M. Garcia Icazbalceta expose son but et retrace l'histoire des provincialismes mexicains. — Un dictionnaire de provincialismes ne doit pas ressembler à un dictionnaire de la langue officielle. Tandis que ce dernier est contraint à une grande sévérité dans l'admission des articles, le premier ne doit pas hésiter à tout prendre, le bon et le mauvais, le propre et l'impropre, le familier, le vulgaire même et le trivial; il doit, en un mot, refléter, comme en un miroir, le parler populaire et c'est ce qui fait l'intérêt d'un ouvrage de ce genre.

Quelle est l'origine des provincialismes hispano-américains? Beaucoup qui semblent nés sur le sol du nouveau monde, sont tirés de l'espagnol même; mais ils ont disparu de la patrie primitive. Quelques-uns se retrouvent encore dans certaines provinces de l'Espagne, en Andalousie surtout. Les conquistadores, en effet, et les pobladores avaient apporté avec eux la langue vulguire qu'ils parlaient dans leur pays; ils la répandirent partout, en l'augmentant de mots qu'ils inventaient pour suppléer à l'insuffisance de leur propre idiome ou qu'ils empruntaient aux langues indigènes pour désigner des objets inconnus ou

des idées nouvelles. Les colons espagnols, en passant d'une contrée à l'autre, portaient ces mots avec eux. C'est pourquoi les provincialismes que l'on pourrait croire spéciaux à une province, se retrouvent dans des pays très différents. Il est même arrivé, chose curieuse, que beaucoup sont revenus en Espagne, soit avec les colons, à leur retour, soit dans les actes administratifs et dans les pièces de toutes sortes, privées ou non; c'est ainsi que nombre de mots américains ont pris racine dans la péninsule.

Tous les dialectes américains ont donc des provincialismes communs. Partout les procédés de formation ou de dérivation de mots se ressemblent. Un des plus heureux est la facilité avec laquelle les noms forment des verbes; on a ainsi : festinar à côté de festinación, agredir à côté de agresión, extorsionar tiré de extorsión, harnear de harnero, etc. On trouve même chez les Hispano-Américains des défauts identiques de prononciation : tous, par exemple, donnent le même son à c, s, et z, à ll et à y, ou encore ils unissent les voyelles qui en castillan ne forment pas des diphtongues, disant cái, máiz, páis, en une seule émission de voix. Cette manière générale de parler, ainsi que la douceur du langage, remarquable surtout chez les femmes, sont dues apparemment à l'influence des Andalous qui, dès les premiers temps de la conquête, vinrent nombreux en Amérique.

A côté des provincialismes généraux, il n'y en a pas moins, dans chaque contrée, des idiotismes particuliers dus aux influences locales ou voisines. Au Mexique, les gens de Vera-Cruz parlent avec l'accent cubain; dans les États de Jalisco et de Morelos, on rencontre beaucoup de mots aztèques; dans celui d'Oajaca, des mots zapotèques, et dans le Yucatan, l'influence de la langue maya est considérable, même sur les personnnes très instruites. Les autres langues européennes ont même contribué à modifier la langue primitive, et les États frontière du Nord du Mexique, par exemple, subissent la contagion inévitable de l'anglais.

De là, une foule de disparates américains et une matière des plus fécondes pour un dictionnaire de provincialismes.

Quant au fond même de l'ouvrage, il est des mieux conçus. Les diverses acceptions de mots sont nettement établies, et les différences de sens sont subtilement analysées. Des exemples bien choisis font saisir les distinctions, même les plus légères (v. par exemple, à l'article cambiar, la discussion sur la confusion faite parfois entre cambiar et mudar ; à l'article calmudo, la précision de la nuance entre calmudo et calmoso, etc.).

M. Garcia Icazbalceta ne borne pas ses recherches au Mexique; il les étend aux autres pays hispano-américains. Les mêmes mots se retrouvent dans différentes contrées avec le même sens : c'est le cas de anchar, qui a remplacé partout ensanchar; ou bien ils ont passé d'un pays à un autre en changeant de signifi-

^{1.} Nous donnons une idée des citations faites à ce propos par Garcia Icazbalceta.

— « Aviso à Ud. que ayer cambié — Como! No comprendo. — Quiero decir que me he mudado: que me he ido à vivir a otra casa. » — « Aguardeme Ud. un poco, que voy à cambiarme. — Por quien? — Digo que voy à mudarme, à mudar la ropa. »

cation, tel que china qui, au Pérou, désigne une indienne ou une métisse employée comme domestique, dans l'Équateur, une servante, dans le sens général, au Mexique, une femme du peuple de mœurs légères, tandis qu'à Cuba, au Guatemala, le mot est devenu simplement un terme de tendresse entre femmes.

Parfois, les mots espagnols se sont déformés: catredal a pris la place de catedral, duce celle de dulce, ciénega celle de ciénaga, et M. Garcia Icazbalceta retrouve la même déformation en Colombie, au Vénézuéla, au Chili, dans l'Argentine. Souvent le sens des mots s'est étendu: amarrar embrasse au Mexique comme au Pérou et au Chili, tous les sens de atar, et capaz s'emploie pour posible et probable.

A côté de ces disparates de mots, M. Garcia Icazbalceta réserve une grande place aux locutions familières, et on trouve dans son livre l'explication, appuyée sur d'intéressantes citations, d'expressions comme: No es mala ancheta, ou vaya una ancheta, qui s'emploie à propos des corvées ennuyeuses, ande Ud, ou andele, pour amener quelqu'un à faire une chose, vaya Ud à freir chongos, pour congédier quelqu'un avec dédain, dar ou hacer carita, démontrer par des signes extérieurs que l'on répond à l'affection de quelqu'un, miren que caso! exclamation de surprise, ángela maría, interjection d'approbation ou d'admiration, etc.

Quant aux étymologies, et surtout les mexicaines, M. García Icazbalceta les discute savamment et ne les accepte qu'avec la plus extrême réserve (v. par ex. art. : chocolate, galpon, quachimango).

Enfin, un des côtés qui n'est pas le moins intéressant du livre, c'est la partie technique et historique. A propos de termes particuliers, l'auteur entre dans de longs développements, sur les plantes spéciales du Mexique, par exemple (v. art. : granadita, amole, etc.), les animaux (art. : ahuizote, centzontle, etc.), la géologie (ceboruco), ou bien encore il nous donne de curieux détails sur les mœurs, les institutions politiques de l'ancien Mexique, son histoire et son organisation sociale (v. par ex. les art. : calpixque, guanaja, castas, etc.).

Le Vocabulaire de Mexicanismes de Garcia Icazbalceta, s'il était achevé, ne serait donc pas un livre de puré linguistique d'une lecture fatigante, mais un ouvrage intéressant à consulter. Dans ce que nous en donne, aujourd'hui, la piété filiale, le savant, l'historien, le moraliste trouvent leur compte aussi bien que le grammairien; bref, c'est une sorte de musée où l'auteur projetait de conserver « como oro en paño » le trésor de sa langue nationale et le souvenir des usages mexicains.

Jules HUMBERT.

Dr Th. Koch-Grünberg. Anfänge der Kunst im Urwald. Indianerzeichnungen auf seinen Reisen in Brasilien gesammelt. Berlin, Ernst Wasmuth, s. d. [1906], in- 8° obl. de xv-70 p., 63 pl., 2 c. h. t., 11 fig. d. l. t.

Ce serait une erreur de croire que, sous le titre de « Débuts de l'art dans la

Forêt Vierge », M. Koch ait voulu nous présenter quelque dissertation, quelque théorie nouvelle sur les origines de l'art. Rien de cela dans le beau volume sorti des presses de E. Wasmuth. C'est une importante contribution à l'étude concrète de l'esthétique chez les peuplades qui habitent le haut Rio Negro et le Rio Yapura; et cet art n'est primitif que pour autant que nous en comparons les caractères à l'art de l'époque préhistorique ou à l'art chez les enfants.

Le livre de M. Koch vient à son heure. Depuis quelque temps, l'ethnographie s'est attachée résolument et systématiquement à l'étude de la vie psychique des peuples de civilisation inférieure. Aucune forme de la vie des peuples ne la laisse indifférente; mais il est indéniable, qu'en ces dernières années, les phénomènes religieux et les phénomènes esthétiques ont eu le privilège de passionner ses recherches d'une façon toute particulière.

Comme l'indique le sous-titre, l'auteur s'est borné à l'art du dessin. Son étude est d'autant plus intéressante que, pour cet art, nous disposons de certains éléments de comparaison. En effet, Jules Crevaux s'était déjà décidé à publier certains dessins indigènes; dans la relation de son deuxième voyage, M. Karl von den Steinen leur consacre un important chapitre, et, tout dernièrement, M. Max Schmidt, dans le livre que nous avons analysé au numéro précédent de ce journal 4, étudie de plus près quelques spécimens de l'art du dessin chez les indigènes du Xingu. M. Koch est le premier, je crois, qui collectionna systématiquement des dessins et en fit l'objet d'une publication particulière.

Son livre se compose de deux parties bien distinctes: la première est un consciencieux essai d'étude dû à la plume de M. Koch. La seconde est la reproduction fidèle des dessins que les indigènes avaient tracés au crayon dans les carnets de M. Koch. Ces dessins appartiennent aux peuplades les plus diverses, telles que les Baré du Casiquiare, les Baniwa du rio Guainía, les Siusi et les Káua du rio Aiarý, les Tukáno, les Uanána, les Kobéua, les Bahúna, les Tuyúka du rio Caiarý-Uaupés et de ses affluents, les Umána du rio Macáya, toutes peuplades du haut Rio Negro et du Yapura que M. Koch visita en 1903-1905. Nous trouvons, en outre, des dessins appartenant à des Ipuriná du Rio Purus, que l'auteur recueillit à Manaos, et des dessins de Bakairi du Paranatinya et du haut Xingu, recueillis lors de l'expédition qu'il entreprit dans cette région, en compagnie du Dr Hermann Meyer de Leipzig (1899).

Toutes ces tribus ont pour le dessin des capacités différentes. De plus, à l'intérieur d'une même tribu, on peut constater des différences individuelles. Pour que l'on saisisse plus facilement les caractéristiques du talent de ses divers artistes, M. Koch a eu soin de faire reproduire fidèlement ses carnets, de telle sorte que chaque feuille du livre reproduise exactement et en grandeur réelle une feuille de ses carnets. L'exécution est très soignée. Au bas de chaque feuille, on trouve l'indication de la tribu, le nom du dessinateur, l'endroit exact où le dessin fut recueilli, enfin le sens général de la représentation.

Une table placée à la fin du livre met chaque dessin en rapport avec les passages du texte de M. Koch qui s'y rapportent. Ce texte qui constitue la pre-

^{1.} Voir Journal, avril 1906, p. 109.

mière partie du livre est un essai de coordination, subdivisé en quinze chapîtres qui traitent successivement des contours, des dessins où la face et le profil se trouvent mêlés, des dessins où certaines parties du corps sont omises, des dessins où d'autres parties sont indûment ajoutées, des dessins où des parties du corps sont représentées isolées, des représentations de choses que l'œil ne peut apercevoir, de l'achèvement des dessins, des animaux inférieurs, des plantes, des scènes à personnages, des représentations d'esprits, de masques, de cartes géographiques, de cartes célestes et finalement des ornements. Ces chapitres sont écrits peut-être un peu rapidement, mais ils contiennent de nombreuses considérations, souvent très intéressantes et toujours judicieuses. Leur importance la plus grande leur vient de ce que M. Koch a eu l'excellente idée de nous faire assister à la genèse même de bon nombre de dessins qui, sans cela, seraient inintelligibles.

De ces chapitres, les sept premiers s'occupent des caractères généraux des dessins; les huit derniers sont groupés d'après le sujet de la représentation. La simple énumération des objets traités par M. Koch suffit à montrer que cet art est loin d'en être à ses débuts. Le répertoire de l'artiste indien est des plus vaste; il dessine à peu près tout ce sur quoi son attention se porte. De préférence — reste cependant pour chaque cas à déterminer jusqu'à quel point le choix du dessinateur peut avoir été influencé par M. Koch — il reproduit l'homme, les animaux, en particulier ceux qu'il rencontre à la chasse et à la pêche. Quant aux petits animaux, leur représentation est moins fréquente et plus imparfaite; sauf, cependant, quand il s'agit des petits animaux malfaisants. Les plantes ne semblent pas du tout attirer le dessinateur non civilisé; c'est un des multiples traits qu'il a de commun avec l'enfant. Il aime à dessiner des scènes de chasse, de pêche, de danse. Enfin, les représentations d'esprits et de masques, les cartes géographiques et, surtout, les cartes célestes et les ornements, présentent un très grand intérêt.

C'est surtout dans les représentations d'hommes et de grands animaux, ainsi que dans les scènes de chasse et de pêche, qu'on peut le mieux saisir la caractéristique de tous ces dessins. Le dessin chez le non-civilisé, Andree et Steinen ont déjà insisté sur ce point, est avant tout l'auxiliaire du langage, il est descriptif. Comme l'enfant, le « Naturmensch » dessine, moins avec l'intention de rendre un objet avec exactitude ou de provoquer un sentiment esthétique, que pour exprimer une idée. De plus, il ignore complètement la perspective; et ainsi s'explique qu'il représente généralement les hommes de face et les animaux de profil, à moins qu'il ne s'agisse de reptiles (ceux-ci sont vus et dessinés de dos).

Quand on tient compte de ces deux remarques générales, les imperfections des dessins indiens deviennent moins choquantes. Au lieu de les voir avec des yeux d'Européens, de sourire et de passer outre, on se sent irrésistiblement porté à les regarder de plus près, à les étudier afin d'y découvrir quelque manifestation particulière de la mentalité des peuples ou des individus. Nous croyons que non seulement les ethnographes de profession, mais aussi les psy-

chologues et les historiens de l'art liront avec le plus vif intérêt les considérations dictées à M. Koch par l'étude comparative des dessins qu'il a recueillis.

Ed. or Jongue.

D' Paul Ehrenreich. Die Mythen und Legenden der Südamerikanischen Urvölker und ihre Beziehungen zu denen Nordamerikas und der alten Welt. Berlin, Verlag von A. Asher & Co, 1905, in-80 (Supplement zu Zeitschrift für Ethnologie) de 108 p.

Cette brochure, presque équivalente, par son impression très compacte, à un gros livre, contient trois et même quatre choses: 1° tableau général des mythologies de l'Amérique méridionale (p. 10-29); 2° inventaire analytique détaillé (p. 29 ssq.) des mythes sud-américains qui se groupent, géographiquement, en un certain nombre de cycles (Sagenkreise) ou de provinces mythiques, rarement isolées les unes des autres; localisation des points de contact entre ces Sagenkreise (p. 60 sqq.); 3° rapports analogiques entre les mythologies des deux continents colombiens (p. 66); 4° rapports entre mythes de l'Amérique et mythes de l'Asie (p. 77). On voit, par ce court résumé, que M. le D' Paul Ehrenreich ne craint pas les sujets difficiles. Mais on peut aussi pressentir les côtés faibles de sa construction.

Les relations, ou plus exactement, les similitudes et lés parentés signalées dans les seconde, troisième et quatrième parties de son travail, sont expliquées, surtout, par des Mythenwanderungen, des migrations de mythes, elles-mêmes parallèles aux mouvements et aux rencontres des peuples. Or, on sait combien restent Augues encore nos certitudes sur les marches et contre-marches de l'humanité américaine, combien d'anneaux encore manquent à la chaîne de ses voyages, combien enfin est illusoire et fragmentaire la chronologie, même relative, de ceux-ci. D'autre part, et ce n'est pas d'hier qu'on l'a remarqué, la méthode comparative en mythologie n'offre point toutes les garanties qu'on lui attribue. L'obligation préliminaire, obligatoire, qu'elle comporte et qui consiste à dégager, dans les mythes ou groupes mythiques envisagés, le thème foncier, le noyau primitif du récit, des motifs secondaires, est une besogne hasardeuse. Les combinaisons de la pensée humaine, même chez les « Naturvölker », ne s'épluchent pas comme un fruit, ne se dissèquent pas comme un organisme, ne se décomposent point comme un agrégat. Ce genre d'analyses, pour la précision des procédés et des résultats, ne ressemble que très vaguement au travail du laboratoire. Supposons pourtant à cette chimie folk-lorique une rigueur qu'elle ne saurait posséder; supposons le thème mythique isolé des inventions, des épisodes secondaires qui l'enveloppent; - son identité en deux mythes ou groupes de mythes doit-elle être considérée comme un phénomène historique (généalogie, contact, emprunt), ou comme un fait psychologique (identité des modes de la pensée humaine)? La première de ces deux solutions est celle de

M. Ehrenreich. Sed adhuc sub judice lis est. Son travail repose donc sur une pétition de principes.

L'emploi de l'a priori s'y retrouve, du reste, à chaque pas. A priori dans l'exposition, puisque l'examen général des mythologies sud-américaines précède leur analyse détaillée; a priori encore, dans une gerbe d'affirmations dont il faut citer quelques exemples. Les peuples « d'une culture inférieure » ne sont ' arrivés à l'idée d'un dieu que par emprunt aux peuples civilisés (page 10). — Les mythes relatifs aux phénomènes météorologiques sont rares, presque absents, dans l'Amérique méridionale (p. 15). Admettons ici que le Thunder-bird nord-américain ne se manifeste pas dans le Sud (bien que certains américanistes aient cru l'apercevoir réfugié chez les Calchaquis). Cette lacuné supprime-t-elle vingt autres cas bien caractérisés où les forces de l'atmosphère ont été transformées en mythes (mythes du vent dans les zones andines ou pays limitrophes, en particulier, le Huayrapouca, etc.)? Une observation de même nature s'appliquerait à ce que M. Ehrenreich dit de la rareté des mythes de l'origine du feu (p. 17). Ces généralisations regrettables voisinent, d'ailleurs, avec maintes remarques ingénieuses et fines, maints aperçus originaux et justes dont il importe aussi de donner une idée. Telles que nous les connaissons, les mythologies du Sud-Amérique sont moins systématisées, moins cohérentes que celles du Nord. Parallèlement, le sacerdoce (sauf chez Péruviens, Chibchas, Muyscas) s'y affirme moins organisé, moins distinct du shamanisme, et la magie s'y montre plus souvent confondue avec le rite religieux. L'Amérique du Sud (le monde ando-péruvien toujours excepté) accuse une certaine hésitation à personnifier sous une forme concrète, c'est-a-dire, par des personnages mythiques, des abstractions telles que la lumière et l'obscurité (p. 11 et 12). Des réalités matérielles et concrètes, mais générales, ainsi la terre et le ciel, sont mythiquement exprimées sous une forme assez humble et particulière, séjour ou patrie des ancêtres (p. 14). La série mythologique que l'auteur dénomme « Sagen von politischen Charakter » et qui enveloppe, en d'autres termes, les événements de l'histoire, n'apparaît guère que chez les Andins (p. 17), etc., etc.

Le catalogue mythologique de M. Ehrenreich intéressera et servira encore plus que les pages un peu mélangées de sa première partie. Il fait la véritable valeur de ce travail, et il est, à ma connaissance, le premier essai de ce genre. En toute équité, on doit souligner les difficultés de l'entreprise, réfléchir à la dispersion des éléments naturels qu'exige une pareille classification, à la masse énorme de recherches et de lectures qu'elle implique. De plus, pour bien des faits, M. Ehrenreich parle avec l'autorité de l'observateur sur place. Ses inventaires nous présentent successivement : mythes de la création (p. 29); mythes de cataclysmes, inondations, incendies, spécialement incendies forestiers (p. 30); mythes de la terre, du ciel et de l'origine des êtres vivants (p. 32); mythes solaires et lunaires (p. 34), stellaires (p. 37), d'une infinie variété; mythes relatifs aux ancêtres et aux héros (p. 40), dont, assez judicieusement, sont séparés les « Kulturheroen », les héros civilisateurs (p. 35); mythes des jumeaux

Sociélé des Américanistes de Paris.

(p. 44), très fréquents dans ce folk-lore et dont nous rencontrons ici un bilan fort complet.

Voici venir, pourtant, le redoutable problème des parentés. Le chapitre qui s'ouvre alors, a pour principal mérite d'établir des cycles légendaires dans l'Amérique du Sud, au nombre de cinq (Tupi-Guarani, Arouaque, Caraïbe, Gês, Ando-Péruvien; — ce dernier se subdivise à son tour, en provinces qui se divisent, elles-mêmes, en cycles locaux; le cycle régional Chibcha se trouve ainsi décomposé en deux secteurs, ceux de Tunja et de Bogota; le cycle péruvien comprend les trois secteurs Yunca, Kolya et Chimu). D'un cycle et d'une province à l'autre, il y a eu des points de contact que, d'après les relations de commerce, M. Ehrenreich essaye de localiser. Iles et côtes de la mer des Antilles, Guyane et bassin de l'Orénoque, pour les tribus caraïbes, arouaques et guaraunos; cours moyen du rio Negro, pour les Caraïbes, les Arouaques et les Betoyas; fleuves Tabajoz et Xingu, pour les Arouaques, les Caraïbes, les Gés et les Trumaï; Bolivie orientale, pour les Yuracares, les Tupi et les Guarayos; tels auraient été ces marchés de marchandises et d'idées. Les lieux de rencontre et d'échange pour les mythes de l'Ouest montagneux et ceux de la Silve orientale, n'ont pu être précisés. Il y a des degrés dans l'hypothèse. Celles-ci fondées sur des faits économiques certains semblent légitimes et vraisemblables.

Mais, par certaines analogies du stock mythique des rameaux tupi-guarani et arouaques et du trésor légendaire des indigènes de la côte nord-ouest du Pacifique, M. Ehrenreich a ensuite édifié, régressivement, des « Mythenwanderungen », encore plus vastes que ceux dont il vient d'être traité. A la poursuite des thèmes primordiaux, on nous conduit, en s'appuyant sur les travaux de la « Morris Jesup Expedition » jusqu'au Japon, et de là, avec M. Siecke pour guide, jusqu'en Babylonie. N'objectez point que le Mexique, avec sa mythologie si personnelle, — et si complexe —; le Pérou, avec ses légendes divines, assez pures, semble-t-il, d'emprunts septentrionaux, s'interposent dans ce trajet immense. On vous répondra que de telles idiosyncrasies dérivent d'une influence sacerdotale.

Ces Mythen und Legenden ont été présentés au Congrès de Stuttgart et dans monarticle sur la session, j'en avais déjà dit un mot '. J'ai peur d'être accusé aujourd'hui de contradictions. Je prie donc le lecteur de se rappeler que mon appréciation antérieure portait sur l'analyse orale que M. Ehrenreich, à Stuttgart, nous donna de son mémoire, et sur le résumé qu'en avaient publié les ordres du jour détaillés du Congrès. Ainsi s'explique comment la pensée de l'auteur avait pu m'apparaître, sous cette première forme (en quelque sorte provisoire), enveloppée de réserves, d'atténuations que le texte définitif n'a point respectées. Je le répète, d'ailleurs, les théories d'origine, formulées par notre collègue, pourront soulever (et ont soulevé, ailleurs qu'ici) de fortes réserves. Mais la recension mythique qui forme l'essentiel du livre, reste un effort de synthèse des plus intéressants, un manuel des plus utiles, et, jusqu'à présent, unique en son genre.

L. LEJEAL.

1. V. Journal, avril 1906, p. 128.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

Les volcans de l'Ile Jan Mayen et la « Relation » des Zeni. — Récente découverte archéologique dans l'Ontario. — Une œuvre peu connue du P. Hennepin. — Proceedings of the Royal Society of Canada. — Sociographie de la famille Salish. — Proceedings of the American Association for the Advancement of Science. — Proceedings of the Antiquarian and Numismatic Society of Philadelphia. — Smithsonian Institution. — American Antiquarian Society. — Le jubilé du professeur Putnam. — Ethnographie religieuse des Indiens Pueblos. — Les deux « Atlatl » de Florence. — Une description inédite de « Guiengola ». — Une exploration française dans le Yucatan. — Quelques travaux récents sur l'Amérique moyenne. — Les derniers Guaranis de São Paulo. — Un mémoire italien sur l'anthropologie du Sud-Amérique. — Organisation nouvelle du « Museo nacional » de La Plata. — Mouvement péruaniste au Pérou. — Collections américanistes dans les musées provinciaux français. — Périodiques nouveaux. — Petites Nouvelles.

Les volcans de l'île Jan Mayen et la Relation des Zeni. — Notre collaborateur et ami, M. Eugène Beauvois, a donné à la Revue des Questions scientifiques de Bruxelles (3º série, t. VIII, p. 417-464) et, ultérieurement, publié en tirage à part (Louvain et Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, 42 p. in-80), un article intitulé: « Le Monastère de Saint-Thomas et ses serres chaudes au pied du glacier de l'île de Jan Mayen ». Un sous-titre annonce les sources de ce travail : « la Relation des Zeno, confirmée par la Pérégrination de Saint Brendan et des documents anciens et modernes. » C'est dire qu'il s'agit encore ici d'une thèse chère à M. Beauvois, celle de la véracité des frères Zeni et de l'exactitude de leurs notions sur les pays transatlantiques. Nous ne surprendrons personne en constatant que, comme tous les écrits de l'auteur, celui-ci est d'une lecture fort attachante, d'une grande érudition de textes, d'un art achevé dans le groupement des sources et l'exposition des faits. Mais, comme la question abordée dans cette brochure est au nombre des plus controversées, l'analyse que nous voulons en insérer ici doit être aussi objective que possible. D'ailleurs, les interprétations et solutions présentées par M. Beauvois, quant aux rapports des indigénes de l'Extrême Nord-Est Américain avec l'Ancien Monde, avant Christophe Colomb, font, de son propre aveu, partie d'un système historique complet où se trouvent engagés tout le vaste problème de l'origine des religions et des civilisations précolombiennes et le problème, plus ample encore, de l'origine de races indigènes de l'Amérique. Après quarante ans d'études, M. Beauvois nous

annonce la publication imminente d'une synthèse où seront reprises et reliées, en vue d'une démonstration d'ensemble, toutes les propositions de détail formulées par notre confrère en une centaine de mémoires fragmentaires. Quand nous aurons en main ce livre, — le livre de toute une vie —, mais alors seulement, la critique, à notre sens, pourra s'occuper M. de Beauvois, non plus seulement pour analyser, mais aussi pour juger et discuter. Jusque-là, les appréciations nous paraissent comporter un double inconvénient : élogieuses, elles influencent le débat futur, — et, espérons-le, prochain —, sur les théories de M. Beauvois; défavorables, elles deviennent trop facilement, vu la gravité du sujet, injustes à l'égard d'un travailleur que son labeur désintéressé, la conscience de sa recherche et l'originalité de son esprit rendent digne de tout respect.

Le point précis, traité par M. Beauvois dans le « Monastère de Saint-Thomas » est le suivant. Lorsque Nicolo Zeno eut été nommé par le prince Zichmni, gouverneur de Bres dans l'Estland, il aurait voulu profiter, à ce qu'il explique, de son indépendance — et de son isolement —, pour tenter de nouvelles découvertes. Il aurait donc équipé trois navires qui, en juillet 1395, auraient abordé en « Engrouelant ». Les nouveaux venus trouvèrent là un couvent de moines, dédié à saint Thomas, près d'un volcan qui, non seulement fournissait des pierres dures de construction et des pierres légères pour préparer la chaux, mais aussi une source d'eau bouillante, canalisée et employée par les religieux pour la cuisine, le chauffage de l'église, du dortoir et du réfectoire, et, aussi, pour la culture en serre des fleurs et des fruits. Or, le monastère de Saint-Thomas n'ayant jamais été retrouvé et, d'autre part, le Groenland n'ayant pas de volcan en activité, l'histoire de la « serre chaude » est un des points dont l'érudition s'est emparée pour mettre en doute la véracité des frères Zeni.

Voici maintenant, comment M. Beauvois reprend et complète la thèse adverse déjà soutenue par lui (en 1890) dans Les voyages transatlantiques des Zeno 1. Il part de l'identité du volcan mentionné par Nicolo avec un autre pic cratériforme décrit dans la Peregrinatio dite de « Saint Brendan » (Brennain Mac-Figlona), dont le premier manuscrit connu est du x1º siècle. Ce dernier volcan était situé à huit jours d'une navigation rapide au nord d'un point de l'Atlantique dont il est assez facile de fixer le site, puisqu'il se dressait sous une latitude où le soleil brillait encore après neuf heures du soir. Le volcan ne peut être un des volcans de l'Islande (trop rapprochés du 60º parallèle). Or, au delà il n'est pas d'autre volcan, dans l'Océan boréal, que le Beerenberg, au N.-E. de l'île Jan Mayen. Longtemps avant les voyages de Jan Mayen et de Hudson (1610-11), on savait, du reste, en Europe, qu'un îlôt de la mer norvégienne se caractérisait par un mont ignivome, vomissant sur ses slancs, deux sources, l'une brûlante, l'autre glaciale. Quant aux serres chaussées par une eau d'éruption,

^{1.} V. aussi la broccure plus récente, publiée par M. Beauvois, sous ce titre: Les notions des Zeno sur les Pays transatlantiques. — Nouvelles preuves de leur véracité, Lawain, Polleunis et Ceuterick, 1904, in-8° de 66 p. (extrait de la Revue des Questions scientifiques, 3° série, t. VI, juillet-octobre 1904).

que les détracteurs des Zeni se plurent à regarder comme de pure invention, on n'ignore pas que les Dominicains (ordre fort répandu dans la province de Dacia, ou Scandinavie) avaient, en Norvège, l'habitude de chauffer leur réfectoire avec des thermosiphons.

Au surplus, au moyen âge, l'existence de chrétiens, perdus dans une localité boréale (si éloignée qu'on ne la pouvait joindre qu'après une longue navigation en passant par l'Islande et le Groenland), était tellement bien admise, que l'Itinéraire brugeois des pèlerins (xive sièle), ouvrage pourtant sec et positif, signale (sous le nom de Juegelberch) cette bourgade lointaine et d'un accès très difficile. Pourquoi en est-il question? Ce ne peut être à titre de curiosité, de terre inabordable; il y en avait tant pour les navigateurs contemporains! Mais c'est, évidemment, parce qu'il y avait là des chrétiens, mêlés aux monstrueux Careli infidèles (les Esquimaux), comme l'attestent les Zeni, et qu'il fallait leur signaler les moyens d'aller à Jérusalem, à Suint-Jacques de Compostelle, à Rome, etc. Ou bien, hypothèse aussi plausible (puisque le guide indique l'itinéraire pour aller, plutôt que celui du retour), c'est que la future terre de Jan Mayen possédait, soit un sanctuaire, comme le curieux monastère de Saint-Thomas décrit par les Zeni, soit, tout au moins, un établissement de chrétiens qui, selon Fr. Irenicus, « étaient plus religieux que les autres mortels », à cause du spectacle grandiose de la montagne aux deux sources et des bruits effrayants qu'elle exhalait.

En somme, si nous avons bien compris l'argumentation de M. Eugène Beauvois, elle repose sur l'accord de documents (tout à fait indépendants les uns des autres et qui n'ont pu se copier, car ils disent les mêmes choses en termes tout à fait différents). Tous prouveraient que l'époque médiévale connaissait Jan Mayen et ses volcans et que, quant à ceux-ci, la relation des Zeni n'est pas imaginaire, pas même invraisemblable.

L. L.

Récente découverte archéologique dans l'Ontario. — Le 19 septembre dernier, sous la direction de l'assistant-curateur du « Provincial Museum » de Toronto, M. W. C. P. Phillips, ont été ouverts plusieurs « mounds », situés à Humberstone-Club, près de Port Colborne (Ont.). L'un d'eux a livré des richesses peu fréquentes en cette région : neuf squelettes (disposés, nous dit-on, dans la position accroupie), de nombreux bracelets d'os, des colliers de perles céramiques, des tomahawks, une abondante collection de pipes en pierre (argilite?), trois grands vases de terre cuite et un petit vase de cuivre. Pour le prochain « Report » du « Museum », M. Phillips prépare l'inventaire détaillé, somatologique et archéologique de cette importante trouvaille qui lui paraît, nous annonce-t-on sans plus de détails, se rattacher au précolombien.

Une œuvre peu connue du Père Hennepin. -- Dans son curieux article, paru

ici même, M. Henri Froidevaux étudiait, l'an dernier , le séjour du remuant Récollet en Hollande et ses démarches en partie double : auprès du roi d'Angleterre et du gouvernement des Provinces-Unies pour inviter les Anglais et Hollandais à des entreprises canadiennes où il aurait eu sa part ; auprès de l'ambassadeur français à La Haye, pour obtenir de Louis XIV la permission de retourner au Canada, d'où l'avaient expulsé des intrigues depuis longtemps, connues. Les lignes qui suivent ont pour but de compléter, par un petit renseignement bibliographique « cet épisode ignoré de la vie du P. Hennepin » et de montrer quelles furent ses occupations, sous une autre forme, en Hollande.

J'ai en ma possession un exemplaire, probablement unique, d'un petit volume dont voici le titre :

- « La morale pratique | du | Jansenisme | ou | Appel comme d'abus | . A notre Souverain Seigneur le | Pape Innocent XII. | Interjetté | par le | R. P. Louis Hennepin, | Missionnaire Recollect, Notaire apostolique | , Chapelain de Son Altesse Electorale de | Bavière. | Contre les oppressions et vexations du sieur Cats | Prestre, se disant Souvicaire Exécuteur des Ordres | de Monseigneur Pierre de Codde, Archevêque de Sébaste et vicaire général d'Utrecht.
- « L'autheur de ce livre et de la Découverte de la | Louisiane, a les Exemplaires, et demeure
- « Chez de ² Veuve Renswou, près de l'Église de St. Jacques audit Utrecht | , M.DC.XCVIII. »

Titre: verso blanc. Avis au lecteur, 11 p. n. c.; 3 autres p. n. c.; texte, 1-207 p., petit in-12.

Voici un très court résumé, d'après l'auteur lui-même, de l'objet de ce petit livre qui nous montre Hennepin mêlé, au milieu de ses menées politiques, aux querelles du catholicisme hollandais à cette époque. Le séjour d'Hennepin à Utrecht coıncide avec ce moment de l'histoire religieuse où, pour des raisons trop longues et inutiles à détailler dans un journal d'américanisme, le Saint-Siège venait d'enlever aux chapitres épiscopaux de Hollande le droit d'élire leurs évêques. C'est le fait primordial qui devait déterminer la constitution de la communauté hétérodoxe, nommée officiellement « Vieille église épiscopale néerlandaise » et dont on fait généralement, mais à tort, une église janséniste (à cause, sans doute, de l'hospitalité qu'elle accorda aux jansénistes poursuivis par le gouvernement français). Or, cette église dissidente était loin de représenter l'unanimité des catholiques d'Utrecht, surtout parmi ceux de langue française, Wallons ou Belges. Probablement en raison de leur méfiance orthodoxe, vis-à-vis de l'administrateur, Pierre de Codde, bénéficiaire du schisme imminent, ces catholiques de langue française lui présentèrent requête, dès l'arrivée du Père Hennepin, pour obtenir que ce dernier reçût licence de « faire les fonctions ordinaires de missionnaire, prêcher, entendre les confessions, caté-

^{1.} V. Journal, nouv. sér., t. II, nº 1, p. 281.

^{2.} Sic. Faute d'impression probable qui a subsitué un article hollandais à l'article français la.

chiser les enfants, rendre visite aux malades, le tout dans la langue française qui est la seule qu'ils comprennent ». Dans son petit factum, Hennepin raconte que le sieur Cats, sous-vicaire du vieaire général, a engagé son supérieur à ne pas lui permettre de dire la messe et de prêcher et qu'il a fait adresser défense aux Dominicains d'Utrecht de l'admettre à célébrer dans leur chapelle. C'est alors qu'Hennepin se serait retiré chez une veuve orthodoxe (la veuve « Renswou ») où il remplit, nonobstant la défense, les fonctions sacerdotales; alors, aussi, il se serait décidé à en appeler au Pape comme d'abus, en élargissant, d'ailleurs, son conflit tout personnel avec Cats et en portant contre l'église d'Utrecht (probablement l'un des premiers) l'accusation de jansénisme.

Phil. Gagnon (Québec).

Proceedings of the Royal Society of Canada (Réunion de juin 1904, saint John, New Brunswick). — Dans le premier volume qui nous est parvenu, nous devons signaler les travaux suivants:

1º United Empire Loyalists and their Influence upon the History of this Continent par le L'-Colonel G. T. Denison, président de la société. L'auteur, ou plutôt l'orateur, car il s'agit de l'allocution qu'il a dû prononcer à l'ouverture du meeting, l'orateur, descendant de l'un de ces sujets fidèles à leur roi, qui débarquèrent à Saint-John en mai 1723 et, plus tard, se frayèrent une route vers le nord du Canada, souligne d'abord l'intérêt qu'il trouve à venir retracer les luttes, les souffrances, les vicissitudes de toute espèce subies par ces hommes devant les petits-fils des loyalistes restés au Nouveau Brunswick. Les uns et les autres avaient, dans leurs épreuves, été soutenus par les mêmes sentiments de fidélité et de patriotisme. Puis, prenant l'histoire de la Révolution à son origine en 1765, il montre que la révolte fut singulièrement favorisée par la conduite folle et inconsidérée du gouvernement anglais, par l'indifférence et l'extraordinaire manque de prévoyance et de jugement des loyalistes au début. Il signale les fautes sans nombre commises tant au point de vue politique qu'au point de vue militaire ou naval, l'incapacité de sir William Howe qui aurait pu écraser la rebellion avant l'intervention de la France. La lutte achevée, les vainqueurs userent brutalement de leur force pour sévir contre les vaincus et chassèrent tous ceux d'entre ceux-ci qui possédaient quelque chose ou montraient quelque énergie. Dans ces émigrants involontaires toutes les classes étaient réprésentées et leur expulsion fit subir aux Etats-Unis une perte qui se peut comparer à celle que coûta à la France la révocation de l'édit de Nantes.

M. le lieutenant-colonel Denison fait ensuite le tableau de l'influence exercée par les loyalistes d'abord au point de vue social, sur la population des provinces anglaises dans lesquelles ils s'établirent, puis au point de vue politique, sur le continent américain tout entier. Il montre que, lors de la guerre de 1812 avec les États-Unis, ce furent les loyalistes et les canadiens français dont la fidélité à toute épreuve était partagée par le clergé, qui permirent de faire face au danger de la première heure. Une nouvelle crise survint en 1837: des immigrés, des

descendants de ceux qui, en 1812, avaient pactisé avec les ennemis, firent une tentative pour renverser le gouvernement établi et proclamer la république; il n'y avait pas un soldat anglais dans le Haut-Canada. Spontanément les habitants loyalistes se portèrent sur Toronto en nombre tel que les rebelles furent dispersés sans coup férir et que dans les diverses localités où les mécontents essayèrent des soulèvements, ils furent rapidement mis à la raison. En 1842, lors des difficultés qui surgirent à l'occasion de la délimitation de la frontière du Maine, la guerre fut évitée grâce à la ferme attitude des loyalistes du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse. En 1866, quand les Fenians tentèrent leur « raid », les milices du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario, de la province de Québec eurent tôt fait de repousser les envahisseurs. Lors de l'affaire du Trent, l'attitude déterminée et fidèle des Canadiens ne contribua pas peu à empêcher la guerre et ses conséquences désastreuses. Ces divers exemples montrent assez l'importance de l'action exercée par les loyalistes de l'Empire Uni dans les questions militaires et politiques. Elle ne fut pas moindre dans les questions commerciales dont la politique n'était pas exclue : en 1849, quand, par suite de la crise, conséquence du changement du régime siscal en Angleterre, un certain nombre de personnes dans les affaires à Montréal, signèrent un manifeste demandant l'annexion aux E.-U.; en 1866, quand le traité de réciprocité avec les E.-U. eut été dénoncé; en 1887, quand fut proposé une umon commerciale entre les E.-U. et le Canada. Dans toutes les circonstances les loyalistes canadiens sont restés fidèles aux traditions de leurs pères. Nul ne saurait nier qu'ils ne soient pour beaucoup dans l'état actuel des choses et que leur exemple a inspiré l'histoire de plusieurs des colonies anglaises.

2º Le Haut-Canada avant 1615, par M. Benjamin Sulte, président de la société royale pour 1904-1905, mémoire fort instructif, bourré de faits précis et qu'il importe de signaler.

3º A monography of the origins of Settlements in the Province of New Brunswick, par M. William F. Ganong, maître ès-arts, docteur en philosophie. La distribution des colonies sur la surface du Nouveau-Brunswick est d'une irrégularité remarquable, et non moins surprenante, la diversité de l'origine première des habitants, au point de vue de leur nationalité. En certains endroits, la population est agglomérée comme elle le serait dans une grande ville, sa densité est variable en maints autres points et elle fait entièrement défaut sur de vastes étendues. Les colonies d'Indiens, d'Acadiens français, d'Anglais de la Nouvelle-Angleterre, de loyalistes anglais, d'Écossais, d'Irlandais, de Danois et de réprésentants d'autres pays encore sont enchevêtrées d'une façon qui paraît tout à fait arbitraire. Et cependant, la position géographique, la dimension, la nationalité de chaque colonie, petite ou grande, est la conséquence de causes parfaitement définies, causes de milieu, causes historiques et sociologiques. Le but de l'auteur a été de montrer ces causes, de démêler leur action réciproque d'expliquer pourquoi chaque colonie se trouve précisément où elle est et ce qu'elle est aujourd'hui. C'est un travail des plus importants accompagnés de cartes, suivi d'une liste des diverses localités, avec des renseignements sur chacune, et terminé par un appendice indiquant les sources où a puisé l'auteur.

4º Radisson in the Northwest, 1661-63, par M. B. Sulte. L'auteur communique le texte même de la relation écrite par Pierre Esprit Radisson, de son quatrième voyage, dans lequel, accompagné par son beau-frère Chouart, il atteignit la baie d'Hudson par terre. Parti en 1661, il remonta la rivière Ottawa, atteignit le Sault Sainte-Marie, puis la baie de Chagouamigon. Il hiverna aux Mille Lacs et pendant l'été atteignit James Ray. A son retour, il hiverna à Chagouamigon. Durant le printemps de 1663, il fit témoigner aux Assiniboines son regret de ne pouvoir aller les visiter et de ne pouvoir voir le lac qu'ils affirmaient être plus grand que le lac Supérieur. Il dit aux indigènes de Chagouamigon qu'il avait instruit ceux de James Bay de son projet de revenir par l'Atlantique, vers eux les habitants du pays qu'il qualifia « le pays par excellence des castors » et il rentra à Québec par le Sault Sainte-Marie, le lac Nipissing et la rivière Ottawa. M. B. Sulte a joint au texte de cette relation un nombre considérable de notes explicatives qui en rendent la lecture des plus attrayantes.

5º Thomas Pownal. — His part in the conquest of Canada, par M. W. D. Lighthall, maître ès-arts. Les divers plans de campagne des Anglais pour conquérir le Canada, en 1689-90, 1710-11 et 1759-60, ont toujours été identiques et conçus par des hommes liés par le sang ou par le mariage. L'auteur du premier plan fut, en réalité, le colonel Peter Schuyler, d'Albany; le projet d'invasion de 1710-11 était du colonel Samuel Vetch qui avait épousé la nièce de Schuyler, fille de Robert Livingstone et qui vivait également à Albany; enfin le plan d'où résulta la prise de Québec qui avait été adopté par William Pitt et dont l'exécution fut confiée par lui à Amherst et Wolfe, émanait du lieutenant gouverneur de Lancey, petit-neveu de Pierre Schuyler. Mais de Lancey, lieutenantgouverneur de New-York, n'avait pas une situation assez prépondérante pour faire accepter ses vues et ce fut grâce à son ami, Thomas Pownall, gouverneur du Massachusetts et lieutenant-gouverneur de New-Jersey frère du secrétaire du conseil du commerce et ami du comte de Halifax, président de ce conseil, que fut adopté le plan destiné à amener le triomphe définitif des Anglais. Pownall était né en Angleterre en 1722. Il mourut en 1805. C'était un homme doué de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, un intime ami de Benjamin Franklin, avec lequel il resta lié même durant la guerre de l'Indépendance et après la proclamation de la République. Si on l'avait écouté, il est possible que la Révolution n'eût pas éclaté.

6º The Progress of vertebrate Palæontology in Canada, par M. Lawrence M. Lambe, membre de la société géologique. L'auteur fait un résumé des découvertes paléontologiques depuis celles de sir William E. Logan, en 1841, dans la Nouvelle-Écosse. Il conclut que les travaux exécutés ne sont pas sans importance, eu égard au petit nombre des personnes qui dans le « Dominion », ont consacré leur temps à l'étude des fossiles vertébrés de la région, mais que cela ne constitue qu'un début. Cet article est suivi d'un tableau des espèces rangées suivant leur âge géologique et d'une bibliographie relative aux publications les plus importantes sur les espèces trouvées au Canada.

7º Notes on tertiary Plants from Canada and the United States, par M. D.

P. Penhallow. M. Penhallow rend compte de l'examen des derniers spécimens qui n'avaient pas été classés, du Peter Redpatle Museum. Ces spécimens étaient en général en mauvais état de conservation et silicifiés au point de rendre leur classification difficile.

— 8° New species and a new Genus of Batrachian Fottprints of the carboniferous System in eastern Canada.

Nouvelle espèce et genre nouveau d'empreintes de pied de batraciens de l'étage carbonifère dans le Canada oriental, par M. G. F. Matthew, docteur ès sciences, docteur en droit. Cet article, accompagné de nombreuses planches, a pour objet la description d'un nouveau genre d'empreintes paléozoïques recueillies dans le terrain carbonifère inférieur et conservées dans les musées de l'université Mac Gill, à Toronto, et de l'Inspection géologique, à Ottawa.

Le volume II des procès-verbaux de la société royale ne se prête point à l'analyse; mais réjouira tous les chercheurs. Dû au Dr N. E. Dionne, le savant bibliothécaire de l'Assemblée législative de la province de Québec, désigné comme secrétaire général du XV° congrès international des Américanistes, ce volume renferme l'inventaire chronologique et très complet (plus de 3.000 notices) de livres, brochures, journaux et revues, publiés dans la Province entre 1764 et 1904. Nous sommes heureux de signaler que la Bibliothèque Nationale de Paris a souscrit au tirage à part de cet excellent répertoire.

L. DE T.

Sociographie de la famille Salish (Colombie Britannique). — A ce sujet, durant ces deux dernières années, M. C. Hill-Tout a consacré trois importants articles dans le Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland. Le premier (1904, vol. XXVIV, p. 20-92) est une monographie de la tribu des « Siciatl »; le second (ibid., p. 311-376) traite des Indiens « Steē'lis » et « Skaulits »; le dernier (1905, vol. XXXV, p. 126-218, une carte) des « Slatumh ». Le plan, sinon très méthodique, du moins très complet, de ces travaux, les rendra précieux à consulter. Il comprend : histoire et régime social des tribus, mariage, puberté, coutumes de la mort, de la naissance et de l'imposition du nom; tabous et prohibitions, totémisme, danses, idées religieuses, schamanisme ethnographie domestique, connaissances astronomiques, linguistique (textes indigènes avec traduction anglaise interlinéaire), mythes et traditions: Chacune de ces rubriques sont, d'ailleurs, inégalement développées. On remarquera, ainsi, dans le premier article, le caractère superficiel de l'ethnographie funéraire et, dans les deux premiers, une trop grande brièveté en ce qui concerne l'anatomie de la « maison commune » (long house). Ces points, nous l'espérons, pourront être ultérieurement repris par l'auteur. Malgré tout, il s'agit là de contributions très méritoires dont il est utile de dégager quelques faits intéressants. Quant aux « Siciatl », c'est une tribu maritime, dont la double caractéristique est d'avoir autrefois, subi l'influence des Kwakiutl et d'être aujourd'hui catholique. Socialement, elle comprend une noblesse fortement organisée, mais ignore les confréries religieuses. Elle ne connaît pas non plus ou ne semble pas connaître les totems, et c'est, dans ce milieu, un trait à retenir. Chez les « Stee'lis » et « Skaulits », qui appartiennent à la branche dialectale « Halkomelem » de la souche Salish, on se trouve en présence de tribus continentales, assez différentes de la précédente, par la décadence de la classe nohiliaire, par le régime matrimonial qui, moins que celui des « Siciatl », se ressent de l'habitude du mariage par achat et par troc, et, enfin, par l'existence d'une organisation totémique plus marquée. M. Hill-Tout entre dans des détails relatifs au totem personnel ou súlia et au totem collectif ou de confrérie. Ici donc, les emprunts sociaux aux Kwakiutl sont encore plus accusés que chez les individus de la côte. Ils s'affirment par de nombreux rites confraternels, tout à fait comparables à ceux des Kwakiutl. Au demourant ce rameau de la famille Salish ne représente plus qu'un chétif groupement de deux ou trois cents âmes. Les « Slatumh » dispersés dans une trentaine de villages, sur les rives du Liloet-river et autres affluents du Fraser, sont beaucoup plus nombreux et tout à fait intéressants par le contraste de leurs habitudes politiques avec celles de leurs congénères.

La peuplade « Slatumh » a bien, elle aussi, gardé des familles de chefs héréditaires; mais elle a, en quelque sorte, démocratisé l'institution, en ce sens que les plus importantes expéditions de guerre ou de chasse ne sont pas toujours commandées par le chef que désigne l'hérédité. Des conducteurs ad hoc peuvent être désignés, en telle circonstance donnée, par l'élection. Au point de vue matrimonial, le fait le plus remarquable est celui-ci : le prétendant s'il est agrée est invité à s'asseoir et à manger avec la famille de la fille. Il doit ensuite rester quelques jours avant le mariage, dans la hutte de son futur beau-père. M. Hill-Tout voit dans cette particularité, -- non sans raison, croyons-nous, -- le souvenir symbolique d'un matriarcat antérieur. De fait, c'est le « long house » du clan de l'épousée qui devient la demeure officielle, ou, si l'on veut, le domicile légal du jeune ménage, sauf séjours plus ou moins prolongés dans le « winter house » souterrain et le « summer lodge », selon les saisons. A noter encore dans ce copieux travail, un chapitre sur quelques rites de la puberté féminine. Au moment de devenir pubère, la jeune fille est enfermée par sa mère, dans une sorte de puits surmonté d'un auvent, et dans lequel le corps doit disparaître jusqu'aux seins. La patiente doit passer de huit jours à six mois dans cet état de réclusion, avec défense de manger de la viande fraîche. Les cérémonies de purification permettent de constater le grand rôle joué dans cette société primitive, par les shamans. Ils président aussi aux funérailles et interprètent en outre, les rêves d'après lequel s'acquiert le totem personnel. Des trois groupes salish, étudiés par M. Hill-Tout, le groupe « Satlumh » paraît bien celui qui a a le plus perfectionné l'institution totémique.

L. L.

Proceedings of American Association for the Advancement of the Science (XLIXth Meeting, New-York, June 1900). — Cette société occupe une situa-

tion toute spéciale parmi les associations scientifiques des États-Unis. Elle n'est limitée ni dans le nombre de ses membres, ni dans l'objet de ses études; elle fait appel à toutes les coopérations, à toutes les intelligences et le champ de ses investigations n'est pas circonscrit. D'où résulte que, dans ce volume de plus de 400 pages, maintes questions des plus diverses sont traitées et souvent de la façon la plus remarquable. On se bornera ici à signaler les articles relatifs aux sujets plus particulièrement utiles aux américanistes.

1º Traps of the Amerinds. A study in Psychology and Invention par M. Otis T. Mason, du Museum National des E.-U., à Washington. L'auteur de cette note commence par rappeler qu'« Amerind » ou « Amerindian » est une abréviation, passée dans l'usage, de « American Indian ». Puis, il donne sur les pièges, leur origine, leur emploi, une foule d'indications eurieuses. Il faut remarquer qu'en ce qui concerne l'hameçon il est rarement employé en Amérique et qu'il fait entièrement défaut dans les anciens tumuli ou dépôts d'objets analogues. On n'en voit pas l'image reproduite ni dans un codex mexicain ni dans un codex maya.

2º The ancient Aztec obsidian Mines of the State of Hidalgo, par M. W. H. Holms, du Museum National des E.-U., à Washington. L'usage de l'obsidienne était très général au Mexique. La seule coulée importante qui ait été découverte jusqu'ici, est celle de Hidalgo, à 100 milles de Mexico. En ce point, les travaux exécutés l'ont été sur une vaste échelle et les puits, encore profonds parfois de 20 pieds, couvrent une superficie de un mille carré sur le ffanc de la colline. L'exploitation des puits par les Aztèques est démontrée par la présence de spécimens caractéristiques de leur poterie au milieu des débris.

3º The obsidian Razor of the Aztecs, par M. George Grant Mac Curdy, répétiteur d'anthropologie préhistorique à l'université de Yale. La différence qui existe entre la cassure de l'obsidienne et celle du silex explique l'avantage de l'emploi de l'obsidienne pour fabriquer les rasoirs ou couteaux.

4º The Cairns of British Columbia and Washington, par M. Harlan I. Smith, du Muséum de New-York. Les cairns de pierres étaient, longtemps avant l'arrivée des blancs, un des modes de sépulture en usage dans la région sud-est de l'île de Vancouver en Colombie Britannique, dans l'archipel de San Juan, ainsi que dans l'île Whidbey de l'État de Washington. Ces constructions, en général, étaient placées sur des pentes de collines, sur un sol mêlé de gravier, parsemé de cailloux anguleux et près de la mer. Autant que l'auteur a pu le constater, ils se trouvent toujours dans un rayon d'un mille d'amas de coquilles. M. Harlan I, Smith donne des détails intéressants sur la façon dont ces cairus sont construits, sur l'état des squelettes trouvés et sur leur position. Quelques rares ornements en cuivre ont été recueillis ainsi qu'un spécimen de pierre tail-lée. On rencontre quelques squelettes qui ont été brûlés, mais il ne semble pas qu'on puisse en conclure que les corps fussent incinérés sous la voûte formée par l'assemblage des pierres. Les Indiens actuels ne font pas usage de cairns et n'ont aucun souvenir de ceux qui pratiquaient ce mode de sépulture.

5° The Sedna Cycle: a Study in Myth Evolution, par M. H. Newell Wardle, de Philadelphie. (le cycle Sedna: étude sur le développement d'un mythe). Cette étude a été publiée in extenso dans le vol. II, juillet-sept. 1900 de l' « American Anthropologist». Elle a pour objet de montrer le caractère véritable des conceptions que la fantaisie imaginative des Skuits a entremêlées dans le chants et l'histoire du groupe Seduce.

6º A Navaho Initiation par M. le D' W. Matthews, Washington. D. C. L'auteur décrit comment les enfants, chez les Navahos, sont initiés à la connaissances des mystères du «yebitsai» ou «yaybitchy», grand père maternel des dieux.

7º The Meaning of the ancient Mexican Calendar — Stone par Mrs Zelia Nuttall. Mrs. Nuttall rappelle d'abord ce qui a été dit par seu Frank Cushing du système du monde adopté chez les Zuñis, de l'organisation sociale de ceux-ci et de la topographie de leur capitale. Puis elle montre que ce même système est celui qui a été admis dans l'ancien Mexique, au Yucatan, dans l'Amérique centrale, su Pérou; qu'un seul système a donc prévalu dans toute l'ancienne Amérique. Mrs. Nattall croit avoir constaté que ce système est identique à celui qui, dans l'antiquité la plus reculée a été admis en Égypte, en Assyrie, dans la Babylonie, en Perse, dans l'Inde, en Chine et également en Grèce et en Italie. Elle communique des dessins qui représentent les anciennes figurations de ce système du monde en Assyrie et en Égypte, puis celles qu'on retrouve dans les anciens Codices mexicains ou gravés sur pierre. Elle essaye de démontrer que la «grande pierre gravée de México » est la représentation la plus complète connue de ce système, base commune de l'ancienne civilisation du vieux et du nouveau monde.

8º The Peruvian Star-chart of Salcamayhua, par M. Stansbury Hagar, secrétaire du Brooklyn Institute, section d'archéologie. Il y a 30 ans environ, un certain nombre de manuscrits ayant trait aux connaissances des premiers Péruviens, étaient découverts dans la Bibliothèque nationale de Madrid, par don Pascuale de Gayangos. Parmi ces manuscrits se trouvait un mémoire sur les antiquités du Pérou, écrit vers l'an 1610, par un aymara ou colla de pure origine et de noble lignage, don Juan de Santa-Cruz Pachacuti Yamqui Salcamayhua. Ce manuscrit fut traduit pour la première fois par sir Clements R. Markham et publié par la société Hakluyt en 1873. Six ans plus tard une version espagnole fut publiée à Madrid par M. Marcos Jimenez de la Espada, en un volume portant le titre de « Tres relaciones de antigüedades peruanas ». Ce manuscrit renferme une carte stellaire qui est une véritable clef de l'astronomie symbolique de l'empire des Incas. L'attention de M. Stansbury Hagor a été appelée sur cette carte par feu le major W. S. Beebe, de Thompson, Coun, qui a consacré de longues années à l'étude de l'ancien Pérou. En 1892, le major Beebe a communiqué à un cercle très restreint un résumé de ses travaux dans lequel figurait une traduction du manuscrit et un court commentaire sur la carte. Mais le major n'apportait aucun document à l'appui de ses dires ou, du moins, il n'en avait pas fait connaître, et c'est là ce qui a engagé

M. Stansbury Hagar à se livrer à des recherches nouvelles et approfondies. Ces recherches l'ont amené à des conclusions sensiblement conformes à celles du major en ce qui touche la carte, bien qu'il diffère avec celui-ci sur quelques points de détail. Il a trouvé des arguments concluants dans des documents émanant des plus anciens écrivains sur le Pérou et aussi dans ceux qui nous ont conservé les rites des Péruviens, dont la base était un symbolisme astronomique, comme M. Stansbury Hagar espère le démontrer plus tard. Les deux lignes qui se trouvent dans le haut de la carte représentent le ciel et leur point de rencontre, le pôle sud. Immédiatement au-dessous de ce point. figurent les cinq étoiles de la Croix du Sud avec trois étoiles placées verticalement, qui marquent le pôle. Au-dessous, se trouve représente un gros œuf. symbole de l'Esprit universel appellé Illa-ticci-hayra-cocha, Esprit du seu, de la terre, de l'air et de l'eau, d'où tout est sorti comme issu d'un œuf. A là gauche de l'œuf, le soleil est personnissé par un homme avec l'étoile du matin au dessous de lui; à la droite une femme personnifie la lune; elle a l'étoile du soir à ses pieds. Au-dessous du centre de la carte, les douze signes du Zodiaque sont disposés sur trois colonnes verticales. Ajoutons que les principaux résultats de M. Stambury Hagar avaient été déjà publiés dans son mémoire, inséré au Compte Rendu du Congrès international des Américanistes (XIIº session, Paris, 1900), Paris, Leroux, 1902, p. 271.

L. DE T.

Proceedings of the Antiquarian and Numismatic Society of Philadelphia (1902-1903). — Des nombreuses communications faites dans les diverses réunions de cette société, durant la dernière période précitée, une seule a trait à une question d'histoire américaine. Elle est intitulée : the ceramic Literature of the Pennsylvania germans. (Productions littéraires céramiques des allemands de Pennsylvanie), par M. Edwin Atlee Barber, conservateur du Musée de Pennsylvanie. Ce que l'auteur de cette note ne mentionne pas et qu'il semble utile d'indiquer en passant, c'est qu'entre les années 1700 et 1728, quarante mille émigrants allemands vinrent s'établir en Pennsylvanie. La plupart étaient originaires du Palatinat et de religion luthérienne ou réformée. M. Edwin Atlee Barber commence par montrer, en citant divers exemples, que toute œuvre sortie des mains du potier, offre un intérêt spécial, soit au point de vue historique, soit à celui de la forme (ou bizarre ou artistique), de la décoration, du vernis, etc. Les faïences des potiers allemands de Pennsylvanie sont des plus remarquables par la diversité des traits qui les caractérisent. Plus que les produits similaires des peuples civilisés, elles dénotent chez leurs auteurs une aptitude particulière s'inspirer de l'esprit du temps, du milieu dans lequel ils vivaient. Ces potiers à ont fait de leurs faïences un moyen de transmettre à la postérité l'histoire de toute une période, celle du xvmº siècle, pendant laquelle, dans cette région, le niveau de la culture intellectuelle était en général très peu élevé. Grâce à une décoration des plus expressives, à des légendes parfois asser difficiles à déchiffrer, car elles sont souvent écrites phonétiquement, ils ont enregistré les coutumes, les modifications apportées dans l'état social et le folk-lore de leurs concitoyens. M. Edwin Atlee Barber cite une foule de renseignement, accompagnés de reproductions gravées, qui donnent à son article une valeur documentaire de premier ordre.

L. DE T.

Smithsonian Institution. Annual Report (1903). — Les matières très variées traitées dans ce rapport, forment un volume de près de 900 pages d'un texte serré. Laissant de côté les communications nombreuses qui ne rentrent pas dans le cadre de ce Journal, on se bornera à signaler ici quelques travaux remarquables.

An Exploration to mount Mac. Kinley, America's Highest Mountain par M. Alfred II Brooks. Dans un style sans emphase, alerte, qui respire la vaillance et la bonne humeur, l'auteur rend compte des difficultés que ses compagnons et lui-même ont eu à surmonter au cours de cette exploration, la plus considérable faite dans l'Alaska. Elle dura 105 jours durant lesquels fut parcourue une distance de plus de 800 milles. Cette narration donne une idée exacte de cette région bien peu connue et habitée par de rares Indiens. M. Alfred H. Brooks, avec la mission dont il était chef, arriva jusqu'au pied du mont Mac-Kinley dont la hauteur est estimée à plus de 20.000 pieds. Il n'en tenta pas l'ascension, cela sortait du programme qui lui avait été donné et le temps, d'ailleurs, lui aurait fait défaut. Des photographies très curieuses accompagnent le texte.

North pole Exploration: Field work of the Peary artic Club, 1897-1902, par le commander R. E. Peary, de la marine des E.-U. Appuyé par le « Peary artic club », fondation de MM. Morris K. Jesup, Henry W. Cannon, H. L. Bridgman, tous trois amis personnels du commander R. E. Peary, celui-ci exécuta la magnifique exploration qui, commencée le 4 juin 1898, se termina virtuellement le 8 août 1902, quand, à Payer Harbour, baie de l'île d'Ellesmere où Peary et ses compagnons se préparaient à un nouvel hivernage, arriva le petit vapeur Windmard qui, avec des ravitaillements, amenait Mrs. Peary elle-même ainsi que sa petite-fille. Dans sa communication, accompagnée d'une carte et de photographies très bien venues, M. Peary, avec une simplicité qui souligne son courage, son énergie, son endurance et les mêmes rares qualité chez ses compagnons, donne un résumé complet de sa longue campagne dans les glaces et des vicissitudes subies. Le 21 avril 1902, il est arrivé à la latitude la plus élevée à laquelle il pourra atteindre, 84°17, et, dans son journal, il écrit:

- « La partie est perdue. Je suis arrivé au terme d'un rêve caressé depuis seize « ans. Le temps s'est éclairci pendant la nuit. Nous nous sommes mis en route
- « ce matin. Neige profonde. Deux petites et anciennes banquises. Puis un large
- « espace de glace en fragments et de neige profonde. Du haut d'une éminence,
- « j'examine la vaste étendue autour de moi. Les deux banquises que nous venons

« de passer sont les seules en vue. La route est impraticable et je donne l'ordre « de camper. J'ai lutté du mieux que j'ai pu. Je crois que j'ai combattu un bon

« combat. Mais je ne puis faire l'impossible ».

Quelques heures après que l'ordre de camper eut été donné, venait, du Nord, comme un bruit de mer sur des brisants. C'étaient les banquises qui, sous l'influence du vent, s'écroulaient les unes contre les autres. Vers minuit, le 21, il fallut reprendre le chemin parcouru au prix de tant d'efforts et tâcher de regagner Payer Harbour où la petite troupe arriva le 17 mai 1902.

Food Plants of ancient America, par M. O. F. Cook, du département de l'agriculture aux E.-U. M. Cook après avoir consacré quelques pages aux plantes alimentaires cultivées dans les îles du Pacifique, conclut que les plus importantes, pour les races polynésiennes, étaient au nombre de sept : le taro (arum esculentum), le yam (discorea alala), la patate, la canne à sucre, le bananier, l'arbre à pain et le cocotier, dont six, — l'arbre à pain étant excepté, — existaient en Amérique avant l'arrivée de Colomb et dont cinq, — le cocotier faisant exception, — étaient reproduites ou plutôt propagées par boutures. Il constate que sauf pour le bananier, la botanique offre bien des arguments tendant à faire admettre la thèse que les plantes alimentaires, trouvées tant dans l'ancienne Amérique qu'en Polynésie, et sous les tropiques, dans le vieux monde, auraient eu le nouveau monde comme pays d'origine. Il ajoute que la difficulté, l'impossibilité même pour certaines de ces espèces de se reproduire par graines, paraît démontrer que leur dissémination a été l'œuvre d'hommes vivant à une époque très reculée.

Les ethnologues ne se refuseront peut-être pas à admettre que, dans le vieux monde, cette dissemination a été due aux ancêtres des Polynésiens dont on trouve trace dans toute la région comprise entre les îles Hawaï, l'île de Pâques, la Nouvelle-Zélande, Formose, la Malaisie, Madagascar. Mais il n'a été donné aucune explication sur l'existence de ces plantes alimentaires en Amérique, les ethnologues n'admettant pas que les migrations des Polynésiens, dirigées toujours vers l'Est, aient pu s'effectuer vers le Nouveau-Continent.

M. Cook cite l'affirmation catégorique de M. Brinton, au Congrès international d'Anthropologie, tenu à Chicago en 1894 : « Jusqu'à ce jour on n'a pas « découvert un dialecte, un art, une institution, un mythe, un rite religieux, « ni une plante cultivée ou un animal domestiqué, ni un outil, une arme, un « symbole en usage en Amérique à l'époque de sa découverte, qui, antérieure « ment à cette date, ait été importé soit d'Asie, soit d'une région quelconque du « vieux monde », et il en conclut que si cette affirmation est admise comme l'expression de la réalité, les plantes alimentaires des deux hémisphères ont eu leur origine évidente en Amérique. Il ajoute que cette conséquence ne semble pas avoir été étudiée, en se conformant aux méthodes de l'ethnologie moderne, mais qu'on peut affirmer qu'il n'existe pas en Asie d'arguments aussi sérieux qu'en Amérique pour refuser d'attribuer à une origine étrangère les civilisations les plus anciennes de ces continents. Si, fait remarquer plus loin M. Cook, il est conforme à la raison d'admettre que les plantes alimentaires communes aux Poly-

nésiens et aux peuples vivant sous les tropiques dans les deux continents, furent importées de Polynésie à travers le Pacifique, il est également raisonnable de chercher l'origine de ces espèces si universellement répandues sur le continent qui, indubitablement, a été le berceau de l'agriculture et c'est à la démonstration de cette assertion dernière que l'auteur consacre la plus grande partie d'une communication pleine d'aperçus et d'indication dignes d'une sérieuse attention.

— Central American Hieroglyphic Writing, par M. Cyrus Thomas. C'est une intéressante et rapide esquisse, accompagnée de reproductions photographiques, du mode d'écriture adopté par les Mayas du Yucatan, du Chiapas, du Guatemala et du Honduras occidental.

-- Traces of aboriginal Operations in an Iron mine near Leslie, Missouri. par M. W. H. Holmes. Dans les premiers jours d'avril 1903, le Bureau d'Ethnologie reçut, du Dr S. W. Cox, de Cuba, Mo., avis qu'il avait découvert des vestiges de travaux anciens dans une mine de fer exploitée par lui, près de Leslie, dans le Franklin County. Cette nouvelle ayant été confirmée par M. D. I. Bushnell et d'autres archéologues de Saint-Louis, l'auteur se rendit sur les lieux. Il constata que les mineurs avaient rencontré une masse de minerai d'épaisseur et de largeur indéterminées, sise à une petite profondeur, sur une pente douce, aux bords du « Big Creek », un affluent de la « Bourbois River » et qu'ils avaient enlevé le minerai sur un espace long de cent cinquante pieds, large de cent pieds, et sur une profondeur, dans la partie la plus épaisse, de quinze à vingt pieds. Au commencement des travaux, on avait reconnules vestiges d'anciennes excavations, faites dans le sol recouvrant le minerai, et profondes de un à cinq pieds; puis, au fur et à mesure de l'avancement de l'exploitation, la masse était criblée de trous creusés par les indigènes, leurs galeries passant même audessous du sol de la galerie actuelle. Il y avait un grand nombre de ces galeries partiellement comblées. Elles étaient, en général, étroites et sinueuses, mais elles s'élargissaient de place en place et, en deux endroits, assez pour permettre à un homme de travailler debout.

Parmi les débris de ces anciennes excavations, on a trouvé un grand nombre de grossiers marteaux de pierre et les mineurs en avaient réuni plus d'un millier en un tas à l'orifice de la mine. Ces marteaux sont formés de cailloux ou de fragments d'hématite pesant de une à cinq livres, grossièrement évidés ou entaillés, pour permettre de fixer un manche avec des liens d'osier. De ces manches il n'a été découvert aucun spécimen. Le grand nombre des outils démontraient l'importance de l'exploitation par les aborigènes, mais il n'était pas facile d'en déterminer l'objet. Au premier abord, on crut que le minerai était utilisé pour la fabrication d'outils analogues à ceux qui furent en usage chez beaucoup de tribus de la vallée du Mississipi, mais après examen, il fut reconnu qu'il n'y avait que de très rares spécimens portant trace de façon autre que celle indispensable pour faire des marteaux analogues à ceux trouvés dans la mine. En brisant le minerai, les ouvriers actuellement employés rencontrerent des silex en couches peu considérables et irrégulières. Mais ils étaient de nature trop cassante pour avoir été utilisés et, bien qu'on ait rencontré, dans les débris

Société des Américanistes de Paris.

comblant quelques-unes des excavations de la surface, des pointes de lances et de flèches en silex, il semble bien que le grand travail souterrain exécuté par les Indiens n'ait pas eu pour but de recueillir des éclats de cette pierre d'ailleurs très abondante dans le voisinage.

D'autre part, on constata qu'aux abords de la ruine le minerai exposé à l'air et le sol même était d'un rouge brillant. Les ouvriers, également, étaient colorés en rouge des pieds à la tête et quiconque prenait dans ses mains du minerai les avait tachées par du peroxyde de fer; il fallait des lavages répétés pour enlever les taches. Cette constatation suggéra aussitôt l'impression qu'on était en présence d'une mine qui avait été exploitée en raison de la couleur tirée de son minerai, couleur très recherchée par les aborigènes et objet d'un commerce important.

L'examen des parois de la mine montra, d'une part, que les couches offraient du minerai de couleur et de résistance différentes suivant le degré d'oxydation et, d'autre part, que, lorsqu'il était mêlé au quartz et au silex, il était plus dur et d'une couleur plus foncée. Les couches ainsi composées n'avaient pas été exploitées par les aborigènes.

On put acquérir aussi la conviction que les excavations rencontrées à la surface correspondaient avec les anciennes galeries.

— The Republic of Panama, par le professeur H. Burr, membre de la commission du Canal. Notice courte mais substantielle sur la république du Panama. L'auteur commence par faire brièvement l'historique de la région depuis l'arrivée des Espagnols en 1499 jusqu'à la proclamation de la République de Panama, le 3 novembre 1903, puis, après avoir déterminé les limites de celle-ci, il en trace les caractères géographiques, orographiques et ethnographiques; il donne un aperçu du chemin de fer, du transit quis'effectue par cette voie; enfin, il s'étend plus longuement sur le canal et sur son achèvement prochain.

L. DE T.

American Antiquarian Society (Semi-annual Meeting; Boston, April 7, 1904). — Le rapport du conseil renferme, entre autres indications intéressantes, des renseignements relatifs au Catalogue-Index of Manuscripts in the Archives of England, France, Holland and Spain relating to America (1763 to 1783). Cette œuvre monumentale représente trente ans de travail. L'auteur, feu Benjamin Franklin Stevens, estimait à près de 100.000 dollars les frais de tout genre qu'avaient occasionnés ses recherches. Le catalogue, achevé par Mrs Stevens avec le concours des anciens collaborateurs de son mari, forme, en l'état actuel, 180 volumes in-folio, de 500 pages chacun, et donne, en plus de 160.000 numéros, l'inventaire descriptif raisonné de tous les documents officiels existant en Europe, sur la Révolution américaine et les traités conclus à l'issue de la guerre de l'Indépendance. L'American Antiquarian Society émet le vœu (auquel tous les travailleurs s'associeront) que ce précieux répertoire soit acquis par l'État ou quelque généreux particulier, pour être conservé dans la «Library of Congress » ou tout autre dépôt public.

L. DE T.

Le jubilé du professeur Putnam. — Le professeur F.-W. Putnam a célébré, en ces derniers mois, le cinquantième anniversaire de son entrée dans le personnel enseignant de Harvard University. M. Putnam appartient à notre Société, comme membre d'honneur américain, depuis la fondation. Ce nous est un devoir, en même temps qu'un plaisir très agréable, de joindre nos félicitations, — accompagnées de souhaits amicaux, — à toutes celles que l'éminent jubilaire a dû recevoir en la circonstance. La presse scientifique des États-Unis lui a consacré de nombreuses et longues notices. Son activité, l'influence qu'il a exercée et exerce sur ses élèves, le rôle qu'il a joué dans la fondation des principaux musées anthropologiques de l'Union et dans l'organisation du travail américaniste au delà de l'Atlantique, la part qui lui revient ainsi dans les progrès intellectuels de son pays, tout cela a été dit, redit, et bien dit. Notre hommage amical prendra la forme concise et quasi militaire d'un « état de services ». Et c'est après tout la meilleure manière d'honorer un vétéran:

Né à Salem (Mass.) en 1839.

Conservateur et bibliothécaire de l'« Essex Institute », 1853;

Dresse le Catalogue of Birds of Essex Country, 1856;

Attaché au laboratoire d'Agassiz à Harvard, 1856;

Assistant au « Museum of Comparative Zoölogy », 1857;

Organisateur du « Peabody Museum of American Archæology and Ethnology », 1867-1875;

« Curator » du « Peabody Museum », 1875;

Secrétaire perpétuel de l'« American Association for the advancement of Science », 1873-1898;

Chef du Département ethnologique de l'Exposition de Chicago, 1893;

Curator of the Department of Anthropology in the « Museum of Natural History », New York, 1894-1903;

Professeur d'Anthropologie et ches du Département anthropologique à l'Université de Californie, 1903;

Organisateur et vice-président regnicole du XIII Congrès international des Américanistes, 1902;

Fondateur et président local (« Boston Branch »; « California Branch ») de l'« American Folk-Lore Society », 1888-1905;

Chevalier de la Légion d'Honneur, 1889.

Ethnographie religieuse des Indiens Pueblos. — La littérature de cette question vient de s'enrichir de deux mémoires considérables, dus à M. O. Solberg, le premier, inséré par la Zeitschrift für Ethnologie (t. 37, 1905, p. 626); le second, paru dans Archiv für Anthropologie (t. 1V, 1905, p. 48). Sous le titre: « Ueber Gebraüche der Mittelmesa-Hopi (Moqui) bei Namengebung, Heirat und Tod », l'auteur a dressé, d'après les observations éparses dans les meilleurs récits de voyage, le tableau synthétique des rites relatifs à la naissance, au

mariage et à la mort parmi les tribus et clans de Mishongnovi et Shipaulovi (Tusayan). L'autre travail (intitulé : « Ueber die Bahos der Hopi ») traite des bâtons cérémoniels et de leurs usages chez les mêmes peuples.

Quant au mariage, les points culminants de sa liturgie se ramènent : 1º à une purification de la chevelure des conjoints, après laquelle l'épousée adopte la coiffure spéciale aux femmes mariées; 2º à un repas nuptial dont les prémices sont consacrées aux divinités. Les villages de la Mesa moyenne y ajoutent une fonction bizarre qui consiste, pour les assistants, à asperger de boue les mariés. Cette dernière coutume n'apparaît qu'à titre exceptionnel dans la Mesa orientale et au « pueblo » Oraibi. La situation de l'enfant dans la famille ne paraît point dépendre de ces actes liturgiques. La jeune fille Hopi se donne souvent avant le mariage. Elle n'épouse pas toujours l'homme qui l'a déflorée et rendue mère. Mais ses fils naturels sont traités comme ceux qui naissent après mariage. Une autre particularité intéressante, c'est que la femme reçoit son trousseau (couvertures de coton, nattes, mocassins) des parents de son mari. La fabrication de ces objets est réglée par le rite et rentre aussi dans la liturgie nuptiale. En échange, la mariée offre solennellement une provision de farine à sa nouvelle famille. Remarquons enfin que le nouveau couple réside toujours chez les parents de la femme. Mais le mari est un peu considéré par ceux-ci comme un étranger (ainsi, en cas de maladie, il est reconduit aux siens pour être soigné). Tout cela est-il un reste de matriarcat? Les rites de naissance qui intéressent à la fois la mère et l'enfant, se déroulent, de cinq en cinq jours, pendant vingt jours. Sous la direction de l'aïeule paternelle du nouveau-né (seule parente du mari qui participe au rite), les femmes aspergent d'eau avec l'épi de mais les pieds, les jambes et les cuisses de l'accouchée; elles lui lavent la chevelure avec une racine de saponaire. Elles passent quatre fois de suite de la farine au-dessus du corps de l'enfant, de la tête aux pieds. La quatrième purification, celle du vingtième jour, se termine par l'imposition des noms (de plante et d'animal). Chaque marraine en donne un. Le nom usuel et définitif est déterminé plus tard. Comme épilogue de ces cérémonies, on enterre solennellement le placenta, enformé dans un panier, et les matrones vont planter, au soleil levant, à l'orient du « pueblo », en récitant des prières, les « bahos » de l'accouchée et de son rejeton. Dans le rituel funéraire, assez simple, décrit par M. Solberg, on relève surtout un nouvel et copieux emploi des « bahos ».

L'usage des « bahos » qu'on rencontre partout, dans les champs, au creux des rochers, dans les habitations, et qu'on rencontre aussi sur les cadavres, est un phénomène ethnographique d'une rare extension. Sous d'autres noms, Lumholtz, Diguet et bien d'autres explorateurs l'ont constaté chez tous les peuples du Mexique septentrional. Les cavernes du rio Gila et du Colorado témoignent de son ancienneté. Avec la plupart des observateurs, M. Solberg incline à y voir une matérialisation ou, plus exactement, une commémoraison de la prière. Les dieux ne peuvent être présents partout. Il convient, au cas de leur absence, de leur laisser un signe tangible des supplications qu'on leur a adressées. Pour Fewkes, contesté, du reste, par Solberg, le « baho » serait même

plus qu'une prière, — un sacrifice. Les « bahos » qui se présentent, en général, par couples, se fabriquent, d'ordinaire, de bois de peuplier et de saule, coupé en des endroits consacrés. Ils se surmontent de plumes de jeune aiglon, arrachées à des époques fixes. Ils sont enluminés de couleurs éclatantes, préparées selon des règles traditionnelles. Leur fabrication, en des chambres spéciales du « pueblo », constitue toute une liturgie, riche en purifications et en formules. La recherche et la réunion des éléments composants du « baho » en est la première phase. Vert ou jaune, le « baho » perpétue des prières pour les récoltes. Il a le même sens, s'il est accompagné d'une touffe d'herbe ou d'un petit sac de maïs. Certains signes (anneaux ou spirales) peints en noir lui donnent une vertu évocatrice de la pluie. Il varie de forme, selon le sexe de la personne qui l'employe. Est-il bien certain qu'un « baho », pour avoir toute sa valeur utile, ne doive pas être planté par celui qui l'a fabriqué ?

Quoi qu'il en soit, cette excellente monographie du « baho », éclairée de bonnes figures, me fait désirer, comme les rites Hopi dont nous parlions en commençant, que M. Solberg entreprenne maintenant un autre travail. Ce serait la comparaison de ces usages du pays Pueblo avec certains détails relatés du Mexique précolombien par Sahagun. Il y aurait là, je crois, matière à rapprochements nombreux et fort instructifs, pourvu qu'ils tinssent compte des différences de peuple, de temps et de lieux.

L.L.

Les deux « Atlatl » de Florence. — Sous ce titre « Two ancient Mexican Atlatl », M. D.-J. Bushnell qui, depuis quelques années, s'occupe des objets d'archéologie précolombienne conservés dans les Musées d'Europe, signale (American Anthropologist, vol. 7, p. 218-221, pl. XXI-XXII) deux pièces intéressantes, entrées depuis quatre ou cinq ans, par les soins du professeur Mantegazza, dans les vitrines du Musée national d'Anthropologie et d'Ethnologie de l'Institut des Études supérieures à Florence. Leur histoire est inconnue. Il paraît très probable qu'elles durent faire partie du trésor mexicain, envové par Cortés à Charles-Quint et auraient été offertes par ce prince au pape Clément VII de Médicis. Au rebours du spécimen similaire appartenant au Musée Britannique 1, les « Atlati » de Florence présentent, l'un et l'autre, sur les deux faces, des sculptures d'une grande finesse, profondément creusées dans un bois dur à grain très fin, d'une teinte rouge noirâtre. Comme l' « Atlatl » du Musée Kircher de Rome, jadis publié par Mrs Nuttall 2, ils étaient recouverts d'une mince couche d'or qui en épousait tous les contours décoratifs et dont une partie adhère encore. La longueur totale est respectivement de 605 et 575 mm., dont 355 et

^{1.} Décrit et figuré par le D^r Stolpe dans *Internationales Archiv für Ethnographie*, vol. III, 1890; p. 234.

^{2.} Dans Archeological and Ethnological Papers of the Peabody Museum, vol. I, no 3, 1891, sous le titre : « Atlatl or Spear-Thrower.

378 mm., entièrement fouillée, face et revers, par l'outil. Une monographie complète sur ce sujet serait désirable, accompagnée de reproductions plus nettes et plus détaillées. D'après les clichés de M. Bushnell, on croit apercevoir seulement que l'ornementation d'une des deux pièces semble reproduire un sacrifice et l'on devine aussi, plutôt qu'on ne les constate, à la partie inférieure et sur l'autre côté, la figure et les attributs de Mictlanteuctli. Pour la pièce B, l'intervention d'une divinité à forme animale, est le seul trait perceptible. Quoi qu'il en soit, d'après l'aspect général, on est tenté de souscrire au jugement de l'auteur : « true gems of ancient Aztec art... These specimens are probably the finest existing examples of the throwing-sticks of the ancient Mexicans. »

L. L.

Les ruines de « Quie-ngola » en 1854. — De « Quie-ngola », la fameuse place fortifiée où le roi des Zapotèques, Cozijo-eza, soutint, pendant cinq ans, l'effort des Mexicains d'Ahuitzotl, nous possédons aujourd'hui au moins une description vraiment scientifique : celle du professeur Seler, publiée, en 1896, dans le volume offert à Bastian pour son 70° anniversaire de naissance, et insérée, depuis lors, par l'auteur au tome II de ses Abhandlungen, pp. 185-1994. Mais M. Seler y constate lui-même l'état de profonde dégradation des monuments, dont plusieurs ont même complètement disparu, depuis l'époque où le P. Burgoa les vit et les étudia pour la première fois. C'est à ce titre qu'il nous paraît curieux de reproduire ici le récit d'une visite faite à Quie-ngola en 1854. retrouvé récemment dans les papiers inédits d'un français. G.-E. Trusson, auquel nous faisons cet emprunt, n'était pas un spécialiste, ni même un homme de science, mais un modeste commerçant. Sa petite monographie, dont on a respecté, comme il convenait, la forme et l'orthographie, est donc visiblement fautive par plus d'un point et, toujours, assez superficielle. En beaucoup d'endroits, cependant, ce petit travail, par la date même de sa composition, complétera les remarques judicieuses de M. Seler et même pourrait contribuer à éclaircir quelques-unes des questions posées par le professeur de Berlin à propos de la topographie de « Quie-ngola ».

« La plus grande curiosité antique à 5 lieues nord-ouest de la ville de Téhuantépec, est la colline Dani Quien-Gola (montagne, grosse pierre, en zapoteco). Cette montagne, ou grande colline, est célèbre pour avoir été, il y a des siècles, habitée par une très grande population. La preuve en est palpable par les immenses monceaux de ruines qu'on trouve de tous côtés sur cette colline. Il y a une muraille massive de plusieurs lieues d'étendue, bâtie au fond d'un précipice et traversant un ravin qui sépare le Quien-Gola de la chaîne principale. Dans l'enclos de cette muraille, on voit les ruines de plusieurs maisons bâties en petites pierres de moellon et au-dessus un glacis en pierre à chaux. Pres-

1. Voir aussi quelques pages, surtout anecdotiques et pittoresques, dans Auf alten Wegen in Mexico, par Caecilie Seler (Berlin, 1900), p. 83 ss.

qu'au sommet, il y a une caverne, l'entrée en est petite et la profondeur peut être d'environ 180 pieds. Une immense quantité de stalactites, de diverses formes, sont suspendues à la voûte peu élevée, de couleurs différentes, blanc, gris, bleuâtre, quelques-unes presque transparentes. M. W., venu avec moi de Téhuantépec, en emporta plusieurs; nous prîmes aussi des fragments de pots de terre rouge, des lambeaux de peau de daim ornées de pointes de porc-épic, preuve incontestable d'habitants dans cette caverne. Dans quelques parties de la cave, il y a de grosses stalagmites adhérentes au sol; il y a plusieurs chambres ou ouvertures; elles varient de 3 à 8 pieds de large.

Au coucher du soleil, nous arrivâmes au bord du précipice de pierre à chaux et entrâmes dans une vallée qui s'étend sur plus de 600 mètres de largeur, 2 1/2 kilomètres de longueur et se termine sur la gauche par une profonde ravine. Là, nous trouvâmes les ruines d'un temple bâti en petites pierres plates, solides partout et en parfait état, moins la chaux dont les murailles étaient enduites. Le temps a passé par là. Nous passâmes la nuit dans le temple...

La forme du temple est oblongue : 11 mètres de haut, 35 de longueur à la base et 30 mètres de large; en haut, il y a 25 mètres de long et 15 de large. Il y a 4 terrasses qui entourent l'ouvrage; chaque terrasse peut avoir 2 mètres de hauteur. En face de la vallée, il y a des escaliers, 8 mètres d'un bout de la marche à l'autre; ils mènent au-dessus du temple, et à chaque coin, il y en a de petits, pour descendre. Le temple est à côté d'un enclos barré (qui couvre environ trois hectares de terrain), et dont la muraille a 2 1/2 mètres de hauteur et 3 de large. Cette structure servait probablement pour les sacrifices. Exactement vis-à-vis de l'autre côté de la vallée, nous découvrîmes un autre temple très pareil au premier, mais d'un tiers plus grand. Ce second avait, au-dessus, plusieurs maisons en ruines et bâties en briques. En parcourant la vallée, nous trouvâmes partout des ruines de maisons, même sur le flanc escarpé de la montagne. Cette vallée peut avoir 350 mètres d'élévation au-dessus de la plaine. Avant de sortir de la vallée, nous découvrîmes un monceau de ruines qui pouvait couvrir un hectare, mais les pierres en étaient si brisées que nous ne pûmes nous faire une idée de leur première forme. Nous campames de nouveau pour la nuit et, au point du jour, nous commençâmes à gravir la colline, ce qui nous occupa jusqu'à 7 heures du matin... J'ai rarement vu quelque chose d'aussi beau. A distance, l'immense golfe de Téhuantépec; le lac argenté de Téléma; de tous côtés, une immense plaine, et de distance en distance, de petites collines s'élevant comme des îles; des champs couverts de moissons; les clochers brillants de la ville, et tout autour, les haies verdoyantes couvertes de fleurs sur les bords de la rivière.

En revenant, nous passames près d'autres ruines de peut-être 8 hectares d'étendue et en partie entourées d'un mur de 3 1/2 mètres de haut et de plus d'un mètre d'épaisseur. Dans cette enceinte, le sol était pavé de petites pierres en parfait état de conservation. Dans le milieu, il y a deux monuments, l'un carré, l'autre rond, ayant le premier, 6 mètres à sa base, le second, 6 mètres aussi de diamètre. Leur hauteur, au-dessus du pavé, est d'environ 3 mètres; les

ruines annoncent qu'elle devait être beaucoup plus grande. Il y a des marches tout autour du rond ou du carré. Notre guide voulait nous mener dans d'autres parties de la colline : « Partout, nous dit-il, vous trouverez des ruines de l'espèce de celles que vous avez déjà visitées...

Les Indiens croient que le diable habite sur la colline, de manière que notre guide se tenait toujours serré contre nous... Une tradition de Iuchitan, ville éloignée de 7 lieues N.-E. de Téhuantépec, fait remonter la dépopulation de Quien-Gola au moins à 360 ans. A quelle époque ces immenses ouvrages furentils construits? Voilà ce qui reste dans l'obscurité.

G.-E. TRUSSON.

Une exploration au Yucatan. — Le comte Maurice de Périgny dont on n'a pas oublié les débuts de conférencier, au dernier printemps, a bien voulu, dans une lettre récente, résumer, à l'intention de nos lecteurs, ses précédentes excursions yucatèques et le programme de l'expédition, plus développée, qu'il vient d'entreprendre dans le Centre-Amérique:

« Venu au Mexique, en octobre 1904, avec le VIII Congrès International de Géographie, j'y ai séjourné quatre mois. Je passai tout le mois de janvier 1905 à visiter les principales ruines du Yucatan, Chichen-Itza, Uxmal, Kabah, Labua, Izamal et Aké.

De retour à Paris, encouragé par M. Henri Cordier et mon ami Guillaume Grandidier, je me décidai à retourner au Yucatan, mais, cette fois, pour un voyage original. La Société de Géographie me confia une mission bénévole, ainsi que le Ministère de l'Instruction publique, grâce au rapport de M. le Dr Hamy. Voulant parcourir une région encore inconnue ou mal connue, j'étudiai les divers itinéraires des précédents voyageurs.

Et dans les premiers jours de novembre 1905, je quittai l'Usumacinta à Balancan, pour remonter le Rio San Pedro en cayuco. Je le remontai jusqu'à la frontière du Guatemala, à Progreso. N'ayant point retrouvé de ruines, sauf quelques monticules, j'avais donc atteint mon but de savoir que cette région n'avait pas été, selon toute vraisemblance, habitée par les anciens Indiens, à cause des eaux calcaires du fleuve. Aussi je rejoignis à travers bois la route de Tenosique à La Libertad, pour arriver ensuite à Florés. Obligé d'abandonner mes gros bagages, envoyés directement à El Cayo (Honduras Britannique), faute de mules, je partis avec deux cargadores pour visiter le grand temple de Yax-ha et de là me rendre à Benque Viego où je devais trouver un Indien connaissant le chemin de Uacun. Après quatre jours dans la forêt, nous arrivâmes, le 25 décembre, au pied d'une immense pyramide. Personne à ma connaissance, sauf ; uelques Indiens chasseurs, n'était encore venu visiter cette pyramide de Watun. Je me réjouissais, comme Français, d'avoir été le premier à découvrir ce site qui est certainement celui d'une importante cité. En effet, dans le temps très bref de mon séjour, je n'ai pas compté moins de trente édifices imposants assez bien conservés.

... Nous revinmes sur Yaloché, en passant par Holmul (six pyramides, dont l'une surmontée d'édifices). Je me proposais de continuer vers le Nord pour voir d'autres monuments indiqués par mon guide, mais mes deux porteurs m'abandonnèrent à Yaloché, refusant d'aller plus loin et voulant retourner chez eux. Force me fut donc de cesser mon voyage et de revenir à El Cayo, d'où je gagnai Belize en descendant la rivière de Belize. A Payo Obispo, je rentrais sur le terrain mexicain. Avec une escorte, je me rendis à Bacalat, qui joua un rôle si important dans les guerres des Indiens, puis à Santa Cruz de Bravo, l'ancienne Chan Santa Cruz, capitale actuelle du teritoire, récemment organisé, de Quintano Roo. Puis, en compagnie du général Bravo, j'allai jusqu'à Peto, avec étape aux divers postes militaires échelonnés sur ce parcours, depuis la dernière campagne de 1900-1901...

...Je rentrai à Mérida le 1er février 1906.

...Je compte repartir en novembre pour un prochain voyage d'au moins six mois et essayer d'éclaicir le mystère de Watun...

M. DE PERIGNY.

Quelques travaux récents sur l'Amérique moyenne. — Dans « Aztekische Ortsnamen in Mittelamerica » (Zeitschrift für Ethnologie, t. XXXVII, p. 1002-1007), M. Karl Sapper a donné une liste commentée des noms de lieux d'origine aztèque dans l'Amérique centrale. Une partie de ces noms serait, selon l'auteur, imputable (dans le Salvador) aux Pipils envahisseurs ; une autre trahirait l'influence des commerçants de Tenochtitlan ; une troisième enfin, la plus récente, aurait peut-être été imposée par les Espagnols (M. Sapper admet donc chez les conquérants, et surtout, chez les missionnaires, un effort pour implanter et étendre l'usage du nahuati comme langue générale dans les régions isthmiques). --- Les Archaeological and Anthropological Papers of the Peabody Museum (vol. 1, nº 7) nous ont apporté la dissertation que notre collègue, Mrs Z. Nuttall, avait présentée au Congrès international de New-York. Quand ce mémoire fut produit pour la première fois, de fortes objections furent émises contre le titre qu'il porte : « A Penitential Rite of the ancient Mexicans ». Penitential implique, en effet, le caractère expiatoire de tous les rites aztèques d'oblation du sang. Or, si Sahagun rattache, en effet, les scarifications et l'offrande du sang, à une sorte de sacrement de pénitence, Duran, par contre, stipule sans ambiguïté que c'étaient des actions de grâce. En réalité, les circonstances étaient multiples dans lesquelles on se tirait du sang, pour l'offrir aux dieux. On trouve des cas où l'offrande est faite en vue du succès à la chasse ou à la guerre (à ce dernier point de vue, la scarification était pratiquement imposée à certaines catégories de guerriers) ; le prêtre se scarifie, avant d'immoler la victime à de certaines vigiles; les tlatohani, au moment d'être intronisés; les captifs, quand ils sont présentés au dieu, devant le teocalli; le peuple, enfin, se mutile en masse, à de certaines cérémonies, comme pour participer au sacrifice célébré par l'officiant. Müller et Réville ont donc pu, jadis,

classer l'acte, avec une certaine raison, parmi les rites propitiatoires (on a dit, depuis, les rites d'entrée). Mais, d'une manière générale, le sens qui lui était attribué, devait varier selon l'occasion. Quoi qu'il en soit de la manière dont Mrs Nuttall, — sans la trop justifier —, prend partie, à ce point de vue, pour Sahagun contre Duran, on constatera que son travail, sous la forme définitive qu'elle lui a donnée, représente maintenant une bonne monographie de la question. Elle n'examine pas seulement les détails liturgiques du rite, mais aussi les divers instruments du sacrifice (épines de maguey, pointes d'os, plumes de grands oiseaux). La comparaison des représentations pictographiques de l'oblation du sang est assez loin poussée (incomplète toutefois). Enfin, au même usage religieux, Mme N. rattache, — et c'est la partie la plus originale de sa brochure, — quelques pièces archéologiques jusqu'ici difficiles à expliquer. Il s'agit notamment de ces coffres de pierre, assez nombreux au musée de Mexico, qui portent figurées en bas-reliefs des scènes de scarification. Il se pourrait que ces petits monuments aient été destinés à renfermer les outils de la « pénitence » et qu'ils commémorassent des sacrifices individuels.

Dans Globus (t. L, LXXXVIII, p. 285), notre collaborateur, M. W. Lehmann a consacré un intéressant article (« Altmexicanische Muschelzierate in durchbrochener Arbeit ») à un ornement en coquillages, provenant de Tampico, que possède le Museum für Völkerkunde, de Berlin. M. Lehmann compare cette pièce à d'autres analogues, provenant du Guerrero, du Michoacan et de l'État de Vera-Cruz, et fait aussi ressortir la ressemblance de tous ces objets avec les « Shellgorgets » de la région des Mounds-builders.

Du Dr G. V. Callegari, de Padoue, nous avons reçu un petit travail, intitulé la Tradizione azteca del Diluvio (Rovereto, Ugo Grundi, 16 p. in 8°). Cette brochure a le tort de considérer comme définitives, l'interprétation qu'Humboldt a donnée de certaines planches du Valicanus-Rios et la traduction du Codex Chimalpopoca, par Brasseur. M. Callegari en arrive ainsi à admettre l'identité de l'atonatiuh, Soleil de l'eau, avec le Déluge biblique. Nata (Coxcox) se trouve donc assimilé à une espèce de Noé mexicain. Il y a bien longtemps que Ramirez a montré tout ce qu'il y avait d'arbitraire dans ce rapprochement et cette traduction des peintures. Rappelons, d'autre part, que le caractère aztèque de « l'histoire des soleils » n'est pas autrement démontré et que certains américanistes autorisés la regardent, tout au contraire, comme prémexicaine, à cause du maigre rôle qu'elle assigne dans ses versions les plus authentiques, aux dieux mexicains proprement dits.

Le Dr Santiago J. Barbarena a fait paraître: El Popol-Vuh o Libro sagrado de los antiguos votánides, precedido de un estudio preliminar. San Salvador, Centro-América, Dutriz hermanos, 1905, 3 vol. in-12 de 80-80-72 p.. La préface de ce « documento de capital importancia para el estudio de la historia precolombina » ne nous explique pas pourquoi l'éditeur-traducteur (car il ne s'agit ici que d'une traduction) a préféré au vocable modeste de « Manuscrit de Chichicastenango » le terme plus ronflant, mais controuvé de Popol Vuh; ni, surtout, comment, instruit (v. p. 3, note 1) du sens exact de cette dernière expression,

il la rend par « libro sagrado » au lieu de « libro nacional » ou « libro del pueblo ». L'apparition des « antiguos votánides » en cette affaire est une autre singularité. Les pages liminaires de M. Barbarena renferment, du reste, de bons détails sur le découvreur du texte quiché, le Ximenez du xviiie siècle, et le distinguent de ses deux principaux homonymes, celui du xyıº siècle. Ximenez, compagnon de Martin de Valence, plus tard évêque d'Oaxaca, qui s'appelait aussi François, mais était franciscain ; celui du xvue, Ximenez, le moine du couvent de Xuaxtepu, dominicain comme le prieur de Chichicastenango, mais frèrelai et non religieux profès, et qui vulgarisa les travaux d'histoire naturelle de. Hernandez. Ce dernier Ximenez portait le prénom de Martin. La traduction de M. Barbarena est, autant qu'il semble, un terme moyen entre la version française de Brasseur de Bourbourg et le texte espagnol de Ximenez, publié en 1854 par Scherzer. Les notes explicatives sont, pour une partie, empruntées, au Popol-Vuhde Brasseur, pour une autre partie, à des historiographes espagnols, et quelques-unes, de M. Barbarena lui-même. Il ajoute qu'il a introduit pour son compte: « las concordancias que se encuentran entre las Santas Escrituras y el libro que publicamos, analogias de suma importancia que vienen a dar un grado de fuerza incalculable à las bases firmisimas en que descansa la inspiración divina de nuestros sagrados libros y verdad de la religion cristiana »! Nous ignorions que ces raisonnements un peu désuets fussent encore en honneur parmi les catholiques instruits du Salvador. Les citations bibliques auront, au moins, cet avantage de mieux souligner les altérations que la science monastique a introduites dans les traditions indigènes. On s'associera, d'áilleurs, aux vœux du traducteur, en souhaitant avec lui que sa petite publication inspire aux jeunes gens de son pays le goût des études locales.

« Voici une autre traduction en espagnol, susceptible de remplir parfaitement ce but auprès du public hispano-américain: El México Desconocido. Cinco Años de exploración entre las Tribus de la Sierra Madre occidental; en la Tierra Caliente de Tepic y Jalisco y entre los Turascos de Michoacán. Cette translation de l'œuvre de M. Lumholtz est due à M. Balbino Dávalos (Nueva York, Chas. Scribner's sons, 2 vol. in-4° de xxv + 516 p., 6 pl. h. t., 1 c. — xxvin + 516, 9 pl. h. t., 2 c., fig.). L'illustration très abondante reproduit celle de l'édition anglaise.

On a traduit, plus récemment, aux États-Unis, d'autres travaux européens de Mexicanisme. Le Bulletin 28 du Bureau of American Ethnology (gr. in-8°, 682 p., 59 pl. h. t., 134 fig.) contient, sous le titre de Mexican and central American Antiquities, Calendar System and History, vingt-quatre des mémoires jugés les plus importants parmi ceux parus en Allemagne en ces dernières années. Cette édition, dirigée par notre collègue, M. Chas. P. Bowditch, sera très utile aux travailleurs qui ne lisent que l'anglais. Voici, à leur intention, le sommaire du contenu: 1. The Mexican Chronology (Selen); 2. Ancient Mexican feather ornaments (id.); 2. Antiquities of Guatemala (id.); 3. Alexander von Humboldt's picture manuscripts in the Royal Library at Berlin (id.); 4. The-bat god of the Maya race (id.); 5. The wall paintings of Mitla (id.); 6. The significance of the

Maya calendar for historic chronology (id.); 7. The temple pyramid of Tepotzlan (id.); 8. The Venus period in the Borgian codex group; 9. Aids to the deciphering of the Maya manuscripts (E. Förstemann); 10. Maya Chronology (id.); 11. Time periods of the Mayas (id.); 12. Maya hieroglyphs (id.); 13. The Central American calendar (id.); 14. The Pleiades (id.); 15. The Central American tonalamatl (id.); 16. Recent Maya investigations (id.); 17. The inscription on the Cross of Palenque (id.); 18. The day-gods of the Mayas (id.); 19. From the Temple of Inscriptions at Palenque (id.); 20. Three inscriptions of Palenque (id.); 21. Comparative studies in the field of Maya antiquities (Paul Schelhas); 22. The independent states of Yucatan (Carl Sapper); 23. Two vases from Chama (E. P. Dieseldorff, Ed. Seler, E. Förstemann).

L. L.

Les derniers Guaranis de São Paulo. - Les Guaranis de sang pur qui, jadis, formaient, en majeure partie, la population indigène de l'actuel État de São Paulo (Brésil), sont, aujourd'hui, presque tous disparus. Leur descendance ne subsiste que métissée d'éléments blancs et nègres. Deux groupes, cependant, survivent moins mélangés, l'un au pied de la Serra do Mar, sur les Rios Preto et Branco (affluents du Rio de Conceição), l'autre, au nord de la Serra dos Itatins, sur les Rios Itariri et Peixe. M. Richard Krone, chargé, par le gouvernement de Saint-Paul, d'une exploration anthropologique de la région, vient d'étudier le second des deux groupes et a rendu compte de ses recherches dans un des derniers fascicules des Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wier (t. XXXVI, p. 130-146, 1906), sous le titre de : « Die Guarany Indianer des Aldeamento do Rio Itariri im Staate von Sao Paulo. « Ces Guaranis du Roi Itariri habitent normalement une « réserve », à eux concédée par les pouvoirs publics en 1840; mais ils circulent dans la forêt, souvent à de longues distances de leur habitat légal. En 1870, la « réserve » comprenait environ 200 individus. En 1903, cette population se réduisait à 14 familles, comptant, au total, 79 personnes. Sur ce nombre, du reste, bien peu sont de vrais Guaranis, car la petite colonie a reçu un certain contingent de métis brésiliens. Selon M. Krone, qui a soigneusement étudié la généalogie de l'aldeamento, quand l'actuelle génération sera disparue, il n'y aura plus un seul individu de race pure dans la « réserve ». La langue guaranie, au surplus, n'y est aujourd'hui parlée que par dix individus. Les autres ont adopté le portugais. Tous ont abandonné leurs anciennes mœurs et cérémonies. Toutefois, deux de ces Indiens s'en rappelaient quelque chose et ont donné à M. Krone des détails intéressants sur le culte du soleil, salué chaque matin par leurs pères, aux jours de leur enfance, dans une cérémonie spéciale.

M. Krone a mensuré neuf indiens de race pure, dont six hommes et trois femmes, et quatre métis, dont deux hommes et une femme, suivant la méthode employée par Ehrenreich (cf. Die Urbewöhner Brasiliens). Les indices céphaliques obtenus sont les suivants (pour les individus de pur sang):

Hommes: 81, 81, 81, 8, 83, 3, 75, 6, 81; moyenne: 80, 6.

Femmes: 83. 3, 82, 85. 3; moyenne: 83, 9.

Donc, quatre crânes masculins sont sous-brachycéphales; un est brachycéphale, et le sixième, sous-dolichocéphale accentué. Les femmes sont plus brachycéphales que l'homme, ce qui avait été déjà attesté par plusieurs peuplades sud-américaines.

Les Guaranis d'Itariri sont d'une taille très basse, celle des six hommes mesurés atteignant seulement la moyenne de 1 m. 53, et celle des trois femmes, la moyenne de 1 m. 43. Ainsi, ces sujets se trouveraient parmi les Indiens les plus petits connus.

Le travail de M. Krone se présente accompagné de tableaux antbropométriques complets et de bonnes photographies (huit hommes et cinq femmes, vus de face et de profil). M. C. Toldt, en un supplément à l'article ci-dessus, a décrit et mesuré un crâne guarani de la même localité (Rio Itariri), conservé dans les collections de l'Académie Impériale des Sciences à Vienne. L'indice céphalique de ce crâne est de 86, 06.

L. L.

Un memoire italien sur l'anthropologie du Sud-Amérique. — Il nous est envoyé par le jeune et actif secrétaire de la Société romaine d'anthropologie. Sous ce titre Quattro scheletri di In liani Cavinas (Scansano [Grosseto], Tipofie Editrice degli Olmidi Carlo Tessitori, 1906, in-8°, 21 p.), M. le D. V. Giuffrida-Ruggeri étudie quatre squelettes rapportés du Sud-Amérique central et offerts par M. Luigi Balzan à l'Institut anthropologique de l'Université de Rome. Ces quatre squelettes proviennent tous d'individus adultes, deux féminins, un masculin et le quatrième douteux. M. Giuffreda Ruggeri les a mesurés et décrits complètement. D'après les indices céphaliques (80.2, 78.4, 76.7 et 80.1), deux des crânes sont brachycéphales et les deux autres mesaticéphales. La taille, calculée suivant la méthode de Manouvrier, donne, respectivement, 1 m. 57, 1 m. 63, 1 m. 52, 1 m. 58. J'ai, d'ailleurs, cherché en vain dans cette petite brochure les raisons qui identifient ces restes comme ceux d'Indiens Cavinas. On a oublié de nous donner les détails nécessaires de provenance. Proviennent-ils de ce confluent du Rio Beni et du Rio Madidi où Balzan dit avoir trouve dix-sept samilles survivantes de la tribu des Cavinas. ? On sait que ces peuplades habitaient autrefois la rive gauche du Rio Madre de Dios. D'Orbigny les apparentait linguistiquement au groupe des Tacanas. L'évêque missionnaire Armendia voit dans leur langage actuel un mélange de tacana, arauna et pecañara (?), ce qui confirme, en somme, le classification de d'Orbigny, puisque l'arauna n'est qu'un dialecte du tacana.

L. L.

Nouvelle organisation du Musée de La Plata. — Le D' Francisco P. Moreno vient d'abandonner la direction du Musée de La Plata. Il peut emporter dans

sa retraite la conscience d'avoir créé et mis en train la plus belle institution scientifique sud-américaine en son genre. Le Musée de La Plata est vraiment un musée modèle qui ferait honneur, comme édifice, à beaucoup de capitales européennes. Or, c'est Moreno lui-même qui en traça le plan et qui en surveilla la construction dont les plus petits détails se trouvent ainsi adaptés à leur fin. Dans ce cadre, à la fois élégant et pratique, furent ensuite classées avec une méthode sérieuse les amples collections particulières du nouveau directeur, auxquelles vinrent, dans la suite, s'ajouter, comme on le sait, tant de trésors pour l'anthropologiste, l'ethnographe, le paléontologiste, l'archéologue, trésors variés, car tout le vaste territoire de la République Argentine est représenté dans ces séries. Outre sa valeur comme Musée, le rôle de l'établissement de La Plata, comme centre d'études, est bien connu de tous les Américanistes. Là naquit, il y a environ trente ans, de là rayonna le mouvement qui a fait entrer la préhistoire et l'histoire ancienne de l'Argentine dans le domaine de la science. Moreno, aussi, à ce point de vue, fut un véritable créateur, un initiateur. Les missions archéologiques suscitées par le Musée, les Mémoires publiés sous ses auspices et mis, par voie d'échange, à la disposition du public américaniste, tout cela, c'est son œuvre. Il partageait, d'ailleurs, avec ses confrères des États-Unis, les Powell, les Putnam, regardés à si juste titre comme chefs d'école, l'art précieux de savoir choisir ses collaborateurs et il forma ainsi une école incomparable de travailleurs. Il ne me déplaît pas de constater, dans ce recueil français, que M. Moreno se forma à Paris à la connaissance des antiquités argentines et j'ai aussi le désir de rappeler l'accueil, l'aide, la protection accordées par M. Moreno à toutes les expéditions scientifiques européennes qui visitèrent son pays. Cette large entente de la fraternité intellectuelle est une forme très élevée du patriotisme.

Le Dr Moreno servit sa patrie d'une autre façon, dans ces temps derniers. Chargé des intérêts de l'Argentine dans les graves questions de la délimitation des frontières avec le Chili, il sut faire prévaloir ses vues et sauva, peut-on dire, les deux grands États sud-américains d'une guerre imminente. De sa mission politique, il sut, d'ailleurs, faire profiter la science par l'étude approfondie de la géographie, presque inconnue auparavant, de la Patagonie. Malheureusement, les forces humaines ont leurs limites. La conscience professionnelle de M. Moreno lui rendait pénible d'être obligé de se moins occuper que par le passé de son cher Musée. C'est à ce scrupule, autant qu'à la fatigue de ses nombreux voyages de diplomate-explorateur, aux déserts antarctiques et aux capitales de l'Europe, qu'il faut attribuer sa récente retraite.

Le départ du fondateur a provoqué une nouvelle organisation du Musée. Celui-ci cessant d'être un organisme provincial appartiendra désormais au gouvernement fédéral argentin qui assume toutes les charges de son existence et de son fonctionnement. Ce changement résoudra, sans doute, certaines difficultés financières, rencontrées en ces dernières années par l'administration du grand Institut. D'autre part, le Musée devient une Faculté de sciences naturelles, agrégée à l'Université nationale, récemment fondée, de La Plata. Les

diverses sections du Musée se grouperont dorénavant en cinq écoles (sciences géologiques, biologiques, anthropologiques, géographiques et chimiques), dirigées, respectivement, par les anciens chefs de section, devenus professeurs en titre. Le nouveau directeur, M. Samuel A. Lafone-Quevedo, n'a pas besoin d'être présenté au lecteur. On doit se réjouir pour la science de voir passer la succession de M. Moreno au linguiste érudit qui a sauvé de l'oubli tant de langues indigènes de l'Amérique méridionale. Les études de M. Lafone-Quevedo sur le lule, le vilela, le mocovi, le toba, le mataco, le nocten, le vejoz, le chanes, le tacana, ses recherches sur le quichua de la République Argentine, sont classiques. Notre collègue et ami, le D' Robert Lehmann-Nitsche, ancien chef de la section anthropologique, devient titulaire de la chaire d'anthropologie, d'où ses leçons formeront certainement des élèves brillants. M. Félix Outes, dont nous analysions ici naguère plusieurs publications, est nommé professeur-adjoint d'ethnographie et, en même temps, est chargé du secrétariat général. Comme professeur-adjoint également, M. Luis-Maria Torres enseignera l'archéologie. Ses voyages dans le delta du rio de La Plata et la région entre Parana et Uruguay ont, en effet, mis au jour des vestiges jusqu'ici tout à fait ignorés. Dans les mêmes pays, M. Torres a été récemment chargé par le gouvernement argentin d'un relevé systématique des tumulus et *paraderos* dont nous attendons beaucoup.

Archéologue aussi, M. Carlos Bruch, quoique professeur de zoologie, dont je rappelle les mémoires intéressants sur les antiquités de la province de Catamarca. Archéologue encore, le professeur de cartographie, M. G. Lange, ancien officier de l'armée norvégienne, auteur de plans très précieux, publiés jadis par les Anales del Museo, des ruines de Batungasta et de l'ancienne forteresse de Pucarà del Aconquija.

E. BOMAN.

Mouvement péruaniste au Pérou. — De Lima nous arrive la nouvelle qu'une loi, votée par le Parlement, vient d'interdire l'exportation des antiques et, même, toute exploration archéologique par des savants étrangers, non pourvus d'une mission du Musée national du Pérou. Ce dernier établissement a, depuis peu de temps, à sa tête, le Dr Max Uhle, ancien lecteur d'archéologie péruvienne à l'Université de Californie. Ceci compense un peu cela. Puisque Lima veut conserver pour soi le contrôle des recherches scientifiques dans la région andine, il importe au moins que celui-ci soit dirigé par un spécialiste compétent. M. le Dr Uhle a été solennellement installé dans ses fonctions, le dimanche 29 juillet, en présence du Président de la République et des membres du cabinet péruvien. Nous devons à l'obligeance de notre collègue, M. M. Gonzalez de La Rosa, communication du discours prononcé, en la circonstance, par le nouveau fonctionnaire. La place nous manque pour reproduire in extenso ce document-programme qui tient un peu du manifeste. Au point de vue pratique, l'orateur annonce une série méthodique de fouilles très prochaines, aux frais du gouver-

nement péruvien, l'organisation de conférences publiques sur les antiquités nationales, la publication d'une revue historique par les soins du Musée, etc. Au point de vue théorique, M. de La Rosa appelle l'attention du lecteur sur un certain nombre de thèses péruanistes, formulées par M. Uhle dans son discours. M. de La Rosa a traduit et résumé ces thèses ainsi qu'il suit :

- 1. Les Incas n'étaient point le seul peuple civilisé du Pérou, loin de là ; ils avaient été précédés par d'autres civilisations qu'ils ont perfectionnées.
- 2. Les anciens peuples du Pérou ont été quelquesois unis, mais ils avaient des sormes variées de culture.
- 3. A une époque très reculée, avant celle des Incas, est passé sur le Pérou un grand courant de civilisation homogène, dont les plus beaux monuments sont ceux de Tiahuanaco, et dont l'influence s'est prolongée jusqu'à l'Équateur.
- 4. Mais l'on ne doit pas croire que la civilisation de Tiahuanaco qui date peut-être de 1.500 ans avant l'ère des Incas, soit la plus ancienne du pays. Elle a été précédée d'une autre dont les admirables restes viennent d'être découverts à Ica et Nazca; ceux-ci ne sont, d'ailleurs, que les fragments d'un ensemble dont nous trouvons aussi les traces au nord de Lima, depuis Chancay jusqu'à Samanco et Trujillo.

Jusqu'à présent, les Péruanistes attribuaient aux Chinois les monuments de Trujillo; mais, aujourd'hui, nous savons qu'ils sont d'une époque antérieure à ceux de Tiahuanaco.

Les restes de la plus ancienne civilisation et dont la parenté est visible sont ceux de la côte, à savoir : ceux de Nazca, Ica et les vallées adjacentes ; ceux de la vallée du Rimac ; de Chancay et Samanco, au Nord, après lesquels sont venus ceux de Tiahuanaco, et, longtemps plus tard, ceux des Incas.

5. A cette même période précédèrent sur la côte les civilisés des anthropophages de grande taille qui occupaient les plages, du moins de Chorrillos, près de Lima et au sud de cette ville, jusqu'à Pativilca, au nord de Chancay.

Le matériel ethnographique laissé par ces anthropophages résiste à toute tentative de rapprochement avec les œuvres laissées par les populations civilisées qui s'établirent ensuite dans les mêmes parages. Ils ressemblaient, plus qu'aux autres péruviens, aux pêcheurs du Chili et de la Terre de Feu. Ils confectionnaient quelques objets en céramique, des tissus en bambou, des filets et des outils en os (parfois avec des ossements humains).

On attendra, d'ailleurs, avec curiosité, pour discuter ces vues dont la nouveauté est évidente, qu'elles se soient produites avec leur appareil de preuves.

Collections américanistes dans les musées provinciaux français. — Nous avons souvent déploré, ici même, l'absence d'un catalogue succinct, mais précis,

des objets d'ethnographie américaine épars dans nos musées de province. L'entreprise serait intéressante pour tous les travailleurs. Certaines galeries provinciales renferment, en effet, des pièces de première valeur, presque entièrement perdues pour l'étude, parce qu'en général, les spécialistes compétents ignorent leur existence et leur... exil. Pour ne citer qu'un exemple, on se souvient de la collection de vases péruviens « Rosamel », dont notre président, M. E. T. Hamy, révéla naguère la richesse à beaucoup d'entre nous, dans le musée municipal de Boulogne-sur-Mer 1. De même, des musées comme ceux de Besançon, Dijon d'autres encore, doivent posséder un matériel américaniste, plus ou moins étendu, mais curieux, légué par de braves officiers de marine, médecins coloniaux, missionnaires, etc., qui auraient mieux fait peut-être d'en gratifier le Trocadéro. Afin de contribuer, dans la mesure du possible, à la constitution de l'inventaire rêvé; nous accueillerons avec gratitude et nous nous empresserons de publier dans le Journal toutes les indications relatives au sujet. Et, grâce à l'obligeance de M. le professeur Georges Pariset, nous pouvons aujourd'hui commencer par quelques renseignements, hélas! très superficiels, concernant le Musée de Nancy (Musée historique lorrain). Malgré la création, décidée lors du premier Congrès des Américanistes en 1875, d'un musée américain, Nancy n'offre d'ailleurs encore que quelques numéros américanistes à notre curiosité. Nous les indiquons, d'après le classement, sans doute contestable, du catalogue local (par Lucien Wiener, 7º édit., Nancy, 1895, in-8º, 320 pp.):

- A. Préhistorique.
- 34. Éclats de silex (5 pièces). Vallée du Mississipi.
- 35. Silex taillés, pointes de flèches, etc. (8 pièces). Amérique du Nord (!); don de M. Vagner, de Philadelphie.
- 36. Grains de colliers en test de coquilles, de forme cylindrique ou en forme de rondelles (25 pièces); pointes de flèches (15 pièces). Sépultures de Saint-Clair river (Orégon); don de Oscar W. Collet, secrétaire de la Société historique du Missouri, à Saint-Louis (Missouri).
 - B. Antiquités.
- 567. Céramique péruvienne (Incas!). Vase de formes variées. Idole en terre. Figurine en jade (?) avec des yeux d'émeraude (?).
 - C. Armes.
- 1150. Trousse indienne en cuir, renfermant un coutelas à lame courbe avec poignées de bois et un petit couteau à manche de bois.

L. L.

Périodiques nouveaux. — Anthropos. Avec l'année 1906 est parue à Salzbourg (Autriche) une nouvelle « Revue internationale d'ethnologie et de linguistique » qui promet d'être originale. Cosmopolite par les langues employées dans sa rédaction (latin, français, italien, espagnol, allemand et anglais), Anthropos (tel est son titre) sera l'organe des missions catholiques de tout pays

V. « Vases peints d'Ica, Pérou moyen », in : Decades Americanæ, III-IV, p. 133.
 Société des Américanistes de Paris.

et, en particulier, des sociétés bien connues de missionnaires allemands, « Leo Gesellschaft » (Autriche) et « Gærres Gesellschaft » (Allemagne). La circulaireprogramme annonce la forte conviction de l'accord possible entre la révélation surnaturelle et la vérité scientifique. Dans le premier numéro, Mgr A. Le Roy, supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit, est revenu sur cette idée, en quelques pages qui esquissent le rôle scientifique du missionnaire. La même livraison contient, entre autres articles relatifs à l'américanisme : « Mythen und alte Volkssagen aus Brasilien », par le P. C. Teschauer, S. J. (p. 24-35). Le P. Teschauer groupe par cycles les différentes légendes qui ont cours au Brésil; il en examine l'extension territoriale et se sert avantageusement des écrits des anciens, surtout de Léry, Anchieta, Nobrega, Hans Staden, etc. Il commence par les légendes concernant les esprits : le cycle du « Korupira » et celui du « Yurupari ». Ces deux êtres jouent un très grand rôle dans la vie des indigènes et le P. Teschauer s'est demandé quelle idée ils s'en font, si ce sont de véritables dieux ou simplement des esprits malfaisants. Cette intéressante étude se produit au deuxième numéro (p. 185-194) par une série de contes qui ont des animaux pour objet. Nous attirons surtout l'attention sur les fables de la tortue (Jabuti). Celles-ci avaient été, du reste, publiées une première fois par le Dr Magalhaes, en 1876.

Dans le premier numéro d'Anthropos encore (p. 35-48), le P. Benjamin Santin, de l'ordre des Capucins, raconte en italien une expédition chez les Coroados qui habitent l'État de S. Paulo au Brésil. Ces peuplades sont restées réfractaires jusqu'ici à toute influence civilisatrice.

Le deuxième numéro (229-277) contient aussi une étude de longue haleine qui concerne spécialement l'ethnographie de l'Amérique septentrionale. Elle est écrite en anglais par le missionnaire français, bien connu de nos lecteurs, le P. I. A. G. Morice O. M. I., et porte le titre « the great Déné Race ». Un premier chapitre est consacré au nom et à l'habitat; un deuxième examine spécialement la distribution territoriale des familles qui habitent les régions les plus septentrionales. De bonnes et nombreuses gravures illustrent cet article.

Ce qui précède montre suffisamment que l'Amérique du Nord, comme celle du Sud, est très bien représentée dans les deux premiers fascicules d'Anthropos. Il manquait l'Amérique Centrale; mais le Directeur du recueil, le P. G. Schmidt a réussi à y pourvoir de la façon la plus heureuse. Il publie lui-même (p.202-317) un texte espagnol inédit, une importante contribution aux études de critique historique qui préoccupent de plus en plus vivement et à juste titre les mexicanistes. Ce texte, découvert au Vatican, appartient au grand historien Sahagun. Il porte comme titre : « Un breve compendio de los ritos é ydolatrias que los Yndios desta Nueva España usavan en el tiempo de su infidelidad ». La comparaison de ce document avec la « Historia general », éditée par Bustamante (Madrid, 1829), s'imposait et le P. Schmidt l'a faite minutieusement. La première partie, outre une adresse au pape, comprend un « Sumario del primero libro » qui est un résumé du premier livre de la « Historia ». Les variantes sont assez nombreuses pour que le P. Schmidt ait jugé utile de les publier. La

seconde partie comprend le prologue du deuxième livre et le calendrier des fêtes. Fait important, la rédaction de cette partie fut achevée le 20 mai 1570. alors que la traduction du grand ouvrage de Sahagun ne date que de 1577 Cela n'empêche pas que le texte ne soit presque littéralement le même que celui de la « Historia », et le P. Schmidt s'est contenté de signaler les variantes.

Quelle est la portée de ce document? S'agirait-il du « Sumario de todos los libros » dont il est question au prologo (Bustamante, p. vi)? Assurément non. Le P. Schmidt a émis sur la nature de cette pièce une hypothèse assez plausible. Le chapitre provincial avait jugé que la publication de grands ouvrages comme celui de Sahagun était contraire à la pratique de la pauvreté. A la suite de cette décision, le bon religieux dut laisser reposer son œuvre pendant cinq ans. Dans sa détresse, il aurait composé un mémoire qui pût donner une idée de son livre et l'aurait adressé au pape dans le but d'obtenir, sinon un secours efficace, du moins un encouragement moral. Cette hypothèse concorde bien avec l'objet du document, avec la date de sa composition et avec le caractère de Sahagun. Par ce qui précède, on le voit, nous pouvons saluer, avec plaisir, l'apparition d'Anthropos, en lui souhaitant une brillante carrière et nous nous proposons d'entretenir, au moins une fois par an, nos lecteurs des travaux de ce périodique peu banal par l'esprit et la situation de ses collaborateurs.

Ed. DR JONGHE.

Cultura española. — L'année 1906 a vu se créer à Madrid une importante revue trimestrielle, Cultura española, dirigée par les sommités littéraires et artistiques de l'Espagne. La revue est divisée en sections, ayant chacune à sa tête un ou plusieurs éminents spécialistes: l'histoire, R. Altamira et E. Ybarra Rodríguez; la littérature, moderne, E. Gómez de Baquero et R. D. Perés; la philologie et l'histoire littéraire, R. Menéndez Pidal; les beaux-arts, V. Lampérez; la philosophie, A. Gómez Izquierdo et M. Asín; les questions internationales, G. Maura y Gamazo, et la pédagogie, Julián Ribera. Ajoutons que Cultura española consacre aux études américanistes une place d'honneur, et que, dans cette partie, elle fait appel aux lumières des savants des deux mondes.

Le premier numéro contient une étude de M. Menéndez Pidal sur Los romances tradicionales en América. Les auteurs qui, jusqu'ici, s'étaient occupés des romances américaines (Vergara, Azara et Valderrama) les déclaraient originales et niaient qu'elles remontassent aux premiers colonisateurs du pays. M. Menéndez Pidal s'étonne de cette opinion. Les premiers colonisateurs partirent d'Espagne à la fin du xvº siècle, ou au commencement du xvvº, c'est-àdire à une époque où la romance était en grande vogue dans toutes les classes sociales de la péninsule. Bien plus, on a la preuve, par les historiens de la conquête, que les Conquistadores aimaient à déclamer les vers du Romancero ou à fredonner les couplets d'une chanson du pays. C'est ainsi que Bernal Diaz del Castillo, citant des souvenirs personnels, nous représente Cortès chantonnant,

en mainte circonstance, avec ses officiers, des passages de vieilles romances espagnoles ¹. Est-il rien en effet, qui rappelle mieux la patrie éloignée que la chanson apprise dès l'enfance, et n'était-il pas naturel que, dans les moments de joie comme aux jours de tristesse, le colon espagnol établi en Amérique redit les couplets gravés dans sa mémoire et apprît à ses enfants les ritournelles évoquant le passé toujours cher et le souvenir des cieux toujours vénérés?

Ce sont les traces de ces romances traditionnelles que M. Menéndez Pidal a recherchées dans l'Amérique du Sud. Au cours de plusieurs voyages dans l'Équateur, au Chili, au Pérou, dans la République Argentine, l'Uruguay et la Bolivie, il a fait une enquête patiente et des plus sérieuses, non seulement auprès des savants de ces pays, mais surtout auprès des gens du peuple qu'il a interrogés, et il a recueilli ainsi un grand nombre de romances, chantées en Amérique, qui ne sont autres que d'anciennes chansons espagnoles, transplantées souvent sans aucune modification, quelquefois avec quelques déformations, ou plus simplement quelques suppressions, dues à la défaillance de la mémoire. Il est même des cas où la chanson s'est conservée plus complète en Amérique qu'en Espagne, telle, la romance intitulée: Las señas del marido, connue au Pérou et au Chili. Les deux derniers couplets, de sept vers chacun, qui faisaient probablement partie de la version primitive, ne sont plus représentés dans la péninsule que par quatre vers.

On voit quelle est l'importance de l'étude de M. Menéndez Pidal, non seulement au point de vue de la tradition hispano-américaine, mais même pour la reconstitution des romances traditionnelles en Espagne.

Parmi les chansons chiliennes citées par l'auteur, on lira surtout avec intérêt: la Adultera, chantée presque sans variante au Chili, comme en Castille, et dont il existe une version catalane et une portugaise; Blanca Flor y Filomena; El Conde Alarcos; la Magdalena; El galán y la calavera que M. Menéndez Pidal a entendu chanter par un certain Ño José Valerio Vallejo, de Santa María, province d'Aconcagua, et dont l'original se retrouve en Espagne, dans la province de Léon. La version chilienne ressemble tellement à l'espagnole que, sauf quelques passages estropiés par Ño José, on aurait pu croire, dit M. Menéndez Pidal, qu'il l'avait apprise dans le tome X de l'Antologia publiée en 1900 par M. Menéndez y Pelayo.

Mentionnons enfin Delgadina, La Aparición, Escogiendo novia, romances recueillies dans l'Argentine, Muerte de Elena, Silvana, en Uruguay, El Novio español et El Rescate de Atahualpa (cette dernière certainement plus locale) en Bolivie

Jules HUMBERT.

[—] Notre collègue M. Jules Humbert, dans la note ci-dessus n'a oublié qu'un des collaborateurs de Cultura española et c'est lui-même. Au nº 3 du nouveau pério-

^{1.} Conquista de Nueva España, Biblioteca de Autores españoles, t. XXVI, p. 31.

dique il a donné une très substantielle étude de folk-lore, intitulée « El Arbol de la Vida en Orinoco ». L'arbre de vie des régions de l'Orénoque, c'est le palmier moriche (« mburiti », l'arbre élevé de l'aliment) qui fournit à l'Indien le fruit pour se nourrir, la fibre pour tisser son vêtement et son hamac, le bois pour construire sa case, - donc l'arbre divin quasi dieu, le père des premiers hommes. En effet, les Tamanacos pensent qu'à l'âge des eaux, quand les vagues de l'Océan venaient déferler, à l'intérieur des terres, contre les montagnes de la Encamarada, tous les Indiens périrent. Seuls un homme et une femme se purent réfugier sur la haute montagne de Tamacú, aux rives du Rio Cuchivero. Là, tous deux se mirent à lancer, au loin, par-dessus leur tête, les fruits du moriche et des grains de ces fruits sortit la race humaine actuelle. Sans s'attarder à la comparaison trop facile de cette tradition avec tous les mythes d'origine où jouent un rôle les déluges et les cataclysmes marins dans la disparition des premiers hommes, et où l'humanité nouvelle naît, tantôt de la pierre, tantôt d'un germe végétal, jetés et plantés dans le sol, M. Humbert montre alors la parenté de la légende du moriche avec celle d'Amalivaca. C'est sur les conseils d'Amalivaca que le couple survivant a cueilli le fruit du palmier et s'en est servi pour repeupler la terre. On voit ensuite le héros réglant le cours de l'Orénoque, gravant sur les rochers des figures symboliques, brisant les jambes de ses deux filles pour les fixer à jamais dans le pays des Tamanacos. Sur l'essence réelle d'Amalivaca, prophète civilisateur divinisé ou personnage mythique, M. Humbert paraît adopter une solution mixte. « S'il a existé, dit-il, en substance, dans la région de l'Orénoque, un antique législateur du nom d'Amalivaca, les Indiens ont fini par le confondre avec le Soleil, le grand biensaiteur des hommes. Les figures tracées sur la pierre peinte Tepumereme ne sont autres alors que les symboles éternels du dieu solaire et de son frère Vochi, la Lune ».

L. L.

Petites nouvelles. — A la suite du remaniement, amené par la mort de Bastian, dans le haut personnel et l'organisation du « Museum für Völkerkunde », de Berlin, notre sympathique collègue, M. le professeur Karl von den Steinen a cessé, le 1er avril dernier, ses fonctions de Directeur-assistant du « Muséum », pour la section sud-américaine. Il serait, dit-on, prochainement remplacé par M. le Dr Paul Ehrenreich, comme lui, membre correspondant de la Société des Américanistes. Cette retraite, prématurée et complète (car M. Von den Steinen a également abandonné sa chaire d'ethnologie à l'Université), a été surtout inspirée par le désir de mener à bonne fin des travaux personnels, depuis longtemps projetés, mais peu compatibles avec l'enseignement et l'administration.

— Parmi les ouvrages assez nombreux, communiqués à la Société dans le courant des derniers mois, nous signalerons aujourd'hui, particulièrement, la Bibliografia delle Polemica concernente Paolo Toscanelli e Cristoforo Colombo



originato dalle communicazioni di Gonzalez de La Rosa e di Barico Vignaud, Saggio compilato de Enrico Vignaud, tradotto con introduzione e aggiunte da Gustavo Uzielli; Napoli, tip. ed. A. Tocco-Salviati, in-8° de 36 p. Cet opuscule sera fort utile aux travailleurs pour s'orienter dans une littérature déjà fort touffue.

- Le 1^{er} septembre dernier, est paru, en Allemagne, le compte rendu du XIV^e Congrès international des Américanistes (1904), Stuttgart, Berlin u. Leipzig, Verlag von W. Kohlhammer. 2 vol. in-8° et un supplément (t. I, p. 1-LXXXV et p. 1-320; t. II, p. 321-706; supp., p. 1-88), avec nombreuses planches hors texte et illustrations.
- En même temps que la nouvelle du désastre de Californie, nous recevions, au printemps dernier, l'assurance qu'il n'avait atteint directement aucun de nos collègues ou confrères, habitant San Francisco. Notre cordiale satisfaction s'accroît aujourd'hui de savoir que la catastrophe fut relativement clémente aux grands établissements scientifiques de la ville. On a, sans doute, à déplorer la perte à peu près complète de plusieurs grandes bibliothèques et, ce qui est irréparable, celle des Archives du « Surveyor general of California » qui contenaient des documents espagnols d'une réelle importance pour l'histoire et l'ethnologie. Détruits également, la « California Academy of Sciences » et le « Mechanic Institute » qui venait d'être reconstruit (« absoolutely fire proof », bien entendu!) Mais les bâtiments de l'Université, son Museum, son département d'anthropologie, ses collections si riches de livres (celle d'Hubert Bancroft, en particulier, acquise dans les tout derniers temps), ont échappé à cette ruine qui n'a suspendu que quelques semaines l'existence normale de la jeune et vigoureuse institution. Et ce nous est une joie d'avoir à l'annoncer.
- Une lettre récente nous apporte des nouvelles de notre confrère, M. H. PITTIER DE FABREGA, naguère directeur de l'Institut physico-géographique », de Costa Rica, aujourd'hui attaché au « Bureau of Plant Industry, U. S. A. Department of Agriculture (Washington, D. C.) », et bien connu pour ses travaux sur la linguistique de l'Amérique centrale. Tout en préparant un lexique et une grammaire des langues « Brunka » et « Kābé-Kar » (ou Cabécar), M. Pittier a passé plusieurs semaines, en janvier dernier, chez les Paecos ou Paeces, du Cauca (Colombie) où il recueillit une liste de près de 500 mots. Le 26 mai dernier, il a dû se diriger vers la Sierra Nevada de Santa Marta pour continuer ses travaux linguistiques et étudier les cultures primitives qui subsistent dans les vallées du Sinù et de l'Atrato.
- Le D^r A.-L. Kroeber, de l'Université de Californie, a été élu président de l'American-Folk-Lore-Society, dont il était, jusqu'ici, secrétaire. M. W.-C. Faraber, de Haward University, et Mrs Zelia Nuttall, deviennent vice-présidents de cette active Association, dont les autres « officiers » élus sont : MM. Fr.

- Boas, T.-F. Crane (Cornell University, Ithaca, N. Y.) et J. DYNELEY PRINCE (Columbia University).
- A la suite des publications de Miss Fletcher et de M. Francis La Flesche, l'Administration fédérale des Affaires indiennes de Washington a décidé d'instituer une grande enquête sur la musique indigène dont a été chargé M. H.-A. Loning. M. Loring met actuellement la dernière main à un travail qui résume le résultat de ses premières investigations chez les Sioux.
- Une circulaire, venue de Chicago, a fait récemment connaître que, désireux d'étendre et de caractériser son activité, le « Field Columbian Museum » de cette ville prendra désormais le titre de « Field Museum of the natural History ».
- La Société d'Ethnologie de New-York, récemment réorganisée (ММ. J. Grant Wilson, président; Fr. Boas, vice-président; Harlan I. Smith, Marshall H. Saville, secrétaires; Geo. H. Pepper, trésorier), annonce l'apparition prochaine des publications suivantes: Fox Texts (by Dr W. Jones); The Upper Chinook (by Edw. Sapir); Myths of the Maidu Indians (by prof. Roland B. Dixon); Myths of the Shasta Indians (id.); Myths of the Tsimshian Indians (by prof Boas); The Alsea Indians of Oregon (by Dr Livingston Farrand), etc. Cette collection est éditée par la librairie E.-J. Brill, de Leyde. On compte faire paraître deux volumes par an.
- Notre collègue, M. Marshall H. Saville, professeur d'archéologie américaine à Columbia University, vient de rentrer à New-York après un voyage archéologique en Colombie qui a duré presque tout l'été et dont le compte rendu est impatiemment attendu.
- A la liste, donnée dans notre dernier numéro, des distinctions honorifiques conférées à plusieurs de nos collègues, nous sommes heureux d'ajouter les noms de MM. le duc de Loubat et le D'R. Verneau. M. de Loubat a été promu commandeur; M. Verneau (promotion des « explorateurs »), nommé chevalier de la Légion d'honneur. Dans une revue d'Américanisme, ces nominations n'ont pas à être commentées et tous nos lecteurs applaudiront avec nous.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME III

(NOUVELLE SÉRIE)

MÉMOIRES

	Pages	
Sur une statuette mexicaine de la déesse Ixcuina, par M. le Dr ET. Hamy	1	
Sophus Ruge et ses vues sur Colomb, par M. Henry Vignaud	7	
pan, par M. Léon Diguet	15	
La plus ancienne ville du Continent Américain. — Cumaná de Vénézuéla, par M. Jules Humbert	45	
Excursion aux Pyramides de San Juan Teotihuacan, par M=• Jeanne Roux	53	
Les Indiens Ouitotos, étude linguistique par M. le Dr Theodor Koch-Grünberg	157	
Les Ruines de Tuloom d'après John L. Stephens, par M. Désiré Charnay Le Calendrier Mexicain, essai de synthèse et de coordination, par M. Édouard	191	
de Jonghe	197	
M. le Dr Rivet		
TEXTES ET DOCUMENTS		
Un mémoire politique du xvııı• siècle relatif au Texas, par M. le baron Marc de Villiers du Terrage	65	
Tradition des anciens Mexicains d'après la « Historia de Colhuacan y de Mexico », texte original et inédit en langue nahu atlavec traduction latine et		
commentaire, publié par M. le Dr Walter Lehmann	239	
ACTES DE LA SOCIÉTÉ		
Séance du mardi 10 janvier 1903	77	
— 7 février 1905	79	
i4 mars 1905	81	
4 amil 400K	99	

		Pages
Séance	du mardi 3 mai 1905	84
	_ 20 juin 1905	86
	— 7 novembre 1905	- 88
	5 décembre 1905	90
	- 9 janvier 1906	299
	— 6 février 1906.	301
	— 6 mars 1906.	302
	NÉCROLOGIE	
Edm. A	ndrews, EJ. Chapman, JB. Hatcher, RA. Philippi (D* ET. Hamy).	93
	r Stolpe (Eric Boman)	94
	e Saussure (L. Lejeal)	97
	gton Matthews (L. Lejeal)	305
	de Rialle (L. Lejeal)	307
	ppert (L. Lejeal)	308
	de Bassano	309
	BULLETIN CRITIQUE	
Baron !	STRESNEY: On Eskimo Kulturens Oprindelse (Dr W. Lehmann) M. de Villiers du Terrage: Les dernières années de la Louisiane fran-	101
	(L. Lejeal)	103
	las León: Los Popolocas (L. Lejeal)	105 107
	(L. Lejeal)	107
Manuel	Rejon Garcia: Los Mayas primitivos (L. Lejeal)	108
	— Supersticiones y Leyendas Mayas (L. Lejeal)	108
Dr Max	SCHMIDT: Indianer Studien in zentral Brasilien (Ed. de Jonghe)	109
Azara:	Geografía física y esférica de las provincias del Paraguay. — Édit. Rod.	113
Luis M	aria Torres : La Geografía física y esférica de D. Felix de Azara riel Marcel)	113
	-Brasil (Gabriel Marcel)	117
	a SAAVEDRA: El litigio Peru-Boliviano (Gabriel Marcel)	117
	Ourss: La edad de la Piedra en Patagonia (Eric Boman)	119
	GARCIA ACEVEDO: Contribución al estudio de la cartografía de los paises	
	lío de La Plata (Gabriel Marcel)	121
	GARCIA ICAZBALCETA: Vocabulario de Mexicanismos (J. Humbert)	344
_	Koch Grünberg: Anfänge der Kunst im Urwald (Ed. de Jonghe)	313
	HRENREICH: Die Mythen und Legenden der Sudamerikanischen Urvol-	
	I Leisel	346

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

•	Pag
Le Congrès de Stuttgart. — Ethnographie moderne et questions précolom-	
biennes (L. Lejeal)	1
Voyage du Dr Koch dans les bassins du rio Negro et du rio Yapura, 1903-1905 (Ed. de Jonghe)	1
Sur un document céramique péruvien relatif à la lèpre précolombienne	4
(Dr W. Lehmann)	
Turenne)	1
Survivances païennes chez les Ojibways (Harriet Ph. Eaton)	1
« American Antiquarian Society » (Comte Louis de Turenne)	1
Le « Meeting anthropologique de San Francisco » (L. Lejeal)	1
Une inscription américaniste à Paris (L. Lejeal)	1
Sur la pagination du Codex Xolotl (Dr W. Lehmann)	
Premières relations officielles du Mexique espagnol avec le Japon (L. Lejeal).	1
Les cactées mexicaines (L. Lejeal)	:
XV° Congrès international des Américanistes à Québec	4
Petites Nouvelles	4
Les volcans de l'île de Jan Mayen et la « Relation » des Zeni (L. Lejeal)	
Récente découverte archéologique dans l'Ontario (L. Lejeal)	:
Une œuvre peu connue du P. Hennepin (Phil. Gagnon)	:
« Proceedings of the Royal Society of Canada » (Comte Louis de Turenne)	
Sociographie de la famille Salish (L. Lejeal)	:
Proceedings of the American Association for the Advancement of the Science	
(Comte Louis de Turenne)	;
Proceedings of the Antiquarian and Numismatic Society of Philadelphia	
(Comte Louis de Turenne)	3
« Smithsonian Institution » — Annual Report (Comte Louis de Turenne):	•
« American Antiquarian Society » — Semi-Annual Meeting (Comte Louis de	
Turenne)	•
Le jubilé du professeur Putnam	
Ethnographie religieuse des Indiens Pueblos (L. Lejeal)	
Les deux « Atlatl » de Florence (L. Lejeal)	•
Une description inédite des ruines de « Guie-ngola » (GE. Trusson)	:
Une exploration française dans le Yucațan (Maurice de Périgny)	;
Quelques travaux récents sur l'Amérique moyenne (L. Lejeal)	:
Les derniers Guaranis de São Paulo (L. Lejeal)	:
Un mémoire italien sur l'anthropologie du Sud-Amérique (L. Lejeal)	3
Organisation nouvelle du « Museo nacional » de La Plata (Eric Boman)	3
Mouvement péruaniste au Pérou	;
Collections américanistes dans les musées provinciaux français	;
Périodiques nouveaux : « Anthropos » (Ed. de Jonghe)	3
« Cultura Española » (J. Humbert et L. Lejeal)	3
Petites Nouvelles	3

ILLUSTRATIONS ET CARTES

1	Pages
La déesse Ixcuina [collection Ribemont-Dessaignes] (planche hors texte)	4
Fouilles de Téotihuscan (planche hors texte)	56
Les voyages du Dr Theodor Koch (planche hors texte)	134
Un lépreux du Pérou précolombien. — Cas moderne de « Lèpre Léontine »	
(planche hors texte)	136
Carte du Mixtécapan	17
Indiens et Indiennes Ouitoto (planches hors texte)	158
Un temple à Tuloom (planche hors texte)	191
Carte schématique de la République de l'Équateur, d'après Wolf	232
Membres de la Société des Américanistes au 31 décembre 1905	153
Table des matières du tome III (nouvelle série, 1906)	355

Le Gérant: ERNEST LEROUX.

MACON, PROTAT PRÈRES, IMPRIMEURS

capan (1 carte). — Jules Humbert. La plus ancienne ville du continent américain. Cumană de Vénézuéla. — M^{the} Jeanne Roux. Excursion aux Pyramides de San Juan Téotihuacan (1 pl.). — Textes et Documents. Un mémoire du xviii siècle relatif au Texas, publié par le baron M. de Villebs du Terrage. Actes de la Société (année 1905). — Nécrologie (Andrews; Chapman, Hatcher, Philippi, Stolpe, Saussure). — Bulletin critique. — Mélanges et Nouvelles (Le Congrès de Stuttgart, Ethnographie moderne et questions précolombiennes, par L. Lejeal; les Voyages du D' Koch, par Ed. de Jonghe, avec 1 pl.; Sur un document céramique péruvien relatif à la lèpre précolombienne, par le D' W. Lehmann, avec 1 pl., etc.).

VIENT DE PARAITRE :

•
D' ET. Hann, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, professeur au Muséum, président de la Société des Américanistes de Paris. Lettre américaines d'Alexandre de Humboldt (1798-1807), précédées d'une notice de JC. Delamétherie, et suivies d'un choix de documents en partie inédit publiées avec une introduction et des notes. Un volume in-8°, broché, avec une carte et l'itinéraire de Humboldt (Paris, Guilmoto)
Joseph Dombey, médecin, naturaliste, archéologue, explorateur du Pérou, d Chili et du Brésil (1778-1785). Sa vie, son œuvre, sa correspondance suivis d'un choix de pièces relatives à sa mission. Un volume in-80, avec un carte et cinq planches hors texte (Paris, Guilmoto)
Aimé Bonpland, médecin et naturaliste, explorateur de l'Amérique du Sud. S vie, son œuvre, sa correspondance, avec un choix de pièces relatives à a biographie, un portrait et une carte. Un volume in-8° broché (Paris, Gui moto)
Émile Salone, docteur ès lettres, professeur agrégé d'histoire au lycée Condocet. La colonisation de la Nouvelle-France. Étude sur les origines de la Nation canadienne-française. Un vol. in-8°, broché, avec une carte (Paris, Guilmoto 7.8°).

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 15 OCTOBRE 1906

TEXTE Pages Les Indiens Ouitotos, étude linguistique (D' Theodor Koch-Grünberg)... 157 Les ruines de Tuloom d'après John L. Stephens (Désiré Charnay)..... 191 Le Calendrier mexicain, essai de synthèse et de coordination (Edouard DE JONGHE)........ 197 Cinq ans d'études anthropologiques dans la République de l'Equateur (1901-1906). Résumé préliminaire (Dr River)..... 229 Textes et documents. Traditions des anciens Mexicains, texte inédit et original en langue nahuatl avec traduction latine et notes (Dr Walter 239 Lehmann)..... Actes de la Société (janvier-mars 1906)..... 299 Nécrologie (Washington Matthews, Girard de Rialle, Jules Opport, le duc de Bassano)..... 305 Bulletin critique 311 Mélanges et nouvelles américanistes..... 319 Table des matières du tome III (nouvelle série)........ 357 **ILLUSTRATIONS** Ruines d'un temple à Tuloom (planche hors texte)..... 191 Indiens et Indiennes Ouitotos (planche hors texte).......... 159 (planche hors texte)..... 159 Les communications concernant la RÉDACTION doivent être adressées à

M. Léon LEJEAL, secrétaire, au siège de la Société, 61, rue de Butfon, Paris.

Les démandes d'ABONNEMENT ou de NUMÉROS ISOLÉS sont reçues à la Librairie Ennest LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris.

Chaque numéro se vend séparément 10 francs. — Abonnement d'un an : 20 francs.

Un certain nombre de collections de la première Série du Journal est mis en vente au prix de 15 francs le volume in-4°.

MACON, PROTAT PRÈRES, IMPRIMEURS.

Reprod. fac-simile PAUL CATIN, PARIS



E. .

THE BORROWER WILL BE CHARGED THE COST OF OVERDUE NOTIFICATION IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW.

STAILS FOR

, 3ª